Jean Meslier
Curé d'Etrépigny

Mémoire contre la religion

Édition intégrale



coda

Jean
MESLIER
Curé d'Etrépigny

Mémoire contre la religion

Établissement du texte par
Jean Pierre Jackson et Alain Toupin

Annotation par
Jean-Pierre Jackson



Si vous souhaitez avoir plus d'informations sur notre catalogue ou nous contacter, vous vous pouvez vous rendre sur notre site :

http://www.editions-coda.fr

Ouvrage publié sans soutien public

ISBN 9782-84967-080-4

Note de l'éditeur

Le présent volume a été établi sur le manuscrit 19460. L'orthographe et la ponctuation originales, totalement erratiques et constituant un réel obstacle à la lecture, ont été actualisées. Les ajouts et notes de l'éditeur sont présentées entre crochets. Les citations de la *Bible* sont extraites de la traduction par Lemaître de Sacy (Laffont, Bouquins). Les citations des *Essais* de Montaigne sont tirées de l'édition de Claude Pinganaud (Arléa).

★
★ ★

En complément, on peut lire avec profit les ouvrages suivants :
- Maurice Dommanget, *Le curé Meslier, athée, communiste et révolutionnaire sous Louis XIV*, Julliard, 1965.
- *Œuvres de Jean Meslier*, trois volumes, Anthropos, 1972.
- Marc Bredel, *Jean Meslier l'enragé, prêtre athée et révolutionnaire sous Louis XIV*, Balland, 1983.
- Michel Onfray, *Traité d'athéologie*, Grasset, 2004.

★
★ ★

Cette édition intégrale du *Mémoire* de Jean Meslier est amicalement dédiée à Michel Onfray, qui a beaucoup contribué à faire reconnaître la stature et le courage intellectuel du curé d'Etrépigny.

Mémoire des pensées et des sentiments
de J[ean] M[eslier]
Prê[tre]-cu[ré] d'Estrep[igny] et de Bal[aives]
Sur une partie des Erreurs et des Abus
de la Conduite et du Gouvernement des Hommes,
où l'on voit des démonstrations claires et évidentes
de la vanité et de la fausseté de toutes les Divinités
et de toutes les Religions du Monde
pour être adressé à ses Paroissiens après sa mort
et pour leur servir de Témoignage de Vérité à eux,
et à tous leurs semblables.

In testimoniis illis, & gentibus [1].

[1] [« Pour leur servir de témoignage aussi bien qu'aux païens. » *Matthieu*, X-18.]

1

Memoire des pensées et sentimens
de J... M... pr... cu... d'Estrep... et de bal...
sur une partie des erreurs et des abus de la conduitte
et du gouvernement des hommes ; où l'on voit des
Demonstrations claires et evidentes de la vanité et de
la fausseté de toutes les Divinités et de toutes les
Religions du monde pour etre addressé a ses parroissiens apres sa mort, et pour leur servir de temoignage de verité a eux et a tous leurs semblables.
In testimonium illis et gentibus.

Mes chers amis, puisqu'il ne m'auroit pas été permis et qu'il auroit meme été d'une trop dangereuse et trop facheuse consequence pour moi de vous dire ouvertement pendant ma vie ce que je pensois de la conduitte et du gouvernement des hommes, de leurs Religions, et de leurs moeurs, j'ai resolu de vous le dire au moins apres ma mort. Ce seroit bien mon inclination de vous le dire de vive voix auparavant que de mourir, si je me voiois proche de la fin de mes jours et que j'eusse encore pour lors l'usage libre de la parole et du jugement, mais comme je ne suis pas sûr d'avoir dans ces derniers jours, ou dans ces derniers momens là, tout le temps, ni toute la presence d'esprit qui me seroit necessaire pour vous declarer pour lors mes sentimens, c'est ce qui me fait maintenant entreprendre de vous les declarer ici par ecrit, et de vous donner en meme temps des preuves claires, et convaincantes de tout ce que j'ai dessein de vous en dire, affin de tacher de vous desabuser au moins tard que ce soit, et autant qu'il seroit en moi des vaines erreurs dans lesquelles nous avons eu tous tant que nous sommes le malheur de naître et de vivre, et dans lesquelles meme j'ai eu le deplaisir de me trouver moi-meme obligé de vous entretenir, je dis le deplaisir, parceque c'étoit veritablement un deplaisir pour moi de me voir dans cette obligation là ; c'est pourquoi aussi je ne m'en suis jamais acquitté qu'avec beaucoup de repugnance, et avec assez de negligence comme vous avez pu le remarquer.

Voici ingenuement ce qui m'a premierement porté a concevoir ce dessein que je me propose. Comme je sentois naturellement en moi meme que je ne trouvois rien de si doux, de si agreable, de si aimable et de si desirable dans les hommes que la paix, que la bonté de l'ame, que l'équité, que la verité, et la justice, qui devoient ce me sembloit-il etre pour les hommes des sources —

* hoc sentite in vobis...

Sentez aussi cela dans vous memes —

Première page du manuscrit 19460

I

Avant-propos

Dessein de l'ouvrage



ES CHERS AMIS, PUISQU'IL NE M'AURAIT PAS ÉTÉ PERMIS, ET QU'IL aurait même été d'une trop dangereuse et trop fâcheuse conséquence pour moi, de vous dire ouvertement pendant ma vie ce que je pensais de la conduite du gouvernement des hommes, de leurs religions et de leurs mœurs, j'ai résolu de vous le dire au moins après ma mort. Ce serait bien mon intention et mon inclination de vous le dire de vive voix avant de mourir, si je me voyais proche de la fin de mes jours et que j'eusse encore pour lors l'usage libre de la parole et du jugement.

Mais comme je ne suis pas sûr d'avoir dans ces derniers jours ou dans ces derniers moments-là tout le temps ni toute la présence d'esprit qui me serait pour lors nécessaire pour vous déclarer mes sentiments, c'est ce qui me fait maintenant entreprendre de vous les déclarer par écrit, et de vous donner en même temps des preuves claires et convaincantes de tout ce que j'aurais dessein de vous en dire, afin de tâcher de vous désabuser au moins tard que ce fût, autant qu'il serait en moi, des vaines erreurs dans lesquelles nous avons eu, tous tant que nous sommes, le malheur de naître et de vivre, et dans lesquelles même j'ai eu le déplaisir de me trouver moi-même obligé de vous entretenir. Je dis le *déplaisir* parce que c'était véritablement un déplaisir pour moi de me voir dans cette obligation-là. Ce pourquoi aussi je ne m'en suis jamais acquitté qu'avec beaucoup de répugnance et avec assez de négligence, comme vous avez pu le remarquer.

Voici ingénument ce qui m'a premièrement porté à concevoir ce dessein que je me propose. Comme je sentais naturellement en moi-même[1] que je ne trouvais rien de si doux, rien de si agréable, de si aimable, et rien de si désirable dans les hommes que la paix, la bonté de l'âme, l'équité, la vérité et la justice, qui devraient, il me semblait, être pour les hommes mêmes des sources inestimables de biens et de félicité s'ils conservaient soigneusement entre eux de si aimables vertus que sont celles-là — je sentais naturellement aussi dans moi-même que je ne trouvais rien de si odieux, rien de si détestable et rien de si pernicieux que les troubles de la division et la dépravation du cœur et de l'esprit. Et notamment, la malice du mensonge et de l'imposture aussi bien que celle de l'injustice et de la tyrannie, qui détruisent et anéantissent dans les hommes tout ce qu'il pourrait y avoir de meilleur en eux, et qui, pour cette raison, sont des sources fatales non seulement de tous les vices et de toutes les méchancetés dont ils sont remplis, mais aussi les causes malheureuses de tous les maux et de toutes les misères dont ils sont accablés dans la vie.

---

[1] « *Hoc sentite in vobis.* » [« *Sentez aussi cela dans vous-même.* » *Épître de saint Paul aux Philippiens* II-5.]

Dès ma plus tendre jeunesse, j'ai entrevu les erreurs et les abus qui causent tant de si grands maux dans le monde. Plus j'ai avancé en âge et en connaissance, plus j'ai reconnu l'aveuglement et la méchanceté des hommes, plus j'ai reconnu la vanité de leurs superstitions et l'injustice de leurs mauvais gouvernements. De sorte que sans avoir jamais eu beaucoup de commerce dans le monde, je pourrais dire, après le sage Salomon, que j'ai vu, et que j'ai vu même avec étonnement et avec indignation, « l'impiété régner sur toute la terre, et une si grande corruption dans la justice que ceux-là mêmes qui étaient établis pour la rendre aux autres étaient devenus les plus injustes et les plus criminels, et avaient mis à sa place l'iniquité. » (*Ecclésiaste* III-16 [2]).

J'ai connu tant de méchancetés dans le monde, que la vertu même la plus parfaite et l'innocence la plus pure n'étaient pas exemptes de la malice des calomniateurs. J'ai vu, et l'on voit encore tous les jours, une infinité d'innocents persécutés sans raison et opprimés avec injustice, sans que personne fut touché de leur infortune ni qu'ils trouvassent aucun protecteur charitable pour les secourir. Les larmes de tant de justes affligés et les misères de tant de peuples si tyranniquement opprimés par les mauvais riches et par les grands de la terre, m'ont donné, aussi bien qu'à Salomon, tant de dégoût et tant de mépris pour la vie, que j'estimai, comme lui, la condition des morts beaucoup plus heureuse que celle des vivants, et ceux qui n'ont jamais été plus heureux mille fois que ceux qui sont et qui gémissent encore dans tant de si grandes misères. — « Et j'ai préféré l'état des morts à celui des vivants ; et j'ai estimé plus heureux que les uns et les autres celui qui n'est pas encore né et qui n'a point vu les maux qui se font sous le soleil. » (*Ecclésiaste* IV-2 [3]).

Et ce qui me surprenait encore plus particulièrement dans l'étonnement où j'étais de voir tant d'erreurs, tant d'abus, tant de superstitions, tant d'impostures, tant d'injustices et de tyrannies en règne, [c']était de voir que quoiqu'il y eût dans le monde quantité de personnes qui passaient pour éminentes en doctrine, en sagesse et en piété, cependant il n'y en avait aucune qui s'avisât de parler ni de se déclarer ouvertement contre tant de si grands et si détestables désordres. Je ne voyais personne de distinction qui les reprît ni qui les blâmât, quoique les pauvres peuples ne cessassent point de se plaindre et de gémir entre eux dans leurs misères communes.

Ce silence de tant de personnes sages, et même d'un rang et d'un caractère distingués, qui devaient, me semblait-il, s'opposer au torrents des vices et des injustices, ou qui devaient au moins tâcher d'apporter quelques remèdes à tant de maux, me paraissait avec étonnement une espèce d'approbation dont je ne voyais pas encore bien la raison ni la cause.

Mais ayant depuis examiné un peu mieux la conduite des hommes, et ayant depuis pénétré un peu plus avant dans les mystères secrets de la fine et rusée politique de ceux qui ambitionnent les charges, qui affectent de vouloir gouverner les autres et qui veulent commander avec autorité souveraine et absolue, ou qui veulent plus particulièrement se faire honorer et respecter des autres — j'ai facilement reconnu non seulement la source et l'origine de tant d'erreurs, de tant de superstitions et de tant de si grandes injustices, mais j'ai reconnu encore la raison pourquoi ceux qui passent pour sages et éclairés dans le monde ne disent rien contre tant de si détestables erreurs et tant de si détestables abus, quoiqu'ils

---

2 [Le texte de l'*Ecclésiaste* III-16 dit : « J'ai vu sous le soleil l'impiété dans le lieu du jugement, et l'iniquité dans le lieu de la justice. »]
3 [Référence exacte.]

connaissent suffisamment la misère des peuples séduits et abusés par tant d'erreurs, et opprimés par tant d'injustices.

II

Pensées & sentiments de l'auteur sur les religions du monde


A SOURCE, DONC, MES CHERS AMIS, DE TOUS LES MAUX QUI VOUS accablent et de toutes les impostures qui vous tiennent malheureusement captifs dans l'erreur et dans la vanité des superstitions, aussi bien que sous les lois tyranniques des grands de la terre, n'est autre que cette détestable politique des hommes dont je viens de parler. Car les uns voulant injustement dominer partout, et les autres voulant se donner quelque vaine réputation de sainteté, et quelquefois même de divinité, se sont les uns et les autres adroitement servis non seulement de la force et de la violence, mais ont encore employé toutes sortes de ruses et d'artifices pour séduire les peuples afin de parvenir plus facilement à leurs fins, de sorte que les uns et les autres de ces fins et rusés politiques abusant ainsi de la faiblesse, de la crédulité et de l'ignorance des plus faibles et des moins éclairés, ils leur ont facilement fait accroire tout ce qu'ils ont voulu, et ensuite leur ont fait recevoir avec respect et soumission, de gré ou de force, toutes les lois qu'ils ont voulu leur donner ; et par ce moyen, les uns se sont fait honorer, respecter et adorer comme des divinités, ou au moins comme des personnes divinement inspirées et envoyées tout particulièrement de la part des dieux, pour faire connaître leurs volontés aux hommes. Et les autres se sont rendus riches, puissants et redoutables dans le monde. Et s'étant les uns et les autres par ces sortes d'artifices rendus assez riches, assez puissants, assez vénérables ou assez redoutables pour se faire craindre et obéir, ils ont ouvertement et tyranniquement assujetti les autres à leurs lois. À quoi leur ont grandement servi aussi les divisions, les querelles, les haines et les animosités particulières qui naissent ordinairement parmi les hommes, car la plupart d'eux se trouvant fort souvent d'humeur, d'esprit et d'inclination fort différents les uns des autres, ils ne sauraient s'accommoder longtemps ensemble sans se brouiller et sans se diviser les uns des autres. Et lorsque ces troubles et que ces divisions arrivent, pour lors ceux qui sont ou qui se trouvent les plus forts, les plus hardis, et souvent même ceux qui sont les plus fins, les plus rusés ou les plus méchants, ne manquent point de profiter de ces occasions-là pour se rendre plus facilement les maîtres absolus de tous.

Voilà, mes chers amis, la vraie source et la véritable origine de tous les maux qui troublent le bien de la société humaine, et qui rendent les hommes si malheureux dans la vie.

Voilà la source et l'origine de toutes les erreurs, de toutes les impostures, de toutes les superstitions, de toutes les fausses divinités et de toutes les idolâtries qui se sont malheureusement répandues par toute la terre. Voilà la source et l'origine de tout ce que l'on vous propose comme de plus saint et de plus sacré

dans tout ce que l'on vous fait pieusement appeler *religion*. Voilà la source et l'origine de toutes ces prétendues saintes et divines lois que l'on veut vous faire observer comme venant de la part de Dieu même. Voilà la source et l'origine de toutes ces pompeuses mais vaines et ridicules cérémonies, que vos prêtres affectent de faire avec faste dans la célébration de leurs faux mystères, de leurs solennités et de leur faux culte divin. Voilà aussi l'origine et la source de tous ces superbes titres et noms de seigneur, de prince, de roi, de monarque et de potentat, qui tous, sous prétexte de vous gouverner en souverains, vous oppriment en tyrans, qui sous prétexte de bien et de nécessité publique, vous ravissent tout ce que vous avez de plus beau et de meilleur, et qui, sous prétexte d'avoir leur autorité de quelque suprême divinité, se font eux-mêmes obéir, craindre et respecter comme des dieux. Et enfin, voilà la source et l'origine de tous ces autres vains noms de noble et de noblesse, de comte, de duc et de marquis — dont la terre fourmille, comme dit un auteur très judicieux du dernier siècle — et qui sont presque tous comme des loups ravissants qui, sous prétexte de vouloir jouir de leurs droits et de leur autorité, vous foulent, vous pillent, vous maltraitent et vous ravissent tous les jours ce que vous avez de meilleur. (*Caractères, ou mœurs du siècle*[4]).

Voilà pareillement la source et l'origine de tous ces prétendus saints et sacrés caractères d'ordre et de puissance ecclésiastique et spirituelle que vos prêtres et vos évêques s'attribuent sur vous, qui sous prétexte de vous conférer les biens spirituels d'une grâce et d'une faveur toute divine, vous ravissent finement vos biens temporels, qui sont incomparablement plus réels et plus solides que ceux qu'ils font semblant de vouloir vous conférer ; qui, sous prétexte de vouloir vous conduire au ciel et vous y procurer un bonheur éternel, vous empêchent de jouir tranquillement d'aucun véritable bien sur la terre ; et qui enfin vous réduisent à souffrir dans cette vie seule, que vous avez, les peines réelles d'un véritable enfer, sous prétexte de vouloir vous garantir et vous préserver dans une autre vie, qui n'est point, des peines imaginaires d'un enfer qui n'est point, non plus que cette autre vie éternelle dont ils entretiennent vainement — pour vous, mais non pas inutilement pour eux — vos craintes et vos espérances. Et comme la forme de ces sortes de gouvernements tyranniques ne subsiste que par les mêmes moyens et par les mêmes principes qui les ont établis, et qu'il est dangereux de vouloir combattre les maximes fondamentales d'une religion aussi bien que d'ébranler les lois fondamentales d'un État ou d'une république, il ne faut pas s'étonner si les personnes sages et éclairées se conforment aux lois générales de l'État, si injustes qu'elles puissent être, ni s'ils se conforment, au moins en apparence, à l'usage et à la pratique d'une religion qu'ils trouvent établie, quoiqu'ils en reconnaissent suffisamment les erreurs et la vanité. Parce que telle répugnance qu'ils puissent avoir à s'y soumettre, il leur est néanmoins beaucoup plus utile et plus avantageux de vivre tranquillement en conservant ce qu'ils peuvent avoir, que de s'exposer volontairement à se perdre eux-mêmes en voulant s'opposer au torrent des erreurs communes, ou en voulant résister à l'autorité d'un souverain

---

4 [*Les Caractères de Théophraste, traduits du grec, avec les Caractères, ou les Mœurs de ce siècle*. L'ouvrage n'est officiellement attribué à La Bruyère qu'avec la 8e édition de 1694. Jean Meslier a alors trente ans. Cf. l'introduction de M. Julien Benda à l'édition La Pléiade des *Caractères*. Meslier fait ici allusion au passage 119 du chapitre *Des Jugements* : « ...Espèce d'animaux glorieux et superbes qui méprisez toute autre espèce, qui ne faites même pas comparaison avec l'éléphant et la baleine, approchez, hommes, répondez un peu à Démocrite. Ne dites-vous pas en commun proverbe : des loups ravissants, des lions furieux, malicieux comme un singe ? » La Bruyère, *Œuvres complètes*, La Pléiade, édition de Julien Benda, p. 402.]

qui veut se rendre maître absolu de tous. Joint d'ailleurs, que dans de grands États et gouvernements comme sont les royaumes et les empires, étant impossible que ceux qui en sont les souverains puissent seuls par eux-mêmes pourvoir à tout et maintenir seuls par eux-mêmes leur puissance et leur autorité dans de si grandes étendues de pays — ils ont soin d'établir partout des officiers, des intendants, des vice-rois, des gouverneurs, et quantité d'autres gens qu'ils paient largement aux dépens du public pour veiller à leurs intérêts, pour maintenir leur autorité et pour faire ponctuellement exécuter partout leurs volontés, de sorte qu'il n'y a personne qui oserait se mettre en devoir de résister ni même de contredire ouvertement à une autorité si absolue sans s'exposer en même temps dans un danger manifeste de se perdre. Ce pourquoi les plus sages mêmes et les plus éclairés sont contraints de demeurer dans le silence, quoiqu'ils voient manifestement les abus, les erreurs, les désordres et les injustices d'un si mauvais et si odieux gouvernement.

Ajoutez à cela les vues et les inclinations particulières de tous ceux qui possèdent les grandes, ou les moyennes et même les plus petites charges, soit dans l'état civil, soit dans l'état ecclésiastique, ou qui aspirent à les posséder. Il n'y en a certainement guère de tous ceux-là qui ne pensent beaucoup plus à faire leur profit et à chercher leur avantage particulier, qu'à procurer sincèrement le bien public des autres. Il n'y en a guère qui ne s'y portent par quelques vues d'ambitions ou d'intérêts, ou par quelques autres vues qui flattent la chair et le sang. Ce ne seront point, par exemple, ceux qui ambitionnent les charges et les emplois dans un État, qui s'opposeront à l'orgueil, à l'ambition ou à la tyrannie d'un prince qui veut tout soumettre à ses lois. Au contraire, ils le flatteront bien plutôt dans ses mauvaises passions et dans ses injustes desseins, dans l'espérance de s'avancer et de s'agrandir eux-mêmes sous la faveur de son autorité. Ce ne seront point non plus ceux qui ambitionnent les bénéfices ou les dignités dans l'Église qui s'y opposeront, car c'est par la faveur et par la puissance même des princes qu'ils prétendent y parvenir, ou s'y maintenir quand ils y seront parvenus. Et bien loin de penser à s'opposer à leurs mauvais desseins ou de leur contredire en aucune chose, ils seront les premiers à les applaudir et à les flatter dans tout ce qu'ils font. Ce ne seront point eux non plus qui blâmeront les erreurs établies, ni qui découvriront aux autres les mensonges, les illusions et les impostures d'une fausse religion, puisque c'est sur ces erreurs et ces impostures-là même qu'est fondée leur dignité et toute leur puissance, aussi bien que tous les grands revenus qu'ils en retirent tous les jours. Ce ne sont point des riches avares qui s'opposeront à l'injustice du prince ni qui blâmeront publiquement les erreurs et les abus d'une fausse religion, puisque c'est souvent par la faveur même du prince qu'ils possèdent des emplois lucratifs dans l'État ou qu'ils possèdent des riches bénéfices dans l'Église. Ils s'appliqueront bien plutôt à amasser des richesses et des trésors, qu'à détruire des erreurs et des abus publics dont ils tirent les uns et les autres de si grands profits. Ce ne seront point encore ceux qui aiment la vie douce, les plaisirs et les commodités de la vie, qui s'opposeront aux abus dont je parle : ils aiment bien mieux jouir tranquillement des plaisirs et des douceurs de la vie, que de s'exposer à souffrir des persécutions pour vouloir s'opposer au torrent des erreurs communes. Ce ne seront point les dévots hypocrites qui s'y opposeront, parce qu'ils n'aiment qu'à se couvrir du manteau de la vertu et à se servir d'un prétexte spécieux de piété et de zèle de religion pour cacher leurs fourberies et leurs plus méchants vices, et pour parvenir plus finement aux fins particulières qu'ils se proposent, qui est toujours

de chercher leurs propres intérêts et leurs propres satisfactions en trompant les autres par des belles apparences de vertus. Enfin, ce ne seront point les faibles ni les ignorants qui s'y opposeront, parce qu'étant sans science et sans autorité, il n'est pas possible qu'ils puissent développer tant d'erreurs et tant d'impostures dont on les entretient, ni qu'ils puissent résister à la violence d'un torrent qui ne manquerait pas de les entraîner s'ils faisaient difficulté de le suivre. Joint d'ailleurs qu'il y a une telle liaison et un tel enchaînement de subordination et de dépendance entre tous les différents états et conditions des hommes, et il y a aussi presque toujours entre eux tant d'envie, tant de jalousie, tant de perfidie et tant de trahison même entre les plus proches parents, que les uns ne sauraient se fier aux autres, et par conséquent, ne sauraient rien faire ni rien entreprendre sans s'exposer en même temps à être aussitôt découverts et trahis par quelques-uns. Il ne serait pas même sûr de se fier à aucun ami ni à aucun frère dans une chose de telle conséquence que serait celle de vouloir réformer un si mauvais gouvernement. De sorte que n'y ayant personne qui puisse ni qui veuille ou qui ose s'opposer à la tyrannie des grands de la Terre, il ne faut pas s'étonner si ces vices règnent si puissamment et si universellement dans le monde. Et voilà comme les abus, comme les erreurs, comme les superstitions et comme la tyrannie se sont établis dans le monde. Il semblerait au moins, dans un tel cas, que la religion et la politique ne devraient point s'accommoder ensemble et qu'elles devraient pour lors se trouver réciproquement contraires et opposées l'une à l'autre, puisqu'il semble que la douceur et que la piété de la religion devrait condamner les rigueurs et les injustices d'un gouvernement tyrannique, et qu'il semble, d'un autre côté, que la prudence d'une sage politique devrait condamner et réprimer les erreurs, les abus et les impostures d'une fausse religion. Il est vrai que cela se devrait faire ainsi ; mais tout ce qui se devrait faire ne se fait pas toujours.

Ainsi, quoiqu'il semble que la religion et la politique dussent être si contraires et si opposées l'une à l'autre dans leurs principes et dans leurs maximes, elles ne laissent pas néanmoins que de s'accorder assez bien ensemble lorsqu'elles ont une fois fait alliance et qu'elles ont contracté amitié ensemble, car l'on peut dire qu'elles s'entendent pour lors comme deux coupeurs de bourses : car pour lors, elles se défendent et se soutiennent mutuellement l'une l'autre.

La religion soutient le gouvernement politique, si méchant qu'il puisse être ; et à son tour, le gouvernement politique soutient la religion, si vaine et si fausse qu'elle puisse être.

D'un côté, les prêtres, qui sont les ministres de la religion, recommandent sous peine de malédictions et de damnation éternelle d'obéir aux magistrats, aux princes et aux souverains, comme étant établis de Dieu pour gouverner les autres ; et les princes, de leur côté, font respecter les prêtres, ils leur font donner de bons appointements et des bons revenus, et les maintiennent dans les fonctions vaines et abusives de leur faux ministère, contraignent les peuples ignorants de regarder comme saint et comme sacré tout ce qu'ils font et tout ce qu'ils ordonnent aux autres de croire ou de faire, sous ce beau et spécieux prétexte de religion et de culte divin. Et voilà, encore un coup, comme les erreurs, comme les abus, comme les superstitions, les impostures et la tyrannie se sont établis dans le monde, et comme ils s'y maintiennent au grand malheur des pauvres peuples qui gémissent sous de si rudes et si pesants jougs.

Vous penserez peut-être, mes chers amis, que dans un si grand nombre de fausses religions qu'il y a dans le monde, mon intention serait d'excepter au

moins de ce nombre la religion chrétienne, apostolique et romaine dont nous faisons profession et laquelle nous disons être la seule qui enseigne la pure vérité, la seule qui reconnaît et qui adore comme il faut le vrai dieu, et la seule qui conduit les hommes dans le véritable chemin du salut et d'une éternité bienheureuse.

Mais désabusez-vous, mes chers amis, désabusez-vous de cela, et généralement de tout ce que vos pieux ignorants ou vos moqueurs et intéressés prêtres et docteurs s'empressent de vous dire et de vous faire accroire sous le faux prétexte de la certitude infaillible de leur prétendue sainte et divine religion. Vous n'êtes pas moins séduits ni moins abusés que ceux qui sont les plus séduits et abusés ; vous n'êtes pas moins dans l'erreur que ceux qui y sont le plus profondément plongés. Votre religion n'est pas moins vaine ni moins superstitieuse qu'aucune autre ; elle n'est pas moins fausse dans ses principes, ni moins ridicule et absurde dans ses dogmes et dans ses maximes. Vous n'êtes pas moins idolâtres que ceux que vous blâmez et que vous condamnez vous-mêmes d'idolâtrie : les idoles des païens et les vôtres ne sont différentes que de noms et de figures. En un mot, tout ce que vos prêtres et vos docteurs vous prêchent avec tant d'éloquence touchant la grandeur, l'excellence et la sainteté des mystères qu'ils vous font adorer, tout ce qu'ils vous racontent avec tant de gravité de la certitude de leurs prétendus miracles, et tout ce qu'ils vous débitent avec tant de zèle et tant d'assurance touchant la grandeur des récompenses du ciel et touchant les effroyables châtiments de l'Enfer — ne sont, dans le fond, que des illusions, des erreurs, des mensonges, des fictions et des impostures inventées premièrement par des fins et rusés politiques, continuées par des séducteurs et par des imposteurs, ensuite reçues et crues aveuglément par des peuples ignorants et grossiers, et puis enfin, maintenues par l'autorité des grands et des souverains de la Terre, qui ont favorisé les abus, les erreurs, les superstitions et les impostures, qui les ont même autorisés par leur lois afin de tenir par là le commun des hommes en bride et faire d'eux tout ce qu'ils voudraient.

Voilà, mes chers amis, comme ceux qui ont gouverné et qui gouvernent encore maintenant les peuples, abusent présomptueusement et impunément du nom et de l'autorité de Dieu pour se faire craindre, obéir et respecter eux-mêmes, plutôt que pour faire craindre et servir le Dieu imaginaire de la puissance duquel ils vous épouvantent. Voilà comme ils abusent du nom spécieux de *piété* et de *religion* pour faire accroire aux faibles et aux ignorants tout ce qu'il leur plaît. Et voilà enfin comme ils établissent par toute la Terre un détestable mystère de mensonge et d'iniquité, au lieu qu'ils devraient s'appliquer uniquement les uns et les autres à établir partout le règne de la paix et de la justice, aussi bien que celui de la vérité — le règne desquelles les vertus rendraient tous les peuples heureux et contents sur la terre. Je dis qu'ils établissent partout *un mystère d'iniquité* parce que tous ces ressorts cachés de la plus fine politique, aussi bien que les maximes et les cérémonies les plus pieuses de la religion, ne sont effectivement que des mystères d'iniquité. Je dis *des mystères d'iniquité* pour tous les pauvres peuples qui se trouvent misérablement les dupes de toutes ces momeries de religions, aussi bien que les jouets et les victimes malheureuses de la puissance des grands. Mais pour ceux qui gouvernent ou qui ont part au gouvernement des autres, et pour les prêtres qui gouvernent les consciences ou qui sont pourvus de quelques bons bénéfices, ce sont comme des mines d'or ou comme des toisons d'or, ce sont comme des cornes d'abondance qui leur font venir à souhait toutes sortes de biens. Et c'est ce qui donne lieu à tous ces beaux

messieurs de se divertir et de se donner agréablement toutes sortes de bons temps pendant que les pauvres peuples, abusés par les erreurs et par les superstitions de la religion, gémissent tristement, pauvrement et paisiblement néanmoins, sous l'oppression des grands, pendant qu'ils souffrent patiemment leurs peines, pendant qu'ils s'amusent vainement à prier des dieux et des saints qui ne les entendent point, pendant qu'ils s'amusent à des dévotions vaines, pendant qu'ils font pénitence de leurs péchés, et enfin, pendant que ces pauvres peuples s'occupent et s'épuisent jours et nuits au travail en suant sang et eau pour avoir chétivement de quoi vivre pour eux, et pour avoir de quoi fournir abondamment aux plaisirs et aux contentements de ceux qui les rendent si malheureux dans la vie.

Ah ! Mes chers amis, si vous connaissiez bien la vanité et la folie des erreurs dont on vous entretient sous prétexte de religion, et si vous connaissiez combien injustement et combien indignement on abuse de l'autorité que l'on a usurpée sur vous sous prétexte de vous gouverner, vous n'auriez certainement que du mépris pour tout ce que l'on vous fait adorer et respecter, et vous n'auriez que de la haine et de l'indignation pour tous ceux qui vous abusent, qui vous gouvernent si mal et qui vous traitent si indignement. Il me souvient à ce sujet d'un souhait que faisait autrefois un homme qui n'avait ni science ni étude, mais qui, selon les apparences, ne manquait pas de bon sens pour juger sainement de tous ces détestables abus et de toutes les détestables tyrannies que je blâme ici ; il paraît par son souhait et par sa manière d'exprimer sa pensée, qu'il voyait assez loin et qu'il pénétrait assez avant dans ce détestable mystère d'iniquité dont je viens de parler, puisqu'il en reconnaissait si bien les auteurs et les fauteurs : il souhaitait *que tous les grands de la terre et que tous les nobles fussent pendus et étranglés avec des boyaux de prêtres*[5].

Cette expression ne doit pas manquer de paraître rude, grossière et choquante, mais il faut avouer qu'elle est franche et naïve. Elle est courte mais elle est expressive, puisqu'elle exprime assez en peu de mots tout ce que ces sortes de gens-là mériteraient. Pour ce qui est de moi, mes chers amis, si j'avais un souhait à faire sur ce sujet (et je ne manquerais pas de le faire s'il pouvait avoir son effet), je souhaiterais d'avoir le bras, la force, le courage et la masse d'un Hercule pour purger le monde de tous vices et de toutes iniquités, et pour avoir le plaisir d'assommer tous ces monstres de tyrans à têtes couronnées et tous les autres monstres, ministres d'erreurs et d'iniquité, qui font gémir si pitoyablement tous les peuples de la Terre.

Ne pensez pas, mes chers amis, que je sois poussé ici par aucun désir particulier de vengeance, ni par aucun motif d'animosité ou d'intérêt particulier. Non, mes chers amis, ce n'est point du tout la passion qui m'inspire ces sentiments-là, ni qui me fait parler de la sorte et écrire ainsi. Ce n'est véritablement que l'inclination et l'amour que j'ai pour la justice et pour la vérité, que je vois d'un côté si indignement opprimées, et l'aversion que j'ai naturellement du vice et de l'iniquité, que je vois d'un autre côté si insolemment régner partout. On ne

---

[5] Erganes, roi d'Éthiopie, fit mourir tous les prêtres de Jupiter dans une ville de son pays et abolit le sacerdoce, pour ce qu'ils avaient rempli la ville d'erreurs et de superstitions. Dictionnaire Historique*. Le roi de Babylone fit la même chose aux prêtres de Bel. (*Daniel* XIV-20, 21).**

[*Il s'agit très probablement du *Dictionnaire historique* de Moréri, dont la première édition date de 1671. ** « Il fit alors arrêter les prêtres, leurs femmes et leurs enfants, et ils lui montrèrent les petites portes secrètes par où ils entraient et venaient manger tout ce qui était sur la table. » | « Le roi les fit donc mourir, et il livra l'idole de Bel en la puissance de Daniel, qui la renversa et son temple. »]

saurait avoir trop de haine ni trop d'aversion pour des gens qui causent partout tant de si détestables maux et qui abusent si universellement les hommes.

Quoi ! N'aurait-on pas raison de bannir et de chasser honteusement d'une ville et d'une province des charlatans trompeurs qui, sous prétexte de distribuer charitablement au public des remèdes et des médicaments salutaires et efficaces, ne feraient qu'abuser de l'ignorance et de la simplicité des peuples en leur vendant bien chèrement des drogues et des onguents nuisibles et pernicieux ? Oui, sans doute, on aurait raison de les bannir et de les chasser honteusement comme des infâmes trompeurs. De même n'aurait-on pas raison de blâmer ouvertement et de punir sévèrement tous ces brigands et tous ces voleurs de grands chemins qui se mêlent de dépouiller, de tuer et de massacrer inhumainement ceux qui ont le malheur de tomber entre leurs mains ? Oui, certainement, ce serait bien fait de les punir sévèrement, on aurait raison de les haïr et de les détester ; et ce serait même très mal fait de souffrir qu'ils exerçassent impunément leurs brigandages.

À plus forte raison, mes chers amis, aurions-nous sujet de blâmer, de haïr et de détester, comme je fais ici, tous ces ministres d'erreurs et d'iniquité qui dominent si tyranniquement sur vous, les uns sur vos consciences, les autres sur vos corps et sur vos biens — les ministres de la religion qui dominent sur vos consciences étant les plus grands abuseurs de peuples, les princes et autres grands du monde qui dominent sur vos corps et sur vos biens étant les plus grands voleurs et les plus grands meurtriers qui soient sur la terre. « Tous ceux qui sont venus, *disait Jésus-Christ*, sont des larrons et des voleurs. » ([*Évangile selon saint*] *Jean* X-8 [6]).

Vous direz peut-être, mes chers amis, que c'est en partie contre moi-même que je parle ainsi, puisque je suis moi-même du rang et du caractère de ceux que j'appelle ici *les plus grands abuseurs de peuples*. Je parle, il est vrai, contre ma profession, mais nullement contre la vérité et nullement contre mon inclination, ni contre mes propres sentiments. Car comme je n'ai jamais guère été de légère croyance, ni guère enclin à la bigoterie ni à la superstition, et que je n'ai jamais été si sot que de faire aucun état des mystérieuses folies de la religion, je n'ai jamais eu non plus d'inclination d'en faire les exercices, ni même d'en parler avantageusement, ni avec honneur. Au contraire, j'aurais toujours bien plus volontiers témoigné ouvertement le mépris que j'en faisais, s'il m'eût été permis d'en parler suivant mon inclination et suivant mes sentiments.

Et ainsi, quoique je me sois laissé facilement conduire dans ma jeunesse à l'état ecclésiastique pour complaire à mes parents — qui étaient bien aise de m'y voir, comme étant un état de vie plus doux, plus paisible et plus honorable dans le monde que celui du commun des hommes — cependant je puis dire avec vérité que jamais la vue d'aucun avantage temporel ni la vue des grasses rétributions de ce ministère ne m'a porté à aimer l'exercice d'une profession si pleine d'erreurs et d'impostures. Je n'ai jamais pu me faire au goût de la plupart de ces gaillards et plaisants messieurs qui se font un si grand plaisir de recevoir avec avidité les grasses rétributions des vaines fonctions de leur faux ministère. J'avais encore plus d'aversion de l'humeur railleuse et bouffonne des ces autres messieurs qui ne pensent qu'à se donner agréablement du bon temps avec les gros revenus des bons bénéfices qu'ils possèdent, qui se raillent plaisamment entre eux des mystères, des maximes et des cérémonies vaines et trompeuses de leur religion, et qui se moquent encore de la simplicité de ceux qui les croient et

---

6 [Référence exacte.]

qui dans cette créance leur fournissent si pieusement et si copieusement de quoi se divertir et vivre si bien à leur aise. Témoin ce pape (Jules III, Léon X) qui se moquait lui-même de sa dignité, et cet autre (Boniface VIII) qui disait, en plaisantant avec ses amis : « Ah ! que nous sommes enrichis par cette fable de Christ ! »

Ce n'est pas que je blâme les risées qu'ils font agréablement de la vanité des mystères et des momeries de leur religion, puisque ce sont effectivement des choses dignes de risées et de mépris (bien simples et bien ignorants sont ceux qui n'en voient point la vanité), mais je blâme cette âpre, cette ardente et cette insatiable cupidité qu'ils ont de profiter des erreurs publiques, et cet indigne plaisir qu'ils prennent à se railler de la simplicité de ceux qui sont dans l'ignorance et qu'ils entretiennent eux-mêmes dans l'erreur. Si leur prétendu caractère et si les bons bénéfices qu'ils possèdent leur donnent lieu de vivre grassement et si tranquillement aux dépens du public, qu'ils soient donc au moins un peu sensibles aux misères du public, qu'ils n'aggravent point la pesanteur du joug des pauvres peuples en multipliant par un faux zèle, comme font plusieurs, le nombre des erreurs et des superstitions, et qu'ils ne se moquent point de la simplicité de ceux qui par un si bon motif de piété leur font tant de biens, et qui s'épuisent pour eux. Car c'est une ingratitude énorme et une perfidie détestable que d'en user ainsi envers des bienfaiteurs, comme sont tous les peuples envers les ministres de la religion, puisque ce n'est que de leurs travaux et de la sueur de leurs corps qu'ils tirent toute leur subsistance et toute leur abondance.

Je ne crois pas, mes chers amis, vous avoir jamais donné sujet de penser que je fusse dans ces sentiments-là que je blâme ici. Vous auriez pu, au contraire, avoir remarqué plusieurs fois que j'étais dans des sentiments fort contraires et que j'étais fort sensible à vos peines. Vous auriez pu remarquer aussi que je n'étais pas des plus attachés à ce pieux lucre des rétributions de mon ministère, les ayant souvent négligées et abandonnées lorsque j'aurais pu en profiter, et n'ayant jamais été un brigueur de gros bénéfices ni un chercheur de messes et d'offrandes. J'aurais certainement toujours pris beaucoup plus de plaisir à donner qu'à recevoir si j'eusse eu le moyen de suivre en cela mon inclination ; et en donnant, j'aurais volontiers eu toujours plus d'égard pour les pauvres que pour les riches, suivant cette maxime du Christ qui disait (au rapport de saint Paul, *Actes des apôtres* XX-35) qu'il vaut mieux donner que recevoir[7] ; comme aussi suivant cet avis du même Christ, qui recommandait à ceux qui font des festins d'y appeler non les riches, qui ont le moyen de rendre la pareille, mais d'y appeler les pauvres, qui n'ont point le moyen de rendre. ([*Évangile selon saint*] *Luc* XIV-13,[14] [8]).

Et suivant cet autre avis du sieur de Montaigne, qui recommandait à son fils de regarder toujours plutôt vers celui qui lui tendrait les bras que vers celui qui lui tournerait le dos (*Essais*, p. 1112 [9]), j'aurais volontiers fait aussi comme faisait

---

7 [« Je vous ai montré qu'en toutes choses il faut soutenir les faibles en travaillant, et se souvenir de ces paroles que le Seigneur Jésus a dites lui-même : qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. » *Actes des apôtres* XX-35.]

8 [« Mais lorsque vous faites un festin, conviez-y les pauvres, les estropiés, les boiteux et les aveugles ; | et vous serez heureux de ce qu'ils n'auront pas le moyen de vous le rendre ; car Dieu vous le rendra lui-même au jour de la résurrection des justes. » *Évangile selon saint Luc* XIV-13,14.]

9 [« [L'humeur de mon bon père] visait encore à une autre fin. De me rallier avec le peuple et cette condition d'hommes qui a besoin de notre aide, et estimait que je fusse tenu de regarder plutôt vers celui qui me tend les bras que vers celui qui me tourne le dos. » *Essais*, III-XIII : *De l'Expérience.*]

le bon Job dans le temps de sa prospérité : « J'étais, *disait-il*, le père des pauvres, j'étais l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, la main du manchot, la langue du muet[10] ». Et j'aurais volontiers ravi, aussi bien que lui, la proie des mains des méchants, et je leur aurais aussi volontiers que lui, cassé les dents et brisé les mâchoires. (*Job* XXIX-15,16 [11]). « Il n'y a que les grands cœurs, *disait le sage Mentor*[12] *à Télémaque*, qui sachent combien il y a de gloire à être bon. » (*Télémaque*, tome II, p. 84).

Et à l'égard des faux et fabuleux mystères de votre religion et de tous les autres pieux mais vains et superstitieux devoirs et exercices que votre religion vous impose, vous savez bien aussi — ou du moins vous avez pu assez facilement remarquer — que je ne m'attachais guère à la bigoterie, et que je ne faisais guère d'état de vous en entretenir ni de vous en recommander la pratique. J'étais néanmoins obligé de vous instruire de votre religion et de vous en parler au moins quelques fois, pour m'acquitter tellement quellement de ce faux devoir auquel je m'étais engagé en qualité de curé de votre paroisse. Et pour lors, j'avais le déplaisir de me voir dans cette fâcheuse nécessité d'agir et de parler entièrement contre mes propres sentiments ; j'avais le déplaisir de vous entretenir moi-même dans de sottes erreurs, dans de vaines superstitions et des idolâtries que je haïssais, que je condamnais et que je détestais dans le cœur.

Mais je vous proteste que ce n'était jamais qu'avec peine et avec une extrême répugnance que je le faisais. Ce pourquoi aussi je haïssais grandement toutes ces vaines fonctions de mon ministère, et particulièrement toutes ces idolâtriques et superstitieuses célébrations de messes, et ces vaines et ridicules administrations de sacrements que j'étais obligé de vous faire. Je les ai mille et mille fois maudites dans le cœur lorsque j'étais obligé de les faire, et particulièrement lorsqu'il me les fallait faire avec un peu plus d'attention et avec un peu plus de solennité qu'à l'ordinaire, car voyant pour lors que vous vous rendiez avec un peu plus de dévotion à vos églises pour y assister à quelques vaines solennités ou pour entendre avec un peu plus de dévotion ce que l'on vous fait accroire être la parole de Dieu même — il me semblait que j'abusais d'autant plus indignement de votre bonne foi, et que j'en étais, par conséquent, d'autant plus digne de blâme et de reproches, ce qui augmentait tellement mon aversion contre ces sortes de cérémonieuses et pompeuses solennités et fonctions vaines de mon ministère, que j'ai été cent et cent fois sur le point de faire indiscrètement éclater mon indignation, ne pouvant presque plus dans ces occasions-là cacher mon ressentiment ni retenir dans moi-même l'indignation que j'en avais. J'ai cependant fait en sorte de la retenir ; et je tâcherai de la retenir jusqu'à la fin de mes jours, ne voulant pas m'exposer durant ma vie à l'indignation des prêtres ni à la cruauté des tyrans, qui ne trouveraient point, ce leur semblerait-il, de tourments assez rigoureux pour punir une telle prétendue témérité.

Je suis bien aise, mes chers amis, de mourir aussi paisiblement que j'ai vécu. Et d'ailleurs, ne vous ayant jamais donné sujet de me souhaiter du mal, ni de vous réjouir s'il m'en arrivait aucun, je ne crois pas aussi que vous seriez bien aise de me voir persécuter et tyranniser pour ce sujet — ce pourquoi j'ai résolu de garder le silence là-dessus jusqu'à la fin de mes jours.

---

[10] [« J'ai été l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux. » *Job*, XXIX-15.]

[11] [Il s'agit de *Job* XXIX-17 : « Je brisais les mâchoires de l'injuste, et je lui arrachais sa proie d'entre les dents ». *Job* XXIX-16 dit : « J'étais le père des pauvres, et je m'instruisais avec un soin extrême des affaires que je ne savais pas. »]

[12] [Il s'agit en fait de Philoctète rapportant à Télémaque un récit adressé à Néoptolème.]

Mais puisque cette raison m'oblige présentement de me taire, je ferai au moins en sorte de vous parler après ma mort. C'est dans ce dessein que je commence à écrire ceci pour vous désabuser, comme j'ai dit, autant qu'il serait en mon pouvoir, de toutes les erreurs, de tous les abus et de toutes les superstitions dans lesquelles vous avez été élevés et nourris, et que vous avez pour ainsi dire sucés avec le lait.

Il y a assez longtemps que les pauvres peuples sont misérablement abusés dans toutes sortes d'idolâtries et de superstitions. Il y a assez longtemps que les riches et que les grands de la Terre pillent et oppriment les pauvres peuples. Il serait temps de les délivrer de ce misérable esclavage où ils sont, il serait temps de les désabuser partout, et de leur faire connaître partout la vérité des choses.

Et si pour adoucir l'humeur grossière et farouche du commun des hommes, il a fallu autrefois, comme on le prétend, les amuser et les abuser par de vaines et superstitieuses pratiques de religions afin de les tenir plus facilement en bride par ce moyen-là, il est certainement encore plus nécessaire maintenant de les désabuser de toutes ces vanités-là, puisque le remède dont on s'est servi contre le premier mal est devenu, avec le temps, pire que le premier mal par l'abus qu'on en a fait. Ce serait à faire à tous les gens d'esprit et à ceux qui sont les plus sages et les plus éclairés, à penser sérieusement à travailler fortement à une si importante affaire que celle-là, en désabusant partout les peuples des erreurs où ils sont, en rendant partout odieuse et méprisable l'autorité excessive des grands de la Terre, en excitant partout les peuples à secouer le joug insupportable des tyrans, et en persuadant généralement à tous les hommes ces deux importantes et fondamentales vérités :

1 - Que pour se perfectionner dans les sciences et dans les arts, qui sont ce à quoi les hommes doivent principalement s'employer dans la vie, ils ne doivent suivre que les seules lumières de la raison humaine.

2 - Que pour établir de bonnes lois, ils ne doivent suivre que les seules règles de la prudence et de la sagesse humaine, c'est-à-dire les règles de la probité, de la justice et de l'équité naturelle, sans s'amuser vainement à ce que disent des imposteurs, ni à ce que font des idolâtres et superstitieux déicoles. Ce qui procurerait généralement à tous les hommes mille et mille fois plus de biens, plus de contentement et plus de repos de corps et d'esprit, que ne sauraient faire toutes les fausses maximes ni toutes les vaines pratiques de leurs superstitieuses religions.

Mais puisque personne ne s'avise de donner ces éclaircissements-là aux peuples, ou plutôt puisque personne n'ose entreprendre de le faire de même, puisque les ouvrages et les écrits de ceux qui auraient déjà voulu l'entreprendre ne paraissent pas publiquement dans le monde, que personne ne les voit, qu'on les supprime à dessein et qu'on les cache exprès aux peuples afin qu'ils ne les voient point et qu'ils ne découvrent point par leur moyen les erreurs, les abus et les impostures dont on les entretient, et qu'on ne leur montre, au contraire, que les livres et les écrits d'une multitude de pieux ignorants ou d'hypocrites séducteurs qui, sous ombre de piété, ne se plaisent qu'à entretenir et même à multiplier les erreurs et les superstitions — puisque, dis-je, cela est ainsi, et que ceux qui par leur science et par leur bel esprit seraient les plus propres à entreprendre et à exécuter heureusement pour les peuples un si bon et un si louable dessein que serait celui de les désabuser de toutes erreurs et de toutes superstitions, ne s'attachent eux-mêmes, dans les ouvrages qu'ils donnent au public, qu'à favoriser, qu'à maintenir et à augmenter le nombre des erreurs et à

aggraver le joug insupportable des superstitions au lieu de tâcher de les abolir et de les rendre méprisables, et qu'ils ne s'attachent aussi qu'à flatter eux-mêmes les grands, à leur donner lâchement mille louanges indignes au lieu de blâmer hautement leurs vices et de leur dire généreusement la vérité, et qu'ils ne prennent un si lâche et un si indigne parti que par des vues basses et des indignes complaisances, ou par de lâches motifs de quelques intérêts particuliers, comme pour mieux faire leur cour et pour en mieux valoir, eux et leurs familles ou leurs associés... etc. — j'essaierai, moi, tout faible et tout petit génie que je puisse avoir, j'essaierai ici, mes chers amis, de vous découvrir ingénument les vérités que l'on vous cache.

J'essaierai de vous faire clairement voir la vanité et la fausseté de tous ces prétendus si grands, si saints, si divins et si redoutables mystères que l'on vous fait adorer, comme aussi la vanité et la fausseté de toutes ces prétendues si grandes et si importantes vérités que vos prêtres, vos prédicateurs et vos docteurs vous obligent si indispensablement de croire, sous peine, comme ils disent, de damnation éternelle — j'essaierai, dis-je, de vous en faire voir la vanité et la fausseté.

Que les prêtres, que les prêcheurs, que les docteurs et que tous les fauteurs de tels mensonges, de telles erreurs et de telles impostures, s'en scandalisent et qu'ils s'en fâchent tant qu'ils voudront après ma mort. Qu'ils me traitent alors, s'ils veulent, d'impie, d'apostat, de blasphémateur et d'athée. Qu'ils me donnent, pour lors, tant d'injures et tant de malédictions qu'ils voudront : je ne m'en embarrasse guère, puisque cela ne me donnera pas la moindre inquiétude du monde.

Pareillement, qu'ils fassent pour lors de mon corps tout ce qu'ils voudront : qu'ils le déchirent, qu'ils le hachent en pièces, qu'ils le rôtissent ou qu'ils le fricassent, qu'ils le mangent même encore, s'ils veulent, en quelle sauce qu'ils voudront, je ne m'en mets nullement en peine : je serai pour lors entièrement hors de leurs prises, rien ne sera plus capable de me faire peur.

Je prévois seulement que mes parents et amis pourront dans cette occasion-là avoir du déplaisir et du chagrin de voir et d'entendre tout ce que l'on pourra dire ou faire indignement de moi ou contre moi après ma mort. Je leur épargnerais effectivement volontiers ce déplaisir, mais cette considération, si forte qu'elle soit, ne me retiendra cependant point : le zèle de la vérité, de la justice et le zèle du bien public, aussi bien que la haine et l'indignation que j'ai de voir les erreurs et les impostures de la religion, aussi bien que l'orgueil et l'injustice des grands si impérieusement et si tyranniquement dominer sur la Terre, l'emporteront dans moi par-dessus toutes autres considérations particulières, si fortes qu'elles puissent être. D'ailleurs, je ne pense pas, mes chers amis, que cette entreprise-ci me doive rendre si odieux ni m'attirer tant d'ennemis que l'on pourrait penser. Je pourrais peut-être me flatter que si cet écrit, tout informe et tout imparfait qu'il est (pour avoir été fait à la hâte et écrit avec précipitation), passait plus loin que vos mains, qu'il eût le sort de devenir public et que l'on y examinât bien tous mes sentiments et toutes les raisons sur lesquelles ils seront fondés, j'aurais peut-être (au moins parmi les gens d'esprit et de probité) autant de favorables approbateurs que j'aurais ailleurs de mauvais censeurs.

Et je puis dès maintenant dire que plusieurs de ceux qui par leur rang ou par leur caractère, ou par leur qualité de juges et de magistrats, ou autrement, seraient par respect humain obligés de me condamner extérieurement devant les hommes, m'approuveront intérieurement dans leur cœur.

III

Toutes les religions ne sont qu'erreurs, illusion & impostures



SACHEZ DONC, MES CHERS AMIS, SACHEZ QUE CE N'EST QU'ERREURS, abus, illusions et impostures, de tout ce qui se débite et de tout ce qui se pratique dans le monde pour le culte et l'adoration des dieux. Toutes les lois et les ordonnances qui se publient sous le nom et l'autorité de Dieu ou des dieux, ne sont véritablement que des inventions humaines, non plus que tous ces beaux spectacles de fêtes et de sacrifices ou d'offices divins, et toutes ces autres superstitieuses pratiques de religion et de dévotion qui se font en leur honneur.

Toutes ces choses-là, dis-je, ne sont que des inventions humaines, qui ont été, comme j'ai déjà remarqué, inventées par des fins et rusés politiques, puis cultivées et multipliées par des faux séducteurs et par des imposteurs, ensuite reçues aveuglément par des ignorants, et puis enfin maintenues et autorisées par les lois des princes et des grands de la Terre, qui se sont servi de ces sortes d'inventions humaines pour tenir plus facilement par ce moyen-là le commun des hommes en bride et faire d'eux tout ce qu'ils voudraient.

Mais dans le fond, toutes ces inventions-là ne sont que des *brides à veaux*, comme disait le sieur de Montaigne (*Essais*, p. 345 [13]), car elles ne servent qu'à brider l'esprit des ignorants et des simples. Les sages ne s'en brident point et ne s'en laissent point brider, parce qu'il n'appartient en effet qu'à des ignorants et à des simples d'y ajouter foi et de se laisser conduire par là.

Et ce que je dis ici en général de la vanité et de la fausseté des religions du monde, je ne le dis pas seulement des religions païennes et étrangères, que vous regardez déjà comme fausses, mais je le dis également de votre religion chrétienne ; parce qu'en effet, elle n'est pas moins vaine ni moins fausse qu'aucune autre. Et je pourrais même dire en un sens qu'elle est peut-être même encore plus vaine et plus fausse qu'aucune autre, parce qu'il n'y en a peut-être point de si ridicule ni de si absurde dans ses principes et dans ses principaux points que celle-là, ni qui soit si contraire à la Nature même et à la droite raison.

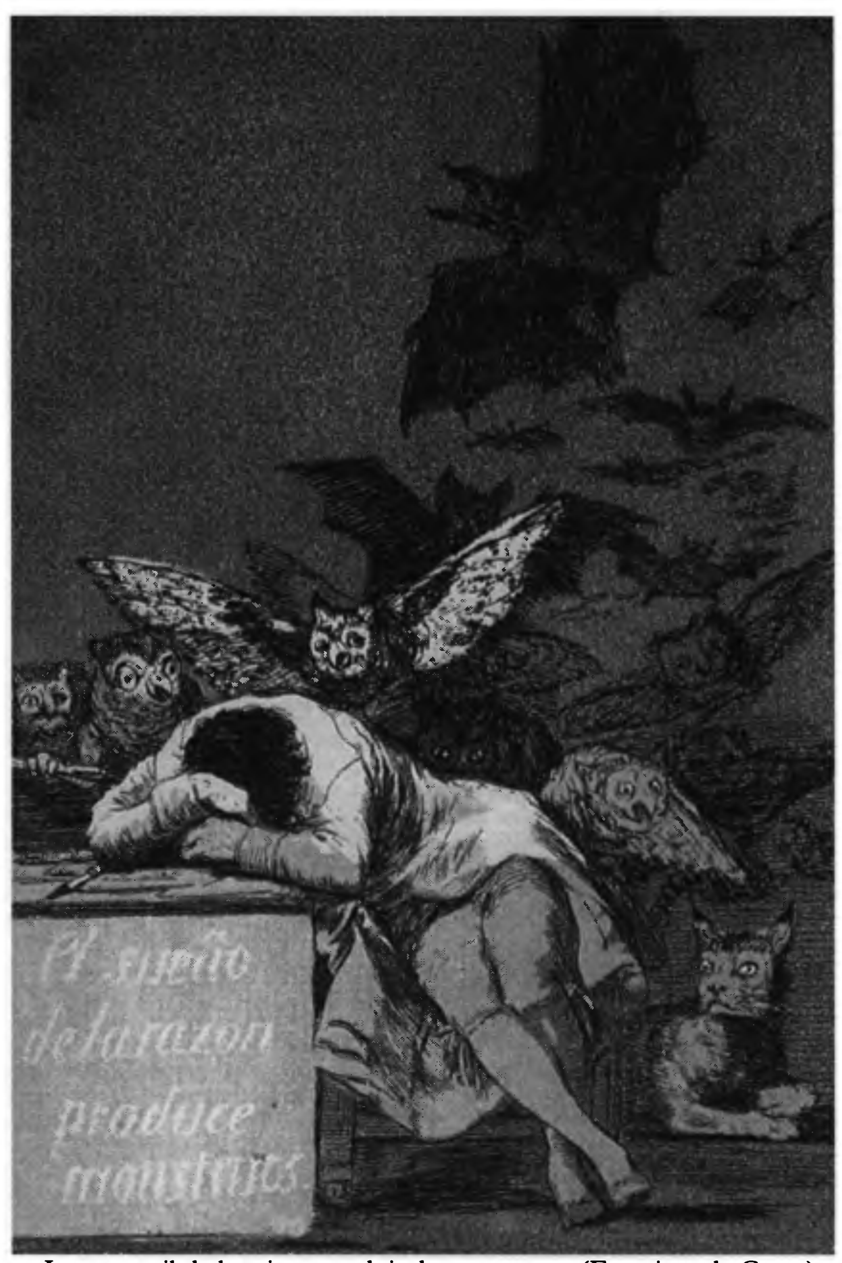
C'est ce que je vous dis, mes chers amis, afin que vous ne vous laissiez point tromper davantage par les belles promesses qu'elle vous fait des prétendues récompenses éternelles d'un paradis qui n'est qu'imaginaire, et que vous mettiez aussi vos esprits et vos cœurs en repos contre toutes les vaines craintes qu'elle vous donne des prétendus châtiments éternels d'un Enfer qui n'est point. Car tout ce que l'on vous dit de si beau et de si magnifique de l'un, et de si terrible et si effroyable de l'autre, n'est que fable ; il n'y a plus aucun bien à espérer ni aucun mal à craindre après la mort.

---

13 [« On ne peut abuser que des choses qui sont bonnes. Et crois de cette règle qu'elle ne regarde que la populaire défaillance : ce sont *brides à veaux*, desquelles ni les saints, que nous oyons si hautement parler d'eux, ni les philosophes, ni les théologiens ne se brident. » *Essais*, II, 6 : *De l'exercitation*.]

Profitez donc sagement du temps en vivant bien et en jouissant sobrement, paisiblement et joyeusement, si vous pouvez, des biens de la vie et des fruits de vos travaux, car c'est là votre partage et le meilleur parti que vous puissiez prendre, puisque la mort, mettant fin à la vie, met également fin à toute connaissance et à tout sentiment de bien et de mal.

Mais comme ce n'est point le libertinage (comme l'on pourrait penser) qui me fait entrer dans ces sentiments-là, mais que c'est seulement la force de la vérité et l'évidence du fait qui m'en fait convaincre, que je ne demande pas et que je ne voudrais pas même que personne de vous ni aucun autre me crût seulement sur ma parole en chose qui serait de si grande importance, et que je désire au contraire de vous faire connaître à vous-mêmes la vérité de tout ce que je viens de dire par des raisons et par des preuves claires et convaincantes. Je vais vous en proposer ici d'aussi claires et convaincantes qu'il y en puisse avoir dans aucun genre de science, et je tâcherai de vous les rendre si claires et si intelligibles, que pour peu que vous ayez du bons sens, vous comprendrez aisément que vous êtes effectivement dans l'erreur et que l'on vous en impose grandement au sujet de la religion ; et que tout ce que l'on vous oblige de croire comme par foi divine, ne mérite seulement pas que vous y ajoutiez aucune foi humaine.



« Le sommeil de la raison produit des monstres » (Francisco de GOYA)

IV

Première Preuve

De la vanité & de la fausseté des religions, qui ne sont toutes que des inventions humaines


OICI LA PREMIÈRE DE MES RAISONS ET DE MES PREUVES. IL EST clair et évident que c'est abus, erreur, illusion, mensonge et imposture, que de vouloir faire passer des lois et des institutions purement humaines pour des lois et pour des institutions toutes surnaturelles et divines. Or, il est certain que toutes les religions qui sont dans le monde ne sont, comme j'ai dit, que des inventions et des institutions purement humaines, et il est certain que ceux qui les ont premièrement inventées ne se sont servis du nom et de l'autorité de Dieu que pour faire d'autant mieux et plus facilement recevoir les lois et les ordonnances qu'ils voulaient établir. Que cela soit vrai au moins à l'égard de la plupart des religions, il faut nécessairement en convenir, ou il faut reconnaître que la plupart des religions sont véritablement des institutions divines.

On ne peut pas dire que la plupart des religions soient véritablement des institutions divines, car comme toutes ces différentes religions sont contraires et opposées les unes aux autres et qu'elles se condamnent même les unes les autres, il est évident qu'étant contraires dans leurs principes et dans leurs maximes ou dans leurs principaux points, elles ne peuvent être toutes véritables, ni, par conséquent, venir toutes d'un même principe de vérité qui soit Dieu. Ce pourquoi aussi nos christicoles romains, qui condamnent tous les autres, reconnaissent et sont obligés de reconnaître eux-mêmes qu'il ne peut y avoir au plus qu'une seule véritable religion, laquelle ils n'ont garde de manquer de prétendre que c'est la leur. En conséquence de quoi ils tiennent pour maxime fondamentale de leur doctrine et de leur créance qu'il n'y a qu'un seul Seigneur, qu'une seule foi, qu'un seul baptême, qu'un seul Dieu et qu'une seule Église catholique, apostolique et romaine, hors laquelle ils prétendent qu'il n'y a point de salut. ([*Épître de saint Paul aux*] *Éphésiens* IV-5, 6 [1]).

D'où je tire cette conséquence évidente, qu'il est donc certain qu'au moins la plupart des religions du monde ne sont purement, comme j'ai dit, que des inventions humaines, et que ceux qui les ont premièrement inventées ne se sont servis du nom et de l'autorité de Dieu que pour mieux faire recevoir les lois et les ordonnances qu'ils voulaient établir, et pour se faire en même temps eux-mêmes plus honorer, plus craindre et plus respecter des peuples qu'ils avaient à conduire, et auxquels ils voulaient en imposer par cette ruse.

---

1 [« Et qu'il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi et qu'un baptême. | Qu'un Dieu père de tous, qui est au-dessus de tous, qui étend sa providence sur tous et qui réside en nous tous. »]

Voici comme un auteur judicieux parle de ceci : « Quand je vois, *dit-il*, le genre humain divisé en tant de religions qui se contrarient et se condamnent les unes les autres ; quand je vois que chacun travaille vigoureusement à la propagation de la sienne et qu'il y emploie ou l'artifice ou la violence, et que cependant il y a si peu de gens, pour ne pas dire personne, qui fasse connaître par leur pratique qu'ils croient ce qu'ils professent avec tant d'ardeur, peu s'en faut que je ne croie que tant de cultes différents ont été d'abord inventés par des politiques, chacun accommodant son modèle aux inclinations des peuples qu'ils avaient dessein de tromper. Mais lorsque je considère, d'un autre côté, qu'il paraît quelque chose de si naturel et de si peu fardé dans le zèle furieux et dans l'opiniâtreté insurmontable de la plupart des gens, je suis prêt, dit-il, de conclure après Cardan, que toute cette variété de religions dépend de la différente influence des astres ; et il y a dans chaque religion une si égale apparence de vérité et de fausseté, que je ne saurais, selon la raison humaine, en faveur de laquelle je pourrais me déterminer. » (*L'Esp*[*ion*] *tur*[*c*], tome III, lettre 78 [2]).

On sait que ça a été par cet artifice dont j'ai parlé et par cette ruse que Numa Pompilius, roi des Romains, adoucit les mœurs rudes et farouches de ce peuple, amollissant peu à peu, dit un auteur, la dureté et la férocité de leurs cœurs par des doux et pieux exercices de religion, auxquels il les accoutumait par fêtes, danses, chansons, sacrifices, processions et autres semblables exercices de religion qu'il leur faisait faire, et qu'il faisait aussi lui-même sous prétexte d'honorer les dieux. Il leur enseigna aussi la manière de faire des sacrifices. Il institua pour cela des cérémonies toutes particulières, qu'il appela *saintes* et *sacrées*, et établit des prêtres pour vaquer spécialement à tout ce qui regarderait l'honneur et le service des dieux, leur faisant accroire que tout ce qu'il faisait et que tout ce qu'il leur commandait, venait de la part des dieux mêmes, et que c'était la nymphe ou la déesse Égérie qui lui révélait toutes les volontés des dieux.

Pareillement, on sait que Sertorius, fameux chef des armées d'Espagne, se servit d'un semblable artifice pour disposer de ses troupes à sa volonté, ce qu'il fit facilement en leur persuadant que sa biche blanche, qu'il tenait toujours auprès de lui, lui apportait de la part des dieux tous les conseils qu'il prenait. Zoroastre, roi des Bactriens, pratiqua la même chose à l'égard de ses peuples en leur persuadant que les lois qu'il leur donnait, venaient du Dieu Oromasis. Trismégiste, roi des Égyptiens, leur donna pareillement ses lois sous le nom et sous l'autorité du dieu Mercure. Zamolxis, roi des Scythes, publia les siennes à ses peuples sous le nom de la déesse Vesta. Minos, roi de Candie, publia les siennes sous le nom du dieu Jupiter. (*Dictionnaire Historique*). Charondas, législateur des Colchides, publia aussi ses lois sous le nom du dieu Saturne. Lycurgue, législateur des Lacédémoniens, publia les siennes sous le nom du dieu Apollon. Dracon et Solon, législateurs des Athéniens, publièrent pareillement leurs lois sous le nom de la déesse Minerve... et autres de même ; car il n'y avait presque point de nations en ce temps-là qui n'eût ses dieux à sa fantaisie. Moïse, législateur des Juifs, publia aussi ses lois sous le nom d'un dieu qui lui était, disait-il, apparu dans un buisson ardent. Jésus, fils de Marie, surnommé le Christ, et chef de la secte et religion chrétienne dont nous faisons profession, assurait pareillement les siens, c'est-à-dire ses disciples, qu'il n'était point venu

---

2 [Roman par lettres dont le titre complet est *L'Espion dans les cours des princes chrétiens*, attribué à Jean-Paul Manara, que Meslier cite dans l'édition en six volumes parue à partir de 1696. Le grand succès de ce roman, qui préfigure les *Lettres persanes*, l'a rendu célèbre sous le titre *L'Espion turc*. Cf. la longue notice de Barbier dans son *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, II, pp. 176-177.]

de lui-même mais qu'il avait été envoyé de Dieu, son père, et qu'il ne faisait que dire et faire ce que son père lui avait ordonné de dire ou de faire : « Je suis sorti de Dieu et suis venu dans le monde ; car je ne suis pas venu de moi-même, mais c'est lui qui m'a envoyé », disait-il. (*Évangile selon saint Jean* VIII-42 [3] ; *idem*, V-23 [4] ; *idem*, XII-49 [5] ; *idem*, XIV-31 [6]). Simon, surnommé Le Magicien, abusa longtemps les peuples de Samarie en leur persuadant, tant par ses paroles que par ses artifices et enchantements, qu'il était quelque chose de grand, de sorte que tous ceux qui l'entendaient parler depuis le premier jusqu'au dernier l'appelaient *la grande vertu de Dieu* : « Ils le suivaient tous, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, et disaient : celui-ci est la grande vertu de Dieu », disaient-ils. (*Actes des apôtres* VIII-10 [7]). Ménandre, son disciple, se disait être le sauveur envoyé du ciel pour le salut des hommes. Enfin, sans parler de plusieurs autres, ça a été aussi par ce même artifice de tromperie et d'imposture que ce tant renommé faux prophète Mahomet a établi ses lois et sa religion par tout l'Orient, faisant accroire à ses gens qu'elles lui avaient été envoyées du ciel par l'ange Gabriel..., etc.

Tous ces exemples, et plusieurs autres semblables que l'on pourrait rapporter, montrent assez clairement que toutes ces différentes sortes de religions que l'on voit et que l'on a vues dans le monde, ne sont véritablement que des inventions humaines pleines d'erreurs, de mensonges, d'illusions et d'impostures, ce qui a donné lieu au judicieux Français, le sieur de Montaigne, de dire que ce moyen-là a été « pratiqué par tous les législateurs, qu'il n'est police et gouvernement qu'il n'y ait quelque mélange ou de vanités cérémonieuses ou d'opinions mensongères, qui servent de bride à tenir les peuples en office, que c'est pour cela que la plupart ont leur origine et commencement fabuleux et enrichis de mystères surnaturels ; et que c'est cela même qui les a fait préférer aux gens d'entendement. » (*Essais*, p. 601 [8]).

---

[3] [Référence exacte.]

[4] [« Celui qui n'honore point le Fils n'honore point le Père qui l'a envoyé. »]

[5] [« Car je n'ai point parlé de moi-même ; mais mon Père qui m'a envoyé est celui qui m'a prescrit par son commandement ce que je dois dire et comment je dois parler. »]

[6] [« Mais afin que le monde connaisse que j'aime mon Père, et que je fais ce que mon Père m'a ordonné. »]

[7] [Référence exacte.]

[8] [La citation exacte est : « Puisque les hommes par leur insuffisance ne se peuvent assez payer d'une bonne monnaie, qu'on y emploie encore la fausse. Ce moyen a été pratiqué par tous les législateurs : et n'est police où il n'y ait quelque mélange, ou de vanité cérémonieuse, ou d'opinion mensongère, qui serve de bride à tenir le peuple en office. C'est pour cela que la plupart ont leurs origines et commencements fabuleux, et enrichis de mystères supernaturels. C'est cela qui a donné crédit aux religions bâtardes, et les a faites favoriser aux gens d'entendement. » *Essais*, II, 6.]

V

Raisons pourquoi les politiques se servent des erreurs & des abus des religions



T CONFORMÉMENT À CELA, LE GRAND CARDINAL DE RICHELIEU remarque dans ses *Réflexions politiques* « que les princes ne sont en rien plus industrieux qu'à trouver des prétextes qui rendent leurs demandes plausibles, et comme celui de la religion, dit-il, fait plus d'impression sur les esprits que les autres, ils pensent avoir beaucoup avancé lorsqu'ils en peuvent couvrir leurs desseins ». (tome III, p. 31). « C'est sous ce masque, dit-il, qu'ils ont souvent caché leurs plus ambitieuses prétentions » (il aurait pu ajouter encore : *et leurs plus détestables actions*) ; et à l'égard de la conduite particulière que Numa Pompilius tint envers ses peuples, il dit « que ce roi n'eut point de meilleure invention pour faire agréer ses lois et ses actions au peuple romain que de leur dire qu'il les faisait toutes par le conseil de la nymphe Égérie, qui lui communiquait la volonté des dieux. » Il est marqué dans l'*Histoire romaine* que les principaux de la ville de Rome, après avoir employé inutilement toutes sortes d'artifices pour empêcher que le peuple ne fut élevé aux magistratures, « eurent enfin recours au prétexte de la religion et firent accroire au peuple qu'ayant consulté les dieux sur cette affaire, ils avaient témoigné que c'était profaner les honneurs de la république que de les communiquer à la populace ; et que cela étant, ils le suppliaient instamment de renoncer à cette prétention, feignant le désirer ainsi plutôt pour la satisfaction des dieux que pour leur intérêt particulier[1]. »

Et la raison pourquoi tous les grands politiques en usent ainsi envers les peuples — suivant leur dire, après celui de Scœvola, grand pontife, et après celui de Varron, grand théologien en leurs temps — est parce qu'il est besoin, disent-ils, que les peuples ignorent beaucoup de choses vraies et qu'ils en croient beaucoup de fausses ; « et le divin Platon, comme le remarque Monsieur de Montaigne, dit tout détroussement en sa *République*, que pour le profit des hommes, il est souvent besoin de les piper. » (*Essais* de Montaigne, p. 479 [2]).

Il semble néanmoins que les premiers inventeurs de ces saintes et pieuses fourberies avaient encore au moins quelque reste de pudeur et de modestie, ou qu'ils ne s'avisaient pas encore de porter leur ambition si haut qu'ils auraient pu la porter, puisqu'ils se contentaient, pour lors, de s'attribuer seulement l'honneur

---

1 [« L'interrègne cesse : les tribuns militaires entrent en charge aussitôt, et leur premier soin est d'occuper le Sénat d'intérêts tout religieux. D'abord ils firent rechercher les traités et les lois qui subsistaient encore (les douze tables et quelques lois royales) ; les unes furent publiées, même parmi le peuple ; mais celles qui touchaient aux choses saintes furent tenues secrètes par des pontifes qui voulaient garder la multitude dans leur dépendance par le frein de la religion. Alors aussi, et pour la première fois, on désigna les jours religieux. » Tite-Live, *Histoire romaine*, VI, 6, 9 et 10.]

2 [*Essais*, livre II, chap. 12 : *Apologie de Raymond Sebon*.]

d'être les dépositaires et les interprètes des volontés des dieux, sans s'attribuer de plus grandes prérogatives. Mais plusieurs de ceux qui sont venus ensuite ont porté bien plus haut leur ambition ; ça aurait été trop peu pour eux de dire seulement qu'ils auraient été envoyés ou inspirés des dieux : ils se sont voulu faire des dieux eux-mêmes, ou plutôt ils sont venus jusqu'à cet excès de folie et de présomption, que de vouloir se faire regarder et honorer comme des dieux.

C'est ce qui était autrefois assez ordinaire aux empereurs romains, et, entre autres, il est marqué dans l'*Histoire romaine* que l'empereur Héliogabale, qui était le plus dissolu, le plus licencieux, le plus infâme et le plus exécrable qui fut jamais, osa bien néanmoins se faire mettre au rang des dieux dès son vivant même, ordonnant que parmi les noms des autres dieux que les magistrats invoquaient en leurs sacrifices, ils réclamassent aussi Héliogabale, qui était un nouveau dieu que Rome n'avait jamais connu. L'empereur Domitien eut la même ambition : il voulut que le Sénat lui fît ériger des statues toutes d'or, et commanda aussi par ordonnance publique qu'en toutes lettres et mandements on le publia seigneur et dieu. L'empereur Caligula, qui fut aussi l'un des plus méchants, des plus infâmes et des plus détestables tyrans qui aient jamais été, voulut aussi être adoré comme un dieu, fit mettre ses statues devant celles de Jupiter et ôter la tête à plusieurs d'icelles pour y mettre la sienne, et même envoya sa statue pour être colloquée au temple de Jérusalem. (*Dictionnaire Historique*). L'empereur Commode voulut être appelé Hercule, fils de Jupiter, le plus grand des dieux, et pour cela il se vêtait souvent de la peau d'un lion tenant en ses mains une massue, contrefaisait Hercule, et en cet équipage allait rôdant tant de jour que de nuit, tuant plusieurs personnes.

Il s'est trouvé non seulement des empereurs, mais aussi plusieurs autres de moindre qualité, et même des hommes de basse naissance et de basse fortune, qui ont eu cette folle vanité et cette folle ambition de vouloir se faire croire et se faire estimer dieux ; et, entre autres, on dit d'un certain Psaphon, Libyen, homme inconnu et de basse naissance, qu'ayant voulu passer pour un dieu, s'avisa de cette ruse qui lui réussit assez bien pour quelque temps : il amassa plusieurs oiseaux de diverses contrées auxquels il apprit avec grand soin de répéter souvent ces paroles-ci : *Psaphon est un grand dieu, Psaphon est un grand dieu.* Puis ayant lâché et mis ces oiseaux en liberté, ils se dispersèrent dans toutes les provinces ou lieux circonvoisins, les uns d'un côté, les autres d'un autre, et se mirent à dire et à répéter souvent dans leurs ramages les paroles qu'ils avaient apprises, disant dans leurs ramages : *Psaphon est un grand dieu ; Psaphon est un grand dieu.* De sorte que les peuples, entendant ainsi parler ces sortes d'oiseaux et ignorant la fourberie, commencèrent à adorer ce nouveau dieu et à lui offrir des sacrifices, jusqu'à ce qu'enfin ils découvrirent la fourberie et cessèrent d'adorer ce dieu. (« Alexandre d'Alexandrie », I, 6, chap. 4, *Dictionnaire historique*[3]).

On dit aussi qu'un certain Annon, Carthaginois, voulut pour la même fin se servir d'une semblable ruse, mais qui ne lui réussit pas si bien qu'à Psaphon, parce que ses oiseaux auxquels il avait appris à répéter ces paroles : « Annon est un grand dieu, Annon est un grand dieu », oublièrent incontinent, après qu'ils furent lâchés, les paroles qu'ils avaient apprises. Le cardinal du Perron parle, si je ne me trompe, de deux certains docteurs en théologie dont il dit que l'un se croyait être le Père éternel, et que l'autre se croyait être le fils de Dieu éternel.

---

[3] [Anecdote rapportée à l'article « Psaphon » du *Dictionnaire* de Moréri.]

On pourrait citer plusieurs autres exemples de ceux qui ont été ainsi frappés de semblable folie ou de semblable témérité, et il y a apparence que le premier commencement de la créance des dieux ne vient que de ce que quelques hommes vains et présomptueux se sont voulu ainsi attribuer le nom et la qualité de dieu ; ce qui est très conforme à ce qui est rapporté dans le livre de la *Sagesse* touchant le commencement du règne de l'idolâtrie, et comme on le peut voir assez au long dans le 14e chapitre dudit livre de la *Sagesse*[4].

---

[4] [« Le premier essai de former des idoles a été le commencement de prostitution, et leur perfection a été l'entière corruption de la vie humaine. | C'est la vanité des hommes qui les a introduites dans le monde ; c'est pourquoi on en verra bientôt la fin. » (*Sagesse* XIV-12, 14.)]

VI

Les Anciens avaient coutume de mettre au rang des dieux les empereurs & les grands hommes. L'orgueil des grands, la flatterie des uns et l'ignorance des autres ont introduit et autorisé cet abus



AIS, S'IL S'EST TROUVÉ DES HOMMES ASSEZ VAINS, ASSEZ téméraires et assez présomptueux pour vouloir s'attribuer le nom et la qualité de Dieu, il s'en est certainement trouvé encore plus qui ont été assez sots pour vouloir bien la leur attribuer, soit par flatterie, soit par politique ou par lâcheté, car ce n'est ordinairement que par flatterie, par politique ou par lâcheté que les hommes se laissent aller à de si basses complaisances. Les flatteurs d'Alexandre le Grand voulaient lui persuader qu'il était de la race et du sang des dieux, et qu'il était même fils de Jupiter. Après que Romulus, premier roi des Romains, eut disparu sans [que l'on sut] ce qu'il était devenu (on a cru néanmoins que les sénateurs l'avaient fait mourir et qu'ils l'avaient mis en pièces parce qu'il s'était rendu trop odieux), ils le mirent au rang des dieux sous le nom de Quirinus, sur le rapport d'un nommé Proculus, qui disait lui être apparu tout glorieux et armé à l'avantage.

Pareillement, le Sénat romain mit l'empereur Claudius second au rang des dieux et lui fit dresser une statue d'or auprès de celle de Jupiter. Marc-Aurèle, l'un des meilleurs empereurs qui furent, fit néanmoins mettre Lucius Verus, son collègue, au rang des dieux, et fit aussi bâtir un temple à sa femme Faustine, toute impudique qu'elle était, et le Sénat lui ayant même décerné des honneurs divins, il l'en remercia. (*Histoire romaine*, tome III). L'empereur Trajan, qui fut un très bon et très excellent prince, fut après sa mort, par ordre du Sénat, mis au rang des dieux. Antonin le débonnaire, le plus juste et le plus modéré des princes qui aient jamais tenu l'Empire, fut après sa mort universellement regretté de tout le monde ; le Sénat lui décerna les honneurs divins après sa mort et tout le monde estima, dit l'*Histoire romaine*, que jamais cette gloire n'avait été adjugée à aucun des princes de la terre qui l'eût si bien mérité que lui, à cause de sa bonté, de sa piété, de sa clémence, de son innocence et de sa modération au gouvernement de la république. (*Histoire romaine*, tome III, p. 143). Mœsa, aïeule de l'empereur Alexandre Sévère, fut mise après sa mort au rang des dieux. L'empereur Hadrien supporta avec tant de douleur la mort d'Antinoüs, qu'il aimait tendrement, qu'il fit bâtir une ville qu'il nomma de son nom, Antinopolis, lui dédia des autels et des statues comme à un dieu et employa toutes les plumes de la Grèce à célébrer ses louanges ; voire même la flatterie passa si avant, que pour lui complaire, les Grecs, l'ayant mis au rang des dieux, publièrent qu'il rendait des oracles dans son temple, et pour comble de vanité osèrent assurer que

son âme avait été changée en une étoile qui s'était montrée dans le ciel incontinent après sa mort, à raison de quoi Hadrien, qui était bien aise de voir flatter sa passion, nomma cette étoile *l'astre d'Antinoüs* et aima grandement ceux qui lui donnèrent cette misérable consolation dans sa douleur (*Histoire romaine*, tome III, p. 108).

Du temps de l'empereur Claude, Simon le Magicien étant venu à Rome, il entra en tel crédit par les impostures et illusions qu'on lui dressa une statue avec cette inscription : *À Simon, dieu saint.* « L'empereur Auguste, dit le Seigneur de Montaigne, eut plus de temples que Jupiter, et fut, dit-il, servi avec autant de religion et créance de miracles. » (*Essais*, p. 498 [1]). Le roi Hérode s'étant un jour revêtu de ses habits royaux et faisant harangue à son peuple étant assis sur son trône, les peuples furent si charmés de son éloquence et de l'éclat de sa royale majesté, qu'ils le regardèrent comme un dieu et s'écrièrent en disant : c'est là le discours d'un dieu, et non pas d'un homme. (*Actes des apôtres* XII-21, 28 [2]). Enfin, c'était l'ordinaire des empereurs romains de se faire mettre au rang des dieux, et même les plus méchants et les plus détestables s'y faisaient mettre, comme il est marqué dans l'*Histoire romaine*[3].

---

1 [*Essais*, II-XII : *Apologie de Raymond Sebon.*]

2 [« Hérode, ayant donc pris jour pour leur parler, parut vêtu d'une robe royale ; et étant assis dans son trône, il haranguait devant eux : | Et le peuple criait dans ses acclamations : c'est la voix d'un dieu, et non pas d'un homme. »]

3 [Il ne s'agit pas de l'*Histoire romaine* de Tite-Live, Trajan, Marc-Aurèle et Hadrien n'y figurant pas ; ni de celles de Don Cassius ou Velleius Paterculus ; mais peut-être de l'*Abrégé d'histoire romaine* d'Eutrope, où l'on trouve les passages suivants qui corroborent l'assertion de Meslier : « On mit Trajan au nombre des dieux, et il fut le seul de tous les empereurs que l'on ensevelit dans l'enceinte de la ville. Ses cendres, renfermées dans une urne d'or, furent déposées au milieu du forum qu'il avait construit, sous une colonne dont la hauteur est de cent quarante-quatre pieds. Sa mémoire est demeurée si chère que, de nos jours encore, à l'avènement d'un prince, les seules acclamations dont le Sénat s'empresse de le saluer, c'est qu'il soit plus heureux qu'Auguste et meilleur que Trajan. Tel est enfin le glorieux hommage rendu à sa bonté, que la flatterie et la vérité le choisissent, dans les éloges, comme le plus beau des modèles. » - « Lucius Verus mourut dans la Vénétie (ap. J.C. 168), comme il se rendait de la ville de la Concorde à Altinum : il était dans la même voiture que son frère lorsqu'il fut subitement frappé d'un coup de sang, genre de maladie que les Grecs nomment apoplexie. C'était un prince peu fait pour être aimé ; mais le respect qu'il avait pour son frère l'empêcha de se porter à aucun acte de cruauté. Mort dans la onzième année de son règne, il fut mis au rang des dieux. » - « Marc-Aurèle permit aux plus illustres citoyens de déployer dans leurs festins le même luxe que lui, et de s'y faire servir par des officiers semblables. Dans les jeux qu'il donna pour célébrer sa victoire, il poussa si loin la magnificence, qu'il fit, dit-on, paraître cent lions à la fois. Après avoir fait par son courage et sa bonté le bonheur de la république, il mourut dans la dix-huitième année de son règne et la soixante-unième de son âge (180 ap. J.C.), et la voix unanime des peuples ratifia le décret qui le mit au rang des dieux. »]

VII

Ils croyaient que les hommes pouvaient devenir des dieux après leur mort


AREILLEMENT, C'ÉTAIT ANCIENNEMENT LA COUTUME DES PEUPLES de déifier et de mettre au rang des dieux ceux qui avaient excellé en quelques rares vertus ou qui avaient rendu quelques notables services, ou quelques bienfaits considérables à leurs pays ; c'est ce qui a donné lieu au sieur de Montaigne de dire fort judicieusement : « L'homme est bien insensé, il ne saurait forger un ciron, et il forge des dieux à douzaines, et non seulement il les forge à douzaines mais il les forge même à milliers et marque précisément jusqu'où s'étend leur puissance, qui de ces dieux si plaisamment forgés par l'Antiquité sont vieux et cassés, qui sont mariés, qui ne le sont point, qui sont jeunes et vigoureux, qui guérit les chevaux, qui les hommes, qui la tigne, qui la toux, qui une sorte de galle, qui une autre, qui fait naître les raisins, qui les eaux, qui a la charge de la paillardise, qui de la marchandise ; à chaque race d'artisan un dieu, et il en est de si chétifs et populaires (car leur nombre était autrefois si grand qu'il montait bien au moins jusqu'à trente-six mille) ils en entassaient bien, dit-il, cinq ou six mille à produire un seul épi de blé, ils en mettaient trois à une porte, un à huis, un aux gonds et un au seuil, quatre à un enfant, un qu'ils faisaient protecteur de son maillot, un autre de son boire, un autre de son manger, et un autre de son téter, lesquels tous étaient adorés par diverses sortes d'adorations ; de sorte que c'est pitié de voir que les hommes se pipent eux-mêmes de leurs propres singeries et inventions, comme les enfants qui s'effraient eux-mêmes des mêmes visages qu'ils ont barbouillés à leurs compagnons. « *Ils ont peur de leurs inventions*[1]. » (*Essais*, p. 498 [2]).

Il n'y a chose, dit Pline, qui démontre plus l'imbécillité des hommes « que de vouloir assigner quelque image ou effigie à la divinité. C'est grande sottise de croire qu'il y en ait ; et encore plus grande rage d'établir des dieux selon les vertus et les vices des hommes, comme chasteté, concorde, espérance, honneur, clémence, vérité, foi, etc. ; mais toutes ces déités viennent de ce que les hommes fragiles et chargés de travaux ayant devant les yeux leur pauvreté et infirmité, adoraient respectivement les choses dont ils avaient plus de besoin. De là vint que les dieux commencèrent à changer de nom selon la dévotion des régions, et qu'en une même région on trouvait une infinité de dieux entre lesquels mêmes

1 [« *Quod finxere timent.* » Lucain, *La Pharsale*, I, 486.]
2 [*Essais*, II, 12 : *Apologie de Raymond Sebon*.]

on mettait les dieux infernaux, les maladies, et toutes sortes de pestes, de la crainte que l'on en avait. De ces superstitions sont sortis le temple de la fièvre, qui fut fondé et consacré au palais, et celui d'Orbonne, déesse qui faisait mourir les petits enfants ; auprès du temple des génies et esprits familiers, *continue-t-il*, est le temple de mauvaise fortune, qui est sur le mont Esquilin. Et par ainsi ce n'est de merveille si l'on trouve plus de dieux au ciel que d'hommes sur la terre, attendu que chacun forge de soi-même autant de dieux que sa fantaisie lui porte, et que les hommes prennent et choisissent pour patrons plusieurs dieux auxquels ils donnent les noms et titres de Jupiter, de Junon, de Saturne, de Mars et quantité d'autres, car anciennement on avait coutume de colloquer au rang des dieux ceux et celles qui s'adonnaient particulièrement à bien faire au monde, en signe de reconnaissance de leurs bienfaits. » (Pline, I, 2, chap. 7 [3]).

Et de là sont venus tous les différents noms des dieux et des déesses, que les Romains ont adorés sous les noms de Saturne, de Jupiter, de Mars, de Mercure, d'Apollon, d'Esculape, etc., et tous ces autres noms de déesses, qu'ils adoraient sous les noms de Junon, de Diane, de Cérès, de Minerve, de Pallas, de Vénus, etc. ; car il est certain que toutes ces belles divinités-là ne sont que des productions de la vanité et de la folie des hommes.

Il s'est trouvé même des nations si prodigieusement aveuglées dans la superstition qu'elles ont attribué la divinité à des vilaines et sales bêtes, comme à des chiens, à des chats, à des bœufs, à des serpents... etc., et même à des choses inanimées, comme au feu, au soleil, à la lune, aux étoiles, aux pierres, aux bois... etc. ; et de toutes ces vaines opinions-là, le sieur de Montaigne n'en trouvait point, disait-il, de plus folle et de plus ridicule que celle qui attribuait la divinité à l'homme : « Pourquoi, *disait-il,* faire de nous des dieux comme l'Antiquité a faits, cela surpasse l'extrême faiblesse du discours. J'eusse plutôt suivi ceux qui adoraient le serpent, le chien ou le bœuf, d'autant que leur nature nous est moins connue, et avons plus de loi d'imaginer ce qu'il nous plaît de ces bêtes-là et leur attribuer des facultés extraordinaires. Mais d'avoir fait des dieux de notre chétive condition de laquelle nous devons connaître l'imperfection, leur avoir attribué le désir, la colère, les vengeances, les générations, l'amour, la jalousie, nos membres, nos os, nos fièvres et nos plaisirs, nos morts et nos sépultures, comme aussi avoir attribué la divinité non seulement à la foi, à la vertu, à l'honneur, à la paix, à la concorde, à la liberté, à la victoire, à la piété... etc., mais aussi à la volupté, à la fraude, à la mort, à l'envie, à la vieillesse, à la misère, à la peur, à la fièvre, à la malfortune et aux autres misères de cette vie frêle et caduque, il faut que cela soit parti d'une merveilleuse ivresse de l'entendement humain. » (*Essais*, p. 484 [4]).

---

3 [« (1) C'est, je pense, le fait de la faiblesse humaine, que de chercher l'image et la forme de Dieu. Quel que soit Dieu, si tant est que ce n'est pas le soleil, et en quelque région qu'il réside, il est tout sensation, tout œil, tout oreille, tout âme, tout vie, tout lui-même. Croire qu'il y en a un nombre infini, et quelques-uns même imaginés d'après les vertus et les vices des hommes, tels que la pudicité, la concorde, l'intelligence, l'espérance, l'honneur, la clémence, la foi, ou croire avec Démocrite qu'il n'y en a que deux : la peine et le bienfait — c'est passer les bornes de la stupidité. (2) L'humanité débile et souffrante, se souvenant de sa faiblesse, a établi ces divisions et voulu que chacun pût adorer celui dont il avait le plus besoin. Aussi voyons-nous les noms des dieux changer avec les nations, et chacune avoir des divinités innombrables. Les divinités infernales elles-mêmes sont divisées en classes, ainsi que les maladies et beaucoup de fléaux qui épouvantent et qu'on voudrait par là détourner. Ainsi, l'État a consacré un temple à la fièvre sur le mont Palatin, un autre à la déesse Orbonne auprès de celui des dieux Lares, et un autel à la mauvaise fortune dans les Esquilies. » Pline l'Ancien, *Histoire naturelle,* II-V-1, 2.]

4 [*Essais,* II, 12 : *Apologie de Raymond Sebon.*]

C'est de quoi Agesilaüs, surnommé Le Grand, roi de Thessalie, se moqua assez plaisamment, car les Thessaliens lui étant venus témoigner un jour qu'en reconnaissance des bienfaits qu'ils auraient reçus de lui, ils l'auraient canonisé et mis au rang des dieux : « Votre nation a-t-elle pouvoir de faire dieu qui bon lui semble ? Si cela est, faites-en un, pour voir, de quelqu'un de vous, et puis quand j'aurai vu comme il s'en sera bien trouvé, je vous dirai grand merci de votre office ». Les Égyptiens défendaient sous peine de mort, que nul n'eût à dire que Sérapis et Isis, qui étaient leurs dieux, eussent été autrefois des hommes — et nul n'ignorait qu'ils ne l'eussent été ; et leur effigie représentée le doigt sur la bouche signifiait, dit Varron, cette ordonnance mystérieuse à leurs prêtres de taire leur origine mortelle, comme par raison nécessaire, afin de ne point anéantir leur vénération.

Les chrétiens sont dans des sentiments bien contraires : ils font gloire de prêcher la naissance, la pauvreté, la misère, les persécutions — et même la mort honteuse et ignominieuse de leur dieu Christ.

VIII

Origine de l'idolâtrie



N DIT QUE LE PREMIER INVENTEUR DE CES FAUSSES DIVINITÉS FUT un nommé Nisus, fils de Bel, premier roi des Assyriens, environ le temps de la naissance du patriarche Isaac, vers l'an du monde 2101, selon les Hébreux, qui après la mort de son père lui érigea une idole qui prit après le nom de Jupiter, qu'il a voulu être adoré de tous comme un dieu, et de là, dit-on, sont provenues toutes les idolâtries qui se sont répandues dans le monde. Cécrops, premier roi des Athéniens, fut ensuite le premier qui invoqua ce Jupiter, ordonnant de lui faire des sacrifices dans ses États ; et ainsi il fut auteur de toutes les autres idolâtries qui y furent depuis reçues. Janus, qui était un très ancien roi d'Italie, fut, selon Macrobe, le premier qui y dédia des temples aux dieux et leur fit offrir des sacrifices ; et comme il était le premier qui avait donné la connaissance des dieux à ses peuples, il fut pareillement après sa mort reconnu d'eux et adoré comme dieu, de telle façon que les Romains ne sacrifiaient jamais à aucun autre dieu qu'ils n'invoquassent premièrement ce Janus.

Les auteurs mêmes que nos christicoles appellent *saints* et *sacrés*, parlent à peu près de la même manière touchant l'invention et l'origine de toutes ces fausses divinités, et non seulement ils en attribuent l'origine et l'invention aux hommes, mais ils disent même encore que l'invention et que l'adoration de ces fausses divinités-là sont la cause, la source et l'origine de toutes les méchancetés qui se sont répandues dans le monde, car il est dit dans leur livre de la *Genèse* que ce fut un nommé Ênos, fils de Seth, petit-fils d'Adam selon eux, qui *commença à invoquer le nom de Dieu*[1]. (*Genèse* IV-26 [2]). Et dans leur livre de la *Sagesse*, il est dit expressément que *l'invocation et le culte des idoles ou des fausses divinités est l'origine, la cause, le commencement et la fin de tous les maux qui sont dans le monde*[3]. (*Sagesse* XIV-27 [4])

Voici comme ces mêmes prétendus saints livres parlent de l'invocation de ces fausses divinités et de leur commencement : « Un père se trouvant extrêmement affligé de la mort de son fils, fit faire son image pour tâcher de se consoler de sa perte ; en regardant cette image, qu'il ne considérait d'abord que comme l'image de son fils bien-aimé que la mort lui avait enlevé, mais s'étant peu après laissé aveugler par un excès d'amour envers ce fils et envers l'image et le portrait qu'il en avait fait tailler, il commença à regarder et à adorer comme un dieu ce qu'il ne

---

1 [« *Iste coepit invocare nomen Domini.* »]
2 [Référence exacte.]
3 [« *Infandorum enim idolorum cultura, omnis mali causa est, et initium et finis.* »]
4 [Référence exacte.]

regardait auparavant que comme l'image et le portrait d'un homme mort, ordonna à ses domestiques de l'honorer, de lui offrir des sacrifices, et enfin de lui rendre des honneurs divins. » ([*Sagesse*] XIV-15 [5]). - « Cette mauvaise pratique s'étant ensuite communiquée et répandue partout ailleurs, passa bientôt en coutume, l'erreur particulière devint une erreur publique ; et enfin cette coutume passa si bien en force de loi qu'elle fut confirmée et autorisée par les commandements des princes et des tyrans, qui obligèrent leurs sujets sous des rigoureuses peines d'adorer les statues de ceux qu'ils mettaient ou qu'ils faisaient mettre au rang des dieux » [(*Sagesse* XIV-16)].

« Cette idolâtrie s'étendit si loin que les peuples éloignés du prince se faisaient apporter son image, se consolant de son absence par la présence de son image à laquelle ils rendaient les mêmes honneurs et les mêmes adorations qu'ils auraient fait à leur prince s'il eût été présent. | La vanité et l'adresse des peintres et des sculpteurs ne contribua pas peu au progrès de cette détestable idolâtrie (*Sagesse* [XIV-17,18]).

« Car comme ils travaillaient à l'envi les uns des autres pour faire des belles statues, la beauté de leur travail attira à leurs ouvrages l'admiration et l'adoration des faibles et des ignorants, de sorte que les peuples, dont il est facile d'abuser la simplicité, se laissant aisément séduire par la beauté de l'ouvrage, s'imaginaient qu'une belle statue ne pouvait être que la représentation d'un dieu, et pensaient que celui qu'ils n'avaient estimé jusqu'alors que comme un homme, devait être adoré et servi comme un dieu » ([*Sagesse* XIV-19, 20)].

« Voilà, *disent ces saints et sacrés livres de nos christicoles*, comme l'idolâtrie, qui est la honte et l'opprobre de la raison humaine, est entrée dans le monde par l'intérêt des ouvriers, par la flatterie des sujets, par l'ignorance des peuples, et par la vanité des princes et des rois de la terre qui, ne pouvant retenir leur autorité dans des justes bornes, ont donné le nom de dieu à des idoles de pierre et de bois ou à des idoles d'or et d'argent, à l'honneur desquelles idoles ils célébraient des fêtes pleines d'extravagances et de folies, et auxquelles ils offraient des sacrifices pleins d'inhumanité en leur immolant cruellement leurs propres enfants, et *appelaient paix l'ignorance où ils étaient*, quoiqu'elle les rendît plus misérables et plus malheureux que n'aurait pu faire la plus méchante guerre — *tot et tanta mala pacem appellant*. Enfin, le culte et l'adoration de ces détestables idoles est la cause, le commencement, le progrès et le comble de tous les vices et de toutes sortes de méchancetés. » (*Sagesse* XIV-[21 à] 27).

Tous ces témoignages que je viens de rapporter nous font clairement voir non seulement que toutes les religions qui sont ou qui ont été dans le monde ne sont et n'ont jamais été que des inventions humaines, mais ils nous font encore clairement voir que toutes les divinités que l'on y adore ne sont que de la fabrique et de l'invention des hommes, et que c'est de l'adoration même de ces fausses divinités que procèdent tous les plus grands maux de la vie, *l'origine, la cause, le commencement et la fin de tous les maux qui sont dans le monde*[6]. Et ce qui confirme d'autant plus cette vérité, c'est que l'on ne voit nulle part, et que l'on n'a jamais vu nulle part, qu'aucune divinité se soit publiquement et manifestement montrée aux hommes, ni qu'aucune divinité leur ait jamais publiquement et manifestement donné par elle-même aucune loi ni fait aucun précepte et commandement.

---

5 [Référence exacte.]

6 [« *Omnis mali causa est et initium et finis.* »]

« Regardez, *dit le sieur de Montaigne*, le registre que la philosophie a tenu depuis plusieurs milliers d'années des affaires célestes et divines ; les dieux n'ont jamais agi et n'ont jamais parlé que par les hommes[7], et même par quelque homme particulier seulement, encore n'était-ce qu'en secret et *comme en cachette*, et le plus souvent même ce n'était que la nuit par imagination et en songe. » (*Essais*, p. 501) — comme il est clairement marqué dans les livres de Moïse reçus et approuvés par nos christicoles.

Voici comme ils font parler leur Dieu : « S'il y a quelque prophète entre vous, je lui apparaîtrai pendant la nuit et lui parlerai en songe ». (*Nombres* XII-6 [8]). Ce fut effectivement ainsi qu'il est dit qu'il parla à Samuel, lorsqu'il l'appela. (*Rois* I-III-4 [9]). C'est ainsi qu'il est marqué qu'il apparut et qu'il a parlé à plusieurs autres, si l'on en veut croire nos superstitieux déicoles et christicoles, qui chantent dans une de leurs solennités ces paroles-ci qu'ils tirent de leur livre de la *Sagesse* : « *Pendant la nuit, lorsque tout est dans le silence, votre Parole, Seigneur, se fait entendre du plus haut des cieux* ». (*Sagesse* XVIII-[14], 15 [10], au dim[anche] dans l'oct[ave] de Noël).

Mais si c'étaient véritablement des dieux qui parlassent ainsi aux hommes, comme on voudrait nous le faire accroire, pourquoi affecteraient-ils de se cacher toujours ainsi en leur parlant ? Et pourquoi, au contraire, ne manifesteraient-ils pas plutôt partout leur gloire, leur puissance, leur sagesse et leur suprême autorité ? S'ils parlent, ce n'est, ou du moins ce ne doit être, que pour se faire entendre, et s'ils veulent donner des lois, des préceptes et des ordonnances aux hommes, ce ne doit être que pour les faire suivre et observer, et pour cela faut-il qu'ils parlent en secret ? Et en cachette ? Ont-ils besoin pour cela de l'organe et du ministère des hommes, qu'ils ne sauraient s'en passer ? Ne sauraient-ils parler ? Ni se faire entendre par eux-mêmes ? À tous les hommes ? Ne sauraient-ils publier leurs lois ni les faire observer immédiatement par eux-mêmes ? Si cela est, c'est déjà une marque bien certaine de leur faiblesse et de leur impuissance, puisqu'ils ne sauraient se passer du secours des hommes en ce qui les regarde de si près. Et si c'est qu'il ne veulent pas ou qu'ils ne daignent pas se montrer ni parler manifestement et publiquement aux hommes, c'est vouloir leur donner tout sujet de défiance, c'est vouloir leur donner tout sujet de douter de la vérité de leur parole, car toutes ces prétendues visions et révélations nocturnes dont nos idolâtres déicoles se flattent, sont certainement trop suspectes et trop sujettes à illusions pour qu'elles méritent que l'on y ajoute aucune foi, et il n'est nullement croyable que des dieux qui seraient parfaitement bons et parfaitement sages voudraient jamais se servir d'une voie si suspecte et si trompeuse que celle-là pour faire connaître leurs volontés aux hommes. Et non seulement ce serait vouloir leur donner lieu de douter de la vérité de leurs paroles, mais ce serait même vouloir leur donner aussi tout sujet de douter de leur existence même, et leur donner sujet de croire qu'ils ne sont nullement eux-mêmes, comme en effet

---

7 [Le texte exact est : « Regardez le registre que la philosophie a tenu deux mille ans, et plus, des affaires célestes : les dieux n'ont agi, n'ont parlé, que pour l'homme : elle ne leur attribue autre consultation, et autre vacation. Les voilà contre nous en guerre. » Montaigne dit *pour* les hommes et non *par* les hommes. La partie suivante est introuvable.]

8 [« S'il se trouve parmi vous un prophète du Seigneur, je lui apparaîtrai en vision ou je lui parlerai en songe. »]

9 [Référence exacte.]

10 [« *Dum enim medium silentium tenerent omnia, et nox in suo cursu medium iter haberet,* | *omnipotens sermo tuus de caelis a regalibus sedibus venit.* » [: « Car lorsque tout reposait dans un paisible silence et que la nuit était au milieu de sa course, | Votre parole toute-puissante vint du ciel, du trône royal, et fondit tout à coup sur cette terre destinée à la perdition. »]

ils ne sont rien. Car il n'est nullement croyable que s'il y avait véritablement des dieux, qu'ils voudraient souffrir que tant d'imposteurs abusassent de leurs noms et de leur autorité pour tromper si impunément les hommes.

D'ailleurs, s'il ne tenait qu'à des simples particuliers de dire que Dieu leur aurait apparu en secret ou en songe, et qu'il leur aurait parlé, et qu'il leur aurait révélé en secret tels ou tels mystères ou qu'il leur aurait donné en secret telles ou telles lois et ordonnances — s'il ne tenait, dis-je, qu'à quelques particuliers de dire cela, et même de supposer encore, s'il le fallait, quelques prétendus miracles pour qu'ils soient crus sur leurs paroles, il est clair et évident qu'il n'y aurait point d'imposteur qui n'en pourrait faire autant en leur faveur et qui ne pourrait dire avec autant d'assurance les uns que les autres qu'ils auraient eu des visions et des révélations du ciel, que Dieu leur aurait parlé, et qu'il leur aurait révélé tout ce qu'ils voudraient faire accroire aux autres. Ainsi, ceux qui prétendent avoir eu des révélations secrètes, des mystères, des lois, des ordonnances ou des volontés de Dieu ou des dieux, si l'on veut, ne sont nullement crédibles dans leurs dires, et ils ne méritent pas même d'être écoutés dans ce qu'ils en disent parce qu'il n'est pas croyable, comme j'ai dit, que des dieux qui seraient parfaitement bons et parfaitement sages, comme on le suppose, voudraient jamais se servir d'une voie si suspecte et si trompeuse que celle-là pour faire connaître leurs volontés aux hommes.

Mais comment, dira-t-on, comment est-ce que tant d'erreurs et tant d'impostures ont pu s'étendre si généralement par tout le monde ? Et comment ont-elles pu se maintenir si longtemps et si fortement dans l'esprit des hommes ? Il y aurait effectivement bien lieu de s'en étonner pour ceux qui ne savent juger des choses humaines que par l'extérieur et qui ne voient point tous les ressorts cachés qui les font mouvoir ; mais pour ceux qui savent en juger autrement et qui regardent les choses de près, qui voient jouer les ressorts de la plus fine politique des hommes et qui connaissent les ruses et les artifices dont les imposteurs sont capables de se servir pour venir à bout de leurs desseins, ce n'est plus pour eux un sujet d'étonnement : ils sont revenus de toutes leurs finesses et de toutes leurs subtilités. Ils savent, d'un côté, ce que l'orgueil et l'ambition sont capables de faire dans l'esprit des hommes ; ils savent, d'un autre côté, que les grands de la terre trouvent toujours assez de flatteurs qui par des lâches complaisances approuvent tout ce qu'ils font et tout ce qu'ils ont dessein de faire. Ils savent que les imposteurs et les hypocrites emploient toutes sortes de ruses et d'artifices pour parvenir à leurs fins. Et enfin, ils savent que les peuples étant faibles et ignorants comme ils sont, ils ne sauraient voir ni découvrir par eux-mêmes les ruses et les artifices dont on se sert pour les tromper, et qu'ils ne sauraient résister contre la puissance des grands, qui les font plier comme ils veulent sous le poids de leur autorité. Et c'est justement par ces moyens-là, c'est-à-dire par l'autorité des grands, par les lâches complaisances des flatteurs, par les ruses et les artifices des imposteurs et des trompeurs, et par l'ignorance et la faiblesse des peuples, que toutes les erreurs, toutes les idolâtries et toutes les superstitions se sont répandues sur la Terre. Et c'est par ces mêmes moyens-là qu'ils s'y maintiennent et qu'ils s'y fortifient encore tous les jours de plus en plus.

Mais rien ne prête plus beau jeu à l'imposture et au progrès qu'elle fait dans le monde, que cette avide curiosité que les peuples ont ordinairement d'entendre parler de choses extraordinaires et prodigieuses, et cette grande facilité qu'ils ont de les croire. Car comme on voit qu'ils prennent plaisir à en entendre parler, qu'ils les écoutent avec étonnement et avec admiration, et qu'ils regardent toutes

ces choses comme des vérités constantes, les hypocrites, de leur côté, et les imposteurs, du leur, prennent plaisir à leur forger des fables et à leur en conter tant qu'ils veulent.

Voici comme le sieur de Montaigne parle de ceci (*Essais*, p. 182 [11]) :

« Le vrai champ et sujet de l'imposture sont les choses inconnues, d'autant qu'en premier lieu l'étrangeté donne crédit, et puis n'étant pas sujettes à nos discours ordinaires, elles nous ôtent le moyen de les combattre. À cette cause, dit Platon, il est bien plus aisé de satisfaire parlant de la nature des dieux que de la nature des hommes, parce que l'ignorance des auditeurs prête une belle et large carrière et toute liberté au maniement d'un sujet caché. Et advient de là qu'il n'est rien cru si fermement que ce que l'on sait le moins, ni gens plus assurés que ceux qui nous content des fables[12]. Et quoique la variété et discordance continuelle des choses qu'ils nous en disent les jettent souvent dans des contradictions manifestes, ils ne laissent pas néanmoins de suivre leurs brisées, et de même crayon peindre le blanc et le noir[13].

» Il n'y a opinion si étrange et si bizarre, sans parler des grossières impostures des religions, de quoi tant de si grandes nations et tant de suffisants personnages se sont vus enivrés. Il n'y a opinion si bizarre et si étrange que la coutume et l'imposture n'ait plantée et établie par lois les régions que bon lui a semblé[14]. | Et j'estime qu'il ne tombe en l'imagination humaine aucune fantaisie si forcenée qui ne rencontre l'exemple de quelque usage public, et par conséquent que notre raison ne fonde sur quelque apparence de raison[15], [ou sur des prétendus miracles, car][16] les miracles sont selon l'ignorance en quoi nous sommes des choses de la Nature, et non pas selon l'être de la Nature même[17]. » (*ibid.*, p. 78 et 79 [18]).

» En effet, il n'y a point d'opinion si fausse et si erronée qu'elle puisse être, qui n'ait trouvé des fauteurs, ni de pratique si extravagante qui n'ait été autorisée par quelque loi (*Recueil des conférences*, tome V, p. 395 [19]). — Celle des augures est de cette condition, et la raison de cela est que la vérité et le mensonge ont leurs visages conformes, le port, le goût et les allures pareilles ; nous les regardons de même œil...

» D'où vient que la plupart des hommes aiment à mentir ? Et qu'ils ne se contentent pas de débiter des mensonges mais sont bien aise aussi d'en entendre,

---

11 [*Essais*, I, 32 : *Qu'il faut sobrement se mêler de juger des ordonnances divines*.]

12 [Montaigne ajoute ici : « ...comme alchimistes, pronostiqueurs, judiciaires, chiromanciens, médecins, *id genus omne* [(en tous genres)]. Auxquels je joindrais volontiers, si j'osais, un tas de gens interprètes et contrôleurs ordinaires des desseins de Dieu, faisant état de trouver les causes de chaque accident et de voir dans les secrets de la volonté divine les motifs incompréhensibles de ses œuvres. »]

13 [Montaigne écrit : « Et quoique la variété et discordance continuelle des événements les rejette de coin en coin, et d'Orient en Occident, ils ne laissent de suivre pourtant leur esteuf [balle], et de même crayon peindre le blanc et le noir. »]

14 [Montaigne écrit : « Y-a-t-il opinion si bizarre (je laisse à part la grossière imposture des religions, de quoi tant de grandes nations et tant de suffisants personnages se sont vus enivrés, car cette partie étant hors de nos raisons humaines, il est plus excusable de s'y perdre à qui n'y est extraordinairement éclairé par faveur divine), mais d'autres opinions, y en a-t-il de si étranges, qu'elle n'aient plantées et établies par lois dans les régions que bon lui a semblé ? »]

15 [Pour cette première partie de phrase, Montaigne écrit : « J'estime qu'il ne tombe en l'imagination humaine aucune fantaisie si forcenée qui ne rencontre l'exemple de quelque usage public, et par conséquent que notre raison n'étaye et ne fonde. »]

16 [Segment entre crochets absent de Montaigne, ajouté par Meslier.]

17 [Montaigne écrit : « Les miracles sont selon l'ignorance en quoi nous sommes de la Nature, non selon l'être de la Nature. »]

18 [*Essais*, I, 23 : *De la coutume, et de ne changer aisément une loi reçue*.]

19 [Probablement un recueil de conférences ecclésiastiques du diocèse de Reims.]

et triomphent quand on les entretient de choses qui ne sont que sornettes ou qu'ils en content eux-mêmes ? C'est qu'ils y trouvent leur profit.

» Plusieurs, et même de très grands personnages, ne se plaisent pas seulement à tromper les autres, mais à se tromper aussi eux-mêmes ; ce qui me donne de l'étonnement mêlé de quelque indignation, *dit Lucien* ; car pour ne rien dire des poètes, qui ne disent presque que des fables, n'avons-nous pas, *dit-il*, des historiens comme Ctésias [de Cnide] et Hérodote, et plusieurs autres, qui non contents d'abuser ceux de leurs siècles, ont voulu encore consigner leurs fables à la postérité.

» Mais peut-on souffrir, dans les poètes mêmes, que Saturne châtre son père ? Que Vénus soit engendrée de l'écume de la mer, que Prométhée soit attaché à une croix sur le mont Caucase où il est exposé à un aigle qui lui ronge continuellement le foie ? Que les géants fassent la guerre aux dieux ? Sans parler de leurs tragédies des enfers et de diverses métamorphoses de Jupiter ? Et infinies autres sottises, outre ce qu'ils disent des chimères, des gorgones, des cyclopes et autres semblables rêveries, pour faire peur aux petits enfants.

» Encore passe pour les poètes et les anciens historiens, qui n'avaient rien de meilleur en ce temps-là à nous débiter, mais que peut-on dire ou penser des nations toutes entières, comme les Candiots lorsqu'ils montrent la sépulture de Jupiter, et les Athéniens quand ils disent qu'Éricton et leurs prédécesseurs naquirent de la terre comme si c'étaient des choux : encore faudrait-il les semer ! Les Thébains sont encore plus extravagants lorsqu'ils se font venir des dents d'un serpent.

» Cependant, ceux qui parmi eux ne croient pas ces choses et autres telles impertinences, passent pour impies, comme s'ils s'attaquaient aux dieux mêmes et qu'ils doutassent de leur pouvoir, tant le mensonge a trouvé de créance parmi les hommes. Pour moi, *dit le même Lucien*, je le pardonne aux villes qui le font pour rendre leur origine plus auguste.

» Mais de voir, dit-il, des philosophes qui travaillent à la recherche de la vérité, se plaire à conter et à entendre des fables de cette nature comme si c'étaient des vérités infaillibles, c'est, dit-il, ce que je ne puis comprendre et que je trouve tout à fait ridicule et insupportable ; car je viens, continue-t-il, tout présentement de chez ***, où j'ai ouï tant de fadaises que j'ai été contraint de sortir, ne pouvant souffrir ceux qui les débitaient ni ceux qui prenaient plaisir à les entendre. » (tome II, *De L'Incrédulité*[20]).

Au commencement de l'Église chrétienne, les enchanteurs et les hérétiques la troublaient beaucoup par diverses impostures, dit l'auteur des *Chroniques* (p. 239). Il serait trop long de rapporter ici quantité d'autres semblables témoignages. Ce que je viens de vous en dire suffit pour vous faire clairement voir que toutes les religions ne sont véritablement que des inventions humaines, et par conséquent, que tout ce qu'elles enseignent et obligent de croire comme surnaturel et divin n'est qu'erreur, mensonge, illusion et imposture ; des erreurs dans ceux qui croient trop légèrement des choses qui ne sont point et qui ne furent jamais ou qui sont autrement qu'ils ne les croient ; des illusions dans ceux qui s'imaginent voir ou entendre des choses qui ne sont point ; des mensonges dans ceux qui parlent de ces sortes de choses contre leur propre science et connaissance ; et enfin des impostures dans ceux qui les inventent, qui les

---

[20] [Ici Meslier résume (et altère parfois) le dialogue de Lucien intitulé *Le Menteur d'inclination, ou l'incrédule*. Le rétablir dans son entier prendrait ici trop de place. Cf. Lucien, *Œuvres complètes*, traduction de M. Eugène Talbot, tome II, Hachette, 1857, pp. 235-254.]

débitent afin d'en imposer et d'en faire accroire aux autres ; ce qui est si certainement et si évidemment vrai que nos idolâtres déicoles et nos christicoles eux-mêmes n'en sauraient disconvenir, ce pourquoi aussi ils avouent chacun de leur part d'un commun consentement que ce n'est effectivement qu'erreurs, illusion, tromperies et impostures dans toutes autres religions que la leur. Cela étant, voilà déjà, comme vous voyez bien certainement, la plus grande partie des religions reconnues pour fausses. Il ne s'agit donc plus maintenant que de savoir si dans un si grand nombre de fausses sectes et de fausses religions qu'il y a dans le monde, il y en a au moins quelqu'une qui soit véritable, et que l'on puisse assurer être plus véritable que les autres et être véritablement d'institution divine.

Mais comme il n'y a aucune secte particulière de religion qui ne prétende être entièrement exempte de toutes les erreurs, de toutes les illusions, de toutes les tromperies et de toutes les impostures qui se trouvent dans les autres, c'est à faire à chacun d'eux qui prétendent établir ou maintenir la vérité de leur secte, de faire voir qu'elle est véritablement d'institution divine. Et c'est ce qu'ils doivent chacun d'eux respectivement de leur part faire voir par des preuves et par des témoignages si clairs, si sûrs et si convaincants, que l'on n'en puisse douter raisonnablement, parce que si les preuves et les prétendus témoignages qu'ils en pourraient donner n'étaient pas tels, ils seraient toujours suspects d'erreurs, d'illusions et de tromperie, et par conséquent ne seraient pas de suffisants témoignages de vérités, et personne ne serait obligé d'y ajouter foi. De sorte que si aucun de ceux qui disent que leur religion est d'institution divine ne saurait en donner des preuves et des témoignages clairs, sûrs, et convaincants, c'est une preuve sûre, claire et convaincante qu'il n'y en a aucune qui soit véritablement d'institution divine. Et par conséquent, il faudrait dire et tenir pour certain qu'elles ne sont toutes que des inventions humaines pleines d'erreurs, d'illusions et de tromperies, car il n'est à croire ni à présumer qu'un Dieu tout-puissant et qui serait, comme on dit, infiniment bon et infiniment sage, aurait voulu donner des lois et des ordonnances aux hommes, et qu'il n'aurait pas voulu qu'elles portassent des marques et des témoignages plus sûrs et plus authentiques de vérité que celles des imposteurs qui sont en si grand nombre dans le monde.

Or, il n'y a aucun de nos déicoles ni de nos christicoles, de quelque bande ou de quelque secte et religion qu'ils soient, qui puissent faire voir par des preuves claires, sûres et convaincantes, que leur religion soit véritablement d'institution divine. Et pour preuve évidente de cela, est que depuis si longtemps et depuis tant de siècles qu'ils sont en débat et en contestation sur ce sujet les uns contre les autres, et même jusqu'à se persécuter les uns les autres à feu et à sang pour le maintien de leurs opinions, il n'y a eu cependant encore aucun parti d'entre eux qui ait pu convaincre et persuader les autres parties adverses par de tels témoignages de vérité, ce qui certainement ne serait point s'il y avait de part ou d'autre des raisons, c'est-à-dire des preuves et des témoignages clairs, sûrs et convaincants d'une institution divine. Car comme il n'y a personne d'aucun parti ni d'aucune secte de religion (je dis : personne de ceux qui sont sages et éclairés et qui agissent de bonne foi) — comme il n'y a, dis-je, personne de ceux-là qui prétendent soutenir ou favoriser l'erreur et le mensonge et qu'ils prétendent au contraire chacun de leur côté soutenir la vérité, le véritable moyen de bannir toutes erreurs et de réunir tous les hommes en paix dans les mêmes sentiments et dans une même forme de religion, serait de produire ces preuves et ces témoignages clairs, sûrs et convaincants de la vérité, et leur faire voir par cette voie que c'est une telle ou telle religion qui est véritablement d'institution divine et non

pas aucune des autres. Alors chacun, ou au moins toutes les personnes sages se rendraient à ces témoignages de vérité clairs et convaincants, et personne n'oserait entreprendre de les combattre ni soutenir le parti de l'erreur et de l'imposture, qu'il ne serait en même temps confondu par ces témoignages clairs, sûrs et convaincants d'une vérité contraire.

Mais comme ces prétendus témoignages clairs, sûrs et convaincants d'institution divine ne se trouvent dans aucune religion et qu'ils ne se trouvent pas plus d'un côté que de l'autre, c'est ce qui donne lieu aux imposteurs d'inventer et de soutenir hardiment toutes sortes de mensonges et d'impostures. C'est ce qui fait que ceux qui les croient aveuglément s'opiniâtrent si fortement chacun de leur part à la défense de leur religion, et c'est en même temps une preuve claire et convaincante que toutes leurs religions sont fausses et qu'il n'y en a aucune qui soit véritablement d'institution divine. et par conséquent, j'ai eu raison de vous dire, mes chers amis, que toutes les religions qui sont dans le monde ne sont que des inventions humaines, et que ce n'était qu'erreur, abus, vanité, illusion, tromperie, mensonge et imposture de tout ce qui se débitait et de tout ce qui se pratiquait dans le monde pour le culte et l'adoration des dieux.

Voilà la première preuve que j'avais à vous en donner, laquelle preuve est certainement dans son genre aussi claire, aussi forte et aussi convaincante qu'il y en puisse avoir. Mais en voici encore d'autres qui ne seront pas moins convaincantes et qui ne feront pas moins clairement voir la fausseté des religions, et particulièrement la fausseté de notre religion chrétienne. Car comme c'est par celle-là, mes chers amis, que l'on vous tient captifs dans mille sortes d'erreurs et de superstitions et que je souhaiterais pouvoir vous désabuser et pouvoir vous donner lieu de mettre vos esprits et vos consciences en repos contre les fausses craintes et contre les fausses espérances que l'on vous donne des biens ou des maux d'une autre prétendue vie qui n'est point — je m'attacherai principalement à vous faire clairement voir la vanité et la fausseté de votre religion, ce qui suffira pour vous désabuser en même temps de toutes les autres puisqu'en voyant la fausseté de la vôtre, que l'on vous fait accroire être si pure, si sainte et si divine, vous jugerez assez facilement de la vanité et de la fausseté de toutes les autres.

IX

DEUXIÈME PREUVE

De la vanité & de la fausseté des dites religions. La foi, qui est une créance aveugle qui sert de fondement à toutes les religions, n'est qu'un principe d'erreurs, d'illusions et d'impostures



OICI COMME JE M'Y PRENDS. TOUTE RELIGION QUI POSE POUR fondement de ses mystères et qui prend pour règle de sa doctrine et de sa morale un principe d'erreurs, d'illusions et d'impostures, et qui est même une source funeste de troubles et de divisions éternelles parmi les hommes — ne peut être une véritable religion, ni être véritablement d'institution divine. Or, toutes les religions, et principalement la religion chrétienne, posent pour fondement de leurs mystères et pour règle de leur doctrine et de leur morale, un principe d'erreurs, d'illusions et d'impostures ; donc... etc.

Je ne vois pas que l'on puisse nier la première proposition de cet argument : elle est trop claire et trop évidente pour pouvoir douter de la vérité d'une telle proposition. Je passe donc à la preuve de la seconde proposition de l'argument, qui est que toutes les religions, et principalement la religion chrétienne, posent pour fondement de leurs mystères et pour règle de leur doctrine et de leur morale un principe d'erreurs, d'illusions et d'impostures. C'est ce qu'il me paraît assez facile de faire clairement voir, car il est visible et constant que toutes les religions, et principalement la chrétienne, posent pour fondement de leurs mystères et prennent pour règle de leur doctrine et de leur morale ce qu'ils appellent la foi, c'est-à-dire une créance aveugle mais cependant ferme et assurée de quelque divinité, comme aussi une créance aveugle mais ferme et assurée de quelques lois et de quelques révélations divines ; et il faut nécessairement qu'elles le supposent ainsi, car c'est cette créance de quelque divinité et de quelques révélations divines qui leur donne tout le crédit et toute l'autorité qu'elles ont dans le monde, sans quoi l'on ne ferait certainement aucun état de ce qu'elles enseigneraient, ni de ce qu'elles ordonneraient de faire et de pratiquer ; ce pourquoi aussi il n'y a point de religion qui ne recommande par-dessus tout à ses sectateurs d'être fermes dans leur foi, c'est-à-dire d'être fermes et immobiles dans leur créance. De là vient que tous les déicoles, et principalement nos christicoles, tiennent pour maxime que la foi est le commencement et le fondement du salut, et qu'elle est la racine de toute justice et de toute sanctification, comme il est marqué dans leur concile de Trente (*Sessions*, VI, chap. 7).

Ils disent que sans la foi il est impossible de plaire à Dieu, d'autant qu'il faut, ajoutent-ils, que celui qui veut s'approcher de Dieu croie fermement qu'il y a un Dieu et que c'est lui-même qui récompense ceux qui le cherchent : « *Il est impossible de plaire à Dieu sans la foi ; car pour s'approcher de Dieu, il faut croire premièrement qu'il y a un Dieu, et qu'il récompensera ceux qui le cherchent*[1]. » ([*Épître de saint Paul aux*] *Hébreux* XI-6 [2]). Il est donc visible et constant, comme j'ai dit, que toutes les religions posent pour fondement de leurs mystères et prennent pour règle de leur doctrine et de leur morale : la foi, qui est, comme j'ai dit, une créance aveugle de quelque divinité et même aussi une créance aveugle de quelques lois et de quelques révélations divines. Elles veulent même, lesdites religions, que cette créance aveugle soit ferme et assurée afin que leurs sectateurs ne se laissent pas aller facilement au changement. Cette créance, néanmoins, est toujours aveugle parce que lesdites religions ne donnent et ne sauraient même donner aucune preuve claire, sûre et convaincante de la vérité de leurs prétendus saints mystères, ni même de la vérité de leurs prétendues révélations divines. Elles veulent que l'on croie absolument et simplement tout ce qu'elles en disent, non seulement sans en avoir aucun doute, mais aussi sans rechercher et même encore sans désirer d'en connaître les raisons (*Catéchisme du concile de Trente*, article 1, p. 19) car ce serait, selon elles, une impudente témérité et un crime de lèse-majesté divine que de vouloir curieusement chercher des raisons et des preuves de ce qu'elles enseignent et de ce qu'elles obligent de croire comme venant de la part de Dieu, alléguant pour raison cette sentence formidable d'un de leurs prétendus saints livres où il est dit que *celui qui veut éplucher et trop sonder les secrets de la divine majesté de Dieu se trouvera opprimé par l'éclat de sa gloire*[3]. (*Proverbes* XXV-27 [4]).

La foi, disent nos pieux christicoles, est le soutien des choses qu'ils espèrent, et la raison persuasive de celles qu'ils ne voient point ([*Épître de saint Paul aux*] *Hébreux* XI-1 [5]). Leur foi, suivant ce qu'ils disent, n'aurait point de mérite si elle s'appuyait sur l'expérience des sens ou sur des raisonnements humains. Le plus pressant et le plus puissant motif, selon eux, de croire les choses les plus incompréhensibles et les plus incroyables, est de n'en avoir point d'autre que celui de leur foi, qui est, comme j'ai dit, une créance aveugle de tout ce que la religion les oblige de croire. De là vient qu'ils tiennent encore pour maxime qu'il faut renoncer à cet égard à toutes les lumières de la raison et à toutes les apparences des sens pour captiver leur esprit sous l'obéissance de leur foi. En un mot, ils tiennent que pour croire fidèlement, il faut croire aveuglément sans raisonner et sans vouloir chercher des preuves.

Or, il est évident qu'une créance aveugle de tout ce qui se propose sous le nom et l'autorité de Dieu est un principe d'erreurs, d'illusions et d'impostures. Pour preuve de quoi, c'est que l'on voit, effectivement, qu'il n'y a aucune erreur, aucune illusion, ni aucune imposture en matière de religion qui ne prétende se couvrir du nom et de l'autorité de Dieu, et il n'y a aussi aucun de ces sortes d'imposteurs qui ne prétende se dire être tout particulièrement inspiré et envoyé de Dieu. De sorte que si toutes les religions posent pour fondement de leurs

---

[1] [« *Sine fide autem, impossibile est placere Deo. Credere enim oportet accedentem ad Deum quia est, et inquirentibus se remunerator sit.* »]

[2] [Référence exacte.]

[3] [« *Qui scrutator est majestatis, opprimetur a gloria.* »]

[4] [Référence non localisée.]

[5] [« La foi est le fondement des choses que l'on doit espérer, et une pleine conviction de celles qu'on ne voit point. »]

mystères et si elles prennent toutes pour règle de leur doctrine et de leur morale qu'il faut croire aveuglément tout ce qu'elles proposent de la part de Dieu, elles posent pour fondement de leurs mystères et prennent pour règle de leur doctrine et de leur morale un principe d'erreurs, de mensonges, d'illusions et d'impostures.

X

Elle n'est aussi qu'une source et une cause fatale de troubles et de divisions éternelles parmi les hommes


T NON SEULEMENT CETTE FOI OU CETTE CRÉANCE AVEUGLE QU'ILS posent pour fondement de leur doctrine et de leur morale est un principe d'erreurs, d'illusions, de mensonges et d'impostures, mais elle est aussi une source funeste de troubles et de divisions éternelles parmi les hommes, car comme ce n'est point par raison mais plutôt par entêtement et par opiniâtreté qu'ils s'attachent les uns et les autres à la créance de leurs religions et de leurs prétendus saints mystères, et qu'ils croient aveuglément chacun de leur part être au moins aussi bien fondés les uns que les autres dans leur créance et dans le maintien de leur religion, et que cette créance aveugle qu'ils ont chacun de leur côté de la prétendue vérité de leur religion les oblige de regarder toutes les autres religions comme fausses et qu'elle les oblige même de maintenir chacun la leur au péril de leurs vies et de leurs fortunes, et aux dépens de tout ce qu'ils pourraient avoir de plus cher — c'est ce qui fait qu'ils ne peuvent s'accorder entre eux sur le fait de leurs religions et qu'ils ne s'y accorderont jamais. Et c'est ce qui cause aussi perpétuellement entre eux non seulement des disputes et des contestations verbales, mais aussi des troubles et des divisions funestes, ce pourquoi aussi l'on voit tous les jours qu'ils se persécutent les uns les autres à feu et à sang pour le maintien de leurs folles et aveugles créances ou religions, et qu'il n'y a point de maux ni de méchancetés qu'ils n'exercent les uns contre les autres sous ce beau et spécieux prétexte de défendre et de maintenir la prétendue vérité de leurs religions ; les fous ! Tous, tant qu'ils sont ! Voyez ce que dit le sieur de Montaigne sur ce sujet : « Il n'est point d'hostilité excellente comme la chrétienne ; notre zèle fait merveilles quand il va secondant notre pente vers la haine, la cruauté, l'ambition, l'avarice, la détraction, la rébellion... À contre-poil, vers la bonté, la bénignité, la tempérance, si comme par miracle quelque rare complexion n'y porte quelqu'un, il n'y va ni de pied ni d'aile. Notre religion semble être faite pour extirper les vices, elle les couvre, elle les nourrit et les incite. » (*Essais*, p. 408 [1]).

En effet, on ne voit point de guerres si sanglantes et si cruelles que celles qui se font par un motif ou par un prétexte de religion, car pour lors chacun s'y porte aveuglément avec zèle et fureur, et chacun tâche de faire de son ennemi un sacrifice à Dieu, suivant ce dire d'un poète qui dit fort bien :

---

[1] [*Essais*, II-12. Montaigne dit : « notre religion *est faite* pour extirper les vices », Meslier lui fait dire : « notre religion *semble être faite* pour extirper les vices ».]

« *La cause de cette grande fureur, c'est que chacun de ces deux peuples exècre les dieux de l'autre et s'imagine que l'on ne doit tenir pour dieux que les siens.* » (Juvénal, *Satires*, XV-35, 36 [2]). — « Jusqu'où les hommes ne se portent-ils point par l'intérêt de la religion, dont ils sont si peu persuadés et qu'ils pratiquent si mal ! », dit Monsieur De La Bruyère au chapitre des *Esprits forts*, p. 573 [3].

Cet argument me paraît jusqu'ici tout évident ; or, il n'est pas croyable qu'un dieu tout-puissant qui serait infiniment bon et infiniment sage voudrait jamais se servir d'un tel moyen ni d'une voie si trompeuse que celle-là pour établir ses lois et ses ordonnances ou pour faire connaître ses volontés aux hommes, car ce serait manifestement vouloir les induire en erreur et vouloir leur tendre des pièges pour leur faire prendre aussitôt le parti du mensonge que celui de la vérité, ce qui n'est certainement pas croyable d'un dieu tout-puissant qui serait infiniment bon et infiniment sage.

Pareillement il n'est pas croyable qu'un dieu qui aimerait l'union et la paix et qui aimerait le bien et le salut des hommes, tel que serait un dieu infiniment parfait, infiniment bon et infiniment sage, et que nos christicoles eux-mêmes le qualifient de dieu de paix, de dieu d'amour, de dieu de charité, de père de miséricorde, et de dieu de toutes consolations..., etc. *(Épître de Saint Paul aux Corinthiens,* I-3 [4]) — il n'est pas croyable, dis-je, qu'un tel dieu aurait jamais voulu établir et mettre pour fondement de sa religion une source si fatale et si funeste de troubles et de divisions éternelles parmi les hommes, comme est cette créance aveugle dont je viens de parler, laquelle serait mille et mille fois plus funeste que ne fut jamais cette fatale pomme d'or que la déesse Discorde jeta malicieusement dans l'assemblée des dieux aux noces de Pelée et de Thétis, qui fut la cause malheureuse de la ruine de la ville et du royaume de Troie, suivant le dire des fabuleux poètes.

Donc, des religions qui posent pour fondement de leurs mystères et qui prennent pour règle de leur doctrine et de leur morale une créance aveugle, qui est un principe d'erreurs, d'illusions et d'impostures, et qui est encore une source fatale de troubles et de divisions éternelles parmi les hommes, ne peuvent être véritables ni avoir été véritablement instituées de Dieu. Et comme toutes les religions posent pour fondement de leurs mystères et qu'elles prennent toutes pour règle de leur doctrine et de leur morale une créance aveugle, comme je viens de le montrer, il s'ensuit évidemment qu'il n'y a aucune véritable religion ni aucune religion qui soit véritablement d'institution divine, et par conséquent, j'ai eu raison de dire qu'elles n'étaient toutes que des inventions humaines et que tout ce qu'elles veulent nous persuader des dieux, de leurs lois, de leurs ordonnances, de leurs mystères et de leurs prétendues révélations, ne sont que des erreurs, des illusions, des mensonges et des impostures. Tout cela se suit évidemment.

---

2 [(*Summus utrimque*) *inde furor vulgi, quod numina vicinorum odit quisque locus, cum solos credat, habendos, esse deos, quos ipse colit.*]

3 [*Caractères, Des Esprits forts*, 24. Ajoutons, pour le plaisir, ces deux savoureux extraits du même chapitre : « L'on doute de Dieu en pleine santé, comme l'on doute que ce soit pécher que d'avoir commerce avec une personne libre. Quand l'on devient malade et que l'hydropisie est formée, on quitte sa concubine et l'on croit en Dieu. »(6) — « Nous n'avons pas trop de toute notre santé, de toutes nos forces et de tout notre esprit pour penser aux hommes ou aux plus petits intérêts : il semble, au contraire, que la bienséance et la coutume exigent de nous que nous ne pensions à Dieu que dans un état où il ne reste en nous qu'autant de raison qu'il faut pour ne pas dire qu'il n'y en a plus. » (17).]

4 [« Dieu notre Père et Jésus Christ notre Seigneur, vous donnent la grâce et la paix. »]

Mais je vois bien que nos christicoles ne manqueront point de recourir ici à leurs prétendus motifs de crédibilité, et diront que quoique leur foi et leur créance soit aveugle en un sens, elle ne laisse pas néanmoins que d'être appuyée et confirmée par tant de si clairs, si sûrs et si convaincants témoignages de vérité, que ce serait non seulement une imprudence mais aussi une témérité, une opiniâtreté et même une folie très grande, que de ne pas vouloir s'y rendre. Ils réduisent ordinairement tous ces prétendus motifs de crédibilité à trois ou quatre chefs :

Le *premier*, ils le tirent de la pureté et de la prétendue sainteté de leur religion, qui condamne, comme ils disent, tous les vices, et qui recommande la pratique de toutes les vertus. Sa doctrine est si pure et si sainte, à ce qu'ils disent, qu'il est visible par là qu'elle ne peut venir que de la pureté et de la sainteté d'un dieu infiniment parfait.

Le *second* motif de crédibilité, ils le tirent de l'innocence et de la sainteté de vie de ceux qui l'ont premièrement embrassée avec amour, de ceux qui l'ont annoncée avec tant de zèle, qui l'ont maintenue si constamment et qui l'ont si généreusement défendue au péril de leur vie, jusqu'à l'effusion de leur sang, et même jusqu'à souffrir la mort et les plus cruels tourments plutôt que de l'abandonner — n'étant pas croyable, disent nos christicoles, que tant de si grands personnages, si saints, si sages et si éclairés, se seraient laissés tromper dans leur créance ou qu'ils auraient voulu renoncer, comme ils ont faits, à tous les plaisirs, à tous les avantages et à toutes les commodités de la vie, et s'exposer encore eux-mêmes à tant de peines et de travaux et même à tant de si rigoureuses et cruelles persécutions, pour maintenir seulement des erreurs, des illusions ou des impostures.

Ils tirent leur *troisième* motif de crédibilité des prophéties et des oracles qui ont été en différents temps et depuis si longtemps rendus en leur faveur et en faveur de leur religion, tous lesquels oracles et prophéties se trouvent, à ce qu'ils prétendent, si manifestement et si évidemment accomplis dans leur religion, qu'il n'est pas possible de douter que ces oracles et prophéties ne viennent véritablement d'une inspiration et d'une révélation toute divine, n'y ayant qu'un seul dieu qui puisse si clairement et si sûrement prévoir l'avenir, et si sûrement prédire les choses futures.

Enfin, leur *quatrième* motif de crédibilité — et qui est comme le principal de tous — se tire de la grandeur et de la multitude des miracles et prodiges extraordinaires et surnaturels qui ont été faits en tous temps et en tous lieux en faveur de leur religion, comme sont par exemple de rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, faire marcher droit les boiteux, guérir les paralytiques et les démoniaques, et généralement guérir toutes sortes de maladies et d'infirmités en un moment et sans appliquer aucun remède naturel, et même ressusciter les morts ; et enfin, faire toutes autres sortes d'œuvres miraculeuses et surnaturelles qui ne se peuvent faire que par une puissance toute divine, lesquels miracles et prodiges sont, comme disent nos christicoles, des motifs et des témoignages si clairs, si sûrs et si convaincants de la vérité de leur créance et de leur religion qu'il n'en faut point chercher davantage pour se persuader entièrement de la vérité de leur religion, en sorte qu'ils regardent non seulement comme une imprudence mais aussi comme une opiniâtreté, comme une témérité, et même comme une très grande folie, de penser seulement à vouloir contredire contre tant de si clairs et si convaincants témoignages de vérité. « C'est une grande folie, *disait un fameux personnage d'entre eux*, c'est une grande folie de ne

pas croire à l'*Évangile*, dont la doctrine est si pure et si sainte, dont la vérité a été publiée par tant de si grands, si doctes et si saints personnages, qui a été signée par le sang de tant de si glorieux martyrs, qui a été embrassée par tant de si pieux et si savants docteurs et qui a été enfin confirmée par tant de si grands et si prodigieux miracles qui ne peuvent avoir été faits que par la toute-puissance d'un Dieu » (Pic de la Mirandole[5]). À l'occasion de quoi un autre fameux personnage d'entre eux adressait hardiment ces paroles-ci à son dieu : « Seigneur, lui disait-il, si ce que nous croyons de vous est erreur, c'est vous-même qui nous avez trompés ; car tout ce que nous croyons, disait-il, a été confirmé par tant de si grands et si prodigieux miracles qu'il n'est pas possible de croire qu'ils aient pu avoir été faits par d'autre que par vous. » (Richard de Saint Victor[6]).

[5] [Citation non retrouvée. Pic de la Mirandole est habituellement qualifié d'« humaniste ». En réalité, la doctrine de ce jeune docteur chrétien à la lourde érudition biblique (encore qu'il prenne le livre IV d'*Esdras* pour un livre canonique) mène, en effet, plus sûrement aux Rose-Croix qu'à l'esprit critique et au libre examen de la raison humaine, enchaînés par lui aux *Écritures*. Voir en particulier *De la Dignité de l'homme*, les *Lettres morales* à son neveu Jean François, et son *Commentaire sur le Psaume XV : Garde-moi, Ô Dieu*. Son *Heptaple*, exposition septiforme des six jours de la *Genèse*, est sans doute son texte le plus clair à ce sujet : « À cette béatitude, la religion nous promeut, nous adresse et nous pousse, de même que nous usons de la philosophie pour guide et direction naturelle. Et si la Nature est l'ébauche et le dégrossissement de la grâce, certainement *la philosophie sera l'apprentissage de la religion, car elle n'est point philosophie si elle en sépare l'homme.* » (*Heptaple*, prologue au VIIe livre, in *Œuvres philosophiques*, PUF, 2e édition, 2004, p. 232.) Saint Augustin était plus franc : « Le véritable philosophe est celui qui aime Dieu. » (*Cité de Dieu*, livre VIII, chap. I).]

[6] [Moine augustinien du XIIe siècle, auteur d'un ouvrage sur la Trinité.]

XI

Faiblesse & vanité des prétendus motifs de crédibilité pour établir aucune vérité de religion



AIS IL EST FACILE DE RÉFUTER TOUS CES VAINS RAISONNEMENTS, ET de faire clairement voir la vanité de tous ces prétendus motifs de crédibilité et de tous ces prétendus si grands et si prodigieux miracles que nos christicoles appellent des témoignages clairs et assurés de la vérité de leur religion, car : 1-[1] Il est évident que c'est une erreur de prétendre que des arguments et des preuves qui peuvent également et aussi facilement servir à établir ou à confirmer le mensonge et l'imposture, comme à établir ou à confirmer la vérité, puissent être des témoignages assurés de la vérité. Or, les arguments et les preuves que nos christicoles tirent de leurs prétendus motifs de crédibilité peuvent également et aussi facilement servir à établir et à confirmer le mensonge et l'imposture, comme à établir et à confirmer la vérité. Pour preuve de quoi, c'est que l'on voit effectivement qu'il n'y a point de religions si fausses qu'elles puissent être qui ne prétendent s'appuyer sur de semblables motifs de crédibilité ; il n'y en a point qui ne prétendent avoir une doctrine saine et véritable ; il n'y en a point qui ne prétendent, au moins en leur manière, condamner tous les vices et recommander la pratique de toutes les vertus ; il n'y en a point qui n'aient eu des doctes et zélés défenseurs qui ont souffert des rudes persécutions et la mort même pour le maintien et pour la défense de leurs religions.

Et enfin, il n'y en a point qui ne prétendent avoir des miracles et des prodiges qui ont été faits en leur faveur. Les mahométans, par exemple, en allèguent en faveur de leur fausse religion aussi bien que les chrétiens en faveur de la leur ; les Indiens en allèguent en faveur de la leur, et tous les païens aussi en alléguaient quantité en faveur de leurs fausses religions, témoins toutes ces prétendues merveilleuses et miraculeuses métamorphoses dont parle Ovide, lesquelles prétendues métamorphoses sont comme autant de grands et prodigieux miracles qui se seraient fait en faveur des religions païennes. Si nos christicoles font état des oracles et des prophéties qu'ils prétendent avoir été faites en leur faveur ou en faveur de leur religion, il ne s'en trouve pas moins dans les religions païennes que dans la leur, et ainsi l'avantage que l'on pourrait espérer de pouvoir tirer de ces prétendus motifs de crédibilité se trouve à peu près également dans toutes sortes de religions.

---

1 [Le 2- se trouve au début du chapitre suivant.]

C'est ce qui a donné lieu au judicieux sieur de Montaigne de dire « que toutes apparences sont communes à toutes religions : espérance, confiance, événements, cérémonies, pénitences, martyrs.... etc. » (*Essais*, p. 406 [2]). — « Dieu reçoit et prend de bonne part l'honneur et la révérence que les hommes lui rendent, sous quelque visage, sous quelque nom et en quelque manière que ce fut. Ce zèle a été universellement vu du ciel de bon œil. Toutes polices ont tiré fruit de leurs dévotions, les hommes les actions impies ont eu partout des évènements sortables. Les histoires païennes reconnaissent de la dignité, ordre, justice, des prodiges et des oracles employés à leur profit et instruction, en leurs religions fabuleuses ». (*Essais*, p. 480 [3]). — « Auguste, comme j'ai déjà remarqué, eut plus de temples que Jupiter et fut servi avec autant de religion et créance de miracles ». (*ibid.*, p. 498 [4]).

À Delphes, ville de Boécie, il y avait autrefois un temple très célèbre dédié à Apollon où il rendait ses oracles, et pour ceci était fréquenté de toutes les parties du monde, enrichi et orné de vœux et offrandes infinis de très grande valeur. (*Dictionnaire historique*). Pareillement, en Épidaure, ville du Péloponnèse, en Dalmatie, il y avait autrefois un temple très célèbre dédié à Æsculape, dieu de la médecine, où il rendait ses oracles et où les Romains eurent recours à lui lorsqu'ils furent affligés de la peste, faisant transporter ce dieu en forme de dragon dans leur ville de Rome, et l'on voyait dans son temple d'Épidaure quantité de tableaux où étaient représentées les cures et les guérisons miraculeuses que l'on disait qu'il avait faites... (*Dictionnaire historique*). Et plusieurs autres semblables exemples qu'il serait trop long de rapporter ici. Cela étant, comme toutes les histoires et que la pratique de toutes les religions le démontrent, il s'ensuit évidemment que tous ces prétendus motifs de crédibilité dont nos christicoles veulent tant se prévaloir, se trouvent également dans toutes les religions, et par conséquent, ne peuvent servir de preuves ni de témoignages assurés de la vérité de leur religion, non plus que de la vérité d'aucune autre. La conséquence en est claire et évidente.

---

2 [*Essais*, II-12 : *Apologie de Raymond Sebon.*]
3 [*Essais*, II-12 : *Apologie de Raymond Sebon.*]
4 [*Essais*, II-12 : *Apologie de Raymond Sebon.*]

XII

Incertitude & vanité des prétendus miracles pour autoriser aucune vérité de religion

2- Il est évident que c'est une erreur de prendre pour témoignage de la vérité et de la sainteté d'une religion des signes ou des effets qui peuvent également venir de l'erreur comme de la vérité, ou qui peuvent, les dits signes et miracles, avoir été aussitôt faits par des imposteurs comme par des personnes de piété et de probité. Or, les susdits prétendus motifs de crédibilité sont des signes et des effets qui peuvent également venir du vice comme de la vertu, de l'erreur comme de la vérité ; et peuvent, lesdits signes et miracles, avoir été aussitôt faits par des trompeurs, par des moqueurs et par des imposteurs, comme par des personnes de piété et de probité. C'est ce qu'il est facile de prouver évidemment, tant par les exemples de ceux que l'on dit avoir été faits autrefois dans les fausses religions, que par le témoignage de ce que nos christicoles appellent *la parole de Dieu*, et par le témoignage même de celui qu'ils adorent comme leur divin Sauveur, lesquels témoignages nous marquent expressément que ces sortes de signes et de prétendus miracles ont été faits et qu'ils peuvent encore se faire en faveur de l'erreur et du mensonge par des faux prophètes et par des imposteurs.

Premièrement : Pour ce qui est des exemples de ces prétendus miracles, on en voit, si l'on veut les croire, presque une infinité dans les fausses religions du paganisme. On en voit, pour ainsi dire, un millier dans les *Métamorphoses* d'Ovide et dans toutes les autres fables des païens. On en voit quantité qui sont rapportés par Philostrate dans la *Vie d'Apollonius de Thyane*, ville de Cappadoce. On voit dans les *Actes des apôtres*, que Simon surnommé le Magicien faisait dans la ville de Samarie des œuvres si merveilleuses que chacun disait de lui qu'il était *la grande vertu de Dieu* (*Actes des apôtres*, VIII-10 [1]). Pareillement, il fit à Rome, comme j'ai déjà remarqué, tant de prodiges et de miracles qu'on lui dressa une statue avec cette inscription : *À Simon, dieu.* Tite-Live rapporte que Tutia, vierge vestale, ayant été accusée d'inceste, fit preuve de sa chasteté en portant du Tibre au temple de la déesse Vesta un crible plein d'eau. Ovide rapporte pareillement que Claudia, autre vierge vestale, pour faire preuve de sa virginité, fit voguer en pleine mer, avec son simple ceinturon, le vaisseau où était le simulacre de la déesse Cybèle, qui était si fortement ancré au quai que plusieurs milliers de personnes n'auraient pu le faire voguer. (au 4e livre de ses *Fastes*[2]).

---

[1] [« Ils le suivaient tous, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, et disaient : celui-ci est la grande vertu de Dieu. » (*Actes des apôtres* VIII-10).]

[2] [« Claudia, après s'être avancée, quittant les rangs des chastes matrones, et après avoir puisé dans le creux de ses mains de l'eau pure du fleuve, s'asperge trois fois la tête, et trois fois lève les mains vers le ciel (tous ceux qui la voient la croient privée de raison); les genoux ployés, elle fixe ses regards sur l'image de la déesse, et, cheveux épars, elle énonce ces paroles : "Bienveillante déesse, féconde mère des dieux, écoute, à une condition précise, les prières de ta suppliante. On me dénie d'être chaste: si tu me condamnes, je reconnaîtrai l'avoir mérité ; je le paierai de ma mort, vaincue par le jugement d'une déesse. Mais si je suis innocente, toi, tu le prouveras réellement en garantissant ma vie et, chaste, tu suivras des mains chastes." Sur ces paroles, elle tira le câble sans grand effort. Je vais parler d'un prodige, qui du reste est attesté sur la scène. La déesse mise en branle suit sa guide, et la justifie en la suivant. » Ovide, *Fastes*, IV-313 à 327.]

Tacite rapporte que l'empereur Vespasien, étant à Alexandrie, guérit un aveugle en un instant en lui touchant seulement les yeux, et qu'il guérit aussi un manchot en le touchant seulement de la plante du pied. (tome III, p. 393 [3]). Œlius Spartianus dit que l'empereur Adrien guérit aussi un aveugle-né en lui touchant seulement les yeux. On dit que l'empereur Aurélien a fait de semblables cures merveilleuses par son simple attouchement. (*Conférences*, tome V, p. 297). Pyrrhus, roi des Épirotes, guérissait, dit Plutarque, tous les rateleux en leur touchant seulement la rate avec le gros doigt de son pied droit, et il ajoute que son corps ayant été brûlé après sa mort, le dit gros doigt de son pied fut trouvé encore tout entier sans avoir été aucunement endommagé par le feu. Strabon dit que ceux qui sacrifiaient à la déesse Féronie marchaient pieds nus sur des charbons ardents sans se brûler ; il en dit autant des religieuses de la déesse Diane, qui marchaient, dit-il, sur des charbons ardents sans se brûler. (livre V[4]). Cœlius rapporte que le dieu Bacchus donna aux enfants d'Anius, grand prêtre d'Apollon, le pouvoir de changer tout ce qu'ils voudraient en blé, vin, huile, etc., par leur seul attouchement.

Ovide, dans ses *Fastes* (livre IV-5 [5]), Diodore de Sicile (livre VI-2 [6]) et Strabon (livre X[7]), rapportent que Jupiter donna aux nymphes qui l'avaient nourri une corne de la chèvre qui l'avait allaité, avec cette propriété qu'elle leur fournissait abondamment tout ce qu'elles avaient à souhait, laquelle corne fut pour ce sujet appelée la *corne d'abondance*.

Si les eaux de la Mer Rouge se sont divisées et séparées d'elles-mêmes pour laisser aux Israélites un passage libre lorsqu'ils fuyaient devant les Égyptiens qui les poursuivaient de près, comme il est marqué dans l'*Histoire des Juifs*, la même chose, dit [Flavius] Josèphe, historien juif, est arrivée longtemps après aux

---

3 [« Pendant les mois que Vespasien passa dans Alexandrie, pour attendre le retour périodique des vents d'été et la saison où la mer devient sûre, plusieurs prodiges arrivèrent par où se manifesta la faveur du ciel et l'intérêt que les dieux semblaient prendre à ce prince. Un Alexandrin, homme du peuple, connu pour avoir perdu la vue, se jette à ses genoux et implore en gémissant un remède à son mal. Il se disait envoyé par une révélation de Sérapis, la principale divinité de cette nation superstitieuse, et il conjurait l'empereur de daigner lui humecter les joues et les yeux avec la salive de sa bouche. Un autre, perclus de la main, demandait, sur la foi du même dieu, que cette main fût foulée par le pied de César. Vespasien les repoussa d'abord avec moquerie. Comme ils insistaient, le prince hésita : tantôt il craignait le reproche d'une crédule présomption, tantôt l'ardeur de leurs prières et les flatteries des courtisans lui donnaient de la confiance. Enfin il ordonne aux médecins d'examiner si le mal qui prive l'un de ses yeux, l'autre de son bras, peut être vaincu par des moyens humains. Les médecins, après des raisonnements divers, répondirent "que la force visuelle n'était pas détruite dans l'aveugle, et qu'elle reviendrait si l'on écartait l'obstacle ; que la main de l'autre, jetée hors de sa position naturelle, y pouvait être rétablie par une salutaire pression ; que peut-être c'était la volonté des dieux, et qu'ils avaient choisi le prince pour instrument de leurs oeuvres; qu'après tout, si le remède opérait, la gloire en serait à César; s'il était vain, le ridicule tomberait sur ces misérables". Vespasien, plein de l'idée que tout est possible à sa fortune, et ne voyant plus rien d'incroyable, prend un air satisfait, et, au milieu d'une foule attentive et curieuse, il exécute ce qui est prescrit. À l'instant la main paralysée est rendue à ses fonctions, et le jour brille aux yeux de l'aveugle. Ces deux prodiges, des témoins oculaires les racontent encore aujourd'hui, que le mensonge est sans intérêt. » Tacite, *Histoires*, livre IV-LXXXI, traduction Burnouf, Hachette, 1896, p. 601.]

4 [Citation non retrouvée dans la *Géographie* de Strabon.]

5 [« La naïade Amalthée, célèbre sur l'Ida de Crète, cacha, dit-on, Jupiter dans les forêts. Elle avait une chèvre magnifique, mère de deux chevreaux. On la distinguait parmi les troupeaux du Dicté grâce à ses hautes cornes recourbées au-dessus de son dos et à un pis comme pouvait en avoir la nourrice de Jupiter. Elle donnait son lait au dieu. Mais elle se brisa une corne contre un arbre, accident qui réduisit de moitié sa beauté. La nymphe recueillit cette corne, l'enveloppa d'herbes fraîches et la porta remplie de fruits aux lèvres de Jupiter. » Ovide, *Les Fastes*, livre V, 115-124.]

6 [*Bibliothèque historique*.]

7 [*Géographie*.]

Macédoniens quand ils passèrent la mer de Pamphylie sous la conduite d'Alexandre lorsqu'il allait subjuguer l'empire des Perses. Enfin, les magiciens de Pharaon dont il est parlé dans les livres de Moïse, faisaient devant lui les mêmes miracles que faisait Moïse. Si Moïse faisait changer son bâton en serpent, les magiciens en faisaient de même des leurs ; si Moïse sut changer les eaux en sang, les magiciens surent bien aussi en faire autant ; si Moïse eut le pouvoir de faire naître des grenouilles en quantité, les magiciens eurent de même le pouvoir d'en faire naître ; si Moïse eut le pouvoir de faire venir des vermines et des mouches, les magiciens de Pharaon surent bien aussi en faire venir : « Les magiciens firent aussi la même chose par leurs enchantements, et ils firent venir des grenouille[8] ». (*Exode* VIII-8 [9]). Et s'il est marqué ensuite que les magiciens de Pharaon furent enfin vaincus par Moïse dans l'art de faire ces sortes de prodiges, quand cela serait, il ne faudrait pas pour cela s'en étonner, ni assurer pour cela que Moïse agissait par une puissance surnaturelle et divine, puisque l'on voit tous les jours que dans toutes sortes d'arts et de sciences, il y a des ouvriers et des docteurs qui sont plus habiles, plus savants et plus subtils les uns que les autres. Quand il ne s'agirait que de danser et de voltiger sur une corde ou de faire subtilement des tours de gibecière, il se trouverait des hommes plus adroits et plus subtils les uns que les autres à faire ces beaux exercices-là. Et ainsi, quand on supposerait que Moïse aurait effectivement fait ce que les autres magiciens n'auraient pu faire, il ne s'ensuivrait pas de là qu'il aurait agi par une puissance divine, mais seulement qu'il aurait été plus habile, plus savant ou plus adroit, et plus expérimenté dans son art que les autres ne l'auraient été. On pourrait rapporter une infinité d'autres exemples semblables qui prouveraient la même chose, mais il serait inutile d'en rapporter ici davantage.

Nos christicoles ne voudraient pas dire que tous ces prétendus miracles des magiciens de Pharaon aient été des preuves claires et convaincantes de vérité, ni qu'ils aient été faits par des saints personnages. Il faut donc, malgré eux, qu'ils reconnaissent que ces sortes de signes ou effets peuvent également venir du vice comme de la vertu, de l'erreur comme de la vérité, et qu'ils peuvent se faire ou avoir été faits par des trompeurs et par des imposteurs aussi bien que par des personnes de probité ; et par conséquent, qu'ils ne sont point des preuves ni des témoignages certains et assurés de la vérité d'aucune religion. S'ils disent que tous ces prétendus miracles faits par les magiciens de Pharaon, ou ceux que l'on dit avoir été faits dans le paganisme en faveur de l'erreur ou en faveur de quelques fausses religions, ne sont que de faux miracles, ou que ce ne sont que des fables et qu'il ne faut point ajouter foi à ceux qui les rapportent — on leur répondra premièrement qu'il est aussi facile d'en dire autant des leurs, et qu'il n'y a pas plus de raison de croire les uns que de croire les autres, ou du moins il est certain que l'on ne saurait discerner par aucune voie certaine s'il y a véritablement plus de raison de croire les uns que de croire les autres ; et l'on pourrait même dire, dans un doute de cette nature, qu'il y aurait peut-être plus d'apparence de raison de croire les miracles que l'on dit avoir été faits dans le paganisme, que de croire ceux que l'on dit avoir été faits dans le commencement du christianisme. Et la raison de cela, [c']est que ceux du paganisme sont pour la plupart rapportés par plusieurs graves historiens qui ont été connus et estimés

---

8 [« *Feceruntque similiter malefici incantationibus suis... per incantationes suas, eduxeruntque ranas...* »]

9 [« Aaron étendit sa main sur les eaux d'Égypte, et les grenouilles en sortirent et couvrirent l'Égypte de toutes parts. | Les magiciens firent aussi la même chose par leurs enchantements, et ils firent venir des grenouilles sur la terre d'Égypte. » (*Exode* VIII-6, 7).]

dans leur temps, au lieu que ceux du commencement du christianisme ne sont rapportés que par des ignorants, gens de bas aloi, qui n'étaient point connus ni estimés dans leur temps et dont on ne connaît encore maintenant que les noms ; encore n'est-il pas sûr qu'ils portaient pour lors les noms qu'on leur donne.

On pourrait dire, par exemple, qu'il y aurait plus d'apparence de raison de croire Philostrate dans ce qu'il récite dans les huit livres de la *Vie d'Apollonius*, que de croire tous les évangélistes ensemble dans ce qu'ils disent des miracles de leur Jésus-Christ : parce que l'on sait au moins que Philostrate était un homme d'esprit éloquent et disert qui était favori et secrétaire de l'impératrice Julie, femme de l'empereur Sévère, et que ça a été à la sollicitation de cette impératrice qu'il a écrit ses huit livres de la vie et des actions merveilleuses d'Apollonius, marque certaine que cet Apollonius s'était rendu fameux par quelques grandes et extraordinaires actions puisqu'une impératrice était curieuse et désireuse d'avoir sa vie et ses actions par écrit. Ce que l'on ne peut nullement dire de Jésus-Christ ni de ceux qui ont écrit sa vie, car ceux qui l'ont écrite n'étaient, comme je viens de dire, que des ignorants, des gens de la lie du peuple, des pauvres mercenaires et des pauvres pécheurs, qui n'avaient pas seulement l'esprit de raconter de suite et par ordre les faits dont ils parlent, et qui se contredisent même assez souvent dans le récit qu'ils en font. Et à l'égard de celui dont ils décrivent la vie et les actions, s'il avait véritablement fait tous les miracles qu'ils disent, il se serait infailliblement rendu recommandable et illustre par toutes ses belles actions, et il n'aurait pas manqué de s'attirer par là la gloire et l'admiration des peuples, comme ont fait tous les grands hommes, et notamment comme ont fait cet Apollonius et ce Simon dont je viens de parler, que l'on regardait à leur époque comme des hommes tous divins et auxquels on érigeait des statues comme à des dieux. Mais au lieu de cela, le Christ des chrétiens n'a été regardé pendant sa vie que comme un homme de néant, comme un homme méprisable, comme un insensé fanatique, et, enfin, comme un misérable et malheureux pendart. Quelle apparence, donc, de croire qu'il ait véritablement fait tant de si beaux miracles ? Il y aurait, au contraire, bien plus d'apparence de croire qu'il n'était véritablement qu'un insensé fanatique, et par conséquent, que le christianisme n'était dans son commencement qu'un pur fanatisme — et c'est ce que j'ai dessein aussi de faire plus amplement voir dans la suite.

Deuxièmement : On leur répondra que les mêmes livres qui parlent, par exemple, de Moïse, parlent aussi des miracles des magiciens de Pharaon, et disent expressément que les magiciens faisaient les mêmes miracles, c'est-à-dire les mêmes choses que faisait Moïse : « Les magiciens firent aussi la même chose par leurs enchantements[10] ». Cela étant, nos christicoles ne sauraient nier que ces prétendus miracles ne se fassent aussi bien par les méchants que par les bons, et qu'ils ne se fassent aussitôt en faveur du vice et du mensonge qu'en faveur de la vérité et de la vertu ; et par conséquent, il est clair et évident que ces prétendus motifs de crédibilité ne sont point des preuves ni des témoignages assurés de vérité. Il ne leur servirait de rien de dire, comme ils font ordinairement, que les magiciens de Pharaon furent enfin vaincus par Moïse, et qu'ils ne purent lui résister ; cela pourrait bien être, mais il ne s'ensuit pas de là, comme j'ai déjà dit, que son pouvoir ait été plus surnaturel et divin que celui des magiciens, puisqu'il y a dans toutes sortes d'arts et de sciences des ouvriers plus habiles et plus adroits ou subtils les uns que les autres. Et d'ailleurs, si Moïse dans cette occasion a vaincu les magiciens de Pharaon, il aurait peut-être pu être lui-même vaincu par

---

[10] [« *Feceruntque similiter malefici per incantationes suas.* » (*Exode* VIII-8).]

eux dans une autre occasion ou vaincu par quelques autres magiciens plus habiles que lui, s'ils se fussent trouvés dans la même occasion.

Et ainsi, la preuve qui se tire de ces prétendus miracles est une faible preuve de la vérité, et elle est d'autant plus faible qu'il n'y a pas même lieu d'ajouter prudemment foi à ce que les auteurs en disent. Ce pourquoi [Flavius] Josèphe lui-même, fameux historien juif, après avoir parlé des plus grands miracles que l'on disait et que l'on croyait avoir été faits en faveur de sa nation et de sa religion, en diminue aussitôt la créance et la rend suspecte en disant qu'il laisse à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra, marque bien certaine qu'il n'ajoutait pas beaucoup de foi lui-même à ce que l'on en disait. Et c'est aussi ce qui donne lieu aux plus judicieux de regarder les histoires qui parlent de ces sortes de choses comme des narrations fabuleuses qui ne méritent pas que l'on y ajoute aucune foi.

Voici comme l'auteur de l'*Apologie des grands hommes* en parle : « Ce serait perdre le temps à crédit que de couper les branches au lieu de la racine, il faut commencer par celle-ci la ruine de toutes ces fabuleuses narrations, et montrer que tout ce que l'on dit des démons et de la magie ne se peut prouver ni par raison, ni par expérience, et quant à ce qui est des extases, évocations et autres miracles de certains personnages dont on parle, on ne doit prendre la peine de les réfuter parce qu'elles se détruisent assez d'elles-mêmes par les absurdités qui les accompagnent, et par le doute que fait Eunapius d'être pris pour un imposteur en nous les racontant. » (tome I, p. 244 et 248 [11]). De ces faux miracles, de ces fausses possessions et de ces fausses résurrections qui se font parmi les schismatiques grecs, il ne faut que voir la *Relation* des missionnaires de l'Isle de Santerini : il y en a trois chapitres de suite[12].

« C'est merveille, *dit le sieur de Montaigne*, de combien vain commencement et frivoles causes naissent ordinairement si fameuses impressions que celle de la créance des miracles, notre vue nous représente souvent de loin des images étranges qui s'évanouissent en s'approchant, tous ces miracles et évènements étranges se cachent maintenant devant moi[13]. » - « J'ai vu, *continue-t-il*, la naissance de plusieurs miracles en mon temps, et quoi qu'ils s'étouffent en naissant, on ne laisse pas de prévoir le train qu'ils eussent pris, s'ils eussent vécu leur âge : car il n'est que de trouver le bout du fil, on dévide tant que l'on veut, il y a plus loin de rien à la plus petite chose, qu'il n'y a de celle-là à la plus grande. Or les premiers qui sont abreuvés de ce commencement d'étrangeté, venant à semer leur histoire, sentent par les oppositions qu'on leur fait, où loge la difficulté de la persuasion et vont calfeutrant ces endroits-là de quelques pièces fausses, ou chacun augmente du sien et ainsi l'erreur particulière fait premièrement l'erreur publique, et à son tour après, l'erreur publique fait l'erreur particulière, et ainsi va tout le bâtiment, s'étoffant et formant de mains en mains de manière que le plus éloigné témoin est mieux instruit que le plus voisin, et le

---

[11] [Il s'agit de l'*Apologie pour tous les grands personnages qui ont été faussement soupçonnés de magie* de Gabriel Naudé (1600-1653).]

[12] [Ouvrage du jésuite missionnaire François Richard (1612-1673) : *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable à Saint-Erini, île de l'archipel, depuis l'établissement des pères de la Compagnie de Jésus*, 1657.]

[13] [Le texte exact est : « C'est merveille de combien vains commencements et frivoles causes naissent ordinairement si fameuses impressions. Cela même en empêche l'information. Car pendant qu'on cherche des causes dignes d'un si grand nom, on perd les vraies. Elles échappent de notre vue par leur petitesse. Et à la vérité, il est requis un bien prudent, attentif et subtil inquisiteur en telles recherches : indifférent, et non préoccupé. Jusqu'à cette heure, tous ces miracles et événements étranges se cachent devant moi. » *Essais*, III, 11 : *Des Boiteux*.]

dernier informé mieux persuadé que le premier. C'est un progrès naturel. » (*Essais*, p. 1036 [14]). - « Il n'est rien, *continue-t-il*, à quoi communément les hommes soient plus tendus qu'à donner cours à leurs opinions, où le moyen ordinaire leur manque, ils y ajoutent le commandement, la force, le fer et le feu. Il y a du malheur d'en être là, que la meilleure touche de la vérité ce soit la multitude des croyants, dans une presse où les fous surpassent de tant les sages en nombre. Pour moi, de ce que je n'en crois pas une, je n'en crois pas cent, et je ne juge pas des opinions par les ans. » (*ibid.*, p. 1037 [15]).

L'imposture se tapit plus aisément sous le voile de la piété. Il s'engendre beaucoup plus d'abus du monde — ou, pour dire plus hardiment : tous les abus au monde s'engendrent de ce que l'on nous apprend à craindre et à faire profession de notre ignorance, et sommes tenus d'accepter tout ce que nous ne pouvons ou n'osons réfuter. Tous ces exemples et toutes ces raisons que je viens de joindre nous font clairement voir que les prétendus miracles se peuvent également faire aussitôt en faveur de l'erreur et du mensonge comme en faveur de la justice et de la vérité, et par conséquent, qu'il ne faut pas les regarder comme des preuves, ni comme des témoignages certains et assurés de la vérité.

---

14 [Le texte exact est : « J'ai vu la naissance de plusieurs miracles de mon temps. Encore qu'ils s'étouffent en naissant, nous ne laissons pas de prévoir le train qu'ils eussent pris s'ils eussent vécu leur âge. Car il n'est que de trouver le bout du fil, on en dévide tant qu'on veut. Et [il] y a plus loin de rien à la plus petite chose du monde, qu'il n'y a de celle-là jusque à la plus grande. Or les premiers qui sont abreuvés de ce commencement d'étrangeté venant à semer leur histoire, sentent par les oppositions qu'on leur fait où loge la difficulté de la persuasion, et vont calfeutrant cet endroit de quelque pièce fausse. Outre ce que, *insita hominibus libidine alendi de industria rumores**, nous faisons naturellement conscience de rendre ce qu'on nous a prêté sans quelque usure et accession de notre cru. L'erreur particulière fait premièrement l'erreur publique, et à son tour après l'erreur publique fait l'erreur particulière. Ainsi va tout ce bâtiment, s'étoffant et formant de main en main, de manière que le plus éloigné témoin en est mieux instruit que le plus voisin, et le dernier informé mieux persuadé que le premier. C'est un progrès naturel. » Dans le texte de Montaigne, ce passage est situé avant le passage précédent cité par Meslier. | *« *Suite à la tendance innée en nous d'amplifier les rumeurs* » (Tite-Live, *Histoire romaine*, XXVIII, 24).]

15 [Le texte exact est : « Il n'est rien à quoi communément les hommes soient plus tendus qu'à donner voie à leurs opinions. Où le moyen ordinaire nous faut, nous y ajoutons, le commandement, la force, le fer, et le feu. Il y a du malheur d'en être là que la meilleure touche de la vérité ce soit la multitude des croyants, en une presse où les fols surpassent de tant les sages en nombre. *Quasi vero quidquam sit tam valde, quam nil sapere vulgare*. Sanitatis patrocinium est, insanientium turba !*** C'est chose difficile de se résoudre son jugement contre les opinions communes. La première persuasion, prise du sujet même, saisit les simples : de là elle s'épand aux habiles, sous l'autorité du nombre et ancienneté des témoignages. Pour moi, de ce que je n'en croirais pas un, je n'en croirais pas cent un. Et ne juge pas les opinions par les ans. » Ce passage se situe entre les deux passages précédents cités par Meslier. | *« *Comme si le manque de jugement n'était pas la chose la plus répandue.* » Cicéron, *De la Divination*, II, 39. **« *Quelle autorité pour la sagesse, qu'une multitude de fous !* » Saint Augustin, *Cité de Dieu*, VI, 10. En fait, saint Augustin cite le traité *De la Superstition* de Sénèque : « On ne les tient pour raisonnables que parce qu'ils sont en foule pour déraisonner. »] Cf. Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, tome II, livre VI, chapitre 10, traduction de Jacques Perret, Garnier, 1946, p. 61.]

XIII

Incertitude des histoires sur ce sujet



'EST CE QUE JE VAIS PROUVER ENCORE ÉVIDEMMENT PAR LE témoignage de ce que nos christicoles eux-mêmes appellent *la parole de Dieu*, et par le témoignage même de celui qu'ils adorent comme leur Dieu et comme leur divin Sauveur. Car les livres mêmes qu'ils disent contenir la parole de Dieu, et le Christ même qu'ils adorent comme un dieu fait homme, nous marquent et nous montrent expressément qu'il y a non seulement des faux prophètes, c'est-à-dire des imposteurs qui se disent faussement être envoyés de Dieu et qui parlent faussement en son nom, mais ils nous marquent encore expressément qu'ils font et qu'ils feront de si grands et si prodigieux miracles que peu s'en faudra que les justes n'en soient séduits. « Ne vous laissez pas séduire, *disait ce Christ à ses disciples*, ne vous laissez pas séduire car plusieurs viendront en mon nom, qui diront : *je suis le Christ*, et qui séduiront beaucoup de personnes ; il s'élèvera aussi, leur disait-il, plusieurs faux prophètes qui séduiront beaucoup de gens et feront de si grands miracles et de si grands prodiges que les élus mêmes, s'il se pouvait, en seraient séduits. » (*Matthieu* XXIV-11, 23 [1]).

Le fameux grand apôtre saint Paul dit dans une de ses épîtres, que Dieu lui-même enverra un esprit d'erreur qui par des puissantes impostures persuadera le mensonge à ceux qui n'auront pas voulu recevoir la vérité de sa religion, et il dit que des impies séducteurs viendront et feront toutes sortes de prodiges, de signes et de miracles trompeurs afin d'engager par toutes séductions les enfants de perdition à l'injustice. (*Épître aux Thessaloniciens* II-9, 10 [2]).

Voilà des témoignages clairs et évidents. Nos christicoles ne sauraient les récuser puisqu'ils sont formellement tirés des paroles mêmes de leur divin Christ, et de la parole d'un de ses principaux apôtres et qui était son vase d'élection. Il faut donc nécessairement qu'ils reconnaissent que ces prétendus miracles et prodiges se peuvent faire en faveur de l'erreur et du mensonge aussi bien qu'en faveur de la justice et de la vérité, et par conséquent, ils doivent reconnaître qu'ils ne sont point des témoignages certains de vérité.

---

[1] [« Il s'élèvera un grand nombre de faux prophètes, qui séduiront beaucoup de personnes. | Alors, si quelqu'un vous dit le Christ est ici, ou il est là : ne le croyez point. »]

[2] [« Cet impie qui doit venir accompagné de la puissance de Satan, avec toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges trompeurs, | Et avec toutes les illusions qui peuvent porter à l'iniquité ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont pas reçu et aimé la vérité pour être sauvés. »

Rappelons que Paul s'arrêta à Thessalonique vers l'an 50, lors de son second voyage. La ville comprenait une forte communauté juive, qui l'obligea à s'enfuir de nuit pour Bérée, où les Juifs le poursuivirent encore. Paul dut fuir vers Athènes, et renvoya Timothée à sa place à Thessalonique.]

Et ce qu'il y a encore de particulier à remarquer à cette occasion, est que tous ces prétendus faiseurs de miracles veulent que l'on ajoute foi à leurs paroles et à leurs prétendus miracles, et ne veulent pas que l'on ajoute aucune foi à ceux que font les autres qui sont d'un parti contraire et opposé au leur. Pareillement, tous les prétendus prophètes veulent que l'on ajoute foi à leurs paroles, et ils veulent que l'on regarde tous les autres qui leur sont opposés comme des faux prophètes et comme des imposteurs, et par là on voit manifestement qu'ils se condamnent et qu'ils se détruisent les uns les autres ; et ainsi, c'est folie d'ajouter foi aux uns ou aux autres.

Un jour, un de ces prétendus prophètes (c'était un nommé Sédécias), se voyant contredit par un autre soi-disant prophète nommé Michée qui était d'un sentiment contraire au sien, il lui donna sur-le-champ un soufflet par le visage, et en même temps lui dit assez plaisamment ces paroles : « Par quelle voie l'esprit de Dieu a-t-il passé de moi pour aller à toi ? » (*Paralipomènes* [II]-XVIII-23 [3]). Les prophètes de Samarie, qui étaient les prophètes du dieu Baal, ne s'accordaient point avec les prophètes de Judée et de Jérusalem qui se disaient pareillement les prophètes du seigneur Dieu, et si Jézabel fit mourir les prophètes du Seigneur, Élie pour se venger fit mourir quatre cent cinquante prophètes de Baal. (*Rois* III-XVII-40 [4]). Le Christ des chrétiens voulait que chacun crût à sa parole et que chacun ajoutât foi à ses prétendus miracles, mais il ne voulait pas que l'on crût d'autres que lui, ni que l'on ajoutât foi aux miracles de ceux qui lui seraient contraires. Moïse, de même, voulait que son peuple crût à sa parole et à ses miracles, mais il ne voulait pas qu'ils en crussent d'autres que lui, ni qu'ils se laissassent séduire par les miracles d'aucun autre, et leur commandait de regarder tous les autres comme des faux prophètes et comme des séducteurs. Aaron, cependant, et sa sœur Marie ne prétendaient pas cela et voulaient faire entendre que Dieu leur parlait aussi bien qu'à Moïse : « N'est-ce que par Moïse, disaient-ils, que Dieu parle ? Ne nous parle-t-il pas aussi bien qu'à Moïse ? » (*Nombres* XII-2 [5]). Voilà donc nos prétendus prophètes et nos prétendus faiseurs de miracles qui se contredisent et qui se condamnent manifestement les uns les autres ? Et c'est par là même qu'ils se confondent et qu'ils se détruisent les uns les autres, marque certaine et évidente que leurs prétendus miracles ne sont point des preuves ni des témoignages assurés de vérité, et par conséquent, que ce n'est point par ces prétendus motifs de crédibilité qu'il faut juger de la vérité d'une religion.

Mais comment ces prétendus miracles seraient-ils des preuves et des témoignages assurés de la vérité d'une religion, puisqu'il n'est pas même certain qu'ils ont véritablement été faits et qu'il n'y a point de certitude dans les récits que l'on en fait : car pour qu'il y ait quelque certitude dans les récits que l'on en fait, il faudrait savoir :

1 - Si ceux que l'on dit ou que l'on croit être les premiers auteurs de ces sortes de récits et narrations en sont véritablement les auteurs, car il est sûr que fort souvent on attribue faussement à des personnes bien des choses qu'elles n'ont point faites et qu'elles n'ont point dites ; et bien souvent des mauvais auteurs se

---

[3] [« Or Sédécias, fils de Chanaana, s'approcha de Michée et le frappa sur la joue, et dit : par où l'esprit du Seigneur a-t-il passé et s'en est-il allé de moi pour te parler ? »]

[4] [Il s'agit de *Rois* III-XVIII-40 : « Alors Élie leur dit : prenez les prophètes de Baal et qu'il n'en échappe pas un seul. Et le peuple s'étant saisi d'eux, Élie les mena au torrent de Cison où il les fit mourir. »]

[5] [« Le Seigneur n'a-t-il parlé que par le seul Moïse ? Ne nous a-t-il pas aussi parlé comme à lui ? »]

couvrent du nom de quelques fameux personnages pour donner crédit à leurs mensonges et à leurs impostures.

2 - Il faudrait savoir si ceux qui sont ou qui ont été véritablement les premiers auteurs de ces sortes de narrations étaient des personnes de probité et dignes de foi, s'ils étaient sages et éclairés et s'ils n'étaient point prévenus en faveur de ceux dont ils parlent si avantageusement, car il est sûr que si ces premiers auteurs n'étaient pas gens de probité, il ne faudrait ajouter aucune foi à ce qu'ils en disent. Pareillement, si ce n'étaient point des personnes sages et éclairées qui les rapportent, ils ne seraient pas non plus dignes de foi, parce que n'ayant pas toutes les lumières ni toute la prudence requises pour juger sainement des choses, ils peuvent trop facilement se laisser tromper ; de même s'ils étaient prévenus en faveur de ceux dont ils parlent ou intéressés dans leur cause, il ne faudrait pas encore ajouter beaucoup de foi à ce qu'ils en diraient, parce que la prévention empêche de juger sainement des choses et porte même fort souvent à dire ou à faire, et à tourner par flatterie et par faveur, les choses autrement qu'elles ne sont. C'est que l'on voit tous les jours par expérience, et c'est ce que l'on pourrait prouver, s'il était besoin, par une infinité d'exemples.

3 - Il faudrait savoir si ceux qui rapportent ces prétendus miracles ont bien examiné toutes les circonstances des faits qu'ils rapportent, s'ils les ont bien connues et s'ils les rapportent toutes véritablement comme elles sont ; car il est certain que pour peu que l'on change, soit par dessein, soit par erreur, les circonstances particulières d'un fait, pour peu que l'on en retranche ou que l'on y ajoute quelque circonstance qui n'y soit point, on le fait paraître tout autre qu'il n'est en lui-même. Et c'est ce qui fait souvent que l'on admire des choses que l'on cesserait incontinent d'admirer si l'on savait véritablement ce qu'il en est. « Les miracles, *dit fort judicieusement le sieur de Montaigne*, sont selon l'ignorance où nous sommes de la Nature, et non pas selon l'être de la Nature même. » (*Essais*, p. 79 [6]). « C'est merveille de combien vains commencements et frivoles causes naissent ordinairement si fameuses impressions que celle de la créance des miracles. Notre vue nous représente souvent de loin des images étranges qui s'évanouissent en s'approchant. » (*ibid.*, p. 1038 [7]).

4 - Il faudrait savoir si les livres ou les histoires anciennes qui rapportent tous ces faits, c'est-à-dire tous ces grands et prodigieux miracles que l'on prétend avoir été faits au temps passé, n'ont pas été falsifiés et corrompus dans la suite du temps comme quantité d'autres livres ou histoires, qui ont été indubitablement falsifiés et corrompus et que l'on en falsifie encore tous les jours dans le siècle où nous sommes.

Or, il est constant qu'il n'y a aucune certitude que ces prétendus miracles aient véritablement été faits, il n'y a aucune certitude de la probité et de la sincérité de ceux qui les rapportent ou qui disent les avoir vus, il n'y a aucune certitude qu'ils en aient bien connu et bien remarqué toutes les circonstances, il n'y a point de certitude que les histoires que l'on en voit soient véritablement de ceux-là mêmes à qui on les attribue ; et enfin, il n'y a point de certitude que ces histoires-là n'aient pas été corrompues et falsifiées, comme on en voit tant

---

6 [Livre I-XXIII : *De la coutume et de ne changer aisément une loi reçue.* Meslier ajoute le mot *même.*]

7 [Livre III-XI : *Des boiteux.* La citation exacte est : « C'est merveille de combien vains commencements et frivoles causes naissent ordinairement si fameuses impressions. Cela même en empêche l'information. Car pendant qu'on cherche des causes et des fins fortes et pesantes, et dignes d'un si grand nom, on perd les vraies. Elles échappent de notre vue par leur petitesse. Et à la vérité, il est requis un bien prudent, attentif et subtil inquisiteur en telles recherches : indifférent, et non préoccupé. »]

d'autres qui l'ont été. Il n'y a, dis-je, aucune certitude sur tous ces différents points-là. Car quand on saurait, par exemple, le nom de Moïse, on ne connaît pas certainement pour cela qu'il était homme de probité et qu'il n'aurait pas voulu écrire des fables ou des mensonges au lieu d'écrire des vérités. « Timon le philosophe appelait le divin Platon un grand forgeur de miracles, parce qu'il était, disait-il, hardi ouvrier à joindre les opérations et révélations divines où l'humaine force lui manquait. » (*Essais* de Montaigne, p. 600 [8]).

Quelle certitude a-t-on que le fameux Moïse ne faisait pas de même et qu'il n'était pas un aussi habile forgeur de miracles que le divin Platon aurait pu l'avoir été ? On n'en a certainement aucune assurance. Bien loin de cela, il paraît au contraire qu'il y aurait beaucoup plus de raison de le regarder comme un insigne brigand et comme un insigne imposteur, que de le regarder comme un véritable prophète. Voici comme un auteur judicieux parle de lui et de toute sa nation, qui était la nation juive :

« Si nous remontons, *dit-il en parlant des Juifs*, jusqu'à leur origine et à leur sortie d'Égypte, dont leurs histoires font tant de bruit et qu'ils accompagnent de tant de miracles fabuleux, nous trouverons que les auteurs égyptiens et ceux des autres nations, gens d'aussi grande autorité que [Flavius] Josèphe ou tout autre historien juif, en ont parlé avec beaucoup de mépris et ont fait d'eux un portrait bien peu avantageux. Maneton, prêtre égyptien, les appelle *une troupe de gens sales et lépreux*, et dit qu'ils furent chassés du pays par Aménophis, qui régnait alors, et qu'ils s'en allèrent en Syrie sous la conduite de Moïse, prêtre égyptien. Charemont, auteur célèbre parmi les Grecs, rapporte à peu près la même chose et dit que sous le règne d'Aménophis deux cent cinquante mille lépreux furent bannis d'Égypte, et qu'ils en sortirent sous la conduite de Ktithen et de Noteseth, c'est-à-dire Moïse et Aaron. Quoique les autres écrivains varient sur le nom du roi qui régnait alors en Égypte, tous néanmoins disent unanimement que les Israélites étaient un vilain peuple tout couvert de galle et d'apostumes, infecté et regardé comme l'écume et l'ordure de la nation égyptienne.

» Tacite, historien romain d'une autorité incontestable, ajoute que Moïse, l'un de ces lépreux exilés, étant un homme d'esprit et qui avait parmi eux de la réputation, voyant l'accablement et la confusion de ses frères, les pria d'avoir bon courage et de ne se confier ni aux dieux des Égyptiens, ni aux Égyptiens mêmes, mais de se fier seulement en lui et d'obéir à ses conseils, qu'il était envoyé du ciel pour être leur conducteur et pour les tirer de la calamité sous laquelle ils gémissaient. Sur cela, le peuple, ne sachant que faire, s'abandonna entièrement à sa conduite, et dès lors il fut leur capitaine et leur législateur. Il les fit passer par les déserts d'Arabie, où ils commirent des grands vols et brigandages, passèrent au fil de l'épée les hommes, les femmes et les enfants, brûlèrent les villes et ruinèrent tous les lieux où ils purent mettre le pied. Que pourrait-on dire de pire d'une troupe de voleurs et de bandits ? La magie et l'astrologie étaient pour lors les seules sciences à la mode. Et comme Moïse était parfaitement versé dans tous

---

[8] [Livre II-XVI : *De la gloire*. La citation exacte est : « Et Platon employant toutes choses à rendre ses citoyens vertueux, leur conseille aussi de ne mépriser la bonne estimation des peuples. Et dit que par quelque divine inspiration il advient que les méchants mêmes savent souvent tant de parole que d'opinion justement distinguer les bons des mauvais. Ce personnage et son pédagogue sont merveilleux et hardis ouvriers à faire joindre les opérations et révélations divines tout partout où faut l'humaine force. Et pour cette cause peut-être, l'appelait Timon en l'injuriant, le grand forgeur de miracles. *Ut trajici poetæ confugiunt ad Deum, cum explicare argumenti exitum non possunt.* » [« Comme les poètes tragiques qui font intervenir un dieu quand ils ne savent comment finir leur pièce ».] Cicéron, *De la nature des dieux*, I, 20.]

les mystères et secrets de la sagesse des Égyptiens, il ne lui fut pas difficile d'inspirer de la vénération et de l'attachement pour sa personne aux enfants de Jacob rustiques et ignorants, et de leur faire embrasser, dans la misère où ils étaient, la discipline qu'il voulut leur donner. » (*L'Espion turc*, tome IV, lettre 83 [9]).

Voilà qui est bien différent de ce que les Juifs et de ce que nos christicoles nous en veulent faire accroire. Par quelle règle certaine connaîtra-t-on qu'il faut ajouter foi à ceux-ci plutôt qu'aux autres ? Il n'y en a certainement aucune raison vraisemblable.

---

[9] [Cette lettre s'intitule : « Contre les petites superstitions des Mahométans, de Jésus et de Moïse en Égypte ».]

XIV

Incertitude des prétendues *Écritures saintes*, qui sont falsifiées & corrompues



AREILLEMENT, IL Y A AUSSI PEU DE CERTITUDE ET AUSSI PEU DE vraisemblance sur les prétendus miracles du *Nouveau Testament*, que sur les prétendus miracles de l'*Ancien*. Quelle assurance, par exemple, et quelle certitude a-t-on que ces quatre *Évangiles* qui rapportent les prétendus miracles de Jésus-Christ, soient véritablement de la composition de ceux à qui on les attribue ? Et quand ils seraient véritablement de leur composition, quelle certitude a-t-on qu'ils étaient véritablement des hommes de probité et dignes de foi ? Pour savoir quels étaient leurs noms — et que l'un s'appelait Matthieu, un autre Marc, un autre Luc et l'autre Jean — l'on ne connaît pas pour cela s'ils étaient tous des personnes de probité et dignes de foi ; on ne connaît pas pour cela si c'étaient des personnes sages et éclairées ; on ne sait pas pour cela s'ils ne se seraient pas laissé tromper eux-mêmes, et s'ils n'auraient pas voulu aussi tromper les autres, comme il y en a tant qui font. Et il y aurait lieu de se défier tout à fait de leur témoignage, puisque l'on convient déjà que ce n'étaient que des hommes grossiers et ignorants auxquels, par conséquent, il aurait été facile d'en imposer. Et enfin, quelle certitude a-t-on que ces quatre *Évangiles* qui paraissent sous leurs noms n'ont pas été corrompus et falsifiés, comme nous voyons que tant d'autres livres ou histoires l'ont été et qu'elles le sont encore tous les jours ? On ne saurait presque ajouter foi aux relations que l'on fait des choses mêmes qui se sont passées de nos jours et presque sous nos yeux : de vingt personnes qui en feront le récit, il n'y en aura quelquefois pas deux qui les réciteront fidèlement comme elles se seront passées. Quelle certitude donc pourrait-il y avoir dans le récit des choses qui sont si anciennes et qui se sont passées depuis tant de siècles et depuis plusieurs milliers d'années ? Et qui ne nous sont rapportées que par des étrangers, par des gens inconnus, gens sans caractère et sans autorité, et qui nous disent des choses si extraordinaires et si peu croyables, ou plutôt si incroyables ? Certainement, il n'y a aucune certitude, ni même aucune probabilité dans ce qu'ils nous en disent, non plus que dans nos vieux romans et dans les histoires des fées ; et ainsi, ils ne méritent pas que l'on y ajoute aucune foi.

Il ne servirait de rien de dire ici, comme on fait quelquefois, que les histoires qui rapportent ces sortes de faits ont toujours été regardées comme des histoires saintes et sacrées, et par conséquent, qu'elles ont toujours été fidèlement et inviolablement conservées sans aucune altération des vérités qui y sont renfermées. Il ne servirait de rien, dis-je, d'alléguer cette raison en leur faveur, puisque c'est peut-être pour cette raison-là même, aussi bien que pour plusieurs autres, qu'elles doivent être plus suspectes et qu'elles auront peut-être été d'autant plus

falsifiées et corrompues par ceux qui prétendent en tirer quelque avantage ou qui craignent qu'elles ne leur soient pas assez favorables, l'ordinaire des auteurs qui transcrivent ou qui font imprimer ces sortes d'histoires étant d'y ajouter, et d'y changer ou même d'en retrancher, tout ce que bon leur semble pour servir à leurs desseins. Voici comme un auteur judicieux du dernier siècle nous exprime sa pensée et son sentiment sur ce sujet : « L'homme est né menteur, il n'aime que son propre ouvrage, la fiction et la fable. Voyez le peuple : il controuve, il augmente, il charge par grossièreté et par sottise ; demandez même au plus honnête homme s'il est toujours vrai dans ses discours, s'il ne se surprend pas quelquefois dans des déguisements, où engagent nécessairement la vanité et la légèreté, si pour faire un meilleur conte, il ne lui échappe pas souvent d'ajouter à un fait qu'il récite, une circonstance qui n'y est pas. Une chose arrive aujourd'hui, et presque sous nos yeux ; cent personnes qui l'ont vue, la racontent en cent façons différentes ; celui-ci, s'il est écouté, la dira encore d'une manière qui n'aura pas été dite. Quelle créance donc pourrais-je donner à des faits qui sont si anciens et si éloignés de nous par plusieurs siècles ? Quel fondement dois-je faire sur les plus graves historiens ? Que devient l'Histoire ? César, par exemple, a-t-il été massacré au milieu du Sénat ? Y a-t-il eu un César ? Quelle conséquence, me direz-vous ? Quel doute ? Quelle demande ? Vous irez et vous ne me jugez pas digne d'aucune réponse, et je crois même que vous avez raison : je suppose néanmoins que le livre qui fait mention de César ne soit pas un livre profane écrit de la main des hommes, qui sont menteurs, trouvé par hasard dans des bibliothèques parmi d'autres manuscrits qui contiennent des histoires vraies ou fausses ; qu'au contraire, je suppose que ce livre soit inspiré de Dieu, saint et divin, qu'il porte en soi ces caractères, qu'il se trouve depuis près de deux mille ans dans une société nombreuse qui n'a pas permis qu'on y ait fait pendant tout ce temps-là la moindre altération et qui s'est faite une religion de le conserver dans toute son intégrité, qu'il y ait même un engagement religieux et indispensable d'avoir de la foi pour tous les faits contenus en ce volume où il est parlé de César et de sa dictature ; avouez-le, [Lucile], vous douterez alors qu'il y ait eu un César. » (*Caractères*, au chapitre des *Ouvrages de l'esprit*[1]).

Voilà une véritable image de l'idée qu'il faut se former de l'incertitude des histoires, et non seulement des histoires profanes mais plus particulièrement encore de celles que l'on veut faire passer pour les plus saintes et les plus sacrées, car comme celles-là sont plus intéressantes que toutes autres, en matière de religion chacun tâche aussi de s'en prévaloir et d'en fortifier son parti autant que faire se peut, et pour ce sujet chacun en veut produire de son côté des vraies ou fausses, et ensuite pour se les rendre d'autant plus favorables chacun y ajoute, chacun y retranche, et chacun y change ce que bon lui semble pour favoriser son parti.

---

[1] [La citation est tirée du chapitre *Des Esprits forts*, §. 22. Meslier omet après « l'homme est né menteur » le passage suivant : « La vérité est simple et ingénue, et il veut du spécieux et de l'ornement. Elle n'est pas à lui, elle vient du Ciel toute faite, pour ainsi dire, et dans toute sa perfection. » Cf. La Bruyère, *Œuvres*, Pléiade, p. 475-476. Sur ce point de l'altération humaine du récit, y compris le récit religieux, Meslier aurait pu citer à meilleur escient les §. 24 et 25.]

XV

Incertitude des *Évangiles*



'EST CE QUE NOS CHRISTICOLES EUX-MÊMES NE SAURAIENT NIER, puisque sans parler de plusieurs autres graves auteurs ou personnages qui ont reconnu les additions, les retranchements et les falsifications qui ont été faites en différents temps à ce qu'ils appellent leurs *Écritures saintes*, leur saint Jérôme, fameux docteur parmi eux en ces sortes d'écritures, dit formellement en plusieurs endroits de ses écrits, et notamment en ses prologues sur les dites prétendues *saintes Écritures*, qu'elles ont été corrompues et falsifiées en plusieurs endroits, étant déjà de son temps entre les mains de toutes sortes de personnes qui y ajoutaient, dit-il, et qui retranchaient tout ce que bon leur semblait, en sorte qu'il y avait, dit-il, autant d'exemplaires différents qu'il y avait de différentes copies : « *Chacun dans le monde se mêle de son métier, les artisans, les laboureurs, les maçons, les maréchaux, les charpentiers, les ouvriers en laine, les foulons et tous autres gens de métiers ne se mêlent de ces arts sans faire apprentissage de leurs métiers, mais l'art de lire, d'expliquer ou d'interpréter l'*Écriture sainte *est le seul art dont chacun veut se mêler. Les ignorants s'en mêlent comme les savants, des vieux radoteurs d'hommes, des vieilles jaqueuses de femmes et des babillards sophistes la déchirent tous les jours, et se mêlent de l'enseigner auparavant que de l'apprendre, et ce qui est encore plus honteux est que des femmes se mêlent de vouloir enseigner des hommes, et ont les uns et les autres la présomption de vouloir apprendre aux autres ce qu'ils n'entendent pas eux-mêmes.* » (Saint Jérôme, dans son *Épître à Paulin*). - « *Et d'autres qui, sous prétexte d'avoir étudié les sciences humaines et de savoir chatouiller les oreilles de leurs auditeurs de beaux discours, s'imaginent que tout ce qu'ils disent est la loi ou la parole même de Dieu, quoi qu'ils ne daignent apprendre ce que les prophètes ni ce que les apôtres ont pensé, mais savent seulement adapter ou appliquer à leur fantaisie des témoignages qui ne conviennent point au sujet, comme si c'était quelque grande merveille de cela et que ce ne fut pas au contraire un grand vice de corrompre ainsi les sentences de l'Écriture et de vouloir les tourner à sa fantaisie en leur donnant un sens forcé... Ce sont là des puérilités vaines et des momeries semblables à celles des joueurs de farces et de comédies. Enseigner ce que l'on ne sait pas, et ne même pas savoir que l'on ne le sait pas*[1]. » (*ibid.*)

---

[1] [« *Quod medicorum est promittunt me dici : tractant fabrilia fabri. Sola scripturarum ars est quant sibi passim omnes vindicant... Hanc garrula anus, hane delirus senex, hanc sophista verbosus, hanc universi praesumunt, lacerant, docent antequam discant ; et ne parum hoc sit, quadam facilitate verborum, immo cum audacia edisserunt aliis quod ipsi non intelligunt. Taceo de mei similibus, qui si forte ad* Scripturas sanctas *post saeculares litteras venerint, et sermone composito aures populi mulserint, quidquid dixerint, hoc legem Dei putant, nec scire dignantur quid Prophetae, quid Apostoli senserint, sed ad suum sensum incomposita aptant testimonia : quasi grande sit, et non vitiosissimum docendi genus, depravare sententias et ad voluntatem suam, Scripturam trahere repugnantem... Puerilia sunt haec et circulatorum ludo similia docere, quod ignores immo, ut cum stomacho loquar, ne hoc quidem scrire quod nescias.* »]

Et dans son *Prologue Galéate*, voici ce qu'il dit : « *Si la version des Septantes interprètes était encore pure et entière comme lesdits septantes interprètes l'ont traduite du grec en latin, que ce serait en vain que le saint Père le pape l'obligerait de faire une nouvelle version latine des mêmes livres, sur ceux qui sont écrits en hébreux, d'autant qu'il aurait été à propos et juste d'approuver par son silence ce qui aurait déjà été autorisé par l'usage dans le commencement de l'Église naissante. Mais que pour le présent y ayant autant de différents exemplaires qu'il y a de différentes régions, et que cette première et ancienne version est corrompue et falsifiée : pensez-vous, lui dit-il, qu'il ne tienne qu'à moi de choisir ou de discerner comme je voudrai, ce qui est vrai d'avec ce qui est faux ? Et qu'il ne tienne qu'à moi de fabriquer un nouvel ouvrage dans un vieux ? Pour n'en faire qu'un des deux ? Et m'exposer par là à la risée des Juifs, qui se moqueraient de moi en disant que ce serait vouloir, comme l'on dit, crever les yeux aux corneilles ! Certes, les apôtres et les évangélistes connaissaient la version des Septantes : d'où leur vient donc, dit-il, qu'ils allèguent ce qui n'est pas dans ces Septantes interprètes ? D'où cela leur vient-il*[2] *?* ». Et dans sa préface sur les *Paralipomènes à Domnion et à Rogatian*, voici ce qu'il dit : « *Ce livre est tellement corrompu dans les versions grecques et latines, que ce ne sont pas tant des noms hébreux que des noms barbares et inconnus que l'on y a mis, ce qu'il ne faut pas attribuer aux Septantes interprètes, qui étaient remplis du Saint-Esprit, mais à la faute des écrivains et des copistes qui n'écrivaient pas correctement et qui souvent de deux ou trois mots n'en faisaient qu'un en retranchant quelques syllabes du milieu, et souvent, au contraire, faisaient deux ou trois mots d'un seul parce qu'il était long à prononcer*[3] ». Et dans sa préface sur *Josué*, voici ce qu'il dit : « *Parmi les Latins il y a autant d'exemplaires que de volumes, chacun y ajoutant ou retranchant ce que bon lui semble, étant sûr, dit-il, que ce qui se contredit ne peut-être vrai. Quelle folie d'ajouter ce qui est faux après avoir dit ce qui est vrai*[4] ». Et dans sa préface sur *Job*, voici comme il parle : « *Mes chiens*, (c'était ainsi qu'il appelait ses ennemis), *que mes chiens apprennent et sachent donc que si j'ai travaillé à ce volume, ce n'a pas été pour blâmer l'ancienne version mais pour éclaircir par notre interprétation ce qu'il y avait d'obscur et ce qui avait été omis, ou même ce qui avait été vicié et corrompu par la faute des écrivains*[5] ».

---

2 [« *Si Septuaginta Interpretum pura, et ut ab eis in Graecum versa est, editio permanserit, superflue me, Chromati Episcoporum sanctissime atque doctissime, impelleres, tu Hebraea tibi volumina latino sermone transferrem. Quod enim semel aures hominum occupaverat, et nascentis Ecclesiae roboraverat fidem, justum erat etiam nostro silentio comprobari. Nunc vero, cum pro varietate régionum diversa ferantur exemplaria et germana illa, antiquaque translatio corrupta sit, atque violata : nostri arbitrii putas, aut et pluribus judicare quid verum sit, aut novum opus in veteri opere cudere, illudentibusque Judaeis, cornicum, ut dicitur, oculos figere... Certe Apostoli et Evangelistae, Septuaginta Interpretes noverant : et unde eis haec, quae in Septuaginta Interpretibus non habentur ?* »]

3 [« *Libere enim vobis loquor, ita in Graecis et in Latinis codicibus hic nominum liber vitiosus est, ut non tant Hebraea quant Barbara quaedam, et Sarmatica nomina conjecta arbitrandum sit. Nec hoc Septuaginta Interpretibus, qui in Spiritu sancto pleni, ea quae vera fuerunt transtulerant, sed scriptorum culpae adscribendum, dum de emendatis inemendate scriptitant : et saepe tria nomina subtractis e medio syllabis, in unum vocabulum cogunt, vel e regione unum nomen, propter latitudinem suam in duo vel tria vocabula dividunt. Sed et ipsae appelationes,* [*non homines*] *ut plerique existimant, sed urbes, et régiones et saltus, et provincias sortant, et oblique sub interpretatione et figura eorum, quaedam narrantur historiae.* »]

4 [« *Apud Latinos tot sunt exemplaria quot codices, et unus quisque pro arbitrio* [*suo*] *vel addiderit vel subtraxerit quod ei visum est, et utique non posset verum esse quod dissonat... quae* [*fuit*] *stultitia postquam vera dixerint, proferre quae falsa sunt ?* »]

5 [« *Audiant quapropter canes mei, idcirco me in hoc volumine laborasse non ut interprétationem antiquam reprehenderem sed ut ea quae in illa aut obscura sunt, aut omissa, aut certe scriptorum vitio depravata, manifestiora nostra interpretatione fierent... Quod si apud Graecos, post Septuaginta editionem jam Christi Evangelio coruscante, Judaeus Aquila et Symmachus ac Theodotio judaizantes haeretici, sunt recepti, qui multa misteria Salvatoris subdola interpretatione celarunt, et tamen habentur apud Ecclesias, et explanantur [ab] Ecclesiasticis viris, quanto magis ego Christianus...* »]

Et dans sa préface sur les *Évangiles au pape Damase*, voici ce qu'il dit : « *Il s'est certainement glissé un très grand abus dans nos volumes, en ce que là où sur un même sujet un évangéliste dit quelque chose de plus qu'un autre n'en dit, les traducteurs ou interprètes ont cru devoir ajouter ce qui manquait dans les autres et ont cru devoir corriger les autres sur le modèle de celui des quatre évangélistes qu'ils avaient lu le premier ; d'où il est arrivé que tout est mélangé parmi nous et qu'il y a dans saint Marc plusieurs choses qui sont de saint Luc et de saint Matthieu, et dans saint Matthieu plusieurs choses qui sont de saint Jean et de saint Marc ; et dans les autres, plusieurs choses qui sont particulières aux autres*[6] ».

Et enfin dans sa préface sur les *Psaumes*, voici ce qu'il en dit : « *Étant ci-devant à Rome, je commençai à corriger les* Psaumes *sur la version des Septantes, et j'en avais déjà corrigé une grande partie, quoique assez à la hâte. Mais parce que vous voyez encore, ô Paula et Eustochium, que ce livre est encore corrompu par la faute des écrivains et que l'ancienne erreur a prévalu, qu'elle a plus de vogue et de crédit que la nouvelle correction, vous m'obligez de faire comme si je cultivais de nouveau une terre qui aurait déjà été autrefois défrichée et labourée, et comme si j'en arrachais de nouveau les épines renaissantes, étant nécessaire, comme vous dîtes, de couper d'autant plus souvent les mauvaises herbes qu'elles croissent plus volontiers*[7] ».

Et touchant les livres de l'*Ancien Testament* en particulier, Esdras, prêtre de la loi, témoigne lui-même avoir corrigé et remis dans leur entier les prétendus sacrés livres de sa loi, qui avaient été, dit-il, en partie perdus et en partie corrompus. Il les distribua en vingt-deux livres, selon le nombre des lettres hébraïques, et composa plusieurs autres livres dont la doctrine ne devait se communiquer qu'aux seuls sages (*Esdras* IV-14 [8]).

Si ces livres ont été en partie perdus et en partie corrompus, comme le témoigne ledit Esdras, et comme le témoigne en tant d'endroits le docteur saint Jérôme, il n'y a donc certainement point de certitude sur ce qu'ils contiennent ; et quant à ce que le même Esdras dit les avoir corrigés et remis en leur entier par l'inspiration de Dieu même, il n'y a aucune certitude de cela, et il n'y a point d'imposteur qui n'en pourrait dire autant. (*Chroniques*, p. 162).

Tous les livres de la loi et des prophètes que l'on put trouver furent brûlés du temps d'Antiochus. Le *Talmud*, qui est regardé par les Juifs comme un livre saint et sacré — et qui contient toutes les lois et ordonnances divines, ensemble les sentences, et les dits, les plus notables des rabbins avec leur exposition tant sur les lois divines qu'humaines et infinis autres secrets et mystères de la langue hébraïque — est regardé par les chrétiens comme un livre farci de rêveries, de fables, d'impostures et d'impiétés.

---

6 [« *Magnus siquidem hic in nostris Codicibus error inolevit, dum quod in eadem re alius evangelista plus dicit, in alio quia minus putaverint, addiderunt. Vel dum eumdem sensum alius aliter expressit, ille qui unum e quatuor [primum] legerat, ad ejus exemplum caeteros quoque existimaverit emendandos. Unde accidit ut apud nos mixta sint omnia, et in Marco plura Lucae atque Matthaei. Rur sum, in Matthaeo plura Joannis et Marci, et in caeteris reliquorum quae aliis propria sunt, inveniantur.* »]

7 [« *Psalterium Romae dudum positus emendaram, et juxta Septuaginta Interpretes, licet cursim, magna tamen ex parte correxeram. Quod quia rursum videtis, ô Paula et Eustochium, scriptorum vitio depravatum, plusque antiquum errorem, quam novam emendationem valere, me cogitis, ut veluti quodam novali, scissum jam arvum exerceam, ut obliquis sulcis renascentes spinas eradicem, aequum esse dicentes, ut quod crebro male pullulat, crebrius succidatur.* »]

8 [Esdras ne comprend que deux livres dans *La Bible*, le second étant parfois appelé *Néhémie* ou *Néhémias*. Il a été composé vers la fin du IVe siècle ou au début du IIIe avant J.C.. Il a pour sujet le retour des Juifs à Jérusalem après un demi-siècle d'exil.]

En l'année 1559 furent brûlés à Rome, par le commandement des inquisiteurs de la foi, douze mille de ces *Talmuds* trouvés en une bibliothèque de Crémone (*Dictionnaire historique*).

Les pharisiens, qui faisaient parmi les Juifs une fameuse secte, ne recevaient que les cinq livres de Moïse et rejetaient tous les prophètes. Parmi les chrétiens, Marcion et ses sectateurs rejetaient les livres de Moïse et les prophètes, et introduisaient d'autres écritures à leur mode. Carpocratès et ses sectateurs en faisaient de même, rejetaient tout l'*Ancien Testament* et maintenaient que Jésus-Christ n'était qu'un homme comme les autres. Les marcionites et les sévériens réprouvaient aussi tout l'*Ancien Testament* comme mauvais, et rejetaient aussi la plus grande partie des quatre *Évangiles* et les *Épîtres* de saint Paul. Les ébionites n'admettaient que le seul *Évangile* de saint Matthieu, rejetant les trois autres, et les *Épîtres* de saint Paul. Les marcionites publiaient un *Évangile* sous le nom de saint Mathias pour confirmer leur doctrine.

Pareillement, les apostoliques introduisaient d'autres *Écritures* pour maintenir leurs erreurs, et pour cet effet se servaient de certains *Actes* qu'ils attribuaient à saint André et à saint Thomas. Les manichéens écrivirent un *Évangile* à leur mode et rejetaient les écrits des prophètes et des apôtres (*Chronique*, p. 287 [9]). Les élésaïtes débitaient un certain livre qu'ils disaient être venu du ciel et tronçonnaient les autres *Écritures* à leur fantaisie (*Nicéphore*, tome V, chap. 24 [10]).

Origène lui-même, avec tout son grand esprit, ne laissait pas que de corrompre les *Écritures*, et forgeait, dit-on, à tout coup des allégories hors de propos et se détournait par ce moyen à tout coup du vrai sens des prophètes et des apôtres, et même avait corrompu quelqu'un des principaux points de la doctrine. Ses livres sont maintenant mutilés et falsifiés, et ne sont plus que pièces cousues et ramassées par d'autres qui sont venus depuis, et aussi y rencontre-t-on des erreurs et des fautes manifestes (*Chronique*, p. 335). Les alogiens attribuaient à l'hérétique Cérinthus l'*Évangile* et l'*Apocalypse* de saint Jean, ce pourquoi ils les rejetaient ; les hérétiques de nos derniers siècles rejettent comme apocryphes plusieurs livres que nos catholiques romains regardent comme saints et sacrés, comme sont les *Livres* de Tobie, de Judith, d'Esther, de Baruch, le *Cantique des trois enfants dans la fournaise*, *L'Histoire de Susanne*, et celle de *L'Idole de Bel*, la *Sagesse* de Salomon, l'*Ecclésiaste*, le 1er et le 2e [livre] des *Macchabées*, lesquels livres sont regardés comme apocryphes par nos derniers hérétiques, et sont regardés comme saints et sacrés par nos catholiques romains[11].

À ces livres incertains et douteux, on pourrait encore ajouter plusieurs autres d'aussi peu de valeur que l'on attribuait autrefois aux autres apôtres, comme sont par exemple : les *Actes* de saint Thomas, ses *Circuites*, son *Évangile* et son *Apocalypse*. Pareillement l'*Évangile* de saint Barthélemy, celui de saint Mathias, celui de saint Jacques, celui de saint Pierre et ceux des autres apôtres, comme aussi les *Gestes* de saint Pierre, son *Livre de la Prédication*, celui de son *Apocalypse* et celui du *Jugement*. Comme aussi encore celui de *L'Enfance du Sauveur* et plusieurs autres de semblable farine, qui sont tous rejetés comme apocryphes par les catholiques romains, par le pape Gélase et par les saints pères.

Cela étant ainsi, comme nos christicoles eux-mêmes ne sauraient le nier, il est constant, clair et évident qu'il n'y a aucun fondement ni aucune apparence de certitude touchant l'autorité que l'on prétend donner à ces livres, ni touchant la

---

9 [Ouvrage d'Eusèbe de Césarée.]
10 [Nicéphore Calliste, moine grec du XIVe siècle, auteur d'une *Histoire ecclésiastique*.]
11 [Ces livres sont rejetés par les protestants.]

vérité des faits qui y sont rapportés ; et s'il n'y a aucun fondement ni aucune apparence de certitude sur ce sujet, il est constant, clair et évident que les prétendus miracles qui y sont rapportés ne peuvent servir de preuves ni de témoignages assurés de la vérité d'aucune religion.

Et ce qui confirme d'autant plus cette vérité est que ceux-là mêmes qui maintiennent le plus fortement l'autorité divine de ces prétendus saints et sacrés livres et qui soutiennent le plus fortement la vérité de ces prétendus miracles qui y sont rapportés, sont obligés de reconnaître et d'avouer eux-mêmes qu'ils n'auraient aucune certitude de l'autorité divine de leurs livres, ni de la vérité des faits qui y sont contenus, si leur foi, comme ils disent, ne les en assurait et ne les obligeait absolument de le croire ainsi. Or, cette foi étant, comme j'ai dit, une créance aveugle des choses que l'on ne voit point et que l'on ne connaît point, elle est, comme j'ai dit aussi, un principe d'erreurs, d'illusions et d'impostures, de sorte que les susdits prétendus miracles et les susdits prétendus saints et sacrés livres n'ayant, de l'aveu même de ceux qui les soutiennent, aucune autre certitude de vérité que celle que l'on croit qu'ils ont par une créance aveugle qui est un principe d'erreurs, d'illusions et d'impostures — il est constant, clair et évident qu'ils ne peuvent servir de témoignage certain et assuré de la vérité d'aucune religion.

XVI

Les prétendues *Écritures saintes* ne portent en elles-mêmes aucun caractère d'érudition ni de sagesse plus qu'humaine

AIS VOYONS UN PEU SI CES PRÉTENDUS *SAINTS ET DIVINS LIVRES* portent en eux-mêmes quelques caractères particuliers de divinité, comme par exemple, d'érudition, de science, de sagesse et de sainteté ou de quelque autre perfection qui ne puisse convenir qu'à Dieu, et si les prétendus miracles qui y sont rapportés s'accordent parfaitement avec ce que l'on devrait penser de la grandeur, de la bonté, de la sagesse et de la justice infinie d'un Dieu tout-puissant et infiniment parfait. Car il n'est pas à croire que des livres qui auraient véritablement été faits par la direction ou par l'inspiration d'un dieu ne dussent contenir une science, une sagesse et une érudition très parfaite ; ou, au moins, il n'est pas à croire que l'on y trouverait les mêmes défauts, les mêmes erreurs et les mêmes imperfections qui se trouvent ordinairement dans les autres livres, soit par la négligence, soit par l'ignorance ou par l'insuffisance des hommes qui en sont les auteurs.

Pareillement, il n'est pas à croire que les miracles qui seraient rapportés dans ces livres ne dussent pas s'accorder et être entièrement convenables avec ce que l'on devrait penser de la grandeur, de la bonté, de la justice et de la sagesse infinie d'un dieu qui les aurait faits, car il est assez clair et évident qu'il ne faut pas attribuer à un être infiniment parfait des choses qui ne seraient pas convenables à la souveraine perfection de sa nature ni à la souveraine perfection de sa volonté.

Or, il est clair et évident que les susdits prétendus saints et divins livres ne portent en eux-mêmes aucun caractère particulier de divinité et ne portent aucun caractère d'érudition, ni de science, ni de sagesse, ni de sainteté, ni d'aucune autre perfection que l'on puisse dire ne pouvoir venir que d'un dieu. Bien loin de cela, on y trouve manifestement les mêmes défauts, les mêmes erreurs et les mêmes imperfections qui se trouvent ordinairement dans les autres livres par la négligence, par l'ignorance et par l'insuffisance des hommes qui en sont les auteurs.

Par conséquent, il n'y a point d'apparence que ces sortes de livres viennent véritablement de Dieu, ni qu'ils aient véritablement été faits par une inspiration particulière de son esprit. Pareillement, les prétendus miracles qui y sont rapportés ne s'accordent nullement avec ce que l'on doit penser de la grandeur, de la bonté, de la justice et de la sagesse infinie d'un dieu qui les aurait faits. Donc, il ne faut pas les attribuer à la toute-puissance d'un dieu, ni croire qu'il les ait aucunement faits.

Premièrement, pour ce qui est des susdits prétendus saints et divins livres, dont j'ai dit qu'ils ne portent en eux-mêmes aucun caractère ni aucune marque d'autorité ni d'inspiration divine, il est facile à toute personne tant soit peu éclairée de s'en convaincre soi-même : il n'y a qu'à les lire et on verra, comme j'ai dit, qu'il n'y a aucune érudition, aucun fond de science, aucune pensée sublime ni aucune autre production d'esprit qui passe les forces naturelles et ordinaires de l'esprit humain.

Au contraire, on n'y verra *d'un côté* que des histoires ou narrations fabuleuses, comme sont celle de la prétendue création du monde, celle de la formation et de la multiplication des prétendus premiers hommes, celle d'un prétendu paradis terrestre, celle d'un serpent qui parlait, qui raisonnait, et qui était même plus fin et plus rusé que l'homme, celle d'une ânesse qui parlait et qui reprenait son maître de ce qu'il la maltraitait mal à propos, celle d'un prétendu déluge universel et d'une arche où des animaux de toutes espèces étaient renfermés, celle de la confusion des langues et de la division des nations, sans parler de la quantité d'autres vains récits particuliers sur des sujets vains, bas et frivoles et que des auteurs graves mépriseraient de rapporter — lesquelles histoires ou narrations n'ont certainement pas moins l'air de fables que celles que l'on a inventées sur l'industrie de Prométhée, sur la boîte de Pandore ou sur la guerre des géants contre les dieux, et plusieurs autres semblables que les anciens poètes ont inventées pour amuser les hommes de leur temps.

D'un autre côté, on n'y verra qu'un mélange de quantité de lois et d'ordonnances ou de pratiques vaines et superstitieuses touchant les sacrifices et les purifications de l'ancienne loi et touchant le vain discernement des animaux, dont elle suppose que les uns sont purs et les autres impurs et immondes, lesquelles lois et ordonnances ne sont pas plus respectables ni moins vaines et superstitieuses que celle des nations les plus idolâtres. On n'y verra encore que de simples histoires vraies ou fausses de plusieurs rois, de plusieurs princes ou de plusieurs autres particuliers qui auront bien ou mal vécu et qui auront fait quelques belles ou quelques mauvaises actions, parmi quantité d'autres actions basses ou indifférentes ou frivoles qui y sont rapportées aussi, pour lesquelles histoires faire comme elles sont rapportées dans les susdits prétendus saints livres, tant de l'*Ancien* que du *Nouveau Testament*, il est visible qu'il ne fallait pas pour cela avoir un grand génie, et par conséquent, qu'il n'était pas pour cela besoin d'avoir des révélations ou des inspirations divines. Ce n'est pas faire honneur à un dieu que de vouloir le faire auteur de tant de si basses, de tant de si sottes et de tant de si vaines et si ridicules narrations ; il s'amuserait à bien peu de chose s'il s'amusait à révéler sérieusement des choses si vaines, si frivoles et si ridicules qu'il y en a.

Enfin, on ne verra dans les susdits prétendus saints et sacrés livres, que les discours, la conduite et les actions ou les manières d'agir et de parler de ces tant renommés et fameux prophètes, qui se disaient tout particulièrement inspirés et envoyés de Dieu. On y verra leurs manières d'agir et de parler, leurs songes, leurs illusions et leurs rêveries, et il sera facile de juger par leurs discours et par leurs manières d'agir qu'ils ressemblaient beaucoup plus à des visionnaires et à des fanatiques qu'à des personnes sages et éclairées. Quoiqu'il y ait cependant dans quelques-uns des susdits livres plusieurs bons enseignements et plusieurs belles et bonnes maximes de morale, comme dans les *Proverbes* de Salomon, dans le livre de la *Sagesse* et dans l'*Ecclésiaste* — mais rien, nulle part, qui surpasse la portée et la capacité de l'esprit humain ni de la sagesse humaine. Bien loin de

cela, on voit ordinairement qu'il y a beaucoup plus d'esprit, plus de politesse, plus de science, plus d'éloquence, plus d'ordre, plus de clarté, plus de suite, plus d'exactitude et même plus de sages et plus de solides instructions dans les livres des philosophes, des historiens et des orateurs profanes, que dans aucun de ces prétendus saints et sacrés livres, tant de l'*Ancien* que du *Nouveau Testament*, dont la principale sagesse ne consiste qu'à faire croire pieusement des erreurs et à faire religieusement observer de vaines superstitions. De sorte que sans parler en particulier de plusieurs graves auteurs qui ont composé quantité de livres, tant sur les sciences humaines que sur le bon règlement des mœurs, et qui sont pleins de beaux exemples et pleins de bon avis et de bonnes instructions, je crois pouvoir dire que quand il n'y aurait, par exemple, que les *Fables* d'Ésope, elles sont certainement beaucoup plus ingénieuses et plus instructives que ne le sont toutes ces basses et grossières paraboles qui sont rapportées dans les prétendus *saints Évangiles*.

XVII

Contradictions dans les *Évangiles*



AIS CE QUI FAIT ENCORE D'AUTANT PLUS CLAIREMENT VOIR QUE ces sortes de livres ne peuvent venir d'aucune inspiration divine, c'est qu'outre la grossièreté et la bassesse du style dont les *Évangiles* sont composés, et outre le défaut d'ordre et de suite qu'il y a dans la narration des faits particuliers qui y sont rapportés, et qui y sont très mal circonstanciés, on ne voit point que leurs auteurs s'accordent bien les uns avec les autres, puisque les uns rapportent leurs histoires d'une façon, les autres d'une autre. On voit même qu'ils se contredisent manifestement les uns les autres en plusieurs choses, ce qui fait manifestement voir qu'ils n'étaient pas inspirés de Dieu, et qu'ils n'avaient pas même assez de lumières ni assez de talents naturels pour savoir bien rédiger une histoire. Voici quelques exemples des contrariétés et des contradictions qui se trouvent entre eux.

1- L'évangéliste saint Matthieu fait descendre Jésus-Christ du roi David par son fils Salomon, et par tous les descendants dudit Salomon jusqu'à Joseph, père au moins putatif de ce Jésus-Christ. (*Matthieu* I-1 [1]). Et l'évangéliste saint Luc le fait descendre du même roi David par son fils Nathan et par tous les descendants dudit Nathan jusqu'au dit Joseph. (*Luc* III-31 [2]). En quoi il y a contrariété et contradiction manifeste, car il est clair et évident que si ce Joseph et Jésus-Christ sont descendus de David par son fils Salomon et par tous les descendants dudit Salomon, ils ne peuvent être descendus encore du même David par son autre fils Nathan, ni par tous les descendants dudit Nathan, qui sont manifestement tous autres que les descendants de Salomon. D'ailleurs, de quoi sert à ces évangélistes de faire la généalogie de ce Joseph et de la faire descendre du roi David pour montrer que Jésus-Christ serait fils de ce David, puisque ce Jésus-Christ ne serait pas véritablement fils de ce Joseph qui pourrait être descendu de David. Il est manifeste que ni l'un ni l'autre de ces deux évangélistes ne peut prouver que Jésus-Christ aurait été fils de ce David, qu'autant qu'il aurait été fils de ce Joseph que ces évangélistes font descendre de David, quoique par différente voie. Or, nos christicoles ne veulent pas que leur divin Jésus-Christ ait été véritablement fils de ce Joseph ; ainsi, ce serait mal à propos que ces évangélistes auraient fait la généalogie de ce Joseph pour montrer faussement que Jésus-Christ aurait été fils de ce David ; ou si l'une ou l'autre de ces deux généalogies prouve qu'il ait véritablement été fils de David, il faut reconnaître aussi qu'il était véritablement fils de ce Joseph ; en quoi il paraît manifestement encore qu'il y a de l'erreur de part ou d'autre. Mais quoi ! C'est sans doute de la vanité de ces généalogies-là

---

1 [« Livre de la généalogie de Jésus-Christ, *fils de David*, fils d'Abraham. »]

2 [La généalogie de Jésus qui débute par *Luc* III-23 (« Jésus avait environ trente ans lorsqu'il commença à exercer son ministère... ») aboutit en effet à *Luc* III-31 : « Qui fut fils de Méléa, qui fut fils de Menna, qui fut fils de Mathatha, qui fut fils de Nathan, qui fut *fils de David.* » La contradiction soulevée par Meslier est flagrante.]

même dont parle leur saint Paul lorsqu'il dit à son disciple Timothée qu'il ne faut point s'arrêter à des fables ni à des généalogies qui n'ont point de fin et qui sont plutôt un sujet de dispute que d'édification. ([*Première Épître de saint Paul à*] *Timothée* I-4 [3]), et lorsqu'il dit à son autre disciple, Tite, « *qu'il faut fuir les questions impertinentes et les vaines généalogies, les disputes et les contestations sur la loi comme étant vaines et inutiles.* » ([*Épître de saint Paul à*] *Tite* III-9 [4]).

2- Il y a contrariété et contradiction dans ce qu'ils disent touchant ce qui arriva ou touchant ce qui se fit peu de temps après la naissance de Jésus-Christ, car l'évangéliste Matthieu dit qu'aussitôt après sa naissance, le bruit s'étant répandu dans la ville de Jérusalem qu'il était né un nouveau roi des Juifs et que des magiciens l'étant venu chercher pour l'adorer, le roi Hérode, craignant que ce prétendu nouveau roi ne lui ôtât quelque jour la couronne, fit égorger et massacrer tous les enfants nouvellement nés depuis deux ans dans tous les environs de Bethléem, où on lui avait dit que ce prétendu nouveau roi devait naître, et que Joseph et Marie, mère de Jésus, ayant été avertis en songe par un ange de ce mauvais dessein que le roi Hérode avait de faire mourir leur enfant, ils s'enfuirent incontinent en Égypte, où ils demeurèrent, dit cet évangéliste, jusqu'à la mort de ce roi, qui n'arriva que plusieurs années après. (*Matthieu* II[5]).

Au contraire de cela, l'évangéliste Luc marque expressément que ce Joseph et la mère de Jésus demeurèrent paisiblement durant six semaines dans l'endroit où leur enfant Jésus fut né (*Luc*, II), qu'il y fut circoncis suivant la loi des Juifs huit jours après sa naissance, et que lorsque le temps prescrit par la loi pour la purification de sa mère fut accompli, elle et Joseph, son mari, le portèrent à Jérusalem pour le présenter à Dieu dans son temple, et pour offrir en même temps en sacrifice ce qui était ordonné par la susdite loi de Dieu (*ibid.*, II-22 [6]).

Après quoi, suivant ce que dit le même évangéliste, Joseph et Marie, mère de Jésus, s'en retournèrent en Galilée dans leur ville de Nazareth, où leur enfant Jésus croissait tous les jours en grâce et en sagesse, et que son père et sa mère allaient tous les ans à Jérusalem au jour solennel de leur fête de Pâques.

---

[3] [« Et de ne se point amuser à des fables et à des généalogies sans fin, qui servent plus à exciter des disputes qu'à fonder par la foi l'édifice de Dieu. »]

[4] [*Stultas autem quaestiones et genealogias, et pugnas legis devita ; sunt enim inutiles, et vanae.* [: « Mais fuyez les questions impertinentes, les généalogies, les disputes et les contestations de la loi, parce qu'elles sont vaines et inutiles. »]

[5] [Il s'agit de *Matthieu* II-13 à II-21 : (II-13) : « Lorsque [les mages] furent partis, un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, et dit : Lève-toi, prends le petit enfant et sa mère, fuis en Égypte, et restes-y jusqu'à ce que je te parle ; car Hérode cherchera le petit enfant pour le faire périr. » (II-14) : « Joseph se leva, prit de nuit le petit enfant et sa mère, et se retira en Égypte. » (II-15) : « Il y resta jusqu'à la mort d'Hérode afin que s'accomplît ce que le Seigneur avait annoncé par le prophète : J'ai appelé mon fils hors d'Égypte. » (II-16) : « Alors Hérode, voyant qu'il avait été joué par les mages, se mit dans une grande colère, et il envoya tuer tous les enfants de deux ans et au-dessous qui étaient à Bethléem et dans tout son territoire, selon la date dont il s'était soigneusement enquis auprès des mages. » (II-17) : « Alors s'accomplit ce qui avait été annoncé par Jérémie, le prophète : » (II-18) : « On a entendu des cris à Rama des pleurs et de grandes lamentations : Rachel pleure ses enfants, et n'a pas voulu être consolée, parce qu'ils ne sont plus. » (II-19) : « Quand Hérode fut mort, un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph en Égypte, » (II-20) : « et dit : lève-toi, prends le petit enfant et sa mère, et va dans le pays d'Israël, car ceux qui en voulaient à la vie du petit enfant sont morts. » (II-21) : « Joseph se leva, prit le petit enfant et sa mère, et alla dans le pays d'Israël. »]

[6] [Il s'agit de *Luc*, II-21 à II-23 : (II-21) : « Le huitième jour auquel l'enfant devait être circoncis étant arrivé, on lui donna le nom de Jésus, nom qu'avait indiqué l'ange avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère. » (II-22) : « Et quand les jours de leur purification furent accomplis, selon la loi de Moïse, Joseph et Marie le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, » (II-23) : « suivant ce qui est écrit dans la loi du Seigneur : tout mâle premier-né sera consacré au Seigneur » (II-24) : « et pour offrir en sacrifice deux tourterelles ou deux jeunes pigeons, comme cela est prescrit dans la loi du Seigneur. » La contradiction soulevée par Meslier avec *Matthieu* est flagrante.]

(*ibid.*, II-51 [7]) ; si bien que cet évangéliste ne fait nulle mention de leur fuite en Égypte, ni de la susdite cruauté du roi Hérode envers les enfants de la province de Bethléem. Par où il est clair et évident qu'il y a de la contrariété et de la contradiction dans ce que disent ces deux évangélistes, et non seulement en ce que l'un dit de la cruauté d'Hérode et de la fuite de Joseph et de Marie en Égypte avec leur enfant Jésus, et que l'autre n'en parle aucunement — mais aussi parce qu'il faut nécessairement que l'une ou l'autre de ces deux narrations soit fausse puisqu'il ne se peut pas faire que Joseph et Marie soient retournés si paisiblement en leur ville de Nazareth et qu'ils soient allés tous les ans à Jérusalem à la fête solennelle de Pâques, comme l'un le dit, et qu'ils aient été obligés de s'enfuir en Égypte et d'y faire un si long séjour, comme l'autre le dit.

À l'égard de la cruauté du roi Hérode envers les enfants de Bethléem et des environs, comme les historiens de ce temps-là n'en parlent point, que [Flavius] Josèphe même, fameux historien juif, n'en parle aucunement — quoiqu'il décrive assez particulièrement la vie et les méchancetés de ce roi — que les autres évangélistes même n'en font point mention dans leurs *Évangiles*, il y a tout sujet de croire que ce qui en est rapporté dans l'*Évangile* de saint Mathieu n'est qu'une imposture, et que ce qui est dit de la fuite en Égypte n'est qu'un mensonge, car il n'est pas croyable que Josèphe, historien juif qui a blâmé et décrit les vices et les méchancetés de ce roi Hérode, eût passé sous silence une action si noire et si détestable que celle de faire inhumainement massacrer tant de petits innocents, si ce que cet évangéliste en dit eût été véritable[8].

3- Il y a de la contrariété et de la contradiction entre les susdits évangélistes sur la durée du temps de la vie publique de Jésus-Christ, car suivant ce que disent les trois premiers évangélistes, il ne pourrait y avoir eu guère plus de trois mois depuis son baptême jusqu'à sa mort, en supposant qu'il avait trente ans ou près de trente ans lorsqu'il fut baptisé par saint Jean, comme il est marqué dans l'*Évangile* de saint Luc (*Luc* III [9]), et qu'il est né le vingt-cinq décembre, suivant l'opinion communément reçue parmi nos christicoles. Car depuis ce baptême — qui fut l'an quinzième de l'empire de Tibère César et l'année qu'Anne et Caïphe étaient grands prêtres — jusqu'au premier Pâques suivant, qui était dans le mois de mars, il n'y avait qu'environ trois mois ; et suivant ce que disent les susdits trois premiers évangélistes (*Luc* III-31 [10]), il fut crucifié la veille du premier Pâques suivant après son baptême, et la première fois qu'il vint à Jérusalem avec ses disciples, comme il est marqué dans les susdits évangélistes. Car tout ce qu'ils disent de son baptême, de ses voyages, de ses prédications, de ses miracles et de sa mort et passion, se doit nécessairement rapporter à la même année de son

---

7 [Il s'agit en réalité de *Luc* II-39 à 42 : « Lorsqu'ils eurent accompli tout ce qu'ordonnait la loi du Seigneur, Joseph et Marie retournèrent en Galilée, à Nazareth, leur ville. » (II-39). « Or, l'enfant croissait et se fortifiait. Il était rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était sur lui. » (II-40). « Les parents de Jésus allaient chaque année à Jérusalem, à la fête de Pâque. » (II-41). « Lorsqu'il fut âgé de douze ans, ils y montèrent, selon la coutume de la fête. » (II-42).]

8 [Flavius Josèphe ne mentionne jamais, en effet, le massacre des Innocents, alors qu'il rapporte de nombreuses cruautés de son fait.]

9 [*Luc* III-21 à 23 : « : « Tout le peuple se faisant baptiser, Jésus fut aussi baptisé ; et pendant qu'il priait, le ciel s'ouvrit, » (III-21) « et le saint Esprit descendit sur lui sous une forme corporelle, comme une colombe. Et une voix fit entendre du ciel ces paroles : Tu es mon fils bien-aimé ; en toi j'ai mis toute mon affection. » (III-22). « Jésus avait environ trente ans lorsqu'il commença son ministère, étant, comme on le croyait, fils de Joseph, fils d'Héli... » (III-23).]

10 [Il s'agit en réalité de *Luc* XXII-1, 2 : « La fête des pains sans levain, appelée la Pâque, approchait. » (XXII-1). « Les principaux sacrificateurs et les scribes cherchaient les moyens de faire mourir Jésus ; car ils craignaient le peuple. » (XXII-2).]

baptême puisque ces évangélistes ne parlent d'aucune autre année suivante, et qu'il paraît même, par la narration qu'ils font de ses actions, qu'il les a toutes faites immédiatement après son baptême et consécutivement les unes après les autres et en fort peu de temps, pendant lequel temps on ne voit qu'un seul intervalle de six jours avant sa transfiguration, pendant lesquels six jours on ne voit pas ce qu'il a fait, ni qu'il ait fait aucune chose. Par où l'on voit clairement qu'il n'aurait vécu après son baptême qu'environ trois mois, desquels trois mois si l'on vient à retrancher six semaines de quarante jours et de quarante nuits qu'il passa dans le désert immédiatement après son baptême, il s'en suivra que le temps de sa vie publique, depuis ses premières prédications jusqu'à sa mort, n'aura duré qu'environ six semaines. (*Matthieu* XVII-1 [11], *Marc* IX-1 [12], *Luc* IX-28 [13]). Et suivant ce que Jean l'évangéliste marque, il aurait, comme on le prétend, duré au moins trois ans et trois mois, puisqu'il paraît par la lecture de l'*Évangile* de cet apôtre, qu'il aurait été pendant le cours de sa vie publique trois ou quatre fois à Jérusalem à la fête solennelle de Pâques, qui n'arrivait cependant qu'une seule fois l'an. En quoi il est constant qu'il y a contrariété et contradiction visible, car s'il est vrai, comme les autres évangélistes le marquent — « *Le lendemain, qui était le jour d'après celui du sabbat...* » (*Matthieu* XXVII-62 [14]) - « C'était le jour de la préparation, c'est-à-dire] *la veille du jour du sabbat...* » (*Marc* XV-42 [15]) - « [Or ce jour était celui de la préparation, et] *le jour du sabbat allait commencer.* » (*Luc* XXIII-54 [16]) — qu'il a été crucifié la veille du premier Pâques après son baptême, qui était, comme ils marquent, la quinzième année de l'empire de Tibère César et l'année qu'Anne et Caïphe étaient souverains sacrificateurs ou grands prêtres — il est faux qu'il ait été trois ou quatre fois depuis son baptême à Jérusalem à la fête solennelle de Pâques, puisque cette fête n'arrivait, comme je viens de dire, qu'une seule fois l'an. Ou s'il est vrai qu'il y ait été trois ou quatre fois depuis son baptême — comme Jean l'évangéliste semble le marquer (*Jean* II-13 [17] et XV-1[18], et VI-4 [19], et VII-2 et 10 [20], et XI-55 [21], et XII-12 [22]) et comme nos christicoles le prétendent ordinairement — il est faux qu'il n'aurait vécu que trois mois après son baptême, comme les trois premiers évangélistes le témoignent. Si l'on dit que ces trois premiers évangélistes ne parlent effectivement que d'une seule année mais qu'ils ne marquent pas distinctement les autres années qui se sont écoulées depuis son baptême, ou que

---

11 [« Six jours après, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques, et Jean, son frère, et il les conduisit à l'écart sur une haute montagne. »]

12 [Il s'agit de *Marc* IX-2 : « Six jours après, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et il les conduisit seuls à l'écart sur une haute montagne. Il fut transfiguré devant eux. »

13 [« Environ huit jours après qu'il eut dit ces paroles, Jésus prit avec lui Pierre, Jean et Jacques, et il monta sur la montagne pour prier. »]

14 [« *Altera autem die, quae est post parasceven...* »]

15 [« *Quia parasceve erat....* »

16 [« *Et erat dies parasceves...* »]

17 [« Car la Pâque des Juifs étant proche, Jésus s'en alla à Jérusalem. »]

18 [*Jean* XV-1 dit : « Je suis la vraie vigne et mon père est le vigneron. » Meslier cite en réalité *Jean* XIII-1 : « Avant la fête de Pâque, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son père... »]

19 [« Jésus monta donc sur une montagne et s'y assit avec ses disciples. Or le jour de Pâque, qui était la grande fête des Juifs, était proche. »]

20 [« Mais la fête des Juifs, appelée celle des Tabernacles, était proche. | Il alla lui-même à la fête, non pas publiquement mais comme pour se cacher. »]

21 [« Or la Pâque des Juifs était proche, et plusieurs de ce quartier-là étant allés à Jérusalem pour se purifier... »]

22 [« Le lendemain, une grande quantité de peuple, qui était venu pour la fête, ayant appris que Jésus venait à Jérusalem... »]

Jean l'évangéliste n'entend véritablement parler que d'un seul Pâques, quoiqu'il semble qu'il parle de plusieurs, et que ce n'est que par anticipation qu'il dit et qu'il répète plusieurs fois que la fête de Pâques des Juifs était proche et que Jésus-Christ alla à Jérusalem — et par conséquent, qu'il n'y a qu'une contrariété et une contradiction seulement apparente sur ce sujet entre les susdits évangélistes, je le veux bien ; mais il est constant que cette contrariété ou contradiction apparente ne viendrait que de ce qu'ils ne s'expliquent pas assez bien et qu'ils ne marqueraient pas suffisamment toutes les circonstances qui seraient ou qui auraient été à remarquer dans le récit qu'ils font de leurs histoires. Mais soit qu'ils se contredisent véritablement ou soit qu'ils ne s'expliquent pas suffisamment dans le récit de leurs histoires, il y a toujours lieu de tirer cette conséquence : qui est qu'ils n'étaient donc pas inspirés de Dieu lorsqu'ils ont écrit leurs histoires. Car s'ils eussent été pour lors véritablement inspirés de Dieu, ils ne se seraient pas contredits les uns aux autres et ils auraient tous eu assez d'esprit et assez de lumières pour bien s'expliquer et pour marquer suffisamment de suite et par ordre toutes les circonstances et toutes les particularités de leurs histoires, sans en omettre aucune des principales et sans en confondre ou pervertir l'ordre, comme ils ont fait en plusieurs rencontres. On ne peut nier même qu'ils ne se contredisent encore en plusieurs autres occasions.

1- Ils se contredisent d'abord sur la première chose qu'ils disent que Jésus-Christ fit incontinent après son baptême, car les trois premiers évangélistes (*Matthieu* IV-1 [23] ; *Marc* I-12 [24] ; *Luc* IV-2 [25]) disent qu'il fut aussitôt après son baptême transporté par l'esprit de Dieu dans un désert où il jeûna pendant quarante jours et quarante nuits, et qu'il y fut par plusieurs fois tenté par le diable. Et suivant ce que dit Jean l'évangéliste (*Jean* II-11 [26]), il partit deux jours après son baptême pour aller en Galilée, à plus de trente lieues de là où il était, et que trois jours après son départ il se trouva à des noces qui se faisaient en Cana de Galilée, où il fit, dit-il, son premier miracle en y changeant l'eau en vin.

Voilà une contrariété et une contradiction assez manifeste, car s'il jeûnait véritablement dans un désert, il n'est pas à croire qu'il aurait été en même temps à plus de trente lieues de là dans un festin de noces. Ou s'il était véritablement pour lors dans un festin de noces, il n'est pas à croire qu'il aurait été en même temps à plus de trente lieues de là, jeûnant dans un désert.

2- Ils se contredisent sur le lieu de sa première retraite après sa sortie du désert ; car Matthieu l'évangéliste (*Matthieu* IV-13 [27]) dit qu'il s'en vint en Galilée et que, laissant la ville de Nazareth, il vint demeurer à Capharnaüm, ville maritime. Et Luc l'évangéliste dit qu'il vint d'abord à Nazareth, et qu'ensuite il vint à Capharnaüm. (*Luc* IV-16 [28]).

---

[23] [« Alors Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert pour y être tenté du Diable. »]

[24] [*Marc* I-9 : « En ce même temps Jésus vint de Nazareth, qui est en Galilée, et fut baptisé par Jean dans le Jourdain. | *Marc* I-12 : « Aussitôt après, l'Esprit le poussa dans le désert. »]

[25] [*Luc* IV-1 : « Jésus, étant plein du saint Esprit, revint des bords du Jourdain et il fut poussé par l'Esprit dans le désert. | *Luc* IV-2 : « Il y demeura quarante jours et il y fut tenté par le Diable. Il ne mangea rien pendant tout ce temps-là ; et lorsque ces jours furent passés, il eut faim. »]

[26] [*Jean* I-35 : « Le lendemain [du baptême de Jésus] Jean était encore là avec deux de ses disciples. » | *Jean* II-1 : « Deux jours après, il se fit des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus y était. » | Jean, II-11 : « Ce fut là le premier miracle de Jésus, qui fut fait à Cana en Galilée... »]

[27] [« Et quittant la ville de Nazareth, il vint demeurer à Capharnaüm, ville maritime sur les confins de Zabulon et de Nephtali. »]

[28] [« Étant venu à Nazareth où il avait été élevé, il entra, selon sa coutume, le jour du sabbat dans la synagogue, et il se leva pour lire. »]

3- Ils se contredisent sur le temps et sur la manière dont ses apôtres se mirent à sa suite, car les trois premiers évangélistes disent que Jésus-Christ passant sur le bord de la mer de Galilée vit Simon et André, son frère, qui pêchaient sur ladite mer, et qu'un peu plus loin il vit Jacques et Jean, son frère, avec leur père Zébédée, qui raccommodaient leurs filets, parce qu'ils étaient aussi pêcheurs, et que les ayant appelés, ils laissèrent incontinent leurs filets et le suivirent. (*Matthieu* IV-18 [29] ; *Marc* I-16, 17 [30] ; *Luc* V-11 [31]). Et Jean l'évangéliste, au contraire, dit que ce fut André, frère de Simon Pierre, qui se joignit premièrement à Jésus-Christ avec un autre disciple de Jean-Baptiste, l'ayant vu passer devant eux lorsqu'ils étaient avec leur maître sur le bord du Jourdain et qu'ils se joignirent à lui sur ce que Jean, leur maître, leur dit, voyant passer Jésus devant eux : « Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui ôte le péché du monde » ; qu'André ayant ensuite trouvé son frère Simon, il l'amena à Jésus, qu'ensuite Jésus voulant aller en Galilée, il trouva Philippe et puis Nathanaël qui vinrent à lui. (*Jean* I-36, 40, et 45 [32]). En quoi il y a contrariété et contradiction, car si ces disciples de Jésus se sont joints à lui en la manière que Jean l'évangéliste le dit, ils ne se sont pas joints à lui en la manière que les autres évangélistes le disent.

4- Ils se contredisent sur le récit qu'ils font de ce qui se passa dans la dernière cène que Jésus-Christ fit avec ses apôtres, car les trois premiers évangélistes marquent qu'il fit dans cette dernière cène l'institution du sacrement de son corps et de son sang sous les espèces et apparences visibles du pain et du vin, comme parlent nos christicoles romains. Et Jean l'évangéliste ne fait aucune mention de l'institution de ce prétendu saint et mystérieux sacrement. Jean l'évangéliste dit qu'après cette cène, Jésus lava les pieds à ses apôtres, qu'il leur recommanda expressément de se faire les uns aux autres la même chose, et il rapporte un long discours qu'il dit que Jésus-Christ fit à ses apôtres dans ce même temps. (*Jean* XIII-5 [33]). Mais les autres évangélistes ne parlent aucunement de ce lavement des pieds, ni d'aucun long discours qu'il leur fit pour lors. Au contraire, ils témoignent qu'incontinent après cette cène, il s'en alla avec ses apôtres sur la Montagne des Oliviers, que là, s'étant un peu éloigné d'eux, de ses apôtres, il se mit tout seul en prières, qu'il abandonna son âme à la tristesse et qu'enfin il tomba en agonie pendant que ses apôtres dormaient un peu plus loin.

En quoi il y a contrariété et contradiction : car si ce que ces trois évangélistes marquent est véritable, il n'y a point d'apparence qu'il leur ait lavé les pieds ni qu'il aurait eu le temps de leur faire pour lors un si long discours, puisqu'il était déjà nuit avant qu'ils eussent achevé la cérémonie de leur cène, comme il est marqué dans *saint Jean*, chapitre XIII-30 [34], et qu'ils s'en allèrent aussitôt après

---

[29] [« Or Jésus, marchant le long de la mer de Galilée, vit deux frères, Simon appelé Pierre, et André, son frère, qui jetaient leurs filets dans la mer ; car ils étaient pêcheurs. »]

[30] [« Or, un jour qu'il marchait le long de la mer de Galilée, il vit Simon et André, son frère, qui jetaient leurs filets dans la mer ; car ils étaient pêcheurs. | Et Jésus leur dit : suivez-moi, et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes. »]

[31] [« Et ayant ramené leurs barques à bord, ils quittèrent tout et le suivirent. »]

[32] [« Et jetant la vue sur Jésus qui marchait, il [Jean] dit : voilà l'Agneau de Dieu. | André, frère de Simon Pierre, était l'un des deux qui avaient entendu dire ceci à Jean, et qui avait suivi Jésus. | Et Philippe, ayant trouvé Nathanaël, lui dit : nous avons trouvé celui de qui Moïse a écrit dans la loi et que les prophètes ont prédit, à savoir Jésus de Nazareth. » Il convient, pour rendre claire la contradiction soulevée par Meslier, d'ajouter *Jean* I-44 : « Philippe était de la ville de Bethsaïde, d'où étaient aussi André et Pierre. »]

[33] [« Puis ayant versé de l'eau dans un bassin, il se mit à laver les pieds de ses disciples et à les essuyer avec le linge qu'il avait autour de lui. » Voir ensuite *Jean* XIII-6 à XVI-33.]

[34] [« Judas, ayant donc reçu ce morceau [de pain trempé], sortit aussitôt ; et il était nuit. »]

les grâces dites sur la Montagne des Oliviers, comme Matthieu et Marc le disent. (*Matthieu* XXVI-45 [35], *Marc* XIV-37 [36], *Luc* XXII-45 [37]). Il n'y a point d'apparence non plus qu'il leur ait fait un si long discours sur ladite montagne, puisqu'étant là il se retira d'eux pour se mettre en prières, et qu'il y fut abattu de tristesse pendant que ses disciples y étaient d'un autre côté abattus de sommeil, comme les autres évangélistes le marquent. Mais comment est-ce que Jean l'évangéliste se serait si bien souvenu, après un grand nombre d'années, d'un si grand nombre de paroles qui sont rapportées dans ce discours, lui qui ne fait point mention de plusieurs autres choses beaucoup plus remarquables, non plus que de plusieurs autres discours paraboliques qu'il aurait dû lui avoir ouï dire aussi bien que les autres évangélistes. D'où vient une si grande diversité entre les uns et les autres, si ce n'est de ce que ce n'était point l'esprit de vérité qui les conduisait, mais l'esprit d'erreur et de mensonge. En effet, on voit bien que le style même de leurs narrations n'est qu'un style de fables, et mêmes de fables mal conçues, mal suivies et mal rapportées.

5- Ils se contredisent eux-mêmes sur le jour qu'ils disent que Jésus-Christ fit cette cène (*Matthieu* XXVI-17 [38], *Marc* XIV-12 [39], *Luc* XXII-7 [40]). Car d'un côté ils marquent qu'il la fit le soir de la veille de Pâques, c'est-à-dire le soir du premier jour des azymes ou de l'usage des pains sans levain, lorsqu'il fallait, suivant la loi des Juifs, manger l'agneau pascal — car c'était le soir de la veille de cette grande fête qu'ils devaient manger l'agneau pascal et le pain sans levain, comme il est marqué dans l'*Exode* XII-18 [41], au *Lévitique* XXIII-5 [42] et aux *Nombres* XXVIII-16 [43]. Et d'un autre côté, ils marquent qu'il fut crucifié le lendemain du jour qu'il fit cette cène, vers l'heure de midi, après que les Juifs lui eurent fait son procès pendant la nuit et le matin. Or, suivant leur dire, le lendemain qu'il fit cette cène n'aurait pas dû être la veille de Pâques, mais le jour même de leur grande fête de leur Pâque ; donc, s'il est mort la veille de Pâques vers le midi, ce n'était point le soir de la veille de cette fête qu'il fit cette cène. (*Matthieu* XXVI-5 [44]). Ou s'il a fait cette cène la veille de cette fête, ce ne fut point la veille de cette fête qu'il a été crucifié mais le jour même de cette fête, en quoi il est manifeste qu'il y a de l'erreur de part ou d'autre : c'est-à-dire qu'il n'a

---

35 [« Après il vint trouver ses disciples et leur dit : dormez maintenant, et vous reposez ; voici l'heure qui est proche, et le Fils de l'homme va être livré entre les mains des pécheurs. »]

36 [« Il revint ensuite vers ses disciples et les ayant trouvés endormis, il dit à Pierre : Simon, vous dormez ? Quoi ! N'avez-vous pu seulement veiller une heure ? »]

37 [« S'étant levé après avoir fait sa prière, il vint à ses disciples, qu'il trouva endormis à cause de la tristesse dont ils étaient accablés. »]

38 [« Or le premier jour des azymes les disciples vinrent trouver Jésus et lui dirent : où voulez-vous que nous préparions ce qu'il faut pour manger la pâque ? »]

39 [« Le premier jour qu'on mangeait des pains sans levain, auquel on immolait l'agneau pascal, ses disciples lui dirent : où voulez-vous que nous allions préparer ce qu'il faut pour manger la Pâque ? »]

40 [« Cependant le jour des pains sans levain arriva, auquel il fallait immoler la Pâque. »]

41 [« Depuis le quatorzième jour du mois, sur le soir vous mangerez des pains sans levain, jusqu'au soir du vingt-et-unième jour de ce même mois. » Il convient d'ajouter *Exode* XII-21, qui fait suite : « Moïse appela ensuite tous les anciens des enfants d'Israël et il leur dit : allez prendre un agneau dans chaque famille et immolez la Pâque. »]

42 [« Au premier mois, le quatorzième jour du mois, sur le soir, c'est la Pâque du Seigneur. »]

43 [« Le quatorzième jour du premier mois sera la Pâque du Seigneur. »]

44 [*Matthieu* XXVI-4 : « [Les princes des prêtres et les anciens du peuple] tinrent conseil ensemble pour trouver moyen de se saisir adroitement de Jésus et de le faire mourir. » | XXVI-5 : « Et ils disaient : il ne faut point que ce soit pendant la fête, de peur qu'il ne s'excite quelque tumulte parmi le peuple. » Voir aussi *Jean* XIX-42, le lendemain de la crucifixion (puisque Nicodème est « venu trouver Jésus la première fois pendant la nuit ») : « Comme donc c'était le jour de la préparation du sabbat des Juifs et que ce sépulcre était proche, ils y mirent Jésus. »]

pas été crucifié la veille de cette fête ou qu'il n'a pas fait cette cène la veille de cette fête, qui était cependant le jour qu'il la fallait faire, quoique les évangélistes marquent qu'il la fit le jour même qu'il la fallait faire et qu'il fut crucifié le lendemain qu'il la fit. Et c'est en quoi aussi ces évangélistes se coupent et se contredisent eux-mêmes. (*Jean* XIX-31 [45]).

6- Ils se contredisent sur ce qu'ils rapportent des femmes qui avaient suivi Jésus-Christ depuis la Galilée. Car les trois premiers évangélistes disent que ces femmes et toutes celles de sa connaissance — entre lesquelles étaient Marie-Madeleine, et Marie, mère de Jacques et de Joseph, et la mère des enfants de Zébédée — regardaient de loin ce qui se passait lorsqu'il était pendu et attaché à la croix. (*Matthieu* XXVII-55 [46], *Marc* XV-40 [47], *Luc* XXIII-49 [48]). Et Jean l'évangéliste dit, au contraire, que la mère de Jésus, la sœur de sa mère et Marie-Madeleine étaient debout auprès de sa croix avec Jean, son apôtre[49] ; que Jésus voyant sa mère et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, il dit à sa mère : « Femme, voilà votre fils », et qu'il dit à son disciple : « Voilà votre mère[50] ».

En quoi il y a contrariété et contradiction, car si ces femmes et ce disciple étaient proches de lui, comme dit cet évangéliste, ils n'étaient donc pas éloignés, comme disent les autres ; ou s'ils en étaient tous éloignés, comme ces trois le disent, ils n'étaient donc pas proches de lui, comme ce dernier le dit.

7- Ils se contredisent sur les prétendues apparitions qu'ils rapportent que Jésus-Christ fit après sa prétendue résurrection. Car Matthieu ne parle seulement que de deux apparitions : l'une lorsqu'il apparut à [Marie-]Madeleine et à une autre femme nommée aussi Marie[51], et l'autre lorsqu'il apparut à ses onze apôtres qui s'étaient rendus en Galilée sur la montagne qu'il leur avait marquée pour le voir (*Matthieu* XXVIII-16 [52]). Marc parle de trois apparitions (*Marc* XIV-12 [53]) : la première lorsqu'il apparut à Marie-Madeleine[54], la seconde lorsqu'il apparut à deux disciples qui allaient à Emmaüs[55], et la troisième et dernière lorsqu'il

---

45 [« Or, de peur que les corps ne demeurassent à la croix le jour du sabbat, parce que c'en était la veille et la préparation et que ce jour était le grand jour du sabbat, les Juifs prièrent Pilate qu'on leur rompît les jambes et qu'on les ôtât de là. »]

46 [« Il y avait là aussi plusieurs femmes qui regardaient de loin et qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée, ayant soin de l'assister. »]

47 [Il y avait aussi là des femmes qui regardaient de loin, entre lesquelles étaient Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques le jeune et de Joseph, et Salomé. »]

48 [« Tous ceux qui étaient de la connaissance de Jésus et les femmes qui l'avaient suivi de Galilée, étaient là aussi et regardaient de loin ce qui se passait. »]

49 [La référence n'est pas donnée par Meslier : *Jean* XIX-25 : « Cependant, la mère de Jésus et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine, se tenaient auprès de sa croix. » Jean n'est pas nommé mais auprès de Marie est mentionné « le disciple qu'il aimait ».]

50 [Cf. *Jean* XIX-26, 27.]

51 [*Matthieu* XXVIII-9 : « En même temps, Jésus se présenta devant elles [Marie-Madeleine et Marie], et leur dit : le salut vous soit donné. Et elles, s'approchant, lui embrassèrent les pieds et l'adorèrent. »]

52 [« Or les onze disciples s'en allèrent en Galilée, sur la montagne où Jésus leur avait commandé de se trouver. » Il convient d'ajouter *Matthieu* XIX-17, qui fait immédiatement suite : « Et le voyant là, ils l'adorèrent ; quelques-uns néanmoins furent en doute. »]

53 [Cette référence évoquant la Cène à la veille de la Crucifixion n'a aucun rapport avec le point ici traité par Meslier.]

54 [Cf. *Marc* XVI-9 : « Jésus étant ressuscité le matin le premier jour de la semaine, apparut premièrement à Marie-Madeleine, de laquelle il avait chassé sept démons. » Marc est par ailleurs le seul à mentionner cette « chasse aux démons ».]

55 [Cf. *Marc* XVI-12, 13 : « Après cela il apparut en une autre forme [?] à deux d'entre eux qui s'en allaient en une maison de campagne. | Ceux-ci vinrent le dire aux autres disciples ; mais ils ne les crurent pas non plus. » Car les apôtres n'ont pas cru Marie-Madeleine...]

apparut à ses onze disciples, auxquels il fit reproche de leur incrédulité[56]. Luc ne parle que de deux apparitions[57], à savoir de celle qu'il fit à deux de ses disciples qui allaient à Emmaüs, et de celle qu'il fit à ses onze disciples et plusieurs autres qui étaient assemblés avec eux dans la ville de Jérusalem. (*Luc* XXIV-13, 36 [58]).

Et Jean l'évangéliste parle de quatre apparitions, à savoir de la première qu'il fit à Marie Madeleine[59], d'une seconde qu'il fit à ses dix ou onze disciples qui étaient assemblés à Jérusalem dans une maison dont ils avaient fermé les portes. (*Jean* XX-15, 21 [60]) ; d'une troisième apparition qu'il fit huit jours après aux mêmes disciples assemblés encore de la même manière dans une maison dont ils avaient fermé les portes[61] ; et enfin, d'une quatrième apparition qu'il fit à sept ou huit de ses disciples qui pêchaient sur la mer de Tibériade. (*Jean* XXI-7 [62]).

8- Ils se contredisent encore sur le lieu de ces prétendues apparitions, car Matthieu dit que ce fut en Galilée que ses disciples le virent, à savoir sur une montagne où il leur avait dit de se rendre pour le voir. (*Matthieu* XXVIII-16 [63]). Marc dit qu'il leur apparut lorsqu'ils étaient à table[64], Luc dit qu'il les mena hors de la ville de Jérusalem et qu'il les mena jusqu'en Béthanie où il les quitta en s'élevant au ciel. (*Luc* XXIV-50 [65]). Et Jean dit que ce fut dans la ville de Jérusalem qu'il leur apparut dans une maison dont ils avaient fermé les portes, et une autre fois sur la mer de Tibériade. (*Jean* XX-15, 21 [66]).

---

[56] [Cf. *Marc* XVI-14 : « Enfin il apparut aux onze lorsqu'ils étaient à table, et leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leur cœur, de ce qu'ils n'avaient point cru ceux qui avaient vu qu'il était ressucité. »]

[57] [Pour Luc, en effet, Jésus n'est pas apparu aux « femmes qui étaient venues de Galilée avec Jésus » et qui sont « venues au sépulcre de grand matin ». Il ne s'agit donc plus seulement de Marie-Madeleine et Marie... En revanche « deux hommes parurent tout d'un coup devant elles avec des robes brillantes »... Cf. *Luc* XXIV-4. Elles vont annoncer aux onze apôtres la résurrection de Jésus affirmée par les « deux hommes » : « Celles qui leur firent ce rapport étaient Marie-Madeleine, Jeanne et Marie, mère de Jacques, et les autres qui étaient avec elles. (*Luc* XXIV-10). « Mais ce qu'elles leur disaient leur parut comme une rêverie, et ils ne les crurent point. » (*Luc* XXIV-11).]

[58] [« Ce jour-là même, deux d'entre eux s'en allaient en un bourg nommé Emmaüs, éloigné de soixante stades de Jérusalem. » Jésus « se met à marcher avec eux. Les deux disciples ne reconnaissent pas Jésus : « Mais leurs yeux étaient retenus afin qu'ils ne puissent le reconnaître. » (*Luc* XXIV-16). Ils ne reconnaissent Jésus qu'après la « fraction du pain ». À Jérusalem l'apparition aux apôtres, qui discutent avec les deux disciples, est mentionnée comme suit : « Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, Jésus se présenta au milieu d'eux et leur dit : la paix soit avec vous ; c'est moi, n'ayez pas peur. » (*Luc* XXIV-36).]

[59] [« ... Elle se retourna et vit Jésus debout, sans savoir néanmoins que ce fût Jésus. » (*Jean* XX-14).]

[60] [Référence inexacte. « Sur le soir du même jour, qui était le premier de la semaine, les portes du lieu où les disciples étaient assemblés étant fermées de peur des Juifs, Jésus vint et se tint au milieu d'eux, et leur dit : la paix soit avec vous. » (*Jean* XX-19).]

[61] [« Huit jours après, les disciples étant encore dans le même lieu, et Thomas avec eux, Jésus vint, les portes étant fermées, et il se tint au milieu d'eux, et leur dit : la paix soit avec vous. » (*Jean* XX-26).]

[62] [Référence inexacte. « Le matin étant venu, Jésus parut sur le rivage, sans que ses disciples connussent que c'était Jésus. » (*Jean* XXI-4).]

[63] [« Or les onze disciples s'en allèrent en Galilée, sur la montagne où Jésus leur avait commandé de se trouver. »]

[64] [Cf. *Marc* XVI-14 : « Enfin il apparut aux onze lorsqu'ils étaient à table, et leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leur cœur, de ce qu'ils n'avaient point cru ceux qui avaient vu qu'il était ressucité. »]

[65] [« Ensuite il les mena dehors vers Béthanie, et ayant levé les mains, il les bénit. » (*Luc* XXIV-50). « Et en les bénissant, il se sépara d'eux et fut enlevé au ciel. » (*Luc* XXIV-51).]

[66] [Référence inexacte. « Sur le soir du même jour, qui était le premier de la semaine, les portes du lieu où les disciples étaient assemblés étant fermées de peur des Juifs, Jésus vint et se tint au milieu d'eux, et leur dit : la paix soit avec vous. » (*Jean* XX-19). Et *Jean* XXI-1 : « Jésus se fit voir encore depuis à ses disciples sur le bord de la mer de Tibériade. »]

Voilà bien de la contrariété dans le récit de ces prétendues apparitions-là ! Elles ne peuvent être toutes véritables, car s'il est vrai, comme dit Jean l'évangéliste, qu'il apparut le soir du jour même de sa résurrection à ses disciples assemblés à Jérusalem dans une maison dont ils avaient fermé les portes, comment pourrait être vrai ce que dit Matthieu : que ce fut en Galilée que ses apôtres le virent sur une montagne où il leur avait ordonné de se rendre pour ce sujet, et qu'ils y allèrent effectivement aussitôt après que les femmes leur eurent dit qu'il était ressuscité. Si c'était à Jérusalem qu'il voulait se montrer à eux le soir du jour même qu'il ressuscita, comme Jean l'évangéliste dit qu'il fit effectivement, était-il nécessaire qu'il les envoyât si promptement à plus de trente lieues de là pour le voir ? Et pourquoi leur faisait-il dire que ce serait là qu'ils le verraient et qu'il serait lui-même avant eux au lieu où il leur avait dit de se rendre, comme Matthieu le rapporte ? Car puisque c'était à Jérusalem même qu'il devait ce jour-là se montrer à eux, il n'avait que faire de les envoyer pour cela en Galilée, à plus de trente lieues de Jérusalem. Ou si, au contraire, ce n'était qu'en Galilée qu'il devait se montrer à eux, et qu'ils partirent aussitôt après qu'ils surent sa résurrection pour se rendre à l'endroit qu'il leur avait marqué, comme Matthieu le rapporte, comment se montra-t-il à eux à Jérusalem le soir du même jour qu'il ressuscita ? Et comment les apôtres pouvaient-ils ce soir même se trouver assemblés à Jérusalem dans une maison dont ils auraient fermé les portes, puisqu'ils étaient partis pour aller en Galilée, comme Mathieu le rapporte, et qu'ils devaient déjà être fort avancés en chemin ?

Il est visible qu'il y a de la contrariété et de la contradiction en cela, et il faudrait multiplier ici des miracles pour accorder cela. Mais comment est-ce que Matthieu, qui était lui-même un de ces onze apôtres, et qui aurait, par conséquent, été avec les autres apôtres dans la même maison à Jérusalem lorsque Jésus-Christ vint et qu'il se trouva au milieu d'eux les portes étant fermées — comment est-ce, dis-je, que cet apôtre qui aurait été témoin de cette apparition aurait pu dire et marquer dans son *Évangile* que c'était en Galilée qu'ils le devaient voir et qu'ils partirent promptement pour se rendre au lieu qu'il leur avait marqué, sans faire aucune mention qu'ils l'auraient vu le même jour au soir dans Jérusalem dans la maison dont ils auraient fermé les portes ? Il n'y a point d'apparence que cet apôtre aurait pu dire ce qu'il dit dans son *Évangile* sans faire mention de cette prétendue apparition faite à Jérusalem, si elle eût été véritable.

Pareillement, comment est-ce que Jean l'évangéliste — qui était aussi un des onze apôtres et qui, par conséquent, aurait été aussi avec les autres apôtres en Galilée, et qui y aurait vu, comme les autres, Jésus-Christ ressuscité — comment est-ce, dis-je, qu'il y aurait été et qu'il y aurait vu Jésus-Christ ressuscité, sans faire aucune mention de ce voyage ni de cette prétendue apparition, qui détruit la vérité de celle qu'il rapporte dans son *Évangile* ? Il n'y a certainement point d'apparence qu'il aurait fait ce voyage en Galilée et qu'il y aurait vu son divin maître avec les autres apôtres sans en faire mention dans son *Évangile*, si ce voyage et si cette apparition eussent été véritables. Ainsi, il faut qu'il y ait « de l'erreur et du mensonge de part ou d'autre ». (*Psaumes* XXVI-12 [67]).

9- Ils se contredisent encore au sujet de sa prétendue ascension dans le ciel, car les évangélistes Luc et Marc disent positivement qu'il monta au ciel en présence de ses onze apôtres. Mais [ni] Matthieu ni Jean l'évangéliste ne font aucune mention de cette prétendue ascension. Bien plus, Matthieu l'évangéliste

---

[67] [« *Mentita est iniquitas sibi.* » Ajoutons : « Car c'est le mensonge qu'ils vous prophétisent. » (*Jérémie* XXVII-14).]

témoigne assez clairement qu'il n'est point monté au ciel puisqu'il dit positivement que Jésus-Christ assura ses apôtres — dans cette apparition qu'il dit qu'il leur fit — qu'il serait ou qu'il demeurait toujours avec eux jusqu'à la fin du siècle. « Allez donc, *leur dit-il dans cette prétendue apparition*, allez enseigner toutes les nations... et soyez assurés que je serai toujours avec vous jusqu'à la fin du siècle. » (*Matthieu* XXVIII-20 [68]). Et Luc se contredit lui-même sur ce sujet car dans son *Évangile* il dit que ce fut en Béthanie qu'il monta au ciel en présence de ses apôtres[69] ; et dans son livre des *Actes des apôtres*, supposé qu'il en soit l'auteur, comme on le dit, il dit que ce fut sur la Montagne des Oliviers. (*Actes des apôtres* I-12 [70]). Il se contredit encore lui-même sur une autre circonstance de cette prétendue ascension, car il témoigne dans son Évangile (*Luc* XXIV-29 [71], 51 [72]) que ce fut le jour même de sa résurrection ou la première nuit suivante qu'il monta au ciel, et dans ses *Actes des apôtres* il dit que ce fut quarante jours après sa résurrection[73] — ce qui ne s'accorde certainement pas.

Si tous ces apôtres avaient véritablement vu leur maître monter au ciel, comment est-ce que Mathieu et que Jean l'évangéliste qui l'auraient vu glorieusement monter au ciel, comme les autres apôtres, auraient pu passer sous silence un si glorieux mystère et ne point parler d'une chose si glorieuse et si avantageuse à leur maître, vu d'ailleurs qu'ils rapportent quantité d'autres circonstances de sa vie beaucoup moins remarquables que celle-ci ?

Et notamment encore, comment Matthieu l'évangéliste aurait-il pu dire, comme il a fait dans son *Évangile*, que Jésus-Christ assura ses apôtres, lorsqu'il leur apparut, qu'il serait toujours avec eux jusqu'à la fin du siècle, s'il était vrai qu'il l'eût vu monter au ciel ? Car s'il l'eût véritablement vu monter au ciel, il aurait dû, comme historien fidèle, faire mention expresse de cette ascension ; et non seulement faire mention expresse de cette ascension mais aussi expliquer clairement de quelle manière il demeurerait toujours avec eux, quoiqu'il les quittât visiblement pour monter au ciel : parce qu'il n'était pas facile de comprendre par quel secret il pourrait encore demeurer toujours avec ceux qu'il quittait. Cependant, cet évangéliste ne fait ni l'un ni l'autre ; c'est ce qui fait manifestement voir qu'il y a de l'erreur, de la contrariété et de la contradiction dans leurs prétendues histoires, et par conséquent, qu'elles sont fausses et que ce ne sont que fables.

Je passe sous silence quantité d'autres contrariétés et contradictions semblables qui se trouvent dans ces prétendus saints et divins livres, parce qu'il serait trop long de les rapporter toutes. Mais ce que je viens de dire suffit pour faire clairement voir que ces livres ne viennent d'aucune inspiration divine, ni même d'aucune véritable sagesse humaine, et par conséquent, qu'ils ne méritent pas qu'on y ajoute aucune foi. Mais encore, par quel privilège ces quatre *Évangiles* et quelques autres écrits semblables passent-ils pour saints et divins, plutôt que plusieurs autres qui portent comme eux le titre d'*Évangiles* ou qui ont été

[68] [Il s'agit en réalité de *Matthieu* XXVIII-19 et 20.]

[69] [« Ensuite il les mena dehors vers Béthanie, et ayant levé les mains, il les bénit. » (*Luc* XXIV-50). « Et en les bénissant, il se sépara d'eux et fut enlevé au ciel. » (*Luc* XXIV-51).]

[70] [: « ...Ils le virent s'élever en haut et il entra dans une nuée qui le déroba à leurs yeux. » (*Actes des apôtres* I-9). « Ils partirent ensuite de la montagne appelée des Oliviers... » (*Actes des apôtres* I-12).]

[71] [« ...Demeurez avec nous, parce qu'il est tard et que le jour est déjà sur son déclin. » Pour Luc « l'ascension » s'est donc produite le lendemain de la « résurrection ».]

[72] [« Et en les bénissant, il se sépara d'eux et fut enlevé au ciel. » (*Luc* XXIV-51).]

[73] [*Actes des apôtres* I-3 : « Il s'était montré à eux depuis sa passion et leur avait fait voir par beaucoup de preuves qu'il était vivant, leur apparaissant durant quarante jours et leur parlant du royaume de Dieu. »]

autrefois, comme ceux-ci, publiés sous les noms de quelques autres apôtres, comme j'ai déjà remarqué. Car il y a plusieurs autres *Évangiles* et plusieurs autres écrits que l'on a voulu autrefois faire passer pour canoniques — je veux dire pour des livres saints et divinement inspirés, comme sont par exemple l'*Évangile* qui est « selon les apôtres » et dont parle saint Augustin (*Contre Adimante*, livre I, chap. 7), lequel évangile était reçu des manichéens. Un autre des Nazaréens, qui était « selon saint Pierre » et dont parle Théodoret (livre II des *Fables des Hérétiques*). Un autre qui était « selon l'apôtre André ». Un autre qui était « selon saint Jacques, apôtre ». Un autre « selon saint Thomas », et un autre « selon saint Mathias », dont parle saint Innocent (*Épître 3*), et saint Ambroise sur la préface de *L'Évangile selon saint Luc*. Un autre « selon les Égyptiens », dont Clément Alexandrin s'est servi comme il le témoigne lui-même (livre VII des *Tapisseries*, chap. 6). Un autre « selon les Hébreux », dont parle encore Théodoret. Un autre « selon Judas Iscariote », dont le même Théodoret parle livre VII des *Fables des Hérétiques*. Un autre « selon Philipe l'Apôtre » ; un autre « selon saint Barthélemy, apôtre ». Et enfin, un autre « selon Basilide », dont parle saint Ambroise ; et plusieurs autres semblables livres que l'on voulait autrefois faire passer pour canoniques et divins[74]. Par quel privilège, dis-je, ces quatre premiers évangélistes ci-dessus nommés ont-ils été préférés à tous ces autres-ci que je viens de nommer ? Par quelle règle ? Par quel endroit ? Et par quel témoignage sait-on que Matthieu, que Marc, que Luc et que Jean l'évangéliste étaient véritablement inspirés de Dieu lorsqu'ils écrivaient leurs évangiles ? Et que les autres apôtres ne l'étaient pas lorsqu'ils écrivaient les leurs ?

Si l'on dit que les évangiles de ceux-ci sont supposés et qu'ils sont faussement attribués aux apôtres dont ils portent les noms, on serait en droit de demander encore par quelle règle, par quel endroit et par quel témoignage sait-on que ces autres évangiles ont été faussement attribués aux apôtres dont ils portent les

---

[74] [Ainsi l'on connaît les textes dits « apocryphes » suivants : *Évangile de Thomas l'Israëlite, Évangile de la nativité, Évangile arabe de l'enfance, Joseph le Charpentier, Actes d'André et Matthieu, Actes d'André et Paul, Actes d'André et Pierre, Actes de Barnabé, Actes de Jacques, Actes de Jean, Actes de Jean selon le Pseudo-Prochore, Actes de Jean à Rome, Actes de Marc, Actes de Paul, Actes de Philippe, Actes de Pierre, Actes de Pierre et des douze apôtres, Actes de Pilate ou Évangile de Nicodème, Actes de Thaddée, Actes de Thomas, Actes de Timothée, Actes de Tite, Apocalypse d'Esdras, Apocalypse d'Etienne, 1er Apocalypse de Jacques, 2e Apocalypse de Jacques, 1er Apocalypse de Jean, 2e Apocalypse de Jean, 3e Apocalypse de Jean, Apocalypse de Paul, Apocalypse de Pierre, Apocalypse de Sedrach, Ascension d'Isaïe, Correspondance de Paul avec les Corinthiens, Correspondance de Paul et de Sénèque, Doctrine de l'apôtre Addaï, Dormition de Marie du Pseudo-Jean, Eloge de Jean-Baptiste, Livre de la révélation d'Elkasaï, Épître des apôtres, Epître aux Laodicéens, Epître à Lentulus, Epître de Pierre à Philippe, Évangile arabe de Jean, Évangile arménien de l'Enfance, Évangile de Barnabas, Évangile de Gamaliel, Évangile de Judas, Évangile de Marie, Évangile de Philippe, Évangile de Pierre, Évangile secret de Marc, Évangile selon Thomas, Evangile des ébionites, Evangile des Egyptiens, Evangile des Nazaréens, Fragments évangéliques, Histoire de l'enfance de Jésus, Histoire de Joseph le charpentier, Histoire de la Vierge, Homélies du Pseudo-Clément, Légende de Simon et Théonoé, Livre de la nativité de Marie, Odes de Salomon, Protévangile de Jacques, Évangile de l'Enfance du Pseudo-Matthieu, Questions de Barthélemy, Reconnaissances du Pseudo-Clément, Livre de la Résurrection de Jésus-Christ selon l'apôtre Barthélemy, Testament du Seigneur, Vie de Jésus en arabe, Vision d'Esdras, Testament de Juda, Testament de Lévi, Testament de Moïse, Testament de Nephtali, Testament de Ruben, Testament de Salomon, Testament de Siméon, Testament de Zabulon, Testimonia, Vie grecque d'Adam et Ève,* ainsi qu'une grande quantité de textes coptes, ainsi que les écrits dits « intertestamentaires » : *Écrits qoumrâniens : Règle de la Communauté - Rouleau du Temple - Écrit de Damas - Règlement de la Guerre - Hymnes - Psaumes pseudo-davidiques - Commentaires bibliques - Apocryphe de la Genèse - Fragments importants divers. Pseudépigraphes de l'Ancien Testament : Hénoch - Jubilés - Testaments des douze Patriarches - Psaumes de Salomon - Testament de Moïse - Martyre d'Isaïe - Oracles sibyllins - Apocalypse grecque de Baruch - Livre des secrets d'Hénoch - Livre des Antiquités bibliques - Quatrième Livre d'Esdras - Apocalypse syriaque de Baruch - Joseph et Aséneth - Testament de Job - Testament d'Abraham - Apocalypse d'Abraham - Paralipomènes de Jérémie - Vie grecque d'Adam et Eve - Apocalypse d'Élie.*]

noms, et que les quatre premiers ne sont pas faussement attribués à ceux dont ils portent les noms ? Certainement, si les uns de ces apôtres se sont vantés faussement d'avoir été inspirés de Dieu lorsqu'ils écrivaient leurs évangiles, les autres peuvent bien aussi s'en être vanté aussi faussement que leurs compagnons. Et si certains de ces autres évangiles ont été faussement attribués aux apôtres, les autres quatre premiers pourraient bien semblablement avoir été faussement attribués à ceux dont ils portent les noms. Et enfin, si certains de ces évangiles ont été falsifiés et corrompus aussi facilement, les autres peuvent-ils l'avoir été ; et ainsi, il n'y a point de règle, point de preuve et point de témoignages assurés par où on puisse discerner en cela les uns d'avec les autres.

Mais, dira-t-on, c'est l'Église elle-même qui fait ce discernement et qui a levé tout sujet de doute sur cette matière en déclarant comme elle a fait dans ses conciles quels étaient les livres qui auraient été inspirés de Dieu et quels étaient ceux qui ne l'auraient pas été, recevant les premiers comme authentiques et rejetant les autres comme apocryphes. C'est ce qu'elle a déclaré, dira-t-on, dans le troisième concile de Carthage sous le pape Cyrille, au canon 47ᵉ, vers l'an 397, où on lit ces paroles des pères de ce concile : « Il nous a plu d'ordonner que l'on ne lirait dans l'Église que les seuls livres canoniques sous le nom d'*Écritures saintes et divines*. Or, les livres canoniques, disent ces pères, sont ceux-ci : *La Genèse*, *L'Exode*, *Le Lévitique*..., etc. »

La même chose a été réglée, déterminée et confirmée dans le concile de Trente (*Session 4*), qui a dressé un catalogue de tous les livres que l'Église veut que l'on regarde comme saints et divins, prononçant anathème contre tous ceux qui ne les reconnaîtraient pas pour tels[75].

Il est vrai, effectivement, que l'Église l'a jugé et déterminé ainsi ; mais de bonne foi peut-on dire et se persuader pour cela que les livres qu'elle s'est ainsi choisie et qu'elle veut que l'on regarde comme saints et divins, aient été véritablement et certainement inspirés de Dieu ? Vu particulièrement qu'elle n'en apporte point d'autre preuve ni d'autre raison ou d'autre témoignage que celui de dire : il nous plaît ou il nous a plu de le juger et de le déterminer ainsi. — *Cela plait, on l'adopte*[76], *etc.*

Qui est-ce qui ne voit que dans toutes religions, dans toutes sectes et dans toutes sociétés de personnes, les hommes pourraient avec la même facilité se faire et se forger de pareils livres prétendus saints et divins ? Ils le pourraient sans doute, et c'est effectivement aussi ce qu'ils font. Mais comme les gens d'esprit savent que les hommes ne sauraient se faire ni se forger que de fausses divinités, comme sont toutes celles qu'ils adorent, ils savent aussi qu'ils ne sauraient se faire ni se forger que faussement des livres saints et divins ou faussement inspirés de Dieu, comme sont tous ceux que nos christicoles regardent ou qu'ils voudraient faire regarder comme divins.

---

75 [On s'accorde pour fixer au concile de Carthage (397) la fixation du « canon » catholique romain, après un processus de sélection qui a duré plus de deux siècles, précisé surtout à partir d'Origène (185-253). Cette sélection est affinée au concile de Trente, réuni beaucoup plus tard et qui, en proie à la diffusion de la Réforme, s'étale sur dix-huit ans, de 1545 à 1563. Au XVIe siècle seulement s'ajoutent, sous l'impulsion décisive de Charles Borromée, jeune neveu du pape Pie IV : *Tobie*, *Judith*, *Macchabées*, *Sagesse* et *L'Ecclésiastique*, appelés « livres deutérocanoniques ». Ce concile essentiel fixa par ailleurs la doctrine catholique de la transsubstantiation, ainsi que celle du libre-arbitre humain et de la grâce, ouvrant un débat qui fit rage au XVIIe siècle. Les manuels de l'Inquisition, eux, ne firent l'objet d'aucune discussion théologique.]

76 [*Placuit, censuit.*]

Ainsi, c'est bien en vain qu'ils prétendent tirer avantage de l'autorité qu'ils donnent eux-mêmes à ces livres, c'est en vain qu'ils prétendent en tirer des preuves ou des témoignages assurés de la vérité de leur religion, puisqu'ils ne portent en eux-mêmes aucun caractère de divinité, ni même aucune marque extraordinaire de sagesse humaine, et qu'ils n'ont point *d'autre autorité que celle qu'ils veulent bien leur donner*.

XVIII

Les miracles qui y sont rapportés ne sont pas croyables, et les raisons pourquoi



'AI DIT ENCORE QUE LES PRÉTENDUS MIRACLES QUI SONT rapportés dans ces prétendus *saints et divins Livres* ne s'accordent pas avec ce que l'on devait penser de la grandeur, de la bonté, de la sagesse et de la justice d'un être infiniment parfait, et par conséquent, que ces prétendus miracles n'étaient pas croyables en eux-mêmes. C'est ce que je vais faire assez clairement voir par ce raisonnement-ci.

Il ne faut penser de la grandeur, de la bonté, de la sagesse et de la justice d'un être infiniment parfait, que ce qui serait convenable à toutes ces divines perfections-là. Or, serait-il par exemple convenable à une souveraine bonté, à une souveraine sagesse, à une souveraine justice, de vouloir se repaître de chair et de sang par des cruels et sanglants sacrifices ? Serait-il convenable à une souveraine bonté, à une souveraine sagesse et à une souveraine justice de vouloir faire aucune injuste et odieuse acception de personnes ? Ni aucune injuste et odieuse acception de peuples ? Serait-il convenable à une souveraine bonté, à une souveraine sagesse et à une souveraine justice de vouloir de sang-froid et de propos délibéré détruire les uns et les accabler de maux et de misères pour favoriser les autres sans aucun mérite, et les combler heureusement de tous biens ? Non, sans doute, car ces livres-là dont je parle et qui passent pour saints et divins parmi nos christicoles, défendent expressément toutes injustices et toutes iniquités, et notamment toutes injustes acceptions de personnes. « Vous n'aurez point d'égard, *dit la loi*, à l'apparence de la personne en jugement, mais vous écouterez également le petit comme le grand ». (*Deutéronome* I-17 [1]). Et dans un autre endroit il est dit (*Deutéronome* XI-19 [2]) : « Vous ne pervertirez point le droit et n'aurez point d'égard à l'apparence des personnes, et ne prendrez aucun présent parce que les présents aveuglent les yeux des sages et renversent les paroles des justes ». Et dans le *Lévitique* il est dit : « Vous ne ferez point d'iniquité en jugement, vous n'aurez point d'égard à la personne du pauvre, ni à la personne du riche et du grand, mais vous jugerez justement votre prochain. » (*Lévitique* XIX-15 [3]).

---

[1] [« Vous ne mettrez aucune différence entre les personnes ; vous écouterez le petit comme le grand et vous n'aurez égard à la condition de qui que ce soit, parce que le jugement appartient à Dieu. »]

[2] [Le texte de *Deutéronome* XI-19 ne concorde pas avec la citation qu'en fait Meslier.]

[3] [« Vous ne ferez rien contre l'équité et vous ne jugerez point injustement. N'ayez point d'égard contre la justice à la personne du pauvre et ne respectez point contre la justice la personne de l'homme puissant. Jugez votre prochain selon la justice. »]

Les mêmes livres témoignent et disent expressément en plusieurs endroits qu'il n'y a point d'iniquité dans Dieu, qu'il ne fait acception de personne, et qu'il ne considère point les présents : c'est ce qui est expressément marqué dans les susdits prétendus saints et divins livres : « Gardez soigneusement les commandements de votre Dieu, parce que le Seigneur votre Dieu est le Seigneur des Seigneurs et le Dieu des Dieux, le Dieu très grand, très fort, très puissant et terrible, lequel n'a point d'égard à l'apparence de la personne et ne reçoit point de présents ». (*Deutéronome* X-17 [4]). La même chose est marquée dans plusieurs autres endroits des susdits saints livres, comme dans le livre II des *Paralipomènes* XIX-7 [5] ; *Ecclésiastique* 35[-16] [6] ; *Actes des apôtres* X-34 [7] ; [*Épître de saint Paul aux*] *Romains* II-11 [8] ; [*Épître de saint Paul aux*] *Galates* II-6 [9] ; [*Épître de saint Paul aux*] *Éphésiens* VI-9 [10] ; [*Épître de saint Paul aux*] *Colossiens* III-25 [11], ...etc.

Ils disent, ces mêmes saints et divins livres, que Dieu ne craint point les grands et qu'il ne méprise point les petits, mais qu'il a un soin égal des uns comme des autres. Ils disent qu'il aime toutes ses créatures et qu'il ne hait rien de tout ce qu'il a fait (*Sagesse* VI-8 [12] et XI-24 [13]). En effet, si Dieu était Dieu — c'est-à-dire s'il y avait véritablement un Dieu, comme nos christicoles l'entendent et le disent — il serait également l'auteur de toutes ses créatures, également l'auteur de tous les hommes et de tous les peuples. Il ne serait pas seulement le dieu des Juifs ou le dieu des Grecs, mais aussi le dieu de tous les peuples et de toutes les nations de la Terre, et partout il serait également le protecteur de tous et leur bienfaiteur.

Or, les prétendus miracles qui sont rapportés dans ces prétendus saints et divins livres, et particulièrement ceux qui sont rapportés dans les livres de l'*Ancien Testament*, n'auraient été faits, suivant leur rapport, que pour marquer de la part de Dieu une injuste et odieuse acception de personnes, comme aussi pour marquer une injuste et odieuse acception de peuple, et pour détruire et accabler de maux et de misères, comme de sang-froid et de propos délibéré les uns, et pour favoriser tout particulièrement les autres. Car cette acception de peuple et de personne préférablement des uns aux autres, se voit manifestement dans les susdits prétendus saints livres de l'*Ancien Testament*, et notamment dans ceux qui rapportent la vocation et le choix qu'ils disent que Dieu fit des patriarches Abraham, Isaac, et Jacob, pour de leur postérité se faire tout particulièrement un

---

4 [« Le Seigneur votre Dieu est lui-même le Dieu des dieux et le Seigneur des seigneurs, le Dieu grand, puissant et terrible qui n'a point d'égard à la qualité des personnes, qu'on ne gagne point par les présents. »]

5 [« Car il n'y a point d'injustice dans le Seigneur notre Dieu, ni d'acceptation de personnes, ni aucun désir de présents. » — Cela rend très épineuse la question des offrandes : « Vous ne paraîtrez point les mains vides devant le Seigneur. | L'oblation du juste engraisse l'autel et monte devant le très Haut comme une excellente odeur. » (Cf. *Ecclésiastique* XXXV-6, 8).]

6 [« Le Seigneur ne fera point d'acception de personne contre le pauvre et il exaucera la prière de celui qui souffre l'injure. »]

7 [« En vérité je vois bien que Dieu n'a point d'égard aux diverses conditions des personnes. »]

8 [« Car Dieu ne fait point acception des personnes. »]

9 [« ...Dieu n'a point d'égard à la qualité des personnes... »]

10 [« Vous avez les uns et les autres un maître commun dans le ciel qui n'aura point d'égard à la condition des personnes. »]

11 [« Celui qui agit injustement recevra la peine de son injustice, et Dieu n'a point d'égard à la condition des personnes. »]

12 [« Dieu n'exceptera personne et il ne respectera la grandeur de qui que ce soit, parce qu'il a fait les grands comme les petits, et qu'il a également soin de tous. »]

13 [« Vous avez compassion de tous les hommes, parce que vous pouvez tout et vous dissimulez leurs péchés afin qu'ils fassent pénitence. »]

peuple qu'il sanctifierait et qu'il bénirait par-dessus tous les autres peuples de la terre. Car ces livres marquent expressément que Dieu appela le premier de ces patriarches, qu'il lui commanda de sortir de son pays, de quitter tous ses parents et amis et de s'en aller dans un autre pays qu'il lui montrerait, lui promettant en même temps de multiplier et de bénir à tout jamais sa postérité (*Genèse* XVII-1[14]). Il s'apparut une seconde et une troisième fois à lui, disent ces mêmes livres, et lui dit : « Je suis le Seigneur Dieu tout-puissant ; marchez droit devant moi et soyez parfait, car je mettrai mon alliance entre moi et vous, je multiplierai très amplement votre postérité, je la rendrai aussi nombreuse que les grains de poussière qui sont sur la terre ; voyez, lui dit-il, si quelqu'un peut conter les grains de poussière qui sont sur la terre ; ce sera de même de votre postérité, car elle sera aussi nombreuse que la poussière de la terre. » (*Genèse* XIII-16). - « Vous serez le père de beaucoup de nations, vous ne vous appellerez plus Abram, comme auparavant, mais Abraham, parce que je vous ai établi père de beaucoup de nations, et même des rois sortiront de votre sang. Je mettrai mon alliance entre moi et vous, et votre postérité après vous pour être une alliance perpétuelle, afin que je sois votre Dieu, et le Dieu de vos descendants après vous. Et voici, lui dit-il, l'alliance que je ferai avec vous et que vous garderez vous et toute votre postérité après vous. » (*Genèse* XVII-10, 12). - « Vous circoncirez entre vous tous vos enfants mâles, vous circoncirez le prépuce de leur chair, ce sera la marque de mon alliance éternelle avec vous et avec votre postérité. Tout enfant mâle sera circoncis au huitième jour. Je vous donnerai, à vous et à vos descendants, la terre où vous êtes maintenant comme étranger. Je vous donnerai toute la terre de Canaan, vous posséderez tout le pays qui est depuis le fleuve de l'Égypte jusqu'au grand fleuve de l'Euphrate, et toute la terre qui est depuis une mer jusqu'à l'autre. » (*Genèse* XV-18). - « Levez-vous, parcourez tout ce pays, voyez-en la longueur et la largeur car je vous le donnerai pour vous et pour vos descendants pour en jouir à tout jamais, car je serai éternellement leur Dieu. » (*Genèse* XIII-16, 17).

Dieu réitéra ces mêmes promesses aux deux autres patriarches Isaac et Jacob, qui étaient les premiers descendants de cet Abraham, et leur dit, suivant ce qui est marqué dans les susdits livres, qu'il rendrait leur postérité aussi nombreuse que sont les étoiles du ciel et que sont les grains de sable de la mer. Il leur dit qu'il bénirait ceux qui leur seraient amis, qu'il maudirait ceux qui seraient leurs ennemis, et qu'en leur considération il bénirait toutes les nations de la terre. Lesquelles promesses leur furent faites plusieurs fois de la part de Dieu même, comme il est marqué dans les susdits livres : *Genèse* XII-1, 2, 3, 15, 18 ; XVIII-17, XXVI-4, XXII-17 et XXVIII... Elles furent même confirmées par jurement et par serment de la part de Dieu, comme il est marqué aussi dans les susdits livres : *Genèse* XXII-16 ; *Psaumes* CLV-9 ; *Ecclésiaste* XLIV-22 ; *Hébreux* VI-13, 14.

Et c'est en conséquence de toutes ces belles prétendues promesses divines que le peuple juif, autrement dit le peuple d'Israël, qui était descendu de ces trois patriarches, est appelé en plusieurs endroits des susdits livres *le peuple choisi*, *le peuple de Dieu*, *le peuple saint* et *le peuple béni* : « Si vous obéissez à la voix de Dieu, *disait Moïse à ce peuple*, si vous gardez fidèlement l'alliance qu'il a faite avec vous,

---

[14] [« Abraham entrant déjà dans 99e année, le Seigneur lui apparut et lui dit : je suis le Dieu tout-puissant, marchez devant moi et soyez parfait. » Il convient d'ajouter *Genèse* XVII-2, qui fait suite : « Je ferai alliance avec vous et je multiplierai votre race à l'infini. » — Les passages mentionnant l'élection du peuple juif et l'alliance que Dieu fait avec lui, évidentes « acceptions de personnes », sont innombrables. Il faudrait citer à ce sujet tout l'*Ancien Testament*, particulièrement le *Lévitique* et le *Deutéronome*.]

vous serez de tous les peuples le plus aimé, le plus chéri et le plus favorisé de Dieu ; vous lui serez comme un royaume de sacrificateurs et comme une nation sainte. » (*Exode* XIX-5). « Il vous enverra son ange afin qu'il vous préserve de tous dangers et qu'il vous conduise heureusement au lieu qu'il vous a préparé. Il bénira vos travaux, il n'y aura point de stérilité dans votre pays ni de maladies contagieuses parmi vous, et il accomplira favorablement le nombre de vos jours. Il se déclarera l'ennemi de ceux qui seront vos ennemis, et il affligera ceux qui seront contre vous. » (*Exode* XXIII-20, 26). « Il jettera la terreur et l'épouvante parmi vos ennemis et leur fera honteusement tourner le dos pour prendre la fuite devant vous. Vous ne ferez point d'alliance ni de société avec les autres peuples, et vous ne leur ferez aucune grâce. Au contraire, vous les détruirez, vous briserez leurs images et leurs idoles, parce que vous êtes un peuple saint et un peuple saint à votre Dieu, qui vous a choisis afin que vous lui soyez un peuple plus précieux que tous les autres peuples de la terre. Ce n'est pas parce que vous êtes plus forts ou en plus grand nombre que tous les autres peuples qu'il vous a choisis, puisque vous êtes le plus petit en nombre, mais c'est parce qu'il vous a aimés, et parce qu'il veut garder le serment qu'il a fait à vos pères de vous prendre sous sa divine protection et de vous bénir par-dessus tous les autres peuples de la terre. » (*Deutéronome* VII-5, 6, 7 et 14).

« Ne mangez rien d'impur, *leur disait-il encore* (*Deutéronome* XIV-2), parce que vous êtes un peuple saint et un peuple que Dieu s'est choisi entre tous les peuples de la terre afin que vous lui soyez un peuple précieux ; enfin, *leur disait-il encore dans une autre occasion*, Dieu vous a choisi afin que vous soyez tout particulièrement son peuple et afin que vous observiez ses commandements. Il vous élèvera en honneur, en renom et en gloire par-dessus toutes les nations de la terre afin que vous lui soyez un peuple saint, ainsi qu'il l'a promis à vos pères. »

On ne peut nier qu'il n'y ait eu dans un tel choix une véritable acception de personnes et une véritable acception de peuple de la part de Dieu, puisqu'il n'en choisit qu'un seul préférablement à tous les autres. Et on ne peut nier qu'il n'y ait de l'injustice dans une telle acception de peuple et de personnes, puisqu'elle se faisait non seulement par faveur et sans avoir égard au mérite des uns ni des autres.

Et enfin, on ne peut nier qu'une telle acception de peuple et de personnes n'ait été odieuse ou dû être odieuse à tous les autres peuples, puisqu'elle se faisait à leur préjudice et qu'elle tendait entièrement à leur désolation, à leur ruine et à leur destruction.

Comme donc il ne serait pas convenable à une souveraine bonté ni à une souveraine sagesse et justice de vouloir faire aucune injuste et odieuse acception de personnes ni aucune injuste et odieuse acception de peuple, il ne faut pas penser qu'un dieu infiniment bon et infiniment juste aurait jamais voulu faire une telle acception du peuple juif au préjudice de tous les autres peuples de la terre, ni qu'il aurait jamais voulu si particulièrement employer sa toute-puissance pour favoriser et pour confirmer une telle acception de peuple et de personnes. Et par cette raison, il paraît encore assez manifestement que les prétendus miracles que l'on dit avoir été faits pour ce sujet ne sont nullement croyables.

Que l'on ne prétende pas dire ici qu'il n'y aurait aucune injustice en Dieu de se choisir ainsi des personnes ou quelque peuple entier préférablement aux autres, parce que Dieu étant le maître absolu de ses grâces et de ses bienfaits, il peut, dira-t-on, les accorder à qui il lui plaît et les distribuer comme bon lui semble à qui lui plaît, sans que personne ait droit de s'en plaindre et sans que

personne puisse lui en faire aucun reproche ni l'accuser d'aucune injustice. Que l'on ne prétende pas, dis-je, alléguer une si vaine raison, car si Dieu est véritablement l'auteur de la Nature, s'il est véritablement l'auteur et le père de tous les hommes et de tous les peuples, comme le disent nos christicoles, il doit également les aimer tous comme ses propres ouvrages, et par conséquent, il doit être également aussi leur protecteur et leur bienfaiteur, car *celui qui donne l'être doit aussi* (suivant la maxime qui est véritable) *donner les suites ou les conséquences nécessaires pour le bien-être*[15] — si ce n'est que nos christicoles veuillent dire que leur dieu voudrait faire exprès des créatures pour les rendre misérables et malheureuses, ce qui serait certainement encore indigne de penser d'un être qui serait infiniment bon. et par conséquent, si c'est un dieu qui a donné l'être à tous de sa divine bienveillance et de ses bonnes grâces, il doit aussi leur donner également à tous le bien-être, et par conséquent, aussi il doit les favoriser également tous de sa divine bienveillance et de ses bonnes grâces, sans faire aucune injuste et odieuse acception de peuples ni de personnes, comme celle que l'on prétend qu'il aurait faite en faveur d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, et de leur postérité qui se trouve dans le peuple juif.

Si l'on dit que Dieu aimerait effectivement et qu'il favoriserait également tous les hommes et tous les peuples s'ils méritaient également d'être aimés et d'être également favorisés de ses grâces et de ses bienfaits, mais que comme ils ne méritent pas tous cette faveur et qu'au contraire la plupart des hommes et des peuples s'attirent à eux-mêmes par leurs vices et par leurs méchancetés la disgrâce et les châtiments de Dieu — il ne faut pas s'étonner, dira-t-on, si Dieu aime les uns plus que les autres et s'il choisit plutôt les uns que les autres pour leur communiquer plus particulièrement ses faveurs, n'y ayant aucune injustice dans une telle acception de personnes ni dans une telle acception de peuple préférablement à tous les autres.

À cela il est facile de répondre que tous les hommes et tous les peuples étant également les ouvrages de Dieu, comme on le suppose, ils seraient tous tels qu'il les aurait faits et qu'il les aurait voulu faire, et, partant, ils n'auraient ni les uns ni les autres autant de vertus, autant de mérites et autant de perfections qu'il leur en aurait voulu donner, de sorte que s'il avait voulu donner aux uns plus de vertus, plus de mérites et plus de perfections qu'aux autres afin de les favoriser plus particulièrement de ses grâces et de son amitié — ou, comme dit saint Paul, afin de faire paraître sur les uns les richesses de sa grandeur et de sa miséricorde, comme sur des vases de prédestination et de bénédiction qu'il aurait voulu destiner à sa gloire ([*Épître de saint Paul aux*] *Romains* IX-23 [16]), et qu'il aurait, au contraire, voulu donner aux autres moins de vertus, moins de mérites et moins de perfections, ou même les priver entièrement de tous ces avantages afin de les exclure de son amitié et de ses bonnes grâces, ou, comme dit le même saint Paul, afin de montrer en eux les effets de sa colère et de sa puissance, comme sur des vases d'abjection et de réprobation qu'il aurait destiné à être éternellement malheureux — il est évident qu'il y aurait toujours en cela même une injuste et odieuse acception de personnes.

Et comme il n'est pas convenable d'attribuer à un être infiniment parfait une si injuste et si odieuse acception de personnes, il s'ensuit évidemment que les miracles que l'on suppose avoir été faits en conséquence et en faveur d'une telle

---

15 [*Qui dat esse, debet consequentia adesse.*]

16 [« Afin de faire paraître les richesses de sa gloire sur les vases de miséricorde qu'il a préparés pour la gloire. »]

acception de personnes, ne s'accordent point avec ce que l'on doit penser de la grandeur, de la bonté, de la sagesse et de la justice d'un être infiniment parfait, et par conséquent, que ces prétendus miracles ne sont nullement croyables en eux-mêmes.

D'ailleurs, puisqu'il ne faut, comme j'ai dit, penser de la grandeur, de la bonté, de la sagesse et de la justice d'un être infiniment parfait que ce qui serait convenable à ces divines perfections-là, il ne faut pas penser qu'un dieu qui serait infiniment parfait aurait voulu si particulièrement employer sa toute-puissance à faire des miracles dans des légères occasions et pour des sujets de légère conséquence, et qu'il n'aurait pas voulu l'employer de même dans des occasions qui seraient ou qui auraient été de beaucoup plus considérables, ni pour des sujets qui auraient été de beaucoup plus grande importance. Car il ne serait pas convenable à une souveraine sagesse de vouloir plus particulièrement pourvoir à l'accessoire qu'au principal d'une chose. Il ne serait pas convenable à une souveraine justice de punir sévèrement des fautes légères, et de laisser des grands et abominables crimes impunis.

Et enfin, il ne serait pas convenable à une souveraine bonté et une souveraine sagesse de ne pas vouloir être aussi bonne et aussi bienfaisante aux hommes dans leurs plus pressants besoins comme elle témoignerait le vouloir être dans leurs moindres besoins, car il est sûr et indubitable qu'une souveraine bonté se rendrait et se montrerait au moins aussi bonne et aussi bienfaisante dans les plus pressants besoins comme dans les moindres. Je dis *au moins* parce que c'est dans les plus pressants besoins que la bonté qui serait accompagnée d'une souveraine sagesse et d'une souveraine puissance, comme serait la souveraine bonté d'un Dieu tout-puissant et infiniment sage, ne pourrait manquer de se rendre ni de se montrer au moins aussi bonne et aussi bienfaisante aux hommes dans leurs plus pressants besoins comme dans leurs moindres besoins.

Or, si les miracles qui sont rapportés dans tous les susdits prétendus *saints et divins Livres*, tant de l'*Ancien* que du *Nouveau Testament*, étaient véritables, on pourrait véritablement dire que Dieu aurait plus particulièrement voulu employer sa toute-puissance et sa sagesse en des petites choses, qu'il n'aurait voulu faire en des plus grandes et dans des plus importantes.

On pourrait véritablement dire qu'il aurait eu plus de soin de pourvoir au moindre bien des hommes, que de pourvoir à leur plus grand et principal bien. On pourrait véritablement dire qu'il aurait voulu plus sévèrement punir dans certaines personnes des fautes légères, qu'il n'aurait puni dans d'autres de très grands et très méchants vices ou crimes. Et enfin, on pourrait véritablement dire qu'il n'aurait pas voulu se rendre ni se montrer aussi bienfaisant aux hommes dans leurs plus pressants besoins comme il aurait voulu témoigner l'être dans les moindres de leurs besoins. C'est ce qu'il est facile de faire voir tant par les miracles que l'on prétend qu'il a faits que par ceux qu'il n'a pas faits, et qu'il aurait néanmoins bien certainement faits plutôt qu'aucun autre — s'il était vrai qu'il en eût jamais fait aucun.

Premièrement, pour ce qui est des miracles que l'on prétend qu'il a faits par l'entremise de Moïse, son prophète, en quoi consistent-ils ? À changer par exemple son bâton en serpent, et ce serpent en son bâton ? À changer des eaux en sang ? À faire venir quantité de grenouilles ? De sauterelles ? De mouches et autres vilains et mauvais insectes dans tout un royaume ? À faire venir des maladies contagieuses sur les animaux ? À faire venir de vilains ulcères sur les corps des hommes et des bêtes, à désoler, si on les veut croire, un royaume entier

par des grêles et par des tempêtes furieuses ? Et tout cela seulement pour l'amour et en considération d'un seul vil et misérable petit peuple d'Israël ?

En quoi consistent-ils encore ? À diviser les eaux de la mer pour faire passage à ce vil petit peuple qui fuyait, et pour faire engloutir dans les eaux un autre peuple qui poursuivait ces fuyards ? À faire tomber la manne du ciel pour nourrir ce peuple qui fut, dit-on, pendant quarante ans vagabond dans un désert ? À faire sortir de l'eau d'un rocher pour rassasier ce peuple qui était altéré ? À faire venir par delà les mers une multitude prodigieuse de cailles pour contenter la gourmandise et la sensualité de ce peuple qui désirait manger de la chair ? À empêcher miraculeusement que les habits et les souliers de tout ce peuple ne s'usassent pendant les susdites quarante années qu'ils furent dans le désert ? Et enfin, du temps de Josué, à faire tomber par terre les murailles de quelque ville par le son des trompettes. (*Josué* VI-4, 22 [17]). Et arrêter le cours du soleil pendant l'espace d'un jour entier afin de donner à ce peuple le temps de combattre et de vaincre ses ennemis ? (*ibid.*, X-13 [18]).

Voilà une bonne partie de ces grands et prodigieux miracles de l'*Ancien Testament* que l'on affecte de faire tant valoir.

Mais à quoi tendaient tous ces beaux prétendus miracles ? Et pour quelle fin prétend-t-on que Dieu les ait faits ? Ce n'était pour autre fin que pour délivrer ce vil petit peuple d'Israël de la servitude où on suppose qu'il était en Égypte, et pour le faire entrer dans la possession d'un pays que l'on prétend que Dieu avait promis à leurs pères de leur donner. Il est marqué dans les susdits prétendus saints livres, que Dieu envoya exprès un ange à la servante d'Abraham nommée Agar, pour la consoler et réconforter dans sa tristesse, ayant été congédiée de la maison par sa maîtresse par un motif de jalousie qu'elle avait contre elle. (*Genèse* XVI-17[19]).

Il est marqué dans ces mêmes livres que Dieu lui-même apparut à Abimelec, roi de Geraris, pour l'avertir de ne point toucher la femme qu'il avait pris un certain jour, parce qu'elle était la femme de cet Abraham, et lui dit qu'il l'avait préservé de pécher avec elle afin qu'il ne l'offensât point. (*Genèse* XX-6[20]).

Il est dit dans ces mêmes livres que Dieu envoya deux anges exprès pour sauver Loth et ses enfants de l'embrasement de Sodome. (*Genèse* XIX-1, 14[21]).

Il est marqué dans ces livres que Dieu envoya un ange au père et à la mère de Samson pour les avertir qu'ils auraient un fils, et qu'il ne boirait ni vin ni bière parce qu'il serait Nazaréen du Seigneur dès son enfance. (*Juges* XIII-2, 7[22]).

Il est dit dans un autre endroit que Dieu envoya un ange qui tua en une seule nuit cent quatre vingt-cinq mille hommes de l'armée de Sanchérib qui assiégeait

---

17 [Il s'agit plutôt de *Josué* VI-21 que de VI-22. À cette occasion de la chute des murailles de Jéricho, rappelons *Josué* VI-21 : « Et ils tuèrent tout ce qui s'y rencontra, depuis les hommes jusqu'aux femmes, et depuis les enfants jusqu'aux vieillards. Ils firent passer aussi au fil de l'épée les bœufs, les brebis et les ânes. » Et *Josué* VI-24 : « Après cela ils brûlèrent la ville et tout ce qui se trouva dedans, à la réserve de l'or et de l'argent, des vases d'airain et de fer, qu'ils consacrèrent pour le trésor du Seigneur. » Si les voies du Seigneur sont impénétrables, on ne saurait nier qu'elles sont pénétrantes ; sinon de façon intéressante, du moins manifestement intéressée.]

18 [« Et le soleil et la lune s'arrêtèrent jusqu'à ce que le peuple se fût vengé de ses ennemis. »]

19 [Meslier résume *Genèse* XVI, où Abraham, âgé de 86 ans, engrosse sa servante Agar à la demande de son épouse Sarah.]

20 [Meslier résume *Genèse* XX. Il convient d'ajouter que si Abimelech a enlevé Sarah, Abraham avait dit qu'elle était sa sœur, et non sa femme. Cf. *Genèse* XX-2, 12. Il n'est pas moins établi dans le texte, ce qui confirme la contradiction soulevée par Meslier, que « Dieu avait frappé de stérilité toute la maison d'Abimelech à cause de Sarah, la femme d'Abraham ». (*Genèse* XX-18).]

21 [Référence exacte.]

22 [Référence exacte.]

la ville de Jérusalem. (*Rois* II-XIX-35[23]). Il est dit que plus de cinquante mille moissonneurs qui moissonnaient dans les champs de Bethsame furent, par punition de Dieu, tués parce qu'ils avaient regardé l'Arche d'Alliance que des vaches menaient à l'aventure sur un chariot sans savoir où elles allaient, personne ne les conduisant. (*Rois* VI-19[24]).

Il est marqué que Dieu fut un jour tellement irrité de ce que le roi David avait fait nombrer son peuple pour un motif de vaine gloire, qu'il fit mourir plus de soixante-dix mille personnes de son peuple par une peste qu'il envoya exprès pour punir cette faute[25]. Et plusieurs autres semblables exemples qu'il serait trop long de rapporter.

Il est facile de voir par tous ces exemples-là et par tous les miracles que je viens de rapporter, que Dieu aurait effectivement dans ces occasions-là plus particulièrement voulu employer sa toute-puissance à faire du mal qu'à faire du bien, puisque les prétendus miracles que je viens de citer ne tendaient qu'à affliger des peuples, qu'à ravager des provinces, des villes et des royaumes, et à détruire des peuples et des armées entières. Il est facile de voir par ces exemples et par ces miracles, qu'il aurait eu plus de soin de pourvoir au bien corporel du peuple juif qu'à sa véritable perfection, qui aurait été son plus grand bien, puisque tous ces prétendus miracles d'Égypte ne se faisaient et ne se seraient faits que pour le mettre en possession d'un pays étranger, sans rendre pour cela ce peuple plus sage ni plus parfait en aucune chose. Car ce peuple, pour avoir été en cela plus favorisé de Dieu que tous les autres peuples, il n'en devint pas pour cela plus sage ni plus parfait, ni même plus reconnaissant envers son dieu bienfaiteur, comme ces mêmes livres-là le témoignent par ce reproche qu'ils disent que Moïse leur en faisait lui-même : « Vous avez vu tous les miracles et les prodiges que Dieu a opérés en votre faveur dans l'Égypte et devant Pharaon, vous avez vu toutes les victoires qu'il vous a fait remporter sur vos ennemis et tous les autres bienfaits dont il vous a comblés ; et cependant, il ne vous a pas donné l'esprit d'entendement pour comprendre la grandeur de ces merveilles qu'il a faites pour vous, ni l'esprit de sagesse pour en savoir bien user. » - « *Le Seigneur ne vous a point donné jusqu'aujourd'hui un cœur qui eût de l'intelligence, des yeux qui puissent voir et des oreilles qui pussent entendre.* » (*Deutéronome* XXIX-4 [26]). Cependant, cet esprit d'entendement et cet esprit de sagesse leur auraient été bien plus convenables et plus avantageux que tous ces prétendus grands et prodigieux miracles.

Il est facile aussi de voir par ces exemples-là et par ces miracles-là, que Dieu aurait effectivement puni plus sévèrement dans certaines personnes, et même sur des innocents, des fautes légères et même des fautes que ces innocents-là n'auraient pas commis, qu'il n'aurait puni dans des méchants de très grands vices et de très méchants crimes, puisqu'il punissait ou qu'il aurait si rigoureusement puni dans un peuple la faute légère qu'un roi pourrait avoir commis en faisant faire par curiosité ou par vaine gloire le dénombrement de ses sujets, et qu'il aurait si sévèrement puni les Bethsamites pour une si légère faute pendant qu'il souffrait d'ailleurs, et qu'il souffrirait encore présentement tous les jours, que quantité de très méchants crimes demeurassent impunis.

---

23 [« Cette nuit-là, l'ange de l'Éternel sortit et frappa dans le camp des Assyriens cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Et quand on se leva le matin, c'étaient tous des corps morts. »]
24 [Référence exacte.]
25 [Cf. *Rois* III-XXIV-1 à 25.]
26 [« *Et non dedit vobis Dominus cor intelligens, et oculos videntes, et aures quae possint audire, usque in praesentem diem.* »]

Enfin, il est facile de voir par ces exemples et par ces miracles-là, qu'il se serait montré plus bienfaisant dans des légères occasions, qu'il ne fait et qu'il ne ferait dans une infinité d'autres occasions incomparablement plus pressantes et plus importantes, puisqu'il aurait eu, d'un côté, la complaisance d'envoyer un ange pour consoler et secourir une simple servante, pendant qu'il aurait laissé et qu'il laisse encore tous les jours languir et mourir de misères une infinité d'innocents malheureux, sans secours et sans assistance de personne dans leurs besoins. Et d'un autre côté, qu'il aurait eu si bon soin de conserver miraculeusement des vieux habits et des vieux souliers dans leur entier durant des quarantaines d'années, pendant qu'il aurait laissé et qu'il laisse encore tous les jours perdre malheureusement tant de si grands biens et tant de si grandes richesses par des incendies et par des naufrages, ou par d'autres accidents fâcheux qui arrivent si souvent dans le monde.

Quoi ! Une souveraine bonté ? Une souveraine sagesse, un être infiniment parfait aurait voulu miraculeusement conserver pendant des quarante ans les habillements et les chaussures d'un vil et misérable peuple en les empêchant de s'user à leurs dos et leurs pieds ? Et il n'aurait pas voulu et ne voudrait pas encore maintenant veiller à la conservation naturelle de tant de biens et de tant de richesses qui auraient été ou qui seraient si utiles et si nécessaires pour la subsistance des peuples, et qui se sont néanmoins perdus et qui se perdent encore tous les jours par diverses sortes d'accidents fâcheux ? Et il ne préserverait pas même les plus riches ni les plus précieux ornements de ses temples, ni ses temples mêmes, si le feu s'y mettait ? Ces prétendus miracles ne sont nullement croyables !

Quoi ! Une souveraine bonté, une souveraine sagesse, un être infiniment parfait aurait envoyé exprès ses anges pour conserver et pour préserver de danger quelques femmes, quelques enfants ou quelques autres particuliers ? Il aurait voulu envoyer à Tobie et à quelques autres particuliers des anges pour les conduire dans leurs voyages ? Pour les préserver des dangers et pour leur donner des bons conseils dans leurs besoins ? Et il aurait envoyé à nos premiers parents, à Adam et à Ève, un démon ou un diable sous la figure d'un serpent pour les séduire ? Et pour perdre par ce moyen tout le genre humain ? Cela n'est nullement croyable ! Cela est ou cela serait indigne de la souveraine bonté et de la souveraine sagesse d'un dieu infiniment bon et infiniment sage.

Quoi ! Il aurait voulu, par une grâce spéciale de sa providence, empêcher que le roi de Geraris ne l'offensât et ne tombât dans une faute légère avec une femme étrangère, faute néanmoins qui n'aurait eu aucune mauvaise suite et n'était de nulle conséquence, et il n'aurait pas voulu employer cette même providence pour empêcher qu'Adam et Ève ne l'offensassent et ne tombassent dans le pêché de désobéissance par la séduction d'un diable ennemi capital de tous les hommes, faute néanmoins qui, selon nos christicoles, devait être si fatale à tous les hommes, et qui devait, suivant ce que disent nos mêmes christicoles, attirer et causer la perte de tout le genre humain ! Et il ne voudrait pas même encore présentement employer cette même providence pour empêcher tant de si méchants et tant de si détestables crimes qui se commettent dans le monde ! Cela n'est pas croyable ! C'est folie de dire ou de penser seulement telle chose !

Il est dit dans un de ces prétendus *saints Livres* que Dieu conduit le juste dans des voies droites ou par des voies droites, et qu'il lui montre le royaume de Dieu, qu'il lui donne la science des saints... etc. : « *C'est elle qui a conduit par des voies droites le juste lorsqu'il fuyait la colère de son frère. Elle lui a fait voir le royaume de*

Dieu, lui a donné la science des saints et lui en a fait recueillir de grands fruits. » (*Sagesse* X-10 [27]). Quels justes donc aurait-il dû conduire ainsi par des voies droites, si ce n'était ces premiers chefs du genre humain, qu'il aurait, comme disent nos christicoles, créés dans la justice et dans la sainteté ? Ç'aurait été certainement les premiers justes qu'il aurait dû principalement conduire par des voies droites, et auxquels il aurait dû montrer le royaume du ciel et leur donner la sagesse des saints, puisque tout le bonheur ou le malheur du genre humain devait dépendre de leur bonne ou de leur mauvaise conduite. Cependant, c'est ce que Dieu n'a pas fait, puisque ces premiers chefs du genre humain seraient sitôt tombés dans le péché par la séduction d'un méchant diable déguisé en serpent.

Quoi encore ! Une souveraine bonté ! Une souveraine sagesse ! Un dieu infiniment parfait et infiniment juste aurait voulu si sévèrement punir dans les Bethsamites et dans des peuples innocents du temps de David, des fautes légères et même des fautes dont ils n'auraient pas été coupables ! Pendant qu'il aurait voulu, et voudrait encore maintenant tous les jours, laisser sans punition tant de si abominables crimes ? Et tant de si abominables méchancetés qui se sont commises en ce temps-là et qui se commettent encore tous les jours dans le monde ? Cela n'est pas croyable !

Quoi ! Une souveraine bonté ! Et une souveraine sagesse ! Un dieu infiniment parfait aurait voulu se choisir tout particulièrement un peuple pour le sanctifier ? Pour le protéger ? Pour le bénir ? Et pour employer tout particulièrement sa toute-puissance en sa faveur ? Et il ne lui aurait pas voulu donner l'esprit de bonté, l'esprit d'entendement et l'esprit de sagesse pour savoir se bien conduire et se bien gouverner ? Ni même pour savoir suffisamment reconnaître les grâces et les faveurs de son dieu bienfaiteur ? Cela n'est pas croyable !

Quoi ! Un dieu tout-puissant et infiniment bon aurait voulu graver avec son doigt les commandements de sa loi sur des tables de pierre ! Et il n'aurait pas voulu les graver intérieurement dans le cœur ni dans l'esprit de ses peuples pour les leur faire observer avec plaisir et avec amour, quoiqu'il aurait choisi ces peuples-là mêmes pour les sanctifier et pour les combler de ses grâces, de ses bienfaits ? Cela n'est nullement croyable.

Quoi enfin ! Une souveraine bonté, une souveraine sagesse et un dieu infiniment parfait aurait voulu endurcir le cœur et aveugler l'esprit des rois et de plusieurs considérables peuples, comme on prête qu'il aurait fait afin d'avoir occasion ou sujet de les perdre et de les détruire en faveur d'un seul misérable petit peuple d'Israël ? Cela n'est pas croyable ! Où serait la bonté ? Où serait la sagesse ? Et où serait la justice d'un être infiniment parfait dans une telle conduite ? Il n'y en aurait certainement aucune — cela se détruit de soi-même.

[*Deuxièmement*], venons aux prétendus miracles du *Nouveau Testament.* Ces miracles, comme l'on prétend, consistent principalement en ce que Jésus-Christ et ses apôtres guérissaient miraculeusement toutes sortes de maladies et d'infirmités, en ce qu'ils rendaient, par exemple, quand ils voulaient, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, qu'ils faisaient marcher droit les boiteux, qu'ils guérissaient les paralytiques, qu'ils chassaient les démons des corps des possédés, et qu'ils ressuscitaient les morts. On voit plusieurs de ces prétendus miracles dans les *Évangiles,* mais on en voit encore beaucoup plus et même encore quantité d'autres sortes d'œuvres miraculeuses dans les livres que nos christicoles ont fait des vies admirables de leurs prétendus saints ; car on voit

---

27 [« *Justum deduxit dominus per vias rectas, et ostendit illi regnum Dei, et dedit illi scientiam sanctorum, honestavit illum in laboribus et complevit labores illius.* »]

dans ces beaux livres, si on les en veut croire, presque une infinité de choses toutes miraculeuses et divines, en toutes sortes de manières.

On y voit comme ils guérissaient toutes sortes de maladies et d'infirmités, et qu'ils chassaient les démons presque en toutes rencontres, et ce au seul nom de Jésus ou par le seul signe de la croix. Ils commandaient, pour ainsi dire, aux éléments, et ils obéissaient à leur voix. Ils n'avaient qu'à dire et tout était fait. Dieu les favorisait si bien, à ce qu'ils prétendent, de ce souverain pouvoir de faire des miracles, qu'il le leur conservait même jusqu'après leur mort, rendant favorablement la santé à ceux qui allaient ou qui venaient pieusement honorer leurs tombeaux, leurs os et leurs cendres. Bien plus, si l'on en croyait tout ce qui est rapporté dans leurs livres, ce pouvoir de faire des miracles se serait communiqué jusqu'aux moindres de leurs habillements, et même jusqu'à l'ombre de leurs corps et jusqu'aux plus honteux instruments de leur mort et de leurs souffrances. Car il est dit de l'apôtre saint Pierre, par exemple, que l'on apportait les malades dans les rues afin que Pierre venant à passer, son ombre couvrît au moins quelques-uns d'eux et qu'ils fussent délivrés de leurs infirmités. (*Actes des apôtres* V-15 [28]). Il est dit des chaînes dont le même apôtre fut enchaîné dans la prison à Jérusalem, que par leur moyen se sont fait plusieurs miracles. Que n'est-il pas dit du bois de la croix où Jésus fut crucifié ! Il est dit que cette croix fut miraculeusement retrouvée trois cents ans après sa mort et qu'elle fut reconnue entre plusieurs autres croix où des voleurs avaient été crucifiés avec lui, par des miracles et même par la résurrection de quelques morts qu'on leur fit toucher. Il est dit que l'on conserve précieusement le bois de cette croix, que l'on en donne, comme des précieuses reliques, quelques morceaux à tous les pèlerins qui vont l'honorer à Jérusalem, mais que cependant elle ne diminue jamais de rien pour cela, qu'au contraire elle demeure toujours dans son entier comme si l'on n'en eût encore rien ôté, ce qui est, disent nos christicoles, tout à fait miraculeux, puisque l'on voit par tout le monde tant de pièces et de morceaux de cette prétendue vraie croix — que si on les rassemblait tous on en trouverait suffisamment de quoi faire plusieurs très grandes croix. Voyez au 3 Mai dans la *Vie des Saints*.

Il est dit dans la *Vie des Saints* que la chaussette de saint Honoré ressuscita un mort. Voyez au 6 janvier. Que le bâton de saint Pierre, celui de saint Jacques et celui de saint Bernard opéraient des miracles ; on en dit de même de la corde de saint François, du bâton de saint Jean de Dieu et de la ceinture de sainte Mélanie. Il est dit de saint Gracilien qu'il fut divinement instruit de ce qu'il devait croire et enseigner, et qu'il fit par le mérite et par la puissance de son oraison reculer une montagne qui l'empêchait de bâtir une église. Il est dit de saint Homme-Bon qu'il changeait l'eau en vin, et que souvent les portes de l'église s'ouvraient d'elles-mêmes lorsqu'il y allait. Il est dit que du sépulcre de saint André il découlait sans cesse une liqueur qui guérissait toutes sortes de maladies, que l'âme de saint Benoît fut vue monter au ciel revêtue d'un précieux manteau et environnée de lampes ardentes. Il est dit que saint Christophe ayant fiché son bâton en terre, qu'il reverdit et fleurit incontinent comme un arbre. Il est dit que saint Clément pape ayant été jeté en mer avec une ancre au col, qu'il y finit sa vie, mais que les anges lui bâtirent une chapelle au fond de la mer. Il est dit que saint Damascène ayant eu le poing coupé, il lui fut miraculeusement

---

[28] [« On apportait les malades dans les rues, on les mettait sur des lits et des paillasses afin que lorsque Pierre passerait, son ombre au moins en couvrît quelqu'un d'eux et qu'ils fussent délivrés de leurs maladies. »]

remis, si bien qu'il n'y paraissait rien. Saint Dominique disait que Dieu ne l'avait jamais éconduit de chose qu'il lui eut demandée. Il est dit que les saints Ferréol et Ferrucien parlaient encore après avoir eu leur langue coupée. Il est dit que saint François commandait aux hirondelles, aux cigales et autres oiseaux, et qu'ils lui obéissaient, et que souvent les poissons, les lapins et les lièvres se venaient mettre entre ses mains et dans son giron. Il est dit que le corps de sainte Êdiltrude fut trouvé entier cent ans après sa mort, que celui de sainte Thérèse demeure toujours incorruptible, qu'on l'habille et déshabille comme s'il était vivant, et qu'il se tient debout, pour peu qu'on l'appuie. On en dit de même du corps de sainte Rose de Viterbe.

Il est dit que tous ceux qui buvaient de l'eau où sainte Godelène fut noyée étaient guéris de leurs infirmités. Il est dit que sainte Edwige étant en prières devant un crucifix, que ce crucifix leva la main et lui donna sa bénédiction en signe d'assurance qu'il exauçait sa prière. Il est pareillement dit du docteur angélique saint Thomas, qu'étant en prières à Naples devant un crucifix, que ce crucifix lui parla par plusieurs fois, lui disant *qu'il avait bien écrit de lui*[29]. Il est dit que saint Ildefonse, archevêque de Tolède, reçut miraculeusement du ciel une belle chasuble blanche, et que la vierge Marie lui donna pour avoir bien défendu l'opinion de sa virginité. Il est dit aussi que saint Antonin reçut pareillement une belle chape du ciel. Il est dit de saint Laurent et de plusieurs autres saints qu'ils guérissaient les aveugles et les autres infirmes en faisant seulement sur eux le signe de la croix. Il est dit de saint Lucien qu'après avoir eu la tête tranchée, son corps se leva et porta sa tête plus d'une demie lieue près de Beauvais, et que son corps fut après miraculeusement retrouvé. Il est dit que l'image de Notre Dame de Liesse fut miraculeusement faite et envoyée du ciel par les anges. Il est dit que saint Melon ressuscita une bête d'un troupeau, qui avait été tuée par mégarde par un serviteur. Il est dit aussi qu'il changea l'eau en vin et un caillou en pain, et qu'il fit plusieurs autres miracles. Il est dit de saint Paul et de saint Pantaléon qu'ayant eu leur tête tranchée, il en sortit du lait au lieu de sang. Il est dit dans la vie du bienheureux Pierre de Luxembourg que dans les deux premières années d'après sa mort, qui étaient les années 1388 et 1389, il fit deux mille quatre cents miracles, entre lesquels il y a eu quarante-deux ressuscités, non compris plus de trois mille autres miracles qu'il a fait depuis, et ceux qu'il fait encore tous les jours. Il est dit que les cinquante philosophes que sainte Catherine convertit, ayant tous été jetés dans un grand feu, leurs corps furent ensuite trouvés tous entiers, et pas un seul de leurs cheveux brûlés. Il est dit que le corps de ladite sainte Catherine fut enlevé par les anges après sa mort, et enterré par eux sur le mont Sinaï.

Il est dit que saint Quentin ayant eu la tête tranchée, on jeta son corps d'un côté de la rivière de Somme et sa tête de l'autre, lesquels après cinquante ans furent miraculeusement trouvés, et que sa tête se remit d'elle-même à son corps. Il est dit de sainte Reine qu'ayant eu la tête tranchée, son âme fut portée au ciel par les anges à la vue d'un chacun, et qu'un pigeon lui apporta sur sa tête une précieuse couronne. Il est dit que saint Vincent Ferrier ressuscita un mort qui avait été haché en pièces et dont une partie de son corps était moitié rôtie et moitié cuite. Il est dit que son manteau avait la vertu de chasser les diables et de guérir diverses sortes de maladies. Il est dit de saint Julien, évêque du Mans, que les paniers qu'il faisait, avaient aussi la vertu de guérir les maladies de ceux qui les maniaient. Il est dit que saint Yves allant un jour prêcher et trouvant le mont

---

29 [« *Bene scripsisti de me, Thomas.* »]

d'une rivière par où il devait passer, rompu, il fit le signe de la croix sur les eaux, qu'incontinent elles se divisèrent pour lui faire le passage libre, et qu'elles se réunirent aussitôt après qu'il fut passé. Il est dit de saint Julien de Brioude que des vieillards ayant honorablement enterré son corps, recouvrèrent incontinent la force et la vigueur qu'ils avaient dans leur plus florissante jeunesse. Il est dit que le jour de la canonisation de saint Antoine de Padoue, toutes les cloches de la ville de Lisbonne sonnèrent d'elles-mêmes sans que l'on sut d'où cela venait, que ce saint étant allé un jour sur le bord de la mer et qu'ayant appelé les poissons pour les prêcher, ils vinrent devant lui en foule, et que, mettant la tête hors de l'eau, ils l'écoutaient attentivement. Il est écrit aussi que le jour de la translation du corps de saint Isidore, du moment que l'on eut commencé à ôter la terre qui le couvrait, toutes les cloches de la ville de Madrid sonnèrent d'elles-mêmes ; la même chose, dit-on, arriva aussi à la mort de saint Albert, comme aussi à la mort de saint Eléazar, et à la mort de saint Ennemond, laquelle sonnerie continua pendant tout le temps de la cérémonie de leur sépulture.

Au procès-verbal qui fut fait pour la canonisation de saint Jacinthe, il y a près de mille miracles de personnes que l'on prétend avoir reçu la santé par l'intercession de ce saint, étant lesdits malades atteints de diverses sortes de maladies, comme de douleurs de tête, de mal des yeux, des dents, de la gorge, des mâchoires, des fièvres, des coliques, du mal caduc... bref, il n'y avait, dit-on, sortes de maladies dont ce saint ne guérissait ; il ressuscita aussi plusieurs morts durant sa vie et après sa mort. Les animaux mêmes se ressentaient, dit-on, de l'intercession de ce saint. Enfin, disent nos christicoles, il semblait que Dieu l'avait fait seigneur de la santé, de la maladie et de la mort, puisqu'il les obtenait si facilement par ses prières. Il passait, dit-on, sur les eaux comme sur la terre, et ce qu'il est de plus particulier, c'est, dit-on, qu'ayant un jour passé le fleuve Caristhène, les vestiges de ses pas demeurèrent imprimés sur les eaux, comme une piste que l'on y voyait d'un côté de la rivière à l'autre par où il avait passé. On dit encore qu'une image de la Vierge lui parla. Voyez au long sa vie au 16 Avril.

Il est dit que saint François fit presque une infinité de miracles durant sa vie et après sa mort ; il chassa, dit-on, plusieurs diables des corps des possédés, il rendit la vue aux aveugles, il guérit les boiteux et les affligés, il ressuscita des morts, il donna des enfants aux femmes stériles. Le pain que ce saint bénissait, les pièces et les morceaux de son habit rapetassé, la corde qui lui servait de ceinture, l'eau dont il lavait ses pieds et ses mains— bref, tout ce qu'il touchait servait de remède aux maladies et adversités, et de soulagement aux travaux. Il parlait familièrement aux animaux comme aux personnes, et les appelait également *ses frères* et *ses sœurs*, qui lui obéissaient à tout ce qu'il leur commandait ; témoins la brebis et la cigale qu'il appelait *ses sœurs* et les oiseaux qu'il appelait *ses frères*, et auxquels il prêchait comme s'ils eussent eu intelligence de ce qu'il leur disait. Le corps de ce saint demeure, dit-on, toujours tout droit sur ses pieds, sans être appuyé de côté ni d'autre, il a toujours les yeux ouverts comme un homme qui serait plein de vie, les yeux un peu tournés vers le ciel. Pareillement, on dit que son corps est sain et entier, sans aucune corruption, beau et vermeil comme s'il était encore vif.

Il est dit encore que Dieu favorisa saint François de Paul d'une si grande abondance de grâces qu'il semblait qu'il l'eut fait seigneur de toutes les créatures, qui lui obéissaient entièrement : le feu, l'air, l'eau et la terre, les maladies, la mort, les animaux, les hommes et les diables étaient soumis à la volonté de ce

saint personnage, car il délivra, dit-on, plusieurs possédés, rendit la vue aux aveugles, la parole aux muets, guérit les maladies incurables, ressuscita les morts ; les éléments même lui obéissaient. Le feu perdait sa force envers lui, marchant dessus et le tenant dans ses mains sans se brûler ; il entra, dit-on, dans une fournaise ardente et en éteignit les flammes qui ne l'osèrent toucher. Il passa la mer de Calabre jusqu'en Sicile, lui et son compagnon, sur son habit, qu'il avait étendu sur les eaux pour leur servir de barque assurée, et avec cela eut encore le don de prophétie et une infinité d'autres semblables miracles qu'il serait trop long de rapporter ici.

Enfin, il n'y a sujet si vain et si frivole, et même si ridicule, là où les auteurs de ces *Vies des Saints* ne prennent plaisir à forger et à entasser miracles sur miracles, tant ils sont habiles forgeurs de ces beaux mensonges.

Voici comme un auteur judicieux parle de ces sortes d'auteurs et de leurs pieuses et fabuleuses histoires des vies de leurs saints, et son autorité ne doit pas être suspecte en ceci à nos christicoles, puisqu'il était lui-même de leur prétendue sainte religion, apostolique, catholique et romaine. Voici ce qu'il dit dans son *Apologie des Grands Hommes* (tome II, p. 468 [30]) :

« Tous les historiens, exceptés ceux qui sont parfaitement héroïques, ne nous rapportent jamais les choses pures mais les inclinent et masquent selon le visage qu'ils veulent leur faire prendre, et pour donner crédit à leur jugement et y attirer les autres, prêtent volontiers de ce côté-là à la matière, l'allongent et l'amplifient, la biaisent et la déguisent suivant ce qu'ils le jugent à propos. L'expérience nous apprend que presque toutes les histoires depuis sept ou huit cent ans (c'est de même à plus forte raison de celles qui sont plus anciennes) sont si grossies et si boursouflées de mensonges qu'il semble que leurs auteurs se soient entrebattus à qui emporterait le prix d'en forger davantage. Il est constant que tous nos vieux romans ont pris leur origine des chimères de l'évêque Turpin, *La Salvation de Trajan*, d'un Jean Lévite, et l'opinion que Virgile était un magicien du moine Hélinand. La trop grande facilité ou légèreté de croire toutes choses et toutes sortes de mensonges a donné lieu à la composition de quantité d'histoires fabuleuses qui se succédèrent les unes aux autres, car la sottise ou la folie des hommes a passé jusqu'à un tel excès, comme disait Agobard, évêque de Lyon, en 833, qu'il n'y a maintenant chose, si absurde et si ridicule qu'elle puisse être, que les chrétiens ne croient avec plus de facilité que n'auraient jamais fait les païens dans les erreurs de leurs idolâtries. Lesquelles histoires furent suivies des romans qui commencèrent incontinent ou immédiatement sous le règne de Louis le Débonnaire et se multiplièrent de telle façon parmi l'ignorance du siècle, qui se laissait très volontiers charmer à toutes ces faussetés prodigieuses, que tous ceux qui se mêlaient d'écrire l'histoire de ce temps-là voulurent aussi, pour la rendre plus agréable, y entremêler beaucoup de semblables narrations, comme l'a remarqué fort à propos un docteur en théologie qui confesse ingénument que c'était le vice ordinaire des auteurs de ce temps-là de croire qu'ils n'auraient pas assez savamment écrit, ni avec assez d'éloquence et de politesse, s'ils n'eussent mêlé parmi leurs discours quantité de fictions des poètes.

» C'est une chose étrange, *dit le même auteur*, que Delrio, Le Loyer, Bodin, De Lancre, Godelman et autres, qui ont été ou sont encore personnes de crédit et de mérite, aient écrit avec si peu de circonspection et si passionnément sur le sujet des démons, sorciers et magiciens, que de n'avoir jamais rebuté aucune histoire,

---

[30] [Il s'agit de l'*Apologie pour tous les grands personnages qui ont été faussement soupçonnés de magie* de Gabriel Naudé (1600-1653).]

quoique fabuleuse et ridicule, de tout ce grand nombre de fausses et absurdes qu'ils ont mis pêle-mêle sans distinction parmi les vraies et légitimes, vu, comme le remarque saint Augustin, que le mélange des mensonges fait tourner les vérités en fables, et que, suivant le dire de saint Jérôme, les menteurs font en sorte qu'on ne les croit pas lors même qu'ils disent la vérité, témoin ce pasteur d'Ésope qui avait si souvent crié au loup lorsqu'il n'en était pas besoin qu'il ne fut pas cru ni secouru de personne lorsque cet animal ravageait son troupeau. Ainsi, on peut dire que toutes les histoires ridicules, tous les contes forgés à plaisir et les faussetés si manifestes que ces auteurs laissent glisser si facilement dans leurs livres, tournent infailliblement à leur préjudice, et qui pis est, au mépris de la vérité du sujet qu'ils traitent — quand il prendra à fantaisie à quelques esprits curieux de les examiner avec plus de diligence et de circonspection que ne font ces auteurs. Tout ainsi, *ajoute-t-il*, que nous voyons depuis cent ans que les hérétiques se sont servis de nos propres armes et des contes de *La Légende dorée*, et des *Vies des Saints*, des *Apparitions de Tundalus*, des *Sermons* de Maillard, Menot et Barlette, et d'autres semblables pièces, écrites avec non moins de superstitions que de simplicité, pour se confirmer dans l'opinion qu'ils maintiennent de la nullité et fausseté de nos miracles. » (*ibid.*, p. 468).

XIX

Conformité des prétendus miracles du christianisme avec les prétendus miracles du paganisme



E N'EST PAS SANS RAISON, EN EFFET, QU'ILS LES REGARDENT comme des faussetés et comme des mensonges, car il est facile de voir que tous ces prétendus miracles n'ont été inventés qu'à l'imitation des fables et des fictions des poètes païens. C'est ce qui paraît assez visiblement par la conformité qu'il y a des uns aux autres. Si nos christicoles, par exemple, disent que Dieu donnait pouvoir à ses saints de faire tous ces miracles qui sont rapportés dans leurs *Vies*, de même aussi les païens ou idolâtres disaient que les filles d'Onius, grand prêtre d'Apollon, avaient véritablement reçu du dieu Bacchus la faveur et le pouvoir de changer tout ce qu'elles voudraient en blé, vin, huile... etc.

Pareillement, ils disaient que Jupiter donna véritablement aux nymphes qui eurent soin de son éducation, une corne de la chèvre qui l'avait allaité dans son enfance, avec cette propriété qu'elle leur fournirait abondamment tout ce qui leur viendrait à souhait. N'était-ce pas des beaux miracles ! Si nos christicoles disent que leurs prétendus saints ont ressuscité des morts et qu'ils avaient des révélations divines, pareillement les païens avaient déjà dit avant eux qu'Athalidès, fils de Mercure, avait obtenu de son père le don de pouvoir vivre, mourir et ressusciter quand il voudrait, et qu'il avait aussi la connaissance de tout ce qui se faisait en ce monde-ci et en l'autre.

Pareillement, ils avaient dit qu'Æsculape, fils d'Apollon, avait ressuscité des morts, et, entre autres, qu'il ressuscita Hyppolite, fils de Thésée, à la prière de Diane, et que Hercule ressuscita Alceste, femme d'Admet, roi de Thessalie, pour la rendre à son mari.

Si nos christicoles disent que leur Jésus-Christ est né miraculeusement d'une vierge sans connaissance d'hommes, pareillement les païens avaient déjà dit avant eux que Remus et Romulus, premiers fondateurs de la ville de Rome, étaient miraculeusement nés d'une vierge vestale nommée Ilia, Sylvia ou Rhéa Sylvia. Ils avaient déjà dit que Mars, Argué, Vulcain et autres avaient été engendrés de Junon sans connaissance d'homme ; ils avaient déjà dit aussi que Minerve, déesse des sciences, avait été engendrée dans le cerveau de Jupiter, et qu'elle en sortit toute armée par la force d'un coup de poing dont il se frappa la tête.

Si nos christicoles disent que leurs saints faisaient sortir des fontaines d'eau des rochers, pareillement les païens avaient déjà dit que Minerve fit jaillir une fontaine d'huile en récompense d'un temple qu'on lui avait dédié.

Si nos christicoles se vantent d'avoir reçu miraculeusement des images du ciel, comme, par exemple, celles de Notre Dame de Lorette et de Liesse, et qu'ils ont reçu miraculeusement plusieurs autres présents du ciel, comme, par exemple, la prétendue sainte ampoule de Reims, comme la chasuble blanche que l'on prétend que saint Idelfonce reçut de la Vierge Marie, et autres choses semblables — les païens, pareillement, se vantaient avant eux d'avoir reçu du ciel un bouclier sacré pour marque de la conservation de leur ville de Rome, et les Troyens se vantaient d'avoir reçu miraculeusement du ciel leur palladium ou leur simulacre de Pallas, qui vint lui-même, disaient-ils, prendre sa place dans le temple que l'on avait dédié à l'honneur de cette déesse.

Si nos christicoles disent que leur Jésus-Christ fut vu par ses apôtres monter glorieusement au ciel et que plusieurs âmes de leurs prétendus saints furent vues transportées glorieusement au ciel par les anges, les païens romains avaient déjà dit avant eux que Romulus, leur premier fondateur, fut vu tout glorieux après sa mort.

Pareillement, ils disent que Ganymède, fils de Tros, roi de Troie, fut par Jupiter transporté au ciel pour lui servir d'échanson, ils disent de même que la chevelure de Bérénice, ayant été consacrée au temple de Vénus, fut ensuite transportée au ciel ; ils disent la même chose de Cassiopée et d'Andromède, et même de l'âne de Silène.

Si nos christicoles disent que plusieurs corps de leurs saints ont été miraculeusement préservés de corruption après leur mort et qu'ils ont été miraculeusement retrouvés par des révélations divines après avoir été fort longtemps perdus sans savoir où ils pouvaient être, les païens en disent de même du corps d'Oreste qui fut miraculeusement, comme ils disent, trouvé par l'avertissement de l'oracle.

Si nos christicoles disent que les sept frères dormants dormirent miraculeusement pendant cent soixante dix-sept ans qu'ils furent enfermés dans une caverne, les païens disent aussi que Épimenidès le philosophe dormit cinquante-sept ans dans une caverne où il s'était endormi.

Si nos christicoles disent que plusieurs saints parlaient encore miraculeusement après avoir eu la langue ou la tête coupée, les païens disent aussi que la tête de Gabiénus chanta un assez long poème après être séparée de son corps.

Si nos christicoles se glorifient de ce que leurs temples et églises sont ornés de plusieurs tableaux et de riches présents qui montrent les guérisons miraculeuses qui ont été faites par l'intercession de leurs saints, on voit aussi, ou au moins on voyait aussi autrefois, dans le temple d'Æsculape, en Épidaure, quantité de tableaux et de riches présents qui montraient les guérisons miraculeuses qui avaient été faites par l'invocation de ce dieu.

Si nos christicoles disent que plusieurs saints ont été miraculeusement conservés dans les flammes ardentes sans y recevoir aucun dommage dans leur corps ni même dans leurs habits, pareillement les païens disaient que les religieuses du temple de Diane marchaient pieds nus sur des charbons ardents sans se brûler et sans se blesser les pieds ; ils disaient aussi la même chose des prêtres de la déesse Féronie et des Hyrpiens, qui marchaient pieds nus sans se brûler sur des charbons ardents dans les feux de joie que l'on faisait à l'honneur d'Apollon.

Si les anges, comme disent nos christicoles, bâtirent une chapelle à saint Clément au fond de la mer, les païens disaient aussi que la petite maison de Baucis et Philémon fut changée miraculeusement en un superbe temple en récompense de leur piété.

Si nos christicoles disent et se vantent d'avoir leurs saints pour protecteurs, et que plusieurs d'entre eux comme, par exemple, saint Jacques, saint Maurice et autres ont plusieurs fois parus dans leurs armées, montés, équipés et armés à l'avantage, combattant en leur faveur contre leurs ennemis, les païens disent aussi et avaient déjà dit avant eux, que Castor et Pollux ont paru plusieurs fois en batailles combattant pour les Romains contre leurs ennemis.

Si nos christicoles disent qu'un bélier se trouva miraculeusement pour être offert en sacrifice à la place d'Isaac lorsque son père Abraham le voulait sacrifier, les païens disent aussi que la déesse Vesta envoya miraculeusement une génisse pour lui être sacrifiée à la place de Métella, fille de Métellus ; ils disent pareillement que la déesse Diane envoya miraculeusement une biche à la place d'Iphigénie lorsqu'elle était sur le bûcher pour lui être immolée, au moyen de quoi Iphigénie fut miraculeusement délivrée.

Si nos christicoles disent que saint Joseph s'enfuit en Égypte sur l'avertissement qu'il en reçut d'un ange du ciel, les païens disent aussi que Sémonide le poète évita plusieurs dangers mortels sur des avertissements miraculeux qui lui furent faits.

Si Moïse fit sortir une source d'eau vive d'un rocher en le frappant de son bâton, le cheval Pégase, disent les païens, en fit bien autant puisque, frappant de son pied un rocher, il en fit sortir une fontaine.

Si nos christicoles disent que saint Vincent Ferrier ressuscita un mort qui avait été haché en pièces et dont une partie du corps était déjà moitié cuite et rôtie, les païens pareillement disent que Pélops, fils de Tantale, roi de Phrygie, ayant été mis en pièces par son père pour le faire manger aux dieux, eux ayant reconnu cette barbare cruauté d'un père envers son fils, ramassèrent tous ses membres, les réunirent et lui rendirent la vie.

Si nos christicoles disent que plusieurs de leurs crucifix et autres de leurs saintes images ont miraculeusement parlé et rendu des réponses, les païens disent aussi que leurs oracles ont divinement parlé et qu'ils ont rendu des réponses à ceux qui les consultaient. Ils disent aussi que la tête d'Orphée et que la tête de Polycrate rendirent des oracles après leur mort.

Si Dieu fit connaître par une voix du ciel que Jésus-Christ était son fils, comme nos évangélistes le disent, les païens disaient aussi que le dieu Vulcain fit voir par l'apparition d'une flamme miraculeuse que Cœculus était véritablement son fils.

Si nos christicoles disent que Dieu a quelquefois miraculeusement nourri quelques-uns de ses saints, pareillement les poètes disent que Triptolème fut miraculeusement nourri d'un lait divin par Cérès, qui lui donna aussi un char attelé de deux dragons. Pareillement, ils disent que Phicée, fils de Mars, étant sorti du ventre de sa mère déjà morte, fut néanmoins miraculeusement nourri de son lait.

Si nos christicoles disent que plusieurs de leurs saints ont miraculeusement adouci la cruauté et la férocité des bêtes les plus cruelles et les plus féroces, les païens disent aussi qu'Orphée attirait à lui par la douceur de son chant et l'harmonie de ses instruments, les lions, les ours et les tigres, adoucissant la férocité des bêtes les plus cruelles et les plus féroces par la douceur de son harmonie. Pareillement, ils disent qu'il attirait à lui les rochers, les arbres, et que même les rivières arrêtaient leur cours pour l'entendre chanter.

Enfin — pour abréger et passer sous silence quantité d'autres semblables exemples que l'on pourrait rapporter — si nos christicoles disent que les

murailles de la ville de Jéricho tombèrent miraculeusement par terre par le son des trompettes de ceux qui l'assiégeaient, les païens disent bien aussi quelque chose de plus merveilleux, car ils disent que les murailles de la ville de Thèbes furent bâties par le son harmonieux des instruments de musique touchés par la main d'Amphion, ce qui serait certainement encore bien plus miraculeux et bien plus admirable que de voir seulement des murailles qui tomberaient par terre.

Voilà certainement une très grande conformité de miracles de part et d'autre, c'est-à-dire du côté de nos christicoles et du côté des païens. Il n'y a certainement pas plus d'apparence de vérité d'un côté que de l'autre, et comme ce serait une grande sottise d'ajouter maintenant foi à ces prétendus miracles du paganisme, c'est pareillement une grande sottise d'ajouter foi à ceux du christianisme puisqu'ils ne viennent les uns et les autres que d'un même principe d'erreurs, d'illusions, de mensonges et d'impostures.

C'est pour cela aussi que les manichéens et les aryens, qui étaient au commencement ou vers le commencement du christianisme, se moquaient de ces prétendus miracles faits par l'invocation des saints, et blâmaient ceux qui les invoquaient après leur mort et qui honoraient leurs reliques. Il y a bien apparence que feu Monsieur de Fénelon, ci-devant archevêque de Cambrai, ne faisait guère d'état de ces prétendus miracles et qu'il n'y ajoutait guère de foi lui-même, puisqu'il n'a pas seulement daigné en dire un mot dans son livre qu'il a fait *De l'Existence de Dieu*[1], car comme cet auteur a prétendu donner dans son dit livre les plus fortes preuves qui se pouvaient donner de l'existence de Dieu et qu'il n'a pas seulement parlé de celle-ci — qui aurait été néanmoins une des plus fortes preuves si les susdits miracles eussent été bien véritables — et bien sûr, n'en ayant, dis-je, point parlé, c'est une marque assez visible qu'il n'en faisait guère d'état et qu'il n'ajoutait guère de foi à tout ce que l'on en dit. Et ainsi, la preuve que nos christicoles prétendent tirer de ces prétendus miracles pour montrer la vérité de leur religion, n'est qu'une fort faible preuve.

---

[1] En 1718.

XX

Ils ne sont pas plus croyables les uns que les autres



MAIS POUR DÉCOUVRIR D'AUTANT MIEUX LA VANITÉ, LA FAUSSETÉ ET le ridicule de ces prétendus miracles du christianisme, examinons-les un peu plus près, et voyons s'ils répondent à la fin principale qu'une souveraine bonté, qu'une souveraine sagesse et qu'une souveraine puissance se serait proposée en les faisant ou en les venant faire, et s'il est croyable qu'un dieu infiniment bon et infiniment sage aurait voulu se borner seulement à faire si peu de chose que de faire de tels miracles en faveur des hommes, qu'il aurait voulu racheter au prix de son sang !

Mais pour en bien juger, il faut nécessairement remarquer et se souvenir toujours de ce que nos christicoles eux-mêmes posent pour principal fondement de toute leur doctrine et de toute leur religion, car c'est sur ce fondement qu'il faut maintenant raisonner pour juger sainement si leurs prétendus miracles répondent véritablement à la fin principale que leur dieu et que leur divin sauveur Jésus-Christ se serait proposé en se faisant homme, et s'il est croyable qu'il aurait voulu se borner seulement à faire de tels miracles. Car si ces prétendus miracles ne répondent pas parfaitement à la fin principale qu'un dieu infiniment bon et infiniment sage se serait proposé en les venant faire, il n'est pas croyable qu'il les ait faits, ni qu'ils aient été faits par la toute-puissance d'un dieu.

Or, voici le principal fondement de toute la doctrine, de toute la créance et de toute la religion de nos christicoles : ils posent donc pour principal fondement que leur divin Jésus-Christ, qu'ils appellent *leur divin Sauveur*, est un dieu tout-puissant, fils éternel d'un dieu tout-puissant, et qui par un excès de son amour et de son infinie bonté pour les hommes, aurait bien voulu se faire homme lui-même comme eux, pour les racheter tous et pour les sauver tous, c'est-à-dire pour les délivrer tous du péché et de la damnation éternelle qu'ils disent que tous les hommes avaient mérité par leurs péchés, et notamment par le péché de leur premier père, Adam ; et non seulement pour délivrer tous les hommes de leurs péchés et de la damnation éternelle, mais aussi pour les réconcilier parfaitement et les remettre tous en grâce avec Dieu, son père tout-puissant, et pour leur procurer encore à tous après cette vie un bonheur et une béatitude éternelle dans le ciel. Et c'est ce que nos christicoles disent que leur divin Jésus-Christ a véritablement fait en donnant sa vie pour tous les hommes et en mourant honteusement comme il a fait, sur une croix, pour leur salut.

C'est sur ce fondement qu'il est marqué dans un de leurs prétendus *saints Évangiles* que Jésus-Christ lui-même disait que Dieu, son père, avait tant aimé le monde qu'il avait donné son propre fils unique afin que quiconque croirait en lui ne périsse pas mais qu'il ait la vie éternelle. Car ce n'a pas été, ajoutait-il, pour condamner le monde que Dieu a envoyé son fils dans le monde, mais afin que le

monde soit sauvé par lui (*Jean* III-6 [1]). « Je suis, *disait-il lui-même dans une autre occasion*, le bon pasteur ; un bon pasteur donne sa vie pour ses brebis, et je donnerai, disait-il, ma vie pour mes brebis parce que je suis venu afin qu'elles aient la vie et qu'elles l'aient avec plus d'abondance. » (*Jean* X-10 [2]). Et ailleurs il disait encore qu'il était venu pour chercher et pour sauver ce qui était perdu (*Matthieu* XVIII-11 [3]). Et comme tous les hommes étaient perdus, suivant la doctrine de nos christicoles, c'était donc aussi, suivant leur principe, pour sauver tous les hommes qu'il était venu au monde. C'est sur ce même fondement principal de leur doctrine qu'il est dit dans leurs prétendus *saints Évangiles*, que Jésus-Christ était celui qui ôterait le péché du monde (*Jean* I-29 [4]) et qu'il était venu pour détruire les œuvres du diable, qui ne sont autres que les vices, que les péchés et toutes sortes d'injustices et de méchancetés. Ce pourquoi il est dit ailleurs dans leurs prétendus saints livres que la grâce de Jésus-Christ, leur sauveur, a été découverte à tous les hommes pour les apprendre à renoncer à l'impiété et aux mauvais désirs du siècle, pour vivre dans ce monde-ci sobrement, justement et religieusement, dans l'attente de la béatitude qu'ils espèrent et dans l'attente de l'avènement de la gloire de Jésus-Christ, leur grand dieu et sauveur de leurs âmes, qui s'est, disent-ils, livré lui-même pour tous les hommes afin de les racheter de leurs péchés et, en les purifiant, se former par lui-même un peuple chéri et zélé pour les bonnes œuvres ([*Épître de saint Paul à*] *Tite* II-11 [5]). Et dans un autre endroit des mêmes livres, il est dit encore que ce même Jésus-Christ a aimé son Église, c'est-à-dire son peuple ou ses sectateurs, s'étant lui-même livré pour elle afin de la sanctifier, en la purifiant par l'eau du baptême, avec la parole de vie, afin de se la rendre glorieuse, sans tache et sans ride, et sans qu'elle ait aucun défaut mais, au contraire, qu'elle soit sainte et sans souillure ([*Épître de saint Paul aux*] *Éphésiens* V-25 [6]). Ce pourquoi nous chantons tous les jours dans nos prétendus saints mystères, ces belles paroles du symbole de notre foi : ...*qui pour l'amour de nous hommes et pour l'amour de notre salut, est descendu des cieux*[7] ; et ces autres : *Toi qui efface les péchés du monde, reçois notre prière*[8].

Cela étant, il est manifeste que la principale fin que leur dieu et que leur divin sauveur Jésus-Christ se seraient proposée, l'un en envoyant son divin fils au monde et l'autre en se faisant homme comme les autres hommes — leur principale fin, dis-je en cela, aurait été de sauver le monde, comme il est dit, et pour cela leur principale fin aurait été aussi, comme il est dit, d'ôter le péché du monde et de détruire entièrement les œuvres du démon, c'est-à-dire d'ôter entièrement le péché du monde, d'ôter tous les vices, toutes malices, toutes iniquités et toutes méchancetés. Leur principale fin aurait été encore, comme il est dit, de sauver tous les hommes qui s'étaient perdus dans le vice et dans le péché. Leur principale fin aurait été, comme il est dit encore, de sanctifier un

---

1 [Il s'agit de *Jean* III-17 : « Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui. »]

2 [Il s'agit de *Jean* X-11 : « Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. »]

3 [« Car le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu. »]

4 [« Jean vit Jésus qui venait à lui et il dit : voici l'agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde. »]

5 [Il s'agit de *Tite* II-12 : « [La grâce de Dieu] nous a appris que, renonçant à l'impiété et aux passions mondaines, nous devons vivre dans le siècle présent avec tempérance, avec justice et avec piété. »]

6 [Meslier résume *Éphésiens* V-15 à 27, qui comprend en particulier ceci : « Comme donc l'Église est soumise à Jésus-Christ, les femmes doivent être aussi soumises à leurs maris. »]

7 [« *Qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de caelis.* » Le *Credo* de la messe. »]

8 [« *Qui tollis peccata mundi, suscipe deprecationem nostram.* » Le *Gloria* de la messe.]

peuple afin qu'il soit sans tache et sans rides, c'est-à-dire sans aucun vice ou défaut. Et enfin (ce qui se rapporte toujours au même), leur principale fin ou intention aurait été de sauver les âmes en les délivrant heureusement de l'état malheureux du péché, en les rachetant de la damnation éternelle et en leur procurant dans le ciel une vie éternellement bienheureuse. Nos christicoles ne sauraient nier que ce ne soient là les principales fins que leur Dieu et que leur divin sauveur Jésus-Christ se serait proposé en se faisant homme comme eux et en voulant bien mourir, comme ils disent qu'il a fait pour l'amour d'eux ; ils ne sauraient, dis-je, nier que ce n'ait été sa principale fin et la fin principale de Dieu, son père tout-puissant, puisqu'elle nous est si clairement marquée dans tous leurs prétendus *saints Livres*.

Or, on ne voit nullement aucun effet ni même aucune apparence réelle de cette prétendue rédemption des hommes, on ne voit aucune apparence que le péché soit en aucune manière ôté du monde, comme il en aurait dû être ôté, ni même qu'il soit en aucune manière diminué. Au contraire, il semblerait plutôt qu'il y serait augmenté et multiplié et qu'il y multiplierait encore tous les jours, puisque les hommes deviennent tous les jours de plus en plus vicieux et méchants et qu'il y a comme un déluge de vices et d'iniquité dans le monde. On ne voit pas même que nos christicoles puissent se glorifier d'être plus saints, plus sages et plus vertueux, ou mieux réglés dans leur police et dans leurs mœurs, que les autres peuples de la Terre. Et enfin, on ne voit aucune apparence qu'il doive y avoir plus d'âmes sauvées et moins de reprouvées qu'il n'y en avait auparavant par cette prétendue rédemption, puisqu'il n'y en a pas plus qui prennent le chemin du ciel et qu'il n'y en a pas moins qui prennent le chemin de l'Enfer — si tant est néanmoins que le vice soit le chemin de l'Enfer et que la vertu soit véritablement le chemin du ciel, comme nos christicoles le disent.

Ainsi, il est évident que les susdits prétendus miracles ne répondent aucunement à la fin principale que la souveraine bonté et que la souveraine sagesse d'un dieu tout-puissant se serait proposé en les faisant, et il n'est nullement croyable qu'un dieu qui aurait voulu se faire homme pour sauver tous les hommes aurait voulu se borner à faire seulement de tels miracles sans faire le principal, pour lequel il aurait par un excès d'amour voulu se faire homme.

Quoi ! Un dieu tout-puissant qui serait infiniment bon et infiniment sage, et qui aurait voulu se faire homme mortel pour l'amour des hommes, et qui aurait même, par un excès d'amour pour eux, voulu répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang pour les sauver tous, aurait voulu se borner et borner sa bonté, sa sagesse et sa toute-puissance, à guérir seulement quelques maladies ou quelques infirmités du corps, et cela seulement dans quelques malades et dans quelques infirmes qu'on lui aurait présentés ? Et il n'aurait pas voulu employer sa toute-puissance, sa divine bonté et sa souveraine sagesse à guérir tous les hommes de toutes les maladies et de toutes les infirmités de leurs âmes ? C'est-à-dire qu'il n'aurait pas voulu guérir et délivrer tous les hommes de tous leurs vices et de toutes leurs méchancetés, qui sont mille fois pires que toutes les maladies du corps ! Cela n'est pas croyable.

Quoi ! Un dieu tout-puissant, si bon et si sage, aurait voulu miraculeusement préserver des corps morts de toute pourriture et corruption, et il n'aurait pas voulu de même employer sa toute-puissance et sa sagesse pour préserver de la contagion et de la corruption du vice et du péché les âmes d'une infinité de personnes qu'il serait venu racheter au prix de son sang et qu'il aurait dû sanctifier par sa grâce ? Cela n'est nullement croyable.

Quoi ! Un dieu tout-puissant, si bon et si sage, aurait bien voulu rendre miraculeusement la vue à quelques aveugles, l'ouïe à quelques sourds, la parole à quelques muets, faire marcher droit quelques boiteux et guérir quelques paralytiques ? Et il n'aurait pas voulu de même éclairer tous les pécheurs des lumières de sa divine grâce, comme parlent nos christicoles ? Il n'aurait pas voulu de même les retirer efficacement des erreurs et des égarements de leurs vices pour les ramener heureusement dans le chemin de la vertu et les faire marcher droit dans la voie de ses divins commandements ? Cela n'est nullement croyable.

Quoi encore ! Un dieu tout-puissant, si bon et si sage, aurait bien voulu, par une faveur toute particulière, ressusciter quelques morts, pour les remettre seulement pour quelque temps dans une vie mortelle et pleine de misères ? Et il n'aurait pas voulu et ne voudrait pas encore maintenant retirer de la mort éternelle du péché une infinité d'âmes, qu'il aurait néanmoins créées pour le ciel, qu'il serait venu racheter au prix de son sang, et qu'il aurait dû, comme j'ai déjà dit, sanctifier par sa grâce ? Cela n'est nullement croyable !

Quoi ! Un dieu tout-puissant, si bon et si sage, aurait bien voulu retirer ou préserver miraculeusement quelques personnes du naufrage des eaux de la mer et des rivières ? Et il n'aurait pas voulu et ne voudrait pas encore maintenant retirer ni préserver du naufrage de l'Enfer une infinité d'âmes qui y tombent malheureusement tous les jours, suivant le dire même de nos christicoles ? Cela n'est nullement croyable.

Quoi ! dis-je, un dieu tout-puissant, si bon et si sage, aurait bien voulu, par une grâce spéciale, préserver les corps de quelques-uns de ses saints, et même les moindres de leurs habillements, comme aussi leurs poils et leurs cheveux, à ce qu'ils ne soient point endommagés du feu au milieu des flammes et des incendies, et il n'aurait pas voulu de même et ne voudrait pas encore maintenant préserver des flammes effroyables et éternelles d'un enfer une infinité d'âmes qu'il serait cependant venu racheter au prix de son sang ! Cela, dis-je, n'est nullement croyable, car comme dit leur apôtre saint Paul ([*Épître de saint Paul aux*] *Romains* VIII-32 [9]), si Dieu n'avait pas épargné son propre fils et qu'il eût voulu le donner aux hommes pour les sauver tous, comment se pourrait-il faire que, leur ayant donné son propre fils, il ne leur aurait pas donné aussi toutes autres choses qui leur auraient été nécessaires pour leur salut ? Et si ce prétendu divin fils de Dieu avait bien voulu aussi lui-même donner sa vie pour le salut des hommes, comment aurait-il pu ensuite leur refuser aucune grâce ni aucun bien ?

Quoi ! Il aurait bien voulu par un excès d'amour mourir pour le salut de tous les hommes, et il ne voudrait pas seulement les regarder tous d'un clin d'œil favorable de sa grâce ? Cela ne se peut ! Cela se détruit de soi-même.

Quoi encore ! Un dieu tout-puissant aurait voulu faire miraculeusement sonner d'elles-mêmes toutes les cloches, tantôt d'une ville, tantôt d'une autre, pour honorer la mort ou la sépulture de quelques corps morts ? Il aurait voulu user de sa toute-puissance pour rassasier miraculeusement avec quelque peu de pain et de poisson quelques milliers de personnes qui étaient à sa suite ? Il aurait voulu user de sa toute-puissance pour attirer miraculeusement les bêtes sauvages, les oiseaux, et même les poissons de la mer ou des rivières, pour venir entendre les prédications de quelques-uns de ses saints ?

Et enfin — pour abréger — il aurait voulu user de sa toute-puissance en mille et mille autres vains sujets et légères occasions pour changer l'ordre et le cours

---

9 [« S'il n'a pas épargné son propre fils mais l'a livré à la mort pour nous tous, que ne nous donnera-t-il point après nous l'avoir donné ? »]

ordinaire de la Nature, et il n'aurait rien voulu faire et ne voudrait encore maintenant rien faire de particulier pour procurer et opérer efficacement la conversion, la sanctification et le salut éternel de tant de milliers et même de tant de milliers de millions de pécheurs, qui le loueraient et le béniraient éternellement dans le ciel, s'il avait voulu, ou s'il voulait seulement, les regarder d'un œil favorable de sa grâce, c'est-à-dire s'il voulait seulement leur toucher bénignement le cœur et leur ouvrir charitablement les yeux de l'esprit pour leur faire connaître et aimer leur véritable bien ?

Il n'est pas croyable qu'un dieu tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage, en aurait voulu user ainsi à l'égard des hommes qu'il aurait tant aimés que de vouloir donner son sang et sa vie pour eux. Il n'est pas croyable qu'il aurait jamais voulu négliger le principal de son dessein pour s'attacher seulement à quelques légers accessoires, comme sont les prétendues guérisons miraculeuses de quelques infirmités corporelles ou autres semblables prétendus miracles, qui ne sont que de très légère conséquence en comparaison du principal, qui était la destruction entière du péché et le salut de tous les hommes.

Serait-il descendu du ciel, ce prétendu divin fils de Dieu et ce prétendu divin sauveur des hommes ? Serait-il descendu du ciel et serait-il venu sur la terre seulement ou principalement pour guérir seulement quelques malades des infirmités de leurs corps ? Serait-il venu seulement ou principalement pour rendre la vue du corps à quelques aveugles ? Pour rendre seulement l'ouïe à quelques sourds ? Pour rendre seulement la parole à quelques muets ? La faculté de marcher à quelques boiteux et à quelques paralytiques ? Serait-il venu seulement ou principalement pour rendre la santé du corps à quelques malades et pour ressusciter quelques morts ? Serait-il venu seulement ou principalement pour préserver quelques corps morts de pourriture et de corruption ? Et pour faire miraculeusement sonner des cloches toutes seules ? Et enfin, serait-il venu seulement et principalement pour empêcher miraculeusement des habits, des poils et des cheveux de brûler dans des flammes ardentes ? Et ainsi de tous les autres vains et ridicules prétendus miracles dont on fait néanmoins tant de cas ? Serait-il venu seulement pour cela, ce divin sauveur ?

N'aurait-ce pas été plutôt pour guérir tous les hommes de toutes les maladies et de toutes les infirmités de leurs âmes, aussi bien que de toutes les infirmités de leurs corps ? N'aurait-ce pas été plutôt pour les retirer tous de l'esclavage du vice et du péché ? N'aurait-ce pas été plutôt pour les rendre tous sages et vertueux, et pour les sanctifier tous, puisqu'il serait venu principalement pour les racheter tous et pour les sauver tous ?

Il témoignait un jour, ce prétendu divin sauveur, il témoignait un jour avoir compassion de ceux qui le suivaient parce qu'ils n'avaient pas de quoi manger : « J'ai compassion de ce peuple car il y a déjà trois jours qu'ils ne me quittent point et n'ont pas de quoi manger ; si je les renvoie chez eux en cet état ils tomberont en défaillance sur les chemins ». (*J'ai compassion de ce peuple*[10], *Marc* VIII-2 [11]). Et pour les préserver de ce danger, il aurait bien voulu, disent nos christicoles, faire un miracle de sa toute-puissance en multipliant miraculeusement des pains pour les rassasier tous et pour les empêcher par ce moyen de tomber faibles en chemin. Et il n'aurait pas voulu de même et ne voudrait pas encore maintenant faire de semblables miracles de sa toute-puissance pour sanctifier tous les pécheurs et pour les sauver tous ? Il verrait tous les jours leur

---

10 [« *Misereor super turbam.* »]
11 [Citation exacte, mais Meslier cite *Marc* VIII-2 et 3.]

faiblesse et leurs infirmités, et il ne voudrait pas les fortifier du secours efficace de sa toute puissante grâce pour les empêcher de tomber dans le vice et dans le péché ? Il les verrait tomber tous les jours à milliers dans les flammes effroyables d'un enfer malheureux, et il n'aurait point compassion de leur perte, et d'une perte si terrible et si effroyable que celle-là ? Cela n'est nullement croyable, et il est indigne d'avoir seulement cette pensée d'un être qui serait infiniment bon et infiniment sage.

Le premier donc de ses miracles, le plus grand et le plus glorieux pour lui, et en même temps le plus nécessaire et le plus avantageux pour les hommes qu'il venait racheter, aurait certainement été de les guérir véritablement de toutes les maladies et de toutes infirmités de leurs âmes, qui sont les vices et les mauvaises passions. Le premier, le plus beau et le plus admirable de ses miracles, aurait été de rendre tous les hommes vertueux, sages et parfaits, tant du corps que de l'esprit. Le premier et le principal de ses miracles aurait été d'ôter et de bannir entièrement du monde tous vices, tous péchés, toutes injustices, toutes iniquités et toutes méchancetés. Le premier et le plus beau miracle aurait été de sanctifier véritablement tous les hommes et de les sauver effectivement tous, en les rendant tous parfaitement bienheureux sur la Terre ou dans le ciel. C'était là certainement, Messieurs les christicoles, le premier, le plus beau, le plus grand, le plus glorieux, le plus avantageux, le principal et le plus nécessaire de tous les miracles que votre prétendu divin sauveur aurait dû faire, puisque c'était pour cela même qu'il serait descendu du ciel et qu'il serait venu au monde, comme il le disait lui-même, ainsi qu'il est marqué dans son Évangile : « Lorsque je serai élevé de terre, disait-il, j'attirerai tout à moi. » (*Jean* XII-32 [12]).

Le voilà qui a été élevé de la terre, et il l'a été en deux manières, comme disent nos christicoles : il a été élevé de terre lorsqu'il fut pendu en croix, et il l'a été lorsqu'il est monté au ciel. Si c'était de l'une ou de l'autre, ou même de toutes ces deux élévations ensemble qu'il entendait parler — le premier, donc, comme j'ai dit, le plus beau, le plus grand, le plus désirable, le plus glorieux et le plus favorable miracle qu'il aurait pu faire et qu'il aurait même dû faire, suivant sa parole, après avoir été ainsi élevé de terre, était d'attirer véritablement glorieusement et heureusement tout à lui. Et comme il est marqué encore qu'il était venu pour ôter le péché du monde, pour détruire les œuvres du démon, pour sanctifier les hommes, pour chercher et pour sauver tout ce qui était perdu, et, en un mot, qu'il était venu pour chercher les pécheurs, pour racheter tous les hommes du péché, de la damnation éternelle et pour les sauver tous en leur procurant une vie éternellement bienheureuse dans le ciel — le premier, encore un coup, le plus grand, le plus beau, le plus glorieux, le plus avantageux, le plus désirable, le plus nécessaire et en même temps le plus important et le principal de tous les miracles qu'il aurait pu et qu'il aurait dû faire, suivant son premier et principal dessein, était d'ôter effectivement tout péché du monde, c'était d'en ôter tous les vices, toutes les injustices, toutes les iniquités, toutes les méchancetés, et tous les scandales. Mais comme il est certain et qu'il est même tout évident qu'il n'a pas fait ces sortes de miracles, il n'y a aussi aucun lieu ni aucune apparence de croire qu'il ait véritablement fait, ni lui, ni ses apôtres, ni ses prétendus saints, aucun de ces autres miracles dont on parle tant.

Et ainsi, c'est bien en vain que nos christicoles prétendent prouver la vérité de leur religion par la certitude de leurs prétendus miracles, qui ne sont véritablement, comme j'ai dit, qu'erreurs, qu'illusions, que mensonges et impostures.

---

12 [Référence exacte.]

Tout ce que je viens de dire le démontre assez manifestement pour devoir n'en plus faire aucun doute, et c'est la seconde preuve démonstrative de ce que j'ai ci-devant avancé touchant la vanité et la fausseté de toutes les religions.

XXI

Troisième Preuve

De la vanité et de la fausseté des religions tirée de la vanité et de la fausseté des prétendues visions & révélations divines


ENONS À LA TROISIÈME PREUVE ET AUX PRÉTENDUES VISIONS ET révélations divines sur lesquelles nos christicoles prétendent encore fonder et établir la vérité et la certitude de leur religion. Pour donner une juste et véritable idée de ces prétendues visions et révélations divines, je ne crois pas que l'on puisse mieux faire que de dire en général qu'elles sont telles que si quelqu'un osait maintenant se vanter d'avoir de telles ou semblables visions et révélations divines et qu'il crût bonnement pouvoir s'en prévaloir, on le regarderait infailliblement comme un fou, comme un visionnaire ou comme un insensé fanatique, et on regarderait infailliblement comme tels tous ceux qui oseraient se vanter et se prévaloir de telles prétendues visions et révélations divines.

Dieu, disent les prétendus saints livres dont j'ai ci-devant parlé, étant apparu pour la première fois à Abraham, il lui dit ceci : « Sortez de votre pays (*c'était en Chaldée qu'il demeurait*), quittez la maison de votre père et allez-vous-en au pays que je vous montrerai. » Cet Abraham y étant allé, Dieu, dit l'histoire, apparut une seconde fois à lui, et lui dit : « Je donnerai tout ce pays-ci où vous êtes à votre postérité » ; et en reconnaissance de cette gracieuse promesse, Abraham lui dressa là un autel ». (*Genèse* XII-1 [1]). Quelque temps après, Dieu lui apparut encore pendant la nuit ; il lui semblait être comme dans un four ardent et fumant. Alors Dieu faisant alliance avec cet Abraham, il lui dit : « Je donnerai à votre postérité tout ce pays-ci depuis le fleuve d'Égypte jusqu'au grand fleuve de l'Euphrate » (*Genèse* XV-17, 18 [2]). Cet Abraham étant âgé de quatre-vingt dix-neuf ans, Dieu apparut encore à lui et lui dit : « Je suis le Dieu tout-puissant, marchez droit devant moi et soyez parfait, car je mettrai mon alliance avec vous, je multiplierai grandement votre semence, vous serez le père de beaucoup de nations. Vous ne nous appellerez plus Abram, comme ci-devant, mais Abraham, parce que je vous ai établi père de beaucoup de nations. Je ferai avec vous et avec votre postérité

---

[1] [Citation exacte mais Meslier cite *Genèse* XII-1 et 7.]
[2] [Référence exacte.]

une alliance éternelle, afin que je sois votre Dieu et que vous soyez mon peuple. Or, voici l'alliance que je ferai avec vous et avec tous vos descendants : vous circoncirez le prépuce de tous vos enfants mâles. Ce sera là, la marque de mon alliance perpétuelle avec vous. Tout enfant mâle sera circoncis au huitième jour, car je veux, lui dit-il, que vous portiez la marque de mon alliance dans votre chair. Sur quoi, cet Abraham commença à se circoncire lui-même et à circoncire tous les mâles de sa maison » (*Genèse* XVII-1, 7, 13[3]).

Quelque temps après, dit l'histoire, Dieu voulant tenter cet Abraham pour voir s'il serait obéissant à ce qu'il lui ordonnerait de faire, il lui apparut et lui dit : « Prenez votre fils unique, Isaac, que vous aimez, et allez l'offrir vous-même en sacrifice à l'endroit que je vous montrerai. » Aussitôt, la nuit même, Abraham partit avec son fils Isaac pour aller le sacrifier ; et étant au troisième jour arrivé à l'endroit où il devait l'offrir en sacrifice, Abraham ayant tout disposé pour ce sacrifice, prit son épée pour immoler son fils ; et comme il étendait le bras pour lui donner le coup de la mort, il entendit une voix du ciel qui lui dit : « Abraham, Abraham, ne frappez pas votre fils, et ne lui faites aucun mal, je connais maintenant que vous n'auriez pas pardonné à votre propre fils, pour l'amour de moi ; et maintenant, puisque vous avez fait cela et que vous ne lui auriez point pardonné afin d'obéir à ma parole, je vous jure par moi-même que je vous bénirai, que je multiplierai votre postérité comme les étoiles du ciel et comme les grains de sable de la mer, vos descendants seront victorieux de tous leurs ennemis, et toutes les nations de la terre seront bénites dans votre semence, *parce que vous avez obéi à ma voix*[4]. » (*Genèse* XXII-17 [5]).

Après la mort de cet Abraham, Dieu apparut pendant une nuit à son fils Isaac, et lui dit : « Je suis le Dieu de votre père Abraham, ne craignez rien parce que je suis avec vous pour vous bénir, je multiplierai votre postérité pour l'amour de mon serviteur Abraham ; en reconnaissance de quoi Isaac dressa là un autel à Dieu qui lui était apparu ». (*Genèse* XXVI-4, 24 [6]).

Après la mort de cet Isaac, Jacob, son fils, allant un jour en Mésopotamie pour chercher une femme qui lui serait convenable, après avoir marché tout le jour, se sentant fatigué du chemin qu'il avait fait, voulut se reposer sur le soir, et s'étant couché par terre et ayant mis sa tête sur une pierre pour se reposer, il s'endormit ; et pendant qu'il dormait, il vit en songe une échelle dressée sur la terre dont l'extrémité allait toucher jusqu'au ciel ; et il lui semblait voir que les anges de Dieu montaient et descendaient par cette échelle, et qu'il voyait Dieu lui-même qui s'appuyait sur le plus haut bout de cette échelle, qui lui disait : « Je suis le seigneur, le Dieu d'Abraham et le Dieu d'Isaac, votre père. Je vous donnerai à vous et à votre postérité tout le pays où vous dormez, votre postérité sera aussi nombreuse que la poussière de la terre, elle s'étendra depuis l'Occident jusqu'à l'Orient, et depuis le septentrion jusqu'à midi, et toutes les nations de la terre seront bénites à cause de vous et de votre postérité. Je serai votre protecteur partout où vous irez ; je vous ramènerai sain et sauf de cette terre, et je ne vous abandonnerai point, que je n'aie accompli tout ce que je vous ai promis. » Jacob s'étant éveillé dans ce songe, il fut saisi de crainte et dit : "Quoi ! Dieu est vraiment ici, et je n'en savais rien ; ah, dit-il, que ce lieu-ci est terrible, parce que ce n'est autre chose que la maison de Dieu et la porte du ciel." Puis s'étant levé,

---

3 [Citation exacte, mais l'auto circoncision d'Abraham est dans *Genèse* XVII-24.]
4 [« *Quia obedisti voci meae.* »]
5 [Citation exacte mais Meslier cite *Genèse* XXII-17 et 18.]
6 [Meslier résume *Genèse* XXVI-3, 4 et 25.]

il dressa une pierre, sur laquelle il répandit de l'huile en mémoire de ce qui lui venait d'arriver là, et fit en même temps un vœu à Dieu, que s'il revenait sain et sauf il lui offrirait la dîme de tout ce qu'il aurait. (*Genèse* XXVIII-11, 18 [7]).

Voici encore une belle vision qu'il eut plusieurs années après, comme il s'était mis à garder les troupeaux de son beau-père Laban, et qu'il était convenu avec lui qu'il aurait pour récompense de son service tout ce que les brebis produiraient d'agneaux de diverses couleurs. Étant grandement désireux de son profit, comme il est assez naturel, il souhaitait passionnément que ses brebis fassent beaucoup d'agneaux de diverses couleurs ; ayant donc passionnément ce désir au cœur, il songea agréablement une nuit qu'il voyait les mâles sauter sur les femelles, et qu'elles lui produisaient toutes des agneaux de diverses couleurs. Ravi qu'il était dans un si beau songe, Dieu lui apparut, dit l'histoire, et lui dit : « Regardez et voyez comme les mâles montent sur les femelles et comme ils sont de diverses couleurs, car j'ai vu la tromperie et l'injustice que vous fait Laban votre beau-père ; levez-vous donc maintenant, sortez de ce pays-ci et retournez en votre pays ». (*Genèse* XXXI-12 [8]). Comme il s'en retournait en son pays avec toute sa famille et avec tout ce qu'il avait gagné chez son beau-père, il eut — dit l'histoire (ou plutôt la fable) — il eut pendant la nuit en rencontre un homme inconnu contre lequel il lui fallut combattre toute la nuit jusqu'au point du jour, et cet inconnu ne l'ayant pu vaincre, il lui demanda qui il était. Jacob lui dit son nom ; alors cet inconnu lui dit : « Vous ne serez plus appelé Jacob mais Israël, car puisque vous avez été fort en combattant contre Dieu, à plus forte raison vous serez fort en combattant contre les hommes ». (*Genèse* XXXII-25, 28 [9]).

Voilà quelles furent les premières de ces belles prétendues visions et révélations divines ; il ne faut point juger autrement des autres que de celles-ci. Or, quelle apparence de divinité y a-t-il dans des songes si grossiers et dans des illusions si vaines ? Si quelque homme rustique et grossier, et si quelque bon homme de berger de la campagne — comme pouvait être ce Jacob dont je viens de parler — venait à nous dire qu'il aurait convenu avec un sien beau-père ou avec quelque autre particulier de garder ses troupeaux à condition que tout le fruit qui en proviendrait et qui se trouverait de diverses couleurs serait pour lui en récompense de son service, et que pour témoignage que Dieu voudrait particulièrement le favoriser et lui procurer une ample récompense de son service, il serait apparu à lui en songe, lui aurait parlé et lui aurait dit toutes ces paroles : « Je suis le Dieu qui vous est déjà apparu en Béthel, en un tel endroit, j'ai vu la tromperie et l'injustice que l'on vous fait ; vous ne serez point frustré de votre récompense, j'accomplirai vos souhaits ; regardez et voyez comme les mâles de vos troupeaux montent sur les femelles, elles vous produiront toutes leurs fruits de diverses couleurs, et ainsi votre récompense sera grande » — si, dis-je, quelque bonhomme venait maintenant à nous conter telles sornettes et que celui qui nous les conterait crût véritablement avoir eu quelque vision et quelque révélation divine de ce qu'il nous dirait, nous le regarderions certainement comme un fou, comme visionnaire ou comme un simple d'esprit. Et si ce même personnage continuait encore à nous dire qu'il aurait rencontré la nuit quelque inconnu contre lequel il aurait été obligé de combattre toute la nuit, et que cet inconnu ne l'ayant pu vaincre, il lui aurait dit qu'il aurait combattu contre Dieu, et si sur une telle vision cet homme-là regardait cette victoire imaginaire comme

---

7 [Meslier résume *Genèse* XXVIII-11 à 22.]
8 [Citation exacte mais Meslier cite *Genèse* XXXI-12 et 13.]
9 [Meslier résume *Genèse* XXXII-24 à 28.]

un présage divin et comme une assurance divine de la force victorieuse avec laquelle il combattrait quelques jours contre ses ennemis — ne ririons-nous pas des sottes imaginations de ce pauvre homme-là ? Nous n'en ferions certainement que rire.

Pareillement, si quelques étrangers — quelques Allemands, par exemple, ou quelques Suisses — qui seraient venus dans notre France et qui auraient vu toutes les plus belles provinces du royaume, venaient à dire que Dieu leur serait apparu dans leur pays, qu'il leur aurait dit de venir ou de s'en aller en France, et qu'il leur donnerait à eux et à tous leurs descendants à tout jamais toutes les belles terres, seigneuries et provinces de ce royaume qui sont depuis les grands fleuves du Rhin et du Rhône jusqu'à la mer Océane, et qu'il ferait une alliance éternelle avec eux et avec tous leurs descendants, qu'il multiplierait leur race, qu'il rendrait leur postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que les grains de sable de la mer, et qu'enfin ce serait en eux que Dieu bénirait toutes les nations de la terre, et que pour marque de son alliance éternelle avec eux et avec tous leurs descendants, il leur aurait ordonné de se circoncire eux-mêmes et de circoncire tous les enfants mâles qui naîtraient d'eux et de leurs descendants — qui est-ce encore qui ne rirait de telles sottises et qui ne regarderait ces étrangers-là comme des fous, comme des visionnaires et comme des insensés fanatiques ? Il n'y a certainement personne qui ne les regarderait comme tels et qui ne rirait et ne se moquerait de toutes ces belles visions et de toutes ces belles prétendues révélations divines.

Or, voilà une véritable image de ce que c'était des prétendues visions et révélations divines qu'auraient ou que croyaient avoir ces bons anciens patriarches Abraham, Isaac et Jacob. Il n'y a aucune raison de juger autrement ni de penser plus favorablement de ce qu'ils disaient touchant leurs prétendues visions et révélations divines, que de ce que diraient en pareil cas des étrangers comme ceux dont je viens de parler ; et ainsi, elles ne méritent pas que l'on en fasse plus d'état que de celles de ces étrangers, parce qu'elles n'étaient véritablement qu'erreurs et illusions, mensonges et impostures, comme seraient celles de ces étrangers, dont je viens de parler. Et il est sûr même que quand ces trois bons patriarches reviendraient maintenant nous dire eux-mêmes qu'ils auraient eu de telles visions et de telles révélations divines, nous n'en ferions encore maintenant que rire et nous ne manquerions certainement pas de regarder toutes ces prétendues visions et révélations divines autrement que comme des erreurs et des illusions, ou comme des mensonges et des impostures.

Je dis *comme des erreurs et des illusions* si ces personnages nous paraissaient croire véritablement avoir eu de telles visions et de telles révélations, et en ce cas nous les regarderions comme des visionnaires et comme des personnes qui auraient l'esprit faible. Mais nous les regarderions comme des menteurs, comme des fourbes et comme des imposteurs, si nous jugions autrement de leurs personnes et de leurs intentions.

Mais soit que ces patriarches aient eu en cela le dessein de tromper les autres, ou soit qu'ils s'y soient trompés eux-mêmes les premiers, il est facile de découvrir la vanité et la fausseté de toutes leurs prétendues visions et révélations divines : elle se découvre déjà assez manifestement d'elle-même par cette injuste et odieuse acception de peuple et de personnes dont j'ai parlé auparavant, et en faveur de laquelle on prétend néanmoins que les susdites révélations auraient été faites, parce qu'il n'est pas à croire qu'un dieu tout-puissant infiniment bon et infiniment sage et parfait aurait jamais voulu, ni voudrait jamais faire, ni autoriser

une chose si injuste et si odieuse que serait une telle acception de peuple et de personnes. Mais elle se découvre encore, la vanité et la fausseté des susdites révélations, elle se découvre encore assez manifestement par trois autres différents endroits :

1- Elle se découvre par cette vile, ridicule, méprisable et honteuse marque de la prétendue alliance que Dieu aurait fait avec des hommes.

2- Par la cruelle et barbare institution des sacrifices sanglants des bêtes innocentes que Moïse attribue à ce même Dieu, et notamment par ce cruel et barbare commandement qui dit aussi que Dieu fit à Abraham de lui sacrifier son fils.

3- Par le défaut manifeste d'accomplissement des promesses si belles et si avantageuses, qu'il dit pareillement avoir été faites de la part de Dieu aux trois susdits patriarches.

Car la marque de cette prétendue alliance divine étant tout à fait vile, méprisable et ridicule, l'institution des sacrifices sanglants des bêtes innocentes étant cruelle et barbare, aussi bien que le susdit commandement à un père de sacrifier son fils, et enfin les susdites si grandes, si magnifiques et si avantageuses promesses prétendues faites de la part de Dieu aux susdits patriarches, se trouvant sans effets et sans accomplissement et n'ayant même jamais été accomplies — sont autant de preuves certaines et évidentes de la vanité et de la fausseté de toutes les susdites prétendues visions et révélations divines.

Premièrement[10], pour ce qui est de la marque de cette prétendue alliance de Dieu avec les susdits patriarches et tous leurs descendants, elle est manifestement ridicule et méprisable puisqu'elle consiste dans un vain et ridicule retranchement de chair ou de peau dans la plus honteuse partie du corps humain. Quoi ! Un dieu tout-puissant et infiniment sage s'amuserait ou se serait amusé à vouloir faire porter à tout un peuple la marque de son alliance avec lui dans la plus honteuse partie de leur corps ? Et il aurait voulu faire consister cette marque dans un si vain et si ridicule retranchement de chair ou de peau ? Cela n'est nullement croyable. Si un dieu tout-puissant avait véritablement voulu se choisir tout particulièrement un peuple et qu'il eût voulu lui faire porter la marque de son alliance sur son corps, il aurait indubitablement choisi une marque plus convenable, plus digne et plus honorable que celle-là ! Il l'aurait indubitablement aussi placée dans la partie la plus noble, la plus considérable et la plus apparente du corps, afin de rendre par cette gratification particulière de sa bonté, son peuple plus beau, plus parfait, plus honorable et plus considérable que tout autre peuple. Mais qu'il aurait voulu choisir une si vaine et si vile marque de son alliance que celle que l'on prétend qu'il ait choisit, et qu'il l'aurait voulu placer dans la partie la plus honteuse du corps ? Cela est indigne de la grandeur, de la sagesse et de la souveraine majesté d'un dieu, et il est même indigne de penser qu'il l'aurait jamais voulu faire ainsi.

---

[10] [Au XVIIe siècle, *premièrement* signifie parfois *de façon première*, opposée à *de façon accessoire* ou *annexe*, n'impliquant ainsi pas nécessairement un *deuxièmement*. Ici, un *secondement* se trouve au chapitre suivant.]

XXII

Folie des hommes d'attribuer à Dieu l'institution des cruels et barbares sacrifices de bêtes innocentes et de croire que ces sortes de sacrifices lui étaient agréables



ECONDEMENT, À L'ÉGARD DE L'INSTITUTION DES SACRIFICES sanglants de bêtes innocentes, les prétendus *saints Livres* qui contiennent les susdites révélations, l'attribuent manifestement à Dieu, comme aussi l'institution des autels et la consécration des prêtres pour lui offrir des sacrifices sur lesdits autels. Ils marquent, ces mêmes livres et ces mêmes révélations prétendues divines, que Dieu avait ordonné que ces prêtres répandraient autour de son autel le sang des animaux qu'ils lui offriraient en sacrifice, qu'ils écorcheraient ces animaux, qu'ils les mettraient en pièces et qu'ils feraient brûler leur chair sur son autel, Dieu promettant de son côté d'avoir pour agréable et même pour très agréable l'odeur de la fumée des victimes qu'ils lui offriraient de cette sorte. Et conformément à cela, nous voyons aussi dans les mêmes prétendus livres qu'après le déluge, Noé étant sorti de l'arche où il s'était renfermé avec sa femme et ses enfants et avec des animaux de toutes sortes d'espèces pour éviter l'inondation des eaux du déluge, aussitôt qu'il fut sorti sain et sauf de cette arche, il dressa un autel à Dieu et pour actions de grâces lui offrit des animaux en sacrifice sur cet autel. Et Dieu, disent ces mêmes livres, témoigna avoir pour très agréable la fumée de ce sacrifice ; en conséquence de quoi, il lui promit qu'il ne maudirait plus la Terre à cause des hommes, parce qu'ils sont, disait-il, enclins au mal dès leur jeunesse. (*Genèse* VIII-21 [1]).

Voici, selon ces mêmes livres, ce que Dieu ordonnait dans sa loi touchant le sacrifice des animaux et touchant la consécration des prêtres. Le Seigneur, disent ces prétendus saints livres, parla à Moïse et lui dit : « Ordonne aux enfants d'Israël de me faire des offrandes, vous recevrez mon offrande de toute personne qui l'offrira de bon cœur. » (*Exode* XXV-1 [2]). - « Ils me feront aussi un sanctuaire ou un tabernacle pour demeurer au milieu d'eux. » (*Exode* XXV-8 [3]). - « Et en outre, tu me feras un autel de bois de setim ayant cinq coudées de long et cinq coudées de large, lequel sera carré, et sa hauteur sera de trois coudées. Tu prendras Aaron, ton frère, et ses enfants, pour exercer la charge ou l'office de sacrificateurs, tu leur feras des vêtements saints pour gloire et honneur. » (*Exode* XXVII-1 [4]). - « Et voici ce que tu feras quand tu les consacreras et que tu les sanctifieras pour exercer la sacrificature. Tu prendras un veau du troupeau, et

---

1 [Meslier cite *Genèse* VIII-20 et 21.]
2 [Citation exacte mais Meslier cite *Exode* XXV-2.]
3 [Référence exacte.]
4 [Citation exacte mais Meslier cite *Exode* XXVII-1 et *Exode* XXVIII-1 et 2.]

deux moutons sans tache et des pains sans levain... lors tu feras approcher Aaron et ses fils à l'entrée du tabernacle, puis tu prendras les vêtements et feras vêtir à Aaron la chemise et le roquet de l'éphod, et l'éphod, et le pectoral, et le ceindra par-dessus, avec le ceinturon exquis de l'éphod ; puis tu mettras sur sa tête la tiare et la couronne de sainteté sur la tiare, et prendra l'huile de l'onction et la répandras sur sa tête, puis feras approcher ses fils, et leur feras vêtir les habits sacerdotaux, et ceindras de baudriers, à savoir Aaron et ses fils, et leur attacheras des calottes, et ainsi tu les consacreras, et la sacrificature leur sera en ordonnance perpétuelle. Ce qui étant fait, tu feras approcher le veau devant le tabernacle ; alors Aaron et ses fils poseront leurs mains sur la tête du veau, et tu égorgeras le veau devant le Seigneur à l'entrée du tabernacle, puis tu prendras du sang de ce veau et le mettras avec ton doigt sur les cornes de l'autel, puis tu répandras tout le reste du sang au bas de l'autel ; puis tu prendras toute la graisse qui couvre les entrailles et la taie qui est sur le foie, et les deux rognons, et la graisse qui est sur eux, et tu les feras fumer sur l'autel, mais tu brûleras au feu la chair du veau, sa peau et sa fiente hors du camp, et ce sacrifice sera pour l'expiation du péché. Puis tu prendras l'un des moutons, et Aaron et ses fils poseront leurs mains sur la tête de ce mouton ; puis tu l'égorgeras et prenant son sang, tu le répandras sur l'autel tout à l'entour, après quoi tu dépèceras ce mouton par quartier, tu laveras ses entrailles et ses jambes et les poseras sur ses membres et sur sa tête, et feras fumer et brûler tout le mouton sur l'autel, et c'est là le sacrifice d'holocauste que tu offriras au Seigneur, lequel sacrifice lui sera d'une odeur très agréable. » (*Exode* XXIX -1, 14, 17 [5]). - « Puis tu prendras l'autre mouton, et Aaron et ses fils poseront leurs mains sur la tête de ce mouton que tu égorgeras et prendras de son sang, et le mettras sur le mol de l'oreille droite d'Aaron, et sur le mol de l'oreille droite de ses fils, et sur le pouce de leurs mains droites, et sur le gros orteil de leurs pieds droits, et répandras le reste du sang sur l'autel tout à l'entour, et prendras du sang qui sera sur l'autel, et de l'huile d'onction et feras aspersion sur Aaron et sur ses vêtements, sur ses fils et sur les vêtements de ses fils avec lui, et ainsi ils seront sanctifiés et consacrés, et ceci sera en ordonnance perpétuelle pour Aaron et pour ses fils. » (*Exode* XXIX-19 [6]). - « Tu sacrifieras pour l'expiation du péché tous les jours un veau. Voici encore, lui dit-il, ce que tu feras sur l'autel, tu offriras chaque jour continuellement deux agneaux d'un an, tu sacrifieras l'un des agneaux au matin, et l'autre agneau vers le soir... Et j'habiterai au milieu des enfants d'Israël et je serai leur Dieu. » (*ibid.*, 38 [7]).

Voici encore ce qui est écrit ailleurs dans ces mêmes livres, touchant ces sortes de sacrifices. Le Seigneur, disent ces *saints Livres*, parla à Moïse et lui dit : « Parle aux enfants d'Israël et leur dis ceci : quand quelqu'un d'entre vous offrira offrande ou sacrifice au Seigneur, vous offrirez votre offrande ou votre sacrifice de vos troupeaux tant du gros que du menu bestial ; si votre offrande est du gros bestial pour holocauste, il offrira un mâle sans tache, et l'offrira à l'entrée du tabernacle, de son bon gré en la présence du Seigneur, et posera la main sur la tête de l'holocauste, et il sera acceptable pour lui et pour la propitiation de ses péchés, puis on égorgera le bon veau en la présence du Seigneur, et les fils d'Aaron sacrificateurs en offriront le sang et le répandront sur l'autel et tout à l'entour ; puis on écorchera l'holocauste, et on le coupera en pièces ; lors les fils d'Aaron sacrificateurs mettront le feu sur l'autel et arrangeront le bois sur le feu.

---

5 [Citation exacte mais Meslier cite *Exode* XXIX-1 à 18.]
6 [Citation exacte mais Meslier cite *Exode* XXIX-19 à 21.]
7 [Citation exacte mais Meslier cite *Exode* XXIX-38, 39 et 45.]

Pareillement, ils rangeront sur le bois les quartiers, la tête et la fressure de l'animal, et le sacrificateur offrira toutes ces choses au Seigneur sur l'autel, où il les fera fumer et brûler en holocauste ; et ce sacrifice étant fait ainsi, il sera d'une très agréable odeur au Seigneur. » (*Lévitique* I-1 [8]). - « Que si son offrande est du menu bestial pour holocauste, savoir d'entre les agneaux ou d'entre les chèvres, il offrira un mâle sans tache et l'égorgera à côté de l'autel vers le septentrion en présence du Seigneur et les fils d'Aaron sacrificateurs en répandront le sang sur l'autel et à l'entour, puis on le coupera en pièces, et sa tête et sa fressure ou sa graisse, et le sacrificateur les rangera sur le bois qui sera sur le feu sur l'autel. » (*Lévitique* I-10 [9]). - « Mais il lavera le ventre et les jambes, puis le sacrificateur offrira toutes ces choses en sacrifice, les fera fumer et brûler sur l'autel en holocauste, et ce sacrifice étant fait ainsi, il sera d'une très agréable odeur au Seigneur. » (*ibid.*, 13 [10]). - « Que si son offrande est de la volaille, pour holocauste au Seigneur il offrira son offrande de tourterelles ou de pigeonneaux, et le sacrificateur l'offrira sur l'autel et lui entamera la tête avec l'ongle afin de la faire fumer sur l'autel, et fera couler son sang à côté de l'autel ; il ôtera son jabot avec ses plumes et les jettera auprès de l'autel, là où sont les cendres, et lui serrera les ailes sans les diviser, et le sacrificateur l'offrira en holocauste au Seigneur sur l'autel, et le fera brûler sur le bois qui sera au feu, et *ce sacrifice étant fait ainsi, il sera d'une très suave odeur au Seigneur*[11]. » (*ibid.*, XIV-17 [12]).

Une autre fois, comme il est marqué dans les susdits livres, Dieu parla à Moïse et lui dit ceci : « Quand quelque personne aura commis quelque faute ou quelque péché contre la loi ou contre les cérémonies de son Dieu, si c'est par erreur qu'il l'a commis, il apportera au Seigneur une offrande pour son péché, à savoir un mouton sans tache que le prêtre sacrifiera au Seigneur pour l'expiation de son péché, de même, si quelqu'un pêche par ignorance, faisant quelque chose qui serait défendu par la loi, il offrira un mouton sans tache, et le sacrificateur l'offrant à Dieu priera pour lui, et son péché lui sera remis. » (*Lévitique* V-15 [13]).

Une autre fois, comme il est marqué dans les susdits livres, « Dieu parla à Moïse et lui dit ceci : Parle aux enfants d'Israël et leur dis ceci : quand vous serez entré au pays où vous devez demeurer et où je vous ferai entrer, et que vous voudrez faire sacrifice d'holocauste au Seigneur, vous ferez votre offrande d'un animal du gros ou du menu de votre bestial, par chaque agneau vous offrirez au Seigneur en sacrifice un gâteau de fleur de farine avec une certaine mesure de vin, par chaque mouton vous offrirez aussi un gâteau de fleur de farine, avec une certaine mesure d'huile et de vin pour l'aspersion, et par chaque bon veau vous offrirez avec le bon veau un gâteau de fleur de farine et certaine mesure d'huile et de vin, que vous offrirez au Seigneur en sacrifice ; ainsi sera fait pour chaque bœuf, pour chaque mouton et pour chaque petit d'entre les brebis et les chèvres, et vos sacrifices seront *d'une très suave odeur au Seigneur*[14]. (*Nombres* XV-1 [15]).

---

8 [Meslier résume *Lévitique* I-1 à 9.]
9 [Citation exacte mais Meslier cite *Lévitique* I-10 à 12.]
10 [Référence exacte.]
11 [« *Holocaustum est, et oblatio suavissimi odoris Domino.* »]
12 [Meslier résume *Lévitique* XIV-15 à 21. Le *Lévitique* est en grande partie l'énoncé en litanies répugnantes des lois « divines » rituelles devant présider aux sacrifices d'animaux que « le Seigneur » (le saigneur ?) a pris le temps de détailler lorsqu'il « parla à Moïse ». Le « Seigneur » n'oublie pas de mentionner à destination de l'offrant qu'il lui faut « ajouter une cinquième partie qu'il donnera au prêtre »...]
13 [Référence exacte.]
14 [« *In oblationem suavissimi odoris Domino.* »]
15 [Meslier résume *Nombres* XV-1 à 12.]

Tous ces témoignages qui sont tirés des prétendues *saintes Écritures* et même des susdites prétendues révélations divines, marquent expressément et manifestement que ces cruels et sanglants sacrifices que les hommes font de bêtes innocentes seraient d'institution divine au moins dans la loi des Juifs et qu'ils auraient été au moins autrefois très agréables à Dieu. Or, comment s'imaginer et se persuader qu'un dieu qui serait infiniment parfait, infiniment bon et infiniment sage, aurait jamais voulu établir ni autoriser de si cruels et si barbares sacrifices ? Je dis *de si cruels et si barbares sacrifices* parce que c'est une cruauté et une barbarie de tuer, d'assommer et d'égorger comme on fait, des animaux qui ne font point de mal, car ils sont sensibles au mal et à la douleur aussi bien que nous, malgré ce qu'en disent vainement, faussement et ridiculement nos nouveaux cartésiens qui les regardent comme de pures machines sans âmes et sans aucun sentiment, et qui pour cette raison et sur un vain raisonnement qu'ils font sur la nature de la pensée, dont ils prétendent que les choses matérielles ne sont pas capables, les disent être entièrement privées de toute connaissance et de tout sentiment de plaisir et de douleur.

Ridicule opinion, pernicieuse maxime et détestable doctrine, puisqu'elle tend manifestement à étouffer dans le cœur des hommes tous sentiments de bonté, de douceur et d'humanité qu'ils pourraient avoir pour ces pauvres animaux, et qu'elle leur donne lieu et occasion de se faire un jeu et un plaisir de les tourmenter et de les tyranniser sans pitié, sous prétexte qu'ils n'auraient aucun sentiment du mal qu'ils leur feraient, non plus que des machines qu'ils jetteraient au feu ou qu'ils briseraient en mille pièces. Ce qui serait manifestement une cruauté détestable envers ces pauvres animaux, lesquels étant vivants et mortels comme nous, et étant faits comme nous de chair, de sang et d'os, et ayant, comme nous, tous les organes de la vie et du sentiment — à savoir des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, des narines pour flairer et discerner les odeurs, une langue et un palais dans la bouche pour discerner les goûts des viandes et de la nourriture qui leur convient ou qui ne leur convient pas, et qu'ils ont des pieds pour marcher, et voyant d'ailleurs comme nous voyons en eux toutes les marques et tous les effets des passions que nous sentons en nous-mêmes — il faut indubitablement croire aussi qu'ils sont sensibles aussi bien que nous au bien et au mal, c'est-à-dire au plaisir et à la douleur. Ils sont nos domestiques et nos fidèles compagnons de vie et de travail, et par ainsi il faut les traiter avec douceur.

Bénies soient les nations qui les traitent bénignement et favorablement, et qui compatissent à leurs misères et à leurs douleurs. Mais maudites soient les nations qui les traitent cruellement, qui les tyrannisent, qui aiment à répandre leur sang et qui sont avides de manger leurs chairs.

Il est dit en quelque endroit des *Écritures apocryphes* de nos christicoles qu'*un certain grain de mauvaise semence a été semé dans le commencement dans le cœur d'Adam*[16]. (*Esdras* IV-30 [17]). Il semble, en effet, que ce grain de mauvaise semence se trouve encore maintenant dans le cœur de tous les hommes, et que c'est ce

16 [« *Granum seminis mali, seminatum est in corde Adam ab initio.* » Citation exacte.]

17 [Citation exacte. Cf. *Écrits intertestamentaires*, Gallimard, 1987, tome I, p. 1405.
Le IVe livre d'*Esdras* n'est pas inclus dans la *Bible* canonique, mais l'est dans la *Vulgate* en latin de Jérôme. Il fait partie des textes regroupés sous l'appellation d'« Écrits intertestamentaires » ou « pseudépigraphiques ». Pourtant le texte de *Esdras IV* a été largement transmis, son intégration à la *Vulgate* ayant assuré sa popularité. Le plus ancien manuscrit latin contenant *Esdras IV* est le codex *Sangermanensis* daté de 822. Voir à ce sujet la remarquable introduction aux *Écrits intertestamentaires*, tome I, Pléiade, en particulier les pages CX à CXVII.]

mauvais grain de méchanceté ou ce grain de mauvaise semence qui leur fait encore tous les jours trouver du plaisir à mal faire, et particulièrement à exercer, comme ils font, leur cruauté envers ces pauvres, douces et innocentes bêtes, en les tyrannisant, en les tuant, en les assommant et en les égorgeant impitoyablement comme ils font tous les jours, pour avoir le plaisir de manger leur chair.

Pour moi, quoique je ressente assez dans moi-même les mauvaises impressions ou les mauvais effets de ce maudit grain de mauvaise semence, je puis néanmoins dire que je n'ai jamais rien fait avec tant de répugnance que lorsqu'il me fallait dans certaines occasions couper ou faire couper la gorge à quelques poulets ou pigeonneaux, ou qu'il me fallait faire tuer quelques porcs.

Je proteste que je ne l'ai jamais fait qu'avec beaucoup de répugnance et avec une extrême aversion, et si j'eusse été tant soit peu superstitieux ou enclin à la bigoterie de religion, je me serais infailliblement mis du parti de ceux qui font religion de ne jamais tuer de bêtes innocentes et de ne jamais manger de leur chair.

Je hais de voir seulement les boucheries et les bouchers. Et je n'ai jamais su penser sans horreur à cet abominable carnage et sacrifice de bêtes innocentes que le roi Salomon fit faire pour la dédicace de son temple, où il fit égorger jusqu'à vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille moutons ou brebis. (*Rois* III-VIII-63 [18]).

Quel carnage ! Que de sang répandu ! Que de bêtes innocentes à écorcher ! Que de chairs à rôtir et à brûler ! Comment s'imaginer et se persuader qu'un dieu infini en grandeur, en majesté, en douceur, et infiniment sage, n'aurait voulu prendre pour ses sacrificateurs que des bouchers, que des égorgeurs et des écorcheurs de bêtes, et qu'il n'aurait voulu faire qu'une vilaine boucherie de son temple et de son tabernacle ? Comment s'imaginer et se persuader qu'il aurait pris plaisir à voir égorger et à faire cruellement égorger tant d'innocentes bêtes ? Comment s'imaginer qu'il aurait pris plaisir à voir couler leur sang et à les voir si pitoyablement expirer ? Et enfin, comment s'imaginer et se persuader qu'il aurait pris plaisir à sentir l'odeur et la fumée de tant de chairs brûlées ?

Si cela était, comme les susdits prétendus saints livres et les susdites prétendues saintes et divines révélations le témoignent, il serait vrai de dire qu'il n'y aurait jamais eu de tyrans si sanguinaires, ni de bêtes sauvages si carnassières qu'aurait été un tel dieu ! Ce qui est manifestement indigne et tout à fait indigne de penser d'un être qui serait infiniment parfait, c'est-à-dire infiniment bon et infiniment sage. D'où il s'ensuit manifestement que l'institution de tels sacrifices est faussement attribuée à un dieu, et que les prétendues révélations qui la lui attribuent ne sont que des fausses révélations, c'est-à-dire qu'elles ne sont que des erreurs et des illusions ou des mensonges et des impostures.

Ce qui fait manifestement voir que ces sortes de sacrifices, non plus que tous les autres, ne sont que de l'institution et de l'invention des hommes trompeurs, qui ne cherchent qu'à tromper les autres.

---

[18] [Référence exacte. Le texte relatant ce massacre d'innocents précise : « Salomon, pour hosties pacifiques, égorgea et immola au Seigneur vingt-deux mille bœufs et six vingt mille brebis ».]

XXIII

Origine de ces sortes de sacrifices

OICI D'OÙ UN AUTEUR JUDICIEUX TIRE L'ORIGINE ET LE commencement de ces abominables sacrifices d'animaux et de bêtes innocentes : « Les historiens disent que les premiers hommes ou habitants de la Terre vécurent durant l'espace de deux mille ans des productions de végétaux, c'est-à-dire des fruits de la terre, dont ils offraient les prémices à Dieu, passant pour un crime inexpiable de répandre le sang d'aucun animal, même en sacrifice, et à plus forte raison d'en manger la chair. Ils disent que ce fut à Athènes que le premier taureau fut tué. Le prêtre de la ville, qui s'appelait Diomus, faisant sur l'autel l'oblation des fruits en pleine campagne, selon la coutume, parce qu'alors on ne parlait point encore de temples, un taureau s'étant séparé du troupeau qui paissait aux environs, vint et mangea de l'herbe qui était consacrée. Le prêtre Diomus, irrité de ce prétendu sacrilège, prit l'épée d'un des spectateurs et en tua le taureau. Mais sa colère étant passée et ayant considéré le crime énorme qu'il avait commis, il craignit la fureur du peuple et lui fit accroire que Dieu lui était apparu, lui avait commandé d'offrir ce taureau en sacrifice et d'en brûler la chair sur l'autel pour expier le péché qu'il avait fait de manger les herbes et les fruits consacrés. La sotte et ignorante populace crut son sacrificateur comme un oracle, de sorte que le taureau ayant été écorché et le feu mis sur l'autel, le monde assista à ce nouveau sacrifice. Les Athéniens ont depuis sacrifié tous les ans un taureau et ont fait passer cette pieuse cruauté non seulement par toute la Grèce, mais même encore chez toutes les nations du monde ». (*L'Espion Turc*, tome III, lettre 40).

« Il arriva ensuite, *continue cet auteur*, qu'un certain prêtre au milieu de son sacrifice sanglant, ayant pris une pièce de chair bouillie, qui de l'autel était tombée à terre et que s'étant brûlé les doigts il les porta incontinent à sa bouche pour en diminuer la douleur. Il n'eut pas plutôt goûté la douceur de la graisse dont ses doigts étaient pleins, que non seulement il souhaita d'en avoir davantage, mais il en donna même un morceau à son compagnon, qui en fit part aux autres, qui tous ravis qu'on eut trouvé cette friandise, se mirent à manger de la chair avec avidité. Et c'est de là que les mortels ont appris cette cruelle et sanglante gourmandise de tuer des animaux pour les manger. Les Juifs disent, contre ces faits, que les enfants d'Adam sacrifiaient des créatures vivantes dès le commencement du monde ; mais on sait qu'il s'est glissé quantité d'erreurs dans la loi écrite d'où ils ont tiré ce fait. »

« Les Anciens, *dit ce même auteur*, disent aussi que la première chèvre qui tomba par les mains des hommes fut tuée en vengeance du tort qu'elle avait fait au propriétaire d'une vigne qu'elle avait broutée, n'ayant jamais entendu parler d'une action si impie. Il est certain que les Égyptiens, le peuple du monde le plus

sage et le plus ancien, ayant reçu des premiers habitants de la Terre une tradition qui défendait aux hommes de tuer aucune créature vivante, pour donner plus de force à cette première loi de nature représentaient les Dieux sous la forme de bêtes, afin que le vulgaire, respectant les sacrés symboles, apprissent à ne pas ôter la vie et à ne faire aucun mal aux animaux. Les brahmanes des Indes orientales, au lieu de sacrifier des bêtes, bâtissent des hôpitaux pour elles aussi bien que pour les hommes, ce qui passe chez eux pour des actions de très grande vertu. Il y a dans toutes les villes un grand nombre de ces philosophes qui passent toute leur vie à prendre soin des animaux malades ou blessés, et de ceux qui ne peuvent vivre que par leur moyen. Cette institution n'est pas nouvelle chez eux : ils l'ont reçue par tradition de temps immémorial. »

Voici ce que ce même auteur dit des Juifs, par rapport à ce sujet : « Les prêtres des Juifs offraient à Dieu en sacrifice des animaux de plusieurs espèces, comme bœufs, moutons, etc., selon qu'il leur était prescrit dans leur loi, qu'ils disent avoir reçue de Dieu même. Les prêtres ayant égorgé les animaux destinés aux sacrifices, ils en répandaient leur sang autour de l'autel et en arrosaient particulièrement les quatre coins avec beaucoup de cérémonies ; puis, ayant vidé les entrailles et ôté la peau de ces animaux, ils en brûlaient la chair et la graisse dans un feu qui était allumé sur l'autel, et pensaient que Dieu tenait pour agréable la fumée de ces sortes de sacrifices, et qu'il y prenait un grand plaisir, selon qu'il est écrit dans leurs livres. »

S'il n'y a point d'évidence ni de certitude entière sur ce que dit cet auteur touchant l'origine, le commencement et le progrès de ces sacrifices sanglants d'animaux domestiques, on ne peut nier qu'il n'y ait au moins une très grande apparence de vérité dans ce qu'il en dit. Et quant à ce qu'il ajoute de la douceur et de l'humanité que les premiers hommes exerçaient envers lesdits animaux et de la défense qui était de les tuer et de leur faire à propos aucun mal, on ne peut douter que cette défense de leur mal faire et que cette douceur que l'on exerçait à leur égard, n'étaient très conformes et très convenables à la droite raison et à la justice naturelle, et même à ce qui est marqué des Juifs mêmes dans la *Genèse*, où il est dit que Dieu ne donna d'abord aux hommes la permission que de manger seulement les herbes et les fruits de la terre[1]. Mais il n'y a aucune apparence de vérité dans ces prétendues révélations divines, ni aucun fondement de raison et de justice dans ces cruels et barbares sacrifices des bêtes innocentes : il n'y a que de la cruauté et de la barbarie dans ces sortes de sacrifices. Et c'est ce qui fait manifestement voir que leur institution ne vient que de la folie et de la méchanceté des hommes, et non pas d'aucune ordonnance divine.

Mais les hommes n'étaient-ils pas bien fous et bien aveuglés de croire faire honneur et plaisir en cela à leur dieu ? N'étaient-ils pas bien fous et bien aveuglés de croire qu'un dieu prendrait plaisir à voir couler le sang de ces pauvres animaux et à voir brûler leurs chairs ? N'étaient-ils pas bien fous et bien aveuglés de croire apaiser sa colère et mériter ses bonnes grâces par de si abominables

---

[1] [Cette recommandation divine est introuvable dans la *Genèse*. En revanche, on y peut lire l'histoire de Caïn et Abel : « Au bout de quelque temps, Caïn fit à l'Éternel une offrande des fruits de la terre ; (IV-3) | et Abel, de son côté, en fit une des premiers-nés de son troupeau et de leur graisse. L'Éternel porta un regard favorable sur Abel et sur son offrande ; (IV-4) | mais il ne porta pas un regard favorable sur Caïn et sur son offrande. » (IV-5). « L'Éternel » préfère la viande grasse et l'argent : « [Voici ce que dit le Seigneur] : Vous n'avez point donné votre argent pour m'acheter de bonnes odeurs. Vous ne m'avez point rassasié par la graisse de vos victimes. Mais vous m'avez rendu comme esclave par vos péchés, et vos iniquités m'ont fait une peine insupportable. » (*Isaïe* XLIII-24).]

sacrifices ? Ç'aurait été, au contraire, bien plutôt là le moyen d'irriter sa colère et d'attirer sur eux sa vengeance et sa malédiction. Qui est-ce qui penserait jamais faire honneur et plaisir à un habile et excellent ouvrier, de déchirer et de brûler en sa présence les plus beaux ouvrages qu'il aurait pris plaisir à faire, sous prétexte de lui en vouloir faire un sacrifice ? Qui est-ce qui penserait faire honneur et plaisir à un souverain, à un prince ou à un roi, de déchirer et de brûler en sa présence ce qu'il y aurait de plus beau, de plus riche et de plus magnifique dans son palais, sous prétexte de lui en faire un sacrifice ? Il n'y a certainement personne qui serait assez fou pour vouloir jamais faire telle chose, ni même d'en avoir seulement la pensée ! D'où vient donc que les hommes sont si fous que de croire faire honneur et plaisir à leur dieu, que de déchirer, de tuer, d'assommer et de brûler ses propres créatures et ses propres ouvrages sous prétexte de lui en faire des sacrifices ?

Et maintenant encore, d'où vient et comment est-ce que nos christicoles sont si fous et si aveuglés que de croire faire un extrême honneur et plaisir à leur *Dieu le père*, que de lui présenter et de lui offrir même tous les jours en sacrifice son divin fils, en mémoire de ce qu'il aurait été honteusement et misérablement pendu à une croix où il aurait expiré par la force des tourments ? Comment est-ce, dis-je, qu'ils peuvent avoir seulement telle pensée et telle croyance que de croire faire honneur et plaisir à un dieu de lui offrir ainsi son propre fils en sacrifice ? Et cela même après qu'il est écrit dans leur loi que *maudit de Dieu est celui qui est pendu en croix*[2] ? (*Deutéronome*, XXI-23 [3]). Certainement, cela ne peut venir que d'un extrême aveuglement d'esprit.

Voici ce que dit le judicieux sieur de Montaigne au sujet de ces sortes de sacrifices (*Essais*, p. 488 [4]) : « L'ancienneté pensa faire quelque chose pour la grandeur divine, de l'apparier à l'homme, la vêtir de ses facultés, et étrenner de ses belles humeurs et plus honteuses nécessités, lui offrant de nos viandes à manger, de nos danses, momeries et farces à la réjouir, de nos vêtements à la couvrir, et maisons à la loger, la caressant par l'odeur des encens, et sons de la musique, festins et banquets ; et pour l'accommoder à nos vicieuses passions, flattant sa justice divine d'une inhumaine vengeance, l'éjouissant à la ruine et dissipation des choses par elle créées et conservées. Comme fit Tibérius Sempronius, qui fit brûler pour sacrifice à Vulcain les riches dépouilles et armes qu'il avait gagnées sur ses ennemis. Et Paul Émile celles de Macédoine à Mars et à Minerve. Et Alexandre, qui étant arrivé à l'Océan Indien, jeta en mer, en faveur de Thétis, plusieurs grands vases d'or, remplissant en outre ses autels d'une boucherie non de bêtes innocentes, mais d'hommes aussi. Ainsi que plusieurs nations, et entre autres la nôtre, qui avait cet usage ordinaire, et n'est aucune nation qui soit exempte d'avoir fait essais de tels sacrifices. C'est ce que faisaient les Gètes, qui de cinq ans en cinq ans dépêchaient vers leur Dieu Zamolxis quelques-uns d'entre eux pour le requérir des choses nécessaires. Amestris, reine de Perse, devenue vieille, fit pour une fois ensevelir tout vif quatorze jeunes hommes des meilleures maisons de Perse, suivant la religion du pays, pour gratifier quelques dieux souterrains. Et encore aujourd'hui, les idoles de Temixtitant se cimentent du sang de petits enfants et n'aiment sacrifice que de ces puériles âmes : justice affamée du sang de l'innocence. Pareillement, les Carthaginois sacrifiaient des petits enfants pour apaiser la colère de leurs dieux.

---

2 [« *Maledictus a Deo est qui pendet in ligno.* »]

3 [*Deutéronome* XXI-23 dit : « Celui qui est pendu au bois est maudit de Dieu. »]

4 [*Essais*, II, 12 : *Apologie de Raymond Sebon*.]

Ceux du Pérou sacrifiaient à leurs dieux ce qu'ils avaient de plus beau et de meilleur : l'or, l'argent, le grain, la cire, les animaux. Ils faisaient ordinairement des sacrifices de cent moutons au moins de diverses couleurs et avec différentes cérémonies ; ils sacrifiaient tous les jours au soleil un mouton tondu et le brûlaient vêtu d'une chemise rouge.

» Mais il n'y avait chose plus horrible que les sacrifices d'hommes qui se faisaient au Pérou, et encore plus au Mexique ; au Pérou ils sacrifiaient des enfants depuis quatre ans jusqu'à dix, et cela principalement pour la prospérité de leur Inga ou de leur roi aux entreprises de guerre ; et au jour de son couronnement, le nombre des enfants que l'on sacrifiait était de deux cents. Ils sacrifiaient encore un bon nombre de filles, que l'on tirait des monastères pour le service de l'Inga. Quand cet Inga était grièvement malade et hors d'espérance de guérison, ils sacrifiaient son fils au soleil ou bien à leur dieu Viracoca, et le suppliaient qu'il s'en contentât au lieu du père. Mais les Mexicains ne sacrifiaient que des hommes pris en guerre, ils les faisaient mettre à genoux par ordre devant la porte de leur temple, ensuite le prêtre allait à l'entour d'eux avec l'idole de leur dieu, et le montrant, il disait à chacun d'eux : *voilà ton dieu* ; après quoi ils étaient menés au lieu où on les devait sacrifier, et là six des très grands prêtres destinés à ces ministères s'y trouvaient avec des façons si étranges, qu'ils semblaient plutôt être des diables que des hommes. » (*Nouveau Théâtre du monde*, tome II, p. 1329). Suivant le rapport des ambassadeurs du roi du Mexique, ce prince faisait tous les ans sacrifier aux dieux cinquante mille de ses prisonniers de guerre, et entretenait toujours la guerre avec quelques peuples voisins afin d'avoir de quoi fournir à ses sacrifices. « Amurâth en la prise de l'Isthme, immola, *dit le sieur de Montaigne*, six cents jeunes hommes grecs à l'âme de son père, afin que ce sang servît de propitiation pour l'expiation de ses péchés[5]. »

Les Chinois sacrifiaient non seulement à leurs dieux mais aussi au diable, quoiqu'ils sussent qu'il était méchant et reprouvé, afin, disaient-ils, qu'il ne leur fît aucun mal en leurs personnes ni en leurs biens. Ceux de Calicut en faisaient de même. Ceux de Narsingue adoraient les diables, quoiqu'ils les reconnussent auteurs de tout mal, leur offraient des sacrifices et leur bâtissaient des temples plus beaux qu'au Créateur même. Les Japonais aussi adoraient le diable, comme aussi ceux de l'Amérique, et lui faisaient des sacrifices non pour obtenir de lui quelques grâces, mais afin qu'il ne leur fasse point de mal. Nos anciens Gaulois, habitants de ce pays-ci, n'étaient pas à cet égard plus sages que les autres nations, puisqu'ils sacrifiaient des hommes à leurs dieux. Ceux qui étaient attaqués de grave maladie immolaient des hommes, ou ils s'obligeaient par vœux de le faire, et tels sacrifices se faisaient par les mains des druides, qui étaient en ce temps-là leurs prêtres, et se persuadaient que les dieux pouvaient être apaisés par la vie d'un homme pour sauver celle d'un autre. Quelquefois ils les faisaient brûler tout vifs, et quelquefois ils les faisaient mourir à coups de flèches ; ce pourquoi, quand quelque grand était malade, à l'extrémité ils appelaient et faisaient venir vers eux quelqu'un de ces druides afin de sacrifier à Drye, dieu des enfers et ennemi de la vie, quelque homme de ceux qui avaient mérité la mort ; ou à faute de ceux-ci, quelque pauvre misérable, croyant que ce dieu avide de sang humain serait rassasié par la mort d'un tel homme et que la vie du malade en serait prolongée.

Sur quoi Plutarque dit fort bien qu'il eût mieux valu que les hommes n'eussent jamais eu aucune connaissance des dieux, que de croire, comme ils faisaient, qu'il y en eût qui se repussent et qui fussent avides de sang humain.

---

5 [*Essais*, I, 30 : *De la modération*.]

En effet, comme dit le sieur de Montaigne (*Essais*, p. 489 [6]), « c'était une étrange fantaisie à des hommes de vouloir payer la divine bonté de notre affliction, comme faisaient les Carthaginois qui immolaient leurs propres enfants à Saturne, et qui n'en avait point en achetait ; et les faisaient brûler tout vif, étant cependant le père et la mère, tenus d'assister à ce sacrifice cruel et barbare avec une contenance gaie et contente. Et comme les Lacédémoniens qui mignardaient leur Diane par le bourrellement de jeunes garçons qu'ils faisaient fouetter en sa faveur, souvent jusqu'à la mort. La religion étant capable d'inspirer tant de si grandes et si cruelles méchancetés aux hommes, *tant la religion a pu inspirer de crimes*[7]. C'était une humeur bien farouche de vouloir gratifier l'architecte par la subversion de son bâtiment, et de vouloir garantir la peine due aux coupables par la punition des non coupables ; et que la pauvre Iphigénie déchargeât par sa mort et par son immolation l'armée des Grecs des offenses qu'ils auraient commises ; et que ces deux belles et généreuses âmes des deux Decius père et fils allassent se jeter à corps perdus à travers le plus épais des ennemis pour propitier la faveur des dieux envers les Romains ! *Quelle pouvait être cette monstrueuse iniquité des dieux, de ne vouloir s'apaiser en faveur du peuple romain qu'au prix de la mort de tels hommes*[8] *?* »

Quelle folie dans des hommes de croire que des dieux ne pourraient ou ne voudraient s'apaiser que par la mort violente des innocents ? Quelle folie, dis-je, et quel aveuglement en eux d'avoir de telles pensées et de croire religieusement exercer tant de si détestables cruautés. Voilà néanmoins ce que la religion inspire aux hommes, voilà ce que la folle créance des dieux leur fait faire, tant il est vrai de dire que la religion apprend souvent bien des méchancetés aux hommes, et qu'elle leur fait souvent faire, sous prétexte de piété, des actions impies et détestables, suivant ce dire de Lucrèce qui dit : « *Bien souvent, dans le passé, la religion a inspiré des actes impies et criminels*[9] » ; et cet autre que j'ai déjà cité : « *Tant la religion a pu inspirer de crimes*[10] ». Plutarque avait bien raison de dire qu'il aurait mieux valu que les hommes n'eussent jamais eu aucune connaissance des dieux, que de faire tant de folies et tant de méchancetés qu'ils en font sous prétexte de les honorer et de les servir. Ceux qui les font adorer sont cause de tous ces détestables maux, et il ne faut point s'en étonner puisqu'il est écrit que *c'est des prophètes même de Jérusalem que la corruption s'est répandue par toute la terre*[11]. (*Jérémie* XXIII-15 [12]).

Nos christicoles ne sont pas encore tout à fait exempts de cette folle persuasion du mérite, de la vertu et efficacité de ces cruels et sanglants sacrifices, car quoiqu'ils ne fassent plus maintenant de ces sortes de sacrifices d'hommes ni de bêtes, ils ne laissent pas néanmoins que d'approuver ceux qui se faisaient autrefois parmi les Juifs et d'approuver la loi qui les ordonnait. Et ils croient même avoir tous été délivrés du péché et remis en grâce ou réconciliés avec leur dieu par les mérites infinis du sang de leur prétendu divin sauveur Jésus-Christ, qui s'est, disent-ils, livré et offert lui-même en sacrifice sur l'arbre de la croix pour l'expiation de leurs péchés. De là vient qu'ils disent que ce prétendu divin

---

6 [*Essais*, II, 12 : *Apologie de Raymond Sebon*.]

7 [« *Tantum potuit religio suadere malorum.* » Lucrèce, *De la Nature*, I, 101.]

8 [« *Quae fuit tanta Deorum iniquitas, ut placari populo Romano non possent, nisi tales viros occidissent.* » Cicéron, *De la Nature des dieux*, III, 6.]

9 [« *Que saepius olim religio peperit scelerosa, atque impia facta.* » Lucrèce, *De la Nature*, I, 82-83.]

10 [« *Tantum potuit religio suadere malorum.* » Lucrèce, *De la Nature*, I, 101.]

11 [« *A prophetis enim Jérusalem, egressa est pollutio super omnem terram.* »]

12 [« Des prophètes de Jérusalem, la corruption s'est répandue sur toute la Terre. »]

sauveur les a lavés dans son sang des ordures de leurs péchés[13] (*Apocalypse* I-5 [14]), et qu'il les a réconciliés à Dieu par les mérites de son sang et de sa mort, et vont même jusqu'à dire que selon cette loi qu'ils regardent comme divine, *tout se devait purifier par le sang, et qu'il n'y aurait point eu de rémission ni de salut pour les hommes sans l'effusion du sang*[15] » de leur prétendu divin sauveur ([*Épître de saint Paul aux*] *Hébreux* IX-22 [16]), attribuant à leur dieu même la volonté de sacrifier ainsi son divin fils par les mains des hommes mêmes qui l'auraient si grièvement offensé par leurs péchés, afin de s'apaiser lui-même envers eux pour toutes les offenses qu'ils lui auraient faites et qu'ils devaient lui faire jusqu'à la fin des siècles.

Et si c'était, comme je viens de dire, une si grande folie aux païens de croire que des dieux ne pourraient ou ne voudraient s'apaiser envers les coupables que par la punition et par la mort des non coupables, comme dit le sieur de Montaigne, quelle plus grande folie n'est-ce pas à nos christicoles de croire que leur *Dieu le père* n'aurait pas voulu s'apaiser envers les hommes que par la punition et par la mort même de son propre et divin fils ? Et qu'il n'aurait pas voulu s'apaiser envers eux s'ils n'eussent persécuté, outragé et fait honteusement, indignement et cruellement mourir son cher et divin fils unique, leur dieu et leur sauveur ? Quelle folie dis-je, d'avoir une telle pensée ! Et si ç'aurait été, comme je viens de dire aussi après un Ancien, une si monstrueuse iniquité dans des dieux de ne vouloir s'apaiser envers les coupables que par la punition des innocents et des non coupables, quelle plus monstrueuse iniquité et quelle plus monstrueuse folie en même temps n'aurait-ce pas été dans Dieu le père de ne vouloir s'apaiser envers des hommes coupables et pécheurs que par la punition, et même par la mort sanglante, cruelle et honteuse, de son innocent et divin fils ? Quelle folie, dis-je, d'avoir seulement une telle pensée ! Les paroles me manquent pour exprimer l'excès d'une telle folie.

Voilà néanmoins ce que la religion fait croire à nos christicoles, de sorte que si elle ne leur fait pas faire comme autrefois des sacrifices cruels et sanglants, elle leur fait néanmoins approuver les anciens, elle leur fait révérer celui qui se serait cruellement fait en la personne d'un dieu, et leur fait croire les choses les plus absurdes et les plus ridicules que l'on puisse imaginer, comme je ferai encore plus amplement voir dans la suite.

---

13 [« *Lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo.* »]

14 [« Et par Jésus-Christ, qui est le témoin fidèle, le premier-né d'entre les morts et le prince des rois de la Terre, qui nous a aimés et nous a lavés de nos péchés dans son sang. »]

15 [« *Omnia in sanguine secundum legem mundantur, et sine sanguinis effusione non fit remissio.* »]

16 [« Et selon la loi, presque tout se purifie avec le sang, et les péchés ne sont point remis sans effusion de sang. »]

XXIV

Du prétendu commandement que Dieu aurait fait à Abraham, de lui sacrifier son fils


EVENONS AU PRÉTENDU COMMANDEMENT QUE L'ON VEUT QUE Dieu aurait fait à Abraham de lui sacrifier son fils unique. Cela, je l'avoue, ne doit pas paraître fort étrange à nos christicoles, puisqu'ils croient bien que ce même Dieu aurait fait commandement à son propre divin fils de s'immoler lui-même et de se livrer à la mort pour le salut des hommes, et qu'ils croient que ce commandement a été véritablement accompli. Mais dans le fond, ce prétendu commandement n'était-il pas horrible ? Comment est-ce qu'un père ou même qu'aucune autre personne de bon sens peut s'imaginer qu'une telle inspiration ou qu'un tel commandement puisse venir d'un dieu, c'est-à-dire d'un être infiniment parfait, infiniment bon et infiniment sage ? Cela ne serait pas concevable si l'on ne voyait déjà d'ailleurs que la superstition est capable d'inspirer aux hommes les sentiments les plus cruels et les plus inhumains, et qu'il n'y a rien qu'ils ne soient capables de faire aveuglément sous ce vain, sous ce faux, sous ce misérable et maudit prétexte de religion, puisqu'en faisant les actions mêmes les plus blâmables et les plus détestables, ils s'imaginent encore faire en cela les actions des plus louables et des plus excellentes vertus.

En voici un exemple dans cet Abraham même, qui sans consulter et sans hésiter sur un tel commandement — ou plutôt sur un tel songe ou sur une telle vision, si l'on veut — se proposa incontinent d'exécuter ce prétendu commandement en donnant adroitement, ou plutôt sottement et indiscrètement, un spécieux tour de piété à une action qui aurait dû lui faire horreur. (*Genèse* XXII [1]).

Voici comme on tient qu'il parla à son fils Isaac sur ce sujet après avoir tout disposé pour le sacrifier : « Mon fils, je vous ai demandé à Dieu avec de très instantes prières ; il n'y a point de soin que je n'aie pris de vous depuis que vous êtes venu au monde et je considérais comme le comble de mes vœux de vous voir arriver à un âge parfait et vous laisser en mourant l'héritier de tout ce que je possède. Mais puisque Dieu, après vous avoir donné à moi, veut maintenant que je vous perde, souffrez généreusement que je vous offre à lui en sacrifice. Rendez-lui, mon fils, cette obéissance et cet honneur pour lui témoigner notre gratitude des faveurs qu'il nous a faites dans la vie et de l'assurance qu'il nous a donnée dans la guerre. Comme vous n'êtes né que pour mourir, quelle fin vous peut être plus glorieuse que d'être offert en sacrifice par votre propre père au souverain maître de l'univers ? qui au lieu de terminer votre vie par une maladie dans un lit ou par une blessure dans la guerre ou par quelque autre de tant d'accidents

---

[1] [Cf. *Genèse* XXII-1 à 14.]

auxquels les hommes sont sujets, vous juge digne de rendre votre âme entre ses mains au milieu des prières et des sacrifices, pour être à jamais uni à lui ? Ce sera alors que vous consolerez ma vieillesse en me procurant l'assistance de Dieu, au lieu de celle que je devais recevoir de vous après vous avoir élevé avec tant de soins ». (*Josèphe*, tome I, chap. 13 [2]). - « Isaac, qui était un si digne fils d'un si admirable père, écouta ce discours non seulement sans s'étonner, mais même avec joie, et lui répondit qu'il aurait été indigne de naître s'il refusait d'obéir à sa volonté, principalement lorsqu'elle se trouvait conforme à celle de Dieu. En achevant ces paroles, il s'élança sur l'autel pour être immolé, et ce grand sacrifice allait s'accomplir si Dieu ne l'eût empêché... etc. » (Josèphe, *ibid.*).

Voilà certainement une assez belle et assez favorable interprétation, voilà un assez beau et assez favorable prétexte pour exécuter religieusement et pieusement un commandement de cette nature. Mais voilà aussi comme les ignorants et les simples d'esprit se laissent facilement tromper et prennent facilement le mal pour le bien lorsqu'il est revêtu de quelques apparences trompeuses de piété et de vertus. C'est ainsi que nos pieux christicoles couvrent des plus belles apparences de piété toutes les pratiques et cérémonies vaines et superstitieuses de leur religion. C'est par de semblables discours de piété vaine et trompeuse qu'ils exaltent par-dessus tout la prétendue sainteté de leurs mystères et la prétendue sainteté de leurs vains sacrements, car c'est par de semblables interprétations vaines et ridicules qu'ils tournent comme ils veulent leurs prétendues *saintes Écritures*, qu'ils leur donnent tel sens qu'ils veulent, qu'ils font trouver des mystères là où il n'y en a point, qu'ils font trouver blanc ce qui est noir et noir ce qui est blanc. C'est ce qu'ils font principalement par la belle et subtile invention de leur sens mystique et figuré, dont ils se servent comme d'une selle à tout cheval ou comme d'une chaussure à tout pied, comme était le soulier de Theramnes. Car par cette subtile invention de leur sens spirituel et mystique, ils donnent, comme je viens de dire, tel sens qu'ils veulent à leurs prétendues *saintes Écritures* et leur font dire allégoriquement et figurativement tout ce qu'ils veulent, semblables en cela aux enfants qui font dire aux cloches tout ce qu'ils veulent quand il les entendent sonner.

Mais comme ce serait sottise à des hommes faits de vouloir sérieusement s'arrêter à ce que des enfants feraient dire aux cloches quand elles sonnent ou à ce qu'ils diraient quand ils badinent et qu'ils jouent ensemble, de même ce serait sottise à des hommes sages et éclairés de s'arrêter sérieusement aux vaines explications et aux vaines interprétations que nos christicoles font mystiquement, allégoriquement et figurativement de leurs prétendues *Écritures saintes*, puisque ces sortes d'explications et d'interprétations-là ne sont dans le fond que des fictions de leur esprit et des imaginations creuses.

Si un homme, par exemple, se mettait aujourd'hui dans l'esprit ou dans l'imagination que Dieu lui serait apparu et qu'il lui aurait fait un commandement semblable à celui que l'on prétend qu'il fit à cet Abraham dont je viens de parler — c'est-à-dire qu'il lui aurait commandé de lui sacrifier un fils qu'il aurait — et qu'il consulta là-dessus nos plus sages et nos plus religieux docteurs ou casuistes, je m'assure qu'il n'y en aurait pas un qui ne regarderait avec horreur une telle imagination et qui ne la regarderait comme une illusion, comme une tentation du démon et comme une pensée damnable qu'il dirait à cet homme de rejeter bien loin de son esprit, et dont il l'avertirait de se donner bien soigneusement de garde.

---

2 [Tiré de *L'Histoire des Juifs* de Flavius Josèphe.]

Et si nonobstant cet avertissement, cet homme était encore assez mal avisé que de faire effectivement ce qu'il croirait que ce prétendu commandement de Dieu lui aurait ordonné de faire, je laisse à penser ce que l'on dirait de cet homme-là, et ce que la justice en ferait ! Que l'on juge par là si l'on doit regarder comme des révélations divines celles qui ordonnent de faire des sacrifices de cette nature !

Que si maintenant nos christicoles même obligeaient absolument de regarder une telle vision, une telle imagination ou une telle prétendue révélation divine comme une illusion et comme une tentation du démon, qu'ils regarderaient eux-mêmes comme une chose abominable et comme un crime digne de punition exemplaire dans un père qui serait assez fou pour égorger son enfant sous prétexte de l'offrir à Dieu en sacrifice et sous prétexte que Dieu lui en aurait fait un commandement exprès — comment peuvent-ils dans cet Abraham regarder comme une véritable révélation divine le commandement qu'il prétendait lui avoir été fait de la part de Dieu de lui sacrifier son fils ? Et comment peuvent-ils regarder son obéissance aveugle en ce point comme l'action de la plus grande et de la plus héroïque vertu, et par conséquent, comme l'action la plus digne des grâces et des bénédictions de Dieu ? Cela se confond et se détruit de soi-même, et il ne serait pas besoin d'en dire davantage pour faire voir la fausseté de ces prétendues révélations divines, vu d'ailleurs qu'il est encore marqué dans plusieurs des susdits prétendus saints livres des prophètes que Dieu commençait à réprouver ces sortes de sacrifices cruels et sanglants.

Témoin ce qui est dit dans le prophète Isaïe, qui parlait aux Juifs de la part de Dieu, comme si c'était Dieu même qui leur parla : « Qu'ai-je à faire de la multitude de vos victimes ? Je suis saoul de vos holocaustes, je suis dégoûté de la graisse et du sang de vos bœufs, de vos veaux, de vos agneaux, de vos moutons et de vos boucs ; ne m'offrez plus en vain de tels sacrifices, votre encens m'est en abomination ; je hais vos fêtes et vos solennités, *et je ne saurais plus les supporter*[3] » (*Isaïe* I-10 [4]). La même chose se trouve presque dans les mêmes termes dans le prophète Jérémie (*Jérémie* VI-20 [5]) et dans le prophète Amos (*Amos* V-22 [6]), comme aussi dans les *Psaumes* du prophète roi David, que nos christicoles chantent tous les jours dans leurs églises, où il est marqué que Dieu parlait par ce même prophète en cette sorte : « Pensez-vous, *leur disait Dieu*, que je mangerai la chair des taureaux ? Et que je boirai le sang de vos boucs[7] ? » Comme s'il leur eût dit : se pourrait-il faire que vous eussiez une opinion si grossière d'un dieu, que de croire qu'il mangerait la chair des taureaux et qu'il boirait le sang des boucs ? « Sacrifiez, *leur disait-il*, sacrifiez, louanges à Dieu, et rendez fidèlement vos vœux au Seigneur, et m'invoquez au jour de votre affliction ; alors vous me glorifierez et je vous secourrai dans vos besoins[8]. »

---

3 [« *laboravi sustinens.* »]

4 [Il s'agit de *Isaïe* I-11 : « Qu'ai-je à faire de cette multitude de victimes que vous m'offrez ? dit le Seigneur. Tout cela m'est à dégoût. Je n'aime point les holocaustes de vos béliers, ni la graisse de vos troupeaux, ni le sang des veaux, des agneaux et des boucs. » Voir en outre *Isaïe* I- 12 à 15.]

5 [« Pourquoi m'offrez-vous de l'encens de Saba et pourquoi me faites-vous venir des parfums des terres les plus éloignées ? Vos holocaustes ne me sont point agréables ; vos victimes ne me plaisent point. »]

6 [« En vain vous m'offrirez des holocaustes et des présents, je ne les recevrai point. Et quand vous me sacrifierez les hosties les plus grasses pour vous acquitter de vos vœux, je ne daignerai pas les regarder. » Ajoutons *Amos* V-21 : « Je hais vous fêtes et je les abhorre. Je ne puis souffrir vos assemblées. » Et *Amos* V-23 : « Ôtez-moi le bruit tumultueux de vos cantiques. »]

7 [*Psaumes* XLIX-14.]

8 [*Psaumes* XLIX-15 et 16.]

Voilà certainement des révélations prétendues divines qui seraient bien contraires à celles que Dieu aurait faites à Abraham et à Moïse, puisqu'il condamnait et qu'il rejetait par celles-ci ce qu'il aurait établi par les autres ? D'où viendrait un tel changement dans un dieu et dans un être qui serait immuable et infiniment parfait dans sa nature ? Se serait-il avisé après un millier d'années de vouloir réformer ce qu'il aurait mal établi ? Dira-t-on de lui ce que l'on dit ordinairement d'un homme léger et inconstant : *qu'il fait et qu'il défait, et qu'il reprend ensuite ce qu'il a laissé* [9]? Que nos christicoles le pensent s'ils veulent, passons-leur cette folie, si bon leur semble ; que si cela ne leur plaît pas, qu'ils reconnaissent avec nous la vanité et la fausseté des susdites prétendues révélations divines, puisqu'elles se contredisent, qu'elles se détruisent elles-mêmes les unes les autres, et qu'elles sont si peu convenables à la souveraine majesté et à l'infinie perfection d'un dieu tel que nos christicoles le supposent. Bien plus sagement fit Numa Pompilius, second roi des Romains, qui pour amuser agréablement et paisiblement son peuple, n'institua que des sacrifices de vin, de lait, de farine, de fleurs et autres pareilles choses légères, accompagnées de danses et de chansons récréatives. ([Gabriel Naudé,] *Apologie pour tous les grands personnages qui ont été faussement soupçonnés de magie*, tome II, p. 192).

---

9 [« *Destruit, aedificat, repetit, quod nuper omisit.* »]

XXV

Vanité & fausseté des prétendues promesses faites de la part de Dieu aux anciens patriarches Abraham, Isaac & Jacob



AIS VOICI ENCORE UNE PREUVE MANIFESTE DE LA VANITÉ ET DE LA fausseté des susdites prétendues révélations divines : c'est le défaut de l'accomplissement des grandes et magnifiques promesses qui accompagnaient les susdites prétendues révélations divines, car il n'est pas croyable qu'un dieu tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage ne voudrait pas ou n'aurait pas voulu accomplir des promesses qu'il aurait véritablement faites, qu'il aurait plusieurs fois réitérées et qu'il aurait même voulu confirmer par jurement et par serment, comme il aurait fait. Or, il est constant et manifestement visible, tant par le témoignage des histoires que par le témoignage même de leurs prétendus saints livres, et par l'expérience de ce que l'on voit tous les jours, que les promesses ci-dessus rapportées et que l'on suppose avoir été faites de la part de Dieu même aux susdits patriarches, n'ont jamais été accomplies. Donc les susdites promesses sont faussement attribuées à Dieu, et c'est erreur de penser qu'elles soient fondées sur des révélations divines. Pour voir clairement le défaut d'accomplissement des susdites promesses et la force de cette preuve, il faut remarquer que ces promesses consistaient principalement en trois choses :

1- À rendre la postérité de ces patriarches plus nombreuse que tous les autres peuples de la Terre, car elles portent expressément que Dieu multiplierait tellement leurs descendants qu'ils égaleraient en nombre les étoiles du ciel, les grains de sable de la mer et les grains de poussière qui sont sur la terre, et par conséquent, que leur postérité serait plus nombreuse et plus puissante que tous les autres peuples de la terre (*Genèse* XII-2 [1], XXII-17 [2] et XXVII-14 [3]).

2- À rendre ce peuple qui viendrait de leur race, le plus saint, le plus puissant, le plus heureux et le plus triomphant de tous les peuples de la Terre, car ces promesses portent expressément aussi que Dieu serait particulièrement leur protecteur, qu'il les bénirait par-dessus tous les autres peuples, qu'il les favoriserait tout particulièrement de ses grâces, et que ce serait même en leur nom qu'il bénirait toutes les autres nations de la terre. Elles portent qu'il exalterait leur nom, qu'il les élèverait en louanges, en honneur et en gloire par-dessus toutes les

---

[1] [« Je ferai sortir de vous un grand peuple ; je vous bénirai. Je rendrai votre nom célèbre et vous serez béni. »]

[2] [« Je vous bénirai et je multiplierai votre race comme les étoiles du ciel, et comme le sable qui est sur le rivage de la mer. Votre postérité possèdera les villes de ses ennemis. »]

[3] [Référence inexacte. Cf. *Genèse* XXVI-4 : « Je multiplierai vos enfants comme les étoiles du ciel ; je donnerai à votre postérité tous ces pays que vous voyez, et toutes les nations de la Terre SERONT BÉNIES dans celui qui sortira de vous. »]

autres nations (*Exode* XXIII-24, 27 [4] ; *Deutéronome* VII-14 [5] ; *Genèse* XXII-2 [6] ; *Deutéronome* XXVI-19 [7]).

Et enfin, elles portent que Dieu les rendrait victorieux de tous leurs ennemis, qu'il les mettrait en fuite et en déroute, et qu'il étendrait leur domination depuis l'Occident jusque dans l'Orient, et depuis le septentrion jusqu'au midi (*Genèse* XXII-17 [8] ; *Deutéronome* VII-16 [9] ; *Exode* XXIII-25 [10] ; *Genèse* XXVIII-14 [11]).

3- Ces promesses consistaient de la part de Dieu à rendre son alliance éternelle avec leur postérité, car ces promesses portent expressément que Dieu ferait avec eux une alliance éternelle, et qu'ils posséderaient à jamais le pays qu'il leur donnerait. (*Genèse* XVII-7 [12], XIII-15 [13] et XLVIII-4 [14], *Psaumes* C-9 [15]). Or, il est constant que ces prétendues promesses n'ont jamais été accomplies.

Premièrement, il est certain que le peuple juif ou le peuple d'Israël — qui est le seul peuple que l'on puisse regarder comme descendant des susdits patriarches Abraham, Isaac et Jacob, et le seul dans lequel les susdites promesses auraient du s'accomplir — n'a jamais été si nombreux pour qu'il puisse avoir été comparable en nombre aux autres peuples de la terre, beaucoup moins, par conséquent, aux grains de sable de la mer ou aux grains de poussière qui sont sur la terre.

Et quand même ce peuple se serait en deux ou trois cents ans qu'il demeura en Égypte, multiplié si fort qu'il est marqué dans leur histoire (ce qui n'est cependant guère croyable), cette multiplication néanmoins n'était pas capable de faire un nombre qui soit comparable aux grains de sable de la mer ni à celui des grains de poussière qui sont sur la terre. Si ce peuple eût effectivement multiplié comme il aurait dû faire, suivant les susdites promesses prétendues divines, il ne lui aurait certainement pas fallu moins que toute la Terre pour l'habiter. Et on

---

4 [Il s'agit de *Exode* XXIII-23 et 27 : « Mon ange marchera devant vous ; il vous fera entrer dans la terre des Amorrhéens, des Héthéens, des Phérézéens, des Chananéens, des Hévéens et des Jébuséens, car je les exterminerai. | Je ferai marcher devant vous la terreur de mon nom ; j'exterminerai tous les peuples dans le pays desquels vous entrerez, et je ferai fuir tous vos ennemis devant vous. »]

5 [« Vous serez bénis entre tous les peuples. Il n'y aura point parmi vous de stérile de l'un ni de l'autre sexe, ni dans les hommes ni dans vos troupeaux. »]

6 [Référence sans rapport avec la question (sacrifice d'Abraham).]

7 [« Et que [le Seigneur] vous rende le peuple le plus illustre de toutes les nations qu'il a créées pour sa louange, pour son nom et pour sa gloire, et que vous soyez le peuple saint du Seigneur votre Dieu, selon sa parole. »]

8 [Déjà cité : « Je vous bénirai et je multiplierai votre race comme les étoiles du ciel, et comme le sable qui est sur le rivage de la mer. Votre postérité possèdera les villes de ses ennemis. »]

9 [« Vous exterminerez tous les peuples que le Seigneur votre Dieu vous doit livrer. Votre œil ne sera touché d'aucune compassion pour les épargner, et vous n'adorerez point leurs dieux, de peur qu'ils ne deviennent le sujet de votre ruine. »]

10 [Référence inexacte : il n'y a que 23 versets au chapitre XXXIII de l'*Exode*.]

11 [« Votre postérité sera nombreuse comme la poussière de la Terre. Vous vous étendrez à l'Orient et à l'Occident, au septentrion et au midi, et toutes les nations de la Terre SERONT BÉNIES EN VOUS et dans celui qui sortira de vous.]

12 [« J'affermirai mon alliance avec vous et après vous avec votre race dans la suite de leurs générations par un pacte éternel, afin que je sois votre Dieu et le Dieu de votre postérité après vous.]

13 [« Je vous donnerai et à votre postérité pour jamais tout ce pays que vous voyez. » Ajoutons *Genèse* XIII-16 : « Je multiplierai votre race comme la poussière de la Terre. Si quelqu'un d'entre les hommes peut compter la poussière de la Terre, il pourra aussi compter la poussière de vos descendants. » On peut y ajouter *Osée* I-10 : « Les enfants d'Israël seront un jour comme le sable de la mer, qui ne se peut ni se mesurer ni se compter. »]

14 [« Je ferai croître et multiplierai beaucoup votre race, je vous rendrai le chef d'une multitude de peuples, et je vous donnerai cette terre, et à votre race après vous, afin que vous la possédiez pour jamais. »]

15 [Référence inexacte. En revanche, on trouve ceci à *Psaumes* C-10 : « Je mettais à mort dès le matin tous les pécheurs de la Terre, afin de bannir de la ville du Seigneur tous ceux qui commettent l'iniquité. »]

voit que dans le temps même qu'il a été le plus nombreux et le plus florissant, il n'a jamais occupé que les petites provinces de la Palestine et des environs, qui ne sont presque rien en comparaison de la vaste étendue d'une multitude de provinces, de royaumes et d'empires florissants qui sont de tous côtés sur la Terre, et qui ne seraient, en comparaison du seul royaume de France, que comme les provinces de Champagne et de Picardie en comparaison de tout le susdit royaume de France. Par où il est évident que ce peuple n'a jamais été fort nombreux, et n'a même toujours été qu'un fort petit peuple en comparaison des autres peuples de la terre. Et ainsi, les susdites prétendues promesses divines touchant la multiplication prodigieuse et innombrable de ce peuple ne se sont jamais trouvées accomplies de ce côté-là.

Secondement, elles n'ont jamais été accomplies non plus touchant les grandes et surabondantes bénédictions dont ils auraient du être favorisés par-dessus tous les autres peuples de la Terre. Car quoiqu'ils aient eu quelques victoires sur leurs ennemis et qu'ils aient ravagé leurs campagnes et pris plusieurs de leurs villes, et qu'ils aient même conquis ou usurpé à la pointe de l'épée les provinces de la Palestine et des environs — cela n'a pas néanmoins empêché qu'ils n'aient été presque en tout autre temps le plus souvent vaincus par leurs ennemis et réduits misérablement sous leur servitude. Et quoiqu'ils aient été aussi durant quelque temps dans un état assez paisible et assez florissant sous le règne de quelques-uns de leurs rois, cela n'a pas empêché non plus que leur royaume n'ait été détruit, qu'ils n'aient été menés en captivité, et que leur nation n'ait été presque entièrement détruite par l'armée des Romains sous les empereurs Titus et Vespasien. Et maintenant encore, nous voyons que ce qui reste de cette malheureuse nation n'est regardé que comme le peuple le plus vil, le plus misérable et le plus méprisable de toute la Terre, n'ayant nulle part aucune domination ni supériorité. Et ainsi, il est encore évident de ce côté-là que les susdites prétendues promesses divines n'ont jamais été accomplies.

Troisièmement, enfin, elles ne l'ont pas été non plus à l'égard de cette prétendue alliance éternelle que Dieu aurait dû faire avec eux suivant les susdites promesses, puisque l'on ne voit maintenant et que l'on n'a même jamais vu aucune marque certaine de cette prétendue alliance, et qu'au contraire, on les voit manifestement *depuis beaucoup de siècles exclus de la possession des terres et pays qu'ils prétendent leur avoir été promis*, et leur avoir été donnés de la part de Dieu *pour en jouir à tout jamais*[16]. (*Genèse* XIII-15 [17] ; *Deutéronome* XLVIII-4 [18]).

Et ainsi, ces prétendues promesses n'ayant point eu leur effet ni leur accomplissement de part ni d'autre, comme il est évident de le voir, c'est une marque et une preuve évidente et assurée de leur fausseté, et, par conséquent aussi, c'est une preuve évidente et assurée qu'elles ne viennent point de la part de Dieu — ce qui prouve manifestement encore, que les susdits prétendus saints et sacrés livres qui les contiennent n'ont pas été faits par l'inspiration de Dieu, puisqu'ils contiennent des promesses qui se trouvent si manifestement fausses.

Et les susdits livres n'ayant pas été faits par l'inspiration de Dieu, ils ne peuvent nullement servir de témoignage assuré de vérité. Et ainsi, c'est en vain que nos christicoles prétendent s'en servir comme de témoignage infaillible pour prouver la prétendue vérité de leur religion.

---

[16] [« *Omnem terram, quam conspicis, tibi dabo, et semini tuo usque in sempiternum.* »]
[17] [Déjà cité.]
[18] [Déjà cité.]

XXVI

Quatrième preuve

De la fausseté des dites religions, tirée de la vanité & de la fausseté des prétendues prophéties de l'*Ancien Testament*



OS CHRISTICOLES METTENT ENCORE AU RANG DE LEURS MOTIFS DE crédibilité et des preuves certaines de la vérité de leur religion, les prophéties qui sont, à ce qu'ils prétendent, des témoignages assurés de la vérité des révélations et des inspirations de Dieu, n'y ayant, comme ils disent, que Dieu seul qui puisse si certainement prévoir et prédire les choses futures si longtemps auparavant qu'elles soient arrivées. C'est de ce prétendu témoignage de vérité que parle un de nos archichristicoles apôtre de Jésus-Christ. Car cet apôtre, après avoir rapporté ce qu'il croyait, ou au moins ce qu'il disait avoir vu et entendu de plus admirable et de plus avantageux pour la gloire de son maître, il ajoute ce témoignage-ci comme un témoignage plus ferme et plus assuré que tout autre qui disait et qui croyait lui-même avoir vu et entendu : « *Nous avons* (disait-il à ses compagnons), *la parole des prophètes qui est plus établie, plus ferme et plus assurée ; vous ferez bien de vous y attacher comme étant une lampe qui éclaire dans un lieu obscur jusqu'à ce que le jour paraisse ; car vous avez appris que ç'a été par l'inspiration du Saint-Esprit que les saints hommes de Dieu ont parlé*[1]. » ([*Deuxième épître de l'apôtre saint*] *Pierre* I-19 [2]).

Voyons donc ce que c'est de ces prétendus saints hommes de Dieu et de ces prétendus saints prophètes qui ont ainsi parlé par l'inspiration du Saint-Esprit, et si l'on doit en faire tant d'état que nos christicoles le prétendent. Ces hommes, à proprement parler, n'étaient certainement que des visionnaires et des fanatiques qui agissaient et parlaient suivant les impulsions ou les transports de leurs fantaisies ou de leurs passions dominantes, et qui s'imaginaient cependant que c'était par l'esprit de Dieu qu'ils agissaient et qu'ils parlaient. Ou bien c'étaient des *imposteurs* et des *moqueurs*[3] qui contrefaisaient les prophètes et qui, pour tromper plus facilement les ignorants et les simples, se vantaient d'agir et de parler par l'esprit de Dieu, quoiqu'ils sussent fort bien eux-mêmes que ce n'était pas l'esprit de Dieu mais l'esprit de mensonge et d'imposture qui les faisait agir et parler comme ils faisaient.

---

1 [« *Habemus firmiorem propheticum sermonem : cui benefacitis attendentes, quasi lucernae lucenti in caliginoso loco, donec dies elucescat, non enim voluntate humana allata est aliquando prophetia : sed Spiritu sancto inspirante locuti sunt sancti Dei homines.* »]

2 [Citation exacte mais Meslier cite I-19 et I-21.]

3 « *Viri illusores.* » [*Isaïe* XXVIII-14 : « Écoutez la parole du Seigneur, vous qui vous moquez de lui. »] ; *Judith* XVIII [: référence introuvable] ; « *Socii furum.* » (*Isaïe* I-23) [: « Vos princes sont infidèles, ils sont les compagnons des voleurs. »]

Il ne faut nullement douter qu'il n'y en ait eu effectivement plusieurs de l'un et de l'autre de ces deux différents caractères d'esprit. Car de même que l'on en voit plusieurs qui contrefont les fous et les insensés quoiqu'ils ne le soient pas, de même aussi il y en a quelquefois plusieurs qui contrefont et qui ont contrefait autrefois les prophètes, et qui pour ce sujet ont contrefait ce que les prétendus prophètes avaient coutume de faire et dire, de sorte que s'il venait maintenant à paraître parmi nous quelques-uns de ces prétendus prophètes — et quand ce serait même quelques-uns de ces plus fameux du temps passé — il est sûr qu'ils ne passeraient maintenant parmi nous que pour des visionnaires et pour des fanatiques, ou, comme j'ai dit, pour des trompeurs et pour des imposteurs qui ne chercheraient qu'à trouver des sots pour les tromper. Il ferait beau maintenant de voir de ces prétendus prophètes ! Il ferait beau maintenant de les entendre dire des *voici ce que dit le Seigneur*[4] : on se moquerait bien d'eux ! Et il est certain aussi que nos christicoles eux-mêmes s'en moqueraient[5].

Et ils ne sauraient nier que parmi ces prétendus prophètes du temps passé, il n'y en ait eu plusieurs qui n'étaient effectivement que des visionnaires et des fanatiques ou des méchants imposteurs qui abusaient exprès du nom et de l'autorité de Dieu dans le dessein de tromper les hommes ou dans le dessein de parvenir à quelques autres fins particulières par cet artifice trompeur. C'est, dis-je, ce que nos christicoles ne sauraient nier puisque l'on voit manifestement par leurs prétendus saints et divins livres qu'il y avait parmi le peuple d'Israël quantité de faux prophètes qui se mêlaient de parler au nom de Dieu et qui disaient les *Haec dicit Dominus* avec autant de hardiesse et d'assurance que si Dieu leur eût effectivement parlé et qu'il leur eût véritablement mis les paroles à la bouche. C'est ce qui se voit encore manifestement par les reproches violents que ces prétendus prophètes se faisaient les uns aux autres de ce qu'ils parlaient faussement au nom de Dieu, reproches même qu'ils se faisaient, disaient-ils, de la part de Dieu même les uns aux autres. « La parole du Seigneur, *disait l'un de ces prétendus prophètes*, s'est adressée à moi et m'a dit : va dire aux prophètes d'Israël, à ces prophètes qui s'ingèrent d'eux-mêmes de prophétiser, va leur dire : « Écoutez la parole du Seigneur, voici ce que dit le Seigneur Dieu : "Malheur aux prophètes insensés qui suivent leur esprit et qui ne voient rien. Tes prophètes, Israël, sont comme des renards dans les déserts ; ils ont des visions vaines, ils devinent et prophétisent des mensonges en disant *voici ce que dit le Seigneur*, quoique le Seigneur ne les ait point envoyés et qu'il ne leur ait point parlé ; et nonobstant cela, ils ne laissent pas que d'assurer toujours leurs mensonges, ce pourquoi, dit le Seigneur, je mettrai ma main sur ces prophètes qui n'ont que des visions vaines et qui ne prophétisent que des mensonges ; ils n'assisteront point au conseil de mon peuple, ils ne seront point aux registres de la maison d'Israël et ils n'auront point de part dans l'héritage de leurs terres, parce qu'ils séduisent mon peuple ; et vous saurez par là que je suis le Seigneur Dieu ». (*Ézéchiel* XIII-1 [6]). « Les prophètes et les prêtres, *disait un autre*, sont souillés et corrompus

---

4 [« *Haec dicit Dominus.* »]

5 « *Prophetae eius vesani, viri infideles, sacerdotes eius polluerunt sanctum, iniuste egerunt contra legem.* » (*Sophonie* III-4) [: « Ses prophètes [de Jérusalem] sont des extravagants, des hommes sans foi. Ses prêtres ont souillé les choses saintes et ils ont violé la loi par leurs injustices.] ; « *Prophetae tui, viderunt tibi falsa et stulta.* » ([*Lamentations de Jérémie*] II-14) [: « Vos prophètes ont eu pour vous des visions fausses et extravagantes, et ils ne vous découvraient point votre iniquité pour vous exciter à la pénitence ; mais ils ont eu pour vous des rêveries pleines de mensonge et ils ont vu, à ce qu'ils disaient, la fuite de vos ennemis. »]

6 [Citation exacte mais Meslier cite *Ézéchiel* XIII-3 à 9.]

dans leurs mœurs. J'ai vu, dit Dieu, les maux qu'ils causent dans ma maison et parmi mon peuple. Je ne les ai point envoyés et ils ont couru, je n'ai point parlé à eux et ils ont prophétisé. J'ai vu de la folie dans les prophètes de Samarie, car ils prophétisent au nom de Baal et ils trompent par là mon peuple d'Israël ». (*Jérémie* XXIII-11, 12 [7]). « Et dans les prophètes de Jérusalem (*c'est toujours Dieu qui parle*), j'ai vu des iniquités semblables à celles de ceux qui commettent l'adultère. Ils cheminent en mensonge, ils favorisent les méchants, ils souffrent les désordres et les dérèglements, c'est ce qui fait que personne ne se corrige de ses vices et de ses méchancetés ; ils sont tous devenus aussi vicieux et corrompus que l'étaient autrefois les habitants de Sodome et de Gomorrhe. Ce pourquoi voici ce que dit le Seigneur de ces méchants prophètes : Je leur ferai manger de l'absinthe, je leur ferai boire du fiel et je les ferai périr, parce que c'est des prophètes de Jérusalem qu'est sortie l'iniquité, et que *c'est par les prophètes que la corruption s'est répandue par toute la Terre*[8]. (*Jérémie* XXIII-15 [9]).

Voici, suivant ce même prophète, comme Dieu parlait encore par sa bouche : « Les prophètes prophétisent faussement en mon nom ; je ne les ai point envoyés, je n'ai point parlé à eux, ils n'annoncent que des fausses visions, que des divinations vaines et que des trompeuses séductions de leur cœur. Ce pourquoi, voici ce que dit le Seigneur de ces prophètes qui prophétisent en mon nom et que je n'ai point envoyés : ils périront par le glaive et par la faim. » (*Jérémie* XV-14 [10]). — « N'écoutez point vos prophètes, disait-il en parlant aux peuples, n'écoutez point vos devineurs, ni vos songeurs, ni vos pronostiqueurs qui ne vous prophétisent que des mensonges, car je ne les ai point envoyés, dit Dieu ; c'est faussement qu'ils prophétisent en mon nom. Ce pourquoi, n'écoutez point leurs paroles ». (*Jérémie* XXVII-1, 15 [11]). Il leur donnait encore ce même avertissement dans une autre occasion : « Voici ce que dit le seigneur des armées, le dieu d'Israël. Que vos prophètes et que vos devineurs qui sont au milieu de vous ne vous séduisent point, et ne vous arrêtez point vainement à des songes, parce que c'est faussement qu'ils prophétisent en mon nom, puisque je ne les ai point envoyés ». (*Jérémie* XXVII-8[12]).

Enfin, ce même prophète, déplorant la destruction malheureuse de la ville de Jérusalem, attribue en quelque façon la cause de son malheur à ses faux prophètes : « Tes prophètes t'ont prévu et t'ont prédit des choses vaines, ils t'ont donné de folles espérances et ne te découvraient pas ton iniquité pour te faire entrer dans des sentiments de pénitence qui auraient peut-être détourné ton malheur. » (*Lamentations de Jérémie* II-14 [13]).

Et Jésus-Christ, comme j'ai déjà dit, disait expressément à ses disciples qu'il viendrait de faux prophètes qui séduiraient beaucoup de personnes et qui feraient même de si grands miracles et de si grands prodiges, qu'ils seraient capables, si cela se pouvait, de faire tomber les élus dans l'erreur ; ce pourquoi il les avertissait soigneusement de s'en donner de garde et de ne point s'y laisser tromper. (*Matthieu* XX-21[14]). Ce pourquoi les premiers auteurs de ces prétendues lois divines — sachant bien qu'il était facile de se prévaloir ainsi du nom et

---

7 [Meslier ajoute « dans leurs mœurs » et cite *Jérémie* XXIII-13 et non XXIII-12.]
8 [« *A prophetis enim Jérusalem egressa est pollutio super omnem terrant.* »]
9 [Citation exacte mais Meslier cite *Jérémie* XXIII-14 et 15.]
10 [Citation exacte mais Meslier cite en fait *Jérémie* XIV-14, 15 et non XV-14.]
11 [Meslier résume *Jérémie* XXVII-9 et 15.]
12 [Meslier résume *Jérémie* XXVII-9 et 10.]
13 [Référence exacte.]
14 [Référence non localisée.]

de l'autorité de Dieu pour en imposer aux ignorants et aux simples, et prévoyant bien aussi qu'il ne manquerait pas d'en venir après eux de semblables à eux qui voudraient faire comme eux et qui se diraient aussi bien qu'eux les prophètes du Seigneur — ont ordonné de punir sévèrement ceux qui entreprendraient de vouloir faire les prophètes et de vouloir parler au nom de Dieu contre ce qu'ils auraient déjà fait et établi. C'est ce que Moïse, l'archiprophète des Juifs et leur législateur, a ordonné dans sa loi qui est regardée comme divine, car il y a fait un commandement exprès de punir sévèrement ceux qui, à son préjudice ou au préjudice de ce qu'il disait et faisait, entreprendraient d'eux-mêmes de parler au nom de Dieu et de faire les prophètes : « S'il s'élève parmi vous dans la loi, s'il s'élève parmi vous quelque prophète qui dise avoir eu quelque songe ou quelque vision et révélation divine pour vous porter à adorer et servir des dieux étrangers, et des dieux que vous ne connaissez point, et si pour vous persuader que ce qu'il dit est véritable, il vous prédise quelque signe ou miracle qui arrive effectivement comme il vous l'aura prédit, ne croyez pas néanmoins ce que vous dit ce prophète ou ce songeur et ce visionnaire, parce que c'est votre Dieu qui le permet ainsi pour vous éprouver et pour voir si vous l'aimez véritablement de tout votre cœur. Et pour ce qui est de ce prophète et de ce songeur de songes et de visions, vous le ferez mourir. Vous ne lui pardonnerez point, vous n'aurez point de compassion de lui, chacun de vous lui jettera aussitôt la pierre, et il sera incontinent assommé parce qu'il aura voulu vous détourner du service de votre Dieu ». (*Deutéronome* XIII-2 [15]).

Et ailleurs, voici ce que dit cette même loi et ce même Moïse : « Le Seigneur Dieu vous suscitera un autre prophète que moi, d'entre vos frères (*c'était Josué, son successeur, dont il parlait*) ; vous l'écouterez », leur disait-il. Ensuite, voici comme il fait parler son dieu à lui-même : « Je leur susciterai du milieu de leurs frères un prophète semblable à vous, je mettrai mes paroles en sa bouche et il leur dira tout ce que je lui aurai commandé. Quiconque n'écoutera point ce qu'il dira en mon nom, j'en tirerai vengeance. Mais le prophète qui aura la témérité de vouloir parler en mon nom et de dire ce que je ne lui aurai point commandé de dire, ou qui parlera au nom de quelque autre dieu, sera puni de mort ». (*Deutéronome* XVIII-15, 20 [16]). Quant à la manière dont ces mêmes livres témoignent que Dieu parlait et se faisait connaître à ses prophètes, voici ce qu'ils en disent. Dieu étant descendu dans une colonne de nue, il se tint à l'entrée du tabernacle, et, appelant Aaron et sa sœur Marie, il leur parla ainsi et leur dit : « Écoutez mes paroles. S'il y a parmi vous quelque prophète du Seigneur, moi qui suis le Seigneur, je me ferai connaître à lui par vision et parlerai à lui par songe ; il n'en est pas ainsi de mon serviteur Moïse, qui est fidèle et très fidèle ; dans toute ma maison je parle avec lui bouche à bouche et il me voit véritablement à découvert, et non pas seulement par obscurité ni par représentation. Pourquoi donc avez-vous osé parler contre Moïse, mon serviteur ? » (*Nombres* XII-7 [17]). Ce fut ainsi par vision nocturne et par songe qu'il apparut à Abraham lorsqu'il lui commanda de sortir de son pays. (*Genèse* XV-1, 17 [18]). Ce fut ainsi par vision nocturne et par songe qu'il lui apparut et qu'il lui parla lorsqu'il lui commanda d'aller sacrifier son fils Isaac. (*Genèse* XXII-3 [19]).

---

15 [Meslier résume *Deutéronome* XIII-1 à 5.]
16 [Référence exacte.]
17 [Citation exacte mais Meslier cite *Nombres* XII-6, 7, 8.]
18 [Référence exacte.]
19 [Citation exacte mais Meslier cite *Genèse* XXII-2.]

Ce fut ainsi qu'il apparut à Jacob et qu'il lui parla lorsqu'il lui dit de descendre en Égypte. (*Genèse* XLVI-2 [20]). Ce fut ainsi qu'il parla au prophète Nathan et à Samuel, ce fut dans des songes et dans des visions nocturnes (*Paralipomènes* I-XVII-3, 14 [21]). Le prophète Isaïe qualifie lui-même ses prophéties du nom de *visions*. (*Isaïe* I-1 [22]). Le prophète Jérémie les appelle des *visions fausses* et des *divinations trompeuses*. (*Jérémie* XIV-14 [23]).

Les prophètes Ézéchiel, Daniel, Osée et tous les autres prétendus prophètes, appellent leurs prophéties des *visions*, visions qu'ils avaient presque toujours la nuit et pendant leur sommeil. Ce pourquoi il est marqué dans *Job* que Dieu parle par les songes dans des visions nocturnes quand le sommeil abat les hommes, dit-il, et qu'ils dorment dans leurs lits ; c'est pour lors qu'il ouvre les oreilles et qu'il parle à ceux qu'il veut instruire. (*Job* XXXIII-15 [24]). Et le grand saint Paul, vase d'élection du Christ, parlant de son ravissement au ciel, disait qu'il ne savait pas si ç'avait été en corps ou en esprit qu'il aurait été ainsi ravi, qu'il avait néanmoins vu et entendu des choses si grandes et si admirables qu'il n'y avait pas moyen de les exprimer par discours. (*Deuxième Épître aux Corinthiens* XII-2 [25]).

Et pour ce qui est de la manière dont ces prétendus prophètes recevaient et publiaient leurs prétendues visions et révélations divines, c'était ordinairement en la manière, avec les mêmes transports et avec les mêmes grimaces et mouvements que l'on a coutume de voir dans les fanatiques. Les prêtres et les sibylles, aussi bien que tous les autres prophètes ou prophétesses des païens, étaient saisis d'une espèce de fureur et proféraient, dit Racoles, leurs oracles avec une impétuosité de voix et avec des contorsions violentes et pareilles à celles des possédés. (*Recueil des Conférences*, tome V, p. 200).

C'en était de même de la plupart de nos prétendus saints prophètes, car lorsque cette manie de vouloir prophétiser les prenait, ils étaient comme dans des transports et faisaient des gestes et des mouvements extraordinaires et ridicules, comme feraient des véritables fanatiques. Nous en avons manifestement des exemples dans Saül, premier roi des Juifs, et dans ceux qu'il envoya un jour pour prendre David, qu'il haïssait et qu'il voulait faire mourir ; car ce roi, dit l'histoire, ayant envoyé des archers pour prendre ce David qu'il voulait perdre, lorsqu'ils le virent avec une troupe de prophètes qui prophétisaient, et Samuel à leur tête, l'esprit du Seigneur, disent les prétendus *saints Livres*, se saisit des archers, [qui] commencèrent eux-mêmes à prophétiser aussi avec les autres. Ce qui, ayant été rapporté au roi Saül, il envoya d'autres archers, lesquels furent aussi saisis de l'esprit du Seigneur et commencèrent aussi comme les autres à prophétiser, ce qui obligea Saül d'en envoyer encore d'autres, auxquels la même chose étant arrivée encore, Saül se mit dans une grande colère et voulut aller lui-même pour se saisir de celui qu'il voulait faire prendre. Mais étant arrivé au lieu où il était, il se trouva lui-même aussitôt saisi de l'esprit de Dieu, se dépouilla de ses habits, marcha comme un fou en prophétisant avec les autres, puis s'étant jeté par terre tout nu, il demeura ainsi tout le jour et toute la nuit. D'où vint que l'on commença à dire, comme en proverbe et avec étonnement : *quoi, Saül aussi se*

---

20 [Référence exacte.]

21 [Citation exacte mais Meslier cite *Paralipomènes* I-XVII-3 et 15.]

22 [« Vision prophétique d'Isaïe, fils d'Amos, qu'il a vue sur le sujet de Juda et de Jérusalem... » Cf. aussi *Isaïe* II-1 : « Vision prophétique d'Isaïe, fils d'Amos, touchant Juda et Jérusalem.]

23 [« Les prophéties qu'ils vous débitent sont des visions pleines de mensonges ; ils parlent en devinant, ils publient les illusions trompeuses et les séductions de leur cœur. »]

24 [Référence exacte.]

25 [Citation exacte mais Meslier cite *Corinthiens* II-XII-3 et 4.]

mêle de prophétiser[26] ? (*Rois* I-XIX-20 [27]). Ne sont-ce pas là de véritables actions, de véritables mouvements et de véritables transports de fanatiques ? Oui certainement, car il n'appartient effectivement qu'à des fanatiques de faire telles extravagances, et il n'y a personne qui n'en jugerait de même si l'on voyait maintenant de semblables choses. Et ainsi, ces troupes de prophètes n'étaient véritablement que des troupes de fanatiques.

Tous ces exemples et tous ces témoignages que je viens de rapporter, sans parler de plusieurs autres semblables qu'il serait trop long de rapporter, nous font manifestement voir que tous ces prétendus prophètes n'étaient véritablement, comme j'ai dit, que des fanatiques et des visionnaires ou de méchants imposteurs. Je dis *des visionnaires* puisqu'ils appelaient eux-mêmes leurs prétendues prophéties des *visions*, et que ces visions n'étaient, au moins pour la plupart, que des visions nocturnes, des visions imaginaires, des illusions et des songes, ce qui les faisait aussi appeler dans leur temps même des *songeurs* ou des *faiseurs de songes*, comme on le peut voir par les témoignages que je viens de citer. Ce n'étaient aussi que des fanatiques ou contrefaisant les fanatiques, puisqu'ils parlaient et qu'ils agissaient de la même manière qu'auraient fait des fanatiques, comme on le peut voir par les mêmes témoignages que je viens de citer.

Et enfin, ce n'étaient, au moins pour la plupart d'eux, que des imposteurs, puisqu'il y en avait tant qui prophétisaient faussement au nom de Dieu pour tromper les ignorants et les simples, et qu'ils se reprochaient même les uns aux autres cette fourberie avec tant d'animosité. Je dis que ce n'étaient au moins pour la plupart d'eux que des imposteurs ou des fanatiques, parce que nos christicoles eux-mêmes ne sauraient nier que le nombre des faux prophètes n'ait été beaucoup plus grand que celui de ceux qu'ils pourraient prétendre avoir été des vrais prophètes, puisque l'un de ces prétendus vrais prophètes (qui était Élie) fit un jour mourir quatre cent cinquante de ces faux prophètes. (*Rois* I-XVIII-14, 25 [28]), non compris plusieurs autres que Jéhu et Josias firent mourir dans leurs temps (*Rois* II-XXIII-30 [29]), au lieu que du côté des prétendus vrais prophètes qui auraient été pendant tout le temps de la loi mosaïque, à peine nos christicoles pourraient-ils en conter deux douzaines, ce qui fait voir comme il paraît une très grande différence de nombre entre les uns et les autres ; et par là il est facile de juger que le nombre des faux prophètes était incomparablement plus grand que celui des prétendus vrais prophètes. Et à l'égard des reproches qu'ils se faisaient les uns aux autres avec tant d'animosité, s'accusant et se blâmant les uns les autres de ce qu'ils prophétisaient faussement au nom de Dieu, on pourrait, ce me semble, assez convenablement à ce sujet appliquer le reproche que le chaudron noir faisait à la marmite, ou la marmite au chaudron noir, en lui disant : *malheur à toi, noiraude, disait le chaudron à la marmite*[30] ; car il paraît assez manifestement qu'ils n'étaient à cet égard guère moins faux ni guère moins trompeurs les uns que les autres. Et puisque nos christicoles sont obligés de reconnaître que la plupart et que même presque tous ces prétendus prophètes n'étaient effectivement que des visionnaires, des fanatiques ou des imposteurs, ce serait maintenant à eux de montrer par des raisons et par des preuves claires, sûres et convaincantes, que ceux qu'ils prétendent exempter n'étaient pas des faux

---

[26] [« *Num* [*et*] *Saül inter prophetas ?* »]
[27] [Meslier cite en fait *Rois* I-XIX-24 : « Saül est-il donc aussi devenu prophète ? »]
[28] [Référence non localisée.]
[29] [Référence non localisée.]
[30] [« *Vae tibi, vae nigrae, dicebat cacabus ollae.* »]

prophètes comme les autres mais qu'ils étaient des véritables prophètes divinement inspirés de Dieu ; et c'est ce qu'on pourrait les défier absolument de pouvoir faire par aucune véritable et solide raison.

Mais je vais, au contraire, prouver par une raison claire et solide qu'ils étaient aussi faux prophètes que les autres. En voici ma raison et ma preuve : tout prophète qui se dit inspiré de Dieu et qui ne se trouve pas véritable, ou qui même se trouve faux dans ce qu'il prédit de la part de Dieu, n'est pas un véritable prophète ; au contraire, il est un faux prophète. C'est là la vraie marque, et même la marque que nos christicoles eux-mêmes prétendent que Dieu lui-même leur a donnée pour connaître les faux prophètes.

Voici comme ils le font parler dans sa loi : « Le prophète qui aura la témérité de parler en mon nom et de dire ce que je ne lui aurai pas commandé de dire, sera puni de mort ; et si vous dites en vous-mêmes : comment connaîtrons-nous la parole que Dieu n'aura pas dite, voici, dit Dieu, à quoi vous le connaîtrez : quand le prophète aura parlé en mon nom et que ce qu'il aura prédit en mon nom ne sera pas arrivé, vous connaîtrez en cela que le Seigneur n'a point parlé, mais que c'était par arrogance et par témérité que le prophète a parlé. » (*Deutéronome* XVIII-22 [31]).

Et dans *Jérémie*, il est dit que « lorsqu'un prophète annoncera la paix au nom du Seigneur et que sa parole sera accomplie, on saura pour lors qu'il est un véritable prophète et qu'il a été véritablement inspiré de Dieu. » (*Jérémie* XXVIII-9 [32]).

La vraie marque donc, suivant ce dire, pour connaître les faux prophètes, est quand ils prédisent faussement au nom de Dieu et que les choses qu'ils prédisent en son nom n'arrivent pas comme ils les ont prédites..

Or, cela supposé, il est facile de faire voir que les prétendus saints prophètes n'étaient que des faux prophètes puisque l'on voit manifestement en eux, c'est-à-dire dans leurs écrits et dans leurs prophéties, la vraie marque des faux prophètes, et que les plus grandes et principales choses qu'ils ont prophétisées au nom de Dieu devoir arriver en faveur de leur nation juive ne sont pas arrivées comme ils les avaient prédites, et que l'on voit, au contraire, manifestement que tout est tourné à leur désavantage et à leur confusion.

Pour preuve de quoi, il n'y a qu'à rapporter mot à mot ce qu'ils ont prophétisé de plus glorieux et de plus avantageux à leur nation, et faire ensuite une comparaison de ce qu'ils ont prédit avec ce que l'on voit qui est arrivé ; et par ce moyen on verra facilement et clairement si leurs prophéties sont vraies ou si elles sont fausses.

Premièrement, Moïse — ce fameux Moïse que l'on prétend avoir été l'archiprophète du souverain Dieu et qui en cette prétendue qualité était le chef et le conducteur du peuple d'Israël, qui se disait être le peuple de Dieu même, le peuple chéri et choisi de Dieu — a promis et prophétisé à ce peuple, de la part de Dieu, qu'il serait un peuple tout particulièrement choisi de Dieu (*Deutéronome* VII-6 [33], XIV-2 [34] et XXVI-17[35], 19 [36]), que Dieu le sanctifierait, qu'il le bénirait

---

[31] [Référence exacte.]
[32] [Référence exacte.]
[33] [« Le Seigneur vous a choisis afin que vous fussiez le peuple qui lui fût propre et particulier d'entre tous les peuples qui sont sur la Terre. »]
[34] [« Vous êtes un peuple saint et consacré au Seigneur votre Dieu ; il vous a choisis de toutes las nations qui sont sur la Terre afin que vous fussiez particulièrement son peuple. »]
[35] [Il s'agit de *Deutéronome* XXVI-18 : « Le Seigneur vous a aussi choisis aujourd'hui afin que vous soyez son peuple particulier, selon qu'il vous l'a déclaré. »]

par-dessus toutes les nations de la Terre, et lui a promis et prophétisé que Dieu lui donnerait la terre et les pays des Cananéens et autres peuples voisins en possession éternelle. (*Genèse* XII-14 [37] et XV-18, 19 [38]). Lesquelles promesses et prophéties se trouvent néanmoins manifestement fausses, puisque l'on ne voit et que l'on n'a jamais vu dans ce peuple aucune marque particulière de sainteté, ni aucune marque spéciale de particulière élection, ni de particulière protection de Dieu, et que l'on voit manifestement d'ailleurs que ce peuple est depuis longtemps et même depuis plusieurs siècles entièrement exclus de la possession des terres et des pays qu'il aurait dû posséder à tout jamais si les promesses et les prophéties qui leur en avaient été faites eussent été véritables.

Mais véritables ou non, ces peuples à qui elles s'adressaient se sont tellement fiés à ces prétendues promesses et révélations divines, qu'ils ont cru effectivement qu'ils étaient le peuple uniquement chéri de Dieu et choisi de Dieu, et dans cette croyance ils se sont facilement persuadés que Dieu n'avait que leur bien et leur bonheur en tête et que toutes les grâces et les bénédictions du ciel leur étaient réservées.

Ce pourquoi aussi ceux qui, après ce Moïse, se sont trouvés les plus zélés pour la gloire de leur dieu et pour le maintien de sa prétendue loi, croyant devoir entretenir et même fortifier dans l'esprit des peuples des espérances convenables à de si grandes et si avantageuses promesses, les assuraient toujours que Dieu accomplirait ses promesses. Mais voyant qu'il tardait toujours de les accomplir, ces zélés s'avisèrent d'en décharger la faute sur les peuples, en disant qu'ils se rendaient indignes par leurs vices et par leur mauvaise vie de voir l'accomplissement de tant de si belles et si avantageuses promesses qui leur avaient été faites de la part de Dieu.

Ce pourquoi ils se mirent à déclamer et à invectiver fortement contre leurs vices et contre leurs désordres, menaçant terriblement les peuples et ceux qui les gouvernaient si mal des rigoureux châtiments de Dieu s'ils ne s'amendaient et ne se corrigeaient de leurs vices. Et pour donner en même temps plus de poids et d'autorité à leurs paroles, ils se sont mis, comme à l'envi, les uns les autres à faire les prophètes, à forger des révélations et à prophétiser à merveille tant sur les châtiments temporels que Dieu ferait de leurs vices, que sur les grandes et excessives bontés qu'il aurait pour eux après qu'il les aurait suffisamment châtiés de leurs vices et qu'il les aurait entièrement et parfaitement convertis à lui.

Car ces prétendues prophéties marquent expressément que Dieu les punirait sévèrement de leurs vices, qu'il les rejetterait de son amitié et qu'il les abandonnerait à la puissance et à la fureur de leurs ennemis, qui les détruiraient, qui les mèneraient honteusement en captivité hors de leur pays, et qu'ils seraient misérablement dispersés parmi les nations étrangères. Mais elles marquent particulièrement aussi, ces prophéties, qu'après cela Dieu apaisera sa colère à leur égard et qu'il tournera toutes ses vengeances contre ceux qui les auront affligés. Elles marquent que Dieu les reprendra dans son amitié et dans sa grâce en considération de leurs anciens pères Abraham, Isaac et Jacob, et en considération de l'alliance éternelle qu'il aurait faite avec eux et avec leur postérité, et

---

36 [« ...que vous soyez le peuple saint du Seigneur votre Dieu, selon sa parole. »]

37 [Référence inexacte mais l'on trouve ceci à *Genèse* XII-5 et 6 : « Les Chananéens occupaient alors ce pays-là. | Or le Seigneur apparut à Abraham et lui dit : je donnerai ce pays à votre postérité. »]

38 [Il s'agit de *Genèse* XV-18 à 21 : « Je donnerai ce pays à votre race, depuis le fleuve d' Égypte jusqu'au fleuve d'Euphrate. | Tout ce que possèdent les Cinéens, les Cénézéens, les Cedmoniens, | les Héthéens, les Phérézéens, les Raphaïtes, |les Amorrhéens, les Chananéens, les Gergéséens et les Jébuséens. »]

qu'alors il les favorisera plus qu'il n'aura jamais fait de ses grâces et de ses bénédictions ; que pour cet effet il leur enverra un puissant libérateur qui les délivrerait de leurs captivités, qui les purifierait de leurs péchés, qui rassemblerait tous ceux qui auront été dispersés et qu'il les ferait glorieusement retourner et rentrer dans la possession de leurs terres et pays, là où ils demeureraient perpétuellement en paix et en sûreté, jouissant abondamment de toutes sortes de biens et de félicités avec assurance de ne plus être jamais troublés par la crainte d'aucun ennemi, ajoutant encore à cela que tous les autres peuples viendraient avec plaisir leur rendre leurs hommages et qu'ils viendraient avec joie reconnaître et adorer la souveraine majesté de leur dieu en lui offrant dans son temple des sacrifices, ainsi qu'il est ordonné par sa loi. Mais toutes ces belles et avantageuses promesses et prophéties se trouvent manifestement fausses.

Voici en propres termes, quelles sont ces belles prétendues prophéties ou, au moins en partie, quelles sont-elles, car il serait trop long de les rapporter toutes. Commençons par celle que Moïse fit en faveur de ce peuple d'Israël : [*[39]] « Quand le Seigneur t'aurait abandonné à la puissance de tes ennemis à cause de tes péchés et qu'il t'aurait dispersé parmi toutes les nations à cause de tes méchancetés, cependant il te ramènera dans le pays de tes pères et tu le posséderas en bénédictions et en paix ; le Seigneur te fera croître et multiplier, plus qu'il n'aura fait tes pères ; il circoncira ton cœur et le cœur de tes descendants afin que tu l'aimes de tout ton cœur et de toute ton âme, il ôtera de toi toutes malédictions et les fera tomber sur tes ennemis et sur ceux qui te haïssent et qui t'auront persécutés, et tu retourneras au Seigneur ton Dieu, tu obéiras à sa parole, et lui t'enverra toutes sortes de biens en abondance ; il bénira les travaux de tes mains ; il bénira le fruit de ton ventre, le fruit de tes animaux et le fruit de tes terres, que tu recueilliras avec abondance, parce que le Seigneur se réjouira et prendra plaisir à te combler de toutes sortes de biens ». (*Deutéronome* XXX-2 [40]).

Voilà les belles et avantageuses promesses que ce Moïse faisait de la part de Dieu à ce peuple d'Israël, qui est maintenant le peuple juif, et c'est sur ce fondement que tous les autres prophètes suivants ont parlé comme ils ont fait. Voici ce que disait le prophète roi David : « Le Seigneur est plein de miséricorde, *c'est lui-même qui rachètera et qui délivrera Israël de toutes ses iniquités*[41] ». (*Psaumes* CXXIX-7 [42]). — « Les œuvres de Dieu ne sont que justice et vérité ; il enverra rédemption à son peuple, et son alliance avec lui subsistera éternellement ». (*Psaumes* C-7 [43]). — « Que les cieux et la terre se réjouissent que les champs soient dans la joie, que les arbres et que les forêts mêmes sautent de joie, parce que le Seigneur vient, et qu'il vient pour gouverner la Terre ; il gouvernera tous les peuples selon justice et vérité ». (*Psaumes* XCV-11 [44]). — « Vous tous qui craignez le Seigneur, louez-le, et vous peuples d'Israël, exaltez-le ; tous les peuples de la terre se convertiront au Seigneur, et ils adoreront partout sa divine majesté, parce que le Seigneur est le roi de tous les rois, et qu'il soumettra tout le monde à ses lois ». (*Psaumes* XCV -12 [45]).

---

[39] [À partir de cet endroit *, Meslier écrit à chaque page, de bas en haut, dans la marge du manuscrit : « TOUTES CES BELLES ET MAGNIFIQUES PROMESSES SE TROUVENT MANIFESTEMENT FAUSSES. »]
[40] [Meslier résume *Deutéronome* XXX-3 à 10.]
[41] [« *Et ipse redimet Israël ex omnibus iniquitatibus eius.* »]
[42] [Meslier cite *Psaumes* CXXIX-7 et 8.]
[43] [Référence non localisée.]
[44] [Meslier cite *Psaumes* XCV-11 à 13.]
[45] [Référence non localisée.]

« Le Seigneur, *dit le prophète Isaïe*, élèvera l'enseigne parmi toutes les nations et il rassemblera de tous côtés les Israélites qui avaient été dispersés, et leurs ennemis périront ». (*Isaïe* XI-12 [46]). Voici, dit le même prophète, la parole qu'Isaïe, fils d'Amos, a vue touchant Judas et Jérusalem, c'est-à-dire touchant tout le peuple juif, qui était, comme je viens de dire, le peuple d'Israël : « Il adviendra aux derniers jours que la montagne de la maison du Seigneur sera affermie au sommet des montagnes et sera élevée par-dessus les coteaux, et toutes nations y aborderont ; plusieurs peuples iront et diront : venez et montons à la montagne du Seigneur, à la maison du Dieu de Jacob. Il nous enseignera ses voies et nous cheminerons par ses sentiers, car la loi sortira de Sion et la parole du Seigneur de Jérusalem, il gouvernera les nations et reprendra plusieurs peuples ; ils forgeront leurs épées en hoyaux et leurs lances en serpes, une nation ne s'élèvera plus contre l'autre, et ne s'adonneront plus à la guerre, l'orgueil des hommes sera déprimé, ceux qui s'élèveront seront abaissés, et le Seigneur seul sera glorifié et exalté ; et *quant aux idoles, elles seront entièrement détruites*[47]. » (*Isaïe* II-1 [48]).

« Que ceux qui se croient abandonnés se réjouissent, que ceux qui sont faibles prennent courage, que ceux qui ont peur se rassurent et qu'ils ne craignent plus rien, car voici votre Dieu qui vient prendre vengeance de tous vos ennemis. Il viendra lui-même et vous délivrera, il vous conduira par un chemin droit et par un chemin sûr où rien ne se trouvera pour vous nuire, et tous ceux que le Seigneur aura racheté viendront en prospérité et en joie, la douleur et la tristesse ne les affligeront plus, mais ils seront perpétuellement en joie. » (*Isaïe* XXXV-4 [49]). [**[50]]

« Consolez-vous, consolez-vous, mon peuple, *dit Dieu par ce même prophète*, consolez-vous ; dites à Jérusalem que sa punition est accomplie, que ses iniquités lui sont pardonnées, et que Dieu a pris doublement vengeance de ses péchés ; élevez votre voix, annoncez aux villes de Judée des bonnes nouvelles ; dites-lui : voici le Seigneur qui vient avec force et puissance, et qui apporte ses récompenses avec lui, il défendra son peuple comme un berger défend son troupeau, il le portera lui-même dans son sein. » (*Isaïe* XL [51]).

« Israël sera sauvé par un salut éternel, il ne sera plus jamais exposé [dans les siècles éternels] à la honte et à la confusion qu'il a reçues » (*ibid.*, XLV-17 [52]). - « Levez-vous, levez-vous, reprenez vos forces, Jérusalem, ville de sainteté, revêtez-vous de vos habits de joie, parce que les incirconcis et les souillés ne passeront plus dorénavant au milieu de vous ; vous avez bu le calice de mon indignation, vous l'avez épuisé, mais dorénavant vous ne le boirez plus ». (*Isaïe* LI- et LII-1, 2 [53]). - « C'est moi-même, c'est moi-même, *dit Dieu*, qui efface vos péchés ; je les effacerai pour l'amour de moi et n'aurai plus souvenance de vos péchés, je ferai cela pour l'amour de moi. Je ne souffrirai point que mon nom soit blasphémé, et je ne donnerai point ma gloire à un autre. » (*Isaïe* XLIII-25 [54]).

---

46 [Référence exacte.]
47 [« *Idola penitus conterentur.* »]
48 [Meslier résume *Isaïe* II-2 à 18.]
49 [Meslier résume *Isaïe* XXXV-4 à 10.]
50 [À partir de cet endroit **, Meslier écrit à chaque page, de bas en haut, dans la marge du manuscrit : « TOUTES CES BELLES ET MAGNIFIQUES PROMESSES ET PROPHÉTIES SE TROUVENT MANIFESTEMENT VAINES ET FAUSSES. »
51 [Meslier résume *Isaïe* XL-1 à 11.]
52 [Référence exacte.]
53 [Meslier cite, dans cet ordre, *Isaïe* LII-1 et LI-22.]
54 [Référence exacte mais qui ne comprend pas la seconde phrase.]

« Réjouissez-vous, vous qui êtes stériles, éclatez de joie avec des chants de triomphe, vous qui êtes abandonnée, car vos enfants seront en plus grand nombre que les enfants de celle qui n'était pas abandonnée. Ne craignez point, parce que le Seigneur Dieu qui est votre rédempteur et le Dieu de toute la terre régnera au milieu de vous. Il vous a abandonné pour un petit temps, mais il vous rassemblera en grandes miséricordes, il s'est caché de vous et vous a montré son indignation pendant un petit temps. Mais il aura éternellement compassion de vous, car de même qu'il a juré à Noé qu'il n'enverrait plus de déluge sur la terre, de même aussi il a juré qu'il ne se mettrait plus en colère contre vous et qu'il ne vous punirait plus. Les montagnes et les collines pourront s'ébranler et changer de place, mais la miséricorde de Dieu ne s'éloignera pas de vous et son alliance demeurera toujours ferme avec vous, dit le Seigneur qui a compassion de vous. Les murs de vos villes seront bâties de jaspe, de saphir et de toutes sortes de pierres précieuses. Tous vos enfants seront enseignés de Dieu même. Sa justice sera le fondement de vos lois, vous ne craindrez plus l'oppression ni la calomnie, toute crainte sera éloignée de vous. » (*Isaïe* LIV-1 [55]).

« Levez-vous, Jérusalem, et soyez illuminée car votre lumière va venir et la gloire du Seigneur va se lever sur vous ; les ténèbres couvriront la terre et les peuples seront dans l'obscurité, mais le Seigneur va paraître sur vous et sa gloire se manifestera sur vous. Les nations ne marcheront qu'à la clarté de votre lumière et les rois mêmes ne suivront que les rayons de votre splendeur. Levez les yeux et regardez comme toutes les nations s'assemblent autour de vous pour vous servir ; vos fils et vos filles viendront de loin ; vous serez dans la joie lorsque vous verrez que toutes les richesses de la mer et des pays étrangers viendront à vous ; vous verrez venir à vous abondance de chameaux et de dromadaires, des pays de Madian et d'Êpha, et même tous ceux de Saba viendront vous faire hommage pour vous apporter or et encens, en publiant les louanges du Seigneur votre Dieu. Les étrangers édifieront vos murailles, et leurs rois s'emploieront à votre service, vos portes seront continuellement ouvertes, et ne seront fermées ni jour ni nuit, afin d'amener au milieu de vous toutes les forces des nations, et que leurs rois y soient conduits, car toutes nations et tous royaumes qui ne vous serviront point, périront. Les enfants de ceux qui vous auront affligé viendront s'humilier devant vous et vous appelleront la ville du Seigneur, la ville du saint d'Israël. Et pour ce que vous aurez été délaissé et haï tellement que personne ne passait plus parmi vous, le Seigneur vous établira en hautesse éternelle et en réjouissance continuelle de générations en générations, et vous verrez par là que le Seigneur vous aura sauvés et qu'il est votre rédempteur ; il vous fera venir l'or, au lieu d'airain ; l'argent au lieu de fer, et l'airain au lieu de bois, et du fer au lieu de pierres ; il établira la justice et la paix parmi vous et parmi ceux qui vous gouverneront, et ainsi l'on n'entendra plus parler parmi vous de violence ni d'oppression, on n'y entendra plus parler d'injustice ni d'iniquité ; mais on n'y parlera que de louanges, que de salut, que de paix et que de bénédictions ; vous n'aurez plus besoin de la lumière du soleil pendant le jour ni de celle de la lune pendant la nuit, parce que le Seigneur sera votre lumière et votre gloire éternelle ; ainsi votre soleil ne se couchera plus et votre lune ne se retirera plus, mais le Seigneur vous sera pour lumière éternelle ; et alors les jours de votre affliction finiront, ceux de votre peuple seront tous justes, et posséderont éternellement la terre ; ils seront comme un germe de plantes plantées du Seigneur, et comme

---

[55] [Référence exacte. Meslier cite *Isaïe* LIV-1, 4, 7 à 10, et 12 à 14.]

l'ouvrage de ses mains. Le moindre d'entre vous croîtra et multipliera à milliers, et le plus petit deviendra comme une nation puissante. » (*Isaïe* LX [56]).

« Tous les rois et toutes les nations de la Terre verront la gloire de Jérusalem lorsque son sauveur l'aura délivrée ; et alors on l'appellera d'un nom nouveau que la bouche du Seigneur aura expressément nommé. Elle sera comme une couronne d'ornement en la maison du Seigneur, et comme un diadème royal dans la main de son Dieu. On ne l'appellera plus la délaissée ni la terre désolée, mais on l'appellera le bon plaisir du Seigneur, parce que le Seigneur prendra son plaisir en elle. Car il a juré par sa droite et par la force de son bras qu'il ne donnerait plus à ses ennemis son froment à manger, ni aux étrangers son vin à boire parce que ceux qui auront amassé le froment le mangeront en louant le Seigneur, et que ceux qui auront fait le vin le boiront aux parvis de sa sainte maison. » (*Isaïe* LXII-2 [57]).

« Voici, *dit Dieu, encore par le même prophète*, je vais créer nouveaux cieux et nouvelle terre, et les choses précédentes seront oubliées, vous vous réjouirez et vous vous égaierez à tout jamais dans ce que je vais faire. Je m'en vais créer Jérusalem pour n'être plus que joie, et son peuple pour n'être plus qu'en réjouissance. Je me réjouirai moi-même sur Jérusalem, je me réjouirai sur mon peuple, et on n'entendra plus parmi eux de pleurs ni de gémissements. Ils bâtiront des maisons et ils les habiteront, ils planteront des vignes et ils en mangeront les fruits ; il ne sera plus dit qu'ils bâtiront des maisons et que d'autres les habiteront, ni qu'ils planteront des vignes et que d'autres en mangeront les fruits, car les jours de mon peuple seront comme les jours des arbres, et mes élus verront vieillir les ouvrages de leurs mains. Ils ne travailleront plus en vain et n'engendreront plus d'enfants pour être exposés à la frayeur, car ils seront la postérité des bénis du Seigneur ; et ceux qui sortiront d'eux avec eux, je les exaucerai même avant qu'ils me prient. Le loup et l'agneau paîtront ensemble, le lion et le bœuf mangeront paisiblement la paille, le serpent se nourrira de la terre, ils ne se nuiront aucunement les uns les autres, et on ne parlera plus de tuer aucun animal dans toute la montagne de ma sainteté. » (*Isaïe* LXV-17 [58]).[59]

« Réjouissez-vous avec Jérusalem, réjouissez-vous avec elle, vous tous qui l'aimez, réjouissez-vous tous qui êtes dans la tristesse et dans l'affliction afin que vous goûtiez les douceurs du Seigneur et que vous soyez rassasiés des mamelles de ses consolations ; car voici que je vais faire couler sur elle un fleuve de paix, et la gloire des nations viendra sur elle comme un torrent débordé, je vous caresserai pour vous consoler, comme une mère caresse son enfant pour l'apaiser ; car vous serez consolés en Jérusalem, c'est ce que vous verrez, votre cœur s'en réjouira et vos os germeront comme l'herbe, car la puissance du

---

56 [Meslier résume *Isaïe* LX.]

57 [Meslier cite *Isaïe* LXII-2 à 4, 8 et 9.]

58 [Meslier résume *Isaïe* LXV-17 à 25.]

59 « *Ecce servi mei comedent, et vos esurietis ; ecce servi mei bibent, et vos sitietis ; ecce servi mei lae tabuntur et vos confundemini ; ecce servi mei laudabunt prae exultatione cordis, et vos clamabitis prae dolore cordis, et prae contritione spiritus ululamini.* » (*Isaïe* LXV-13, 14) [: « *Mes serviteurs mangeront et vous souffrirez la faim ; mes serviteurs boiront et vous souffrirez la soif ; mes serviteurs se réjouiront et vous serez couverts de confusion ; mes serviteurs éclateront par des cantiques dans le ravissement de leur cœur, et vous éclaterez par de grands cris dans l'amertume de votre cœur et en de tristes hurlements dans le déchirement de votre esprit.* »] Et Jésus-Christ disait à ses disciples qu'ils pleureraient et qu'ils gémiraient, que *le monde serait dans la joie et qu'eux seraient dans la tristesse* (« *amen dico vobis quia plorabitis et flebitis vos, mundus autem gaudebit* »), qu'ils seraient persécutés et mis à mort. Ce qui est bien contraire à toutes ces belles promesses-ci.

Seigneur se fera connaître envers ses serviteurs en leur faisant toutes sortes de biens, mais elle se fera sentir à ses ennemis par son indignation. » (*Isaïe* LXVI-11, 12 [60]).

« En ce temps-là, *dit Dieu par le prophète Jérémie*, quand vous vous serez multipliés sur terre, je vous donnerai des pasteurs qui vous paîtront de science et d'intelligence, en ce temps-là on appellera Jérusalem le trône du Seigneur, toutes les nations s'assembleront vers elle au nom du Seigneur qui est en Jérusalem, et ne suivront plus les mauvais désirs de leurs cœurs. Voici les jours qui viennent, dit le Seigneur des armées, je convertirai mon peuple d'Israël et de Juda, je les ferai revenir au pays que j'ai donné à leurs pères, et ils le possèderont. Dans ce jour, dit le Seigneur des armées, je briserai leur joug et je romprai les liens qui les tenaient captifs et ils ne seront plus sous la domination des étrangers mais ils serviront seulement le Seigneur et David leur roi, que je leur susciterai. Vous donc, mon peuple de Juda, et vous mon peuple d'Israël, ne craignez point, dit le Seigneur, car je vais vous délivrer, vous et votre postérité, des pays où vous êtes captifs ; Jacob retournera et se reposera en paix, il jouira abondamment de toutes sortes de biens et il n'y aura personne qui lui fasse peur, ils seront mon peuple et je serai leur Dieu. » (*Jérémie* XXXVII-8 [61]). - « Voici ce que dit le Seigneur, *dit le même prophète* : réjouissez-vous, car le Seigneur va délivrer son peuple, il les rassemblera des extrémités de la terre, ils viendront avec joie et louanges posséder les biens que le Seigneur leur donnera en abondance en froment, en vin, en huile et en multitude gros et menu bestial, leur âme en sera rassasiée, ils ne souffriront plus la faim, j'enivrerai aussi de graisse l'âme des prêtres et mon peuple sera comblé de biens. » (*Jérémie* XXXI-7, 12 [62]).

« En ce temps-là, dit le Seigneur, je peuplerai d'hommes et de bestiaux la maison d'Israël et de Juda, et comme j'ai veillé sur eux pour les punir, pour les affliger et pour les perdre, je veillerai aussi sur eux pour les rétablir. En ce temps-là on ne dira plus : les pères ont mangé des fruits aigres et les dents des enfants en sont agacés. Mais chacun mourra dans son iniquité. Voici les jours qui viennent, dit le Seigneur, je ferai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda, non selon l'alliance que j'ai faite avec leurs pères au jour que je les ai délivré de l'Égypte, et que leurs pères n'ont pas gardé, mais voici l'alliance que je ferai avec eux, dit le Seigneur, je mettrai ma loi au dedans de leur cœur ; je l'écrirai en leur cœur, je serai leur Dieu et ils seront mon peuple ; personne n'aura plus besoin d'enseigner son prochain, ni le frère d'enseigner son frère en lui disant : connaissez le Seigneur, car ils me connaîtront tous depuis le plus petit d'entre eux jusqu'au plus grand, parce que je pardonnerai leurs iniquités, je n'aurai plus souvenance de leurs péchés ; toutes les nations de la terre périront, plutôt que ce que la postérité d'Israël vienne à manquer devant moi. » (Jérémie XXXI-8, 12, 31 [63]).

« Voici ce que dit le Seigneur : vous dites que cette ville (*c'est de Jérusalem qu'il parle*) sera livrée entre les mains du roi de Babylone et que ses habitants périront par le glaive, par l'épée et par la peste ; voici, dit le Seigneur, que je vais les rassembler de tous les pays, auxquels je les ai dispersés dans ma colère, je les ferai retourner en ce lieu, et je les y ferai demeurer en sûreté, ils seront mon peuple et je serai leur Dieu, je leur donnerai un même esprit et un même cœur afin qu'ils

---

60 [Meslier résume *Isaïe* LXVI-10 à 14.]
61 [Référence non localisée.]
62 [Meslier résume *Jérémie* XXXI-7, 9, 12, 14.]
63 [Meslier résume *Jérémie* XXXI-8, 10, 13.]

ne se détournent point de moi ; je les conduirai par un même chemin, afin qu'ils me craignent à toujours, et que je leur fasse toujours du bien, à eux et à leurs enfants après eux ; je ferai avec eux une alliance éternelle que je ne cesserai point de leur faire du bien, je mettrai la crainte de moi dans leur cœur afin qu'ils ne se détournent point de moi, je me réjouirai sur eux pour leur faire du bien, je les établirai en ce pays-ci de tout mon cœur et de toute mon âme, dit le Seigneur, car de même que j'ai fait venir sur ce peuple tout le mal qu'il souffre, de même je ferai venir sur eux tout le bien que je leur promets. » (*Jérémie* XXXII-36 [64]).

« Voici ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Israël : aux maisons de cette ville qui sont détruites, je m'en vais fermer leurs plaies et leur donner une entière guérison, et je leur serai une abondance de paix et de vérité, je ferai retourner les captifs de Juda et les captifs d'Israël, et les rétablirai comme ils étaient auparavant ; je les nettoierai de toutes leurs iniquités par lesquels ils ont péché contre moi, je leur pardonnerai toutes leurs iniquités. » (*Jérémie* XXXIII -7, 8 [65]). - « Voici les jours qui viennent, dit le Seigneur, et je susciterai un germe de la semence de David qui sera un germe juste ; il régnera comme roi, il sera sage et fera jugement et justice en terre ; en ce temps-là Juda sera sauvée et Israël sera en assurance ; et voici le nom de ce germe juste, on l'appellera *le Seigneur notre juste*[66]. » (*Jérémie* XXIII-5 [67]). - « Voici ce que dit le Seigneur, *dit le prophète Ézéchiel* : quand j'aurai rassemblé la maison d'Israël de tous les peuples auxquels je les avais dispersés, je serai sanctifié en eux, à la vue de toutes les nations, et ils habiteront la terre que j'ai donné à mon serviteur Jacob, ils y demeureront en sûreté, ils y édifieront des maisons et y planteront des vignes, et y demeureront en sûreté, quand j'aurai exercé mon jugement contre ceux qui les auront affligés, et ils sauront que je suis le Seigneur éternel et leur Dieu. » (*Ézéchiel* XXVIII-25 [68]). - « Voici ce que dit le Seigneur, *dit le même prophète* : je sauverai mon troupeau, tellement qu'il ne sera plus en proie, je bannirai de leur pays toutes sortes de mauvaises bêtes, en sorte qu'ils demeureront en sûreté dans les lieux déserts et qu'ils dormiront en sûreté dans les forêts, et ils ne seront plus en proie aux nations étrangères, les bêtes de la terre ne leur feront aucun dommage, et n'y aura personne pour les épouvanter. Voici ce que dit le Seigneur à la maison d'Israël : je sanctifierai mon nom qui est grand, lequel vous avez profané parmi les nations, et les dites nations sauront que je suis le Seigneur, quand je serai sanctifié en vous en leur présence, car je vous retirerai d'entre les nations et je vous rassemblerai de tous pays, et je vous ramènerai dans vos terres. Alors je répandrai sur vous des eaux nettes et vous serez nettoyés. Je vous nettoierai de toutes vos souillures et de tous vos dieux de fiente, et je vous donnerai un nouveau cœur, et mettrai au-dedans de vous un esprit nouveau, et ôterai le cœur de pierre hors de votre chair, et vous donnerai un cœur de chair, je mettrai mon esprit au-dedans de vous, je ferai que vous marcherez dans la voie de mes commandements et que vous les accomplirez ; vous demeurerez au pays que j'ai donné à vos pères, et ainsi vous serez mon peuple, et je serai votre Dieu, et je vous délivrerai de toutes vos iniquités, je multiplierai le fruit de vos arbres, et le revenu de vos champs afin que vous ne portiez plus l'opprobre de la faim parmi les nations. » (*Ézéchiel* XXXIV-24 [69]).

---

64 [Meslier résume *Jérémie* XXXII-36 à 42.]
65 [Meslier cite *Jérémie* XXXIII-4, 6 à 8.]
66 [*Dominus justus noster.*]
67 [Meslier cite *Jérémie* XXXIII-15, 16.]
68 [Meslier cite *Ézéchiel* XXVIII-25, 26.]
69 [Meslier cite *Ézéchiel* XXXIV-25, 28, 29.]

« Voici ce que dit le Seigneur : je ramènerai la captivité de Jacob et j'aurai pitié de toute la maison d'Israël, je serai jaloux de la gloire de mon saint nom, après qu'ils auront porté leur ignominie, et toute la peine de leur iniquité, d'autant que je les ramènerai d'entre les peuples et les rassemblerai des pays de leurs ennemis, et serai sanctifié en eux, à la vue de plusieurs nations, je ne cacherai plus ma face arrière d'eux, parce que je répandrai mon esprit sur toute la maison d'Israël. » (*Ézéchiel* XXXIX-25 [70]).

« Voici ce que dit le Seigneur : je vais prendre les enfants d'Israël d'entre les nations auxquelles ils sont allés, et je les rassemblerai de tous côtés, et les ferai rentrer dans leurs terres. Ils ne seront plus qu'une seule nation, et eux tous n'auront qu'un roi pour leur roi ; *ils ne seront plus deux nations, et ne seront plus divisés en deux royaumes* ; *ils ne se souilleront plus par le culte des idoles ni par leurs abominations et iniquités*, car je les délivrerai de leurs iniquités et les nettoierai de toutes leurs souillures ; *ils seront mon peuple et je serai leur Dieu*[71]. » - « Ils suivront mes ordonnances et observeront fidèlement mes commandements, ils habiteront perpétuellement eux et leurs enfants dans la terre que j'ai donné à mon serviteur Jacob ; je ferai avec eux une alliance de paix et une alliance qui sera éternelle, parce que je les multiplierai et que je mettrai mon sanctuaire au milieu d'eux, pour y être éternellement, afin que les nations sachent que je suis le Seigneur qui sanctifie Israël. » (*Ézéchiel* XXXVII-21... 27, 28 [72]).

« Au temps de ces rois, *dit le prophète Daniel* (*c'est-à-dire après le temps des rois de Babylone dont il parlait*), le Dieu des dieux suscitera un royaume qui ne sera jamais dissipé, et ce royaume ne sera point délaissé à un autre peuple, ainsi il brisera et consumera tous ces autres royaumes-là, et lui subsistera éternellement. | Que le règne, la seigneurie et la grandeur des royaumes qui sont sous tous les cieux soit donné au peuple des saints du souverain, duquel peuple le royaume sera un royaume éternel ; tous les rois lui serviront et obéiront. | Il y a soixante-dix semaines déterminées sur son peuple et sur la ville sainte pour mettre fin à la déloyauté, pour mettre fin au péché et effacer l'iniquité, et pour amener la justice et la faire éternellement régner. » (*Daniel* II-44 et IX-24 [73]).

« Les enfants d'Israël, *dit le prophète Osée*, demeureront plusieurs jours sans rois, sans gouvernements, sans sacrifice, sans autel, sans éphod et sans teraphim, mais après cela les enfants d'Israël retourneront au Seigneur Dieu et craindront sa puissance aux derniers jours. Dans ce temps-là, dit le Seigneur, je ferai alliance avec les bêtes des champs et avec les oiseaux des cieux, et avec les reptiles de la terre, je briserai l'arc et le glaive, je mettrai fin à la guerre et je les ferai dormir en sûreté. Dans ce temps-là, dit le Seigneur, j'exaucerai les cieux et les cieux exauceront la terre, et la terre produira le froment, le vin et l'huile. Je ferai miséricorde à celle qui était sans miséricorde, et j'appellerai mon peuple celui qui n'était pas mon peuple. » (*Osée* II-8 et III-4 [74]).

« Le Seigneur est jaloux de sa terre, *dit le prophète Joël*, il est touché de compassion envers son peuple ; il a dit à son peuple : voici que je vous enverrai du froment, du vin et de l'huile, et vous en serez rassasiés, je ne vous exposerai plus

---

70 [Meslier cite *Ézéchiel* XXXIX-25, 27, 29.]

71 [« *Non erunt ultra duac gentes, nec dividentur amplius in duo regna, neque polluentur ultra in idolis suis, et abominationibus suis, et cunctis iniquitatibus suis... et erunt mihi populus, et ego ero eis Deus.* » (*Ézéchiel* XXXVII-22, 23).]

72 [Meslier résume *Ézéchiel* XXXVII-21 à 28.]

73 [Références exactes pour *Daniel* II-44 et IX-24. Le verset intermédiaire est non localisé. *Daniel* IX ne mentionne que quelques semaines de délai pour que s'accomplissent ses prophéties.]

74 [Meslier cite successivement *Osée* III-4, 5, et II-18, 22, 23.]

à l'opprobre des nations. Voici les jours et le temps, dit le Seigneur, auquel je ferai retourner ceux qui auraient été emmenés captifs de Juda et de Jérusalem. J'assemblerai toutes les nations et les ferai descendre en la vallée de Josaphat, et là j'entrerai en jugement avec elles à cause de mon peuple et de mon héritage d'Israël qu'ils ont dispersés parmi les nations, et qu'ils ont jeté le sort sur mon peuple. Vous avez pris mon or et mon argent, dit-il à ses ennemis, vous avez emporté en vos temples mes choses les plus précieuses et les meilleures et avez vendu les enfants de Juda et les enfants de Jérusalem aux enfants des Grecs, afin de les éloigner de leurs contrées ; mais voici que je vais les faire lever du lieu où ils ont été transportés après que vous les avez vendus, et je me vengerai sur vous de ce que vous les avez traités ainsi. Je vendrai vos fils et vos filles aux enfants de Juda, qui les vendront à d'autres nations plus éloignées, car le Seigneur a parlé. Publiez hautement ceci parmi les nations, apprêtez la guerre, réveillez les forts, que tous les gens de guerre s'apprêtent et qu'ils marchent, forgez des épées de vos hoyaux et des lances de vos serpes ; que celui qui est faible dise qu'il est fort, car le Seigneur rugira de Sion, et fera descendre sa voix de Jérusalem, et les cieux et la terre seront ébranlés, et le Seigneur sera l'espérance et la force des enfants d'Israël. Alors vous saurez que je suis le Seigneur qui habite en Sion, montagne de ma sainteté, et les étrangers n'y passeront plus. Dans ce temps-là les montagnes distilleront la douceur des liqueurs, le lait et la crème couleront des coteaux, les eaux couleront agréablement dans tous les ruisseaux de la terre de Juda, et il sortira même une fontaine de la maison du Seigneur qui arrosera le torrent des épines ; l'Égypte sera en désolation et l'Idumée sera en désert de perdition à cause des maux qu'ils auront injustement faits aux enfants de Juda, et la Judée sera habitée éternellement, et Jérusalem subsistera de générations en générations, car je nettoierai les taches de leur sang que je n'avais pas nettoyées, et le Seigneur habitera en Sion. » (*Joël* II-18 et III-1 [75]).

« Voici, *dit le prophète Amos*, voici le temps qui vient, dit le Seigneur, auquel le laboureur et le moissonneur se trouveront ensemble et auquel celui qui fera vendange et qui sèmera la semence, se trouveront ensemble, et les montagnes distilleront la douceur des liqueurs, et tous les coteaux seront cultivés, je ramènerai tous ceux de mon peuple qui avaient été menés captifs, ils rebâtiront leurs maisons, et ils les habiteront, ils planteront des vignes et ils en boiront le vin, ils feront des jardins et ils en recueilleront, et mangeront les fruits car je les établirai sur leurs terres, et ils n'en seront plus chassés, dit le Seigneur Dieu. » (*Amos* IX-13 [76]).

« Le salut se trouvera en la montagne de Sion (*c'est Jérusalem*). Elle sera sainte, et la maison de Jacob possédera ceux qui les tenaient captifs, et la maison de Jacob sera comme un feu, et la maison de Juda comme une flamme qui consumera leurs ennemis, comme le feu consume la paille. » (*Abdias* 17 [77]).

« Je rassemblerai entièrement la maison de Jacob, je rassemblerai entièrement les restes d'Israël et les mettrai ensemble comme un troupeau dans une bergerie, ils seront en foule pour la multitude d'hommes qui y seront. Leur chef montera devant eux pour leur ouvrir le chemin, ils renverseront tout ce qui s'opposera à leur passage, et le Seigneur sera lui-même à leur tête... Il arrivera qu'aux derniers jours la montagne de la maison du Seigneur sera affermie au sommet des montagnes, et elle sera élevée par-dessus tous les coteaux, les peuples y viendront

---

75 [Meslier résume *Joël* II et III.]
76 [Meslier cite *Amos* IX-13 à 15.]
77 [Meslier cite *Abdias* 17 et 18.]

en foule, plusieurs nations y accourront et diront : venez et montez à la montagne du Seigneur et à la maison du Dieu de Jacob, il nous enseignera touchant ses voies, et nous cheminerons par ses sentiers, car la loi sortira de Sion, et la parole du Seigneur de Jérusalem ; il gouvernera plusieurs peuples et réduira plusieurs fortes nations jusque bien loin, et elles forgeront leurs épées en hoyaux et leurs lances en serpes ; une nation ne s'élèvera plus contre une autre nation et ne se feront plus la guerre, mais chacun se reposera agréablement sous sa vigne et sous son figuier, et il n'y aura plus personne pour donner la crainte ou l'épouvante aux autres, car la bouche du Seigneur a parlé. » (*Michée* II-12 et IV-1 [78]).

« Les restes de la maison de Jacob, *dit le même prophète*, seront au milieu des nations comme une rosée qui vient du Seigneur et comme une pluie douce qui tombe sur l'herbe quand on ne s'y attend point ; et les restes de Jacob seront au milieu des nations et des peuples comme un lion parmi les bêtes des forêts et comme un lionceau parmi un troupeau de brebis qui ravage tout ce qu'il rencontre ; car ils poursuivront leurs adversaires et tous leurs ennemis périront. Je retrancherai, dit Dieu, toutes les idoles, et j'ôterai du milieu de toi toutes les images taillées, et tu ne te prosterneras plus devant les ouvrages de tes mains. Qui est ce qui est semblable à vous, Seigneur, vous qui ôtez l'iniquité et qui effacez les péchés du reste de votre héritage ; il ne nous châtiera plus dans sa colère parce qu'il veut nous faire miséricorde, il aura compassion de nous, il mettra nos iniquités bas, il jettera tous nos péchés au fond de la mer, il maintiendra la vérité de ses promesses comme il l'a juré à nos pères. » (*Michée* V-8 et VII-18 [79]). - « Voici, *dit le prophète Nahum*, voici les pieds de celui qui vient vous apporter de bonnes nouvelles et qui vient vous annoncer la paix. Célébrez, peuples de Juda, célébrez joyeusement vos fêtes et rendez solennellement des vœux et des louanges à Dieu, car il ne souffrira plus que les méchants passent parmi vous, ils périront tous. » (*Nahum* I-15 [80]).

« Les restes du peuple d'Israël ne feront plus d'iniquités, *dit le prophète Sophonie*, ils ne proféreront plus de mensonge, et en leur bouche ne se trouvera point une langue trompeuse. Ils se reposeront et seront repus en paix, personne n'osera plus leur faire peur. Réjouissez-vous, fille de Sion, réjouissez-vous, fille d'Israël, réjouissez-vous de tout votre cœur, et sautez de joie, fille de Jérusalem, car le Seigneur a aboli les jugements de rigueur à votre égard, il a dissipé tous vos ennemis. Vous ne craindrez plus à l'avenir aucun mal, le Seigneur est au milieu de vous comme un Dieu tout-puissant, pour vous sauver. Il se réjouira en vous, il vous chérira et vous fera triompher de joie. » (*Sophonie* III-15 [81]).

« Louez le Seigneur, *dit le prophète Zacharie*, réjouissez-vous, fille de Sion, parce que le Seigneur va venir pour demeurer au milieu de vous. Plusieurs nations se joindront au Seigneur ; elles seront son peuple, il demeurera au milieu de vous, il sanctifiera Jérusalem pour y faire sa demeure. Réjouissez-vous, fille de Sion, louez le Seigneur, fille de Jérusalem, parce qu'il vous vient un roi qui sera juste et qui sera votre sauveur. Quoiqu'il soit pauvre et qu'il soit monté sur un âne (*ce qui a été ajouté mal à propos au texte*), il dissipera les guerres et ne parlera que de paix aux nations ; sa puissance s'étendra depuis une mer jusqu'à l'autre et depuis les fleuves jusqu'au bout de la terre. En ce temps-là, des eaux vives sortiront de Jérusalem, la moitié d'icelles vers la mer d'Orient et l'autre moitié

---

[78] [Meslier cite *Michée* II-12 et 13, et IV-1 à 4.]
[79] [Meslier cite *Michée* V-7, 8, 12, et VI-18 à 20.]
[80] [Référence exacte. Le texte dit *Bélial* au lieu de *des méchants*.]
[81] [Meslier cite *Sophonie* III-13 à 15, et 17.]

vers la mer d'Occident ; il y en aura en été et en hiver, et le Seigneur Dieu sera roi sur toute la terre, et son nom sera le même partout. Toute la terre se convertira au Seigneur. Ils habiteront paisiblement, il n'y aura plus de malédiction, et Jérusalem demeurera en sûreté. » (*Zacharie* II-12, IX-9, XIV-8 [82]).

« Voici ce que dit le Seigneur : je sauverai moi-même mon peuple des terres d'Orient et d'Occident, je les ramènerai et les ferai habiter au milieu de Jérusalem, et ils seront mon peuple, et je serai leur Dieu en vérité et en justice. Prenez courage et confortez-vous, vous qui entendez ces paroles par la bouche des prophètes, je ne ferai plus comme auparavant lorsqu'il n'y avait point de récompenses pour les hommes ni pour les bêtes, point de paix pour les allants ni pour les venants, chacun étant dans la crainte et dans l'inquiétude lorsque je les laissais se persécuter les uns les autres ; ce ne sera plus cela, je mettrai partout une semence de paix pour mon peuple, la vigne produira ses fruits, la terre produira ses biens, les cieux donneront leur rosée, et mon peuple jouira paisiblement de tous ces biens, et autant que j'ai été ardent pour les affliger lorsque j'étais dans ma colère, autant je serai maintenant zélé pour leur faire du bien, et autant que vous avez été en malédictions, autant vous serez en bénédictions ; ce pourquoi prenez courage, maison de Juda et maison d'Israël, confortez-vous et ne craignez plus. » (*Zacharie* VIII-7 [83]).

Et à l'égard du libérateur ou du sauveur qui était promis à ce même peuple d'Israël et de Juda, voici ce que les mêmes prétendues prophéties en disent : « Voici ce que dit le Seigneur, *dit le prophète Nathan au roi David* : quand vos jours seront finis et que vous dormirez avec vos pères, je susciterai votre semence après vous et j'affermirai son règne ; ce sera lui qui me bâtira une maison, j'établirai le trône de son règne pour durer jusqu'à la fin des siècles. Je lui tiendrai lieu de père et lui me tiendra lieu de fils ; s'il vient à faire quelque chose qui ne soit pas bien, je le corrigerai, mais je n'ôterai point ma miséricorde arrière de lui, comme j'ai fait à Saül. Il sera fidèle dans ma maison, son trône demeurera toujours ferme et son royaume sera éternel. » (*Rois*, II-VII-15, 16 [84]).

« J'ai juré à David par ma sainteté et je ne mentirai point. Sa semence subsistera éternellement, son trône subsistera éternellement devant moi comme un soleil clair et comme une lune parfaite ; le Seigneur gouvernera toute la terre, il donnera l'empire à son roi et exaltera la puissance de son Christ. Il conservera ses saints et ses élus pendant que les impies demeureront confus dans les ténèbres. Le Seigneur donnera l'empire au fils du roi (*c'est-à-dire à Salomon, fils du roi David, qui était la figure du Christ, disent nos christicoles*), il sauvera les pauvres et humiliera les pécheurs, il régnera aussi longtemps que le soleil et la lune subsisteront dans toutes les générations ; la justice commencera à régner avec lui et y aura abondance de paix tant que la lune subsistera, il dominera depuis une mer jusqu'à l'autre et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la Terre. Les Éthiopiens viendront lui rendre leurs hommages, ses ennemis seront contraints de lécher la terre, les rois de Tharsis et des Isles viendront lui offrir leurs présents ; les rois d'Arabie et de Saba lui feront aussi des présents ; tous les rois de la terre l'adoreront, toutes les nations le serviront et toute la terre sera remplie de l'éclat de sa majesté. » (*Psaumes* LXXXVIII-36 et CLXXI-1, 7, 9 [85]).

---

82 [Meslier cite *Zacharie* II-10 à 12, IX-9 (le texte mentionne *sur une ânesse et sur le poulain de l'ânesse*), et XIV-8 à 11.]

83 [Meslier résume *Zacharie* VIII-7 à 13.]

84 [Meslier résume *Rois* II-VII-12 à 16.]

85 [Meslier cite *Psaumes* LXXXVIII-35, 36, mais *Psaumes* CLXXI est introuvable : il n'existe que 150 psaumes de David.]

« Le Seigneur a préparé la force de son saint bras à la vue de toutes les nations, et on verra des extrémités de la terre le salut de notre Dieu. Le Seigneur a envoyé rédemption à son peuple, il a fait son alliance pour être éternelle. *Il se souviendra à tout jamais du testament de sa sainte loi*[86]. » (*Psaumes* XCVII-5, CX-9 et *Isaïe* LII-10 [87]).

« Un enfant nous est né, *dit le prophète Isaïe*, un fils nous a été donné, il aura le gouvernement de l'empire, on appellera son nom *l'Admirable*, *le Conseiller*, *le Dieu fort et puissant*, *le Père du siècle à venir* et *le Prince de paix*. Son empire multipliera toujours, et n'y aura point de fin à la paix ; il sera assis sur le trône de David, il régnera dans son royaume pour l'affermir et l'établir en jugement et en justice dès maintenant et pour toujours, c'est ce que fera le zèle du Seigneur. Il sortira un jeton de la racine de Jesse (*ce Jesse était le père du roi David*), l'esprit du Seigneur reposera sur lui, l'esprit de sagesse, l'esprit d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de crainte du Seigneur ; il ne jugera point sur la vue de ses yeux, ni sur l'ouï de ses oreilles, mais il jugera en justice et en vérité ; la justice sera la ceinture de ses reins et la fidélité la ceinture de ses flans, le loup habitera avec l'agneau, le léopard gîtera avec le chevreau, le veau avec la licorne, et autre bestial que l'on engraisse seront ensemble, si bien qu'un seul enfant les conduira, on ne nuira point et on ne fera aucun dommage dans toute l'étendue de ma sainte montagne. » (*Isaïe* XI-1[88]).

« Voici des jours qui viennent, dit le Seigneur, que je ferai lever à David un germe juste qui régnera comme roi, et comme un roi sage, qui fera justice et jugement en terre. Et dans ce temps-là même Juda sera sauvée, et Israël habitera en assurance ; voici le nom qu'on lui donnera : il sera appelé *le Seigneur, notre juste*. Car je rassemblerai les restes de mon troupeau de tous les pays où je les aurai chassés, je les ferai revenir dans leurs terres et ils y croîtront et y multiplieront. Je leur donnerai des pasteurs qui les paîtront, ils n'auront plus de crainte de rien et pas un d'eux ne périra. » (*Jérémie* XXIII-3, 4, 5 [89]).

« Voici les jours qui viennent, dit le Seigneur, que je mettrai en effet la bonne parole que j'ai prononcée touchant la maison d'Israël et touchant la maison de Juda ; en ces jours-là et en ce temps-là, je ferai germer à David le germe de justice qui exercera jugement et justice en terre ; en ces jours-là Juda sera délivrée et Jérusalem habitera en assurance, et voici comme on l'appellera *le Seigneur, notre juste*. Car voici ce que dit le Seigneur : la postérité de David ne manquera pas qu'il n'y en ait toujours quelqu'un qui régnera sur le trône de la maison d'Israël. Les prêtres et les lévites ne manqueront point, il y en aura toujours qui m'offriront des sacrifices, des parfums et des victimes tous les jours. » (*Jérémie* XXXIII-14 [90]). - « Je sauverai mon peuple, si bien qu'il ne sera plus en proie. Je susciterai sur mes brebis un pasteur qui les paîtra, à savoir mon serviteur David, qui sera leur pasteur, et moi je serai leur Dieu et mon serviteur David sera leur prince, je ferai un pacte avec eux et je ferai cesser toutes les mauvaises bêtes de la terre en sorte qu'ils habiteront dans les déserts en sûreté et qu'ils dormiront en assurance dans les déserts. » (*Ézéchiel* XXXIV-23, 24 [91]).

« Dans peu de temps, dit Dieu, j'émouvrai le ciel et la terre, la mer et le feu, et j'émouvrai toutes les nations afin que le désiré d'entre toutes les nations vienne,

---

86 [« *Mandavit in aeternum testamentum suum.* »]
87 [Meslier résume *Psaumes* XCVII-2 à 5, CX-8 et *Isaïe*, LII-10.]
88 [Meslier résume *Isaïe* XI-1 à 6.]
89 [Meslier cite *Jérémie* XXIII-5, 6, 3, 4.]
90 [Meslier cite *Jérémie* XXXIII-14 à 18.]
91 [Meslier cite *Ézéchiel* XXXIV-23 à 25.]

et je remplirai cette maison-ci de gloire, et la gloire de cette maison-ci sera plus grande que celle de la première (*c'est-à-dire que celle du premier temple du Seigneur*) ; je mettrai la paix dans ce lieu-ci, dit le Seigneur des Armées. » (*Aggée* II-7, [8] [92]). - « Écoute maintenant Jésus grand sacrificateur, toi et tes compagnons, car ce sont des gens sages et prudents ; je m'en vais faire venir mon serviteur, voici un homme dont le nom sera l'Orient. Il édifiera un temple au Seigneur et lui-même sera rempli de majesté. Il sera assis et dominera sur son trône, il y aura aussi son sacrificateur assis sur son trône, il y aura conseil de paix entre les deux. Réjouissez-vous, fille de Sion, réjouissez-vous, fille de Jérusalem, car voici votre roi qui vient, un roi juste qui sera votre sauveur. Il sera pauvre et assis sur un âne, il dissipera néanmoins la guerre et parlera de paix aux nations et sa puissance s'étendra depuis une mer jusqu'à l'autre, et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. » (*Zacharie* III-7, VI-12, IX-9[93]). - « Voici que je vais envoyer mon ange, et incontinent le Seigneur que vous cherchez entrera dans son temple avec l'ange de l'alliance que vous souhaitez ; qui est-ce qui pourra porter le jour de sa venue ? Et qui est-ce qui pourra subsister quand il paraîtra ? Car il sera assis comme celui qui raffine et qui purifie l'argent, il nettoiera les enfants de Lévi, il les épurera comme l'or et l'argent, et ils offriront en toute justice et sainteté des sacrifices au Seigneur. Et alors l'oblation de Juda et de Jérusalem sera plaisante au Seigneur, comme dans les premiers siècles et comme dans l'ancien temps. » (*Malachie* III-1 [94]).

« Je ferai bientôt justice, ma délivrance ne tardera point à venir, ma délivrance sera en Sion et en Jérusalem, qui est le siège de ma gloire ; voici ce que dit le Seigneur : je ferai cesser ce proverbe-ci et on n'en usera plus pour proverbe en Israël ; vous dites que l'accomplissement des promesses est long à venir, que les jours tirent en longueur et que le temps se prolonge toujours et qu'enfin les prophéties et les promesses se trouveront vaines et s'en iront en rien ; vous ne direz plus cela, car les jours de l'accomplissement de mes promesses sont proches, ils ne tarderont plus, car il n'y aura plus dorénavant de visions vaines ni de prophéties ambiguës au milieu des enfants d'Israël. Car c'est moi-même qui suis le Seigneur, qui parle, et toute parole que j'aurai prononcée sera exécutée et ne sera plus différée ; ce sera même dans vos jours que j'accomplirai mes promesses, incrédules que vous êtes, dit le Seigneur. » (*Ézéchiel* XII-23 [95]).

Voilà certainement des prophéties et des promesses qui sont bien claires, bien nettes, bien expresses, et qui sont des plus avantageuses et des plus glorieuses que l'on pourrait penser ou souhaiter pour le peuple d'Israël, c'est-à-dire pour le peuple juif, et pour la ville de Jérusalem qui était leur ville capitale. Et si ces promesses et ces prophéties-là se fussent effectivement trouvées véritables et qu'elles eussent eu leur effet, il y a déjà longtemps que le peuple juif aurait été et serait encore maintenant non seulement le peuple le plus nombreux, le plus fort et le plus puissant de tous les peuples de la Terre, mais il serait aussi le plus riche, le plus glorieux, le plus saint, le plus béni, le plus sage, le plus parfait, le plus heureux et le plus accompli de tous les peuples de la Terre, puisqu'ils seraient tous purs et saints, qu'il n'y aurait aucun impur parmi eux et que personne d'entre eux ne ferait d'injustice ni d'iniquité, que personne d'entre eux ne nuirait à son prochain, et que personne même d'entre eux ne profèrerait

---

92 [Citation exacte.]
93 [Meslier cite *Zacharie* III-8, VI-12, IX-9 et 10. Même remarque pour l'ânesse et le poulain.]
94 [Meslier cite *Malachie*, III-1 à 4.]
95 [Meslier cite *Ézéchiel* XII-23 à 25.]

aucun mensonge. Pareillement, si ces promesses et prophéties-là se fussent trouvées véritables et qu'elles eussent eu leur effet, la ville de Jérusalem aurait été il y a longtemps et serait encore maintenant et à toujours la plus illustre, la plus belle, la plus grande, la plus riche, la plus aimable, la plus sainte, la plus glorieuse, la plus triomphante et la plus heureuse de toutes les villes du monde, puisque Dieu l'aurait choisie lui-même pour y établir à tout jamais le trône de sa gloire et de sa sainteté, que rien d'impur et de souillé n'y entrerait, et que de toutes les parties du monde on y apporterait en foule toutes sortes de biens et de richesses en abondance.

Mais autant qu'il est certain et évident que ces promesses et que ces prophéties-là ne sont nullement accomplies — et qu'il n'y a même aucune apparence qu'elles dussent jamais s'accomplir — autant il est certain et évident qu'elles sont fausses, vaines et trompeuses, et par conséquent, que ceux qui les ont inventées et forgées n'étaient, comme j'ai dit, que des visionnaires et des fanatiques qui parlaient seulement suivant la passion qui les poussait ou des imposteurs qui voulaient amuser par là les peuples, et leur en imposer afin de les tromper et de les séduire.

XXVII

Fausseté des prétendues promesses & prophéties des livres du *Nouveau Testament*



L EN EST DE MÊME DES PROMESSES & DES PRÉTENDUES prophéties qui sont contenues dans nos prétendus *saints Évangiles*. Et il faut en faire le même jugement de ceux qui les ont premièrement avancés. Je vais aussi les rapporter mot pour mot comme elles sont dans les susdits *Évangiles*.

Premièrement, un ange étant apparu en songe à un nommé Joseph, père au moins putatif de Jésus, fils de Marie, il lui dit : « Joseph, fils de David, ne craignez point de prendre chez vous Marie, votre épouse, car ce qui est né dans elle est l'ouvrage du Saint-Esprit[1]. Elle vous enfantera un fils que vous appellerez Jésus, parce que ce sera lui qui délivrera son peuple de ses péchés. Cet ange dit aussi à Marie : ne craignez point, parce que vous avez trouvé grâce devant Dieu ; je vous déclare que vous concevrez dans votre sein et que vous enfanterez un fils que vous nommerez Jésus ; il sera grand et sera appelé *le Fils du Très Haut* ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père, il régnera à jamais dans la maison de Jacob, *et son règne n'aura point de fin*[2]. » (*Matthieu* I-20 ; *Luc* I- [30 à 33][3]). - « Jésus commença à prêcher et à dire : faites pénitence, car le royaume du ciel approche. » (*Matthieu* IV-7 [4]). - « Ne vous mettez pas en peine, *disait-il à ses disciples*, et ne dites pas : que mangerons-nous ou que boirons-nous, et de quoi serons-nous vêtus ? Car notre Père céleste sait que toutes ces choses vous sont nécessaires ; cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. » (*Matthieu* VI-33 [5]). - « Demandez, *disait-il à ses disciples*, et il vous sera donné, cherchez et vous trouverez, et l'on ouvre la porte à celui qui frappe à la porte. Qui est celui d'entre vous, *disait-il au peuple*, qui donne une pierre à son fils lorsqu'il lui demande du pain, ou s'il lui demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent ? Que si vous autres, qui êtes mauvais, vous savez néanmoins bien donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père céleste qui est dans le ciel, donnera-t-il des vrais biens à ceux qui les lui demanderont. » (*Matthieu* VII-7 [6]).

---

[1] « Combien, *dit le sieur de Montaigne*, y a-t-il eu histoires de pareils cocuages des dieux contre les pauvres humains. En la religion de Mahomet, il se trouve, par la créance de ce peuple, assez de merlins, c'est-à-dire des enfants sans pères nés divinement aux ventres des pucelles. » *Essais* de Montaigne, p. 500. [*Essais*, II, 12 : *Apologie de Raymond Sebon*.]

[2] [« *Et regni eius non erit finis*. »]

[3] [Références exactes.]

[4] [Citation exacte mais il s'agit de *Matthieu* IV-17.]

[5] [Meslier cite *Matthieu* VI-31, 33.]

[6] [Meslier résume *Matthieu* VII-7 à 11.]

« Aux lieux où vous irez, *disait-il à ses apôtres*, prêchez que le royaume du ciel est proche, rendez la santé aux malades, ressuscitez les morts, guérissez les lépreux, chassez les démons. » (*Matthieu* X-8 [7]).

« Le Fils de l'Homme, *disait-il en parlant de lui-même*, enverra ses anges qui enlèveront hors de son royaume tous les scandaleux et tous ceux qui commettent l'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise de feu où il y aura des pleurs et des grincements de dents. Alors, disait-il, les justes luiront comme le soleil dans le royaume de leur Père. » (*Matthieu* XIII-4 [8]).

« Et moi, *disait-il à son apôtre Pierre*, je vous dis que vous êtes Pierre et que sur cette pierre j'édifierai mon Église, et que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle ; je vous donnerai, *lui dit-il*, les clefs du royaume du ciel, tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » (*Matthieu* XVI-18, 19 [9]).

« Le Fils de l'Homme viendra avec ses anges dans la gloire de son Père, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres. » (*Matthieu* XVI-28 [10]).

« Je vous le dis, en vérité, *disait-il à ses disciples*, qu'entre ceux qui sont ici, il y en a quelques-uns qui ne mourront point qu'ils n'aient vu venir le Fils de l'Homme dans son règne. » (*ibid.* [11]).

« Lorsqu'il y a en quelque lieu deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je suis là au milieu d'eux. Je vous le dis en vérité, *disait-il à ses apôtres*, qu'au jour de la régénération, lorsque le Fils de l'Homme sera assis sur le trône de sa majesté, vous qui m'avez suivis, vous serez aussi assis sur douze trônes pour juger les douze tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté pour l'amour de moi sa maison ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme et ses enfants, ou ses terres, il en recevra cent fois autant en cette vie, et aura la vie éternelle. » (*Matthieu* XIX-28, [29] [12]).

« Vous savez, *disait-il à ses apôtres*, que les rois et les princes des nations dominent sur elles, et que les grands les traitent avec autorité ; pour vous autres, vous n'en userez pas de même, mais celui d'entre vous qui voudra être le plus grand, qu'il soit votre serviteur, et que celui qui voudra être le premier parmi vous, qu'il soit le dernier et le serviteur de tous. » (*Matthieu* XX-25 [à 27] [13]).

« Plusieurs viendront en mon nom, qui diront : "Je suis le Christ", et qui séduiront beaucoup de personnes... Il s'élèvera aussi plusieurs faux prophètes qui séduiront beaucoup de gens, et parce que l'iniquité sera augmentée, la charité de plusieurs se refroidira... Cet évangile du royaume sera prêché dans toute la Terre pour servir de témoignage aux nations, et alors la fin viendra... L'affliction de ce temps-là sera si grande que depuis le commencement du monde, il n'y en aura point eu et n'y en aura jamais de semblable. En ce temps-là il s'élèvera des faux Christs et des faux prophètes qui feront de si grands miracles et de si grands prodiges que les élus même, s'il se pouvait, en seraient séduits. Aussitôt après ces jours-là, le soleil deviendra obscur, la lune ne rendra point de lumière, les étoiles tomberont du ciel et les puissances des cieux seront ébranlées ; en ce moment toutes les tribus de la Terre déploreront leur malheur, elles verront venir le Fils

---

7 [Meslier cite *Matthieu* X-7 et 8, en omettant la fin : « Donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement. »]
8 [Citation exacte mais il s'agit de *Matthieu* XIII-41 à 43.]
9 [Référence exacte.]
10 [Citation exacte mais il s'agit de *Matthieu* XVI-27.]
11 [Référence exacte.]
12 [Référence exacte.]
13 [Référence exacte.]

de l'Homme dans les nues du ciel avec une grande puissance et une grande majesté ; il enverra ses anges qui, avec le son puissant de leurs trompettes, assembleront tous ses élus depuis les quatre coins du monde, et depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre. Lorsque vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'Homme est proche et qu'il est à la porte, et que votre rédemption est proche ; car je vous dis en vérité, poursuit-il, que cette génération-ci ne passera pas que toutes ces choses n'arrivent ; le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point sans avoir leur effet. Pour ce qui est du jour et du moment que cela arrivera, personne ne le sait, non pas même les anges du ciel : il n'y a que mon Père seul qui le sache. » (*Matthieu* XXIV [14]).

« Voilà, *disait-il après sa prétendue résurrection*, que je serai toujours avec vous jusqu'à la fin du siècle. » (*Matthieu* XXVIII-20 [15]).

Tout ce que vous demanderez avec foi dans la prière, il vous sera accordé, *disait-il à ses disciples*. Ayez la foi en Dieu car je vous dis en vérité que quiconque dira à cette montagne : « ôte-toi de-là et te jette dans la mer », pourvu qu'il n'hésite point dans son cœur mais qu'il croie que tout ce qu'il commandera sera fait, il lui sera accordé. Ce pourquoi je vous dis que quoi que ce soit que vous demandiez dans la prière avec foi, vous l'obtiendrez. » (*Matthieu* XVII-20 et *Marc* XI-23 [16]).

« La foi de ceux qui croiront en moi sera suivie de tous ces miracles-ci ; ils chasseront les démons en mon nom, ils parleront des langues qui leur seront inconnues, ils toucheront les serpents sans péril, et s'ils boivent du poison, ils n'en recevront aucun mal, et en imposant les mains aux malades, ils leur rendront la santé. » (*Marc* XVI-17, [18][17]).

« Marie, mère de Jésus, dit par un transport de joie : mon âme glorifie le Seigneur car il a déployé la puissance de son bras et a dissipé les desseins que les hommes superbes formaient dans leur cœur. Il a fait tomber les monarques de leurs trônes et a élevé les petits ; il a comblé de biens ceux qui étaient pressés de la faim et a réduit à la disette ceux qui vivaient dans l'abondance ; il a pris en sa protection Israël, son serviteur, se souvenant de sa miséricorde, ainsi qu'il l'a promis à nos pères, à Abraham et à toute sa postérité pour jamais. » (*Luc* I-53 [18]).

« Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël de ce qu'il est venu visiter et rechercher son peuple, et qu'il nous a suscité un puissant sauveur dans la maison de son serviteur David, ainsi qu'il l'avait promis par la bouche de ses saints prophètes, qui ont vécu dans les siècles passés pour nous délivrer de la puissance de nos ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïssent, afin d'exercer sa miséricorde envers nos pères et de se souvenir de sa sainte Alliance, selon le serment qu'il en avait fait à notre père Abraham qu'il nous ferait cette grâce, qu'étant délivrés de la main de nos ennemis nous le servirions sans crainte, marchant devant lui dans la sainteté et dans la justice tous les jours de notre vie. » (*Luc* I-67 [19]).

« Or, il y avait en ce temps-là dans Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui attendait la consolation d'Israël et à qui le Saint-Esprit qui était en lui avait révélé qu'il verrait le Christ du Seigneur avant que de mourir ; il vint donc au temple par l'inspiration du Saint-Esprit lorsque le père et

---

14 [Meslier résume *Matthieu* XXIV-5 à 36.]
15 [Citation exacte mais il s'agit de *Matthieu* XVII-19.]
16 [Références exactes.]
17 [Référence exacte.]
18 [Meslier résume *Luc* I-46 à 55.]
19 [Meslier résume *Luc* I-68 à 75.]

la mère de l'enfant Jésus l'y portèrent, pour accomplir à son égard ce qui était prescrit par la loi ; il le prit entre ses bras et bénit Dieu en disant : Maintenant, Seigneur ! vous permettrez à votre serviteur de mourir en paix, selon votre parole, puisque j'ai vu de mes yeux le Sauveur que vous avez donné et que vous avez destiné pour être découvert à toutes les nations, et *pour être la lumière qui doit éclairer les gentils, et être la gloire de votre peuple d'Israël*[20]. » (*Luc* II-25 [21]). - « Mon Père m'a donné toutes choses, *disait Jésus-Christ à ses disciples.* » (*Luc* X-22 [22]).

« Lorsque l'on vous livrera devant les rois et devant les gouverneurs ou devant les juges, ne pensez point à ce que vous aurez à dire ni comment vous le direz, ne vous mettez pas en peine de cela, parce qu'à l'heure même Dieu vous inspirera ce que vous devez dire, car ce ne sera pas vous qui parlerez, leur disait-il, mais ce sera l'esprit de votre Père qui parlera en vous. » (*Matthieu* X-19, [20] [23]).

« Je vous prépare mon royaume comme mon Père me l'a préparé, afin que vous y mangiez et buviez à ma table et que vous y soyez assis sur des trônes pour être les juges des douze tribus d'Israël. » (*Luc* XXII [24]).

Il est dit dans l'*Évangile de saint Jean* que Jésus-Christ a donné à ceux qui l'ont reçu, le pouvoir ou la puissance de devenir les enfants de Dieu, à tous ceux qui croient en lui, « qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais qui sont nés de Dieu ». (*Jean* I-9 [25]). « En vérité, en vérité, *disait Jésus-Christ*, je vous dis que vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu qui monteront et qui descendront sur le Fils de l'Homme. » (*Jean* I-51 [26]). - « L'heure viendra, et elle est déjà venue, que vous n'adorerez plus mon Père sur cette montagne ni à Jérusalem. » (*Jean* IV-21 [27]). - « En vérité, en vérité, je vous dis que qui écoute ma parole et croit en celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle ; il ne sera pas condamné, mais il est passé de la mort à la vie. En vérité, en vérité, je vous dis que l'heure viendra et qu'elle est même déjà venue, que les morts entendront la voix du Fils de Dieu et que ceux qui l'entendront auront la vie ; ne vous en étonnez pas, car l'heure viendra que tous ceux qui sont dans le tombeau entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour posséder la vie, et ceux qui auront fait le mal ressusciteront pour leur condamnation. » (*Jean* V-25 [28]). - « La volonté de mon Père qui m'a envoyé est que quiconque connaît le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle ; et je le ressusciterai au dernier jour. En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui croit en moi a la vie éternelle. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle. Je suis le pain de vie. » (*Jean* VI-41 [29]). - « Au dernier jour de la grande fête, Jésus se tenant debout au milieu de la place, il criait tout haut : si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, il sortira des fleuves d'eau vive des entrailles de ceux qui croiront en moi. » (*Jean* VII-37 [30]). - « Je suis la lumière du monde, celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de vie. » (*Jean* VIII-12 [31]). « Moi et mon Père nous ne sommes qu'un,

---

20 [« *Lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis lux Israël.* »]
21 [Meslier résume *Luc* II-25 à 32.]
22 [Référence exacte.]
23 [Référence exacte.]
24 [Il s'agit de *Luc* XXII-29, 30.]
25 [Citation exacte mais il s'agit de *Jean* I-13.]
26 [Référence exacte.]
27 [Référence exacte.]
28 [Meslier cite *Jean* V-24, 25, 28, 29.]
29 [Meslier cite *Jean* VI-40, 47, 55, et le célèbre VI-48 : « Je suis le pain de vie. »]
30 [Référence exacte.]
31 [Référence exacte.]

disait-il. » (*Jean* X-30 [32]). - « Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi vivra quoiqu'il soit mort, et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. » (*Jean* XXI-25 [33]). - « En vérité, en vérité, je vous dis que si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais. » (*Jean* VIII-51 [34]). - « En vérité, en vérité, *disait-il encore à ses disciples*, vous pleurerez et vous gémirez, et le monde se réjouira. Vous serez dans la tristesse mais votre tristesse se changera en joie. Vous êtes maintenant dans l'affliction mais je vous reverrai encore, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie. » (*Jean* XVI-20 [35]). - « Lorsque je serai élevé de terre, j'attirerai toutes choses à moi. » (*Jean* XII-32 [36]). - « Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder ainsi en haut ce Jésus qui du milieu de vous a été élevé dans le ciel ? Il en descendra, de la même manière que vous l'y avez vu monter. » (*Actes des apôtres* I-21 [37]). - « Nous aussi, *disaient les apôtres aux peuples*, nous vous annonçons l'effet de la promesse qui a été faite à nos pères, c'est à nous qui sommes leurs enfants, que Dieu en a fait voir l'évènement, en ressuscitant Jésus. » (*Actes des apôtres* XIII-32, [33] [38]).

« Ainsi que la mort est venue par un homme, de même la résurrection viendra par un homme, et comme tous meurent en Adam, aussi tous revivront en Jésus-Christ ; chacun paraîtra en son rang, Jésus-Christ le premier, ensuite ceux qui sont à lui ; et la fin viendra lorsque Jésus-Christ aura mis son royaume entre les mains de Dieu, son Père, lorsqu'il aura fait cesser toute principauté, toute puissance et toutes vertus, car il doit régner jusqu'à ce que tous ses ennemis aient été réduits sous ses pieds, par l'ordre de son Père. » (*Épître aux Corinthiens* I-XV-21 [à 25] [39]). - « Je vous découvre un mystère, *disait saint Paul*, qui est que nous ressusciterons tous ; mais nous ne serons pas tous changés en un instant, en un clin d'œil au son de la dernière trompette ; car une trompette sonnera, *dit-il* ; alors tous les morts ressusciteront pour être immortels, et c'est alors que nous serons changés ; car ce corps mortel et corruptible doit être revêtu d'immortalité, et lorsqu'il en sera revêtu, la mort sera détruite sans ressource. » (*Épître aux Corinthiens* I-XIX-50 [40]). - « Si quelqu'un est en Jésus-Christ, il est une nouvelle créature ; tout ce qui était de l'ancien est passé, tout a été rendu nouveau ; et tout en vient de Dieu qui nous a réconcilié à lui par Jésus-Christ, car Dieu était en Jésus-Christ, réconciliant avec lui le monde et n'imputant pas aux hommes leurs péchés. » ([*Épître de saint Paul aux*] *Corinthiens* II-V-[17 à]19 [41]).

« Il n'y a plus de Juif, ni de Grec, ni de libre, ni d'esclave, d'homme ni de femme, mais vous êtes tous un corps en Jésus-Christ ; que si vous êtes en Jésus-Christ, vous êtes donc les enfants d'Abraham et les héritiers selon la promesse. » ([*Épître de saint Paul aux*] *Galates* III-[28,] 29 [42]). - « Jésus-Christ a donné ses grâces pour être les uns apôtres, les autres prophètes, les autres évangélistes, les autres pasteurs et docteurs, afin de rendre les saints parfaits jusqu'à ce que nous

---

32 [Référence exacte.]
33 [Citation exacte mais il s'agit bien sûr de *Jean* XI-25, 26 et non XXI-25.]
34 [Référence exacte.]
35 [Citation exacte mais Meslier cite *Jean* XVI-20 et 22.]
36 [Référence exacte.]
37 [Citation exacte mais Meslier cite *Actes* I-11.]
38 [Référence exacte.]
39 [Référence exacte.]
40 [La *Première Épître aux Corinthiens* ne comprend que 16 chapitres. En réalité, Meslier cite *Épître aux Corinthiens* I-XV-51 à 54. Suit le célèbre : « Ô mort, où est ta victoire ? Ô mort, où est ton aiguillon ? » (XV-55).]
41 [Référence exacte.]
42 [Référence exacte.]

soyons tous parvenus à l'unité de la foi et la connaissance du Fils de Dieu. » ([*Épître de saint Paul aux*] *Éphésiens* IV-[11 à] 13 [43]). - « Le Seigneur, *dit l'apôtre saint Pierre*, ne tarde point l'effet de ses promesses, comme quelques-uns se l'imaginent, mais il attend avec patience pour l'amour de vous, voulant qu'aucun ne périsse, mais que tous se convertissent à lui par la pénitence. » ([*Épître de l'apôtre saint*] *Pierre* II-III-9 [44]). - « Or le jour du Seigneur, il viendra comme un larron, quand on n'y pensera pas ; alors, dit-il, les cieux passeront avec grande impétuosité, l'ardeur du feu fera fondre les éléments, la terre et les ouvrages qu'elle contient brûleront... Nous espérons aussi, selon ses promesses, des nouveaux cieux et une nouvelle terre dans lesquels la justice habitera. » ([*Épître de l'apôtre saint*] *Pierre* II-III-10, [13]. [45]). - « Celui qui croit au Fils de Dieu, *dit l'apôtre saint Jean*, a dans lui-même le témoignage de Dieu ; ce témoignage consiste en ce que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est en son Fils ; celui qui a le Fils a la vie, et celui qui n'a pas le Fils n'a point la vie. Il y en a trois, dit-il, dans le ciel, qui rendent témoignage que Jésus-Christ est la vérité : le Père, le Verbe, et le Saint-Esprit. Et ces trois sont une même chose, et trois rendent le même témoignage dans la terre : l'esprit, l'eau et le sang ; et ces trois sont une même chose. » ([*Épître de l'apôtre saint Jean*] I-V-7, 11, 12 [46]). - « Toutes choses, *dit saint Paul*, leur sont arrivées (*à savoir aux Juifs*) pour être la figure de ce qui se devait passer parmi nous qui nous trouvons à la fin des siècles. » ([*Épître de saint Paul aux*] *Corinthiens* I-X-11 [47]). - « La patience vous est nécessaire afin que vous jouissiez de l'effet des promesses de Dieu ; encore un peu de temps : celui qui doit venir, viendra, et il ne tardera point. » ([*Épître de saint Paul aux*] *Hébreux* X-[36,] 37 [48]). - L'Apocalypse, ou : « La vision de Jésus-Christ, qu'il a reçue de Dieu, pour découvrir à ses serviteurs ce qui doit arriver bientôt. Car le temps est proche. Voici que je viendrai bientôt, tenez bien ce que vous avez, de peur que votre couronne ne soit donné à un autre. » (*Apocalypse* [*de saint Jean, apôtre*] I-1, [3] et III-11 [49]). - « Les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent devant l'agneau, ayant chacun des harpes et des vases d'or pleins de parfums, qui sont les prières des saints, et ils chantaient un cantique nouveau en disant : Seigneur, vous êtes digne de recevoir le livre et d'en ouvrir les sceaux, parce que vous avez souffert la mort et que vous nous avez rachetés pour Dieu par votre sang de toutes tribus, de toutes langues, de tous peuples et de toutes nations, et nous avez rendus rois et prêtres pour notre Dieu, et que nous régnerons sur la terre. » (*Apocalypse* V-9 [50]). - « L'ange jura par celui qui vit dans les siècles, qu'il n'y aurait plus de temps. » (*Apocalypse* XVII-5 [51]). - « Le septième ange sonna la trompette et l'on entendit dans le ciel des voix puissantes qui dirent : le royaume de ce monde est acquis à notre Seigneur et à son Christ ; il régnera dans les siècles des siècles. [Amen.] » (*Apocalypse* XI-15 [52]). - « Je vis encore une bête qui montait de la terre et qui avait deux cornes semblables à celles de l'agneau, mais qui parlait comme le dragon ; elle exerça toute la

---

43 [Référence exacte.]
44 [Référence exacte.]
45 [Référence exacte.]
46 [Citation exacte mais Meslier cite, dans l'ordre, *Épître de l'apôtre saint Jean* I-V-10, 11, 12, 7.]
47 [Référence exacte.]
48 [Référence exacte.]
49 [Référence exacte.]
50 [Meslier cite *Apocalypse* V-8 à 10.]
51 [Citation exacte mais Meslier cite *Apocalypse* X-6.]
52 [Référence exacte.]

puissance de la première bête en sa présence, et elle fit que la Terre et ses habitants adorèrent la première bête dont la blessure mortelle avait été guérie. Les prodiges qu'elle fit furent si grands qu'elle fit même descendre le feu du ciel sur la terre devant les yeux des hommes ; elle séduisait les habitants de la Terre par les prodiges, qu'elle reçut pouvoir de faire en présence de la bête, ordonnant aux habitants de la Terre d'ériger une image à la bête, qui n'était pas morte du coup d'épée qu'elle avait reçu ; il lui fut même donné pouvoir de faire respirer l'image de la bête et de donner la parole à cette image, et de faire condamner à la mort tous ceux qui n'adoreraient pas l'image de la bête. » (*Apocalypse* XIII-11 [53]).

« Alors je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre, car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et il n'y avait plus de mer ; je vis la ville sainte, la nouvelle Jérusalem qui venait de Dieu et descendue du ciel, étant ornée et préparée comme une épouse qui s'est préparée pour recevoir son époux, en même temps j'entendis venir du trône une voix forte, qui disait : c'est ici le tabernacle où Dieu demeurera avec les hommes ; ils seront son peuple et Dieu lui-même sera leur Dieu ; Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux, il n'y aura plus de mort ni de gémissement, ni de cris, ni de douleurs, parce que ce qui était autrefois sera passé. Alors celui qui était assis sur le trône, dit : je m'en vais faire toutes choses nouvelles, et il me dit : écrivez, ces paroles sont très fidèles et très véritables. L'ange me transporta en esprit et me fit voir la ville sainte de Jérusalem qui descendait du ciel et venait de Dieu ; elle était vêtue de la clarté de Dieu et sa lumière était semblable à une pierre précieuse, à une pierre de jaspe transparente comme le cristal ; les murailles étaient bâties de pierres de jaspe, la ville même était d'or pur, les douze portes étaient douze perles, la place de la ville était d'or pur ; au reste je ne vis point de temple dans la ville, parce que le Seigneur Dieu tout-puissant en était le temple. » (*Apocalypse* XXI [54]).

« L'ange me montra aussi un fleuve d'eau vive qui sortait du trône de Dieu et de l'agneau ; au milieu de la place de la ville était l'arbre de vie qui portait douze fruits et qui rendait son fruit chaque mois, et les feuilles de l'arbre servaient pour guérir les nations ; il n'y aura plus là aucune malédiction, mais le trône de Dieu et de l'agneau y sera, et ses serviteurs le serviront, ils verront son visage, et ils auront son nom écrit sur leur front ; il n'y aura plus de nuit et ils n'auront pas besoin de lumière de lampe, ni de celle du soleil, parce que le Seigneur les éclairera, et ils régneront dans les siècles des siècles. Moi Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous rendre témoignage de ces choses dans les églises. C'est moi qui suis sorti de la racine du sang de David, qui suis l'étoile luisante, qui paraît le matin. » (*Apocalypse*, XXII-16 [55]).

Et plusieurs autres semblables visions vaines, révélations fausses, prophéties ou promesses trompeuses qui se trouvent dans les prétendus saints et sacrés livres de ce qu'ils appellent le *Nouveau Testament*, et qu'il serait trop long de rapporter ici. Or, il n'y a pas une de ces prétendues prophéties, visions, révélations ou promesses qui ne se trouve absolument fausse ou vaine, ou même ridicule et absurde, et il est facile d'en faire voir clairement la vanité et la fausseté.

1- Il est dit que le Christ, c'est-à-dire que Jésus-Christ, fils de Marie, [*[56]] délivrera son peuple de ses péchés : on ne voit dans aucun peuple aucune marque

---

[53] [Meslier cite *Apocalypse* XII-12 à 16.]

[54] [Meslier résume *Apocalypse* XXI-1 à 22.]

[55] [Meslier résume *Apocalypse* XXII-1 à 16. Il ne reprend pas le célèbre XXII-13 : « Je suis l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin. »]

[56] [À partir de cet endroit, les inscriptions en marge disparaissent.]

de cette prétendue délivrance, puisqu'ils ont toujours été et qu'ils sont encore maintenant aussi sujets à toutes sortes de vices et de péchés, et aussi esclaves de leurs mauvaises passions que le seraient aucun autre peuple, et qu'ils ne sont pas moins vicieux qu'ils pourraient l'avoir été avant cette prétendue délivrance et avant la venue de leur prétendu rédempteur ou sauveur. Et en ce sens, il est évident qu'ils ne sont point délivrés de leurs vices et de leurs péchés, et par conséquent, il est évident que cette promesse ou prophétie est fausse puisqu'elle ne se trouve pas véritablement accomplie.

Si l'on dit que cette délivrance ne s'entend pas ainsi mais qu'elle s'entend seulement de la délivrance des peines et des châtiments éternels que les hommes méritaient et auraient mérité par leurs péchés, et que Jésus-Christ les aurait effectivement délivrés de cette peine par les mérites de sa mort et de sa passion. À cela je réponds premièrement, que cette interprétation de la prétendue délivrance des péchés ne convient pas et ne s'accorde pas avec ce que les anciens prophètes en ont dit lorsqu'ils ont parlé de cette prétendue délivrance, car ils ont dit clairement et expressément qu'ils seraient tous loués et nettoyés de toutes les ordures et de toutes les souillures de leurs péchés. Ils ont dit qu'ils seraient tous saints et sanctifiés, qu'ils ne se nuiraient plus les uns les autres, qu'ils ne commettraient plus d'iniquités, qu'ils ne proféreraient plus de mensonge et qu'il ne se trouverait plus de langues trompeuses dans leur bouche... etc., mais qu'ils aimeront tous le Seigneur de tout leur cœur et qu'ils marcheront tous fidèlement dans la voie de ses commandements. Et enfin, qu'il n'y aurait aucun impur ni aucun méchant parmi eux.

Cela étant, il est évident que nos christicoles qui se *disent* les rachetés du Seigneur leur Dieu, devraient tous être des saints et des sanctifiés, *aux fidèles que Jésus-Christ a sanctifiés, que sa vocation a rendus saints*[57]. Ils devraient tous être exempts de vices et de péchés. Ils ne devraient se faire aucun tort ni aucun mal les uns les autres ; il ne devrait y avoir aucun impur ni aucune langue trompeuse parmi eux. Et enfin, ils devraient tous marcher fidèlement dans la voie des commandements de leur Dieu et devraient l'aimer de tout leur cœur, etc. Mais autant qu'il est certain et évident que cela n'est pas et qu'il s'en faut même beaucoup que cela ne soit ainsi — autant il est certain et évident que la susdite promesse ou prophétie touchant cette prétendue délivrance des péchés est fausse, et par conséquent vaine.

2- Je dis que si cette prétendue délivrance devait seulement s'entendre de la délivrance des peines éternelles dues aux péchés et non pas de la délivrance actuelle des vices et des péchés mêmes, la prophétie ou promesse touchant cette délivrance ne devrait donc pas dire que Jésus-Christ délivrerait son peuple de ses péchés mais qu'il le délivrerait seulement des châtiments et des peines qu'ils auraient méritées ou qu'ils mériteraient dans la suite pour leurs péchés. Quand quelque seigneur, par exemple, voudrait ou aurait voulu racheter du supplice de la mort quelques criminels qui auraient véritablement mérité la mort, on ne parlerait pas juste, ce me semble, si l'on disait que ce seigneur les aurait délivrés de leurs vices et de leurs méchancetés, puisque leurs vices et que leurs méchancetés pourraient encore leur demeurer, mais bien, dirait-on, qu'il les aurait délivrés de la potence ou de la roue, s'ils l'avaient méritée, parce qu'ils auraient effectivement été pendus ou roués s'il ne les avait pas rachetés ainsi.

---

57 [« *Sanctificatis in Christo Jesu vocatis sanctis.* » Meslier cite ainsi d'après la *Vulgate* la *Première Épître de saint Paul aux Corinthiens* I-2.]

Pareillement, ce ne serait point parler juste que de dire que Jésus-Christ délivrerait son peuple de ses péchés s'il devait les laisser toujours dans leurs vices et dans leurs péchés et s'il devait seulement les racheter de la peine éternelle qu'ils auraient méritée par leurs péchés, car ce n'est pas véritablement délivrer quelqu'un d'un vice que de le délivrer seulement de la peine qu'il aurait méritée par son vice. Quand un médecin guérit de maladie ceux qui avaient des fièvres ou des pleurésies et qu'ils s'en trouvent tout à fait quittes, on peut véritablement dire qu'il les a délivrés de leurs fièvres ou de leurs pleurésies ; mais il est sûr aussi que tant qu'ils ne sont point quittes de leurs maladies, on ne pourrait pas véritablement dire qu'il les aurait délivrés de leurs fièvres et de leurs pleurésies — puisqu'ils les auraient encore.

De même aussi, tant que les hommes sont ou seront sujets, comme ils sont, à leurs vices et à leurs péchés, on ne peut pas véritablement dire qu'ils en soient délivrés, et par conséquent, la prophétie ou promesse qui dit que Jésus-Christ délivrera son peuple de ses péchés ne se trouvant pas véritable, elle est évidemment fausse — ou il faut attendre un autre Christ pour voir s'il délivrera plus véritablement les hommes de leurs vices et de leurs péchés. Il serait fort à souhaiter qu'il en vienne effectivement un qui puisse faire aux hommes un aussi grand bien que serait celui-là, car ils en auraient grand besoin, aussi bien que d'un puissant rédempteur qui puisse les délivrer du joug tyrannique des grands de la Terre et de l'esclavage de toutes les vaines et folles superstitions des religions. Et ce qui confirme que cette prétendue délivrance des péchés se doit entendre ainsi, c'est qu'il est dit en plusieurs autres promesses semblables ou prophéties, qu'ils seraient tous saints et qu'il n'y en aura aucun d'eux qui commettra l'iniquité, ni qui dira aucun mensonge ; voyez les passages de leurs *Écritures saintes* que j'ai allégués ci-dessus, feuilles ... et suivantes.

D'ailleurs, si ce prétendu divin sauveur avait voulu faire aux hommes la grâce de les délivrer de leurs péchés, comme nos christicoles l'entendent, il les aurait en même temps rendus aussi tous sages et parfaits. Et il n'est pas à croire qu'il aurait voulu les laisser toujours aussi esclaves et aussi coupables de leurs vices et de leurs péchés qu'ils l'étaient auparavant, mais les aurait effectivement délivrés de toutes ces méchantes maladies et les aurait rendus sains et saufs, sans quoi cette prétendue délivrance de leurs péchés ne leur aurait de rien servi puisqu'ils seraient toujours demeurés aussi esclaves et aussi coupables de leurs vices et de leurs péchés qu'ils l'étaient auparavant.

Or, les premiers chrétiens ne prétendaient pas cela : ils croyaient bien véritablement être délivrés et nettoyés de toutes ordures de péché, et être entièrement purs et saints ; ce pourquoi aussi ils se qualifiaient de saints, de sanctifiés et de bien-aimés de Dieu : « *À vous tous qui êtes chéris de Dieu et saints par vocation.* » ([*Épître de saint Paul aux*] *Romains* I-7 [58]) - « *Aux fidèles que Jésus-Christ a sanctifiés, que sa vocation a rendus saints.* » ([*Épître de saint Paul aux*] *Corinthiens* I-I-2 [59]) - « *À l'Église de Dieu qui est à Corinthe, et à tous les saints qui sont dans l'Achaïe.* » ([*Épître de saint Paul aux*] *Corinthiens* II-I-1 [60]) - « *À tous les saints qui sont à Éphèse.* » ([*Épître de saint Paul aux*] *Éphésiens* I-1 [61]) - « *À tous les saints en Jésus-Christ qui sont à Philippes.* » ([*Épître de saint Paul aux*] *Philippiens* I-1 [62]) - « *Comme Jésus-*

[58] [« *Omnibus qui sunt Romae dilectis Dei vocatis, sanctis.* »]
[59] [« *Sanctificatis in Christo Jesu, vocatis sanctis.* »]
[60] [« *Ecclesiae Dei quae est Corinthi cum omnibus sanctis qui sunt in Achaia.* »]
[61] [« *Omnibus sanctis qui sunt Ephesi.* »]
[62] [« *Omnibus sanctis in Christo Jesu qui sunt Philippis.* »]

Christ, qui a aimé l'Église, [*vous êtes*] *purifiés dans le baptême de l'eau, saints et irrépréhensibles.* » ([*Épître de saint Paul aux*] *Éphésiens* V-27 [63]).

C'est-à-dire, comme dit saint Paul, que Jésus-Christ a aimé son Église, s'étant lui-même livré pour elle afin de la sanctifier, en la purifiant par l'eau du baptême avec la parole de vie, et de se la rendre glorieuse, sans tache et sans ride, et sans qu'elle ait aucun autre défaut semblable, mais au contraire, qu'elle soit sainte et sans souillure. Ce qui fait manifestement voir que tous nos christicoles devraient véritablement être tous saints, tous purs, et sans aucune tache de péché. Et c'est ainsi que leur prétendu divin sauveur les aurait dû délivrer de leurs péchés, ce qui est cependant manifestement faux, et partant, la susdite promesse et prophétie se trouve manifestement vaine et fausse.

3- Il n'est pas vrai que le prétendu Christ ai véritablement délivré les hommes de la peine éternelle qu'ils auraient méritée par leurs péchés, puisque, selon le dire même de nos christicoles il y aurait tous les jours presque une infinité d'âmes, et même des leurs, qui tomberaient malheureusement dans les flammes éternelles de l'enfer pour y souffrir à tout jamais la peine de leurs péchés.

Car ils tiennent pour certain que tous ceux qui meurent dans l'état du péché mortel, comme ils l'appellent, seront éternellement reprouvés et malheureux dans les flammes de l'enfer, et comme il est certain qu'il y en a beaucoup plus de méchants que de bons, et beaucoup plus, selon nos christicoles, qui meurent dans le péché mortel que ceux qui meurent dans la bonne grâce de leur Dieu — il s'ensuit de leur propre doctrine qu'il y en aurait incomparablement plus qui ne seraient *pas* délivrés de la peine due à leurs péchés, que de ceux qui en seraient véritablement délivrés. Et c'est sans doute ce que le prétendu sauveur Jésus-Christ voulait lui-même faire entendre à ses disciples lorsqu'il leur disait « qu'il y en aurait beaucoup d'appelés mais qu'il y en aurait peu d'élus », c'est-à-dire peu de délivrés et peu de sauvés (*Matthieu* XXII-14 [64]). Ce qui aurait assez de rapport à ce qu'aurait été prédit de ce Christ par le bonhomme Siméon le Juste lorsqu'il dit de lui, étant encore dans sa première enfance, qu'il serait quelque jour en butte à la contradiction des hommes, et qu'il serait la cause de la ruine aussi bien que du salut de plusieurs en Israël : « *Cet enfant est pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël, et pour être en butte à la contradiction des hommes.* » (*Luc* II-34 [65]). Et suivant cela, il y aurait autant de raison de dire qu'il serait venu pour perdre les hommes, que de dire qu'il serait venu pour les sauver — c'est ce que nos christicoles ne voudraient cependant pas dire.

Mais si selon eux-mêmes il y en a si peu de délivrés, c'est-à-dire si peu de délivrés de la damnation éternelle qu'ils auraient méritée par leurs péchés, il n'était donc pas vrai de dire qu'il délivrerait son peuple de ses péchés, c'est-à-dire de la peine éternelle qu'ils auraient méritée par leurs péchés, à moins que nos christicoles ne veuillent entendre par *son peuple* seulement ce peu d'élus qu'ils prétendraient être par lui délivrés ; ce qui ne peut s'entendre ainsi car ce peu de personnes-là en comparaison de tout un peuple, ne sont pas et ne doivent pas être appelés *le peuple* ; car comme peu est réputé comme rien en comparaison de beaucoup, c'est le plus grand nombre ou la plus grande partie qui donne la

---

63 [« *Christus dilexit ecclesiam,* | *non habentem maculam aut rugam aut aliquid hujusmodi,* | *sed ut sancta et immaculata.* » Meslier utilise des fragments de *Éphésiens* V-25, 26 et 27, qui concernent la « purification » des femmes, pour les étendre aux premiers chrétiens. Toutes ces citations sont d'après la *Vulgate.*]

64 [« Car il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. »]

65 [« *Ecce positus est hic in ruinam, et in resurrectionem multorum in Israel : et in signum, cui contradicetur.* »]

dénomination à une chose. Une douzaine ou deux douzaines, par exemple, d'Espagnols ou de Français, ne sont pas le peuple français ni le peuple espagnol. Et si une armée, par exemple, de cent ou six cent vingt mille hommes était faite prisonnière de guerre par une plus forte et plus puissante armée d'ennemis, et si le roi ou le chef de cette armée prisonnière rachetait seulement quelques hommes de son armée — comme, par exemple, dix ou douze soldats ou officiers, en payant leurs rançons, et que tous les autres demeurassent toujours prisonniers de guerre — on ne dirait pas pour cela qu'il aurait délivré ou racheté son armée, et il serait faux et même ridicule de dire qu'il l'aurait rachetée et délivrée s'il n'en délivrait qu'un si petit nombre d'hommes.

Pareillement donc, il serait faux et ridicule aussi de dire que Jésus-Christ aurait délivré son peuple de la damnation éternelle s'il n'y en avait seulement que quelques-uns qui en fussent délivrés par son moyen. Encore nos christicoles, tous tant qu'ils sont, ne sauraient-ils montrer ni faire voir qu'il y en ait seulement *un* qui jouisse véritablement du bienfait de cette prétendue délivrance, car, comme la prétendue peine éternelle ne se voit point, que la prétendue délivrance n'est qu'imaginaire et qu'elle n'est aucunement visible ni sensible, ils ne sauraient faire voir qu'il y ait seulement une âme ou une personne qui soit véritablement délivrée, ni même aucune seule qui soit véritablement condamnée à souffrir les prétendues peines éternelles de cet enfer. Dire à cette occasion-ci, comme font ordinairement nos christicoles, qu'il ne faut point chercher ni demander des preuves ni des témoignages visibles ou sensibles des choses de la foi et qu'il faut les croire aveuglément sans les voir, sous prétexte qu'elles ne laisseraient pas que d'être très véritables et très certaines en elles-mêmes, quoique l'on n'en puisse donner aucune preuve ni aucun témoignage visible et sensible — c'est une faible raison et qui est entièrement vaine, puisque ce serait vouloir poser pour fondement de certitude un principe d'erreurs, d'illusions et d'impostures ; car il est visible qu'il n'y aurait aucune erreur, aucune illusion ni aucune imposture que l'on ne pourrait prétendre de voir, croire ou faire croire, sous ce prétendu prétexte de foi divine, s'il fallait y avoir aucun égard. Or, il est évident, comme j'ai dit ci-devant, qu'un principe d'erreurs, d'illusions et d'impostures comme celui-là ne peut servir de fondement pour établir ni pour éclaircir aucune vérité, et par conséquent, ne peut servir pour maintenir ni pour prouver qu'il y ait seulement un seul homme qui jouisse véritablement du prétendu bienfait de cette prétendue délivrance — qui n'est bien certainement qu'une délivrance imaginaire et une rédemption imaginaire.

Pareillement, il ne servirait de rien à nos christicoles de dire, comme ils font encore, que leur divin Jésus-Christ aurait véritablement satisfait à Dieu pour tous les péchés des hommes, et que s'ils ne sont pas tous effectivement délivrés de la peine et de la damnation éternelle, ce n'est pas la faute de leur rédempteur mais la faute même des hommes pécheurs qui s'abandonnent volontairement aux vices et qui meurent dans leurs péchés sans vouloir se convertir à Dieu et sans vouloir faire des fruits dignes de pénitence, étant absolument nécessaire, comme ils disent, de vivre dans la vertu ou de faire une digne pénitence de ses péchés et de mourir dans la grâce de Dieu pour jouir du bienfait de la délivrance ou de la rédemption de Jésus-Christ. Il ne leur servirait de rien, dis-je, d'alléguer ces raisons, parce que si cela était comme ils le disent, ce serait :

1° - une injustice manifeste du côté de Dieu s'il punissait encore dans aucun homme des péchés pour lesquels il aurait déjà reçu une entière satisfaction. Car de même que ce serait une injustice dans un créancier de faire payer à son

débiteur une dette pour laquelle son ami aurait déjà satisfait pour lui en payant à ce créancier tout ce que ce débiteur pouvait lui devoir, de même ce serait manifestement une injustice et une espèce de cruauté dans un dieu de vouloir encore sévèrement punir dans des hommes par des supplices effroyables et éternels, des péchés pour lesquels son divin Christ aurait déjà entièrement satisfait ; car ce serait vouloir exiger deux satisfactions entières pour les mêmes offenses, ce qui ne conviendrait nullement à la justice ni à la bonté d'un dieu infiniment bon et miséricordieux.

2° - S'il fallait, comme disent nos christicoles, que les hommes vécussent toujours bien dans la vertu ou qu'ils fassent dignement pénitence de leurs péchés avant de mourir pour profiter de ce prétendu bienfait de la délivrance ou de la rédemption du Christ, il s'ensuivrait que cette prétendue délivrance ou rédemption du Christ ne déchargerait de rien les hommes envers Dieu et ne les soulagerait en rien, et par conséquent, qu'elle aurait été entièrement vaine et inutile. C'est de quoi nos christicoles ne voudraient certainement pas convenir. Cependant, cela s'ensuivrait évidemment de ce qu'ils disent touchant cette prétendue application qui se ferait aux hommes du bienfait de leur prétendue délivrance ou rédemption faite par leur Jésus-Christ. Car il est constant, et la droite raison nous fait clairement voir qu'un dieu qui serait infiniment bon, juste et miséricordieux, ne pourrait justement et bénignement exiger des hommes qui ne l'auraient pas offensé, que ce qu'ils seraient capables de faire pour lui rendre tous les honneurs et tous les devoirs qui lui seraient dus, comme, par exemple, de l'aimer, de l'adorer, de le craindre, de le servir, de vivre dans la vertu et d'obéir fidèlement à tous ses divins commandements.

Pareillement, la même droite raison nous fait clairement voir qu'il ne pourrait avec justice exiger des pécheurs qui l'auraient offensé, que tout ce qu'ils seraient capables de faire pour satisfaire à leurs péchés — comme, par exemple, de se convertir à lui de tout leur cœur, lui demander très humblement pardon de leurs fautes, être marris de les avoir commises, haïr et détester leurs vices et leurs péchés, les quitter entièrement et en faire dignement pénitence en la manière que Dieu pourrait leur prescrire — et c'est en effet tout ce que l'on prétend que Dieu demandait dans sa loi, comme il paraît par les témoignages même de cette loi, et par le témoignage de tous les prophètes.

Si donc, disait Moïse au peuple d'Israël, de la part de Dieu : « Si vous écoutez la voix du Seigneur votre Dieu, si vous l'aimez de tout votre cœur et de toute votre âme, et si vous observez fidèlement tous ses commandements, toutes ces bénédictions-ci viendront sur vous et vous accompagneront partout. Vous serez bénis dans vos villes et dans vos champs, bénis dans vos enfants et dans vos troupeaux, bénis dans les fruits de vos terres et de vos jardins, bénis dans tout ce que vous ferez et vous entreprendrez... etc. » (*Deutéronome* XXVIII-1 et XI-23 [66]). Et à l'égard des pécheurs qui l'auraient offensé, il ne leur demandait aussi dans cette loi ancienne — avant la venue de Jésus-Christ, et avant qu'il ait fait aucune prétendue satisfaction pour leurs péchés — il ne leur demandait dans cette loi, qui était néanmoins une loi de rigueur, il ne leur demandait, dis-je, que la conversion de leur cœur, qu'ils quittassent leurs vices et leurs péchés, qu'ils fassent justice et miséricorde à leur prochain et qu'ils observassent fidèlement tous les commandements, promettant, lui Dieu, de faire grâce et miséricorde à tous ceux qui se convertiraient à lui de tout leur cœur, qui quitteraient leurs vices et leurs péchés, qui feraient justice et miséricorde à leur prochain et qui

---

[66] [Meslier résume ici le sens de *Deutéronome* XXVIII-1 à 13 et XI-23.]

observeraient fidèlement tous ses commandements, *leur promettant même pour lors de ne plus se souvenir de leurs péchés et de les oublier entièrement*[67]. (*Ézéchiel* XVIII-22 [68]).

Voilà, suivant cette loi prétendue divine, tout ce que Dieu aurait pu exiger des hommes, avant la venue de Jésus-Christ et par conséquent avant sa prétendue délivrance, et avant qu'il ait fait aucune prétendue satisfaction pour leurs péchés, comme nos christicoles le prétendent. Si donc Dieu n'exigeait que cela des hommes avant la venue de Jésus-Christ et qu'il en exige encore autant ou même davantage depuis la venue de ce Christ, depuis qu'il aurait délivré les hommes de leurs péchés et qu'il les aurait rachetés, comme nos christicoles le prétendent — il est évident que cette prétendue rédemption et que cette prétendue satisfaction de Jésus-Christ ne déchargerait de rien les hommes envers Dieu, et ne les soulagerait de rien puisqu'ils ne devraient rien moins faire maintenant pour obtenir grâce et miséricorde que ce qu'ils auraient dû faire avant cette prétendue délivrance, et qu'avant cette prétendue délivrance ils auraient aussi facilement et peut-être même plus facilement qu'après, trouvé grâce et miséricorde.

Je dis qu'ils l'auraient peut-être trouvée *plus facilement avant qu'après*, parce qu'avant cette prétendue délivrance, Dieu ne demandait des pécheurs, comme je viens de dire, qu'une véritable conversion de leur cœur, avec la pratique des bonnes œuvres de justice et de miséricorde, et une fidèle obéissance à ses commandements ; au lieu que depuis cette prétendue délivrance du Christ, les pécheurs seraient obligés non seulement de faire ce qu'ils auraient dû faire auparavant, mais outre cela, seraient encore obligés, suivant les maximes du christianisme, de renoncer à eux-mêmes, de porter péniblement leur croix, d'aimer leurs ennemis, de pardonner les injures, de faire des grandes pénitences et des rigoureuses mortifications de leur chair, ce qu'ils n'auraient pas été obligés de faire avant la prétendue délivrance de leur Christ. Cela étant, il est évident que cette prétendue délivrance ne déchargerait de rien les hommes et ne les soulagerait en rien. Ainsi, il est évident qu'elle serait entièrement vaine et inutile, en quelque sens qu'on la puisse prendre.

[3°-][69] Il est dit que Jésus-Christ serait appelé *le Fils du Très Haut*, que Dieu lui donnerait le trône de David, son père, qu'il régnerait à jamais dans la maison de Jacob et que son règne n'aurait point de fin. (*Luc* I-32 [70]). Qu'il soit, si l'on veut, appelé *le Fils du Très Haut*, passe pour cela, puisque nos christicoles, au moins, le regardent effectivement comme le fils tout-puissant d'un dieu tout-puissant, quoiqu'il n'ait été d'ailleurs regardé dans son temps que comme un misérable fanatique. Mais que Dieu lui ait donné le trône de David et qu'il règne ou qu'il ait jamais régné dans la maison de Jacob — c'est-à-dire sur le peuple d'Israël, qui est ici entendu par *la maison de Jacob* — et que son règne ne doive jamais avoir de fin, c'est ce qui est évidemment faux ; car il est constant qu'il n'a jamais été sur le trône de David et qu'il n'a jamais régné sur le peuple juif, qui est le peuple d'Israël. Et maintenant nous voyons qu'il ne règne aucunement nulle part, à moins que l'on ne veuille prendre le culte et l'adoration que nos christicoles lui rendent pour une espèce de règne et le christianisme pour une espèce de royaume. Mais en ce sens, il n'y aurait point d'imposteurs qui ne pourraient se

---

67 [« *Omnium iniquitatum eius, quas operatus est, non recordabor.* »]

68 [« Je ne me souviendrai plus de toutes les iniquités que [l'impie] avait commises. »]

69 [Meslier redouble le 2°. Nous remplaçons par 3°, etc., pour maintenir une suite.]

70 [Référence exacte.]

flatter de régner d'une semblable manière si l'on voulait ajouter foi à leurs impostures et les adorer comme des divinités.

D'ailleurs, la promesse ou la prétendue prophétie de l'ange dit clairement et expressément que Dieu donnerait à ce Jésus-Christ le trône de David, son père, et qu'il régnerait à jamais dans la maison de Jacob. Or, le christianisme n'est pas le trône de David, et n'a jamais été le trône de David. Pareillement, le peuple chrétien n'est point la maison de Jacob et n'a jamais été la maison de Jacob. Et ainsi, Jésus-Christ n'ayant jamais eu le trône de David et n'ayant jamais régné, si ce n'est imaginairement, dans la maison de Jacob, il est évident que cette promesse et que cette prétendue prophétie se trouve entièrement fausse.

[4°]- Il est dit que Jésus-Christ serait « comme une lumière qui éclairerait les nations » et qu'il serait « la gloire du peuple d'Israël », c'est-à-dire du peuple juif. (*Luc* II-32 [71]). Cette promesse ou cette prophétie est encore absolument fausse, puisqu'il n'apparut dans sa personne que comme un objet de mépris et que sa doctrine, sa vie et sa mort, n'ont passé que pour une folie devant les nations, et comme un sujet de scandale devant les Juifs. Et si maintenant il est en honneur et en gloire parmi les chrétiens qui l'adorent et qui le révèrent, ce n'est point par persuasion ni par la lumière de sa doctrine, ni par connaissance de vérité que cela se fait, mais plutôt par séduction de fausseté et par opiniâtreté, comme cela se fait dans toutes les autres religions. Et pour preuve de cela est que, suivant la susdite promesse ou prophétie, il aurait dû également être la gloire du peuple d'Israël, comme la gloire ou la lumière des nations, qui sont maintenant le peuple chrétien. Mais au lieu d'être la gloire du peuple d'Israël, comme il a été prédit et promis, nous voyons manifestement qu'il ferait plutôt sa honte et sa confusion — ce qui fait manifestement voir la fausseté de la susdite promesse ou prophétie.

[5°]- Il est dit que « Jésus commença à prêcher et à dire : faites pénitence, parce que le royaume du ciel est proche. » (*Matthieu* IV-17 [72]). Si ce prétendu royaume du ciel eût été véritablement proche comme il le disait, il y a longtemps qu'il aurait dû paraître et qu'il aurait dû être arrivé. Car depuis près de deux mille ans qu'il est promis et qu'il est prédit devoir bientôt arriver, si la promesse et la prédiction eussent été véritables, il y a longtemps que l'on en aurait vu l'accomplissement. Mais comme depuis tant de temps on en n'a vu et que l'on n'en voit encore maintenant aucune apparence, c'est une preuve manifeste de la fausseté de la promesse et de la prédiction, et il faut être merveilleusement séduits et abusés, aveugles et crédules, pour croire encore que ce prétendu royaume devrait arriver.

Dire, comme font quelques-uns de nos christicoles, que ce royaume du ciel dont Jésus-Christ parle n'est autre chose que sa doctrine et la police, ou gouvernement de son Église, qui conduisent véritablement les âmes au royaume du ciel, c'est une pure illusion puisqu'il n'y aurait point de peuples qui ne pourraient, de même, appeler leur religion leur police, et leur gouvernement un royaume du ciel, et qu'il n'y aurait point d'imposteurs qui ne pourraient semblablement promettre la venue d'un tel royaume du ciel. Mais si l'on savait qu'ils n'entendaient rien autre chose que cela par leur prétendu royaume du ciel, on ne ferait certainement pas grand cas de leurs promesses ni de leurs prétendus royaumes — qui ne seraient bien certainement regardés que comme des royaumes purement imaginaires.

---

[71] [Référence exacte.]
[72] [Référence exacte.]

[6°]- Jésus-Christ disait lui-même qu'il ne fallait pas s'inquiéter ni se mettre en peine pour le boire ni pour le manger, ni pour les vêtements dont on aurait besoin dans la vie, mais qu'il faut sur cela se reposer entièrement sur la providence de son père céleste, qui nourrit, dit-il, les oiseaux du ciel, quoiqu'ils ne sèment point et qu'ils ne fassent point de greniers, qui revêt les fleurs et les lis des champs quoiqu'ils ne travaillent point et qu'ils ne filent point, assurant ses disciples que si le père céleste a tant de soin des oiseaux du ciel et des fleurs des champs, qu'il aura à plus forte raison beaucoup plus de soin des hommes et qu'il ne les laissera manquer de rien, pourvu qu'ils cherchent premièrement, comme il dit, le royaume du ciel et sa justice. (*Matthieu* VI-25 [73]).

Il ferait certainement beau de voir les hommes se fier à une telle promesse que celle-là ! Que deviendraient-ils s'ils étaient seulement un an ou deux sans travailler ? Sans labourer ? Sans semer ? Sans moissonner ? Et sans faire de greniers ? Pour imiter en cela les oiseaux du ciel ? Ils auraient beau ensuite faire les dévots et à chercher pieusement ce prétendu royaume du ciel et sa justice ! Le père céleste pourvoirait-il pour cela plus particulièrement à leurs besoins ? Viendrait-il leur apporter miraculeusement à boire et à manger lorsqu'ils auraient faim et qu'ils auraient soif ? Et viendrait-il leur apporter miraculeusement des linges et des habits pour se vêtir lorsqu'ils en auraient besoin ? Ils auraient beau invoquer et réclamer leur père céleste, quand ils crieraient pour lors aussi fort et aussi longtemps que faisaient les prophètes de Baal quand ils invoquaient le secours et l'assistance de leur dieu, il ne serait certainement pas moins sourd à leurs clameurs que le fut ce dieu aux clameurs de ses prophètes. (*Rois* I-XVIII-26 [74]). Ce pourquoi aussi l'on ne voit point de peuples assez sots — et non pas même parmi nos christicoles — on n'en voit pas, dis-je, d'assez sots pour vouloir se fier à une telle promesse ; et s'il y a parmi les peuples chrétiens ou autres quelques particuliers, quelques familles ou même quelques communautés de prêtres, de moines ou de moinesses, qui ne travaillent point et qui ne s'occupent qu'au vain culte et service de leurs fausses divinités, c'est qu'ils savent bien qu'il y en a d'autres qui travaillent plus utilement pour eux — sans quoi il faudrait bien qu'ils missent la main à l'œuvre, comme les autres.

[7°]- Jésus-Christ disait qu'il n'y avait qu'à demander et qu'on recevrait, qu'il n'y avait qu'à chercher et qu'on trouverait, et il assurait que tout ce qu'on demanderait à Dieu en son nom, qu'on l'obtiendrait, et que si l'on avait seulement la grandeur ou la grosseur d'un grain de sénevé de foi, que l'on ferait par une seule parole transporter les montagnes d'un lieu à un autre. (*Matthieu* VII-7 ; *Marc* XI-24 ; *Luc* XI-9 ; *Jean* XIV-13, [14] ; *Matthieu* XVII-19 ; *Luc* XVII-6 [75]). Si cette promesse était véritable ou qu'elle dût véritablement avoir son effet, personne — et particulièrement personne d'entre nos christicoles — ne devrait jamais manquer de rien de ce qui lui serait nécessaire : il n'aurait qu'à demander et il recevrait, il n'aurait qu'à chercher et il trouverait. Pareillement, rien ne devrait être impossible à nos christicoles puisqu'ils ont la foi à leur Christ. Cependant, on ne voit aucun effet de ces belles promesses-là ; au contraire, on voit tous les jours parmi eux une infinité de pauvres malheureux, de pauvres nécessiteux qui sont dans l'indigence de tout, qui demandent et qui ne reçoivent rien, qui cherchent et qui ne trouvent rien. On voit même que toute l'Église

73 [Meslier résume *Matthieu* VI-25 à 33.]
74 [Il s'agit en fait de *Rois* III-XVIII-26.]
75 [Meslier indique bien le sens de tous ces versets. Le grain de sénevé appartient à Matthieu XVII-19 et *Luc* XVII-6.]

chrétienne s'empresse à demander à Dieu, par des prières publiques et souvent réitérées, plusieurs choses qu'elle n'a pu encore obtenir. Il y a mille ans et plus qu'elle demande à Dieu par des prières publiques et particulières, l'extirpation, par exemple des hérésies, la conversion des infidèles et de tous les pécheurs, la santé du corps et de l'âme pour tous ses enfants, l'union et la paix entre tous les fidèles, l'esprit d'obéissance à ses divins commandements pour le servir toujours avec crainte et avec amour, l'esprit de sagesse pour choisir en toutes choses ce qui serait le meilleur et le plus salutaire, et pour rejeter tout ce qui serait contraire à sa gloire et au salut de l'âme ; elle demande et elle fait demander à tous ses enfants que la volonté de Dieu soit faite, en la terre comme au ciel : « *Donne-nous la sagesse dans ce même Esprit. Accorde à ton peuple d'éviter les pièges du démon. Accorde à tes peuples d'aimer ce que tu prescris, de désirer ce que tu promets. Augmente en nous la foi, l'espérance et la charité. Fais, Seigneur, que nous ayons toujours la crainte et l'amour de ton saint nom. Nous te supplions de nous inspirer des pensées droites et de nous les faire accomplir sous ta direction*[76]. » Et plusieurs autres choses semblables, choses que l'Église chrétienne demande tous les jours à Dieu par des prières particulières et publiques; cependant elle n'obtient pas ce qu'elle demande : les hérésies subsistent toujours, et multiplient même plutôt que de diminuer ; il y a toujours une infinité de méchants pécheurs et d'infidèles qui ne se convertissent point, et toujours une infinité de gens qui sont misérablement affligés des maladies du corps et de l'esprit ; la discorde continue toujours à troubler et à diviser misérablement les hommes ; et enfin, l'esprit de sagesse ne les conduit guère à leur véritable bien et leur inspire encore moins la crainte et l'amour de Dieu — de sorte qu'il ne paraît guère que la volonté de Dieu se fasse en Terre comme ils s'imaginent qu'elle se fait dans le ciel ; et ainsi l'Église même — et toute l'Église chrétienne, catholique et romaine, qui se qualifie d'*épouse bien-aimée de son Dieu et de son Christ* — n'obtient pas elle-même ce qu'elle demande tous les jours si instamment à Dieu, quoiqu'elle lui fasse toutes ses demandes et prières au nom de son Seigneur et de son divin Sauveur Jésus-Christ — qui a promis que l'on obtiendrait infailliblement tout ce qu'on demanderait à Dieu en son nom. Ce qui fait voir évidemment la fausseté de cette promesse. Ainsi, c'est bien en vain que nos christicoles disent tant de beaux *prions ensemble*[77], et tant de *par notre Seigneur Jésus Christ*[78], *etc.* C'est bien en vain qu'ils demandent tant en son nom, et c'est bien en vain qu'ils finissent toujours par ce beau refrain toutes leurs prières et oraisons.

Qui est-ce encore, par exemple, de nos christicoles, et même des plus zélés, des plus religieux et des plus qualifiés d'entre eux, qui, en commandant aux montagnes de se transporter d'un lieu en un autre ou en commandant à des arbres de s'arracher et de s'aller jeter et planter dans la mer, oserait s'assurer de faire voir l'effet et l'accomplissement de son commandement ? Il n'y a certainement personne de bon sens qui voudrait l'entreprendre. Cependant, leur Dieu et leur tout-puissant divin Christ leur a dit positivement que tout ce qu'ils demanderaient en son nom, qu'ils l'obtiendraient, et il leur a dit positivement aussi que s'ils avaient seulement la grandeur d'un grain de sènevé de foi, que rien ne leur serait impossible, que s'ils disaient à une montagne : ôte-toi de là, et va-t-

---

76 [« *Da nobis in eodem spiritu recte sapere ; da populo tuo diabolica vitare contagia. Da populis tuis id amare quod praecipis, id desiderare quod promittis. Da nobis fidei, spei, et charitatis augmentum. Sancti nominis tui, Domine, timorem et amorem fac nos habere perpetuum. Largire supplicibus tuis ut cogitemus, te inspirante, quae recta sunt ; et te gubernante eadem faciamus...* » Montage d'extraits de prières du *Missel.*]

77 [« *Oremus.* »]

78 [« *Per dominum nostrum Jesum Christum.* »]

en là ! — qu'elle s'ôterait et qu'elle irait où ils lui commanderaient d'aller ; et que s'ils disaient à un arbre : arrache-toi, et va-t-en te planter dans la mer ! — qu'il leur obéirait. Pareillement, il leur a dit que ceux qui croiraient en lui chasseraient les démons en son nom, qu'ils parleraient diverses langues à eux inconnues, qu'ils toucheraient les serpents sans danger, qu'ils boiraient du poison sans se faire aucun mal et qu'ils rendraient la santé aux malades en leur imposant seulement les mains... C'est à faire à nos christicoles à faire voir la vérité de ces belles promesses, c'est à faire à eux à faire voir qu'ils ont de la foi et qu'ils croient véritablement à leur Christ, car s'ils ont tant soit peu de foi, rien ne doit leur être impossible. Et ainsi, ils pourront non seulement transporter les arbres et les montagnes, mais aussi chasser les démons, parler diverses langues à eux inconnues, toucher les serpents sans danger, boire du poison sans se faire aucun mal et guérir les malades en leur imposant seulement les mains ; et en faisant toutes ces merveilles, ils donneraient une preuve certaine de la vérité de leur foi et de la vérité des promesses de leur Christ.

Mais aussi, s'ils ne peuvent faire ces merveilles, c'est une preuve assurée qu'ils manquent de foi et qu'ils ne croient point ou que les susdites promesses de leur Christ sont fausses et trompeuses. Si c'est qu'ils manquent de foi, pourquoi ne l'ont-ils pas, cette foi ? Et pourquoi ne croient-ils pas, ces maladroits-là ? Puisqu'il leur serait si glorieux et si avantageux de croire et de faire de si grandes et si admirables choses ? Mais s'ils prétendent avoir la foi et qu'ils ne puissent néanmoins faire les susdites merveilles, il faut nécessairement qu'ils reconnaissent la vanité et la fausseté des susdites promesses, et qu'ils se tiennent eux-mêmes pour dupes. Si Mahomet, par exemple, ou quelque autre semblable imposteur, eût fait de semblables promesses à ses sectateurs et qu'ils ne pussent en montrer aucun effet non plus que nos christicoles, ils ne manqueraient pas, nos christicoles, de crier : « Ah ! le fourbe ! Ah ! l'imposteur ! Ah ! les fous de croire un tel imposteur ! »

Les voilà eux-mêmes dans le cas (il y a longtemps qu'ils y sont) ; encore ne sauraient-ils ou ne veulent-ils pas reconnaître ni avouer leur erreur et leur aveuglement, et comme ils sont ingénieux à se tromper eux-mêmes et qu'ils se plaisent même à s'entretenir et à se confirmer eux-mêmes dans leurs erreurs, ils disent pour raison que les susdites promesses ont eu leur effet et leur accomplissement *dans le commencement du christianisme*, étant pour lors nécessaire, disent-ils, qu'il y ait des miracles pour convaincre les infidèles et les incrédules de la vérité de la religion chrétienne, mais que depuis que leur religion est suffisamment établie, les susdits miracles n'ayant plus été nécessaires, il n'a par conséquent aussi plus été besoin que Dieu laissât à ses fidèles croyants la puissance de faire des miracles. Ce qui n'empêche pas, suivant ce qu'ils prétendent, que les susdites promesses ne soient très véritables puisqu'elles auraient eu suffisamment autrefois leur accomplissement.

Mais :

Que savent-ils si elles ont jamais eu leur accomplissement ? Ils veulent bien peut-être le croire ainsi, mais ils n'en sauraient produire aucun témoignage assuré, comme je l'ai ci-devant démontré. D'ailleurs, celui qui a fait les dites promesses ne les a pas restreints seulement pour un certain temps ni seulement pour certains lieux, ni pour certaines personnes en particulier, mais il les a faites générales et sans restrictions de temps, ni de lieux, ni de personnes en particulier. « La foi de ceux qui croiront, *dit-il*, sera suivie de tous ces miracles-ci : ils chasseront les démons en mon nom, ils parleront diverses langues, ils toucheront

les serpents sans danger, s'ils boivent du poison il ne leur fera aucun mal, ils guériront les malades en leur imposant seulement les mains. » (*Marc* XVI-17, [18][79]). Et, parlant de la prière, il dit positivement qu'il fera tout ce que l'on demandera en son nom, à son Père : « Si deux d'entre vous, *dit-il*, s'accordent sur la Terre, quoi que ce soit qu'ils demandent, ils l'obtiendront. (*Matthieu* XVIII-19 [80]). - « Quiconque demande reçoit, *dit-il encore* ; que si vous autres, *ajoute-t-il*, tous méchants que vous êtes, savez néanmoins bien donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père céleste qui est dans le ciel donnera-t-il un bon esprit à ceux qui le lui demanderont. » (*Luc* XI-13 [81]). Et à l'égard du transport des montagnes, il dit positivement que « quiconque dira à une montagne : ôte-toi de là et te jette dans la mer ! — pourvu qu'il n'hésite point dans son cœur mais qu'il croie que tout ce qu'il commandera sera fait, il lui sera accordé, et que quoi que ce soit que l'on demande dans la prière avec foi, qu'on l'obtiendra. » (*Matthieu* XI-23, 24 [82]).

Voilà des promesses qui sont bien expresses et qui sont tout à fait générales. Il est évident qu'elles sont sans restriction de temps ni de lieux, ni de personnes : elles requièrent seulement qu'on ait la foi ; pour être donc véritables, il faut qu'elles soient véritables dans toute leur étendue, c'est-à-dire véritables sans aucune restriction de temps ni de lieux ni de personnes ; et par conséquent, pour être véritables, il faut qu'elles aient leur effet et leur accomplissement à l'égard de tous ceux et celles qui auraient la foi et qui demanderaient au nom de Jésus-Christ. Et comme il est évident qu'elles n'ont maintenant leur effet nulle part, et que personne n'oserait même s'engager d'en faire voir l'effet qu'à sa honte et à sa confusion — il est évident aussi qu'elles sont fausses, et très fausses.

[8°-] Jésus-Christ dit à ses disciples qu'il leur donnerait les clefs du royaume des cieux et que tout ce qu'ils lieraient sur la Terre serait lié dans le ciel. (*Matthieu* XVI-19 [83]). Comme personne ne saurait monter ni aller au ciel pour voir ce qui s'y fait, et que ces prétendues clefs du royaume des cieux, et cette prétendue puissance de lier ou de délier dont parle Jésus-Christ ne sont que des clefs imaginaires, une puissance imaginaire ou une puissance spirituelle, comme disent nos christicoles — il n'y a point d'imposteurs ni de fanatiques qui ne pourraient facilement faire de telles promesses, mais il est facile aussi d'en découvrir la vanité, comme aussi la vanité de ces autres promesses-ci que le même Jésus-Christ faisait à ses disciples : de les faire boire et manger à sa table lorsqu'il serait dans son royaume, de les faire asseoir sur douze trônes pour juger les douze tribus d'Israël (*Luc* XXII-30 [84]), et qu'il promettait à tous ceux qui quitteraient pour l'amour de lui leurs pères, mères, frères, sœurs, femmes, enfants, maisons, terres et autres héritages, de leur en donner cent fois autant dans ce monde-ci, et la vie éternelle en l'autre (*Matthieu* XIX-29 [85]), promettant pareillement la vie éternelle à tous ceux qui garderaient sa parole (*Jean* VIII-51[86]) ou qui mangeraient, comme il disait, sa chair et qui boiraient son sang, et qu'il

---

79 [Référence exacte.]
80 [Référence exacte.]
81 [Référence exacte.]
82 [Citation exacte mais il s'agit de *Matthieu* XXI-21, 22.]
83 [« Et je vous donnerai les clés du royaume des cieux ; et tout ce que vous lierez sur la Terre sera aussi lié dans les cieux, et tout ce que vous délierez sur la Terre sera aussi délié dans les cieux. »]
84 [« Afin que vous mangiez et buviez à table dans mon royaume et que vous soyez assis sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël. »]
85 [Référence exacte.]
86 [« En vérité, je vous le dis : si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais. »]

les ressusciterait au dernier jour... etc. (*Jean* VI-55 [87]). Comme il remet l'accomplissement de toutes ces belles promesses-là à un temps indéterminé, qui est long à venir, et au temps d'une prétendue nouvelle régénération qui bien certainement ne viendra jamais, il n'y a point d'imposteur, comme j'ai déjà dit, ni de fanatiques qui ne puisse facilement faire de semblables promesses ; mais il est facile aussi par là d'en voir la vanité et la fausseté puisqu'elles se détruisent assez d'elles-mêmes.

[9°-] Jésus-Christ dit à ses disciples qu'il fondait son Église sur la pierre, qu'elle subsisterait toujours et que « les portes de l'Enfer ne prévaudraient jamais contre elle ». (*Matthieu* XVI-18 [88]). Si par ces paroles il entend que sa secte subsistera toujours et qu'elle ne sera jamais détruite, c'est ce que l'on verra dans la suite du temps ; car quoiqu'il y ait déjà longtemps qu'elle subsiste, ce n'est pas néanmoins une preuve assurée qu'elle subsistera toujours : les hommes ne seront pas sans doute toujours si sots et si aveugles qu'ils sont au sujet de la religion, ils ouvriront peut-être quelque jour les yeux et reconnaîtront peut-être tard que ce fut leurs erreurs. Et si cela arrive, ce sera pour lors qu'ils rejetteront avec mépris et avec indignation tout ce qu'ils auront si follement révéré et adoré, et pour lors toutes ces sectes d'erreurs et d'impostures prendront honteusement fin. Mais si par ces paroles Jésus-Christ entend seulement dire qu'il aurait fondé et établi une secte ou société de sectateurs qui ne tomberait jamais dans l'erreur ni dans le vice, ces paroles sont absolument fausses puisqu'il n'y a dans le christianisme aucune secte ni aucune société et église qui ne soit pleine d'erreurs et de vices, et principalement la secte ou société de l'Église romaine, quoiqu'elle se dise être la plus pure et la plus sainte de toutes.

Il y a longtemps qu'elle est tombée dans l'erreur ! Que dis-je, tombée dans l'erreur ! Elle y est née, elle y a été engendrée et formée, et elle est maintenant même dans des erreurs qui sont manifestement contre l'intention et contre les sentiments de la doctrine de son fondateur, puisqu'elle a, contre son intention et contre son dessein, aboli la loi des Juifs, qu'il approuvait, et qu'il était venu, disait-il lui-même, pour l'accomplir et non pour la détruire ; et qu'elle est tombée dans les erreurs et dans les idolâtries du paganisme, ou semblables à celles du paganisme, comme il se voit manifestement par le culte idolâtrique qu'elle rend à son Dieu de pâte, à ses saints, à leurs images et à leurs reliques.

Voici comme un savant et judicieux auteur (*L'Espion turc*, tome VI, lettre 6) parle de ceci : « Jésus, fils de Marie, était, *disait-il*, descendu d'Abraham et de Jacob. Il fut élevé dans la loi de Moïse, qu'il ne viola jamais. Ne vous imaginez pas, *disait-il à ses disciples*, que je sois venu pour ruiner la loi de Moïse ; je suis venu au contraire pour la perfectionner et pour l'accomplir. » (*Matthieu* V-17 [89]). Ses apôtres ont fait la même chose ; et en toutes choses ils ont été de rigides observateurs des préceptes établis. Les premiers chrétiens en ont usé de même. Ils ont même observé le sabbat des Juifs, sans compter le premier jour de la semaine, assigné pour célébrer publiquement leurs mystères ; ils s'abstenaient de sang et de choses étouffées, des viandes souillées et de celles que l'on sacrifiait aux idoles. C'est ce qui fut déterminé et arrêté dans leur premier concile qu'ils tinrent à Jérusalem, où le premier apôtre de Jésus-Christ, nommé Pierre, présida : « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous, *dirent-ils en parlant à ceux de*

---

87 [« Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. »]

88 [Référence exacte.]

89 [Référence exacte.]

leur secte, de ne vous imposer aucun autre fardeau que ces choses qui sont nécessaires, | à savoir que vous vous absteniez des viandes immolées aux idoles, du sang des animaux, des bêtes étouffées et de la fornication, desquelles choses vous ferez bien de vous garder. (*Actes des apôtres* XV-[28,] 29 [90]).

» Ils n'avaient dans leurs églises, ni images, ni peintures, ni chapelets, ni oratoires ; enfin ils observaient toutes les purifications nécessaires et adoraient tous un seul Dieu. C'est aujourd'hui toute autre chose, et l'Église romaine suit des maximes toutes contraires : elle donne le démenti à la déclaration formelle du Christ et dit positivement qu'il est venu pour abolir la loi et pour mettre tout le monde en liberté, que nous pouvons aujourd'hui manger et nous régaler du sang des bêtes égorgées avec la même liberté que nous le pouvons faire du lait des bêtes vivantes, et manger de la chair de pourceau et d'autres viandes abominables, et n'être pas plus criminels que si nous mangions des agneaux et autres bêtes nettes permises par la loi de Dieu. Comment cela se peut-il s'accorder, ou comment un homme raisonnable peut-il y ajouter foi ? Il n'est pas surprenant qu'il y ait dans le monde tant de libertins et d'athées, puisque le christianisme n'est qu'un tissu de contradictions palpables ; tu répondras à cela, *dit ce même auteur à celui à qui il écrivait*, ce que les théologiens répondent d'ordinaire : que durant les premiers temps, les apôtres et les autres chrétiens observaient la loi de Moïse, de peur de scandaliser les Juifs qui avaient embrassé la foi chrétienne et qui auraient trouvé mauvais s'ils avaient vu qu'on se fût éloigné des institutions des Anciens et des statuts de la maison de Jacob ; mais qu'après que l'Évangile eut été prêché par toute la terre et qu'un grand nombre de païens furent entrés dans l'Église, on jugea qu'il n'était plus nécessaire de scandaliser tous les autres chrétiens pour une nation aussi contemptible que la juive, et de leur imposer un joug qu'ils n'étaient pas accoutumés de porter et qui aurait pu les obliger à abandonner le christianisme même, plutôt que de se soumettre à un fardeau si insupportable que celui-là.

» L'Église donc, pour faciliter autant qu'il lui était possible la conversion de l'Empire romain, qui comprenait la plus grande partie de la Terre, accommoda ses lois, ses préceptes, ses mœurs et les cérémonies de la religion à l'esprit et à la mode de ce temps-là ; et comme les païens mangeaient indifféremment de tout, on leur fit entendre que cela était conforme à la volonté de Jésus-Christ, qui était venu délivrer les hommes de l'esclavage et de la servitude des superstitions mosaïques. Ce fut par la même condescendance qu'on introduisit dans l'Église l'usage des images et des peintures ; les habits sacerdotaux, les ornements des autels, les cierges, les lampes, l'encens, les pots à fleurs et autres religieuses gentillesses ne s'établirent que sur les modèles qu'on reçut des prêtres de Jupiter, d'Apollon, de Vénus, de Diane et des autres divinités païennes. De là vint que les fêtes des dieux et des déesses furent changées en fêtes des saints et des saintes, que les temples auparavant consacrés au soleil, à la lune et aux étoiles, furent dédiés de nouveau aux apôtres et aux martyrs ; le Panthéon même, ou temple de tous les dieux, qui était à Rome, fut par succession de temps et par l'adresse des prêtres, changé en une église qui est consacrée à tous les saints. Il semblait, en un mot, que le christianisme n'était en toutes choses que le paganisme déguisé ; encore fallait-il croire que c'était une fraude pieuse d'attirer bon gré ou mal gré dans le sein de l'Église tant de millions de pécheurs... En quoi on peut véritablement dire que l'Église romaine a bien autant paganisé de chrétiens qu'elle aurait christianisé de païens.

---

90 [Référence exacte.]

» L'Église éthiopienne, *continue cet auteur*, est un témoin vivant contre elle, *c'est-à-dire contre l'Église romaine*, car les chrétiens d'Éthiopie ont observé de toute ancienneté, et même du temps des apôtres, cette partie de la loi mosaïque qui regarde la pureté ou l'impureté, et qui prescrit le choix que nous devons faire des viandes dont il est permis de manger, défendant celles qui sont défendues par cette loi de Moïse. De là vient qu'il y a dans ce pays-là plus de Juifs convertis à la foi chrétienne que dans tout le reste du monde ; les chrétiens d'Orient sont, ce me semble, moins condamnables que les chrétiens romains, car quoiqu'ils n'observent pas si ponctuellement que ceux d'Éthiopie les lois de la pureté et de l'impureté des viandes et des liqueurs, ils ne mangent cependant point de sang ni d'aucune chose étouffée ; leurs ecclésiastiques s'abstiennent de toute sorte de chair durant tout le cours de leur vie et observent quantité de purifications et autres douces manières de vivre. Mais les chrétiens romains se plongent comme des pourceaux dans toutes sortes d'ordures, et ne laissent pas de se persuader qu'ils sont les seuls vrais catholiques, les seuls élus de Dieu et le seul peuple de la terre qui soit dans le véritable chemin du salut. Je ne sais quel jugement faire de cela, et il n'y a aucune espérance de voir les Juifs se convertir, que ces achoppements-là ne soient ôtés. Qui ne rirait, *dit ce même auteur*, de voir la sottise des hommes, de rendre des honneurs divins à un épouvantail de jardin, à un arbre, à un pourceau, à un chien, à un chat, à un serpent ou à la première chose que l'on voit le matin, comme font les Lapons et tant d'autres idolâtres. Mais, d'un autre côté, qui pourrait s'empêcher de pleurer de voir des gens qui font profession de croire à la loi de Moïse et à celle du Messie, qui ont tous deux prêché l'unité d'un Dieu, des gens qui se vantent d'avoir la plus pure et la plus sainte religion du monde, qui sont les chrétiens romains — qui pourrait, dis-je, s'empêcher de pleurer de voir ces gens-là adorer le bois et la pierre, des peintures et des images, des clous, des haillons, des os, des cheveux, des morceaux de vieux bois, et en général tout ce que les prêtres artificieux leur proposent comme digne de leurs adorations. » Toutes ces erreurs et tous ces abus-là se voient manifestement dans l'Église romaine : ils sont entièrement contraires à la première institution de la religion chrétienne et contraires à l'institution même de Jésus-Christ, son premier fondateur, de sorte que si c'est par rapport aux vices ou par rapport aux erreurs et aux abus qu'il a dit que les portes de l'Enfer ne prévaudraient point contre son Église ou contre ce qu'il établissait, sa promesse se trouve manifestement fausse dans l'Église romaine puisqu'elle enseigne plusieurs erreurs et plusieurs abus qu'il aurait condamnés lui-même. Et présentement encore, il est facile de voir que cette Église n'est pas infaillible dans sa doctrine, comme elle se vante de l'être, puisqu'elle condamne maintenant par sa constitution *Unigenitus* — qu'elle reçoit et qu'elle oblige de recevoir partout[91] — la doctrine qu'elle avait ci-devant

[91] [Note tirée du site de la *Société de Port-Royal* (http://site.voila.fr/portroyal) : « Cette bulle du pape Clément XI, fulminée le 8 septembre 1713 à la demande de Louis XIV, condamnait 101 propositions tirées de l'ouvrage de Pasquier Quesnel, ami et héritier d'Antoine Arnauld, *Le Nouveau Testament en français avec des Réflexions morales*. On trouvait non seulement dans cet ouvrage des thèmes récurrents chez les théologiens jansénistes, mais on pouvait également noter le développement d'idées gallicanes et richéristes (le richérisme est une aspiration à une hiérarchie moins tranchée au sein de l'Église, notamment entre évêques et curés). Maladroitement formulée, la bulle *Unigenitus* ulcéra non seulement une partie du clergé français qui y vit une remise en cause des privilèges de l'Église de France, mais également le milieu parlementaire. Elle permit au jansénisme moribond de trouver un second souffle et lui redonna vigueur au moins jusqu'à la Révolution. Malgré les interventions souvent peu habiles des autorités civiles et ecclésiastiques pour mettre fin à la querelle de l'*Unigenitus*, celle-ci resta longtemps vivace et l'on peut considérer qu'il s'agit là du premier grand mouvement d'opinion publique en France. »]

reçue, qu'elle avait ci-devant établie dans ses conciles, dans ses décrets, et qui est formellement contenue dans ses prétendus saints et sacrés livres.

[10°-] Jésus-Christ a dit : « Voici l'heure qui vient, que tous ceux qui sont dans le tombeau entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'entendront auront la vie. » (*Jean* VI-40 [92]). Il y a près de deux mille ans que cela a été dit, et par conséquent, il y a près de deux mille ans que cette heure aurait dû venir ; cependant, on ne l'a pas encore vue, et on ne la voit pas encore venir, cette heure ! C'était donc bien faussement qu'il disait « voici l'heure qui vient », puisque cette heure n'est pas encore venue et qu'il n'y a pas même encore d'apparence qu'elle dût bientôt venir — ni même qu'elle dût jamais venir.

[11°-] Jésus-Christ disait à ses disciples qu'ils n'avaient que faire de se mettre en peine de ce qu'ils diraient ni de ce qu'ils répondraient lorsqu'ils seraient menés devant les juges et devant les gouverneurs, ou même devant les rois, parce qu'il leur donnerait pour lors, disait-il, une sagesse et des paroles auxquelles leurs ennemis ne pourraient résister ni contredire. (*Matthieu* X-19 [93], *Luc* XII-11, [12][94]).

Si cette promesse eût véritablement eu son effet, ils auraient facilement convaincu par leur sagesse et par la force de leurs raisons et de leurs discours tous ceux qui auraient voulu s'opposer à eux. Or, on ne voit nullement qu'ils aient jamais convaincu par raison aucun de leurs ennemis ni aucun infidèle, comme on ne voit nulle part, ni dans leurs discours, ni dans leurs écrits, aucune marque de cette prétendue sagesse divine, ni même aucune force de raison capable de convaincre ni même capable de persuader aucune personne sage et éclairée. Au contraire, on voit qu'ils ont toujours été confondus eux-mêmes et qu'ils ont toujours été regardés avec indignation et mépris comme des misérables fanatiques ; ce pourquoi aussi ils étaient persécutés partout, comme on le voit par toutes les histoires de ce temps-là.

[12°-] Ce même Jésus-Christ disait à ses apôtres et à ses disciples qu'il était la lumière du monde qui éclairait tout homme qui vient au monde, et que celui qui le suivrait ne marcherait point dans les ténèbres. (*Jean* VIII-12 [95]). On ne voit cependant point d'autre lumière qui éclaire tous les hommes, que celle du soleil — encore ne saurait-elle éclairer les aveugles... Il est dit dans *saint Jean* qu'il donnerait à tous ceux qui croiraient en lui le pouvoir de devenir les enfants de Dieu, qui ne sont point nés, dit-il, de la volonté de la chair ni du sang, ni de la volonté de l'homme, mais qui sont nés de Dieu. Où sont-ils, ces divins enfants de Dieu ? Et qui sont nés de Dieu d'une si divine manière et sans la coopération de la chair ni du sang ? Sans la coopération de la volonté de l'homme ? On n'en voit certainement point d'autres que ceux qui viennent par la voie naturelle de la chair et du sang — et par la coopération de l'homme.

[13°-] Jésus-Christ disait qu'il était la voie, la vérité et la vie, qu'il était la résurrection même, que celui qui croirait en lui vivrait, quoiqu'il soit mort, et que quiconque vivrait et croirait en lui ne mourrait jamais. (*Jean* XI-25 [96]). De même aussi il disait que si quelqu'un gardait sa parole, qu'il ne mourrait jamais (*Jean* VIII-51 [97]). Si cela est, il n'y a donc personne qui ait encore gardé sa parole ni qui

---

92 [Référence exacte.]
93 [Références exactes.]
94 [Référence exacte.]
95 [« Je suis la lumière du monde. Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres mais il aura les lumières de la vie. »]
96 [« Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, quand il sera mort, vivra. »]
97 [« En vérité, je vous le dis : si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais. »]

ait véritablement cru en lui, et non pas même ses plus fidèles disciples, puisqu'il n'y en a aucun de ce temps ni de tous les siècles suivants qui ne soient morts, et que nous voyons encore tous les jours mourir les hommes qui font profession de croire en lui et d'observer sa parole, sans qu'aucun d'eux ne puisse échapper ou éviter la mort. Mais comment aurait-il pu empêcher aucun homme de mourir, puisqu'il n'a pu lui-même se conserver en vie ni éviter la mort ? Où est donc la vérité de toutes ces belles promesses ? Qui ne rirait de les entendre et d'en voir si peu d'effet ? Si l'on ne peut en montrer la vérité, il faut conclure qu'elles sont absolument fausses et tout à fait ridicules.

Dire que ces paroles et que ces sortes de promesses doivent s'entendre dans un sens spirituel, et qu'elles sont véritables dans ce sens spirituel quoiqu'elles ne le soient pas dans le sens naturel et littéral des paroles mêmes, c'est une pure illusion puisque ce prétendu sens spirituel n'est qu'un sens forgé et un sens imaginaire que l'on peut appliquer et tourner comme on veut à toutes sortes de sujets, comme le soulier de Théramène qui convenait à tous pieds, n'y ayant aucunes promesses ou propositions, si fausses, si absurdes et si ridicules qu'elles puissent être, auxquelles on ne puisse donner quelque sens spirituel, allégorique et figuré, si l'on voulait seulement y faire trouver quelques vérités spirituelles et imaginaires, comme sont celles que nos christicoles prétendent trouver et faire trouver dans les paroles et dans les promesses de leur divin Christ. Si bien que le sens spirituel qu'ils leur donnent n'étant qu'un sens imaginaire, les vérités aussi qu'ils prétendent y trouver ne sont que des vérités imaginaires auxquelles il serait ridicule de vouloir sérieusement s'arrêter. D'ailleurs, comme les susdites promesses et paroles ne se trouvent pas plus véritables dans le sens spirituel qu'on veut leur donner, que dans le sens naturel et littéral des paroles — il s'ensuit qu'elles sont aussi fausses dans un sens que dans l'autre.

[14°-] Jésus-Christ disait qu'on le verrait descendre du ciel, qu'on le verrait venir dans les nues du ciel avec une grande puissance et une grande majesté, qu'il enverrait ses anges qui, avec le son puissant d'une trompette, assembleraient tous les élus des quatre coins du monde, et depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre, que le soleil deviendrait obscur, que les étoiles tomberaient du ciel, et qu'alors toutes les nations de la terre déploreraient leur malheur. Et il assurait que toutes ces choses arriveraient dans fort peu de temps après qu'il les prédisait, c'est-à-dire qu'elles arriveraient pendant la vie même des hommes qui étaient en ce temps-là. (*Matthieu* XXIV-30, [31][98] ; *Luc* XXI-27 [99]) ; en vérité, disait-il à ses apôtres, je vous dis que cette génération-ci ne passera pas, que toutes ces choses n'arrivent. Et dans une autre occasion, voici ce qu'il disait à ses disciples : « En vérité, je vous dis qu'entre ceux qui sont ici présents, il y en a quelques-uns qui ne mourront point qu'ils ne voient venir le règne de Dieu. » (*Matthieu* XVI-28 [100] ; *Marc* VIII-39 [101]). Voilà une prophétie et une promesse bien expresse de ce qui se devait faire peu de temps après qu'elle a été faite. Cependant, il est évident que rien de tout cela n'est arrivé encore. Voilà, depuis cette prophétie et cette promesse, bien des générations qui se sont passées, il n'y a plus aucun de ceux-là qui devaient voir l'accomplissement de cette prophétie : il y a près de deux mille ans, qu'ils sont tous morts. Et ainsi, autant qu'il est évident que cette prophétie n'a point eu son accomplissement, autant il est évident qu'elle est fausse.

98 [Référence exacte.]
99 [Référence exacte.]
100 [Référence exacte.]
101 [Référence exacte.]

[15°-] Jésus-Christ disait que lorsqu'il serait élevé de terre, qu'il attirerait toutes choses à lui, c'est-à-dire, comme disent nos christicoles, qu'il attirerait tous les hommes à lui, c'est-à-dire à sa connaissance et à son amour. (*Jean* XII-32 [102]). Il s'en faut de beaucoup que cette parole ne se trouve véritable, puisque le nombre de ceux qui le connaissent et qui l'adorent n'est presque rien en comparaison de ceux qui ne le connaissent pas et qui ne le servent point. Si l'on prétend que ces paroles sont suffisamment véritables parce qu'il en a attiré à lui de tous âges, de tous sexes et de toutes conditions, c'est une interprétation vaine puisqu'il n'y a point d'imposteur qui n'en pourrait dire et faire autant.

[16°-] Il est dit dans les prétendues *saintes Écritures*, que de même que la mort est venue par un seul homme, de même aussi que la justification viendrait par un seul homme, que de même que tous les hommes sont morts en Adam, qu'ils revivront tous aussi en Jésus-Christ ([*Épître de saint Paul aux*] *Romains* V-17 [103]). Il est prédit et annoncé comme un mystère de foi divine, que tous les morts ressusciteront pour être immortels, et que ce corps mortel que nous avons doit être revêtu d'immortalité. (*Épître* [*de saint Paul aux*] *Corinthiens* I-XV-51 [104]). Il est dit que Dieu ferait des nouveaux cieux et une nouvelle terre dans laquelle la justice habiterait. ([*Épître de l'apôtre*] *Pierre* II-III-13 [105]). Toutes ces promesses et prédictions-là se trouvent manifestement fausses puisque l'on n'en voit aucun effet ni aucune apparence de vérité. Il est dit avec cela que Dieu ne tarde point ses promesses ; mais n'est-ce pas assez longtemps tarder que de différer pendant plusieurs milliers d'années l'exécution des choses qui se devaient sitôt faire ?

[17°-] Il est parlé de la venue et de la naissance de Jésus-Christ comme de la venue et comme de la naissance de celui dans lequel Dieu devait accomplir toutes les belles et avantageuses promesses qu'il avait faites aux anciens patriarches, Abraham, Isaac et Jacob[106] ; ce pourquoi aussi, Marie, sa mère, se croyant enceinte d'un enfant tout divin dans lequel Dieu ferait paraître des merveilles toutes extraordinaires de sa toute-puissance, se réjouissait en elle-même et glorifiait le Seigneur en disant « qu'il avait fait de grandes choses en elle, qu'il allait déployer la toute-puissance de son bras pour dissiper les mauvais desseins des hommes orgueilleux et superbes, pour faire tomber les monarques de leurs trônes et élever les humbles à leur place, qu'il allait combler de biens ceux qui étaient pressés de la faim et réduire à la disette ceux qui vivaient dans l'abondance, et qu'enfin il allait prendre en sa protection le peuple d'Israël, son serviteur, se souvenant de sa miséricorde qu'il avait promise à leur père Abraham et à sa postérité pour tout jamais ». (*Luc* I-47, 55 [107]). Et Zacharie, grand prêtre, disait au même sujet : « Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël, de ce qu'il est venu

---

102 [Référence exacte.]
103 [Référence exacte.]
104 [Meslier résume très brièvement *Épître de saint Paul aux Corinthiens* I-XV- 42 à 54.]
105 [Référence exacte.]
106 « *Christus nos redemit de maledicto legis... ut in gentibus benedictio Abrahae fieret in Christo Jesu... ut promissio ex fide Jesu Christi daretur credentibus.* » ([*Épître de saint Paul aux*] *Galates* III-13, [14], 22). [: « Jésus-Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi... afin que la bénédiction donnée à Abraham fut communiquée aux Gentils en Jésus-Christ... afin que ce que Dieu avait promis fût donné par la foi de Jésus-Christ à ceux qui croiraient en lui. »] • « *At ubi venit plenitudo temporis, misit Deus filium suum, ut eos qui sub lege erant redimeret.* » ([*Épître de saint Paul aux*] *Galates* IV-4). [: « Mais lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son fils pour racheter ceux qui étaient sous sa loi. »] • « *Novissime diebus istis locutus est nobis Deus in filio quem constituit haeredem universorum.* » ([*Épître de saint Paul aux*] *Hébreux* I-I-2). [: Dieu... vient enfin de nous parler en ces derniers jours par son propre Fils, qu'il a fait héritier de toutes choses. »]
107 [Meslier cite *Luc* I-51 à 55.]

visiter et racheter son peuple, et qu'il nous a suscité un puissant sauveur dans la maison de son serviteur David, ainsi qu'il l'avait promis par la bouche des saints prophètes qui ont vécu dans les siècles passés, pour nous délivrer de la puissance de nos ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïssent, afin d'exercer sa miséricorde envers nos pères et de se souvenir de sa sainte alliance, selon le serment qu'il avait fait à notre père Abraham qu'il nous ferait cette grâce *afin qu'étant délivrés de la main de nos ennemis, nous le servions sans crainte, marchant devant lui, dans la sainteté et dans la justice, tous les jours de notre vie*[108]. (*Luc* I-68 [à] 75 [109]). C'était pour cela aussi que saint Paul, prêchant la foi de Jésus-Christ aux Juifs d'Antioche, leur disait ces paroles : « C'est à vous, mes frères qui êtes les enfants de la race d'Abraham, que la parole de Salut est adressée ; nous vous annonçons l'effet de la promesse qui a été faite à nos pères ; c'est à nous, qui sommes leurs enfants, que Dieu en a fait voir l'avènement en ressuscitant Jésus-Christ. Sachez donc, mes frères, leur disait-il, que c'est par celui-là, c'est-à-dire par Jésus-Christ, que je vous annonce le pardon des péchés et la rémission de toutes choses dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse ; quiconque croit en Jésus-Christ est justifié. » (*Actes des apôtres* XIII-26, 38, 39 [110]).

Et Jésus-Christ lui-même, parlant à ses apôtres du sujet de sa venue, leur disait qu'il fallait que tout ce qui était dit de lui dans la loi de Moïse, dans les *Prophètes* et dans les *Psaumes* fût accompli, et que la pénitence et la rémission des péchés fût prêchée en son nom parmi toutes les nations. (*Luc* XXIV-44 [111]). Et c'était par rapport à ce prétendu accomplissement des promesses, qu'il annonçait lui-même et qu'il commandait à ses disciples d'annoncer partout la venue prochaine du royaume des cieux, entendant par ce royaume des cieux l'accomplissement de toutes ces belles et magnifiques promesses qu'il croyait avoir été faites de la part de Dieu à leurs anciens pères. (Matthieu X-7 [112] ; *Marc* XVI-15 [113]) ; par où il est évident que la venue et la naissance de Jésus-Christ étaient regardées dans ce temps-là (au moins par ses disciples) comme la venue de celui qui devait faire l'accomplissement de toutes ces belles promesses que l'on prétend avoir été faites de la part de Dieu aux anciens patriarches Abraham, Isaac et Jacob. C'était pour cela aussi que ses disciples lui demandèrent un jour *si ce serait bientôt qu'il rétablirait leur royaume d'Israël*[114]. (*Actes des apôtres* I-6 [115]).

Or, il est évident aussi qu'il n'a nullement accompli les susdites promesses, et que leur accomplissement ne s'est nullement fait en lui. C'est ce qu'il est facile de démontrer en faisant comparaison de ce qui est porté par les susdites promesses, avec ce que Jésus-Christ a été et avec ce qu'il a fait. Les promesses portent expressément, comme j'ai remarqué ci-dessus, que Dieu ferait une alliance éternelle avec le peuple d'Israël, qui est maintenant le peuple juif ; que quand il disperserait ce peuple parmi toutes les nations de la Terre en punition de ses péchés, qu'il les délivrera de leurs servitudes, qu'il les rassemblera de tous les endroits du monde où il les aurait dispersés, et que pour cet effet il leur enverrait un puissant libérateur qui les délivrerait, qui les rassemblerait de toutes

---

108 [« *Ut sine timore de manu inimicorum nostrorum liberati serviamus illi in sanctitate et justitia coram ipso, omnibus diebus nostris.* »]
109 [Référence exacte.]
110 [Meslier cite *Actes des apôtres* XIII-26, 32, 33, 36 et 39.]
111 [Référence exacte.]
112 [« Et dans les lieux où vous irez, prêchez en disant : le royaume des cieux est proche. »]
113 [« Allez par tout le monde, prêchez l'*Évangile* à toutes les créatures. »]
114 [« *Domine si in tempore hoc restitues regnum Israël.* »]
115 [Référence exacte.]

les nations de la terre, et qu'il les ferait glorieusement rentrer dans la possession de leurs terres et pays, où ils serviraient à tout jamais fidèlement leur Dieu et où ils jouiraient à tout jamais en sûreté et en paix de toutes sortes de biens et de félicités, sans craindre d'être plus jamais exposés aux insultes de leur ennemis.

Ces promesses portent expressément aussi, comme j'ai remarqué, que la ville de Jérusalem, qui était la ville capitale de ce peuple, serait la ville sainte et la ville choisie de Dieu pour y établir à tout jamais le trône de sa gloire ; que pour ce sujet, il la rendrait la plus belle, la plus riche, la plus glorieuse et la plus triomphante ville de tout le monde. Ces promesses ont été plusieurs et plusieurs fois réitérées par les prétendus prophètes, qui ont prédit et annoncé des merveilles sur ce sujet, comme je l'ai ci-devant aussi remarqué.

Et suivant toutes ces belles promesses et prophéties, le peuple juif devrait maintenant être non seulement délivré de toute servitude, mais il devrait encore être le peuple le plus saint, le plus béni, le plus puissant, le plus heureux, le plus glorieux et le plus triomphant de tous les peuples de la Terre. Et la ville de Jérusalem devrait être maintenant la plus sainte, la plus riche, la plus belle, la plus puissante, la plus glorieuse, la plus heureuse et la plus triomphante ville de tout l'univers. Et comme il est évident qu'il n'est rien de tout cela, que rien de tout cela ne s'est fait et n'a paru se devoir faire depuis la naissance et la venue de ce Jésus-Christ, non plus que devant sa naissance et sa venue — il est évident aussi que l'accomplissement des dites promesses ne s'est nullement fait en lui, ni dans aucun autre que lui, et par conséquent, il est évident que les susdites promesses et prophéties sont entièrement vaines et fausses.

XXVIII

Vanité & fausseté des interprétations spirituelles, allégoriques et mystiques, que nos christicoles font de leurs prétendues *Écritures saintes*, comme aussi des sens spirituels et mystiques qu'ils donnent aux promesses et aux prophéties qui y sont contenues



E SAIS BIEN QUE NOS CHRISTICOLES REGARDENT COMME UNE ignorance ou comme une grossièreté d'esprit de vouloir prendre au pied de la lettre les susdites promesses et prophéties, comme elles sont exprimées, et croient, eux, faire bien les subtils et les ingénieux interprètes des desseins et des volontés de leur Dieu, de laisser le sens littéral et naturel des paroles pour leur donner un sens qu'ils appellent *mystique* et *spirituel*, et qu'ils nomment *allégorique*, *anagogique* et *tropologique*, disant, par exemple, que par le peuple d'Israël et de Judée auxquels ces promesses ont été faites, il faut entendre, non les Israélites selon la chair, mais les Israélites selon l'esprit, comme ils disent ; c'est-à-dire les chrétiens qui sont, suivant ce qu'ils disent eux-mêmes, l'Israël de Dieu, c'est-à-dire le vrai peuple choisi et auquel l'accomplissement de toutes les susdites promesses était réservé pour s'y accomplir, non d'une manière charnelle et grossière ou terrestre mais d'une manière toute spirituelle et divine. Que par la délivrance promise à ce peuple de les délivrer de la captivité de tous ses ennemis, il faut entendre non une délivrance corporelle d'un seul peuple captif, mais la délivrance spirituelle de tous les hommes de la servitude du démon et du péché, qui se devait faire par Jésus-Christ, leur divin Sauveur, qui s'est livré lui-même, comme ils disent, à la mort pour le salut de tous les hommes. Que par l'abondance des richesses, des biens et des félicités temporelles promises à ce peuple d'Israël, il faut entendre, non les biens et les prospérités de la Terre, mais l'abondance des grâces et des bénédictions spirituelles que Dieu devait communiquer et qu'il communique dans la religion chrétienne aux âmes saintes par les mérites infinis de leur divin Sauveur, Jésus-Christ.

Et enfin, que par la ville de Jérusalem, dont il est si avantageusement parlé dans les susdites promesses et prophéties, il faut entendre non la Jérusalem terrestre, mais la Jérusalem spirituelle, qui est l'Église chrétienne ou la Jérusalem céleste, qui est le ciel même et qui est, suivant ce que disent nos christicoles, la véritable demeure de Dieu, le lieu où est le vrai trône de sa gloire et de sa souveraine majesté, le lieu où se trouvent éminemment tous les biens que l'on peut souhaiter et toutes les félicités dont on peut jouir, où rien de souillé ne peut entrer et où les véritables élus seront éternellement bienheureux sans plus jamais craindre aucun mal.

Et ainsi, suivant cette interprétation spirituelle et mystique des susdites promesses faites aux susdits anciens patriarches Abraham, Isaac et Jacob — quand Dieu leur promettait de bénir et de multiplier leur race et leur prospérité comme les grains de sable de la mer ou comme les grains de poussière qui sont sur la terre [*[1]] — c'était seulement une expression figurée par laquelle il voulait ou par laquelle il aurait voulu faire entendre qu'il bénirait et qu'il multiplierait les chrétiens, qui étaient spirituellement entendus par cette postérité des anciens patriarches. Lorsqu'il leur promettait de faire une alliance éternelle avec eux, cela s'entendait de l'alliance éternelle et spirituelle qu'il ferait avec l'Église chrétienne en lui donnant la loi évangélique, qui subsisterait jusqu'à la fin des siècles. Quand il leur promettait, à eux et à toute leur postérité, de leur donner un puissant rédempteur qui les délivrerait de toutes leurs servitudes et de toutes leurs misères, qu'il les rassemblerait de tous les pays du monde où ils auraient été dispersés et menés captifs, qu'ils vaincraient tous leurs ennemis et qu'il les ramènerait victorieux et triomphants dans la possession de leurs terres et pays de Canaan et de Palestine — cela s'entendait non littéralement d'un rédempteur temporel, mais spirituellement d'un rédempteur qui délivrerait spirituellement les hommes de la servitude du démon et du péché, qui les ramènerait tous à la connaissance du vrai Dieu, et non d'un rédempteur qui dût délivrer seulement les peuples juifs de leurs captivités temporelles. Et quand il leur promettait de les faire jouir abondamment de toutes sortes de biens dans leur pays après leur délivrance, et qu'il leur promettait abondance de froment, de vin, de lait, de miel, d'huile et de toutes autres sortes de biens, cela s'entendait non des biens temporels de la terre comme sont le froment, le vin, l'huile, le lait et le miel et autres biens temporels, mais des biens spirituels de la grâce, qui étaient figurés par ces biens temporels et que le Sauveur spirituel des âmes devait apporter aux hommes après les avoir délivrés de leurs péchés. Et enfin, quand il promettait de rendre la ville de Jérusalem si belle, si sainte, si riche, si abondante, si florissante et si heureuse, cela s'entendait non de la Jérusalem terrestre, mais de la Jérusalem spirituelle, qui devait être l'Église chrétienne, ou de la Jérusalem céleste, qui est la véritable demeure de Dieu et le véritable séjour des âmes bienheureuses.

Et ainsi, de même de toutes les autres promesses ou prophéties qui ont été faites en faveur de ce peuple d'Israël et en faveur de leur ville de Jérusalem, toutes lesquelles promesses ou prophéties se trouvant manifestement fausses dans leur sens propre et naturel — et nos christicoles ne voulant pas néanmoins reconnaître ouvertement leur fausseté parce que c'est sur ces prétendues promesses et prophéties que toute leur religion est fondée, et qu'ils passeraient pour dupes s'ils en reconnaissaient la vanité et la fausseté — ils ont été obligés, pour se mettre à couvert de cette honte, de leur donner un sens qu'elles n'ont point afin de tâcher de couvrir leur fausseté et d'y faire trouver, s'ils peuvent, une vérité qui n'y est point et qui n'y sera jamais. [**[2]]

Mais il est facile de voir et de faire voir que ce prétendu sens spirituel et allégorique n'étant qu'un sens étranger, un sens imaginaire et un sens forgé à la fantaisie des interprètes, il ne peut nullement servir à faire voir la vérité ni la fausseté d'aucunes propositions ni d'aucunes promesses ou prophéties, et il est même ridicule de forger ainsi des sens spirituels lorsque le sujet ou le discours ne le demande pas ; car il est constant que ce n'est que par rapport au sens naturel

---

[1] [À partir de cet endroit *, Meslier écrit à chaque page, de bas en haut, dans la marge du manuscrit : « ILLUSIONS VAINES, ET RIDICULES INTERPRÉTATIONS ».]

[2] [L'inscription dans la marge disparaît.]

et véritable d'une proposition, d'une promesse ou d'une prophétie, que l'on peut juger de sa vérité ou de sa fausseté. Une proposition, par exemple, une promesse ou une prophétie qui se trouve véritable dans le sens propre et naturel des termes dans lesquels elle est conçue, ne deviendra pas fausse en elle-même sous prétexte que l'on voudrait lui donner un sens étranger qu'elle n'aurait pas. De même, une proposition, une promesse ou une prophétie qui se trouve manifestement fausse dans le sens propre et naturel des termes dans lesquels elle est conçue, ne deviendra pas véritable en elle-même sous prétexte que l'on voudrait lui donner un sens étranger qu'elle n'aurait pas. Ainsi, quand il y a, et que l'on voit dans un discours, dans une promesse ou dans une prophétie un sens clair et net, un sens propre et naturel par lequel on peut facilement juger de sa vérité ou de sa fausseté, c'est abus et folie de vouloir lui forger des sens étrangers pour y chercher des vérités ou des faussetés qui n'y sont pas, et il est ridicule, comme j'ai dit, de vouloir quitter la vérité d'un sens clair et d'un sens propre et naturel pour chercher dans un sens forgé et imaginaire des vérités qui ne seraient qu'imaginaires.

C'est ce que font néanmoins nos christicoles lorsqu'ils quittent le sens propre et naturel et le sens véritable des promesses et des prophéties dont je viens de parler, pour leur forger des sens spirituels et mystiques qui ne sont certainement que des sens imaginaires et ridiculement imaginés. Car en quittant ainsi, comme font nos christicoles, le sens propre et naturel des susdites promesses ou prophéties, ils quittent le sens réel et véritable pour s'attacher à des sens qui ne sont qu'imaginaires et qui ne servent qu'à établir des nouvelles erreurs pour couvrir les anciennes. Je dis que ces sens spirituels et allégoriques *ne sont qu'imaginaires*, parce qu'ils ne dépendent effectivement que de l'imagination des interprètes : il ne dépend que de leur imagination de leur donner tels sens spirituels et mystiques qu'ils voudront, de sorte que s'il ne tenait qu'à forger ainsi des sens spirituels, allégoriques et mystiques pour rendre des promesses ou des prétendues prophéties véritables, on pourrait facilement par ce moyen-là rendre véritables toutes celles qui seraient les plus fausses et les plus absurdes — ce qu'il serait encore très ridicule de vouloir faire.

D'ailleurs, vouloir donner à des promesses ou à des prophéties prétendues divines d'autre sens que celui qu'elles contiendraient manifestement en elles-mêmes, c'est une témérité et une présomption qui n'est pas supportable dans des hommes, parce que c'est absolument changer, altérer, corrompre et même anéantir en quelques façons les susdites promesses et prophéties. C'est, dis-je, les anéantir au moins en tant qu'elles seraient de Dieu ; car on supposerait qu'elles seraient effectivement de Dieu, on ne prétend pas néanmoins que le sens spirituel, allégorique et mystique que nos christicoles leur donnent, soit véritablement de Dieu ni des prophètes mêmes. Car on ne prétend pas que ce soit Dieu lui-même ni les prophètes qui aient dit qu'il fallait les entendre et les interpréter spirituellement, allégoriquement ou mystiquement, comme font nos christicoles. Ainsi, ce sont nos christicoles eux-mêmes qui forgent comme ils veulent, ou qui ont forgé comme ils ont voulu tous ces beaux prétendus sens spirituels, allégoriques et mystiques dont ils entretiennent et repaissent vainement l'ignorance des pauvres peuples.

Et ainsi, quand ils nous proposent d'une part les prétendues promesses et prophéties comme venant de Dieu même, et qu'ils nous les expliquent ensuite non dans leur sens propre et naturel mais dans un sens forgé et dans un sens supposé qu'ils appellent *allégorique*, *spirituel* et *mystique*, ou dans un sens

anagogique ou tropologique, comme il leur plaira de dire — ce n'est plus la parole de Dieu qu'ils nous proposent et qu'ils nous débitent sous ce sens-là, mais ce sont seulement leurs propres pensées, leurs propres fantaisies et les idées creuses de leurs fausses imaginations ; et ainsi, elles ne méritent pas que l'on y ait aucun égard ni que l'on y fasse aucune attention.

Et ce qui nous fait encore voir l'illusion et la vanité de ces prétendus sens spirituels et mystiques, c'est qu'il n'y aurait point de sectes ni de nations qui ne pourraient également se servir de ces mêmes prétendues promesses et prophéties en faveur de leurs fausses religions, comme font nos christicoles en faveur de la leur, s'ils voulaient comme eux leur donner et leur forger des sens spirituels et mystiques convenables à leur créance, à leurs mystères et à leurs cérémonies : car on peut en inventer et en forger tant que l'on veut, et les appliquer comme on veut à tout ce que l'on veut ; cela ne dépend, comme j'ai dit, que du génie et de l'imagination de ceux qui veulent leur donner ces sortes de significations ou d'interprétations-là.

Il paraît que ça a été ce grand mirmadolin[3], vase d'élection de Jésus-Christ nommé Paul, qui a trouvé le premier l'invention de ces beaux sens spirituels et mystiques, car cet apôtre, voyant d'un côté que les choses qu'il croyait devoir bientôt arriver, conformément aux susdites promesses et prophéties, n'arrivaient pas comme il les avait annoncées et prêchées, et que le temps de leur accomplissement se passait sans que l'on vît aucune apparence qu'elles dussent véritablement s'accomplir comme il le croyait ou qu'il faisait semblant de le croire, et d'un autre côté ne voulant pas reconnaître ni avouer sincèrement son erreur en cela, de crainte sans doute d'avoir la honte de passer pour dupe dans ce qu'il avait cru et prêché — il s'avisa, pour déguiser l'erreur et pour couvrir une imposture par une autre, de quitter le sens littéral, le sens propre et naturel des susdites promesses et prophéties, et de leur donner un nouveau sens, auquel on ne s'attendait point et auquel on n'avait pas encore pensé, qui fut d'interpréter spirituellement, allégoriquement et mystiquement les susdites promesses et prophéties, disant pour cet effet que tout ce qui avait été dit et que tout ce qui s'était fait et passé ou pratiqué dans la loi de Moïse, n'avait été dit ou fait qu'en figure de ce qui devait s'accomplir et de ce qui devait se faire dans la loi de Jésus-Christ ou dans le christianisme.

Voici comme il s'explique dans sa première *Épître aux Corinthiens* :

« Mes frères, je ne veux pas que tous ignoriez que nos pères marchèrent tous sous la nue, que tous passèrent la mer [Rouge], que tous mangèrent la même viande spirituelle et que tous burent le même breuvage spirituel ; or ils buvaient tous de la pierre spirituelle qui les suivait, et *cette pierre était Jésus-Christ*[4].

» Mais plusieurs d'entre eux ne furent pas agréables à Dieu puisqu'il les fit mourir dans le désert ; or ces choses nous ont servi de figure et d'instruction afin que nous ne suivions pas, comme eux, nos désirs déréglés, et que vous ne tombiez pas comme quelques-uns d'eux dans l'idolâtrie, selon qu'il est écrit que le peuple s'assit pour manger, pour boire, et qu'il se leva pour danser ; et que nous ne commettions point de fornication, comme quelques-uns d'eux en commirent, ce qui causa la mort à vingt-trois mille en un jour ; que nous ne tentions point Jésus-Christ, comme plusieurs d'entre eux qui, l'ayant tenté, périrent par les serpents ; que vous ne murmuriez point, comme firent quelques-

---

3 [Expression propre à Meslier. Elle ne semble pas louangeuse. Pour l'étymologie complexe du mot, voir la longue annexe in Jean Meslier, *Œuvres*, Anthropos, tome III, pp. 552 à 554.]

4 [« *Petra autem erat Christus.* »]

uns d'entre eux qui furent exterminés par l'ange. Car *toutes ces choses leur arrivèrent pour être la figure de ce qui se devait passer parmi nous*[5], qui nous trouvons à la fin des siècles, et elles ont été écrites pour notre instruction. » ([*Épître aux*] *Corinthiens*, I-X-[1 à] 11 [6]).

Et dans son *Épître aux Galates*, voici comme il leur parle sur ce sujet :

« Dites-moi, vous qui voulez encore vous soumettre à la loi de Moïse, n'avez-vous point lu ce qui est écrit dans la loi : qu'Abraham eut deux fils, l'un d'une servante et l'autre d'une femme libre, mais le fils de la servante naquit selon la chair, et le fils de la femme libre naquit selon la promesse, ce qui est dit par allégorie ; car ces deux mères sont les deux alliances, c'est-à-dire les deux testaments dont l'un a été fait sur la montagne de Sinaï, et ne produit que des esclaves, c'est celui qui était signifié par Agar, qui était la servante ; car Sinaï est une montagne d'Arabie qui a du rapport avec la Jérusalem que nous voyons maintenant et qui est esclave avec ses enfants, mais la Jérusalem d'en haut est libre, et c'est elle qui est notre mère et de laquelle il est écrit : réjouissez-vous, vous qui êtes stérile et qui n'avez point d'enfants, élevez votre voix et poussez des cris de joie, vous qui n'enfantez point, parce que la femme qui était délaissée a plus d'enfants que celle qui a un mari. Or, pour vous, mes frères, nous sommes comme Isaac les enfants de la promesse, et comme alors, celui qui était né selon la chair persécutait celui qui était né selon l'esprit ; ainsi la même chose se voit encore maintenant. Mais que dit l'Écriture ? Chassez la servante et son fils, car le fils de la servante ne sera point héritier avec le fils de la femme qui est libre. Or, mes frères, nous ne sommes pas les enfants de la servante mais [ceux] de la femme libre, et c'est Jésus-Christ qui nous a mis en cette liberté, Dieu ayant envoyé son fils dans la plénitude des temps afin qu'il fut le rédempteur de ceux qui étaient sous la loi et que l'adoption des enfants fut accomplie en nous. » (*Épître aux Galates* IV-21 [à 31][7]).

C'est dans ce même sens qu'il dit dans son *Épître aux Romains* que tous ceux qui descendent d'Israël ne sont pas pour cela les vrais Israélites, ni tous ceux qui sont nés d'Abraham ne sont pas pour cela ses vrais enfants. *Parce que c'est seulement par Isaac que l'on doit regarder sa postérité,* c'est-à-dire que ce ne sont pas les enfants de la chair qui sont les vrais Israélites et les vrais enfants de Dieu, mais que ce sont les enfants de la promesse, comme ceux d'Isaac, qui sont censés être les vrais enfants d'Abraham, et par conséquent, les héritiers des promesses à qui appartient l'adoption des enfants de Dieu, la gloire, l'alliance, la loi, le culte de Dieu, et les promesses qui doivent s'accomplir non littéralement mais spirituellement en Jésus-Christ. (*Épître aux Romains*, IX-48[8]).

Ce pourquoi il dit dans son *Épître aux Galates*, que Jésus-Christ nous a délivrés de la malédiction de la loi afin que la bénédiction promise à Abraham fut accomplie dans les Gentils par Jésus-Christ, et que par la foi nous reçûmes l'Esprit qui nous avait été promis. « Or Dieu fit ses promesses à Abraham et à son fils Isaac ; il ne lui dit pas « à vos fils », comme s'il eût parlé de plusieurs, mais à « votre fils », comme parlant d'un seul, qui est Jésus-Christ. De sorte que la loi, qui a été donnée quatre cents ans après les dites promesses, « nous a servi comme d'un précepteur pour nous conduire à Jésus-Christ afin que nous fussions justifiés par la foi ; et depuis que la foi est venue, nous ne sommes plus sous le

---

5 [« *Haec autem omnia in figura contingebant illis.* »]
6 [Référence exacte.]
7 [Référence exacte.]
8 [*Épître de saint Paul aux Romains* IX ne comprend que 33 versets... Il s'agit de IX-4 à 8.]

précepteur parce que vous êtes tous enfants de Dieu par la foi en Jésus-Christ. Ainsi, il n'y a plus de Juifs, plus de Grecs, ni de libres, ni d'esclaves, ni d'hommes, ni de femmes, mais vous êtes tous un en Jésus-Christ ; vous êtes donc les enfants d'Abraham, et par conséquent, les héritiers selon la promesse. » (*Épître aux Galates* III-13 [9]).

Laquelle promesse ne doit cependant, selon lui, s'accomplir que spirituellement en Jésus-Christ ; ce pourquoi il dit dans son *Épître aux Éphésiens* que « Dieu nous a béni en Jésus-Christ de toutes bénédictions spirituelles au-dessus des cieux » (*Épître aux Éphésiens* I-3 [10]), et que Jésus-Christ nous a acquis la rémission de nos péchés par les richesses spirituelles de sa grâce, « en qui, tous les trésors de la science et de la sagesse sont renfermés », dit-il dans son *Épître aux Colossiens* (*Colossiens* II-3 [11]). « Que personne donc ne nous blâme pour le boire et le manger, ni pour les jours de fêtes, ni pour les nouvelles lunes, ni pour les jours de sabbats, qui n'étaient que l'ombre des choses à venir et dont Jésus-Christ est le corps. | Si donc vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu ; aimez, leur dit-il, ce qui est au ciel et non pas ce qui est sur la terre », voulant leur faire entendre par ces paroles et par cette interprétation de la loi et des promesses, qu'ils ne devaient point s'arrêter seulement aux biens charnels et temporels de la terre et qu'ils ne devaient pas y attacher leur cœur et leur affection mais qu'ils devaient principalement désirer et rechercher ceux du ciel, comme étant les seuls biens qui leur avaient été promis par la loi et par les susdites promesses, sous la figure des biens charnels et temporels de cette vie dont il y est parlé. (*Colossiens* III-1 [12]).

Et pour faire d'autant mieux recevoir cette nouvelle interprétation de la loi et des prophètes, et voulant même faire passer sa doctrine et tout ce qu'il disait sur ce sujet pour une sagesse toute naturelle et divine, voici comme il parlait dans sa *Première Épître aux Corinthiens* :

« Nous prêchons la sagesse non pas la sagesse de ce monde, ni celle des princes du monde, qui périssent, mais nous prêchons la sagesse de Dieu qui est cachée dans son mystère et qu'il a prédestinée avant tous les siècles pour nous élever à la gloire. Sagesse qui n'a été connue d'aucun prince du monde mais que Dieu nous a révélée par son esprit, n'y ayant rien de si caché que cet esprit ne sonde jusqu'aux plus profonds secrets de Dieu. L'homme charnel ne comprend point les choses de Dieu, il n'est pas capable de les comprendre parce que c'est par l'esprit de Dieu qu'elles se discernent. » (*Première Épître aux Corinthiens* II-6 [13]).

C'est pour cela encore qu'il disait que la lettre tue mais que l'esprit vivifie, comme voulant dire que l'interprétation littérale de la loi et des promesses se détruisait d'elle-même et qu'elle confondait ceux qui voulaient s'y attacher, mais que l'interprétation spirituelle qu'il leur donnait était le véritable sens dans lequel il fallait les entendre. (*Épître* [*de saint Paul*] *aux Corinthiens* II-III-6 [14]). Et comme si ceux à qui il prêchait une si belle doctrine eussent dû lui avoir pour cela des grosses obligations et qu'ils eussent dû pour reconnaissance de cela lui fournir abondamment tout ce qui lui fallait pour sa nourriture et son entretien : « *Vous*

---

9 [Citation exacte mais il s'agit de *Épître aux Galates* III-14 à 18.]
10 [Référence exacte.]
11 [Référence exacte.]
12 [Citation exacte mais Meslier cite *Épître aux Colossiens* II-16, 17 et *Épître aux Colossiens* III-1, 2.]
13 [Citation exacte mais Meslier cite *Épître aux Corinthiens* I-II-6 à 8, 10, 14.]
14 [« ...car la lettre tue et l'esprit donne la vie. »]

étonnez-vous si nous recueillons vos biens temporels, après avoir semé parmi vous les biens spirituels[15] *?* » (*Épître* [*de saint Paul*] *aux Corinthiens* IX-11 [16]).

Ainsi, suivant la doctrine admirable de ce docteur des Gentils, les deux femmes d'Abraham et ses deux fils nous figuraient spirituellement deux beaux mystères. Celle qui n'était que servante figurait l'alliance de Dieu avec la Synagogue, qui n'était elle-même que servante et qui n'engendrait, comme disait cet apôtre, que des esclaves. Et celle qui était l'épouse figurait l'alliance de Dieu avec l'Église chrétienne, qui est la libre et qui est l'épouse de Jésus-Christ, suivant le dire de ce même apôtre. Pareillement, le fils de la servante qui était né seulement selon la chair figurait l'*Ancien Testament*, qui n'était que pour les Juifs charnels figurés et représentés par le fils de la servante. Mais le fils de la femme libre qui était né selon la promesse de Dieu figurait le *Nouveau Testament*, qui est pour les chrétiens, qui sont les vrais enfants représentés et figurés par Isaac, qui était nés suivant la promesse. (*Épître aux Galates* IV-25 [17], *Genèse* XXI-10 [18]).

Pour preuve de quoi, « c'est (*dit cet apôtre, remarquez bien ceci*), que Sinaï, où la loi ancienne a été donnée, est une montagne d'Arabie qui est conjointe à celle qui est maintenant la Jérusalem terrestre, qui est esclave avec tous ses enfants ; au lieu que Jérusalem d'en haut, *qu'il appelle notre Mère*, est celle qui est libre et qui engendre des enfants qui sont selon la promesse[19]. » De sorte que suivant la doctrine de cet apôtre, la Jérusalem terrestre ne serait pas la Ville Sainte, ni la ville toute particulièrement choisie et chérie de Dieu, comme le disent les *Écritures*, mais ce serait seulement la « Jérusalem d'en haut », comme dit cet apôtre, ou « la Jérusalem céleste ».

Pareillement, suivant la doctrine de cet apôtre, les vrais Israélites ne seraient pas ceux qui sont véritablement Israélites selon la naissance de la chair, mais seulement ceux qui le seraient selon l'esprit de la foi des anciens patriarches. Suivant la doctrine de cet apôtre, la promesse de leur donner un puissant libérateur qui les délivrerait de la captivité de tous leurs ennemis ne s'entend point d'un rédempteur qui dût être puissant selon le monde, ni même d'une délivrance corporelle d'ennemis visibles, comme sont les hommes, mais seulement d'un libérateur ou d'un rédempteur qui serait spirituellement [*[20]] tout-puissant selon Dieu, et d'une délivrance spirituelle d'ennemis invisibles, qui sont les démons, les vices et les péchés.

Et enfin, suivant la doctrine de cet apôtre, la promesse de les faire glorieusement et victorieusement rentrer dans la possession de leurs terres et pays où ils seraient pour tout jamais comblés de bonheur et de félicité, dans l'abondance de tous biens, ne s'entend point d'un retour glorieux et triomphant qu'ils dussent jamais faire dans la Judée et dans la Palestine, où ils demeuraient, ni de la jouissance des biens temporels de cette vie, mais de la jouissance spirituelle des biens célestes et éternels dont les justes doivent, selon cette belle doctrine, jouir éternellement dans le ciel, et où Jésus-Christ, leur sauveur et rédempteur les

---

15 [« *Si nos vobis spiritualia seminavimus, magnum est si nos carnalia vestra metamus ?* »]

16 [« Si donc nous avons semé parmi vous des biens spirituels, est-ce une grande chose que nous recueillions un peu de vos biens temporels ? » Qui possède la définition d'un « bien spirituel » ? Toute la colossale puissance foncière, financière et matérielle de l'Église est sortie de ce verset...]

17 [Citation exacte mais Meslier cite *Épître aux Galates* IV-22 à 24.]

18 [« Chassez cette servante avec son fils ; car le fils de cette servante ne sera point héritier avec mon fils Isaac. » Est-ce là « aimez votre prochain comme vous-mêmes » ?...]

19 [*Épître aux Galates* IV-25, 26.]

20 [À partir de cet endroit *, Meslier écrit à chaque page, de bas en haut, dans la marge du manuscrit : « PUERILIA SUNT HAEC, ET VANA, ET RISU DIGNA » [: « Ce sont des puérilités, vaines et dignes de rire. »]

conduira glorieux et triomphants après qu'ils auront généreusement vaincu les démons, les vices et les passions, qui seraient les plus grands ennemis de leur salut, toutes lesquelles choses, aussi bien que plusieurs autres semblables qu'il serait trop long de rapporter, nous étaient, suivant la belle doctrine de cet apôtre, divinement et mystérieusement figurées dans tout ce qui se faisait et dans tout ce qui se passait dans cette ancienne loi. Et tout cela fondé sur cette belle raison que Sinaï, où la loi ancienne a été donnée, est une montagne d'Arabie qui est conjointe à celle qui est maintenant la Jérusalem terrestre, qui est esclave avec ses enfants ! Et sous ce beau prétexte qu'Abraham avait deux femmes, dont l'une, qui n'était que servante, figurait la Synagogue, et l'autre, qui était épouse, figurait l'Église chrétienne ; et sous ce prétexte encore que cet Abraham aurait eu deux fils, dont l'un, qui était de la servante, figurait l'*Ancien Testament*, et l'autre, de la femme libre, qui figurait le *Nouveau Testament* : qui est-ce qui ne rirait d'une si vaine, d'une si sotte et d'une si ridicule doctrine que celle-là ? *Pourriez-vous, introduits pour contempler l'œuvre, vous empêcher de rire, mes amis*[21] *?* (*Apologie*, tome II, p. 350 [22]).

Si suivant cette belle manière d'interpréter allégoriquement, figurativement et mystérieusement tout ce qui s'est dit, tout ce qui s'est fait et tout ce qui s'est pratiqué dans cette ancienne loi des Juifs, si l'on voulait de même interpréter allégoriquement et figurativement tous les discours, toutes les actions et toutes les belles aventures du fameux Don Quichotte de la Manche, on y trouverait certainement autant de mystères et autant de figures mystérieuses que l'on voudrait ; on forgerait sur ses aventures et sur toutes ses actions autant d'allégories que l'on voudrait, et on y trouverait même, et dans tout ce qu'il a fait, si l'on voulait, une sagesse toute surnaturelle et divine, aussi bien que dans tout ce qui s'est fait dans cette ancienne loi. Mais il faut être merveilleusement simple ou merveilleusement crédule pour ajouter pieusement foi à de si vaines interprétations et à de si vaines promesses.

C'est néanmoins sur ce vain et ridicule fondement que toute la religion chrétienne subsiste, et c'est sur ces vaines et ridicules interprétations spirituelles et allégoriques que nos christicoles font de leurs prétendues *Écritures Saintes*, qu'ils fondent tous leurs mystères, toute leur doctrine et toutes les belles espérances qu'ils ont d'une vie éternellement bienheureuse dans le ciel ; ce pourquoi aussi, il n'est presque rien dans toute cette ancienne loi que leurs docteurs ne tâchent d'expliquer mystiquement et figurativement de quelque chose qui se fait dans la leur ; ils trouvent et ils voient presque partout, comme feraient des visionnaires, la figure de leur Christ et la figure de ce qu'il a été et de ce qu'il a fait. Ils trouvent sa figure et ils la voient dans plusieurs personnes de cet *Ancien Testament*, comme dans Abel, dans Isaac[23], dans Joseph, dans Josué, dans David, dans Salomon, et dans plusieurs autres, car ils prétendent que tous ces personnages-là étaient la figure de leur Christ. Ils trouvent et ils voient aussi sa figure dans les animaux et dans les bêtes, car ils la trouvent dans l'agneau pascal, dans le lion de la tribu de Juda, et même dans le bouc émissaire dont il est parlé dans le chapitre XVI du *Lévitique*[24].

---

21 [« *Spectatum admissi, risum teneatis, amici ?* »]

22 [La citation est tirée de Horace, *Art poétique*, I, 5. Meslier la reprend de *L'Apologie des grands personnages faussement soupçonnés de magie* de Gabriel Naudé.]

23 « *In figuris praesignatur, cum Isaac immolatur, Agnus Paschae deputatur, datur manna patribus.* » [: « D'avance il est préfiguré ; avec Isaac on l'immole ; comme agneau pascal on le désigne ; il est donné comme manne à nos pères. »]

24 [Cf. *Lévitique* XVI-7 à 10.]

Enfin, ils la trouvent et ils la voient aussi dans les choses inanimées, comme dans le rocher que Moïse frappa de son bâton, dans la montagne où Dieu parla à Moïse, et dans le serpent d'airain que ce même Moïse fit dresser dans le désert, car ils prétendent que toutes ces choses, et plusieurs autres semblables que je passe sous silence, étaient la figure de leur Christ. Et ainsi, suivant cette belle manière d'allégoriser si bien tout ce qui se faisait dans cette ancienne loi, ils trouvent que tout représentait et figurait quelques-uns de leurs mystères. En voici des exemples.

La délivrance du peuple juif de la captivité d'Égypte et leur passage de la Mer Rouge (*Exode* XII-42 [25]) étaient, suivant les Pères de l'Église et les docteurs christicoles, une excellente figure de la délivrance du genre humain de la captivité du Diable et du péché par les eaux du baptême ; les Égyptiens qui furent submergés et noyés dans les eaux de la mer en poursuivant les Israélites (*Exode* XIV-27 [26]) sont une figure que les passions déréglées, les cupidités et tous les mauvais désirs dans les chrétiens, doivent être submergés et noyés sous les eaux de la pénitence. [*[27]]

Le passage des Juifs à travers la Mer Rouge et la nuée qui les couvrait (*Exode*, XVI-25 [28]) était une figure du baptême de la loi nouvelle ; la manne qu'ils ont mangée dans le désert était une figure de leur eucharistie ; l'eau que Moïse fit sortir de la pierre qu'il frappa (*Exode*, XVII-6 [29]) était une figure de Jésus-Christ même ; et ceux qui furent punis dans ce désert étaient une figure de la punition que Dieu fera des mauvais chrétiens dans les enfers.

La naissance ou la venue de Jésus-Christ (*Jean* III-14 [30]) a été figurée, disent les saints Pères, par la semence de la femme Ève qui devait écraser la tête du serpent. Les bénédictions que Dieu promit à Abraham et à toute sa postérité, qui devait être aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que les grains de sable de la mer (*Genèse*, XII-17[31] et XXVI-4[32]), étaient une figure des bénédictions spirituelles que Jésus-Christ devait apporter aux hommes, et une figure du grand nombre de fidèles qui se réuniraient sous la foi. Voyez l'*Épître aux Galates* ci-dessus[33].

Abel, disent les saints Pères, était une figure de Jésus-Christ, et sa mort la figure de la mort de Jésus-Christ ; et Caïn qui tua son frère Abel était la figure des Juifs qui firent mourir Jésus-Christ. Isaac offert en sacrifice était, disent les mêmes saints Pères, une figure de Jésus-Christ immolé sur la croix. (*Genèse* XXII [34]). Le bois que portait cet Isaac lorsqu'il allait avec son Père pour être sacrifié, était une figure de Jésus-Christ portant sa croix. L'alliance que Dieu fit avec Abraham et son fils Isaac, était une figure de l'alliance de Dieu avec les hommes par son fils Jésus-Christ. Les deux enfants d'Abraham, à savoir Ismaël, qui été né d'Agar sa servante, et Isaac, qui était né de Sarah, sa femme, étaient une figure, comme j'ai déjà dit, des deux *Testaments*, dont l'*Ancien* était figuré par

---

25 [Référence exacte.]
26 [Référence exacte.]
27 [À partir de cet endroit *, Meslier ajoute à sa phrase latine dans la marge du manuscrit : « CE SONT PUÉRILITÉS VAINES. »]
28 [Référence exacte.]
29 [Référence exacte.]
30 [Référence non localisée.]
31 [Il s'agit de *Genèse* XXII-17 : « Je vous bénirai et je multiplierai votre race comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le rivage de la mer. Votre postérité possèdera les villes de vos ennemis. »]
32 [Référence exacte.]
33 [Cf. *Épître de saint Paul aux Galates* IV-22 à 24.]
34 [Récit du sacrifice d'Abraham : *Genèse* XXI-1 à 13.]

Ismaël, fils de la servante, et le *Nouveau* figuré par Isaac, fils de l'épouse. Les enfants qu'eut Abraham de ses concubines (*Genèse* XXI-10 [35]) figuraient, dit saint Augustin, les hommes charnels du *Nouveau Testament,* et les présents qu'Abraham leur fit avant de mourir figuraient, dit le même Augustin, les dons naturels et les avantages temporels que Dieu fait en ce monde-ci aux hommes charnels, aux hérétiques et aux infidèles. Mais faisant son fils Isaac héritier de tout, cela figurait, dit-il, que les vrais chrétiens qui sont les enfants bien-aimés de Dieu, seraient les héritiers de sa grâce, de son amitié et de la vie éternelle.

Le serment qu'Abraham fit faire à son serviteur en lui touchant la cuisse lorsqu'il l'envoya chercher une femme à son fils Isaac (*Genèse* XXIV-2 [36]) figurait, dit saint Augustin, que Jésus-Christ devait naître de sa chair et, pour ainsi dire, descendre de cette cuisse qu'il lui faisait toucher. Ce pourquoi, expliquant figurativement toutes les circonstances de cette mission, il dit qu'Abraham figurait le Père éternel ; qu'Isaac, son fils, figurait le fils de Dieu ; que Rébecca, qui devait être l'épouse d'Isaac, figurait l'Église de Jésus-Christ ; que le serviteur qui joignit Rébecca auprès de la fontaine, figurait les apôtres de Jésus-Christ qui font l'alliance de l'Église avec son Chef, qui est le même Jésus-Christ ; que la fontaine où se fit la rencontre du serviteur et de Rébecca, figurait les eaux du baptême, où se fait le commencement de l'alliance spirituelle que l'on contracte avec Jésus-Christ dans le baptême. Les joyaux que le serviteur donna à Rébecca figuraient l'obéissance et les bonnes œuvres des fidèles que Laban, frère de Rébecca qui reçut le serviteur et qui eut soin de lui fournir la nourriture aussi bien qu'à ses bestiaux, de la paille et du foin, figurait ceux qui donnent une partie de leurs biens temporels pour faire subsister les prédicateurs de l'Évangile. Et enfin, qu'Isaac sortant de la maison pour aller au-devant de sa maîtresse, figurait le fils de Dieu qui quitta pour ainsi dire le ciel pour venir au monde, etc.

Voilà certainement de belles imaginations ! Est-il possible qu'un docteur, et qu'un si fameux docteur que celui-là, ait pu s'amuser à dire de telles sottises ? Jugez de là s'il y a lieu de faire tant de cas de ce qu'ils disent ailleurs. Ce n'est pas tout.

La collision qui se fit des deux enfants dans le ventre de Rébecca avant d'accoucher[37], figurait, dit le même docteur Augustin, la collision, c'est-à-dire la mauvaise intelligence, les débats et les contestations, qui sont entre les bons et les méchants dans le ventre de Rébecca, c'est-à-dire dans le sein de l'Église, qui est leur mère commune. Augustin, *Sermons, De Tempore*, 78.

Les deux enfants mâles qui sortirent de son ventre figuraient, dit Dieu lui-même, deux peuples qui en devaient naître et qui seraient divisés. Et sur ce qui

---

[35] [Il s'agit du fils qu'Abraham eut avec Agar, sa servante égyptienne, qu'il chassa à la demande expresse de Sarah, sa femme « légitime », secondée par la « parole de Dieu » : « Abraham se leva donc dès le point du jour, prit du pain et un vaisseau plein d'eau, le mit sur l'épaule d'Agar, lui donna son fils et la renvoya. Elle, étant sortie, errait dans la solitude de Bersabée. » *Genèse*, XI-14.]

[36] [« [Abraham] dit donc au plus ancien de ses serviteurs, qui avait l'intendance sur toute sa maison : Mettez votre main sur ma cuisse, | afin que je vous fasse jurer par le Seigneur, le Dieu du ciel et de la terre, que vous ne prendrez aucune des filles des Chananéens parmi lesquels j'habite, pour la faire épouser à mon fils. | Mais que vous irez au pays où sont mes parents afin d'y prendre une femme pour mon fils Isaac. » (*Genèse* XXIV-2 à 4). Le serviteur trouvera Rebecca et lui proposa le marché, non sans lui avoir offert « des pendants d'oreille qui pesaient deux sicles et autant de bracelets qui en pesaient dix » (*Genèse* XXIV-22). Une fois l'autorisation de la famille de Rebecca obtenue : « Il tira des vases d'or et d'argent, et de riches vêtements dont il fit présent à Rebecca. Il donna aussi des présents à ses frères et à sa mère. » (*Genèse* XXIV-53).]

[37] [« Les deux enfants dont elle était grosse s'entrechoquaient dans son ventre, ce qui lui fit dire : si cela devait m'arriver, qu'était-il besoin que je conçusse ? Elle alla donc consulter le Seigneur. » (Genèse XV-22).]

est dit, que le plus grand servirait le plus petit, cela figure que les méchants qui sont en plus grand nombre et les plus forts, serviraient les bons et les élus qui sont les plus faibles et les plus petits en nombre. (*Genèse* XV-22 [38]). Mais comment les méchants, qui sont les plus forts, servent-ils les bons, qui sont les plus faibles et les plus petits ? Il semble, au contraire, qu'ils s'élèvent au-dessus d'eux et qu'ils les oppriment. C'est, dit Augustin, en ce que les méchants exercent la vertu et la patience des justes, et qu'ils leur donnent souvent occasion de mériter beaucoup et de faire un grand progrès dans la vertu. *Lettres,* 157 ; et *Sermons, De Tempore*, 88.

L'action que fit Jacob en se revêtant de peaux de boucs pour paraître velu, comme son frère Ésaü, et pour tromper par ce moyen son père Isaac qui avait perdu la vue (*Genèse* XXVII-[15,]16 [39]), figurait Jésus-Christ qui s'est volontairement revêtu d'une chair humaine pour porter tous les péchés des autres. Et en ce qu'il dit ensuite à son père qu'il était son premier né et son fils Ésaü, il figurait le peuple des Gentils qui devaient entrer en l'héritage du Seigneur à la place des Juifs. Origène, Hil[aire de Poitiers], Amb[roise], Tertullien, Augustin et autres.

Les bénédictions qu'Isaac donna à Jacob, en lui disant : « *Que Dieu vous donne une abondance de la rosée du ciel, de blé, de vin et de la graisse de la terre*[40] », et celles qu'il donna ensuite à Ésaü en lui disant : « *Dans la fécondité de la terre et dans la rosée du ciel qui vient d'en haut sera votre bénédiction*[41] » (*Genèse* XXVII-28, 39 [42]) ne furent pas sans mystère, disent les saints Pères, car Jacob figurait l'Église chrétienne à laquelle est promis premièrement le royaume du ciel, et ensuite les biens temporels, et Ésaü figurait les Juifs auxquels sont promis premièrement les biens temporels, et ensuite les éternels : voilà qui est bien subtil !

L'échelle que vit Jacob en dormant, par laquelle les anges montaient et descendaient (*Genèse* XXVIII[-12] [43]), figurait la descente du fils de Dieu en ce monde-ci par son incarnation. Les divers degrés de cette échelle sont les diverses générations de Jésus-Christ qui nous sont marquées par saint Matthieu et par saint Luc, l'un faisant la généalogie en descendant et l'autre en remontant, depuis Jésus-Christ jusqu'à Dieu qui créa Adam. (Théod[ore][44], Thers[?] et Augustin, *Sermons, De Tempore*, 74.) La pierre que ce même Jacob dressa en cet endroit-là en mémoire de ce qu'il y avait vu et entendu, et l'huile qu'il versa sur cette pierre, figuraient Jésus-Christ qui a été oint d'une onction sacrée préférablement à tous les autres : *Il est le premier d'entre nous*[45], Augustin, in *Psaumes*, 44, et *Sermons, De Tempore*, 79.

Le nom que Jacob donna à ce lieu, en l'appelant *Béthel*, c'est-à-dire *maison de Dieu*, figurait la véritable Église des fidèles, qui a toujours été la demeure et la porte par laquelle on entre dans le ciel. Lia et Rachel, qui étaient les deux femmes de Jacob, figuraient la Synagogue et l'Église chrétienne ; Lia qui était laide et chassieuse, figurait la Synagogue, qui était pleine d'imperfections, et Rachel, qui était belle, figurait l'Église chrétienne, qui est sans ride et sans tache. Et Jacob, qui servit longtemps pour avoir ces deux femmes, figurait Jésus-Christ,

38 [Citation exacte mais Meslier cite *Genèse* XV-23.]
39 [Référence exacte.]
40 [« *Det tibi Deus de rore caeli, et de pinguedine terrae abundantiam frumenti et vini.* »]
41 [« *In pinguedine terrae, et in rore caeli desuper, erit benedictio tua.* »]
42 [Référence exacte.]
43 [Référence exacte.]
44 [Il peut s'agir de Théodore de Mopsueste ou de Théodoret de Cyr, tous deux Pères de l'Église d'Antioche.]
45 [« *Prae consortibus suis.* »]

qui a servi sur la terre pour gagner à lui la Synagogue aussi bien que son Église. (Justin ; Jérôme).

Joseph, fils de Jacob, a été, disent les saints Pères, presque dans toutes ses actions une figure de Jésus-Christ. Il est né, disent-ils, dans la vieillesse de ses parents pour marquer que Jésus-Christ naîtrait vers la fin des siècles dans la vieillesse du monde. Il était plus aimé que ses frères pour marquer l'amour infini du Père éternel envers son divin fils unique. Il était revêtu d'une robe de diverses couleurs pour marquer que le fils de Dieu serait revêtu d'une nature humaine ornée de toutes sortes de perfections et de vertus. Il va à ses frères pour figurer que le fils de Dieu viendrait visiter les hommes, qui sont ses frères selon la chair. Le récit de ses songes lui attire la haine de ses frères, de même Jésus-Christ s'est attiré la haine des Juifs par les reproches qu'il leur faisait de leurs vices et de leur aveuglement. Les songes qu'il eut, qui lui représentaient qu'il serait élevé en gloire et adoré, figuraient la résurrection et l'ascension glorieuse de Jésus-Christ dans le ciel, et qu'il serait adoré par les nations. Ses frères pensent à le faire mourir, de même les Juifs pensèrent à faire mourir Jésus-Christ. Ils le dépouillent de sa robe et la teignent de sang pour faire croire à leur père qu'une bête sauvage l'avait dévoré : figure du même Jésus-Christ dans sa mort, qui fut dépouillé de son humanité, qui fut teinte de son propre sang. Ils le jettent dans une citerne : figure Jésus-Christ mis dans le sépulcre et qui descend dans les enfers. Ils le vendent vingt pièces d'argent à des étrangers : figure de Jésus-Christ vendu par Juda trente pièces aux Juifs. Il est conduit en Égypte par ces étrangers : figure de Jésus-Christ conduit parmi les nations étrangères par la prédication de sa parole. Après beaucoup de traverses et de souffrances, il est élevé aux premiers honneurs dans l'Égypte : figure de Jésus-Christ élevé au plus haut des cieux après beaucoup de travaux et de souffrances dans ce monde-ci. (Jérôme ; Tertullien ; Amb[roise de Milan] ; Augustin).

Voilà bien des sottises que disent tous ces grands hommes-là, et on pourrait bien dire à ce sujet que *ce sont là des puérilités vaines et dignes de risées*[46], ou, comme dit saint Jérôme lui-même, *semblables aux jeux des charlatans*[47].

L'accouchement des deux enfants de Thamar est aussi, selon eux, mystérieux. L'un qui fut nommé Zara, qui montra sa main avant de naître et à qui la sage-femme y attacha un ruban d'écarlate, qui retira ensuite sa main ; et l'autre enfant, qui vint le premier au monde et fut appelé Pharès. (*Genèse* XXXVIII-27 [à 29][48]). Ce Zara, disent les saints Pères, était une figure du peuple fidèle qui tient un ruban d'écarlate, c'est-à-dire la foi aux mérites de la passion de Jésus-Christ ; il a pour ainsi dire montré sa main avant de naître parce qu'il a paru peu avant la publication de la foi ; et ensuite Phares est né, qui signifie le peuple juif qui a été entre ceux qui précédaient la loi de Moïse et ceux qui sont sous la loi de Jésus-Christ, et enfin Zara est né, qui est la figure de tous ceux qui sont dans la véritable Église et qui croient en Jésus-Christ. (Ambroise ; Théodore.)

La conduite de Joseph à l'égard de sa dame qui le sollicitait au péché (*Genèse* XXV-12 [49]), est encore une figure de Jésus-Christ. La chasteté de ce Joseph est une figure de l'innocence de Jésus-Christ. La femme égyptienne qui le sollicitait au péché est une figure de la synagogue des Juifs qui, regardant le Messie comme un Seigneur temporel, n'attendait de lui que des biens charnels et temporels.

46 [« *Puerilia sunt haec, et vana et risu digna.* »]
47 [« *Circulatorum ludo similia.* »]
48 [Référence exacte.]
49 [Il s'agit en réalité de l'histoire de Joseph et Putiphar : *Genèse* XXXIX-7 à 23.]

Joseph, qui laisse son manteau à cette femme impudique et qui s'enfuit, figurait Jésus-Christ qui laisse aux Juifs la lettre et les cérémonies de la loi, qui le couvraient comme d'un manteau, et s'en va vers les Gentils pour les éclairer de sa lumière. (Ruper. [?] et Prosp[er ?][50].)

Le même Joseph, en prison avec deux autres, dont l'un est sauvé et l'autre est pendu (*Genèse* XL[et XLI][51]), est une figure de Jésus-Christ en croix entre deux larrons, dont Jésus-Christ sauve l'un, et l'autre périt abandonné. Joseph est mis hors de prison : figure de Jésus-Christ qui sortit glorieux des enfers. Il est élevé en honneur : figure que le même Jésus-Christ serait honoré des gentils. Il fait des amas de vivres pour le temps de la famine : figure de Jésus-Christ qui fait un amas de grâces et de bénédictions spirituelles.

La bénédiction que Jacob donna à son fils Juda (*Genèse* XLIX-[9, 10][52]), est appliquée aussi figurativement à Jésus-Christ, car il est *appelé le lion de la tribu de Juda* ; au contraire, celle qu'il donna à son fils Dan convient figurativement à l'Antéchrist. Aussi croient-ils qu'il doit naître de sa race. (Grégoire ; Ambroise ; Théodore).

Moïse était aussi une figure de Jésus-Christ ; il est exposé à sa naissance aux vagues des eaux de la mer pour éviter la cruauté de l'édit de Pharaon qui commandait de tuer tous les enfants mâles des Juifs (*Exode* II [53]) ; cela figurait Jésus-Christ qui a été exposé à sa naissance à la cruauté d'Hérode, qui fit mourir tous les enfants nouveau-nés à Bethléem et aux environs.

La fille de Pharaon retira Moïse des eaux, figure de Jésus-Christ qui reviendrait d'Égypte où il s'était sauvé. Moïse est rendu à celle qui l'a enfanté : figure de Jésus-Christ, qui après son retour d'Égypte est rendu à la Synagogue qui l'avait enfanté. Moïse vécut longtemps dans le désert en paissant les brebis de son futur beau-père : figure de Jésus-Christ qui vécu longtemps dans la solitude. Moïse fit des grands prodiges devant Pharaon pour obtenir la liberté du peuple de Dieu : figure de ceux que Jésus-Christ ferait devant les Juifs pour les retirer de leur aveuglement. Enfin, Moïse délivre le peuple de Dieu de la captivité d'Égypte : figure que Jésus-Christ délivrerait les hommes de la captivité du péché et des démons. (Augustin, *Sermons, De Tempore*, 47 ; Isidore ; *Exode*).

Dieu apparaît à Moïse dans un buisson ardent sans le consumer (*Exode* III-2 [54]) : figure, dit saint Bernard, que Dieu apparaîtrait et s'incarnerait dans une vierge sans blesser sa virginité. (*Ser. super Missus est*) ; et Grégoire (livre XXVIII, chap. 2) l'expose autrement, et dit que cela figurait que la divinité se revêtirait de notre chair et qu'elle en ressentirait les douleurs comme de pointes d'épines, sans consommer néanmoins la nature humaine. Les dix plaies d'Égypte sont appliquées figurativement et mystiquement aux dix préceptes du *Décalogue* par Augustin (in *Frag*[*ments*]) ; et selon le même Augustin, les grenouilles (*Exode* VII [55]) figuraient les grands parleurs, et notamment les hérétiques, qui font du bruit de leurs paroles contentieuses et de leurs disputes captieuses, qui criaillent comme des grenouilles qui croassent dans les marais.

L'agneau pascal que les Juifs immolaient tous les ans en mémoire de ce qui se fit au temps de leur délivrance de la captivité d'Égypte, comme aussi toutes les circonstances qui accompagnaient cette action, étaient une excellente figure de

---

50 [Auteurs non identifiés.]
51 [Référence exacte.]
52 [Référence exacte.]
53 [Référence exacte.]
54 [Référence exacte.]
55 [La plaie des grenouilles se trouve à *Exode* VIII.]

Jésus-Christ qui a été immolé pour le salut des hommes ; cet agneau ou ce chevreau devait être mâle et sans tache : figure de la candeur et de l'innocence de Jésus-Christ. Il devait être rôti à la broche : figure du supplice de la croix[56]. Les portes devaient être arrosées de son sang : figure que nous serions arrosés, lavés et purifiés par le sang de Jésus-Christ. Il devait être immolé et mangé au soir : figure que Jésus-Christ serait immolé à la fin des siècles. Il n'y avait que les Juifs qui mangeassent cet agneau immolé : figure que le véritable agneau qui est Jésus-Christ ne devait être mangé que par les chrétiens. Il devait être mangé avec des pains sans levain (*Exode* XII[-8][57]) : figure de la sincérité et de la pureté de conscience avec laquelle il faut recevoir le vrai agneau de Dieu. Il fallait le manger avec des laitues amères : figure qu'il faut avoir une douleur amère dans le cœur de tous ses péchés. Il fallait manger la tête avec les pieds : figure de l'humanité et de la divinité de Jésus-Christ, que l'on reçoit dans le divin sacrement de l'Eucharistie. On ne devait pas lui rompre aucun os : figure que les os de Jésus-Christ demeureraient entiers en la croix sans en casser un seul. Enfin, les peuples juifs devaient célébrer tous les ans la Pâques et immoler cet agneau pascal en mémoire du passage de l'ange et du passage que les Israélites firent de la Mer Rouge : figure que le peuple chrétien célébrerait tous les ans leur Pâques spirituellement avec l'agneau divin Jésus-Christ, en mémoire de ce passage qu'ils ont fait des ténèbres à la lumière, du péché à la grâce, et de l'état de damnation à l'état du salut lorsque le divin fils de Dieu les réconcilia à son Père par sa mort ; c'est ce que dit saint Paul, dans sa *1ère Épître aux Corinthiens* : « Puisque Jésus-Christ a été immolé pour être notre agneau pascal, vous devez rejeter tout levain ; célébrons donc notre Pâques non avec le vieux levain ni avec le levain de la malice et de la méchanceté, mais avec les pains sans levain de la sincérité et de la vérité. » (*Épître* [*de saint Paul*] *aux Corinthiens* I-V-7 [58]). La colonne de feu qui conduisait de nuit les Israélites dans le désert (*Exode* XIII-[21,] 22 [59]), figurait le fils de Dieu et la nue qui les conduisait de jour, figurait le Saint-Esprit, dit Origène, *Homélie* 27. Et de même que le feu éclaire de sa lumière, de même le fils de Dieu éclaire l'esprit de ses vérités éternelles, et comme la nuée couvre, de même le saint-Esprit couvre les âmes de sa grâce ; de là vient qu'il est dit de la Vierge Marie que le saint-Esprit la couvrit de son ombre. (Ambroise). Marie, sœur d'Aaron et de Moïse, était aussi une figure de la Vierge Marie.

Le bois que Moïse jeta dans les eaux du désert pour les rendre douces, d'amères qu'elles étaient auparavant (*Exode* XV-25 [60]), était une figure du glorieux bois de la croix, qui rend douces les plus grandes amertumes des souffrances et des afflictions. Et les eaux rendues douces étaient une figure des eaux du baptême qui répandent dans les âmes la douceur de la grâce du sauveur. (Augustin, Tertullien, Origène, Jérôme).

La manne que les Israélites mangèrent dans le désert était une figure de cette manne céleste que Jésus-Christ nous a laissée dans le sacrement de l'Eucharistie, en nous y donnant son corps pour servir de nourriture, et son sang pour servir de breuvage à nos âmes. Cette manne tombait du ciel et était comme un pain du ciel, mais le corps de Jésus-Christ est plus véritablement du pain du ciel. Cette

---

[56] « *In figuris praesignatur, cum Isaac immolatur, Agnus Pasquœ deputatur, datur manna patribus.* » [: « D'avance il est préfiguré ; avec Isaac on l'immole ; comme l'agneau pascal on le désigne ; il est donné comme manne à nos pères. »]

[57] [Référence exacte.]

[58] [Référence exacte.]

[59] [Référence exacte.]

[60] [Référence exacte.]

manne était ainsi appelée d'un nom qui vient d'*admiration* : figure que le sacrement d'Eucharistie serait tout plein de miracles dignes d'admiration. Cette manne ne tombait que pendant les ténèbres de la nuit : figure que cette manne eucharistique ne se verrait et ne se connaîtrait qu'à travers les ténèbres de la foi. Cette manne était la nourriture de ceux qui étaient sortis de la captivité d'Égypte : figure que celle de l'Eucharistie serait la nourriture de ceux qui sont sortis de la captivité du démon et du péché.

Cette manne était la nourriture de ceux qui s'en allaient à la terre promise : figure que celle de l'eucharistie serait la nourriture de ceux qui aspirent à la céleste patrie. Cette manne avait toute sorte de suavité : figure que celle de l'Eucharistie ferait sentir aux âmes pures toutes sortes de douceurs spirituelles. Cette manne était blanche : figure que celle de l'Eucharistie ne demanderait que de la pureté. Cette manne devait être pilée et broyée pour être mangée : figure qu'il faut piler et broyer la dureté du cœur pour manger dignement celle de l'Eucharistie. Ceux qui ramassaient beaucoup de cette manne n'en avaient pas plus que ceux qui en ramassaient moins : figure que ceux qui recevraient la sainte Eucharistie n'en recevraient pas plus les uns que les autres, Jésus-Christ étant tout entier sous un petit volume comme sous un plus grand.

Moïse étendant les mains pendant que les Israélites combattaient contre les Amalécites, figurait Jésus-Christ attaché à la croix, les mains étendues. Moïse eut les mains étendues jusqu'au soleil couché : figure que Jésus-Christ demeurerait attaché à la croix jusqu'à vêpres. Lorsqu'il tenait les mains élevées, les Israélites étaient victorieux, lorsqu'il les abaissait tant soit peu, les Amalécites étaient vainqueurs (*Exode* XVII-11 [61]) ; et cela était ainsi, dit Justin, « non pas tant à cause de la prière qu'il faisait, qu'à cause de cette posture qu'il tenait, qui représentait la croix du Sauveur ; car si ce n'eût été cela, *ajoute-t-il*, il n'eût pas été nécessaire qu'on lui eût soutenu les bras lorsqu'il était las : il eût suffi qu'il eût continué sa prière. » (Justin, *Contre Tryph*[*on*]). Les Israélites combattants figuraient les bons chrétiens, qui sont les vrais Israélites, qui combattent les péchés, les mauvaises inclinations de la chair et les ennemis du salut, qui sont figurés par les Amalécites. Ils vainquent les ennemis lorsqu'ils s'appliquent à la prière et qu'ils s'appuient sur les secours de la grâce, mais qui sont vaincus lorsqu'ils abandonnent la prière.

« Vous ne ferez point cuire le chevreau dans le lait de sa mère. » (*Exode* XXXIV-26 [62]). Ce précepte, dit saint Augustin, a été donné en figure de ce que Jésus-Christ ne devait pas être tué par Hérode ni par les Juifs dans son enfance ou dans son bas âge. (Augustin).

Moïse ayant offert des veaux en sacrifice, il arrosa de leur sang le peuple d'Israël en leur disant : « C'est ici le sang de l'Alliance que le Seigneur a faite avec vous », ce qui était, disent les saints Pères de l'Église, une figure du *Nouveau Testament* qui se devait faire par l'effusion du sang de Jésus-Christ ; car l'*Ancien Testament*, suivant leur dire, n'est qu'une figure du *Nouveau*. Les soixante-dix Anciens qui virent Dieu avec Moïse et Aaron, Nadab et Abiu (*Exode* XXIV-8 [63]), figuraient les prédestinés qui verront Dieu à tout jamais dans le ciel. Le saphir qui parut sous les pieds de Dieu figurait la vie sainte et les âmes innocentes des prédestinés, dans lesquelles Dieu se repose comme dans un trône.

---

61 [Référence exacte.]
62 [Référence exacte.]
63 [Référence exacte.]

Le tabernacle que Dieu ordonna à Moïse de faire est une figure de la demeure que nous devons préparer à Dieu dans nous-mêmes ou dans nos âmes. Lorsqu'il lui commanda d'employer à ce tabernacle ce qu'ils avaient de plus précieux, or, argent, etc., l'or figurait la sagesse et l'intelligence des mystères par la foi ; l'argent, la parole de Dieu qui est marquée dans les *saintes Écritures* ; l'airain figurait la prédication de la foi, l'hyacinthe figurait l'espérance des choses célestes, la pourpre figurait l'amour de la croix et des souffrances, l'écarlate teinte deux fois figurait le double précepte de la charité qu'il faut avoir dans le cœur à l'égard de Dieu et à l'égard du prochain. Le lin figurait la pureté de la chair et des affections du cœur. Les poils de chèvres figuraient les rigueurs de la pénitence. Les peaux de mouton teintes en rouge figuraient le bon exemple des pasteurs qu'il faut suivre. Les peaux hyantines figuraient l'immortalité des corps célestes. L'huile des lampes figurait les doux fruits des œuvres de charité et de miséricorde. Les bois de setim, qui sont incorruptibles, figuraient la pureté incorruptible qu'il faut conserver dans le corps et dans le cœur. Les baumes aromatiques figuraient l'odeur agréable de la bonne vie et du bon exemple. Les pierres précieuses figuraient toutes sortes d'actions et de vertus chrétiennes. (Ambroise, Bernard et autres).

L'arche d'alliance figurait l'humanité de Jésus-Christ (Grégoire). L'arche dans le sanctuaire figurait les saints qui sont dans le ciel qui ont Jésus-Christ au-dessus d'eux, qui leur sert de propitiatoire comme il est écrit : *« Je suis le rédempteur de vos péchés*[64] » (*Exode* XXVI-[34][65]) ; et ils sont entourés d'anges, comme l'Arche qui était entre les deux chérubins. (Augustin). Le chandelier du tabernacle figurait Jésus-Christ ; il est fait d'or pur parce que Jésus-Christ était sans aucun péché ; il était de fonte pour marquer que Jésus-Christ serait comme fondu sous les coups qu'il reçut en sa passion. La tige de ce chandelier figurait l'Église chrétienne et ses branches figuraient les prédicateurs. (Grégoire, Hoth. in Ézé[chiel] [?]). ; ou autrement, le chandelier figurait l'Église, le tronc figurait Jésus-Christ, les branches figuraient les prédicateurs, les sept lampes figuraient les sept dons du Saint-Esprit ou les sept sacrements de l'Église. (Ven. Bèd[e le vénérable] [?]).

Le tabernacle construit et portatif figurait l'Église militante, comme le temple de Salomon qui était stable, figurait l'Église triomphante qui se repose et qui est stable en Dieu. Les dix courtines de diverses couleurs figuraient tous les élus ornés de différentes sortes de vertus. La couverture du tabernacle figurait les pasteurs sous la conduite desquels les fidèles sont à couvert. Les peaux de mouton teintes en rouge figuraient les martyrs, qui ont teint leur chair de leur propre sang pour la défense de la foi. Les peaux hyantines figuraient les autres saints ornés de diverses vertus — et surtout ceux qui ont excellé en chasteté. Les vases d'argent figuraient les livres de la loi et des prophètes. Les tables figuraient les travaux des apôtres et des hommes apostoliques. Les leviers et les anneaux, qui étaient d'or, figuraient les promesses du ciel qui tiennent les fidèles attachés au service de Dieu.

(Je ne me lasserais presque point d'écrire de si belles choses ! Continuons donc).

---

64 [« *Ipse est propitiatio pro peccatis.* »]

65 [« Vous mettrez aussi dans le Saint des Saints le propitiatoire au-dessus de l'arche où la loi sera enfermée. »]

Le Saint des Saints figurait le ciel même où sont les bienheureux. L'arche signifiait les saints qui sont dans le ciel. Le propitiatoire qui était sur l'arche figurait Jésus-Christ — qui est au-dessus des saints. Les tables figuraient les résurrections spirituelles des fidèles dans les sacrements, et surtout dans celui de l'Eucharistie. Le chandelier avec ses lampes figurait la lumière de la foi et celle qui vient de la doctrine chrétienne, comme aussi les sept dons du Saint-Esprit. L'autel des parfums figurait les oraisons et les prières des fidèles — dont la bonne odeur monte jusqu'au ciel. (Grégoire, Cyrille, Augustin).

Les habits sacerdotaux n'étaient pas non plus sans nous figurer quelque chose de mystérieux : la tunique de lin figurait la terre, celle d'hyacinthe figurait l'air, les pommes de grenades et grêlons qui y pendaient figuraient les foudres et tonnerres, ou bien la combinaison des quatre éléments. La ceinture figurait l'océan qui environne la terre ; l'éphod figurait le ciel des étoiles ; les deux pierres d'onyx figuraient le soleil et la lune ; les douze pierres du rational figuraient les douze mois de l'année ou les douze signes du zodiaque. La lame d'or où était le nom de *Dieu Tétragrammaton* (*Exode* XXVIII [66]) figurait Dieu même, qui préside à toutes ses créatures. La tiare figurait le ciel empiré. Le pontife figurait donc ainsi toutes choses, pour montrer par ses habits comme par ses paroles que toutes choses avaient besoin du Sauveur et de la miséricorde de Dieu. (Jérôme, *Épîtres*, 128 ; Bède [le vénérable], Grégoire ; [Flavius] Josèphe, *Antiquités* [*Judaïques*], livre III, chap. 8).

Dieu dit à Moïse qu'il ne verrait point sa face — mais qu'il verrait son derrière. La figure est que la face de Dieu signifie la divinité, que l'on ne peut voir par les yeux du corps ; et son derrière figure la nature humaine en Jésus-Christ — laquelle on peut voir. Il dit donc qu'il verrait son derrière parce que les Juifs, qui étaient ici figurés par Moïse, ont vu le fils de Dieu dans son humanité. (Augustin).

Le sacerdoce de l'*Ancien Testament* n'était non plus qu'une figure du sacerdoce de la loi évangélique, comme aussi tous les sacrifices de cet *Ancien Testament*, suivant cette doctrine de nos christicoles, n'étaient que des figures du sacrifice de la loi nouvelle de Jésus-Christ. Le veau qu'on offrait en holocauste figurait Jésus-Christ qui s'est offert à son père en sacrifice d'holocauste sur la croix. Ce veau était tiré des troupeaux (*Lévitique* I [67]), figure que Jésus-Christ descendrait des anciens patriarches, ce pourquoi il était figuré par le veau qui était tiré du troupeau. Il était aussi figuré par l'agneau, à cause de son innocence et de sa douceur ; il était pareillement figuré par le bélier, à cause de sa souveraine puissance. Il était aussi figuré par le bouc, à cause qu'il portait la ressemblance du péché dans sa chair. Il était encore figuré par la tourterelle et par la colombe, à cause de sa divinité et de son humanité.

Les sacrifices anciens se faisaient hors du tabernacle pour figurer que Jésus-Christ devait souffrir la mort *hors de la ville*[68] de Jérusalem, dit saint Paul. Les victimes étaient écorchées : figure que Jésus-Christ serait dépouillé de sa robe. Le sang des victimes était répandu autour de l'autel : figure que le sang de Jésus-Christ serait répandu autour de sa croix, qui était son autel. Les victimes étaient mises en pièces, en figure de ce que la chair de Jésus-Christ serait déchirée et comme mise en pièces par les coups de fouet. La chair des victimes était brûlée

---

66 [« Vous ferez aussi une lame d'un or très pur, sur laquelle vous ferez graver ces mots par un habile ouvrier : LA SAINTETÉ EST AU SEIGNEUR. »]

67 [Cette mention ne figure pas au *Lévitique* I.]

68 [« *Extra portam passus est.* »]

en figure de ce que Jésus-Christ brûlerait en lui-même du feu de la charité. (Augustin, Cyrille, Alex[andre ?], et autres).

Par les deux boucs dont il est parlé au 16e chapitre du *Lévitique* sont figurées les deux natures de Jésus-Christ[69]. Celui qui était immolé figurait la nature humaine de Jésus-Christ qui a été immolée en la croix, et celui qu'on laissait aller au désert figurait la nature divine qui est impassible. (Théodore, Cyrille). D'autres disent que ce bouc émissaire que l'on chargeait des péchés du peuple et que l'on chassait au désert avec imprécations et malédiction, figurait Jésus-Christ, qui s'est volontairement chargé de tous les péchés des hommes, qui en a été le rebut des Juifs et qui en a reçu mille malédictions. (Augustin). D'autres disent encore que l'un de ces boucs figurait Jésus-Christ et que l'autre figurait Barabbas. (Cyrille).

La défense de semer dans une même terre différentes espèces de grains ou de vêtir des habits de différentes tissures (*Deutéronome* XXII-9 [70]), figurait qu'il ne faut avoir dans le cœur des mœurs contraires mais qu'elles doivent être uniformes pour éviter la duplicité. Le sabbat des Juifs figurait le repos de l'âme que Jésus-Christ devait procurer à ses fidèles en les délivrant des soins superflus de la vie et des inquiétudes du siècle. Leur jubilé figurait le temps de la rémission générale qui se ferait à la fin des siècles lorsque tous les fidèles entreront dans la possession du paradis, qui est véritablement leur héritage. Le son des trompettes dans le temps du jubilé figurait le son des trompettes des anges qui appelleront tous les morts à la résurrection et au jugement général. (Cyrille, et autres).

L'ordre que les Israélites gardaient dans leur camp lorsqu'ils marchaient dans le désert, figurait l'Église militante et les différents ordres qui sont dans l'Église, laquelle pour ce sujet, disent-ils, *est terrible comme une armée rangée en bataille*[71]. L'arche qui était au milieu des escadrons du camp des Israélites figurait Jésus-Christ, qui est la véritable arche d'alliance qui réunit les hommes à Dieu et qui est au milieu de son Église. Le camp des Israélites était composé des douze tribus d'Israël : figure que l'Église chrétienne serait d'abord composée des douze apôtres de Jésus-Christ. Les principaux enseignes des escadrons des Israélites avaient pour figure, l'un, à savoir Juda, : un lion ; un autre, à savoir Ruben, avait une face d'homme ; le troisième, à savoir Éphraïm, avait une figure de bœuf ; et enfin le quatrième, à savoir Dan, avait une figure d'aigle tenant un serpent dans ses griffes : figure que les quatre évangélistes seraient marqués par ces figures-là, à savoir : Mathieu par une face d'homme, Marc par un lion, Luc par un bœuf et Jean l'évangéliste par un aigle. (Augustin, Origène).

Les Nazaréens, mot qui veut dire *être séparé*, *consacré* et *saint* (*Nombres* VI [72]), figuraient Jésus-Christ, qui a été séparé du siècle, consacré à Dieu et rempli de sainteté. (Cyrille, Jérôme, Ambroise). Les bénédictions que les prêtres donnaient au peuple en répétant trois fois de suite le nom du Seigneur (*ibid.*, versets 24, [25 et 26]), figuraient le mystère de la trinité des personnes divines. (Augustin, Rup. [?]).

Le murmure de Marie et d'Aaron contre Moïse pour avoir épousé une femme éthiopienne, était figuratif : Moïse qui épouse une femme éthiopienne figurait Jésus-Christ qui épouse l'Église des Gentils figurée par l'Éthiopienne ; Marie et

---

69 [Cf. *Lévitique* XVI-5.]

70 [Référence exacte.]

71 [« *Terribilis ut castrorum acies ordinata.* »]

72 [Extrapolation de « la séparation du Nazaréen », retraite *volontaire* : « ils auront *voulu* se consacrer au Seigneur ».]

Aaron qui figuraient la Synagogue et le sacerdoce de la loi en murmurant (*Nombres* VI [73]), pour figurer que la Synagogue murmurerait de ce que leur sacerdoce et leur loi sont comme transférés à des Gentils — qui font du fruit. Dieu approuve ce mariage de Moïse : figure que Dieu recevrait l'Église des Gentils. Marie, en punition de son murmure, devient lépreuse, de même la Synagogue figurée par cette Marie devient comme lépreuse et difforme à cause de son aveuglement et de ses péchés. Marie, devenue lépreuse, est séparée pour un temps, en figure de ce que la Synagogue serait rejetée de Dieu pour un temps. Enfin, après sept jours d'exil, elle revient : figure que la Synagogue, après les sept âges du monde, c'est-à-dire à la fin des temps, se réunira à l'Église. (Origène, Ambroise).

La verge d'Aaron qui poussa des boutons et des fleurs (*Nombres* XVII [74]) figurait la Vierge Marie qui, seule par la vertu du Saint-Esprit, a poussé et mis au monde la fleur divine, c'est-à-dire Jésus-Christ. (Cyrille). Et selon d'autres, la verge d'Aaron figurait la croix de Jésus-Christ. Les boutons et fleurs qu'elle produisit figuraient les Gentils qui se convertissaient à la prédication de la croix du Sauveur. (Origène). Selon d'autres encore, la verge d'Aaron figurait la puissance de Jésus-Christ, la fleur sa beauté spirituelle procédant de la grâce, et les fleurs la douceur de son esprit.

La vache rousse dont il est parlé au 19e chapitre des *Nombres*, était figurative[75]. La vache figurait l'humanité de Jésus-Christ. Sa couleur rousse figurait sa passion ; son âge entier et parfait figurait l'âge viril de Jésus-Christ. Elle était sans tache pour marquer son innocence exempte de tous péchés. Elle n'avait point porté le joug pour marquer la liberté des enfants de Dieu, et surtout de Jésus-Christ ; elle était immolée ou tuée par Eléazar prêtre, pour figurer que Jésus-Christ souffrirait des prêtres de la loi. Elle était tuée hors du camp pour figurer que Jésus-Christ souffrirait la mort hors de Jérusalem. La flamme qui brûlait cette vache et qui allait en montant, figurait, suivant ces mêmes docteurs, la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ. Le bois de cèdre qui servait à la brûler figurait la croix de Jésus-Christ ; l'hysope figurait la vertu du baptême et l'écarlate figurait le sang de Jésus-Christ. (Augustin, Isidore, Grégoire, Théodore, etc.).

Pouvait-on dire de plus belles choses que celles-là[76] *?*

La vache qui devait être immolée lorsque l'on trouvait le cadavre d'un homme mort dont on ne connaissait point le meurtrier (*Deutéronome* XXI-3 [77]), figurait encore la chair ou l'humanité de Jésus-Christ qui a été immolée pour le salut des hommes qui étaient morts dans le péché. Cette vache ne devait point avoir porté le joug, pour marquer que Jésus-Christ était sans péché. Elle était tuée à cause d'un homicide trouvé : figure que Jésus-Christ serait mis à mort pour les hommes tués par le péché. Cette vache était tuée dans une vallée âpre pour figurer le calvaire ou la nation juive, qui était revêche, infidèle et désagréable. Par le taureau dont il est parlé au 39e chapitre du *Deutéronome*[78], est figuré Jésus-Christ — et par ses cornes sont figurés les bras de la croix. (Augustin, Tertullien, Ambroise [de Milan]).

---

73 [Il s'agit de *Nombres* XII.]

74 [« Le nom d'Aaron sera sur la verge de la tribu de Lévi, et toutes les tribus seront écrites chacune séparément sur sa verge. » Cf. aussi 4 à 10.]

75 [Cf. *Nombres* XIX-1 à 10.]

76 [« *Quid magis his rebus potuit mirabile dici ?* »]

77 [Cf. *Deutéronome* XXI-1 à 6.]

78 [Le *Deutéronome* ne comprend que 34 chapitres...]

C'est encore ici qu'il faudrait dire : *que pourraient-ils nommer de plus merveilleux*[79] *?*

Vous ne lierez point la bouche du bœuf qui foule le grain, ce qui a été dit par figure pour marquer les prédicateurs de l'Évangile, et pour marquer qu'ils doivent vivre de l'Évangile ; c'est l'application même que saint Paul en fait. (*Épître aux Corinthiens* I-IX-9 [80]). Le frère qui épousait la femme de son frère pour relever sa race figurait les prédicateurs de l'Évangile qui, en prêchant l'Évangile et convertissant les infidèles, relèvent et multiplient la race de Jésus-Christ, en tant que les convertis s'appellent *chrétiens* du nom de Jésus-Christ ; que s'ils refusent de prêcher et d'aller convertir, comme le frère qui refusait d'épouser la femme de son frère, il est comme lui rejeté et méprisé de l'Église. (Augustin).

Les enfants d'Israël résistaient pendant quarante jours à Goliath et aux Philistins qui étaient leurs ennemis. Pourquoi pendant quarante jours ? Cela figurait, dit saint Augustin, les quatre temps et les quatre parties de la terre, qui signifient la vie présente dans laquelle les chrétiens figurés par les Israélites sont obligés de combattre contre le diable et ses anges — qui étaient figurés par Goliath et par les Philistins. David qui vint avec son bâton pour combattre contre ce Goliath était la figure de Jésus-Christ qui devait combattre contre le Goliath spirituel, c'est-à-dire contre le Diable, avec le bois de sa croix. Goliath fut frappé au front d'un coup de pierre que David lui jeta. Pourquoi fut-il ainsi frappé au front ? C'est, dit le même Augustin, parce qu'il n'avait pas fait le signe de la croix sur son front ; car de même, dit-il, que le bâton de David figurait la croix de Jésus-Christ, de même aussi, dit-il, la pierre dont ce Goliath fut frappé, figurait le Seigneur Jésus-Christ. (Augustin, *Sermons, De Tempore.* Voyez au 4e dimanche d'après Pentecôte).

Les amis, qui ne rirait de toutes ces belles allégories-là ! Et de toutes ces belles figures-là *! À ce spectacle, on ne peut qu'en rire, les amis*[81] *! Pouvait-on dire de plus belles choses que celles-là*[82] *?*

Le temple si magnifique que Salomon fit bâtir à Dieu n'était, dit le même Augustin, qu'une figure de celui que Jésus-Christ lui bâtirait, et qui serait fait, dit-il, non de bois ni de pierres, comme celui de Salomon, mais qui serait fait d'hommes vivants, tel, disait-il, que nous avons maintenant la joie de le voir. (Augustin, *Cité de Dieu*, XVII-8[83]).

Qui ne rirait, dis-je, de toutes ces inepties-là ?

Enfin, toute la loi ancienne de ce Moïse n'était, suivant cette belle doctrine de nos christicoles, qu'une figure de leur loi nouvelle de Jésus-Christ. Car, suivant leur dire, les actions mêmes aussi bien que les paroles et les promesses ou prophéties, y étaient figuratives et prophétiques. *La terre promise*, dont il est dit qu'elle serait *toute coulante de lait et de miel*, pour marquer l'abondance de ses biens, n'était, suivant leur dire, qu'une figure de la vie bienheureuse qu'ils espèrent dans le ciel et qui est, comme ils disent, leur seul véritable patrie. Tous les biens temporels que Dieu promettait aux Juifs n'étaient qu'une figure des biens spirituels de la grâce ou des récompenses éternelles du ciel. Comme aussi les menaces que Dieu leur faisait des châtiments temporels de cette vie n'étaient

---

79 [« *Quid magis his rebus potuit mirabile dici ?* » Lucrèce, *De la Nature,* livre II, vers 1035. Traduction José Kany-Turpin, Aubier.]

80 [Référence exacte.]

81 [« *Spectatum admissi, risum teneatis, amici.* »]

82 [« *Quid magis his rebus potuit mirabile dici ?* »]

83 [« Quelque intervalle de temps qu'il y ait entre Jésus-Christ et David, il est certain que le premier, venu depuis la mort du second, a bâti un temple à Dieu, non de bois et de pierres, mais d'hommes. »]

qu'une figure des châtiments éternels de l'Enfer. Les captivités où ces peuples juifs furent réduits n'étaient qu'une figure de la captivité du démon et du péché où les hommes étaient réduits. La délivrance promise de leur captivité n'était qu'une figure de la délivrance spirituelle de la captivité du démon et du péché. Le puissant libérateur ou rédempteur qui leur était promis, comme un très puissant prince et seigneur temporel qui dominerait sur toute la Terre, n'était, suivant leur dire, qu'une figure de Jésus-Christ, dont la puissance spirituelle aurait délivré tous les hommes de cette prétendue captivité spirituelle du démon et du péché où ils étaient réduits. La Jérusalem terrestre, qui devait être à tout jamais si glorieuse, si riche, si puissante, si belle et si triomphante, n'était, suivant leur dire, qu'une figure de la Jérusalem céleste où ils prétendent que toutes sortes de biens se trouvent en abondance. De sorte que tout ce qui est dit dans la loi et dans les prophètes de cette Jérusalem terrestre ou de ce prétendu puissant rédempteur qui était promis, aussi bien que de la prétendue délivrance si glorieuse qu'il devait faire du peuple d'Israël avec tout ce qui est dit des sacrifices mêmes, et des cérémonies qui se faisaient en ce temps-là de la loi de Moïse — ne devraient s'entendre figurativement, allégoriquement et mystiquement que de ce qui se fait maintenant dans la religion chrétienne, et ne devraient s'entendre que de la prétendue Jérusalem céleste, que de la prétendue puissance spirituelle de leur Christ et de la prétendue rédemption spirituelle des hommes, faites, comme ils disent, par les mérites infinis de sa mort et passion. [*[84]]

Même tout le peuple juif selon la chair, n'était, suivant leur dire, qu'une figure des chrétiens, qui sont, disent-ils, les vrais Israélites ou l'Israël de Dieu, comme dit leur grand mirmadolin saint Paul. De sorte que tout ce qui est dit littéralement de ce peuple et de toutes les grandes et magnifiques promesses qui leur auraient été faites de la part de Dieu, ne doivent s'entendre spirituellement et allégoriquement que des chrétiens, qui sont, comme ils prétendent, les vrais Israélites et l'Israël de Dieu. Si bien que suivant cette belle doctrine de nos christicoles, tout ce qui aurait jamais été dit et promis de plus beau, de plus magnifique et de plus avantageux pour ce peuple d'Israël touchant la venue d'un prétendu si puissant rédempteur qui devait leur venir, touchant la prétendue si glorieuse délivrance ou rédemption qu'il devait faire de leurs personnes, et touchant tous les prétendus si grands biens dont il devait les mettre en possession et dont il devait les faire éternellement jouir dans cette vie — se terminerait donc seulement à des biens imaginaires, à des victoires imaginaires, à un rédempteur imaginaire, et, par conséquent aussi, à une rédemption qui ne serait qu'imaginaire. Et enfin, tout ne se terminerait qu'à un vil et ridicule fanatisme qui ne se trouve à la naissance du christianisme que dans une poignée de gens vils, ignorants et grossiers de la nation juive, qui s'imaginaient follement que Jésus-Christ, leur chef, allait leur faire voir l'accomplissement de toutes ces grandes et magnifiques promesses qu'ils prétendaient, comme j'ai dit, avoir été faites de la part de Dieu à leurs anciens pères en faveur de leur nation. [**[85]] À l'occasion de quoi l'on aurait certainement bien raison d'appliquer ce qui est dit de ce tant renommé et si prodigieux prétendu *enfantement des montagnes qui se termina seulement à la production d'une chétive souris*[86].

---

[84] [À partir de cet endroit *, Meslier ajoute dans la marge du manuscrit, de bas en haut : « VISTUTATEM NOVITAS, UMBRAM FUGAT VERITAS, NOCTEM LUX ELIMINAT. » [: « Le fait nouveau annihile le fait ancien, la vérité chasse l'ombre et la lumière élimine la nuit. »]

[85] [La mention marginale latine de Meslier disparaît.]

[86] [« *Parturiunt montes : nascitur ridiculus mus.* »]

Par où l'on voit manifestement que c'est se rendre ridicule de vouloir quitter le véritable sens naturel et littéral des susdites promesses et prophéties pour leur forger ainsi des sens spirituels et allégoriques qui ne leur conviennent point, car c'est manifestement abuser des termes de la susdite loi et des susdites promesses et prophéties, c'est en pervertir le sens et la véritable signification, de sorte que quand on voudrait même supposer qu'elles seraient véritablement de Dieu, elles se trouveraient détruites et anéanties par ces sortes d'interprétations allégoriques et mystiques qui sont entièrement vaines et frivoles, d'autant qu'elles ne sont dans le fond que des imaginations creuses et des vaines et ridicules fictions de l'esprit humain qui se plaît dans la vanité et dans le mensonge ; et ainsi, elles ne méritent pas que l'on y fasse la moindre attention.

Et si j'en ai rapporté ici un si grand nombre d'exemples, ce n'est que parce qu'elles sont tout à fait dignes de risées et très propres à faire manifestement voir la vanité des susdites promesses et prophéties, qui ne sont pas moins vaines en elles-mêmes que les interprétations spirituelles et mystiques qu'il plaît à nos christicoles de vouloir leur donner.

Je trouverais fort étonnant que tant de si grands et si illustres personnages se soient amusés à nous dire et à nous débiter tant de sottises sur de si vains sujets, si je ne savais d'ailleurs qu'ils peuvent y avoir été portés par quelques vues et quelques vaines considérations particulières.

Les plus grands hommes sont quelquefois capables de mille faiblesses aussi bien que les autres, et il y a mille plis et replis dans le cœur et dans l'esprit des hommes qu'il serait difficile de pouvoir toujours bien développer. On ne voit pas toujours par quels motifs ils parlent, ni dans quelle vue ils agissent. Pour moi, j'aurais peine à croire, comme dit le sieur de Montaigne, que ces grands hommes dont je viens de parler aient parlé *à certes*, comme il dit, c'est-à-dire qu'ils aient parlé sérieusement, lorsqu'ils nous ont débité tant de sottises sur ce sujet. Si ce n'est peut-être qu'ils se soient ensuite persuadés à eux-mêmes ce qu'ils voulaient d'abord faire seulement accroire aux autres, « semblables en cela, *comme dit encore le même sieur de Montaigne*, à ces enfants qui s'effraient eux-mêmes des visages qu'ils ont barbousés à leurs camarades. » (*Essais* de Montaigne, p. 498 [87]), ou semblables à ces sots idolâtres qui révèrent religieusement des troncs d'arbres ou des pierres auxquels ils auront donné quelque figure. Et nos christicoles eux-mêmes, qui adorent encore maintenant de faibles petites images ou idoles de pâte après que leurs prêtres ont mystérieusement et secrètement prononcé seulement quatre paroles sur les susdites petites images ou idoles de pâte — y a-t-il rien de plus vain, de plus sot et de plus ridicule que cela ?

Je croirais donc bien plutôt que ces grands hommes ont voulu en cela se jouer de notre commune ignorance et sottise, sachant bien qu'il n'y a rien que l'on ne puisse facilement faire accroire aux ignorants. Et si l'on veut néanmoins que ces grands hommes aient véritablement dit leurs pensées en cela comme ils le croyaient, je ne saurais dans ce cas-là m'empêcher moi-même de penser qu'ils n'aient été en cela des ignorants et des sots.

On me pardonnera cette expression, si l'on veut, car j'écris ici naïvement ce que j'en pense, après néanmoins y avoir réfléchi plusieurs et plusieurs fois, en suivant toujours autant qu'il m'était possible les plus claires lumières de la raison pour voir si je ne me trompais pas moi-même, car la raison naturelle est le seul chemin que je me suis toujours proposé de suivre dans mes pensées, et c'est celui qu'il me paraît évidemment que chacun devrait toujours suivre pour ne pas

---

[87] [*Essais*, II, 12 : *Apologie de Raymond Sebon*.]

marcher aveuglément, comme on fait, dans des chemins et dans des pays que l'on ne connaît pas. Et plus j'y ai pensé, plus j'ai toujours trouvé de quoi me confirmer dans mes pensées.

Comme donc les susdites promesses et prophéties n'ont point eu leur accomplissement prises dans leur propre sens et dans leur sens naturel, et que de l'aveu même de nos christicoles, elles ne peuvent l'avoir eu que dans un sens spirituel et allégorique — qui n'est dans le fond qu'un sens étranger et un sens ridicule et imaginaire forgé à plaisir par l'imagination des hommes — il s'ensuit manifestement qu'elles sont fausses puisqu'elles ne sauraient être vraies ou véritables dans un sens qu'elles n'ont point en elles-mêmes et qui n'est qu'imaginaire.

Et si elles sont fausses, il est clair et évident qu'elles ne viennent point de Dieu et qu'elles ne peuvent servir de preuves ni de témoignage assuré de la vérité d'aucune religion, non plus que les prétendus miracles dont j'ai ci-devant parlé.

Et ainsi, tous ces prétendus motifs de crédibilité sur lesquels nos christicoles prétendent fonder la certitude de la vérité de leur religion, n'étant d'aucun poids ni d'aucune autorité pour prouver ce qu'ils prétendent, il s'ensuit manifestement que leur religion est fausse, et que tout ce qu'ils en disent comme venant de la part de Dieu, n'est, comme j'ai dit, qu'erreur, illusion, mensonge et imposture — et c'est la quatrième preuve démonstrative que j'avais à en donner.

XXVIIII

Cinquième preuve

De la vanité & fausseté de la religion chrétienne tirée des erreurs de sa doctrine et de sa morale



ASSONS À LA CINQUIÈME PREUVE QUE JE TIRERAI DE LA FAUSSETÉ DE leur doctrine. Il n'y a point de religion qui ne prétende enseigner la plus pure, la plus saine et la plus véritable doctrine. Cependant, il n'y en a pas une qui ne soit toute mêlée et comme pétrie d'erreurs, d'illusions, de mensonges et d'impostures.

C'est ce que l'on peut, par conséquent, véritablement dire aussi de la religion chrétienne, apostolique et romaine, aussi bien que de toutes les autres religions. D'où je tire cet argument : une religion qui reçoit, qui approuve et qui autorise même des erreurs dans sa doctrine et dans sa morale, ne peut être une véritable religion et ne peut véritablement être d'institution divine. Or, la religion chrétienne, et principalement la secte romaine, reçoit, approuve et autorise des erreurs dans sa doctrine et dans sa morale ; c'est ce qu'il est facile de faire voir.

Elle reçoit, approuve et autorise même des erreurs dans sa doctrine, puisqu'elle enseigne et qu'elle oblige de croire non seulement des choses qui sont fausses, mais aussi des choses qui sont ridicules et absurdes, et qui sont entièrement contraires à ce que l'on devrait penser de la bonté, de la sagesse, de la justice et de la miséricorde d'un dieu qui serait infiniment parfait.

En second lieu, elle reçoit, approuve et autorise aussi des erreurs dans sa morale :

1- Parce qu'elle approuve et autorise des maximes qui tendent au renversement de la justice et de l'équité naturelle.

2- Parce qu'elle blâme et qu'elle condamne comme vicieuses les plus naturelles et les plus légitimes inclinations de la Nature, et qu'elle souffre, qu'elle favorise et autorise des abus qui choquent ouvertement la droite raison, et qui sont entièrement contraires à la justice et au bon gouvernement des hommes.

C'est ce qu'il est facile de faire manifestement voir par la seule exposition de ces erreurs et de ces abus-là, car les exposer simplement et naïvement tels qu'ils sont, c'est suffisamment les réfuter.

XXX

Première erreur de sa doctrine, touchant la trinité d'un seul Dieu en trois personnes



REMIÈREMENT, DONC, LA RELIGION CHRÉTIENNE, APOSTOLIQUE ET romaine, enseigne et oblige de croire qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et en même temps elle enseigne aussi et oblige de croire qu'il y a trois personnes en Dieu, c'est-à-dire trois personnes qui sont Dieu : *avec ferveur elle prêche un dieu unique en trois personnes*[1] (Hymne [*De laudes*, Office de la dédicace).

Ce qui est manifestement absurde : car s'il y en a trois qui sont véritablement Dieu, ce sont véritablement trois Dieux. Et si ce sont véritablement trois Dieux, il est faux de dire qu'il n'y ait qu'un seul Dieu.

Ou s'il est vrai de *dire qu'il n'y a véritablement qu'un seul Dieu*, il est faux de dire qu'il y en ait véritablement trois qui sont Dieu, puisque *un* et *trois* ne se peut véritablement dire d'une seule et même chose.

La même religion chrétienne enseigne et oblige de croire que la première de ces prétendues trois personnes divines, qu'elle appelle *le Père*, a engendré la seconde personne, qu'elle appelle *le Fils*, et que ces deux premières personnes ensemble ont produit la troisième, qu'elle appelle le *Saint-Esprit*. Et néanmoins, elle enseigne et oblige de croire que ces trois prétendues divines personnes ne dépendent nullement l'une de l'autre et qu'elles ne sont pas même plus anciennes l'une que l'autre, l'une n'ayant jamais été avant l'autre — ce qui est encore manifestement absurde puisqu'une chose ne peut recevoir son être d'une autre sans quelque dépendance de cette autre, et qu'il faut nécessairement qu'une chose soit pour qu'elle puisse donner l'être à une autre. Si donc la seconde et la troisième de ces prétendues personnes divines ont reçu leur être de la première, il faut nécessairement qu'elles dépendent dans leur être de cette première personne qui leur aurait donné l'être ou qui les aurait engendrées et produites, et il faut nécessairement aussi que cette première personne qui aurait donné l'être aux deux autres ait été avant que de pouvoir leur donner l'être, puisque ce qui n'est point ne peut donner l'être à aucune chose.

Si donc la première personne a véritablement donné l'être aux deux autres et que ces deux autres aient véritablement reçu leur être de cette première, il faut nécessairement que la première ait été lorsque les deux autres n'étaient pas encore, et par conséquent, qu'elles aient été l'une avant l'autre.

---

[1] [« *Trinum Deum, unicumque, cum fervore praedicat.* »]

D'ailleurs, il répugne et il est absurde de dire qu'une chose qui aurait été engendrée ou produite n'aurait point eu de commencement. Or, selon nos christicoles, la seconde et la troisième personne divines ont été engendrées ou produites ; donc, elles ont eu commencement ; et si elles ont eu un commencement et que la première n'en ait point eu, comme n'ayant point été engendrée ni produite d'aucune autre, il s'ensuit nécessairement que l'une ait été avant l'autre, c'est-à-dire que la première ait été avant la seconde et que la seconde ait été avant la troisième, étant absurde de dire qu'elles soient produites l'une de l'autre sans aucune dépendance l'une de l'autre et sans aucune priorité ni postériorité l'une de l'autre. Que si cela est absurde, il n'est certainement pas moins absurde de dire qu'il n'y ait véritablement qu'un seul Dieu, et qu'il y ait cependant trois personnes en Dieu.

Nos christicoles, qui sentent ces absurdités et qui ne sauraient s'en parer par aucune bonne raison, n'ont point d'autre ressource que de dire qu'il faut pieusement fermer les yeux de la raison humaine, qu'il faut captiver son esprit sous l'obéissance de la foi et qu'il faut adorer humblement de si hauts et si adorables mystères, sans vouloir les approfondir ni les comprendre.

Mais comme ce qu'ils appellent *foi* n'est véritablement qu'un principe d'erreurs, d'illusions et d'impostures, comme je l'ai ci-devant démontré, lorsqu'ils nous disent qu'il faut se soumettre pieusement et aveuglément à tout ce que leur foi leur enseigne et les oblige de croire, c'est comme s'ils disaient qu'il faut pieusement et aveuglément croire et recevoir toutes sortes d'erreurs, d'illusions et d'impostures par un principe même d'erreurs, d'illusions et d'impostures.

Voici, comme l'un de nos fameux déichristicoles parle de cette aveugle soumission à leur foi, à l'occasion de ce prétendu mystère de leur Dieu en trois personnes : « Rien ici d'humain, rien de charnel, que la raison soit captive sous le joug de la foi, pour adorer des mystères qu'elle ne peut comprendre. Un Dieu, dit-il, qui est la même chose que son Fils et qui n'est pas la même personne ; un Fils qui réside dans son Père, et un Père dans son Fils, et qui sont réellement distingués l'un de l'autre ; un Fils qui reçoit tout et l'être même de son Père, sans indigence, sans dépendance et sans postériorité, un Père qui donne et communique tout ce qu'il est à son Fils sans lui donner commencement, sans rien perdre de ce qu'il donne à son Fils, coéternel et consubstantiel, et opérant avec lui par la même toute-puissance : ce sont, dit-il, des vérités où la raison se perd... » (Quesnel, *Sur saint Jean*, chap. 14-10 [2]).

Il a raison ici de dire que la raison se perd, parce qu'il faut effectivement l'avoir perdue ou avoir renoncé entièrement à ses lumières pour vouloir soutenir des propositions si absurdes que celles-là ; voilà cependant un des principaux points de la doctrine de nos déichristicoles. Ils voient bien eux-mêmes que la raison se perd dans les absurdités de ces beaux prétendus mystères, et cependant ils jugent qu'ils doivent plutôt perdre leur raison que d'aller contre leur foi en suivant les lumières de leur raison : « C'est pour eux une raison de croire que de rencontrer une chose incroyable, et elle est selon eux d'autant plus selon raison qu'elle est contre l'humaine raison », comme dit le sieur de Montaigne (*Essais*, p. 466 [3]). Mais c'est cela même qui prouve d'autant plus évidemment leur aveuglement et la fausseté de leur doctrine.

---

2 [*Le* Nouveau Testament *en français, avec des réflexions morales sur chaque verset*, tome II.]
3 [*Essais*, II, 12 : *Apologie de Raymond Sebon*.]

Nos déichristicoles blâment et condamnent l'aveuglement des anciens païens, qui reconnaissaient et adoraient plusieurs dieux ; ils se raillent de ce qu'ils disaient de la généalogie de leurs dieux, de leur naissance, de leurs mariages et de la génération de leurs enfants, et ils ne prennent pas garde, eux, qu'ils disent des choses qui sont beaucoup plus ridicules et plus absurdes que tout ce que les païens ont dit de leurs dieux. Car si les païens ont reconnu et adoré plusieurs dieux, ils ne disaient pas qu'ils n'avaient tous qu'une même nature, qu'une même puissance et qu'une même divinité, ils attribuaient, ingénument et sans mystère, à chacun d'eux leur propre nature, leur propre personne, leur propre volonté, leurs propres inclinations et leur propre divinité. Mais nos déichristicoles, en reconnaissant de nom un seul dieu, en admettent effectivement trois, auxquels cependant ils n'attribuent qu'une même nature, qu'une même puissance, qu'une même volonté et qu'une même divinité, ce qui est certainement beaucoup plus absurde que ce que disaient les païens de la pluralité de leurs dieux.

Si ces mêmes païens ont cru qu'il y avait des déesses aussi bien que des dieux, et que ces dieux et ces déesses se mariaient ensemble et qu'ils engendraient des enfants, ils ne pensaient en cela rien que de naturel, car ils ne s'imaginaient pas encore que ces dieux fussent sans corps et sans sentiments ; et croyant qu'ils avaient des corps et du sentiment aussi bien que les hommes, il ne faut pas s'étonner s'ils croyaient qu'il y eut des dieux mâles et des déesses femelles, car s'il y en avait effectivement quelques-uns, pourquoi n'y en aurait-il point de l'un et de l'autre sexe ? On ne voit point qu'il y ait plus de raison de nier ou de reconnaître plutôt l'un que l'autre. Et supposant, comme faisaient les païens, qu'il y avait des dieux et des déesses, pourquoi ne se marieraient-ils pas ? Et pourquoi ne prendraient-ils pas leurs plaisirs ensemble, les dieux et les déesses ? En engendrant des enfants de leur même espèce ? Et cela en la manière que font les hommes ? Il n'y aurait certainement rien de ridicule ni d'absurde dans cette doctrine et dans cette créance des païens si le fondement de leur doctrine et de leur créance était vrai, c'est-à-dire s'il était vrai qu'il y eût effectivement des dieux.

Mais dans la doctrine et dans la créance de nos déichristicoles, il y a quelque chose de bien plus ridicule et de plus absurde, car outre ce qu'ils disent d'un Dieu qui en fait trois ou de trois qui n'en font qu'un, ce qui est, déjà comme j'ai dit, une absurdité assez grande, ils disent que ce Dieu triple et unique n'a ni corps, ni forme, ni figure aucune ; ils disent que la première personne de ce Dieu triple et unique, qu'ils appellent *le Père*, a engendré tout seul par sa propre pensée et par sa propre connaissance une personne qu'ils appellent *le Fils*, qui est tout semblable à son père, étant comme lui sans corps et sans forme et sans figure aucune.

Mais si ces deux prétendues personnes sont sans corps et sans forme et sans figure aucune, qu'est-ce qui fait que la première personne se nomme *le Père* plutôt que *la Mère* ? Et qu'est-ce qui fait que la seconde se nomme *le Fils* plutôt que *la Fille* ? Car si la première est véritablement père plutôt que mère, et si la seconde est véritablement fils plutôt que fille, il faut nécessairement qu'il y ait quelque chose dans l'un et dans l'autre de ces deux personnes qui fasse que l'une soit père plutôt que mère, et que l'autre soit fils plutôt que fille : et qu'est-ce qui pourrait faire cela, si ce n'est qu'ils seraient tous deux mâles et non femelles ? Mais comment seront-ils et comment seraient-elles, ces deux personnes, plutôt mâles que femelles puisqu'elles n'ont ni l'une ni l'autre, ni corps, ni forme, ni

figure aucune ? Cela n'est pas imaginable, cela ne se peut, cela se détruit de soi-même. Mais il n'importe ; ils disent et il leur plaît de dire toujours à bon compte que ces deux personnes qui sont ainsi sans corps et sans forme et sans figure aucune, et qui, par conséquent, ne peuvent être d'aucun sexe, c'est-à-dire ni mâles, ni femelles — sont néanmoins père et fils, et qu'ils ont produit par leur mutuel amour une troisième personne qu'ils appellent *le Saint-Esprit*, laquelle personne n'a, non plus que les deux autres, ni corps, ni forme, ni figure aucune. Et ainsi, suivant l'admirable et saine doctrine et créance de nos subtils et savants déichristicoles, il n'y a qu'un seul triple et unique Dieu qui est sans corps et sans forme, sans figure et sans couleur aucune, et dans ce seul triple et unique Dieu il y a cependant trois personnes divines, lesquelles sont toutes trois sans corps et sans forme, sans figure et sans couleur aucune. On ne peut pas dire qu'elles soient d'aucun sexe, c'est-à-dire qu'elles soient mâles ou femelles, et quoiqu'elles ne soient ni mâles ni femelles, elles n'auraient pas laissé néanmoins que de s'engendrer et de se produire les unes les autres, ce qui s'est fait, disent nos déichristicoles, non charnellement mais spirituellement, et d'une manière toute mystérieuse et ineffable — c'est-à-dire d'une manière que nos christicoles eux-mêmes ne sauraient ni exprimer ni concevoir. Jugez si cette doctrine et si cette créance n'est pas incomparablement plus ridicule et plus absurde que n'était celle des anciens païens ? Elle est certainement incomparablement plus ridicule et plus absurde car les anciens païens croyaient, suivant le cours ordinaire de la Nature dans ses opérations, que les dieux pouvaient engendrer plusieurs enfants, et que leurs enfants pouvaient pareillement en engendrer plusieurs autres, et continuer ainsi de générations en générations ; et suivant leurs principes, il n'y aurait encore rien de ridicule ni d'absurde dans leurs pensées ni dans leur créance.

Mais par quelles raisons nos déichristicoles veulent-ils borner la puissance générative de leur Dieu le Père à la génération d'un seul fils ? Est-ce qu'il n'aurait pu ou qu'il n'aurait pas voulu en engendrer davantage ? Ou serait-ce peut-être qu'il ne lui aurait pas été convenable d'avoir plusieurs fils ? Et plusieurs filles ? Ce ne doit pas être pour cette dernière raison qu'il n'aurait voulu avoir qu'un seul fils, car la multitude des enfants — lorsqu'ils sont tous bien nés, qu'ils sont tous beaux, sages et vertueux — fait l'honneur et la gloire du père qui les a engendrés ; et il ne faut point douter qu'un dieu père n'aurait engendré toujours que de beaux enfants, qui auraient tous été aussi sages et aussi parfaits qu'il aurait voulu, et par conséquent, ils auraient tous faits l'honneur et la gloire de leur père.

D'ailleurs, ce prétendu *divin Père* n'avait pas lieu de craindre, comme les hommes, de voir jamais aucun de ses enfants dans l'indigence et dans la misère, puisque étant le souverain maître et seigneur du ciel et de la terre, il aurait pu leur donner à tous et à chacun d'eux des apanages convenables à leur divine naissance, et il aurait pu même, s'il eût voulu, leur créer et leur donner à chacun d'eux un monde entier à gouverner et à y faire tout ce qu'ils auraient voulu, et se réserver ce monde-ci pour lui — s'il l'avait trouvé bon. Ainsi, il ne paraît pas que ce puisse avoir été pour une telle ou autre semblable raison qu'il n'aurait pas voulu engendrer d'autres fils ou d'autres enfants.

Dire qu'il n'aurait pu en engendrer aucun autre, attendu que sa puissance générative aurait été entièrement épuisée par la génération de ce seul premier fils, ce serait dire une chose ridicule et absurde, parce qu'il serait ridicule et absurde de vouloir borner si court une puissance que l'on dit être infinie. Or, nos christicoles disent que la puissance générative de ce divin Père est infinie ; et si elle est infinie, elle ne saurait donc jamais être épuisée par la génération d'un seul

fils, quoique l'on prétende que ce fils soit lui-même infini aussi bien que le père qui l'aurait engendré, parce que l'infini ne peut jamais être épuisé, et toute-puissance qui est épuisée ne peut être infinie.

Quoi ? Cette puissance d'engendrer se trouve-t-elle épuisée dans les hommes par la génération d'un seul enfant ? Point du tout. Bien loin de cela, elle ne l'est pas même toujours par la génération de douze ni de quinze, puisqu'il y en a plusieurs qui en ont eu un plus grand nombre. Ægypte, par exemple, premier roi du royaume de ce nom, eut, dit-on, cinquante fils, qu'il maria à cinquante filles que son frère Dardanus avait. On dit qu'Amurâth, troisième roi des Turcs, eut cent deux enfants. On dit que Hiérosme, roi des Arabes, en eut six cent. On dit aussi que Scylure, roi des Tartares, laissa quatre-vingt enfants mâles. Il y a apparence que le roi Salomon en avait eu encore un bien plus grand nombre que tous ceux-ci puisqu'il n'avait pas moins de sept cents femmes, qui étaient comme autant de reines, et qu'il avait encore trois cents autres concubines, en sorte que s'il avait seulement eu un enfant de chacune de ses femmes et concubines, il n'en aurait pas eu moins d'un millier. Cette puissance d'engendrer ne se borne pas non plus dans les femmes à la génération d'un seul enfant : il y en a beaucoup qui en font jusqu'à plus d'une douzaine ; il y en a même eu plusieurs, et il y en a encore plusieurs, qui en font deux ou trois d'une seule ventrée. Le *Journal Historique* du mois de mai 1709 rapporte que la femme d'un artisan de la ville de Londres mit au monde trois garçons et trois filles d'une même couche ; on dit qu'une comtesse de Pologne, nommée Marguerite, enfanta d'une seule ventrée trente-six enfants. Bien plus, on dit qu'une comtesse de Hollande, nommée aussi Marguerite, s'étant moquée d'une pauvre femme qui était fort chargée d'enfants, eut d'une seule ventrée autant d'enfants qu'il y a de jours à l'an, à savoir trois cents soixante-cinq — qui furent tous mariés. Voyez sur cela les *Annales et Histoires de Hollande et de Pologne*.

Je ne parle pas de plusieurs espèces d'animaux qui d'ordinaire font dix ou douze petits de leurs espèces d'une seule portée. Il paraît bien par tous ces exemples-là et par l'expérience de ce que l'on voit tous les jours, que la puissance d'engendrer dans les hommes et dans les bêtes, bornée qu'elle soit en elle-même, ne se borne point à la génération d'un seul, mais qu'elle va beaucoup plus loin. Pourquoi donc nos christicoles veulent-ils borner si court dans leur Dieu tout-puissant et infini en toutes sortes de perfections, une si douce, si charmante et aimable puissance que celle-là ? Ils n'en sauraient donner aucune raison solide, et c'est en quoi aussi ils se rendent ridicules, et plus ridicules que n'étaient les païens dans la créance qu'ils avaient de la génération de leurs dieux. Mais pourquoi encore ne veulent-ils pas que la seconde ni que la troisième personne de leur triple et unique divinité aient, comme la première, la puissance d'engendrer chacun un fils semblable à eux. Si cette puissance d'engendrer un fils est une perfection dans la première personne, c'est donc une perfection et une puissance qui n'est point dans la seconde ni dans la troisième personne : et ainsi, ces deux personnes manquant d'une perfection et d'une puissance qui se trouverait dans la première, ne seraient certainement pas égales entre elles, comme nos christicoles prétendent qu'elles le soient. Si, au contraire, ils disent que cette puissance d'engendrer un fils n'est pas une perfection, ils ne devraient donc pas l'attribuer à la première personne non plus qu'aux deux autres, parce qu'il ne faut attribuer que des perfections à un être qui serait souverainement et infiniment parfait. D'ailleurs, ils n'oseraient dire que la puissance d'engendrer une divine personne ne soit pas une perfection. D'un autre côté, s'ils disent que

cette première personne aurait bien pu engendrer plusieurs fils et plusieurs filles, mais qu'elle n'aurait voulu engendrer que ce seul fils, et que les deux autres personnes pareillement n'en auraient point voulu engendrer ni produire d'autres, on pourrait :

1°- leur demander d'où ils savent que cela soit ainsi, car on ne voit point dans leurs prétendues *saintes Écritures* qu'aucune de ces prétendues personnes divines se soient positivement déclarées là-dessus. Et si elles ne se sont pas déclarées là-dessus, comment nos christicoles peuvent-ils savoir ce qui en est ? Ils n'en peuvent certainement rien savoir ! Et ainsi, ils n'en parlent donc que suivant leurs idées et leurs imaginations, qui ne sont que des imaginations creuses ; et c'est en quoi ils se rendent encore ridicules et téméraires. Car c'est ce rendre ridicules et téméraires que de vouloir juger et parler si positivement des intentions et des volontés des dieux sans savoir ce qu'il en est.

2°- On pourrait dire que si ces prétendues divines personnes avaient véritablement la puissance d'engendrer plusieurs fils et plusieurs filles, et qu'elles n'en voulussent cependant point engendrer, il s'ensuivrait que cette divine puissance demeurerait en elles sans effet et comme inutile : elle serait tout à fait inutile dans la troisième personne qui n'engendrerait et ne produirait aucune personne, et elle serait presque sans effet dans les deux autres puisqu'elles voudraient la borner à si peu d'effet ; et ainsi, cette puissance qu'elles auraient d'engendrer ou de produire quantité de fils et quantité de filles demeurerait en elles comme oisive et inutile — ce qu'il ne serait nullement convenable de dire de ces prétendues divines personnes.

D'ailleurs, on pourrait dire que ce serait dans la personne du père une marque assez évidente qu'elle n'aurait eu guère de plaisir et de contentement dans la génération de son fils, puisqu'il n'en aurait point voulu engendrer d'autre ; et ce serait dans les trois personnes une marque évidente qu'elles n'auraient voulu guère de bien à tant d'autres divines personnes qu'elles auraient pu engendrer ou produire, puisqu'elles n'auraient pas voulu leur donner l'être qui leur aurait été si avantageux d'avoir. C'est certes bien dommage que ces divines personnes aient eu si peu d'inclination à l'amour de la génération et qu'elles aient si peu aimé la multiplication et la propagation de leur divine espèce. Car si elles l'eussent aimée seulement autant que les hommes aiment la multiplication de la leur, qu'elles eussent voulu multiplier leur divine race seulement autant que celle de Jacob multipliait en Égypte et qu'elles eussent voulu donner des corps à tous leurs enfants ou que tous ces divins enfants eussent bien voulu s'incarner dans des corps humains, comme aurait fait le prétendu Fils unique de Dieu le Père — la Terre et les cieux seraient maintenant tous remplis de divins enfants et de divines personnes qui vaudraient beaucoup mieux que toute cette multitude d'hommes vicieux et corrompus qui remplissent la Terre de crimes et de méchancetés. Et ainsi, de quelque côté que nos christicoles puissent prendre ce premier et capital point de leur doctrine, elle se trouve toujours manifestement fausse, ridicule et absurde en ce point.

XXXI

Deuxième erreur, touchant l'incarnation de Dieu fait homme



OS CHRISTICOLES & DÉICHRISTICOLES BLÂMENT ET CONDAMNENT les païens de ce qu'ils attribuent la divinité à des hommes mortels, comme aussi de ce qu'ils les adoraient comme des dieux après leur mort. Ils ont certainement raison de les blâmer et de les condamner en cela — mais ces païens-là ne faisaient en cela que ce que font encore maintenant nos déichristicoles eux-mêmes, qui attribuent la divinité à leur Christ qui n'était véritablement qu'un homme, et même un homme mortel comme les autres, et eux-mêmes avouent et font même profession de croire qu'il était véritablement homme, et même un homme mortel. De sorte que si nos déichristicoles blâment et condamnent les païens de ce qu'ils adoraient comme dieux des hommes faibles et mortels, ils devraient donc bien se condamner aussi eux-mêmes puisqu'ils sont dans le même fait et dans la même erreur que ces païens-là étaient, et qu'ils adorent eux-mêmes comme dieu un homme qui était mortel et qui était même si bien mortel qu'il est mort honteusement sur une croix entre deux voleurs après avoir été condamné à ce supplice.

Il ne servirait de rien à nos christicoles de dire ici qu'il y aurait grande différence entre leur Jésus-Christ et les dieux des païens, sous prétexte que leur Christ serait, comme ils disent, vrai dieu et vrai homme tout ensemble, attendu que la divinité se serait véritablement incarnée en lui, au moyen de quoi la nature divine se trouvant jointe et unie hypostatiquement, comme ils disent, avec la nature humaine, ces deux natures auraient faites dans Jésus-Christ un vrai dieu et un vrai homme — ce qui, ne s'étant jamais fait, comme ils disent, dans les dieux prétendus des anciens païens, c'était manifestement erreur et folie en eux de les adorer comme des dieux puisqu'ils n'étaient que des hommes faibles et mortels comme les autres.

Mais il est facile de faire voir la faiblesse et la vanité de cette réponse et de cette prétendue différence de l'un aux autres : car d'un côté, n'aurait-il pas été aussi facile aux païens qu'aux chrétiens de dire que la divinité ou que la nature divine se serait incarnée dans les hommes qu'ils adoraient comme dieux, et qu'elle se serait véritablement incarnée dans leur Saturne, dans leur Jupiter, dans leur Mars, dans leur Apollon, dans leur Mercure, dans leur Bacchus, dans leur Æsculape et dans tous les autres qu'ils adoraient comme dieux ? Pareillement, que la divinité se serait aussi véritablement incarnée dans leur Junon, dans leur Diane, dans leur Pallas, dans leur Minerve, dans leur Cérès, dans leur Vénus et dans toutes les autres déesses qu'ils adoraient ? Il leur aurait certainement, dis-je, été aussi facile de dire cela de leurs dieux et de leurs déesses, qu'aux chrétiens de le dire de leur Jésus-Christ.

D'un autre côté, si la divinité avait bien voulu s'incarner et s'unir hypostatiquement (comme disent nos déichristicoles) à la nature humaine dans leur Christ, que savent-ils si cette même divinité n'aurait pas bien voulu aussi s'incarner et s'unir hypostatiquement à la nature humaine dans ces grands hommes et dans ces admirables femmes, qui par leurs vertus et par leurs belles qualités ou par leurs belles actions, ont excellé par-dessus le commun des autres hommes et se sont fait ainsi adorer comme des dieux et comme des déesses ? Certainement, la divinité aurait pu aussi facilement s'incarner dans les dieux des païens comme dans le Christ des chrétiens.

Et si nos déichristicoles ne veulent pas croire que la divinité se soit jamais incarnée dans ces grands personnages, pourquoi veulent-ils nous faire croire qu'elle se serait incarnée dans leur Christ ? Quelle raison et quelle preuve en ont-ils ? Point d'autre que celle de leur foi et de leur aveugle créance, qui est, comme j'ai dit, un principe d'erreurs, d'illusions et d'impostures, et qui était dans les païens également comme dans eux. Ce qui fait manifestement voir qu'ils sont à deux de jeu à cet égard, qu'ils sont également dans l'erreur les uns comme les autres, et qu'ils n'ont rien à se reprocher-là dessus les uns aux autres. Mais ce qu'il y a en cela de plus ridicule dans le christianisme que dans le paganisme à l'égard de ces dieux dont je parle, c'est que les païens n'ont ordinairement attribué la divinité qu'à des grands hommes, à des grands personnages ou à des personnes qui ont excellé en quelques vertus ou en quelques belles et rares perfections — qui ont, par exemple, inventé les sciences et les arts, qui ont rendu quelques signalés services au public ou qui ont fait quelques grandes et généreuses actions... etc.

Mais nos déichristicoles, à qui attribuent-ils la divinité ? À un homme de néant qui n'avait ni talent, ni esprit, ni science, ni adresse, et qui était tout à fait méprisé dans le monde. À qui l'attribuent-ils ? Le dirai-je ? Oui, je le dirai : ils l'attribuent à un fou, à un insensé, à un misérable fanatique et à un malheureux pendard.

Oui, mes chers amis, c'est à un tel personnage que vos prêtres, vos docteurs et prédicateurs attribuent la divinité ; c'est un tel personnage qu'ils vous font adorer comme votre aimable et divin Sauveur, lui qui n'a pu se sauver lui-même du supplice honteux de la croix auquel il a été condamné et où il a misérablement fini ses jours. Car ce Jésus-Christ qu'ils vous font adorer comme un dieu fait homme pour vous sauver et pour vous racheter, comme ils disent, n'était, suivant le portrait même que nous en font ses évangélistes et ses disciples, qu'un homme vil, qu'un misérable fanatique et un malheureux pendard, qui a été attaché et pendu en croix, et que l'on pourrait, pour ce sujet, dire avoir été maudit de Dieu et des hommes, suivant ce qui est écrit dans leurs propres saints livres, où il est dit que *maudit de Dieu est celui qui est pendu au bois.* (*Deutéronome* XXI-23 [1]).

Il n'est pas besoin que je prouve qu'il n'était qu'un homme vil et méprisable dans le monde, car outre qu'il disait lui-même « qu'il n'avait pas seulement un lieu où il puisse reposer sa tête » (*Luc* IX-58 [2]), vous savez qu'il est venu au monde dans une étable, qu'il est né de parents pauvres, qu'il a toujours été pauvre, qu'il n'était fils que d'un charpentier, et que depuis qu'il a voulu paraître dans le monde et faire parler de lui, qu'il n'a passé que pour un insensé, pour un fou, pour un démoniaque et pour un séducteur, qui a toujours été méprisé,

---

1 [« *Maledictus a Deo est qui pendet in ligno.* »]

2 [« Les renards ont leur tanière et les oiseaux du ciel leur nid ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. »]

moqué, persécuté, fouetté, et qu'enfin il a été pendu et attaché à une croix où il a misérablement fini ses jours : *maledictus a Deo est qui pendet in ligno*[3].

Ainsi, on ne peut nier qu'il n'ait été misérable et malheureux dans le monde, de sorte que pour prouver qu'il n'était en effet qu'un fou, qu'un insensé, qu'un misérable fanatique et un malheureux pendard, il ne s'agit que de prouver et faire voir qu'il était véritablement un fou, un insensé, un fanatique : c'est ce que je vais prouver évidemment par ces trois chefs-ci :

1- par le jugement que l'on faisait de lui dans le monde.

2- par ses propres pensées et discours

3- par ses actions et par ses manières d'agir.

[3] [Déjà cité.]

XXXII

Quel était l'esprit et le personnage de Jésus-Christ



REMIÈREMENT, POUR CE QUI EST DU JUGEMENT QUE L'ON FAISAIT de lui dans le monde, on voit clairement, par les évangélistes mêmes, qu'il ne passait que pour un homme tel que je viens de dire. On voit dans l'*Évangile selon saint Luc* que la première fois qu'il voulut se mêler de prêcher dans sa ville de Nazareth où il avait été nourri et élevé, les peuples furent tellement indignés de ce qu'il leur disait (*Luc* IV-29 [1]) que, s'étant mis tous en colère contre lui, ils le chassèrent de leur ville et le menèrent sur le haut d'un précipite pour le jeter en bas et lui faire casser le cou.

Une autre fois, comme il faisait plusieurs reproches injurieux aux scribes et aux pharisiens, et même aux docteurs de la Loi, et qu'il leur donnait plusieurs malédictions, l'un d'entre eux fut obligé de lui dire : « Maître, ne voyez-vous pas qu'en parlant de la sorte, vous nous faites injure ? » Mais lui, continuant ses reproches injurieux et ses outrageantes malédictions, ils furent obligés de le reprendre plus sévèrement et de lui fermer entièrement la bouche, comme il est marqué dans cet Évangile : « *Les pharisiens et les docteurs de la loi commencèrent à le presser avec de grandes instances et à l'accabler par la multitude des choses sur lesquelles ils l'obligeaient de répondre*[2]. » (*Luc* XI-45 [3], 53 [4]).

Une autre fois, comme il parlait aux Juifs, et ces Juifs voyant qu'il ne leur disait que des sottises et des impertinences qui les choquaient, ils lui dirent : « N'avons-nous pas bien raison de dire que tu es un samaritain et que tu as le démon dans le corps[5] ? ». (*Jean* VIII-48 [6], 52 [7], 55 [8]).

Et comme il continuait nonobstant cela de leur dire des sottises, ainsi qu'on peut les voir dans l'Évangile selon saint Jean, ils lui dirent pour une seconde fois : « C'est maintenant que nous connaissons que tu es un fou ou que tu as le démon dans le corps. Nous savons qu'Abraham est mort et que tous les prophètes sont morts, et tu dis, *lui dirent-ils*, que si quelqu'un garde ta parole il ne mourra jamais ? » Et comme il persistait encore à leur dire de pareilles sottises, ils lui

---

1 [Référence exacte.]

2 [« *Coeperunt Pharisaei, et Legisperiti graviter insistere, et os ejus opprimere de multis.* »]

3 [« Un des docteurs de la loi, prenant la parole, lui dit : Maître, en parlant ainsi, vous nous déshonorez aussi nous-mêmes. »]

4 [Référence exacte. Remarquons, d'après la littéralité du texte de Luc que cite Meslier lui-même pour appuyer son propos : 1°- Que les « docteurs de la loi » appellent Jésus : « Maître ». 2°- Que ce sont les pharisiens et les docteurs de la loi qui se scandalisent et pressent Jésus de questions, non « le peuple » ou « les évangélistes mêmes ». 3°- Que nul ne cherche à lui « fermer la bouche » ; au contraire : « Ils lui tendent des pièges, tâchant de tirer quelque chose de sa bouche qui leur donnât lieu de l'accuser. » *Luc* XI-54.]

5 [« *Nonne bene dicimus nos, quia Samaritanus es tu, et Daemonium habes ?* »]

6 [Référence exacte.]

7 [Référence exacte.]

8 [Il s'agit de *Jean* VIII-57.]

dirent encore : « Quoi ! Tu n'as pas encore cinquante ans ? Et tu as vu Abraham qui est mort depuis tant de siècles ? » Enfin, voyant qu'il ne leur répondait pas et qu'il ne leur disait toujours que des sottises, ils prirent des pierres pour le lapider et pour lors il fut contraint de se retirer et de se cacher d'eux. Un jour, ayant dit aux Juifs qu'il leur donnerait sa chair à manger et son sang à boire, et que s'ils ne mangeaient sa chair et ne buvaient son sang ils n'auraient point la vie en eux, ils trouvèrent ce discours si dur et si absurde, qu'ils en furent fort scandalisés et se dirent les uns aux autres : « Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ? Et son sang à boire ? » Plusieurs mêmes de ses disciples ne pouvant souffrir la dureté et l'absurdité d'un tel discours, se séparèrent de lui et l'abandonnèrent, jugeant bien par ce discours qu'il n'était qu'un insensé (*Jean* VI-53 [9]). Une autre fois, comme il les entretenait encore suivant son ordinaire de quelques vains discours, ceux qui l'entendirent parler jugèrent diversement de lui, les uns disant qu'il était bon, les autres disant que non, mais qu'il était un séducteur de peuples, mais la plupart le regardèrent comme un fou et comme un insensé et disaient « *Il est possédé du démon et est hors d'esprit, pourquoi l'écoutez-vous*[10] *?* » (*Jean* X-20 [11]). Ses frères même ne croyaient pas en lui, et ils ne le regardaient que comme un insensé. Nous en voyons un témoignage bien clair dans l'Évangile selon saint Marc, car il est expressément marqué qu'étant un jour entré dans une maison, il s'y assembla tant de monde[12], que l'on n'y pouvait plus entrer, et que ses parents, en ayant été avertis, « *ils vinrent là pour le retirer, disant qu'il était hors d'esprit*[13]. » (*Marc* III-21 [14]). Et il y a bien apparence qu'il parut effectivement tel lorsqu'il fut mené devant le roi Hérode, car ce roi ayant fort désiré de le voir pour ce qu'on lui en avait dit, il fut d'abord réjoui de le voir, croyant qu'il lui verrait faire quelques merveilles, mais lui ayant fait quelques questions et voyant qu'il ne lui répondait rien, il n'en eut que du mépris et le renvoya par moquerie revêtu d'une robe blanche. (*Luc* XXIII-9 [à 11][15]).

Enfin, ce n'était que par dérision de sa personne que les Juifs se moquaient de lui et de sa royauté imaginaire, lorsqu'ils lui mirent par dérision une couronne d'épines sur la tête et un roseau à la main pour lui servir de sceptre royal, et qu'ils fléchissaient le genou devant lui en lui disant : « Nous te saluons, roi des Juifs » (*Matthieu* XXVII-25 [16]). Sur quoi saint Paul lui-même dit formellement qu'aucun des princes de ce monde ne connut sa prétendue sagesse, et que s'ils l'eussent connue ils ne l'auraient jamais crucifié[17]. ([*Épître de saint Paul aux*] *Corinthiens*, I-II, 8 [18]). Tous ces témoignages nous font évidemment voir qu'il n'était véritablement regardé dans le monde que comme un fou, comme un insensé et comme un fanatique. C'est ce que l'on peut encore évidemment voir, par ses propres pensées, et par ses propres discours. Car : 1°- Sa pensée et son imagination étaient qu'il était non seulement le fils de Dieu, mais aussi qu'il était né pour être roi des Juifs et pour régner éternellement sur eux. (*Jean* III-

---

9 [Référence exacte.]
10 [« *Dicebant multi : Daemonium habet, et insanit ; quid eum auditis ?* »]
11 [Référence exacte.]
12 C'est l'ordinaire de la commune populace de s'assembler ainsi autour des fous et de courir après eux.
13 [« *Exierunt sui tenere eum : dicebant enim quoniam in furorem versus est.* »]
14 [Référence exacte.]
15 [Référence exacte.]
16 [Citation exacte mais Meslier cite *Matthieu* XXVII-29.]
17 [« *Si enim cognovissent, numquam Dominum gloriae crucifixissent.* »]
18 [« [... cette sagesse cachée] que nul des princes de ce monde n'a connue, puisque s'ils l'eussent connue, ils n'eussent jamais crucifié le Seigneur de la gloire. »]

16, 17 [19]). Il s'imaginait qu'il allait les délivrer tous de la captivité ou de la servitude de toutes les nations, et qu'il allait rétablir leur royaume dans un état beaucoup plus florissant qu'il n'avait jamais été. (*Luc* IV-18 [20] ; *Actes* [*des apôtres*] I-6 [21] ; *Matthieu* XVII-11 [22]). Il s'imaginait qu'on le verrait bientôt descendre du ciel avec ses anges, tout plein de gloire et de puissance, avec une grande majesté pour juger, c'est-à-dire pour gouverner tous les vivants et les morts, qu'il croyait aussi devoir faire ressusciter (*Matthieu* XXIV-30, 31 [23]), et pour gouverner toute la terre dans la justice et dans la vérité. (*Luc* XXI-27, 28 [24]). Il s'imaginait qu'il allait bientôt créer de nouveaux cieux et une nouvelle terre, où la justice habiterait et où il régnerait éternellement avec ses élus. ([*Épître de l'apôtre*] *Pierre* II-III-13 [25]). Il s'imaginait qu'il ferait régner ses apôtres avec lui, qu'il les ferait asseoir sur douze trônes pour juger, c'est-à-dire pour gouverner sous lui les douze tribus d'Israël. (*Matthieu* XIX-28, 29 [26]), et qu'il les ferait boire et manger à sa table, lorsqu'il serait dans son royaume. (*Luc* XXII-30 [27]). Il s'imaginait, ou au moins il disait que tous ceux qui auraient quittés pour l'amour de lui en ce monde-ci père, mère, frères, sœurs, enfants, maisons, terres ou héritages, qu'il leur en donnerait cent fois autant qu'ils en auraient quitté pour l'amour de lui, et qu'il leur donnerait la vie éternelle. (*Matthieu* XIX-29 [28]). Il s'imaginait qu'il allait bientôt faire entendre sa voix à tous les morts, qu'il allait les ressusciter et les faire tous sortir de leurs tombeaux par la toute puissante force de sa voix (*Jean* V-25, 28 [29]), et qu'il garantirait et préserverait à tout jamais de la mort tous ceux qui observeraient sa parole et qui croiraient en lui, les assurant qu'ils ne mourraient jamais. (*Jean* VIII-51 [30]). Il s'imaginait qu'il serait ou qu'il était ce grand et puissant libérateur[31] qui avait été tant de fois promis aux Juifs, et à la ville de Jérusalem, dans la loi de Moïse, et dans tous les prophètes[32].

---

[19] [Références exactes mais elles ne mentionnent pas le « roi des Juifs ».]

[20] [Référence sans véritable rapport avec ce qu'affirme Meslier : « L'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi ; c'est pourquoi il m'a consacré par son onction. Il m'a envoyé pour prêcher l'Évangile aux pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé. »]

[21] [Référence sans véritable rapport avec ce qu'affirme Meslier : « Alors ceux qui se trouvèrent présents lui demandèrent : Seigneur, sera-ce en ce temps que vous rétablirez le royaume d'Israël ? »]

[22] [Référence sans véritable rapport avec ce qu'affirme Meslier : « Mais Jésus leur répondit : il est vrai qu'Élie doit venir et qu'il rétablira toute chose. »]

[23] [Références exactes mais elles ne mentionnent pas de « résurrection ».]

[24] [Références exactes qui ne mentionnent que les « nuées », sans « résurrection », ni que Jésus s'imaginait « gouverner toute la terre dans la justice et la vérité ». Dans tout ce passage, ce que Meslier dit de Jésus n'est pas inexact, mais les références qu'il donne pour étayer son propos le sont largement.]

[25] [« Car nous attendons, selon la promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice habitera. »]

[26] [Références exactes.]

[27] [Référence exacte.]

[28] [Référence exacte mais déjà donnée plus haut. Cf. note 26.]

[29] [Références exactes.]

[30] [Référence exacte.]

[31] De son temps il y eut encore plusieurs autres semblables imposteurs qui se disaient aussi être le vrai Messie promis par la loi des Juifs. Comme entre autres, un certain Juda Galiléen, un Théodas, un Barcosbas... etc., qui sous ce vain prétexte abusaient les peuples et tâchaient de les faire soulever pour les attirer à eux, mais qui tous ont été dispersés et ont enfin tous péri.

[32] Il croyait donner le Saint-Esprit et la puissance de remettre tout péché par le seul souffle de sa bouche : « *Insufflavit, et dixit : accipite Spiritum sanctum* ». (*Jean* XX-22). [: « Il souffla sur eux et leur dit : recevez le Saint-Esprit. »] Il croyait être un pain vivant descendu du ciel, pour donner la vie aux hommes, et que ceux qui le mangeraient revivraient éternellement. (*Jean* VI-[51], 52). [« Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel. | Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair que je dois donner pour la vie du monde. »]

Et enfin il s'imaginait que c'était en lui que Dieu allait accomplir toutes les grandes et magnifiques promesses qu'il avait faites à ce peuple, et que tous ses élus seraient éternellement bénis en son nom comme étant, lui, le fils éternel et le fils tout-puissant d'un Dieu éternel et tout-puissant. (*Jean* III-[15], 16, 17 [33]).

Ne sont-ce pas là évidemment des pensées et des imaginations de fanatique ? Jamais Don Quichotte, ce fameux fanatique et chevalier errant, en n'eut-il jamais de pareilles, en n'eut-il jamais de semblables ? Certainement non, ses imaginations et ses pensées, toutes déréglées et toutes fausses qu'elles étaient, n'ont jamais été dans un tel excès de dérèglement ; et il faut être ou il fallait être archi fanatique comme le Christ des chrétiens pour avoir des pensées et des imaginations aussi vaines, aussi fausses, aussi ridicules, aussi absurdes et aussi extravagantes que celles qu'il a eues. Et quand il reviendrait maintenant lui-même, ou quelque autre semblable personnage, nous dire et nous faire voir qu'il aurait de telles pensées et de telles imaginations dans l'esprit, nous ne le regarderions certainement encore maintenant que comme un visionnaire, comme un fou et comme un fanatique — ainsi qu'il a passé pour tel dans son temps.

---

[33] [« Afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point mais qu'il ait la vie éternelle. | Car Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. | Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui. »]

XXXIII

Quelles étaient ses prédications



ENONS À SES PAROLES ET À SES DISCOURS. ILS NOUS MONTRENT encore assez évidemment le caractère de son esprit, qui était tel que je viens de dire. On le voit déjà assez manifestement dans ce premier discours qu'il fit dans la synagogue de Nazareth. Car quoiqu'il soit marqué dans un *Évangile* (*Luc* IV-21 [1]) que tout le monde lui donnait d'abord des louanges, et que chacun était surpris d'entendre les paroles de grâces qui sortaient de sa bouche, cela néanmoins ne dura guère puisque leur admiration changea bientôt et un moment après en mépris et en indignation, jusqu'à le vouloir chasser, comme j'ai dit, de leur synagogue, et vouloir le jeter en bas d'un précipice. La folie qui paraît dans ce discours qu'il leur fit (sans parler de quelques autres sottises qui choquaient sans doute plus particulièrement les Juifs, car il semble qu'ils n'eussent pas dû se choquer si fort contre lui pour celle que je veux marquer ici), consistait en ce qu'il voulait s'attribuer la gloire de faire voir en lui l'accomplissement de toutes ces grandes et magnifiques promesses qui avaient été faites dans la loi, et dont les prétendus prophètes avaient tant de fois si bien parlé, et notamment le prophète Isaïe (*ibid.*, IV-17 [2]), le témoignage duquel il rencontra à l'ouverture du livre qui lui fut présenté. Car ayant pris son texte du témoignage de ce prophète — qu'il trouva, comme je viens de dire, à l'ouverture du livre (soit que cela ait été fait à dessein ou non) — il voulut persuader aux peuples que c'était en lui que toutes ces grandes et magnifiques promesses que Dieu avait faites à leurs pères, et notamment par ce prophète, allaient s'accomplir. En quoi paraît manifestement le dérèglement de son imagination, puisqu'il s'imaginait si vainement de voir faire tant de si grandes et belles choses dont il était si peu capable de faire voir aucun effet.

Et cela prouve en même temps qu'il doit avoir dit dans son discours quelque chose de plus choquant et de plus injurieux aux Juifs, puisqu'ils en étaient si fort indignés contre lui. Car s'il ne leur eût rien dit de plus choquant que cela, un tel discours n'aurait dû, ce me semble, exciter que leurs risées et leur mépris, et non pas leur colère ni leur indignation jusqu'à un tel point que de vouloir le précipiter. Que nos christicoles ne prétendent pas dire ici que leur Christ a suffisamment prouvé l'accomplissement, ou montré suffisamment des effets de l'accomplissement, de la parole du prophète qu'il lisait par les miracles surprenants qu'il a faits en guérissant miraculeusement toutes sortes de maladies et d'infirmités. Car outre ce que j'ai ci-devant fait voir assez évidemment la vanité et la fausseté de ces prétendus miracles, c'est que quand bien même ils seraient

---

[1] [Citation exacte mais Meslier cite *Luc* IV-22.]

[2] [« On lui présenta le livre du prophète Isaïe, et l'ayant ouvert, il trouva le lieu où ces paroles étaient écrites. »]

vrais, ce ne serait rien en comparaison de ce qu'il aurait dû faire ou de ce qui aurait dû se faire pour montrer véritablement l'accomplissement de ce que disait ce prophète. Car ce prophète, en cet endroit que Jésus-Christ lisait dans l'occasion dont je viens de parler, ne prédisait rien moins que la délivrance, le bonheur, la gloire et la félicité de tout le peuple juif. Et non pas seulement la délivrance de quelques démoniaques ou la guérison de quelques maladies ou de quelques infirmités particulières et douteuses. Laquelle délivrance de tout le peuple juif devait, suivant ce que dit le même prophète, se faire par un puissant prince qui prendrait le gouvernement de l'empire sur ses épaules, qui par ses belles et admirables qualités serait appelé l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Père du siècle à venir, le Prince de paix, qui serait assis sur le trône de David, qui régnerait à tout jamais dans son royaume, qu'il établirait et affermirait dans la justice et dans la vérité pour durer à tout jamais, ne devant y avoir jamais aucune fin à la paix. Ce qui est certainement et évidemment bien éloigné d'être arrivé dans le temps de Jésus-Christ, ni dans aucun autre temps. (*Isaïe* IX-5 [3]).

Et ainsi, le dire de ce prétendu prophète et le prétendu accomplissement de ce qu'il prédisait se trouvent manifestement vain et faux.

Dire que cette prophétie se serait accomplie spirituellement en Jésus-Christ, comme nos déichristicoles le prétendent, c'est une pure illusion, puisque ce prétendu accomplissement spirituel ne peut être qu'imaginaire, et qu'il serait aussi facile de l'attribuer à un autre qu'à Jésus-Christ même. Et ainsi, c'est vouloir s'aveugler et s'en imposer à soi-même que de prétendre que Jésus-Christ ait par ses prétendus miracles suffisamment montré des effets de l'accomplissement de la prophétie qu'il lisait dans cette première occasion dont je viens de parler.

Passons à ses autres discours et à ses prédications, qui sont certainement des plus singulières et des plus remarquables dans leur espèce.

Voici comme il commença à prêcher : « Faites pénitence, disait-il aux peuples, car le royaume du ciel est proche. » (*Matthieu* IV-17 [4]). « Croyez cette bonne nouvelle-là », disait-il ; et il allait par toute la province de Galilée, prêchant ainsi dans les villes, bourgs et villages, cette bonne nouvelle de la prétendue venue prochaine du Royaume du ciel. (*Marc* I-[14], 15 [5]). Et comme personne n'a encore vu, et que l'on ne voit encore présentement, aucune apparence de la venue de ce prétendu royaume, c'est une preuve évidente que ce royaume n'était qu'imaginaire et qu'il fallait avoir l'esprit de travers ou avoir l'esprit renversé pour aller et courir de côté et d'autre, comme il faisait, prêcher ainsi la venue prochaine d'un tel royaume.

Mais voyons comme il faisait dans ses autres prédications l'éloge et la description de ce prétendu royaume pour en faire connaître à ses auditeurs, la grandeur et l'excellence, et pour leur en faire concevoir une haute idée et une haute estime. Voici comme il en parlait aux peuples et à ses disciples. « Le royaume des cieux, *leur disait-il*, est semblable à un homme qui a semé du bon grain dans son champ, mais pendant que les hommes dormaient, son ennemi est venu, qui a semé de la zizanie parmi le bon grain. » (*Matthieu* XIII-24, [25][6]). - « Le royaume du ciel est semblable à un trésor caché dans un champ, lequel un homme l'ayant trouvé, le

---

[3] [Citation exacte mais Meslier cite *Isaïe* IX-6 et 7.]

[4] [Référence exacte.]

[5] [« ... Jésus vint dans la Galilée, prêchant l'*Évangile* du royaume de Dieu, | et disant : puisque le temps est accompli et que le royaume de Dieu est proche, faites pénitence et croyez à l'*Évangile.* »]

[6] [Référence exacte.]

cacha de nouveau et eut tant de joie de l'avoir trouvé qu'il vendit tout son bien et acheta ce champ. » (*ibid*, XIII-44 [7]). - « Le royaume du ciel est semblable à un marchand qui cherche de belles perles, et qui, en ayant trouvé de grand prix, va vendre tout ce qu'il a et achète cette perle. » (*ibid.*, XIII-45, [46][8]). - « Le royaume du ciel est semblable à un filet qui a été jeté dans la mer et qui renferme toutes sortes de poissons ; étant plein, les pêcheurs l'ont retiré et ont mis les bons poissons ensemble dans des vaisseaux, et ont jeté dehors les mauvais. » (*ibid.*, XIII-47, [48][9]). - « Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé qu'un homme a semé dans son champ : il n'y a point de grain si petit que celui-là et néanmoins quand il est cru il est plus grand que tous les légumes, et il devient comme un arbre où les oiseaux du ciel viennent se reposer sur ses branches. » (*ibid.*, XIII-31, [32][10]). - « Le royaume du ciel est semblable à un levain qu'une femme a pris, et qu'elle mêle dans trois mesures de farine jusqu'à ce que tout ait été levé. » (*ibid.*, XIII-33 [11]).

Enfin il prêchait et enseignait toujours les peuples sous des paraboles, et il ne leur parlait point sans paraboles, comme il est expressément marqué dans les Évangiles : « *Et il leur disait beaucoup de choses en paraboles.* » (*Matthieu* XIII-3 [12]).

Voilà certainement bien de belles et subtiles prédications pour un homme qui se disait être le Fils de Dieu et le fils d'un si sage père, et que nos christicoles prétendent avoir été la sagesse même et la sagesse éternelle. Voilà bien de belles et ingénieuses paraboles ou comparaisons ! Et qui sont bien capables de donner une haute idée de la grandeur et de l'excellence de ce beau prétendu royaume du ciel, puisqu'il est semblable à tant de si belles choses que sont un grain de sénevé semé dans un champ, ou un filet jeté dans la mer, ou un levain mêlé dans une quantité de pâte et de farine !... etc. Si quelques-uns de nos docteurs et de nos prédicateurs nous faisaient maintenant de semblables prédications, ne se moquerait-on pas d'eux ? On n'en ferait certainement que rire et on n'en aurait que du mépris. Et nos christicoles voudraient encore nous persuader que ce sont là des discours d'une sagesse divine et d'une sagesse éternelle ?

Et ce qui est encore à remarquer en ceci, est que cette prétendue admirable et divine sagesse ne parlait ainsi aux peuples en telles paraboles qu'afin, comme elle disait elle-même, *qu'en voyant ils ne vissent point et qu'en écoutant ils ne comprissent point ce qu'elle leur disait* (*Matthieu* XIII-14 [13]), *et qu'ainsi ils ne se convertissent point et que leurs péchés ne leur soient point pardonnés*[14] » (*Marc* IV-[11], 12 [15]). Et dans une autre occasion cette même prétendue divine sagesse disait qu'elle *était venue pour aveugler ceux qui voyaient clair*[16] (*Jean* IX-39 [17]).

---

7 [Référence exacte.]
8 [Référence exacte.]
9 [Référence exacte.]
10 [Référence exacte.]
11 [Référence exacte.]
12 [« *Et sine parabolis non loquebatur illis.* » Cf. aussi *Matthieu* XIII-34, 35.]
13 [Référence exacte.]
14 [« *Ut videntes non videant, et audientes non intelligant, nequando convertantur et dimittantur eis peccata.* »]
15 [« Pour vous [les douze apôtres], il vous est donné de connaître le royaume de Dieu ; mais pour ceux qui sont en dehors, tout se passe en paraboles, | afin que voyant ils voient et ne voient pas, et qu'écoutant ils écoutent et n'entendent pas, et qu'ils ne viennent point à se convertir, et que leurs péchés ne soient point pardonnés. »]
16 [« *Ego veni*, disait ce Christ, *in hunc mundum, ut qui vident caeci fiant.* »]
17 [« Je suis venu dans ce monde pour exercer un jugement, afin que ceux qui ne voient point voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles. »]

Cela étant, il y aurait donc non seulement de la folie mais aussi de la malice et de la méchanceté dans ses discours et dans ses prédications, puisqu'il aurait parlé exprès en termes ambigus et obscurs afin que l'on ne comprît point ce qu'il disait, et que personne n'en fît son profit.

Il est dit dans le sage *Ecclésiastique*, que *celui qui parle sophistiquement*, c'est-à-dire celui qui parle d'une manière ambiguë et trompeuse, *est odieux*[18] (*Ecclésiastique* XXXVII-23 [19]). À plus forte raison, celui qui parle exprès dans le dessein de tromper, d'aveugler et de perdre ceux à qui il parle, doit-il être odieux. Et ainsi, le Christ des chrétiens ayant parlé exprès, comme il disait lui-même, en paraboles aux peuples, afin qu'en voyant ils ne vissent point et qu'en écoutant ils ne comprissent point ce qu'il leur disait, et qu'ainsi ils ne se convertissent point et que leurs péchés ne leur soient pas pardonnés, il s'ensuit manifestement qu'il y aurait eu non seulement de la folie mais aussi de la malice et de la méchanceté dans ses discours et dans ses prédications — en quoi il se serait rendu non seulement méprisable mais aussi digne de la haine et de l'indignation des peuples.

D'un côté, il disait qu'il était venu pour sauver les hommes, pour chercher et pour sauver tout ce qui était perdu, qu'il était venu pour appeler et pour sauver les pécheurs, qu'il *ne demandait point de sacrifices mais qu'il voulait seulement faire miséricorde*[20]. (*Luc* XIX-10 [21] ; *Matthieu* XVIII-11 [22]). Il disait qu'il était la Lumière du monde, qu'il était la Voie, la Vérité et la Vie, qu'il était le Bon Pasteur, et qu'il donnait même sa vie pour ses brebis et pour leur salut... etc. (*Jean* VIII-12 ; *Jean* XIV-6 ; *Jean* X-[14], 15 [23]).

Et d'un autre côté il disait qu'il était venu pour aveugler ceux qui voyaient clair, qu'il ne fallait point penser qu'il fût venu pour apporter la paix sur la terre, mais plutôt pour y allumer le feu de la guerre. « Ne pensez pas, *disait-il lui-même*, que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je n'y suis pas venu pour apporter la paix mais l'épée, car je suis venu pour mettre la division entre le fils et le père, entre la mère et la fille, entre la belle-mère et la belle-fille, et les domestiques d'un homme seront ses ennemis. » (*Matthieu* X-34 [à 36][24]). - « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, *disait-il encore*, n'est pas digne de moi. Et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi. Et quiconque ne prend pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi[25]. » Ne faut-il pas être fou et extravagant pour faire de tels discours et de telles prédications qui se contredisent et se détruisent entièrement les unes les autres ? Car s'il était venu pour éclairer les hommes et les instruire de sa prétendue sagesse, comment disait-il qu'il était venu pour aveugler ceux qui voyaient clair ? Et pourquoi parlait-il aux peuples en paraboles afin qu'ils n'entendissent point et qu'ils ne comprissent point ce qu'il leur disait ? Ce n'était pas là le moyen de les instruire, ni de les éclairer par sa prétendue divine sagesse ! Et s'il était venu, comme il disait, pour sauver les hommes, pour appeler les pécheurs, pour sauver tout ce qui était perdu et pour faire grâce et miséricorde, pourquoi avait-il peur que les

---

18 [« *Qui sophistice loquitur, odibilis est.* »]

19 [« Celui qui use d'un langage sophistiqué est digne de haine : il sera pauvre et vide de tout. »]

20 [« *Misericordiam volo et non sacrificium.* »]

21 [« Car le Fils de l'homme est venu pour chercher et pour sauver ce qui était perdu. »]

22 [« Car le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu. »]

23 [Références exactes.]

24 [Référence exacte.]

25 [Référence exacte. Ajoutons le verset suivant : « Celui qui conserve sa vie, la perdra ; et celui qui aura perdu sa vie pour l'amour de moi, la retrouvera. »]

hommes pécheurs ne se convertissent, et que leurs péchés ne leur soient pardonnés s'ils venaient à se convertir et à faire pénitence. Et enfin s'il était, comme il disait, le bon pasteur, et s'il venait pour donner sa vie pour le salut de ses brebis, c'est-à-dire pour le salut des hommes et pour les sauver tous, comment pouvait-il dire qu'il était venu pour les perdre, c'est-à-dire pour allumer entre eux le feu de la guerre et de la division et mettre la discorde partout et même entre les plus proches parents et amis ? Tout cela se contredit et se détruit manifestement de soi-même, et il n'appartient qu'à un fou et à un fanatique de parler de la sorte.

Voici encore comme il prêchait. Se voyant un jour suivi par des troupes de peuples, il monta sur une montagne, et s'étant assis, il ouvrit sa bouche pour parler ; et regardant ses disciples, il leur dit comme en prononçant des oracles : « Bienheureux sont les pauvres d'esprit, car le royaume du ciel est à eux. Bienheureux sont ceux qui ont l'esprit doux, car ils auront la terre pour héritage. » (*Matthieu* V-[3, 4][26]). « Bienheureux sont ceux qui pleurent car ils seront consolés. Bienheureux sont ceux qui ont faim et soif de la justice car ils seront rassasiés. Bienheureux sont les miséricordieux car ils recevront miséricorde. Bienheureux sont ceux qui ont le cœur pur parce qu'ils verront Dieu. Bienheureux sont les pacifiques car ils seront appelés les enfants de Dieu. Bienheureux sont ceux qui souffrent persécutions pour la justice car le royaume du ciel est à eux. Vous serez bienheureux lorsqu'à mon sujet on vous aura fait des affronts, qu'on vous aura persécuté et que l'on aura dit faussement toutes sortes de mal contre vous ; *vous devez vous en réjouir, et être ravis de joie parce qu'une grande récompense vous attend dans le ciel*[27]. » Il n'y a point d'imposteurs, ni de fanatiques, qui n'en puisse dire et promettre autant à leurs disciples. Il faut bien que ceux qui n'ont rien de meilleur à donner à leurs disciples les repaissent au moins de quelques vaines espérances.

Voici encore comme il prêchait :

« En vérité, en vérité, *disait-il aux troupes qui le suivaient*, je vous dis que si un grain de froment qui tombe en terre ne meurt, il demeure tout seul et ne fait aucun fruit ; mais étant mort il porte beaucoup de fruits. » (*Jean* XII-24 [28]). - « Celui qui aime son âme la perdra, mais celui qui hait son âme en ce monde-ci la conservera pour la vie éternelle. Que celui qui me sert me suive, car il faut que celui qui me sert soit avec moi, et celui qui me sert, mon Père l'élèvera en honneur[29]. »

« Mais voici, *disait-il en même temps*, que j'ai l'âme troublée ; que dirai-je donc, mon Père ? Délivrez-moi de cette heure, et glorifiez votre nom[30]. » - « Que vos reins soient ceints, *leur disait-il*, et que vos lampes soient toujours allumées entre vos mains, étant en cela semblables à des hommes qui attendent que leur maître revienne des noces, afin de lui ouvrir promptement la porte lorsqu'il arrivera et qu'il frappera à la porte. » (*Luc* XII-35, [36][31]). - « Si quelqu'un vient à moi, *disait-il aux troupes qui le suivaient*, et qu'il ne laisse pas son père et sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et encore même sa propre âme, il ne

---

26 [Références exactes.]
27 [« *Gaudete et exultate quoniam merces vestra copiosa est in caelis.* » Tout ce passage est dans *Matthieu* V-5 à 12.]
28 [Référence exacte.]
29 [*Jean* XII-25, 26. La traduction de *Jean* XII-25 par Lemaître de Sacy est plus nette : « Celui qui aime sa vie, la perdra. Mais *celui qui hait la vie en ce monde*, la conserve pour la vie éternelle. »]
30 [*Jean* XII-27.]
31 [Référence exacte.]

peut être mon disciple, et quiconque ne porte pas sa croix (ou sa potence) et ne me suit pas ne peut être mon disciple. » (*Luc* XIV-26, [27][32]). « C'est une bonne chose que le sel, mais si le sel devient insipide, avec quoi salera-t-on ? [Il n'est plus propre ni pour la terre, ni pour le fumier, mais on le jette dehors.] *Que celui qui a des oreilles pour m'entendre, m'entende*[33]*!* » disait-il. (*ibid.*, XIV-35 [34]).

Ne voilà donc pas de belles prédications pour une sagesse toute surnaturelle ! Et divine !

Voici encore comme il prêchait : « Un semeur sortit un jour de sa maison pour aller semer son grain. Lorsqu'il semait, une partie du grain tomba sur le chemin et les oiseaux du ciel vinrent qui le mangèrent aussitôt. Une autre partie tomba sur des pierres où il y avait peu de terre et où la semence poussa ; mais comme la terre n'était pas assez profonde, le soleil s'étant levé, elle fut brûlée et devint sèche parce qu'elle n'avait pas assez de racine. Une autre partie tomba sur des épines, et les épines étant crues étouffèrent le grain. Enfin l'autre partie tomba dans une bonne terre et rapporta du fruit au centuple ; un des grains en rendait cent, l'autre soixante, l'autre trente. » (*Matthieu* XIII-[3 à 8][35]). Et en disant toutes ces belles choses, *il criait tout haut ces paroles* : « *Que celui qui a des oreilles entende bien ce que je dis*[36] *!* » (*Luc* VIII-8 [37]). Un jour, comme il prêchait dans le temple de Jérusalem, les Juifs, par railleries, faisaient semblant d'admirer sa doctrine[38] ; et croyant qu'ils l'admiraient véritablement, il leur dit ces paroles (*Jean* VII-16, [19, 20][39]) : « Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais la doctrine de celui qui m'a envoyé. Moïse vous a donné une loi et pas un de vous n'observe cette loi ; pourquoi cherchez-vous à me faire mourir ? Les Juifs étonnés de ces dernières paroles, lui dirent : Tu es fou ou tu es possédé du démon[40] ? Qui est-ce qui cherche à te faire mourir ? » Et comme il continuait de les prêcher en sa manière, et voyant apparemment que les Juifs ne faisaient pas grand état de l'entendre ni de l'écouter, il se mit à crier tout haut dans le temple ces paroles-ci : « Et vous me connaissez bien ? Et vous savez bien d'où je suis ? Et je ne suis pas venu de moi-même, mais celui qui m'a envoyé est véritable et vous ne le connaissez point. Pour moi, je le connais parce que je viens de lui[41], et que c'est lui qui m'a envoyé » (*ibid.*, VII-28, [29][42]).

Une autre fois il leur disait encore ceci : « En vérité, en vérité, je vous dis que si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais. » (*Jean* VIII-5 [43]). Une autre fois il leur disait : « Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il ne mourra jamais. Et le pain que je donnerai c'est ma chair, que je donnerai pour la vie du monde. Car ma chair est une véritable nourriture et mon sang est un véritable breuvage. Celui qui mange ma chair et qui boit mon

---

32 [La traduction de Lemaître de Sacy dit : « Si quelqu'un vient à moi et qu'il ne *hait* pas son père et sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie... »]
33 [« *Qui habet aures audiendi audiat !* »]
34 [Référence exacte.]
35 [Référence exacte.]
36 [« *Haec dicens clamabat : Qui habet aures audiendi audiat !* »]
37 [Référence exacte. Cf. également *Matthieu* XIII-9 : « Que celui-là l'entende, qui a des oreilles pour entendre. »]
38 [Cf. *Jean* VII-12 : « On faisait plusieurs discours de lui en secret parmi le peuple. Car les uns disaient : c'est un homme de bien ; les autres disaient : non, mais il séduit le peuple. »]
39 [Références exactes.]
40 [La traduction de Lemaître de Sacy n'évoque pas la folie. Elle dit seulement : « Vous êtes possédé du démon ». Mais il ne s'agit pas d'une question.]
41 [La traduction de Lemaître de Sacy dit : « ... je suis *né* de lui ».]
42 [Référence exacte.]
43 [Référence exacte.]

sang[44] demeure en moi et moi en lui, et je lui donnerai la vie éternelle. En vérité, en vérité, je vous dis que si vous ne mangez ma chair et ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous : car celui qui mange ma chair et boit mon sang[15] a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. » (*Jean* VI-51 [à 55][45]).

Une autre fois, qui était le dernier jour d'une grande fête solennelle, il se mit au milieu d'une place publique dans la ville de Jérusalem, commença tout d'un coup à crier tout haut et à dire ces paroles : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ; il sortira des fleuves d'eau vive des entrailles de ceux qui croiront en moi... etc. » (*Jean* VII-37, [38][46]). Et plusieurs autres semblables discours qu'il faisait, et qu'il serait trop long de rapporter ici. En bonne foi, ne sont-ce pas là des discours de fous et de fanatiques ? Il faut certainement avoir perdu l'esprit pour faire de tels discours, et si quelques-uns venaient maintenant nous en faire de pareils, nous les regarderions certainement, tous tant qu'ils seraient, pour des fous et pour des fanatiques.

Voici encore quelques autres discours plus particuliers que ce même Jésus-Christ faisait. Un jour, un pharisien qui l'avait invité à dîner chez lui avec quelques autres personnes, y étant allé et s'étant, le dit Jésus-Christ, mis à table sans laver ses mains suivant la coutume (*Luc* XI-23 [47]). Le pharisien qui l'avait invité ne trouva pas cela honnête, sans néanmoins dire ce qu'il en pensait. Jésus-Christ néanmoins s'apercevant qu'il ne trouvait pas cela bon, voici comme il traita ce pharisien qui l'avait invité chez lui : « Vous autres, vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat, et au-dedans vous êtes plein de rapines et d'injustices. Insensés que vous êtes, *lui dit-il*, celui qui a fait le dehors n'a-t-il pas fait aussi le dedans ? [Néanmoins, donnez l'aumône de ce que vous avez, et toutes choses seront pures.] Malheur à vous, pharisiens, malheur à vous qui payez la dîme de la menthe et de la rue, et de toutes autres légumes, et qui abandonnez le jugement et la charité de Dieu. Il fallait bien observer ces choses-là, mais il ne fallait pas omettre celles-ci. [Malheur à vous, pharisiens, qui aimez à avoir les premières places dans les synagogues et qu'on vous salue dans les places publiques[48].] - « Malheur à vous, pharisiens, parce que vous êtes semblables à des sépulcres blanchis dont le dehors paraît beau aux yeux des hommes, mais dont le dedans est plein d'ossements de morts et de pourriture. Ainsi vous, au dehors vous paraissez justes aux yeux des hommes, mais au dedans vous êtes remplis d'hypocrisie et d'injustice. | *Pharisiens aveugles, nettoyez premièrement le dedans de la coupe et du plat, afin que le dehors aussi soit rendu net*[49]. » (*Matthieu* XXIII-26 [50]).

---

[44] Et dans la loi de Moïse, que ce même Jésus-Christ approuvait et recommandait d'observer, il était défendu sous peine de mort de boire ni de manger le sang. (*Genèse* IX-4). [« J'excepte seulement la chair mêlée avec le sang, dont je vous défends de manger. »]

[45] [Référence exacte. *Jean* VI-53 dit : « Les Juifs disputaient donc entre eux en disant : comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ? »]

[46] [Référence exacte.]

[47] [Aucune mention de cette « coutume » n'existe dans ce verset, ni dans tout le dîner chez le pharisien. *Luc* XI-38 dit seulement : « Le pharisien commença de dire *en lui-même* : pourquoi ne s'est-il point lavé avant le dîner ? » Pourtant, tout se passe comme si Jésus l'avait entendu puisque *Luc* XI-39 (et la suite) s'entendent en réaction à la question du pharisien : « Vous autres pharisiens, vous avez grand soin de tenir net le dehors de la coupe et du plat ; mais le dedans de vos cœurs est plein de rapine et d'iniquités. » Etc., etc.]

[48] [*Luc* XI-39 à 43.]

[49] [« *Pharisaee caece, munda prius, quod intus est calicis et paropsidis, ut fiat id quod deforis est, mundum.* »]

[50] [Meslier cite *Matthieu* XXIII-27 et 26.]

Peut-on s'imaginer qu'un homme de bon sens puisse jamais faire un tel discours à une personne qui l'aurait invité honnêtement à venir manger chez elle et qui serait actuellement à sa table ? Cela ne se peut ; il n'y a assurément qu'un fou, qu'un insensé et qu'un impudent fanatique qui puisse venir jusqu'à un tel excès de folie et d'impertinence.

Voici encore un raisonnement qu'il faisait et qui montre assez clairement le dérèglement de son esprit. Les Juifs lui ayant dit un jour que c'était lui-même qui rendait témoignage de sa personne, et que pour cette raison son témoignage n'était pas recevable, voici ce qu'il leur répondit et comme il leur prouva que son témoignage était recevable : « Quoique je me rende témoignage à moi-même, mon témoignage ne laisse pas que d'être véritable parce que je sais d'où je suis venu et où je vais ; mais vous autres, vous ne savez pas d'où je viens ni où je vais, et si je jugeais quelqu'un, mon jugement serait juste parce que je ne suis pas seul, mais que mon Père qui m'a envoyé est avec moi. Et il est écrit dans votre loi que le témoignage de deux personnes est reçu pour véritable ; or je rends témoignage de moi-même, et mon Père aussi, qui m'a envoyé rend témoignage de moi... etc. » (*Jean* VIII-13 [51]). Donc, suivant son raisonnement, son témoignage qu'il rendait de lui-même devait être reçu pour véritable ! Ne voilà-t-il pas une belle preuve ? Qui ne rirait d'un tel raisonnement ? Il est facile de voir par tous ces discours-là et par tout ce que je viens de rapporter, que Jésus-Christ n'était véritablement qu'un fou et un fanatique. Et il est certain que quand il reviendrait encore présentement parmi nous, si cela se pouvait faire, qu'il fît et qu'il dît encore les mêmes choses qu'il a dites et qu'il a faites, nous ne le regarderions certainement encore nous-mêmes que comme un fou et comme un fanatique.

On fera encore facilement le même jugement de sa personne si l'on examine de près ses actions et ses manières d'agir. Car :

1°- Courir et tracasser par toute une province dans les villes, bourgs et villages, comme il a fait, en prêchant, comme il faisait, la venue prochaine d'un royaume imaginaire des cieux, cela n'appartient qu'à un fanatique, et on prendrait encore maintenant pour fanatiques tous hommes qui feraient la même chose.

2°- Avoir été, comme il est dit dans les *Évangiles*, transporté par le diable sur une haute montagne d'où il aurait cru voir tous les royaumes du monde (*Matthieu* IV-5 [52] ; *Luc* IV-5 [53]), cela certainement ne peut convenir qu'à un visionnaire et à un fanatique. Car il est certain qu'il n'y a point de montagne sur la terre d'où on puisse voir tous les royaumes du monde, ni même d'où on puisse seulement voir tout un royaume entier — si ce n'est peut-être ce petit royaume d'Yvetot qui est en notre France. Ce ne fut donc que par l'imagination qu'il vit tous ces royaumes du monde, et ce ne fut aussi sans doute que par l'imagination qu'il fut transporté sur cette montagne, aussi bien que sur le pinacle du temple dont il est parlé dans les mêmes *Évangiles*. Or, il n'appartient encore qu'à un fou, à un visionnaire et à un fanatique d'avoir de telles visions et de tels transports d'imagination.

3°- Lorsqu'il guérit le sourd et muet dont il est parlé dans saint, il est dit qu'il le tira en particulier, qu'il mit ses doigts dans ses oreilles, et qu'ayant craché, il lui toucha la langue ; puis que jetant les yeux au ciel, il poussa un grand soupir et

---

[51] [Meslier cite *Jean* VIII-14 à 18.]
[52] [Il s'agit de *Matthieu* V-8.]
[53] [Référence exacte.]

lui dit : *Eppheta !* qui signifie : *ouvrez-vous !* Marc (*Marc* VII-32 [à 34][54]). Toutes ces particularités-là et ces manières-là d'agir ne conviennent certainement encore qu'à un fanatique.

Un autre jour il se trouva tout d'un coup ému de joie dans son esprit, et dit en parlant tout seul : « Je vous bénis mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez découvertes aux petits ! » (*Luc* X-21 [55]). « Oui, mon Père, *disait-il en parlant tout seul*, c'est parce qu'il vous a plu ainsi. » Puis, se tournant vers ses disciples, il leur dit : « Bienheureux sont les yeux qui voient ce que vous voyez, car je vous déclare que plusieurs prophètes et plusieurs rois ont désiré de voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, et d'entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu. » Voilà encore justement ce que diraient et ce que feraient des visionnaires et des fanatiques.

Lorsqu'il ressuscita le Lazare — ou plutôt lorsqu'il fit semblant de le ressusciter — il fit le pleureur, frémit en son esprit et s'émeut ; puis s'étant approché du sépulcre ou du tombeau du prétendu mort, il frémit encore en lui-même, puis levant les yeux au ciel, il dit : « Mon Père, je vous rends grâces de ce vous m'avez écouté ; alors il cria tout haut : Lazare, sortez dehors ! » (*Jean* XI-38 [à 43][56]). Toutes ces manières-là ne conviennent encore qu'à un fanatique.

Un jour, comme il allait à Jérusalem, lorsqu'il approcha de cette ville et qu'il la vit, il se mit à pleurer sur elle en disant : « Ah ! si tu connaissais au moins en ce jour qui serait favorable pour toi, les choses qui se présentent pour te donner la paix ! mais non, elles sont maintenant cachées à tes yeux, car il viendra un temps malheureux pour toi auquel tes ennemis t'environneront de tranchées, t'assiégeront, te serreront de toutes parts, raseront tes maisons, extermineront tes habitants[57] et ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps de ta visite. » Lorsqu'il fut entré dans le temple, il chassa avec un fouet ceux qui y vendaient et y achetaient, renversa leurs tables et leurs sièges, et leur dit : « Il est écrit, ma maison est une maison de prières et vous en avez fait une caverne de larrons[58]. » Voilà encore des véritables actions et des véritables discours de fanatiques.

La veille de sa mort, comme il parlait à ses disciples, tout d'un coup il se troubla dans son esprit et leur dit en protestant : « En vérité, en vérité, quelqu'un d'entre vous me trahira[59]. » Un moment après, celui qui devait le trahir étant sortit, Jésus dit : « C'est maintenant que le Fils de l'Homme est glorifié et que Dieu est glorifié en lui ; Si Dieu est glorifié en lui, Dieu le glorifiera aussi en lui-même, et il le glorifiera bientôt. Mes petits enfants, *dit-il à ses disciples*, je ne suis plus avec vous que pour peu de temps. » (*Jean* XIII-31, [32][60]).

Puis levant les yeux au ciel, il dit : « Mon Père, l'heure est venue, glorifiez votre fils, ainsi que votre fils vous a glorifié, comme vous avez établi sa puissance sur tous les hommes afin qu'il fasse part de la vie éternelle à tous ceux que vous lui avez donné ; la vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul

---

54 [Référence exacte.]
55 [Référence exacte.]
56 [Référence exacte.]
57 Cela ne s'accorde guère avec ce qu'en ont prédit tous les anciens prophètes. Voyez ci-devant toutes les belles choses qu'ils en ont prédit.
58 [Il s'agit de *Matthieu* XXI-13.]
59 [Il s'agit de *Jean* XIII-21.]
60 [Références exactes.]

vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé. » (*Jean* XVII-[1 à 3][61]). « Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai accompli l'œuvre que vous m'aviez donné à faire ; vous aussi mon Père, glorifiez-moi maintenant en vous-même de la gloire que j'ai eue en vous avant que le monde fut fait[62]. » - « Mon Père, je désire que ceux que vous m'avez donnés soient où je suis afin qu'ils voient ma gloire que vous m'avez donnée[63]. » - « Je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée afin qu'ils soient un, comme nous sommes un. Je suis en eux et vous êtes en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité[64]. » - « Père juste, le monde ne vous a pas connu mais moi je vous ai connu, et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé. » (*Jean* XVII-21 [65]). Etc., et plusieurs autres semblables exemples de pareils discours que je pourrais rapporter.

Il est certain, encore un coup, que si l'on voyait maintenant dans le monde un tel personnage qui parlât ainsi, il ne manquerait jamais de passer partout là où il se ferait connaître, pour un fou et pour un fanatique.

Tous ces témoignages donc que je viens de rapporter ici de la personne de Jésus-Christ, de ses pensées, de ses imaginations, de ses paroles, de ses discours, de ses actions, de ses manières d'agir et des jugements que l'on faisait de lui dans le monde, montrent évidemment qu'il n'était, comme j'ai dit, qu'un homme de néant, un homme vil et méprisable, qui était sans esprit, sans talent, sans science ; et enfin qu'il n'était qu'un fou, qu'un insensé, qu'un misérable fanatique et un malheureux pendard. Et cependant c'est à un tel personnage que celui-là que nos christicoles attribuent la divinité. C'est un tel personnage qu'ils adorent comme leur aimable et divin Sauveur, et comme le Fils tout-puissant d'un Dieu tout-puissant. Et c'est en quoi aussi ils se rendent évidemment, comme j'ai dit, plus ridicules et plus blâmables que les païens, qui ne prétendaient attribuer la divinité qu'à des grands hommes et à des personnages qui avaient quelques rares et singulières perfections, ou qui avaient rendu quelques signalés services ou quelques bienfaits considérables au public. Cela étant, il est évident que le christianisme n'était dans son commencement qu'un véritable fanatisme, et même qu'un vil et méprisable fanatisme, puisque ce n'était d'abord qu'une secte de gens vils et méprisables qui faisaient profession de suivre aveuglément les fausses pensées, les fausses imaginations, les fausses maximes et les fausses opinions d'un vil et méprisable fanatique sorti de la plus vile et de la plus méprisable de toutes les nations, qui avait déjà si bien persuadé à ses disciples ce qu'il leur disait touchant le prétendu rétablissement du royaume d'Israël, et touchant toutes les autres belles promesses qu'il leur faisait, qu'ils lui demandaient déjà si ce serait bientôt qu'il rétablirait leur royaume d'Israël et qu'il accomplirait toutes les autres belles promesses qu'il leur avait faites. « Seigneur, sera-ce en ce temps que vous rétablirez le royaume d'Israël[66] ? », lui disaient-ils. (*Actes des apôtres* I-6 [67]).

Et pour preuve que le christianisme n'était véritablement qu'un vil et méprisable fanatisme, il faut voir comme les historiens de ce temps-là en parlent, et comme les premiers christicoles en parlaient eux-mêmes.

---

61 [Il s'agit de *Jean* XVII-4 à 8.]
62 [*Jean* XVII-4 et 5.]
63 [*Jean* XVII-24.]
64 [*Jean* XVII-22 et 23.]
65 [Il s'agit de *Jean* XVII-25.]
66 [« *Domine, si in tempore hoc restitues regnum Israël ?* »]
67 [Référence exacte.]

XXXIV

Le christianisme n'était dans son commencement qu'un vil et méprisable fanatisme



ES HISTOIRES DE CE TEMPS-LÀ NE PARLENT DU CHRISTIANISME QUE comme d'une secte pernicieuse, vile et méprisable, et comme d'une détestable superstition. Voici comme Tacite, historien romain, en parle : « Néron voulant décharger le crime de l'embrasement de la ville de Rome sur quelques autres que lui, fit mourir cruellement les chrétiens comme incendiaires, et ils étaient gens haïs pour leur infamie, que le peuple appelait *chrétiens* à cause de Christ, leur auteur, qui fut puni du dernier supplice sous le règne de Tibère par Ponce Pilate, gouverneur de la Judée. Mais cette pernicieuse secte, après avoir été réprimée pour quelque temps, pullulait de nouveau, non seulement dans le lieu de sa naissance mais dans Rome même, qui est le rendez-vous et comme l'égout de toutes les ordures du monde. On les insulta même à leur mort en les couvrant de peaux de bêtes sauvages et les faisant dévorer par les chiens, ou les attachant en croix et les brûlant pour servir la nuit de feu et de lumières. Encore que ces misérables ne fussent pas innocents et eussent mérité les derniers supplices, on ne laissait pas néanmoins d'en avoir compassion parce que le prince ne les faisait pas tant mourir pour l'utilité publique que pour satisfaire sa cruauté. » (*Tacite*, tome II, p. 308 [1]). Voilà comme cet historien parle des premiers chrétiens.

Lucien n'en parle pas plus honorablement, il les traite de misérables : « Ces misérables méprisent toutes choses et la mort même sur l'espérance de l'immortalité, et s'offrent volontairement aux supplices, car leur premier législateur, qui a été crucifié dans la Palestine pour avoir introduit cette secte, leur a fait croire qu'ils sont tous frères depuis qu'ils ont renoncé à notre religion et qu'adorant le crucifié, ils vivent selon ses lois et croient que tout est commun, recevant ses dogmes avec une aveugle obéissance. » (tome III, p. 39 [2]). « La haine contre les chrétiens, *dit l'*Histoire romaine, était si grande dans l'Empire romain, qu'on les accusait d'être la cause de tous les malheurs qui arriveraient dans l'empire, de sorte que si le Tibre s'enflait, si le Nil ne montait assez haut, si le ciel s'arrêtait, si la terre tremblait, s'il venait une famine ou une contagion, le peuple enragé contre eux criait qu'il fallait les exposer aux lions et aux bêtes farouches[3]. »

---

[1] [Tacite, *Annales*, XV, 44. Cf. Tacite, *Œuvres* (traduction de J.L. Burnouf, légèrement différente), Hachette, 1896, p. 358.]

[2] [Lucien, *Sur la mort de Pérégrinus*, chap. 13. Lucien ajoute à la suite de la citation faite par Meslier : « En sorte que s'il vient à se présenter parmi eux un imposteur, un fourbe adroit, il n'a pas de peine à s'enrichir fort vite en riant sous cape de leur simplicité. » Cf. Lucien, *Œuvres complètes*, tome II, traduction M. Talbot, Hachette, 1867, p. 387.]

[3] [Coëffeteau, *Histoire romaine*, tome I, chap. 8, p. 39-40.

Apprenons d'eux-mêmes l'estime que l'on faisait d'eux, de leur doctrine et de leur manière de vivre, car leur témoignage ne doit pas être suspect en ce qu'ils en disent à cet égard. « Nous prêchons, *disait leur grand mirmadolin saint Paul*, nous prêchons un Jésus-Christ crucifié qui est un sujet de scandale aux Juifs et qui paraît une folie aux Gentils » ([*Épître de saint Paul aux*] *Corinthiens* I-1, 23 [4]). Mais comme il s'imaginait qu'il y avait une grande sagesse cachée dans cette folie, il s'en glorifiait aussi comme d'une véritable et toute extraordinaire et divine sagesse : « À Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Jésus-Christ. » ([*Épître de saint Paul aux*] *Galates* VI-14 [5]). - « Je pense, *disait-il ailleurs*, que Dieu nous a exposés comme des personnes condamnées à la mort, nous faisant servir de spectacle au monde. » ([*Épître de saint Paul aux*] *Corinthiens* I-IV, [9][6]) - « Nous sommes fous pour l'amour de Jésus-Christ, nous sommes faibles, nous sommes dans le mépris... Jusqu'à présent nous souffrons la faim, la soif, la nudité, les mauvais traitements, et nous n'avons point de demeures assurées ; nous rendons des bénédictions pour les malédictions que l'on nous donne, on nous persécute et nous le souffrons, on nous dit des injures et nous prions qu'on nous les pardonne, *on nous traite comme des victimes que l'on immole pour les crimes publics et comme les ordures que toute la terre rejette*[7]. » ([*Épître de saint Paul aux*] *Corinthiens* I-IV-[10 à] 13 [8]). - « Nous sommes pressés de toutes parts, nous sommes persécutés, nous portons toujours dans notre corps la mortification de Jésus-Christ. » ([*Épître de saint Paul aux*] *Corinthiens* II-IV-8 [9]). - « Nous montrons en toutes choses que nous sommes serviteurs de Dieu par une grande patience dans les afflictions, dans les adversités, dans les oppressions, dans les plaies, dans les prisons, dans les séditions, dans les travaux, dans les veilles et dans les jeûnes ; nous passons par l'infamie et par les calomnies, comme des séducteurs quoique nous soyons prédicateurs de la vérité, comme des inconnus quoique nous soyons connus comme des hommes que l'on châtie et qui sont toujours prêts de souffrir la mort. » ([*Épître de saint Paul aux*] *Corinthiens* II-IV-4 [10]). - « Souvenez-vous, *disait-il en parlant à ses confrères chrétiens*, souvenez-vous de ce premier temps auquel, après avoir été baptisé, vous eûtes de grands et rudes combats à soutenir, étant d'une part exposés aux opprobres et aux afflictions, et de l'autre sentant la douleur de ceux que l'on traitait de la même sorte, car vous avez compati à ceux qui étaient dans les chaînes et vous avez souffert avec joie que l'on vous ravit vos biens, sachant que vous avez des biens incomparablement plus grands et qui ne périront jamais[11]. »

Et le même apôtre, parlant de ceux qui étaient morts dans les persécutions, disait : « Les uns ont été tourmentés sur des chevalets, d'autres ont souffert les opprobres, les fouets, les liens et la prison, d'autres ont été lapidés, sciés, tentés et passés par le fil de l'épée, d'autres ont été errants ça et là, vêtus de peaux de brebis et de chèvres, étant pauvres, affligés et maltraités ; d'autres se sont retirés dans des déserts, sur les montagnes, dans des antres et dans les cavernes de la terre... » ([*Épître de saint Paul aux*] *Hébreux* X-32 [12]).

---

4 [Réference exacte.]
5 [Réference exacte. Cf. aussi *Épître de saint Paul aux Corinthiens* II-XII-5 et 6.]
6 [Réference exacte.]
7 [« *Tanquam pugamenta huius mundi facti sumus, omnium peripsema usque adhuc.* »]
8 [Réference exacte.]
9 [Meslier résume *Épître de saint Paul aux Corinthiens* II-IV-8 à 10.]
10 [Il s'agit de *Épître de saint Paul aux Corinthiens* II-VI-4 à 9.]
11 [Il s'agit de *Épître de saint Paul aux Hébreux* X-32 à 34.]
12 [Il s'agit de *Épître de saint Paul aux Hébreux* XI-36 à 38.]

Voilà des témoignages qui sont bien contraires à tout ce que les anciens prétendus prophètes avaient prédit de si glorieux et de si avantageux pour les peuples, lorsque leur prétendu Messie et Libérateur viendrait les délivrer de leur captivité. Mais ils montrent bien évidemment aussi que le christianisme n'était et ne passait en effet dans son commencement que pour une folie et pour un vil et méprisable fanatisme. Car pourquoi les premiers chrétiens étaient-ils ainsi traités, haïs, méprisés et persécutés partout ? Ce n'était certainement qu'à cause de la fausseté, de la folie et de l'absurdité de leur doctrine, et à cause de leurs folles et ridicules manières de vivre et d'agir pleines de superstitions. C'était cela qui les rendait si odieux et si méprisables partout[13]. Et ce qui est encore de plus remarquable, [c']est que nonobstant cela, ils ne laissaient pas que de croire être plus sages que tous les autres hommes, car ils s'imaginaient que leur folie était une sagesse toute surnaturelle et divine. Ce pourquoi aussi ils disaient avec leur grand mirmadolin saint Paul, que ce qui semblait folie en Dieu était plus sage que tous les hommes, et que c'était par la folie de leurs prédications[14] et de leur doctrine que Dieu voulait sauver ceux qui embrasseraient leur foi, et qu'il *avait changé la sagesse du monde en folie*[15]. ([*Épître de saint Paul aux*] *Corinthiens* I-I-20 [16]). Ce pourquoi ils disaient encore, en parlant d'eux-mêmes, que *Dieu avait choisi dans le monde ceux qui semblaient être sans esprit afin de confondre les puissants, et qu'il s'était servi de ceux qui étaient vils et méprisables dans le monde et qui étaient comme rien, pour détruire ce qui était grand*[17]. » ([*Épître de saint Paul aux*] *Corinthiens* I-I-27, 28 [18]). Et cela, suivant leur imagination, *afin que personne ne puisse se glorifier devant Dieu - ut non glorietur omnis caro in conspectu eius.*

Tout cela fait évidemment voir que le christianisme n'était dans son commencement qu'un vil et ridicule fanatisme. et par conséquent, il est évident que nos christicoles sont dans l'erreur, qu'ils sont dans des erreurs grossières sur ce point, et qu'ils sont même dans des erreurs plus ridicules et plus absurdes que n'étaient autrefois les païens. Car les païens n'ont jamais prétendu faire tourner la sagesse humaine en folie, ni la folie humaine en sagesse surnaturelle et divine, comme font les chrétiens. Et ainsi il ne faut pas s'étonner s'il y a en Italie un proverbe qui dit qu'*il faut être fou pour être chrétien.* (*L'Espion turc*).

---

13 « *Paulus apostolus Jesu Christi, segregatus in evangelium Dei, quod ante promiserat, per prophetas suos in scripturis sanctis.* » ([*Épître de saint Paul aux*] *Romains* I-1-2). [: « Paul, serviteur de Jésus-Christ, apôtre par la vocation divine, choisi et destiné pour annoncer l'Évangile de Dieu, qu'il avait promis auparavant par ses prophètes dans les *saintes Écritures.* »]

14 « *Placuit Deo per stultitiam praedicationis, salvos facere credentes.* » ([*Épître de saint Paul aux*] *Corinthiens* I-1-21). [: « Il a plu à Dieu de sauver par la folie de la prédication ceux qui croyaient en lui. »]

15 [« *Stultam fecit Deus sapientiam huius mundi.* »]

16 [*Épître de saint Paul aux Corinthiens* I-1-20 dit : « Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse de ce monde ? »]

17 [« *Quae stulta sunt mundi elegit Deus ut confundat* [*sapientes, et infirmia mundi elegit Deus, ut confondat*] *fortia, et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus, ut ea quae sunt destrueret.* »]

18 [Référence exacte.]

XXXV

Troisième erreur de doctrine : l'idolâtrie & adoration des dieux de pâte & de farine dans leur prétendu Saint Sacrement



OS DÉICHRISTICOLES ROMAINS, AUSSI BIEN QUE LES AUTRES QUI NE sont pas Romains, blâment et condamnent les païens de ce qu'ils adoraient ou de ce qu'ils adorent des idoles de bois, de pierre, de cuivre, de bronze, de plâtre, d'or ou d'argent, et ils trouvent que c'était et que c'est encore maintenant une grande folie et un grand aveuglement dans des hommes d'adorer ainsi des statues et des idoles immobiles qui n'ont ni vie ni sentiment aucun et qui ne sont nullement capables de faire aucun bien ni aucun mal à personne. Ils se moquent eux-mêmes, nos christicoles romains, ils se moquent eux-mêmes de ces idoles et de ces prétendues divinités de bois et de pierre, d'or et d'argent, qui ont, comme ils disent, des yeux et qui ne voient point, des oreilles et qui n'entendent point, qui ont une bouche et qui ne parlent point, qui ont des pieds et qui ne marchent point, qui ont des mains et qui ne peuvent rien faire, etc.

Ils ont effectivement raison de se moquer de telles divinités et de ceux qui les adorent. Mais pourquoi donc sont-ils si sots ou si fous eux-mêmes que de faire la même chose et d'adorer eux-mêmes, comme ils font, de faibles petites idoles ou images de pâte qui sont, en un sens, moins que des idoles d'or ou d'argent. Ce pourquoi on pourrait fort bien à cette occasion-ci appliquer à nos déichristicoles romains ce reproche que le chaudron noir faisait à la marmite ou que la marmite faisait au chaudron noir, lorsqu'ils se reprochaient l'un à l'autre leur noirceur et qu'ils se disaient : *malheur à toi, noiraude,* [*disait le chaudron à la marmite*][1]. Ils voient, comme disait leur Christ, un fétu dans l'œil de leurs frères et de leurs compagnons les païens, et ils ne voient pas, eux, une poutre qui leur crève les yeux. C'est-à-dire qu'ils voient dans les païens leurs frères la folie de leurs idolâtries, et ils ne voient point dans eux-mêmes de plus grandes folies, de plus grandes idolâtries et de plus grandes superstitions que celles des païens. Je ne dis pas ceci pour les idoles de bois et de pierre ni pour les idoles de cuivre ou de plâtre, d'or ou d'argent, auxquels nos christicoles romains rendent extérieurement les mêmes honneurs que les païens rendent à leurs fausses divinités, car je sais bien que ce n'est pas leur intention de les regarder ni de les adorer comme des divinités, ainsi que faisaient les païens. Mais je parle principalement pour leurs petites idoles de pâte et de farine qu'ils font cuire entre deux fers, qu'ils

---

[1] [« *Vae tibi, vae nigrae,* [*dicebat cacabus ollae*] ».]

consacrent ensuite et qu'ils mangent tous les jours quoiqu'ils les adorent véritablement comme leur Dieu.

Si la divinité veut bien, comme nos christicoles romains le prétendent, se faire adorer dans le pain et dans le vin, ou, comme ils disent, sous les espèces et apparences visibles du pain et du vin, pourquoi ne voudrait-elle pas bien aussi, ou pourquoi n'aurait-elle pas bien voulu aussi se mettre et se faire adorer dans le bois et dans la pierre ? Dans le plâtre et dans le cuivre ? Dans l'or et dans l'argent ? Ou, si l'on veut, sous les espèces [et] apparences visibles de ces mêmes choses ? Ou d'autres semblables ? Car il n'y a certainement pas plus d'impossibilité ni plus d'indécence ou plus d'inconvénient d'un côté que de l'autre. Nos christicoles n'oseraient nier que leur Dieu Christ ne puisse aussi facilement changer le bois et la pierre ou l'or et l'argent, en son corps et en son sang, comme ils prétendent qu'il y change le pain et le vin ; car s'ils niaient l'un, il y aurait autant de raison de nier l'autre, et ainsi, suivant leur principe, la possibilité ou la puissance de faire telle chose serait égale dans l'un comme dans l'autre, c'est-à-dire qu'elle serait égale d'un côté comme de l'autre, et par conséquent, la divinité se pourrait aussi facilement et aussi véritablement trouver dans les idoles de bois ou de pierre, d'or ou d'argent, ou de plâtre si l'on veut, ou de cuivre, que dans les petites idoles ou images de pâte que nos christicoles romains adorent. Et ainsi, ils seront encore de ce côté-là à deux de jeu avec les païens, et ils seront aussi bien fondés les uns que les autres dans leurs vaines opinions parce qu'il leur sera aussi facile aux uns qu'aux autres de dire que la divinité réside véritablement et réellement dans les idoles de bois ou de pierre, d'or ou d'argent, comme dans les idoles de pâte et de farine.

Mais d'ailleurs, si l'on faisait réflexion sur ce qui semblerait à cet égard devoir être plus convenable à la souveraine majesté d'un Dieu, il semble certainement qu'il lui serait plus convenable de se faire adorer dans quelque sujet ferme et solide comme dans le bois ou dans la pierre ou dans quelque riche et précieuse matière comme dans l'or et dans l'argent, plutôt que de vouloir se faire adorer dans des viles et faibles petites images de pâte et de farine qui n'ont en elles-mêmes aucune solidité, qui fondraient à la pluie, qui se laisseraient aller au vent et qui se laisseraient manger par les rats et par les souris. Certainement, si c'est un aveuglement et une folie dans les païens de croire que la divinité réside véritablement dans leurs idoles de bois ou de pierres, d'or ou d'argent, de plâtre ou de cuivre, c'est un bien plus grand aveuglement et une bien plus grande folie à nos christicoles romains de croire que leur Dieu homme réside véritablement en corps et en âme, en chair, en os et en sang, dans des faibles petites images de pâte et de farine que le moindre vent serait capable d'emporter et que la moindre souris serait capable de manger.

Si l'on vous disait, mes chers amis, qu'il y a dans certains pays étrangers une nation et une religion où les peuples et les prêtres se font un devoir de piété de faire et de manger les dieux qu'ils adorent, et où les dieux ne sont que des faibles petites images de pâte qu'ils font cuire entre deux fers, que les prêtres les consacrent et en font des dieux en disant seulement quatre paroles dessus, et qu'ils ont soin ensuite de renfermer et de conserver précieusement ces dieux-là dans des boîtes, de peur que les rats et les souris ne les mangent avant eux ou de peur que le vent ne les emporte, ne ririez-vous pas de la simplicité ou plutôt de la sottise et de la bêtise de ces pauvres ignorants-là d'adorer ainsi des dieux que des rats et des souris mangeraient et que le moindre vent serait capable d'emporter s'ils n'avaient soin, comme je viens de dire, de les renfermer et de les conserver

bien précieusement dans leurs boîtes aussitôt qu'ils sont faits ? Vous ne manqueriez certainement pas de rire si vous ne sentiez déjà bien que la risée retomberait sur vous puisque vous êtes vous-mêmes ce peuple qui croit si sottement faire adorer et manger son Dieu en faisant, en adorant, et en mangeant pieusement et dévotieusement, comme vous faites, des petites images de pâte que vos prêtres vous font accroire être le corps et le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ, votre Dieu et votre divin Sauveur.

XXXVI

Comparaison de la consécration des dieux de pâte et de farine avec la consécration des dieux de bois et de pierre ou des dieux d'or et d'argent que les païens adoraient



L Y A UNE ÉTRANGE BIZARRERIE DANS LE CHRISTIANISME, CAR LES peuples y font profession de manger dévotement leurs dieux[1], et ils se mangent et se déchirent inhumainement les uns les autres ; cela est bien barbare. Comment a-t-on pu persuader à des hommes qui ont tant soit peu de jugement et de raison ou tant soit peu de bon sens, des choses si étranges et si absurdes ? Comment a-t-on pu les persuader que tout le corps et tout le sang, l'âme et la divinité d'un homme dieu, seraient véritablement et réellement sous la forme et la figure d'une vaine petite image de pâte et sous la forme et la figure d'une seule petite goutte de vin, et que tout ce corps et tout ce sang seraient non seulement sous la forme et la figure entière de l'image de pâte ou sous la forme et la figure entière de la goutte de vin, mais qu'ils seraient même encore tout entier sous chaque partie de cette image et sous chaque partie de cette goutte de vin ? Comment a-t-on pu persuader que toute la substance de cette image de pâte et que toute la substance de ce vin seraient entièrement changées au corps et au sang de ce prétendu homme dieu, et que ce changement se ferait en un instant, par la vertu et puissance de quatre paroles seulement qu'un prêtre prononcerait secrètement sur les dites petites images de pâte et sur quelques gouttes de vin ! Et qu'autant de fois que les prêtres voudraient prononcer les dites quatre paroles sur différentes petites images de pâte ou sur différente quantité de vin, autant de fois ils changeraient miraculeusement leur substance en celle du corps et du sang de cet homme dieu, qui se trouverait par ce moyen-là en même temps, en mille et mille, milliers et millions de différents endroits, et cela sans aucune multiplication de son être et sans aucune division de lui-même ! Il n'y a certainement rien de si vain, de si ridicule et de si absurde que cela dans toutes les religions des païens.

Comment donc a-t-on pu persuader à des hommes raisonnables et judicieux des choses si étranges et si absurdes ? Je ne suis pas fort surpris que des peuples ignorants et grossiers se soient laissés persuader telles choses, car on fait assez facilement accroire tout ce que l'on veut aux ignorants et aux simples d'esprit. Mais que des personnes sages et éclairées, que des hommes doctes et savants,

---

[1] Et croyant manger mystérieusement leur Dieu, ils chantent à merveille : « *Ô res mirabilis, manducat Dominum pauper servus et humilis.* » [: « Ô chose admirable, un pauvre serviteur mange son Seigneur et son Dieu ! »]

que des gens d'esprit et même d'un esprit éminent en vivacité et en pénétration se soient laissés aller aussi bien que les ignorants à des erreurs si grossières et si absurdes, qu'ils s'en soient rendus même et qu'ils s'en rendent encore tous les jours les protecteurs et les défenseurs pour les appuyer et les maintenir par des vues basses et par des lâches motifs d'intérêts et de respect humain, ou par des ridicules entêtements de vouloir soutenir un mauvais parti plutôt que d'avoir la honte de s'en dédire et de reconnaître qu'ils se seraient laissés tromper, et plutôt que de se faire un plaisir de désabuser de bonne foi les peuples en leur faisant clairement voir la vérité et la fausseté de tout ce qu'on leur fait si vainement et si sottement croire ! — c'est ce qui m'a toujours paru fort étrange.

Quoi ! Des docteurs ? Et des fameux docteurs qui savent si bien blâmer et condamner les erreurs de l'idolâtrie dans les païens, n'ont pas honte de se prosterner eux-mêmes devant des idoles muettes ? Et devant de faibles petites images de pâte ? Comme feraient les plus simples et les plus ignorants du peuple ! Ils ne rougissent pas de prêcher publiquement et hautement parmi eux ce qu'ils condamnent si ouvertement dans les païens ? N'est-ce pas un abus et une manifeste prévarication de leur ministère ! Pensent-ils que la vaine et ridicule consécration qu'ils font de leurs faibles petites idoles de pâte a plus de force et plus d'effet que la vaine consécration que les païens font de leurs idoles de bois ? Ou de pierre ? D'or ou d'argent ? Pensent-ils que les quatre paroles de leur prétendue consécration auraient plus de force et plus de vertu que cette fameuse et pompeuse et magnifique prétendue consécration qui se fit par exemple en Babylone, de cette fameuse et prodigieuse statue d'or que le roi Nabuchodonosor fit dresser dans la plaine de Dura, dans son royaume ? Cette statue qui était toute d'or était de soixante coudées de hauteur et de six coudées de largeur. Le roi l'ayant fait dresser dans le champ ou dans la plaine que je viens de nommer, voulut en faire la dédicace ou la consécration de la manière la plus solennelle qu'il lui fut possible. Pour cet effet, il commanda à tous les princes, à tous les seigneurs, à tous les gouverneurs, à tous les magistrats, à tous les juges et autres officiers de son royaume, de venir et de se rendre à tel jour qu'il leur marqua devant cette statue pour en faire solennellement la dédicace et la consécration, et fit en même temps commandement à tous les peuples que du moment qu'ils entendraient le son des trompettes, des hautbois et de tous les autres instruments de musique qui commenceraient à jouer aussitôt après la consécration de la statue, ils aient tous à se prosterner devant elle et à l'adorer comme un dieu, menaçant de faire sévèrement punir tous ceux et celles qui ne l'adoreraient point. (*Daniel* III-1 [2]). Ce que le roi commanda fut ponctuellement exécuté. Tous les grands seigneurs, tous les princes, tous les gouverneurs, tous les magistrats et tous les officiers de son royaume se rendirent au jour marqué devant cette statue, avec une multitude innombrable de peuples qui s'y rendirent de tous côtés pour voir cette prodigieuse statue et pour voir la magnificence de sa consécration, qui se fit effectivement devant tout ce peuple de la manière la plus solennelle qui se put faire. Aussitôt que cette prétendue considération fut faite, les trompettes, les hautbois et tous les autres instruments de musique qui s'étaient préparés, commencèrent à sonner, et en même temps chacun se prosterna pour adorer cette statue comme un dieu nouvellement fait.

---

2 [Meslier résume *Daniel* III, 1 à 7. La « menace sévère » que Meslier évoque pudiquement est très précise dans *Daniel* III-6 : « Que si quelqu'un ne se prosterne pas et n'adore point cette statue, il sera sur l'heure jeté au milieu des flammes de la fournaise. »]

Voilà peut-être la consécration la plus solennelle et la plus magnifique qui s'est jamais faite. Nos christicoles penseraient-ils qu'une telle consécration aurait pu avoir la force et la vertu de faire de cette statue d'or un véritable dieu, soit en changeant toute la substance de l'or de cette statue en dieu, soit en attirant et en arrêtant la divinité même dans cette statue ? Non, sans doute, ils ne voudraient pas le penser, et ils auraient même honte de le dire.

Pourquoi donc pensent-ils que leur vaine et frivole prétendue consécration de quatre paroles seulement qu'ils disent sur de faibles petites images de pâte et sur quelques gouttes de vin aurait la vertu de changer du pain et du vin au corps et au sang de leur Dieu Christ ? D'où tirerait-elle cette prétendue force et vertu ou puissance de faire ainsi d'une petite image de pâte ou de quelques gouttes de vin un Dieu tout-puissant ? Et de changer, comme ils disent, en un moment, toute la substance du pain et du vin au corps et au sang d'un homme Dieu.

Ô les insensés docteurs ! Comment osent-ils soutenir ou même seulement avancer et proposer publiquement des choses ridicules et si absurdes ? Il faut que la prévention, que l'habitude et que la naissance et l'éducation fassent d'étranges effets dans l'esprit des hommes puisqu'elles les aveuglent jusqu'à ce point. Car il n'y a certainement que la prévention, que l'habitude, que la naissance et l'éducation qui puissent maintenant faire recevoir aveuglément des choses si ridicules et si absurdes.

Il n'y en a certainement point de pareilles dans tout le paganisme, et il semble que la religion chrétienne n'a été inventée que pour faire voir jusqu'à quel excès de folie les hommes sont capables de se laisser aller en matière de religion. Car il n'y a rien de si ridicule ni de si absurde qu'il soit que nos déicoles romains ne pensent devoir aveuglément croire sous prétexte de leur foi divine : « C'est aux chrétiens, *dit le sieur de Montaigne*, une occasion de croire que de rencontrer une chose incroyable ; elle est, selon eux, d'autant plus selon raison qu'elle est contre l'humaine raison. » (*Essais* de Montaigne, p. 466 [3]).

« Tout ce que je niais pouvoir se faire se fera,
Et il n'est rien en quoi l'on ne puisse croire[4]. »

En effet, on ne peut rien s'imaginer de plus ridicule et de plus absurde que ce que la religion chrétienne et romaine enseigne et oblige de croire.

Pour preuve de quoi il n'y a qu'à remarquer encore sur quel fondement nos déichristicoles docteurs se fondent pour établir de si beaux et si admirables mystères que les leurs. Vous seriez surpris de l'apprendre si je ne vous l'avais déjà fait moitié entendre ; mais il faut vous le dire tout clairement et tout ouvertement. Ils ne se fondent précisément que sur quelques paroles vaines et équivoques de leur fanatique Déichrist — car il n'était qu'un fanatique, comme je l'ai ci-devant démontré. Ce fanatique a dit à ses apôtres et à ses disciples que lui et son père n'étaient qu'un : « Moi et mon père, *disait-il*, nous ne sommes qu'un ». (*Jean* X-30 [5]).

Il leur a dit qu'il leur enverrait un esprit de vérité qui procèderait de son père et de lui, et de là ils concluent leur prétendu très haut et très adorable mystère de la Trinité, qu'ils disent être un seul Dieu en trois personnes qu'ils nomment le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Comme si des paroles équivoques comme sont celles-là ne pouvaient avoir qu'un seul sens. Ce même prétendu Dieu Christ,

---

[3] [*Essais*, II, 12 : *Apologie de Raymond Sebon*.]

[4] [« *Omnia jam lient, fieri quae posse negabam,*
Et nihil est de quo non sit habenda fides ! » Ovide, *Les Tristes*, I, 8.]

[5] [Référence exacte.]

tenant du pain qu'il donnait à manger à ses apôtres, leur dit : « Prenez et mangez, car ceci est mon corps ». (*Matthieu* XXVI-26 [6]).

Pareillement, leur présentant du vin à boire dans un calice, il leur dit : « Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour le salut de plusieurs[7] ». (*Matthieu* XXVI-28). Et sur ces paroles ils veulent et soutiennent absolument que leur Christ changea dans ce moment le pain et le vin qu'il tenait en son corps et en son sang, et qu'il donna véritablement et réellement son corps et son sang, son âme et sa divinité à ses apôtres, sous les espèces et apparences du pain et du vin qu'il leur donnait. Comme si ces paroles de leur Christ ne pouvaient encore avoir d'autre sens que celui qu'ils leur donnent. Et d'autant qu'il dit dans ce même temps à ses apôtres de faire la même chose en mémoire de lui, ils concluent encore qu'il donna dans ce même temps à ses apôtres — et en leurs personnes à leurs successeurs, qui sont maintenant les prêtres — le pouvoir de changer comme lui le pain et le vin en son corps et en son sang, et consécutivement que son âme et sa divinité s'y trouveraient aussi ; d'autant qu'un corps vivant comme il était et qu'ils prétendent qu'il est encore, n'est point sans son âme, ni un dieu sans sa divinité. Et voilà comme sur des paroles équivoques d'un fanatique, nos christicoles romains établissent des mystères imaginaires qu'ils appellent *surnaturels* et *divins*.

Or, que les susdites paroles de Jésus-Christ soient véritablement équivoques, nos christicoles eux-mêmes le font assez manifestement voir puisqu'ils n'ont encore pu eux-mêmes jusqu'à présent s'accorder entre eux sur le sens des susdites paroles, que les uns leur donnent un sens contraire à celui que les autres prétendent leur donner, et que Jésus-Christ lui-même a suffisamment déclaré à ses disciples qu'il les entendait dans un autre sens qu'eux lorsqu'il dit à cette occasion que les paroles qu'il leur avait dites étaient esprit et vie (*Jean* VI-64 [8]), c'est-à-dire qu'ils devaient les entendre en quelque sens spirituel, figuré et métaphorique, et non pas dans le sens propre et naturel des paroles comme ils les entendaient.

D'ailleurs, on sait que la coutume de ce Christ était de parler presque toujours en paraboles, qui sont des discours obscurs et figurés, et, par conséquent aussi, des discours équivoques qui peuvent se prendre en divers sens. Et c'est, comme j'ai dit, sur de tels discours et paroles équivoques que nos christicoles forgent leurs plus grands, leurs plus saints et leurs plus redoutables mystères. C'est sur de telles paroles équivoques qu'ils adorent un Dieu en trois personnes, ou trois personnes en un seul et même Dieu. C'est sur de telles paroles équivoques qu'ils adorent des dieux de pâte et de farine et qu'ils s'attribuent même le pouvoir de les faire, et même d'en faire tant qu'ils veulent. Car suivant leur principe, ils n'ont qu'à dire seulement quatre paroles sur telle quantité qu'ils voudront de ces petites images de pâte ou sur telle quantité qu'ils voudront de verres de vin, ils en feront autant de dieux qu'ils auront devant eux de telles petites images de pâte, ou qu'ils auront de verres de vin devant eux, y en eût-il des milliers et des millions. Car ils prétendent qu'avec leurs quatre paroles : *ceci est mon corps* ou *ceci est mon sang*, qu'ils disent *être efficaces par elles-mêmes* (*ex opere operato*), il leur est ou leur serait aussi facile de consacrer des centaines, des milliers et des millions de millions de ces images de pâte, que d'en consacrer une seule et par conséquent, qu'il leur est ou qu'il leur serait aussi facile de faire par

---

6 [Référence exacte.]
7 [Référence exacte.]
8 [« C'est l'esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous dis sont esprit de vie. »]

ce moyen-là des centaines, des milliers et des milliers de millions de dieux, que d'en faire un seul ! Quelle folie d'avoir seulement telle pensée ! Ils ne sauraient, ces hommes vains, ces prêtres et ces abuseurs de peuples, ils ne sauraient avec toute la prétendue puissance de leur Dieu Christ, faire la moindre mouche ni le moindre ver de terre, et ils croient pouvoir faire des dieux à milliers ! Les fous, tous tant qu'ils sont !

Leur prétendu Christ n'aurait pu leur donner le pouvoir ni la puissance de faire un seul grain de froment ni un seul grain d'orge ou d'avoine, il n'aurait su leur donner le pouvoir de changer la moindre pierre en pain ni la moindre goutte d'eau en vin, et il leur aurait donné le pouvoir de faire quand ils voudraient, et tant qu'ils voudraient, des dieux ? En changeant avec quatre paroles le pain et le vin en son corps et en son sang ?

Il faut être frappé d'un étrange aveuglement et d'une étrange prévention d'esprit pour croire et pour vouloir soutenir des choses si ridicules et si absurdes, et cela sur un si vain fondement que celui de quelques paroles équivoques d'un fanatique. Il a pareillement dit à ses disciples qu'il leur donnait une pleine puissance et autorité sur les esprits impurs, pour les chasser tous et pour guérir toutes sortes de maladies et d'infirmités[9]. Nos prêtres s'attribuent-ils pour cela le pouvoir de guérir toutes sortes de maladies et d'infirmités ? Ils se feraient bien moquer d'eux s'ils prétendaient avoir une telle puissance.

---

9 [Meslier ne donne aucune référence sur ce point.]

XXXVII

L'adoration des dieux de pâte des chrétiens ouvre une porte large et spacieuse à toutes sortes d'idolâtries



E VOIENT-ILS PAS, CES AVEUGLES DOCTEURS, QUE C'EST OUVRIR une porte large et spacieuse à toutes sortes d'idolâtries, que de vouloir adorer et faire adorer ainsi des images et des idoles, sous prétexte que des prêtres auraient le pouvoir de les consacrer et de les faire changer en dieux en prononçant seulement dessus quelques paroles vaines et frivoles ? Tous les prêtres des idoles parmi les païens n'auraient-ils pas pu et ne pourraient-ils pas encore maintenant se vanter d'avoir un semblable pouvoir ? S'il ne tenait qu'à alléguer et à trouver d'aussi vains et aussi frivoles prétextes que sont ceux de nos déichristicoles romains pour s'attribuer un tel pouvoir, il serait facile à tous les idolâtres d'en trouver, et même d'en trouver de plus spécieux et de plus vraisemblables. Il est dit dans les prétendus saints *Livres* de nos déicoles, que Dieu confondrait la sagesse des sages et qu'il changerait la sagesse du monde en folie. (*Isaïe* XXIX-14 [1]).

Mais qui que ce soit qui ait dit ces paroles, on peut dire qu'elles se trouvent bien véritablement accomplies dans nos déichristicoles docteurs romains, car leur sagesse se trouve dans cette occasion-ci bien véritablement changée en folie, puisqu'ils ont la faiblesse et la bassesse d'adorer des faibles petites images de pâte, et qu'ils sont si fous que de croire avoir reçu d'un misérable fanatique la puissance de faire des dieux : « *Je détruirai la sagesse des sages et je rejetterai la science des savants. Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse de ce monde*[2] *?* » ([*Épître de saint Paul aux*] *Corinthiens* I-XIX-20 [3]). - « *Il a fait tomber ceux qui donnent conseil aux autres en des pensées extravagantes dont la fin est malheureuse, et il frappe d'étourdissement les juges*[4]. » (*Job* XII-17 [5]).

Quand je vois ou que je me représente nos docteurs, et même un docteur angélique à leur tête, qui se prosternent humblement tous devant leurs petites images et idoles de pâte, et qu'ils disent d'un cœur dévot, ou du moins d'une manière dévotieuse, avec leur docteur angélique ces belles paroles : « *Je vous adore dévotement, suprême Déité, qui êtes véritablement sous ces figures cachée*[6] », ou celles-

---

1 « *Peribit enim sapientia a sapientibus ejus.* » (*Isaïe* XXIX-14) [: « *Car la sagesse des sages périra* [et l'intelligence des hommes intelligents sera obscurcie ».]

2 [« *Perdam sapientiam sapientium et prudentiam prudentium reprobabo. Et stultam fecit Deus sapientiam huius mundi ?* »]

3 [La première *Épître* ne compte que 16 chapitres, la seconde n'en compte que 13. Il s'agit en réalité de *Épître de saint Paul aux Corinthiens* I-I-19, 20.]

4 [« *Adducit consiliarios in stultum finem, et judices in stuporem.* »]

5 [Référence exacte.]

6 [« *Adoro te devote latens Deitas quae sub his figuris vere latitas.* » *Hymne de saint Thomas.*]

ci : « *Vénérons donc prosternés un si grand sacrement*[7] » — je trouve que c'est un spectacle tout à fait digne de risée et d'indignation tout ensemble.

Je dis *digne de risée* parce que tous ces beaux docteurs-là mériteraient bien effectivement d'être ris et moqués de faire telle chose. Mais il y a en même temps lieu de s'indigner de voir que ceux-là mêmes qui devraient tirer les autres de l'erreur et les désabuser d'une si vaine et si folle superstition, sont ceux-là mêmes qui les y plongent et qui les y enfonceraient tous les jours de plus en plus, s'ils pouvaient, par leur discours et par leurs exemples. Et cela principalement afin d'en tirer pour eux d'autant plus de profit ; car il est bien sûr que s'ils ne trouvaient point en cela leur profit et leur avantage particulier, ils ne se mettraient guère en peine d'entretenir ni de faire valoir une si vaine et si ridicule superstition. Et s'il y en avait parmi eux qui fussent assez ignorants et assez sots que de croire bonnement ce qu'ils en disent aux autres, je les trouverais certainement en cela plus dignes d'être attachés aux râteliers des ânes et de manger des chardons avec eux, que d'être assis au rang des sages. Encore ne voit-on pas que des ânes ni que des bœufs si sots pour se prosterner devant des idoles. Et ainsi, j'ose bien dire que tous ceux qui les adorent sont en cela au-dessous des ânes et des bœufs : « *Ô insensés, qu'est-ce qui a pu les aveugler jusqu'à ce point*[8] ? » ([*Épître de saint Paul aux*] *Galates* III-1 [9]).

Ne voient-ils pas aussi, ces habiles et subtils docteurs, ne voient-ils pas que les mêmes raisons et arguments qui démontrent la vanité des dieux ou des idoles de bois et de pierres, d'or et d'argent que les païens adoraient, démontrent pareillement et également la vanité des dieux et des idoles de pâte et de farine que nos christicoles romains adorent ? Par quelle raison et par quel endroit, par exemple, nos déichristicoles docteurs se moquent-ils de la vanité et de la fausseté des dieux et des idoles des païens ? N'est-ce pas par cette raison claire et évidente que ce ne sont que les ouvrages des mains des hommes ? Et que ce ne sont que des images muettes et insensibles qui ont des yeux et qui ne voient point, qui ont des oreilles et qui n'entendent point, qui ont une bouche et qui ne parlent point, qui ont des mains et qui ne font rien, qui ont des pieds et qui ne marchent point, et enfin qui ne sauraient faire aucun bien à ceux qui les révèrent ni aucun mal à ceux qui les méprisent.

C'est sur ce ferme et solide fondement de vérité que tous les hommes sages et éclairés, que tous les prétendus saints prophètes et que les apôtres mêmes de Jésus-Christ, tous fanatiques qu'ils étaient, ont condamné l'idolâtrie et qu'ils ont rejeté avec mépris le culte superstitieux des idoles d'or et d'argent ou de quelque autre matière que ce puisse être. Voici comme tous les prophètes en parlent : « Les Dieux des nations, *dit le prophète roi David*, ne sont qu'or et argent et des ouvrages faits des mains des hommes. » (*Psaumes* CXIII-4 [10]). « Ils ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point, ils ont une bouche et ne parlent point, ils ont des narines et ne flairent point, ils ont des mains et ne touchent rien, ils ont des pieds et ne marchent point, et ne rendent aucune voix par leur gosier. *Que tous ceux qui les font leur deviennent semblables, et tous ceux qui mettent leur confiance en eux*[11]. » (*Psaumes* CXIII-16 [12]).

---

7 [« *Tantum ergo sacramentum veneremur cernui.* » *Idem.*]

8 [« *O insensati Galatae, quis vos fascinavit ?* » [: « *Ô Galates insensés, qui vous a ensorcelés pour vous rendre ainsi rebelles à la vérité ?* »]

9 [Référence exacte.]

10 [Référence exacte. *Psaumes* CXIII est mentionné : « *Psaume* CXV selon les Hébreux. »]

11 [« *Similes illis fiant qui faciunt ea, et omnes qui confidunt in eis.* »]

12 [Il s'agit de *Psaumes* CXIII-8.]

L'auteur du livre de la *Sagesse* appelle tous les idolâtres des *insensés* et des *misérables* insensés « d'autant, *dit-il*, qu'ils croient que toutes les idoles des nations sont des dieux, quoiqu'ils ne puissent se servir de leurs yeux pour regarder, ni de leurs narines pour respirer l'air, ni de leurs oreilles pour entendre, ni des doigts de leurs mains pour toucher quelque chose, non plus que de leurs pieds pour marcher. Misérables, *dit-il*, sont ceux qui ont appelé *dieux* les ouvrages de leurs mains, l'or et l'argent mis en œuvre par artifice, ou le bois et la pierre, auxquels ils auront donné quelques ressemblances d'homme ou d'animal pour les adorer, puis les mettent, *dit-il*, dans quelques lieux honorables contre une muraille, à laquelle ils les attachent fortement avec du fer de crainte qu'ils ne tombent, car ils ne sauraient se tenir fermes tout seuls et sans appui, ni s'aider en aucune manière. Et nonobstant cela, ils n'ont point de honte, *dit-il*, de se prosterner devant ces idoles, ils n'ont point de honte de parler et de faire des vœux pour eux et pour leurs enfants à des choses qui sont sans vie et sans âme, ils n'ont point de honte de demander la santé à des choses mortes et inanimées, ils n'ont point de honte de demander un heureux voyage à celui qui ne saurait marcher ni faire un seul pas. Ils demandent force, adresse et industrie à celui qui n'a aucun sens. Ils consultent sur tout ce qu'ils doivent faire celui qui ne saurait leur rendre aucune réponse ; et enfin ils invoquent et appellent à leur secours des choses qui sont entièrement inutiles. » (*Sagesse* XIII-10 [13]). - « Maudit soit, *dit le même auteur du Livre de la* Sagesse, maudit soit le bois et toute autre matière dont les idoles sont faites, et maudits soient ceux qui les font, parce que le commencement de tout vice, de toute corruption et de toutes méchancetés vient de l'invention des idoles, et que *le culte de ces malheureuses et maudites idoles est l'origine, la source et la cause de tous les maux et de toutes les méchancetés dont la terre est remplie*[14]. » (*Sagesse* XIV-27 [15]). Voici comme le prophète Jérémie parlait de la vanité de ces idoles en écrivant à ceux de sa nation qui avaient été emmenés captifs pour être conduits à Babylone où il y avait quantité de ces idoles : « Quand vous serez arrivés à Babylone, vous y verrez porter sur les épaules avec magnificence des dieux d'or et d'argent et des dieux de pierre et de bois, qui inspirent aux peuples de la crainte et de la vénération pour eux. Gardez-vous bien, de devenir semblables à ces peuples idolâtres, et gardez-vous bien d'adorer ces dieux, ni d'avoir aucune crainte, ni aucune vénération pour eux ; car ce ne sont que des faux dieux, leurs langues ont été polies par des ouvriers ; elles sont dorées et argentées mais ils ne sauraient parler ; ils ont des couronnes d'or sur la tête mais les prêtres les leur mettent et leur ôtent quand ils veulent, et eux ne sauraient se garder de la rouille ni de la vermine ; ils sont quelquefois revêtus de pourpre et de soie mais ils ne sauraient secouer la poussière de dessus leurs visages. » (*Baruch* VI [16]). - « Ils ont quelquefois un sceptre à la main mais ils ne sauraient s'en servir pour faire rendre justice à personne ; pareillement, ils ont quelquefois une épée à la main mais ils ne sauraient s'en servir pour se défendre contre les voleurs qui les voudraient dépouiller ; d'où vous devez certainement connaître qu'ils ne sont point des dieux, et ainsi ne les craignez point, *leur disait ce prophète*. On allume devant eux quantité de chandelles, mais ils n'en voient aucune. (*Il en est certainement de même des idoles de nos christicoles romains : la même chose que dit ce prophète se voit*

---

[13] [Meslier résume *Sagesse* XIII à XV.]

[14] [« *Infandorum enim idolorum cultura omnis mali causa est, et initium, et finis.* »]

[15] [« Car le culte des idoles abominables est la cause, le principe et la fin de tous les maux. » Le segment « et de toutes les méchancetés dont la terre est remplie » est ajouté par Meslier.]

[16] [Meslier résume *Baruch* VI-1 à 12.]

manifestement dans leurs églises). Les chauves-souris, *continue-t-il*, les hirondelles et les hiboux viennent reposer sur leurs têtes et sur leurs bras, et y font leurs fientes ; et ils n'en sentent rien. » (*ibid.*, [VI-]18 [17]). - « Sachez donc, *leur disait-il*, que ce ne sont point des dieux et ne les craignez en aucune manière. On les porte, *continue ce prophète*, on les porte sur les épaules (*on dirait qu'il parle autant des idoles des chrétiens romains que des idoles des païens mêmes*), parce qu'ils ne sauraient marcher. S'ils tombent par terre, ils ne sauraient se relever ; si on les redresse, ils ne sauraient se tenir debout ni se mouvoir ; ils ne sauraient rien donner ni rien ôter à personne, ils ne sauraient récompenser les services qu'on leur rend, ni punir les injures qu'on leur fait ; ils ne sauraient secourir la veuve ni l'orphelin, ils sont comme des pierres brutes que l'on tire des carrières dans les montagnes et comme des troncs de bois inutiles. » (*ibid.*, [VI-]37 [18]). - « Tous ces dieux de bois et de pierre et tous ces dieux d'or et d'argent, les plus viles bêtes de la terre valent mieux qu'eux, *dit ce même prophète*, parce qu'elles peuvent se réfugier sous quelques toits et dans quelques trous, et qu'elles peuvent être utiles à quelque chose. Mais ces dieux de bois, ces dieux de pierre et ces dieux d'or et d'argent ne peuvent être utiles à rien. *Sachez donc qu'ils ne sont point des dieux, et ne les craignez en aucune manière*[19]. » (*ibid.*, [VI-]64 [20]).

Ce pourquoi aussi il était très expressément défendu dans la loi des Juifs — sur laquelle néanmoins nos christicoles se fondent et fondent leur religion et tous leurs principaux mystères — il était, dis-je, très expressément défendu par cette loi non seulement d'adorer ces dieux d'or et d'argent et ces dieux de bois et de pierre, mais il y était aussi très expressément défendu de faire aucune image taillée ni aucune image de fonte des choses qui sont dans le ciel, sur la terre ou dans la mer, de peur, dit cette loi, que les hommes venant à se laisser séduire par la ressemblance de quelque chose qui serait dans le ciel, sur la terre ou dans les eaux, ils ne les adorent comme les divinités. « *Vous ne vous ferez point d'image taillée, ni aucune figure de tout ce qui est en haut dans le ciel et en bas sur la terre. Vous ne les adorerez point et vous ne leur rendrez point le souverain culte. Appliquez-vous donc avec grand soin à la garde de vos âmes. Souvenez-vous que vous n'avez vu aucune figure ni ressemblance au jour que le Seigneur vous parla à Horeb, du milieu du feu. De peur qu'étant séduits, vous ne fassiez quelque image de sculpture, quelque figure d'homme ou de femme ou de quelqu'une des bêtes qui sont sur la terre, ou des oiseaux qui volent dans le ciel, ou des animaux qui rampent et se remuent sur la terre, ou des poissons qui sont sous la terre dans les eaux, ou qu'élevant vos yeux au ciel et y voyant le soleil, la lune et tous les astres, vous ne tombiez dans l'illusion et dans l'erreur, et que vous ne rendiez un culte d'adoration à des créatures que le Seigneur votre Dieu a faites pour le service de toutes les nations qui sont sous le ciel*[21]. » (*Exod*e XX-4 ; *Deutéronome* IV-15, 16 [22]).

---

17 [Meslier résume *Baruch* VI-13 à 18.]
18 [Meslier résume *Baruch* VI-23 à 38.]
19 [« *Unde sciatis quia non sunt Dii, ne ergo timueritis eos.* »]
20 [Meslier cite *Baruch* VI-67, 68.]
21 [« *Non facies tibi sculptile, neque omnem similitudinem quae est in caelo desuper, et quae est in terra deorsum, nec eorum quae sunt in aquis sub terra. Non adorabis ea, neque coles. Custodite solicite animas vestras. Non vidistis aliquam similitudinem, in die qua locutus est vobis Dominus in Horeb de medio ignis : ne forte decepti faciatis vobis sculptam similitudinem, aut imaginent masculi vel feminae, Similitudinem omnium jumentorum quae sunt super terram, vel avium sub caelo volantium. Atque reptilium quae moventur in terra, sive piscium qui sub terra moventur in aquis : Ne forte elevatis oculis ad caelum, videas Solem et Lunam, et omnia astra caeli, et errore deceptus adores ea et colas quae creavit dominus Deus tuus, in ministerium cunctis gentibus, quae sub caelo sunt.* »]
22 [Références exactes.]

Et le grand saint Paul, parlant de ces insensés docteurs idolâtres, ne dit-il pas qu'ils seront perdus dans la vanité de leurs raisonnements et que leur esprit insensé a été rempli de ténèbres, et qu'en se disant sages ils sont devenus fous en ce qu'ils ont transféré la gloire de Dieu incorruptible à la figure de l'homme corruptible, des oiseaux, des bêtes à quatre pieds et des serpents. ([*Épitre de saint Paul aux*] *Romains* I-21 [à 23][23]). Et ailleurs il exhorte ses confrères *de fuir l'idolâtrie*[24]. ([*Épitre de saint Paul aux*] *Corinthiens* I-X-14 [25]).

Tous les apôtres de Jésus-Christ défendaient unanimement l'idolâtrie et le culte des idoles. C'est ce qu'ils défendaient même aux païens qui embrassaient leur foi : « Pour ce qui est de ceux d'entre les Gentils qui ont reçu la foi, nous leur avons écrit de s'abstenir du culte des idoles, et même des viandes qui auraient été immolées aux idoles. » (*Actes des apôtres* XV-29 et XXI-25 [26]).

Que s'ils leur défendaient ainsi le culte des idoles qui étaient de bois et de pierre, d'or et d'argent ou de telle autre matière que ce fût, ce n'était certainement pas pour leur proposer des idoles ou des images de pâte à adorer. Effectivement, on ne voit point qu'ils les aient adorés, ni qu'ils les aient jamais voulus faire adorer. Et quand ils les auraient voulu faire adorer, ce n'aurait été en eux qu'un surcroît de folie et d'extravagance, car il est manifeste que ce serait folie et extravagance de défendre absolument le culte des idoles et de vouloir en même temps faire adorer des faibles petites images de pâte et des morceaux de pain. Mais on ne voit pas, comme j'ai dit, que leur folie soit venue jusqu'à ce point-là.

Et il est étonnant qu'aujourd'hui même que le monde paraît être si déniaisé et être revenu de tant d'autres erreurs grossières, il y ait cependant encore des hommes assez fous pour vouloir se donner la peine de traverser les mers et d'aller au péril de leurs vies dans des pays étrangers sous prétexte de convertir, ou autant vaut dire *pervertir*, des peuples à leur fausse religion. Il est étonnant que nos missionnaires osent entreprendre de faire connaître à ces peuples étrangers la vanité des idoles et des dieux de bois et de pierre, d'or et d'argent qu'ils adorent, et qu'ils osent en même temps leur proposer des idoles ou des dieux de pâte et de farine à adorer.

Et il est étonnant que ces zélés missionnaires et ministres d'erreurs aient pu, et qu'ils puissent encore, persuader telles choses à des peuples qui ont de la raison, et qu'ils puissent leur faire quitter le culte des idoles d'or et d'argent pour leur faire adorer des faibles petites images de pâte. Que ceci soit dit en passant.

Pareillement, on ne voit point que Jésus-Christ lui-même ait jamais prétendu vouloir se faire adorer dans le pain ni dans des images de pâte, ni même qu'il ait jamais voulu se faire adorer dans sa propre personne, car quoiqu'il ait dit qu'il était le Fils de Dieu, que Dieu était son Père, qu'il ait dit qu'il était le pain de vie, qu'il était le pain vivant, qu'il était descendu du ciel, que celui qui le mangerait ne mourrait jamais mais qu'il aurait la vie éternelle, et qu'il ait dit que si l'on ne mangeait sa chair et que si l'on ne buvait son sang, qu'on n'aurait point la vie en soi — il ne paraît pas néanmoins qu'il ait jamais dit qu'il était Dieu lui-même, ni qu'il fallait l'adorer comme Dieu.

---

23 [Référence exacte.]

24 [« *Fugite ab idolorum cultura.* »]

25 [Référence exacte.]

26 [*Actes des apôtres* XV-29 dit : « De vous abstenir de ce qui a été sacrifié aux idoles, du sang, des chairs étouffées, et de la fornication dont vous ferez bien de vous garder. Adieu. » *Actes des apôtres* XXI-25 dit : « Quant aux Gentils qui ont cru, nous leur avons écrit que nous avions jugé qu'ils devaient s'abstenir des viandes immolées aux idoles, du sang et des chairs étouffées, et de la fornication. »]

Bien loin de cela, il s'appelait souvent lui-même *le Fils de l'homme* ; et un certain quidam lui ayant dit un jour : « Bon maître, que faut-il que je fasse pour avoir la vie éternelle ? », il lui répondit : « Pourquoi m'appelez-vous *bon*, puisqu'il n'y a que Dieu seul qui soit bon ». (*Luc* XVIII-[18,] 19 [27]). Il ne se croyait donc pas Dieu, et ne prétendait pas qu'on le crût Dieu ni qu'on l'appelât *Dieu*, puisqu'il n'approuvait pas même qu'on l'appelât simplement *bon*. Et après sa prétendue résurrection, voulant disparaître entièrement d'avec ses apôtres, il dit à une femme qu'il rencontra : « Allez dire à mes frères que je m'en vais monter à mon père et à votre père, à mon Dieu et à votre Dieu. » (*Jean* XX-17 [28]). Il paraît encore assez manifestement par là qu'il ne se croyait point Dieu, puisqu'il reconnaissait avoir un même Dieu, et un même Dieu pour père avec ses apôtres. D'ailleurs, il disait lui-même aussi qu'il était descendu du ciel non pour faire sa propre volonté, mais pour faire la volonté de Dieu son père, qui l'avait envoyé et qui était, disait-il, plus grand que lui. (*Jean* VI-38 [29]). Cela étant, il ne se croyait donc pas Dieu puisqu'il disait que Dieu son père était plus grand que lui, et qu'il ne prétendait pas faire sa propre volonté mais celle de Dieu, son père. (*Jean* XIV-28 [30]). Et s'il ne se croyait pas Dieu, il n'y a point d'apparence qu'il aurait voulu, contre la volonté de Dieu même, se faire adorer dans sa personne, et par conséquent, encore moins dans du pain ni dans des faibles petites images de pâte. Et ce que confirme d'autant plus cette pensée, c'est qu'il approuvait la loi qui défend de faire et d'adorer aucune image. Il a dit expressément qu'il était venu non pour détruire cette loi, ni pour la violer, mais pour l'accomplir. (*Matthieu* V-17 [31]). Ce n'était donc point pour vouloir lui-même introduire des idoles et des images de pâte pour s'y faire adorer, puisque cette loi le défendait si expressément et si rigoureusement, que ceux qui adoraient les idoles ou qui les auraient voulu faire adorer n'auraient rien moins mérité que la mort. (*Deutéronome* XIII-5 [32]). D'ailleurs, Jésus-Christ lui-même recommandait encore aux peuples de faire et d'observer soigneusement ce que leurs docteurs, les scribes et les pharisiens leur disaient et leur enseignaient de faire, conformément à cette loi. Il leur disait même qu'il fallait accomplir cette loi jusqu'au plus petit trait et jusqu'au plus petit point : « [Le ciel et la terre ne passeront point, que] *tout ce qui est dans la loi ne soit accompli parfaitement jusqu'à un seul iota et à un seul point*[33]. » (*Matthieu* V-18 [34]), et disait que celui qui violerait un de ses moindres préceptes serait le moindre dans le royaume des cieux[35]. Or cette loi, comme j'ai dit, défendait très expressément l'idolâtrie et toutes sortes d'idolâtries.

Pareillement, les scribes et les pharisiens enseignaient, conformément à cette loi, qu'il ne fallait point adorer des idoles ni faire aucune image pour les adorer. Cela étant, il n'y a donc point d'apparence que Jésus-Christ aurait voulu lui-même faire faire à ces peuples-là ce que leur loi et ce que leurs docteurs leur auraient si expressément défendu de faire, et par conséquent, il n'y a point d'apparence qu'il ait jamais pensé à vouloir se faire adorer dans des idoles ou

---

27 [Référence exacte.]
28 [Référence exacte.]
29 [Référence exacte.]
30 [Référence exacte.]
31 [Référence exacte.]
32 [*Deutéronome* XIII-5 ne fait pas expressément référence à l'idolatrie, mais aux « faux prophètes ». Cf. aussi *Deutéronome* XIII-8 à 10, qui appelle au meurtre et à la lapidation des « faux prophètes ».]
33 [« *Jota unum aut unus apex non praeteribit a lege donec omnia fiant.* »]
34 [Référence exacte.]
35 [Cf. *Matthieu* V-19.]

dans des images de pâte, car ç'aurait été comme s'il leur aurait voulu faire faire ce qu'il leur aurait d'ailleurs recommandé expressément de ne point faire. C'est à quoi, ce me semble, nos idolâtres christicoles romains devraient faire un peu plus d'attention qu'ils ne font.

À quoi, si l'on ajoute qu'il est dit dans les *Prophètes* que les idoles seraient quelque jour entièrement détruites et que ce serait particulièrement à la venue du Messie que cette prétendue prophétie aurait du avoir son accomplissement, il n'y a certainement aucun lieu de penser que le Messie aurait voulu lui-même multiplier les idoles au lieu de les détruire. Et il les aurait cependant multipliées, suivant la doctrine de nos christicoles romains, en ajoutant de nouvelles idoles de pâte et de farine aux idoles de bois et de pierre, et aux idoles d'or et d'argent que les hommes adoraient déjà, au lieu qu'il aurait dû les détruire entièrement toutes.

Nos déichristicoles savent bien tout cela, ils voient bien la force et l'évidence de tous ces arguments-là et de tous ces raisonnements-là, car s'ils ne la voyaient point ils ne seraient que des ignorants ; et s'ils la voient, ils sont manifestement des prévaricateurs de la loi *qui tiennent injustement la vérité captive* et qui *changent la vérité en mensonge*, comme dit leur grand mirmadolin saint Paul[36] ([*Épître de saint Paul aux*] *Romains* I-I-18, 25 [37]), puisque contre tant de si forts, de si clairs et de si convaincants témoignages de vérité, ils veulent maintenir et soutenir des erreurs et des idolâtries si contraires à la loi qu'ils approuvent et qu'ils reconnaissent comme avoir été véritablement donnée de Dieu, et qui sont si contraires au bon sens et aux lumières de la droite raison.

Car enfin il faut que nos docteurs reconnaissent la force ou la faiblesse, la certitude ou l'incertitude de cet argument-ci de tous les prophètes et de toutes les personnes sages contre l'idolâtrie des païens. Voici cet argument.

Tous les simulacres et idoles de païens ne sont que bois, que pierre, qu'or ou argent... etc., et ne sont que des ouvrages faits des mains des hommes ; donc, concluent-ils, ce ne sont point des dieux. Cet argument-là ou ce raisonnement-là est fort ou il est faible, il conclut certainement ou il ne conclut pas certainement vrai.

Pareillement celui-ci : les simulacres ou les idoles des païens n'ont ni vie, ni sentiment, ni mouvement, et ne sauraient faire ni bien ni mal à personne ; donc ce ne sont point des dieux.

Pareillement encore celui-ci : les simulacres ou les idoles des païens ont des yeux et ne voient point, ils ont des oreilles et n'entendent point, une bouche et ne sauraient parler, des mains et ne sauraient rien faire, des pieds et ne sauraient marcher, donc ce ne sont point des dieux... etc.

Ces arguments-là, dis-je, et ces raisonnements-là et tous autres semblables que l'on pourrait faire sur ce sujet, sont forts ou ils sont faibles, ils concluent vrai ou ils ne concluent pas vrai. Il faut que nos déichristicoles romains reconnaissent l'un ou l'autre. S'ils osent taxer de faiblesse et d'incertitude ces raisonnements-là et ces arguments-là de leurs prophètes, il faut donc :

Premièrement, qu'ils taxent en même temps de faiblesse et d'incertitude tous les plus forts et les plus convaincants raisonnements des hommes, car il est constant que la raison naturelle et humaine n'en saurait fournir de plus forts ni de plus convaincants sur ce sujet. Or, taxer de faiblesse et d'incertitude les plus forts et les plus convaincants raisonnements des hommes, c'est en quelque façon détruire la raison même, ou au moins c'est détruire entièrement toute certitude

36 [« *Veritatem in iniustitia detinent... commutaverunt veritatem Dei in mendacium.* »]
37 [Références exactes.]

et toute assurance de vérité, et, par conséquent aussi, c'est détruire toute certitude et toute assurance de vérité en matière de foi et de religion aussi bien qu'en toute autre matière de science. Ce que nos christicoles ne voudraient pas dire puisqu'ils prétendent que la vérité de leur religion est plus certaine que toute autre vérité — et qu'ils ne pourraient prétendre telle chose s'ils ne supposaient qu'il y a de la certitude dans les raisonnements humains.

En second lieu, s'ils taxent de faiblesse et d'incertitude les susdits arguments et raisonnements des prophètes et de toutes les personnes bien sensées, il faut aussi qu'ils taxent en même temps tous ces prophètes et toutes les personnes les plus sensées d'ignorance et de faute de jugement. Car c'est ignorance et c'est manquer de jugement que de croire être bien fondé en raison lorsque l'on n'y est pas bien fondé, c'est ignorance et c'est manquer de jugement que de prendre des raisonnements et des arguments faibles et incertains pour des raisonnements et pour des arguments les plus forts, les plus sûrs et les plus convaincants qui puissent être. Or, les prophètes et toutes les personnes les plus sensées, en raisonnant comme ils ont fait contre l'idolâtrie des païens ont cru être très bien fondés en raison, et ils ont cru démontrer clairement la vanité des idoles et la fausseté des dieux des païens par les plus forts, par les plus assurés et par les plus convaincants témoignages de vérité que l'on puisse donner sur ce sujet. De sorte que si leurs arguments et leurs raisonnements sur ce sujet se trouvent faibles et incertains, c'était en eux ignorance et faute de jugement de nous les produire et de nous les proposer, comme ils ont fait, pour des raisonnements et pour des arguments si sûrs et si convaincants. Et comme nos christicoles prétendent encore que ces prophètes parlaient alors par l'inspiration de Dieu même, il s'ensuivrait encore de là que Dieu lui-même ne leur aurait inspiré que des raisonnements et des arguments faibles et incertains, et qu'il n'aurait peut-être même pas pu leur en inspirer de plus forts ni de plus convaincants. Car s'il avait pu leur en inspirer de plus forts et de plus convaincants, il n'aurait sans doute point manqué de les leur inspirer. Et comme Dieu ne leur en a point inspiré d'autres, il y aurait lieu de dire et de penser qu'il n'aurait effectivement pu leur inspirer que des arguments faibles et incertains. Et c'est néanmoins ce que nos christicoles n'oseraient dire.

Il faut donc malgré eux qu'ils reconnaissent la force et la certitude des susdits raisonnements et des susdits arguments de leurs prophètes contre l'idolâtrie des païens et contre la fausseté de leurs dieux. Et s'ils en reconnaissent la force et la certitude, il faut nécessairement aussi qu'ils reconnaissent que ces mêmes arguments et que ces mêmes raisonnements-là concluent également avec autant de force et avec autant de certitude et d'évidence contre eux-mêmes et contre leurs idolâtries, que contre les païens et contre leurs idolâtries. Et il faut qu'ils reconnaissent que ces mêmes arguments-là démontrent également la vanité de leurs idoles et la fausseté de leurs dieux de pâte et de farine, comme ils démontrent la vanité des idoles des païens et la fausseté de leurs dieux de bois, de plâtre ou de pierre, d'or ou d'argent, de cuivre ou d'airain... etc.

Et la raison évidente de cela est que les idoles ou les dieux de pâte et de farine sont également les ouvrages des mains des hommes, comme sont les dieux de bois et de pierre et les dieux d'or et d'argent. Et quand nos idolâtres déichristicoles feraient ou formeraient à leurs dieux de pâte et de farine des yeux et des oreilles, des narines et une bouche, des mains et des pieds, ils leur seraient aussi inutiles qu'ils le sont aux dieux de bois et de pierre et aux dieux d'or et d'argent, car ils ne verraient point par leurs yeux et n'entendraient point par leurs oreilles,

ils ne respireraient point par leurs narines et ne parleraient point par leurs bouches, ils ne feraient rien par leurs mains et ne marcheraient point par leurs pieds, non plus que les dieux de bois et de pierre ou que les dieux d'or et d'argent dont ces prophètes parlaient.

Et ainsi, il est évident que les dieux de pâte et de farine que nos déichristicoles romains adorent ne sont point à cet égard de meilleure condition que ne sont les dieux des païens. Et il n'y aurait point d'idolâtres qui, en se prosternant devant leurs idoles de bois et devant leurs idoles de plâtre ou de pierres, d'or ou d'argent, de cuivre ou d'airain..., ne prétendraient pouvoir dire aussi bien que le Docteur angélique : *je vous adore dévotement, suprême déité qui êtes véritablement cachée sous ces figures*[38] — ce qui tend manifestement à justifier toutes sortes d'idolâtries.

Mais on pourrait dire que sous quelque autre considération les idoles des païens seraient de meilleure condition et qu'elles seraient préférables à celles des chrétiens, non seulement parce qu'elles sont plus fermes et plus solides en elles-mêmes et qu'elles sont aussi de plus riche et de plus précieuse matière, mais aussi parce qu'elles sont d'une forme, d'une grandeur et d'une figure plus noble et plus avantageuse que celles des chrétiens. Car les idoles des païens étant d'une forme, d'une grandeur et d'une figure majestueuse — comme celle, par exemple, de cette grande statue d'or dont j'ai ci-devant parlé, ou d'une figure monstrueuse et hideuse comme quelques autres que ces mêmes païens adoraient ou qu'ils adorent peut-être encore — elles peuvent par leur forme et figure inspirer des sentiments de crainte ou de respect, au moins dans le cœur et dans l'esprit des ignorants et des simples.

Mais les idoles des chrétiens romains n'étant que de faibles et de viles petites images de pâte, elles ne peuvent d'elles-mêmes inspirer à leurs adorateurs aucun sentiment de crainte ni de vénération ; elles ne peuvent résister, pour ainsi dire, deux moments à la pluie ni au vent, et les moindres bêtes de la terre sont capables de les manger. Ce pourquoi aussi il faut, comme j'ai dit, que les prêtres les tiennent continuellement et fort soigneusement renfermées dans des boîtes, de peur, comme j'ai dit aussi, que le vent ne les emporte ou que les rats et les souris ne les mangent.

En quoi il est manifeste que nos idolâtres christicoles romains sont beaucoup plus fous, plus ridicules et plus insensés que les païens qui adorent les statues ou les idoles de bois et de pierre ou les idoles d'or et d'argent. De sorte que si les susdits raisonnements et arguments des prophètes devaient faire manifestement voir aux païens la vanité et la fausseté de leurs dieux de bois et de pierre et de leurs dieux d'or et d'argent, à plus forte raison doivent-ils faire voir à nos idolâtres christicoles romains la vanité et la fausseté de leurs dieux de pâte et de farine. Et ils devraient bien avoir honte d'adorer comme ils font des dieux qui fondraient incontinent à la pluie, qui se laisseraient incontinent emporter par le vent et qui se laisseraient incontinent manger par les rats et par les souris, ou même par des limaces.

Que nos idolâtres déichristicoles ne prétendent pas éluder ici la force de cet argument en distinguant et en séparant, comme ils voudraient faire, la substance des accidents et les accidents de la substance ! Qu'ils ne prétendent pas dire ici, pour couvrir leur erreur et leur honte, que ce n'est point le pain ni la pâte qu'ils adorent dans leur prétendu saint et divin sacrement, que le pain et la pâte n'y sont plus, qu'il n'en reste seulement que les accidents, c'est-à-dire les espèces ou

---

38 [« *Adoro te devote latens Deitas, quae sub his figuris vere latitas.* »]

apparences visibles, mais que toute leur substance est changée au corps et au sang de leur Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, et par conséquent, qu'ils ne sont point idolâtres comme les païens qui n'adorent que des images ou des statues de bois et de pierre, d'or ou d'argent, et non pas le véritable Dieu. Qu'ils ne prétendent pas, dis-je, alléguer de si vains raisonnements pour tâcher de couvrir la honte de leurs idolâtries. Car il est évident que s'il ne tenait qu'à dire, comme ils font, que la substance du pain et du vin serait changée au corps et au sang de leur souverain Dieu Christ et que son âme et sa divinité seraient par concomitance, comme ils disent, dans ce même prétendu divin sacrement — il serait aussi facile à tous les idolâtres païens de dire que la substance du bois et de la pierre et que la substance de l'or ou de l'argent des images et des statues qu'ils adorent serait véritablement changée aussi au corps et au sang, et même à l'âme et à la divinité de leurs dieux, de leur Jupiter, par exemple, ou à la divinité de leur dieu Mars, de leur dieu Mercure, de leur dieu Apollon, de leur dieu Esculape... etc., et même aussi à la divinité de leur déesse Cybèle, de leur déesse Junon, de leur déesse Cérès, de leur déesse Minerve, de leur déesse Diane, de leur déesse Vénus... etc., ou dire, s'ils voulaient, que leurs divinités se trouveraient véritablement dans leurs images et dans leurs statues conjointement avec la substance du bois ou de la pierre ou avec la substance de l'or ou de l'argent dont elles seraient composées, et par conséquent, qu'ils ne seraient point idolâtres non plus que nos christicoles romains.

Si les païens prétendaient justifier par là le culte de leurs idoles (et il faut bien, en effet, que ce soit par telle ou quelque autre semblable raison qu'ils se portent à adorer leurs idoles, car il n'est pas à croire que leur intention soit d'adorer seulement du bois ou de la pierre ni même d'adorer seulement de l'or ou de l'argent dans leurs idoles, mais ils prétendent sans doute adorer quelque divinité qu'ils croient résider d'une façon toute particulière dans le bois, dans la pierre, dans l'or et dans l'argent dont elles sont composées) — si, dis-je, ces païens prétendaient justifier par là le culte de leurs idoles, nos déichristicoles romains ne laisseraient pas pour cela que de les blâmer et de les condamner, et même de se moquer d'eux et de leur vaine créance. Qu'ils se reconnaissent donc eux-mêmes dignes de blâme, dignes de condamnation et dignes de honte et de confusion, puisqu'ils disent et qu'ils font eux-mêmes ce qu'ils jugeraient être digne de blâme, être digne de condamnation et de confusion dans les autres.

Si par exemple, les prêtres de l'idole de Bel dont il est parlé dans le prophète Daniel (*Daniel* XIV[39]) eussent eu l'adresse, l'industrie ou l'avisement de savoir distinguer, comme font maintenant nos déichristicoles romains, la substance des accidents, et de dire que leur dieu Bel mangeait seulement la substance de toute cette grande quantité de pain, de vin et de viande qu'on lui donnait tous les jours, et qu'il leur laissait à eux, à leurs femmes et à leurs enfants, seulement les accidents à manger, et qu'on les eût crus sur leurs paroles dans une si belle et si subtile doctrine, ils n'auraient eu que faire de manger en cachette ce que l'on présentait à cette idole : ils auraient pu se repaître agréablement, eux, leurs femmes et leurs enfants, des bons restes de leur dieu, et cela à la vue de tout le monde, sans courir aucun risque. Ils auraient certainement bien mieux joué leur jeu, bien mieux couvert leur tromperie, n'auraient pas eu la confusion d'être surpris en fraude, comme ils furent, et n'auraient pas eu le déplaisir d'en porter si tragiquement la peine. Il y a apparence que l'on ne s'était pas encore avisé en ce temps-là d'un si beau secret pour tromper impunément les hommes.

---

[39] [Cf. *Daniel* XIV-2 à 21.]

Mais comme ce prétendu beau secret n'est qu'une invention et une fiction de l'esprit humain, que cette fiction ne tend manifestement qu'à justifier toutes sortes d'idolâtrie et donne lieu à toutes autres semblables impostures, qu'il n'y a point d'imposteur qui ne pourrait se prévaloir d'une telle ou autre semblable fiction si l'on y avait aucun égard, et même s'en prévaloir aussi avantageusement et avec autant d'assurance que celui qui dirait vérité, que cette fiction chimérique anéantirait entièrement toute la force de la preuve de l'argument et du raisonnement que faisaient les prophètes pour démontrer la vanité et la fausseté des dieux des païens et la vanité du culte de leurs idoles (lequel argument est néanmoins le plus fort, le plus convaincant et le plus démonstratif que l'on puisse faire sur ce sujet) — il n'est nullement croyable qu'un dieu tout-puissant qui serait infiniment bon et infiniment sage voudrait par telle voie ou par telle manière se faire adorer des hommes, puisque ce serait manifestement vouloir les induire en erreur et leur donner lieu de l'adorer également dans le bois, dans la pierre ou dans le plâtre, ou dans l'or et dans l'argent, ou, si l'on veut, sous les accidents et apparences visibles de ces sortes de choses, comme de l'adorer dans le pain et dans le vin, ou, si l'on veut, sous les accidents et apparences visibles du pain et du vin, puisqu'on ne peut nier, dans le sentiment même de nos déichristicoles romains, que Dieu ou que leur dieu Christ ne pourrait également se mettre ou se cacher dans le bois ou dans la pierre, dans l'or et dans l'argent, et dans telle autre chose que ce puisse être, comme il se mettrait et se cacherait dans le pain et dans le vin ou sous leurs accidents et apparences visibles. Or, suivant le témoignage des susdits prophètes — que nos christicoles ne sauraient récuser — Dieu aurait clairement et manifestement témoigné qu'il ne voulait pas se faire adorer, ni qu'on l'adorât dans le bois, ni dans la pierre, ni dans l'or, ni dans l'argent, ni dans aucune autre chose semblable, ni même sous aucune forme ou figure, ni sous aucune image de ce qu'il y aurait dans le ciel ou sur la terre, et dans les eaux. (*Exode* XX-4 ; *Deutéronome* IV-16 [40] ; voyez ci-dessus au folio 134 [41]).

Tout cela est évident, par les témoignages mêmes que nos christicoles ne sauraient récuser. Donc il n'est pas croyable et on ne doit pas même croire que Dieu aurait jamais voulu se faire adorer dans le pain ni sous aucune image de pâte, puisqu'il aurait si expressément défendu de l'adorer sous aucune forme ou figure. Et c'est pour cette même raison qu'on ne doit pas croire non plus que Dieu ni qu'aucune personne divine aurait jamais voulu s'incarner et se faire homme, ni prendre en aucune manière la forme ou figure d'homme, puisqu'il défendait ou qu'il aurait défendu si expressément et si sévèrement de l'adorer sous aucune forme ou figure de quoi que ce soit.

Ce pourquoi aussi l'apôtre saint Paul regardait comme fous et comme insensés ceux qui changeaient, disait-il, la gloire de Dieu incorruptible en la figure de l'homme corruptible ou en la figure des oiseaux et des bêtes à quatre pieds[42], et disait qu'ils *changeaient la vérité de Dieu en mensonge*[43]. ([*Épître de saint Paul aux*] *Romains* I-I-25 [44]).

Et comme suivant le témoignage de cette même loi prétendue divine, Dieu défendait ou aurait défendu expressément, et même sous peine de mort, de manger du sang ou de la chair humaine, il n'est pas croyable encore que ce

---

[40] [Déjà cités.]
[41] [Cf. chap. XXXVI.]
[42] [Cf. *Épître de saint Paul aux Romains* I-I-23.]
[43] [« *Commutaverunt veritatem Dei in mendacium.* »]
[44] [Déjà cité.]

même Dieu dans le Christ aurait véritablement voulu donner sa chair à manger et son sang à boire aux hommes, puisqu'il leur aurait auparavant si expressément et si rigoureusement défendu de manger le sang, et qu'il aurait ordonné absolument d'observer à tout jamais cette loi : « *J'excepte seulement la chair mêlée avec le sang, dont je vous défends de manger*[45]. (*Genèse* IX-4). « *Toute personne qui aura mangé du sang périra du milieu de son peuple*[46]. » (*Lévitique* VII-27). - « *Vous ne mangerez point du sang de toute chair,* [parce que la vie est dans le sang], *et quiconque en mangera sera puni de mort*[47]. » (*Lévitique* XVII-14). - « *Vous ne devez pas manger avec leur chair ce qui est leur vie*[48]. » (*Deutéronome* XII-23) — laquelle loi devait subsister à tout jamais : « *Tous ses préceptes sont fidèles et stables dans tous les siècles*[49]. » (*Psaumes* CX-9). - « *C'est ici une loi perpétuelle pour vos descendants, dans tous les lieux où vous habiterez* [: vous ne mangerez ni graisse ni sang][50]. » (*Lévitique* XXIII-7 [51]).

Comment donc ce même Dieu dans le Christ aurait-il voulu lui-même donner sa chair à manger et son sang à boire ? Après avoir si expressément défendu de boire ni de manger le sang ? Tous ces témoignages-là et tous ces raisonnements-là sont clairs et évidents, et ils montrent manifestement que la religion chrétienne est fausse et qu'elle enseigne des erreurs, et même des erreurs plus ridicules et plus absurdes que celles qui étaient dans le paganisme.

À quoi si l'on ajoute que toutes ces idolâtries-là des dieux de pâte et de farine ne sont fondées, comme j'ai dit, que sur quelques paroles vaines et équivoques d'un fanatique, et même d'un misérable fanatique, il y aura lieu de s'étonner encore plus qu'une telle idolâtrie se soit pu établir et se maintenir, comme elle fait, parmi des peuples où il y a tant de gens d'esprit et éclairés en toutes sortes d'arts et de sciences.

---

45 [« *Carnem cum sanguine non comedetis, sanguinem universae carnis non comedetis.* »]
46 [« *Omnis anima, quae ederit sanguinem, peribit de populis suis.* »]
47 [« *Sanguinem universae carnis non comedetis, quicumque comederit illum, interibit.* »]
48 [« *Hoc solum cave, ne sanguinem comedas.* »]
49 [« *Mandavit in aeternum testamentum suum.* » Cf. aussi *Psaumes* CXIX-33 : « Enseigne-moi, Éternel, la voie de tes statuts, pour que je la retienne jusqu'à la fin ! » Et *Psaumes* CXIX-34 : « Donne-moi l'intelligence, pour que je garde ta loi et que je l'observe de tout mon coeur ! »]
50 [« *Legitimum sempiternum erit vobis, in cunctis generationibus et habitationibus vestris.* »]
51 [Référence inexacte. Il s'agit de *Lévitique* III-17.]

XXXVIII

Quatrième erreur touchant la création et le péché d'un premier homme



ASSONS À D'AUTRES ERREURS. LA RELIGION CHRÉTIENNE ENSEIGNE et oblige de croire que Dieu aurait créé le premier homme et la première femme dans un état de perfection quant au corps et quant à l'âme, c'est-à-dire dans une parfaite santé et dans une parfaite innocence aussi bien que dans une raison parfaite, exempts l'un et l'autre de toutes infirmités du corps et de tous vices de l'âme, qu'il les avait mis dans un lieu de délices et de félicité qu'ils appellent *un paradis terrestre*, où ils auraient vécu, eux et toute leur postérité, dans un parfait contentement s'ils eussent toujours demeurés fidèles et obéissants à Dieu. Mais qu'ayant malheureusement, par l'instigation d'un serpent, indiscrètement mangé dans ce paradis terrestre d'une espèce de fruit que Dieu leur aurait défendu de manger, ils méritèrent par cette faute d'être incontinent chassés de ce lieu de délices et de félicités, et d'être, eux et toute leur postérité, c'est-à-dire tout le genre humain, assujettis à toutes les misères de cette vie ; non seulement à toutes les misères de cette vie mais encore à une réprobation, à une condamnation et à une malédiction éternelle qui consisterait, suivant la doctrine de cette religion chrétienne, à être éternellement rejetés de Dieu, à être éternellement les objets de sa colère et de son indignation, et à souffrir éternellement dans les enfers les supplices et les tourments les plus cruels et les plus effroyables que l'on puisse imaginer, laquelle damnation éternelle et lesquels supplices tous les hommes, généralement sans exception d'aucun, auraient été obligés de souffrir éternellement si ce même Dieu, comme disent nos christicoles, n'eût bien voulu avoir pitié d'eux et avoir la bonté de leur donner un rédempteur pour les en délivrer. Lequel prétendu rédempteur est, selon nos christicoles, leur divin Jésus-Christ, qui était un homme juif de nation, fils d'un charpentier nommé Joseph et d'une femme nommée Marie, laquelle néanmoins nos christicoles disent avoir toujours été vierge, aussi bien après que devant son enfantement. Lequel prétendu divin Jésus-Christ, après avoir parcouru toute la Galilée comme un fanatique en prêchant une nouvelle doctrine, et particulièrement en prêchant et annonçant la venue prochaine d'un prétendu royaume du ciel, fut enfin crucifié à Jérusalem comme un séducteur de peuple et comme un séditieux.

Nonobstant quoi, nos christicoles ne laissent pas que de le reconnaître et de l'adorer comme un homme tout divin, divinement descendu du ciel dans le sein de la susdite prétendue vierge, où s'étant fait homme en prenant un corps et une âme, comme nous, pour le salut du monde, ils disent qu'il s'est volontairement soumis à la mort, et même à la mort cruelle et honteuse de la croix, pour sauver tous les hommes, pour expier leurs péchés et pour satisfaire par sa mort et par l'effusion de son sang à la justice de Dieu, son père, qui avait été indignement offensé par les péchés des hommes, et notamment par cette désobéissance que

commirent ces deux premiers chefs du genre humain en mangeant, comme ils firent, du fruit que Dieu leur aurait défendu de manger. Au moyen de laquelle prétendue satisfaction qui était, disent nos christicoles, d'un mérite infini, ils prétendent qu'il a racheté tous les hommes de cette prétendue damnation et malédiction éternelle qu'ils auraient encourue par la désobéissance de ces deux premiers du genre humain ; ce pourquoi ils l'appellent, comme j'ai déjà dit, leur *divin Sauveur* et *leur divin Rédempteur*. Voilà quelle est la doctrine et la créance de nos déichristicoles sur ce sujet. C'est leur religion qui leur enseigne cette belle doctrine et qui les oblige de la croire sous peine de damnation, de réprobation et de malédiction éternelles.

Mais comme cette créance renferme plusieurs choses ridicules et absurdes, il faut tâcher d'en faire manifestement voir le ridicule et l'absurdité. Je ne m'attacherai cependant point ici à réfuter en particulier cette fable de la prétendue création du premier homme et d'une première femme, ni cette fable d'un paradis terrestre où Dieu les aurait mis, ni celle d'un prétendu fruit de l'arbre de la science du bien et du mal qu'il leur aurait défendu de manger, ni celle d'une prétendue séduction de ce premier homme et de cette première femme faite ou causée par les discours trompeurs d'un serpent qui aurait été plus fin et plus rusé que l'homme, même avec toute sa prétendue sagesse et perfection dans laquelle il aurait été créé, ni celle de la prétendue punition particulière de ces deux premiers chefs du genre humain, non plus que celle de la prétendue punition de ce serpent, ni enfin celle d'une prétendue vierge qui aurait divinement enfanté un fils : *la Vierge intacte ignorant l'homme a conçu un fils du Verbe*[1]. *(Hymne de Noël)*. « Combien, *dit le sieur de Montaigne*, y a-t-il d'histoires de cocuages procurés par les dieux contre les pauvres humains ? En la religion de Mahomet, il se trouve, par la créance de ce peuple, assez de merlins, c'est-à-dire des enfants sans pères nés divinement aux ventres des pucelles. » Je ne m'arrêterai point, dis-je, à réfuter en particulier toutes ces fables-là, ni plusieurs autres semblables : il y aurait trop de choses à dire sur ces sortes de sujets, et cela me mènerait trop loin. Il suffira ici de remarquer seulement trois principaux points de la susdite doctrine et d'en faire manifestement voir la fausseté, le ridicule et l'absurdité.

Premièrement, elle est fausse, ridicule et absurde en ce qu'elle enseigne que les vices et que les péchés des hommes offensent grièvement Dieu et qu'ils excitent sa colère et son indignation.

Deuxièmement, elle est fausse, ridicule et absurde en ce qu'elle enseigne et assure que Dieu punirait les péchés des hommes non seulement par des châtiments temporels dans cette vie mais aussi par des châtiments éternels dans une autre vie, et même par des châtiments les plus terribles et les plus rigoureux que l'on puisse imaginer.

Troisièmement, elle est fausse, ridicule et absurde en ce qu'elle enseigne et oblige de croire que Dieu lui-même se serait fait homme et qu'il se serait lui-même livré à la mort et au supplice honteux de la croix pour racheter des hommes qui l'auraient si grièvement offensé, et qui auraient mérité par leurs péchés une damnation et une malédiction éternelle.

Tout cela, dis-je, est faux, ridicule et absurde. Et c'est ce qu'il faut un peu plus amplement faire évidemment voir.

---

1 [« *Intacta nesciens virum, Verbo concepit filium.* »]

XXXIX

Cinquième erreur sur la prétendue injure & offense que les péchés des hommes font à Dieu, sur sa colère et son indignation prétendue qu'ils excitent, et sur la punition temporelle et éternelle qu'il en ferait



REMIÈREMENT, IL EST SÛR ET CONSTANT, ET MÊME ÉVIDENT QUE la religion chrétienne enseigne que les vices, que les péchés et que les méchancetés ou mauvaises actions des hommes, et même que plusieurs de celles qui sembleraient ne devoir être que des légères fautes (comme celle par exemple qu'Adam et Ève, qui étaient les premiers du genre humain, commirent dans le paradis terrestre en mangeant dans un jardin d'un fruit que Dieu leur aurait défendu de manger) — offensent néanmoins très grièvement Dieu et excitent sa colère et son indignation.

C'est ce que toutes les prétendues *saintes Écritures* de nos christicoles témoignent expressément, c'est ce que nos christicoles disent eux-mêmes dans tous leurs livres de piété, c'est ce qu'ils prêchent publiquement dans leurs églises, et enfin c'est ce qu'ils enseignent dans leurs écoles et dans toutes leurs instructions particulières et publiques qu'ils font aux peuples.

Leur saint Chrysostome assure en général que le péché est la chose du monde qui déplait le plus à Dieu. (*Homélie XLI, Sermon XLI sur Matthieu*). Leur grand saint Augustin dit que ceux qui commettent le péché offensent Jésus-Christ régnant dans le ciel. Leur grand saint Paul dit que ceux qui commettent le péché crucifient de nouveau Jésus-Christ dans leurs âmes. ([*Épître de saint Paul aux*] *Hébreux* VI-6 [1]). Et saint Augustin dit que ceux qui pèchent l'offensent plus grièvement que les Juifs ne l'ont offensé lorsqu'ils le crucifiaient sur la terre. (*Explication du Psaume XLVII*, p. 67). Le Concile de Trente appelle le péché une offense de Dieu, et même *une très grave offense*[2]. (*Canons & Décrets du concile de Trente*, session 14, chap. 1[3]). Ce pourquoi nos christicoles romains chantent d'un ton lugubre dans le commencement de leur carême, ces paroles-ci : « *Ô Dieu, nous avons offensé ta clémence par nos mauvaises actions*[4] » ; comme aussi ces autres : « *Notre remords prouve que nous t'avons gravement offensé*[5] ; et ces autres : *Nous avons beaucoup péché*[6]. » - « *Vous irez aussi à votre peuple*, disait Dieu à Moïse, *parce*

---

1 [Référence exacte.]

2 [« *tantam offensionem.* »]

3 « *Deus qui culpa offenderis, poenitentia placaris...* » *Orat**. [: « *Seigneur, toi que le péché offense et que la pénitence apaise...* » - * *Bréviaire*, Collecte du jeudi après les Cendres.]

4 [« *Nostris malis offendimus tuam Deus clementiam.* »]

5 [« *Nostra te conscientia grave offendisse monstrat.* »]

6 [« *multum quidem peccavimus.* »]

que vous m'avez offensé tous deux dans le désert de Sin, au temps de la contradiction du peuple[7]. » (*Nombres* XXVII-14 [8]). – « *De peur que ce ne soit pour vous un sujet de ruine, parce qu'elles sont l'abomination du Seigneur votre Dieu*[9]. » (*Deutéronome* VII-25 [10]). – « *Car il est certain*, disait Judith, *que notre Dieu est tellement irrité par les péchés de son peuple qu'il lui a fait dire par ses prophètes*[11]. »

Et dans leur prétendu saint livre de la *Genèse*, il est marqué qu'au temps de Noé, Dieu fut si grièvement offensé par les péchés des hommes *qu'il se sentit frappé de douleur jusque dans le cœur*[12], et dit pour ce sujet qu'il se repentait d'avoir fait l'homme. (*Genèse* VI-5 [13]). Suivant quoi, tous les théologiens christicoles demeurent d'accord que la grièveté du péché est si grande que quand même tout ce qu'il y a d'hommes au monde et tout ce qu'il y a d'anges dans le ciel seraient assemblés pour déplorer l'injure qu'il fait à Dieu et pour en faire toute la pénitence qu'ils seraient capables de faire, jamais, suivant ce qu'ils disent, ils ne pourraient par leur larmes, ni par leurs pénitences, ni par toutes les meilleures actions qu'ils pourraient faire, dignement satisfaire à la justice de Dieu offensée par un seul péché mortel, de sorte que, suivant leur dire, tout le sang de leurs martyrs, par exemple, toute la pureté de leurs vierges et tout le mérite des anges et de leurs saints ne seraient pas suffisants par eux-mêmes pour satisfaire dignement à la justice de Dieu offensée par le péché. (*Morale chrétienne*).

Il fallait pour cela, disent nos christicoles, les mérites infinis d'un homme Dieu pour y satisfaire dignement, parce que, suivant ce qu'ils disent, l'injure que le péché fait à Dieu étant en quelque façon infinie, il ne fallait pas moins que des mérites infinis pour y satisfaire dignement. Et comme tout le mérite des créatures jointes ensemble n'est pas d'une valeur infinie, il s'ensuit, disent-ils, que tout le mérite des créatures ensemble n'était pas suffisant pour satisfaire dignement à la justice de Dieu offensée par le péché mortel.

Et c'est pour cela aussi, ajoutent-ils, que le divin Fils de Dieu lui-même voulant racheter les hommes, a bien voulu s'incarner lui-même et se faire homme comme nous afin de satisfaire dignement à la justice de Dieu, son père éternel, pour tous les péchés des hommes, par les mérites infinis de sa mort et passion (*Morale chrétienne)*. L'offense ou l'injure que le péché fait à Dieu, disent encore nos christicoles, est si grande qu'il n'est pas possible de la bien concevoir. Elle est, disent-ils, en un sens incompréhensible. Voici la raison qu'ils en allèguent : c'est, disent-ils, que pour bien comprendre ou connaître la grandeur d'une offense, il faut connaître la qualité de celui qui est offensé et la qualité de celui qui offense, d'autant que la grandeur d'une offense se tire non seulement de la qualité ou de la nature de l'offense même, mais qu'elle se tire aussi de la

---

7 [« *Ibis et tu ad populum tuum... quia offendistis me in deserto Sin in contradictione multitudinis.* »]

8 [Référence exacte.]

9 [« *Ne offendas, propterea quia abominatio est Domini Dei tui.* »]

10 [Référence exacte. Ce verset concerne les « images taillées des dieux », c'est-à-dire les idoles.]

11 [« *Constat enim, Deum nostrum sic peccatis offensum, ut mandaverit per prophetas suos.* » Il s'agit de *Judith* XI-8.]

12 [« *tactus dolore cordis intrinsecus.* »]

13 [Il s'agit de *Genèse* VI-6 : « Il se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre. Et étant touché de douleur jusqu'au fond du cœur... » *Genèse* VI-7 poursuit : « Il dit : j'exterminerai de dessus la terre l'homme que j'ai créé, j'exterminerai tout, depuis l'homme jusqu'aux animaux, depuis tout ce qui rampe sur la terre jusqu'aux oiseaux du ciel, car je me repends de les avoir faits. » En supposant que l'homme ait commis le « péché originel », les « oiseaux du ciel » et les animaux n'ont commis aucun péché. Ici Dieu se propose d'exterminer massivement des innocents qu'il a, paraît-il, lui-même créés, hormis quelques-uns sélectionnés — dont « deux mâles et deux femelles des animaux *impurs* (?) — et emportés dans son arche par un Noé de six cent ans... Cf. *Genèse* VII-2, 6.]

grandeur, de l'excellence et de la dignité de la personne qui est offensée, comme aussi de l'indignité et de la bassesse de celui qui offense. Ce pourquoi, suivant leur raisonnement[14], pour bien comprendre l'excès de l'injure ou de l'offense que le péché fait à Dieu, il faudrait pouvoir connaître et mesurer, pour ainsi dire, la grandeur et la sainteté de Dieu même, parce que le péché tire sa grièveté de l'opposition qu'il a avec sa grandeur et sa sainteté. Et comme il n'y a personne qui puisse comprendre la grandeur et l'excellence de Dieu puisqu'il est infini en toutes sortes de perfections, il est impossible aussi aux hommes de pouvoir bien connaître la grièveté de l'offense et de l'injure, que le péché mortel fait à Dieu[15].

Cette grièveté ou cette énormité du péché mortel est si grande, suivant leur dire, que toutes les flammes de l'Enfer même ne sont pas capables de l'effacer. Ce pourquoi leur grand saint Augustin dit, et tous les théologiens christicoles après lui disent qu'il vaudrait mieux laisser périr tout le monde, c'est-à-dire le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent, que de commettre volontairement un seul péché mortel. Pécher, dit ce grand mirmadolin docteur, c'est déshonorer Dieu, et c'est, dit-il, ce que nulle personne ne doit jamais faire, quand toutes les créatures en devraient périr. Cette injure qui se fait à Dieu par le péché est si grande et si terrible qu'elle a fait dire à saint Anselme que s'il voyait d'un côté l'Enfer ouvert avec toutes ses flammes et d'un autre côté un seul péché mortel à commettre, et qu'il lui fût de nécessité de choisir l'un ou l'autre, il aimerait mieux, disait-il, se jeter tout vif dans l'Enfer que de commettre volontairement un seul péché mortel.

Voici ce qu'ils disent des moindres péchés, qu'ils appellent des *péchés véniels* : « Dès là que le péché véniel est une offense et un mal de Dieu, il s'ensuit que c'est un plus grand mal que tous les maux des créatures jointes ensemble, et que les saints aimeraient mieux perdre mille vies que de commettre un seul péché véniel de propos délibéré, qu'on ne pourrait pas en conscience dire le moindre mensonge pour rendre à Dieu la plus grande gloire, et que toutes les créatures devraient s'estimer heureuses de sacrifier leur être pour empêcher le plus petit péché véniel, puisqu'il est un mal incomparablement plus grand que tous les maux du monde et que ne serait la désolation de tous les peuples, la ruine de toutes les créatures et la destruction de tout l'univers (*Retraite de saint Ignace*[16]). Ne faut-il pas être fous pour parler de la sorte ?

Voilà cependant comme nos pieux et nos superstitieux déichristicoles romains parlent de l'offense et de l'injure prétendue que le péché fait à Dieu. Il y aurait bien des réflexions à faire sur cette belle doctrine si l'on en voulait faire distinctement voir tout le ridicule — mais passons.

Voici comme ils parlent ou comme ils font parler leur Dieu dans sa colère et dans son indignation : « Ces peuples, *lui font-ils dire*, m'ont provoqué à courroux par leurs vices et par leurs méchancetés, mais je les provoquerai aussi à courroux par mes châtiments. Car le feu qui s'est allumé dans ma colère brûlera jusqu'au fond des plus bas lieux, il dévorera toute la terre et brûlera les fondements des montagnes. » (*Deutéronome* XXXII-21, [22][17]). - « J'emploierai sur eux, *lui font-ils dire*, toutes sortes de maux et je décocherai sur eux toutes mes flèches. Ils seront brûlés de famine et rongés d'ardeur et de destruction amère. J'enivrerai mes

---

14 VAIN RAISONNEMENT.

15 « *Sancti Brunonis quæsumus, Domine, intercessionibus adjuvemur, ut qui, majestatem tuam graviter delinquendo, offendimus...* etc. » [: « Par l'intercession de saint Bruno, nous demandons ton aide, Seigneur, afin que nous, qui avons gravement offensé sa majesté par nos fautes... etc. » *Bréviaire*.]

16 [*La Retraite selon l'esprit et la méthode de saint Ignace*.]

17 [Référence exacte.]

flèches de sang, *lui font-ils dire*, et mon épée dévorera la chair de ceux qui auront été occis. Je ferai vengeance sur ceux qui me haïssent. (*ibid.*, XXXII- 42 [18]).

Le même Dieu parlant par la bouche de son prophète Isaïe de la punition qu'il aurait faite de quelques peuples, disait : « J'ai marché sur eux dans ma colère, et je les ai foulés dans ma fureur. » (*Isaïe* LXIII-3 [19]). Voici ce qu'il disait par son prophète Jérémie : « Les enfants d'Israël et de Juda ne cessent point tous les jours de mal faire, ce pourquoi ils ont excité ma colère, ma fureur et mon indignation. Mais après que je les aurai suffisamment punis de leurs méchancetés, je les rassemblerai de tous les endroits où je les aurai dispersés dans ma colère, dans ma fureur et dans mon indignation. » (*Jérémie* XXXII-30, [37][20]). Et parlant par son prophète Ézéchiel — ou plutôt ce prétendu prophète le faisant parler ainsi — voici ce qu'il disait : « Parce que vous avez violé mes lois et que vous vous êtes abandonnés à toutes sortes de vices et de méchancetés, je ne vous épargnerai point, je n'aurai point compassion de vous. Vous périrez par la peste, par la faim et par l'épée. Mais quand j'aurai satisfait ma colère et mon indignation sur vous, pour lors ma colère s'apaisera, mon indignation prendra fin et je vous consolerai. » (*Ézéchiel* V-11 [21]). - « Je ferai de cruelles vengeances sur eux, *disait-il par ce même prophète*, je les reprendrai dans ma fureur et ils sauront que je suis leur Dieu lorsque j'exercerai ma vengeance sur eux. » (*ibid.*, XXV-17 [22]). Et plusieurs autres semblables manières de parler que les susdits prophètes attribuent à leur Dieu.

Voici aussi comme ils parlaient eux-mêmes de la colère, de la fureur et de l'indignation de leur Dieu. Le peuple d'Israël ayant murmuré contre Moïse de ce qu'ils n'avaient point de chair à manger, il est dit que Dieu entra dans une grande colère contre ce peuple, et que leur ayant envoyé des cailles en abondance, ils en mangèrent tout leur saoul, mais qu'incontinent après, la fureur de Dieu s'étant allumée contre eux, il les frappa d'une cruelle plaie. (*Nombres* XI-10 [23]). - « Ils ont rejeté la loi de Dieu, *disait le prophète Isaïe*, ils ont méprisé sa parole ; ce pourquoi la fureur de Dieu s'est allumée contre son peuple. Il a étendu sa main sur lui, il l'a frappé, les montagnes en ont été ébranlées et les cadavres des morts ont été jetés comme des charognes au milieu des rues. Et néanmoins sa colère n'a pas été apaisée pour cela, mais son bras est encore étendu pour frapper. » (*Isaïe* V-24, 25 [24]). - « Il a brisé, *dit Jérémie*, toute la force d'Israël dans la fureur de se colère. » ([*Lamentations de Jérémie*] II-3 [*Ghimel*]). - « Toute la terre s'est ébranlée dans la colère du Seigneur », disait *Isaïe*, IX-19 [25]. - « Seigneur, *disait le prophète roi David*, ne me reprenez point dans votre colère et ne me châtiez point dans votre fureur. » (*Psaumes* VI-1 [26]). - « Je mêlais, *disait-il*, la

---

[18] [Référence exacte. La traduction de Lemaître de Sacy dit : « J'enivrerai mes flèches de leur sang, et mon épée se saoûlera de leur chair. Mes armes seront teintes du sang des morts. Mes ennemis perdront la liberté avec leur vie. » Voilà sans doute le genre de verset biblique, censé être révélation de la « parole de Dieu », qui a fait dire à Mark Twain : « Ce n'est pas ce que je ne comprends pas dans la *Bible* qui m'inquiète : c'est ce que je comprends. »]

[19] [Référence exacte. Le même verset ajoute : « ...et leur sang a rejailli sur ma robe, et tous mes vêtements en ont été tachés. »]

[20] [Référence exacte.]

[21] [Référence exacte.]

[22] [Référence exacte. Cf aussi *Ézéchiel* XVI-36 à 43.]

[23] [Meslier résume *Nombres* XI. En particulier les versets 31 à 33.]

[24] [Référence exacte.]

[25] [Référence exacte. *Isaïe* IX-19 dit : « Toute la terre sera dans l'effroi par la colère du Dieu des armées. Le peuple deviendra comme la pâture du feu. Le frère n'épargnera point le frère. »]

[26] [Référence exacte.]

cendre avec mon pain et mes larmes avec ma boisson, dans la crainte que j'avais de votre colère et de votre indignation. » (*Psaumes* VI-1 [27]). - « Le Seigneur, *disait-il encore*, se moquera des pécheurs, il leur parlera dans sa colère et il les perdra dans sa fureur. » (*Psaumes* CI-11 [28]).

Enfin, il est expressément marqué dans leurs livres de la création du monde, que Dieu maudit la terre à cause du péché que le premier homme aurait commis en mangeant du fruit qu'il lui aurait défendu de manger. Il est expressément marqué qu'il fut chassé du paradis terrestre pour cette seule faute, et que pour ce sujet, lui et tous ses descendants furent condamnés à la mort et à toutes les misères de cette vie ; et non seulement à toutes les misères de cette vie, mais aussi, comme disent nos christicoles, à la damnation et à la malédiction éternelles, de sorte que tous les hommes qui sont venus depuis ou qui viendront ci-après jusqu'à la fin des siècles ne sont, n'ont été et ne seront dès leur naissance que *des enfants de colère*[29], comme dit leur grand saint Paul, et des enfants dignes de punition éternelle. ([*Épître de saint Paul aux*] *Éphésiens* II-3 [30]). « *La colère de Dieu tombe sur les hommes rebelles à la vérité*[31]. » (*ibid.*, V-6 [32]).

Tous ces témoignages et quantité d'autres semblables que l'on pourrait alléguer, montrent évidemment que la religion chrétienne croit et enseigne que les vices et que les péchés des hommes, et même que ceux qui ne sembleraient être que des légères fautes, offensent très grièvement Dieu et qu'ils excitent sa colère, sa fureur et son indignation. Or c'est une erreur de croire et de penser qu'un être tout-puissant et infiniment parfait tel que serait un Dieu, puisse être véritablement offensé par aucun vice ni par aucune méchanceté des hommes, et pareillement c'est erreur de croire et de penser qu'un être immuable infiniment parfait et infiniment sage tel que serait un Dieu, puisse véritablement être ému de colère, de fureur et d'indignation, ni même d'aucune autre passion. C'est ce que je prouve évidemment par cet argument-ci.

Un être qui serait infiniment au-dessus de toute offense et de toute injure ne peut être véritablement offensé par aucune chose, ni recevoir véritablement aucune injure de qui ni de quoi que ce soit. Or un être qui serait tout-puissant et infiniment parfait serait par sa nature infiniment au-dessus de toute offense et de toute injure, non seulement parce qu'il éloignerait et qu'il empêcherait par sa toute-puissance tout ce qui semblerait être capable de lui nuire, de lui déplaire ou de lui faire aucune injure ou déplaisir, mais aussi parce qu'il serait, par sa nature même, invulnérable, inaltérable et impassible. Et étant par sa nature même invulnérable, inaltérable et impassible, il s'ensuit évidemment qu'il serait entièrement au-dessus de toute offense et de toute injure, et par conséquent, qu'il ne pourrait être aucunement offensé par les vices, ni par les méchancetés des hommes.

---

27 [Référence inexacte. Il s'agit de *Psaumes* CI-10, 11 : « Parce que je mangeai la cendre comme le pain, et que je mêlais mes larmes avec ce que je buvais, | à cause de votre colère et de votre indignation, qui vous ont porté à me briser après m'avoir élevé. »]

28 [Référence inexacte. Il s'agit de *Psaumes* II-4, 5 : « Celui qui demeure dans les cieux se rira d'eux, et le Seigneur s'en moquera. | Il leur parlera alors dans sa colère et les remplira de trouble dans sa fureur. » Cf. aussi LXXXIX-7, 9, 13 ; XCI-9 ; XCIII-23 ; XCVI-4.]

29 [« *Eramus enim, natura filii irae.* »]

30 [« ...nous étions des enfants de colère aussi bien que les autres. » Mais ce verset ne mentionne pas de « punition éternelle ».]

31 [« *Venit enim ira Dei in filios diffidentiae.* »]

32 [Citation exacte, mais le verset entier dit : « *Que personne ne vous séduise par de vains discours. Car c'est pour ces choses que* la colère de Dieu tombe sur les hommes rebelles à la vérité. »]

Ainsi, bien loin que cette prétendue infinie grandeur et majesté d'un Dieu soit une raison pour dire que les vices et que les péchés des hommes l'offenseraient d'autant plus grièvement qu'il serait plus élevé que les hommes en grandeur et en toutes perfections, ce serait plutôt, au contraire, une raison de dire qu'ils ne l'offenseraient nullement et qu'ils ne seraient pas même capables de pouvoir l'offenser en aucune manière, puisqu'il serait infiniment au-dessus de tout ce que les hommes pourraient faire pour l'offenser.

Quand tous les hommes, par exemple, lanceraient toutes leurs flèches et qu'ils tireraient tout leurs mousquets et tout leurs gros canons contre le Soleil ou contre la Lune, pourraient-ils y faire quelque brèche ? Ou y donner la moindre atteinte ? Point du tout ! Pourquoi ? C'est parce qu'ils sont trop élevés au-dessus de la portée des flèches que les hommes pourraient lancer contre eux, et qu'ils sont entièrement hors de la portée de leurs mousquets et de toutes leurs artilleries. Pareillement, quand ces mêmes hommes voudraient jeter de la boue contre le soleil ou la lune, pourraient-ils y faire aucune tache ou souillure ? Point du tout ! Pourquoi ? C'est parce qu'ils sont trop élevés au-dessus de tout ce que les hommes pourraient faire pour eux ou contre eux. À plus forte raison, Dieu étant infiniment au-dessus de tout ce que les hommes pourraient faire pour lui ou contre lui, tout le bien ni tout le mal qu'ils sauraient faire n'est pas capable de faire aucun bien ni aucun mal à Dieu, et par conséquent, tous les vices, tous les péchés et toutes les méchancetés qu'ils sauraient faire ne sont pas capables de l'offenser en aucune manière.

C'est ce que nos christicoles eux-mêmes sont enfin obligés de reconnaître, suivant ce qui est marqué dans leurs prétendus *saints Livres*, et notamment dans celui de *Job*, où il est dit : « Quoi ! L'homme peut-il être comparé à Dieu ? Si l'homme est juste, Dieu en vaudra-t-il mieux ? Et si sa vie est sans tache, quel bien cela lui fera-t-il ? » (*Job* XXI-3, 4 [33]). Et ailleurs : « Regardez le ciel et contemplez les astres qui sont au-dessus de vous ; si vous péchez, quel mal ferez-vous à Dieu ? Et si vous multipliez vos crimes et vos iniquités, quel tort lui ferez-vous ? Pareillement, si vous êtes justes, quel bien ferez-vous à Dieu, quel profit lui en reviendra-t-il ? Point du tout. C'est à l'homme même que nuit son iniquité, et à lui-même que sa vertu est utile et avantageuse, et non pas à Dieu. » (*Job* XXXV-6, 7 [34]).

À l'égard de l'exemple que l'on pourrait alléguer d'une injure ou d'une offense qu'une personne de basse qualité commettrait à l'égard d'un roi ou à l'égard d'une personne de haute qualité, laquelle injure serait, dit-on, beaucoup plus grave et plus criminelle que si cette même personne commettait une pareille offense à l'égard de son semblable, on en convient ; mais cet exemple ne prouve pas que ce serait de même à l'égard d'un dieu, parce qu'un roi, ni aucune autre personne de quelque qualité qu'elle puisse être, n'est entièrement au-dessus des rigoureuses atteintes des injures et des offenses que les personnes de la plus basse qualité pourraient leur faire. Bien loin de cela, les personnes de qualité étant d'une complexion plus délicate que les autres et n'étant pas accoutumées comme les autres à recevoir des injures et des offenses, elles en ressentiraient en elles-mêmes plus vivement la rigueur des atteintes, ce pourquoi aussi elles s'en tiendraient beaucoup plus offensées que ne feraient d'autres qui seraient de moindre qualité. Mais ce ne serait point de même d'un dieu qui serait infiniment parfait, parce qu'étant par sa nature même invulnérable, comme j'ai dit,

---

[33] [Référence inexacte. Il s'agit de *Job* XXII-2, 3.]
[34] [Meslier cite *Job* XXXV-5 à 8.]

inaltérable et impassible, il serait infiniment au-dessus de toutes les atteintes des injures et des offenses, rien de tout ce que les hommes pourraient faire ne serait capable de l'offenser. En effet, si les vices et les méchancetés des hommes étaient capables d'offenser tant soit peu sa divine nature — j'entends d'une offense réelle et véritable (car c'est ainsi qu'il faut l'entendre) — s'ils étaient, dis-je, capables de l'offenser tant soit peu, on pourrait dire que Dieu serait lui-même le plus offensé, le plus maltraité, le plus outragé et le plus tourmenté, et par conséquent qu'il serait aussi le plus malheureux et le plus misérable de tous. Car être tous les jours en butte aux injures et aux offenses qu'une infinité d'hommes lui feraient tous les jours et à tous moments, si chaque vice et chaque péché qui se commettent lui faisaient seulement autant de peine qu'une mouche ou qu'une puce serait capable d'en faire à un homme, ce serait assez pour le rendre le plus malheureux et le plus tourmenté du monde. Imaginez-vous quelle peine et quel tourment ce serait pour un homme s'il était continuellement et à tout moment piqué ou mordu d'un million de mouches ou de puces qui seraient incessamment autour de lui à le piquer et à le mordre ? Ce lui serait certainement un tourment plus fâcheux et plus insupportable que la plus douloureuse maladie qu'il pourrait faire. La mort même lui serait plus supportable et moins fâcheuse qu'un tel supplice.

Voilà cependant en quelque façon l'image de l'état où, selon nos christicoles, leur Dieu serait réduit si les vices et les péchés des hommes étaient capables de l'offenser tant soit peu. Car quoique chaque vice ou que chaque péché ne l'offenserait pas beaucoup, cependant le grand nombre et la multitude presque infinie de vices, de crimes et de péchés qui se commettent tous les jours et à tous moments dans le monde le rendraient le plus malheureux et le plus misérable de tous les êtres. Or ne serait-il pas ridicule et absurde de dire qu'un dieu qui serait tout-puissant et l'être infiniment parfait, et qui, par conséquent, devrait aussi être le plus heureux, le plus tranquille et le plus content, serait néanmoins, par les vices et par les péchés des hommes, le plus malheureux et le plus misérable de tous ? Cela serait entièrement ridicule et absurde. Donc il est ridicule et absurde de dire qu'un Dieu serait véritablement offensé par les vices et par les péchés des hommes, et il est ridicule et absurde d'exagérer, comme font nos christicoles, la grièveté et l'énormité des vices et des péchés des hommes par rapport à cette prétendue offense qu'ils feraient à Dieu, puisque cette offense n'est point, qu'elle n'est point réelle ni véritable, et qu'elle n'est qu'imaginaire et tout au plus métaphorique.

Et ainsi, il est ridicule de dire, comme ils font, qu'un seul péché véniel est un plus grand mal que tous les maux des créatures jointes ensemble. Il est ridicule de dire, comme ils font, qu'il vaudrait mieux perdre mille vies et laisser même périr toutes les créatures que de commettre volontairement un seul péché véniel et de dire par exemple un seul mensonge officieux. Et enfin il est ridicule de dire, comme quelques-uns d'entre eux disent, qu'ils aimeraient mieux entrer tout vifs dans les enfers que de commettre volontairement un seul péché véniel, car c'est comme s'ils disaient qu'ils aimeraient mieux souffrir tous les tourments les plus effroyables de l'Enfer que de dire seulement un mensonge officieux ou une seule parole vaine et frivole. C'est comme s'ils disaient qu'un seul mensonge officieux ou qu'une seule parole vaine et frivole feraient plus grands maux que tous les maux du monde joints ensemble, et qu'il vaudrait mieux laisser périr tout le monde que de dire seulement un mensonge officieux ou une seule parole vaine et frivole. Quelle folie de dire telles choses !

Et si cela était ainsi, ils devraient dire aussi que Dieu aurait bien mieux fait de ne faire jamais aucune créature, que d'avoir permis, comme il aurait fait, qu'il se commît jamais aucun péché véniel ou qu'il se dise jamais aucun mensonge officieux ni aucune parole vaine et frivole. Jugez s'il ne serait pas entièrement ridicule de dire telle chose d'un être infiniment parfait. Il est donc aussi tout à fait ridicule de dire que les vices et que les péchés des hommes offenseraient grièvement et mortellement Dieu, comme disent nos christicoles. Ajoutez à cela qu'être offensé ou pouvoir être offensé, c'est un témoignage assuré de faiblesse et d'imbécillité qui ne se pourrait nullement trouver dans un être qui serait tout-puissant et infiniment parfait, et par conséquent, qui ne se peut trouver en Dieu.

Et pour la même raison, c'est une erreur de croire qu'il se fâcherait et qu'il se mettrait en colère, ni qu'il entrerait en fureur et en indignation contre les hommes à cause de leurs vices et de leurs péchés. C'est, dis-je, une erreur de dire et de penser cela, non seulement parce que cela serait indigne de la sagesse d'un être infiniment parfait tel que serait un Dieu, comme on le suppose, mais aussi parce qu'étant immuable et inaltérable par sa nature même, comme on le suppose aussi, il ne pourrait être sujet à aucune de ces passions-là. Et la raison de cela est que les passions sont des émotions extraordinaires de l'âme qui changent et qui altèrent la disposition naturelle et ordinaire de l'âme.

Et ainsi, Dieu étant, comme on le suppose, immuable de sa nature et inaltérable, il est évident qu'il ne pourrait être ému par aucune de ces passions-là.

C'est ce que nos christicoles eux-mêmes sont encore obligés de reconnaître, témoin ce que disent les principaux d'entre eux : « *Dieu,* dit saint Ambroise, *ne pense pas de même que les hommes, comme si ses pensées et ses volontés lui venaient les unes après les autres. Il ne se fâche pas de même que les hommes, comme s'il était sujet à quelque changement. On dit néanmoins qu'il se fâche et qu'il se courrouce, mais c'est seulement pour marquer la grièveté, l'énormité et la malice de nos péchés qui est telle qu'il semble qu'elle provoquerait Dieu lui-même à la colère, quoiqu'il ne puisse naturellement être ému de colère, ni de haine, ni d'aucune autre passion*[35]. »

Et saint Augustin parlant à Dieu, lui disait : « Vous êtes jaloux de votre gloire, mais vous ne craignez rien ; vous vous repentez, mais c'est sans douleur, sans chagrin et sans regret ; vous vous fâchez, mais vous êtes toujours tranquille[36]. »

Et ailleurs voici ce qu'il dit en parlant à son Dieu : « Mon Seigneur, *disait-il,* vous m'avez déjà dit d'une voix forte à l'oreille intérieure de mon cœur que vous êtes éternel, parce que jamais vous ne changez, jamais ni par l'impression d'une nouvelle forme, ni par la vicissitude d'aucun mouvement ; votre volonté, pareillement, n'est pas sujette à l'inconstance du temps, d'autant qu'une volonté qui varie dans ses résolutions de quelque façon que ce soit ne peut être immortelle dans sa durée. [...] Je vois clairement cette vérité en votre présence, etc. » (*Confessions,* XII, 11 [37]). - « Ces mêmes lumières que vous m'avez communiquées, *ajoute-t-il,* me montrent que la désobéissance d'aucune de vos créatures ne nuit à votre personne, ni ne trouble l'ordre de votre empire, soit dans le ciel, soit dans la terre. »

---

[35] [« *Neque enim Deus cogitat sicut homines ut aliqua ei nova succedat sententia, neque irascitur quasi mutabilis, sed ideo haec leguntur ut exprimatur peccatorum nostrorum acerbitas, quae divinam meruerit offensam tanquam eo usque increverit culpa, ut etiam Deus qui naturaliter non movetur ira aut odio, aut passione ulla provocatus videatur ad iracundiam.* » Saint Ambroise, *De Noé et de l'Arche*, I, 4.]

[36] [Saint Augustin, *Confessions*, I, IV, édition de Lucien Jerphagnon, Pléiade, p. 783-784.]

[37] [Saint Augustin, *Confessions*, XII, XI,11, édition de Lucien Jerphagnon, Pléiade, p. 1063.]

Et ailleurs, il dit encore que Dieu et les anges *punissent sans se mettre en colère, et qu'ils font miséricorde sans être touchés de compassion*[38]. Et enfin il dit encore, dans un autre endroit, que *Dieu ne varie point dans ses pensées ni dans ses volontés par le changement des temps, comme font les hommes* ; il dit que *Dieu ne pensait pas autrement avant qu'il eut créé le monde, qu'il ne pense présentement après l'avoir créé, et qu'il ne pensera pas autrement après que le monde aura pris fin, parce que la volonté de Dieu demeure éternellement*[39]. Fulgence dit la même chose[40].

Et notre apôtre saint Jacques dit formellement que tout bienfait et que tout don parfait vient d'en haut et descend du père des lumières, c'est-à-dire de Dieu même, qui n'est, dit-il, *sujet à aucun changement ni à aucune ombre de révolution*[41]. (*[Épître catholique de saint] Jacques* I-17 [42]).

Par où il est clair et évident que nos christicoles eux-mêmes sont obligés de reconnaître qu'un être infiniment parfait tel que serait leur Dieu, ne peut être sujet à aucune passion, et par conséquent, que c'est une erreur de dire ou de penser, et à plus forte raison d'enseigner tous les jours comme font nos christicoles, que les vices et que les péchés des hommes excitent la colère, la fureur et l'indignation de Dieu. Et il est ridicule et absurde de dire qu'un être qui serait par sa nature même immuable et inaltérable, puisse être aucunement sujet aux mouvements de ces sortes de passions-là. « L'offenseur et l'être offensé, *dit le sieur de Montaigne*, sont également témoignage d'imbécillité » (*Essais*, p. 499 [43]) — ce qui ne peut nullement convenir à un être infiniment parfait.

Les philosophes, et particulièrement les stoïciens, estiment qu'il est indigne de toute personne sage de se laisser aller aux mouvements d'aucune passion ; à plus forte raison jugeraient-ils qu'il serait indigne d'un être infiniment parfait de s'y laisser aller. Et ce qui fait voir encore que les vices et que les péchés des hommes n'offensent nullement Dieu et qu'ils ne lui font aucun tort, aucun mal, aucune injure ni aucun déplaisir, et que, même, ils n'excitent aucunement sa colère ni son indignation — c'est qu'il ne les empêche en aucune manière. Car s'ils l'offensaient véritablement et s'ils excitaient véritablement sa colère et son indignation, comme le disent nos christicoles, il ne manquerait pas de les empêcher ; ou du moins s'il ne les empêchait pas, ce ne serait point faute de puissance puisqu'il serait tout-puissant et qu'il pourrait facilement toutes choses. Et ainsi, ne les empêchant point, ce serait qu'il ne voudrait pas les empêcher —

---

38 [« *Sine ira puniant [...] et sine misericordiae compassione subveniant.* » Saint Augustin, *Cité de Dieu*, IX, V. (Saint Augustin écrit *sine miseriae* au lieu de *sine misericordiae.*) : « Les saints anges punissent sans colère ceux que l'éternelle loi divine leur livre pour être punis, alors qu'ils assistent les misérables sans que cette misère éveille leur compassion, alors qu'ils secourent sans aucune frayeur ceux qu'ils aiment et qui sont en péril. » Cf. Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, tome II, livre IX, chap. 5, traduction de Jacques Perret, Garnier, 1946, p. 313.]

39 [« *Non est in Deo cogitatio, quae temporis volubilitate varietur, neque enim, sicut homines, aliter cogitavit, priusquam mundum faceret, aliter cogitat postquam fecit mundum, aut aliter cogitaturus est postquam mundi hujus figura transiverit, quia consilium Domini manet in aeternum.* » Cf. aussi *Confessions*, XII, XV, 18 (p. 1067) : « Allez-vous taxer de fausseté ce que, de sa voix forte, la Vérité a dit à l'oreille de mon cœur, sur la véritable éternité du Créateur, sur l'absolue immutabilité de sa substance, sur l'identité entre son être et son vouloir ? »]

40 [La citation qui précède semble être de saint Fulgence.]

41 [« *Apud quem non est transmutatio nec vicissitudinis obumbratio.* »]

42 [Référence exacte. Appelé « le Juste », Jacques est aussi l'auteur du *Protoévangile de Jacques*, qui concerne surtout la naissance de Jésus. On lui attribue parfois la rédaction définitive des *Actes des apôtres*. Par ailleurs, la *Passion de Jacques* [le Juste] *frère du Seigneur* décrit les miracles qu'il a accomplis et le martyre de Josias. Ce n'est pas le Jacques du *Martyre de Jacques* [le Majeur] qui décrit les « miracles » qu'il a opérés, et qui l'amenèrent à être décapité par Hérode lui-même. Ni de Jacques dit « le Mineur » qui combattit les Maures et finit lapidé.]

43 [*Essais*, II, 12 : *Apologie de Raymond Sebon*. Cf. p. 406.]

et en ce cas il irait non seulement contre la nature de la bonté et de la sagesse, qui tendent toujours d'elles-mêmes autant qu'elles peuvent à procurer le bien et à empêcher le mal, mais il se rendrait encore en cela même digne de risée et de moquerie, car ce serait folie en lui de vouloir se laisser incessamment offenser et outrager par toutes sortes de vices et de péchés, et ce serait folie en lui de vouloir s'en fâcher et se mettre en colère et en fureur pour des maux qu'il pourrait empêcher et qu'il ne voudrait pas empêcher.

Mais, diront nos christicoles, c'est que Dieu ne veut point ôter la liberté aux hommes de faire ce qu'ils veulent ; et en leur laissant la liberté, ils abusent volontairement du pouvoir qu'il leur donne en faisant mal, en quoi ils l'offensent grièvement. Mais on peut aussi leur dire que Dieu étant tout-puissant et infiniment sage, comme ils le supposent, il pourrait, sans ôter la liberté aux hommes, conduire et diriger toujours si bien leurs cœurs et leurs esprits, leurs pensées et leurs désirs, leurs inclinations et leurs volontés, qu'ils ne voudraient jamais faire aucun mal ni aucun péché, et ainsi qu'il pourrait facilement empêcher toutes sortes de vices et de péchés sans ôter et sans blesser la liberté ni le franc arbitre des hommes, et par conséquent, que c'est une vaine raison de dire qu'il ne voudrait pas empêcher les vices et les méchancetés des hommes sous prétexte qu'il voudrait leur laisser toujours la liberté de faire ce qu'il leur plaît.

Bien plus, comme nos christicoles soutiennent et enseignent que Dieu est lui-même le premier principe et le premier moteur de tout ce qui se meut et de tout ce qui se fait dans le monde, et que rien ne se fait sans lui et sans sa prémotion et coopération, il s'ensuivrait de là qu'il serait le premier principe, le premier moteur et le premier auteur de tout ce qui se ferait de bien ou de mal dans les hommes et dans toutes les créatures, et par conséquent, s'il s'en fâchait et se mettait en colère contre les vices et contre les dérèglements des hommes, ce serait contre ce qu'il ferait lui-même en eux qu'il se fâcherait et qu'il se courroucerait, et ce serait lui-même qui s'offenserait par les vices et par les péchés des hommes, comme un homme, par exemple, qui voudrait se poignarder lui-même par la main de quelque autre que lui — ce qui serait ridicule de dire et de penser d'un Dieu, c'est-à-dire d'un être qui serait infiniment bon, infiniment sage et infiniment parfait. Car il n'appartient certainement qu'à des fous de s'offenser volontairement eux-mêmes et de se fâcher et de se mettre en colère contre ce qu'ils veulent bien faire eux-mêmes. Ce qui fait bien manifestement voir que nos christicoles sont dans l'erreur lorsqu'ils disent que les vices et que les péchés des hommes offensent grièvement et mortellement leur Dieu, et que pour ce sujet ils excitent sa colère, sa fureur et son indignation.

Nos christicoles, voyant bien eux-mêmes que leur manière de parler touchant la prétendue offense et touchant la prétendue colère et indignation de leur Dieu ne peut subsister dans le véritable sens des paroles dont ils expriment leurs pensées, ils ont été contraints de leur donner un sens métaphorique et figuré. Ce pourquoi aussi ils disent que ces termes *d'offense*, *d'injure*, *d'ire* et de *colère*, de *fureur*, *d'indignation* et autres semblables termes, ne se doivent point entendre strictement au sens de la lettre mais qu'ils doivent seulement s'entendre métaphoriquement des effets extérieurs que ces passions-là ont coutume de produire dans les hommes qui sont véritablement offensés et qui sont véritablement émus de colère et d'indignation. Et d'autant que c'est l'ordinaire des hommes qui se sentent offensés de se mettre en colère, en fureur et en indignation contre ceux qui les offensent ou qui font contre leur volonté et contre leurs commandements, et que dans leur colère ils usent de vengeance et de sévérité en

punissant et maltraitant violemment et rigoureusement ceux qui les offensent ou qui font contre leurs volontés et contre leurs commandements.

De même aussi, disent nos christicoles, Dieu punissant souvent et sévèrement les hommes qui s'abandonnent aux vices et aux péchés, qui violent et qui méprisent sa loi et ses commandements, et les punissant même avec autant de rigueur et de sévérité que s'ils l'offensaient grièvement et que s'il s'en fâchait et s'en mettait véritablement en colère, c'est pour cela, disent-ils, que par manière de parler on dit que les vices et que les péchés des hommes offensent Dieu et qu'ils excitent sa colère et son indignation. De sorte que suivant leur véritable sentiment, quand ils disent que les vices et que les péchés des hommes offensent grièvement et mortellement leur Dieu et qu'ils disent qu'ils excitent sa colère, sa fureur et son indignation — toutes ces expressions-là ne signifient rien autre chose, sinon que Dieu châtie et punit rigoureusement les vices et les péchés des hommes, et ils trouvent à propos de se servir de ces sortes d'expressions-là afin de s'accommoder, comme ils disent, à la manière ordinaire de parler des hommes, et en même temps afin d'inspirer de la crainte et de la terreur aux hommes pécheurs, comme aussi afin d'humilier les superbes, afin d'exciter les négligents à la vertu, afin d'exciter aussi les esprits curieux et afin d'entretenir l'esprit de piété dans les justes.

Mais si c'est seulement cela que nos christicoles entendent par leur susdite manière de parler et si c'est seulement là leur intention, il est donc vrai, comme j'ai dit, que les vices et que les péchés des hommes n'offensent nullement Dieu et qu'ils n'excitent nullement sa colère et son indignation, et par conséquent, nos christicoles sont dans l'erreur et ils ont tort d'exagérer vainement, comme ils font, la grièveté et l'énormité des péchés par rapport à cette prétendue offense de Dieu, puisqu'elle n'est, selon eux-mêmes, qu'une offense métaphorique et une offense imaginaire.

D'ailleurs, c'est abuser des termes que d'appeler, comme ils font, *injure* et *offense de Dieu*, ce qui n'est ni injure ni offense de Dieu, et c'est abuser des termes que d'appeler comme ils font, *ire* et *colère*, *fureur* et *indignation*, ce qui n'est ni ire ni colère, ni fureur ni indignation dans Dieu. On n'appellerait point, par exemple, *colère* ni *fureur* le prononcé ni même l'exécution de la sentence d'un juge qui ordonnerait de punir sévèrement des criminels ! Pourquoi donc appeler *ire* et *colère*, *fureur* et *indignation*, le juste châtiment qu'un Dieu infiniment sage ferait des méchancetés des hommes — puisqu'il les châtierait sans colère et sans indignation ? Mais si suivant cette explication de la manière de parler de nos christicoles, les vices et les péchés des hommes ne sont que métaphoriquement et improprement appelés des *injures* et des *offenses de Dieu* que parce qu'il les punirait, il s'ensuivra de là que s'il ne les punissait point ils ne seraient donc pas même métaphoriquement ni improprement des injures et des offenses de Dieu, et ils ne seraient métaphoriquement et improprement des injures et des offenses de Dieu que lorsqu'il les punirait. De sorte que s'il ne les punissait point et qu'il ne les eût jamais punis, jamais aussi ils n'auraient été et ne seraient jamais non plus, non pas même métaphoriquement ni improprement, des offenses de Dieu. Et ainsi, par exemple, s'il n'eût jamais puni le péché et la prétendue désobéissance d'Adam, que nos christicoles disent être la seule cause du malheur et de la perte des hommes, jamais il n'aurait été ni même dû être appelé une *offense de Dieu* ? Je ne sais si nos christicoles pourraient bien accorder ceci avec ce qu'ils disent de la grièveté et de l'énormité du péché par rapport à cette prétendue offense de Dieu.

Ils sont pareillement dans l'erreur par rapport à la punition temporelle et éternelle qu'ils disent que Dieu fait des crimes et des péchés des hommes. Ils y sont par rapport aux peines temporelles que les hommes souffrent dans cette vie, car on ne peut pas certainement dire, ni même avec aucune apparence de vérité, que les peines et les maux de cette vie soient des châtiments que Dieu leur envoie en punition de leurs péchés. Et la raison évidente et convaincante de cela est que si ces peines et ces maux étaient véritablement des châtiments de Dieu, elles seraient, ces peines, et ils seraient, ces maux, toujours proportionnés à la grièveté et à la multitude ou au nombre de leurs crimes et de leurs péchés, et jamais les innocents ni les justes ne porteraient la même punition que les coupables, parce qu'un Dieu étant infiniment bon et infiniment juste, comme on le suppose, il n'est pas à croire qu'il voudrait jamais punir également les innocents comme les coupables. Il n'est pas à croire qu'il voudrait punir rigoureusement de légères fautes dans les uns, et ne punir que légèrement les crimes abominables dans les autres. Il n'est pas à croire qu'il voudrait laisser des crimes abominables impunis, ni qu'il voudrait faire souffrir aux justes et aux innocents la peine que les méchants et les coupables auraient mérités. Or, on voit manifestement tous les jours dans le monde mille et mille crimes et méchancetés abominables qui demeurent impunis. On voit tous les jours manifestement dans le monde que les justes et les innocents portent la même peine que les coupables, et que les justes et les innocents gémissent dans les souffrances et dans les afflictions, et que souvent même ils y périssent misérablement pendant que des méchants et des détestables impies vivent dans la joie et dans la prospérité, et qu'ils triomphent dans leurs iniquités. Et suivant ce que nos christicoles eux-mêmes disent, par exemple de la punition du premier péché d'Adam et d'Ève (*Genèse* III-17 [44]), de la punition des Bethsamites, qui regardèrent l'Arche (*Rois* VI-19 [45]) et de la punition du dénombrement que le roi David fit faire de son peuple (*Rois* II-24, 15 [46]) et de plusieurs autres semblables exemples — suivant, dis-je, ce que nos christicoles en disent, Dieu punirait rigoureusement et très rigoureusement des fautes légères dans les uns, pendant qu'il ne punirait point ou qu'il ne punirait que légèrement de très grands crimes dans les autres. Car pour ce qui est de ce prétendu péché qu'Adam aurait commis dans le prétendu paradis terrestre en mangeant dans un jardin d'une espèce de fruit qui lui aurait été défendu, ce ne pouvait être là qu'une très légère faute en comparaison, par exemple, du péché que commit après Caïn en tuant méchamment son frère Abel. Cependant, suivant le dire de nos christicoles, Dieu aurait très rigoureusement puni le péché d'Adam, qui n'était qu'une légère faute, et il n'aurait point ou au moins il n'aurait que très légèrement puni le péché de Caïn, qui était un crime détestable.

À l'égard des Bethsamites, quel péché ou quel mal pourraient-ils avoir fait en regardant seulement une arche ou un coffre qui était sur un char que des vaches traînaient à l'aventure parmi des champs ? Cependant, cette prétendue faute qui n'avait pas même l'apparence de mal ni de péché, aurait été très rigoureusement

---

44 [« Parce que vous avez écouté la voix de votre femme et que vous avez mangé du fruit de l'arbre dont je vous avais défendu de manger, la terre sera maudite à cause de ce que vous avez fait, et vous n'en tirerez de quoi vous nourrir epndant toute votre vie qu'avec beaucoup de travail. »]

45 [« Le Seigneur punit de mort les habitants de Betsamès parce qu'ils avaient regardé dans l'arche du Seigneur. Et il fit mourir soixante-dix personnes des principaux de la ville, et cinquante mille hommes du petit peuple. Et ils pleurèrent tous de ce que le Seigneur avait frappé le peuple d'une si grande plaie. »]

46 [« Le Seigneur envoya donc la peste dans Israël depuis le matin de ce jour-là jusqu'au temps arrêté. Et depuis Dan jusqu'à Bersabée, il mourut du peuple soixante-dix mille personnes. »]

punie sur ces pauvres Bethsamites, pendant qu'une infinité de très grands et très méchants crimes seraient demeurés impunis. Ce n'était pas un crime dans Osa de toucher cette arche par une bonne intention, qui était pour l'empêcher de tomber dans le danger où il voyait de tomber. Il semble même que ç'aurait dû être en lui une action louable plutôt qu'une action blâmable de l'empêcher ainsi de tomber. Cependant, suivant le dire de nos christicoles, cette action aurait été bien plus rigoureusement punie que les sacrilèges des impies.

Et à l'égard du dénombrement que le roi David fit faire de son peuple, ce ne pouvait être qu'une très légère faute, si faute était ; ce n'était au plus qu'une vaine curiosité ou qu'une vaine gloire qui ne nuisait à personne. Cette faute n'était pas comparable à celle que ce même roi commit en faisant tuer Uriel pour avoir sa femme ? Cependant, suivant le dire de nos christicoles, Dieu aurait bien plus rigoureusement puni la première faute que je viens de nommer, et qui n'était rien, qu'il n'aurait puni cette autre faute, qui était un très grand crime.

Ces exemples et plusieurs autres semblables que l'on pourrait alléguer, et tous ceux que l'on voit même encore tous les jours dans le monde, des malheurs et des accidents fâcheux qui arrivent aux gens de bien et qui n'arrivent pas à une infinité de méchants qui mériteraient d'être sévèrement punis et qui ne le sont point, font manifestement voir que Dieu punirait souvent très sévèrement des fautes légères dans les uns pendant qu'il ne punirait point ou qu'il ne punirait que très légèrement des grands crimes dans les autres, et qu'il punirait même souvent également les bons comme les méchants, les innocents comme les coupables, et les justes comme les injustes. Ce qui, étant manifestement contraire à la souveraine bonté, à la souveraine sagesse et à la souveraine justice d'un Dieu qui serait infiniment parfait, il n'y a nulle apparence que les peines et les maux temporels de cette vie soient véritablement des punitions de Dieu. Ce ne sont certainement que des suites et des effets naturels de la constitution naturelle des choses, qui sont corruptibles et mortelles.

D'ailleurs, serait-il croyable qu'un Dieu qui serait infiniment bon et infiniment sage et qui aurait créé les hommes pour les combler de biens et de faveurs et pour les rendre perpétuellement heureux et contents dans un paradis terrestre, aurait voulu incontinent après les avoir créés ainsi pour une si bonne fin, les exclure entièrement de sa grâce et de son amitié, et les réduire tous dans cette malheureuse nécessité de souffrir toutes les peines et toutes les misères de cette vie, et cela pour la seule faute d'un seul homme, et même pour une faute aussi légère que serait celle d'avoir indiscrètement mangé dans un jardin d'un fruit qui lui aurait été défendu ?

Cela, dis-je, n'est pas croyable !

Quoi ! Un Dieu infiniment bon et infiniment sage aurait voulu faire dépendre tout le bonheur et tout le malheur temporel et éternel de tous les hommes, d'une vaine et légère obéissance ou désobéissance d'un seul homme faible et fragile ? Dont il aurait connu la faiblesse et la fragilité ? Et qu'il aurait même prévu devoir tomber dans cette désobéissance ? Cela n'est pas croyable !

Quoi ! Pour une telle faute et pour une telle désobéissance, qui n'était qu'une bagatelle, qui n'était de nulle conséquence en elle-même, qui ne faisait aucun tort, ni aucun déplaisir, ni aucun préjudice à Dieu ni à personne, qui aurait même été commise sans aucun mauvais dessein ? Et qui, présentement, ne mériterait seulement pas un coup d'étrivière[47] ? Un Dieu infiniment bon et infiniment sage aurait voulu pour une telle prétendue faute perdre tout le genre

[47] [Courroie qui porte l'étrier d'une selle.]

humain ? Priver tous les hommes de sa grâce ? Les condamner tous à la mort ? Et leur faire souffrir en punition d'une telle faute toutes les peines et toutes les misères de cette vie ? Et comme si cela ne suffisait pas, les condamner encore à une réprobation et à une malédiction éternelles ? Pour un tel sujet ? Cela n'est nullement croyable. Et c'est même faire injure à la souveraine bonté et à la souveraine sagesse d'un Dieu d'avoir seulement ces pensées-là.

Si un prince, par exemple, se mettait en fantaisie de vouloir perdre tous les peuples d'une province ou même tous les peuples de son royaume pour une légère désobéissance d'un de ses sujets ou d'un de ses favoris, ou si un père de famille qui serait riche et puissant et qui aurait un grand nombre d'enfants, se mettait en tête de les chasser tous de sa maison et les priver tous de la succession de ses biens, et même les rendre tous misérables et malheureux tout le temps de leur vie pour la désobéissance et même pour une légère désobéissance d'un seul de ses enfants, ne dirait-on pas de ce prince, de ce roi et de ce père de famille, que ce seraient des fous et des insensés ? On le dirait, sans doute, et on aurait raison de le dire — car il faudrait, en effet, avoir perdu tout à fait la raison et être tombé dans un excès de brutalité et de fureur pour en venir jusque-là !

Comment est-ce donc qu'un Dieu qui serait infiniment bon et infiniment sage aurait pu tomber dans une si furieuse et si cruelle démence que de vouloir perdre et rendre à tout jamais malheureux tous les hommes qui seraient ses enfants et ses peuples ? Comment, dis-je, aurait-il pu tomber dans une telle démence que de vouloir les perdre tous et les rendre tous éternellement malheureux pour la faute d'un seul homme qui n'aurait fait que manger indiscrètement d'une pomme, par exemple, ou d'une prune qu'il lui aurait été défendu de manger ? Cela, dis-je, n'est nullement croyable, et il est ridicule d'en avoir seulement la pensée. Partant, c'est manifestement une erreur dans nos christicoles de dire, comme ils font, que Dieu punisse les crimes et les péchés des hommes par les peines temporelles de cette vie, qui ne sont certainement, comme j'ai dit, que des suites et des effets naturels de la constitution naturelle des choses humaines, qui sont changeantes, qui sont corruptibles et mortelles.

Mais cette erreur paraît encore beaucoup plus en ce qu'ils disent que Dieu ne les punit pas seulement par des peines temporelles de cette vie, mais qu'il les punit encore bien plus rigoureusement en une autre vie par les supplices éternels d'un enfer, et même par les supplices les plus cruels et les plus effroyables que l'on puisse imaginer d'un enfer qui serait, toujours suivant ce qu'ils disent, plein de feu et de flammes et plein de toutes sortes d'horreurs et de malédictions. Car c'est vouloir pousser la vengeance de Dieu à un tel excès de cruauté, de barbarie et d'inhumanité, qu'il n'y aurait point eu d'hommes parmi les plus cruels tyrans qui ont jamais été qui auraient voulu ou qui même auraient eu le cœur de vouloir la pousser si loin. Mais c'est aussi vouloir pousser à cet égard l'extravagance jusqu'au dernier point où elle peut aller.

Quoi ! Tous les maux, toutes les misères et toutes les afflictions de cette vie ne suffiraient pas à un Dieu infiniment bon et miséricordieux pour venger sur les hommes le prétendu crime d'une légère désobéissance ? Elles ne suffiraient pas pour venger le prétendu crime d'avoir indiscrètement mangé quelques fruits ? Quelques pommes ? Quelques prunes ou quelques cerises dans un jardin ? Elles ne suffiraient pas non plus pour venger le crime d'avoir seulement transgressé quelque loi du jeûne et de l'abstinence commandée par l'Église ? Elles ne suffiraient pas pour venger le crime d'avoir fait par réjouissance quelques excès dans le boire ou dans le manger dans un festin d'amis ? Elles ne suffiraient pas

pour venger dans des jeunes gens, dans des jeunes hommes, dans des jeunes filles ou dans des jeunes femmes, le prétendu crime d'un doux baiser ou d'un doux embrassement ? Ni même pour venger le prétendu crime d'y avoir seulement pensé ou de s'être seulement regardé les uns les autres avec quelque complaisance ? Mais il lui faudrait encore des châtiments éternels pour les punir à tout jamais ? Et il lui faudrait même les châtiments les plus cruels, les plus terribles et les plus effroyables que l'on puisse imaginer des feux et des flammes éternelles, et tout ce que l'on peut imaginer de plus terrible ? Il lui faudrait, dis-je, ces sortes de châtiments pour satisfaire sa vengeance ? Et pour avoir le plaisir de les tourmenter à tout jamais ? Cela passerait tous excès de cruauté et d'inhumanité. Et vouloir soutenir telle chose, c'est vouloir, comme j'ai dit, pousser l'extravagance jusqu'au dernier point.

Ne dites-vous pas, messieurs les christicoles, que Dieu est plein de bonté et de miséricorde, qu'il est même *un père de miséricorde et un Dieu de toutes consolations*[48]. ([*Épître de saint Paul aux*] *Corinthiens* II-I-3 [49]) ? Ne dites-vous pas qu'il aime à pardonner, qu'il est *largiteur*[50] *du pardon et amateur du salut des hommes*[51] ? Et ne dites-vous pas même que *la douceur de ses miséricordes surpasse la malice de nos péchés*[52] ? (*Joël* II-13 [53])... Vous dites tout cela ! Comment donc pouvez-vous dire qu'il punirait si sévèrement, si cruellement et si impitoyablement des fautes si légères et si vaines. Cela se contredit et se détruit entièrement de soi-même. « *S'il frappe de plaies, qu'il tue tout d'un seul coup* , dirait le bon Job, *et qu'il ne se rie pas des peines des coupables ou des innocents*[54]. » (*Job* IX-23[55]).

Représentez-vous un peu l'effroyable malheur où seraient plusieurs de ces malheureux reprouvés qui n'auraient peut-être pour tout crime que celui d'être morts sans baptême ; d'autres qui n'auraient peut-être pour tout crime que celui d'avoir eu la faiblesse de goûter seulement quelques doux plaisirs naturels ; d'autres qui n'auraient peut-être pour tout crime que celui d'avoir eu un peu trop de complaisance pour quelques amis ; d'autres qui n'auraient d'autres crimes que celui d'avoir eu la volonté ou le désir de se venger de quelques méchants ennemis qu'ils avaient ; d'autres encore qui n'auraient pour tout crime que celui d'avoir manqué à quelques messes, de n'avoir pas observé quelques jeunes ou de n'avoir pas fermement crû tout ce que des hommes ignorants ou menteurs disent d'un paradis et d'un enfer dont ils n'ont jamais rien vu ni rien connu... etc.

Les voilà donc ces pauvres malheureux, les voilà donc irrémissiblement condamnés à souffrir pour tout jamais les cruels et effroyables supplices de l'enfer et à brûler éternellement dans des flammes sans espérance d'avoir jamais aucun pardon, aucune délivrance ni aucun soulagement dans leurs tourments ? Que de douleurs ! Que de cris ! Que de gémissements ! Que de hurlements effroyables ces pauvres malheureux ne seront-ils pas contraints de faire éternellement ? Et un Dieu qui serait, comme on le dit, infiniment doux et bénin, infiniment bon et miséricordieux, ne se laisserait-il jamais fléchir ? Ou ne se lasserait-il jamais de

---

48 [« *Pater misericordiarum et Deus totius consolationis.* »]
49 [Référence exacte.]
50 [Pour *largitor*, Gaffiot donne : « celui qui fait des largesses » ; le sens est donc soit *dispensateur* ou *corrupteur.*]
51 [« *Deus veniae largitor et humanae salutis amator.* »]
52 [« *multae misericordiae et praestabilis super malitia.* »]
53 [*Joël* II-13 dit : « Le Seigneur votre Dieu est bon et compatissant, il est patient et riche en miséricorde, et il se peut repentir du mal dont il avait menacé. »]
54 [« *Si flagellat, occidat semel et non de poenis nocentum aut innocentum rideat.* »]
55 [Référence exacte, mais Meslier ajoute au texte « *nocentum aut* », c'est-à-dire « *des coupables* ».]

voir de si effroyables tourments, ni d'entendre les plaintes, les cris et les gémissements pitoyables de ces pauvres malheureux ? Ne se laisserait-il jamais toucher de compassion pour les moins coupables, non plus que pour ceux qui auraient été les plus méchants ?

Si un Dieu était capable de cela et qu'il fît effectivement telle chose (ce qui est néanmoins tout à fait impossible), j'oserais dire qu'un tel Dieu mériterait d'être haï, détesté et maudit à tout jamais, puisqu'il serait plus cruel que tous les plus cruels tyrans qui ont jamais été et qui pourraient jamais être : voyez si cela se peut dire d'un Dieu, c'est-à-dire d'un être qui serait infiniment parfait, infiniment bon et infiniment sage ? Non certainement. Or, autant il est moralement ridicule et absurde de dire qu'un être infiniment parfait, infiniment bon et infiniment sage mériterait d'être haï, détesté et maudit à tout jamais, autant il est ridicule et absurde de dire qu'un Dieu qui serait infiniment parfait, infiniment bon et infiniment sage voudrait punir éternellement et impitoyablement dans les enfers, non seulement des péchés de malice et de méchanceté, mais aussi des péchés de faiblesse et d'infirmités comme sont ceux dont je viens de parler, et tous autres semblables : cela même est contraire à ce qui est expressément marqué dans un de nos prétendus saints prophètes. Or, ce prophète, parlant des plus grands crimes qui s'étaient commis dans la ville de Jérusalem et de la punition rigoureuse qu'il disait que Dieu en avait faite, voici ce qu'il en dit et comme il faisait lui-même parler son Dieu dans cette occasion aux peuples mêmes de cette ville :

« *Consolez-vous, consolez-vous, mon peuple, dit votre Dieu, consolez-vous, dites à Jérusalem que le temps de sa malice est accompli, que son iniquité lui est pardonnée, et qu'elle a reçu de la main de Dieu le double des châtiments qu'elle méritait pour tous ses péchés*[56]. » (*Isaïe* XL-1 [57]). Si les châtiments temporels dont ce prophète dit que Dieu punit pour lors les plus grands et les plus énormes péchés que les peuples de cette ville auraient pu avoir commis, furent, suivant son dire et suivant même le dire de son Dieu, censé être doubles de ce qu'ils auraient mérité par leurs péchés, ou si, pour mieux dire et plus clairement parler, ils furent doublement punis de leurs péchés par les châtiments temporels que Dieu en aurait faits pour lors, et que pour cette raison leurs péchés leur furent entièrement pardonnés, ce n'était certainement pas pour vouloir encore impitoyablement les punir éternellement par les supplices effroyables d'un enfer tel que nos christicoles nous le dépeignent.

Leurs prétendus saints et divins *Livres* témoignent que Dieu se repentit d'avoir si sévèrement puni les hommes de leurs méchancetés lorsqu'il les fit tous périr par les eaux du déluge, qui aurait inondé toute la terre au temps de Noé. Ils disent que Dieu promit pour lors qu'il ne maudirait plus la terre à cause des péchés des hommes et qu'il ne leur enverrait plus de déluge parce qu'ils étaient naturellement enclins au mal. Il leur dit même qu'il mettrait son arc dans les nues pour marque assurée de son alliance avec les hommes et avec toute créature vivante, qu'il ne leur enverrait plus de déluge. Et il aurait créé ou formé un

---

[56] [« *Consolamini, consolamini, popule meus, dicit Dominus vester, loquimini ad cor Jerusalem, et advocate eam, quoniam completa est malitia ejus, dimissa est iniquitas illius, suscepit de manu Domini duplicia pro omnibus peccatis suis.* »]

[57] [Dans la traduction de Lemaître de Sacy, *Isaïe* XL-1 dit le contraire de ce qu'indique Meslier : « ...elle a reçu de la main du Seigneur une double *grâce* pour l'expiation de tous ses péchés. » La « *Bible* Bayard » dit : « ...sa peine purgée par la main de Yhwh elle a payé deux fois pour chacune de ses erreurs. » La Bible Segond reste floue, disant : « ...elle a reçu de la main de l'Éternel au double de tous ses péchés. »]

effroyable enfer pour les tourmenter et les faire cruellement et éternellement brûler dans des flammes ? Cela se peut-il dire ? Cela se peut-il seulement penser d'un être qui serait infiniment bon et infiniment sage ? Certainement non, cela ne se peut, et cela ne se doit nullement dire ni penser.

Notre prétendu Christ disait d'un de ses disciples qui devait le trahir, qu'il lui aurait été plus avantageux et qu'il aurait mieux valut pour lui qu'il n'eût jamais été né. Mais si ce que je viens d'exposer de la doctrine de nos christicoles était véritable, on pourrait bien certainement dire qu'il aurait beaucoup mieux valu que Dieu n'eût jamais créé d'hommes que de les avoir créés et de les avoir laissés, comme il aurait fait, dans une condition si faible et si fragile. Nos christicoles ne sauraient nier cette conséquence ; car puisqu'ils disent eux-mêmes, et que c'est une maxime de leur morale, qu'il vaudrait mieux laisser périr toutes les créatures que de commettre un seul péché véniel, que de dire, par exemple, un seul mensonge officieux ou une seule parole oiseuse et frivole — qui sont seulement des péchés véniels, suivant leur doctrine — il est évident qu'il vaudrait donc aussi beaucoup mieux qu'il n'y eût jamais eu d'hommes, et qu'il n'y eût jamais eu de monde que d'y en avoir eu, et d'y avoir eu tant de si méchants vices et tant de si détestables crimes. Il vaudrait beaucoup mieux qu'il n'y eût jamais eu d'hommes que d'y en avoir pendant toute une éternité tant de si misérables et si malheureux reprouvés. En un mot, il vaudrait beaucoup mieux que Dieu se soit toujours reposé et qu'il n'eût jamais rien créé, que d'avoir permis ou laissé faire le moindre mal, c'est-à-dire le moindre péché ou la moindre désobéissance à ses commandements. Jugez si un être infiniment parfait, infiniment bon et infiniment sage aurait jamais voulu ou voudrait jamais faire, ou aurait jamais voulu permettre ce qu'il aurait mieux valu qu'il n'eût jamais fait, et qu'il n'eût jamais permis de faire ? Il est ridicule et absurde de dire qu'il aurait jamais voulu faire ce qu'il aurait mieux valu qu'il ne fît point ; il est ridicule et absurde de dire qu'il aurait jamais voulu permettre ce qu'il aurait mieux valu qu'il ne permît jamais, puisqu'en cela même il agirait contre la nature de son infinie bonté et de son infinie sagesse. Tous ces raisonnements-là font évidemment voir que nos christicoles sont encore dans l'erreur en ce qu'ils disent que Dieu punit les crimes et les péchés des hommes par des châtiments éternels.

Mais voyons encore une autre erreur de leur doctrine, toute contraire et opposée à celle que je viens de réfuter, car après nous avoir représenté leur Dieu comme un monstre terrible de colère, de fureur et d'indignation contre les hommes pécheurs, pour les punir impitoyablement de leurs vices et de leurs péchés par les châtiments effroyables d'un enfer et pour punir sévèrement pendant plusieurs années les moindres péchés véniels par les flammes brûlantes d'un purgatoire, ils nous le représentent comme un admirable prodige de bonté, de douceur, de clémence et de miséricorde, pour pardonner facilement tous les plus grands et les plus détestables crimes ; témoin ce qui est marqué dans presque tous les prétendus saints et sacrés *Livres*, où la miséricorde de Dieu est exaltée par-dessus toutes ses œuvres, et particulièrement dans les livres des prophètes, où il est dit que Dieu est doux, bénin, miséricordieux, patient, que ses miséricordes sont grandes et que sa bonté surpasse la malice des pécheurs. (*Joël* II-13 [58]), et ailleurs où il est dit que quand les crimes des hommes pécheurs seraient rouges comme l'écarlate, il les rendra aussi blancs que la neige, et que quand leurs péchés seraient rouges comme vermillon, il les blanchira comme la laine, voulant dire par cette manière de parler que quand leurs péchés seraient

58 [Référence exacte. Déjà cité.]

très griefs et très énormes, qu'il ne laisserait pas que de leur faire grâce et miséricorde, et qu'il les laverait et les purifierait de toutes les souillures de leurs vices et de leurs péchés. (*Isaïe* I-18 [59]).

Ce pourquoi aussi la religion chrétienne enseigne et oblige de croire, sous peine de damnation et de malédiction éternelle, que Dieu ayant bien voulu par un excès de sa bonté et de sa miséricorde avoir pitié et compassion de la perte de tous les hommes causée par le péché d'Adam, et que voulant les racheter de tout leurs péchés, il aurait eu tant de bonté pour eux[60] que de vouloir bien se faire homme lui-même et mourir honteusement sur une croix, pour satisfaire par sa mort à sa divine justice qui avait été offensée par les péchés des hommes, et par ce moyen les racheter de la damnation éternelle et leur procurer en même temps une vie éternellement bienheureuse dans le ciel. Si cela est comme la religion chrétienne le dit et l'assure, voilà certainement un témoignage assuré de la plus grande bonté et de la plus grande miséricorde que Dieu aurait pu faire à des pécheurs qui l'auraient si grièvement offensé par leurs péchés ; mais il est facile de faire voir la fausseté et les absurdités de cette doctrine. Car :

1°- Comment accorder dans un même Dieu un si grand excès de bonté et un si grand excès d'amour pour les hommes, avec si peu de soin qu'il aurait eu de les conserver et de les maintenir dans leur innocence lorsqu'ils y étaient, et avec une si grande faiblesse et une si grande fragilité que celle dans laquelle il les aurait volontairement laissés, pour tomber si facilement et si tôt après qu'ils ont fait dans le péché ? Car il n'aurait certainement tenu qu'à lui, c'est-à-dire à Dieu, de leur donner d'abord assez de force, assez de courage, assez de lumières, assez de sagesse et assez de vertus pour résister aux tentations du péché et pour demeurer toujours fermes dans leur innocence sans jamais tomber dans le péché. Et pour cela il n'aurait tenu qu'à Dieu de le vouloir ainsi. Et en ce cas-là, jamais les hommes ne seraient tombés dans le péché, et par conséquent, suivant la doctrine de nos christicoles, il n'y aurait eu jamais aucun mal, ni, par conséquent, jamais aucune créature malheureuse — ce qui aurait été le plus grand bonheur du monde. Mais Dieu, suivant la même doctrine de nos christicoles, ne l'ayant pas voulu ainsi, comment peuvent-ils accorder cela avec une si grande bonté et avec un si grand amour que celui qu'ils disent qu'il a pour les hommes ? Cela ne se peut nullement accorder.

Comment encore accorder dans un même Dieu une si grande bonté et un si grand excès d'amour pour les hommes avec une si grande rigueur et une si grande sévérité avec laquelle il punirait les moindres fautes ? Comment accorder dans un même Dieu une si grande bonté et une si grande miséricorde envers les pécheurs avec une si grande colère, avec une si grande fureur et avec une si grande indignation qu'il aurait contre ces pécheurs ? Et même avec une si cruelle vengeance que celle qu'il exercerait contre eux ? Des extrémités si contraires et si opposées ne peuvent se trouver ensemble dans un même sujet, puisqu'elles se détruisent nécessairement l'une l'autre. Il est donc ridicule et absurde de vouloir les attribuer à un même Dieu.

2°- Est-il croyable qu'un Dieu infiniment bon et qui aurait tant de douceur et de bonté pour les hommes, aurait voulu réprouver, perdre et condamner tout le

---

59 [Référence exacte. *Isaïe* I-20 ajoute aussitôt : « ...si vous m'irritez contre vous, l'épée vous devorera. »]

60 « *Deus creator omnium, homo in fine temporum* ». ([*Bréviaire*,] *Hymne de l'Ascension*. [: « *Dieu, créateur de toutes choses, à la fin des temps devenu homme.* »] « *Quae te vicit clementia ut ferres nostra crimina. Crudelem mortem patiens ut nos a morte tolleres.* » (*ibid.*). [: « *Quelle clémence t'a poussé à te charger de nos crimes, en subissant une mort cruelle pour nous arracher à la mort ?* »]

genre humain non seulement à toutes les peines et à toutes les misères de cette vie, mais aussi à brûler éternellement dans les flammes effroyables d'un enfer pour une si légère faute que celle qu'Adam aurait commise en mangeant dans un jardin quelques fruits qui lui auraient été défendus ? Et pour une faute qui ne méritait pas, comme j'ai dit, un seul coup d'étrivière ! Il est indigne d'avoir seulement une telle pensée d'un Dieu qui serait souverainement bon et souverainement sage.

3°- Si une telle faute devait tellement irriter et offenser la divine majesté que de vouloir pour un si petit sujet réprouver, perdre et rendre tout les hommes malheureux, est-il croyable qu'un Dieu infiniment bon, tout-puissant et infiniment sage n'aurait pas voulu empêcher ou détourner cette faute, plutôt que de vouloir la laisser commettre pour avoir des suites et des conséquences si fâcheuses et si funestes pour tout un monde entier ? Il aurait pu facilement par sa sagesse, par sa providence et par sa toute-puissance, empêcher cette prétendue faute s'il avait voulu, et même sans qu'il lui en coûta aucune peine ni aucun travail. Et ne l'ayant point empêchée, c'est donc qu'il n'aurait point voulu l'empêcher ou qu'il n'y aurait point pensé : ni l'un ni l'autre ne se peut dire d'un Dieu qui serait tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage, car il serait entièrement contre la nature d'une souveraine bonté et d'une souveraine sagesse de ne pas vouloir empêcher ou détourner la source et la cause de tant de si grands et si détestables maux.

4°- Est-il croyable qu'un Dieu infiniment bon et infiniment sage aurait voulu s'offenser si grièvement pour une si légère faute ? Et même pour une faute qu'il aurait bien voulu permettre et qu'il n'aurait pas voulu empêcher ? Est-il croyable qu'après l'avoir voulu permettre et qu'après ne l'avoir pas voulu empêcher, il aurait voulu l'expier et la punir sur lui-même ou sur la propre personne de son prétendu divin Fils éternel et consubstantiel avec lui, comme disent nos christicoles ? Est-il croyable que ce prétendu divin Fils éternel et consubstantiel à Dieu son père aurait voulu se faire homme lui-même et souffrir une mort si cruelle et si honteuse que celle de la croix[61] pour réparer une injure ou une offense qui n'était qu'imaginaire et métaphorique ?

Je dis *imaginaire et métaphorique* parce que tous les crimes et les péchés des hommes ne sont par rapport à Dieu, comme j'ai dit ci-devant, que des injures et des offenses imaginaires et métaphoriques. Est-il croyable qu'un Dieu père éternel aurait voulu livrer son propre fils entre les mains des hommes qui l'auraient si grièvement offensés, pour le faire honteusement et cruellement mourir comme un malfaiteur avec des voleurs ? Afin de réparer et d'effacer par sa mort l'injure et l'offense qui lui aurait été faite par un homme qui aurait seulement mangé une pomme ou une prune contre son commandement ? Est-il croyable qu'un Dieu aurait regardé cette mort cruelle et honteuse de son cher et divin Fils comme une digne satisfaction et comme une digne réparation de l'injure qui lui aurait été faite par un tel prétendu péché ? Et cela après avoir dit ou fait dire lui-même dans sa loi que *maudit de Dieu est celui qui est pendu en croix* ? *Maledictus a Deo est qui pendet in ligno.* (*Deutéronome* XXI-23 [62]). Rien de plus vain, rien de plus sot, rien de plus extravagant et de plus ridicule que tout cela.

---

[61] « *Deus qui pro nobis filium tuum crucis patibulum subire voluisti, ut inimici a nobis expelleres potestatem.* » (*Oraison du temps de Pâques*). [: « *Ô Dieu, qui a voulu que ton Fils subît pour nous le supplice de la croix pour écarter de nous la puissance de l'ennemi.* »]

[62] [Déjà cité.]

Fallait-il qu'un Dieu tout-puissant se fît fouetter et se fît prendre lui-même pour faire grâce et miséricorde à des hommes pécheurs ? Et fallait-il, pour les retirer de la puissance d'un ennemi imaginaire, qu'il lui en coûtât la vie ? Quelle folie d'avoir cette pensée ! C'est néanmoins sur ce prétendu beau et adorable mystère d'un Dieu homme, d'un Dieu fouetté, d'un Dieu pendu et d'un Dieu mort ignominieusement en croix, que toute la religion chrétienne est fondée. C'est comme si l'on disait qu'un Dieu infiniment sage et infiniment bon se serait grièvement offensé contre les hommes et qu'il se serait très rigoureusement irrité contre eux pour un rien et pour une bagatelle, et qu'il se serait miséricordieusement apaisé et réconcilié avec eux par le plus grand de tous les crimes, par un horrible déicide qu'ils auraient commis en crucifiant et en faisant cruellement et honteusement mourir son cher et divin Fils ? *Étonnez-vous, Ciel et la Terre*[63], d'une si étrange doctrine ! (*Jérémie* II-12 [64]).

Quoi ! Cette seule offense que les hommes auraient commise en cela, c'est-à-dire en crucifiant un Dieu, aurait dû les perdre irrémissiblement à tout jamais : et elle les aurait heureusement sauvés et rachetés tous ! Quelle folie ! Quelle folie, encore un coup, quelle folie de dire ou de penser seulement telle chose ! Il faut être prodigieusement frappé d'aveuglement et d'entêtement pour ne pas vouloir reconnaître et condamner des erreurs si grossières, si visibles, si ridicules et si absurdes que sont celles-là. On peut certainement dire qu'il n'y en a jamais eu de pareilles dans tout le paganisme[65] ; et c'est néanmoins ce que la sainte religion chrétienne enseigne, c'est ce qu'elle oblige absolument de croire. Et ainsi elle contient manifestement des erreurs dans sa doctrine.

Je ne m'arrêterai pas ici à réfuter en particulier les erreurs qu'elle enseigne touchant ses prétendus saints sacrements, ni touchant ses indulgences, ni touchant ses reliques des saints et ses pèlerinages, ni même touchant ses vaines bénédictions et ses vaines, superstitieuses et ridicules célébrations de messes et autres choses semblables ; car tout cela se trouvera suffisamment réfuté par tout ce que je viens de dire, et par tout ce que je dirai dans la suite. Je passe donc aux erreurs de morale qu'elle contient.

---

63 [« *Obstupescite caeli super hoc.* »]

64 [*Jérémie* II-12 dit : « Pleurez, portes du ciel. »]

65 « *Tanta jam stultitia oppressit miserum mundum, ut nunc sic absurdae res credantur a Christianis quales nunquam antea ad credendum poterat quisquam suadere paganis.* » Saint Agobard, évêque de Lyon (*Apologie des Grands Hommes*, p. 87, t. 1). [: « *Si grande est la sottise qui pèse sur le monde, que les chrétiens ajoutent foi à des absurdités dont personne n'avait pu persuader autrefois les païens.* » La citation provient du livre de Gabriel Naudé déjà cité.]

XL

Trois principales erreurs de la morale chrétienne


'EN REMARQUE PARTICULIÈREMENT TROIS. *LA PREMIÈRE* EST qu'elle fait consister la perfection de la vertu et le plus grand bien ou avantage de l'homme dans l'amour et dans la recherche des douleurs et des souffrances, suivant ces belles maximes du Christ, son chef, qui disait à ses disciples que bienheureux sont les pauvres, que bienheureux sont ceux qui pleurent, que bienheureux sont ceux qui ont faim et qui ont soif, que bienheureux sont ceux qui souffrent persécution pour la justice. (*Matthieu* III-8 [1]). Et suivant ces autres maximes du même Christ qui disait qu'il faut porter sa croix, qu'il faut renoncer à soi-même et à tout ce que l'on possède, et que si l'on veut être parfait il faut vendre tout ce que l'on a et le donner aux pauvres. (*Matthieu* XIX-21 [2] ; *Luc* XVIII-22 [3]) ; et, au contraire, qui prononce malheur et malédiction contre les riches et contre ceux qui ont leurs plaisirs et leurs contentements dans ce monde-ci. (*Luc* VI-29 [4]).

La seconde erreur de sa morale consiste en ce qu'elle condamne comme des vices et comme des crimes dignes de punition éternelle non seulement les œuvres, mais aussi les pensées, les désirs et les affections de la chair qui sont les plus naturelles et qui sont les plus convenables et les plus nécessaires à la conservation et à la multiplication du genre humain, car elle les condamne absolument et les regarde comme des vices et comme des crimes dignes de châtiments éternels dans tous ceux et celles qui ne sont point légitimement conjoints ensemble par les liens du mariage selon ses lois et ses ordonnances. Ce qu'elle entend non seulement de l'union charnelle et effective du mâle et de la femelle, mais aussi de toutes actions et attouchements lascifs, et même de tous désirs, de toutes affections, de toutes pensées et de tous regards qui tendraient volontairement à cette fin, toutes lesquelles pensées, désirs ou affections elle regarde, dis-je, comme des crimes dignes de punition éternelle, suivant cette maxime de son Dieu Christ qui a dit que quiconque regarde une femme avec le dessein ou le désir de jouir d'elle a *déjà commis l'adultère dans son cœur*[5] et est déjà coupable de ce crime. (*Matthieu* V-28 [6]). De sorte que suivant cette maxime, la religion chrétienne, qui se croit la plus pure et la plus sainte, regarde comme des péchés mortels dignes des châtiments éternels de l'enfer non seulement, comme je viens de dire, toutes les actions et tous les attouchements lascifs, mais aussi tous les désirs, toutes les pensées, tous les regards et tous les discours qui tendraient volontairement à cette fin, dans ceux, comme j'ai dit, et dans celles qui ne seraient pas légitimement conjoints ensemble selon ses lois et ses ordonnances.

---

1 [Référence inexacte. Il s'agit de *Matthieu* V-3 à 10.]
2 [« Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez et le donnez aux pauvres. »]
3 [« Vendez tout ce que vous avez et le distribuez aux pauvres. »]
4 [« Malheur à vous, riches, parce que vous avez votre consolation dans ce monde. »]
5 [« *Jam moechatus est eam in corde suo.* »]
6 [Référence exacte.]

La troisième erreur de sa morale consiste en ce qu'elle approuve et qu'elle recommande la pratique et l'observance de certaines maximes et quasi de certains préceptes qui tendent manifestement au renversement de la justice et de l'équité naturelle, et qui tendent manifestement aussi à favoriser les méchants et à faire opprimer les bons et les faibles. Car elle approuve et recommande la pratique et l'observance de ces préceptes et de ces maximes-ci du Christ qui disait et qui commandait à ses disciples d'aimer leurs ennemis et de faire du bien à ceux qui leur feraient du mal, qui leur recommandait de ne point résister aux méchants mais de souffrir paisiblement leurs injures et leurs mauvais traitements, non seulement sans se venger mais aussi sans s'en fâcher, sans en murmurer et sans s'en plaindre. (*Matthieu* V-38 [7]). Ce pourquoi il leur disait encore que si quelqu'un les frappait sur la joue, qu'ils devaient présenter encore l'autre, et que si quelqu'un leur ôtait leur manteau, qu'ils devaient encore laisser prendre leur robe... etc. (*Luc* VI-29 [8]). Et ainsi, conformément à ces belles maximes, un de nos fameux déichristicoles aurait eu raison de dire que *la devise de l'homme charnel était de vaincre pour ne pas souffrir, mais que la devise de l'homme chrétien était de souffrir pour vaincre, d'être foulé aux pieds pour ne pas tomber, et de mourir pour vivre* (Quesnel, *Sur saint Jean,* [tome II,] chap. 20, 16 [9]), quoique l'on n'en voie guère parmi eux qui suivent ces belles maximes apparemment qu'ils n'y ajoutent guère de foi eux-mêmes et qu'ils savent bien qu'ils ne s'en trouveraient pas bien, comme c'est le cas, en effet.

C'est une erreur de dire que la perfection de la vertu consisterait dans l'amour et dans la recherche des douleurs et des souffrances, car c'est comme si l'on disait que la plus grande perfection de la vertu consisterait à aimer être misérable et malheureux, c'est comme si l'on disait que la plus grande perfection de la vertu consisterait à aimer et à rechercher ce qui serait le plus contraire à la Nature et ce qui tendrait même à sa destruction. Car on ne peut nier que les douleurs et les souffrances, que la faim et la soif, que les injures et les persécutions ne soient contraires à la Nature, et que toutes ces choses-là ne tendent même à sa destruction. Or c'est manifestement une erreur, et c'est même une folie de dire que la perfection de la vertu consisterait à aimer et à rechercher ce qui serait contraire à la Nature et ce qui tendrait même à sa destruction. Et c'est manifestement aussi une erreur et une folie de dire que le plus grand bien et le plus grand bonheur de l'homme consisterait à pleurer et à gémir, à être pauvre et malheureux, à avoir faim et à avoir soif... etc. Et par conséquent, c'est une erreur de dire que la perfection de la vertu et que le plus grand bien de l'homme consisterait dans l'amour et dans la recherche des souffrances.

Il est vrai que ce n'est pas précisément et formellement dans les douleurs et dans les souffrances que nos christicoles prétendent faire consister la perfection de la vertu et le plus grand bien de l'homme, puisque c'est toujours un mal que de souffrir des douleurs et que ceux qui souffrent le plus de mal ne sont pas toujours pour cela les plus sages et les plus vertueux. Mais ils prétendent seulement dire que la perfection de la vertu consiste à souffrir constamment pour une bonne fin, et que le plus grand bien de l'homme consiste dans la possession et dans la jouissance des grands biens et des grandes récompenses dont ils

---

7 [Il s'agit de *Matthieu* V-39.]

8 [Référence exacte.]

9 [Pasquier Quesnel (1634-1719), oratorien auteur de nombreux ouvrages apologétiques et prosélytes, dont un *Nouveau Testament en français avec des réflexions morales sur chaque verset pour en rendre la lecture plus utile et la méditation plus aisée*, publié en 1693, duquel Meslier tire cette citation.]

prétendent que jouiront dans le ciel tous ceux et celles qui auront été dans les douleurs et dans les souffrances et qui les auront patiemment et vertueusement souffertes. Ce pourquoi Jésus-Christ disait que bienheureux sont ceux qui pleurent, parce, disait-il, ils seront consolés, et que bienheureux sont ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce, disait-il, le royaume du ciel est pour eux... etc. Mais cela n'empêche pas que cette maxime de morale de nos christicoles, qui recommande l'amour et la recherche des douleurs et des souffrances, ne soit absolument fausse, puisque c'est toujours une erreur et même une folie d'aimer et de rechercher des douleurs et des souffrances sous prétexte d'acquérir par ce moyen-là des biens et des récompenses qui ne sont qu'imaginaires. Car ce prétendu royaume du ciel, dont il semble que nos superstitieux déicoles font tant de cas, n'est, comme j'ai dit ci-devant, qu'un royaume imaginaire. Et c'est abuser de la simplicité, de l'ignorance et de la crédulité des peuples que de vouloir leur faire aimer et rechercher des douleurs et des souffrances réelles sous prétexte d'acquérir par ce moyen de belles récompenses qui ne sont qu'imaginaires. D'ailleurs, cette maxime d'aimer et de rechercher les croix, c'est-à-dire les douleurs et les souffrances, de renoncer à soi-même et à tout ce que l'on pourrait posséder, n'est fondée que sur la parole d'un misérable fanatique, comme je l'ai ci-devant démontré. Et ainsi, c'est erreur et folie à des hommes de vouloir y ajouter foi et de vouloir suivre une telle maxime qui est si contraire au bien de la Nature et à la droite raison.

Pareillement, c'est une erreur de la morale chrétienne de condamner comme elle fait tous les plaisirs naturels du corps ; et non seulement, comme j'ai dit, les actions et les œuvres naturelles de la chair, mais aussi tous les désirs et toutes les pensées volontaires d'en jouir, si ce n'est, comme ils disent, dans un légitime mariage fait suivant ses lois et ses ordonnances. C'est, dis-je, une erreur dans cette morale de regarder toutes ces choses comme des actions et comme des pensées criminelles et dignes de punition éternelle. Car comme il n'y a rien de plus naturel et de plus légitime que cette inclination qui porte naturellement tous les hommes à ce penchant, c'est en quelque façon condamner la Nature même et son auteur (si elle en avait un autre qu'elle-même), que de condamner comme vicieuse et comme criminelle dans les hommes et dans les femmes une inclination qui leur est si naturelle et qui leur vient même du fond le plus intime de leur nature. Quoi, Dieu ! un Dieu infiniment bon voudrait par exemple faire brûler éternellement dans les flammes effroyables de l'enfer des jeunes gens pour avoir seulement pris ensemble quelques moments de plaisir ? Pour avoir suivi ce doux penchant de la Nature et pour s'être laissé aller à un penchant que Dieu lui-même aurait si fortement imprimé dans leur nature ? Ou même pour avoir seulement consenti ou pris complaisance dans des pensées, dans des désirs ou dans des mouvements charnels que Dieu lui-même aurait formés et excités en eux. Cela est entièrement ridicule et absurde, et il est indigne d'avoir seulement de telles pensées d'un Dieu et d'un être qui serait infiniment bon et infiniment parfait. La pensée seule d'une telle cruauté fait horreur, *mon âme frémit d'horreur à ce souvenir*[10].

Et ainsi, c'est manifestement une erreur dans la morale chrétienne de condamner, comme elle fait, dans les hommes des pensées, des désirs et des inclinations qui leur sont si naturels, qui sont si légitimes et si nécessaires à la conservation et à la multiplication du genre humain. Et c'est une erreur de les regarder comme des inclinations vicieuses et comme des vices dignes de punition

---

10 [« *Meminisse horret animus.* » Virgile, *Enéide*, livre II, vers 12.]

et de réprobation éternelle. Je ne dis cependant point ceci pour approuver ni pour favoriser en aucune manière le libertinage de ceux ou de celles qui s'abandonneraient indiscrètement ou excessivement à cette inclination animale, et j'en condamne les excès et les dérèglements aussi bien que toutes autres sortes d'excès et de dérèglements, et ne prétends pas excuser ceux ou celles qui s'exposent indiscrètement à perdre leur honneur ou à encourir par là quelques autres fâcheuses disgrâces pour avoir un tel plaisir, ni même excuser ceux et celles qui par une conduite suspecte donneraient lieu ou sujet de mal parler ou de mal penser d'eux. D'autant qu'à cet égard, aussi bien qu'en beaucoup d'autres choses, il faut se conformer aux lois, aux coutumes et aux usages des pays où on se trouve. Parmi nous le mariage entre les proches parents et parentes est absolument défendu ; ce serait un double crime de s'unir charnellement avec une proche parente, au moins si on le faisait sans permission et sans dispense légitime. Ailleurs cela est communément permis, et ce serait même un devoir de piété et de justice qui perfectionnerait le mariage par ce double lien d'amour qui procèderait de la parenté et de l'union conjugale, suivant ce que dit un poète, de quelques nations où cela se fait communément : « *Il est, dit-on, des peuples chez lesquels la mère s'unit à son fils, la fille à son père, et la tendresse familiale s'accroît d'un amour qui la redouble*[11]. » (*Ovide*, livre III, 31 [12]).

Le meilleur donc en cela, pour tout particulier, est de suivre sagement les lois et les coutumes de son pays sans faire mal parler ni mal penser de soi, suivant cette autre maxime de nos christicoles mêmes qui disent que *si vous êtes à Rome, vous fassiez comme à Rome, et que si vous êtes ailleurs, vous fassiez comme ailleurs*[13]. Mais de dire que ces sortes d'actions, de désirs ou de pensées et de complaisances soient des crimes dignes de châtiments éternels et de supplices éternels, comme la religion et la morale chrétienne l'enseignent, c'est une erreur qui n'est nullement croyable, et il est indigne de penser qu'une souveraine bonté voudrait si rigoureusement punir les hommes pour de si vains et si légers sujets. Sages néanmoins sont ceux qui peuvent se contenir et qui ne suivent pas aveuglément ni indiscrètement ce doux et violent penchant de la Nature. Et sage était celui qui, par rapport à ce sujet, disait qu'il *n'achetait pas si cher un repentir*[14]. Mais sots aussi, à mon avis, sont ceux qui par bigoterie et par superstition n'oseraient goûter au moins quelquefois ce qu'il en est. Il y aurait encore plusieurs choses à dire sur ce sujet, mais ce que j'en viens de dire suffit pour faire manifestement voir l'erreur de la morale chrétienne à cet égard.

Voici encore une autre erreur de cette morale chrétienne : elle enseigne qu'il faut aimer ses ennemis, qu'il ne faut point se venger des injures et qu'il ne faut pas même résister aux méchants, mais qu'il faut, au contraire, bénir ceux qui nous maudissent, faire du bien à ceux qui nous font du mal, nous laisser dépouiller lorsque l'on veut nous prendre ce que nous avons et souffrir toujours paisiblement les injures et les mauvais traitements que l'on nous fait... etc. C'est, dis-je, une erreur, ou plutôt ce sont des erreurs que d'enseigner telles choses et de vouloir faire suivre et pratiquer de telles maximes de morale qui sont si contraires au droit naturel, si contraires à la droite raison et si contraires au bon

---

11 [« *Gentes esse feruntur*
In quibus et nato genitrix, et nata parenti
Jungitur, et pietas geminato crescit amore. »]

12 [Ovide, *Métamorphoses*, Belles Lettres, collection Budé, tome II, livre X, vers 331-333, p. 133.]

13 [« *Si fueris Romae, Romano vivito more. Si fueris alibi vivito sicut ibi.* » Attribué à Saint Ambroise.]

14 [« *Non emo tanti poenitere* ».] Démosthène. voir Laïs, *Dict*[*ionnaire*] *hist*[*orique*]. [Cf. *Dictionnaire* de Moréri, article « Laïs ». Le « sage » dont parle Meslier est Démosthène.]

et légitime gouvernement des hommes. Or, ces maximes sont entièrement contraires à tout ce que je viens de dire, car il est évidemment du droit naturel, de la droite raison, de la justice et de l'équité naturelle de conserver sa vie et ses biens contre ceux qui voudraient nous les ôter injustement. Et comme il est naturel de haïr le mal, il est naturel aussi de haïr ceux qui nous font injustement du mal. Or, les susdites maximes de la morale chrétienne vont directement contre tous ces droits naturels, et par conséquent, elles sont fausses ; et c'est erreur de vouloir les enseigner et les faire pratiquer puisqu'elles sont contraires à tous droits naturels et qu'elles tendent manifestement au renversement de la justice, à l'oppression des pauvres et des faibles, et qu'elles sont contraires au bon gouvernement des hommes. Il me souvient d'avoir lu quelque part que ce fut pour une telle raison que Julien l'empereur, surnommé l'Apostat, quitta la religion chrétienne, ne pouvant se persuader qu'une religion qui par ses préceptes et maximes de morale tendait au renversement de la justice et de l'équité naturelle, pût être véritable ou être véritablement d'institution divine. Or, ces maximes de la religion chrétienne tendent non seulement au renversement de la justice, mais elles tendent encore manifestement à favoriser les méchants et à faire opprimer les bons et les faibles par les méchants.

Car d'un côté, n'est-ce pas manifestement favoriser les méchants que dire qu'il ne faut pas se venger des injures ni des mauvais traitements qu'ils nous font injustement ? N'est-ce pas les favoriser que de dire qu'il ne faut pas leur résister et qu'il faut les laisser faire et se laisser même dépouiller lorsqu'ils voudraient nous ravir ce que nous avons ? N'est-ce pas les favoriser que de dire qu'il faut les aimer et leur faire du bien pour tout le mal qu'ils nous feraient ? Certainement, c'est trop les favoriser, c'est les autoriser dans leur malice et dans leurs méchancetés et c'est leur donner lieu d'attaquer hardiment les bons et les faibles, c'est leur donner lieu de faire impunément et sans crainte tout ce qu'ils voudraient.

D'un autre côté aussi, n'est-ce pas manifestement exposer les gens de bien, les bons et les faibles aux injures, aux insultes et aux mauvais traitements des méchants, qui ne demanderaient pas mieux que de se prévaloir de ces belles maximes-là pour offenser et pour attaquer plus librement et plus hardiment les justes, les gens de bien et les faibles, sous prétexte qu'ils n'oseraient ou qu'ils ne voudraient pas entreprendre de se venger, ni même de se défendre contre eux comme ils le devraient faire ? Certainement, c'est les exposer aux injures et aux insultes des méchants et c'est en quelque façon vouloir que les bons s'abandonnent eux-mêmes en proie aux méchants et à leurs ennemis. Car comme les bons et les gens de bien ne sauraient suivre ni pratiquer ces maximes-là sans laisser librement faire les méchants tout ce qu'ils veulent ou tout ce qu'ils voudraient, dire aux gens de bien qu'il faut suivre ces maximes-là, c'est comme si on leur disait qu'ils doivent laisser faire les méchants et qu'ils doivent s'abandonner eux-mêmes, leurs personnes et leurs biens en proie aux méchants ; ce qui tend manifestement, comme j'ai dit, à un renversement d'ordre et de justice. et par conséquent, ces maximes-là sont manifestement fausses et préjudiciables au véritable bien public.

Il est bien vrai qu'il y a quelquefois certains cas ou certaines rencontres dans lesquelles il vaudrait mieux souffrir paisiblement quelques torts, quelques dommages, quelques injures et quelques injustices, que de vouloir s'en venger, et dans lesquelles il vaudrait mieux céder quelque chose aux méchants que de ne vouloir jamais rien leur céder. On sait qu'il est de la prudence, dans ces sortes d'occasions-là, de choisir un moindre mal pour en éviter un plus grand : il faut

acheter la paix quand on ne peut l'avoir autrement. Mais dire généralement, suivant les maximes de la morale chrétienne, qu'il faille tout souffrir des méchants, qu'il faille se laisser dépouiller, se laisser maltraiter, se laisser fouler aux pieds, se laisser déchirer et, si l'occasion se présentait, se laisser brûler tout vifs, et qu'il faille encore avec cela aimer les méchants et leur faire du bien, et tout cela sous prétexte d'une plus grande perfection de vertu et sur l'espérance vaine et trompeuse d'une plus grande récompense éternelle qui ne viendra jamais ! Ce sont des erreurs ridicules et absurdes, des erreurs contraires au bon sens, contraires à la Nature, contraires à la droite raison, nuisibles aux gens de bien et préjudiciables à l'État et au bon gouvernement des hommes, qui demande que les gens de bien soient maintenus en paix et que les méchants soient sévèrement réprimés et punis de leurs méchancetés. Ce pourquoi aussi il était ordonné par la loi ancienne de Moïse — que nos christicoles reconnaissent pour une loi divine — il était ordonné, dis-je, par cette loi au plus proche parent de celui qui aurait été méchamment tué par quelque méchant ennemi de venger sévèrement la mort de son parent sur celui qui l'aurait méchamment tué. Voici ce que porte cette loi. Si quelqu'un étant méchamment frappé meurt du coup qu'il aura reçu, sa mort sera vengée par la mort de celui qui l'aura frappé ; le plus proche parent de celui qui aura été tué tuera le meurtrier à la première rencontre qu'il le trouvera, et si c'est par haine et par embûches qu'il l'a tué, le plus proche parent du mort vengera sa mort sur le meurtrier et *il l'égorgera à la première rencontre qu'il le trouvera*[15]. (*Nombres* XXXV-19, 21). Et ces autres paroles de la même loi : « *le plus proche parent du mort vengera sa mort sur le meurtrier*[16] ». Laquelle loi étant manifestement contraire aux susdites maximes de la morale chrétienne, elle montre assez évidemment qu'elles sont fausses ; et ainsi, la religion chrétienne contenant manifestement des erreurs dans sa doctrine et dans sa morale, comme je viens de le démontrer par tous ces derniers arguments et raisonnements-ci, il s'ensuit manifestement qu'elle est fausse et, partant, qu'elle n'est point d'institution divine, comme nos christicoles voudraient nous le persuader. Et c'est la cinquième démonstration que j'avais à en donner.

---

15 [« *Cognatus occisi, statim ut invenirit eum, jugulabit.* »]

16 [« *Propinquus occisi homicidam interficiet, statim ut apprehenderit eum, interficiet.* »]

XLI

SIXIÈME PREUVE

De la vanité & fausseté de la religion chrétienne tirée des abus, des vexations injustes et de la tyrannie des grands, qu'elle souffre ou qu'elle autorise


OICI ENCORE UNE AUTRE DÉMONSTRATION, QUI SERA LA SIXIÈME. Je la tirerai des abus, des vexations injustes et même de la tyrannie qu'elle souffre, qu'elle approuve et qu'elle autorise dans les grands de la terre, au grand préjudice du bien public et du bien commun des peuples et des particuliers. D'où je forme cet argument-ci : une religion qui souffre, qui approuve et qui autorise même des abus contraires à la justice et au bon gouvernement des hommes, et qui autorise même la tyrannie des grands de la terre au préjudice des peuples, ne peut être véritable ni être véritablement d'institution divine, d'autant que toutes les lois et ordonnances qui seraient divines seraient justes et équitables, et que toute religion qui serait divine blâmerait et condamnerait tout ce qui serait contraire à la justice et au bon gouvernement des hommes.

Or, la religion chrétienne souffre, approuve et autorise plusieurs abus qui sont contraires à la justice, à la droite raison et au bon gouvernement des hommes. Et qui plus est, elle souffre et autorise plusieurs vexations injustes et même la tyrannie des rois et des grands de la terre, au grand scandale et au grand préjudice des peuples qui gémissent et qui sont malheureux et misérables sous le joug de leur dure et tyrannique domination. C'est ce qu'il est facile de faire assez clairement voir. Je commencerai par les abus, et j'en remarque particulièrement cinq ou six.

XLII

Premier abus touchant cette grande et énorme disproportion d'état et de conditions des hommes, qui sont tous égaux par nature



E PREMIER EST CETTE ÉNORME DISPROPORTION QUE L'ON VOIT partout dans les différents états et conditions des hommes, dont les uns semblent n'être nés que pour dominer tyranniquement sur les autres et pour avoir toujours leurs plaisirs et leurs contentements dans la vie, et les autres, au contraire, semblent n'être nés que pour être des vils, des misérables et malheureux esclaves, et pour gémir toute leur vie dans la peine et dans la misère.

Laquelle disproportion est toute à fait injuste et odieuse ; injuste parce qu'elle n'est nullement fondée sur le mérite des uns ni sur le démérite des autres, et elle est odieuse parce qu'elle ne sert d'un côté qu'à inspirer et à entretenir l'orgueil, la superbe, l'ambition, la vanité, l'arrogance et la fierté dans les uns — et d'un autre côté ne fait qu'engendrer des haines, des envies, des colères, des désirs de vengeance, des plaintes et des murmures, toutes lesquelles passions sont ensuite la source et la cause d'une infinité de maux et de méchancetés qui se font tous les jours dans le monde, lesquels maux et méchancetés ne seraient certainement point si les hommes établissaient entre eux une juste proportion d'états et de conditions, et telle qui serait seulement nécessaire pour établir et garder entre eux une juste subordination, et non pas pour dominer tyranniquement les uns sur les autres.

Tous les hommes sont égaux par la nature, ils ont tous également droit de vivre et de marcher sur la terre, également droit d'y jouir de leur liberté naturelle et d'avoir part aux biens de la terre en travaillant utilement les uns et les autres pour avoir les choses nécessaires ou utiles à la vie. Mais comme ils vivent en société et qu'une société ou communauté d'hommes ne peut être bien réglée ni se maintenir en bon ordre sans qu'il y ait quelque dépendance et quelque subordination entre eux, il est absolument nécessaire pour le bien de la société humaine qu'il y ait entre les hommes une dépendance et une subordination des uns aux autres[1].

---

[1] [Si les hommes sont égaux « par nature », comment peut-il exister une « juste subordination » ? Ce serait admettre que certains possèdent mérites et compétences plus utiles et pertinents pour que la « société ou communauté d'hommes » soit « en bon ordre et bien réglée », ce que Meslier dit être « absolument nécessaire ». Dans ce cas, c'est qu'ils ne sont pas égaux *par nature*. Meslier ne formule pas l'égalité *en droit*.]

Mais il faut aussi que cette dépendance et que cette subordination des uns aux autres soit juste et bien proportionnée, c'est-à-dire qu'il ne faut pas qu'elle aille jusqu'à trop élever les uns et à trop abaisser les autres, ni à trop flatter les uns, ni à trop fouler les autres, ni à trop donner aux uns et à ne rien laisser aux autres, ni enfin à mettre tous les biens et tous les plaisirs d'un côté, et à mettre de l'autre toutes les peines, tous les soins, toutes les inquiétudes, tous les chagrins et tous les déplaisirs ; d'autant qu'une telle dépendance et subordination serait manifestement injuste et odieuse, et contre le droit de la Nature même. C'est aussi ce qu'un auteur judicieux du dernier siècle a fort bien remarqué dans ses *Caractères* (au chapitre « Des Usages »). « Mettez, *dit-il*, l'autorité, les plaisirs et l'oisiveté d'un côté, la dépendance, les soins et la misère de l'autre ; ou ces choses sont déplacées par la malice des hommes, ou Dieu n'est pas Dieu. » - « Une trop grande disproportion, *dit-il encore*, et telle qu'elle se remarque parmi les hommes, est leur ouvrage et la loi des plus forts[2]. » - « Nous avons tous, *dit Sénèque*, une même naissance et une même origine, il ne se trouve aucun qui soit plus noble que l'autre, si ce n'est celui qui a l'esprit meilleur et plus capable de la vertu et des sciences libérales. La Nature, *dit-il*, nous fait naître tous parents et alliés quand elle nous engendre d'une même Nature, et à même fin » ; ce pourquoi il ajoute que « tous ces noms et toutes ces qualités de roi, de prince, de monarque, de potentat, de noble, de sujet ou vassal, de serviteur, d'affranchi et d'esclave, sont des noms que l'ambition a engendrés et que l'injure et la tyrannie ont fait naître. » (Livre III, « Des Bienfaits », chap. 28 [3]).

Nos christicoles eux-mêmes ne sauraient aller en cela contre les sentiments de ce philosophe païen, puisque leur religion même les oblige de se regarder et de s'aimer tous les uns les autres comme frères et qu'elle leur défend expressément de vouloir dominer impérieusement les uns sur les autres. C'est ce qui se voit manifestement par ses paroles expresses que leur divin Jésus-Christ disait à ses disciples : « Vous savez que les princes des nations dominent sur elles et que les grands les traitent avec autorité ; mais pour vous, vous n'en userez pas ainsi, mais celui d'entre vous qui voudra être le plus grand, qu'il soit le moindre de tous et le serviteur de tous, et celui qui voudra être le premier parmi vous, qu'il soit le dernier de tous. » (*Matthieu* XX-25 [à 27][4]). - « Ne prenez pas, leur disait-il encore, ne prenez pas ces vains noms de *maître* ou de *monsieur*, parce que vous n'avez tous qu'un seul maître et que vous êtes tous frères. » (*Matthieu* XXIII-8 [5]).

Et conformément à ce précepte du Christ fondé en ce cas-ci sur la justice et sur l'équité naturelle, l'apôtre saint Jacques représentait fort bien à ses confrères qu'il ne fallait avoir à cet égard aucune acception de personne, mais qu'il fallait également traiter et considérer les uns comme les autres : « Mes frères, *leur disait-il*, la foi que vous avez en Jésus-Christ ne vous permet pas que vous ayez aucune acception de personne. | Car s'il entre dans votre assemblée un homme qui ait une bague d'or et un habit magnifique et qu'il y vienne aussi un pauvre mal vêtu, | et que regardant celui qui est richement vêtu, vous lui disiez : asseyez-vous ici dans cette place honorable, et que vous disiez à ce pauvre : tenez-vous là debout ou asseyez-vous là à nos pieds, | ne faites-vous pas différence en vous-mêmes entre l'un et l'autre ? Et ne formez-vous pas un jugement sur des pensées

---

2 [La Bruyère, *Les Caractères*, « Des Esprits forts », 49, p. 498, op. cité. La Bruyère dit « leur ouvrage *ou* la loi des plus forts ».]
3 [Hormis la première phrase, le passage n'est pas dans le texte indiqué.]
4 [Référence exacte.]
5 [Référence exacte.]

injustes ? | Écoutez-moi, mes frères, *leur disait-il*, si vous accomplissez le précepte de la charité qui dit vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes, vous faites bien, | mais si vous faites acception de personne, vous péchez et vous vous rendez prévaricateurs de la loi. » ([*Épître catholique de saint*] *Jacques* II-1 [6]).

C'est donc manifestement un abus et un très grand abus dans la religion chrétienne d'y voir comme on y voit non seulement des injustes et odieuses acceptions de personnes, mais d'y voir aussi une si énorme, une si injuste et une si odieuse disproportion entre les différents états et conditions des hommes. Mais voyons un peu aussi d'où provient premièrement cet abus, et quelle en pourrait être l'origine et la cause.

Voici comme un auteur judicieux en parle.

---

[6] [Meslier cite *Jacques* II-1 à 4, et 8, 9. *Jacques* II-9 dit : « ...vous êtes condamnés par la loi comme en étant les violateurs. »]

XLIII

Origine de la noblesse



I NOUS CONSIDÉRONS, *DIT-IL*, L'ORIGINE DE LA NOBLESSE ET DE LA grandeur royale, et si nous suivons la généalogie des princes et des potentats, et que nous allions jusqu'à la source, nous trouverons que les premiers parents de ceux qui font tant de bruit et tant de cas de leur noblesse étaient des gens sanguinaires et cruels, des oppresseurs, des tyrans, des perfides violateurs de la foi publique, des voleurs, des parricides ; en un mot, la noblesse la plus ancienne n'était que méchanceté soutenue de la puissance, et qu'impiété accompagnée de dignité. » (Tit[us] de Mold[avie], *L'Espion Turc*, tome 5, lettre 22).

« Qu'a-t-on fait en rendant jusqu'à présent la noblesse successive ou par hérédité ou par élection ou autrement, que de perpétuer un pouvoir et un honneur exorbitant acquis et agrandi par les vices les plus énormes, par des pratiques indignes d'hommes, et desquels les auteurs mêmes ont de tout temps eu honte. De là vient que l'on a couvert et que l'on couvre encore aujourd'hui les plus injustes attentats et les plus violentes usurpations du prétexte spécieux de la justice et de la vertu, et que l'on appelle *conquêtes* ce qui n'est au pied de la lettre qu'un véritable brigandage. Ces injustes et cruels usurpateurs font semblant de maintenir les libertés et les droits des peuples, leurs religions et leurs lois, pendant qu'ils sont dans le fond les plus grands tyrans du monde, des fourbes, des hypocrites, des athées et des proscrits. Cela, *dit cet auteur*, n'est pas seulement vrai de quelques-uns, mais aussi de toutes les maisons qui ont fait quelque figure considérable et quelque bruit dans le monde.

» Qu'étaient, *dit-il*, les quatre fameuses premières monarchies, qu'autant d'empires de bandits, autant d'États composés d'aventuriers, de pirates et de voleurs, dont la seule force faisait l'apologie de leurs brigandages. Diomède le sut fort bien dire à Alexandre Le Grand : on m'appelle *corsaire*, lui dit-il, parce que je coure les mers avec un seul vaisseau, et toi on t'appelle *empereur* parce que tu fais la même chose avec une puissante flotte ; si tu étais seul et captif comme moi, on te regarderait comme un brigand et je serais respecté comme un empereur si j'étais à la tête d'une nombreuse armée ; toute la différence qu'il y a entre nous, est que tu fais plus de mal que moi. La misère m'a forcé de voler, et rien ne t'oblige de faire la même chose, qu'un orgueil insupportable et une avarice insatiable. Si la fortune m'avait été plus favorable, peut-être aurais-je été plus honnête homme, au lieu que tes progrès continuels te rendent tous les jours plus méchant ! Alexandre, admirant la hardiesse de cet homme et la résolution de son esprit, lui donna du gouvernement dans son armée afin que désormais il pût voler et piller avec autorité. (*ibid.*).

» Mais prenons, *dit le même auteur*, les choses de plus loin, et commençons par l'empire des Assyriens, que Ninus commença par le sang et par le carnage, par la ruine et par la destruction de tous ses voisins, et que Sémiramis, son épouse, continua par les mêmes voies. Cette femme, dont l'Antiquité a tant parlé, demanda à son époux de pouvoir seulement régner cinq jours. Sa demande lui

ayant été accordée, elle prit les habits royaux, et étant montée sur le trône, elle commanda aux gardes de déposer et de tuer son mari. Ses ordres ayant été exécutés, elle succéda à l'empire, ajouta l'Éthiopie à ses autres états, porta la guerre dans les Indes et fut enfin tuée elle-même par son fils Nicias, après avoir entouré Babylone d'une magnifique muraille. Ainsi fut fondée sur le parricide, le massacre et le carnage, la première monarchie qui fut des Assyriens.

» Arbactès, *dit le même auteur*, la fit passer aux Mèdes par les mêmes voies, et fit mourir Sardanapale, le dernier et le plus efféminé des rois assyriens, au milieu de ses concubines. Ainsi passèrent de mains en mains, avec la puissance souveraine, la trahison et le carnage, jusqu'à ce que Cyrus roi de Perse les transféra dans son pays.

» Cambyse, fils de Cyrus, commença la seconde monarchie universelle et y ajouta les ruines de plusieurs royaumes, affermissant son empire par le sang de son frère et de son fils. Cependant, après tout, le sceptre fut transféré aux Macédoniens par le moyen d'Alexandre Le Grand, qui ne répandit pas moins de sang et ne commit pas de crimes moins criants (*ibid.*). - « D'Alexandre, la monarchie passa aux Romains. Quel besoin, *dit l'auteur*, est-il de parler de la scandaleuse naissance de Remus et de Romulus, deux enfants gémeaux d'une incestueuse vestale ? Que servirait-il de faire mention de leur éducation aussi scandaleuse que leur naissance, puisqu'ils furent élevés par une prostituée publique que l'on a fait passer pour une louve à cause de ses excessives lascivetés ? À quoi bon raconter en détail l'horrible fratricide commis par Romulus sur son frère Remus, ou le célèbre rapt des femmes et des filles des Sabins, et plusieurs autres cruels massacres ? Cependant, ces crimes énormes furent les fondements de la grandeur et de la noblesse romaine, qui fut ensuite si formidable à toute la terre. Les progrès de cette dernière puissance répondirent aux commencements ; le gouvernement passa par diverses révolutions, jusqu'au règne d'Auguste où il acquit le titre de quatrième monarchie universelle. Quoique ce prince passa pour le meilleur et le plus juste prince de la terre, il fonda néanmoins son trône sur le sang de ses parents et sacrifia ses enfants à son oncle par des vues de politique. Et pour imiter l'ingratitude des autres princes, il fit mourir de façon barbare les enfants de son père qui l'avait adopté pour lui succéder à l'empire ; il n'épargna pas même les glorieux noms d'Antoine et de Cléopâtre qui lui étaient si proches et qui l'avaient mis en état de faire ces inhumanités-là. Je ne ferai point, *dit ce même auteur*, la relation des abominables vies et mauvaises actions de Néron, de Domitien, de Caligula, d'Héliogabale, de Galien et autres semblables monstres couronnés. L'Histoire même rougit de raconter de tels prodiges d'impiété, et les noms mêmes de ces princes ont été et seront odieux à toute la postérité.

» Si de ces puissants empires on passe aux royaumes moins considérables, on y trouvera les mêmes vices. Les histoires anciennes et modernes sont pleines de ces sortes de tragédies. Le premier royaume des Grecs ne doit sa naissance qu'au parricide de Dardanos, et l'empire des Amazones ne commença que par le barbare massacre que ces femmes firent de leurs maris. Tous les siècles et toutes les nations fournissent des exemples de cette nature, et les plus hautes dignités se sont de tout temps acquises par les plus hautes injustices » (*ibid.*).

Voilà certainement la vraie source et la véritable origine de toute cette fière et orgueilleuse noblesse et grandeur qui se trouve dans les grands et dans les nobles de la terre ; et cela étant, bien loin de se glorifier, comme on fait dans le monde, d'une naissance et d'une source si criminelle et si odieuse, si l'on jugeait bien des

choses on devrait plutôt en avoir honte, et les peuples n'en devraient avoir que de la haine et de l'aversion. C'est donc manifestement un abus, et c'est une injustice manifeste de vouloir sur un si vain et si odieux fondement et prétexte, établir et maintenir une si étrange et si odieuse disproportion entre les différents états et conditions des hommes, qui met, comme on le voit, manifestement toute l'autorité, tous les biens, tous les plaisirs, tous les contentements, toutes les richesses et même l'oisiveté du côté des grands, des riches et des nobles, et met du côté des pauvres peuples tout ce qu'il y a de pénible et de fâcheux, à savoir la dépendance, les soins, la misère, les inquiétudes, toutes les peines et les fatigues du travail ; laquelle disproportion est d'autant plus injuste et odieuse aux peuples qu'elle les met dans une entière dépendance des nobles et des riches, et qu'elle les rend pour ainsi dire leurs esclaves, jusqu'à ce qu'ils soient obligés de souffrir non seulement tous leurs rebuffades, leurs mépris et leurs injures, mais aussi leurs vexations, leurs injustices et leurs mauvais traitements.

Ce qui a donné lieu à un auteur de dire « qu'il n'y a rien de si vil et de si abject, rien de si pauvre et de si méprisable que le paysan de France ; d'autant, *dit-il*, qu'il ne travaille que pour les grands et pour les nobles, et qu'il a bien de la peine avec tout son travail de gagner du pain pour soi-même. » (*L'Espion turc*). - « En un mot, *dit-il*, les paysans sont absolument les esclaves des grands et des nobles, dont ils font valoir les terres, et de ceux dont ils les tiennent à fermes. Ils ne sont pas moins opprimés par les taxes publiques et les gabelles, que par les charges particulières que leurs maîtres leurs imposent, sans compter, *dit-il encore*, ce que les ecclésiastiques exigent injustement de ces pauvres malheureux. »

En effet, on voit tous les jours les vexations, les violences, les injustices et les mauvais traitements qu'ils font aux pauvres peuples. Ils ne se contentent point d'avoir partout les premiers honneurs, ni même d'avoir partout les plus belles maisons, les plus belles terres et les plus beaux héritages : il faut encore qu'ils tâchent d'avoir par finesse, par subtilité ou par violence, ce que les autres ont, il faut qu'ils se fassent payer des droits et qu'ils se fassent faire des corvées qui ne leur sont pas dues, et qu'ils se fassent rendre des services qui ne leur sont pas dus. Ils ne sont pas même contents si on ne leur cède, et abandonnent tout ce qu'ils demandent et qu'ils ne voient tous chacun ramper sous eux. Il n'est pas jusqu'aux moindres gentillâtres et jusqu'aux moindres hobereaux de seigneurs de villages qui ne veuillent se faire craindre et obéir des peuples, qui n'exigent d'eux des choses injustes et qui ne soient à charge au public, qui ne tâchent toujours d'usurper quelque chose sur les uns ou sur les autres et qui ne tâchent d'en prendre par où ils peuvent.

On a bien raison de comparer ces gens-là à des vermines.

Car de même que la vermine est une mauvaise engeance qui ne fait qu'incommoder, elle ne fait que manger et ronger continuellement le corps de ceux qui en sont infectés, de même aussi ces gens-là ne font qu'inquiéter, que tourmenter, que manger et ronger les pauvres peuples. Ils seraient heureux, ces pauvres peuples, s'ils n'étaient pas incommodés de cette méchante vermine. Mais [il est] sûr qu'ils seront toujours malheureux tant qu'ils ne s'en dépouilleront point.

On vous parle, mes chers amis, on vous parle de diables, on vous épouvante même du seul nom de *diable*, parce que l'on vous fait croire que ces diables sont ce qu'il y a de plus méchant et de plus effroyable à voir, qu'ils sont les plus grands ennemis des hommes et qu'ils ne s'attachent qu'à les perdre et à les rendre éternellement malheureux avec eux dans les enfers.

Mais sachez, mes chers amis, qu'il n'y a point pour vous de plus méchants ni de plus véritables diables à craindre que ces gens-là dont je viens de parler, car vous n'avez véritablement point de plus grands ni de plus méchants adversaires[1] et ennemis à craindre que les grands, que les nobles et que les riches de la terre, puisque ce sont effectivement ceux-là qui vous foulent, qui vous pillent, qui vous oppriment, qui vous tourmentent et qui vous rendent malheureux comme vous êtes. Et ainsi, nos peintres se trompent et s'abusent lorsqu'ils nous représentent sur leurs tableaux les diables comme des monstres effroyables à voir ; ils s'abusent, dis-je, et ils vous abusent, aussi bien que vos prédicateurs, lorsque dans leurs prédications ils vous les représentent si laids, si hideux, si difformes et si effroyables à voir. Ils devraient bien plutôt, les uns et les autres, vous les représenter comme sont tous ces beaux messieurs les grands et les nobles, et comme sont toutes ces belles dames et damoiselles que vous voyez si bien parées, si bien mises, si bien frisées, si bien poudrées, si bien musquées et si éclatants et éclatantes d'or, d'argent et de pierres précieuses. Car ce sont ceux-là et celles-là qui sont, comme j'ai dit, les vrais diables et les vraies diablesses, puisque ce sont ceux-là même qui sont vos plus grands ennemis, vos plus grands adversaires, et ceux qui vous font le plus de mal.

Les diables que vos prédicateurs et vos peintres vous dépeignent et vous représentent, les uns dans leurs discours et les autres sur leurs tableaux, sous des formes et des figures si laides et si affreuses, ne sont certainement que des diables imaginaires qui ne sauraient faire peur qu'aux enfants et aux ignorants, qui ne sauraient faire que des maux imaginaires à ceux qui les craignent. Mais ces autres diables et diablesses de dames et de messieurs, les grands et les nobles dont je parle, ne sont certainement pas des diables ou des adversaires seulement imaginaires : ce sont des diables et des adversaires qui sont bien réellement visibles, ils savent bien véritablement se faire craindre, et les maux qu'ils font aux peuples sont bien véritablement réels et sensibles.

C'est donc encore un abus et même un très grand abus de voir, comme on voit, une si étrange et une si énorme disproportion entre les différents états et conditions des hommes. Et comme la religion chrétienne souffre et approuve, et qu'elle autorise même une si étrange et si énorme, et même une si injuste et si odieuse disproportion d'états et de conditions parmi les hommes, c'est une preuve assez évidente qu'elle ne vient point de Dieu et qu'elle n'est point d'institution divine, puisque la droite raison nous fait évidemment voir qu'un Dieu qui serait infiniment bon, infiniment sage et infiniment juste, ne voudrait pas établir, ni autoriser et maintenir une si grande et si criante injustice.

---

1 « *Adversarius vester diabolus circuit, quaerens quem devoret.* » ([*Épître de l'apôtre saint*] *Pierre* I-V-8). [: « Le démon, votre ennemi, tourne autour de vous [comme un lion rugissant], cherchant qui il pourra dévorer ».]

XLIV

Deuxième abus, de souffrir et d'autoriser tant de sortes d'états et de conditions de gens fainéants ou dont les emplois et les occupations ne sont d'aucune utilité dans le monde, et dont plusieurs ne servent qu'à fouler, qu'à piller, qu'à ruiner et à opprimer les peuples

* gens qui ne font aucune utilité, mais ce qu'il y a de pis est, que l'on souffre et



UN SECOND ABUS QUI RÈGNE PARMI LES HOMMES — ET particulièrement dans notre France — est que l'on y souffre, que l'on y maintient et que l'on y autorise même encore plusieurs autres sortes de conditions de gens qui ne sont d'aucune nécessité ni d'aucune utilité dans le monde. Et non seulement on souffre et on autorise des gens qui ne sont d'aucune utilité, mais encore que l'on souffre et que l'on autorise même aussi plusieurs sortes de gens dont les emplois ne tendent et ne servent qu'à fouler, qu'à piller et à opprimer les peuples, ce qui est encore manifestement un abus puisque tous ces gens-là sont injustement et inutilement à charge au public, et qu'il est contre la raison et contre la justice de vouloir charger les peuples de rudes et pesants fardeaux, et de vouloir encore les exposer aux vexations injustes de ceux qui seraient pour leur faire du mal. Or, qu'il y ait, comme j'ai dit, parmi les hommes plusieurs sortes de conditions de gens qui ne sont d'aucune nécessité ni d'aucune véritable utilité dans le monde, et plusieurs même dont les emplois ne sont qu'à charge aux bons peuples, cela paraît manifestement non seulement dans une infinité de canailles de l'un et de l'autre sexe — qui ne font métier que de gueuser et mendier lâchement leur pain au lieu qu'ils devraient s'occuper utilement, comme ils pourraient faire, à quelque honnête et utile travail — mais cela paraît encore dans une quantité de riches fainéants qui, sous prétexte qu'ils ont abondamment ou suffisamment de quoi vivre de ce qu'ils appellent *leurs rentes* ou *revenus annuels*, ne s'occupent à aucun travail ni aucun négoce ou exercice utile, mais vivent comme dans une continuelle oisiveté, n'ayant d'autres soins ni d'autres occupations que celles de jouer, de se promener, de se divertir, de boire et de manger, de dormir et de prendre leurs plaisirs et leurs contentements dans la vie. Il est manifeste que tous ces gens-là, gueux ou riches fainéants, ne sont d'aucune utilité dans le monde ; et n'étant d'aucune véritable utilité dans le monde, il faut nécessairement qu'ils soient à charge au public puisqu'ils ne vivent et ne subsistent que du travail des autres. Ainsi, c'est manifestement un abus de souffrir et d'autoriser une telle oisiveté et une telle fainéantise dans des hommes. Et c'est un abus de souffrir que des gens qui ne font rien et qui ne veulent rien faire, soient inutilement à charge au public. Bien plus sagement, était ordonné autrefois parmi les Égyptiens que chacun eût à aller déclarer devant le magistrat de quelle art et profession il vivait ou prétendait de vivre, et si quelqu'un se trouvait mentir ou se trouvait vivre autrement que d'un juste et honnête travail, il était sévèrement puni.

XLV

Autre abus, de souffrir et d'autoriser tant d'ecclésiastiques, et notamment tant de moines inutiles



ET ABUS PARAÎT ENCORE ASSEZ MANIFESTEMENT DANS UNE quantité prodigieuse d'ecclésiastiques et de prêtres inutiles, tant séculiers que réguliers, comme sont quantité de messieurs les abbés, de messieurs les prieurs et de messieurs les chanoines, et particulièrement dans une quantité prodigieuse de moines et de moinesses que l'on voit de tous côtés dans l'Église romaine, car certainement tous ces gens-là ne sont d'aucune nécessité ni d'aucune véritable utilité dans le monde, exceptés néanmoins les évêques et les curés ou vicaires des paroisses.

Car quoique leurs fonctions d'évêques et de curés soient entièrement vaines et inutiles, néanmoins comme ils sont établis et qu'ils sont préposés pour enseigner les bonnes mœurs et toutes les vertus morales aussi bien que pour enseigner et pour maintenir les erreurs et les superstitions d'une fausse religion, on ne doit pas les regarder tout à fait comme inutiles puisqu'il faut dans toutes les républiques bien réglées qu'il y ait des maîtres qui enseignent la vertu et qui instruisent les hommes dans les bonnes mœurs aussi bien que dans les sciences et dans les arts. Et ainsi, les évêques et les curés ou leurs vicaires étant chargés comme ils disent du gouvernement spirituel des âmes et du soin d'instruire les peuples dans les bonnes mœurs aussi bien que dans les vaines superstitions de leur religion, on peut dire qu'ils travaillent en quelque façon pour le bien public.

Et en cette considération, ils ont quelque droit de vivre et d'être entretenus du bien public.

XLVI

Abus,
de souffrir qu'ils possèdent tant de si grandes richesses quoiqu'ils fassent vœu de pauvreté



AIS TOUS CES AUTRES PRÊTRES, BÉNÉFICIERS, TOUS CES ABBÉS ET prieurs, tous ces chanoines et chapelains, et particulièrement encore tous ces pieux et ridicules mascarades de moines et de moinesses, qui sont de tant de diverses sortes et en si grand nombre dans l'Église romaine et gallicane — de quelle nécessité ou de quelle utilité sont-ils dans le monde ? D'aucune ! Quels services rendent-ils au public ? Aucuns ! Quelles fonctions font-ils dans les paroisses ? Aucunes. Cependant, tous ces gens-là sont encore les mieux rentés et les mieux pourvus de tous les biens et de toutes les commodités de la vie : ils sont les mieux logés, les mieux meublés, les mieux vêtus, les mieux chauffés, les mieux nourris et les moins exposés aux injures et aux incommodités des temps et des saisons ; ils ne sont point, comme les autres, fatigués des peines du travail ; ils ne sont point comme eux frappés des afflictions et des misères de la vie. « *Ils n'ont point de part aux travaux des hommes, et n'éprouvent point les fléaux auxquels les autres hommes sont exposés*[1]. » (*Psaumes* LXXII-5 [2]). S'ils tombent quelquefois malades, ils sont si promptement et si soigneusement secourus dans leurs besoins, que le mal même n'a presque pas le temps de les offenser ; et ce qu'il y a encore de plus particulier à l'égard des moines, [c']est que quoiqu'ils fassent des vœux de pauvreté et de renoncer au monde, à toutes ses pompes et à toutes ses vanités, et qu'ils fassent profession de vivre dans la mortification du corps et de l'esprit et dans des exercices continuels de pénitence, cependant ils ne laissent pas que de vivre assez agréablement dans le monde, ils ne laissent pas que posséder les richesses et les biens, et d'avoir agréablement toutes les commodités de la vie. Ce pourquoi aussi leurs couvents sont comme des maisons de seigneur ou comme des palais de princes, leurs jardins sont comme des paradis terrestres où sont toutes sortes de fleurs et toutes sortes de fruits agréables à la vue et au goût, leurs cuisines sont toujours abondamment fournies de tout ce qui peut contenter leur goût et leur appétit, tant en chair qu'en poisson, suivant le temps et les saisons, et suivant l'institution de leurs ordres. Ils ont de tous côtés des fermes considérables qui leurs rapportent des gros revenus sans qu'ils se donnent la moindre peine de les faire valoir par leurs mains. Ils perçoivent dans la plupart des paroisses quantité de bonnes dîmes, et souvent même ils jouissent des droits de seigneurs ; de sorte qu'ils ont le bonheur de moissonner abondamment et heureusement, sans peine et sans travail, là où ils n'ont rien semé, et ils ont le bonheur d'amasser copieusement là où ils n'ont rien répandu, ce qui les rend tellement riches sans rien faire qu'ils se

---

1 [« *In laboribus hominum non sunt, et cum hominibus non flagellabuntur.* »]
2 [Référence exacte.]

trouvent tous en état de vivre fort à leurs aises et de s'engraisser mollement dans une douce et pieuse oisiveté. Quel abus de voir et de souffrir ainsi des gens si inutiles au monde !

« Le seul ordre de saint Benoît, dit Trithème, fameux moine de cet ordre, a de droit la troisième partie de tout le bien du christianisme, et que s'il ne le possède pas, c'est qu'on le lui a volé. Et pour le présent, il est si pauvre, *dit ironiquement monseigneur l'évêque de Belley dans son Livre à Hermodore*[3], il est si pauvre qu'il n'a pas, au plus petit pied, moins que cent millions d'or de revenus ou rentes annuelles. Ses abbés — dont saint Bernard, d'un si beau ton et d'un air si magnifique en tant de lieux, loue l'humilité — voulurent, *dit le même monseigneur de Belley*, premièrement avoir toutes les marques épiscopales et pontifier en évêques avec l'anneau, les sandales ou bottines, les gants, les tunicelles, les mitres, les crosses, le trône. Après, non contents de l'exemption de la juridiction des évêques, ils voulurent avoir en divers lieux la juridiction épiscopale non seulement sur leurs frères moines, mais aussi sur les ecclésiastiques du clergé, avoir officiaux, synodes, grands vicaires, promoteurs, tribunaux ; bref, tout ce que l'on appelle *fors* et *loi diocésaine*.

» Presque par tous les évêchés, *continue-t-il*, ils ont élevé église contre église, dignité contre dignité, autorité contre autorité, juridiction contre juridiction, richesses contre richesses, et ont effacé tout le lustre et toute la puissance de la dignité épiscopale. On voit peu de cathédrales, *dit monseigneur l'évêque de Belley*, qui n'ait en front des monastères de l'ordre de saint Benoît qui les contrecarrent en tout et qui même surpassent de beaucoup la splendeur des épiscopales. Il y en a un qui a cent mille écus de rentes dans une cité où l'évêque n'en a que six mille, un autre qui a cinquante mille écus de rentes dans une cité où l'évêque n'a pas deux mille livres. L'abondance et la richesse de cet ordre est une mer qui n'a ni fond ni rive. De la plupart des villes épiscopales, on n'en voit presque aucune qui n'ait quelque abbaye de l'ordre de saint Benoît dont la magnificence, l'autorité et la richesse ne ravalent extrêmement l'honneur qui est dû à l'évêque du lieu ; témoins, dit-il, l'abbaye de Fécamp, de Jumièges, Le Bec, saint Ouen au diocèse de Rouen : de combien surpassent-elles le bien de l'archevêque saint Rémi à Reims ! Saint Lucien de Beauvais, saint Estienne de Caen, saint Sernin de Toulouse, saint Martin de Tours, saint Vincent du Mans, saint Martin de Saïs, saint Michel près d'Avranches et tant d'autres que l'on pourrait nommer à centaines, sont autant d'exemples de cette vérité.

» L'évêché de Paris, la plus peuplée ville de l'Europe et peut-être du monde, avant que monseigneur le cardinal de Gondi ait augmenté le revenu de plus de cinq parts, n'était pas de dix mille livres de rentes ; cependant il avait devant lui l'abbaye de saint Denis, celle de saint Germain des Prés, et même le prieuré de saint Martin des Champs, l'une des filles de l'abbaye de Cluny dont les deux abbayes, outre toutes les marques épiscopales et juridictions épiscopales et lois diocésaines, avaient trente fois autant de revenus que l'évêque, et le prieuré trente fois autant. Les bénédictins ont sans doute raison, *comme dit par raillerie monseigneur l'évêque de Belley*, ils ont raison de mettre aux pieds de leur fondateur les mitres et les crosses pour montrer qu'ils traitent les évêques en petits garçons.

---

[3] [L'évêque de Belley est Jean-Pierre Camus (1584-1652), nommé évêque en 1609. Auteur catholique prolifique d'« homélies » et de « lettres sipirituelles », il a écrit en particulier *Les Éclaircissements de Méliton* en 2 volumes in-4° en 1635, qui comprennent ce *Livre à Hermodore* duquel Meslier tire sa citation.Cf. Cioranescu, *Bibliographie de la Littérature française du XVIIe siècle*, C.N.R.S., tome I, p. 513.]

L'on tient qu'il n'y a pas moins dans cet ordre que quinze mille abbayes d'hommes, dont tous les abbés sont crossés et mitrés, et quinze mille abbayes de moinesses ou moniales dont les abbesses portent la crosse, et quelques-unes même ont aussi loi diocésaine et juridiction épiscopale, même officiaux, vicaires généraux, promoteurs, tribunaux et synodes sur des curés, et ecclésiastiques séculiers, et outre cela encore quatorze mille prieurés, dont les prieurs portent la crosse ; et tout cela aux pieds du vénérable saint Benoît, et sur la tête des bénis frères bénédictins.

» La seule abbaye du Mont Cassin, qui est comme le chef de tout l'ordre de saint Benoît, a, au rapport de Stillatius, moine de cet ordre, sous sa domination cinq cités, c'est-à-dire cinq villes épiscopales qui relèvent au temporel de cette abbaye, quatre duchés, deux principautés, vingt-quatre comtés et tant de milliers de villages, de fermes, de terres, de moulins, de rentes, le gouvernement perpétuel de la Campanie et de la terre de labour, et deux provinces du royaume de Naples. D'où l'on peut conjecturer qu'il n'y a point de prince souverain en Italie qui ait tant de revenu que cette seule abbaye en possède ; sans compter trente mille autres abbayes de ce même ordre dont il n'y en a pas une qui ne possède des rentes et des revenus très considérables. C'est encore en ce sens que l'on peut mettre sous les pieds du vénérable saint Benoît des couronnes de ducs, de princes, de marquis, de comtes, avec les tiares, les mitres et les crosses. Trithème écrit que saint Placide, moine bénédictin, ayant été envoyé en Sicile pour y étendre son ordre, réussit si bien et acquit tant de richesses depuis une mer jusqu'à l'autre, qu'avant sa mort il acquit à son ordre la plus grande partie de l'île, c'est-à-dire plus de la moitié du royaume, en sorte que le roi de Sicile n'était qu'un petit compagnon du disciple de saint Benoît. Et puis qui s'étonnera ! *dit le même monseigneur de Belley*, qui s'étonnera si les bénis frères moines bénédictins mettent des couronnes et des sceptres avec les mitres et les crosses sous les pieds de leur bien aimé père. »

Tous les autres monastères des autres différents ordres qui sont rentés ont pareillement de très grands biens et de très grands revenus, de sorte que l'on peut dire de tous qu'ils sont des réservoirs de tous biens, de toute abondance et de toutes richesses. Comment peuvent-ils donc accorder des prétendus vœux de pauvreté et de mortification avec la possession et la jouissance de tant de biens et de tant de richesses ?

« Un petit moine bénédictin qui a par exemple quinze mille monastères pour se retirer, comme dit Trithème, ou trente sept mille comme dit Follengius, tous deux moines de cet ordre, lesquels monastères sont pour la plupart bâtis comme des palais de rois et de princes, peut-il se dire ou se croire pauvre ? Être dans un de ces couvents, de cinquante, de quatre vingt ou de cent mille écus de revenus annuels, et en un besoin être dans celui du Mont Cassin, qui a près de deux millions d'or de revenus annuels, pour entretenir cent ou cent vingt cellules de moines, est-ce être pauvre ? »

Est-ce être affligé ? Est-ce observer le vœu de pauvreté que d'avoir la possession et la jouissance de tant de biens et vivre au milieu d'une telle abondance de richesses ? Vraiment voilà de beaux pauvres qui sont bien à plaindre ! Quel abus et quelle momerie de prétendre faire ainsi des vœux pour les observer si mal ! Quel abus et quelle folie de souffrir et d'approuver un tel dérèglement ! Quel abus et quelle folie de donner et de laisser tant de biens et tant de richesses à des gens qui font profession de renoncer au monde et qui devraient toujours vivre dans la pauvreté et dans les rigoureux exercices de la pénitence ! Quel abus et

quelle folie de donner et de laisser tant de biens et tant de richesses à des gens qui ne font rien qui vaille et qui sont entièrement inutiles au monde !

Mais quelle folie et quelle injustice en même temps n'est-ce pas de vouloir que tant de fainéants vivent si grassement et si mollement du travail d'autrui et qu'ils soient si inutilement à charge au public ? Je dis *à charge au public* parce que quoiqu'ils possèdent de très grands biens et de très grandes richesses, on ne saurait néanmoins dire qu'ils ne vivent pas du travail d'autrui et qu'ils ne soient pas à charge au public, puisqu'ils ne font point valoir leurs biens par eux-mêmes et que ce n'est effectivement que du public et du travail d'autrui qu'ils tirent toutes leurs richesses et toute leur subsistance ?

C'est une injustice criante d'arracher des mains des bons ouvriers qui travaillent ce qu'ils gagnent et ce qu'ils font venir à la sueur de leurs corps, pour le donner à tant de fainéants moines qui sont entièrement inutiles au monde. C'est une injustice criante de faire manger ainsi à des fainéants, à des gens oisifs et inutiles, la nourriture que les seuls bons ouvriers devraient avoir.

XLVII

Abus aussi, de souffrir tant de moines mendiants qui pourraient travailler et gagner leur vie



I C'EST UN ABUS DE SOUFFRIR QUE TANT DE MOINES FASSENT DES vœux de pauvreté et de mortification continuels, et qu'ils possèdent néanmoins et qu'ils jouissent de tant de si grands biens et de tant de si grandes richesses, et qu'ils soient encore avec cela si inutilement à charge au public, ce n'est pas un moindre abus de souffrir encore qu'il y en ait inutilement tant d'autres que l'on appelle *mendiants* et qui sont certainement encore fort à charge au public puisqu'ils ne vivent que des quêtes et des aumônes qu'ils demandent et qu'on leur donne. Voici encore comme monseigneur l'évêque de Belley parle de l'abus de cette quantité prodigieuse de moines ou cénobites mendiants.

« Les moines ou cénobites mendiants sont obligés, *dit-il*, de gagner leur vie du travail de leurs mains, comme il est marqué au 5e chapitre de la règle de saint François, et en son testament qui ordonne à ses frères de travailler afin de vivre du loyer de leur travail ; et si l'on ne leur donne point le loyer de leur travail, il leur permet d'avoir recours à la table du seigneur en demandant l'aumône de porte en porte. Depuis, le pape Nicolas III, par sa déclaration, a exempté du travail manuel ceux qui seraient suffisamment occupés aux fonctions cléricales en administrant les sacrements ou en prêchant l'*Évangile*. Ainsi, suivant leur première institution la mendicité ne leur est permise que lorsqu'ils ne reçoivent point le loyer de leur travail manuel ou spirituel, et elle ne leur permet aussi la quête qu'en vue des services qu'ils rendent au public. Si bien qu'avant de quêter, ils doivent avoir rendu service à ceux à qui ils le demandent ; car c'est une chose tout à fait blâmable, *dit monseigneur de Belley*, qu'il y ait tant de moines mendiants nourris tous au dépens du public dans l'oisiveté, et qu'il y en ait si peu qui soient capables de rendre service au public, ce qui est fort onéreux pour les peuples. »

Touchant le nombre prodigieux de ces moines mendiants, voici ce qu'il en dit : « De quatre-vingt-dix-huit ordres de moines qu'il y a dans l'Église, il y en a trente-quatre tous différents qui sont mendiants, et peut-être un plus grand nombre. » Il le prend sur le pied du catalogue qu'en a fait le directeur désintéressé au *Traité de la désappropriation claustrale*[1]. Un seul de ces trente-quatre ordres fait trois cent mille têtes, un autre en fait cent quatre vingt mille, reste pour trente-deux autres ordres de ces moines mendiants, où cela irait-il ? Qui voudrait enfoncer cette supputation, ce serait, *dit monseigneur de Belley*, pour effrayer le monde et épouvanter tous les monarques de la terre : cela donne plusieurs millions. Pardonnons à l'arithmétique et restreignons-nous à un nombre si bas qu'il ne puisse être contredit, qui sera de douze cent mille cénobites mendiants. Il est certain, *continue-t-il*, que de ce grand nombre, il n'y en a pas la vingtième partie de prédicateurs et de confesseurs ; mettons qu'il y en ait le douzième ;

---

1 [Ouvrage de Jean-Pierre Camus publié en 1634.]

reste pour onze cent mille bouches, tant de choristes que de serviteurs de ces choristes, qui sont les frères laïcs. Voilà, *dit monseigneur de Belley*, bien des prébendes et des canonicats sur le dos du public à plain et à plat : onze cent mille prébendiers qui sont tous des vrais Israélites, qui murmurent s'ils ne sont rassasiés. Le point est de savoir si le pape Nicolas III et ses successeurs ont eu dessein, en confirmant les ordres cénobitiques non rentés, de fonder aux dépens du public onze cent mille canonicats sans autre obligation que de psalmodier et chanter au chœur, les déchargeant de tout autre labeur et chargeant les peuples chrétiens de leur nourriture, car de dire qu'ils ne sont point prébendiers ou chanoines, c'est une échappatoire frivole puisque l'on sait que chaque cénobite mendiant est mieux et plus assurément prébendé de son pétitoire que beaucoup de chanoines et de cénobites fondés ne le sont de leur possessoire ; et qu'en un mot, n'ayant rien en apparence, ils possèdent tout en effet, et cela avec moins de soins, de travail, de peines et de fatigues.

» Car de même, *continue-t-il*, que la plume tranche le fer dans le siècle où nous sommes, c'est-à-dire que les gens de judicature déterrent la noblesse toute en vie, aussi pour le regard du cénobitisme, le pétitoire vaut incomparablement mieux que le possessoire. Ce qui est clair par des démonstrations toutes évidentes. Tout ce qu'il y a de plus beau et de rare dans les villes les plus illustres se voit dans les couvents de ceux que l'on appelle *mendiants* ; s'il y a des ruines, des réparations et quelque chose de délabré, cela se rencontre dans les monastères rentés. Ceux-là, c'est-à-dire les mendiants, sont les maîtres de toutes les consciences et de toutes les bourses des villes, ils n'ont qu'à demander et ils ont ; ce sont des petits dieux : ils disent et c'est fait. Manquer à correspondre à leurs volontés ou à leurs désirs pour assister des vrais pauvres, c'est, *dit le même monseigneur de Belley*, jouer à se perdre d'honneur, de réputation et de crédit. Ce n'est là qu'une chétive idée des secrets du pétitoire de ces moines mendiants. Car on sait qu'il y a des communautés non rentées dans les grandes villes, qui ont en sept ou huit ans élevé des couvents de cent et cent vingt mille écus, sans compter l'entretien gras et abondant de soixante et quatre-vingt frères, et tant d'ornements d'Église et de précieuse argenterie, qu'il y a des sacristies de semblables pauvres couvents qui vont jusqu'à plus de cent mille écus. À votre avis, *dit monseigneur de Belley*, y a-t-il de quoi exercer la patience dans ces incommodités-là et de quoi crier au ventre et à la faim ? Sur des monceaux d'or et de blé ? Est-ce observer des vœux de pauvreté que de vivre ainsi dans l'abondance de tous biens ? » (Monseigneur de Belley dans son *Livre à Hermodore*).

« Les moines mendiants, *dit le même monseigneur de Belley*, prétendent s'exempter du travail corporel et spirituel sur ce qu'ayant, disent-ils, renoncé aux rentes et revenus en commun, et, en particulier, la quête ou la mendicité leur tient lieu de rentes et de domaine sans qu'ils soient obligés au travail pour gagner leur vie. Mais si cela est, voilà une large porte ouverte à la fainéantise, à la ruine et au bouleversement de toutes les républiques. Car si n'avoir ni rentes ni revenus met en état de vivre d'aumônes sans travailler, voilà tous les argotiers, les gros gredins, les truands, les gueux, les coquins et les bélîtres à couverts de reproches, puisqu'ils n'ont ni rentes, ni revenus. Que si ceux qui se disent être dans l'état de perfection, dans la religion parfaite, non commune et vulgaire, ont droit de vivre d'aumônes sans aucune obligation au travail ni corporel ni spirituel, selon la singulière doctrine des moines mendiants dans le livre doré des succès de la religion, si cela a lieu sur le vers, pourquoi non sur le sec ? Si cela est permis aux parfaits, pourquoi les imparfaits ne tâcheraient-ils pas de se former

sur ce saint exemplaire et d'aspirer par là à la perfection de la sainte oisiveté ? Que si les lois publiques condamnent à des grosses peines les valides mendiants et les châtient comme des larrons qui volent par artifice et par truanderie aux vrais misérables les aumônes qui leur appartiennent et qui leur seraient distribuées par la piété des gens de bien, qui oserait dire que l'Église, en approuvant leur règle, ait voulu renverser ces saintes et salutaires lois en faveur de ceux qui devraient servir de sel à la terre et de lumière au monde, et qui devraient se glorifier comme saint Paul de travailler plus que les autres ? Et qu'elle les autorisa pour boire et manger, sans travailler pour vivre, le fruit qui provient de la sueur du front de tous les autres hommes ?

» Ceux qui aspirent à la perfection doivent travailler plus que les autres, parce que la sueur est au front de la vertu, et le temple du labeur devant celui de l'honneur ; et non pas demeurer dans la fainéantise pour vivre de mendicité. Il est plus convenable, plus glorieux et *plus louable de donner que de recevoir*[2], comme disait Jésus-Christ au rapport de saint Paul. (*Actes* [*des apôtres*] II-35 [3]). »

Il vaudrait mieux, dit l'*Ecclésiastique*, *mourir que d'être toujours dans l'indigence*[4]. Mauvaise vie, dit-il encore, d'aller de maison en maison, parce que là où on est étranger, on n'oserait ouvrir la bouche. Mon enfant, disait-il, ne mène point une vie de mendicité, car il vaut mieux mourir que de mendier. La vie de l'homme, dit-il, qui attend à la table d'autrui, ne doit point être tenue pour une vie, car il se tourmente après les viandes d'autrui (*Ecclésiastique* XL-25) ; mais un homme sage et prudent s'en gardera bien, car la mendicité, dit-il, n'est douce et plaisante qu'à ceux qui n'ont point de honte ni d'honneur[5].

Salomon, qui était le plus sage des hommes, ne demandait à Dieu dans ses prières que le nécessaire à la vie et le priait de ne point lui donner des richesses excessives et de ne le point laisser tomber dans la nécessité de mendier, de peur, disait-il, que l'abondance des richesses ne le rende orgueilleux et superbe, ou que la mendicité ne l'induise ou le contraigne à mal faire. Voilà des maximes bien différentes de celles de nos moines ou cénobites mendiants, et elles font assez manifestement voir que c'est une erreur et un abus que de vouloir, comme ils le prétendent, faire consister la perfection de la vertu dans une lâche et honteuse mendicité. À l'égard de toutes les diverses et ridicules formes et figures de leurs habillements, il en faut faire le même jugement que Tertullien faisait autrefois de plusieurs semblables habillements qu'il voyait dans son temps être en usage parmi les prêtres des idoles et des faux dieux. Voici comme il en parle dans son petit *Livre du Manteau*[6] : « Je n'excepte pas, *dit-il*, cette nouveauté d'habits qu'un tas d'esprits bizarres, extravagants et superstitieux ont apportée ; le théâtre n'en a point de si ridicules, ses pantalons ne sont rien en comparaison de ceux-ci, qui sont si grotesquement vêtus que si ceux-là vous font rire, ceux-ci vous font pâmer. Mais ce que les bouffons font par plaisir et pour faire rire, ces mélancoliques et hypocondriaques le font par piété, pour effaroucher moins la raison et accompagner leur extravagance de quelque sorte de respect qui empêche que l'on ne les siffle. (page 204). Ils jurent que c'est une divinité qui les a ainsi accoutrés, que c'est l'honneur qu'ils lui doivent, et non pas leur caprice qui leur a fait

---

2 [« *Beatius est magis dare quam accipere.* »]

3 [Référence inexacte. Il s'agit de *Actes des apôtres* XX-35.]

4 [« *Melius est mori quam indigere.* » *Ecclésiastique de Jésus, fils de Sirach* XL-29.]

5 [Meslier résume *Ecclésiastique de Jésus, fils de Sirach* XL-29 à 32. Ajoutons XL-18 : « La vie de celui qui se contente de ce qu'il gagne de son travail sera remplie de douceur ; et en vivant ainsi, vous trouverez un trésor. »]

6 [Tertullien, *Traité du Manteau*, chap. IV.]

prendre cet habit, qu'ils feraient contre la religion, qu'ils prennent exprès pour garant, s'ils s'habillaient autrement. Imposteurs qui intéressent une chose si sacrée dans leurs fantaisies et qui veulent qu'un dieu soit comptable de leurs sottises. Les uns sont vêtus de blanc sans aucun mélange d'autre couleur avec une bandelette, et portent un chapeau ou une perruque qui en a la forme avec un gâteau qu'ils mettent par-dessus. D'autres prennent un habit tout contraire et sont aussi noirs que les autres sont blancs. Vous diriez qu'ils sont habillés de ténèbres tant la couleur de leur habit est obscure. Les prêtres de Saturne ne sont ni blancs ni noirs, ils sont tout rouges, ils ont une tunique remplie de grandes bandes d'écarlate et dessus un manteau de couleur de feu. Ceux d'Æsculape n'ont point d'autre habit que celui des Grecs et sont chaussés comme eux ; quelle diversité, je vous prie, *dit cet auteur*, mais quelle bizarrerie ! Cependant tout cela est de l'invention des dieux ! Qui le dit ? Des fous qui ont voulu faire passer leur caprice pour un trait de divinité et nous persuader qu'à faire ce que feraient les plus extravagants il y a une sagesse plus qu'humaine, et que pour être divins il faut être aussi fous qu'eux ! On s'arrête néanmoins, *continue-t-il*, à ce qu'ils disent comme aux réponses de quelques fameux oracles, et leurs impostures sont parmi les hommes autant de mystères ; et c'est la raison que l'on croit avoir d'honorer leurs habits et de déférer à leurs folies comme à quelque haute et extraordinaire sagesse. » Voilà ce que cet auteur disait fort judicieusement de cette ridicule diversité de forme et de figure des habillements de ceux dont il se moquait. Il en faut dire et penser de même de cette ridicule et bizarre diversité de forme et de figure des habillements de nos moines, car ils ne sont certainement pas moins ridicules que ceux dont cet auteur se moquait.

Voici ce que dit monseigneur l'évêque de Belley sur ce même sujet dans son dit *Livre à Hermodore* : « Les anciens moines ne s'arrêtaient point à la forme ni à la couleur de leurs habits : ils avaient plus de soin de se revêtir de vertus plutôt que de frocs, de capuces et de sandales, etc. Cette variété et cette différence d'habits n'a point été vue dans l'Église durant dix ou onze cents ans, et certes, je ne sais si ce n'est point cette bigarrure d'habits et cette extrême variété de couleur, de capuces, de sacs et de sandales... de scapulaires et de tuniques... etc., qui rendent aujourd'hui ceux qui les portent si peu considérables, car nous voyons maintenant que ces noms de *frères*, de *moines*, de *frocs* et de *capuces*, autrefois si estimés, sont maintenant reçus en si mauvaise part qu'il ne faut qu'appeler un moine par son nom pour lui déplaire. Les fondateurs des ordres des moines, n'ont point déterminé la forme ni la couleur des habits mais la simplicité et la grossièreté, pour leur inspirer des sentiments d'humilité, de pénitence et de renoncement au monde. Cette grande diversité d'habits n'a été inventée que depuis, à l'occasion des diverses réformes qui se sont fait dans les ordres cénobitiques pour les distinguer les uns d'avec les autres. Ce pourquoi les uns sont tous blancs, d'autres tous noirs, d'autres blancs et noirs, d'autres tous gris, d'autres tous bruns, d'autres blancs et gris, d'autres blancs et bruns... etc. Les uns ont le froc grand et large, d'autres l'ont étroit ; d'autres long, d'autres court, les uns l'ont pointu, d'autres rond, d'autres carré, d'autres pyramidal ; les uns laissent croître leurs barbes, d'autres la rasent, les uns ont des ceintures de cuir, d'autres de laine, d'autres ont des cordes qui leur servent de ceinture. » Quelle étrange bigarrure !

Corneille Agrippa, dans son livre *De la Vanité des Sciences*, appelle les moines, des *troupes de falotins* et des *joueurs de farces. Une multitude de fanfarons encapuchonnés*, dit-il, *portant barbe ou imberbes, licols ou sacs, chaussés de cuir, de sabots ou*

pieds nus, vêtus de noir, de gris, de blanc, etc.[7]. Et toutes difformes et ridicules que soient toutes ces différentes formes et figures de leurs habillements, encore veulent-ils, comme ceux dont parlait Tertullien, qu'elles viennent d'institution divine et qu'on les regarde comme quelque chose de saint. Ce pourquoi aussi l'on voit qu'en tous les tableaux de leurs saintes confréries, ils représentent leurs fondateurs ou les fondateurs de leurs ordres comme recevant du ciel quelques marques particulières de l'approbation de leurs règles. « On voit par exemple un saint Dominique qui reçoit immédiatement des mains de la Vierge Marie, reine du ciel, des chapelets et des rosaires ; un saint François qui reçoit du ciel des cordons, un saint Simon Stoc qui reçoit de la même Vierge Marie des scapulaires ; un saint Augustin qui reçoit des ceintures de cuir avec des boucles de corne des propres mains de cette reine du ciel... etc. Après cela, *dit monseigneur de Belley*, qui ne rira de ces mystérieuses visions et de ces miraculeuses révélations qui ne se trouvent que dans les chroniques des moines ? Ce n'est pas, *dit-il*, article de foi que cela soit ainsi, et on n'est pas obligé de prendre les visions ou les illusions des bénis frères moines pour des révélations divines. »

Voici la pensée d'un Turc sur cette grande quantité et sur cette grande diversité de moines qu'il voyait parmi les chrétiens : « Je ne conçois pas, *disait-il*, par quelle politique l'on cultive ainsi tant de pépinières de sangsues spirituelles qui ne servent qu'à sucer jusqu'à la dernière goutte le sang de la nation[8]. »

Il avait bien raison de les appeler ainsi des *sangsues*, car tous ces gens-là ne sont effectivement que des sangsues qui, sous prétexte de vaquer plus religieusement que les autres au culte d'une divinité imaginaire et sous prétexte d'aller religieusement tous les jours à certaines heures du jour et de la nuit adorer dévotieusement un dieu de pâte et de farine, lui offrir de l'encens, lui faire des fréquentes génuflexions et des profondes révérences, marmotter ou chanter devant lui des psaumes et des cantiques que ce Dieu n'entend point et ne saurait entendre, ni voir les révérences qu'ils lui font puisqu'il n'a point d'yeux pour voir les honneurs qu'ils lui rendent ni d'oreilles pour entendre les louanges qu'ils lui donnent, non plus que de narines pour sentir l'odeur de leurs encens et de leurs parfums — s'imaginent faire assez pour mériter d'avoir, les uns tous les grands biens qu'ils possèdent, et les autres pour avoir en quêtant partout les aumônes grasses et abondantes qu'on leur donne sans être obligés de faire aucun autre travail. Ce pourquoi aussi l'on voit qu'après qu'ils ont employé seulement quelques heures du jour et de la nuit au culte de leur divinité et de leur dieu de pâte, ils n'ont plus rien à faire qu'à se reposer, qu'à se divertir agréablement, qu'à se promener, à jouer, à faire bonne chère et à s'engraisser dans une douce et pieuse oisiveté. Car on ne saurait nier que ce soit là la vie ordinaire de tous ces fainéants moines, de tous ces fainéants abbés, de tous ces fainéants chanoines, et autres semblables bénéficiaires qui possèdent partout tant de si grands biens et qui ont partout tant de si bons revenus.

On a bien affaire de tous ces gens-là dans le monde, on a bien affaire de tous ces diseurs de messes et de bréviaires, de tous ces diseurs ou chanteurs de matines et de vêpres, de tous ces diseurs d'oraisons et de chapelets !

On a bien affaire qu'ils se déguisent sous tant de diverses et si ridicules formes d'habits !

---

7 [« *Turba histrionum, cucullati, barbigeri, imberbes, funigeri, loripedes, lignipedes, nigriti, albati... etc.* »]

8 [Extrait de *L'Espion turc*.]

On a bien affaire qu'ils se tiennent renfermés dans des cloîtres, qu'ils marchent pieds nus dans la neige et dans la boue et qu'ils se donnent tous les jours, s'ils veulent, la discipline !

On a bien affaire qu'ils aillent tous les jours régulièrement à certaines heures du jour et de la nuit, chanter des psaumes ou des cantiques dans leurs églises ou oratoires ! Les oiseaux chantent et ramagent assez dans les champs et dans les bois ! Les peuples n'ont que faire de nourrir si grassement tant de gens pour ne faire que chanter et psalmodier dans des temples !

On a bien affaire qu'ils aillent encore tous les jours adorer et parer des images ou des idoles de pâte, et qu'ils aillent tous les jours leur faire des fréquentes génuflexions et des profondes révérences !

On a bien affaire, dis-je, de tout cela dans le monde ! Tout cela n'est d'aucune utilité, tout cela ne sert à rien, tout cela n'est que folie et vanité.

Et quant ils occuperaient même tout le jour et toute la nuit à marmotter et à chanter, à chanter ainsi, et qu'ils feraient chaque jour mille et mille dévotieuses révérences devant leurs idoles de pâte, tout cela ne servirait de rien au monde.

C'est donc manifestement un abus, et un très grand abus de leur donner pour cela tant de si grandes richesses et tant de si gros revenus.

C'est un abus et un très grand abus de les nourrir pour cela si grassement aux dépens du public et au grand préjudice des bons et des meilleurs ouvriers qui s'occupent tous les jours à d'honnêtes et utiles emplois, et qui manquent néanmoins fort souvent de ce qui leur serait le plus nécessaire à la vie. « La Nature seule, *disait le sage Mentor à Télémaque*, tirerait de son sein fécond tout ce qu'il faudrait pour un nombre infini d'hommes modérés et laborieux, mais c'est l'orgueil, *lui disait-il*, la mollesse et l'oisiveté de certains hommes qui en mettent tant d'autres dans une affreuse misère et pauvreté. »

Oui, certainement, c'est un grand nombre de gens inutiles et fainéants comme ceux dont je viens de parler, qui réduisent les peuples laborieux dans une si affreuse misère et pauvreté.

Mais, dira-t-on, tous ces ecclésiastiques, tous ces abbés, tous ces moines et tous ces chanoines prient tous les jours pour les peuples, ils célèbrent tous les jours de saints mystères, ils offrent tous les jours le saint sacrifice de la messe — qui est d'une valeur et d'un mérite infini. Ils détournent par leurs prières les fléaux de Dieu et attirent sur les peuples les grâces et les bénédictions du ciel ; ce qui est, dira-t-on, le plus grand bien que l'on puisse désirer, et par conséquent, il est bien juste de leur fournir abondamment de quoi subsister et s'entretenir honnêtement puisqu'ils procurent tant de biens au monde par leurs bonnes prières.

Mais, vanité, vanité, sotte vanité que celle-là ! Une seule heure de bon travail vaut mieux que tout cela.

Quand tous les moines et que tous les prêtres célébreraient chacun vingt, trente, cinquante ou soixante messes par jour, elles ne vaudraient pas toutes ensemble un seul clou à soufflet, comme on dit ordinairement ; un clou est utile et nécessaire, on ne saurait même s'en passer en plusieurs choses. Mais toutes les prières, toutes les oraisons et toutes les messes que les moines et que tous les autres prêtres sauraient dire ne servent de rien et ne sont utiles qu'à faire venir de l'argent à ceux qui les disent. Un seul coup de hoyau[9], par exemple, qu'un pauvre ouvrier donne en terre pour la cultiver, est utile et sert à faire venir du grain pour la nourriture de l'homme ; et à force de donner des coups de hoyau en

9 [« Houe à lame forte ». (Littré).]

terre, de bons ouvriers feraient venir du grain et du froment pour leur subsistance. Un bon laboureur en fait venir avec sa charrue plus qu'il ne lui en faut pour vivre. Mais tous les prêtres ensemble ne sauraient avec toutes leurs prières, toutes leurs bénédictions et tous leurs prétendus saints sacrifices de messes, contribuer à la production d'un seul grain, ni faire aucune chose qui soit de la moindre utilité dans le monde.

La profession des moindres artisans est utile et nécessaire dans toutes les républiques ; celles même des comédiens et des joueurs de flûte et de violon ont leur mérite et leur utilité, car les gens de cette profession servent au moins à réjouir et à divertir agréablement les peuples, et il est bien juste que ceux qui s'occupent tous les jours utilement au travail, et même à des travaux pénibles et laborieux, aient au moins quelques heures de divertissement et par conséquent, il est bon qu'il y ait des joueurs de flûte et de violon pour divertir et récréer de temps en temps ceux qui seraient fatigués du travail. Mais la profession des prêtres, et particulièrement celle des moines, n'est qu'une profession d'erreurs, de superstitions et d'impostures, et par conséquent, bien loin qu'une telle profession doive être censée utile et nécessaire dans une bonne et sage république, elle devrait au contraire y être regardée comme nuisible et comme pernicieuse. Et ainsi, au lieu de gratifier si bien les gens d'une telle profession, il faudrait plutôt les interdire absolument de toutes les superstitieuses et abusives fonctions de leur ministère, et les obliger absolument de s'occuper à quelques honnêtes et utiles exercices comme font les autres.

Les plus vils des derniers emplois dans une bonne république sont utiles et nécessaires, il faut qu'il y ait des gens qui s'en mêlent, on ne saurait s'en passer. N'a-t-on pas besoin, par exemple, dans toutes les paroisses de quelques bergers et de quelques porchers pour garder les troupeaux ? Et n'a-t-on pas besoin partout de fileuses de laine et de blanchisseuses de linges ? On en a certainement besoin partout, on ne saurait même s'en passer. Mais quel besoin a-t-on dans une république de tant de prêtres, de tant de moines et de tant de moinesses qui vivent dans l'oisiveté et dans la fainéantise ! Quel besoin a-t-on de tous ces pieux fainéants et de toutes ces pieuses fainéantes dont les exercices et les occupations ne servent à rien d'utile ; certainement on n'en a aucun besoin, et ils ne sont d'aucune véritable utilité dans le monde.

C'est donc, encore un coup, un abus et un très grand abus de souffrir que tant de moines et de moinesses et que tant de prêtres et d'ecclésiastiques soient si inutilement à charge au public. Cela est manifestement contre la droite raison et contre la justice.

Et cela est si vrai que l'Église romaine elle-même n'a pu s'empêcher de reconnaître cet abus, au moins à l'égard de la moinerie. Ce pourquoi aussi pour empêcher le progrès continuel de cet abus, elle a fait des défenses expresses d'inventer dans la suite des nouvelles formes de religions monacales, prévoyant bien que cette grande multitude et variété de religions monacales et de moines pourrait causer du désordre et de la confusion dans l'Église.

Ce fut premièrement dans le concile de Latran, sous le pape Innocent III, qu'elle fit cette défense. Voici comment parlent les pères de ce concile : « *Et afin que cette grande multitude et variété de religions monacales n'apporte davantage de confusion dans l'Église, nous défendons expressément et fermement à toute personne d'inventer ou d'introduire à l'avenir aucune nouvelle religion ; mais si quelqu'un veut entrer en religion qu'il prenne l'une de celles qui sont approuvées.* » ([*Actes du IVe*] *concile de Latran* [1215], *cap. finali de relig. dom*). Ce même décret fut renouvelé

et confirmé dans le concile de Lyon, comme il se voit au chapitre *relig. cod. tit. in* 6°, où on lit ces paroles : « Le concile général a sagement défendu la trop grande diversité de religions, *de peur que cette trop grande diversité ne causa de la confusion dans l'Église* ». Et après avoir rapporté le décret de ce concile, voici ce qui suit : « *Nous défendons strictement que personne à l'avenir ne se mêle d'inventer, aucun nouvel ordre, ni aucune nouvelle religion*[10]. » Par où l'on voit clairement que l'Église elle-même reconnaît l'abus qu'il y a dans l'institution et dans la tolérance d'une si grande multitude et d'une si grande diversité de moines et de moinesses qui sont si inutilement à charge au public.

L'empereur Antonin détestait tellement les esprits oiseux qu'il ôta les gages à ceux qu'il trouva inutiles au public, disant qu'il était honteux et cruel de laisser manger la république à ceux qui ne travaillaient point pour elle. L'empereur Alexandre Sévère bannit de sa cour non seulement toutes les personnes infâmes, mais aussi tous ceux qui furent jugés être inutiles au service de l'Empire, disant que les empereurs qui nourrissaient des entrailles et du sang des habitants des provinces, des personnes dont ils pouvaient se passer et qui ne servaient à rien à la république, étaient des mauvais économes d'un État. Il faudrait encore maintenant quelques Antonin ou quelques Alexandre Sévère pour réformer tous ces moines et moinesses et tous ces autres ecclésiastiques qui sont si inutiles et si à charge aux peuples : cela ferait bien du bien au public.

Et non seulement on souffre et on autorise, comme j'ai dit, plusieurs sortes de gens qui ne sont d'aucune utilité dans le monde, mais ce qu'il y a de pire est que l'on y souffre et que l'on y autorise encore plusieurs autres sortes de gens qui ne servent pour ainsi dire qu'à fouler, qu'à piller et qu'à tourmenter les autres, et à extorquer d'eux tout ce qu'ils en peuvent avoir.

Au rang de ces gens-là, il faut :

Premièrement, mettre quantité de personnes que l'on appelle ordinairement les *gens de justice*, mais qui sont plutôt des gens d'injustice, comme sont les sergents, les procureurs, les avocats, les greffiers, les notaires, les contrôleurs, et souvent même les juges eux-mêmes et les intendants de police, qui s'entendent eux-mêmes avec les voleurs et qui sont pour ainsi dire leurs compagnons, *compagnons des voleurs*[11] ; car la plupart de ces gens-là ne tendent effectivement qu'à piller et qu'à ronger les peuples sous prétexte de leur rendre ou de vouloir leur faire rendre justice. Il est marqué dans l'Histoire que dom Pierre, roi de Portugal surnommé Le Juste, bannit et chassa de son royaume tous les procureurs et avocats pour ce qu'ils chicanaient et prolongeaient les procès à la ruine des parties. Pareillement, il est marqué que le pape Nicolas III, personnage de grand mérite, de grand conseil et amateur d'hommes doctes, chassa de Rome les notaires et les chicaneurs comme des sangsues des pauvres et peste publique. Il aurait été à souhaiter que ces deux grands hommes eussent eu le pouvoir de les bannir et de les chasser non seulement de leurs propres pays, mais même aussi du monde.

En second lieu, il faut mettre dans ce même rang quantité de maltôtiers rats de caves[12], quantité de commis de bureaux, quantité de receveurs de tailles et d'impôts, et enfin une infinité de coquins, de marauds et de fripons, de gardes de

---

10 [« *Strictius inhibentes ne aliquis de caetero novum ordinem aut religionem adinveniat.* » *Actes du IIe concile général de Lyon* (1274).]

11 [« *socii furum.* » La formule est empruntée à *Isaïe* I-23 : « Vos princes sont des infidèles, ils sont les compagnons des voleurs. »]

12 [Percepteurs des impôts et leurs commis.]

sel et de tabac qui ne font que roder le pays, et aller et venir continuellement pour chercher leur proie, quand ils peuvent attraper quelques-uns dans leurs pièges et qu'ils trouvent quelques bonnes proies à dévorer.

Dans un royaume comme notre France, il n'y a peut-être pas moins de quarante ou cinquante mille hommes employés ainsi à fouler et à piller les pauvres peuples, sous prétexte de servir le roi à amasser ses deniers et à maintenir ses prétendus droits ; et cela sans comprendre une infinité d'autres insolents soldats qui n'aiment encore qu'à piller et à ravager tout ce qu'ils trouvent.

Des rois et des princes qui aimeraient le bien ou le bonheur de leurs sujets, et qui aimeraient à les gouverner et à les maintenir en justice et en paix, comme ils le devraient faire, n'auraient garde de vouloir entretenir si mal à propos tant de coquins aux dépens de leurs bons sujets, et n'auraient garde de vouloir les exposer tous les jours, comme ils font, aux dures et injustes vexations et concussions que tous ces gens-là leur font. Les bons princes n'en n'ont jamais usé ainsi.

C'est donc manifestement un abus, et c'est même une injustice criante dans un État, d'y souffrir et même d'y autoriser tant de sortes de gens qui ne servent qu'à fouler, qu'à piller, à ruiner et à accabler les pauvres peuples.

XLVIII

Troisième abus, est que les hommes s'approprient chacun en particulier les biens de la terre, au lieu de les posséder et d'en jouir en commun, d'où naissent une infinité de maux & de misères dans le monde



N AUTRE ABUS ENCORE, ET QUI EST PRESQUE UNIVERSELLEMENT reçu et autorisé dans le monde, est l'appropriation particulière que les hommes se font des biens et des richesses de la terre, au lieu qu'ils devraient tous également les posséder en commun et en jouir aussi également tous en commun.

J'entends tous ceux d'un même endroit et d'un même territoire, en sorte que tous ceux et celles qui sont par exemple d'une même ville, d'un même bourg, d'un même village ou d'une même paroisse et communauté, ne composassent tous ensemble qu'une même famille, se regardant et se considérant tous les uns les autres comme frères et sœurs, et par conséquent, qu'ils devraient vivre paisiblement et en commun ensemble, n'ayant tous qu'une même ou semblable nourriture et étant tous également bien vêtus, également bien logés et bien couchés, et également bien chauffés, mais s'appliquant aussi également tous à la besogne, c'est-à-dire au travail ou à quelque honnête et utile emploi, chacun suivant sa profession ou suivant ce qui serait le plus nécessaire ou le plus convenable de faire suivant les temps et les saisons, et suivant le besoin que l'on pourrait avoir de certaines choses ; et tout cela sous la conduite non de ceux qui seraient pour vouloir dominer impérieusement et tyranniquement sur les autres, mais seulement sous la conduite et direction de ceux qui seraient les plus sages et les mieux intentionnés pour l'avancement et pour le maintien du bien public, toutes les villes et autres communautés voisines les unes des autres ayant aussi chacune de leur part grand soin de faire alliance entre elles et de garder inviolablement la paix et la bonne union entre elles, afin de s'aider et de se secourir mutuellement les unes les autres dans le besoin. Sans quoi le bien public ne peut nullement subsister, et il faut nécessairement que la plupart des hommes soient misérables et malheureux.

Car premièrement : qu'arrive-t-il de cette division particulière des biens et des richesses de la terre pour en jouir par les particuliers, chacun séparément les uns des autres, comme bon leur semble ? Il arrive de là que chacun s'empresse d'en avoir le plus qu'il peut par toutes sortes de voies, bonnes ou mauvaises, car la cupidité — qui est insatiable et qui est, comme on sait, la racine de tous les vices et de tous les maux — voyant pour ainsi dire par là une espèce de porte ouverte à l'accomplissement de ses désirs, elle ne manque pas de profiter de l'occasion et fait faire aux hommes tout ce qu'ils peuvent pour avoir abondance de biens et de richesses afin de se mettre à couvert de toute indigence, afin d'avoir par ce

moyen-là le plaisir et le contentement de jouir de tout ce qu'ils souhaitent. D'où il arrive que ceux qui sont les plus forts, les plus rusés, les plus subtils, et souvent même aussi les plus méchants et les plus indignes, sont les mieux partagés dans les biens de la terre et les mieux pourvus de toutes les commodités de la vie.

Il arrive de là que les uns en ont plus, les autres moins, et souvent même que les uns prennent tout et ne laissent rien ou presque rien aux autres, et par conséquent, que les uns sont riches et les autres pauvres, que les uns sont bien nourris, bien vêtus, bien logés, bien meublés, bien couchés et bien chauffés, pendant que les autres sont mal nourris, mal vêtus, mal logés, mal couchés et mal chauffés, et pendant même que plusieurs n'auraient point de lieu pour se retirer, qu'ils languiraient de faim et qu'ils seraient tous transis et morfondus de froid !

Il arrive de là que les uns se saoulent et se crèvent de boire et manger en faisant bonne chère, pendant que les autres meurent de faim.

Il arrive de là que les uns sont presque toujours dans la joie et dans les réjouissances pendant que les autres sont continuellement dans le deuil et dans la tristesse.

Il arrive de là que les uns sont dans les honneurs et dans la gloire pendant que les autres sont toujours dans le mépris et dans la crasse ; car les riches sont toujours assez honorés et considérés dans le monde, mais on ne fait ordinairement que du mépris des pauvres.

Il arrive de là que les uns n'ont rien [d']autre chose à faire dans la vie que de se reposer, que de boire et manger tout leur saoul, et s'engraisser ainsi dans une douce et molle oisiveté, pendant que les autres s'épuisent de travailler, qu'ils n'ont point de repos ni jours ni nuits, et qu'ils suent sang et eau pour obtenir les choses nécessaires à la vie.

Il arrive de là que les riches trouvent dans leurs maladies et dans tous leurs autres besoins, tous les secours, toutes les assistances, toutes les douceurs, toutes les consolations et tous les remèdes qui se peuvent humainement trouver, pendant que les pauvres demeurent abandonnés dans leurs maladies et dans leurs misères, et qu'ils y meurent faute de secours et de remèdes, sans douceurs et sans consolations dans leurs afflictions et dans leurs maux.

Et enfin il arrive de là que les uns sont toujours dans la prospérité, dans l'abondance de tous biens, dans les plaisirs et dans la joie, comme dans une espèce de paradis, pendant que les autres sont au contraire toujours dans les peines, dans les souffrances, dans les afflictions et dans toutes les misères de la pauvreté, comme dans une espèce d'enfer.

Et ce qui est encore de plus particulier à cet égard, est que souvent il n'y a qu'un très petit intervalle entre ce paradis et cet enfer, car souvent il n'y a que le travers d'une rue ou l'épaisseur d'une muraille ou d'une paroi entre les deux, puisque fort souvent les maisons ou les demeures des riches, où se trouve l'abondance de tous biens et où sont les joies et les délices d'un paradis, sont tout proches des maisons ou des demeures des pauvres, où se trouve l'indigence de tous biens et où sont toutes les peines et toutes les misères d'un véritable enfer.

Et ce qui est encore en cela de plus indigne et de plus odieux est que très souvent ceux qui mériteraient le plus de jouir des douceurs et des plaisirs de ce paradis sont ceux-là même qui souffrent les peines et les supplices de l'enfer, et que ceux au contraire qui mériteraient le plus de souffrir les peines et les misères de cet enfer sont ceux qui jouissent le plus tranquillement des douceurs et des plaisirs de ce paradis.

En un mot, les gens de bien souffrent très souvent dans ce monde-ci les peines que devraient souffrir les méchants, et les méchants y jouissent ordinairement des biens, des honneurs et des contentements qui ne devraient être que pour les gens de bien. Car l'honneur et la gloire ne devraient appartenir qu'aux gens de bien, comme la honte, la confusion et le mépris ne devraient appartenir qu'aux méchants et aux vicieux. ([*Épître de saint Paul aux*] *Romains* II-7, 10 [1]). Cependant, le contraire arrive ordinairement dans le monde, ce qui est manifestement un très grand abus et une injustice tout à faite criante ; et c'est sans doute ce qui a donné lieu à un auteur que j'ai déjà cité[2] de dire *que ces choses sont renversées par la malice des hommes ou que Dieu n'est pas Dieu.* Car il n'est pas croyable qu'un Dieu tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage, voudrait souffrir un tel renversement de justice.

Ce n'est pas tout.

Il arrive encore de cet abus dont je parle, que les biens étant si mal partagés entre les hommes, les uns ayant presque tout ou ayant beaucoup plus qu'il ne leur en faudrait pour leur juste portion et les autres au contraire n'ayant rien ou presque rien et manquant de la plupart des choses qui leur seraient nécessaires ou utiles — il arrive de là, dis-je, que naissent d'abord les haines et les envies entre les hommes.

De là naissent ensuite les murmures, les plaintes, les troubles, les séditions, les révoltes et les guerres, qui causent une infinité de maux parmi les hommes.

De là naissent aussi mille et mille milliers de méchants ou de mauvais procès que les particuliers sont obligés d'avoir les uns contre les autres pour défendre leurs biens ou pour maintenir leurs droits, comme ils le prétendent ; lesquels procès leur donnent encore mille et mille peines du corps et mille et mille inquiétudes d'esprit, et causent assez souvent la ruine entière des uns et des autres.

De là il arrive aussi que ceux qui n'ont rien ou qui n'ont pas tout le nécessaire qu'il leur faudrait, sont comme contraints et obligés d'user de quantité de méchants moyens pour avoir de quoi subsister ou pour avoir de quoi soutenir leur état ; et de là viennent les fraudes, les tromperies, les fourberies, les injustices, les vexations, les rapines, les vols, les larcins, les brigandages, les meurtres et les assassinats, qui causent encore une infinité de maux parmi les hommes.

---

1 [« En donnant la vie éternelle à ceux qui, par leur persévérance dans les bonnes œuvres, cherchent la gloire, l'honneur et l'immortalité. » | « Mais la gloire, l'honneur et la paix seront le partage de tout homme qui fait le bien ; du Juif premièrement, et puis du Gentil. »]

2 Monsieur de la Bruyère dans ses *Caractères*.

XLIX

Autre abus, touchant les vaines et injurieuses distinctions de familles, et des maux qui en viennent


AREILLEMENT, QU'ARRIVE-T-IL DE CES VAINES, INJURIEUSES ET odieuses distinctions de familles que les hommes font mal à propos entre eux, comme s'ils étaient de différente espèce et de différente nature ou qu'ils fussent d'une meilleure et d'une plus pure origine les uns que les autres ? Qu'arrive-t-il de là, dis-je ?

Il arrive de là que ceux qui sont de diverses ou différentes familles se méprisent et se dédaignent mal à propos les uns les autres, sous prétexte que les uns se croient de meilleure ou de plus honorable famille que les autres.

Il arrive de là qu'ils se méprisent, qu'ils se déshonorent, qu'ils se diffament les uns les autres, et qu'ils ne veulent pas même se prendre les uns les autres en mariage, sous prétexte qu'il y aurait quelque chose à redire à la famille de ceux-ci ou de ceux-là ; et ce *quelque chose* que l'on croit ou que l'on suppose être à redire, n'est cependant ordinairement fondé que sur des vains bruits, sourds et confus, et sur des fausses imaginations et opinions que les hommes se mettent follement en tête, qu'il y a des races de sorciers et de sorcières. C'est ce qu'ils s'imaginent sur des riens, sur des bagatelles, sur des simples ouï-dire et sur des mauvais discours que des gens ignorants, passionnés ou mal intentionnés font les uns contre les autres ; à quoi si l'on voulait toujours s'arrêter, il n'y aurait peut-être point de famille qui pourrait s'assurer d'être tout à fait exempte de ces prétendues sortes de taches, puisque l'on voit tous les jours que celles qui se croient les plus nettes et qui trouvent le plus à redire aux autres, sont celles-là même de qui les autres parlent à leur tour.

D'ailleurs, quand il y aurait dans quelques familles quelques particuliers qui se seraient mal comportés et qui auraient mal fait — comme cela arrive assez souvent, et qu'il n'y a même guère de familles dans lesquelles il n'y a quelqu'un qui se tourne mal — est-il juste que tous les autres de même famille qui seraient peut-être honnêtes gens soient pour cela mal regardés et méprisés ? Faut-il que les innocents et que les honnêtes gens souffrent pour les coupables ? Et qu'ils portent aussi bien qu'eux la honte et la confusion de leurs vices ou de leurs fautes ! Cela n'est certainement pas juste. Il faut estimer un chacun par son propre mérite et non pas par le mérite ni par le démérite d'aucun autre. Qu'arrive-t-il encore de ces vaines et odieuses distinctions de familles ?

Il arrive de là que ceux qui sont d'une fortune plus élevée que celle des autres veulent se prévaloir de cet avantage et s'imaginent pour cela valoir beaucoup plus que les autres. Ce pourquoi aussi ils veulent toujours dominer impérieusement et tyranniquement sur les autres et veulent les assujettir à leurs lois, comme s'ils n'étaient, eux, nés que pour dominer et pour commander, et que les autres ne fussent nés que pour les servir et pour être leurs esclaves.

« Les grands, *comme il est dit dans* Télémaque, sont nourris et élevés dans une hauteur et dans une fierté qui ternit tout ce qu'il y aurait de bon en eux ; ils se regardent comme étant d'une autre nature que les autres hommes ; les autres ne leur semblent avoir été mis sur la terre par les dieux que pour les servir, pour leur plaire, pour prévenir leurs désirs et rapporter tout à eux comme à des divinités. Le bonheur de les servir est, selon eux, une assez haute récompense pour ceux qui les servent ; il ne faut jamais rien trouver d'impossible quand il s'agit de les contenter ; les moindres retardements irritent leur naturel ardent et violent ; ils sont incapables d'aimer aucune chose qu'eux-mêmes ; ils ne sont sensibles qu'à leur propre gloire et à leurs plaisirs. Il n'y a, *dit le même auteur*, que les malheurs de la vie qui rendent ordinairement les princes et les grands plus modérés et plus sensibles aux misères des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poison des prospérités, ils se croient presque des dieux sur la terre ; ils veulent que les montagnes s'aplanissent pour les contenter, ils comptent pour rien les hommes, ils veulent se jouer de la Nature entière. Quand ils entendent parler des souffrances, ils ne savent ce que c'est. C'est un songe pour eux, ils n'ont jamais vu la distance du bien et du mal ; l'infortune seule peut leur donner de l'humanité et changer leur cœur de rocher en un cœur humain. Alors ils sentent qu'ils sont hommes et qu'il faut ménager les autres hommes qui leur ressemblent. »

Lesquels inconvénients font assez manifestement voir l'abus qu'il y a dans ces vaines et odieuses distinctions de familles que les hommes font mal à propos entre eux.

L

Abus touchant l'indissolubilité des mariages et des maux qui en viennent[1]


AREILLEMENT ENCORE, QU'ARRIVE-T-IL DE CET AUTRE ABUS QU'ILS ont entre eux de rendre, comme ils font, les mariages indissolubles jusqu'à la mort de l'une ou de l'autre des parties ? Qu'arrive-t-il de là, dis-je ? Il arrive de là qu'il y a parmi eux une infinité de mauvais et malheureux mariages, une infinité de mauvais et malheureux ménages dans lesquels les hommes se trouvent misérables et malheureux avec des mauvaises femmes, ou des femmes misérables et malheureuses avec des mauvais maris, ce qui cause souvent la ruine et la dissipation des ménages. Car autant qu'il y a de ces mauvais mariages et de ces mauvais ménages dans lesquels l'homme et la femme ne s'aiment point et ne peuvent s'accommoder paisiblement ensemble mais au contraire sont toujours en haine, en divorce et en dissensions continuelles l'un contre l'autre — ce sont autant de malheureux et de malheureuses qui détestent et maudissent tous les jours leur mariage. Et ce qui augmente d'autant plus leur chagrin et leur déplaisir, [c']est de voir qu'ils ne peuvent se dédire d'un si mauvais marché et qu'ils ne peuvent légitimement rompre un lien et un engagement qui leur est si désagréable et si désavantageux, et quelquefois encore si funeste. Et c'est ce qui les porte enfin à faire assez souvent des scandaleuses séparations de corps et de biens, et quelquefois même aussi à attenter l'un ou l'autre sur la vie de leur contrepartie afin de se dégager entièrement par ce moyen-là d'un lien et d'un joug qui leur est si odieux et si insupportable.

Qu'arrive-t-il encore de ces mauvais mariages ?

Il arrive souvent de là que les enfants qui en naissent sont misérables et malheureux par la faute et par la mauvaise conduite de leurs pères et de leurs mères, qui leur donnent tous les jours de mauvais exemples et qui négligent de les instruire ou de les faire instruire comme il faudrait dans les sciences et dans les arts aussi bien que dans les bonnes mœurs. Et d'ailleurs, comme la plupart de ceux qui s'engagent ainsi dans le mariage sont des pauvres gens qui ont été eux-mêmes mal élevés, mal nourris, mal entretenus et mal instruits, et qu'ils n'ont pas le moyen ni la capacité ou la commodité de mieux élever, de mieux entretenir, de mieux instruire, ou mieux faire instruire leurs enfants qu'ils n'ont été eux-mêmes, il arrive de là qu'ils demeurent toujours dans l'ignorance, dans la bassesse, dans l'ordure et dans la crasse, dans la pauvreté et dans la misère ; si bien que l'on en voit souvent qui meurent de disette et de souffrances ou qui ne sauraient croître ni amender faute d'avoir suffisamment le nécessaire à la vie. Et comme la plupart des peuples sont ainsi nés et nourris, et qu'ils ont été ainsi élevés dans l'ignorance et dans la bassesse, dans la pauvreté et dans la misère, et accoutumés dès leur jeunesse à de rudes et pénibles travaux, et cela toujours sous

---

[1] 5ᵉ abus.

la dépendance et sous la domination des riches et des grands de la terre, c'est ce qui fait qu'ils ne connaissent presque point les droits naturels[2] de leur condition humaine, ni le tort et l'injustice qu'on leur fait de les rendre si esclaves, si misérables et si malheureux qu'ils sont. Ce pourquoi aussi ils ne pensent presque point à se tirer d'une si grande misère en secouant un joug qui les rend si malheureux mais pensent seulement à vivre chétivement dans leurs peines et dans leurs misères, comme ils sont accoutumés de faire et comme s'ils n'étaient effectivement nés que pour servir les autres et pour vivre et mourir dans la pauvreté et dans la misère, triste état de la condition des pauvres peuples. Qu'arrive-t-il encore de ces sortes de mariages particuliers et indissolubles ?

Il arrive de là que lorsque des pères et mères viennent à mourir et à laisser des jeunes enfants, s'ils sont pauvres, ce sont des enfants qui sont doublement malheureux en demeurant orphelins parce qu'ils demeurent sans appui et sans protection, qu'ils ne savent assez souvent où s'arrêter ni où se retirer et qu'ils sont obligés du moment qu'ils peuvent marcher de mendier misérablement leur pain de porte en porte, et avec cela sont souvent maltraités par des beaux-pères ou par des belles-mères qui les traitent avec rigueur, qui les laissent dans l'ordure et dans la crasse et qui les laissent presque mourir de froid et de faim. Et s'ils ont quelque chose à dépenser, leurs biens sont souvent si mal ménagés et si mal gouvernés qu'il ne leur reste presque rien lorsqu'ils viennent en âge d'en jouir, ce qui leur cause un très grand préjudice.

Tous ces inconvénients-là et tous ces maux-là dont je viens de parler naissent ordinairement, et comme nécessairement, de ces sortes d'abus dont je viens de parler.

---

2 [Meslier n'explicite hélas pas en quoi consistent ces « droits naturels », qu'il proclame à juste titre, même en se plaçant dans l'hypothèse d'une « égalité de nature ».]

LI

Des grands biens et des grands avantages reviendraient aux hommes s'ils vivaient paisiblement tous, en jouissant en commun des biens et des commodités de la vie



I LES HOMMES POSSÉDAIENT ET JOUISSAIENT ÉGALEMENT EN commun, comme j'ai dit, des biens, des richesses et des commodités de la vie, s'ils s'occupaient unanimement tous à quelques honnêtes et utiles exercices ou à quelque honnête et utile travail du corps ou de l'esprit et s'ils ménageaient sagement entre eux les biens de la terre et les fruits de leurs travaux et de leur industrie, ils auraient suffisamment lieu tous de vivre heureux et contents, car la terre produit presque toujours assez suffisamment et même assez abondamment de quoi les nourrir et les entretenir, s'ils faisaient toujours un bon usage de leurs biens ; et c'est fort rarement quand la terre manque à produire le nécessaire à la vie.

Et ainsi, chacun aurait suffisamment de quoi vivre paisiblement, personne ne manquerait de ce qui lui serait nécessaire, personne ne serait en peine d'avoir pour soi ni pour ses enfants de quoi vivre ni de quoi se vêtir, personne ne serait en peine pour soi ni pour ses enfants de savoir où il logerait, ni où il coucherait, car chacun trouverait sûrement, abondamment, facilement et commodément tout cela dans une communauté bien réglée ; et ainsi, personne n'aurait que faire d'user de fraude, ni de finesse et de tromperie pour surprendre son prochain.

Personne n'aurait que faire d'avoir de procès pour défendre son bien.

Personne n'aurait que faire d'avoir de l'envie contre son prochain ni d'être envieux les uns contre les autres, puisqu'ils seraient tous à peu près dans une même égalité.

Personne n'aurait que faire de penser à aller dérober ce que les autres auraient, personne n'aurait que faire d'aller tuer ni assassiner personne pour avoir sa bourse et son argent ou son bien, puisque cela ne lui servirait de rien dans son particulier.

Personne n'aurait que faire de se tuer pour ainsi dire soi-même de travail et de fatigues, comme font maintenant une infinité de pauvres gens qui sont comme contraints de se tuer de travail, de se tuer de peines et de fatigues pour avoir chétivement de quoi vivre et de quoi subvenir aux frais et aux taxes que l'on exige rigoureusement d'eux.

Personne, dis-je, n'aurait que faire de se tuer ainsi de peines et de fatigues puisque chacun aiderait de son côté à porter les peines du travail, et que personne ne demeurerait inutilement dans l'oisiveté pendant que les autres s'occuperaient utilement au travail.

Vous étonnez-vous, mes chers amis ? Vous étonnez-vous, pauvres peuples, que vous ayez tant mal et tant de peines dans la vie ?

C'est que vous portez seuls tout le poids du jour et de la chaleur, comme ces ouvriers dont il est parlé dans une parabole de vos *Évangiles*.

C'est que vous êtes chargés vous et tous vos semblables de tout le fardeau de l'État ; vous êtes chargés non seulement de tout le fardeau de vos rois et de vos princes qui sont vos tyrans, mais vous êtes encore chargés de tout le fardeau de la noblesse, de tout le fardeau du clergé, vous êtes chargés du fardeau de toute la moinerie et de tous les gens de justice, vous êtes chargés de tous les laquais et de tous les palefreniers des grands et de tous les serviteurs et servantes des autres, vous êtes chargés de tous les gens de guerre, de tous les maltôtiers, de tous les gardes de sel et de tabac, et enfin de tout ce qu'il y a de gens fainéants et inutiles dans le monde.

Car ce n'est que du fruit de vos pénibles travaux que tous ces gens-là vivent. Vous fournissez par vos travaux à tout ce qui est nécessaire à leur subsistance, et non seulement à tout ce qui leur est nécessaire pour cela, mais encore à tout ce qui peut servir à leurs divertissements et à leurs plaisirs. Qu'est-ce que seraient par exemple des plus grands princes et des plus grands potentats de la terre si les peuples ne les soutenaient ? Ce n'est que des peuples (qu'ils ménagent cependant si peu) qu'ils tirent toute leur grandeur, toutes leurs richesses et toute leur puissance ; en un mot, ils ne seraient rien que des hommes faibles et petits comme vous si vous ne souteniez leur grandeur. Ils n'auraient pas plus de richesses que vous si vous ne leur donniez pas les vôtres ; et enfin ils n'auraient pas plus de puissance ni plus d'autorité que vous si vous ne vouliez pas vous soumettre à leurs lois et à leurs volontés.

Si tous ces gens-là dont je viens de parler, partageaient avec vous la peine du travail et s'ils vous laissaient également comme à eux une portion convenable de ces biens que vous gagnez et que vous faites si abondamment venir à la sueur de vos fronts, vous seriez d'un côté beaucoup moins chargés et beaucoup moins fatigués. Et d'un autre côté, vous auriez aussi beaucoup plus de repos et de douceur dans la vie que vous n'en avez.

Mais non, toute la peine est pour vous et pour vos semblables, et tout le bien est pour les autres, quoiqu'ils le méritent le moins ; et c'est pour cela que les pauvres peuples ont tant de mal et tant de peines dans la vie.

« On voit, *dit monsieur de la Bruyère dans ses* Caractères (*au chapitre* « *Des Usages* »), on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible. Ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine ; et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racine ; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé, et qu'ils ont fait venir avec tant de peines[1]. »

Oui, certainement ils méritent de n'en pas manquer, et ils mériteraient bien même d'en manger les premiers et d'en avoir la meilleure part, comme aussi d'avoir la meilleure part de ce bon vin qu'ils font venir encore avec tant de peines et de fatigues.

---

1 [La Bruyère, *Caractères*, « De l'Homme », 128, p. 353. Meslier ajoute « et qu'ils ont fait venir avec tant de peines. »]

Mais, ô cruauté inhumaine et détestable, les riches et les grands de la terre leur ravissent la meilleure part des fruits de leurs pénibles travaux et ne leur laissent pour ainsi dire que la paille de ce bon grain et la lie de ce bon vin qu'ils font venir avec tant de peine et de travail. L'auteur que j'ai cité ne dit pas ceci, mais il le fait assez suffisamment entendre. Enfin, si tous les biens étaient, comme j'ai dit, sagement gouvernés et dispensés, personne n'aurait que faire de craindre pour soi ni pour les siens la disette ni la pauvreté, puisque tous les biens et les richesses seraient également pour tout le monde, ce qui serait certainement le plus grand bien et le plus grand bonheur qui pourrait venir aux hommes.

Pareillement, si les hommes ne s'arrêtaient point, comme ils font, à ces vaines et injurieuses distinctions de familles, et s'ils se regardaient véritablement tous les uns les autres comme frères et sœurs, ainsi qu'ils le devraient faire suivant les principes de leur religion, nul d'entre eux ne pourrait se prévaloir ni se vanter d'être d'une meilleure ni d'une plus noble naissance que leurs compagnons, et par conséquent, ils n'auraient point lieu de se mépriser les uns les autres ni de se faire les uns aux autres des reproches injurieux au sujet de leur naissance ou de leur famille ; mais chacun se trouverait estimable suivant son propre mérite personnel, et non suivant le mérite imaginaire d'une prétendue meilleure ou d'une prétendue plus noble naissance, ce qui serait encore un très grand bien parmi les hommes.

Pareillement, si les hommes, et particulièrement nos christicoles, ne rendaient pas, comme ils font, les mariages indissolubles entre eux, et si, au contraire, ils laissaient toujours libre entre eux l'union et l'amitié conjugale, sans contraindre les uns ni les autres, c'est-à-dire sans contraindre les hommes ni les femmes, à demeurer toute leur vie inséparablement ensemble contre leurs inclinations, on ne verrait certainement point tant de mauvais mariages ni tant de mauvais ménages qu'il y a entre eux, et il n'y aurait point tant de discorde et de dissensions qu'il y en a entre les maris et les femmes.

Ils n'auraient que faire d'en venir tous les jours aux reproches, ni aux injures, ni aux mauvais traitements comme ils font si souvent les uns envers les autres ; ils n'auraient que faire de se mettre si souvent en colère les uns contre les autres ; ils n'auraient que faire de se donner tant de malédictions les uns aux autres ; ils n'auraient que faire de se battre ni de se déchirer avec tant de fureur, comme ils font souvent les uns les autres, parce qu'ils pourraient librement se quitter paisiblement du moment qu'ils cesseraient de s'aimer ou de se plaire ensemble, et qu'ils pourraient librement chercher les uns et les autres leurs contentements ailleurs.

En un mot, il n'y aurait point de maris malheureux ni de femmes malheureuses comme il y en a tant, qui sont pendant toute leur vie misérables sous le joug fatal d'un mariage indissoluble. Au contraire, ils auraient toujours agréablement et paisiblement les uns et les autres leurs plaisirs et leurs contentements avec ceux ou celles qui leur conviendraient, parce que ce serait pour lors toujours la bonne amitié qui serait le principe et le motif principal de leur union conjugale, ce qui serait un très grand bien pour les uns et pour les autres. Aussi bien que pour les enfants qui en proviendraient, parce qu'ils ne seraient pas comme tant de pauvres enfants qui demeurent orphelins de père ou de mère, et souvent de l'un et de l'autre tout ensemble, et qui pour ce sujet sont comme abandonnés d'un chacun, et lesquels on voit souvent malheureux sous les lois de quelques brutaux beaux-pères ou de quelques mauvaises belles-mères qui les font jeûner et qui les maltraitent de coups, ou sous la conduite de quelques tuteurs ou

curateurs qui les négligent et qui même mangent et dissipent mal à propos leurs biens. Ils ne seraient pas non plus comme tant d'autres pauvres enfants que l'on voit malheureux sous la conduite même de leurs pères et de leurs mères, et qui souffrent dès leur plus tendre jeunesse toutes misères de la pauvreté, le froid de l'hiver, la chaleur de l'été, la faim, la soif, la nudité, qui sont toujours dans la crasse et dans l'ordure, sans éducation, sans instruction, et qui ne sauraient même presque croître ni amender, comme j'ai dit, faute d'avoir suffisamment l'entretien nécessaire à la vie.

Mais ils seraient tous également bien élevés, tous également bien nourris et entretenus de tout ce qu'il leur faudrait, parce qu'ils seraient tous élevés, nourris et entretenus en commun des biens publics et communs. Pareillement aussi, ils seraient tous également instruits dans les bonnes mœurs et dans l'honnêteté, aussi bien que dans les sciences et dans les arts, autant qu'il serait nécessaire et convenable à chacun d'eux de l'être par rapport à l'utilité publique et au besoin que l'on pourrait avoir de leur service, en sorte qu'étant tous instruits dans les mêmes principes de morale et dans les mêmes règles de bienséance et d'honnêteté, il serait facile de les rendre tous sages et honnêtes, de les faire tous conspirer et tendre au même bien et de les rendre tous capables de servir utilement leur patrie. Ce qui serait certainement encore très avantageux pour le bien public de la société humaine.

Ce n'est pas de même quand les hommes sont élevés et qu'ils sont instruits dans divers principes de morale et qu'ils ont pris diverses règles et diverses manières de vivre, car pour lors cette diversité d'éducation, d'instruction et de manière de vivre n'inspire dans les hommes qu'une contrariété et qu'une diversité d'humeurs, d'opinions et de sentiments qui fait qu'ils ne peuvent s'accommoder paisiblement ensemble ni, par conséquent, concourir tous unanimement au même bien, ce qui cause des troubles et des divisions continuelles entre eux. Mais quand ils ont tous été élevés et instruits de jeunesse dans les mêmes principes de morale et qu'ils ont appris à suivre les mêmes règles de vivre et de conduire, pour lors, étant tous dans les mêmes sentiments et ayant tous les mêmes vues, ils se portent tous bien plus facilement au même bien qui est le bien commun de tous.

Ce serait donc bien mieux fait aux hommes de laisser toujours entre eux la liberté des mariages et de l'union conjugale.

Ce serait bien mieux fait à eux de faire élever, nourrir, entretenir et instruire également bien tous leurs enfants dans les bonnes mœurs, aussi bien que dans les sciences et dans les arts.

Ce serait bien mieux fait à eux de se regarder et de s'aimer toujours les uns les autres comme étant tous frères et sœurs.

Ce serait bien mieux fait à eux de ne point faire entre eux de distinction de familles à familles et de ne point se croire de meilleure famille ni de meilleure naissance les uns que les autres. Ce serait bien mieux fait à eux de s'occuper tous à quelque bon travail ou à quelque honnête et utile exercice, et de porter chacun d'eux leur part de la peine du travail et des incommodités de la vie, sans vouloir injustement laisser aux uns toute la peine et toute la charge du fardeau pendant que les autres ne feraient que prendre leurs plaisirs et leurs contentements.

Enfin, ce serait bien mieux fait à eux de posséder tout en commun et de jouir paisiblement tous en commun des biens et des commodités de la vie, et tout cela sous la conduite et la direction des plus sages. Ils seraient certainement tous incomparablement plus heureux et plus contents qu'ils ne sont, car on ne verrait

point de misérables, ni de malheureux, ni même de pauvres sur la Terre, comme on y en voit tant tous les jours.

Voici comme un ancien philosophe parle sur ce sujet ; c'est Sénèque, fondé sur le rapport de Posidonius, autre plus ancien philosophe. Voici ce qu'il dit dans sa 90e *Épître* : « Dans ces siècles fortunés, *dit-il*, que l'on appelle *siècles d'or*, tous les biens de la terre demeuraient en commun pour être jouis indifféremment par tous, et auparavant que l'avarice et la folle dépense eussent rompu cette société qui était entre les mortels, et que d'une communauté ils eussent couru au pillage, il n'y a homme au monde qui pût louer et priser davantage aucune autre façon de vivre entre les humains, ni donner aux peuples des mœurs et des coutumes plus louables et meilleures que celles que l'on raconte avoir été entre eux, parmi lesquels, par bornes et confins, on ne voit aucun qui divisa les champs ; tous vivaient en commun, la terre même lors sans aucune semence libérale, portait tous fruits en abondance. Que pouvait-on voir de plus heureux que cette sorte d'hommes ? La Nature et les biens étaient jouis de tous en commun ; elle seule comme mère suffisait à tenir tout le monde sous sa tutelle ; c'était une possession très assurée des richesses publiques. Pourquoi ne pourrais-je dire à bon droit que cette condition d'hommes était infiniment riche, entre lesquels on ne pouvait trouver un seul pauvre.

» L'avarice, dit-il, se jeta d'abord sur des choses saintement réglées, et comme elle désira retirer quelque bien à part et le convertir à son profit particulier, elle mit tout en la puissance d'autrui, et s'étant d'une possession infinie retranchée à un petit coin, elle amena la pauvreté ; et quand elle commença à désirer beaucoup, elle perdit tout. Mais pour tant qu'elle veuille courir pour regagner ce qu'elle a perdu, pour tant qu'elle se peine de joindre champs à champs et qu'à prix d'argent ou de force elle chasse son voisin, jusqu'à ce qu'elle étende ses domaines par toute une grande province et qu'elle appelle sa possession un long voyage qu'elle fait passant toujours par ses terres, jamais aucune étendue de champs pour si longue qu'elle soit, ne nous pourra ramener jusqu'au lieu d'où nous sommes partis, après avoir tout fait, nous aurons beaucoup si vous voulez, mais nous avions tout. La terre d'elle-même était plus fertile que quand elle fut labourée, et plus prodigue pour l'usage des peuples quand ils ne la ravissaient point. Ils avaient autant de plaisir à montrer ce qu'ils avaient trouvé, comme à le trouver ; aucun n'en pouvait avoir trop ou trop peu, tout était parti entre personnes qui étaient bien d'accord, le plus puissant n'avait point encore porté la main sur le plus faible, l'avaricieux qui cachait ce qu'il tenait en réserve inutile n'avait point encore privé un autre de ce qui lui était nécessaire. On avait autant de soin d'autrui que de soi-même. Ceux qu'une forêt épaisse défendait des ardeurs du soleil, qui vivaient avec toute assurance dans une petite loge couverte de feuillages et de branchages pour se garder de la rigueur de l'hiver et de la pluie, passaient doucement les nuits sans jeter un seul soupir ; mais les soucis et les peines nous tourmentent dans notre écarlate et nous piquent de cruels aiguillons ; au contraire, les autres dorment d'un sommeil doux et gracieux sur la dure[2]. »

L'auteur du *Journal historique* (janvier 1706) rapporte à peu près la même chose des hommes de ces premiers temps-là. « Heureux, *dit-il*, étaient les peuples qui vivaient sous l'âge d'or et dans cette innocence dont parle le poète lorsqu'il dit :

---

[2] [Le passage de la 90e *Épître* de Sénèque cité par Meslier est issu d'une traduction ancienne. Voir Sénèque, *Lettres à Lucillius*, livre XIV, épître 90, 35 à 41, Laffont Bouquins, p. 913-914.]

« L'âge d'or commença, cet âge où de l'enfance,
L'homme tant qu'il vivait, conservait l'innocence,
Et réglant ses projets sur la seule équité,
Joignait l'exactitude à la fidélité.
Les lois qui pour punir on a depuis trouvées
N'avaient point sur l'airain encore été gravées,
Et tous en sûreté vivant sans intérêt,
On ignorait les noms de juges et d'arrêt[3]. »

Monsieur Pascal dans ses *Réflexions* (page 331) témoigne assez clairement être dans ce même sentiment lorsqu'il marque que l'usurpation de toute la terre et tous les maux qui s'en sont ensuivis ne sont venus que de ce que chaque particulier a voulu s'approprier des choses qu'il aurait dû laisser en commun. « Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants, c'est là ma place au soleil. Voilà, *dit cet auteur*, le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre[4]. »

Platon, le divin Platon, voulant dresser une république dont les citoyens pussent vivre en bonne intelligence, en bannit avec raison ces mots de *mien* et de *tien*, jugeant bien que tandis qu'il y aurait quelque chose à partager, il se trouverait toujours des mécontents, d'où naissent les troubles, les divisions, les guerres et les procès.

---

[3] [L'auteur est Claude Jordan (1659-1716), géographe, historien et surtout journaliste. Libraire à Leyde, puis à Verdun, il touche une pension de Louis XIV et publie un journal successivement intitulé *La Clef du Cabinet des Princes*, le *Journal de Verdun* puis le *Journal historique*, d'où Meslier a tiré cet extrait.]

[4] [Blaise Pascal, *Pensées*, édition Brunschvig, livre V (« La Justice et la Raison des Effets »), n° 295. Cette pensée porte un titre : *Mien tien*.]

LII

La communion des premiers chrétiens est maintenant anéantie entre eux



'ÉTAIT, SUIVANT TOUTES LES APPARENCES, À CETTE FORME DE vivre en commun, comme à la meilleure et à la plus convenable aux hommes, que la religion chrétienne voulait dans son commencement ramener ses sectateurs. C'est ce qui paraît non seulement en ce qu'elle les obligeait de se regarder tous comme frères et comme tous égaux entre eux, mais aussi en ce qui se pratiquait parmi eux dans leur commencement. Car il est marqué dans leurs livres qu'ils mettaient pour lors tout en commun entre eux et qu'il n'y avait aucun pauvre parmi eux. « Toute la multitude de ceux qui croyaient, *dit leur histoire*, n'avaient qu'un même cœur et un même esprit, aucun d'eux ne regardait rien de ce qu'il possédait comme lui appartenant en particulier, mais ils mettaient tout en commun et il n'y avait point de pauvres parmi eux parce que tous ceux qui avaient des terres, des héritages ou des maisons les vendaient et en apportaient le prix aux apôtres, qui le faisaient distribuer à chacun d'eux selon leurs besoins. » (*Actes* [*des apôtres*] II-44, [45][1]). De là vint qu'ils mirent ou qu'ils établirent pour un des principaux points de leur foi et de leur religion celui de la *communion des saints*, c'est-à-dire de la communauté des biens qui était entre les saints, voulant dire et faire entendre par cet article de leur foi qu'ils étaient tous saints et que tous les biens étaient communs entre eux.

Mais cette prétendue sainte communion, ou commune union de tous biens, ne dura pas ainsi longtemps entre eux, car la cupidité s'étant glissée dans leur cœur, elle rompit bientôt cette commune union de biens et mit bientôt la division entre eux comme elle était auparavant. Néanmoins, pour ne pas paraître avoir tout à fait anéanti et détruit cet article du symbole de leur foi et de leur religion, qui était le principal et qui était le seul qu'ils auraient dû le plus inviolablement garder, que firent-ils ? Ils s'avisèrent (à savoir les premiers et les principaux d'entre eux, après s'être les mieux partagés), ils s'avisèrent de retenir toujours ce même article de leur foi et d'attacher ce mot de *communion*, ou plutôt cette créance de la communion des saints et de la communion des biens, à une communion imaginaire des biens spirituels (qui ne sont véritablement aussi que des biens imaginaires), et particulièrement à la réception et manducation dévotieuse de quelques petites images de pâte cuite entre deux fers que leurs prêtres font semblant de consacrer à leurs messes et qu'ils disent être véritablement le corps et le sang de leur Dieu Christ, qu'ils mangent premièrement eux-mêmes en particulier et qu'ils donnent ensuite à manger indifféremment à tous ceux et celles qui ont la dévotion de s'y présenter pour en avoir leur part.

---

1 [Référence exacte.]

Voilà à quoi ils ont abusivement et ridiculement réduit cet article de leur foi touchant la communion des biens et la commune participation des biens, qu'ils auraient dû toujours inviolablement conserver entre eux, comme ils avaient commencé. De sorte qu'il n'y a presque plus de biens possédés en commun parmi eux, si ce n'est parmi ceux que l'on appelle des *moines*, dont j'ai ci-devant parlé ; car pour ce qui est des paroisses ou communautés séculières, s'ils ont encore quelques biens en commun, c'est si peu de chose que ce n'est pas la peine d'en parler puisque cela ne fait presque rien à chaque particulier.

Mais les moines, comme plus sages et plus prudents en cela que les autres, ont toujours eu soin de conserver tous leurs biens en commun et d'en jouir tous en commun. Ce pourquoi aussi l'on voit qu'ils se maintiennent toujours dans un état florissant, si bien que rien ne leur manque et qu'ils ne se sentent jamais des misères ni des incommodités de la pauvreté, qui rend la plupart des hommes si malheureux dans la vie. Leurs couverts sont aussi superbement bâtis et aussi magnifiquement ornés et meublés que des maisons de seigneurs et que des palais de rois, leurs jardins et leurs parterres sont comme des paradis terrestres et comme des jardins de délices, leurs caves et leurs greniers, aussi bien que leurs basses-cours, sont toujours abondamment fournis de tout ce qu'il y a de meilleur, c'est-à-dire des meilleurs vins, des meilleurs grains et des meilleures volailles. En un mot, leurs maisons sont comme des réservoirs de tous biens et de toutes commodités, dont tous les particuliers ont le bonheur de jouir en commun. Et on pourrait dire qu'ils seraient les plus heureux des mortels si avec tous les biens et toutes les commodités des richesses dont ils jouissent, ils avaient encore la liberté de jouir, suivant leurs inclinations et leurs désirs, des doux plaisirs du mariage, et s'ils n'étaient point, d'ailleurs comme ils sont, esclaves des plus sottes et des plus ridicules superstitions de leur religion.

Heureux disaient un jour quelques-uns de ces bons moines en voyant et en regardant des belles jeunes filles qui se divertissaient agréablement ensemble ; *heureux* disaient-ils comme en soupirant, *heureux l'homme qui peut contenter son désir avec de si aimables personnes*[2]. (*Psaumes* CXXVI-5 [3]). Il ne leur manquait que cela pour achever le comble de leurs souhaits.

Et il est sûr que s'ils cessaient de posséder leurs biens en commun et s'ils venaient à les partager entre eux pour en jouir chacun d'eux séparément de leur part et portion comme bon leur semblerait, ils seraient bientôt comme les autres exposés et réduits à toutes les misères et à toutes les incommodités de la vie. Ce qui fait manifestement voir que c'est par leur bonne règle et par leur bonne manière de vivre en commun et de jouir en commun des biens qu'ils possèdent, qu'ils se maintiennent si bien dans l'état florissant où ils sont. C'est par cette manière de vivre qu'ils se procurent agréablement et avantageusement toutes les commodités de la vie, et c'est par là aussi qu'ils se mettent heureusement à couvert de toutes les peines et de toutes les misères de la pauvreté.

Il en serait bien certainement de même de toutes les paroisses si les peuples qui les composent voulaient bien s'entendre pour vivre paisiblement tous ensemble en commun, pour travailler utilement tous en commun et pour jouir également tous en commun, chacun dans leurs territoires, des biens de la terre et des fruits de leurs travaux.

---

2 [« *Beatus vir qui implevit desiderium suum ex ipsis.* »]

3 [« Heureux l'homme qui a accompli son désir en eux. »]

Ils pourraient dans ce cas, s'ils voulaient, et même avec beaucoup plus de facilité que les moines, se faire partout des palais et des maisons agréables et solides pour se loger commodément, eux et leurs troupeaux.

Ils pourraient, partout s'ils voulaient, se faire des jardins et des vergers agréables et utiles où ils pourraient avoir toutes sortes de beaux et de bons fruits en abondance.

Ils pourraient partout soigneusement cultiver et ensemencer les terres pour y faire ensuite d'abondantes récoltes de toutes sortes de grains et de bons légumes.

Enfin ils pourraient, s'ils voulaient, par cette manière de vivre en commun, se procurer partout une abondance de tous biens et se mettre par là à couvert de toutes les misères et de toutes les incommodités de la pauvreté, ce qui les mettrait en état de pouvoir vivre tous heureux et contents, au lieu qu'en jouissant, comme ils font tous, séparément les uns des autres des biens de la terre et des commodités de la vie, ils s'exposent et s'engagent, la plupart d'eux, dans toutes sortes de maux et de misères, étant impossible qu'il n'y en ait une infinité de malheureux tant que les biens de la terre seront si mal partagés et si mal gouvernés qu'ils sont parmi les hommes.

C'est donc manifestement un abus et même un très grand abus en eux, de posséder séparément, comme ils font les uns des autres, les biens et les commodités de la vie, et d'en jouir séparément, comme ils font les uns des autres, puisqu'ils se privent par là de tant de si grands biens, et qu'ils s'exposent et s'engagent par là dans tant de si grands maux et dans tant de si grandes misères.

LIII

Abus du gouvernement tyrannique des rois et des princes de la terre



NFIN, UN AUTRE ABUS QUI ACHÈVE DE RENDRE LA PLUPART DES hommes misérables et malheureux dans la vie, est la tyrannie presque universelle des grands du monde, et la tyrannie des rois et des princes qui dominent presque universellement sur la terre avec une puissance absolue sur tout le reste des hommes. Car tous ces rois et princes ne sont maintenant que des véritables tyrans, puisqu'ils tyrannisent et qu'ils ne cessent point de tyranniser misérablement les pauvres peuples qui leur sont soumis par une infinité de lois et de charges onéreuses qu'ils leur imposent, et dont ces pauvres peuples se trouvent tous les jours opprimés.

« Platon en son *Gorgias, dit le sieur de Montaigne,* définit un tyran [comme étant] celui qui a licence dans une cité de faire tout ce qui lui plaît. » (*Essais,* p. 243 [1]). Et suivant cette définition, on peut bien certainement dire que tous les souverains sont maintenant des tyrans, puisqu'ils se donnent tous licence de faire tout ce qui leur plaît non seulement dans quelques villes ou cités, comme dit Platon, mais aussi dans des provinces et dans des royaumes entiers, et qu'ils osent même pousser cette licence jusqu'à un tel point d'orgueil et d'insolence que pour toute raison de leur conduite, de leurs lois, de leurs volontés et de leurs ordonnances, ils n'en allèguent point d'autre que celle de leur volonté même et de leur plaisir, parce que, disent-ils, tel est notre plaisir, comme celle qui disait autrefois : *je le veux, je l'ordonne, comme raison, que ma volonté suffise*[2] *!*

Le prophète Samuel avait bien raison de reprocher au peuple d'Israël son aveuglement et sa folie lorsqu'ils lui demandaient qu'il leur donna un roi pour les gouverner en la même manière que les autres nations se gouvernaient. (*Rois* I-VIII-5, 11 [3]). Ce prophète protesta incontinent contre cette folle demande qu'ils lui faisaient et pour les détourner d'une si folle pensée, il les avertit bien sérieusement de la dureté insupportable du joug que ce roi leur imposerait. « Sachez, *leur dit-il,* que vos rois prendront vos fils et vos filles pour les employer à toutes sortes d'exercices et d'usages, les uns à conduire leurs chariots, les autres dans la guerre pour être tous les jours exposés à la mort, les autres auprès de leurs personnes pour les servir continuellement à toutes sortes de choses, les autres pour exercer divers arts et métiers, et les autres pour travailler à leurs terres comme feraient des esclaves achetés à prix d'argent. Ils prendront aussi vos filles pour les employer à divers ouvrages, de même que des servantes que la crainte du châtiment contraindraient de travailler. Ils prendront vos héritages et

---

1 [Montaigne, *Essais,* I, 42, *De l'Inégalité qui est entre nous.* Cf. *opus* cité, p. 203.]

2 [« *Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas.* » Juvénal, *Satires,* VI, 223. Traduction Labriolle-Villeneuve, Belles Lettres Budé, p. 67]

3 [« Établissez donc sur nous un roi comme en ont toutes les nations, afin qu'il nous juge. » (*Rois* I-VIII-5).]

vos troupeaux pour les donner à leurs favoris, à leurs eunuques et à d'autres domestiques ; et enfin, vous et vos enfants vous serez tous assujettis non seulement à un roi, mais aussi à ses serviteurs. Alors, *leur dit-il*, vous vous souviendrez de la prédiction que je vous fais aujourd'hui et, touchés de regret de votre faute, vous gémirez et vous implorerez dans l'amertume de votre cœur le secours de Dieu pour vous délivrer d'une si rude sujétion ; mais il ne vous écoutera pas et il vous laissera souffrir la peine que votre imprudence et votre ingratitude auront mérité. » (*ibid.*[4]). Le peuple n'eut point d'oreilles pour écouter les avertissements salutaires de ce prophète ; au contraire, il insista plus que jamais dans sa demande, ce qui obligea Samuel de leur donner effectivement un roi, mais ce fut entièrement contre son inclination et contre son sentiment car ce prophète qui aimait apparemment la justice n'aimait pas la royauté parce qu'*il était persuadé que l'aristocratie était le plus heureux de tous les gouvernements*, comme le dit [Flavius] Josèphe, fameux historien juif (livre des *Antiquité Judaïques,* VI, chap. 4).

Jamais prophétie, si prophétie est, ne fut plus véritablement accomplie que celle que fit pour lors ce prophète, car on en a vu malheureusement pour les peuples l'accomplissement dans tous les royaumes et dans tous les siècles qui se sont passés depuis ce temps-là. Et maintenant encore, les peuples n'ont que trop le malheur d'en voir l'accomplissement, et particulièrement dans notre France et dans le siècle où nous sommes, où les rois et les régents mêmes se rendent comme des petits dieux les maîtres absolus de toutes choses. Leurs flatteurs leur persuadent qu'ils sont effectivement les maîtres absolus des corps et des biens de leurs sujets, ce pourquoi aussi l'on voit qu'ils n'épargnent nullement leurs vies ni leurs biens, mais qu'ils les sacrifient tous à leur gloire, à leur ambition, à leur avarice ou leurs vengeances, selon que la passion les anime et les transporte.

Que ne font-ils pas pour avoir tout l'or et l'argent de leurs sujets ! D'un côté ils imposent, sur divers vains et faux prétextes de nécessité, des grosses tailles, des taillons, des subsides et autres pareilles taxes sur toutes les paroisses de leur dépendance ; ils les augmentent, ils les doublent, ils les triplent comme bon leur semble sous divers autres vains et faux prétextes de nécessité. On voit presque tous les jours de nouvelles taxes et de nouvelles impositions, des nouveaux édits et des nouvelles ordonnances ou des nouveaux mandements de la part des rois ou de leurs premiers officiers pour obliger les peuples à leur fournir tout ce qu'ils leur demandent et satisfaire à tout ce qu'ils exigent d'eux ; et s'ils n'obéissent pas aussitôt pour ne pouvoir assez habilement satisfaire à tout ce qu'on leur demande et pour ne pouvoir assez tôt fournir les sommes exorbitantes auxquelles ils sont taxés, on envoie aussitôt les archers en campagne pour les contraindre rigoureusement de payer ce qu'on leur demande ou de faire ce qu'on leur commande. On leur envoie des garnisons de soldats ou de quelques autres semblables canailles, qu'ils sont obligés de nourrir ou de payer tous les jours à leurs frais et dépens jusqu'à ce qu'ils soient entièrement satisfaits. Souvent même, de peur d'y manquer on leur envoie par avance des contraintes avant que le temps de payer soit venu, de sorte que c'est toujours contraintes sur contraintes et frais sur frais pour les pauvres peuples : on les poursuit, on les presse, on les foule et on les pille en toutes manières. Ils ont beau se plaindre et représenter leur pauvreté et leur misère, on n'y a point d'égard, on ne les écoute seulement point. Ou si on les écoutait, ce serait plutôt à l'exemple du roi Roboam : pour les surcharger plutôt que pour les soulager.

---

4 [Meslier cite *Rois* I-VIII-V-11 à 18.]

Ce roi, comme on sait, voyant que ses peuples se plaignaient des tailles et des impositions dont son père le roi Salomon les avait chargés et qu'ils lui en demandaient la diminution, il leur fit cette fière et insolente réponse : « *Mon petit doigt est plus gros que le dos de mon père. Si mon père vous a chargés de tailles et d'impôts, je vous en chargerai encore plus ; mon père vous a fouettés avec des verges, et moi je vous fouetterai avec des scorpions*[5]. » Voilà la belle réponse qu'il leur fit.

Les plaintes des pauvres peuples ne seraient maintenant guère plus favorablement écoutées qu'elles ne furent en ce temps-là, car la maxime des princes souverains et de leurs premiers ministres est d'épuiser les peuples et de les rendre gueux et misérables afin de les rendre plus soumis et les mettre hors d'état de pouvoir entreprendre aucune chose contre leur autorité. (Car[dinal] de Richelieu). C'est une maxime à eux de permettre que les financiers et receveurs des tailles s'enrichissent aux dépens des peuples, afin de les dépouiller puis après de s'en servir comme d'éponges que l'on presse après les avoir laissé emplir. C'est une maxime à eux d'abaisser les grands de leurs royaumes et de les mettre en tel état qu'ils ne puissent leur nuire ; et c'est une maxime à eux de semer des querelles et des divisions entre leurs principaux officiers, et même entre leurs peuples, afin qu'ils ne pensent point à conspirer contre eux, et qu'ils ne puissent s'accorder à s'unir ensemble pour se révolter contre eux.

C'est à quoi ils réussissent comme ils le souhaitent en chargeant, comme ils font, les peuples de grosses tailles et de gros impôts, car par ce moyen ils s'enrichissent eux-mêmes autant qu'ils veulent en épuisant leurs sujets, ils mettent par ce moyen le trouble et la division entre eux, car pendant que les particuliers de chaque paroisse sont en discorde, en haines et en contestations entre eux au sujet de la répartition particulière qu'ils sont obligés de faire entre eux des dites tailles, dont chacun d'eux se plaint d'en avoir trop et d'en avoir plus qu'il n'en devrait avoir par rapport à son voisin qui est plus riche et qui aura peut-être moins de tailles que lui — pendant, dis-je, qu'ils sont en dispute et en discorde sur ce sujet, qu'ils se querellent et qu'ils se donnent mille injures et mille malédictions les uns aux autres, ils ne pensent seulement pas à s'en prendre à leur roi ni à ses ministres — qui sont néanmoins la seule véritable cause de leur ruine, de leurs troubles et de leurs fâcheries. Ils n'osent murmurer ouvertement contre leurs rois ni contre leurs ministres, ils n'osent s'en prendre à eux, ils n'ont pas même l'esprit ni le courage de s'unir de concert ensemble pour secouer d'un commun accord le joug tyrannique d'un seul homme qui les commande avec tant de dureté et qui leur fait souffrir tant de mal. Et ils s'égorgeraient volontiers les uns les autres pour satisfaire leurs haines et leurs animosités particulières.

Les rois, donc, voulant absolument s'enrichir et se rendre les maîtres absolus de toutes choses, il faut que les pauvres peuples fassent tout ce qu'ils exigent d'eux et qu'ils leur donnent tout qu'ils leur demandent ; et cela sous peine d'y être contraints par toutes sortes de voies rigoureuses : par saisies et exécutions de leurs meubles, par emprisonnement de leurs personnes et par toutes autres sortes de violences, ce qui fait gémir les peuples sous un si rude esclavage. Et ce qui augmente encore la dureté d'un joug et d'un gouvernement si odieux et si détestable, [c']est la rigueur avec laquelle ils se voient tous les jours maltraités par un millier de rudes et sévères exacteurs des deniers de leurs rois, qui sont ordinairement tous gens fiers et arrogants et dont il faut que tous les pauvres

---

[5] [« *Minimus digitus meus grossior est dorso patris mei : pater meus cecidit vos flagellis, ego autem caedam vos scorpionibus.* » Meslier cite *Rois* III-XII-10, 11. La traduction de Lemaître de Sacy parle d'un *joug pesant* au lieu de *tailles et d'impôts*, et, curieusement, de *verges de fer* au lieu de *scorpions*.]

peuples souffrent toutes les rebuffades, toutes les voleries, toutes les fourberies, toutes les concussions et toutes autres sortes d'injustices et de mauvais traitements. Car il n'est si petits officiers ni si petits receveurs ou si petits commis de bureaux, ni si vils archers ou si vils gardes de sel ou de tabac qui, sous prétexte d'être aux gages du roi et sous prétexte de recevoir et d'amasser ses deniers, ne croient devoir faire les fiers et avoir droit de bafouer, de maltraiter, de fouler et de tyranniser les pauvres peuples.

D'un autre côté ils mettent, ces rois, de gros impôts sur toutes sortes de marchandises, afin d'avoir leur profit de tout ce qui se vend et de tout ce qui s'achète : ils en mettent sur les vins et sur les viandes, sur les eaux de vie et sur les bières ; ils en mettent sur les laines, sur les toiles et sur les dentelles ; ils en mettent sur le poivre et sur le sel, sur le papier, sur le tabac et sur toutes sortes de denrées. Ils se font payer des droits d'entrée et de sortie, des droits de contrôles et d'insinuations ; ils s'en font payer pour les mariages, pour les baptêmes et pour les sépultures, quand bon leur semble ; ils s'en font payer pour les amortissements, pour les aisances des communautés, pour les bois et forêts, et pour le cours des eaux. Peu s'en faut qu'ils n'en fassent encore payer pour le cours des vents et des nues. « Laissez faire Ergaste, *dit assez plaisamment monsieur de la Bruyère dans ses* Caractères *(au chapitre des « Biens de Fortune », p. 205)*, il exigera un droit de tous ceux qui boivent l'eau de la rivière ou qui marchent sur la terre ferme ; il sait convertir en or jusqu'aux roseaux, aux joncs, à l'ortie[6]. » Si l'on veut trafiquer sur les terres de leur domination et aller et venir librement pour vendre et acheter ou seulement pour transporter des marchandises ou des effets d'un lieu à un autre, il faut avoir, comme il est dit dans l'*Apocalypse*, le caractère de la bête, c'est-à-dire la marque de la maltôte et de la permission du roi. Il faut avoir des certificats de ses gens, des congés, des passe-droits, des passeports, des acquits et lettres à caution, et autres semblables lettres de permissions, qui sont véritablement ce que l'on peut appeler la marque de la bête, c'est-à-dire la marque de la permission du tyran. Sans quoi, si l'on vient malheureusement à être rencontré et pris des gardes ou officiers de la susdite bête royale, on court risque d'être ruinés et perdus, car on est aussitôt mis en arrêt : on saisit, on confisque les marchandises, les chevaux et les chariots ; et outre cela, les marchands ou les conducteurs des dites marchandises sont encore condamnés à des grosses amendes, à des prisons, à des galères, et quelquefois même à des morts honteuses, tant il est rigoureusement défendu de trafiquer, d'aller et de venir avec des marchandises sans avoir, comme j'ai dit, le caractère ou la marque de la bête. « *Et le pouvoir lui fut donné... que personne ne puisse ni acheter ni vendre, que celui qui aura le caractère ou le nom de la bête, ou le nombre de son nom*[7]. » (*Apocalypse* [*de saint Jean, apôtre*] XIII-17 [8]).

---

[6] [La Bruyère, *Caractères*, « Des Biens de Fortune », n° 28, *opus* cité p. 204.]

[7] [« *Et datum est illi ut... ne quis posset emere aut vendere, nisi qui habet characterem, aut nomen bestiae, aut numerum nominis ejus.* »]

[8] [Meslier cite XIII-16 et 18.]

LIV

Tyrannie des rois de France, dont les peuples sont misérables et malheureux



T SI CES ROIS SE METTENT EN FANTAISIE DE VOULOIR ÉTENDRE LES bornes de leurs royaumes ou de leurs empires, et de vouloir faire la guerre à leurs voisins pour envahir leurs États ou leurs provinces sous tels vains prétextes qu'ils voudront trouver, c'est toujours aux dépens de la vie et des biens des pauvres peuples. Car ils se font donner des hommes tant qu'ils en veulent pour composer leurs armées. Ils les font prendre aussi de gré ou de force, là où leurs officiers les peuvent attraper ; ils se font donner de l'argent et des provisions de vivres pour nourrir et entretenir leurs troupes, ce qui n'empêche pas néanmoins que les pauvres peuples de la campagne ne soient encore tous les jours exposés aux insultes, aux outrages et aux violences de leurs insolents soldats, qui n'aiment qu'à fourrager et à piller tout ce qu'ils trouvent. Et lorsque leurs armées peuvent pénétrer dans le pays ennemi, ils ne font rien moins que de faire tout ravager et désoler entièrement les provinces, en faisant mettre tout à feu et à sang.

Ce sont là les effets ordinaires de la cruauté et de la tyrannie des princes et des rois de la terre, et particulièrement de celle de nos derniers rois de France, car il n'y en a point qui aient poussé si loin l'autorité absolue, ni qui aient rendus leurs peuples si pauvres, si esclaves et si misérables que ces derniers-ci.

Et il n'y en a point qui aient fait répandre tant de sang, qui aient fait tuer tant d'hommes, qui aient fait verser tant de larmes aux veuves et aux orphelins, ni qui aient fait ravager et désoler tant de villes et de provinces, que ce dernier roi-ci défunt Louis XIV, surnommé *Le Grand* non véritablement pour les grandes et louables actions qu'il ait faites, puisqu'il n'en a point faites qui soient véritablement dignes de ce nom, mais bien véritablement pour les grandes injustices, pour les grandes voleries, pour les grandes usurpations, pour les grandes désolations, pour les grands ravages et pour les grands carnages d'hommes qu'il a fait faire de tous côtés, tant sur mer que sur terre.

Voici comme un auteur en parle ; c'est *L'Esprit de Mazarin*[1] (p. 74) :

« Je suis, *disait-il*, dans un état à ne plus dissimuler ; je dis la vérité parce que je n'ai plus rien à craindre. Si le roi Louis XVI a effectivement acquis le surnom de *grand*, toute la terre conviendra que ce qui a le plus contribué à ce degré de grandeur auquel nous le voyons présentement élevé, est l'abolition des Édits, le manquement de foi, la violation des serments qu'il a prêtés sur les *Évangiles*, pour tromper plus facilement ceux qui ont contracté avec lui, n'ayant jamais été religieux observateur de sa foi et de sa parole royale que lorsque son intérêt l'a demandé. En effet, *continue-t-il*, si ce prince porte le surnom de *grand*, c'est pour avoir ruiné et affaibli l'Empire et l'Espagne, c'est au préalable après avoir manqué de foi aux traités qu'il avait faits avec eux ; si ce prince est grand pour

---

1 [Ouvrage anonyme paru en 1695. Inconnu de Barbier.]

avoir extirpé les Huguenots dans son royaume, ce n'est qu'en annulant les Édits qu'il avait juré de maintenir au jour de son sacre, en violant la foi des privilèges que lui et ses prédécesseurs avaient si solennellement donnés par tant de déclarations royales, sous la foi desquels ils ont paisiblement vécu pendant l'espace de plus d'un siècle et demi ; et enfin, *dit-il*, si le roi est devenu grand dans le royaume d'amour par son esprit et par ses intrigues galantes, c'est en faussant la foi conjugale. La dame de Maintenon, concubine de ce prince, était, *dit cet auteur*, comparée à la déesse Junon, et était qualifiée par un auteur de *mignonne de Jupiter Bourbon*. L'on n'entend dans toutes les provinces de France, *dit ce même auteur*, que des cris et des plaintes à cause de la tyrannie, de l'usurpation, de la volerie et des rapines qui s'exercent en France, qui ont réduit tous les habitants à la besace et les ont contraints de vendre leurs habits pour se conserver à peine une chemise. Tout fuit, le noble abandonne ses terres, le paysan son labeur, et les habitants des villes leurs métiers.

» La France, *dit encore ce même auteur*, est aujourd'hui accablée d'un grand nombre d'exacteurs et de maltôtiers qui rongent le pauvre peuple jusqu'aux os, en telle sorte que je crains qu'à la fin le roi ne perde ses droits. On devrait lui conseiller de ne plus à l'avenir déclarer la guerre si injustement à ses voisins, de ne plus jamais rompre la paix sans un juste sujet, ni la trêve avant que le terme soit expiré ; par ce moyen il évitera la peine où il se trouve présentement pour chercher la paix. Qu'il ne tyrannise plus son pauvre peuple comme il fait, qu'il ne violente plus ses sujets pour les forcer à donner ce qu'ils n'ont point, mais au contraire, qu'il leur serve de père au lieu de les accabler de taxes et de nouveaux impôts, qu'il leur accorde à tous une honnête liberté, sans quoi, *dit cet auteur*, on doit s'attendre à de grandes révolutions dans son royaume.

» Les rois comme les peuples sont également sujets aux lois, et c'est à tort, *dit-il*, que les rois de France se croient au-dessus des lois divines et humaines. Le roi Louis XIV voyant que la fortune le favorisait, s'est laissé persuader avec plaisir qu'il était envoyé du ciel pour dominer seul dans tout l'univers et commander à toute la terre, et que, comme il n'y avait qu'un soleil dans le firmament, il ne devait y avoir aussi qu'un seul monarque dans le monde. Et dans cette espérance, *continue ce même auteur*, le roi prit cet astre pour sa devise. Si j'osais parler au roi, je lui dirais volontiers ce qu'un pirate répondit à Alexandre le Grand. Ce monarque lui reprochant le vol qu'il faisait : Je suis, dit ce corsaire, un petit brigand, mais tu en es un grand, car non content du royaume que Dieu t'a donné, tu voudrais envahir toute la terre. »

« Il n'est rien, *dit un auteur étranger*, *comme j'ai déjà remarqué*, il n'est rien de si vil, de si abject, de si pauvre et de si méprisable que le paysan de France ; il ne travaille que pour les autres et a bien de la peine avec tout son travail de gagner du pain pour soi-même. (*L'Espion turc*). En un mot, les paysans de France sont absolument les esclaves de ceux dont ils font valoir les terres et de ceux dont ils les tiennent à ferme ; ils ne sont pas moins opprimés par les taxes publiques et les gabelles que par les charges particulières que leurs maîtres leurs imposent, sans compter ce que les ecclésiastiques exigent injustement de ces pauvres malheureux. Les rois de France, *dit ce même auteur*, se sont emparés de tout le sel du royaume, ils obligent leurs sujets de l'acheter d'eux au prix qu'il y mettent eux-mêmes ; pour cet effet ils ont des officiers partout pour le vendre, et c'est ce que l'on appelle *gabelle*. Il semble qu'ils en usent ainsi pour empêcher que leurs sujets ne se corrompent, comme s'ils avaient peur qu'ils ne se pourrissent tous vivants : car il n'y a point d'hommes dans leur État qui ne soit obligé d'en prendre la

quantité que les officiers du roi lui imposent, excepté quelques provinces particulières qui en sont exemptes pour des raisons d'État, ou pour ce qu'elles ont traitées.

» Le revenu que le roi tire de cette gabelle monte annuellement à près de trois millions d'écus, et il tire huit millions d'un autre côté de l'impôt qu'il a mis sur les denrées des paysans, outre les impôts particuliers sur la viande, sur le vin, sur toutes les autres marchandises, de quelque qualité qu'elles soient. Cependant, *dit cet auteur*, il perd une grande partie de ses revenus en les affermant à ses sujets ou en les engageant en temps de guerre pour avoir de l'argent comptant. Il n'y a guère moins que trente mille officiers, il y en a peut-être maintenant plus de quarante mille, tous employés à la collecte de ces impôts. Les gages de tant de gens diminuent le revenu de la couronne de plus de la moitié, de sorte que de quatre-vingt millions d'écus que l'on arrache tous les ans des peuples, à peine en entre-t-il trente millions dans les coffres du roi. Tu seras surpris, *dit-il en écrivant à son grand mufti*, tu seras surpris de l'imprudence de ces infidèles, et condamneras en même temps la tyrannie et l'injustice qui pillent, qui oppriment et ruinent ceux qui leur fournissent tout ce qui leur est nécessaire à la vie, et pour s'enrichir non seulement eux-mêmes, mais pour enrichir aussi une troupe de chenilles avides, car on ne saurait donner d'autre nom à ceux qui font la collecte des revenus de cet État. Il n'en est pas de même, *dit-il*, de l'Empire ottoman, où la justice a élevé son trône et où l'oppression n'oserait lever la tête. »

LV

Origine des tailles & des impôts en France [*1]



UIVANT CE QUE DIT L'AUTEUR DU *JOURNAL HISTORIQUE,* « Philippe, surnommé le Long, roi de France, fut le premier qui mit en France un denier sur chaque minot de sel. Philippe de Valois y en ajouta un second, Charles VI l'augmenta encore de deux autres deniers, Louis XI poussa cet impôt jusqu'à douze deniers. Mais François Ier, sous prétexte des nécessités de la guerre, multiplia cette taxe jusqu'à vingt-quatre livres le muid[2]. Et depuis ce temps-là, on l'a encore augmentée en différentes occasions, jusqu'à la période où nous le voyons. On a dit plusieurs fois, *ajoute cet auteur*, que si le roi voulait fixer ses droits sur le sel dans les endroits où on le fabrique, et laisser ensuite la liberté aux peuples de le commercer, Sa Majesté en tirerait un plus gros revenu qu'elle ne fait, et déchargerait son État de la dépense d'une infinité d'officiers, de bureaux, de commis et de gardes qui consument presque la moitié du produit de ces impôts.

» Les premiers rois de France n'avaient ni domaine, ni tailles, ni gabelles, mais après avoir assemblé les États du royaume, ils réglaient la dépense qui se devait faire tant pour leurs maisons que pour les frais de la guerre, et avisaient aux moyens de lever sur les revenus de leurs sujets ce qu'ils croyaient devoir suffire. Pépin arrivant à la couronne y annexa toutes les belles terres qu'il possédait en Austrasie et ailleurs, qui furent dès lors appelées *le domaine de la Couronne.* Les rois de la troisième race ont fort augmenté ce domaine par les règlements qu'ils firent des fiefs qui demeuraient vacants en grand nombre par les guerres de la terre sainte (au supplément de *L'État* [*de la France*], tome 2, vers la fin). À quoi d'autres rois ont encore ajouté les terres qu'ils possédaient avant qu'ils fussent parvenus à la couronne, dont on voit des exemples en Philippe de Valois, Louis XII, François Ier et Henri IV. Les autres, enfin, l'ont augmenté de tailles, de gabelles et autres impositions qui sont en très grand nombre, et très onéreuses aux peuples.

» Les premiers domaines de la Couronne, quoique fort considérables, n'étant pas suffisants pour fournir aux besoins de l'État et aux frais de la guerre, on a été obligé de lever sur les peuples certains subsides que l'on appelle *tailles*, lesquelles d'abord ne se levaient que pour quelques nécessités extraordinaires et urgentes. Le roi saint Louis a été le premier qui a donné ce nom de *tailles* aux taxes qui se mettaient sur chaque famille pour la levée des deniers accordés par les résultats. Charles VII les a rendues ordinaires pour la subsistance de la gendarmerie, qu'il institua sans aucune distinction de temps de guerre ou de paix, ce qui facilita le soulèvement de presque toute la France contre le roi Louis XI son successeur, sous la conduite du duc de Berri, frère du roi, et des ducs de Bretagne et de

---

1 [À partir de ce point, Meslier ajoute dans la marge, écrit de bas en haut : « ORIGINE ET PROGRÈS DES GABELLES ET DES IMPÔTS. »]

2 [Ancienne unité de capacité, variant selon les régions de 296 à 730 litres.]

Bourgogne, qui prirent ce prétexte de vouloir soulager le peuple de ces impositions qui se rendaient ordinaires, d'extraordinaires et gratuites qu'elles étaient auparavant. Et pour ce sujet appelèrent cette rébellion d'un nom fort spécieux : *la guerre du bien public.* Mais le roi Louis XI ayant trouvé d'abord moyen de satisfaire l'ambition de ces princes et les ayant séparés les uns des autres, les châtia en particulier ; et après qu'ils furent rangés à la raison, il vint à bout de ce qu'il avait entrepris auparavant touchant le sujet des tailles, qui depuis ce temps-là ont été payées sans contradiction et sans qu'il ait été besoin d'assembler les États pour ce sujet, sinon en Languedoc, Provence, Bourgogne, Dauphiné et Bretagne, qui pour cette raison sont appelés *pays d'États.* Le taillon fut institué ensuite par le roi Henry II l'an 1549, pour augmenter la solde des gens de guerre. La subsistance est encore une autre taxe que l'on a commencé de lever depuis quelques années ; elle est ainsi nommée parce qu'elle est destinée à faire subsister les troupes dans les quartiers d'hiver, moyennant quoi les peuples doivent être exempt du logement de la gendarmerie durant l'hiver. »

« Le roi Charles VII, *dit le sieur de Commynes,* fut le premier qui gagna ce point, qui est d'imposer des tailles à son plaisir, sans le consentement des États de son royaume, et pour lors, dit-il, il y avait grande matière ou sujet, tant pour garnir les pays conquis que pour départir les gens des compagnies qui pillaient le royaume, et à ceci consentirent les seigneurs de France pour certaines pensions, qui leur furent promises pour les deniers qu'on lèverait en leurs terres. Mais ce qui est avenu depuis et adviendra, il chargea fort son âme et celles de ses successeurs, et mit une cruelle plaie sur son royaume, qui longuement saignera ». (*Et maintenant elle saigne encore plus que jamais, et, suivant les apparences, saignera toujours de plus en plus si l'on n'y met remède*).

» Le roi Charles VII levait, *dit-il,* à l'heure de son trépas dix-huit cent mille francs en toutes choses sur son royaume, et tenait environ dix-sept cent hommes d'ordonnance pour tous gens d'armes, et ceux-là en bonne justice à la garde des provinces de son royaume qui de longtemps avant sa mort ne chevauchèrent par le royaume, (ce qui était un très grand repos au public) et à l'heure du trépas du roi Louis XI, levait quarante sept cent mille francs, et avait d'hommes d'armes quelques quatre ou cinq mille gens de pieds, tant pour le camp que de mortes paies plus de vingt-cinq mille. Ainsi il ne faut s'ébahir, *dit-il,* s'il avait plusieurs pensées et imaginations, et s'il pensait de n'être point bien voulu et s'il avait grande peur, en cette chose ; car sûrement, *dit cet auteur,* c'était compassion de voir ou savoir la misère et la pauvreté du peuple. Il prenait des pauvres pour le donner à ceux qui n'en avaient aucun besoin[3]. »

C'est certainement bien pire dans le temps où nous sommes maintenant. Et si dans ce temps-là la misère et la pauvreté du peuple faisaient déjà pitié et compassion, elles devraient maintenant faire beaucoup plus de pitié et de compassion puisque les peuples sont incomparablement plus chargés et plus tyrannisés en toutes manières qu'ils ne l'étaient en ces temps-là ; et pour preuve de cela, est que du temps de Charles VII tous les revenus de la Couronne ne montaient qu'à dix-huit cent mille francs, comme je viens de le remarquer, et en l'année 1164 la recette du roi était déjà de plus de soixante-trois millions. Et maintenant elle passe encore de beaucoup cette somme, comme on verra ci-après.

---

[3] [Philippe de Commynes (1447-1511), *Mémoires.*]

LVI

Ce que dit un auteur sur le gouvernement tyrannique des rois de France



OICI COMME UN AUTEUR DU DERNIER SIÈCLE PARLE DE LA conduite et du gouvernement tyrannique de nos derniers rois de France, Louis XIII et Louis XIV (*Le Salut de l'Europe de l'An 1694*) : « Il y aurait sujet, *dit-il,* de s'étonner que la France propose la paix au milieu de ses victoires, si l'histoire de ce règne ne nous apprenait par une funeste expérience que la paix lui a plus servi à avancer ses conquêtes que la guerre même ; ainsi ce sera merveille si quelque auteur français ne nous fait un jour remarquer par une fausse plaisanterie qu'elle sera enfin, à force de paix et de ruptures, parvenue à la monarchie universelle où l'on voit qu'elle tend à pleines voiles. Mais ce qu'il y a de plus outrageant dans sa conduite, est que non content de violer tous les traités, elle ne fait plus d'invasions qui ne soient accompagnées des cruautés les plus énormes, comme si après s'être mise au-dessus de tout droit divin et humain, elle se croyait autorisée à suivre impunément tous les mouvements de fureur et d'impiété que son génie lui inspire. Le fer, le feu, la profanation et tout ce qui se peut imaginer de la licence la plus débordée des soldats, sont employés pour ravager les pays où ses armes peuvent pénétrer ; nulle considération pour l'âge ni pour le sexe, nulle distinction pour aucune dignité ecclésiastique ou séculière, nul respect pour la sainteté des lieux, ni pour ce qu'il y a de plus sacré dans la religion. Rien ne doit demeurer en être que ce qu'elle est sûre de garder. De sorte que s'il y a une paix à espérer avec elle, ce ne peut plus être que celle dont parle Tacite qui sont les suites malheureuses d'une désolation générale : « *voler, massacrer, ravir, voilà ce que leur vocabulaire mensonger appelle* autorité, *et faire le vide,* pacification. » (*Agricola*, XXX, 7 [1]). Il serait superflu, *dit l'auteur*, d'entrer ici dans le détail de ces ravages et de ces cruautés, tant à cause que les exemples en sont tous récents, que parce que le récit n'en pourrait donner qu'une idée fort imparfaite. Il ne s'agit pas ici des désordres suivis dans la chaleur de l'action, comme il en arrive dans toutes les guerres. Les ordres de la cour y ont été précis, les généraux ont dû présider à l'exécution, et s'il y en a eu qui s'y soient relâchés par l'indignité du crime, ils en ont été sévèrement punis pour l'exemple. Ce qui marque en elle un dessein formé de diriger à l'avenir toutes ses conquêtes sur les maximes des nations les plus barbares.

» Je ne m'étendrai point, *continue l'auteur*, sur le détail de toutes ses usurpations, ni à en faire voir l'injustice et l'indignité, parce que d'autres l'ont fait avant moi. Il suffit de faire remarquer ici que l'usurpation y fut si générale et si autorisée, qu'il n'y eut personne dans le royaume qui ne voulut s'y signaler ; les gens de plumes s'y distinguèrent par mille inventions monstrueuses de chicanes et de violence, qui parurent sous les noms de *dépendances* et de *réunions*, en quoi

---

1 [« *Auferre, trucidare, rapere falsis nominibus imperium, atque ubi solitudinem fecerint pacem appelant.* » Tacite, *Vie d'Agricola*, XXX.]

ils se portèrent si vaillamment ou, pour mieux dire, avec tant d'insolence, qu'ils firent taire toutes les lois anciennes et nouvelles ; et c'est ce que l'on y appelle encore aujourd'hui, par excellence, les *conquêtes du parlement de Metz*. Les gens d'Église firent encore plus, à mon avis, car pour faire quelque chose d'éclatant dans leur propre sphère, ils attentèrent, l'archevêque de Paris à leur tête, sur les droits du Saint Siège et de l'Église, pour les sacrifier à la vanité du gouvernement, et c'était tout ce que l'on pouvait attendre d'eux en fait de conquêtes. Ensuite, que ne pourrait-on pas dire ici de ses hauteurs et de ses violences dans ce temps de pétulance et de rapines ; amis, alliés, ennemis, tout y fut traité de même, et s'il y eut de la distinction, ce ne fut que par la difficulté de nuire ou pour la crainte du retour. On ne saurait réfléchir sans horreur sur l'énormité du procédé qu'elle y tint à l'égard du pape Innocent XI, car il n'y eut jamais de persécution plus atroce ni plus scandaleuse. Ce saint pape fournissait des secours à l'empereur et à ses alliés contre les infidèles, et c'était là son crime ; mais de quoi n'est-elle pas capable lorsque libre de toute crainte elle mesure son droit par sa puissance ! On ne peut mieux la concevoir que par ces paroles de Jornande : « *Il veut forcer le monde entier à le servir, ne s'inquiète pas des motifs d'une guerre, mais regarde comme légitime tout ce qu'il lui a plu de faire. C'est avec son bras qu'il mesure son cercle d'action ; c'est par la licence qu'il assouvit son orgueil. Méprisant le droit et l'équité, il se montre l'ennemi de tout ce qui existe*[2]. » Telle est la France en peu de mots, et telle sera-t-elle, aussi longtemps que la fortune lui sera favorable. [*[3]]

» C'est sous le règne de Louis XIII que la monarchie de France a commencé à se rendre si redoutable par sa puissance et par ses invasions au-dehors. On remarque qu'elle entretenait pour lors cinq gros corps d'armées, un en Italie, un aux Pays-Bas, un en Allemagne, un en Roussillon et le cinquième au-dedans du royaume, pour l'opposer au soulèvement que l'humeur remuante du duc d'Orléans y excitait de temps en temps. Ajoutons à cette dépense celle des pensions qu'il fallait payer ponctuellement à la Suède, à la Hollande et à divers princes d'Allemagne et d'Italie pour les tenir attachés à ses intérêts, celle de l'entretien de la marine qui était devenu considérable dans les deux mers, et d'une infinité d'autres créatures et d'émissaires que l'on tenait dans toutes les cours pour être averti ponctuellement de tout ce qui se passait. Ces dépenses, et plusieurs autres que j'omets pour éviter la longueur, montaient à des sommes immenses, et cependant l'État ne laissait pas d'y fournir, quoi qu'il s'en fallut beaucoup que les revenus de la Couronne fussent pour lors aussi grands qu'ils sont à présent, car ils ne passaient pas les cinquante millions de livres, au lieu que Colbert les a accrus sous ce règne de quatre-vingt millions et plus, outre qu'il y avait beaucoup de désordres dans l'administration, à quoi on a remédié sous le même ministère, d'où l'on peut voir que tout est devenu possible à la France depuis que le royaume a été assujetti comme il est à la violence du pouvoir arbitraire de ses rois. »

Le revenu, donc, de la couronne de France n'était sous le règne de Charles VII que de un million huit cent mille livres. Sous le règne de Louis XI il était de quatre millions sept cent mille livres. [*[4]] Sous le règne de Louis XIII il était de cinquante millions de livres. Sous le règne de Louis XIV il fut encore augmenté

---

2 [« *Optat mundi generale habere servitium, causas proelii non requirit, sed quidquid commiserit hoc putat esse legitimum, ambitum suum brachio metitur superbia, licentiam satiat, jus fasque contemnens, hostem se exhibet naturae cunctorum.* » Jornandès, *Histoire des Goths*.]

3 [À partir de ce point, Meslier ajoute dans la marge, écrit de bas en haut : « PROGRÈS DE LA TYRANNIE DES ROIS DE FRANCE. »]

4 [À partir de ce point, la mention manuscrite en marge disparaît.]

par le savoir-faire de Colbert de plus de quatre-vingt millions, et depuis ce temps-là il est peut-être encore augmenté de plus que le double, et tous les jours il augmente encore de plus en plus par les nouvelles impositions dont on surcharge tous les jours les pauvres peuples — et il y a lieu de s'étonner qu'ils puissent toujours fournir.

« Pour ce qui est des grands et même des princes du sang, leur crédit y est tellement abaissé que l'on ne peut plus les considérer que comme les plus illustres esclaves de la cour ; nulle autorité dans le gouvernement, nulles prérogatives dans les provinces, ce n'est qu'à force de servitude qu'ils peuvent aspirer à un degré de distinction... Le cardinal de Richelieu, premier ministre du roi Louis XIII et le génie le plus élevé de son temps, s'étant mis en tête de rendre la monarchie florissante au-dehors, il crut que cette même pétulance de la nation qui en avait arrêté si longtemps le progrès y servirait utilement si l'on y pouvait rapporter toute son animosité, et ce fut ce qui lui fit concevoir un plan de gouvernement tout différent du précédent. Il avait observé que de toutes les monarchies, il n'y a eu que celle des Ottomans en qui il se soit trouvé une consistance plus solide et plus suivie, puisque non seulement elle s'est toujours conservée en son entier depuis son commencement mais même n'a cessé de s'étendre, au lieu que les autres s'étaient détruites d'elles-mêmes, par le luxe, par le relâchement de discipline et par l'ambition des grands, du moment qu'elles étaient entrées dans l'inaction ou auraient dû céder à la force d'un nouveau conquérant. Ce pourquoi il lui prit envie de former celle de France sur ses principes, il ne la voulait pas purement militaire comme celle des Ottomans parce qu'il y aurait eu des extrémités trop dangereuses à appréhender dans une révolution, outre que cela eût été en bannir les arts, l'industrie et le commerce d'où il fallait qu'elle tirât toutes ses richesses ; il y trouva donc un milieu, qui fut d'attacher à la guerre la noblesse et tout ce qu'il y avait de gens oisifs dans le royaume et de réserver les peuples aux exercices que je viens de dire. Ayant donc formé ce plan, il commença à y diriger toutes ses vues, et ce fut ce qui rendit son ministère si odieux en général et ce qui lui attira la haine de tous les grands, par la crainte de la servitude où ils se voyaient sur le point de tomber. Néanmoins, ayant eu l'adresse, à l'exemple du cardinal Kimenes[5], de mettre toujours le roi et le bien de l'État de son côté et d'attirer à soi par cette voie toute l'autorité des lois et des magistrats, il ne laissa pas de l'élever à une telle hauteur qu'il a été facile à ses successeurs de l'achever.

» En effet, les intendants furent établis dans les provinces pour attirer à eux, avec l'appui de la cour, toute l'autorité du gouvernement politique et militaire ; les lieutenants de roi furent installés dans toutes les places fortes pour y partager le commandement avec les gouverneurs, et les créatures du ministère préférées dans toutes les charges aux brigues et aux recommandations des grands, et à la qualité. Enfin, n'y ayant plus de bienfaits à espérer que du côté de la cour, il fallut renoncer à tous les attachements particuliers pour se dévouer entièrement à elle. Ces nouveautés étaient autant de coups mortels aux prérogatives de ceux qui faisaient le plus de figure dans l'État, parce qu'ils voyaient que leur crédit cessant, ils ne seraient plus en aucune considération. Mais le pouvoir arbitraire ayant déjà pris racine et les plus téméraires ayant été punis sans exception, tous se trouvèrent dans la nécessité de céder à la violence ; c'est par ces grands ressorts et par plusieurs autres qui seraient d'une trop longue discussion, que la France a changé de forme sous le règne de Louis XIII, comme on ne l'a que trop

5 [Cardinal espagnol de l'Inquisition.]

éprouvé sous le règne de Louis XIV. On jugera mieux de ce changement à la considérer dans tous ses membres par la différence du passé.

» Autrefois le clergé, qui était le premier membre de l'État, était en vénération au-dedans et en réputation au-dehors, parce que les dignités ecclésiastiques se donnaient à la science et à la vertu que l'on allait déterrer dans les universités et dans les solitudes pour les y élever ; il y eut du changement dès que François I[er] eut obtenu par le Concordat la faculté de nommer aux premiers bénéfices de son royaume ; néanmoins, on y garda longtemps assez de distinction, tant afin d'ôter aux papes tout sujet de plaintes, que parce que l'on avait besoin pour lors de gens habiles et de vie exemplaire pour les opposer aux huguenots. Mais à présent que l'on s'est mis au-dessus de toutes ces considérations-là et que la faveur tient lieu de mérite à tout ecclésiastique qui veut s'avancer, on n'y voit plus qu'une prostitution générale de tous les droits de l'Église à l'ambition du prince et à la violence du ministère. C'est ce qui se vit à l'assemblée du clergé qui se tint l'an 1682 au sujet de la Régale, où au lieu de les [*[6]] soutenir contre les attentats de la cour, comme ils y étaient obligés tant par la justice de la cause que par son propre intérêt, il eut la lâcheté non seulement de les lui abandonner mais même de passer un acte injurieux à la dignité du chef, et cela parce que la cour voulait le mortifier. Ce qu'il y eut de plus curieux et de plus ridicule tout ensemble dans la dispute, c'est que quelques années auparavant des docteurs de Sorbonne avaient été exilés pour avoir soutenu que le pape était faillible, et qu'ici on en punit d'autres de la même peine pour avoir soutenu le contraire ; d'où l'on peut voir que le roi ne s'est pas moins acquis de supériorité sur le spirituel que sur le temporel, et que tout y roule présentement sur son bon plaisir, qui est devenu la loi de l'État.

» Mais ce qui marque le plus cette corruption générale est qu'à présent le clergé rapporte toutes les prérogatives du caractère ecclésiastique à autoriser la violence du gouvernement. Car on y voit les prélats justifier les concussions dans les provinces, tantôt sous prétexte de religion et tantôt sous celui d'une nécessité publique, les prédicateurs séculiers et réguliers mêler indifféremment la gloire du roi avec la parole de Dieu dans leurs sermons, et les professeurs de droit et de théologie tourner toutes leurs subtilités à accréditer ses usurpations et à y conformer toutes les lois divines et humaines. C'est par ces sortes de prostitutions que l'on se fait connaître à la cour ; la plus vile et souvent la plus criminelle y fait la distinction du mérite.

» La noblesse, qui est le second rang ou le second membre de l'État, tenait de même un rang très considérable dans l'État, tant par les prérogatives dont elle jouissait sur ses terres que par les égards que l'on avait pour elle à la cour ; mais aujourd'hui que le gouvernement des provinces est entre les mains des intendants et que le ministère a attiré tout à lui, il n'y a rien de plus souple ni de plus rampant, il n'y a de salut pour elle que dans le service ; les intendants, ces furets des provinces, ont su la déterrer dans toutes ses demeures de campagne. Il n'y a point de vexations, pour injurieuses qu'elles puissent être, dont ils ne se soient servis pour la réduire à la nécessité de servir. C'était assez qu'un gentilhomme eût du bien pour leur être en vue. Il fallait lever un régiment ou une compagnie, chacun selon ses moyens, afin d'en être considéré ; et malheur à qui prétendait s'en défendre pour vivre dans le repos ; on soutenait un paysan contre son seigneur, on condamnait celui-ci à des amendes et à des réparations honteuses ;

---

[6] [À partir de ce point, Meslier ajoute dans la marge, écrit de bas en haut : « CORRUPTION DU CLERGÉ DE FRANCE, LÂCHETÉ DU CLERGÉ DE FRANCE. »]

on lui disputait à tous moments ses titres et ses prérogatives, et s'il appelait à la cour de ces persécutions, il y était rebuté et renvoyé après des dépenses et des sollicitations inutiles à son premier jugement. C'est par la continuation de ces violences et vexations que toute la noblesse s'est jetée à la guerre et qu'elle y est toute ruinée par les dépenses dont on l'y surcharge ; il n'y a plus que les charges et les pensions qui la soutiennent. [*[7]]

» Il serait inutile de parler de l'oppression des peuples, parce qu'elle est connue de tout le monde. Il suffit de dire que la violence de ce règne a tellement épuisé les peuples qu'à peine leur reste-t-il de quoi soutenir leur misère ; mais ce qui fait le malheur des sujets est ce qui établit au-dehors la puissance de la monarchie ; car c'est ce qui fournit à la dépense de ses armements, qui n'ont jamais été si nombreux sur terre et sur mer, et ce qui réveille aussi leur industrie en les attachant au commerce et aux manufactures, qui servent à attirer en France toutes les richesses des pays étrangers. Ce qu'il y a à remarquer sur ce sujet, c'est que le Parlement, qui était autrefois médiateur entre le roi et le peuple et qui, par un doux tempérament entre l'autorité de l'un et l'obéissance de l'autre, maintenait sagement les privilèges et les libertés du royaume — ce corps, dis-je, qui dans les siècles précédents attirait l'admiration des nations voisines par sa justice et son intégrité, ne sert plus maintenant que d'organe mercenaire à la cour pour légaliser toutes ses injustices et ses concussions ; mais on lui pardonnerait encore cette vile complaisance dans un temps où il est si dangereux de contredire, s'il s'était réservé son ancienne intégrité dans l'administration de sa justice — et c'est ce que l'on ne voit plus ; on dirait que son tribunal est devenu l'écueil de l'équité naturelle, parce que la chicane et les formalités l'y renversent à tous moments, ou plutôt c'est un théâtre public où la brigue, la faveur de la cour et l'intérêt particulier jouent impunément la justice et les lois. En un mot, ce corps autrefois si auguste n'est plus qu'un vain fantôme de ce qu'il a été, n'ayant plus rien de l'ancien que le nom, la robe et le bonnet.

» Il ne paraît que trop par tous ces changements, que l'ordre naturel est entièrement perverti dans le royaume et que la France est elle-même la première victime de l'ambition de ses rois, puisque tout s'y rapporte à une vaine image de grandeur et de gloire qui n'est que pour eux, et que cette vaine image sert à appesantir tous les jours de plus en plus les chaînes sous lesquelles elle gémit depuis ces deux ou trois derniers règnes ; aussi y a-t-il lieu de s'étonner que les Français qui prétendent être les plus polis et plus éclairés que tout le reste du monde, aient pu donner si longtemps dans ces fausses vues, et qu'à présent qu'ils sont convaincus par une expérience à laquelle il n'y a point de réplique que les prospérités de dehors ne tournent qu'à leur propre oppression, ils ne tâchent de se mettre au large à la faveur de cette guerre. Car outre que la différence de leur condition à celle de leurs voisins les y devrait inviter, il est certain que s'ils pouvaient recouvrer leur ancienne liberté, ils vivraient plus heureusement chez eux et seraient plus considérés à la cour ; à quoi l'on peut encore ajouter que le ministère étant moins autorisé, il se commettrait beaucoup moins d'injustices et de violence en matière d'État et de religion.

» Mais c'est prêcher à des sourds. Ils sont formés à l'esclavage de longue main, le bon plaisir du roi leur est une loi souveraine, et ce serait une espèce de sacrilège dans leur sens que de n'y pas sacrifier biens, vie, honneur et conscience, de sorte que s'il est vrai, selon Tite-Live, que c'est le propre des barbares de

---

[7] [À partir de ce point, Meslier ajoute dans la marge, écrit de bas en haut : « AVEUGLEMENT DES FRANÇAIS AU SUJET DE LEURS ROIS. »]

n'avoir pour lois que les commandements de leurs maîtres, on peut dire aujourd'hui qu'il n'y a point de nation plus barbare que la française.

» Ainsi, que la France gémisse sous le faix qui l'accable et qu'elle périsse même, s'il le faut, ce n'est pas ce dont le ministère s'embarrasse ; il est de la gloire du roi de conquérir tous les états de l'Europe, c'est à ses sujets de seconder son ambition, sans consulter si les guerres qu'il entreprend dans cette vue sont justes ou injustes ; en effet, on y vole, on s'y ruine, on s'y sacrifie, il n'y a rien dont les Français ne soient capables pour s'y signaler, contents d'être malheureux pourvu qu'ils puissent servir d'instrument aux malheurs de leurs voisins. C'est sur des maximes semblables que l'empire Ottoman s'est toujours agrandi, mais il y a encore cette différence que le ministère de France en a rejeté cette espèce de bonne foi que l'on y a souvent observée, parce qu'il s'est fait une nouvelle morale et une nouvelle jurisprudence qui en dispense, de sorte que tout y conspire présentement à l'injustice, à la violence et à l'usurpation.

» C'est à la faveur de tous ces beaux principes que la France est parvenue sous ce règne à un si haut degré de puissance, et c'est sur ces mêmes principes qu'elle s'élèvera toujours plus si l'on ne fait les derniers efforts dans cette guerre, pour l'abaisser... On dirait que la France a répandu parmi tous les princes voisins un poison lent qui les tient assoupis à la vue du danger où ils sont, [*[8]] ou que, contents du repos présent, ils attendent d'elle la grâce de Polyphème, qui est d'être dévorés les derniers. Cependant je ne vois pas qu'il y ait lieu de se flatter là-dessus car le danger n'est peut-être pas si éloigné qu'ils se le figurent... Mais posons le cas que la France s'oblige par traité à faire, de ne donner aucun secours aux Turcs, ni directement ni indirectement : quelle confiance peut-on prendre dans cette obligation ? Elle qui est en possession et qui croit même être en droit de n'en tenir aucune, elle a trompé l'Espagne par des promesses toutes semblables au traité de Vervins et à celui des Pyrénées, et elle ne manquera pas d'en user de même avec l'empereur en celui-ci. Il a fallu que la France ait convaincu tous les alliés de l'iniquité de ses maximes, qu'ils en aient éprouvé tous et chacun en particulier mille funestes effets, et qu'enfin le danger commun les ait unis par une nécessité inévitable de se défendre ; il a fallu, dis-je, que cette couronne ait attaqué les uns de gaieté de cœur et menacé les autres, après quarante ans d'injustices, de violences et d'usurpations, pour former une ligue si juste et si nécessaire. Et enfin, quand il n'y aurait que la justice de venger tous ces incendies, tous ces sacrilèges et toutes ces cruautés exécrables dont elle a désolé dans ces guerres les belles provinces de l'Allemagne où ses armées ont pénétré, il est certain que ce serait assez pour y faire entrer toute l'Europe, par un intérêt général, de sauver à la postérité l'énormité de l'exemple.

» Quoi ? *dit cet auteur,* la France aura pu inciter le Turc à la conquête de la Hongrie et de l'Empire ? Puis sur le malheur du succès, relever ses espérances par une infraction la plus énorme qui fut jamais ? Elle aura pu, dis-je, outre l'indignité de l'alliance et l'injure de l'infraction, mettre tout à feu et à sang — villes, églises, bourgs, palais, châteaux et, en un mot, tout ce qui se sera présenté à la fureur de ses incendiaires, envelopper hommes, femmes et enfants dans les flammes, profaner le sanctuaire par une infinité de sacrilèges, et d'abominations — et se faire honneur pour ainsi dire du renversement de toutes les lois divines et humaines ? Oui, elle aura pu commettre toutes ces énormités de volonté délibérée ! Et dans une paix où elle ne trouvait aucune résistance, sans que toute

---

[8] [À partir de ce point, Meslier ajoute dans la marge, écrit de bas en haut : « CRUAUTÉ DES FRANÇAIS. »]

l'Europe se soit unie pour en tirer une vengeance exemplaire ? Au contraire, il aura fallu qu'elle ait menacé les uns et attaqué les autres, comme pour insulter à leur insensibilité ? Et après tout, on aura sur le déclin de sa fortune, de la lâcheté même lui accorder la paix aux conditions qu'il lui aura plu de prescrire ? C'est ce que l'on aura peine à croire dans les siècles à venir. Mais s'il y en a qui doivent être touchés d'un plus juste sentiment de vengeance, ce sont tous les princes de l'Empire en général, comme étant du sang de ces grands empereurs dont ils ont vu profaner si indignement les cendres et les tombeaux à Spire. Il y en a peu qui n'en soient issus, aussi est-il à croire qu'une profanation si atroce et si injurieuse aura fait bouillonner le sang dans leurs veines par une impression que la Nature y a dû faire ; d'où il est à présumer qu'ils ne poseront point les armes qu'après l'avoir vengée hautement et satisfait en même temps à ce qu'ils doivent à leur naissance, à leur patrie et à la gloire de l'Empire, qui a été si profanée dans cette occasion. »

Tout ce que je viens de rapporter ici du gouvernement tyrannique des princes et des rois de la terre, et particulièrement de nos derniers rois de France et même du présent règne, fait manifestement voir qu'ils ne sont que des tyrans et qu'ils abusent grandement de leur puissance et autorité, puisque cette puissance et cette autorité ne leur ont été données ou confiées, que pour gouverner sagement les peuples dans la justice et dans l'équité, et les maintenir heureusement en paix.

« Les peuples, *comme dit fort bien le sieur du Moulins*, ne sont pas faits pour les princes, mais les princes sont faits pour les peuples, et peuvent à bon droit être appelés *serviteurs du public* : il y a eu au monde des peuples avant qu'il y ait eu des princes et des rois. Le devoir du prince est d'acquérir au peuple du repos par son travail et de la sûreté par ses périls, et faire par sa vigilance que ses sujets dorment en sûreté ; bref, il s'est ôté à lui-même quand il s'est donné à la république. Ils doivent aimer leurs sujets comme des pères doivent aimer leurs enfants. Mais un tyran fait tout le contraire : il traite ses sujets en esclaves ; un bon roi se fait aimer, un tyran se fait craindre ; un bon roi s'expose pour le salut de son peuple, mais un tyran sacrifie son peuple à son orgueil, à son ambition ou à sa vengeance. Ôter à des pauvres peuples toutes les douceurs de la vie, leur arracher des mains le pain qu'ils font venir avec tant de peines et de travail, les rendre misérables et malheureux dans la vie et les faire gémir dans leurs misères, cela est bien cruel et odieux ; cela est bien indigne de la qualité et de la dignité des rois et des princes. Et cela devrait bien faire partout leur honte, leur confusion et leur condamnation. » Le bon roi s'assujettit aux lois, mais le tyran veut que tout lui soit permis. Alexandre et César, qui furent les deux plus grands princes et empereurs dont il est parlé dans l'Histoire, ne furent que deux boutefeux ou deux torrents à ravager le monde par divers endroits, *chacun ayant tout ravagé sur son passage*[9].

« Dieu, *dit un auteur*, se sert des méchants princes comme de bourreaux et de satellites pour punir les provinces et les royaumes auxquels ils dominent ; néanmoins, après qu'il s'en soit servi comme de verges de sa fureur, il les jette au feu », comme il est dit dans la *Vie de saint Antonin*, au 2 mai.

« Antonin le débonnaire, empereur, disait qu'il aimait mieux sauver la vie à un de ses sujets que de tuer mille de ses ennemis. » (*Histoire romaine*, tome VII, p. 385). Le roi Louis XIV était bien éloigné d'avoir des sentiments si doux et si humains : il aurait certainement mieux aimé faire périr mille de ses sujets que de pardonner à un seul de ses ennemis.

---

9 [« *Quisque suum populatus iter.* » Virgile, *Énéide*, IX, 525.]

« Le bien de l'État, *dit le cardinal de Richelieu (tome II, p. 500* [10]*)*, est le but que Dieu lui-même a proposé à tous les rois en leur mettant la couronne sur la tête ; il n'est rien, *dit-il*, qui leur doive être plus considérable ; c'est le centre où doivent tendre toutes leurs actions. » L'empereur Trajan, donnant l'épée au grand prévôt de l'Empire, lui dit ces belles et mémorables paroles, dignes de la grandeur et de la générosité d'un bon prince (*Histoire romaine*) : « Tandis que je ferai justice, *lui dit-il*, emploie ce glaive à la manutention de mon autorité ; mais si je deviens tyran, dégaine-le contre moi. »

« C'est une inhumanité, *disait le sage Mentor à Télémaque*, que d'arracher des mains des peuples les doux fruits de la terre, par des desseins pleins de faste et d'ambition, qu'ils ne tiennent que de la libéralité de la Nature et de la sueur de leur front. La Nature seule tirerait de son sein fécond tout ce qu'il faudrait pour un nombre infini d'hommes modérés et laborieux ; mais c'est l'orgueil et la mollesse de certains hommes qui en mettent tant d'autres dans une affreuse misère et pauvreté. Les princes avides et sans prévoyance qui chargent d'impôts ceux de leurs sujets qui sont les plus vigilants et les plus industrieux pour faire valoir leurs biens, c'est qu'ils espèrent en être payés plus facilement ; en même temps, ils chargent moins ceux que la paresse rend plus misérables. Renversez ce mauvais ordre qui accable les bons, qui récompense le vice et qui introduit une négligence aussi funeste au royaume qu'à tout l'État. [*[11]]

» Mettez, *dit le sage Mentor*, mettez des taxes, des amendes, et même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuses sur ceux qui négligent leurs champs, comme vous puniriez des soldats qui abandonneraient leurs postes dans la guerre ; donnez des grâces et des exemptions aux familles qui se multiplient, augmentez à proportion la culture de leurs terres : alors la profession du laboureur ne sera pas méprisée, n'étant plus accablée de maux. On reverra la charrue en honneur maniée par les mains victorieuses des ennemis de la patrie, il ne sera pas moins beau de cultiver l'héritage de ses ancêtres pendant une heureuse paix, que de l'avoir généreusement défendu pendant les troubles de la guerre. Toute la campagne refleurira, Cérès se couronnera d'épis d'or, Bacchus, foulant à ses pieds les raisins, fera couler du penchant des montagnes des ruisseaux de vin plus doux que le nectar ; les creux des vallons retentiront des concerts des bergers qui, le long des clairs ruisseaux, chanteront sur les flûtes leurs peines et leurs plaisirs, pendant que leurs troupeaux bondissants paîtront sur l'herbe parmi les fleurs, sans craindre les loups. Ne serez-vous pas trop heureux, ô Idoménée, *disait Mentor*, d'être la source de tant de biens et de faire vivre à l'ombre de votre nom tant de peuples dans un aimable repos ? Cette gloire, *dit-il*, n'est-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de répandre partout — et presque autant chez soi, au milieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus — le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la consternation, la cruelle faim et le désespoir ?

» Ô heureux le roi assez ami des dieux et d'un cœur assez grand pour entreprendre d'être ainsi les délices de tout un peuple, et de montrer à tous les siècles dans son règne un si charmant spectacle ; la terre entière, loin de se défendre de sa puissance par des combats, viendrait à ses pieds le prier de régner sur elle. Mais les peuples, direz-vous, étant ainsi dans l'abondance, ils tourneront leurs forces contre moi et se soulèveront... Ne craignez point cela, *dit le sage Mentor*,

---

[10] [Cardinal de Richelieu, *Testament politique*.]

[11] [À partir de ce point, Meslier ajoute dans la marge, écrit de bas en haut : « CES SORTES DE DISCOURS NE SONT POINT DU GOÛT DE LA POLITIQUE DE FRANCE. »]

c'est un prétexte que l'on allègue toujours pour flatter les princes prodigues qui veulent accabler les peuples d'impôts... Quelle détestable maxime de ne croire trouver sa sûreté que dans l'oppression des peuples, ne les point faire instruire, ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pousser par la terreur au désespoir, les mettre dans l'affreuse nécessité, ou de ne pouvoir jamais respirer librement, ou de secouer le joug de votre tyrannie ! Quelle domination est-ce là ? Est-ce là le chemin qui mène à la gloire ? Souvenez-vous que les pays où la domination du souverain est plus absolue sont ceux où les souverains sont moins puissants ; ils prennent, ils ruinent tout, ils possèdent seuls tout l'État, mais aussi tout l'État languit, les campagnes sont en friche et presque désertes, les villes diminuent chaque jour, le commerce tarit. Le roi — qui ne peut être roi tout seul et qui ne l'est que par ses peuples — s'anéantit lui-même peu à peu par l'anéantissement insensible des peuples dont il tire ses richesses et sa puissance. Son pouvoir absolu fait autant d'esclaves qu'il a de sujets ; on fait semblant de l'adorer, on tremble au moindre de ses regards. Mais attendez la moindre révolution ; cette puissance monstrueuse poussée jusqu'à un excès trop violent ne saurait durer, elle n'a aucune ressource dans le cœur des peuples, elle a lassé et irrité tous les corps de l'État, elle contraint tous les membres de ces corps à soupirer avec une égale ardeur après un changement : au premier coup qu'on lui porte, l'idole se renverse et est foulée aux pieds. Le roi qui dans sa vaine prospérité ne trouvait pas un seul homme qui osa lui dire la vérité, ne trouve pas dans son malheur un homme qui daigne ni l'excuser ni le défendre contre ses ennemis. » (dans *Télémaque*, tome II, pages 14 et suivantes).

LVII

Il n'est pas permis à des rois de tyranniser les peuples, ni de mettre de leur propre autorité aucun impôt sur eux sans le consentement des États [*1]



L N'Y A ROI NI SEIGNEUR SUR LA TERRE, *DIT LE SEIGNEUR DE Commynes* (*en ses Mémoires, p...*[2]), « qui ait pouvoir outre son domaine de mettre un denier sur ses sujets sans octroi et consentement de ceux qui le doivent payer, sinon par tyrannie et violence. On pourrait répondre, *dit-il*, qu'il y a des saisons qu'il ne faut pas attendre l'Assemblée, et que la chose serait trop longue ; à commencer la guerre, *répond-il*, et à l'entreprendre ne se faut pas tant hâter, et a-t-on assez de temps quand le besoin le requiert. »

« Pertinax, étant parvenu à l'Empire, eut un soin extrême du public, déchargeant le peuple des impôts que la tyrannie avait mis sur toutes les provinces de l'Empire, aux ports, aux ponts et aux passages des villes et des rivières, faisant par ce moyen refleurir le commerce et rétablissant partout l'ancienne liberté de la république. Il donna aussi toutes les terres qui se trouvèrent en friche, même celles qui appartenaient aux princes, à la charge de les cultiver ; et pour faire naître l'envie à tout le monde d'y travailler, outre la perpétuelle possession qu'il en laissa à ceux qui les labouraient, il leur donna encore dix ans d'exemption et de franchise de toutes sortes d'impôts et de charges. » (*Histoire romaine*, tome III, p. 233). - « L'empereur Marc-Aurèle donna une grande marque de sa bonté, en ce qu'ayant épuisé toutes les finances en la longue guerre qu'il eut contre les Allemands, il ne voulut jamais que l'on mît aucun impôt extraordinaire sur aucune province de l'Empire, mais se voyant pressé d'argent, exposa en vente et mit à l'encan sur la place de Trajan les ornements impériaux, les beaux vases d'or, d'argent et de cristal, les pierreries et les riches tables qu'il trouva parmi ses meubles ou dans le cabinet d'Adrian, et en fit une si notable somme qu'il eut de quoi soutenir la dépense qu'il fallut faire en tout ce grand mouvement, et même offrit depuis à ceux qui les avaient achetés, de leur restituer leur argent s'ils voulaient rendre ce qu'ils avaient acheté. » (*Histoire romaine*, tome III, p. 171). Et quant à ceux qui ne voulurent pas s'en défaire, il ne les contraignit point de les représenter.

---

1 [À partir de ce point, Meslier ajoute dans la marge, écrit de bas en haut : BONS, ET TRÈS BONS PRINCES. »]

2 [Meslier ne mentionne pas de numéro de page.]

On ne verra rien de pareil dans l'histoire de nos derniers rois ; ils étaient bien éloignés de faire de si belles choses.

Un empereur turc, étant à l'article de la mort, fit conscience d'un impôt qu'il avait nouvellement mis sur ses sujets, et par son testament ordonna de le supprimer. Ce que devrait faire un prince chrétien, qui n'a comme dit le seigneur d'Argenton, « aucune autorité fondée en raison de rien imposer sur ses sujets sans congé et permission de son peuple. » (Philippe de Commynes, seigneur d'Argenton, dans ses *Mémoires*, p 571).

LVIII

Ce que disent les flatteurs des rois & des princes sur ce sujet

AIS LES FLATTEURS DE NOS ROIS LEUR FONT ENTENDRE QU'ILS ONT droit d'être les plus absolus de toute la terre, qu'ils sont seuls maîtres de tout dans leur royaume, qu'ils peuvent seuls faire des alliances avec les princes et les États étrangers, qu'ils ont seuls le pouvoir de lever des tailles et mettre des impôts comme bon leur semble, et qu'enfin ils peuvent seuls faire des lois, des édits et des ordonnances comme bon leur semble, de là vient aussi qu'ils les finissent toujours par ces paroles absolues, (car tel est notre plaisir) : *Je le veux, je l'ordonne, comme raison, que ma volonté suffise*[1] *!* Ces mêmes flatteurs tâchent de les persuader qu'il y aurait du danger et de l'excès dans toutes ces réformes que des sages mentors leurs conseilleraient ; ils les prennent par leurs propres intérêts : si vous mettez, leurs disent-ils, les peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus, ils deviendront fiers et indociles, ils seront toujours prêts à se révolter. Il n'y a que la faiblesse et la misère qui les rendent souples ; et ainsi, en voulant soulager les peuples, disent les flatteurs des rois, vous rabaissez la puissance royale, et par là vous faites aux peuples mêmes un tort irréparable car ils ont besoin qu'on les tienne bas, pour leur propre intérêt. À tout cela le sage Mentor répondait : « Hé quoi, ne peut-on soumettre un peuple sans le faire mourir de faim ? Quelle inhumanité ! Quelle politique brutale ! Combien voyons-nous de peuples traités doucement qui sont très fidèles à leurs princes ! Ce qui cause les révoltes c'est l'ambition et l'inquiétude des grands d'un État, quand on leur donne trop de licence et que l'on a laissé leurs passions s'étendre sans bornes ; c'est la multitude des grands [*[2]] et des petits qui vivent dans la mollesse, dans le luxe et dans l'oisiveté ; c'est la trop grande abondance d'hommes adonnés à la guerre qui ont négligé toutes les occupations utiles qu'il faut prendre dans le temps de la paix ; enfin, c'est le désespoir des peuples maltraités, c'est la dureté, la hauteur des rois et leur mollesse, qui les rend incapables de veiller sur tous les membres de l'État pour prévenir les troubles. » (*Télémaque*, tome II, p. 42). - « Voilà, *disait Mentor*, ce qui cause les révoltes, et non pas le pain qu'on laisse manger en paix aux laboureurs après qu'ils l'ont gagné à la sueur de leur visage. Quand le peuple est chargé d'exactions insupportables par l'avarice ou l'orgueil des princes qui lèvent des deniers sur lui par des voies et des impositions inhumaines, il y a toujours danger de mutinerie. »

---

1 [« *Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas.* » Juvénal, *Satires*, VI, 223. Traduction Labriolle-Villeneuve, Belles Lettres Budé, p. 67.]

2 [La mention manuscrite en marge disparaît.]

De compte fait, l'on trouve quarante-cinq empereurs grecs, qui sont la moitié de tout ce qu'il y en a eu, qui ont fini leur vie par une mort violente, digne punition de leur orgueilleuse tyrannie. Onze de ces empereurs ou princes de leur sang ont eu les yeux crevés, et six le nez coupé.

« Il paraît en Sénèque, qu'il prête un peu à la tyrannie des empereurs de son temps. Mais je tiens pour certain, *dit le sieur de Montaigne*, que c'est d'un jugement forcé qu'il condamne la cause de ces généreux meurtriers de César. » (*Essais*, p. 381 [3]). - « Les sauvages, *dit-il*, ne m'offensent pas tant de rôtir et de manger les corps des trépassés, que ceux qui les tourmentent et persécutent vivants. » (ibid., p. 397[4]). Ainsi, l'on peut dire que les tyrans sont pires et plus détestables que ceux qui mangent les hommes après leur mort.

« Les peuples, *comme il est dit dans* Télémaque, sont malheureux par l'ambition des rois, par leur faste et par leur imprudence, car les peuples ne souffrent ordinairement que par les fautes des rois, qui devraient veiller incessamment pour les empêcher de souffrir. » (tome II, p. 227). *Les fautes des rois, les Achéens les expient*[5]. Un roi n'est roi que pour avoir soin de son peuple, comme un berger de son troupeau ou comme un père de sa famille. » Il n'est pas tant fait pour commander impérieusement aux hommes, comme il est fait pour les gouverner sagement.

Enfin, le cardinal de Richelieu lui-même, tout flatteur et idolâtre qu'il était de la grandeur de son roi Louis XIII, n'a pu s'empêcher de reconnaître ni de dire dans ses *Réflexions politiques*, qu'un roi se rendrait grandement coupable envers son État s'il n'avait plus d'égard, en toutes ses actions, au bien commun, qu'au contentement de quelques particuliers.

« Les bons empereurs, *dit-il*, ont toujours préféré l'État à leurs pères et à leurs enfants, et il leur doit être en effet de telle considération, qu'ils sont obligés de n'avoir aucun égard à leur volonté lorsqu'ils désirent quelque chose à son préjudice. Le bien civil, qui est l'objet des princes, n'est autre que celui des peuples en général. Un roi, *dit-il* (Cardinal de Richelieu, tome III, p. 173) ne mérite pas de porter la couronne s'il souffre impunément l'oppression de ses sujets, Dieu ne lui ayant confié la main de sa justice que pour les maintenir dans l'obéissance et les garantir d'outrages. C'est le propre des particuliers d'avoir soin de leurs propres intérêts, et la charge d'un roi est de ne regarder rien que le bien public.

» L'oppression du pauvre peuple, *ajoute-t-il,* (*ibid.*), est un crime qui monte jusqu'au ciel pour demander à Dieu vengeance des outrages qu'il reçoit ; il a cet avantage par-dessus les riches, et en échange des biens de la fortune que Dieu l'avoue à lui et en reçoit les particuliers pour autant de parties de son corps, de sorte que considérant les violences qui lui sont faites comme si elles attaquaient sa divinité, il ne veut pas qu'elles demeurent impunies. Il donne, *continue-t-il*, assez de pouvoir aux grands pour se défendre eux-mêmes, et n'en ayant point accordé aux peuples, il se rend leur protecteur et il oblige étroitement les rois — qui ont l'honneur d'être des images vivantes de sa puissance, et ses lieutenants en terre — de leur faire raison. »

---

3 [Montaigne, *Essais*, II, 10 : *Des Livres*. Cf. p. 317.]

4 [Montaigne, *Essais*, II, 11 : *De la Cruauté*. Cf. p. 329.]

5 [« [*Quicquid*] *Delirant reges, plectuntur Achivi*. » [: « *Toutes les folies des rois, les Achéens en portent la peine*. » Horace, *Épîtres*, livre I, II, 14. Cf. traduction de François Villeneuve, Belles Lettres Budé, p. 45.]

C'est pour cela qu'il dit encore dans un autre endroit (*ibid.*, p. 82), que « le bien de l'État est le but que Dieu lui-même a proposé à tous les rois en leur mettant la couronne sur la tête, qu'il n'y a rien qui leur doive être plus recommandable, et que c'est là le centre où doivent tendre toutes leurs actions. » Parce que les rois, comme il est dit dans *Télémaque*, « ne sont rois que pour avoir soin de leurs peuples, comme des bergers de leur troupeau ou comme des bons pères de familles ont soin de leurs enfants » ; et qu'ils ne sont pas tant faits pour commander impérieusement aux hommes, comme ils sont faits pour les gouverner sagement.

Cependant, quoique la plupart des princes et des rois de la terre ne soient maintenant que des fiers et orgueilleux tyrans, et que la plupart des peuples ne soient que des pauvres et malheureux esclaves sous le joug de leur tyrannique domination, on ne voit néanmoins personne qui ose les contredire, ni même qui ose ouvertement condamner ou blâmer leur conduite.

Au contraire, on voit bien plutôt des milliers de lâches et vilains flatteurs qui, pour mieux faire leur cour et pour en mieux valoir, s'efforcent de leur complaire en toutes choses, leur cachent leurs défauts et leurs vices, et tâchent même de faire passer leurs vices pour des vertus, ou pour peu qu'ils aient de talents et de vertus, ils affectent de les faire passer pour des rares et éminentes vertus et pour des vertus héroïques, et font merveilleusement éclater le peu de bien qu'ils font ou qu'il leur arrive quelquefois de faire à quelques particuliers. De là vient que l'on voit assez souvent des débordements de vains éloges et des vaines louanges en leur faveur. Les juges et les magistrats, qui sont établis pour réprimer les vices, pour maintenir la justice et le bon ordre partout, et pour faire sévèrement punir les coupables et les méchants, n'osent rien entreprendre contre les vices ni contre les injustices des rois : ils poursuivent et punissent sévèrement les petits criminels, ils font pendre et rouer les petits voleurs et les petits meurtriers, mais ils n'osent rien faire ni rien dire à ces grands et puissants voleurs, ni à ces grands et puissants meurtriers et incendiaires qui désolent toute la terre, qui mettent tout à feu et à sang et qui font périr tant de milliers et tant de millions d'hommes.

Et ce qu'il y a de plus particulier à remarquer en cela, est que ceux-là même qui, par leur caractère, par leur profession de piété et de religion, en leur prétendue qualité de ministres de Dieu et en leur prétendue qualité de pères ou de pasteurs spirituels des peuples — comme sont particulièrement nos saints pères les papes, nos seigneurs les archevêques et les évêques, messieurs les docteurs, et généralement tous les prêtres et prédicateurs de l'*Évangile*, qui se vantent d'infaillibilité dans leur foi et dans leur doctrine, qui devraient, par conséquent, aussi être incorruptibles dans leurs mœurs et qui devraient se sacrifier eux-mêmes pour la vérité et pour la justice en faveur des peuples dont ils se disent les pasteurs — ceux-là mêmes, dis-je, qui devraient être les plus zélés défenseurs de la vérité et de la justice et qui devraient être les plus fermes et les plus fidèles protecteurs des peuples contre les injustes vexations et contre les injustes attentats des princes et des rois de la terre, sont souvent ceux-là mêmes qui les flattent le plus et qui trahissent plus lâchement et plus indignement les devoirs de leur ministère. De sorte que l'on peut encore maintenant dire avec autant de vérité que jamais ce que plusieurs Anciens soi-disant prophètes du Seigneur disaient des rois et des prêtres et des faux prophètes de leurs temps : « *Les princes et les rois,* disaient-ils, *sont au milieu d'eux, c'est-à-dire au milieu des peuples comme des loups ravissants, et comme des lions rugissants qui cherchent leur proie ; ils sont toujours prêts à répandre le sang et à ôter la vie aux hommes, et les prêtres*

aussi bien que les faux prophètes, qui sont d'intelligence avec eux, les flattent dans leurs vices et dans leurs méchancetés, ils publient leurs crimes, leurs violences et leurs injustices, et leur font croire que Dieu leur a parlé, quoiqu'il ne leur ait point parlé[6]. » (*Ezéchiel* XXII-27, [28][7]).

C'est ce que l'on voit manifestement encore tous les jours dans les princes et dans les rois de la terre, car les rois et les princes sont véritablement comme des loups ravissants et comme des lions rugissants qui cherchent la proie ; ils sont toujours prêts à charger et à surcharger les peuples de tailles et d'impôts, toujours prêts à en établir de nouveaux et à augmenter les anciens, et toujours prêts aussi à allumer le feu de la guerre, et par conséquent, toujours prêts à répandre le sang et à ôter la vie aux hommes. Ils sont toujours prêts à désoler les villes et à ravager les campagnes. Et les prêtres, qui sont les ministres de la religion, les applaudissent dans leurs mauvais desseins, comme faisaient ces faux prophètes dont je viens de parler. Ils consentent à leurs mauvaises volontés et approuvent toutes leurs injustes et violentes procédures. Eux qui déclament, qui crient et qui tonnent dans leurs chaires, avec tant de zèle et de véhémence, contre les moindres vices et contre les moindres dérèglements des peuples, sont des *chiens muets* à l'égard des vices et des dérèglements abominables des princes et des rois de la terre. Ils enseignent même qu'ils sont établis de Dieu, qu'il faut les obéir et leur être soumis en toutes choses ; en conséquence de quoi, ils disent et font croire aux pauvres ignorants peuples que « *ceux qui leur résistent s'opposent à l'ordre de Dieu, et qu'ils s'attirent la damnation éternelle*[8]. » ([*Épître de saint Paul aux*] *Romains*, XIII-2[9]).

Et comme s'il était fort important pour le bien et pour le salut des peuples qu'ils eussent toujours des tyrans pour les commander et pour les tyranniser, ils font tous les jours des prières publiques pour leur conservation et pour la prospérité de leurs armes. Si bien que lorsqu'il arrive que le sort de la guerre ne leur est point favorable, que leurs armées sont mises en déroute par celles de leurs ennemis ou que leurs villes sont prises et mises au pillage, ils en attribuent aussitôt la cause aux péchés des peuples. Ils leur font accroire que Dieu est irrité contre eux, qu'ils doivent tâcher de fléchir et d'apaiser sa colère par des œuvres de pénitences et par une véritable conversion de leur cœur à Dieu. Ce pourquoi on les entend pour lors chanter d'un ton lugubre des *Seigneur, ne nous traite pas selon nos péchés... ne garde plus mémoire de nos iniquités...* et des *Seigneur, aide-nous... et libère-nous, etc.*[10]

---

6 [« *Principes ejus in medio illius quasi lupi rapientes praedam, ad effundendum sanguinem et ad perdendas animas.* | *Prophetae autem ejus liniebant eos absque temperamento, dicentes vana, et divinantes mendacium, dicentes : Haec dicit Dominus, cum Dominus non sit locutus.* »]

7 [« *Ses princes étaient au milieu d'elle comme les loups toujours attentifs à ravir leur proie, à répandre le sang, à perdre les âmes.* | *Ses prophètes mettaient l'enduit sur la muraille sans rien y mêler qui la rendit ferme ; ils avaient de vaines visions, et ils prophétisaient le mensonge en disant : voici ce que dit le Seigneur Dieu, quoique le Seigneur n'eût point parlé.* »]

8 [« *Qui potestati resistit, Dei ordinationi resistit, qui autem resistunt, ipsi sibi damnationem acquirunt.* »]

9 [Référence exacte. *Romains* XIII-1 à 7 est une vibrante apologie de la soumission civile, que saint Paul réclame non tactiquement, mais « en conscience » : « Il est donc nécessaire de vous soumettre [au prince] non seulement par la crainte du châtiment, mais aussi *par un devoir de conscience.* » *Romains* XIII-5. L'argument de « l'apôtre » est d'une aberrante médiocrité : « Que tout le monde soit soumis aux puissance supérieures ; car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et c'est Lui qui a établi *toutes* celles qui sont sur la terre. » (*Romains* XIII-1). Le vœu de « saint Paul » a été exaucé : les S.S. allemands du IIIe Reich, établis sans doute par grâce et puissance divines, portaient sur leur ceinturon : « *Gott mit uns* » ; c'est-à-dire « Dieu avec nous ».]

10 [« *Domine, non secundum peccata nostra facias nobis, neque... Domine, ne memineris iniquitatum nostrarum...* et des *Domine, adjuva nos et libera nos, etc.* »]

Mais lorsqu'il arrive, au contraire, qu'ils remportent quelques victoires signalées sur leurs ennemis, qu'ils mettent leurs armées en déroute, qu'ils prennent leurs villes, qu'ils ravagent leurs campagnes et qu'ils font sur eux quelques butins considérables, ils regardent toutes ces victoires-là comme des marques visibles de la protection et des bénédictions de leur Dieu ; ce pourquoi les magistrats et les peuples en font partout des feux de joie et des réjouissances publiques, et vont en foule et en cérémonies dans leurs temples ou églises chanter avec les prêtres des magnifiques *Te Deum*, c'est-à-dire des magnifiques cantiques de joie et de louanges en actions de grâces à leur Dieu, comme pour le remercier d'autant plus dignement des victorieux carnages, des victorieux ravages et des victorieuses désolations qu'ils font sur la terre, et ainsi étant tous tant qu'ils sont, si aveuglés de regarder tant de si grands, tant de si funestes et tant de si détestables maux comme des grands sujets de joie et de réjouissance. On peut bien véritablement dire qu'*ils sont insensés dans leurs joies et dans leurs réjouissances*[11], comme il est marqué dans un de leurs prétendus saints et sacrés livres. (*Sagesse* XIV-22[12])

Et comme ces mêmes prêtres et ecclésiastiques, lâches flatteurs des riches et des grands de la terre, savent que les tyrans ne sont point en assurance de leurs personnes et qu'ils ont toujours sujet de craindre ce qu'ils mériteraient tous les jours de recevoir, pour leur faire plaisir et les mettre un peu plus en assurance, ils enseignent publiquement qu'il n'est permis à aucun particulier de tuer un tyran, et ils ont même déclaré et défini, dans un de leurs conciles de Constance, que c'était une hérésie de croire qu'il soit permis à aucun particulier de tuer un tyran.

Ce qui fait manifestement voir que la religion chrétienne souffre et approuve et qu'elle autorise même la tyrannie des princes et des rois de la terre, aussi bien que tous les autres abus dont je viens de parler, et comme tous ces abus et la tyrannie des princes et des rois de la terre sont entièrement contraires à la justice et contre l'équité naturelle, et qu'ils sont entièrement contraires au bon gouvernement des peuples, et qu'ils sont, comme j'ai dit, la source, l'origine et la cause de tous les vices, de tous les maux, de toutes les misères et de toutes les méchancetés des hommes — il est visible que la religion chrétienne souffre, qu'elle approuve et qu'elle autorise même en cela le mauvais gouvernement des hommes. En quoi, par conséquent, il est visible qu'elle fomente, qu'elle entretient et qu'elle autorise même en cela les vices et les dérèglements des hommes, au lieu qu'elle devrait les condamner ouvertement et qu'elle devrait tâcher de les empêcher et de les extirper entièrement ; et c'est ce qu'elle ne manquerait certainement pas de faire si elle était véritablement instituée de Dieu et si elle était véritablement si pure et si sainte qu'elle se vante de l'être.

D'où je forme cet argument-ci, clair et démonstratif :

Une religion qui enseigne des erreurs dans sa doctrine et dans sa morale, qui souffre des abus contraires à la justice et à l'équité naturelle, contraires au bon gouvernement des hommes et préjudiciables au bien public, qui les approuve et qui les autorise, et qui même autorise la tyrannie et le gouvernement tyrannique des princes et des rois de la terre, qui font gémir les peuples sous le joug tyrannique de leur dure et cruelle domination, ne peut être une véritable religion ni avoir été véritablement instituée de Dieu.

Cette proposition est claire et évidente, et elle ne peut être contestée.

---

11 [« *Et in magno viventes inscientiae bello, tot et tanta mala pacem appelant, et cum laetantur insaniunt.* »]

12 [*Sagesse* XIV-22 dit : « Vivant dans une grande confusion causée par l'ignorance, ils donnent le nom de *paix* à des maux si grands et en si grands nombres. »]

Or, la religion chrétienne enseigne toutes les erreurs dont j'ai ci-dessus parlé. Elle souffre, approuve et même autorise aussi tous les abus dont je viens de parler. Et enfin, elle autorise la tyrannie et le gouvernement tyrannique des princes et des rois de la terre, comme je viens de le démontrer et que l'expérience de ce que l'on voit tous les jours le fait manifestement voir.

Donc, la religion chrétienne ne peut être véritablement fondée sur l'autorité de Dieu. Et par conséquent, elle est fausse, et même aussi fausse que toute autre religion pourrait être.

Je ne m'arrêterai point à réfuter ici en particulier plusieurs autres abus, comme sont par exemple l'invocation pieuse des morts, le culte religieux et dévot des images et des reliques des prétendus saints morts, les pèlerinages, les jubilés, les indulgences, les bénédictions que les prêtres et les évêques donnent aux peuples, ni celles qu'ils font de toutes sortes de choses et autres semblables superstitions — parce que toutes ces vanités et toutes ces sottises-là se trouvent et se trouveront encore suffisamment réfutées tant par tout ce que j'ai dit jusqu'ici, que par tout ce que je dirai encore dans la suite.

LIX

SEPTIÈME PREUVE

De la vanité & de la fausseté des religions tirée de la fausseté même de l'opinion des hommes touchant la prétendue existence des dieux

AIS COMME TOUS CES ABUS-LÀ, AUSSI BIEN QUE TOUS LES AUTRES abus et erreurs dont j'ai parlé, ne sont fondés que sur la créance et sur la persuasion ou opinion qu'il y a des dieux, ou au moins qu'il y a un Dieu, c'est-à-dire sur la créance et sur la persuasion qu'il y a un être souverain tout-puissant, infiniment bon, infiniment sage et infiniment parfait qui veut être adoré et servi des hommes d'une telle ou telle manière, et que les princes et les rois de la terre prétendent encore aussi fonder leur puissance et leur autorité sur celle d'un Dieu tout-puissant, par la grâce duquel ils se disent établis pour gouverner et pour commander tous les autres hommes — il faut maintenant prouver et faire manifestement voir que les hommes se trompent encore en cela[1] et qu'il n'y a point de tel être, c'est-à-dire qu'*il n'y a point de Dieu*. Et par conséquent, que c'est faussement et abusivement que les hommes se servent du nom et de l'autorité de Dieu pour établir et pour maintenir les erreurs de leurs religions, aussi bien que pour maintenir la puissance tyrannique de leurs princes et de leurs rois.

C'est ce que je vais manifestement faire voir par des arguments démonstratifs tirés des principes de métaphysique, des principes de physique et des principes de morale ; et c'est la septième preuve démonstrative que j'ai à donner de la vanité et de la fausseté de toutes les religions que nous voyons dans le monde.

---

[1] « *Et haec fuit vitae humanae deceptio.* » (Sagesse XIV-21). [: « *Cela a été la source de l'illusion de la vie humaine.* »]

LX

La plupart des savants & des plus sages de l'Antiquité ont nié ou révoqué en doute l'existence des Dieux


AIS AUPARAVANT, IL EST À PROPOS DE FAIRE REMARQUER ICI QUE LA créance ou que la persuasion de l'existence d'un Dieu n'a pas toujours été si universellement ni si constamment reçue parmi les hommes, qu'il n'y en ait toujours eu beaucoup qui l'ont non seulement révoquée en doute, mais qui l'ont même aussi absolument niée. Car sans parler de plusieurs nations qui, suivant ce qui est rapporté dans les histoires, ne reconnaissent aucune divinité, on peut dire que dans tous les siècles passés, plusieurs de ceux qui ont été les plus éclairés, les plus savants et même les plus sages, au moins selon le monde, ont été ceux qui ont le moins cru l'existence de Dieu.

Témoin, par exemple, un Socrate philosophe, qui a été jugé être le plus sage de son temps et qui fut même, dit-on, jugé tel par l'oracle d'Apollon, lequel Socrate ayant été accusé d'avoir mauvaise opinion des dieux, ne daigna pas seulement se justifier et purger de ce prétendu crime, et avala avec une constance non pareille le poison qui lui avait été ordonné de prendre.

Témoin aussi, un Aristote, le plus grand philosophe de son temps et qui fut pour son grand esprit surnommé *le génie de la Nature*, lequel ayant aussi été accusé d'avoir mauvais sentiments des dieux, fut obligé de se retirer en Colchide, où il mourut âgé de soixante-trois ans. (*Dictionnaire Historique* [*de Moréri*]). Témoin encore, un Platon, surnommé *le divin* pour sa grande suffisance[1], lequel défendait dans ses lois d'intimider les hommes par aucune crainte des dieux.

Témoins un Diagoras et un Pythagore, tous deux grands philosophes, qui furent exilés et bannis de leurs pays, et leurs livres brûlés pour avoir mal parlé des dieux, et écrit contre eux ; et plusieurs autres semblables philosophes, comme un Vanini, célèbre athée, un Théodore, surnommé *l'athée*, un Josias, un Aetius, un Averroès, célèbre médecin arabe de nation, un Pline, fameux naturaliste qui se moquait des opinions des hommes touchant la créance des dieux et qui disait que s'il avait à reconnaître quelque divinité, il n'en reconnaîtrait point d'autre que le soleil.

Témoins encore, un Tribonien, fameux jurisconsulte, un Lucien, fameux et facétieux auteur, un Rabelais, curé de Meudon, près de Paris, qui se moquait de toutes les religions du monde ; et un Spinoza, qui ne reconnaissait aucune divinité.

Témoins encore, un Jules III, pape 225e, qui se moquait lui-même de sa dignité et de sa religion ; et enfin, sans parler de plusieurs autres témoins, un Léon X, pape florentin de l'illustre maison de Médicis, homme docte qui, se moquant de sa religion, disait par raillerie à ses amis : *Ah ! combien nous sommes enrichis par cette fable de Christ...*

---

1 [Au XVIIe siècle, *suffisance* a encore le sens de *capacité*, *talent*, *valeur*.]

Il y avait bien apparence que notre fameux duc d'Orléans, ci-devant Régent de notre France, aurait été dans de pareils sentiments touchant sa religion, s'il est vrai, comme on le tient, qu'il ait dit à l'occasion de quelques pieuses remontrances que sa mère lui faisait, qu'il ne craignait rien en ce monde-ci et qu'il n'espérait rien en l'autre.

Mais qu'est-il nécessaire de citer ici les sentiments particuliers de tant de personnes, puisque l'on voit presque manifestement partout que c'est là le véritable sentiment de la plus grande partie des gens du monde, et particulièrement des grands de la terre et des savants du siècle. C'est ce qui se voit assez clairement tous les jours par la manière indifférente et cavalière dont ils traitent les choses de la religion et qui regardent le culte des dieux. C'est ce qui se voit manifestement par l'amour et par l'attache excessive qu'ils ont pour la vie présente et pour tous les biens de la terre, comme aussi par le peu de zèle et d'affection qu'ils ont pour la gloire de leur Dieu et pour le salut particulier de leurs âmes, par le peu d'inclination qu'ils ont d'aller jouir de ces prétendues si grandes et éternelles récompenses du ciel qui leur sont si avantageusement et magnifiquement promises, et enfin par le peu de crainte qu'ils ont de ces prétendus si terribles et si épouvantables châtiments éternels de l'Enfer dont ils sont si terriblement menacés.

Tout cela, dis-je, fait manifestement voir qu'ils ne sont guère persuadés de ce qu'on leur en dit, ni les prêtres de ce qu'ils en disent eux-mêmes aux autres, car s'ils étaient véritablement bien persuadés et s'ils croyaient véritablement les uns et les autres des choses de telle conséquence que celles-là, il serait moralement impossible qu'ils en fussent si peu touchés et si peu émus. Voici comme un auteur judicieux parle sur ce sujet ; c'est le sieur De Commynes, seigneur d'Argenton, dans ses *Mémoires* :

« Je dis que c'est de faute de foi que procèdent tous les vices et tous les maux qui sont par le monde, et spécialement les maux de ceux qui se plaignent d'être grevés et foulés par autrui et par les plus forts. Car l'homme pauvre ou riche, quel qu'il soit, qui aurait vraie et bonne foi et qui croirait fermement les peines de l'Enfer être telles qu'on les dit, qui aussi croirait avoir pris de l'autrui à tort, ou que son père ou son grand père l'eût pris et lui le possédât — soit duché, comté, ville ou châteaux, meubles, prés, étang ou moulins, chacun en sa qualité — et qu'il crût fermement, comme le devons croire : je n'entrerai jamais en Paradis si je ne fais entière satisfaction et si je ne rends ce que j'ai de tel ou tel — il n'est croyable qu'il y eut prince ou princesse au monde, ni autre personne quelconque de quelque état ou condition — qu'ils soient en ce monde tant grands que petits, et tant hommes que femmes, gens d'Église, prélats, évêques, archevêques, abbés, abbesses, prieurs, curés, receveurs d'églises ou autres, vivant sur terre, qui a son vrai et bon escient, comme est dit — voulût rien retenir de son sujet, ni de son voisin, ni qui voulût faire mourir nul à tort, ni le tenir en prison, ni ôter aux uns pour donner aux autres et les enrichir, ni (qui est le plus vil métier qu'ils fassent) procurer choses malhonnêtes contre ses parents et serviteurs pour leur faire plaisir, comme pour femmes ou autres cas semblables ; par ma foi, non ; au moins cela n'est pas croyable ; car s'ils avaient ferme foi et qu'ils crussent ce que Dieu et l'Église nous commandent sous peine de damnation, connaissant les jours être brefs et les peines de l'Enfer être si horribles, et sans nulle fin ni rémission pour les damnés, ils ne feraient pas ce qu'ils font ; il faut donc conclure que tous les maux viennent de faute de foi. Et pour exemple, *ajoute-t-il,* quand un roi ou un prince est prisonnier et qu'il a peur de mourir en

prison, a-t-il rien de si cher au monde qu'il ne baille pour sortir ? Il baille son bien et celui de ses sujets, comme vous avez vu du roi Jean de France, pris par le prince de Galles à la bataille de Poitiers, qui paya trois millions de francs et bailla toute l'Aquitaine et assez d'autres cités, villes et places, et comme le tiers du royaume, et mit le royaume en si grande pauvreté qu'il y eut longtemps monnaie comme de cuir, qui avait un petit clou d'argent. Et tout ceci bailla le roi Jean et son fils le roi Charles le Sage pour la délivrance du dit roi Jean, et quand ils n'eussent rien voulu donner, si ne l'eussent point les Anglais fait mourir, mais au pis venir l'eussent mis en prison ; et quant ils l'eussent fait mourir, si n'eût été la peine semblable à la cent millième partie de la moindre peine de l'Enfer. Pourquoi donc bâilla-t-il tout ce que j'ai dit, et détruisit ses enfants et sujets de son royaume, sinon pour ce qu'il croyait ce qu'il voyait et qu'il savait bien qu'autrement ne serait délivré ; et n'est prince ou peu qui, s'ils tiennent une ville de leur voisin, la veuillent rendre pour la crainte de Dieu, ni pour éviter les peines de l'Enfer. Et le roi Jean bailla si grande chose pour se délivrer seulement de prison ! » D'où il conclut avec raison que « c'est faute de foi et de croyance pour ces prétendues grandes et importantes vérités que la religion enseigne, que les hommes vivent si mal et qu'ils se soucient si peu des prétendues si grandes récompenses du ciel et des prétendus si terribles châtiments de l'Enfer. »

Et ainsi, ce qu'ils ont de foi et de créance — ou plutôt ce qu'ils font semblant d'en avoir — n'est bien certainement qu'une vaine apparence de foi et de religion, ne voulant pas pour des raisons de politique déclarer ni découvrir plus ouvertement les véritables sentiments de leur cœur. Quant au commun des hommes, on voit bien aussi par leurs mœurs et par leur conduite, que la plupart d'eux ne sont guère mieux persuadés de la vérité de leur religion ni de ce qu'elle leur enseigne, que ceux dont je viens de parler, quoiqu'ils en fassent plus règlement les exercices. Et ceux qui parmi le peuple ont tant soit peu d'esprit et de bon sens, tout ignorants qu'ils soient d'ailleurs dans les sciences humaines, ne laissent pas que d'entrevoir et de sentir même en quelque façon la vanité et la fausseté de ce qu'on leur veut faire croire sur ce sujet, de sorte que ce n'est que comme de force, comme malgré eux, comme contre leurs propres lumières, comme contre leur propre raison et comme contre leurs propres sentiments, qu'ils croient — ou plutôt qu'ils s'efforcent de croire ce qu'on leur en dit. Et cela est si vrai que la plupart même de ceux qui sont les plus soumis sentent cette répugnance et cette difficulté qu'il y a à croire ce que la religion leur enseigne et les oblige de croire. La Nature y sent une secrète répugnance et une secrète opposition. La raison naturelle réclame pour ainsi dire d'elle-même contre ce que l'on veut lui faire croire ; de là vient aussi que nos christicoles tiennent pour maxime dans leur religion qu'il faut captiver l'esprit sous l'obéissance de la foi, laquelle foi, ils avouent eux-mêmes avoir été souvent ébranlée dans leurs plus grands saints, particulièrement lorsqu'ils voyaient la prospérité des méchants. Et ils prétendent que *c'est un très grand mérite pour eux de captiver ainsi leur esprit sous l'obéissance de leur foi*[2]. ([*Épître de saint Paul aux*] *Corinthiens* II-X-4 [3]). La raison naturelle, comme j'ai dit, réclame d'elle-même contre cette violence qu'on lui fait. Or, contraindre et captiver ainsi l'esprit sous l'obéissance de la foi et vouloir renoncer ainsi aux propres lumières de sa raison pour s'efforcer de croire contre ses propres sentiments, n'est pas véritablement croire.

---

2 [« *In captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi.* »]

3 [« Nous réduisons en servitude tous les esprits pour les soumettre à l'obéissance de Jésus-Christ. »]

Au contraire, c'est plutôt faire voir que l'on ne croit véritablement point et que l'on ne saurait même véritablement croire, car une véritable croyance est une persuasion intime de l'âme et un consentement intérieur de l'esprit, qui voit, ou au moins qui croit voir, la vérité de ce qu'il croit. Car comme dit saint Augustin lui-même : « *Dieu nous persuade intérieurement afin que nous croyions et que nous voulions croire, car il n'y a point de véritable créance là où il n'y a point de véritable suasion ou persuasion ; et l'homme, quoique libre, ne saurait croire à moins qu'il ne soit persuadé et qu'il n'y ait de quoi le persuader*[4]. » (Saint Augustin, *De Spiritu et Littera*, chap. 34 [5]). Or, il n'y a point de suasion ou de persuasion là où il n'y a que de la contrainte de l'esprit, et par conséquent, il n'y a point de véritable créance où il n'y a que de la contrainte de l'esprit. Et ainsi cette prétendue créance contrainte et forcée qu'ont la plupart des hommes, et presque même tous les hommes, des choses de la foi, ne venant point d'une persuasion intime de l'âme mais plutôt d'une répugnance intérieure de l'âme et de l'esprit, qui ne voit point et qui ne saurait même voir la vérité de ce qu'on lui voudrait faire croire, n'est pas une véritable créance. C'est comme si un homme de bon sens qui verrait en plein midi la belle clarté du jour et du soleil voulait néanmoins s'efforcer de croire qu'il serait nuit. Ou comme si ce même homme se voyant dans l'obscurité et dans les ténèbres d'une profonde nuit, voulait néanmoins s'efforcer de croire qu'il serait à la clarté du jour et du soleil. Il me paraît évident qu'un tel effort et qu'une telle créance qui serait ainsi contrainte et forcée ne serait pas une véritable créance et qu'elle ne saurait même être une preuve assurée de la vérité, de ce que l'on prétendrait vouloir croire ou faire croire par une telle créance. « Les uns, *dit le sieur de Montaigne*, sur ce sujet font accroire au monde qu'ils croient ce qu'ils ne croient point, et les autres, qui sont en plus grand nombre, se le font accroire à eux-mêmes, ne sachant pas pénétrer ce que c'est que croire. » (*Essais*, p. 407 [6]).

Puisque donc la prétendue telle quelle créance des prétendues vérités de la religion, et que la créance même de l'existence de Dieu, n'est dans la plupart des hommes, et même dans tous les hommes, qu'une créance aveugle et une créance contrainte et forcée, comme je viens de dire, on peut non seulement dire que ce n'est pas une véritable créance, mais on peut encore assurer qu'une telle créance n'est pas une preuve de la certitude de l'existence d'un Dieu. Et ainsi, c'est en vain que nos christicoles prétendent se prévaloir d'une telle créance pour montrer la certitude de l'existence d'un Dieu, puisqu'une telle créance est manifestement plutôt une preuve certaine de l'incertitude que de la certitude de son existence.

Car il est visible que si son existence était si certaine et si évidente qu'on le prétend, les hommes n'auraient que faire de se contraindre eux-mêmes, ni de captiver, comme ils font, leur esprit pour la croire, et n'y aurait point tant de gens d'esprit qui la nieraient ou qui la révoqueraient en doute. Ce qui fait déjà manifestement voir que la créance de l'existence d'un Dieu n'est pas si certaine et si assurée que l'on prétend, et par conséquent, que l'athéisme n'est pas une opinion si étrange ni si monstrueuse et si dénaturée que nos superstitieux déicoles le font entendre.

Ce qu'il est bon de remarquer ici, comme j'ai dit, avant que d'entrer dans de plus grandes preuves.

---

4 [« *Suasionibus agit Deus ut velimus, et ut credamus, neque enim credere potest homo quolibet arbitrio, si nulla sit suasio cui credat.* »

5 [Saint Augustin, *De l'Esprit & de la Lettre*.]

6 [Montaigne, *Essais*, II, 12 : *Apologie de Raymond Sebon*. Cf. p. 337.]

LXI

D'où vient la première créance & connaissance des dieux



'AILLEURS, IL PARAÎT ASSEZ CLAIREMENT QUE LA PREMIÈRE créance des dieux ne vient que de ce que certains hommes, plus fins, plus rusés, plus subtils, et peut-être même aussi plus méchants que les autres, ayant voulu s'élever par ambition au-dessus des autres et ayant voulu peut-être aussi se jouer de leur ignorance et de leur bêtise, se sont avisés de prendre le nom et la qualité de Dieu et de souverains seigneurs pour se faire d'autant plus craindre et respecter des hommes. Et les autres, soit par crainte, soit par bêtise, soit par complaisance et par flatterie, les ayant laissé faire, ils se sont rendu les maîtres. Et étant les maîtres, ils ont retenu le nom et la qualité de souverains seigneurs !

Comme nous voyons maintenant que les grands conquérants, c'est-à-dire que les grands voleurs et usurpateurs des provinces et des royaumes de la terre, se donnent le nom et le titre de duc, de roi, d'empereur et de princes souverains, se qualifiant même de très grands, de très hauts et de très puissants seigneurs ; et peu s'en faut qu'il ne se qualifient encore maintenant du nom et du titre de dieux tout-puissants, tant leur orgueil tâche de l'élever au-dessus des autres hommes — il paraît, dis-je, assez clairement que ce n'est que de là que vient la première origine et la première connaissance ou créance des dieux.

C'est ce qui paraît notamment par la créance de ce Dieu des Juifs et des chrétiens dont il est parlé dans leur histoire de la prétendue création du monde, car il y est expressément marqué que ce Dieu parlait le langage d'un homme, qu'il raisonnait, qu'il marchait et qu'il se promenait dans un jardin, ni plus ni moins que ferait ordinairement un homme, et qu'il y est marqué que ce prétendu Dieu aurait créé le premier homme à son image et ressemblance, (*Genèse* I-27[1]), marque assez évidente que ce prétendu Dieu avait la forme et la figure d'homme, et par conséquent, qu'il n'était effectivement qu'un homme, puisqu'il avait la forme, l'image et la ressemblance d'un homme, ou que l'homme avait son image et sa ressemblance.

Mais suivant les apparences, ce prétendu Dieu était un homme fin et rusé, et qui voulait se jouer et se moquer de la simplicité, de la grossièreté et de la bêtise de cet autre homme que l'on appelle Adam, qui n'était, suivant toutes les apparences, qu'un lourdaud, qu'un niais et un sot, puisqu'il est marqué dans la même histoire, ou plutôt dans la même fable, qu'il se laissa si facilement et si sottement séduire par les paroles d'une femme et par les promesses trompeuses d'un serpent qui aurait été plus fin et plus rusé que lui, comme l'histoire même ou la fable le marque.

---

1 [« Dieu créa donc l'homme à son image ; il le créa à l'image de Dieu, et il les créa mâle et femelle. »]

Pareillement, il faut croire que ce même prétendu Dieu qui parlait à Moïse, n'était véritablement non plus qu'un homme, ou même seulement un homme supposé, puisque Moïse lui-même lui attribue non seulement la parole et le discours humain, mais qu'il lui attribue aussi tous les membres du corps humain et toutes les passions d'un homme, et que ce prétendu Dieu lui-même, voulant se moquer de Moïse sur ce qu'il lui aurait demandé de voir son visage, lui aurait répondu assez plaisamment qu'il *pourrait bien voir son derrière et ses fesses s'il voulait, mais qu'il ne verrait pas son visage*[2]. (*Exode* XXXIII-23 [3]). Ce Dieu prétendu avait donc apparemment un visage humain, un derrière et des fesses, puisqu'il le disait lui-même, et, par conséquent ce n'était véritablement qu'un homme qui voulait contrefaire le dieu ou se déguiser en dieu. Mais comme il ne voulait montrer que son derrière et non pas son visage, apparemment il avait peur encore de faire connaître qui il était en montrant son visage, ce qui est encore une marque assez évidente qu'il n'était véritablement qu'un homme et non pas un dieu. Si ce n'est que l'on veuille plutôt dire que ces prétendues paroles et discours de Dieu à Moïse ne sont que les paroles de Moïse même qui les inventait et qui les attribuait à un dieu, afin de leur donner par cet artifice trompeur plus de crédit et d'autorité parmi les hommes auxquels il parlait[4].

Ce qui pourrait bien être, car il y a si longtemps que les imposteurs se servent de ces sortes d'artifices pour tromper les hommes, que ce serait maintenant une grande sottise de vouloir encore s'y laisser tromper[5].

---

2 [« *posteriora mea videbis, faciem autem meam videre non poteris.* »]

3 [« Vous ne pourrez voir mon visage, car nul homme ne me verra sans mourir. » *Exode* XXXIII-20. « Vous me verrez par derrière, mais vous ne pourrez voir mon visage. » *Exode* XXXIII-23.]

4 Feintes de Moïse.

5 [Ajoutons que les imposteurs de ce genre sont, en effet, très anciens. Strabon (60-25 av. J. C.) dans sa *Géographie*, livre X, en atteste : « Au dire d'Éphore, Minos avait voulu se montrer l'émule d'un ancien sage nommé Rhadamanthe et réputé le plus juste des hommes, lequel passe pour avoir le premier civilisé l'île de Crète en la dotant de lois, de cités, de magistratures, *toutes mesures présentées par lui comme des prescriptions de Jupiter.* C'est donc encore, ce semble, à l'imitation de Rhadamanthe, que Minos, tous les neuf ans, *se retirait sur la montagne* en un lieu dit l'Antre de Jupiter, *s'y enfermait un temps et en ressortait muni de tables de lois qu'il assurait être les commandements mêmes du dieu* ». Cet exemple ne fut pas imité que par Moïse, mais notamment par Lycurge, roi de Sparte à l'époque d'Homère : « Une fois en Crète, Lycurgue aurait visité d'abord Thalès, musicien et législateur célèbre, et aurait appris de lui de quelle manière Rhadamanthe, le premier, et Minos après lui, avaient publié et fait accepter leurs lois, les disant recueillies par eux de la bouche même de Jupiter. Puis de Crète il aurait passé en Egypte, s'y serait enquis de tout ce qui avait rapport aux lois et institutions ; aurait encore, au dire de certains auteurs, rencontré Homère, qui à cette époque était fixé dans l'île de Chios, et, retournant ensuite dans sa patrie, y aurait retrouvé en possession du trône le fils de son frère Polydecte, Charilaüs. Il aurait alors pensé à promulguer ses lois, et étant allé à Delphes comme pour consulter Apollon, *aurait été censé en rapporter tout un ensemble de commandements divins, de même que Minos autrefois avait rapporté de l'Antre de Jupiter ses fameuses tables de lois*, avec lesquelles, d'ailleurs, la plupart des lois de Lycurgue offrent une grande ressemblance. »]

LXII

Les déicoles ont été enfin obligés de reconnaître la fausseté de la pluralité des dieux que les Anciens adoraient


U RESTE, ON NE PEUT NIER QUE TOUS LES AUTRES DIEUX ET déesses qui sont venus après et qui ont été adorés dans tous les siècles passés sous les noms par exemple de Saturne, de Jupiter, de Mars, d'Apollon, de Mercure, d'Æsculape et d'un millier d'autres semblables dieux, ou sous les noms de Cybèle, de Junon, de Cérès, de Diane, de Minerve, de Pallas, de Vénus et d'un millier d'autres semblables déesses, n'aient tous été que des hommes et des femmes, illustres si vous voulez, des princes et des princesses, par exemple, ou quelques autres personnages de distinction qui se sont donnés à eux-mêmes ou auxquels on a donné — comme j'ai dit : par complaisance, par flatterie ou par ignorance et bêtise — le nom de dieu ou de déesse, les hommes étant pour lors si sots et si aveuglés que de croire que des hommes faibles et mortels, comme ils sont tous, pouvaient néanmoins devant ou après leur mort, devenir des dieux immortels.

Et ce qui est plus surprenant, c'est que des philosophes même se sont laissés aller, ou ont fait semblant de se laisser aller, à une si vaine et si sotte pensée que celle-là. Témoin, un Plutarque, grand et renommé philosophe, lequel, au rapport du sieur de Montaigne disait « qu'il faut estimer et croire fermement que les âmes des hommes sages et vertueux, selon nature et selon justice divine, deviennent d'hommes saints, et de saints demi-dieux, et de demi-dieux, après qu'ils sont parfaitement comme ès sacrifices de purgation, nettoyés et purifiés, étant délivrés de toute passibilité et de toute mortalité, ils deviennent, non par aucune ordonnance civile, mais à la vérité, et selon raison vraisemblable, dieux entiers et parfaits, en recevant une fin très heureuse et très glorieuse. » (*Essais*, p. 525[1]).

Je ne m'arrêterai point à réfuter ici un si vain raisonnement et une si vaine opinion que celle-là, qui se détruit assez d'elle-même. Il me suffit d'avoir seulement fait remarquer ici qu'il n'y a nulle certitude ni aucun véritable fondement dans cette créance que l'on a de l'existence des dieux, puisque la première connaissance que les hommes en ont eu ne vient que d'erreur, d'ignorance et d'imposture. Ce qui est tellement vrai qu'il y a déjà longtemps que la plupart des hommes ont reconnu en cela l'erreur des Anciens. Et ils ont si bien reconnu la vanité et la fausseté de toutes ces anciennes divinités-là, qu'ils ont été obligés de rejeter, comme ils rejettent encore maintenant, la créance de tous ces dieux corporels et humains et de tous ces autres dieux matériels et visibles de bois, de pierre, d'or et d'argent, etc., que l'ignorance et la sottise des anciens hommes leur faisaient adorer.

---

1 [Montaigne, *Essais*, II, 12 : *Apologie de Raymond Sebon*. Cf. p. 427.]

Mais nos christicoles, ni les autres déicoles, n'ayant point voulu pour cela rejeter toute créance de Dieu, ont été obligés de se restreindre au moins à la créance d'un seul Dieu, unique en substance et en nature, comme ils disent, mais triple en personnes, comme nos christicoles le prétendent. Et cela étant, voilà déjà tout d'un coup bien des dieux anéantis puisque d'un si grand nombre de divinités que les superstitieux déicoles reconnaissaient et adoraient dans les siècles passés, il a fallu que leurs descendants se soient réduits et restreints à la créance et à l'adoration d'un seul Dieu, et même d'un Dieu invisible, d'un Dieu incorporel et immatériel, et par conséquent, d'un Dieu qui n'a ni chair, ni os, ni corps, ni membre, qui n'a ni dos, ni ventre, ni bras, ni jambes, ni pieds, ni mains, ni yeux, ni tête, ni bouche, ni langue, ni oreilles, ni dents, ni ongles, ni griffes, ni aucune autre partie, et qui, par conséquent encore, n'a ni forme ni figure, ni couleur aucune au-dehors, ni aucune configuration au-dedans, ou plutôt qui n'a aucun dedans ni aucun dehors, ni aucun côté, ni même aucun dessus ni aucun dessous. D'un Dieu néanmoins qui selon eux est partout, qui voit tout, qui fait tout, qui sait tout, qui conduit tout, qui gouverne tout, qui soutient tout, qui est tout entier en tous lieux et tout entier en chaque partie de lieu, qui est tout-puissant, infiniment bon, infiniment sage, infiniment juste, infiniment aimable, et enfin qui est infiniment parfait en toutes sortes de perfections, dont la nature est immuable, immobile et éternelle, dont la nature est sa puissance, sa sagesse et sa volonté mêmes, et dont, réciproquement, la puissance, la sagesse et la volonté sont sa nature et son essence mêmes.

Voilà certainement une bien surprenante idée d'être, mais on peut bien certainement dire aussi que c'est l'idée d'un être entièrement imaginaire et tout à fait chimérique, et il ne paraît pas même que l'on puisse quand on le voudrait exprès, se former ou se forger l'idée d'un être plus chimérique que celui-ci.

La chimère des Anciens, ni le sphinx de Phycée, ni toutes les fictions des poètes et des faiseurs de romans, n'ont rien qui approche des absurdités qui se trouvent renfermés dans l'idée que nos nouveaux déicoles se forment de leur Dieu. Je les appelle *nouveaux* depuis qu'ils ont été obligés de se restreindre, comme j'ai dit, à la créance d'un seul Dieu, et qu'ils ont été obligés de retrancher de lui tout corps, toute forme et toute figure matérielle et sensible. En quoi on peut à cet égard dire qu'ils se sont encore plus égarés dans la vanité de leur esprit et de leurs raisonnements, et que croyant devenir plus sages et plus subtils que les autres, ils sont devenus plus fous et plus aveuglés qu'ils n'étaient auparavant.

« *Ils se sont égarés dans leurs vains raisonnements... | Ils sont devenus fous en s'attribuant le nom de sages*[2]. » ([*Épître de saint Paul aux*] *Romains* I-[21], 22 [3]).

[2] [« *Evanuerunt in cogitationibus suis... | dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt.* »]
[3] [Référence exacte.]

LXIII

Ils ne sont pas mieux fondés dans la créance qu'ils ont de l'existence d'un seul Dieu



AIS VOYONS S'ILS SONT OU S'ILS SERONT MIEUX FONDÉS DANS LA créance de ce seul et unique Dieu, qu'ils n'étaient dans la créance de cette pluralité de dieux qu'ils ont été obligés de rejeter après en avoir reconnu l'erreur et la vanité. Voyons s'ils sont et s'ils seront mieux fondés dans la créance d'un Dieu tout invisible et immatériel, qu'ils n'étaient auparavant dans la créance d'un ou de plusieurs dieux corporels et visibles ; car il me paraît d'abord qu'ils ne sauraient être guère mieux fondés dans l'une que dans l'autre de ces deux créances-là. Examinons donc cela.

Ce qui oblige nos superstitieux déicoles à reconnaître et à croire au moins l'existence d'un seul Dieu tout-puissant, infiniment bon, infiniment sage et infiniment parfait, est la vue de tant de si grandes, de tant de si belles et de tant de si admirables choses qu'ils voient dans la Nature, s'imaginant que tant de si belles, si grandes et si admirables choses ne peuvent avoir été faites, ni avoir été mises et placées dans l'ordre et dans la situation où elles sont, que par la toute-puissance d'un être souverain, infiniment bon, infiniment sage et infiniment parfait, auquel ils donnent le nom et la qualité de *Dieu*. « Je ne puis ouvrir les yeux, *dit un de nos fameux archidéichristicoles* (*c'est monseigneur de Fénelon, ci-devant archevêque de Cambrai*) — je ne puis, *dit-il*, ouvrir les yeux sans admirer l'art qui éclate dans toute la Nature : le moindre coup d'œil suffit pour apercevoir la main qui fait tout. » ([*Traité de l'Existence & des attributs de Dieu*], page 1 [1]). Voilà comme il commence son livre où il prétend démontrer l'existence d'un Dieu.

Cependant, comme cette main qu'il croyait voir au premier coup d'œil n'est qu'une main imaginaire, et que lui-même, aussi bien que tous ceux de sa bande, ont été obligés de reconnaître qu'il n'y a aucun être visible ni aucun être corporel ou matériel auquel on puisse véritablement attribuer une puissance et une sagesse infinie, ni, par conséquent, auquel on puisse véritablement attribuer la divinité, c'est ce qui les oblige de se former dans leur imagination l'idée d'un être invisible et d'un être incorporel et immatériel, auquel ils ont attribué une toute-puissance et une sagesse infinie, et auquel, par conséquent, ils ont attribué la divinité et lui ont donné le nom de Dieu, se persuadant qu'il fallait nécessairement qu'il y eût un tel être, et que cet être soit la première cause efficiente et la première cause conservatrice et gubernatrice de tous les autres êtres. Et soutiennent en même temps que la seule vue des beautés et des perfections admirables que nous voyons dans les ouvrages de la Nature, nous fait évidemment voir la nécessité de l'existence de ce prétendu être infiniment parfait. Voyons si ce qu'ils disent est vrai.

---

[1] [Cf. Fénelon, *Traités divers*, Firmin-Didot, 1857, p. 1.]

LXIV

Ni la beauté, ni l'ordre, ni les perfections qui se trouvent dans les ouvrages de la Nature ne prouvent nullement l'existence d'un Dieu qui les aurait faits


REMIÈREMENT, POUR CE QUI EST DE LA BEAUTÉ, DE L'ORDRE ET DE la perfection que nous voyons dans les ouvrages de l'art, il faut convenir avec eux que leur beauté et leur perfection démontrent nécessairement l'existence, la force, la puissance, l'adresse, la sagesse... etc., de l'ouvrier qui les a faits, parce que l'on voit bien qu'ils ne pourraient se faire d'eux-mêmes comme ils sont, si quelque habile ouvrier n'y mettait la main. Mais il faut nécessairement aussi reconnaître que la beauté, que l'ordre et que les autres perfections qui se trouvent naturellement dans les ouvrages de la Nature, c'est-à-dire dans les ouvrages du monde, ne démontrent et ne prouvent nullement l'existence, ni, par conséquent, la puissance ni la sagesse d'aucun autre ouvrier ou ouvrière que celle de la Nature même, qui fait tout ce que nous pouvons voir de plus beau et de plus admirable. Car enfin, quoique puissent dire nos déicoles, il faut absolument qu'ils reconnaissent que les perfections infinies qu'ils imaginent être dans leur Dieu démontrent pareillement qu'il aurait été fait lui-même par un autre ; ou qu'ils disent qu'elles ne le démontrent pas.

S'ils disent que les perfections infinies qu'ils imaginent être dans leur Dieu démontrent pareillement qu'il aurait été fait lui-même par un autre, il faut par la même raison qu'ils disent encore que les perfections infinies de cet autre, démontrent aussi qu'il aurait encore été fait par un autre, et celui-ci encore par un autre, lequel aurait lui-même encore été fait par un autre, et ainsi toujours de même en remontant de cause en cause et de dieux en dieux jusqu'à l'infini, ce qui serait tout à fait ridicule et absurde de dire. Et c'est aussi ce que nos déicoles ne voudraient pas dire, car pour un Dieu infiniment parfait qu'ils voudraient supposer et établir, il faudrait nécessairement qu'ils en reconnaissent et qu'ils en admettent encore une infinité d'autres qui seraient toujours de plus en plus parfaits les uns que les autres — ce qui répugne entièrement à la droite raison.

Et si, au contraire, ils disent que les perfections infinies qu'ils imaginent être dans leur Dieu ne démontrent et ne prouvent nullement qu'il aurait été fait par autre : pourquoi donc veulent-ils que les perfections qu'ils voient dans ce monde-ci démontrent qu'il aurait été fait par un autre ? Certainement, il n'y a pas plus de raison de dire l'un que l'autre, si ce n'est peut-être que les plus grandes et infinies perfections qui se trouveraient dans un Dieu infiniment parfait démontreraient d'autant plus nécessairement qu'il aurait dû avoir été fait par un autre, parce qu'une plus grande perfection demanderait une cause plus parfaite. Et en ce cas, l'existence d'un Dieu démontrerait plutôt la nécessité d'une infinité de dieux que l'existence d'un monde ne démontrerait l'existence d'un Dieu, ce

qui est encore une absurdité manifeste que nos déicoles ne voudraient pas admettre, et ainsi il faut nécessairement qu'ils disent la raison pourquoi ils prétendent, que les perfections qu'ils voient dans ce monde-ci démontrent nécessairement l'existence d'un Dieu qui l'ait fait, et pourquoi, au contraire, ils prétendent que les perfections infinies qu'ils imaginent dans ce Dieu ne démontrent et ne prouvent pas qu'il ait été fait aussi lui-même par un autre.

Toute la raison qu'ils en peuvent alléguer, est de dire que leur Dieu est de lui-même et par lui-même tout ce qu'il est, et par conséquent, que toutes ses divines perfections sont d'elles-mêmes et par elles-mêmes tout ce qu'elles sont, sans qu'elles puissent jamais avoir eu besoin d'aucune production ni d'aucune autre cause qu'elles-mêmes, mais que le monde ne peut être par lui-même ce qu'il est, et que les perfections que l'on y voit ne pourraient nullement être si un Dieu tout-puissant ne les avait créées et formées comme elles sont, ce qui fait, diront-ils, une très grande différence de l'un à l'autre.

Or, cette raison est manifestement vaine ; non seulement parce qu'elle suppose *gratis* et sans preuve ce qui est en contestation, mais aussi parce qu'il est aussi facile de dire et de supposer que le monde est par lui-même ce qu'il est, que de dire et de supposer que Dieu serait par lui-même ce qu'il est. et par conséquent, il est aussi facile de dire que les perfections que nous voyons dans le monde sont d'elles-mêmes et par elles-mêmes ce qu'elles sont, que de dire que les perfections d'un Dieu seraient d'elles-mêmes et par elles-mêmes ce qu'elles sont. Et cela étant, il ne reste plus qu'à voir lequel des deux est le plus véritable ou le plus vraisemblable.

Or, il est manifeste et évident qu'il y a beaucoup plus de raison d'attribuer l'existence nécessaire ou l'existence par elle-même à un être réel et véritable que l'on voit, que l'on a toujours vu et qui se trouve toujours manifestement partout, que de l'attribuer à un être qui n'est qu'imaginaire et qui ne se voit et ne se trouve nulle part. Pareillement, il est manifeste et évident qu'il y a beaucoup plus de raison d'attribuer l'existence par elle-même à des perfections que l'on voit et que l'on a toujours vues, que de l'attribuer à des perfections imaginaires qui ne se voient et ne se trouvent nulle part, et que l'on n'a même jamais vues ni trouvées nulle part ; cela est clair et évident.

Or, le monde que nous voyons est manifestement un être très réel et très véritable : il se voit et se trouve manifestement partout. Ses perfections, de même, sont aussi très réelles et véritables : elles se voient et se trouvent manifestement partout, on les a aussi toujours vues.

Et, au contraire, ce prétendu être infiniment parfait que nos déicoles appellent *Dieu*, n'est qu'un être imaginaire qui ne se voit et ne se trouve nulle part. Pareillement, ses prétendues infinies et divines perfections ne sont qu'imaginaires : elles ne se voient et ne se trouvent nulle part, personne ne les a jamais vues.

Donc, il y a beaucoup plus de raison d'attribuer l'existence par elle-même au monde même et aux perfections que nous y voyons, que de l'attribuer à un prétendu être infiniment parfait qui ne se voit et ne se trouve nulle part et qui, par conséquent, est fort incertain et douteux en lui-même.

Puisque donc il faut nécessairement que les déicoles reconnaissent qu'il y a quelque être et quelques perfections qui sont nécessairement d'elles-mêmes et par elles-mêmes ce qu'elles sont, indépendamment de toute autre cause, c'est manifestement un abus, une erreur et une illusion à eux de vouloir attribuer de telles perfections à un être imaginaire qui ne se voit et ne se trouve nulle part,

plutôt que de les attribuer à un être réel et véritable qui se voit et qui se trouve toujours manifestement partout.

D'où il s'ensuit évidement que les perfections qui se voient dans les choses du monde ne démontrent et ne prouvent nullement l'existence d'un Dieu infiniment parfait.

D'ailleurs, il est clair et constant, pour peu que l'on y fasse attention, que la supposition de ce prétendu être divin ne les avance de rien pour la connaissance ni pour l'explication des choses naturelles ; il est clair et évident que cette supposition ne lève pas pour cela la difficulté qu'ils trouvent...

Et il est même constant que si nos déicoles prétendent se tirer par là d'une difficulté qui les arrête, ce n'est certainement que pour s'engager dans une autre, et même dans une autre qui est beaucoup plus grande que celle qu'ils voulaient éviter ; et par conséquent, il est inutile à eux de recourir à la supposition d'un être tout-puissant et infiniment parfait pour expliquer la nature et la formation des choses naturelles du monde, car si d'un côté ils trouvent de la difficulté à comprendre ou à concevoir et à supposer que le monde et toutes les choses naturelles soient d'elles-mêmes comme elles sont, sans aucun autre principe de leur être et de leur formation ou de leur disposition entre elles, d'un autre côté ils ne peuvent pas moins trouver de difficulté à comprendre et à concevoir comment ce prétendu premier et souverain être qu'ils appellent *Dieu* aurait pu être de lui-même si puissant et si parfait, et comment il aurait pu avoir créé et formé de rien tant de si grandes, tant de si belles et tant de si admirables choses. Car la création qu'ils supposent et qu'ils veulent supposer de toutes choses est un mystère qui certainement est au moins aussi caché, et pour le moins aussi difficile à expliquer et à concevoir, que le pourrait être la formation naturelle des choses, en supposant qu'elles seraient d'elles-mêmes ce qu'elles sont. Et ainsi, la difficulté étant de ce côté-là égale ou pouvant paraître égale de part et d'autre, il n'y aurait pas plus de raison de dire que le monde et que toutes les choses du monde auraient été créées de Dieu, que de dire qu'elles auraient toujours été d'elles-mêmes et qu'elles se seraient ainsi formées et rangées d'elles-mêmes dans l'état où elles sont, la matière ayant été d'elle-même de toute éternité. Car enfin, il n'est pas plus difficile de concevoir et il n'est pas même plus impossible que la matière soit d'elle-même ce qu'elle est, que de concevoir que Dieu soit de lui-même ce qu'il est.

Ce premier raisonnement devrait déjà suffire pour nous faire au moins suspendre notre jugement pendant quelque temps sur un tel sujet, car dans une contestation de cette nature, où il ne s'agit que de découvrir la vérité d'une chose, s'il n'y a pas plus d'apparence de vérité d'un côté que l'autre, il n'y a point de raison de vouloir juger plutôt en faveur de l'un qu'en faveur de l'autre.

Mais pour mieux connaître ce qui en est ou ce qui en pourrait être, examinons plus particulièrement la chose et voyons premièrement si la difficulté proposée est effectivement égale de part et d'autre, ou si plutôt elle ne serait pas même beaucoup plus grande dans le système de la création que dans le système de la formation naturelle du monde faite par la matière même dont il est composé.

Dans le premier système, qui est celui de la création supposée, je vois d'abord plusieurs difficultés qui se présentent à l'esprit et qui paraissent insurmontables.

La *première* est d'expliquer ou de concevoir quelle pourrait être l'essence et la nature de cet être souverain qui aurait créé tous les autres êtres.

La *deuxième* est de faire voir par quelques raisons convaincantes que l'on doive attribuer à cet être l'éternité et l'indépendance plutôt qu'à la matière même, que l'on peut supposer être éternelle et indépendante de toute autre cause aussi bien que le serait celui que l'on prétend qui l'aurait créé, car puisque dans l'une et dans l'autre des deux suppositions chacun convient de reconnaître un premier être et une première cause increée qui est éternelle et indépendante de toute autre cause, il faut, dans le système de la création du monde, montrer par des raisons convaincantes que ce premier être est nécessairement autre que la matière, et faire voir que la matière ne peut être éternelle ni être d'elle-même ce qu'elle est — ce qui assurément n'est pas une petite difficulté puisque nos déicoles, tous tant qu'ils sont, n'ont pu encore jusqu'à présent en venir à bout.

La *troisième* difficulté est de comprendre ou concevoir comment il serait possible de créer et de pouvoir faire quelque chose de rien, ce qui est incontestablement beaucoup plus difficile à comprendre et à concevoir que de concevoir simplement une matière qui serait d'elle-même ce qu'elle est. Pourquoi donc ne pas vouloir supposer d'abord que la matière est effectivement d'elle-même ce qu'elle est, et pourquoi vouloir recourir pour la faire exister à un être inconnu et à un mystère incompréhensible de création, puisqu'il faut nécessairement supposer non seulement un être increable et éternel dans le système de la création même, mais qu'il faut encore supposer que cet être en puisse créer un autre, ce qui est absolument inconcevable et entièrement impossible, comme je le ferai voir dans la suite.

Il est évident qu'en reconnaissant la matière seule pour première cause, pour l'être éternel et indépendant, on éviterait par ce moyen bien des difficultés insurmontables qui se trouvent nécessairement dans le système de la création, et par ce moyen on expliquerait assez facilement la formation de toutes choses.

La *quatrième* difficulté qui se trouve dans le système de la création est de dire et de marquer précisément où est cet être que l'on suppose ainsi avoir créé tous les autres êtres et être le plus puissant de tous ? Où est-il logé, où se retire-t-il ? Que fait-il depuis qu'il aurait créé tous les êtres ? On ne le voit, on ne le sent, on ne le connaît nulle part ! Ce n'est point, par exemple, le soleil ni la terre ! Ce n'est point l'air ni le feu ! Et quand on ferait mille et mille fois la revue et le dénombrement de tous les êtres, on ne le trouverait certainement dans aucun être ni dans aucun endroit ! Quel pourrait donc être cet être qui ne se trouverait point au rang des êtres parmi les êtres, et qui aurait néanmoins donné l'être à tous les êtres ? Où pourrait-il être ? C'est ce qu'il faut néanmoins expliquer dans le système de la création, puisque l'on n'a d'ailleurs aucune connaissance particulière et distincte de cet être. Ce n'est pas de même de la matière, car il est certain qu'elle est, personne n'en peut douter : on la voit, on la sent, on la trouve partout, elle est dans tous les êtres. Quel inconvénient donc y aurait-il, ou quelle répugnance trouverait-on à dire qu'elle serait d'elle-même cette première cause éternelle et indépendante, et cette première cause increée pour laquelle on dispute avec tant de chaleur ?

LXV

Idée chimérique que les déicoles se forment de leur Dieu



L NE SERVIRAIT DE RIEN, POUR RÉPONDRE À CETTE DERNIÈRE difficulté, de dire, comme l'on fait ordinairement, que ce premier et souverain être créateur de toutes choses est également partout et tout entier en tous lieux, sans division et sans multiplication de son être. Car c'est dire ce que l'on n'entend point et ce qu'il n'est pas même possible d'entendre, c'est multiplier les difficultés au lieu de les abréger, et plus on examinerait les divers attributs que l'on serait obligé d'accorder à ce prétendu souverain être, plus on s'enfoncerait dans des labyrinthes de difficultés inexplicables qui conduiraient à des absurdités manifestes et qui feraient nécessairement tomber dans des contradictions manifestes et inévitables. Témoin, cette description énigmatique ou chimérique qu'en a fait assez ingénieusement un auteur : « Dieu, *dit-il en parlant de ce prétendu souverain être*, est lui-même son commencement et sa fin ; il n'a cependant ni commencement ni fin ; et si ne manque-t-il pas de l'un ni de l'autre ; étant le père et l'auteur de l'un et de l'autre : il a toujours été, et est toujours sans aucune vicissitude de temps ; à son égard, le passé ne passe pas, ni le futur ne vient pas, tout temps lui est également présent ; il règne partout sans tenir aucune place, il est immobile sans consistance, il est actif sans mouvement, il est tout hors de tout, il est dans toutes choses et n'est renfermé dans aucune, il est hors de tout mais rien ne le découvre, il crée au-dehors, et au-dedans il gouverne ; il est bon sans qualité et grand sans grandeur ; c'est un tout qui n'a point de partie et qui est immuable quoiqu'il change toutes choses, son vouloir est sa puissance, sa puissance est son vouloir, son œuvre est sa volonté et sa volonté son œuvre ; il est simple en lui-même sans aucun mélange d'acte et de puissance, il est actuellement tout ce qu'il peut être, ou, pour mieux dire, c'est un pur acte, étant lui-même le premier, le second et le dernier acte. Enfin, il est tout, il est en tout, il est par-dessus tout, il est au-dedans de tout, hors de tout, et outre tout ; il est tout devant tout, et tout après tout. » (Vanini[1]).

---

[1] Voici comme il s'exprime en latin, on verra si j'ai bien pris sa pensée : « *Deus, dit-il, est sui ipsius principium et finis, utriusque carens, neutrius egens, utriusque parens atque autor, semper est sine tempore, cui praeteritum non abit, nec subit futurum, regnat ubique sine loco, immobilis absque statu, pernix sine motu, extra omnia omnis, intra omnia sed non includitur ab ipsis ; extra omnia, sed non ab ipsis recluditur ; intimus haec regit : extimus creavit, bonus, sine qualitate ; sine quantitate magnus, totus sine partibus, immutabilis cum caetera mutat, cujus velle potentia, cujus opus voluntas ; simplex in quo nihil est in potentia, sed in actu omnia, imo ipse purus, primus, medius et ultimus actus, denique est omnia, super omnia, extra omnia, intra omnia, praeter omnia et post omnia omnis.* » [Vanini, *Amphithéâtre de l'éternelle providence*, exercice II, in *Œuvres philosophiques*, traduction de Rousselot, p. 6-7 : « Dieu est à lui-même son commencement et sa fin, quoique sans commencement ni fin. Il est leur auteur à tous deux, et il n'a besoin ni de l'un ni de l'autre. Éternellement en dehors du temps, il n'y a pour lui ni passé ni avenir. Il règne partout sans lieu déterminé, immobile sans fixité, rapide sans mouvement. Il est tout, en dehors de tout, tout dans toutes choses, et rien ne le contient. En dedans il gouverne, en dehors il crée. Il est bon sans qualité, grand sans qualité, tout sans parties, immuable et mouvant. Pour lui, vouloir c'est à la fois pouvoir et créer. Il est simple. En lui rien n'est en puissance, mais tout en acte. Lui-même est l'acte pur, premier, moyen et dernier. Enfin, il est tout, au-dessus de tout, hors de tout, dans tout, par-dessus tout, avant tout et après tout. »]

Il est visible que cette description est pleine de contrariétés, d'absurdités et de contradictions palpables, ce qui fait clairement voir qu'elle ne peut s'entendre que d'un être qui est, comme j'ai dit, tout à fait imaginaire et chimérique, par où il est évident que le système de la création ou que la supposition du système de la création du monde engage nécessairement dans un nombre presque infini de difficultés inexplicables, pleines de contrariétés et d'absurdités insoutenables.

C'est ce qui a fait naître aussi parmi les philosophes et parmi les théologiens qui admettent le système de la création, une multitude presque infinie d'opinions et de sentiments divers et opposés les uns aux autres, et sur lesquels ils n'ont encore jamais pu et ne pourront jamais s'accorder — ce qui ne doit certainement pas donner un bon préjugé du système de la création.

Ce n'est pas de même de celui de la formation naturelle des choses faites par la matière même dont elles sont composées. Car ce système ne renferme aucune contrariété ni aucune répugnance, et par conséquent, on peut assurer qu'il ne contient rien d'impossible. Il n'y a, par exemple, qu'à supposer seulement que la matière est éternelle, qu'elle est d'elle-même ce quelle est, et qu'elle a d'elle-même son mouvement, laquelle supposition est très simple et très naturelle : et l'on voit assez clairement qu'il n'y a rien d'impossible dans cette supposition.

Car *premièrement*, on voit clairement que la matière existe, et que ce n'est pas un être imaginaire et chimérique.

Secondement, on voit clairement qu'une certaine portion de matière est capable de division, et que toute la matière est capable de mouvement ; et nous voyons même que la matière se meut actuellement : nous ne pouvons douter d'aucune de ces choses. Pourquoi donc ne pourrait-on pas supposer que la matière est effectivement éternelle et qu'elle se meut effectivement d'elle-même, puisque l'on ne voit aucune répugnance en cela, que l'on ne voit rien et que l'on ne peut même rien voir qui puisse l'avoir créée ou qui puisse lui avoir donné son mouvement ?

Enfin, on ne peut douter que l'être en général n'ait de lui-même son existence et son mouvement, car de qui aurait-il pu avoir reçu l'un ou l'autre ? Certainement, il ne peut l'avoir reçu de qui que ce soit. Or, la matière est elle-même cet être en général, qui ne peut avoir que de lui-même son existence et son mouvement.

Et cela seulement supposé, nous avons un principe clair qui peut non seulement lever tout d'un coup toutes les difficultés, toutes les contrariétés et toutes les absurdités qui suivent nécessairement du système de la création, mais qui peut encore en même temps ouvrir un chemin facile pour entrer dans la connaissance et dans l'explication physique et morale de toutes les choses de la Nature. Car l'idée seule d'une matière universelle qui se meut en divers sens et qui par ces diverses configurations de ses parties se peut tous les jours modifier en mille et mille sortes de manières différentes, nous fait clairement voir que tout ce qu'il y a dans la Nature se peut faire par les lois naturelles du mouvement, et par la seule configuration et combinaison ou modification des parties de la matière.

LXVI

Il est inutile de recourir à l'existence d'un Dieu tout-puissant pour expliquer la nature et la formation des choses naturelles



E SAIS BIEN QU'IL N'EST PAS FACILE DE CONCEVOIR CE QUE C'EST précisément qui fait que la matière se meut, ni ce que c'est qui fait qu'elle se meut d'une telle ou telle manière ou d'une telle ou telle force et vitesse. Je ne puis concevoir l'origine et le principe efficace de ce mouvement, je l'avoue. Mais je ne vois cependant aucune répugnance, aucune absurdité, ni aucun inconvénient de l'attribuer à la matière même, et je ne vois pas que l'on puisse y en trouver aucun ; et les partisans même du système de la création n'y en sauraient trouver aucun.

Tout ce qu'ils peuvent opposer à cela est de dire que les corps grands ou petits n'ont point en eux-mêmes la force de se remuer, parce qu'il n'y a, disent-ils, aucune liaison nécessaire entre l'idée qu'ils ont des corps et l'idée qu'ils ont de leur mouvement. Mais certainement cela ne prouve rien, car quand on ne verrait aucune liaison nécessaire entre l'idée d'un corps et l'idée d'une force mouvante, il ne s'ensuit pas de là qu'il n'y en ait point : l'ignorance où l'on est de la nature d'une chose ne prouve nullement que cette chose ne soit pas. Mais les absurdités et les contradictions manifestes qui suivent nécessairement de la supposition d'un faux principe sont des preuves convaincantes de la fausseté de ce principe.

Et ainsi, l'impuissance où l'on est de concevoir et de montrer par raison que la matière a par elle-même la force de se mouvoir, n'est pas une preuve qu'elle ne l'ait pas. Mais, au contraire, les absurdités et les contradictions manifestes qui suivent du principe supposé de la création, sont, comme j'ai dit, des preuves convaincantes de la fausseté de ce principe. Et comme il est certain que la matière se meut et que personne ne le peut nier ni même en douter, à moins que l'on ne soit tout à fait pyrrhoniens, il faut nécessairement qu'elle ait d'elle-même son être et son mouvement, ou qu'elle ait reçu d'ailleurs l'un et l'autre. Elle ne peut les avoir reçu d'ailleurs, comme je le démontrerai dans la suite ; il s'ensuit donc qu'elle a d'elle-même son être et son mouvement, et par conséquent, qu'il est inutile de chercher hors d'elle-même le principe de son être et de son mouvement.

Mais voyons si nous ne pourrions pas faire voir par quelques exemples, que quoique nous ne puissions apercevoir de liaison nécessaire entre une cause et un effet, cela n'empêche pas néanmoins qu'il n'y en ait véritablement quelqu'une. En voici donc quelques exemples.

Nous ne voyons, par exemple, aucune liaison nécessaire entre la construction naturelle de notre œil et la vue ou vision de quelque objet. Nous ne saurions comprendre comment la vision d'un objet se peut faire ; cependant, il est certain que nous voyons nous-mêmes par nos yeux. Ainsi, il faut qu'il y ait quelque liaison naturelle entre la construction naturelle de notre œil et la vision d'un objet, quoique nous ne puissions voir en quoi précisément consiste cette liaison.

Nous ne voyons point, par exemple encore, de liaison nécessaire entre notre volonté et le mouvement de notre bras ou de nos jambes. Nous ne connaissons pas même la nature ni l'usage de ces ressorts cachés qui servent à faire remuer nos bras et nos jambes ; cependant, quoique nous ne les connaissions pas, tous ces ressorts ne laissent pas que de jouer, du moment que nous voulons remuer nos bras et nos jambes, et on voit tous les jours que ceux qui connaissent le moins la construction naturelle de leur corps sont souvent ceux qui remuent plus facilement et plus adroitement leurs membres.

Il faut donc qu'il y ait une liaison naturelle entre notre volonté et le mouvement des parties de notre corps, quoique nous ne connaissions point en quoi consiste cette liaison, ni comment cela se peut faire.

Il en est sans doute de même de la liaison qu'il y a entre le mouvement et l'ébranlement des fibres de notre cerveau et nos pensées. Nous ne voyons point qu'il y ait de liaison entre l'un et l'autre, ni comment il peut y en avoir ; cependant, il ne laisse pas que d'y en avoir quelqu'une, puisque nos pensées dépendent de ce mouvement ou de cet ébranlement des fibres de notre cerveau et du mouvement des esprits animaux qui sont dans notre cerveau.

Mais prenons l'exemple de notre propre origine et de notre propre naissance. Je pose en fait que le plus habile philosophe et le plus subtil esprit du monde ne pourrait jamais se former une véritable idée de son origine et de sa naissance s'il n'avait jamais vu ni jamais entendu parler de génération et de naissance d'homme, ni d'aucun autre animal. Devinerait-il, par exemple, par les seules lumières naturelles de sa raison, qu'il aurait été conçu et formé peu à peu dans le ventre d'une femme ? Et qu'il en serait ensuite sorti d'une telle et telle manière au bout de neuf mois ? Non certainement, il ne pourrait jamais imaginer cela. Et il ne penserait pas même jamais qu'il aurait tété une femme si, comme j'ai dit, il n'avait jamais vu ni entendu parler de telle chose.

Et si cet habile philosophe ou cet esprit subtil, ne voulant raisonner que les idées des autres choses qu'il aurait apprises ou qu'il aurait vu faire, prétendait vouloir nier sa véritable origine et l'attribuer à quelque autre chose qu'il pourrait s'imaginer, sous prétexte qu'il ne pourrait apercevoir de liaison nécessaire entre le ventre d'une femme et la formation et génération d'un homme, ne rirait-on pas de ce philosophe ? Et ne se ferait-il pas moquer de lui ? Oui, assurément.

Voilà justement néanmoins ce que font ceux qui nient l'éternité de la matière et qui nient qu'elle ait d'elle-même la force de se mouvoir sous prétexte qu'ils ne voient point de liaison nécessaire entre l'idée de la matière et son mouvement. Car ils ne veulent point reconnaître l'unique et véritable cause de l'origine commune de toutes choses, sous prétexte qu'ils ne peuvent comprendre qu'elle le soit, et en même temps ils en supposent une fausse qui est mille fois plus incompréhensible que celle qu'ils rejettent, sous prétexte de ne la pouvoir comprendre et de ne point voir de liaison nécessaire entre une chose et la propriété d'une telle chose. Ce n'est pas là le moyen d'éclaircir beaucoup la difficulté ni d'avancer fort dans la connaissance des choses de la Nature.

Ainsi, quand l'idée que nous avons de la matière ne nous découvrirait pas et ne nous ferait pas clairement voir qu'elle a d'elle-même et par elle-même la force de se mouvoir, il ne s'ensuit pas de là qu'elle ne l'ait véritablement pas, vu principalement qu'*elle se meut*, et qu'il n'y a aucune répugnance qu'elle se meuve d'elle-même. Si le mouvement actuel était essentiel à la matière, je veux croire que nous pourrions voir une liaison nécessaire entre l'idée que nous avons d'elle et son mouvement ; mais comme il est certain que le mouvement actuel ne lui est pas essentiel et qu'il n'est qu'une propriété de sa nature, il ne faut pas s'étonner que nous ne voyions point de liaison nécessaire entre l'idée que nous avons d'elle et son mouvement, car son mouvement ne lui étant point essentiel et nécessaire, il ne doit certainement point y avoir de liaison nécessaire entre l'un et l'autre.

Et ainsi, quand l'idée que nous avons de la matière ne nous ferait point voir de liaison nécessaire entre elle et son mouvement, ce n'est pas une preuve qu'elle ne puisse se mouvoir d'elle-même.

LXVII

L'être ne peut avoir été créé, le temps ne peut avoir été créé. Pareillement, l'étendue ni le lieu ou l'espace ne peuvent avoir été créés, et par conséquent, point de créateur



AIS POUR MIEUX ÉCLAIRCIR LA VÉRITÉ DE CES CHOSES, ET FAIRE d'autant plus clairement voir que la matière est d'elle-même ce qu'elle est, qu'elle a d'elle-même son mouvement et qu'elle est véritablement la première cause de toutes choses, commençons par un principe qui soit si clair et si évident que personne ne puisse le révoquer en doute.

Le voici, ce principe : nous voyons clairement qu'il y a un monde, c'est-à-dire un ciel, une terre, un soleil et une infinité d'autres choses qui sont comme renfermées entre le ciel et la terre. C'est de quoi personne ne peut raisonnablement douter, à moins de vouloir expressément faire le pyrrhonien et vouloir généralement douter de toutes choses, ce qui serait vouloir fermer les yeux à toutes les lumières de la raison humaine et vouloir s'opposer entièrement à tous les sentiments de la Nature. Si quelqu'un était capable d'en venir là, il faudrait qu'il eût perdu tout à fait le jugement ; et s'il voulait absolument persister dans de tels sentiments, il serait plus à propos de le regarder comme un fou, que d'employer inutilement des raisons pour l'instruire. Mais je crois qu'il n'y a aucun si pyrrhonien ni si fou qu'il puisse être, qui ne sache, qui ne sente et qui ne soit même bien persuadé qu'il y a au moins quelque différence entre le plaisir et la douleur, entre le bien et le mal, comme aussi entre un bon morceau de pain qu'il mangerait d'une main, et un caillou qu'il tiendrait de l'autre. Le pyrrhonisme ne va pas jusqu'à douter de telles choses. Ainsi, on peut dire qu'il est plus imaginaire que réel, et que c'est plutôt un jeu d'esprit, qu'une véritable persuasion de l'âme. Ce pourquoi, laissant à part ce doute universel et affecté des pyrrhoniens, suivons les plus claires lumières de la raison, qui nous montrent évidemment l'existence de l'être, car il est clair et évident, au moins à nous-mêmes, que l'être est, que nous ne serions point et que nous ne pourrions pas même avoir la pensée de l'être si l'être n'était point.

Or, nous savons et nous sentons bien certainement que nous sommes et que nous pensons ; nous n'en pouvons nullement douter : donc, il est certain et évident que l'être est. Car s'il n'était point, nous ne serions certainement point ; et si nous n'étions point, nous ne penserions certainement point. Il n'y a rien de plus clair ni plus évident que cela.

Cela supposé, il faut nécessairement reconnaître l'existence de l'être. Et non seulement il faut reconnaître l'existence de l'être, mais il faut nécessairement aussi reconnaître que l'être a toujours été ; et par conséquent, qu'il n'a jamais été créé. Car s'il n'avait pas toujours été, il est sûr qu'il n'aurait jamais été possible qu'il fût, ni qu'il ait jamais pu commencer d'être :

1°- Il n'aurait jamais pu commencer d'être par lui-même, parce que ce qui n'est point ne peut nullement se faire soi-même ni se donner l'être.

2°- Il n'aurait jamais pu non plus commencer d'être par aucune autre cause ni par aucun être qui l'aurait produit, puisqu'il n'y aurait eu aucun être ni aucune cause pour le produire, comme on le supposerait, et qu'il faudrait le supposer en disant que l'être n'aurait pas toujours été. Puisque donc l'être est, et qu'il est évident qu'il est, il faut nécessairement reconnaître qu'il a toujours été. Et non seulement il faut reconnaître qu'il est et qu'il a toujours été, mais il faut nécessairement encore reconnaître que c'est l'être qui est le premier principe et le premier fondement de toutes choses. Car il est évident que toutes choses ne sont réellement et véritablement ce qu'elles sont, que parce qu'elles ont l'être et qu'elles sont elles-mêmes des participations ou des portions de l'être. Et il est clair et sûr que rien ne serait si l'être n'était point : cela est comme identique.

D'où il s'ensuit évidemment que l'être en général est ce qu'il y a de premier et de fondamental en toutes choses, et par conséquent, que l'être est le premier principe et le premier fondement de toutes choses. Et comme l'être n'a jamais commencé d'être et qu'il a toujours été, comme on vient de le démontrer, et que d'ailleurs toutes choses ne sont que des diverses modifications de l'être, il s'ensuit évidemment qu'il n'y a rien de créé, et par conséquent, point de créateur.

Toutes ces propositions-là se suivent et sont incontestables.

LXVIII

La possibilité ou l'impossibilité des choses ne dépend point de la volonté ni de la puissance d'aucune autre cause



E VOIS BIEN QUE NOS DÉICOLES NE MANQUERONT POINT DE DIRE ICI que l'être qu'ils appellent *immatériel* et *divin* n'a jamais commencé d'être, et qu[ʼil] a véritablement toujours été, comme l'argument ci-dessus le démontre ; mais que l'être matériel et sensible n'a pas toujours été, et qu'il n'aurait même jamais été ni pu être, si l'être immatériel et divin ne l'eût créé.

Mais il est facile de faire voir la faiblesse et la vanité de cette réponse.

Premièrement, *elle est vaine* parce qu'elle suppose sans preuve et sans fondement l'existence d'un être qui est inconnu, qui est incertain et douteux, qui ne se voit et ne se trouve nulle part, et dont on ne saurait même se former aucune véritable idée. Or, l'être immatériel et divin que la susdite réponse suppose, est un être qui est entièrement inconnu, qui est incertain et douteux, qui ne se voit et ne se trouve nulle part, et dont on ne saurait même se former aucune véritable idée. De plus, elle suppose sans preuve et sans fondement l'existence de ce prétendu être, car on défie de pouvoir donner aucune preuve solide et convaincante de son existence, comme on le fera plus amplement voir dans la suite : donc la susdite réponse est vaine.

2°- Elle est vaine parce qu'étant absolument nécessaire de reconnaître l'éternité de quelque être, il est évident qu'il faut plutôt l'attribuer à un être réel et véritable dont on connaît certainement la nature et l'existence, et dont on ne saurait montrer l'origine ni le commencement, que de l'attribuer à un prétendu être qui est entièrement inconnu, qui est incertain et douteux et dont on ne connaît point la nature ni l'existence, et qui, par conséquent, ne peut être qu'un être imaginaire. Je dis *imaginaire* parce qu'un être qui est incertain et douteux, qui ne se voit et ne se trouve nulle part, et dont on ne saurait même se former aucune véritable idée, doit bien certainement passer plutôt pour un être imaginaire que pour un être réel et véritable. Et d'ailleurs, ce prétendu être divin est tellement incertain et douteux, que depuis plusieurs milliers d'années que l'on dispute de son existence, on n'a encore pu en donner aucune démonstration ni aucune preuve claire et constante.

3°- Il faut nécessairement reconnaître un premier être de qui toutes choses soient faites, qui soit en toutes choses, et auquel finalement toutes choses se réduisent. Or, il est manifeste que l'être matériel est en toutes choses, que toutes choses sont faites de l'être matériel, et que toutes choses enfin se réduisent à l'être matériel, c'est-à-dire à la matière même. C'est ce qui ne se peut dire d'un être qui ne serait point matériel. Donc, c'est l'être matériel qui doit être reconnu

pour le premier être. S'il est le premier être, il ne peut y en avoir d'autre avant lui. S'il ne peut y en avoir eu d'autre avant lui, il ne peut avoir été fait ni avoir été créé ; et par conséquent, il a toujours été. Et ainsi, la réponse qui suppose sans preuve et sans fondement que l'être matériel a été créé par un être immatériel et divin, est une réponse vaine.

4°- Elle est vaine parce que l'argument ci-dessus démontre évidemment l'existence de l'être et l'éternité de l'être, comme on en convient et qu'il faut nécessairement en convenir. On ne peut pas dire qu'il démontre évidemment l'existence et l'éternité d'un être inconnu, d'un être incertain et douteux et dont on ne peut se former aucune véritable idée, car dès lors il ne serait plus inconnu, ni incertain, ni douteux si l'argument susdit en démontrait véritablement l'existence et l'éternité. Ce n'est donc pas l'existence ni l'éternité d'un être immatériel et inconnu que le susdit argument démontre, mais c'est l'existence et l'éternité d'un être évidemment connu, certain et indubitable que le susdit argument démontre. Cet argument démontre l'existence et l'éternité de l'être que l'on conçoit et dont on a une idée claire et distincte. Or, l'être matériel et étendu est le seul que l'on conçoit et dont on a une idée claire et distincte, donc... etc. L'être dont l'existence est démontrée par le susdit argument ne peut être autre que l'être en général que l'on conçoit par une idée claire et distincte, que l'on conçoit même comme étendu et comme étant également et nécessairement partout. Car on ne dira pas que le susdit argument démontre l'existence d'un être que l'on ne conçoit point et dont on n'aurait aucune idée claire et distincte. Pareillement, on ne dira pas qu'il démontre l'existence d'un être qui ne serait nulle part ou qui serait seulement à quelque endroit particulier, car il n'y a point et il ne peut même y avoir aucune raison de dire ni de penser que l'être en général serait plutôt ici que là, ni qu'il serait plutôt en quelques certains endroits qu'en d'autres. Et ainsi, l'être dont l'existence est démontrée par le susdit argument ne peut être autre que celle de celui qui est étendu et qui est généralement et nécessairement partout. Or, l'être qui est étendu et qui est généralement et nécessairement partout est l'être matériel ; donc c'est l'existence de l'être matériel qui est démontrée par le susdit argument, et non l'existence d'aucun autre, parce qu'il ne peut y en avoir aucun autre. Et par conséquent, la réponse que l'on fait au susdit argument est entièrement vaine et frivole. Or le seul être matériel est évidemment et généralement connu de tous, il est seul certain et indubitable et au contraire, le prétendu être immatériel et divin est entièrement inconnu, il est incertain et douteux, et on ne saurait même, comme j'ai déjà dit, s'en former aucune véritable idée. Donc, c'est l'existence et l'éternité de l'être matériel qui [sont] démontré[es] par le susdit argument, et non pas l'existence ni l'éternité d'un prétendu être immatériel et divin, que l'on ne connaît point et dont on ne saurait même se former aucune véritable idée. Et par conséquent, la susdite réponse est manifestement vaine et frivole.

[5°-] Elle est vaine parce que supposé même que l'on veuille douter de l'éternité de l'être matériel ou que l'on veuille douter qu'il ait toujours été, on ne saurait douter qu'il n'ait au moins toujours été possible, et qu'il n'ait même toujours été possible en lui-même indépendamment de toute autre cause.

Je dis *premièrement*, que l'on ne peut douter qu'il n'ait au moins toujours été possible, car s'il n'avait pas été possible, il est évident qu'il n'aurait jamais pu être ni exister comme il fait ; et s'il n'avait pas toujours été possible, il est évident aussi qu'il n'aurait pu être ni exister comme il fait — car il est clair et évident que ce qui n'est pas possible en soi ne peut jamais exister ni devenir possible.

Deuxièmement, je dis aussi que l'on ne peut douter qu'il n'ait toujours été possible en lui-même et indépendamment de toute autre cause :

1- parce qu'étant le premier être, comme on l'a suffisamment démontré ci-devant, il ne pourrait dépendre dans sa possibilité d'aucune autre cause.

2- parce que les choses qui sont possibles ou celles qui sont impossibles ne tirent pas leur possibilité ou leur impossibilité de la puissance arbitraire d'aucune cause étrangère, comme on pourrait se l'imaginer, mais elles tirent seulement d'elles-mêmes, et comme du fond de leur propre nature, leur possibilité ou leur impossibilité. En sorte qu'il n'y a aucune cause étrangère qui puisse à son gré ou à sa volonté rendre possible ce qui est absolument impossible, ni rendre absolument impossible ce qui est possible.

Je ne parle pas ici d'une possibilité ou d'une impossibilité seulement morale, car on sait que les hommes mêmes peuvent assez souvent plusieurs choses en certains temps et en certaines circonstances, qu'ils ne pourraient pas en d'autres temps et en d'autres circonstances. Pareillement, il y a souvent plusieurs choses qui leur sont impossibles en certains temps et en certaines circonstances qui ne leur seraient pas impossibles en d'autres temps et en d'autres circonstances. Ainsi, ce n'est pas de cette sorte de possibilité ou impossibilité que je parle, mais je parle seulement d'une possibilité ou d'une impossibilité réelle et absolue, et il faut nécessairement convenir qu'il n'y a aucun être qui puisse à son gré ou à sa volonté rendre possible ce qui est de soi impossible, ou qui puisse à son gré et à sa volonté rendre absolument impossible ce qui est possible en soi. De sorte que les choses sont possibles ou impossibles en elles-mêmes, indépendamment de la puissance ou de la volonté d'aucun être.

Et si l'on en doute, en voici la preuve : c'est que s'il ne tenait qu'à la puissance et à la volonté de quelque être de faire que les choses soient absolument possibles ou impossibles comme il voudrait, il n'y aurait rien de possible ou d'impossible que ce que cet être aurait voulu rendre possible ou impossible. Et ainsi, si cet être avait voulu, par exemple, que le ciel et la terre fussent impossibles, et qu'ils aient toujours été impossibles, ils auraient donc toujours été impossibles ; et maintenant qu'ils sont possibles, puisqu'ils sont actuellement en existence, il pourrait donc, cet être, s'il voulait, les rendre tout à fait impossibles ? Pareillement, s'il avait voulu ou s'il voulait maintenant rendre possible une montagne sans vallée, elle serait donc possible ? De même s'il avait voulu ou s'il s'avisait maintenant de vouloir que deux et deux ne fussent pas quatre ou que le tout ne fût pas plus grand que sa partie, il le pourrait donc faire ? Et pour la même raison, s'il avait voulu ou s'il s'avisait maintenant de vouloir qu'un triangle n'ait point d'angles, il le pourrait donc faire aussi ? De même encore, s'il avait voulu ou s'il voulait maintenant qu'une chose fût et qu'elle ne fût point tout en même temps, elle serait véritablement et ne serait véritablement point tout dans le même temps ? Et enfin, si cet être s'avisait lui-même de vouloir n'être point, il ne serait donc point ? Et s'il n'était point, il ne serait certainement point possible lui-même, parce que n'étant point, il ne pourrait se faire ni se rendre lui-même possible, et [il] n'y aurait rien d'ailleurs qui pourrait le faire ni le rendre possible ; et ainsi, il n'y aurait absolument rien de possible.

Toutes ces conséquences-là sont manifestement absurdes, et, partant, il est évident que les choses sont d'elles-mêmes possibles ou impossibles d'elles-mêmes, c'est-à-dire qu'elles tirent comme d'elles-mêmes et du fond de leur nature leur possibilité ou leur impossibilité, et cela indépendamment, comme j'ai dit, de la puissance et de la volonté de toute autre cause.

On dira peut-être, contre la dernière conséquence que je viens de tirer, que l'essence et que l'existence de ce seul premier être immatériel et divin sont absolument nécessaires et indépendantes de toute-puissance et de toute volonté, et par conséquent, que ce premier être ne peut se rendre lui-même impossible, ni cesser d'être ou d'exister, ni être moins que ce qu'il est, mais qu'à l'égard de toutes autres choses matérielles et sensibles, visibles ou invisibles, qu'elles sont à la vérité aussi possibles ou impossibles en elles-mêmes indépendamment de toute autre puissance et volonté, mais cependant qu'elles ne peuvent et ne pourraient jamais exister actuellement d'elles-mêmes indépendamment de l'existence et de la volonté de ce premier être immatériel et divin que l'on appelle *Dieu*, ni, par conséquent, exister indépendamment de sa puissance et de sa volonté. Et comme nous voyons qu'elles existent actuellement, il faut, dira-t-on, et diront nos déicoles, nécessairement reconnaître l'existence d'un être immatériel et divin qui les ait créées.

Mais cela ne peut être et ne se doit nullement dire :

1- parce que c'est vouloir toujours supposer sans preuve et sans fondement ce qui est en contestation ; ainsi, ce raisonnement ne prouve rien et ne conclut rien.

2- parce que si toutes les choses matérielles et sensibles sont possibles ou impossibles en elles-mêmes indépendamment de la puissance et de la volonté de tout autre être, comme on vient de le démontrer et que l'on est obligé de le reconnaître, elles sont pareillement possibles ou impossibles indépendamment de son existence et de sa volonté, car on ne dira point que des choses qui ne peuvent dépendre de la puissance ou de la volonté d'une cause puissent ou doivent dépendre de son existence. Et ainsi, les choses matérielles et sensibles étant, comme on l'a démontré et que l'on est obligé de le reconnaître, possibles ou impossibles indépendamment de la puissance et de la volonté de tout être immatériel et divin, c'est-à-dire indépendamment de la puissance et de la volonté d'un Dieu, elles sont nécessairement aussi possibles ou impossibles indépendamment de son existence. Et si elles sont possibles ou impossibles indépendamment de son existence, elles peuvent exister indépendamment de l'existence de Dieu.

C'est-à-dire que quand il n'y aurait point de Dieu, elles ne laisseraient pas que de pouvoir exister ; et si dans ce cas-là même elles ne laisseraient pas que de pouvoir exister, il faut non seulement dire qu'elles ne laisseraient pas que de pouvoir exister, mais il faut dire encore qu'elles ne laisseraient pas même que d'exister effectivement. Car si dans le cas supposé elles n'existaient pas effectivement, elles ne pourraient nullement exister puisqu'elles ne pourraient elles-mêmes se donner l'existence qu'elles n'auraient point, et qu'il n'y aurait point de Dieu pour la leur donner. Et comme on reconnaît néanmoins dans ce cas-là qu'elles ne laisseraient pas que d'être possibles et de pouvoir exister, il faut donc nécessairement reconnaître aussi qu'elles ne laisseraient pas que d'exister effectivement quand même il n'y aurait point de Dieu.

Et cela étant, il est clair et évident qu'il n'est pas nécessaire et qu'il est même tout à fait inutile de vouloir supposer l'existence d'un Dieu créateur du monde et des choses matérielles et sensibles qui y sont, puisqu'il faut nécessairement reconnaître que toutes ces choses-là ne laisseraient pas que de pouvoir exister et même d'exister effectivement quand il n'y aurait point de tel créateur.

D'où il s'ensuit évidemment que les choses matérielles et sensibles sont d'elles-mêmes possibles ou impossibles, c'est-à-dire qu'elles tirent comme d'elles-mêmes et du fond de leur nature leur possibilité ou leur impossibilité, et

cela indépendamment, comme j'ai dit, de la puissance et de la volonté d'aucune autre cause. Et par conséquent, l'être matériel et sensible ayant toujours été possible, comme on vient de le démontrer, il ne pouvait tirer sa possibilité que de lui-même et du fond de sa propre nature, indépendamment de toute autre cause. Et s'il a toujours été ainsi possible, il faut nécessairement conclure qu'il a pu aussi exister de lui-même et indépendamment de toute autre cause. Et s'il a toujours pu exister de lui-même indépendamment de toute autre cause, il faut nécessairement reconnaître qu'il a effectivement toujours été et qu'il a toujours existé, car il est clair et évident que s'il n'avait pas toujours existé, il n'aurait pu se donner lui-même l'existence lorsqu'il ne l'avait point ou lorsqu'il ne l'aurait point eue. Et comme on ne peut douter qu'il n'ait maintenant l'existence, il faut nécessairement conclure qu'il l'a toujours eue, ou dire qu'il ne l'a pas eue et qu'il n'aurait même pu l'avoir que dépendamment de quelque autre cause ; et c'est ce que l'on ne peut dire puisque l'on vient de démontrer qu'ayant toujours été possible par lui-même du fond de sa propre nature et indépendamment de toute autre cause, il a pu aussi avoir de lui-même l'existence indépendamment de toute autre cause.

Cet argument prouve déjà assez manifestement l'indépendance et l'éternité de l'être matériel et sensible. Mais ce qui confirme d'autant plus l'indépendance et en même temps l'éternité de cet être matériel et sensible, c'est qu'il n'y a aucune liaison ni aucune relation nécessaire entre l'idée de l'être matériel et sensible, et l'idée de ce prétendu être immatériel et divin, ni entre l'existence de l'un et l'existence de l'autre, car il est manifeste que nous avons une idée claire et distincte de l'être matériel et sensible : nous connaissons clairement son existence, sa nature et ses propriétés, sans connaître aucunement ce prétendu être immatériel et divin, et même sans penser aucunement à lui, et par conséquent, sans en avoir aucune idée.

Bien plus, posons le cas qu'il n'y eut ou qu'il n'y ait aucun être immatériel, ni aucun être spirituel et divin : nous ne laisserons pas que d'avoir toujours une idée claire et distincte de l'être matériel et sensible, et toutes choses ne laisseront pas que de subsister dans leur entier, dans leur être et dans leur forme. Le ciel et la terre, par exemple, et tout ce que nous y voyons, ne laisseraient pas que de subsister ; nous en aurions toujours une idée claire et distincte, comme je viens de dire, et nous en verrions toujours l'existence, comme nous la voyons quand même il n'y aurait aucun être spirituel et divin. En un mot, la destruction ou la négation de Dieu n'emporte aucunement avec elle la destruction ni la négation d'aucun être matériel et sensible. Mais au contraire, la destruction ou la négation de l'être matériel et sensible détruit en même temps l'idée de tout être sensible, car posé le cas qu'il n'y eût aucun être matériel et sensible, vous détruisez en même temps le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment, car on voit clairement que s'il n'y avait point d'être matériel et sensible, qu'il ne pourrait y avoir de ciel ni de terre, ni aucune chose de ce que nous y voyons ; mais on ne voit pas de même qu'il ne pourrait y avoir aucun être matériel et sensible s'il n'y avait point d'être spirituel et divin.

Enfin, que l'on suppose tant que l'on voudra l'existence d'un ou de plusieurs et de plusieurs êtres immatériels et spirituels, comme nos déicoles l'entendent, c'est-à-dire que l'on suppose tant que l'on voudra un être ou plusieurs et plusieurs êtres qui n'auraient ni forme, ni figure, ni corps ni étendue aucune — que l'on en suppose, dis-je, tant que l'on voudra : on ne voit pas pour cela l'existence d'aucun être matériel et sensible ni d'aucun être réel, on ne voit pas

pour cela l'existence du ciel ni de la terre ni même l'existence d'une seule mouche, ni même qu'elle puisse exister, parce qu'il n'y a point de rapport d'un être matériel et sensible à un prétendu être inconnu qui n'aurait rien de matériel et de sensible. Pareillement, que l'on suppose la destruction entière de tout être spirituel et matériel, on ne voit pas pour cela la destruction du ciel ni de la terre, ni même la destruction d'une seule mouche, parce qu'il n'y a point de rapport de la destruction de l'un à la destruction de l'autre.

Ce n'est pas de même de la supposition de l'existence ou de la destruction de l'être matériel et sensible. Car supposez seulement l'existence de l'être matériel et sensible, vous avez en même temps l'essence et la nature, ou au moins le fond de l'essence et de la nature, de tout être matériel actuel ou possible ; vous avez l'essence et la nature, ou au moins le fond de l'essence et de la nature, du ciel et de la terre et de tout ce qu'ils renferment ; et non seulement de tout ce qu'ils renferment actuellement, mais aussi de tout ce qu'ils ont jamais renfermé et de tout ce qu'ils pourraient jamais renfermer, parce que ce n'est que dans l'être matériel et sensible et dans la modification de l'être matériel et sensible, que consiste toute l'essence et toute la nature de tout ce qui est actuellement, de tout ce qui a été, de tout ce qui sera et de tout ce qui pourrait jamais être à l'avenir. C'est ce que nos déicoles eux-mêmes devraient bien reconnaître puisqu'il est expressément marqué dans leurs propres prétendus saints et divins livres, qu'il ne se fait rien de nouveau dans le monde, et que tout ce qui est actuellement n'est autre chose que ce qui a déjà été dans les siècles passés et ce qui sera encore dans les siècles à venir : « *Qu'est-ce qui a été autrefois ? C'est ce qui doit être à l'avenir. Qu'est-ce qui s'est fait ? C'est ce qui doit se faire encore. Rien n'est nouveau sous le soleil, et nul ne peut dire : voilà une chose nouvelle ; car elle a été déjà dans les siècles qui se sont passés devant nous. On ne se souvient plus de ce qui a précédé*[1]. » (*Ecclésiaste* I-9, [11][2]). Personne, dit-il, ne peut jamais dire que ceci ou cela soit nouveau... etc. Et au contraire, supposez la destruction de l'être matériel et sensible, vous détruisez en même temps le ciel et la terre et tout ce qui peut y être renfermé.

Cela étant, il est clair et évident que l'être matériel et sensible n'a aucune liaison ni aucune relation ou correspondance avec le prétendu être spirituel et divin, il est clair et évident que l'être matériel ne suppose aucun autre être que lui-même. Et s'il ne suppose aucun autre être que lui-même, il faut nécessairement qu'il existe de lui-même indépendamment de tout autre être.

---

[1] [« *Quid est quod fuit, ipsum quod futurum est, quid est quod factum est, ipsum quod faciendum est, nihil, sub sole novum, nec valet quisquam dicere, ecce hoc recens est jam enim praecessit in saeculis quae fuerunt ante nos, non est priorum memoria.* »]

[2] [Référence exacte.]

LXIX

Pareillement, les premières et fondamentales vérités sont éternelles et ne dépendent d'aucune autre cause



L EN EST EN QUELQUE FAÇON DE MÊME DE L'INDÉPENDANCE ET DE l'éternité de certaines premières et fondamentales vérités, qui sont tellement nécessaires et immuables en elles-mêmes et par elles-mêmes, qu'il n'y a aucune puissance qui soit capable de les faire changer de nature, c'est-à-dire qui soit capable de les rendre fausses ou d'empêcher qu'elles ne soient vraies.

Telles sont par exemple ces vérités-ci : deux et deux font quatre, trois fois quatre font douze, quinze et cinq font vingt... etc. Le tout est plus grand que sa partie. Un triangle fait trois angles. Une chose ne peut pas être et n'être pas dans un même temps. Tout ce qui est actuellement est possible. Rien de ce qui se peut faire n'est impossible. Et nul ne peut faire ce qui n'est absolument pas possible — et plusieurs autres semblables propositions qui sont tellement vraies de leur nature qu'elles ne peuvent jamais être fausses. Car il n'est pas possible que deux et deux ne soient pas quatre, que trois fois quatre ne soient pas douze, il n'est pas possible que le tout ne soit pas plus grand que sa partie... etc. On ne peut nier ni révoquer en doute ces sortes de premières et fondamentales vérités, à moins que de vouloir renoncer entièrement à toutes les lumières de la raison et de vouloir rejeter tout raisonnement humain, car ces vérités-là se font connaître par elles-mêmes et n'ont besoin d'aucune preuve, étant elles-mêmes plus claires et plus certaines que toutes autres preuves. Il est certain et indubitable, clair et évident, que ces vérités-là sont éternelles, qu'elles sont nécessaires, et qu'elles sont même telles indépendamment de toute autre puissance.

Or, l'éternité et l'indépendance de ces vérités-là démontrent encore évidemment l'éternité et l'indépendance de l'être matériel et sensible, car il est clair et évident que pour que ces vérités-là soient éternelles et indépendantes, comme elles sont, il faut nécessairement qu'elles aient toujours été vraies et qu'elles ne puissent jamais avoir été fausses ; et par conséquent, pour qu'il soit vrai et qu'il ait toujours été vrai que deux et deux font quatre, il faut nécessairement qu'il y ait toujours eu deux et deux. Car s'il n'y avait pas toujours eu deux et deux, il n'aurait pas toujours été vrai que deux et deux font quatre, car pour que deux et deux fassent quatre ou soient quatre, il faut nécessairement qu'il y ait deux et deux, et par conséquent, s'il a toujours été vrai que deux et deux font quatre, comme on n'en peut douter, il faut nécessairement qu'il y ait toujours eu deux et deux. Pareillement, pour qu'il soit vrai que le tout est plus grand que sa partie, il faut nécessairement qu'il y ait un tout avec des parties dans ce tout, car s'il n'y avait point de tout ni de parties dans ce tout, comment serait-il vrai de dire que le tout serait plus grand que sa partie ? Et s'il n'y avait pas toujours eu quelque tout avec des parties dans ce tout, comment aurait-il été toujours vrai de dire que le tout serait plus grand que sa partie ? Cela ne se pourrait pas dire ou n'aurait pas

toujours pu se dire, mais seulement, si l'on veut, pu dire que supposé qu'il y ait un tout et des parties dans ce tout, que le tout serait plus grand que sa partie. Si donc il a toujours été vrai de dire que le tout est plus grand que sa partie, il faut nécessairement qu'il y ait toujours eu quelque tout avec des parties dans ce tout ; et comme il est démontré que ces sortes de vérités sont éternelles, et même qu'elles sont telles indépendamment de toute-puissance, il faut nécessairement conclure qu'il y a toujours eu deux et deux pour faire que deux et deux soient véritablement quatre, et qu'il y ait toujours eu un tout avec des parties dans ce tout pour faire que le tout soit véritablement plus grand que sa partie.

Ce qui démontre encore suffisamment et évidemment l'éternité et l'indépendance de l'être matériel, car il n'y a que l'être matériel qui puisse véritablement faire ou former un tout qui soit composé de plusieurs parties. On peut dire même que la vérité, généralement parlant, est tellement indépendante de tout ce que l'on peut penser ou imaginer, que quand même il n'y aurait aucun corps ni aucun esprit, aucune forme ni aucune matière, aucun créateur ni aucune créature, et qu'il n'y aurait même aucune chose du monde, il y aurait cependant encore au moins une vérité, parce que dans ce cas-là même, il serait vrai qu'il n'y aurait rien ; tant il est vrai de dire que les premières et fondamentales vérités des choses sont éternelles et immuables en elles-mêmes et entièrement indépendantes de toute-puissance que ce puisse être.

Mais on objectera peut-être ici contre ce que je viens de dire de l'indépendance, de la possibilité et de l'existence actuelle de l'être matériel, qu'une maison, par exemple, qu'une ville, qu'un homme, qu'un cheval, qu'un arbre, qu'une horloge... etc., sont des choses qui sont possibles indépendamment de toute puissance humaine, et cependant qu'elles ne sauraient exister que dépendamment de quelques autres causes qui les fassent exister ou qui leur donnent l'existence. Une maison, par exemple, un château, une ville, ne sauraient exister d'eux-mêmes, à moins que des ouvriers ne les fassent. Un homme, un cheval, un arbre, ou telle autre plante ou animal que ce puissent être, ne sauraient avoir d'eux-mêmes leur existence et ils n'existeraient nullement s'ils n'étaient engendrés ou produits par quelques autres causes, et par conséquent, dira-t-on, quoique l'être matériel et sensible soit possible de lui-même et qu'il ait même toujours été possible indépendamment de toute puissance — il ne s'ensuit pas qu'il ait dû pareillement, ni qu'il ait pu avoir de lui-même son existence, puisque nous voyons tous les jours que des choses qui sont possibles en elles-mêmes ne sauraient néanmoins avoir d'elles-mêmes leur existence.

Mais il est facile de répondre à cela, puisqu'il est visible que les choses possibles alléguées ci-dessus pour exemple, et toutes autres choses semblables, ne sont quant à leur *forme* que des ouvrages de l'art ou des ouvrages de la Nature, qui ont leur commencement et leur fin ; et à cet égard, on ne peut nier qu'elles ne dépendent effectivement de l'art ou de la Nature, c'est-à-dire de l'être matériel qui les a formées. Mais quant à leur *substance*, qui demeure toujours sous quelque forme que ce puisse être, elles ne sont certainement que des portions de l'être matériel et sensible, et des portions de cet être éternel que j'ai dit avoir de lui-même sa possibilité et son existence ; et à cet égard, on ne peut dire qu'elles soient des ouvrages de l'art ni des ouvrages de la Nature, ni que ce soit réellement des nouveaux êtres puisque ce sont toujours les mêmes portions de l'être matériel et sensible et de l'être éternel qui paraissent sous quelques nouvelles formes et figures. Ce qui se fait encore non par aucune force ou puissance étrangère, mais par la seule puissance et force mouvante de la Nature même,

c'est-à-dire de l'être matériel qui par son mouvement naturel prend de lui-même toutes sortes de formes et de figures en divers sujets, et qui par ses diverses modifications et configurations de ses parties aussi bien que par ses divers mouvements et agitations ou trémoussements, inspire ou donne aux hommes l'industrie des arts et des sciences, aux animaux les instincts et les inclinations qui leur conviennent, et aux plantes aussi bien qu'aux autres choses inanimées, toutes les vertus et toutes les propriétés qui s'y trouvent. Par où il est clair et évident que la prétendue objection ne fait rien contre ce que j'ai dit touchant l'indépendance de la possibilité et de l'existence éternelle de l'être matériel et sensible.

Tous ces raisonnements-ci, qui sont tirés des principes de la métaphysique, sont entièrement démonstratifs dans leur genre, mais il faut un peu d'application d'esprit pour en voir parfaitement l'évidence. Mais revenons à notre principe.

Nous voyons clairement, comme j'ai dit, qu'il y a un monde ; ce monde est l'être matériel et sensible que j'ai démontré être non seulement possible en lui-même indépendamment de la puissance et de la volonté de tout autre être, mais que j'ai démontré aussi avoir de lui-même son existence indépendamment de la puissance et de la volonté de tout autre être. Et cela étant, il faut nécessairement conclure que le monde a toujours été, au moins quant à sa substance ; d'autant que s'il n'avait pas toujours été quant à sa substance, il n'aurait jamais pu se donner l'être ni l'existence lorsqu'il ne l'aurait point eu ; et comme nous voyons présentement qu'il est, et que nous n'en pouvons nullement douter, il faut nécessairement conclure qu'il a toujours été, au moins comme j'ai dit : quant à sa substance.

Pour confirmation de quoi, j'ajouterai encore cet argument-ci.

Nous voyons tous les jours des nouvelles productions dans la Nature. Ces nouvelles productions ont leurs causes prochaines et immédiates, et quoique ces causes prochaines et immédiates soient produites elles-mêmes par d'autres causes plus éloignées, il faut néanmoins dans toutes productions qu'il y ait une cause première non produite, et par conséquent, qui soit d'elle-même ce qu'elle est, indépendamment de toute autre cause. Ou s'il n'y a point de telle première cause non produite, il faudra nécessairement remonter de cause en cause jusqu'à l'infini. Or, il répugne de remonter ainsi de cause en cause jusqu'à l'infini ; donc il faut reconnaître qu'il y a une première cause non produite, et qui soit par conséquent d'elle-même ce qu'elle est, indépendamment de toute autre cause. Il n'y a personne qui ne doive convenir de ce principe ou de ce raisonnement. Aussi voit-on que les athées en conviennent aussi bien que les déicoles, et les déicoles aussi bien que les athées ; et si les déicoles n'en convenaient point, ils ne pourraient pas dire, comme ils font, que leur Dieu serait créateur de toutes choses.

Mais ils ne conviennent point du nom ni des qualités particulières qui conviennent à cette première cause : les déicoles lui donnent le nom de *Dieu*, et les athéistes, ou athées, lui donnent le nom de *Nature* ou d'*être matériel*, ou simplement le nom de *matière*. S'il ne s'agissait que du nom, il serait facile de les accorder, car comme les noms ne font point et qu'ils ne changent point la nature des choses, il serait assez indifférent de donner à cette première cause le nom de Dieu, ou celui de Nature, ou de matière ; ainsi, il ne serait point nécessaire de disputer beaucoup là-dessus. Mais comme les déicoles lui attribuent la puissance de créer et de gouverner généralement toutes choses avec une intelligence suprême et avec une volonté toute-puissante, d'où ils tirent ensuite plusieurs

fausses conséquences et plusieurs vains prétextes pour imposer comme ils voudraient des lois et des commandements aux hommes et pour leur faire croire tout ce qu'ils voudraient... etc., et que les athées lui dénient absolument cette puissance de créer et cette suprême intelligence aussi bien que cette prétendue volonté toute-puissante — c'est en cela principalement qu'ils sont opposés, et c'est ce qu'il faut tout particulièrement examiner ici, en réfutant l'opinion de cette prétendue puissance de créer et de ce prétendu gouvernement de toutes choses par une volonté toute-puissante, et par une intelligence souverainement parfaite.

LXX

La création est impossible, et rien ne peut avoir été créé


REMIÈREMENT, POUR CE QUI EST DE CETTE PRÉTENDUE PUISSANCE de créer, je prouve qu'elle ne peut être, car créer, c'est faire quelque chose de rien. Or, il n'y a point de puissance qui puisse faire quelque chose de rien : donc, il n'y a point de puissance de créer. Je sais bien que l'on répond ordinairement qu'il n'y a effectivement point de puissance créée et bornée qui puisse faire quelque chose de rien, mais qu'une puissance incréée et infinie comme celle d'un Dieu tout-puissant, peut faire quelque chose de rien ; et par conséquent, qu'elle peut créer. Mais outre que cette réponse ne satisfait point puisqu'elle suppose *gratis* et sans fondement ce qui est en contestation, je prouve qu'il n'y a absolument aucune puissance qui puisse faire quelque chose de rien. Voici comme je le prouve :

Il ne peut y avoir aucune puissance de créer ou de faire quelque chose de rien, qu'autant qu'il y aurait quelque chose qui pourrait avoir été créée ou avoir été faite de rien ; cela est indubitable. Or, il n'y a aucune chose qui puisse avoir été créée ou avoir été faite de rien, donc... etc.

Je prouve la seconde proposition de cet argument, qui seule peut être niée. S'il y avait quelque chose qui pût avoir été créée ou avoir été faite de rien, ce serait, par exemple : le temps, le lieu, l'espace, l'étendue et la matière ; car si ces choses et nulle de ces choses ne peuvent véritablement avoir été créées et faites de rien, il sera facile de faire voir qu'il n'y a rien de créable puisqu'il n'y a véritablement rien autre chose dans la Nature que le temps, le lieu, l'espace, l'étendue et la matière que l'on puisse penser avoir été créées ou pouvoir être créables. (Car je ne parle pas ici de ce que l'on appelle ordinairement *esprits* ou *substances spirituelles* ; car comme ces prétendues substances ne sont point et qu'elles ne sont pas même possibles, comme je le démontrerai dans la suite, elles ne peuvent avoir été créées ni, par conséquent, avoir été faites de rien). Or je fais voir que ni le temps, ni le lieu, ni l'espace, ni l'étendue, ni même la matière ne sont nullement créables et ne peuvent avoir été faites de rien. Donc, il n'y a point de puissance qui puisse créer et faire quelque chose de rien. Je commence donc par le temps, que j'ai nommé le premier, et je prouve qu'il n'est pas créable, c'est-à-dire qu'il ne peut avoir été créé. Voici comme je m'y prends :

Si le temps était quelque chose de créable et s'il avait même été créé, comme nos déicoles le prétendent[1], il ne pourrait certainement avoir été créé que par un être qui l'aurait précédé ; car si cet être ne l'avait pas précédé, comment l'aurait-il pu créer ? Et s'il l'a précédé, ce n'a pu être que par le temps même qu'il l'aurait précédé, car dire qu'il l'aurait précédé par l'éternité et non par le temps, c'est une

---

1 « *Christus sacravit omnium, rex atque factor temporum.* » *Hymne de Carême.* - « *Deus creator omnium, homo in fine femporum.* » *Hymne de l'Ascension.* [: « *Le Christ, auteur et roi de tous les temps, a confirmé ce message.* » - « *Ô Dieu, créateur de toutes choses, à la fin des temps devenu homme.* »]

pure illusion, car l'éternité n'est autre chose qu'une continuité perpétuelle de temps qui est sans commencement et sans fin. Et ainsi, dire qu'il l'aurait précédé par l'éternité, c'est accorder sans y penser plus que l'on n'aurait demandé, car c'est dire qu'il l'aurait précédé par un temps infini, c'est-à-dire par un temps qui n'aurait jamais eu de commencement et par conséquent, qui ne pourrait jamais avoir été créé ni avoir été précédé par aucune cause. Car il est clair et évident que rien ne peut précéder ce qui n'a jamais eu de commencement — ce qui est justement ce que l'on voulait prouver.

Si l'on dit qu'il ne l'aurait précédé que par un temps limité, équivalent par exemple à la durée de quelques jours, de quelques mois ou de quelques années, cela ne se peut nullement :

1°- parce qu'il répugne qu'un prétendu créateur souverain de toutes choses, que l'on suppose nécessairement être éternel, n'ait précédé ses créatures et ses ouvrages que de quelque quantité de temps équivalent à quelque nombre fini de jours et d'années. Car s'il ne les avait précédés que d'un tel temps, il aurait nécessairement eu un commencement lui-même ; s'il avait eu un commencement lui-même, il ne pourrait avoir toujours été ; et s'il n'avait pas toujours été, il ne pourrait être éternel, comme on le suppose. Et non seulement il ne pourrait être éternel mais il ne pourrait même jamais avoir commencé d'être, parce que n'ayant pas toujours été, il n'aurait pu se donner l'être lorsqu'il ne l'avait pas, ni le recevoir d'un autre, parce qu'il n'y aurait rien eu de capable de lui donner l'être. Ainsi, on ne peut dire que le temps ait été créé par un être qui ne l'aurait précédé que par quelque espace de temps limité et fini.

En second lieu, je dis que si cet être prétendu créateur du temps avait précédé le temps seulement par quelque espace de temps limité et fini, il faudrait nécessairement que cet espace de temps limité et fini n'ait pas été créé puisqu'il précéderait la création du temps même. Car s'il avait aussi été créé lui-même, il ne précéderait point absolument la création du temps mais seulement la création d'un certain temps qui aurait ensuite été créé ; ou, si l'on veut que cet espace de temps ait aussi été créé lui-même, l'argument revient dans toute sa force, et je dis qu'il ne peut avoir été créé que par un être qui l'aurait précédé, et qui l'aurait même précédé par quelque espace de temps ; et si l'on veut que ce temps ait encore été créé et ainsi des autres, il faudra donc nécessairement remonter jusqu'à l'infini et admettre des créations infinies de temps les unes devant les autres, et admettre un créateur qui les aurait précédé toutes, ce qui répugne entièrement à la raison puisque rien ne peut précéder des temps qui seraient infinis.

Et d'ailleurs, il faudrait nécessairement encore admettre à chaque moment de temps des nouvelles créations de temps, car comme le temps est essentiellement dans un flux continuel et qu'il n'y a pas seulement deux parties de temps, si petites qu'elles soient, qui puissent être ou exister ensemble, il faudrait à chaque instant imperceptible de temps admettre des nouvelles créations de temps — ce qui serait ridicule et absurde de dire. Ou, si au contraire on prétend que cet être qui aurait créé le temps l'aurait précédé par un temps qui n'aurait pas été créé, il est donc inutile de vouloir supposer un créateur du temps, puisqu'il faudrait nécessairement reconnaître un temps qui n'aurait pas été créé et qui n'aurait pu même avoir été créé. Car s'il y a un temps que l'on puisse dire n'avoir jamais été créé, il faut dire aussi qu'il n'y a nul temps qui puisse avoir été créé, parce qu'il n'y a point de temps plus créable ou moins créable l'un que l'autre, puisqu'ils sont tous de même nature.

2°- Le temps ne pourrait avoir été créé que par une cause qui l'aurait précédé, comme je viens de dire ; or, rien ne peut avoir précédé le temps : donc rien ne peut avoir créé le temps.

Que rien ne puisse avoir précédé le temps, en voici la preuve :

Si quelque chose pouvait avoir précédé le temps, cette chose ou cet être qui l'aurait précédé serait avant le temps et ne serait pas avant le temps ; ce qui, étant contradictoire, il est évident que cela ne se peut faire. Il serait avant le temps puisqu'il l'aurait précédé, comme on le suppose ; et cependant, il ne serait pas avant le temps puisqu'il ne saurait être avant le temps sans le temps même, qui serait nécessairement aussi ancien que lui.

On dira peut-être que cet être créateur du temps ne l'aurait précédé que par une priorité de nature et non pas par une priorité de temps. Et ainsi, quoique l'un ne soit pas avant l'autre, eu égard au temps, cependant l'un peut être la cause de l'autre, et par conséquent, l'un pourrait avoir créé l'autre. Comme, par exemple, quoique le soleil et sa lumière ne soient pas l'un avant l'autre eu égard au temps, cependant cela n'empêche pas que le soleil ne soit la cause de sa lumière, car c'est le soleil qui produit ou qui fait la lumière du jour.

À cela je réponds que si l'être prétendu créateur du temps ne précède le temps que d'une priorité de nature et non pas une priorité de temps, il faut que le temps et que le créateur supposé du temps soient aussi anciens l'un que l'autre eu égard au temps, c'est-à-dire qu'ils soient tous deux éternels, puisque le prétendu créateur serait éternel. De même que dans l'exemple proposé du soleil et de sa lumière, il faut que le soleil et sa lumière soient aussi anciens l'un que l'autre, et que si le soleil est éternel, il faut pareillement que sa lumière soit éternelle, supposé que l'un ne précède l'autre que d'une priorité de nature. Or, si le temps et le supposé créateur du temps sont éternels, ils ne peuvent avoir eu de commencement ni l'un ni l'autre : ce qui ne peut avoir eu de commencement ne peut avoir été créé. Donc, si le temps est éternel ou coéternel avec son prétendu créateur, comme il faudrait nécessairement le supposer, il ne peut avoir été créé ; et ainsi, point de créateur pour le temps ; ce qui se prouve encore évidemment par un autre raisonnement que voici.

Si le temps était quelque chose de créable et s'il avait effectivement été créé, il faudrait nécessairement qu'il fût en lui-même quelque chose de réel et de particulier, distingué de tout autre être. Car la création devrait nécessairement se terminer à quelque chose de réel, c'est-à-dire à quelque être particulier qui soit fait de rien, car il est impossible de concevoir qu'il y ait aucune création lorsque rien ne se fait de rien. Si donc le temps a véritablement été créé, il faut nécessairement qu'il soit quelque chose de réel et de particulier qui aura été fait de rien et qui sera distingué de tout autre être.

Je dis *distingué de tout autre être* parce qu'il est évident que le temps n'est pas, par exemple, ce que nous appelons le ciel ou la terre, ni aucun être particulier de ceux qui sont renfermés entre le ciel et la terre, car nous ne dirons pas, par exemple, que les pierres, que les plantes, ni que les hommes ou les autres animaux soient le temps. De plus, ces êtres ont en eux-mêmes quelque consistance permanente, toutes leurs parties peuvent subsister et subsistent actuellement ensemble. Mais le temps passe continuellement et nulle de ses parties ne peut subsister avec une autre. Le passé, par exemple, ne peut être avec le présent, ni le présent avec le futur, et même le présent est bref et si court, qu'il n'est pas plutôt, qu'il ne cesse d'être ; c'est comme un point indivisible qui est sans aucune étendue. D'ailleurs, on conçoit facilement que tous les êtres particuliers

pourraient ne pas être et cesser d'être ; par exemple, on conçoit facilement que les pierres, que les plantes, que tous les animaux et toutes autres choses semblables pourraient ne pas être, et cesser d'être. On conçoit même facilement que le ciel et la terre pourraient ne pas être et cesser d'être ce qu'ils sont. Mais il n'est pas possible de concevoir qu'il n'y ait point de temps, et que le temps puisse finir et cesser d'être ; et en quelque point que l'on puisse supposer qu'il aurait pris fin ou commencement, il y a nécessairement un auparavant qui précéderait le commencement, et un après qui suivrait la fin. Or, cet auparavant et cet après marquent nécessairement une différence de temps, et s'il y a différence de temps, il y a donc du temps, car il n'y aurait point de différence de temps là où il n'y aurait point de temps. D'où il s'ensuit que si le temps est une chose créable, c'est-à-dire un être qui puisse avoir été créé, il faut que ce soit un être réel et particulier qui soit distingué de tout autre être.

C'est ce que je montre encore évidemment par cet argument-ci. Si le temps était un être réel qui ne fût point distingué des autres êtres, les propriétés du temps pourraient convenir aux autres êtres ; et pareillement, les propriétés des autres êtres pourraient convenir au temps, car selon la maxime des philosophes : *les choses qui sont de même nature avec une troisième, sont de même nature entre elles*[2].

Si donc le temps et les autres êtres sont de même nature entre eux, il faut aussi que les propriétés du temps puissent convenir aux autres êtres ; et pareillement, que les propriétés des autres êtres puissent convenir au temps. Or, il est évident que les propriétés du temps ne peuvent convenir aux autres êtres, ni les propriétés des autres êtres convenir au temps. Donc, si le temps est un être réel capable d'avoir été créé, il faut qu'il soit un être réel et particulier distingué de tout autre être.

1°- Que les propriétés du temps ne puissent convenir aux autres êtres, en voici la preuve évidente : les propriétés du temps sont de pouvoir être divisé en passé, en présent et en futur, c'est de pouvoir être divisé en siècles, en années, en jours, en heures et en moments ; or, il n'y a aucun être que le temps qui puisse être ainsi divisé ; donc les propriétés du temps ne peuvent convenir à aucun autre être que le temps.

2°- Les propriétés des autres êtres ne peuvent convenir au temps, en voici aussi la preuve : tous les autres êtres sont corporels, ou spirituels au sentiment de nos déicoles, c'est-à-dire corps ou esprits ; les propriétés du corps sont de pouvoir être divisé par trois dimensions, à savoir en longueur, en largeur et en profondeur, d'être impénétrable et d'être borné par quelques figures. Or, le temps ne peut être borné par aucune figure, car on ne peut pas dire qu'il soit rond ou carré ou triangulaire ; on ne peut pas dire non plus qu'il soit mou ou dur, comme le corps, ni qu'il puisse avoir les trois dimensions du corps ; car quoi que l'on puisse dire en un sens qu'il est court ou qu'il est long, on ne peut néanmoins dire qu'il soit large ou étroit, ni qu'il soit délié ou épais. Ainsi, les propriétés du corps ne peuvent convenir au temps, non plus que les propriétés du temps ne peuvent convenir au corps.

Pareillement, les propriétés de l'esprit (si néanmoins ce que l'on appelle *esprit* est distingué du corps) sont d'être des substances immatérielles capables de penser et de vouloir, de connaître et de sentir le bien ou le mal. Or, le temps n'est pas une substance immatérielle, ni matérielle ; ce n'est pas une substance capable de penser et de vouloir, ni capable de sentir le bien ou le mal. Donc, si le temps est un être réel, il faut nécessairement que ce soit un être distingué du corps et de

---

2 [« *Quae sunt eadem uni tertio, sunt eadem inter se.* » Axiome d'Euclide.]

l'esprit, et distingué de tous les autres êtres particuliers. Or il n'est pas possible de concevoir que le temps puisse être quelque autre être réel et particulier ; donc il n'est pas une chose qui puisse avoir été créée.

Cependant, il faut remarquer que le temps n'est pas tout à fait un rien et un néant, car le rien n'a aucune propriété comme nous voyons que le temps en a plusieurs, ainsi que nous l'avons remarqué ci-dessus. Les années, par exemple, les heures et les moments, qui sont les parties du temps, ne sont pas tout à fait des riens puisqu'on les compte tous les jours et qu'ils multiplient tous les jours ; et s'ils ne sont pas des riens, il faut donc qu'ils soient quelque chose, et quelque chose néanmoins qui n'a pas été créé et qui n'est pas créable puisqu'il n'y a que des êtres réels que l'on puisse supposer avoir été créés ou pouvoir être créés.

Qu'est-ce donc que pourrait être le temps, puisqu'il n'est pas un néant et qu'il n'est aucun être réel positif et substantiel. Si nous y pensons bien, nous trouverons infailliblement que le temps ne peut être autre chose qu'une durée, de sorte que c'est proprement la durée qui fait le temps, et ce n'est que par rapport à la brièveté ou à la longueur de la durée que l'on dit que le temps est court ou qu'il est long ; pareillement, ce n'est que par les différentes divisions que l'on fait des parties de cette durée que l'on compte les heures, les jours, les années et les siècles.

Mais comme ce terme de *durée*, ou *durer*, ne se dit et ne se peut dire que de ce qui est et de ce qui dure effectivement, et que ce qui est et qui dure effectivement ne peut être sans sa durée, ni la durée sans ce qui dure, et que d'ailleurs ce n'est pas la durée des choses qui commencent et qui finissent qui fait le temps, puisque le temps ne laissait pas que d'être avant leur commencement et qu'il ne laisse pas que d'être après leur fin — il s'ensuit qu'il n'y a que la durée d'un être stable et permanent qui puisse faire le temps.

Et comme il n'y a que le premier être qui soit stable et permanent, et qu'il n'y a que ce premier être qui soit sans commencement et sans fin, et que d'ailleurs ce premier être n'a jamais pu être sans sa durée, ni sa durée sans lui — il s'ensuit que sa durée continuelle fait précisément ce que nous appelons le temps.

Ainsi, le temps n'est pas un être qui puisse avoir été créé, et, par conséquent encore, point de créateur pour le temps, non plus que pour le premier être, que personne sans doute ne peut dire avoir été créé.

Pour confirmation de ceci, est que si le temps était véritablement quelque chose de créé ou quelque être réel et positif, il s'ensuivrait que des heures, des années et des siècles entiers seraient des êtres réels et positifs, et qu'ils pourraient être créés tous ensemble dans un seul et même instant. Or il répugne que des années et des siècles entiers puissent être créés tout ensemble dans un seul et même instant ; donc le temps n'est pas un être réel et positif qui puisse avoir été créé.

On répondra à cela que le temps est de telle nature que les moments qui le composent ne peuvent être créés que successivement les uns après les autres, et qu'ainsi les heures, les années et les siècles entiers ne peuvent venir que les uns après les autres et non pas tous ensemble dans un seul et même instant.

Je conviens de la vérité de cette réponse, mais c'est pour cela même qu'il faut dire que le temps n'est pas un être qui puisse avoir été créé, car s'il était véritablement un être qui puisse être créé, toutes ses parties pourraient être créées ensemble, comme celles des autres êtres. Mais dire que le temps soit un être réel et que cependant toutes ses parties ne puissent être créées toutes ensemble, c'est dire qu'*il faut du temps pour créer le temps*, et qu'il faut, par

exemple, une heure de temps pour créer une heure, une année de temps pour créer une année, et un siècle entier pour créer un siècle... etc. ; ce qui est tout à fait ridicule et absurde, car c'est comme si l'on disait que pour créer de la matière il faudrait de la matière, que pour créer un pied ou une toise de matière, il faudrait un pied ou une toise de matière, et que pour créer un monde, il faudrait un monde entier. Il est visible que cela ne peut être, ce serait tomber dans le ridicule que de parler ainsi. Il faut donc conclure que le temps n'est pas un être qui puisse avoir été créé.

3°- Si le temps était un être qui pût avoir été créé, sans doute qu'il aurait pu avoir été créé seul ; car quelle nécessité y aurait-il de créer d'autre être avec celui-là ? Il n'en paraît point. Or, si le temps eût été créé seul, je demanderais volontiers si cet être aurait été corps ? Ou s'il aurait été esprit ? S'il aurait été corporel ou s'il aurait été spirituel ? Quelle idée pourrait-on se former d'un tel être ? Car enfin, quand on parle, il faut savoir ce que l'on dit, et avoir des idées distinctes de tout ce que l'on avance. Il est contre la raison de vouloir assurer ce que l'on ne sait pas et ce que l'on ne connaît pas ; il est honteux, comme dit un auteur judicieux (*Recherche de la Vérité*, 1, p. 359), « que les hommes d'esprits, et des philosophes qui sont obligés par toutes sortes de raisons à la recherche et à la défense de la vérité, parlent sans savoir ce qu'ils disent et se contentent de ce qu'ils n'entendent point[3] ».

Il est suffisamment démontré ci-dessus que le temps ne peut avoir été créé. Voyons maintenant si nous pourrions démontrer aussi que le lieu, que l'espace ou l'étendue, qui sont comme la même chose, ne pourraient avoir été créés ; car il ne paraît pas que ces choses puissent avoir été créées.

[1°-] Si le lieu, l'espace et l'étendue — qui sont à peu près, comme je viens de dire, la même chose — étaient quelque chose de créé, comme nos déicoles le prétendent, il est sûr qu'il n'y aurait eu aucun lieu, aucun espace ni aucune étendue avant qu'ils fussent créés. Par l'étendue, l'espace ou le lieu, j'entends ici la même chose, avec cette différence seulement que le lieu est seulement un espace ou une étendue limitée qui contient un corps, l'espace une étendue plus spacieuse qui contient ou qui peut contenir plusieurs corps, et l'étendue en général, qui est un espace sans borne et sans fin qui contient tous les êtres, tous les lieux et tous les espaces imaginables.

Je dis donc que si le lieu, l'espace ou l'étendue sont quelque chose de créé, il faut qu'il n'y ait point eu de lieu, ni d'espace, ni d'étendue avant qu'ils fussent créés, car s'ils eussent déjà été, ils n'auraient pas eu besoin d'être créés, puisqu'ils auraient déjà été tout ce qu'ils pouvaient être avant leur prétendue création. Mais si alors il n'y avait aucun lieu, aucun espace ni aucune étendue, où était donc celui qui les aurait créés ? Il est évident qu'il ne pouvait être en aucun lieu ni en aucun endroit puisqu'il n'y avait encore aucun lieu ni aucun endroit où il aurait pu être ! De sorte qu'il n'était donc nulle part. Or, ce qui n'est nulle part n'est point, et ce qui n'est point ne peut créer aucune chose. Donc le lieu, l'espace et l'étendue ne peuvent avoir été créés.

Il serait inutile de dire ici que celui qui les aurait créés n'était véritablement en aucun lieu ni en aucun endroit en particulier, mais qu'il était néanmoins en lui-même, et qu'étant tout-puissant en lui-même, il a créé tout ce qu'il y a de lieu,

---

[3] [Malebranche, *De la Recherche de la Vérité*, livre I, chap. XVIII, section 3, in *Œuvres*, Pléiade, tome I, p. 135 : « Il devrait être honteux à des philosophes et à des personnes qui se piquent d'esprit, de rechercher avec plus de soin ces manières agréables, que la vérité même, et de se repaître plutôt l'esprit de la vanité des paroles, que de la solidité des choses. »]

tout ce qu'il y a d'espace, et tout ce qu'il y a d'étendue. Il est, dis-je, inutile de dire cela, parce que ce qui n'est nulle part n'étant absolument point, n'a point de lui-même et ne peut être quelque chose en lui-même, car n'être point et n'être nulle part, c'est équivalemment la même chose. Donc, ce prétendu créateur du lieu, de l'espace et de l'étendue n'étant nulle part, il ne pouvait être quelque chose en lui-même, ni, par conséquent, rien faire hors de lui-même puisqu'il n'avait point de lui-même. Car de même que n'être point exclut toutes sortes de manières d'être, de même aussi n'être nulle part exclut toutes sortes de manières d'être.

De plus, ce qui n'est nulle part ne peut agir, ni rien faire nulle part ; donc, ce qui n'aurait été nulle part n'aurait pu rien faire ni rien créer nulle part. Ce serait déjà une chose bien admirable si ce qui ne serait nulle part aurait pu faire et aurait effectivement fait tout ce qui est généralement partout : c'est ce qui surpasse toute intelligence et toute possibilité.

De plus, cet être que l'on suppose avoir été en lui-même quoiqu'il ne fût véritablement nulle part, cet être, dis-je, était étendu en lui-même ou il ne l'était pas. S'il était étendu en lui-même, il y avait donc déjà de l'étendue et de l'espace où il était lui-même, car il n'est pas possible qu'il y ait de l'étendue sans espace, ni d'espace sans étendue ; et comme l'on suppose que cet être n'était nulle part, il faut donc dire aussi que cette étendue et que cet espace n'étaient nulle part — ce qui répugne déjà de ce côté-là à la raison.

Et comme suivant la même supposition, cette étendue ou cet espace précéderait toute création, il s'ensuit qu'il n'aurait pu avoir été créé ; et par conséquent, l'étendue ou l'espace ne peuvent avoir été créés puisqu'ils précéderaient toute création.

Que si d'un autre côté on dit que cet être qui n'aurait été nulle part et qui néanmoins aurait été en lui-même, n'avait aucune étendue, comment donc pourrait-il avoir créé tout l'espace, qui est d'une si vaste étendue et qui est même d'une étendue infinie ? Cela est absolument impossible non seulement parce qu'aucune chose ne peut donner ce qu'elle n'a pas, mais aussi parce qu'il faut qu'il y ait au moins quelque rapport ou quelque proportion entre la cause et l'effet, entre ce qui fait une chose et la chose qui est faite. Or, il est évident qu'il n'y a aucun rapport ni aucune proportion entre un être qui n'aurait point d'étendue et un être qui a une étendue infinie ; et par conséquent, l'être qui n'aurait point d'étendue ne peut être cause efficiente d'un être qui a une étendue infinie. Le fini ne peut faire l'infini, et ce qui n'a point d'étendue est nécessairement fini, et il est même si fini et si petit qu'il ne pourrait l'être davantage.

Donc, ce qui n'a point d'étendue ne peut avoir créé l'étendue, qui est nécessairement infinie. Je dis *nécessairement infinie* parce que si loin que l'on puisse étendre ses bornes, il y a nécessairement toujours un au-delà qui suppose encore nécessairement une étendue ultérieure qui ne peut avoir de bornes ni de fin. Donc, l'étendue n'a point de fin, et par conséquent, elle est infinie, et ainsi ne peut avoir été créée par un être qui n'aurait point d'étendue.

D'ailleurs, tout ce qui est fait ou créé dépend nécessairement, dans sa création ou dans sa production, de la volonté et de la puissance de celui qui fait ou qui crée. Or, l'étendue étant, comme j'ai dit, nécessairement infinie dans sa totalité, elle ne peut dépendre de rien, elle ne peut dépendre de la volonté ni de la puissance d'aucun créateur, car si elle en pouvait dépendre, le créateur l'aurait pu faire et créer comme il aurait voulu, c'est-à-dire qu'il aurait pu la créer plus ou moins grande, qu'il aurait pu en créer tant et si peu qu'il aurait voulu, et

même qu'il aurait pu n'en point créer du tout, et qu'il pourrait encore maintenant anéantir tout ce qu'il y en a. Mais non, cela ne se peut. L'étendue dans sa totalité est, comme j'ai dit, nécessairement infinie ; elle est actuellement et nécessairement tout ce qu'elle peut être ; on n'y peut rien ajouter ni rien diminuer, elle a nécessairement toujours été telle qu'elle est et sera nécessairement toujours telle, et cela indépendamment de toute volonté et de toute puissance, telle qu'elle puisse être — et par conséquent, ne peut avoir été créée.

2°- Pour créer, il faut agir ; pour agir il faut se mouvoir ; et pour se mouvoir, il faut de l'espace et de l'étendue. Car il est évident que ce n'est que dans l'espace que se fait le mouvement, et que ce n'est que par le mouvement que se fait l'action, en sorte que de même qu'il est impossible qu'il y ait d'action sans mouvement et sans changement, tant du côté de celui qui agit que du côté de ce qui se fait par l'action, de même il est impossible qu'il y ait aucun mouvement ni aucun changement soit de lieu, soit de situation, sans qu'il y ait quelque espace ou quelque étendue. Comme donc toute création est action, et que toute action emporte quelque mouvement ou quelque changement, soit de lieu, soit de situation, et que tout mouvement et changement soit de lieu, soit de situation, suppose nécessairement quelque espace ou quelque étendue où ils se fassent, il s'ensuit nécessairement que l'espace et que l'étendue précèdent toute action et tout mouvement, et par conséquent, qu'ils ne peuvent avoir été créés par aucune action.

On dira peut-être que la création des temps[4], de l'espace et de toutes autres choses, s'est faite sans qu'il y ait eu pour cela aucun mouvement ni aucun changement de la part de celui qui les aurait créés ou qui les a créés. Mais cela ne se peut, car comme il ne créait rien auparavant qu'il aurait commencé à créer, il n'aurait pu commencer à créer et à faire ce qu'il ne faisait pas s'il n'y avait eu quelque changement en lui. En voici la preuve : toute action est une modification de l'être qui agit, et diverses actions sont diverses modifications de l'être qui agit. Or, la création était ou aurait été une nouvelle action de la part du créateur ; donc, elle aurait causé en lui une nouvelle modification d'être et par conséquent, un nouveau changement en lui, car s'il n'y avait point eu de changement en lui, il n'aurait su rien faire de nouveau.

En voici encore la preuve. *C'est que ce qui est toujours de même, ne peut que faire toujours de même*[5] ; c'est une maxime reçue parmi les philosophes et qui est incontestable. Or, cet être que l'on suppose avoir créé toutes choses, ne créait rien avant de commencer à les créer. Donc, il n'aurait jamais rien créé s'il eût été toujours demeuré de même qu'il était lorsqu'il ne créait rien ; cela est évident suivant la maxime que je viens de citer : *idem manens idem, semper fuit idem.* Et comme on veut cependant qu'il ait créé toutes choses, il faut donc qu'il ne soit pas toujours demeuré de même qu'il était lorsqu'il ne créait rien ; et par conséquent, qu'il lui soit arrivé quelque changement à l'occasion duquel il ait commencé à faire ce qu'il ne faisait pas auparavant, ce qui est manifestement contre la réponse à l'argument ci-dessus tiré du mouvement et du changement qui se trouve nécessairement dans toute action. Et par conséquent, la susdite réponse se trouve détruite, et le dit argument subsiste dans toute sa force.

Ainsi, quand on ne considérerait l'être que comme agissant et comme non agissant, qui sont deux états différents ou deux différentes manières d'être, il est impossible de concevoir qu'aucun être puisse passer de l'un à l'autre sans

---

[4] [Le manuscrit 19460 mentionne « des temps ».]

[5] [« *Idem manens idem, semper facit idem.* »]

altération et sans aucun changement, et comme nulle altération ne se peut faire sans quelque mouvement et sans quelque changement soit de lieu, soit de situation, et que tout changement de lieu ou de situation se fait nécessairement dans quelque espace et dans quelque étendue, il s'ensuit toujours que l'espace précède nécessairement tout mouvement et toute action — et par conséquent, qu'il ne peut avoir été créé par le mouvement d'aucune action.

Ce qui se confirme encore par cet argument-ci. Si l'espace était quelque chose de créé, il est sûr que celui qui l'aurait créé n'aurait pu l'avoir créé que là où il n'était point, c'est-à-dire qu'il n'aurait pu créer l'espace et l'étendue que là où il n'y avait aucun espace ni aucune étendue ? Car s'il y en avait déjà eu, il est évident qu'il n'aurait eu que faire d'en créer, et même il n'aurait pu l'y créer puisqu'il y aurait déjà été autant qu'il y pouvait être. Car ce qui est déjà de soi-même en être autant qu'il peut y être, ne peut recevoir encore une fois son être par la création. Il serait ridicule de dire que Dieu créerait des choses qui sont déjà créées, ou qui ont déjà leur être et leur existence autant qu'elles peuvent l'avoir ; de sorte que si l'espace ou l'étendue ont été créés, il faut nécessairement qu'ils aient été créés là où il n'y avait aucun espace ni aucune étendue, et par conséquent, celui qui les aurait créés n'aurait pas eu besoin d'espace ni d'étendue pour créer l'espace et l'étendue. Tout cela est clair et évident.

Or cela supposé, il s'ensuit de là une absurdité manifeste, qui est que Dieu, par exemple, qui aurait créé l'espace et l'étendue comme il l'aurait voulu et là où il n'y en avait point, pourrait encore maintenant, s'il voulait, créer d'autres semblables espaces ou étendues là où il n'y en aurait point, ou là où il n'y en aurait que très peu, c'est-à-dire qu'il pourrait, par exemple, créer un espace ou une étendue aussi grande que tout cet univers dans le vide d'une petite fiole ou dans le creux d'une noisette, ou même dans le creux de la tête d'une petite épingle — ce qui est tout manifestement absurde. Car il est absurde de dire qu'il puisse y avoir dans le creux d'une noisette ou dans le creux de la tête d'une épingle autant d'espace et autant d'étendue qu'il y en a dans tout l'univers. Or, il est évident néanmoins que cette absurdité s'ensuivrait si l'espace ou l'étendue avaient été créés, comme nos déicoles le prétendent, car qui empêcherait que ce même Dieu qui aurait déjà créé tout l'espace et toute l'étendue de cet univers-là où il n'y avait aucun espace ni aucune étendue, n'en puisse créer encore autant et même mille et mille fois plus dans le creux d'une noisette ou dans le creux de la tête d'une épingle. Car ce ne serait point le défaut de puissance pour créer qui l'empêcherait, puisqu'on le suppose toujours également tout-puissant en un temps comme en l'autre. Ce ne serait point non plus le défaut de place ou d'étendue suffisante dans le creux de la noisette ou dans le creux de la tête de l'épingle, puisqu'il ne lui en faudrait point pour en créer suffisamment et tant qu'il voudrait, et que ce serait par la création même qu'il ferait l'espace ou l'étendue tels qu'il les voudrait, là où il n'y en aurait point, comme on le suppose encore. Ce n'est point, dis-je, cela non plus qui l'empêcherait de pouvoir créer, comme je viens de dire, dans le creux d'une noisette ou dans le creux de la tête d'une épingle, un espace aussi étendu que celui de tout cet univers. Il est donc évident dans cette supposition que rien ne pourrait l'empêcher. Cependant, comme cette conséquence est absurde, il s'ensuit évidemment que la supposition est fausse, et par conséquent, que l'espace ne peut nullement avoir été créé.

Ce qui confirme ceci, [c']est qu'il est impossible de concevoir qu'il n'y ait point d'étendue. S'il est impossible de concevoir qu'il n'y ait point d'étendue, il faut nécessairement qu'il y en ait ; et s'il faut nécessairement qu'il y en ait, il y en

a nécessairement toujours eu et il y en aura nécessairement toujours. Car s'il n'y en avait pas toujours eu, il ne serait pas plus nécessaire qu'il y en ait maintenant que lorsqu'il n'y en aurait point eu. Et s'il y en a toujours eu, elle est donc éternelle et n'a jamais commencé d'être ; et si elle n'a jamais commencé d'être, elle ne peut jamais avoir été créée, et par conséquent, point de créateur pour le lieu, ni pour l'espace, ni pour l'étendue, non plus que pour le temps.

Reste maintenant à prouver que la matière ne peut avoir été créée. Et si cela se prouve, il faut tenir pour constant et assuré qu'il n'y a absolument rien de créé, et par conséquent, point de créateur.

Si tous nos déicoles et tous les philosophes étaient du sentiment de nos nouveaux cartésiens, qui font consister toute l'essence de la matière dans l'étendue seule, et qui ne mettent point de différence entre la matière et l'étendue, ni entre l'étendue et la matière, qu'ils disent n'être absolument qu'une seule et même chose, il serait facile de prouver que la matière ne pourrait avoir été créée puisque les mêmes raisons et les mêmes arguments ci-dessus allégués, qui prouvent démonstrativement que l'étendue ne peut avoir été créée, prouveraient pareillement et démonstrativement aussi que la matière ne pourrait avoir été créée non plus que l'étendue, puisqu'elles ne seraient toutes deux qu'une seule et même chose suivant les susdits cartésiens. Mais comme tous les déicoles ne sont pas de ce sentiment-là et que je n'en serais point moi-même, il faut prouver par d'autres arguments que la matière ne peut avoir été créée.

Voici le premier argument.

Si la matière a été créée, ou si elle a pu avoir été créée, elle ne pourrait avoir été créée que par un être qui ne serait point matière. Car si cet être qui l'aurait créée était aussi matière lui-même (comme l'ont pensé autrefois plusieurs graves auteurs qui ont attribué un corps à Dieu), ce ne serait qu'une matière qui en aurait créé une autre ; ce qui ne peut être, car d'où viendrait à une telle ou telle matière plutôt qu'à une autre, le pouvoir ou la puissance de créer son semblable ? Et pourquoi une matière ne serait-elle pas aussi incréable que l'autre qui l'aurait créée ? Il n'y a certainement pas plus de raison d'attribuer la puissance de créer à l'une qu'à l'autre. Matière pour matière, c'est toujours matière. Il n'est pas possible de concevoir, et il n'est pas même absolument possible, qu'une matière en puisse créer une autre. Un atome, par exemple, pourrait-il créer un autre atome ? Un grain de sable pourrait-il créer un autre grain de sable ? Une montagne pourrait-elle créer une autre montagne ? Ou tout ce monde-ci pourrait-il créer un autre monde ? Ou seulement un seul atome de plus qu'il n'y en a ? Certainement non. Ce pourquoi aussi, il n'y a point de raison de dire qu'une telle ou telle matière soit créée et qu'une autre matière ne le soit pas, de sorte que si l'on convient qu'il y a quelque matière qui ne soit pas créée, il faut nécessairement convenir que nulle matière n'est créée, c'est-à-dire que nulle matière n'a été faite de rien.

Car c'est ainsi que l'on entend le mot de *créer*, pour le distinguer de celui d'*engendrer*, de celui de *produire* et de celui de *construire*, qui tous signifient faire quelque chose de quelque autre chose qui était déjà. Or, on conçoit facilement qu'un être matériel peut engendrer, produire ou faire quelque autre chose ou quelque autre être qui sera pareillement matériel, car tous les jours cela se fait, et tous les jours cela se voit dans les arts, par l'industrie des hommes, et dans la Nature par les générations et productions qui s'y font des nouveaux êtres, qui résultent d'un nouvel assemblage des parties de la matière. Mais qu'une matière ou qu'un être matériel puisse faire de *rien* quelque autre matière ou quelque autre

être matériel, c'est ce qui ne se fait point, et ce qui n'est pas possible à la matière de pouvoir faire. Ainsi, on ne peut dire que la matière soit créée par un être qui serait lui-même matière.

Voyons si elle pourrait avoir été créée par un être qui ne serait point matière, car il semble pareillement que cela n'est pas possible. En voici effectivement la preuve.

Un être qui n'aurait ni corps ni parties qui se puissent mouvoir ou se remuer, ne peut rien faire ni rien créer. Or, un être, ou plutôt un prétendu être, qui n'est point matière, n'a ni corps ni parties qui se puissent mouvoir ou se remuer. Donc, un tel prétendu être qui ne serait point matière ne peut avoir fait ni avoir créé la matière. Qu'un être qui n'aurait ni corps ni parties qui se puissent mouvoir ou se remuer, ne puisse rien faire, ni rien créer, il est évident ; car, comme j'ai déjà dit, créer, c'est agir, agir c'est se mouvoir, et un être qui n'aurait ni corps ni parties qui se puissent mouvoir demeurerait nécessairement toujours dans le même état et ne pourrait nullement se mettre en action lorsqu'il n'y serait pas ; et ce qui ne peut se mettre en action ne peut agir ni rien faire. Donc, ce qui n'aurait ni corps ni parties qui se puissent mouvoir ne pourrait agir ni rien créer, et par conséquent, un être qui ne serait point matière, n'ayant ni corps ni parties qui se puissent mouvoir, ne peut agir ni rien faire, et ne peut nullement avoir créé la matière.

De plus, des êtres qui n'auraient ni corps, ni matière, ni parties aucunes, et qui sont, comme l'on prétend, des êtres purement spirituels (quand il y aurait de tels êtres, ce dont on ne convient pas), ils ne pourraient nullement agir sur la matière, ni faire aucun effort ni aucune impression sur elle ; car pour pouvoir agir et faire impression sur elle, il faut pouvoir la toucher et la manier. Or, ce qui n'a ni corps ni parties qui se puissent mouvoir, ne peut toucher ni manier la matière ; donc, il ne pourrait agir ni faire impression sur elle : *car toucher, être touché, les corps seuls en ont le pouvoir*[6]. Selon la maxime qui dit que toucher ou être touché, n'est le propre que des corps, on répond ordinairement à cela qu'un être qui n'est point matière étant une substance spirituelle, n'agit pas corporellement par le mouvement de ses parties, comme font les êtres corporels, mais qu'il agit spirituellement, par entendement et par volonté, sans aucun mouvement de corps ni de parties. Mais il est évident que cette réponse ne consiste qu'en des termes vagues qui ne signifient rien de réel, car :

1°- dire que des êtres qui n'ont ni corps ni parties soient des substances, c'est dire ce que l'on ne conçoit pas, c'est presque dire que des riens ou que des choses qui ne sont rien, sont des substances.

2°- dire qu'il y a des êtres et même des substances qui sont purement spirituels et entièrement exempts de toute matière et de toute étendue, c'est feindre, c'est deviner et c'est supposer sans nécessité et sans fondement des choses que l'on ne conçoit point, que l'on n'entend point et qu'il n'est pas même possible d'entendre ni de concevoir, puisque nul ne peut se former aucune idée de ces prétendus êtres et substances que l'on veut supposer être exempts de toute matière et de toute étendue.

3°- dire que des êtres qui n'ont ni corps ni parties qui puissent se mouvoir, agissent néanmoins par entendement et par volonté, c'est pareillement dire ce que l'on n'entend point et ce qu'il est impossible d'entendre et de concevoir, et

---

[6] [« *Tangere enim et tangi, nisi corpus, nulla potest res.* » Lucrèce, *De la Nature*, I, 303 : « Toucher, être touché est l'apanage du corps. » Traduction José Kany-Turpin, Aubier, p. 69.]

par conséquent, c'est dire des choses qui ne méritent seulement pas d'être écoutées.

4°- dire que des êtres et des substances purement spirituels qui n'ont ni corps ni parties soient capables d'entendement et de volonté, c'est dire qu'ils sont capables d'actions vitales, car l'entendement et la volonté sont effectivement des actions vitales. Or, dire que des êtres qui n'ont ni corps ni parties qui puissent se mouvoir soient capables d'actions vitales, c'est pareillement encore feindre, c'est deviner et supposer sans nécessité et sans fondement des choses qui ne peuvent être et qui ne se peuvent concevoir ; car il n'est pas possible qu'il y ait des actions vitales sans vie, ni de vie sans mouvement, puisque la vie même est essentiellement et réellement un mouvement vital. Il est impossible de concevoir de vie sans mouvement vital. L'action et la vie sont essentiellement des modifications d'êtres, et diverses modifications d'êtres emportent nécessairement divers changements, qui ne peuvent se trouver dans des êtres qui n'auraient ni corps ni parties qui puissent se mouvoir.

5°- dire que des substances spirituelles agissent par l'entendement et par la volonté, c'est dire seulement qu'elles sont capables de penser et de vouloir. Or, penser, désirer et vouloir simplement, ne font et ne produisent rien au dehors. Donc, des êtres qui ne pourraient que penser et que désirer et vouloir, ne pourraient rien faire ni rien créer au-dehors par leurs pensées, par leurs désirs ni par leurs volontés.

On dira ici que penser et vouloir, dans des êtres crées et bornés, ne produisent véritablement rien au-dehors, mais que penser et vouloir dans un être incréé et tout-puissant fait toutes choses. Mais je dis encore que c'est feindre et supposer toujours *gratis*, sans nécessité et sans fondement, des choses qui ne sont nullement concevables et nullement possibles. Ce n'est pas philosopher ni raisonner que de parler ainsi, puisque c'est parler sans savoir ce que l'on dit, et ce serait folie de vouloir ajouter foi et de vouloir faire ajouter foi à de telles fictions. Car enfin, tout ce que l'on dit de ces sortes de substances spirituelles et de leur prétendue puissance et volonté, ne sont que des fictions et des imaginations creuses dont on n'a jamais vu aucun effet réel et véritable.

6°- Ces sortes de prétendues substances spirituelles qui n'ont ni corps ni parties qui puissent se mouvoir, n'ont, sans doute, aucune étendue en elles-mêmes. Si elles n'ont aucune étendue, elles sont donc réduites à des points imperceptibles à tous les sens, à des points mathématiques, et même encore, si cela se peut, à quelque chose de plus petit que des points mathématiques. Or cela étant, quelle apparence qu'un être d'une si étrange petitesse puisse avoir créé la matière qui est d'une étendue infinie ; c'est assurément penser et dire des choses qui sont tout à fait ridicules et absurdes.

Mais on dira qu'il y a un être incréé et souverainement tout-puissant qui, quoiqu'il n'ait aucune étendue ni aucune partie, ne laisse pas néanmoins que d'être immense, et d'être par son immensité présent et tout-puissant partout. Mais je dis aussi que parler ainsi, c'est parler sans savoir ce que l'on dit, c'est multiplier toujours les absurdités et avancer toujours des choses de plus en plus impossibles et de plus en plus inconcevables et absurdes. Car dire qu'un être qui n'a aucune étendue ni aucunes parties soit néanmoins partout par son immensité prétendue, c'est dire une chose tout à fait répugnante et contradictoire, car c'est dire qu'un être qui n'aurait point d'étendue ne laisserait pas que d'avoir une étendue infinie et d'être infiniment étendu : car qu'est-ce qu'une immensité sans bornes, si ce n'est une étendue infinie qui n'a point de borne ? Dire encore que

cet être qui est partout par son immensité quoiqu'il ne se trouve nulle part, et dire néanmoins qu'il n'a aucune partie qui répond aux diverses parties de tout cet espace immense qu'il contient, mais qu'il est tout entier partout à raison de son immensité, et tout entier en chaque partie de cet espace immense à raison de la simplicité et de l'indivisibilité de sa nature — c'est pousser les absurdités au-delà de toutes bornes, c'est dire et forger imaginairement des choses qui sont non seulement les plus impossibles, mais qui sont encore les plus absurdes et les plus ridicules que l'on puisse imaginer.

Voilà jusqu'à quelle extrémité nos déicoles se trouvent nécessairement réduits pour vouloir soutenir l'existence d'un être qui n'est qu'imaginaire. Il faut pour cela qu'ils disent mille et mille choses absurdes qui sont inconcevables, qu'ils ne conçoivent pas et qu'ils n'entendent pas eux-mêmes. Ils parlent sans savoir ce qu'ils disent, puisqu'ils n'entendent point et ne conçoivent point eux-mêmes ce qu'ils disent. Et ils voudraient, comme dit un auteur judicieux, « nous obliger, par des raisons qu'ils n'entendent point, à croire des opinions qu'ils ne peuvent comprendre ». (*Recherche de la Vérité*, tome II, p. 359 [7]).

Or, des gens qui parlent ainsi sans savoir ce qu'ils disent, sans entendre et sans concevoir ce qu'ils disent, ne méritent certainement pas seulement d'être écoutés ; par où il est évident que nos superstitieux déicoles sont dans l'erreur et qu'ils ne sont pas mieux fondés maintenant dans la créance d'un seul et unique Dieu spirituel et immatériel, qu'ils ne l'étaient autrefois dans la créance de plusieurs dieux corporels et matériels. Et comme ils ont été enfin obligés de reconnaître leur erreur touchant la créance qu'ils avaient de toutes ces fausses divinités matérielles et corporelles, ils devraient encore bien maintenant reconnaître leur erreur touchant la créance qu'ils ont de cette seule et unique divinité, spirituelle et incorporelle — puisqu'une telle divinité ne peut être qu'imaginaire et chimérique.

---

7 [« Ils aiment donc mieux expliquer les effets dont ils ne comprennent point la cause par des principes qu'ils ne conçoivent point et qu'il est impossible de concevoir, que par des principes simples et intelligibles tout ensemble. » Malebranche, *De la Recherche de la Vérité*, livre VI, IIe partie, chapitre IV, in *Œuvres*, Pléiade, tome I, p. 655. Toute la première partie de ce chapitre est un savoureux plaidoyer en faveur de la clarté cartésienne faisant pièce avec une ironie mordante à l'obscurité et à la mondanité philosophiques, dont Meslier a évidemment fait son miel.]

LXXI

L'être ou la matière, qui ne sont qu'une même chose, ne peut avoir que de lui-même son existence et son mouvement


AIS POURSUIVONS NOS PENSÉES, ET TÂCHONS TOUJOURS DE NE RIEN dire qui ne soit soutenu par des raisons solides. C'est une difficulté de connaître le principe du mouvement et de savoir comment la matière se peut mouvoir. Les déicoles soutiennent qu'elle ne peut nullement se mouvoir d'elle-même.

« Il est évident, *dit un de nos fameux déichristicoles*, que tous les corps grands ou petits n'ont point la force de se remuer ; une montagne, par exemple, une maison, une pierre, un grain de sable, enfin le plus petit ou le plus grand des corps que l'on puisse concevoir, n'a point la force de se remuer. Nous n'avons que deux sortes d'idées, idées d'esprit et idées de corps, et ne devons dire que ce que nous concevons, nous ne devons raisonner que suivant ces deux idées. » (*Recherche de la Vérité*, tome II, p. 329 [1]). - « Ainsi, *dit-il*, puisque l'idée que nous avons de tous les corps nous fait connaître qu'ils ne peuvent se remuer, il faut conclure que ce sont les esprits qui les remuent. Mais, *poursuit-il*, quand on examine l'idée que l'on a de tous les esprits finis et bornés, on ne voit point de liaison nécessaire entre leur volonté et le mouvement de quelque corps que ce soit ; on voit, au contraire, qu'il n'y en a point et qu'il n'y en peut avoir ; on doit donc aussi conclure, si l'on veut raisonner juste, selon les lumières de la raison, qu'il n'y a aucun esprit créé qui puisse remuer quelque corps que ce soit, de même que l'on a dit qu'aucun corps ne pouvait se remuer soi-même.

» Mais lorsque l'on pense à l'idée de Dieu, c'est-à-dire d'un être infiniment parfait et par conséquent tout-puissant, on conçoit qu'il y a une telle liaison entre sa volonté et le mouvement de tous les corps, qu'il est impossible de concevoir qu'il veuille qu'un corps soit mû et que ce corps ne le soit pas[2]. Nous devons donc dire, *continue-t-il*, qu'il n'y a que sa volonté qui puisse remuer les corps ; et ainsi, *ajoute-t-il*, la force mouvante des corps n'est point dans les corps qui se meuvent puisque cette force mouvante n'est autre chose que la volonté de Dieu.

» Mais non seulement, *dit-il*, les corps ne peuvent être les causes véritables de quoi que ce soit, les esprits même les plus nobles sont dans une semblable impuissance, ils ne peuvent rien connaître si Dieu ne les éclaire, ils ne peuvent rien sentir si Dieu ne les modifie, et ils ne sont capables de vouloir quelque chose que parce que Dieu les meut [vers le bien en général, c'est-à-dire] vers lui. Ils

---

1 [Malebranche, *De la Recherche de la Vérité*, livre VI, IIe partie, chap. III, *opus* cité, p. 646.]

2 Comment est-ce qu'un être qui serait essentiellement immuable et immobile pourrait mouvoir aucun corps ? Les cartésiens conçoivent-ils bien que cela se puisse faire ? Voient-ils qu'il y a une liaison nécessaire entre la volonté d'un tel être et le mouvement d'aucun corps ? Ne serait-ce pas une illusion, plutôt qu'une véritable vision ? Qu'ils y pensent bien !

peuvent déterminer l'impression que Dieu leur donne pour lui, vers autre chose que lui ; mais je ne sais, *ajoute-t-il*, si cela se peut appeler puissance. [Si pouvoir pécher est une puissance, ce sera une puissance que le Tout-Puissant n'a pas, dit quelque part saint Augustin.] Si les hommes, *continue ce même auteur*, tenaient d'eux la puissance d'aimer le bien, on pourrait dire qu'ils auraient quelque puissance, mais les hommes ne peuvent aimer que parce que Dieu veut qu'ils aiment et que sa volonté est efficace. »

« Il est vrai, *continue encore cet auteur*, que nous remuons nos bras quand nous voulons, mais nous ne sommes point les véritables causes de ce mouvement, car comment pourrions-nous remuer notre bras ? Pour le remuer, il faut avoir des esprits animaux, les envoyer par certains nerfs vers certains muscles pour les faire enfler et les faire raccourcir ou étendre, car c'est ainsi que le bras qui y est attaché se remue, ou selon le sentiment de quelques autres, on ne sait pas encore comment cela se fait, et nous voyons que les hommes qui ne savent pas seulement s'ils ont des esprits, des nerfs et des muscles remuent leurs bras et leurs jambes avec plus d'adresse et de facilité que ceux qui savent le mieux l'anatomie. C'est donc, *conclut cet auteur*, que les hommes veulent remuer leurs bras ou leurs jambes, et qu'il n'y a que Dieu qui puisse et qui sache les remuer[3]. »

Suivant ce sentiment, ce ne seraient pas seulement les corps inanimés qui n'auraient pas la force de se remuer eux-mêmes, mais tous les corps, même les plus animés, seraient dans une semblable impuissance, parce que l'on ne voit point qu'il y ait ou qu'il puisse y avoir de liaison nécessaire entre l'idée que nous avons des corps et leur mouvement, on ne voit point, dit-on, comment un corps grand ou petit soit capable de se remuer lui-même. Voilà toute la preuve que l'auteur que j'ai cité, apporte et puisse apporter de son sentiment touchant le mouvement des corps. C'est déjà beaucoup que ni lui ni aucun autre n'aient point de plus grandes preuves à apporter de ce qu'ils disent, et qu'ils ne voient cependant point qu'il y ait aucune répugnance ni aucune absurdité à dire qu'un corps se puisse mouvoir de lui-même ; car si aucun de nos déicoles avait pu remarquer quelque répugnance ou quelque absurdité en cela, ils n'auraient sans doute pas manqué de les faire remarquer. Et ainsi, n'en n'ayant pu faire remarquer aucune, c'est une preuve assez évidente qu'il n'y en n'a effectivement aucune.

Voyons si ce sera de même de ce que cet auteur que j'ai cité, avance. Mais auparavant que d'en venir là, il est bon de faire valoir ici l'avantage qu'il y a dans le sentiment que je prétends défendre. Quoique l'on ne voie point qu'il y ait de liaison nécessaire entre l'idée que l'on a des corps et leur mouvement, et que l'on ne voie pas clairement comment ils peuvent se mouvoir d'eux-mêmes, on ne voit cependant pas, comme je viens de dire, qu'il y ait aucune répugnance ni qu'il s'ensuive aucune absurdité à dire qu'ils peuvent se mouvoir d'eux-mêmes. S'il n'y a point de répugnance en cela et qu'il ne s'ensuive de là aucune absurdité, il n'est donc pas impossible qu'ils puissent se mouvoir d'eux-mêmes. Car s'il était impossible qu'ils pussent se mouvoir d'eux-mêmes, il y aurait quelque répugnance, et il s'ensuivrait quelque absurdité à dire qu'ils puissent se remuer d'eux-mêmes. Ce pourquoi n'y ayant point de répugnance ni d'absurdité à craindre de ce côté-là, on peut assurer qu'il n'est pas impossible que des corps puissent se remuer d'eux-mêmes. S'il n'y a point d'inconvénient à dire que des corps puissent se remuer d'eux-mêmes, il n'y a certainement point d'inconvénient non

[3] [Meslier résume schématiquement Malebranche. Cf. *De la Recherche de la Vérité*, livre VI, IIe partie, chap. III, opus cité, p. 647 à 649.]

plus à dire qu'ils se meuvent effectivement d'eux-mêmes ; et si l'on prétend qu'il y ait quelque répugnance ou quelque inconvénient en cela, ou qu'il s'ensuive quelque absurdité, il faut faire voir quelles sont ces répugnances, quels sont ces inconvénients et quelles sont ces absurdités-là qui s'ensuivraient. Et c'est ce que l'on défie tous les déicoles, tous les cartésiens et tous les malebranchistes de pouvoir faire, et, par conséquent il est évident que les corps se peuvent mouvoir et se remuer d'eux-mêmes, et qu'il ne faut point chercher d'autre cause de leur mouvement que la matière même dont tous les corps sont composés.

Il ne servirait de rien, comme j'ai déjà remarqué, de dire qu'il n'y a point de liaison nécessaire entre l'idée que nous avons des corps et leur mouvement, parce que quand il n'y aurait effectivement point de telle liaison entre ces deux choses, il ne s'ensuivrait point pour cela qu'il y aurait de la répugnance ou quelque absurdité à dire que les corps puissent se mouvoir d'eux-mêmes. Et d'ailleurs, il ne faut pas même s'étonner que l'on ne voie point de liaison nécessaire entre ces deux choses, vu qu'il ne doit effectivement point y en avoir, puisque le mouvement n'est pas de l'essence des corps mais seulement une propriété de leur nature. Si le mouvement était essentiel à la matière ou de l'essence des corps, il est à croire qu'il y aurait une liaison nécessaire entre l'idée que nous avons des corps et leur mouvement, mais ce mouvement ne leur étant pas essentiel, ni même absolument nécessaire puisqu'un corps peut être sans mouvement, il ne doit certainement point y avoir de liaison nécessaire entre ces deux choses, et c'est en vain que l'on s'efforcerait d'y en trouver une.

C'est pour cette même raison que l'on ne voit point et que l'on ne peut même voir ce qui fait que la matière se meut d'une telle ou telle vitesse, ni ce qui fait qu'elle se meut de haut en bas ou de bas en haut, de droite à gauche ou de gauche à droite, ni enfin ce qui fait qu'elle se meut en ligne droite ou en ligne circulaire, oblique ou parabolique, quoiqu'elle se meuve en tous ces différents sens-là avec une infinité de modifications différentes. C'est qu'il n'y a aucun de ces sortes de mouvements-là qui soit essentiel à la matière, et c'est sans doute pour cela qu'il nous est impossible de voir clairement ce qui fait précisément le principe et la détermination de tous ces divers mouvements-là ; si ce n'est à l'égard du mouvement circulaire, que l'on peut dire que la matière tendrait d'elle-même à se mouvoir toujours en ligne droite, comme étant le mouvement le plus simple et le plus naturel, mais qu'elle ne peut néanmoins se mouvoir toujours ainsi parce que tout ce qu'il y a d'étendue étant plein de matière, elle ne saurait, la matière, toujours trouver ou se mouvoir en ligne droite sans rencontrer quelque autre semblable matière qui l'empêche de continuer ainsi son mouvement, et n'ayant point toujours où se mouvoir en ligne droite, elle se trouve contrainte de se mouvoir en ligne courbe et circulaire, ce qui fait nécessairement que plusieurs certaines portions de matière ou plusieurs certains volumes de matière se meuvent toujours en rond, et font ainsi plusieurs tourbillons de matière. Et il ne faut point douter que ce ne soit de là que vient la rondeur de la terre, la rondeur du soleil, la rondeur de la lune, et la rondeur de tous les autres astres ou planètes, comme nos cartésiens l'ont fort bien remarqué. Et ainsi, quoique nous ne puissions clairement voir ce qui fait précisément le principe du mouvement de la matière, nous ne voyons cependant point et nous ne saurions même voir qu'il y ait aucune répugnance, aucun inconvénient ni aucune absurdité à dire que tous ces divers mouvements-là et toutes leurs diverses modifications viennent de la matière même, ce qui suffit pour assurer qu'ils viennent effectivement de la matière même et non d'aucune autre cause.

Mais faisons voir les répugnances et les absurdités qui s'ensuivraient infailliblement du sentiment contraire.

Si la matière n'avait pas d'elle-même la force de se mouvoir, elle ne pourrait avoir reçu cette force que d'un être qui ne serait point matière, car si cet être était aussi matière lui-même, il n'aurait pas non plus la force de se remuer lui-même ; ou s'il avait de lui-même la force de se remuer, il serait donc vrai de dire que la matière aurait d'elle-même la force de se remuer, de sorte que si elle n'a pas d'elle-même cette force, il faut nécessairement qu'elle l'ait reçue d'un être qui ne serait point matière.

Or, il n'est pas possible que la matière ait reçu la force de se mouvoir d'un être qui ne serait point matière ; donc, elle a d'elle-même la force de se mouvoir et de se remuer.

Je prouve la seconde proposition de cet argument. Rien ne peut mouvoir ou remuer la matière qui n'aurait point de mouvement, que ce qui est capable de la pousser et de l'ébranler ; car il est clair et évident que ce qui ne serait pas capable de la pousser et de l'ébranler ne serait pas capable de la remuer. Ce qui ne serait pas capable par exemple de pousser une pierre ou une pièce de bois, il est sûr qu'il ne serait pas capable de la remuer. Il en est de même à proportion de toute autre matière qui ne serait pas actuellement en mouvement : rien ne serait capable de la mouvoir s'il n'était capable de la pousser et de l'ébranler. Or, rien n'est capable de pousser ni d'ébranler la matière que la matière même. Donc rien ne peut mouvoir la matière que la matière même, et par conséquent, il faut reconnaître qu'elle a d'elle-même le principe de son mouvement.

Que rien ne puisse pousser ni ébranler la matière que la matière même, en voici la preuve. Rien ne peut pousser ni ébranler la matière que ce qui a en soi quelque solidité et quelque impénétrabilité aussi bien que la matière, car il est encore évident que ce qui n'aurait en soi aucune solidité ni aucune impénétrabilité ne pourrait nullement pousser la matière ni lui faire changer de place, puisqu'il ne pourrait faire aucun effort ni aucune impression sur elle, et non pas même en s'appuyant ou en s'appliquant en quelque manière que ce soit contre elle, parce qu'il la pénétrerait incontinent sans pouvoir trouver ni pouvoir faire aucune résistance, de sorte que ce serait comme s'il ne touchait rien, l'un ne pouvant et n'ayant pas même de quoi pouvoir faire impression ou effort sur l'autre.

Or, il n'y a que la matière qui ait quelque solidité et quelque impénétrabilité en elle-même, puisque l'on convient que les prétendus êtres spirituels et immatériels n'en ont aucune.

Donc il n'y a que la matière qui puisse pousser la matière et qui puisse faire effort et impression sur elle, et qui puisse la mouvoir ; et par conséquent, ce qui n'est point matière ne peut mouvoir la matière., comme j'ai déjà dit,[4]. Et ainsi, encore un coup, un être qui n'est point matière ne peut mouvoir la matière, et s'il ne la peut mouvoir, beaucoup moins aura-t-il pu avoir la force ou la puissance de la créer.

D'où il s'ensuit évidemment que la matière a d'elle-même son être et son mouvement[5], et qu'elle ne peut avoir été créée, non plus que le temps, non plus que le lieu, et non plus que l'espace et l'étendue.

---

4 [« *Tangere enim et tangi, nisi corpus, nulla potest res.* » Lucrèce, *De la Nature*, I, 303 : « *Toucher, être touché est l'apanage du corps.* » Traduction José Kany-Turpin, Aubier, p. 69.]

5 L'être et la matière ne sont qu'une même chose. L'être est le substantiel de tout, la manière d'être est le formel de tout ; tout consiste et tout se réduit à l'être et à la manière d'être. Or, il est clair et évident que l'être en général ne peut avoir que de lui-même son existence et son mouvement. et par conséquent, ne peut avoir été créé.

Car enfin, il est impossible aussi de concevoir qu'il n'y ait point d'être. La raison naturelle nous fait clairement connaître l'existence de l'être, l'existence du temps et l'existence de l'étendue, et il est impossible aussi qu'il n'y ait point d'être, et il est impossible de concevoir qu'il n'y ait point de temps, et il est impossible aussi qu'il n'y ait point de temps, il est impossible de concevoir qu'il n'y ait point d'étendue, et il est impossible aussi qu'il n'y en ait point. Enfin, il est impossible de concevoir qu'il n'y ait point de nombres, et il est impossible aussi qu'il n'y en ait point ; et il est même impossible que ces choses ne soient pas infinies en elles-mêmes, chacune dans son genre et dans son espèce. La raison naturelle nous fait clairement voir cela, pour peu d'attention que l'on y fasse, et il n'en faut pas davantage pour voir clairement que ces choses ne peuvent avoir été créées ; et si ces choses ne peuvent avoir été créées, comme on vient de le démontrer, il s'ensuit évidemment qu'il n'y a rien de créé, et par conséquent, point de créateur.

Je sais bien que nos déicoles prétendent que leur Dieu, créateur de toutes choses, fait tout par sa seule volonté : il n'a qu'à vouloir, comme ils disent, et toutes choses sont faites . C'est ce qui est marqué dans un de leurs prétendus saints *Livres* : « *Il a parlé et toutes ces choses ont été faites ; il a commandé et elles ont été créées*[6]. » (*Psaumes* CXLVIII-5[7]). Cela est bientôt dit et bien facile à dire, mais je sais bien aussi qu'ils ne savent guère ce qu'ils disent, parce qu'ils n'ont, non seulement aucune véritable idée de ce que c'est de la connaissance, de ce que c'est de la puissance, et de ce que c'est de la volonté de cet être dont ils parlent — mais qu'ils n'ont pas même aucune véritable idée de la nature de son être. Car suivant même leurs principes, tout ce qu'ils lui attribuent de vie, de connaissance, de volonté, de force ou de puissance, de science et de sagesse... etc., ne s'entend point et ne peut s'entendre dans le sens naturel et ordinaire des termes mais seulement dans un sens équivoque, c'est-à-dire dans un sens qui ne convient nullement à notre manière de vivre, de penser, de vouloir ou d'agir... etc. Et comme nous ne pouvons nous former d'autre idée de vie que par rapport à ce que nous connaissons et que nous sentons nous-mêmes de notre propre vie, qui consiste nécessairement dans un mouvement vital du corps et de l'âme, et que cette idée que nous avons de notre propre vie ne convient nullement à la prétendue vie d'un Dieu dont on ne peut se former aucune véritable idée, il s'ensuit que lorsque nos déicoles disent que *leur Dieu est vivant et qu'il a vie*, ils ne savent ce qu'ils disent, parce qu'ils ne sauraient se former aucune véritable idée d'une vie qui lui soit propre et convenable. « Nous disons bien, *dit le sieur de Montaigne* (*Essais*, p. 466), que Dieu craint, que Dieu se courrouce, que Dieu aime, etc., *flétrissant les immortels par de mortels propos*[8]. Ce sont, *dit-il*, toutes agitations et émotions qui ne peuvent loger en Dieu selon notre forme, ni nous l'imaginer selon la sienne ; quand nous disons que l'infinité des siècles, tant passés qu'à venir, n'est à Dieu qu'un instant, que sa bonté, sa sagesse, sa puissance sont une même chose, avec son essence, notre parole le dit mais notre intelligence ne l'appréhende point et ne le conçoit point[9]. »

Pareillement, nous ne pouvons nous former d'autre idée de pensée et de volonté que par rapport aux actes de pensées et de volontés, et par rapport aux

---

6 [« *Ipse dixit et facta sunt, ipse mandavit et creata sunt.* »]

7 [Référence exacte.]

8 [« *Immortalia mortali sermone notantes.* » Lucrèce, *De la Nature*, V, 122, cité par Montaigne. Traduction de José Kaby-Turpin, Aubier, p. 321.]

9 [Montaigne, *Essais*, II, 12 : *Apologie de Raymon Sebon*. Cf. p. 382.]

actes de connaissance que nous avons, que nous formons et que nous sentons en nous-mêmes lorsque nous pensons, lorsque nous voulons et lorsque nous avons quelques connaissances. Or, les actes de pensées, de connaissance et de volontés ne se font pas dans leur Dieu ; et ainsi, quand ils disent que leur Dieu connaît et qu'il veut, c'est-à-dire qu'il a connaissance et volonté, ils ne savent ce qu'ils disent : ils disent ce qu'ils n'entendent point et ce qu'ils ne conçoivent point.

De même encore, nous ne pouvons nous former d'autre idée de force et de puissance que par rapport à ce que nous en connaissons et que nous en sentons par nous-mêmes ; et comme cette sorte de force et de puissance ne convient nullement à leur Dieu, il s'ensuit que lorsqu'ils disent qu'il est tout-puissant et qu'il agit avec une souveraine force et puissance, ils ne savent ce qu'ils disent, parce qu'ils n'ont point de véritable idée de ce qui répond à ces termes de force et de puissance lorsqu'ils les attribuent à leur Dieu.

Enfin, nous ne pouvons nous former d'autre idée d'être et de substance que par rapport à celle que nous avons des êtres et des substances que nous voyons et que nous connaissons ; et comme cette idée ne convient point encore à Dieu, et que ce[s] mot[s] même[s] d'*être* et de *substance* ne se di[sen]t de Dieu et des autres êtres et substances que dans un sens équivoque, comme disent les philosophes — c'est-à-dire en deux diverses significations, dont l'une convient aux êtres et aux substances que nous voyons, et dont l'autre ne doit convenir qu'à Dieu seul — et que nos déicoles ne sauraient se former aucune véritable idée de ce qu'ils prétendent signifier dans leur Dieu par ce[s] mot[s] d'*être* et de *substance*, il s'ensuit qu'ils n'ont aucune véritable connaissance de ce qu'ils lui attribuent quand ils disent qu'il est un être et une substance, et par conséquent, qu'ils ne savent ce qu'ils disent quand ils parlent de lui et qu'ils lui attribuent la vie, la force, la puissance, la connaissance, ni même lorsqu'ils lui attribuent seulement l'être et la substance et qu'ils disent qu'il *est*. Ils ne savent, dis-je, ce qu'ils disent en disant cela, puisqu'ils ne conçoivent point et qu'ils n'ont point de véritable idée de ce qu'ils prétendent signifier par ces termes lorsqu'ils les attribuent à leur Dieu. Et s'ils ne savent ce qu'ils disent ni ce qu'ils entendent ou ce qu'ils prétendent signifier quand ils parlent ainsi, ils ne méritent certainement pas seulement d'être écoutés ; car ceux qui parlent sans savoir ce qu'ils disent ne méritent pas d'être écoutés ; et s'ils ne méritent pas d'être écoutés, beaucoup moins mériteront-ils d'être crus dans ce qu'ils en disent.

Mais reprenons notre argument et faisons voir les absurdités qui s'ensuivraient si la matière n'avait pas d'elle-même la force de se mouvoir. Il s'ensuivrait de là :

1°- que tous les corps étant une fois faits et formés, seraient de leur nature inaltérables et incorruptibles, et par conséquent, qu'ils n'auraient en eux-mêmes non seulement aucun principe d'action, mais qu'ils n'auraient aussi en eux-mêmes aucun principe de génération ni de corruption, ce qui paraît d'abord absurde. Ils n'auraient en eux-mêmes aucun principe d'action parce que pour agir, il faut se mouvoir, comme j'ai dit ; de sorte que si les corps n'ont point en eux-mêmes le principe du mouvement, ils n'auront point non plus en eux-mêmes le principe d'action, et seront, par conséquent, dans une entière impuissance d'agir par eux-mêmes... Et ainsi, point de liberté dans les hommes, puisqu'ils n'auront point d'eux-mêmes la puissance de se mouvoir ni la puissance d'agir. Car comment la liberté subsisterait-elle avec une si grande impuissance d'agir et de se mouvoir ?

2°- [que] les corps vivants n'auraient aussi en eux-mêmes aucun principe de génération ni de corruption et seraient de leur nature inaltérables et incorruptibles, comme j'ai dit ; car comme c'est le mouvement des parties de la matière qui est le principe des générations et des corruptions qui se font dans la Nature, si les corps n'ont pas d'eux-mêmes le principe du mouvement, ils n'auront point non plus d'eux-mêmes le principe de la génération ni de la corruption.

Que le mouvement des parties de la matière soit le principe des générations et des corruptions qui se font dans la Nature, cela est assez évident puisque l'on voit que les générations ne se font effectivement que par une nouvelle union et par un nouvel assemblage des parties de la matière, et que la corruption ne se fait effectivement que par la désunion et par le détachement des mêmes parties de la matière. Or l'union ou la désunion des parties de la matière ne peut se faire que par le mouvement ; donc, si les corps n'ont pas d'eux-mêmes le principe du mouvement, ils n'auront point non plus d'eux-mêmes ou en eux-mêmes le principe de la génération ni de la corruption.

3°- [que] si l'union ou la désunion des parties de la matière ne se fait pas par la force mouvante des corps mêmes ou de la matière même dont les corps sont composés, il faut qu'elle se fasse par une cause étrangère. Si elle se fait par une cause étrangère, les corps ne seront nullement les véritables causes mais seulement les causes occasionnelles et instrumentales des générations et des corruptions, aussi bien que de tous les autres effets et actions qui se font dans les corps, et non seulement dans les corps inanimés mais aussi dans les corps animés ; de sorte [que] ce ne seront point, par exemple, les hommes ni les animaux qui se remueraient eux-mêmes lorsque nous les voyons remuer, agir et courir ou faire quelque autre chose, mais ce serait quelque cause étrangère et invisible qui les agiterait, qui les mettrait en mouvement et qui leur ferait faire tout ce qu'il semble qu'ils font d'eux-mêmes. Et comme ce n'est point par exemple une scie qui se remue d'elle-même pour scier, que ce n'est point le couteau qui se remue de lui-même pour couper, et que ce n'est point le marteau qui se lève de lui-même pour frapper ni les meules d'un moulin qui tournent d'elles-mêmes pour moudre le grain, et que ce ne sont point les marionnettes qui se remuent d'elles-mêmes quand elles sautent et qu'elles dansent, mais que ce sont des causes étrangères qui les remuent et qui leur font faire tout ce qui se fait par leur moyen, de même aussi, suivant ce principe, les corps vivants n'auraient pas d'eux-mêmes la force de se remuer. Ce ne seraient point les hommes ni les animaux eux-mêmes qui remueraient les membres de leurs corps pour agir ni pour faire quoi que ce soit, mais ce serait une cause étrangère et invisible qui les agiterait et qui se servirait de leurs membres pour leur faire faire tout ce qu'il semble que les hommes et les animaux font d'eux-mêmes.

Et ainsi, lorsque l'on verrait par exemple quelques personnes qui joueraient agréablement des instruments de musique, qui chanteraient joyeusement des chansons, qui parleraient savamment de toutes choses... ou que l'on en verrait d'autres qui danseraient agréablement, qui sauteraient légèrement ou qui feraient subtilement toutes sortes de tours d'adresse et de subtilité... ou enfin lorsque l'on en verrait d'autres qui seraient tous transportés de colère et de fureur, qui proféreraient des jurements et des blasphèmes, qui écumeraient par la bouche, qui seraient fous et insensés, qui diraient mille sottises et feraient mille impertinences ou mille méchancetés détestables — ce ne seraient point ces personnes-là elles-mêmes qui s'agiteraient ainsi, ce ne seraient pas elles qui remueraient leurs bras et leurs jambes ni qui remueraient leurs langues et leurs yeux, comme il

semblerait qu'ils font, mais ce serait, comme j'ai dit, une cause étrangère et invisible qui les agiterait ainsi et qui ferait par leur moyen tout ce qu'il y a de réglé ou de déréglé, et tout ce qu'il y a de bon et de mauvais dans leur conduite, soit dans leurs paroles, soit dans leurs actions, soit même aussi dans leurs pensées, dans leurs désirs et dans leurs affections. Ce ne serait point non plus, par exemple, une puce ni une mouche qui s'agiteraient d'elles-mêmes lorsqu'elles viennent à sauter ou à prendre légèrement leur volée, mais ce serait nécessairement une cause étrangère qui remuerait tous les ressorts imperceptibles des parties de leurs corps et qui ferait qu'elles s'élanceraient si vite et si subtilement qu'elles font. D'où il s'ensuivrait évidemment que les hommes ne seraient nullement les causes véritables du bien et du mal qu'ils font, et partant, qu'ils ne seraient non plus dignes de blâme ou de louanges que ne le sont des purs instruments inanimés, qui n'agissent que par les mains des ouvriers qui les manient. Et cela étant, sur quoi donc sera fondée la justice prétendue des récompenses des bons et des châtiments des méchants, puisque ni les uns ni les autres ne pourraient rien faire d'eux-mêmes, et qu'ils ne pourraient faire que ce qu'une force et une puissance supérieure leur ferait faire, ou ferait elle-même en eux ? À l'occasion de quoi, le sieur de Montaigne dit fort bien : « Sur quel fondement de [leur] justice peuvent les dieux reconnaître et récompenser à l'homme [après sa mort] ses actions bonnes et vertueuses, puisque ce sont eux-mêmes qui les ont acheminées et produites en lui ? Et pourquoi s'offensent-ils et vengent sur lui les vicieuses, puisqu'ils l'ont eux-mêmes produit en cette condition fautive, et que d'un seul clin de leur volonté, ils le peuvent empêcher de faillir ? »(*Essais*, p. 487 [10]).

Ne dites pas qu'il y a ou qu'il y aurait grande différence entre des hommes et des purs instruments, comme aussi entre la manière d'agir des hommes et la manière d'agir des instruments inanimés, puisque les instruments inanimés sont privés de tous sentiments, de toutes connaissances et de toute volonté, au lieu que les hommes, étant animés, sont doués non seulement de sentiment et de connaissance, mais aussi de volonté et de liberté ; et ainsi, ne faisant que ce qu'ils veulent, ils agissent volontairement et librement dans tout ce qu'ils font, et par conséquent, qu'ils sont dignes de blâme et de châtiment lorsqu'ils font le mal, et, au contraire, sont dignes de louanges et de récompenses lorsqu'ils font le bien. Ne dites pas cela, dis-je, car quoiqu'il y ait grande différence entre des êtres qui ont vie et sentiments, et des êtres qui n'ont ni vie ni sentiment, il n'y aurait néanmoins pas plus de liberté dans les uns que dans les autres, si les uns et les autres ne peuvent rien d'eux-mêmes et s'ils ne peuvent pas plus les uns que les autres. Or, ni les uns ni les autres, suivant l'hypothèse, ne peuvent rien d'eux-mêmes, et ne peuvent pas plus les uns que les autres puisqu'ils ne peuvent nullement se mouvoir ni se remuer d'eux-mêmes ; donc ils ne seront pas plus libres les uns que les autres soit pour agir ou pour ne pas agir, soit pour faire le bien ou pour faire le mal, en quelque manière que ce soit. Et par conséquent, ils ne seront pas plus dignes de louanges et de blâmes ni plus dignes de récompenses ou de châtiments les uns que les autres, si ce n'est que les louanges et les récompenses, comme aussi les blâmes et les châtiments, sont plus convenables aux êtres qui ont connaissance et sentiment qu'à ceux qui n'en ont point. Mais cela ne regarde point la liberté qui, selon la susdite hypothèse, ne serait pas plus dans les uns que dans les autres.

---

10 [Montaigne, *Essais*, II, 12 : *Apologie de Raymon Sebon*. Cf. p. 398.]

Ajoutez à cela que la connaissance et la volonté des êtres animés ne serviraient de rien dans cette hypothèse pour la liberté de ceux qui agiraient, puisque toutes leurs pensées, que toutes leurs connaissances et que toutes les volontés qu'ils pourraient avoir, ne seraient que des suites et des effets nécessaires des diverses déterminations ou des diverses modifications du mouvement des plus subtiles parties de la matière, lesquelles diverses modifications ou déterminations des plus subtiles parties de la matière n'étant pas plus libres ni moins fortes et efficaces dans les corps animés que dans les corps inanimés, elles ne laisseraient pas plus de liberté dans les uns que dans les autres.

Or, il est évident que les êtres animés, comme sont les animaux, ont naturellement d'eux-mêmes plus de force et de puissance pour se remuer que n'en ont des instruments inanimés, et nous sentons certainement par nous-mêmes que nous avons naturellement la force de nous remuer nous-mêmes puisque nous nous remuons et que nous nous reposons effectivement quand nous voulons. Il en est de même des animaux : ils se meuvent d'eux-mêmes lorsqu'il n'y a rien qui les empêche. Donc, ce n'est point par une force ni par une puissance étrangère que les êtres animés se meuvent, mais par une force et par une puissance interne qui leur est propre et naturelle ; et par conséquent, la matière a d'elle-même la force de se mouvoir.

Mais on dira sans doute que cette force et que cette puissance interne que les êtres animés ont en eux-mêmes pour se mouvoir, ne vient pas de la matière dont ils sont composés mais d'une force intérieure qui leur est communiquée par le souverain être, et qui agit intérieurement dans tous les êtres animés, et qui leur donne tout ce mouvement qu'il semble qu'ils ont d'eux-mêmes. Mais si cela est, je tire toujours ma conséquence : qui est que tous les êtres animés, et les hommes mêmes, ne sont que des instruments incapables de se mouvoir d'eux-mêmes, et par conséquent, point de liberté dans les hommes non plus que dans des instruments inanimés, ce qui serait ridicule et absurde de dire.

De plus, si la matière n'a pas d'elle-même la force de se mouvoir, il faut nécessairement qu'il y ait toujours partout quelque autre être, un ou plusieurs, qui soient continuellement appliqués à la matière pour la remuer et la mouvoir. Et comme elle se meut continuellement partout, et qu'elle se meut même en infinies sortes de manières dans tous les différents corps qu'elle compose, et que même dans un seul corps — comme, par exemple, dans celui d'une plante ou dans celui d'un animal, et quand ce ne serait même que dans celui d'une mouche — elle se meut presque en infinies sortes et manières, il faudra que cet être (ou que ces êtres, s'ils sont plusieurs) qui meuvent la matière, soient toujours immédiatement unis et appliqués à elle. Il faudra de plus que cet être ou que ces êtres qui la meuvent, connaissent parfaitement la nature et les besoins particuliers de chaque chose, et qu'ils connaissent parfaitement les plus petites parties de la matière qui peuvent entrer dans leur composition, car s'ils ne connaissaient point particulièrement ces choses, comment pourraient-ils former d'une manière convenable la nature de chaque chose ? Et comment pourraient-ils mouvoir et ranger comme il faut chaque partie de la matière pour former des corps parfaits, tels que sont tous ceux que nous voyons dans tout cet univers ? Comment pourraient-ils, par exemple, former en tels et tels endroits de la terre, tant de différents métaux ? Tant de différents minéraux ? Tant de différentes sortes de pierres, qui se trouvent en tant de différents endroits ? Comment pourraient-ils former sur la terre tant de diverses sortes de plantes et d'herbes ? Et dans la terre tant de diverses sortes de racines et de fibres de toutes sortes d'espèces ?

Comment pourraient-ils former sur la terre tant d'hommes ? Et tant d'autres sortes d'animaux de si différentes espèces ? Comment pourraient-ils former tant de différentes sortes d'oiseaux et d'insectes qui volent dans l'air ? Et tant de différentes sortes de poissons qui nagent dans les eaux ? Comment pourraient-ils former si bien au juste, à chaque sorte d'herbes, de plantes et d'arbres, le corps, les branches, l'écorce, les boutons, les fleurs, les feuilles et les fruits qui leur sont convenables, chacun selon leur espèce ? Et dans ces fruits, des pépins ou des noyaux dans lesquels il y a encore des germes capables de produire de nouvelles plantes ? Et quelquefois même sur un seul et même pied d'arbre dont on aurait coupé toutes les principales branches, et que l'on aurait ensuite greffé d'autant de diverses sortes de fruits, comme, par exemple, d'autant de différentes sortes de pommes, sur un pommier ? D'autant de différentes sortes de poires, sur un poirier, ou d'autant de différentes sortes de cerises sur un cerisier ?... etc. Comment, dis-je, ce prétendu premier moteur de tous les êtres corporels pourrait-il si bien se souvenir toujours de faire infailliblement produire à chaque arbre, et même à chaque branche greffée, des fleurs et des fruits convenables à la nature de l'arbre ? Et à la nature de la greffe, sans jamais se méprendre ni s'abuser, y eut-il vingt ou trente greffes différentes sur chaque pied d'arbre ? Comment pourrait-il former tant de corps vivants de toutes sortes d'espèces d'animaux ? Et d'insectes ? Et dans tous ces corps tant de parties internes et externes si bien rangées ? Si bien jointes ? Si bien liées et si bien proportionnées ? Tant d'os et tant de jointures si bien compassées ? Tant de poils de différentes espèces et de différentes couleurs sur les corps de tous les animaux ? Les peaux et la chair qui couvrent tout le corps ? Tant de nerfs dans ces chairs ? Tant de muscles ? Tant d'artères ? Tant de veines ? Tant de sang dans ces veines ? Et tant d'esprits animaux dont l'agitation et le mouvement bien réglé fait toute la vie, tout le sentiment, toute la santé et toute la force des corps animés ?

Il est évident que les premiers moteurs de la matière (s'ils sont plusieurs, et s'ils sont autres que la matière même), ne sauraient former tant de si excellents et si admirables ouvrages, s'ils n'en connaissaient parfaitement la nature et s'ils ne savaient parfaitement bien comme il faut ranger, tourner et disposer toutes les plus grandes et toutes les plus petites parties de la matière, afin de les mettre toutes dans l'ordre et dans la situation qu'elles doivent garder entre elles, pour composer la nature et le corps de chaque chose.

Il est impossible, dis-je, que tout cela se fasse avec dessein et volonté sans une parfaite connaissance dans celui ou dans ceux que l'on veut supposer en être les auteurs. Car de même, par exemple, que des matériaux de bâtiment qui n'ont en eux-mêmes aucune force de se mouvoir, ne s'assembleraient et ne s'agenceraient jamais d'eux-mêmes, ni ne se mettraient jamais d'eux-mêmes dans l'ordre et dans la disposition qu'ils doivent avoir et garder entre eux pour faire un bâtiment parfait, mais qu'il faut nécessairement que des ouvriers les façonnent, qu'ils les assemblent, qu'ils les rangent et qu'ils les placent chacun dans l'ordre et dans la disposition qu'ils doivent avoir pour faire un tel ou tel autre sorte de bâtiment complet et parfait — de même aussi tous les corps naturels étant comme autant de divers bâtiments complets et parfaits, composés des diverses parties de la matière jointes et liées ensemble, si ces diverses parties de la matière, n'avaient pas d'elles-mêmes la force de se mouvoir, il faudrait nécessairement que celui ou que ceux qui leur donneraient le mouvement, connussent parfaitement la nature et les propriétés de chaque chose et qu'ils sussent parfaitement comme il faudrait approprier, assembler, joindre, ranger, et lier chaques parties de la matière afin

qu'elles composassent des bâtiments, c'est-à-dire des corps complets et parfaits, chacun suivant leur propre nature. Quelle adresse ! Quelle force ! Quelle subtilité ! Quelle pénétration ! Quelle application ! Et quelle étendue d'esprit et de connaissance ne faudrait-il pas avoir, pour former avec dessein et volonté délibérée par tout l'univers tant de si grandes et tant de si petites choses, comme aussi tant de si diverses et si admirables machines ! Cela passe, pour ainsi dire, infiniment l'infini. Et comment imaginer une telle force, une telle puissance, une telle sagesse et une telle étendue d'esprit et de connaissance dans un être ou dans des êtres qui n'auraient ni forme, ni figure, ni corps, ni tête, ni étendue aucune, et dont il serait impossible de se former aucune véritable idée ? Ce qui prouve trop, disent les philosophes, ne prouve rien. Et par cette raison, on pourrait dire aux déicoles que les arguments par lesquels ils prétendent prouver l'existence de leur Dieu, ne prouvent rien parce qu'ils conduisent à trop d'absurdités.

Ce n'est pas tout. Après que tous les corps naturels seront formés par les divers assemblages et arrangements des diverses parties de la matière qui les composent, il faudra que celui ou que ceux qui auraient imprimé le mouvement nécessaire à leur formation sachent encore leur imprimer à chaque moment tous les mouvements qui sont nécessaires à leur conservation, particulièrement si ce sont des corps animés. Il faudra qu'ils sachent à tous moments leur imprimer intérieurement tous les mouvements nécessaires à la conservation de leur vie, aussi bien que tous les autres mouvements qui sont convenables à leur nature, à leurs inclinations et à leur disposition particulière. Ainsi, il faudra qu'ils sachent en temps et lieux, et à point nommé, pour ainsi dire, dans toutes les occasions, imprimer dans leur cœur et dans leur cerveau, par le moyen des esprits animaux, tous les mouvements qui sont nécessaires pour leur faire sentir du plaisir, de la joie, de la douleur ou de la tristesse... etc., ou pour exciter en eux toutes les passions et tous les sentiments dont ils sont capables. Et enfin, il faudra qu'ils sachent imprimer en temps et lieux, dans toutes les rencontres et dans tous les membres de leurs corps, dans tous les nerfs, dans toutes leurs fibres et dans tous les muscles de tous les animaux, le mouvement des esprits vitaux et animaux qui sont nécessaires pour agir, en quelque manière que ce soit ou pour faire quoi que ce puisse être, en sorte qu'il n'y aurait pas un seul atome de matière dans tous les corps ni même dans toute l'étendue de l'univers qui ne recevrait à tous moments tout son mouvement et toutes les diverses modifications de son mouvement, d'un être qui connaîtrait parfaitement sa nature et qui connaîtrait parfaitement tous les usages auxquels il pourrait servir ; ce qui suppose nécessairement encore dans ce prétendu premier moteur, s'il est seul, une étendue de connaissance et de puissance infiniment infinie, si cela se peut dire, car comme toutes les parties de la matière sont infinies en nombre et que toutes les diverses modifications de leurs mouvements, de leurs figures, de leurs combinaisons, de leurs liaisons et de leurs modifications sont infinies, et qu'elles changent presque à tous moments de situations les unes à l'égard des autres, il ne faudrait pas moins qu'une connaissance infiniment infinie pour les connaître et pour les comprendre toutes. Et comme tous les différents corps qu'elles composent, et que tous les différents effets qu'elles produisent, ou qu'elles peuvent produire continuellement partout par leur mouvement, par leurs figures diverses et par leurs diverses combinaisons, sont pareillement infinis, il ne faudrait pas moins non plus qu'une puissance infiniment infinie pour les produire tous.

C'est déjà beaucoup, et c'est déjà même une chose tout à fait impossible et tout à fait inconcevable, de falloir supposer ainsi dans un seul être qui n'aurait

cependant ni corps, ni forme, ni étendue aucune, qui n'aurait ni bras, ni jambes ni pieds, ni mains ni yeux, ni tête ni cerveau, ni aucune autre chose que l'on puisse imaginer. C'est déjà, dis-je, une chose tout à fait impossible et tout à fait inconcevable et absurde que de falloir supposer dans un tel être, qui n'est certainement qu'imaginaire, une connaissance et une puissance actuellement infinie ; car comme nous n'avons point d'idée de connaissance que par rapport à ce que nous en pouvons avoir par nous-mêmes, par les actes de notre esprit et de notre entendement, et que nous n'avons point non plus d'idée de force et de puissance que par rapport à ce que nous en connaissons par la force mouvante que nous avons, et que nous sentons dans nous-mêmes ou que nous voyons dans tous les autres corps qui se meuvent d'eux-mêmes — il est visible que suivant cette idée, il ne peut y avoir et on ne peut même concevoir qu'il y ait aucune connaissance ni aucune force ou puissance dans un être qui n'aurait ni corps ni étendue, qui n'aurait ni bras ni jambes, qui n'aurait ni pieds ni mains, et qui n'aurait ni tête ni cerveau, ni aucune autre chose semblable. Cela, dis-je, ne peut pas être, cela est absurde, et il n'est nullement concevable que cela puisse être.

Pareillement, il est visible que suivant cette idée que nous avons de connaissance et de puissance, il ne peut y avoir aucun être particulier doué d'entendement qui soit capable de connaissance actuellement infinie, ni aucun être particulier qui soit capable d'une force infinie, parce que tout être particulier est fini et que tout être particulier et fini ne peut contenir en soi une force ni une puissance infinie.

Mais ce qui surpasse encore toute créance, toute intelligence et toute possibilité, [c']est que pour qu'un être particulier tout-puissant, infiniment sage et éclairé, puisse produire ainsi tous les effets de la Nature, et qu'il puisse imprimer et régler, comme je viens de dire, le mouvement de toutes les parties de la matière dans quelque corps et dans quelque endroit de chaque corps que ce puisse être, il fau[drai]t nécessairement encore que ce seul être prétendu tout-puissant, infiniment sage et éclairé, qui produirait ainsi tous ces mouvements-là et tous ces effets-là, pénétrât intérieurement tous les corps, dont il remuerait toutes les plus déliées et les plus subtiles parties, c'est-à-dire qu'il faudrait, par exemple, que celui qui formerait les corps des animaux, qui en remuerait et qui en conduirait et gouvernerait toutes les plus déliées et les plus subtiles parties, il faudrait, dis-je, qu'il pénétrât entièrement toute la substance de leurs corps, il faudrait qu'il pénétrât toute leur chair, tous leurs os, toute leur moelle, toutes les fibres de leur chair, tous leurs muscles, toutes leurs entrailles, leur cœur, leur cerveau, leurs yeux, leurs veines, leur sang, et généralement tout ce qui entre dans la composition de leur corps. Car comment pourrait-il former, remuer, régler et conduire séparément toutes ces parties-là, s'il ne les pénétrait pas toutes ? Comment pourrait-il former et remuer dans les veines et dans les nerfs, les esprits animaux, et même diriger comme il faut le cours de leurs mouvements dans toutes les parties du corps, s'il ne travaillait immédiatement par lui-même à leur formation et s'il ne leur imprimait immédiatement par lui-même et à chacun d'eux le mouvement qui leur est propre et particulier, pour produire tels ou tels effets dans telles ou telles parties du corps. Il est constant que tout cela ne pourrait se faire sans que celui qui en serait l'auteur ou le premier moteur, ne voie, ne discerne et ne touche immédiatement par lui-même toutes les plus déliées et les plus subtiles parties de tous les corps qu'il formerait. Et comment les verrait-il et les discernerait-il, puisqu'il n'aurait ni yeux pour les voir, ni doigts

ni mains pour les manier, ni pour les toucher et les ranger, ni pour les lier, les joindre et les attacher, comme il faudrait, les unes avec les autres ?

Et quand même ce prétendu premier moteur et cet habile ouvrier aurait la vue assez fine pour les discerner toutes, et les mains et les doigts assez déliés pour faire et façonner si adroitement tant de si belles et si admirables choses, grandes, petites et moyennes, de toutes sortes de grandeurs et de figures, il faudrait nécessairement, comme j'ai dit, qu'il pénétrât entièrement toute la substance de tous les corps qu'il formerait ; et s'il la pénétrait entièrement, il faudrait donc qu'il soit lui-même non seulement tout entier dans tous les corps, mais aussi tout entier dans chaque partie de tous ces corps, c'est-à-dire tout entier dans le cœur de chaque animal, tout entier dans la tête, tout entier dans l'estomac, tout entier dans les intestins, tout entier dans les yeux, tout entier dans le foie, tout entier dans les poumons, tout entier dans les pieds, tout entier dans les mains, et enfin, tout entier dans chacune des parties de toutes ces parties-là. De sorte qu'il serait même tout entier dans chaque atome de matière, c'est-à-dire dans chacune des plus déliées et des plus subtiles parties de la matière, et c'est en quelque façon comme si l'on disait qu'il y aurait autant de dieux que d'atomes de matière, ou que chaque atome de matière serait Dieu, puisqu'il contiendrait en soi toute la nature et toute la substance d'un dieu. Et comme tous ces atomes, qui sont les plus déliées et les plus subtiles parties de la matière, sont infinis en nombre, c'est comme si l'on disait encore qu'il y aurait des nombres infinis de dieux, tous lesquels dieux néanmoins ne feraient ou ne seraient tous ensemble qu'un seul et même Dieu, lequel sans avoir aucune étendue ni aucunes parties en lui-même, ne laisserait pas que d'être infiniment étendu et d'être infiniment tout-puissant partout. Qu'y a-t-il de plus vain, de plus ridicule et de plus absurde que toutes ces imaginations-là ? Il est visible que cela ne peut nullement être, car si un tel être tout-puissant était, comme on le suppose, tout entier dans tous les corps, et tout entier dans chaque partie des corps, ce serait, ou sans division de lui-même, ou par division de lui-même ; ni l'un ni l'autre ne peut être.

Ce ne pourrait être sans division de lui-même, car comment pourrait-il être tout entier dans tant de différents corps si distingués et si éloignés les uns des autres, sans division de lui-même ? Cela n'est pas concevable, cela ne peut être. Ce ne pourrait être non plus avec division de lui-même, car il est assez évident que rien ne peut être divisé de soi-même et demeurer toujours dans son entier. Il faudrait néanmoins que cet être tout-puissant qui pénètrerait ainsi tous les autres êtres, fût autant de fois divisé de lui-même qu'il y aurait de corps ou de substances différentes, ou même autant de fois qu'il y aurait d'atomes séparés les uns des autres dans toute l'étendue de la matière. Or, que peut-on encore imaginer de plus vain, de plus ridicule et de plus absurde que cela ? Il faut vouloir fermer les yeux à toutes les lumières de la raison pour pouvoir se laisser persuader telles choses.

Mais comment est-ce encore qu'une pénétration si générale et si intime, et qu'une si souveraine force et puissance d'agir ne se ferait point sentir ni apercevoir nulle part, il faudrait assurément que la substance de cet être qui pénètrerait ainsi tous les autres soit bien mince, bien déliée et bien subtile, puisqu'elle se glisserait et qu'elle s'insinuerait si imperceptiblement et si insensiblement partout sans tenir aucune place nulle part, et sans se faire sentir ni apercevoir en aucun endroit. Mais comment est-ce encore que la force de sa puissance pourrait être si souveraine et si efficace, puisqu'il n'y a personne qui la puisse sentir ni qui puisse sentir l'impression de sa force ?

Il est visible, pour peu d'attention que l'on y fasse, que toutes ces choses-là ne sont que des imaginations creuses et des chimères qui surpassent non seulement toute possibilité mais aussi toute intelligence, et il faut, comme j'ai dit, renoncer entièrement aux lumières de la raison naturelle pour se vouloir persuader telles choses.

D'ailleurs, si c'est un être tout-puissant infiniment sage et éclairé qui forme et qui dirige dans nous-mêmes et dans tous les autres êtres tous les mouvements internes et externes qui se font dans nous et dans tous les corps qui se meuvent, comment peut-il y avoir dans nous ou dans tous les autres êtres aucuns mouvements qui soient tant soit peu déréglés ou irréguliers ? Certainement, il ne pourrait y avoir aucun dérèglement ni aucune irrégularité dans les mouvements qui se feraient dans nous, ni dans les mouvements qui se feraient par toute la Nature, puisque ce serait un être tout-puissant, infiniment sage et éclairé, qui les formerait et qui les dirigerait tous. Or, il est constant et évident, et nous sentons certainement dans nous-mêmes qu'il s'y fait, et qu'il se fait tous les jours dans toute la Nature, mille et mille sortes de mouvements déréglés et irréguliers qui causent une infinité de maux et de désordres partout, et par conséquent, on ne peut dire que ces sortes de mouvements déréglés et irréguliers soient formés, ni qu'ils soient toujours dirigés par un être tout-puissant qui serait infiniment sage et éclairé.

Si, d'un autre côté, on dit qu'un seul premier moteur ne suffirait véritablement pas pour pouvoir remuer ou imprimer le mouvement à toute l'étendue de la matière, qui est infinie et sans bornes, et par conséquent, qu'un seul premier moteur ne suffirait pas ou serait trop embarrassé pour pouvoir si régulièrement mouvoir tous les corps qui sont composés de matière, mais qu'il y aurait plusieurs premiers moteurs qui leur donneraient leurs mouvements et que ce serait même de là principalement que viendraient toutes les contrariétés, toutes les oppositions et toutes les antipathies naturelles ou casuelles qui se voient entre plusieurs espèces de choses tant animées qu'inanimées, les premiers moteurs de telles choses se trouvant pour lors d'humeur ou de nature incompatibles ensemble, et les uns ne pouvant s'accorder à mouvoir chacun leur portion de matière dans le même sens ou de la même manière que les autres la meuvent, mais la mouvant dans un sens contraire et opposé au mouvement des autres — j'avouerai bien, suivant cette dernière supposition, que l'on pourrait rendre par là une raison assez plausible ou assez apparente de la contrariété, de l'opposition et de l'antipathie qui se trouvent entre plusieurs corps naturels, Mais je nierai néanmoins toujours qu'une telle supposition puisse subsister :

1°- parce qu'il est inutile de recourir à la pluralité et à la contrariété de ces prétendus premiers moteurs pour expliquer cette opposition et cette antipathie qui se trouve naturellement entre plusieurs corps.

2°- parce que la pluralité de ces prétendus premiers moteurs ne répugne pas moins que l'unité d'un seul.

[1]- Car premièrement, pour ce qui serait de leur nombre, en quel nombre le fixerait-on ? Combien en admettra-t-on ? Deux ? Trois ? Quatre ? Cent ? Mille ? Plusieurs milliers ? Ou plusieurs millions ? Où se fixera-t-on si un seul ne suffit pas pour faire tout ce qui se fait dans la Nature ? (comme il n'est pas possible aussi de pouvoir se l'imaginer). Ni deux, ni trois, ni quatre, ni même une centaine, ni un millier ou un million de tels prétendus premiers moteurs ne suffiraient pas non plus, puisqu'il ne faudrait pas moins qu'une puissance et une connaissance infinie pour faire sciemment et volontairement, avec connaissance

de cause, tout ce qui se fait dans la Nature, et que plusieurs milliers ou millions de puissances et de connaissances bornées et limitées ne pourraient faire ensemble une puissance ni une connaissance infinie ? En admettra-t-on autant qu'il y a de corps naturels ? Ou autant qu'il y a d'atomes dans toute l'étendue de la matière ? Il faudrait donc en admettre une infinité puisqu'il n'y a pas moins qu'une infinité de corps et une infinité d'atomes dans toute l'étendue de la matière ? Or, ne serait-il pas ridicule et absurde d'admettre ainsi une infinité de premiers moteurs ?

[2]- Pour ce qui est de la nature de tous ces prétendus premiers moteurs, elle serait telle qu'ils auraient tous d'eux-mêmes la force de se mouvoir, ou qu'ils ne l'auraient pas tous. Si l'on prétend qu'ils aient tous la force de se mouvoir d'eux-mêmes, pourquoi la matière elle-même et tous les atomes de la matière ne pourraient-ils pas l'avoir aussi d'eux-mêmes ? Il n'y aurait certainement pas plus d'inconvénient à supposer que les atomes auraient d'eux-mêmes la force de se mouvoir, qu'à vouloir l'attribuer sans nécessité à des êtres imaginaires tels que sont ces prétendus premiers moteurs ; il est, au contraire, bien plus convenable de l'attribuer à la matière même car enfin, il est sûr qu'il y a de la matière et que cette matière se peut diviser en une infinité de parties que l'on peut, si l'on veut, appeler des atomes ; et il est sûr encore que les parties de la matière se meuvent actuellement, mais quelle assurance a-t-on et quelle apparence même y a-t-il qu'il y ait aucun de ces prétendus premiers moteurs ? Quelle connaissance a-t-on de leur nature ou de leur existence ? Quelle connaissance a-t-on de leur force, de leur puissance, de leur industrie et de leur intelligence ? Point du tout, puisque l'on ne peut pas même se former aucune véritable idée de leur être ni de leur manière d'être.

De plus, je demanderais volontiers si tous ces prétendus premiers moteurs sont de semblable ou de différente nature ? S'ils sont de force et de puissance égale ? Ou s'ils sont plus forts et plus puissants les uns que les autres ? S'ils se connaissent les uns les autres ? Ou s'ils ne se connaissent point ? S'ils ont du plaisir et du contentement à remuer et à mouvoir toujours ainsi de tous côtés chacun leur portion de matière ? S'ils sont amis ou s'ils sont ennemis les uns des autres ? Et plusieurs autres semblables questions que l'on pourrait légitimement faire sur leur sujet ; auxquelles questions il serait néanmoins ridicule de vouloir seulement entreprendre de répondre quelque chose de positif, parce que ce serait s'engager manifestement à dire sans fondement des choses dont on n'aurait nulle connaissance et qui, pour cette seule raison quand il n'y en aurait point d'autre, mériteraient d'être rejetées et ne seraient nullement croyables.

Il est donc bien plus convenable et plus sûr d'attribuer à la matière même la force qu'elle a de se mouvoir, que de s'embarrasser vainement et sans nécessité dans tant de difficultés insurmontables pour chercher hors d'elle-même un faux principe de son mouvement. Ainsi, je ne m'arrêterai point davantage à réfuter cette opinion de la pluralité de ces prétendus premiers moteurs, qui se détruit assez d'elle-même. Ce pourquoi, comme nos déicoles ne s'arrêtent plus maintenant à cette opinion de la pluralité de ces premiers moteurs ni à cette opinion de la pluralité des dieux, et qu'ils ne reconnaissent ordinairement tous qu'un seul premier moteur auquel ils attribuent une très parfaite et entière connaissance de toutes choses avec une souveraine toute-puissance pour faire tout ce qu'il lui plaît, et par conséquent, pour mouvoir la matière et faire d'elle tout ce qu'il veut — il faut ajouter encore ici (quoique l'opinion et que la supposition de cette prétendue puissance et connaissance infinie ait déjà été

suffisamment réfutée et démontrée fausse) une autre raison qui en fera d'autant plus manifestement voir la fausseté. La voici.

C'est que, de l'aveu même de nos déicoles, ce seul prétendu premier moteur qu'ils appellent *Dieu* et auquel ils attribuent, comme je viens de dire, une puissance et une connaissance infinie, est un être qui, suivant leur doctrine, est non seulement sans corps et sans forme, sans figure et sans étendue aucune, mais est encore entièrement immobile et immuable par sa nature et dans sa nature, immuable en lui-même, immuable dans ses pensées, immuable dans ses volontés, immuable dans ses connaissances, immuable dans ses desseins, et enfin immuable en tous sens et en toutes manières, en sorte qu'il ne peut nullement être sujet à aucun changement ni à aucune vicissitude de temps. Cela supposé, il est clair et évident qu'un tel être (quand il serait et qu'il existerait véritablement) ne pourrait nullement remuer ni mouvoir la matière. Je le prouve ainsi. Un être qui est entièrement et essentiellement immobile en lui-même et qui est même de sa nature tout à fait immuable et immobile, ne peut rien mouvoir hors de soi ; car comment pourrait-il remuer ou mouvoir aucune chose hors de soi puisqu'il ne saurait et qu'il ne pourrait se mouvoir ni se remuer lui-même. Il n'est certainement pas possible de concevoir, ni même possible en soi, qu'un être qui demeure entièrement immuable et qui est même de sa nature essentiellement immuable et immobile, puisse jamais mouvoir ou remuer aucune chose ; il n'y a point de liaison ni de rapport aucun entre l'idée d'un être qui est immobile et immuable, et le mouvement d'aucun autre être qui se meut — et n'y en peut avoir. Or, suivant la doctrine de nos déicoles, leur prétendu premier moteur qu'ils appellent *Dieu* est entièrement et essentiellement immuable et immobile en lui-même, et il est même tel de sa nature ; donc, il ne peut rien mouvoir ni remuer hors de lui-même, non plus qu'au-dedans de lui-même ; et par conséquent, il ne peut remuer ou mouvoir la matière ni être le premier auteur de son mouvement. Et ainsi, il faut nécessairement reconnaître que la matière a d'elle-même son être et son mouvement et qu'il est entièrement inutile de vouloir recourir à l'existence d'un Dieu tout-puissant, qui n'est pas, et qui même ne pourrait rien faire quand il serait et qu'il existerait, puisque quand il serait, il ne pourrait lui-même se mouvoir ni se remuer, puisqu'il serait, comme on le veut, entièrement immuable et immobile de sa nature. Et pour cette même raison, il est encore tout à fait inutile à nos déicoles de le prier et de l'adorer, et il est entièrement inutile de lui offrir des sacrifices, comme ils font, sous prétexte d'obtenir de lui par ce moyen-là quelques grâces ou quelques faveurs que ce puisse être.

Car puisqu'il est de sa nature entièrement et essentiellement immuable, comme ils le prétendent, et que toutes ses pensées, que tous ses desseins et que toutes ses volontés sont prises de toute éternité, comme ils le prétendent aussi, il est sûr qu'il ne changera pas de pensée ni de volontés à leur égard pour toutes les prières qu'ils sauraient lui faire ni pour tous les sacrifices ou adorations qu'ils pourraient lui rendre ou lui faire ; rien de tout cela ne pourrait le fléchir, ni le faire aucunement pencher plutôt d'un côté que de l'autre. Et ainsi, soit qu'on le prie ou qu'on ne le prie pas, soit qu'on l'adore ou que l'on ne l'adore pas, soit qu'on lui offre des sacrifices ou soit que l'on ne lui en offre point, il ne changerait jamais de résolution ni de volonté, et il ne ferait jamais en bien ni en mal que ce qu'il aurait de toute éternité résolu de faire. C'est ce qui est marqué même dans leurs prétendus saints prophètes, lesquels faisant parler leur Dieu, lui font dire absolument que son conseil ou que son dessein demeura ferme et que tout ce

qu'il aura résolu de faire se fera : « *Toutes mes résolutions seront immuables et toutes mes volontés s'exécuteront*[11]. » (*Isaïe*, XLVI-10 [12]).

Et ainsi, c'est bien en vain et inutilement que nos superstitieux déicoles s'amusent à tant prier un Dieu qu'ils reconnaissent être entièrement immuable et immobile. C'est bien en vain qu'ils l'adorent, et c'est bien en vain qu'ils lui offrent des sacrifices pour tâcher d'obtenir de lui par ce moyen-là quelques grâces ou quelques faveurs qu'ils pensent qu'il ne leur accorderait pas sans cela. Si l'on savait, par exemple, qu'une personne et qu'un roi puissant eût pris une certaine résolution, un certain dessein ou une certaine volonté, et qu'il ne dût jamais changer de sentiment ni de volonté pour quoi que ce puisse être, ne serait-il pas inutile dans ce cas-là de prier une telle personne et de prier un tel roi de faire autrement, ou de faire autre chose que ce qu'il aurait résolu de faire ? Certainement, il serait inutile et ce serait même une espèce de folie de vouloir entreprendre de lui faire changer de volonté lorsque l'on saurait qu'il ne changerait jamais de volonté. Puisque donc nos déicoles savent bien que leur Dieu est entièrement immuable, et qu'ils savent que toutes ses volontés sont prises de toute éternité, et qu'ils savent encore qu'il ne changera jamais de volonté pour quoi que ce puisse être, puisqu'il est de nature immuable, il est clair et évident qu'il leur est inutile et que c'est même une espèce de folie à eux de le prier et de prétendre pouvoir gagner aucune chose sur lui par leurs prières, par leurs adorations et par leurs sacrifices, puisqu'il est sûr que cela ne le fera pas changer de volonté et que tout cela ne leur servira de rien pour l'effet qu'ils en prétendent.

Mais, diront-ils, c'est Dieu lui-même qui veut être prié. Il commande aux hommes de le prier, de l'adorer et de lui offrir des sacrifices, afin de leur accorder ensuite par le mérite de leurs prières et de leurs sacrifices les grâces qu'ils lui demandent et qu'il a résolu de toute éternité de leur accorder. Mais je dirai aussi qu'ils parlent aveuglément des choses qu'ils ne savent point et dont ils ne sauraient donner aucune véritable preuve. S'ils disent que Dieu leur a révélé ses pensées et ses volontés là-dessus, je dis aussi :

1°- qu'il n'y a point de mensonges ni d'erreurs en matière de religion que les superstitieux déicoles ne prétendent fonder sur la parole et sur l'autorité de leur Dieu ; ainsi, ils ne méritent pas d'être crûs sur leur parole, ni même d'être écoutés dans ce qu'ils en disent sans preuve convaincante, puisqu'il n'y a point d'imposteurs qui n'en puissent dire autant.

2°- Si un dieu avait fait, comme disent nos déicoles, un tel commandement aux hommes de le prier, de l'adorer et de lui offrir des sacrifices pour obtenir de lui ses grâces et ses bénédictions, il aurait, sans doute, ou au moins il devrait avoir plus d'égard à ceux qui observeraient fidèlement ses commandements qu'à ceux qui ne les observeraient pas, et il serait, sans doute, ou au moins il devrait être plus favorable à ceux qui le prieraient, qui l'adoreraient et qui lui offriraient dévotement des sacrifices, qu'à ceux qui ne le prieraient point, qui ne l'adoreraient point et qui mépriseraient de lui offrir des sacrifices. Or, nous voyons manifestement tous les jours qu'il n'a pas plus d'égard ni plus de considération pour les uns que pour les autres, et que les biens et les maux arrivent indifféremment aux uns comme aux autres. Il n'y a donc nulle apparence qu'un dieu ait fait un tel commandement aux hommes.

3°- Nous voyons encore manifestement tous les jours qu'une infinité de ceux et de celles qui prient, qui offrent des sacrifices, qui servent dévotement leur

---

11 [« *Consilium meum, stabit, et omnis voluntas mea fiet.* »]
12 [« Référence exacte.]

Dieu, qui l'invoquent et qui le réclament de tout leur cœur et de toutes leurs forces dans leurs plus pressants besoins, n'obtiennent cependant pas l'effet de leurs demandes et de leurs prières mais périssent souvent misérablement dans leurs besoins ou languissent dans leurs misères jusqu'à la fin de leurs jours. Pourquoi leurs prières ne sont-elles pas exaucées ? Pourquoi n'obtiennent-ils pas l'effet de leurs demandes ? C'est, suivant nos déicoles, parce qu'il ne plaisait pas à Dieu de les exaucer ni de leur accorder l'effet de leurs demandes ; ce n'était pas sa volonté et ce ne l'avait pas été. Si donc Dieu leur commandait dans ces occasions-là d'avoir recours à lui par la prière et de lui demander les grâces et l'assistance dont ils auraient besoin, il leur commanderait de lui demander par des prières et par des sacrifices des grâces et des faveurs qu'il n'aurait pas la volonté ni le dessein de les leur accorder et qu'il aurait même résolu de ne jamais leur accorder — ce qui n'est nullement croyable d'un Dieu qui serait infiniment bon et infiniment sage. Si un seigneur, par exemple, ou un puissant roi se mettait en fantaisie par quelque esprit bizarre de commander à ses serviteurs ou à ses sujets de lui venir faire tous les jours des humbles prières pour lui demander quelques certaines grâces et faveurs particulières qu'il aurait résolu de ne jamais leur accorder, ne dirait-on pas que ce serait une folie ou une moquerie dans ce seigneur ou ce roi de faire un tel commandement ? Oui, certainement on le dirait et on aurait raison de le dire, parce que ce serait effectivement une folie ou une moquerie de faire un tel commandement. Il en serait de même de Dieu si, comme disent nos déicoles, il commandait aux hommes de lui demander par des sacrifices et des humbles prières des grâces qu'il ne voudrait pas leur accorder et qu'il aurait même résolu de toute éternité de ne jamais les leur accorder ; et on peut dire même que c'est une folie à nos déicoles d'attribuer une telle folie ou une telle moquerie à un Dieu, c'est-à-dire à un être qui serait infiniment parfait, infiniment bon et infiniment sage. Ainsi, de quelque manière qu'ils s'y prennent, ils se confondent eux-mêmes dans leurs erreurs et dans la vanité de leurs pensées. « *L'iniquité a menti contre elle-même.* » (*Psaumes* XXVI-10[13]).

Mais revenons à cette prétendue immutabilité qu'ils attribuent à leur Dieu. Il est, suivant leur dire, tellement immuable dans sa nature et dans ses opérations que, quoiqu'ils lui attribuent toutes les diverses affections et passions qui se trouvent dans les hommes, qu'ils lui attribuent, par exemple, l'amour et la haine, la douceur et la colère, la fureur et la vengeance, la tristesse et la joie, le plaisir et la douleur, le désir et le contentement, la jalousie et le déplaisir, le regret et la repentance et autres semblables affections ou passions, si est-ce néanmoins qu'ils veulent que toutes ces affections-là soient dans leur Dieu sans aucunes passions, sans aucunes altérations et sans aucun changement en lui.

Voici comme leur grand mirmadolin saint Augustin parle sur ce sujet en s'adressant lui-même à son Dieu :

« Mon Seigneur, *lui disait-il,* vous m'avez déjà dit d'une voix forte à l'oreille intérieure de mon cœur, que vous êtes éternel parce que jamais vous ne changez, ni par l'impression d'une nouvelle forme, ni par la vicissitude d'aucun mouvement ; votre volonté, pareillement, n'est pas sujette à l'inconstance du temps, d'autant qu'une volonté qui varie dans ses résolutions de quelque façon que ce soit ne peut être immortelle dans sa durée. Je vois clairement cette vérité en votre présence Ces mêmes lumières que vous m'avez communiquées, *continue-t-il,* me montrent que la désobéissance d'aucune de vos créatures ne nuit à votre personne, ni ne trouble l'ordre de votre empire, soit dans le ciel, soit dans la

[13] [« *Mentita est iniquitas sibi.* » Il s'agit de *Psaumes* XXVI-12.]

terre. » (*Confessions*, I, 12, chap. 11[14]). Voici encore ce qu'il dit dans un autre endroit, comme en parlant encore à son Dieu : « *Vous êtes jaloux, quoique vous soyez toujours en sûreté ; vous vous repentez mais sans aucun ressentiment de douleur, vous vous mettez en colère, mais vous êtes toujours tranquille*[15]. »

Il faut, en effet, qu'il soit bien paisible et bien tranquille puisque parmi tant de disputes qu'il y a parmi les hommes à son sujet, et qu'il y en a tant qui le nient, qui le blasphèment et qui l'outragent, pour ainsi dire, par leurs crimes et par leurs méchancetés, et tant d'autres encore qui l'offensent tous les jours par leurs désobéissances, il ne s'intéresse seulement pas le moins du monde à la défense de sa propre cause : ce ne sont que les hommes qui parlent pour lui. Encore n'en parlent-ils que suivant leurs imaginations, car ce n'est que de leurs imaginations qu'ils tirent tout ce qu'ils disent de lui et pour lui ; et ils ne s'intéresseraient même guère de nous dire ce qu'ils nous en disent s'ils n'avaient en vue d'y chercher et même d'y trouver leur profit. Nos déicoles voudraient nous persuader que c'est leur Dieu qui pourvoit par sa providence à tout ce qui regarde les créatures. Mais comment pourvoirait-il à ce qui regarde les créatures puisqu'il ne pourvoit pas lui-même à ce qui le regarde ni à ce qui le touche de plus près, qui est la défense de sa propre cause, la manifestation de sa gloire et l'adoration du cœur qui lui serait due avec une entière obéissance à ses divins commandements.

Voici aussi ce que dit un autre de leurs mirmadolins santons touchant cette prétendue immutabilité de leur Dieu ; c'est leur saint Ambroise :

« Dieu, *dit-il*, ne pense pas de la même manière que les hommes pensent, comme s'il lui venait quelques nouvelles pensées dans l'esprit qu'il n'avait pas auparavant, et il ne se fâche point non plus de la même manière que les hommes se fâchent, comme s'il était sujet à quelque changement ; mais on ne laisse pas de se servir de cette manière de parler et de dire que Dieu pense, qu'il se fâche et qu'il se repent... etc., pour exprimer la grièveté de l'offense que le péché fait à Dieu, qui est telle qu'elle semblerait devoir provoquer Dieu à la colère, quoiqu'il ne puisse de sa nature être sujet à aucun mouvement de colère ni de passion[16]. » (Ambr[oise]).

« Encore que Dieu, *dit un autre auteur*, ne puisse se courroucer, ni s'attrister, ni se réjouir, ni désirer, ni compatir, ni se repentir... etc., si est-ce qu'il fait tout ce que font ceux qui se courroucent, qui s'attristent, qui se repentent ou qui se réjouissent ; car il châtie quoique sans colère, il se complait en quelque chose quoique sans aucun mouvement de joie, il abhorre le mal quoique sans chagrin et sans tristesse, il veut le bien quoique sans désir, il donne secours aux affligés quoique sans compassion ; bref, *dit-il*, tout ce que nous faisons par tous ces divers mouvements de nos appétits et de nos passions, Dieu et les anges le font par un acte simple de leur volonté, parce qu'ils sont des esprits purs[17]. » Voilà comme nos déicoles parlent de l'immutabilité de leur Dieu.

Ainsi, quoiqu'ils lui attribuent, comme je viens de dire, l'amour et la haine, la douceur et la colère, et même la fureur et l'indignation, la tristesse et la joie, le

---

14 [Saint Augustin, *Confessions*, livre XII, chap. XI, 11. Cf. *opus* cité, p. 1063.]

15 [« *Zelas et securus es, poenitet te et non doles ; irasceris et tranquillus es.* » Saint Augustin, *Confessions*, livre I, chap. IV, 4. Cf. *opus* cité p. 783-784 : « Tout plein de jalousie et de sécurité, tout plein de repentir sans aucune souffrance, et tout plein de colère et de tranquilité. »]

16 [« *Neque enim Deus cogitat sicut homines ut aliqua ei nova succedat sententia, neque irascitur quasi mutabilis, sed ideo haec leguntur, ut exprimatur peccatorum nostrorum acerbitas quae divinam meruerit offensam tanquant ejusque invénérit culpa, ut etiam Deus qui naturaliter non movetur iracundia aut passione ulla provocatus videatur ad iracundiam.* » Saint Ambroise, *De Noé et de l'Arche*, I, IV.]

17 [Cf. Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, livre IX, chap. V, opus cité p. 313.]

plaisir et la douleur, le désir et la compassion, le regret et la repentance... etc., ils ne prétendent cependant pas prendre ces termes à la lettre, comme si Dieu se courrouçait effectivement, ou comme s'il se réjouissait ou s'attristait, ou comme s'il était véritablement sujet à quelques-uns de ces mouvements que nous sentons en nous-mêmes quand nous aimons ou que nous haïssons, quand nous nous attristons ou que nous nous repentons, quand nous nous mettons en colère ou que nous nous réjouissons... etc. ; non, ce n'est point du tout cela qu'ils entendent par les termes que je viens de marquer, c'est tout autre chose qu'ils entendent et qu'ils ne sauraient néanmoins exprimer ni faire distinctement entendre aux autres, parce qu'ils ne sauraient eux-mêmes comprendre ni concevoir ce qu'ils prétendent entendre par leur manière de parler. Mais on voit bien que c'est comme s'ils disaient que Dieu aime sans aimer et sans amour, qu'il hait sans haine et sans haïr, qu'il se met en colère sans colère, qu'il se fâche sans se fâcher, qu'il s'attriste sans s'attrister et sans tristesse, qu'il se réjouit sans se réjouir et sans joie, et qu'il se repent sans se repentir c'est-à-dire sans regret et sans repentance... etc., ce qui est tout à fait absurde. Pareillement, suivant leur manière de parler, quand ils disent qu'il est bon sans qualité, et qu'il est grand sans grandeur et immense sans étendue, c'est comme s'ils disaient qu'il est bon sans bonté, grand sans être grand,, et immense sans être étendu. Et ainsi, suivant cette belle manière de parler et suivant cette belle doctrine de nos déicoles, ces termes même de *faire* et de *vouloir* quelque chose, qu'ils attribuent à leur Dieu, ne se doivent et ne se peuvent prendre au pied de la lettre, non plus que ces autres termes d'*aimer*, de *haïr*, de *se fâcher* ou *de se repentir*... etc. Car de même, dans leur sens, que Dieu aimerait sans aucun sentiment d'amour, qu'il haïrait sans aucun mouvement de haine, qu'il se complairait en quelque chose sans aucun sentiment de joie, et que d'autres choses lui déplairaient sans aucun sentiment de tristesse, ou qu'il se repentirait sans aucun sentiment de regret ou de repentance... etc., de même aussi il faut nécessairement qu'ils disent qu'il fait toutes choses sans aucun mouvement d'actions, sans s'agiter et sans se mouvoir, et qu'il veut tout ce qu'il veut sans former aucun acte de volonté, ce qui est certainement comme s'ils disaient qu'il fait tout sans rien faire, qu'il agit partout sans agir, et qu'il veut tout sans aucun vouloir, puisqu'il veut sans former aucun acte de volonté — ce qui est tout à fait absurde. Et suivant encore cette belle manière de parler, il faut pareillement encore qu'ils disent qu'il connaît sans connaître, puisque c'est sans aucun acte de connaissance, et qu'il est sans être ou qu'il existe sans exister, puisqu'il est sans aucune manière d'être et qu'il existe sans aucune manière d'exister, comme il n'a aucune manière de faire ni aucune manière particulière d'agir, car faire n'est pas plus sans action, ni vouloir sans acte de volonté, ni connaître sans acte de connaissance, qu'être sans essence et sans manière d'être, ou qu'exister sans existence et sans manière d'exister.

Or, nos déicoles reconnaissent et conviennent que leur Dieu veut toutes choses sans aucun acte de volonté, qu'il connaît tout sans aucun acte de connaissance et qu'il fait toutes choses sans aucun acte ou mouvement d'action, qui est comme s'ils disaient qu'il veut tout sans vouloir, qu'il connaît tout sans connaître et qu'il fait tout sans faire. Suivant quoi il faut donc qu'ils reconnaissent et qu'ils disent aussi qu'il est sans être, et qu'il existe sans exister ; c'est-à-dire qu'il n'est point du tout, puisqu'il n'a aucune manière particulière d'être ni aucune manière particulière d'exister. Car ce qui n'a aucune manière particulière d'être ni aucune manière particulière d'exister, n'existe certainement point et n'est certainement point du tout.

Voilà jusqu'où nos superstitieux déicoles se trouvent réduits par leur belle doctrine de la prétendue existence de leur Dieu. À force de vouloir le rendre parfait et de vouloir le faire paraître grand, admirable et incompréhensible en toutes choses et en toutes manières, ils le détruisent ; et à force de vouloir le dépouiller ou le dégager de toutes imperfections et de toutes qualités réelles et imaginables, ils l'anéantissent et le réduisent véritablement à rien.

Que ne reconnaissent-ils donc tout franchement, et que n'avouent-ils ingénument aussi qu'il n'est point, et qu'il n'est rien — puisqu'il n'est effectivement point, et qu'il n'est effectivement rien.

LXXII

Il est ridicule et absurde de dire qu'un être qui serait tout-puissant et infiniment parfait n'aurait néanmoins aucune perfection visible et sensible



ASSONS À D'AUTRES ARGUMENTS. DIEU, AU SENTIMENT DE NOS déicoles, est un être qui est, comme j'ai dit, tout-puissant, qui est éternel, qui est infiniment bon, infiniment sage et infiniment parfait en toutes sortes de perfections, qui est présent partout, qui voit tout, qui sait tout, qui fait tout, qui soutient tout, qui règle tout et qui dispose de tout comme il lui plaît. En sorte qu'il n'y a rien, suivant leur dire, qui puisse se soustraire de sa domination ni aller en aucune manière contre l'ordre immuable qu'il a établi partout par sa toute-puissance et par sa souveraine providence.

La première pensée qui se présente d'abord à mon esprit au sujet d'un tel être que l'on dit être si bon, si beau, si sage, si grand, si excellent, si admirable, si parfait et si aimable... etc., est que s'il y avait véritablement un tel être, il paraîtrait si clairement et si visiblement à nos yeux et à notre sentiment que personne ne pourrait nullement douter de la vérité de son existence. Mais comme ce prétendu être si souverainement parfait ne se fait voir ni sentir, ni connaître nulle part en aucune manière que ce soit, il n'y a certainement aucune raison de dire ni de croire qu'il y ait effectivement un tel être ; il y a, au contraire, tout sujet de croire et de dire qu'il n'est pas. Car comment un être si souverainement parfait et si souverainement bon et aimable serait-il partout *sans que l'on puisse voir ni apercevoir nulle part aucune de ses souveraines perfections ?* Certainement, un être qui n'est pas visible ni sensible en aucune manière ne peut être souverainement beau, ni souverainement bon ni souverainement aimable, et ne peut être souverainement parfait, car d'autant plus que les perfections naturelles d'un être sont grandes, d'autant plus elles sont visibles et sensibles, semblables en cela à une lumière qui d'autant plus qu'elle est grande, d'autant plus aussi est-elle visible et sensible, ou semblable à une chaleur qui d'autant plus qu'elle est grande, d'autant plus aussi se fait-elle sentir. Puisque donc l'on ne voit et que l'on aperçoit nulle part cet être que l'on dit être si souverainement parfait, et que l'on ne voit ni aperçoit nulle part aucune de ses prétendues souveraines perfections qu'on lui attribue, il n'y a nulle raison de croire ni de dire qu'il y ait véritablement un tel être. Cet argument, tout simple et tout naturel qu'il est, ne laisse pas que de conclure déjà assez évidemment pour la négative de ce prétendu être divin que l'on dit être si souverainement parfait. Mais il faut la confirmer encore par des exemples clairs et sensibles.

Si l'on disait, par exemple, qu'il y aurait quelque part ou même qu'il y aurait partout un divin soleil, un soleil infiniment clair et lumineux, et que l'on ne pût néanmoins voir nulle part la clarté ou la lumière de ce prétendu divin soleil, n'aurait-on pas raison de dire que ce prétendu divin soleil infiniment clair et lumineux ne serait point du tout ? Oui, certainement, on aurait raison de le dire ; et on pourrait même dire qu'il faudrait avoir perdu la raison et le bon sens pour dire qu'il y aurait partout une clarté et une lumière infinie là où on n'en pourrait voir aucune. Si l'on disait, par exemple encore, qu'il y aurait partout un être infiniment beau et que l'on ne pût néanmoins voir nulle part la prétendue beauté de cet être, n'aurait-on pas raison de dire qu'il ne serait pas ? Bien certainement. Si l'on disait qu'il y a partout un feu divin infiniment chaud ou un air infiniment froid, et que l'on ne pût néanmoins sentir nulle part la chaleur de ce prétendu divin feu infiniment chaud ni la froideur de cet air infiniment froid, n'aurait-on pas raison de dire qu'il n'y aurait point de tel feu ni de tel air ? Enfin, si l'on disait qu'il y aurait partout un être dont la substance serait d'une odeur ou d'une saveur infiniment douce et agréable au goût aussi bien qu'à l'odorat, et dont la voix rendrait un son qui surpasserait infiniment tous les autres sons, et que cependant on ne pût nulle part entendre le son de cette voix ni sentir nulle part l'odeur, ni la saveur de cette prétendue si admirable substance, n'aurait-on pas raison encore de dire que cet être ne serait véritablement point, puisque l'on n'en verrait nulle part aucune apparence ? Oui certainement, on aurait raison de [le] dire. Et si, nonobstant cela, quelqu[es]-un[s] se mettai[en]t en tête de vouloir soutenir que tels êtres seraient néanmoins véritablement partout d'une manière spirituelle et invisible, ils ne manqueraient certainement pas de passer pour des fous, pour des visionnaires et même pour des fanatiques, car ce serait véritablement une espèce de folie et de fanatisme de se mettre telles pensées ou telles fantaisies en tête.

Or, il est évident que nos superstitieux déicoles tombent dans une semblable espèce de fanatisme lorsqu'ils soutiennent l'existence de leur Dieu. Car ils veulent que ce Dieu soit un être infiniment parfait en toutes sortes de perfections et qu'il soit actuellement partout, et cependant il est évident que l'on ne le voit, que l'on ne le sent et que l'on ne l'aperçoit nulle part, et que l'on ne saurait même le voir, ni le sentir, ni l'apercevoir, ni le trouver nulle part. C'est donc une grande erreur et c'est même une espèce de folie en eux de vouloir soutenir, comme ils font, qu'il y ait véritablement un tel être partout. C'est comme s'ils voulaient soutenir qu'un soleil qui serait infiniment clair et lumineux ne serait néanmoins visible nulle part ; ou comme s'ils voulaient soutenir qu'il y aurait véritablement un soleil infiniment clair et lumineux là où on ne verrait aucune clarté ni aucune lumière : il semble qu'il n'y aurait aucune personne de bon sens qui soit capable de vouloir soutenir de telles ou autres semblables choses que celles-là. Cependant, c'est ce que font tous les jours nos déicoles lorsqu'ils soutiennent l'existence actuelle de leur Dieu infiniment parfait et présent partout, quoique l'on ne le puisse voir ni l'apercevoir, ni le sentir, ni le rencontrer ou trouver nulle part. Car c'est comme s'ils disaient qu'il y aurait partout un soleil infiniment clair et lumineux quoiqu'il ne soit visible nulle part ; c'est, dis-je, comme s'ils le disaient. Car autant qu'il serait contre le bon sens de dire qu'un soleil infiniment clair et lumineux ne serait visible nulle part, autant il est contre le bon sens de dire qu'un être infiniment parfait et qui serait partout, ne serait néanmoins visible ni sensible nulle part, et autant qu'il y aurait d'absurdité à dire qu'il y aurait un soleil parfaitement clair et lumineux là où on ne verrait aucune

clarté ni aucune lumière, autant y aurait-il d'absurdité à dire qu'il y aurait un être infiniment parfait là où on ne verrait et là où on ne pourrait voir ni apercevoir aucune de ces prétendues perfections.

Nos christicoles, qui savent merveilleusement bien faire les spirituels dans leurs pensées et dans leurs raisonnements, ne manqueront pas de me regarder ici comme un homme tout charnel et grossier qui ne sait juger des choses que par les sens. Et ils m'appliqueront sans doute ces paroles de leur grand mirmadolin saint Augustin qui, dans une pareille occasion, dit que « *dans un homme charnel toute la règle de juger et de penser, c'est sa coutume de voir ; les hommes charnels*, dit-il, *croient facilement tout ce qu'ils voient, mais ils ne sauraient croire ce qu'ils ne voient point*[1]. » Et leur grand saint Paul qui dit : « *L'homme animal n'aperçoit point ce qui est de l'esprit*[2]. » ([*Épître de saint Paul aux*] *Corinthiens* I-II-14).

Mais cela ne m'embarrasse guère : il m'est facile de rétorquer un tel argument en disant que dans les ignorants et dans les sots, toute leur règle de juger et de penser est de croire aveuglément tout ce qu'on leur dit. Ils ne veulent pas croire ce qu'ils voient, ce qu'ils touchent, ni ce qu'ils manient, et ils croient sottement tout ce qu'on leur dit, même contre leurs propres sentiments, suivant cette autre maxime de leur mirmadolin docteur angélique (Thomas d'Aquin[3]), qui dit, en parlant de son aimable et adorable Dieu de pâte et de farine, que la vue, que le toucher et que le goût se trompent à son égard, et qu'il ne faut sûrement croire et ajouter foi qu'à ce que l'on en entend dire, c'est-à-dire qu'à ce que leur foi leur en apprend par le seul ouï-dire : « *La vie, le tact, le goût ici sont en défaut, mais par l'ouïe seule ma foi se rassure*[4]. »

Serait-il possible qu'un être souverainement et infiniment parfait n'aurait en lui-même aucune perfection visible ni aucune qualité sensible ? Si cela était, quoique ce serait une chose inconcevable à l'esprit, il faudrait nécessairement dire que toutes les qualités sensibles et que toutes les perfections visibles seraient incompatibles avec la nature ou avec les perfections invisibles de cet être souverainement parfait, ou du moins qu'elles ne seraient pas convenables à la dignité suprême de cet être infini, car si elles n'étaient pas incompatibles avec sa nature ni avec ses perfections invisibles, ou si elles n'étaient pas inconvenables à la dignité de sa nature souverainement parfaite, pourquoi ne les aurait-il pas, ces

---

1 [« *In homine carnali, tota regula intelligendi est consuetudo cernendi ; quod solent videre credunt, quod non solent, non credunt.* » Saint Augustin, *De la Résurrection des corps, contre les païens*, sermon 242.]

2 [« *Animalis homo non percipit ea quae sunt spiritus.* » *Corinthiens* I-II-14, dans la traduction de Lemaître de Sacy, dit : « L'homme animal n'est point capable des choses qui sont de l'esprit de Dieu ; elles lui paraissent une folie, et il ne peut les comprendre parce que c'est par une lumière spirituelle qu'on en doit juger. »]

3 [Meslier fait allusion aux titres attribués à Thomas d'Aquin au cours de l'histoire de l'Eglise, en particulier par la patristique : Docteur Angélique - Ange de l'École - Ange de la Théologie - Docteur Eucharistique - Docteur Incomparable - Docteur des Docteurs - Prince des Théologiens - Siège de la Sagesse - Tabernacle de la Science et de la Sagesse - Disciple Privilégié du Saint-Esprit - Oracle Divin - Interprète Fidèle des Volontés Divines - Prince et Père de l'Église - Astre Matinal de l'Église - Lumière de l'Église Militante - Grand Luminaire du Monde - Flambeau de la Théologie Catholique - Lumière de Science - Chérubin des Anges - Oracle du Concile de Trente - Pierre de Touche de la Foi - Athlète de la Foi Orthodoxe - Bouclier de l'Église Militante - Arsenal de l'Église et de la Théologie - Ange Exterminateur des Hérésies - Terreur des Hérétiques - Marteau des Hérésies - Miracle du Monde - Abîme de Science - Clef des Sciences et Clef de la Loi - Alpha de toutes les Sciences - Aigle des Écoles - Résumé de tous les Grands Esprits - Langue de tous les Saints - Commun Maître de toutes les Universités - Premier des Sages et Délice des Savants - Perle du Clergé - Fontaine des Docteurs - Miroir sans tache de l'Université de Paris.

Par ailleurs, l'office liturgique de l'Église l'appelle : Ornement de l'Univers - Guide et Lumière des Fidèles - Règle, Voie, Loi des Moeurs - Tabernacle des Vertus - Flambeau du Monde.]

4 [« *Visus, tactus, gustus in te fallitur, sed auditu solo tuto creditur.* » Thomas d'Aquin, *Oro Te Devote*.]

qualités sensibles et ces perfections visibles ? S'il les a, pourquoi ne paraîtraient-elles pas en lui ? Et si elles paraissent dans lui, pourquoi ne les y verrait-on pas ? On les y verrait sans doute et on les y verrait même d'autant plus manifestement qu'elles y seraient dans un plus haut degré de perfection. Si nos déicoles disent que les qualités sensibles et que les perfections visibles sont incompatibles avec la nature et avec les perfections invisibles de cet être souverain, ou qu'elles ne sont pas convenables à la dignité, à la pureté et à la simplicité de sa nature infiniment parfaite, et par conséquent, que ces sortes de qualités sensibles et ces sortes de perfections visibles ne se trouvent point en lui et qu'elles ne peuvent s'y trouver à raison de la pureté et de la simplicité de sa nature ! passe, je le veux bien présentement.

Mais comment peuvent-ils dire, nonobstant cela, que leur Dieu est un être infiniment parfait, puisqu'il manque d'un si grand nombre de perfections ? Car il est constant qu'un être qui manque d'une infinité de perfections ne peut être infiniment parfait. Or, leur Dieu, suivant ce qu'ils disent eux-mêmes, manque de toutes les perfections visibles et de toutes les qualités sensibles, qui sont presque infinies en nombre. Donc, il ne peut être infiniment parfait.

De plus, si ce Dieu qu'ils disent être infiniment parfait, n'a aucune qualité ni aucune perfection sensible, il faut donc qu'il n'ait que des qualités et que des perfections invisibles et insensibles, et que ces prétendues perfections-là soient infinies en lui ! Mais je leur demande : *comment savent-ils ?* Et comment même peuvent-ils savoir qu'il a des perfections invisibles, et que ces perfections-là sont ou seraient infinies en lui ? Car puisqu'elles sont invisibles et insensibles en quelque manière que ce soit, ils ne peuvent nullement les voir ni les sentir, ni, par conséquent, les connaître en aucunes manières ; car ce n'est point par les sens qu'ils les connaîtraient, puisqu'elles sont, comme ils disent, tout à fait invisibles et insensibles.

Ce n'est point non plus par la raison qu'ils les connaissent car la droite raison ne fait pas connaître qu'un être infiniment parfait n'a et ne doit avoir aucune qualité ni aucune perfection sensible. Elle ne fait pas connaître non plus que toutes les qualités et que toutes les perfections sensibles seraient incompatibles avec les perfections invisibles d'un être souverainement parfait. Si donc la raison et les sens ne peuvent leur faire voir ni leur faire connaître ce qu'ils disent des perfections invisibles de leur Dieu, ni ce qu'ils disent de l'incompatibilité des perfections sensibles avec les perfections invisibles de cet être souverainement parfait, c'est en vain et sans fondement qu'ils le disent. Ils parlent en cela sans savoir ce qu'ils disent et par conséquent, ils ne méritent certainement pas d'être écoutés, comme j'ai déjà remarqué. Et s'ils ne méritent pas d'être écoutés, beaucoup moins méritent-ils d'être crus dans ce qu'ils en disent. Mais bien loin que la raison fasse voir et connaître à nos déicoles que ce qu'ils disent des perfections invisibles de leur Dieu et de l'incompatibilité des qualités sensibles avec les perfections invisibles d'un être souverainement parfait soit vrai, bien loin de cela, dis-je : s'ils consultaient bien leur raison, elle leur ferait manifestement voir et connaître qu'un être qui serait souverainement parfait serait souverainement et parfaitement aimable, et par conséquent, parfaitement connaissable. Car comment serait-il parfaitement aimable s'il n'était parfaitement connaissable ! Un bien n'est aimable qu'autant qu'il est connaissable, et il ne serait nullement aimable s'il n'était nullement connaissable : *on ne désire pas ce que l'on ne connaît pas*[5]. Or, dans la supposition de nos déicoles, l'être qui serait souverainement

5 [« *Ignoti nulla cupido.* » Ovide, *L'Art d'Aimer*, III, 397.]

parfait et qui n'aurait en lui-même aucune qualité sensible ni aucune perfection visible ne serait nullement connaissable ; donc, il ne serait nullement aimable. Et s'ils veulent qu'il soit parfaitement aimable, il faut nécessairement qu'ils disent qu'il est parfaitement connaissable ; et s'il est parfaitement connaissable en lui-même, il faut qu'il ait en lui-même des qualités sensibles et des perfections visibles, puisque ce n'est que par des qualités et par des perfections de cette nature que l'on pourrait véritablement le connaître et le distinguer de tout autre être qui ne serait pas souverainement parfait.

Et ainsi, bien loin, comme j'ai dit, que la raison fasse connaître à nos déicoles que les qualités et que les perfections visibles et sensibles soient incompatibles avec les prétendues perfections invisibles d'un être souverainement parfait, elle devrait plutôt leur faire connaître que telles perfections seraient inséparables de sa nature, si tant était qu'il y eût véritablement aucun être particulier souverainement parfait. Ce pourquoi, puisque l'on ne voit point et que l'on ne remarque nulle part aucune apparence de cet être souverainement parfait, il n'y a aucun véritable sujet ni aucun véritable fondement de croire qu'il est, ni qu'il puisse jamais être.

Je sais bien que nos déichristicoles, qui affectent plus que tous autres de faire les spirituels, et qui font semblant d'estimer peu les choses matérielles et sensibles en comparaison des hautes idées qu'ils se forment dans leurs imaginations des choses spirituelles et divines, n'ont garde d'attribuer à la nature de leur Dieu aucune qualité ni aucune perfection qui soit visible ou sensible par aucun sens. Ils jugent même qu'il n'appartient qu'à des esprits grossiers et charnels de s'imaginer qu'un être infiniment parfait tel qu'ils supposent que leur Dieu est, doive être quelque chose ou quelque substance corporelle composée, comme les autres, de matière et de forme, si noble même, ou si excellente et si parfaite que puisse être cette matière et cette forme. De sorte que, suivant leur dire, leur Dieu n'est ni de chair ni d'os, ni de quoi que ce soit que l'on puisse imaginer. Il n'a, comme j'ai déjà remarqué, ni corps, ni tête, ni bras, ni jambes, ni dos, ni ventre, il n'a ni yeux, ni bouche, ni nez, ni oreilles, il n'a ni couleur, ni figure aucune ; enfin, il n'est rien de tout ce que l'on pourrait s'imaginer de réel et de sensible. Tout ce qu'ils en peuvent penser se termine seulement à dire en général que c'est un être infiniment parfait, un être d'une nature incompréhensible qui surpasse infiniment tous sens et tout entendement, et qui, par conséquent, ne peut être exprimé par aucune parole ni conçu par aucune pensée : « *mais nous prêchons la sagesse de Dieu... de laquelle il est écrit... que l'œil n'a point entendu, et que le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment*[6]. » ([*Épître de saint Paul aux*] *Corinthiens* I-II-[7,] 9 [7]).

Mais, ne voient-ils pas, messieurs ces docteurs si spirituels et si subtils, ne voient-ils pas qu'à force de vouloir exalter l'excellence incompréhensible de cette prétendue nature divine, et qu'à force de vouloir la spiritualiser, la dégager de toute matière et de toutes qualités sensibles, ils la détruisent ; et qu'à force de vouloir exagérer toutes ses prétendues perfections divines, ils les anéantissent, de même qu'à force de trop prouver, que l'on ne prouve rien, et qu'à force de trop dire, que l'on ne croit rien.

---

[6] [« *Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quae praeparavit Deus iis, qui diligunt illum.* »]

[7] [« Mais nous prêchons la sagesse de Dieu, renfermée dans son mystère, cette sagesse cachée qu'il avait prédestinée et préparée avant tous les siècles pour notre gloire. | Et de laquelle il est écrit que l'œil n'a point vu ; l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. »]

Car qu'est-ce autre chose de dire d'une nature infiniment parfaite qu'elle n'a ni corps, ni forme, ni couleur, ni figure aucune, ni rien de tout ce que l'on pourrait penser ou imaginer — sinon que ce n'est rien du tout ?

Qu'est-ce autre chose de dire d'un être infiniment parfait qu'il n'a ni couleur, ni figure aucune, ni même aucune beauté, ni aucune bonté sensible, ni aucune autre perfection visible, si ce n'est dire qu'il n'a véritablement aucune perfection. En effet, quelle idée peuvent-ils avoir d'un être qui n'a ni corps ni forme ?

Quelle idée peuvent-ils avoir de la beauté d'un être qui n'aurait ni couleur ni figure aucune ? Quelle idée peuvent-ils avoir de la bonté d'un être qui ne se fait nullement sentir ni apercevoir nulle part ? Quelle idée peuvent-ils avoir de la sagesse d'un être qui n'a ni bouche pour parler, ni cerveau pour penser ? Quelle idée peuvent-ils avoir de la force ou de la puissance d'un être qui n'a ni bras ni mains, ni aucun mouvement pour agir, et qui ne saurait même se mouvoir lui-même ? Quelle idée peuvent-ils avoir du plaisir et du contentement, du bonheur et de la félicité d'un être qui n'a ni yeux pour voir, ni langue pour goûter, ni oreilles pour entendre, ni nez pour flairer, ni mains pour toucher, ni pieds pour marcher. Il est constant que personne, et non pas même nos christicoles, tout spirituels qu'ils sont ou qu'ils croient l'être, ne sauraient se former aucune véritable idée de ce qu'ils prétendent signifier par ces termes de *nature*, de *bonté*, de *beauté*, de *sagesse*, de *force* ou de *puissance*, de *plaisir* ou de *contentement* et de *félicité* qu'ils attribuent à leur Dieu.

Ainsi, quand ils disent qu'il est d'une nature infiniment parfaite, qu'il est infiniment beau, infiniment bon, infiniment sage, infiniment puissant et infiniment heureux, ils ne savent véritablement pas ce qu'ils disent, parce qu'ils ne savent véritablement point ce que c'est d'une nature qui est sans corps et sans forme et sans aucune étendue ; ils ne savent ce que c'est d'une beauté qui n'a ni couleur ni figure aucune ; ils ne savent ce que c'est d'une bonté qui ne se fait sentir ni apercevoir en aucune manière ; ils ne savent ce que c'est d'une sagesse qui est sans cervelle, ni d'une force et d'une puissance qui ne peut se mouvoir ; ils ne savent ce que c'est de tout cela, leur intelligence ne saurait aller jusque là. Pareillement, ils ne savent ce que c'est de voir sans yeux, d'entendre sans oreilles, ni de goûter sans langue ; enfin, ils ne savent ce que c'est d'être heureux sans plaisir et sans joie. Et ainsi, quand nos déicoles dépouillent leur Dieu de toute forme corporelle et de toutes qualités ou perfections sensibles, ils détruisent sa nature et anéantissent toutes ses prétendues divines et infinies perfections.

Voilà comme ils s'abusent et qu'ils s'égarent dans la vanité de leurs pensées, et que, croyant devenir plus sages en spiritualisant si finement leur Dieu, ils deviennent plus insensés qu'il n'étaient. Je dis *plus insensés* parce que de même que ce serait une grande folie d'attribuer la divinité à des choses inanimées, à des animaux irraisonnables ou à des hommes faibles et mortels, comme faisaient autrefois les païens, c'est aussi une grande folie de vouloir l'attribuer, comme font maintenant nos déicoles, à un être imaginaire qui n'a ni corps ni forme et qui se laisse dépouiller comme on veut de toutes qualités et de toutes perfections réelles et sensibles, et qui est, par conséquent, moins que tout ce qu'il y a de réel et de sensible. Il faut certainement avoir bien peu de lumières ou faire bien peu d'usage de son esprit pour croire des choses qui sont si éloignées de la droite raison et qui sont si ridicules et si absurdes. Nos déicoles sont maintenant revenus de la plupart des erreurs des Anciens sur ce sujet ; il y a lieu d'espérer qu'ils reviendront aussi quelques jours des erreurs où ils sont présentement. On voit déjà même dans la plupart d'eux une assez grande disposition à cela, parce

qu'ils témoignent assez par leurs discours et par leurs mœurs et par toute leur conduite, qu'ils n'ajoutent pas beaucoup de foi aux mystères de leur religion, ni aux plus importantes leçons qu'elle leur fait touchant le bon règlement de leur vie, par rapport aux grandes et magnifiques promesses qu'elle leur fait des prétendues récompenses éternelles d'un paradis s'ils font bien, ou par rapport aux prétendus châtiments si terribles dont elle les menace s'ils font mal. Car s'ils étaient bien persuadés, les uns et les autres, de ce que leur religion enseigne et de ce qu'elle les oblige de croire sur ce sujet, ils vivraient certainement avec plus de retenue et avec plus de précaution qu'ils ne font — ou ils seraient les plus insensés du monde de s'exposer, comme ils font tous les jours, pour des choses de si peu de conséquence, à perdre une vie éternellement bienheureuse et à encourir des châtiments éternels les plus cruels et les plus effroyables que l'on puisse imaginer. Comme donc l'on sait que la plupart de nos déicoles, et particulièrement que ceux qui sont les premiers et les principaux d'entre eux, et que même les premiers ministres et les plus grands prédicateurs de la religion ne font pas grand état de se mettre en devoir de mériter par leur bonne vie et par leurs bonnes œuvres de si grandes récompenses, et qu'ils ne se mettent guère en peine d'éviter de si terribles châtiments, c'est une marque bien certaine qu'ils n'ajoutent guère de foi eux-mêmes à tout ce qu'ils en disent et qu'ils ne sont guère persuadés eux-mêmes de ces prétendues si grandes et si importantes vérités qu'ils veulent faire croire aux autres.

Mais comment, en effet, des gens qui auraient tant soit peu d'esprit et de bon sens pourraient-ils se persuader véritablement des choses qui sont si éloignées de la droite raison et de toute apparence de vérité, vu que la raison et la Nature même nous inspirent naturellement des sentiments contraires. Nos déicoles nous promettent des récompenses éternelles si nous vivons dans la vertu et si nous suivons religieusement les règles, les maximes et les préceptes de leurs religions, et ils font consister la souveraine béatitude et le souverain bonheur des hommes dans la possession et dans la jouissance de ces prétendues récompenses, que l'on ne possédera et que l'on ne verra néanmoins jamais dans cette vie mais seulement après la mort, dans un temps ou l'on ne sera plus[8], dans un temps où nous serons tous détruits et comme anéantis.

Pareillement, ils menacent les hommes des châtiments effroyables d'un enfer s'ils vivent dans le vice et dans le péché, s'ils ne croient point fermement tout ce qu'ils leur en disent, et s'ils ne vivent pas conformément aux règles, aux maximes et aux préceptes de leurs religions ; et ils font consister le souverain malheur des hommes méchants dans la souffrance éternelle des châtiments effroyables de ce prétendu enfer, que les plus méchants et les plus indignes ne verront néanmoins jamais dans cette vie mais seulement après leur mort, dans un temps où, comme je viens de dire, ils ne seront plus, où ils seront tous détruits et où ils seront comme anéantis.

En bonne foi, comment peut-on se persuader que l'on puisse encore être véritablement bienheureux ou malheureux lorsque l'on ne sera plus sensible au bien ni au mal ? Et même lorsque l'on ne sera plus rien du tout, comme nous le dirons plus amplement dans la suite. Car se persuader que l'on sera bienheureux ou malheureux après la mort, c'est se persuader que l'on sera bienheureux ou

---

[8] Pourrait-on dire qu'une simple modification d'être serait encore véritablement quelque chose après qu'elle aurait cessé d'être ? Certainement non. Or, il est certain que nous ne sommes chacun de nous personnellement que de simples petites modifications d'être ; et par conséquent, nous ne sommes plus rien du moment que nous avons cessé d'être.

malheureux lorsque l'on ne sera plus : car du moment que l'on est mort, on n'est plus sensible à rien, comme l'expérience le fait tous les jours manifestement voir. Du moment que l'on est mort, on commence à se corrompre et à se réduire en pourriture et en cendres. C'est, dis-je, ce que l'expérience nous fait tous les jours manifestement voir, mais nos déicoles n'ont jamais eu ni jamais vu d'expérience que l'on puisse encore sentir du bien ou du mal après la mort, ils n'ont jamais rien vu ni aperçu de ces grandes et magnifiques récompenses dont ils se flattent de jouir dans le ciel après leur mort. Ils n'ont jamais rien vu non plus, ni jamais rien senti, ni aperçu de ces effroyables tourments dont ils menacent les méchants et dont ils disent qu'ils seront éternellement punis dans les enfers après leur mort. Tout ce qu'ils disent des biens et des maux d'une autre prétendue vie, n'est fondé que sur des illusions, sur des imaginations creuses et sur des mensonges et des impostures.

Mais encore, en quoi font-ils consister cette prétendue souveraine et si charmante béatitude qu'ils promettent avec tant d'assurance aux gens de bien et aux justes. C'est ce qu'il faut encore bien remarquer ici, car ils la font d'une espèce toute singulière et toute pleine de mystères. Ils la font consister, comme ils disent eux-mêmes, dans la vision et dans la possession de Dieu même qu'ils disent être leur souverain bien, laquelle vision ou possession de ce prétendu souverain bien rend parfaitement heureux tous ceux et celles qui ont le bonheur de le voir et de le posséder. Mais voyons un peu ce que c'est ou ce que ce pourrait être de cette prétendue si douce et si charmante vision et possession de leur Dieu.

Nos déicoles, comme je viens de le remarquer, disent que leur Dieu est d'une nature toute spirituelle, c'est-à-dire d'une nature incorporelle et immatérielle, et par conséquent, d'une nature qui est invisible, qui est sans corps et sans forme, sans couleur et sans figure et même sans aucune étendue. Comment donc prétendent-ils que leur souveraine béatitude puisse consister à voir et à posséder un tel être ? Peut-on voir et posséder un être qui n'est pas visible ? Un être qui n'a ni corps, ni forme, ni aucune étendue ? Peut-on voir un être qui n'a ni couleur, ni figure, ni étendue aucune ? Certainement, cela n'est pas concevable, cela passe toute imagination et toute possibilité, car c'est comme s'ils disaient que leur souveraine béatitude consisterait à voir ce qui ne se peut nullement voir, et à posséder ce qui ne se peut nullement tenir ni toucher — ce qui est manifestement absurde, en prenant les termes dans leur propre et naturelle signification.

Mais comme on sait que nos déicoles, et particulièrement que nos déichristicoles, qui se disent être les seuls véritables adorateurs du vrai Dieu, font industrieusement profession de s'attacher principalement à la spiritualité de son culte et à interpréter spirituellement tout ce qui regarde les mystères, les maximes et les cérémonies de leur religion, afin de mieux couvrir sous ce beau et spécieux prétexte de spiritualité toutes les faussetés et toutes les absurdités qui s'y trouvent, ils n'ont garde de faire consister leur prétendue souveraine béatitude dans une vision, ni dans une possession réelle et corporelle de leur Dieu : cela serait trop grossier pour eux, ils croiraient bien trop rabaisser et trop avilir la gloire, l'excellence et la grandeur ineffable de cette souveraine béatitude s'ils la faisaient consister dans aucun plaisir des sens ! Ils se persuadent, ou au moins ils veulent persuader aux autres, qu'il n'appartient qu'à des esprits grossiers et charnels d'attendre dans le ciel une béatitude sensuelle et charnelle, comme font les Juifs et les mahométans, qui n'en connaissent point d'autre ; mais pour eux qui sont bien plus spirituels et qui ont des connaissances bien plus relevées, plus sublimes, et qui aspirent à des biens infiniment plus grands et plus estimables

que tous les biens du corps et des sens, ils n'ont garde, dis-je, de s'amuser à des bagatelles, ni à faire consister leur béatitude souveraine dans aucun bien ni dans aucun plaisir des sens. Cela est trop bas pour eux !

Ainsi, quand ils disent que leur souveraine béatitude consiste dans la vision et dans la possession de leur Dieu, ils n'entendent point parler d'une vision corporelle, comme celle qui se fait par les yeux du corps, mais d'une vision purement spirituelle qui se fait, suivant leur dire, par les yeux de l'âme, c'est-à-dire par une très claire et très parfaite connaissance que l'âme a des beautés et des perfections infinies de ce souverain être. Car ils ne prétendent pas non plus que l'âme ait d'autres yeux que ses propres pensées et ses propres connaissances. Pareillement, quant ils parlent d'une possession de Dieu, ils n'entendent point parler d'une possession corporelle, puisque leur Dieu ne se possède point par le corps et qu'il n'y a rien en lui de corporel ; cela serait encore trop grossier pour eux ! Mais ils entendent parler d'une possession spirituelle de leur Dieu, qui se fait aussi, suivant leur dire, par un amour très parfait de ce prétendu souverain bien. D'où, suivant leur même dire, il résulte dans les âmes qui ont le bonheur de le posséder ainsi, une joie et un contentement spirituel qui surpasse, à ce qu'ils disent, infiniment tous les plaisirs et tous les contentements que l'on pourrait jamais recevoir par les sens.

LXXIII

La souveraine béatitude de nos christicoles, suivant ce qu'ils disent, n'est qu'une béatitude imaginaire



OILÀ, CE [ME] SEMBLE, QUELQUE CHOSE DE BEAU ET DE BIEN imaginé. Mais rien de plus vain que tout cela ; car si cela était, il s'ensuivrait manifestement que leur prétendue souveraine béatitude ne consisterait que dans un bonheur et dans une félicité imaginaires et non pas dans un bonheur ni dans une béatitude réels et véritables. Pour preuve de cela est que, suivant leur dire, voir clairement et spirituellement un objet n'est autre chose, comme je viens de le remarquer, qu'avoir des idées, des pensées et des connaissances très parfaites de cet objet. Pareillement, posséder spirituellement un objet n'est aussi, suivant leur dire, autre chose que l'aimer parfaitement. D'où il s'ensuit que plus les idées, les pensées et les connaissances que l'on se formera d'un objet seront parfaites, plus parfaitement aussi le verra-t-on pareillement ; plus on aimera un objet, plus parfaitement aussi le possédera-t-on spirituellement. Or se former des idées, des pensées et des connaissances plus ou moins parfaites de quelque objet que l'on ne voit point réellement et véritablement, ne sont que des actes d'imaginations, et l'amour que l'on conçoit pour un tel objet que l'on ne voit point et que l'on ne possède point réellement et véritablement, ne se forme que sur les idées, sur les pensées et sur les connaissances que l'on se forme de cet objet. Donc, voir spirituellement quelque objet n'est autre chose que le voir par l'esprit et par l'imagination ; car je ne fais point ici de distinction entre l'esprit, l'entendement, et l'imagination, ni entre les idées, les pensées et les imaginations, parce que tous ces termes ne signifient proprement qu'une même chose. Ces termes, par exemple, d'*esprit*, d'*entendement* et d'*imagination*, ne signifient que la puissance ou la faculté que les hommes ont de penser, de connaître, de raisonner et d'avoir des opinions vraies ou fausses de ce qu'ils conçoivent. Et ces termes d'*idées*, de *pensées* et d'*imaginations* ne signifient proprement rien autre chose que les actes de pensées et de connaissances par lesquels ils aperçoivent et connaissent les choses, et par lesquels ils raisonnent ou forment des jugements vrais ou faux sur ce qu'ils pensent.

Comme donc nos déicoles ne reconnaissent point d'autre vision de leur Dieu que celle qui se fait par la pensée et par la connaissance, qui sont des actes d'entendement, d'esprit ou d'imagination, et qu'ils ne reconnaissent point d'autre possession de ce même Dieu que celle qui se fait par l'amour — qui est une suite naturelle des pensées et des connaissances que l'esprit ou l'imagination a d'un objet qui lui paraît être bon et aimable — et qu'ils font d'ailleurs consister toute leur souveraine béatitude à voir spirituellement et à posséder spirituellement leur Dieu, il s'ensuit évidemment que leur prétendue béatitude ne serait qu'une béatitude imaginaire, puisqu'elle ne serait fondée que sur une vision imaginaire et sur une possession imaginaire d'un bien qui n'est qu'imaginaire.

Et pour confirmation de ceci est que nos déicoles disent expressément que cette béatitude ne consiste point dans les plaisirs des sens, qu'elle ne consiste point dans les plaisirs du boire ni du manger, ni pareillement dans les plaisirs de voir par les yeux du corps, ni de toucher par les mains, non plus que dans le plaisir d'entendre par les oreilles, mais qu'elle consiste seulement dans la paix, et dans la joie de l'esprit : « *Car le royaume de Dieu*, dit leur grand mirmadolin saint Paul, *ne consiste pas dans le boire ni dans le manger, mais dans la justice, dans la paix et dans la joie que donne le Saint-Esprit*[1]. » ([*Épître de saint Paul aux*] *Romains* XIV-17[2]).

Et d'où viendra, s'il vous plait, cette paix et cette joie de l'esprit, si elle ne vient de rien de tout ce qui peut toucher les sens ? Elle ne pourra venir que de l'imagination. Et par conséquent, leur prétendue souveraine béatitude ou félicité ne consisterait, comme je viens de dire, que dans une béatitude imaginaire. Encore n'auraient-ils pas ce vain plaisir que de jouir après leur mort d'une béatitude imaginaire ; car pour jouir d'une béatitude imaginaire, il faut *s'imaginer* jouir de quelques grands biens et *s'imaginer* véritablement être heureux. Or il n'y a plus d'imaginations après la mort ; comment donc des morts pourraient-ils jouir d'une béatitude imaginaire après la mort, puisqu'ils n'auront même plus de quoi former aucune pensée ni aucune imagination, et qu'ils seront comme si jamais ils n'avaient été. C'est l'état où chacun sera réduit après la mort : nous retournerons tous dans l'état où nous étions auparavant de naître ou auparavant que d'être, et comme il est sûr que pour lors nous ne pensions à rien, que nous n'imaginions rien et que nous n'étions rien, de même aussi il est sûr qu'après la mort nous ne penserons plus à rien, nous ne sentirons plus rien et nous n'imaginerons plus rien. Ainsi, c'est bien en vain que nos déicoles et que nos christicoles se flattent d'une si grande béatitude après leur mort, puisqu'ils n'auront pas même pour lors l'esprit de penser à aucune béatitude — ni à aucune autre chose.

Ils n'ont que faire, nos christicoles, de déclamer ni de s'élever si fort contre ce sentiment, puisque c'est expressément le sentiment même d'un de leurs sages, les paroles duquel ils révèrent comme des paroles divines. Voici ce qu'il dit sur ce sujet : « Les vivants savent au moins qu'ils doivent mourir, mais ceux qui sont morts ne savent plus rien et ne connaissent plus rien, et n'attendent plus aucune récompense ; les sentiments de haine ou d'amour, ni aucun désir ne les touchent plus, et ils ne prennent plus aucune part à tout ce qui se fait dans le monde. - « Va donc, *dit-il*, va paisiblement et joyeusement jouir des biens que tu as ! Bois et mange en paix les doux fruits de tes travaux, et réjouis-toi avec tes amis et avec celle que tu aimes, car c'est là tout ce que tu peux espérer de bien dans la vie. » (*Ecclésiaste* IX-5 [à 9][3]). Ces paroles confirment clairement ce que je viens de dire.

Ainsi, c'est bien en vain que nos déicoles et que nos christicoles se flattent de jouir d'une si grande félicité après leur mort puisqu'ils n'auront pas même pour lors l'esprit de penser à eux-mêmes. En effet, comment pourraient-ils y penser puisqu'ils ne seront plus ? Nous voyons assez souvent dans la vie même plusieurs sortes de maladies ou d'infirmités dans lesquelles ceux qui y tombent sont

---

1 [« *Non est enim regnum Dei esca et potus, sed justitia et pax, et gaudium in spiritu sancto.* »]

2 [Référence exacte.]

3 [Référence exacte. *Ecclésiaste* IX-9 dit : « Jouissez de la vie avec la femme que vous aimez pendant tous les jours de votre vie passagère. » Ce qui ne s'adresse pas aux prêtres qui ont fait vœu de célibat, ni, selon toute apparence, aux femmes.]

entièrement incapables de penser à aucune chose. Une simple défaillance de cœur, par exemple, un simple évanouissement, une léthargie ou quelque autre semblable maladie sont capables de nous mettre dans cet état-là, quoique nous soyons encore en vie et que notre corps soit encore dans tout son entier. Si donc une simple maladie, qui trouble seulement l'économie ou le juste tempérament des humeurs et qui empêche seulement les fonctions des sens sans les détruire, est capable de nous ôter tout sentiment et toutes connaissances, à beaucoup plus forte raison la mort, qui nous détruit entièrement, nous privera-t-elle de tout sentiment et de toute connaissance.

Mais quoi ! Ne voyons-nous pas même tous les jours et n'éprouvons-nous pas nous-mêmes tous les jours qu'un doux et profond sommeil qui nous abat lentement sans nous faire aucun mal nous met hors de toutes pensées, de tous sentiments et de toutes connaissances ? À plus forte raison, la mort, qui détruit tout en nous, nous privera-t-elle de toutes pensées, de tout sentiment et de toute connaissance ? Ayant donc de si fortes preuves de cette vérité et ayant tous les jours des expériences si sensibles de ce qui se passe dans nous-mêmes par rapport à ce sujet, c'est merveille que des gens qui paraissent avoir de l'esprit soient dans des sentiments contraires et qu'ils puissent se persuader qu'après la mort même on soit encore plein de vie, plein de sentiments et de connaissance, et que l'on soit plus que jamais en état d'être bienheureux ou malheureux, les justes jouissant pour lors d'une parfaite béatitude en possédant Dieu éternellement dans le ciel, et les méchants souffrant pour lors des supplices éternels dans les enfers.

C'est merveille, dis-je, que des gens d'esprit puissent entrer dans ces sentiments-là, car c'est une espèce de folie de se mettre de telles pensées dans l'esprit, et c'est même une folie qui va assez souvent jusqu'au fanatisme, comme il paraît, dans ceux qui se mettent un peu fortement ces sortes de pensées en tête : car la religion est une vraie pépinière de fanatiques. C'est véritablement le théâtre où ils jouent le mieux leurs personnages.

Ce pourquoi aussi les personnes qui sont véritablement sages et qui sont tant soit peu éclairées des lumières de la raison, ne s'arrêtent guère à ces vaines opinions-là.

Et c'est aussi la raison pourquoi j'ai dit que la plupart même de ceux qui les maintiennent par leur autorité ou qui les enseignent aux autres par un faux devoir de leur profession, n'ajoutent guère de foi eux-mêmes à ce qu'ils en disent aux autres et ne se mettent guère en peine de faire eux-mêmes ce qu'ils recommandent si soigneusement aux autres de faire pour acquérir ce prétendu incomparable bonheur de jouir des félicités éternelles du ciel, ni pour éviter ce prétendu si terrible malheur de souffrir éternellement les peines effroyables de l'Enfer.

Et il est à croire qu'il y aurait longtemps que ces sortes d'opinions-là seraient entièrement abolies si ceux qui les maintiennent par leur autorité ou qui les enseignent aux autres par l'obligation de leur profession, ne trouvaient pas si grassement et si copieusement leur compte et leur avantage dans le soutien et dans la conservation publics de ces erreurs, en tenant par ce moyen les pauvres peuples misérablement captifs sous leurs tyranniques dominations — tenant pour maxime de leur politique en cela, qu'il est besoin que les peuples ignorent beaucoup de choses vraies et qu'ils en croient beaucoup de fausses.

LXXIV

Les maux, les misères, les vices et les méchancetés des hommes font évidemment voir qu'il n'y a point d'être tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage qui puisse les empêcher ou y remédier

AIS REVENONS À NOTRE PRÉTENDU ÊTRE SOUVERAINEMENT parfait. S'il était véritablement tel que nos déicoles le disent, il serait indubitablement, infiniment bon et infiniment sage ; on ne peut nier cette conséquence. Or, il est évident qu'il n'y a point d'être qui soit infiniment bon et infiniment sage. Donc, il n'y a point d'être qui soit souverainement et infiniment parfait, et par conséquent, point de ce qu'ils appellent Dieu.

Qu'il n'y ait point d'être qui soit infiniment bon et infiniment sage, en voici manifestement la preuve. C'est que s'il y avait un tel être, il aimerait parfaitement le bien, la paix, la justice, la vertu et le bon ordre partout, et il protègerait partout les bons, les justes et les innocents ; et au contraire, il haïrait infiniment le mal, tous les vices, toutes les injustices et toutes les méchancetés, et punirait partout les méchants, car étant tout-puissant, comme on le suppose aussi, il ne manquerait pas de procurer partout le véritable bien et d'établir et de maintenir partout le bon ordre et la justice. De même aussi, s'il haïssait véritablement tout mal, tous vices, toutes injustices et toutes méchancetés, étant tout-puissant, comme je viens de dire, il ne manquerait point d'empêcher partout qu'il y ait aucun mal, aucun vice, aucune injustice, aucun désordre, ou au moins il ne manquerait pas de punir sévèrement tous ceux qui feraient le mal ou qui seraient malicieusement cause de quelque mal, parce que c'est le propre de la bonté et de la sagesse de faire tout le bien possible et d'empêcher tout le mal qui se pourrait faire, comme ce serait le propre d'une lumière infinie de répandre la clarté partout et dissiper partout l'obscurité des ténèbres, et que ce serait le propre d'une chaleur infinie de s'étendre partout et de chasser partout la froidure. Car de même que la lumière est incompatible avec les ténèbres et que la chaleur est incompatible avec la froidure, de même aussi, et à plus forte raison, une bonté et une sagesse infinies sont incompatibles avec toutes sortes de maux, toutes sortes de vices, toutes sortes de méchancetés et de dérèglements. Il ne pourrait donc y avoir aucun mal, aucun vice, aucune méchanceté, ni aucun dérèglement au monde sous la direction, sous la puissance et sous le gouvernement d'un être tout-puissant, s'il était, comme on le dit, infiniment bon et infiniment sage, parce qu'il empêcherait par sa bonté et par sa sagesse toute-puissante qu'il n'arrivât aucun mal, et qu'il ne se fît aucune injustice ni aucune méchanceté, ni aucun dérèglement.

Or, il est évident que le monde est presque tout rempli de maux et de misères. Les hommes y sont tous pleins de vices, tous pleins d'erreurs et de méchancetés, leurs gouvernements sont pleins d'injustices et de tyrannies. On voit presque partout un débordement de vices et de méchancetés, la discorde et la division règnent presque partout. Les justes et les innocents opprimés gémissent presque partout, les pauvres sont presque partout dans la disette et dans les souffrances, sans appui, sans support et sans consolation.

D'un autre côté, on y voit souvent les méchants, les impies et les plus indignes de vivre, qui sont néanmoins dans la prospérité, dans la joie, dans les honneurs et dans l'abondance de toutes sortes de biens ; on ne saurait rien nier de ce que je dis à cet égard ; il s'en faut même beaucoup que je ne dise tout ce qui en est. Car qui voudrait faire un détail de tous les maux et de toutes les pitoyables misères qui sont dans le monde, aussi bien que de tous les vices et de toutes les détestables méchancetés des hommes, il faudrait pour le faire des volumes entiers. Comme donc il est évident que le monde n'est presque partout rempli que de maux, que de misères, que de vices, que de méchancetés, que de tromperies, que d'injustices, que de vols, que de larcins, que de cruautés, que de tyrannies, que d'impostures et de mensonges, que de discordes et de confusions... etc., c'est une preuve certaine et évidente qu'il n'y a point d'être infiniment bon et infiniment sage qui soit capable d'y apporter un remède qui soit convenable, et par conséquent, qu'il n'y a point d'être tout-puissant qui soit infiniment bon et infiniment sage, comme nos christicoles le prétendent.

Voici ce qu'un auteur judicieux du dernier siècle passé disait sur ce sujet. Car tout christicole qu'il était, il n'a pu néanmoins s'empêcher de reconnaître et de sentir la force de cet argument que je viens de proposer : « Une certaine inégalité dans les conditions qui entraîne l'ordre et la subordination est, *dit-il*, l'ouvrage de Dieu, ou suppose une loi divine ; mais une trop grande disproportion, et telle qu'elle se remarque parmi les hommes, est leur ouvrage ou la loi des plus forts ». Il déclare encore plus clairement sa pensée dans le même endroit, comme je l'ai déjà remarqué : « Mettez, *dit-il*, l'autorité, les plaisirs, l'oisiveté d'un côté, la dépendance, les soins, la misère de l'autre ; ou ces choses sont déplacées par la malice des hommes, ou Dieu n'est pas Dieu[1]. »

Cet auteur reconnaît donc que tout doit être dans un bon ordre et dans une juste subordination, sous la conduite et sous la direction d'un Dieu, c'est-à-dire d'un être infiniment parfait. C'est son ouvrage, comme il dit, ou plutôt ce serait son ouvrage de bien faire, de bien régler et de bien conduire toutes choses. Jusque-là il a raison puisqu'il suppose un être infiniment parfait. Mais comment peut-il dire ensuite qu'une si grande disproportion, et telle que celle qui se remarque parmi les hommes, est *leur ouvrage et la loi des plus forts*, puisque cette si grande disproportion ne serait pas, non plus que cette loi des plus forts, si la supposition qu'il fait de l'existence d'un être infiniment parfait était véritable. Car comment un être tout-puissant qui serait infiniment bon et infiniment sage souffrirait-il une si grande et si injuste disproportion entre les hommes ? Comment souffrirait-il que la loi des plus forts s'établit contre toute raison et justice ? Et même contre toutes ses bonnes intentions et contre toutes ses bonnes volontés ? L'ouvrage des hommes, qui sont faibles et mortels, et qui ne peuvent rien d'eux-mêmes, comme disent nos christicoles, serait-il plus fort que l'ouvrage même d'un Dieu tout-puissant ? Cela n'est point du tout croyable, cela répugne-

[1] [La Bruyère, *Caractères*, « Des Esprits forts », 49, p. 498, *opus* cité. La Bruyère écrit « qui *entretient* l'ordre et la subordination » et non « qui *entraîne* l'ordre et la subordination ».]

rait entièrement à la bonté et à la sagesse d'un être qui serait tout-puissant et infiniment parfait. Ce pourquoi aussi est expressément marqué dans les prétendus sains et divins proverbes de nos christicoles qu'il n'y a point de sagesse, point de prudence, point de conseil, et, par conséquent aussi, point de force et de puissance qui puissent prévaloir contre les desseins ou contre les volontés de Dieu : « *Il n'y a point de sagesse, il n'y a point de prudence, il n'y a point de conseil contre le Seigneur*[2] ». (*Proverbes* XXI-30 [3]). Et la raison de cela est que la même bonté et que la même sagesse de Dieu qui aurait bien fait et bien réglé toutes choses aurait empêché aussi, ou aurait pourvu aussi, à ce qu'elles ne fussent jamais déplacées par la malice des hommes, et aurait même pourvu à ce qu'il n'y ait jamais eu de malice parmi les hommes.

Voici encore comme un de leurs prétendus saints prophètes fait parler son Dieu : « *Sachez*, dit-il, *que je suis Dieu et qu'il n'y en a point d'autre que moi, mes desseins demeureront fermes, et toutes mes volontés s'exécuteront*[4] ». (*Isaïe* XLVI-[9], 10 [5]). Cela étant, il faut nécessairement reconnaître que rien ne pourrait aller contre les desseins ni contre les volontés d'un être tout-puissant, et que rien ne serait capable de renverser ni même de troubler un ordre qui aurait été établi par une divine et toute-puissante providence. « *Ô Dieu dont la providence ne se trompe point dans ses desseins éternels*[6] », disent nos christicoles dans une de leurs oraisons. Comme donc on voit manifestement partout et que l'on a toujours vu ainsi partout un renversement de bon ordre, un renversement de justice et d'équité, un débordement général de vices et une infinité de maux et de misères qui accablent misérablement la plupart des hommes, et souvent même les plus justes et les plus innocents plutôt que les coupables et que les méchants et les impies, c'est une preuve certaine et assurée qu'il n'y a point d'être tout-puissant, et qu'il n'y a point de bonté ni de sagesse infinie qui puisse empêcher tous ces maux et établir inviolablement partout la justice et le bon ordre, comme il serait convenable de faire à une bonté et à une sagesse qui serait infinie.

Ainsi, la vue de tant de maux, de tant de vices, de tant de misères et de tant de méchancetés qui règnent partout, nous fait manifestement voir qu'il n'y a point de Dieu. C'est ce que l'auteur dont je viens de parler, déclare assez manifestement et fait assez clairement entendre par les paroles que je viens de rapporter : « Mettez l'autorité, les plaisirs et l'oisiveté d'un côté, la dépendance, les soins et la misère de l'autre ; ou ces choses sont déplacées par la malice des hommes, ou Dieu n'est pas Dieu. » Suivant donc la pensée et le sentiment de cet auteur — qui est assurément un des plus judicieux d'entre nos déicoles — il faut nécessairement reconnaître : ou que les choses du monde telles qu'elles sont présentement ont été déplacées par la malice des hommes, comme il le dit, ou que Dieu n'est pas Dieu.

Pour dire que les choses ont été ou auraient été déplacées par la malice des hommes, il faut supposer qu'elles auraient véritablement été placées dans un meilleur ordre et qu'elles auraient véritablement été dans un état plus parfait que celui où elles sont — ce qui serait peut-être assez difficile de prouver, vu qu'il n'y en a aucune apparence. Ce n'est pas néanmoins que je veuille absolument nier que les choses de ce monde aient jamais pu avoir été dans un meilleur ordre, au

---

2 [« *Non est sapientia, non est prudentia, non est consilium contra Dominum.* »]
3 [Référence exacte.]
4 [« *Ego sum Deus, et non est ultra nec est similis mei... Consilium meum stabit et omnis voluntas mea fiet.* »]
5 [Référence exacte.]
6 [« *Deus cuius providentia in sui dispositione non fallitur.* » *Bréviaire*, 7[e] dimanche après Pentecôte.]

moins quant aux mœurs et au gouvernement des hommes, qui peuvent effectivement avoir été meilleurs dans les siècles passés ; et il ne faut point douter qu'elles ne seraient encore présentement dans un meilleur ordre et dans un meilleur état si les hommes étaient véritablement sages, c'est-à-dire s'ils se conduisaient en toutes choses par les véritables lumières de la raison et selon les règles de la justice et de l'équité naturelle. Mais par rapport aux faiblesses et aux infirmités de la Nature et par rapport aux maladies et aux souffrances, aux accidents fâcheux, et surtout par rapport à la mort, qui est inévitable, qui met fin à tout ce qui a vie et qui termine toutes les souffrances aussi bien que tous les plaisirs, il ne faut pas croire que les choses aient jamais été dans un ordre ou dans un état beaucoup plus parfait que celui où nous les voyons. Les hommes ont toujours été enclins au mal, ils ont toujours été sujets aux maladies et aux infirmités, tant du corps que de l'esprit, et ils ont même toujours été sujets à la mort, comme ils y sont maintenant sujets. Et quoique l'on dise qu'il y a eu autrefois des hommes qui ont vécu jusqu'à plusieurs centaines d'années, il n'en est cependant venu aucun de ceux-là jusqu'à nous ; et ils ont tous pris fin par la mort, comme font encore présentement tous les hommes.

Ainsi, soit que les choses du monde aient autrefois été dans un meilleur ordre et dans un meilleur état, soit qu'elles n'y aient jamais été, mon dessein n'est pas de nier qu'elles ne puissent effectivement avoir été dans une meilleure disposition, mais je prétends seulement dire que si jamais les choses humaines avaient été établies dans un meilleur ordre et mises dans un état de perfection par la bonté, par la sagesse et par la toute-puissance d'un être infiniment parfait, elles auraient persisté et demeuré fermes dans cet ordre et dans cet état de perfection où ce souverain les aurait voulu d'abord placer, et jamais elles n'en auraient pu avoir été déplacées par la malice des hommes ; et cela non seulement parce que rien n'aurait jamais pu prévaloir contre les desseins ni contre les volontés d'un Dieu tout-puissant, comme j'ai déjà dit, mais aussi parce qu'il n'y aurait jamais eu de malice parmi les hommes. Car comment la malice elle-même aurait-elle pu s'introduire ou se glisser parmi les hommes contre les desseins et contre les volontés d'un Dieu tout-puissant ? Cela ne se serait nullement pu faire, à moins que l'on ne veuille dire aussi que la malice des hommes aurait prévalu et qu'elle aurait eu plus de puissance que la volonté toute puissante d'un Dieu tout-puissant — ce qui serait absurde de dire.

Comme donc on voit manifestement que les choses humaines sont dans une très mauvaise situation et dans un très mauvais état, et que, suivant le dire de l'auteur que j'ai cité, cette mauvaise disposition des choses du monde prouve qu'elles ont été déplacées par la malice des hommes dans la supposition d'un être infiniment parfait qui les aurait mises d'abord dans un meilleur ordre et dans un meilleur état qu'elles ne sont présentement, ou que Dieu n'est pas Dieu — il faut nécessairement conclure que cet être infiniment parfait n'est absolument point, et par conséquent, que ce que l'on appelle Dieu n'est pas Dieu. De sorte que si l'auteur que je viens de citer a eu raison de dire que ces choses étaient déplacées par la malice des hommes ou que Dieu n'était pas Dieu, il aurait certainement pu dire avec beaucoup plus de raison que *si Dieu était Dieu, ces choses n'auraient jamais été déplacées par la malice des hommes* : parce que comme j'ai dit que la même puissance, que la même bonté et que la même sagesse de Dieu qui les aurait mises d'abord dans un si bon ordre et dans un état si parfait, aurait pourvu aussi à ce qu'elles ne fussent jamais déplacées par la malice des hommes et aurait même pourvu à ce qu'il n'y eût jamais de malice parmi les hommes. Soit donc

que l'on dise que les choses ont été déplacées par la malice des hommes, soit que l'on dise qu'elles n'ont jamais été dans un meilleur état ni jamais mieux ordonnées qu'elles ne sont, il importe peu pour la conclusion qu'il convient présentement [d']en tirer, parce qu'il suffit de voir le triste et pitoyable, l'injuste, le méchant, le détestable et malheureux état où elles sont pour conclure qu'elles n'ont jamais été faites, ni jamais été gouvernées et conduites par un être infiniment parfait, parce qu'il n'est nullement croyable ni même possible qu'un être infiniment parfait aurait voulu faire si mal aucune chose, ni qu'il aurait voulu en aucune manière laisser glisser aucun mal, aucune malice, aucune méchanceté, ni aucun désordre parmi ses créatures.

Que diriez-vous, messieurs les déicoles et vous, messieurs les christicoles, que diriez-vous, par exemple, d'un père de famille qui, pouvant sans peine, sans difficulté et sans s'incommoder bien régler et bien gouverner toute sa famille, et qui pouvant même facilement donner à tous ses enfants de bonnes inclinations et toutes autres sortes de belles perfections — voudrait néanmoins tout abandonner à la conduite du hasard et laisser venir ses enfants beaux ou laids et difformes, sages ou fous, et les laisser faire indifféremment le bien ou le mal, et même le plus souvent leur laisser faire le mal plutôt que le bien — que diriez-vous d'un tel père ? Diriez-vous que ce serait un parfaitement bon père de famille ? Quand vous le diriez, je suis sûr que vous ne le penseriez pas. Que diriez-vous d'un pasteur de brebis qui, ayant un grand troupeau à garder et à conduire, le laisserait négligemment aller dans toutes sortes de pâturages bons ou mauvais, le laisserait négligemment infecter et corrompre de galle, et qui avec tout cela le laisserait encore misérablement disperser et déchirer par la fureur enragée des chiens et des loups. Diriez-vous que ce serait un parfaitement bon berger ? Point du tout ! Vous diriez, au contraire, que ce serait un très mauvais berger et qu'il serait tout à fait digne de punition. Que diriez-vous d'un juge qui, au lieu de rendre fidèlement la justice à un chacun, favoriserait, au contraire, l'injustice et le crime, et punirait également et sans discernement les bons avec les méchants, et qui s'entendrait même avec les voleurs et les méchants ? Diriez-vous qu'un tel juge serait parfaitement juste ? Point du tout. Vous diriez, au contraire, qu'il serait le plus injuste du monde et qu'il mériterait lui-même d'être sévèrement jugé et rigoureusement puni. Enfin, que diriez-vous d'un gouverneur de ville ou de province, ou même d'un prince souverain qui aurait des États à gouverner, si au lieu d'établir et de faire observer partout des bons règlements et des bonnes lois pour maintenir ses peuples dans la paix, dans la justice et dans l'abondance de tous biens, les laissait se troubler, se persécuter, se ruiner, se désoler et se détruire misérablement les uns les autres, par des continuelles divisions et par des continuelles guerres ; et si c'était encore ce prince lui-même ou ce gouverneur qui suscitât et qui fomentât ces funestes troubles et divisions et par de continuelles guerres ; et si c'était, vous [diriez] qu'un tel prince ou qu'un tel gouverneur serait un parfaitement bon gouverneur, un parfaitement bon prince ? Point du tout. Vous diriez plutôt que ce serait un très mauvais gouverneur et un très mauvais prince, qu'il mériterait d'être dégradé et dépouillé de toute autorité, de tout honneur, de toute dignité et de tout commandement. Et vous auriez raison de le dire, parce qu'une telle conduite serait tout à fait indigne de la bonté, de la sagesse et de la majesté d'un prince. Et tout prince qui n'est pas bon prince ne mérite pas de l'être.

Vous dites, messieurs les déicoles et messieurs les christicoles, vous dites que votre Dieu est le souverain père de tous les hommes et souverain père de toutes

les créatures vivantes. Vous dites qu'il est le souverain pasteur et le souverain conducteur des hommes, et particulièrement qu'il est le souverain pasteur de vos âmes. Vous dites qu'il est le souverain juge de tous les hommes, et enfin qu'il est le souverain maître et seigneur de tout l'univers ; ou plutôt, c'est lui-même, dites-vous, qui s'attribue toutes ces belles et honorables qualités de père, de pasteur, de juge et de souverain seigneur.

Comment donc pouvez-vous dire qu'il est un père infiniment bon et infiniment sage puisqu'il abandonne toute sa famille, qui est le monde entier, à la conduite du hasard, et qu'il laisse devenir tant de ses enfants, qui sont les hommes, si laids, si difformes, si vicieux, si méchants, sujets à tant de maladies et d'infirmités, et laisse faire impunément et insolemment toutes sortes de crimes et de méchancetés ? Cela, à votre avis, convient-il à un parfaitement bon et parfaitement sage père de famille ?

Comment pouvez-vous dire qu'il est un parfaitement bon pasteur puisqu'il laisse si négligemment infecter son troupeau dans toutes sortes d'erreurs et de vices et qu'il abandonne si universellement les bons à la malice, à la cruauté et à la perfidie des méchants ? Cela convient-il à un parfaitement bon pasteur ?

Comment pouvez-vous dire qu'il est un parfaitement juste juge puisqu'il ne fait point de discernement entre les innocents et les coupables et qu'il punit également les uns comme les autres lorsqu'ils se trouvent malheureusement dans les occasions ? Cela convient-il à un parfaitement juste juge ?

Enfin, comment pouvez-vous dire qu'il est un parfaitement bon prince et seigneur souverain du monde puisqu'il ne fait point manifestement connaître ses intentions et ses volontés aux hommes et qu'il les laisse se dépouiller, se persécuter, se ruiner, se désoler et se massacrer cruellement les uns les autres par des continuelles divisions et par de continuelles guerres ? Cela convient-il, à un parfaitement bon et sage prince et souverain seigneur du monde ? Vous blâmeriez et vous condamneriez tous les jours une telle conduite dans des hommes qui seraient établis pour conduire et pour gouverner les autres ! Par quel principe de raison pouvez-vous donc, messieurs, l'approuver dans un être que vous dites être souverainement et infiniment parfait ? Ferez-vous des vertus adorables et infiniment parfaites dans votre Dieu de ce qui serait dans les hommes des vices très blâmables et très punissables ?

Il n'y a point d'hommes qui ne seraient très blâmables et très punissables si particulièrement en chose de conséquence et d'importance, ils ne faisaient pas tout le bien qu'ils pourraient faire et s'ils n'empêchaient pas tout le mal qu'ils pourraient empêcher. Si un médecin, par exemple, pouvait facilement guérir toutes sortes de maladies et même préserver les hommes de toutes maladies, et les empêcher même de mourir et de souffrir aucun mal, et qu'il ne voulût pas néanmoins les guérir de leurs maladies ni les préserver d'aucun mal, et qu'il voulût les laisser mourir dans leurs maux et dans leurs infirmités — ne serait-il pas tout à fait blâmable et punissable ? Si un père de famille pouvait rendre tous ses enfants beaux, sages, vertueux, parfaits, et leur procurer toutes sortes de biens en abondance, et qu'il ne voulût cependant point leur procurer aucun de ces biens-là mais qu'il voulût les laisser devenir vicieux et méchants, les faire laids et difformes, et les laisser misérablement dans la disette et dans toutes les misères de la pauvreté — ne serait-il pas tout à fait blâmable ? Enfin, pour abréger, si un prince pouvait rendre tous ses peuples heureux et contents, et les préserver de tous malheurs, de tous dommages et de tous accidents factieux, et qu'il ne voulût néanmoins pas les rendre heureux mais les laisser volontairement exposés aux

ravages de ses ennemis et les laisser misérables et malheureux, ne serait-il pas tout à fait blâmable ? Oui certainement.

Vous dites, messieurs les déicoles et messieurs les christicoles, vous dites et vous voulez que l'on croie que votre Dieu peut faire toutes sortes de biens aux hommes, qu'il peut les préserver et les tirer heureusement de tous dangers et de tous maux, qu'il peut les rendre tous parfaitement heureux et contents, et qu'il peut aussi les rendre tous parfaitement bons, parfaitement sages et vertueux. Cependant, vous voyez bien, et chacun voit bien avec vous, qu'il s'en faut [de] beaucoup qu'il ne fasse toutes ces sortes de biens et qu'il ne garantisse de toutes sortes de maux. Comment donc pouvez-vous dire et comment pourriez-vous nous faire croire qu'il est tout-puissant, qu'il est infiniment bon et infiniment sage, puisque les effets nous démontrent manifestement tout le contraire ?

Ne savez-vous pas que plus un être est bon et parfait, plus parfaitement aussi et plus sagement doit-il agir[7] ; de sorte que si votre Dieu était, comme vous dites, tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage, il aurait certainement très sagement et très parfaitement bien fait et ordonné toutes choses.

Il y a un axiome en philosophie qui dit que *tout ce qui est reçu, l'est à la mesure du recevant*[8]. Si cet axiome est vrai, il n'est pas moins vrai de dire que *tout ce qui est fabriqué l'est à la mesure du fabricant*[9] ; de sorte que si c'eût été un être et un ouvrier tout-puissant et infiniment parfait qui eût fait toutes choses, il les aurait infailliblement fait toutes parfaites, et par conséquent, sans aucun vice et sans aucun défaut. Mais bien loin de voir que toutes choses soient dans ce noble, dans cet heureux et dans ce désirable état de perfection, on voit, au contraire, qu'elles sont toutes dans le dérèglement, dans le désordre, dans la confusion et dans un triste et fâcheux état de misères et d'infirmités. Quelle apparence y aurait-il donc qu'elles aient été faites et qu'elles soient gouvernées ainsi par un être tout-puissant, infiniment parfait, infiniment bon et infiniment sage ? Il n'y en a certainement aucune apparence.

Il est sûr qu'il serait de la bonté et de la sagesse et même de la gloire d'un être infiniment parfait de se faire parfaitement connaître et aimer d'un chacun, car *le propre du bien*, suivant la maxime reçue, *est de se communiquer* : *le bien tend à se répandre*[10]. Plus une bonté est grande, plus elle doit se communiquer et s'étendre, plus elle doit se faire sentir et se faire aimer ; et par conséquent, une bonté et une sagesse qui seraient infiniment parfaites ne manqueraient pas de se communiquer parfaitement en se faisant parfaitement connaître et aimer. En effet, que serait-ce d'un bien qui ne se communiquerait en nulle façon, c'est-à-dire qui ne se ferait point sentir ni connaître en aucune manière ? Ce serait un bien qui demeurerait entièrement inutile ; c'est ce qui nous est même marqué dans un de nos prétendus saints *Livres* :

---

7 On sait, dit l'auteur des *Entretiens ecclésiastiques* [*pour tous les jours de l'année*]*, que Dieu étant rempli d'une sainteté et d'une sagesse infinies, il ne pouvait manquer de donner à toutes ses œuvres la perfection qu'elles demandaient pour être pleines et accomplies. Un Dieu ne fait rien à demi, et il n'y peut avoir de vide dans ses œuvres ; elles ont nécessairement toute la perfection et la plénitude de sainteté et de mérite qu'elles sont capables d'avoir. Au 12e *Entretien* pour le 2e dimanche après Pentecôte (tome III, p. 403). [*Pierre de la Font, mort en 1701, docteur en théologie et official d'Uzès.]

8 [« *Quidquid recipitur, ad modum recipientis recipitur.* » Emprunté à Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, I, LXXV, 5c.]

9 [« *Quidquid fabricatur, ad modum fabricantis fabricatur.* »]

10 [« *Bonum est sui diffusivum.* » Emprunté à Thomas d'Aquin.]

« *Quelle utilité, dit l'*Ecclésiastique, *y a-t-il dans une sagesse ou dans un trésor qui demeurent cachés ? Il n'y a aucune utilité dans l'un ni dans l'autre*[11]. » (*Ecclésiastique* [*de Jésus, fils de Sirach*] XX-32 [12]). - « *Celui, dit-il, qui cache ses défauts et ses imperfections, vaut mieux ou fait mieux que celui qui cache sa sagesse et ses vertus*[13]. » C'est pour cela aussi qu'il est dit, dans un de leurs prétendus saints prophètes, que « *la gloire du seigneur Dieu paraîtra partout, et que toute chair entendra la parole du Seigneur*[14] ». (*Isaïe* XL-5 [15]). Dans un autre prophète il est dit que *la gloire du Seigneur sera tellement visible et manifeste partout que personne n'aura plus besoin d'instruction pour apprendre à la connaître.* « *Je mettrai ma loi,* dit Dieu, *dans leurs entrailles, je l'écrirai dans leur cœur*[16]. » (*Jérémie* XXXI-33 [17]). - « *Personne,* dit-il, *n'aura plus besoin d'enseigner son frère ni son voisin pour l'apprendre à me connaître, parce que tous me connaîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand*[18]. » (*Jérémie* XXXI-34 [19]). Et non seulement il dit qu'il se fera connaître ainsi, mais il dit même qu'il se fera connaître et qu'il se fera même aussi louer et glorifier par les bêtes sauvages : « *Les bêtes des champs, les dragons, les serpents et les autruches me glorifieront*[20]. » (*Isaïe* XLIII-20 [21]). - « *Car je vais,* dit-il, *faire toutes choses nouvelles*[22]. »

Selon donc le dire de ces prophètes, Dieu s'attribue lui-même cette gloire de se faire ainsi connaître et glorifier ; il se l'attribue préférablement à tout autre, il dit qu'il est jaloux de sa gloire et qu'il ne la communiquera à personne. « *Je suis le Seigneur,* dit-il, *je suis un Dieu fort et puissant qui est jaloux de sa gloire. J'empêcherai que mon nom soit blasphémé ; je l'empêcherai pour l'amour de moi-même, et je ne donnerai point ma gloire à personne*[23]. » (*Exode* XX-5 [24]). C'est ce qu'il confirmerait encore lui-même par serment et par jurement, comme pour une plus grande assurance de la vérité de ses paroles : « *J'ai juré par moi-même,* dit-il, *j'ai juré vérité et justice, ma parole s'accomplira ;* | *tout genou fléchira sous moi et chacun me glorifiera*[25]. »

Il est donc clair et visible par les raisons et par les témoignages que je viens de citer, qu'il serait de la bonté, de la sagesse et même de la gloire d'un Dieu, c'est-à-dire d'un être infiniment parfait, de se faire parfaitement connaître et aimer d'un chacun. Or, il est évident qu'il n'y a point d'être infiniment parfait qui se fasse parfaitement connaître et aimer d'un chacun, car s'il se faisait parfaitement connaître et aimer, personne ne voudrait ni ne pourrait le nier, ni même douter

---

11 [« *Sapientia absconsa et thesaurus invisus : quae utilitas in utrisque ?* »]
12 [Référence exacte.]
13 [« *Melior est qui caelat insipientiam suam, quam homo qui abscondit sapientiam suam.* » (*Ecclésiastique* [*de Jésus, fils de Sirach*] XX-33.]
14 [« *Revelabitur gloria Domini, et videbit omnis caro pariter quod os Domini locutum est.* »]
15 [Référence exacte.]
16 [« *Dabo legem meam in visceribus eorum, et in corde eorum scribam eam.* »]
17 [Référence exacte.]
18 [« *Non docebit ultra vir proximum suum, et vir fratrem suum dicens cognosce Dominum : omnes enim cognoscent me a minimo eorum usque ad maximum.* »]
19 [Référence exacte.]
20 [« *Glorificabit me bestia agri, dracones et struthiones.* »]
21 [Référence exacte.]
22 [« *Ecce ego facio nova.* » *Apocalypse de saint Jean, apôtre* XXI-5.]
23 [« *Ego sum Dominus, Deus tuus fortis zelotes, visitans iniquitatem patrum in filios in tertiam et quartam, generationem eorum qui oderunt me ; propter me, propter me faciam, ut non blasphemer, et gloriam meam alteri non dabo.* »]
24 [*Exode* XX-5 dit : « Je suis le Seigneur votre Dieu, le Dieu fort et jaloux, qui venge l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération dans tous ceux qui me haïssent. »]
25 [« *In memetipso juravi, egredietur de ore meo justitiae verbum et non revertetur, quia mihi curvabitur omne genu, et jurabit omnis lingua.* » *Isaïe* XLV-23, 24.]

de son existence, comme il y en a tant qui font, et nos déicoles eux-mêmes ne seraient pas, comme ils sont, si en peine de prouver son existence, et ils n'auraient que faire de tant de prêcheurs pour tâcher de le faire connaître à leurs peuples. Comme donc il y a une infinité de gens qui ne le connaissent point, qui nient son existence ou qui la révoquent en doute, et que les plus zélés même de nos déicoles ne sauraient la démontrer ni par la raison ni par le sentiment, c'est une preuve évidente qu'il n'y a point de tel être, et par conséquent, point de Dieu.

Il est pareillement clair et constant qu'il serait de la bonté et de la sagesse d'un être tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage, et il serait de sa gloire aussi bien que de sa bonté et de sa sagesse de faire parfaitement bien tout ce qu'il fait, et par conséquent, de n'y laisser jamais aucun vice, aucun défaut, ni aucune imperfection, et pour la même raison, il serait de la bonté, de la gloire, et de la sagesse infinie d'un tel être de maintenir et de conserver toujours ses ouvrages dans un état entier et parfait ; et s'il ne le fait pas, c'est sans doute parce qu'il ne le peut ou parce qu'il ne le veut. Si c'est parce qu'il ne le veut, il n'est donc assurément pas infiniment bon puisqu'il ne voudrait pas faire tout le bien qu'il lui serait convenable de faire et qu'il pourrait faire. Et si c'est parce qu'il ne peut, il n'est donc certainement pas tout-puissant puisqu'il ne pourrait faire tout le bien qu'il lui serait convenable de faire.

Et ainsi, soit qu'il manque de puissance ou soit qu'il manque de bonté pour bien faire parfaitement toutes choses, il s'ensuit évidemment qu'il n'est pas infiniment parfait, et, par conséquent qu'il ne serait pas Dieu, comme nos christicoles l'entendent.

Serait-il possible qu'un être infiniment bon et infiniment sage ne voudrait pas faire tout le bien qu'il pourrait faire et qu'il lui serait convenable de faire pour sa gloire même ? Serait-il possible qu'il ne voudrait pas empêcher tout le mal qu'il pourrait empêcher, et qu'il lui serait même convenable d'empêcher pour sa propre gloire ? Serait-il possible qu'un Dieu infiniment bon et infiniment sage qui pourrait sans peine et sans difficulté faire toutes ses créatures parfaites et heureuses à tout jamais, voudrait néanmoins ou aurait voulu les faire et les laisser toujours vicieuses et défectueuses, faibles et imparfaites pour les voir et les laisser ensuite toujours malheureusement souffrir toutes sortes de maux et de misères dans la vie ? Serait-il possible qu'un Dieu infiniment bon et infiniment sage se plairait à voir le mal, le désordre, le vice et la confusion parmi ses créatures ? Se plairait-il, par exemple, à les voir laides, difformes, estropiées et mal faites de corps ou d'esprit ? Se plairait-il à les voir languir et mourir de faim et de misères ? Se plairait-il à les voir se haïr, se persécuter, se déchirer, se détruire et se manger cruellement, comme elles font les unes les autres ? Cela n'est certainement pas croyable.

Comment se persuader qu'un être infiniment parfait, infiniment bon et infiniment sage serait capable de vouloir telle chose ? Cela ne se peut, parce que cela serait entièrement contraire à la nature d'un être infiniment bon et infiniment sage. C'est détruire une bonté et une sagesse infinies que de penser qu'elle fût capable de vouloir faire ou de vouloir souffrir qu'il y ait tant de maux et tant de méchancetés dans ses créatures. C'est une chose si belle, si louable et si honorable que de bien faire toutes choses ; c'est une chose si douce, si aimable et si digne de la perfection et de la grandeur d'un cœur noble et généreux de se rendre partout bienfaisant, qu'il n'est pas imaginable qu'un être qui serait infiniment parfait voudrait échapper ou négliger aucune occasion de bien faire.

Et comme des hommes qui n'auraient pas l'âme ou le cœur bienfaisants, et qui dans des occasions pressantes ne voudraient pas faire de bien à leurs semblables, ne seraient pas dignes d'avoir du bien et mériteraient au contraire d'être eux-mêmes misérables et malheureux, de même aussi j'ose dire que s'il y avait des dieux qui fussent capables de faire toutes sortes de biens et capables d'empêcher toutes sortes de maux, et qu'ils ne voulussent pas néanmoins faire tout le bien qu'ils pourraient faire ni empêcher tout le mal qu'ils pourraient empêcher, ne mériteraient certainement pas d'être dieux ni de recevoir aucun honneur divin. J'ose même dire qu'ils mériteraient plutôt d'être fouettés que d'être servis et adorés comme des dieux.

Pareillement, s'il y avait véritablement un Dieu et seigneur tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage, il serait de sa bonté et de sa sagesse de protéger partout les bons et de récompenser toujours la vertu, comme aussi il serait de sa justice de punir partout les méchants et d'empêcher partout l'exécution de leurs mauvais desseins. Cette proposition ne peut être raisonnablement contestée puisqu'il n'y a rien de plus convenable à une bonté et à une sagesse infinie, que de protéger toujours les bons et de récompenser toujours la vertu ; cela même est essentiel à une bonté souverainement parfaite. Ce serait lui faire injure et ce serait même la détruire que de dire qu'elle ne protégerait point les gens de bien ou qu'elle ne récompenserait point la vertu. Pareillement, il n'y a rien de plus convenable à la sagesse et à la justice d'un être tout-puissant et infiniment parfait, que de punir partout les méchants et d'empêcher partout l'exécution de leurs mauvais desseins ; cela est aussi essentiel à la sagesse et à la justice d'un être infiniment parfait. Ce serait la détruire et l'anéantir que de dire qu'elle ne punirait pas les méchants et qu'elle n'empêcherait point l'exécution de leurs mauvais desseins. Car ne point faire le bien, ne point empêcher le mal, ne point récompenser la vertu et ne point punir le vice, c'est effectivement comme s'il n'y avait point de souveraine bonté, point de souveraine sagesse et point de souveraine justice.

C'est ce que nos déicoles ne sauraient s'empêcher eux-mêmes de reconnaître puisqu'ils ont tant de soins d'attribuer à leur Dieu la qualité de souverain protecteur des justes et de souverain vengeur des crimes. C'est ce qu'ils lui attribuent dans une infinité d'endroits de leurs prétendues *Écritures saintes*, où il est marqué que Dieu promet sa protection et toutes sortes de bénédictions et de bonnes récompenses aux justes, et où il menace terriblement de perdre entièrement les pécheurs et de les punir sévèrement de leurs crimes. « Je suis, *dit-il*, un Dieu fort et puissant, je suis un Dieu jaloux de ma gloire, punissant les péchés des pères dans les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération dans ceux qui me haïssent et qui font le mal. Et faisant miséricorde jusqu'à mille générations, dans ceux qui m'aiment et qui font le bien. » (*Exode* XX-5 [26]). - « Dieu, dit le prophète roi David, est le protecteur de tous ceux qui espèrent en lui. » (*Psaumes* XVII-31 [27]). - « Le salut des justes, *dit-il*, vient du seigneur Dieu, il est leur protecteur dans le temps de leur afflictions, il les délivrera des mains des pécheurs et il les exaucera parce qu'ils espèrent en lui. » (*Psaumes* XXXVI-35 [28]). - « Le Seigneur regarde toujours favorablement les justes ; ses oreilles sont toujours attentives à leurs prières ; il est proche de ceux qui ont le cœur affligé, il les délivrera de toutes leurs afflictions et ne souffrira pas qu'aucun de leurs os

26 [Déjà cité.]
27 [Référence exacte.]
28 [Référence exacte.]

soient brisés. » (Psaumes XXVII-26 [29]). - « Le Seigneur, *dit-il encore*, aime les justes, il protége tous ceux qui l'aiment, il protège la veuve et l'orphelin, il délivre ceux qui sont captifs et rend la vue à ceux qui sont aveugles ; et au contraire, *il perdra tous les pécheurs*[30]. (*Psaumes* CXLIV-[18, 20][31]).

« Ne craignez point, *disait Dieu lui-même à Abraham*, ne craignez point, car je suis votre protecteur, je serai moi-même votre récompense et même une récompense très grande. » (*Genèse* XVI-1 [32]). - « Si vous écoutez ma parole — *dit ce même Dieu en parlant au peuple d'Israël par la bouche de Moïse* (*CAR LES DIEUX NE PARLENT JAMAIS AUTREMENT QUE PAR LA BOUCHE DES HOMMES*) — si vous écoutez ma parole et si vous obéissez fidèlement à ce que je vous commande aujourd'hui, toutes ces bénédictions-ci viendront sur vous, vous serez bénis en la ville et aux champs, le Seigneur répandra sur vous les trésors de ses bénédictions et vous donnera toutes sortes de biens en abondance. » (*Deutéronome* XXVIII[33]). Et au contraire, il menace les pécheurs de toutes sortes de punitions et de châtiments. Il dit qu'il répandra sa colère et sa fureur sur eux : « Que si vous ne voulez pas écouter ma voix et ne voulez pas faire ce que je vous commande, vous serez maudits dans la ville et dans les champs. Vous serez affligés de famine, de peste et de guerres, vous serez accablés de toutes sortes de maux... etc.[34] » Et quantité d'autres semblables témoignages qui se voient dans les dites prétendues saintes et divines *Écritures*, qui confirment partout ce que je viens de dire touchant la protection et les récompenses des justes et touchant la punition des méchants. Il est donc constant, par la raison que je viens de dire et confirmée par tous les témoignages que je viens de rapporter, qu'il serait de la justice d'un être tout-puissant et infiniment parfait, de punir tous les coupables et tous les méchants, et d'empêcher l'exécution de leurs mauvais desseins.

Or, il est évident que ni ces belles promesses de protection faites aux justes, ni ces terribles menaces de punition faites aux méchants ne s'accomplissent point ; car il est évident qu'il s'en faut [de] beaucoup que les justes ne soient toujours protégés et que leur vertu ne soit toujours récompensée. Il est évident aussi qu'il s'en faut [de] beaucoup que les méchants ne soient toujours punis comme ils le méritent ; bien loin de cela, on voit tous les jours une infinité de justes et d'innocents misérablement opprimés, qui périssent dans leur innocence sans avoir reçu aucune récompense de leurs vertus ; et d'un autre côté, on voit tous les jours une infinité de méchants impies qui triomphent dans leur malice et qui meurent paisiblement sans avoir reçu aucuns châtiments de leurs crimes et de leurs méchancetés ; et par conséquent, il n'y a aucun être infiniment parfait qui puisse récompenser les justes et punir les méchants, comme ils le mériteraient de l'être. Car s'il y avait un tel être, il ne manquerait pas d'exécuter les susdites promesses à l'égard des uns et des autres. Serait-il possible qu'un être tout-puissant et souverainement bon voudrait toujours demeurer insensible aux plaintes, aux pleurs et aux gémissements de tant de justes et de tant de pauvres malheureux innocents qui l'invoquent et qui le réclament tous les jours si dévotement, si affectueusement et si instamment dans leurs prières, et qui

29 [Référence exacte.]
30 [« *Omnes peccatores disperdet.* »]
31 [Référence exacte.]
32 [Référence exacte.]
33 [Meslier résume *Deutéronome* XXVIII.]
34 [Meslier résume lapidairement les interminables malédictions qui sont les « paroles de l'alliance que le Seigneur commanda à Moïse de faire avec les enfants d'Israël dans le pays de Moab », proférées par « le Seigneur » au *Deutéronome* XXVIII, en particulier les versets 58 à 68.]

l'appellent tous les jours si pitoyablement à leur secours ? Serait-il possible qu'il ne voudrait se montrer favorable à aucun d'eux, et qu'il voudrait les abandonner et les laisser périr sans leur donner aucun secours ? Serait-il possible qu'un être tout-puissant ne voudrait pas se faire craindre des méchants, et qu'il voudrait toujours souffrir leur orgueil, leurs blasphèmes, leurs impiétés et toutes leurs méchancetés, sans les punir ? Comme ils le mériteraient ? Cela n'est pas croyable, cela n'est pas imaginable ! Si Dieu est véritablement tel que nos déicoles le disent, que ne le fait-il voir ? Qu'il prenne lui-même la défense de sa cause ! Qu'il se venge lui-même de ses ennemis et de ceux qui font mépris de ses lois et de ses commandements ! « *Que le Seigneur se lève, et que ses ennemis soient dissipés*[35] *!* » (*Psaumes* LXVII-1 [36]). - « *Si Baal est Dieu*, disait le père de Gédéon, *qu'il se venge lui-même de celui qui a renversé ses autels*[37] *!* » (*Juges* VI-31).

Si cet être que l'on suppose infiniment parfait se montrait aux hommes dans toute sa beauté, il n'y a personne qui ne l'aimerait parfaitement, car la volonté se porte naturellement à aimer le bien. De même, s'il punissait sévèrement tous les méchants et les coupables, il n'y a personne qui ne craindrait et qui n'appréhenderait de mal faire ; et peut-être même que personne n'aurait la hardiesse de vouloir faire aucune méchanceté. Que dis-je ! S'il punissait tous les méchants et tous les coupables, il ne serait pas même nécessaire d'en punir tant pour rendre tous les hommes plus sages et meilleurs qu'ils ne sont ! Si seulement, par exemple, le tonnerre ne tombait jamais que sur les têtes des méchants et des coupables quand il tonne, c'en serait assez pour faire trembler tous les pécheurs, et personne n'aurait la hardiesse de vouloir être méchant car on craint naturellement trop la mort et le châtiment pour vouloir s'y exposer si facilement ; et il est sûr que c'est l'impunité des vices et des crimes qui rend les hommes si hardis et si obstinés qu'ils sont dans leurs malices et dans leurs méchancetés. C'est aussi ce que nos déicoles ne sauraient nier, puisque c'est même leur prétendue *Écriture sainte* qui le dit :

« *Les enfants des hommes*, disent ces prétendus saints Livres, *voyant que les méchants demeurent impunis après avoir mal fait et voyant qu'ils commettent cent et cent fois les mêmes crimes sans en recevoir aucune punition, c'est pour cela qu'ils s'abandonnent sans aucune crainte à toutes sortes de vices et de méchancetés. De là vient*, disent les mêmes prétendus saints Livres, *une autre vanité qui n'est pas moins pitoyable que détestable et qui n'est pas moins digne de compassion que d'indignation. C'est*, disent ces prétendus saints Livres, *que souvent on voit des justes qui sont affligés d'un nombre presque infini de misères et qui sont traités avec autant d'indignité et d'ignominie que s'ils avaient commis les crimes des méchants, et au contraire, on voit souvent des impies qui vivent au milieu des délices et des honneurs avec autant d'assurance que s'ils avaient tout le mérite des justes*[38]. » (*Ecclésiaste* VIII-12 [39]). Ce qui est certainement une très grande vanité et un abus tout à fait indigne de la bonté, de la sagesse et de la justice d'un Dieu tout-puissant et infiniment parfait.

« *Et ce qu'il y a de plus fâcheux et de plus mauvais parmi les choses qui se font sous le soleil, c'est*, dit la même Écriture, *que tout arrive indifféremment à tous ; les mêmes accidents*, dit-elle, *arrivent aux justes et aux méchants, aux bons et aux nets comme*

---

[35] [« *Exurgat Deus et dissipentur inimici eius !* »]
[36] [Référence exacte.]
[37] [« *Si Baal est Deus vindicet semetipsum numquid ultores estis Baal.* »]
[38] [« *Et enim quia non profertur cito contra malos sententia, absque timore ullo, filii hominum perpetrant mala... Et est alia vanitas quae fit super terram. Sunt justi, quibus mala proveniunt, quasi opera egerint impiorum, et sunt impii, qui ita securi sunt quasi justorum facta habeant, sed et hoc vanissimum judico.* »]
[39] [Il s'agit d'*Ecclésiaste* VIII-11, 14.]

aux coupables, à celui qui offre des sacrifices, comme à celui qui méprise d'en offrir, comme est le bon, ainsi est le méchant, et celui qui jure comme celui qui craint de jurer, et c'est, dit la même Écriture, *ce qui donne lieu aux hommes de remplir leur cœur de malice, et de faire mépris de tout*[40]. » (*Ecclésiaste* IX-1 à 3 [41]).

Les déicoles, ne pouvant résister à la force et à l'évidence de cet argument, se sont subtilement avisés de dire que si leur Dieu ne récompense pas toujours sur la terre la vertu et les bonnes œuvres des justes, et que s'il ne punit pas toujours dans ce monde-ci les vices et les crimes des méchants, il ne manquera pas de le faire dans une autre vie, dans laquelle il ne manquera pas pour lors de récompenser abondamment les justes et ne manquera pas de punir sévèrement les méchants. Mais outre que cette prétendue autre vie n'est qu'une illusion et une pure fiction de l'esprit humain, qui se plaît à se tromper lui-même et à tromper les autres, je dis que cette interprétation et que cette réponse [sont] manifestement contraires aux susdits témoignages de leurs propres *saintes Écritures* que je viens de citer, lesquelles ne parlent que d'une protection visible de la bonté de Dieu pour les justes, et ne parlent aussi que de châtiments visibles de sa justice contre les méchants. Il n'est pas à croire que les dites *Écritures* ne parleraient que des récompenses et des châtiments d'une autre vie, car ce serait rendre entièrement vaines et frivoles toutes les promesses et toutes les menaces qui y sont faites touchant les récompenses des justes et touchant les châtiments des méchants, puisque ces prétendues récompenses et que ces prétendus châtiments d'une autre vie ne sont que des récompenses et des châtiments imaginaires aussi bien que cette autre prétendue vie dont nos déicoles parlent tant et dont ils font semblant de faire tant de cas. La vanité de ces belles prétendues promesses nous est encore tout clairement marquée dans leurs propres prétendus *saints Livres*, de sorte qu'il y aurait bien lieu de s'étonner qu'ils puissent les regarder comme des livres divins et qu'ils puissent encore, après ce qu'ils en disent, se flatter d'une si vaine espérance que celle de vivre encore après qu'ils ne seront plus.

Voici comme ces prétendus saints et divins Livres parlent sur ce sujet. « *Quel avantage,* dit l'Ecclésiaste, *l'homme sage peut-il espérer plus que celui qui est insensé, c'est-à-dire quel avantage l'homme de bien peut-il avoir plus que celui qui est méchant ? Sera-ce de passer dans une meilleure vie après celle-ci ? Il vaut mieux voir ce que l'on aime et tenir ce que l'on a, que de désirer ce que l'on ne connaît pas, parce que c'est une vanité et une présomption d'esprit de vouloir s'attacher à ce que l'on ne connaît point*[42]. » (*Ecclésiaste* VI-8, [9][43]).

C'est déjà donc, suivant la doctrine de ces prétendus *saints Livres*, une vanité et une présomption trompeuse de s'attendre à une autre vie ; et par conséquent, point de récompense, si ce n'est dans cette présente vie.

Poursuivons : « Il y a des justes et des sages, *disent ces mêmes Livres*, qui vivent religieusement dans la vertu et dans la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres ; cependant, personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine parce que tout demeure dans l'incertitude d'un temps à venir ; on ne voit point qu'il y ait de différence entre le juste et l'impie, entre le bon et le méchant, entre le pur

---

40 [« *Hoc est pessimum inter omnia quae fiunt sub sole, quia eadem cunctis eveniunt, justo, et impio, bono et malo, mundo et immundo, immolanti victimas, et sacrifia contemnenti, sicut bonus, sic et peccator ; ut perjurus, ita et ille qui verum dejerat ; unde et corda filiorum hominum implentur malitia et contemptu in vita sua.* »]

41 [Référence exacte.]

42 [« *Quid habet amplius sapiens a stulto ? Et quid pauper nisi ut pergat* [*illuc*], *ubi est vita ? Melius est videre quod cupias, quant desiderare quod nescias, sed et hoc vanitas est et praesumptio spiritus.* »]

43 [Référence exacte.]

et l'impur, ni entre celui qui offre pieusement des sacrifices et celui qui méprise d'en offrir ; car les mêmes évènements arrivent aux uns comme aux autres, aux bons comme aux méchants, aux parjures comme à ceux qui disent toujours vrai ; ce qui est, *comme disent ces mêmes Livres*, une chose très mauvaise et très fâcheuse, car les hommes voyant que toutes choses arrivent indifféremment aux bons et aux méchants, négligent la vertu et se laissent facilement aller à toutes sortes de vices et de méchancetés ; après quoi ils s'en vont au tombeau. » (*Ecclésiaste* IX-[1,] 2, 3 [44]).

« Il n'y a personne, *disent ces mêmes Livres*, qui puisse toujours vivre, ni même qui ait espérance de pouvoir toujours vivre ; *un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort*[45] », c'est-à-dire que le plus vil et le plus misérable animal qui soit, s'il est vivant, vaut mieux que le plus grand et que le plus puissant monarque de la terre lorsqu'il est mort. Et la raison qu'ils en donnent, c'est, disent ces mêmes *Livres*, parce que « *les vivants savent au moins qu'ils mourront, ils savent qu'ils doivent mourir ; mais les morts ne connaissent plus rien et n'attendent plus aucune récompense parce qu'ils sont entièrement dans l'oubli de toutes choses ; ils n'ont plus aucun sentiment de haine, ni d'amour, ni d'envie tout est fini pour eux, et ils n'ont plus aucune part à ce qui se fait dans la vie*[46]. » (*Ecclésiaste* IX-5 [47]). - « *Va donc*, disent ces mêmes Livres à leurs lecteurs, *va donc boire et manger paisiblement le fruit de tes travaux avec tes amis, va jouir des plaisirs et des contentements de la vie avec celle que tu aimes, car c'est là ta part et c'est ce que tu peux espérer de bien dans la vie, car dans le tombeau où tu vas, il n'y a plus de connaissance ni de sentiment pour toi*[48]. » (*Ecclésiaste* IX-5 [49]).

Voilà un des plus clairs et des plus convaincants témoignages que l'on puisse désirer de l'erreur où sont nos superstitieux déicoles et nos superstitieux christicoles touchant les prétendues récompenses et les prétendus châtiments d'une autre vie, dont ils entretiennent vainement les peuples ignorants, car puisque suivant la doctrine même du plus sage d'entre eux, que je viens de rapporter, les morts n'attendent plus aucune récompense, qu'ils n'ont plus de connaissance ni de sentiment, et que le meilleur partage des vivants est de boire et de manger paisiblement et joyeusement les fruits de leurs travaux, et de jouir paisiblement des plaisirs et des contentements de la vie avec les amis et avec celle que l'on aime, et que c'est là toute la part qu'ils peuvent espérer des biens de la vie — c'est une preuve manifeste qu'il ne croyait point d'autre vie que celle-ci et qu'il n'y en a point d'autre, et par conséquent, qu'il n'y a point de récompenses à espérer ni de châtiments à craindre dans une autre vie, vu qu'il est dit encore ailleurs qu'il ne faut point craindre la mort parce qu'*il n'y a point d'accusation à faire ni de compte à rendre après la mort*[50] ». (*Ecclésiastique* [*de Jésus, fils de Sirach*] XLI-5, 7 [51]).

---

44 [Référence exacte.]

45 [« *Melior est canis vivus leone mortuo.* » *Ecclésiaste* IX-4.]

46 [« *Viventes enim sciunt se esse morituros, mortui vero nihil noverunt amplius, nec habent ultra mercedem amor quoque et odium et invidiae simul perierunt, nec habent partem in hoc saeculo.* »]

47 [Référence exacte.]

48 [« *Vade ergo et comede in laetitia panem tuum, et bibe cum gaudio vinum tuum. Perfruere vita cum uxore, quam diligis. Haec est enim pars tua in vita, et in labore tuo, quo laboras sub sole, quia nec est opus, nec ratio, nec sapientia, nec scientia erurit apud inferos, quo tu properas.* »]

49 [Il s'agit d'*Ecclésiaste* IX-7, 9, 10.]

50 [« *Noli metuere judicium mortis... non est enim in inferno accusatio vitae.* »]

51 [Meslier condense librement *Ecclésiastique de Jésus, fils de Sirach* XLI-5 : « Ne craignez point l'arrêt de la mort », et *Ecclésiastique de Jésus, fils de Sirach* XLI-7 : « On ne compte point les années de vie parmi les morts. »]

Comme donc il arrive très souvent que les justes meurent sans avoir reçu aucune récompense de leurs vertus ni de leurs bonnes œuvres, et que les méchants aussi meurent très souvent sans recevoir les châtiments qu'ils ont mérités par leurs crimes et par leurs méchancetés, il s'ensuit qu'il n'y a point de souveraine justice pour les uns ni pour les autres, et par conséquent, qu'il n'y a point d'être infiniment parfait ; car s'il y avait véritablement un tel être qui fût infiniment parfait, il serait parfaitement juste ; et étant parfaitement juste, il récompenserait les bons et punirait les méchants. Et comme on voit manifestement que les bons ne sont pas toujours récompensés et que les méchants ne sont pas toujours punis, c'est une preuve manifeste qu'il n'y a point de Dieu ni d'être infiniment parfait pour récompenser les uns ni pour punir les autres comme ils le mériteraient.

LXXV

S'il y avait quelque divinité qui voulût se faire aimer, se faire adorer et servir des hommes, elle ne manquerait pas de se faire au moins suffisamment connaître d'eux ni de leur faire suffisamment connaître ses volontés


OICI UN AUTRE ARGUMENT QUI TEND ENCORE À LA MÊME FIN. S'il y avait véritablement quelque divinité ou quelque être infiniment parfait qui voulût se faire aimer et se faire adorer des hommes, il serait de la raison et de la justice, et même du devoir de ce prétendu être infiniment parfait, de se faire manifestement ou, du moins, suffisamment connaître de tous ceux et celles dont il voudrait être aimé, adoré et servi.

Pareillement, il serait de la raison, de la justice et du devoir de ce même être infiniment parfait de leur faire manifestement ou, du moins, suffisamment connaître ses intentions et ses volontés. Car il serait ridicule à tout être doué d'entendement et de raison de vouloir se faire aimer sans vouloir au moins se faire suffisamment connaître. Pareillement, il serait ridicule et tout à fait injuste à un maître ou à un seigneur de vouloir se faire servir et obéir sans faire au moins suffisamment connaître ses intentions et ses volontés, car s'il y avait aucun maître ou seigneur qui fût capable d'exiger telle chose de ses serviteurs ou sujets sans se faire suffisamment connaître à eux et sans leur faire suffisamment connaître ses intentions et ses volontés, il est sûr qu'il ne manquerait pas de passer pour un fou et pour un insensé. Et si ce maître ou ce seigneur passait jusqu'à un tel excès de folie et d'injustice que de vouloir faire punir et sévèrement punir ceux de ses serviteurs ou sujets qui n'auraient pas fait ce qu'il ne leur aurait pas suffisamment fait connaître qu'il voulait qu'ils fassent, il passerait encore pour le plus injuste, pour le plus brutal et pour le plus cruel qui soit au monde. Il serait assez difficile qu'aucun homme puisse jamais venir jusqu'à un tel excès de folie et d'inhumanité que de vouloir faire telle chose ; à plus forte raison serait-il indigne de penser qu'un Dieu ou qu'un être infiniment parfait puisse être capable de le vouloir faire. Cela étant, il s'ensuit évidemment que s'il y avait véritablement, comme j'ai dit, quelque divinité ou quelque être infiniment parfait qui voulût se faire aimer et adorer des hommes, il serait de la raison, de la justice et même du devoir de cet être infiniment parfait de se faire au moins suffisamment connaître des hommes et de leur faire suffisamment connaître ses intentions et ses volontés.

Toutes ces propositions-là sont claires et évidentes comme un beau jour dans son plein midi.

Or, il est évident que cette prétendue divinité ne se fait pas suffisamment connaître des hommes et qu'elle ne leur fait pas non plus suffisamment connaître ses intentions et ses volontés ; car si elle se faisait suffisamment connaître à eux, il est sûr que personne ne l'ignorerait, que personne ne le nierait, et que personne ne révoquerait en doute son existence ; et ainsi, il n'y aurait point tant de disputes qu'il y en a parmi les hommes au sujet de sa prétendue existence. Puisque donc il y en a tant qui l'ignorent, tant qui la nient, tant qui révoquent en doute son existence, tant qui voudraient la connaître et qui ne la peuvent connaître, et tant, enfin, qui l'attachent et qui l'attribuent soit à des hommes mortels, soit à des sales et vilains animaux, soit à des êtres inanimés, soit à des idoles muettes qui n'ont ni mouvement ni sentiments, et que ceux-là même qui s'imaginent qu'elle est, la croient sans la voir et sans la connaître — c'est une preuve manifeste qu'elle ne se fait nullement connaître aux hommes.

Pareillement aussi, elle, cette prétendue divinité, ne leur fait pas suffisamment connaître ses intentions et ses volontés, car si elle les leur faisait suffisamment connaître, ils seraient tous certains et assurés de ce qu'ils en devraient croire et de ce qu'ils devraient faire pour lui plaire, ils s'accorderaient tous dans la même créance, dans la créance des mêmes vérités et dans la conformité d'un même culte ; et ainsi, il n'y aurait point entre eux tant de disputes et tant de diversité d'opinions qu'il y en a au sujet des préceptes, des mystères et des cérémonies de leurs prétendues saintes et divines lois, et ils n'auraient que faire de se haïr ni de se persécuter à feu et à sang, comme ils font tous les jours pour le maintien et pour la défense de tant de fausses opinions qui sont contraires les unes aux autres.

Comme donc on voit manifestement — et que l'on voit même depuis plusieurs milliers d'années — que les hommes ne sauraient s'accorder dans une même créance des principaux points de leurs religions ni dans la conformité d'un même culte, et qu'ils ne cessent point de se haïr et de se persécuter et même de se détruire cruellement les uns les autres pour maintenir chacun d'eux les mystères, les préceptes et les cérémonies de leurs prétendues lois divines, et qu'ils croient même chacun d'eux qu'en faisant cela ils rendent à leur Dieu le plus grand service qu'ils pourraient lui rendre — c'est une preuve manifeste qu'il n'y a aucune divinité qui se fasse suffisamment connaître aux hommes ni qui leur fasse suffisamment connaître ses intentions et ses volontés. Car s'il y en avait aucune qui fût capable de se faire suffisamment connaître et de faire suffisamment connaître ses intentions et ses volontés aux hommes, il n'est pas croyable qu'elle voudrait toujours les laisser dans un si misérable et si malheureux état d'ignorance et d'erreurs touchant ses volontés, puisqu'ils prétendent tous combattre pour son honneur et pour sa gloire, et qu'ils croient tous bien faire en suivant et en soutenant chacun d'eux aux dépens de leurs biens et au péril de leur vie les ordonnances et les cérémonies de leurs religions.

Si, par exemple, des peuples qui seraient affectionnés pour la gloire et pour le service de leur prince, tombaient en différent et en contestation entre eux touchant l'interprétation des lois ou des volontés de leur prince et touchant l'exécution de ses ordonnances, les uns par exemple *disant c'est ainsi que le roi l'ordonne et le prétend*, et les autres au contraire disant *non, ce n'est pas ainsi qu'il le veut, mais c'est de cette autre manière qu'il le veut et l'entend*, et que sur ce différent ses peuples vinrent à prendre les armes les uns contre les autres, à se battre, à se tuer, à s'égorger, à se détruire et à se brûler tout vif les uns les autres sous prétexte de vouloir prendre les intérêts de leur prince et de vouloir ponctuelle-

ment faire exécuter ses ordonnances comme ils croiraient le devoir faire — que ferait le roi ou le prince dans une telle conjoncture ? Si c'était un bon et sage prince, du moment qu'il serait averti d'une telle division parmi ses peuples et du sujet qui l'aurait suscité, il ne manquerait certainement pas d'interpréter clairement ses ordonnances et de leur faire clairement connaître ses intentions et ses volontés ; et par ce moyen il ferait incontinent cesser tous troubles et toutes divisions, et rétablirait comme en un moment la paix et la bonne union entre ses sujets. Mais si ce prince était un fou, un moqueur ou un méchant prince qui voulût prendre plaisir à voir le trouble et la guerre parmi ses sujets et qui voulût prendre plaisir à les voir se battre, se piller, se déchirer et se détruire les uns les autres pour l'amour de lui, il les laisserait faire, il ne dirait mot et ne prendrait pas seulement la peine de leur déclarer ni de leur faire déclarer expressément quelles seraient ses volontés.

Voilà tous les hommes qui se trouvent malheureusement dans une conjoncture pareille à celle de ces peuples dont je viens de parler : ils sont en différent et en dissension entre eux touchant les lois et les ordonnances de leur Dieu, ils prétendent tous adorer et servir le véritable Dieu, ils prétendent même tous l'adorer et le servir suivant ses véritables intentions et suivant ses véritables volontés. Les uns disent qu'il veut être adoré et servi d'une telle et telle manière, d'autres soutiennent que tous ceux-ci se trompent et que c'est d'une autre manière qu'il veut être adoré et servi ; d'autres sont encore dans d'autres sentiments. Enfin, tous les hommes sont partagés en mille et peut-être en plus de mille sortes de différents sentiments touchant les lois et les cérémonies de leur Dieu et de leurs religions. Ceux-là même qui font profession d'une même religion ne sauraient toujours s'accorder entre eux sur les principaux points de leur doctrine, ce qui fait encore naître entre eux une multitude de diverses sortes d'opinions ridicules qui se blâment et qui se condamnent réciproquement les unes les autres. Il y a longtemps que les hommes sont en disputes et en contestation sur ces sortes de sujets ; il y a plusieurs milliers d'années qu'ils se font la guerre et qu'ils se persécutent les uns les autres à feu et à sang pour l'amour et pour la gloire de leur Dieu, et sous ce beau prétexte de défendre et de maintenir religieusement ses lois et ses ordonnances. Cependant, on ne voit point de Dieu qui fasse cesser ces funestes divisions ni ces horribles troubles, ni qui se mette en devoir de mettre la paix entre les hommes en se faisant manifestement connaître, ni en leur déclarant manifestement ses intentions et ses volontés, comme il le pourrait très facilement faire s'il était vrai, comme disent nos déicoles, qu'il y a une divinité qui veut être religieusement servie et adorée des hommes.

Que peut-on juger et conclure d'un tel silence de la part de cette prétendue divinité dans une occasion et dans une conjoncture si pressante que celle-ci ? Si ce n'est de dire qu'il n'y a véritablement aucune divinité, ou que s'il y en a quelqu'une, il faut nécessairement que ce soit une divinité qui méprise les adorations des hommes, qui se moque d'eux et qui se plaît davantage à les tenir dans la division et dans le trouble qu'à leur procurer la paix et à leur faire aucun véritable bien. Dire qu'il y ait effectivement une telle divinité, je n'y vois aucune apparence de vérité. Reste donc à conclure et à dire qu'il n'y en a véritablement aucune. C'est une conclusion qui se tire évidemment de toutes les raisons que je viens de dire, et que je dirai encore par la suite.

Nos christicoles répondent ordinairement à ceci que leur Dieu se fait assez manifestement connaître par les ouvrages admirables qu'il a fait. Les cieux et la terre, comme ils disent, publient manifestement la grandeur, la gloire, la

puissance, la bonté et la sagesse infinie de celui qui les a fait, et qui n'est autre qu'un Dieu tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage. C'est pour cela que leur grand mirmadolin saint Paul dit que « Dieu a mis en évidence aux yeux des hommes ce qui peut être connu de sa grandeur par la manifestation et par la considération des choses qu'il a faites dans la création du monde, leur ayant par ce moyen rendu visible ce qui était invisible en lui, [à] savoir sa puissance éternelle et sa divinité même ; en sorte, *dit-il*, que les hommes sont sans excuses si, ayant connu par là l'existence d'un Dieu, ils ne le glorifient pas et ne lui rendent pas grâces de ses bienfaits[1]. »

Et à l'égard de ses volontés, ils disent pareillement qu'il les a fait assez manifestement connaître aux hommes par les choix et par les ordonnances qu'il a établies et qu'il a commandé d'observer par ses plus fidèles serviteurs, qui sont les anges et les prophètes, qu'il leur a plusieurs fois envoyées pour les instruire de ses divines volontés. Ce pourquoi ce même grand mirmadolin saint Paul dit qu'« aux temps passés, Dieu s'est fait connaître aux hommes en leur parlant en plusieurs manières par ses prophètes, et qu'enfin il leur a parlé dans ces derniers temps par son fils bien aimé, qu'il a, *dit-il*, établi héritier de tous ses biens, et par lequel même il a créé les siècles, étant lui-même la splendeur de sa gloire et la vive impression de sa personne, qui soutient toutes choses par sa parole toute puissante et qui, après avoir purifié tous les péchés, est assis à la droite de la souveraine majesté de Dieu dans le ciel. » ([*Épître de saint Paul aux*] *Hébreux* I [2])

Et ce même prétendu divin fils de Dieu, parlant de lui-même aux peuples, disait qu'il était envoyé de Dieu son père et que les œuvres admirables qu'il faisait parmi eux rendaient témoignage qu'il était véritablement envoyé de la part de Dieu, son père. Ce pourquoi il ajoutait que s'il ne fût pas venu à eux et qu'il n'eût pas fait parmi eux les œuvres miraculeuses qu'il avait faites, qu'ils n'auraient point eu de péchés et qu'ils auraient été excusables de ne pas croire en lui ; mais qu'étant venu parmi eux comme il avait fait, et qu'ayant fait tant de miracles qu'il en avait faits parmi eux, ils n'étaient plus excusables de ne pas croire en lui et de ne pas faire tout ce qu'il leur disait ; et plusieurs autres semblables témoignages qu'il serait trop long de rapporter... etc. Mais il est facile de réfuter cette réponse et de faire voir la vanité et la fausseté de tous ces prétendus témoignages de divinité.

Car premièrement, pour ce qui est de la prétendue connaissance des volontés d'un Dieu, que nos superstitieux déicoles prétendent nous être assez manifestement ou assez suffisamment connus par les lois et ordonnances qu'il a établies et qu'il a commandé aux hommes d'observer, c'est une pure illusion ; car, de bonne foi, quelles sont ces lois et ces ordonnances que l'on puisse manifestement ou suffisamment connaître venir véritablement de la part d'un Dieu ? Seront-ce celles des païens, qui reconnaissent et adorent plusieurs sortes de divinités, qui sont rejetées par tous ceux qui ne reconnaissent qu'un seul Dieu ? Seront-ce celles des Juifs, qui n'adorent qu'un seul Dieu mais dont les prétendues lois et ordonnances n'ont jamais été observées que dans un petit coin de la terre ; encore n'étaient-elles observées que par un peuple qui a toujours été regardé comme le plus vil, comme le plus méprisable et le plus misérable de toute la Terre ? Seront-ce celles des chrétiens, qui tirent leur source et leur origine de ce vil et misérable peuple dont je viens de parler, qui condamnent maintenant celles du judaïsme et celles du paganisme, quoique la religion chrétienne ne soit elle-

---

1 [Meslier cite *Épître de saint Paul aux Romains* I-19 à 21.]
2 [Meslier cite *Épître de saint Paul aux Hébreux* I-1 à 3.]

même qu'un ridicule mélange du judaïsme et du paganisme ? Seront-ce celles des mahométans, que les chrétiens regardent comme ayant été faites par un imposteur et par un faux prophète ? Seront-ce celles des Indiens et des Chinois ? Des Iroquois ou des Japonais, qui ne sont nullement connues parmi nous ? Ou enfin, seront-ce quelques autres semblables lois ou ordonnances prétendues divines et dont nous n'aurons peut-être encore jamais ouï parler ? Non certainement.

Car si les hommes reconnaissaient manifestement ou suffisamment que l'une ou l'autre de toutes ces différentes sortes de lois et d'ordonnances vienne véritablement de la part d'un Dieu, que n'en conviennent-ils donc paisiblement tous ! Que ne l'embrassent-ils volontiers tous, cette prétendue divine loi qui leur serait ainsi suffisamment connue ! Que ne la suivent-ils tous, et que ne l'observent-ils tous d'un commun consentement sans vouloir s'opiniâtrer mal à propos dans aucune erreur, sans tant disputer les uns contre les autres pour la différence de ces lois ! Et sans se persécuter si cruellement comme ils font les uns les autres pour ce même sujet ! Il est certain que la prudence et que l'amour de la vérité devrait les obliger à prendre ce parti si l'une ou l'autre de toutes ces différentes religions était manifestement ou suffisamment reconnue venir effectivement de la part d'un Dieu.

Mais comme on voit manifestement que les hommes n'ont jamais pu convenir tous ensemble d'une seule et même religion, et que même dans chaque religion il y a de plusieurs sortes de différentes sectes qui se blâment et qui se condamnent les unes les autres, et dont les partisans de différentes sectes se persécutent à feu et à sang les uns les autres au sujet de la diversité et contrariété d'opinions et de sentiments qu'ils ont sur leurs différentes lois ou sur l'explication de leurs prétendues lois divines — c'est une preuve manifeste que les volontés et que les intentions de leur Dieu ne leur sont point manifestement ni suffisamment connues. Car si elles leur étaient manifestement ou suffisamment connues, il leur serait facile de s'accorder ensemble, et ils n'auraient que faire, comme j'ai dit, de disputer avec tant de chaleur ni de se persécuter, comme ils font, les uns les autres avec tant d'animosités. Et si les lois et les volontés de leur Dieu ne leur sont pas suffisamment connues, c'est une preuve manifeste que ce Dieu ne les leur fait pas suffisamment connaître ; et s'il ne les leur fait pas suffisamment connaître, c'est une preuve évidente qu'il n'y a point de divinité qui veuille se faire aimer et adorer des hommes, parce qu'il serait, comme j'ai dit, contre la bonté, contre la sagesse et contre la justice d'un Dieu infiniment parfait de vouloir se faire adorer et servir sous quelque culte que ce soit, sans se faire manifestement ou du moins suffisamment connaître des hommes et sans leur faire, manifestement ou au moins suffisamment, connaître ses intentions, ses lois et ses volontés.

LXXVI

Il y a quantité de faux prophètes et quantité de faux miracles



OMME IL N'Y A AUCUN DE NOS DÉICOLES, DE QUELQUE SORTE DE loi ou de religion qu'ils soient, qui ne s'imaginent et ne prétendent que leur loi ou religion est la seule véritable loi de Dieu que tous les hommes doivent suivre, il n'y a aussi aucun d'eux qui ne prétendent que leur religion vienne de Dieu même ou de la part de Dieu même, et qu'il leur ait suffisamment fait connaître ses intentions et ses volontés, soit par lui-même, soit par le ministère de ses anges ou de ses prophètes, et qu'ensuite de cela, tous les hommes sont obligés de s'en tenir au témoignage de ces anges ou de ces prophètes, en croyant fermement tout ce qu'ils en ont dit et en observant religieusement tout ce qu'ils ordonnent de faire de la part de Dieu, qui les a inspirés et qui les a expressément envoyés pour déclarer ses volontés aux hommes.

Mais c'est bien en vain qu'ils prétendent que Dieu fasse par là suffisamment connaître ses volontés aux hommes. Car :

1- dès là même qu'ils sont tous dans cette créance que leur loi est divine, et qu'ils croient tous être dans la bonne loi et dans la bonne religion, quoiqu'ils soient néanmoins tous contraires les uns aux autres dans leurs dogmes et dans leurs cultes, c'est une preuve manifeste qu'ils sont, au moins pour la plupart d'eux, dans l'erreur, et que Dieu ne fait pas suffisamment connaître ses lois et ses volontés à ceux qui y sont, puisqu'ils croient bien faire en faisant ce qu'ils font et en croyant ce qu'ils croient, comme on doit supposer.

2- Quelle connaissance et quelle certitude suffisantes peuvent-ils avoir que ces prétendus anges ou que ces prétendus prophètes dont ils parlent aient été véritablement envoyés et inspirés de Dieu pour leur faire connaître ainsi ses intentions et ses volontés ? Ils ne peuvent en avoir aucune certitude suffisante ; car supposé même qu'il y ait des anges — comme ils le prétendent (ce que je ne veux pas examiner ici) — il est constant que ceux qui admettent ces anges disent qu'il y en a des bons, qu'ils appellent des *anges de lumières*, et qu'il y en a des méchants qu'ils appellent des *anges de ténèbres* ; et ils disent que souvent les anges de ténèbres se transfigurent en anges de lumières pour tromper et pour séduire les hommes. C'est pour cela que notre grand mirmadolin saint Paul défendait expressément à ses sectateurs de croire autre chose que ce qu'il leur avait enseigné, « *quand même ce serait,* leur disait-il, *un ange du ciel qui viendrait leur enseigner quelque autre chose, car je vous déclare que l'Évangile que je vous ai annoncé n'est pas selon l'homme, parce que je ne l'ai point reçu ni appris d'aucun homme, mais par la révélation de Jésus-Christ même*[1]. » ([*Épître de saint Paul aux*] *Galates* I-8 [2]).

---

[1] [« *Sed licet nos aut angelus de caelo evangelizet vobis praeterquam quod evangelizavimus vobis, anathema sit... et iterum dico si quis vobis evangelizaverit praeter id quod accepistis, anathema sit Neque enim ego ab homine accepi evangelium illud, neque didici, sed per revelationem Jesu Christi.* »]

[2] [Meslier cite *Épître de saint Paul aux Galates* I-8, 9, 11, 12.]

S'il est vrai qu'il y ait de mauvais anges, il n'est pas moins vrai qu'il y a aussi des faux prophètes. Je dis plus : il n'est pas certain qu'il y ait aucun véritable prophète comme on l'entend ici. On peut même assurer qu'il n'y en a aucun. Mais il est certain qu'il y en a quantité de faux, lesquels néanmoins se donnent la qualité de vrais prophètes et qui, sous ce beau et spécieux prétexte, débitent leurs mensonges et leurs impostures avec autant de hardiesse et d'assurance que s'ils étaient effectivement des vrais prophètes spécialement et expressément envoyés de Dieu pour faire connaître ses volontés aux hommes. Mais ce sont plus véritablement des trompeurs, ce sont des moqueurs : *viri illusores*, comme dit même un de leur bande, « *et des imposteurs qui suivent leurs passions, et qui cherchent à satisfaire les désirs déréglés de leur cœur*[3]. » ([*Épître catholique de l'apôtre saint*] *Jude* 18 [4]).

C'est ce que nos déicoles ne sauraient nier puisque l'on voit que de toutes les religions qui sont parmi le monde, il n'y en a pas une qui ne prétende être fondée sur l'autorité et sur le témoignage de quelques-uns de ces prétendus prophètes qui se disent être spécialement envoyés et inspirés de Dieu. C'est particulièrement ce que nos christicoles ne sauraient nier puisqu'ils ont vu dans leur religion même, toute sainte et divine qu'ils la croient, quantité de ces faux prophètes, et qu'ils y ont paru même dès le commencement de son institution.

C'est de quoi se plaignait leur grand saint Paul dans son temps, où parlant de ces faux prophètes, il les appelle *des faux apôtres, des ouvriers trompeurs qui se transforment en apôtres de Jésus-Christ.* « Et il ne faut pas s'en étonner, *ajoutait-il*, puisque Satan même se transfigure bien en ange de lumière. » ([*Épître de saint Paul aux*] *Corinthiens* II-XI-13). Dans un autre endroit ils sont appelés *des faux docteurs* ([*Épître de l'apôtre saint*] *Pierre* II-II-1 [5]), *des séducteurs* ([*Épître de l'apôtre saint*] *Jean* II-7 [6]), *des hommes trompeurs et des moqueurs* ([*Épître de l'apôtre saint*] *Pierre* II-III-3 [7]), et enfin *des Antéchrists et des impies*, qui se trouvaient déjà en grand nombre dans le commencement du christianisme. ([*Épître de l'apôtre saint*] *Jean* I-II-18 [8]). Et notre Jésus-Christ lui-même se doutait bien qu'il y en viendrait plusieurs semblables à lui et qu'ils séduiraient plusieurs ; ce pourquoi aussi il avertissait soigneusement ses disciples de s'en donner de garde, et de ne point ajouter foi à ce qu'ils leur en diraient. ([*Évangile selon saint*] *Matthieu* XXIV-24 [9]).

Cela étant, quelle assurance peut-on prudemment avoir sur ce que disent des hommes menteurs, des hommes trompeurs, des moqueurs, des imposteurs, ou des visionnaires et des fanatiques, qui se contredisent et se condamnent les uns les autres ? Car il est tout visible que ceux qui se mêlent de faire ce beau métier de prophétiser et contrefaire les confidents et les messagers des dieux, et qui nous viennent parler de leur part, ne sont que des impudents menteurs, des insensés,

---

[3] [« *Viri illusores, secundum desideria sua ambulantes in impietatibus.* »]

[4] [Référence exacte. *Jude* 16 dit aussi : « Ce sont des murmurateurs qui se plaignent sans cesse, qui suivent leurs passions, dont les discours sont pleins de faste et de vanité, et qui se rendent admirateurs des personnes selon qu'il est utile pour leur intérêt. »]

[5] [Meslier donne à tort en référence la première épître de saint Pierre.]

[6] [« Plusieurs imposteurs se sont élevés dans le monde, qui ne confessent point que Jésus-Christ est venu dans une chair véritable. Celui qui ne le confesse point est un *séducteur* et un Antéchrist. »]

[7] [« Sachez avant toute chose qu'aux derniers temps il viendra des *imposteurs* artificieux qui suivront leurs propres passions. »]

[8] [« ... il y a dès maintenant plusieurs *Antéchrists*, ce qui nous fait connaître que nous sommes dans la dernière heure. »]

[9] [« [Si quelqu'un vous dit : *le Christ est ici*, ou *il est là*, ne le croyez point,] | parce qu'il s'élèvera de faux Christs et de faux prophètes qui feront de grands prodiges et des choses étonnantes, jusqu'à séduire même, si c'était possible, les élus. » *Matthieu* XXIV-23, 24.]

des visionnaires, des fanatiques, des méchants imposteurs, des moqueurs, ou des fins et rusés politiques, qui ne se servent du nom et de l'autorité de Dieu que pour mieux jouer leur personnage, en trompant ainsi les hommes : *des imposteurs, qui suivraient leurs passions déréglées et pleines d'impiété*[10] ; ou, selon un autre : *vous, qui vous moquez de lui* (*Isaïe* XXVIII-14 [11]), *compagnons des voleurs*[12].

Et quand même on voudrait supposer qu'il y aurait eu quelques véritables prophètes, il serait moralement impossible, dans une si grande confusion d'erreurs et d'impostures, de discerner les prétendus véritables prophètes d'avec les faux, vu que les apparences extérieures ne sont pas plus pour les uns que pour les autres. De sorte qu'il n'y a non seulement aucune assurance mais il n'y a pas même de prudence d'ajouter aucune foi à ce que disent tous ces moqueurs et tous ces impudents trompeurs. Ainsi, on ne peut pas dire — et j'estime même que ce serait folie de dire — que Dieu fasse manifestement ou suffisamment connaître ses volontés aux hommes par des témoignages si vains, si suspects et si trompeurs que sont ceux-là. Il n'y a pas même d'apparence de croire qu'un Dieu tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage voudrait jamais se servir de tels témoignages ou se servir de telles voies pour faire connaître ses volontés aux hommes.

Quoi ! Vous croiriez qu'il voudrait seulement révéler en secret et en cachette ses plus saints mystères à des fous ! À des visionnaires, à des fanatiques ! Et qu'il ne voudrait pas les découvrir manifestement à une infinité de personnes sages et éclairées qui désireraient d'en être sûrement instruits ? Vous croiriez qu'il voudrait seulement découvrir en secret et en cachette ses volontés à quelques personnes particulières, et qu'il ne voudrait pas les déclarer manifestement à des peuples entiers et à toutes les nations de la terre qui l'aimeraient, qui l'adoreraient, qui le serviraient, qui le loueraient et qui le béniraient tous les jours et à tout jamais, de toute l'affection de leur cœur, s'il se faisait manifestement ou suffisamment connaître à eux ? Vous croiriez que ce serait un Dieu qui aurait révélé à des insensés fanatiques les ridicules et absurdes mystères qu'ils veulent vous faire croire et vous faire adorer ? Vous croiriez que ce serait un Dieu qui leur aurait donné ces belles lois et ces belles ordonnances qu'ils veulent vous faire observer sur le seul témoignage de leur parole ? Et vous croiriez qu'après qu'il aurait parlé ainsi en secret et en cachette, et même pendant la nuit et en rêvant à un tel ou tel prétendu prophète, il aura manifestement ou suffisamment fait connaître aux hommes ses intentions et ses volontés et qu'il voudrait les obliger, tous tant qu'ils sont, dans tous les lieux et dans tous les temps, de croire ce prétendu prophète sur sa parole ? Et qu'il voudrait les obliger de faire tout ce qu'il leur commanderait de sa part ? Et cela sous peine aux hommes d'encourir son indignation et une damnation éternelle s'ils viennent à y manquer en aucune chose ?

Cela certainement est trop éloigné de toute apparence de raison et de vérité, cela est trop indigne de la souveraine bonté et de la souveraine sagesse d'un Dieu qui serait tout-puissant et infiniment parfait ; et ainsi, cela ne peut nullement être.

Nos pieux et dévotieux christicoles ne manqueront pas de dire ici tout bonnement, que leur Dieu veut principalement se faire connaître, aimer, adorer et servir par les lumières ténébreuses de la foi et par un pur motif d'amour et de

---

10 [Déjà cité.]
11 [Déjà cité.]
12 [« *Visi illusores, socii furum.* » *Isaïe* I-23.]

charité conçu par la foi, et non pas par les claires lumières de la raison humaine, afin, comme ils disent, d'humilier l'esprit de l'homme et de confondre son orgueil, et afin de donner par ce moyen occasion à tous les hommes d'exercer d'autant mieux leur vertu et d'en avoir d'autant plus de mérite, en captivant ainsi leur esprit sous l'obéissance de la foi. Mais :

1°- Qui est-ce qui ne rirait d'une telle réponse, et qui est-ce qui serait tant soit peu éclairé, qui n'en verrait la vanité et l'ineptie, si l'on y faisait tant soit peu d'attention. Car il est visible qu'il leur serait aussi facile d'alléguer une telle raison pour soutenir et appuyer le mensonge comme pour soutenir une vérité, parce qu'il n'y a point d'imposteurs qui ne pourraient s'en servir comme de prétexte pour couvrir leurs erreurs, leurs illusions et leurs impostures ; et cette seule raison suffirait pour faire voir la vanité et l'ineptie de cette réponse.

[2°-] D'ailleurs, on ne voit point pour cela que les hommes en deviennent plus humbles, ni que leur Dieu se fasse mieux servir et adorer des hommes par cette créance aveugle qu'ils ont par la foi de ses divines volontés, que par une claire et entière connaissance qu'il leur donnerait de ses divins mystères et de ses divins commandements ; on ne voit, dis-je, pas cela. Au contraire, il est certain que si un Dieu tout-puissant et infiniment parfait donnait aux hommes une claire et entière ou parfaite connaissance de ses divines perfections et de ses divins commandements, ils l'aimeraient et le serviraient beaucoup plus parfaitement qu'ils ne font, et ils seraient tous ravis de ses beautés et de ses aimables perfections ; et ils en deviendraient beaucoup plus sages et plus vertueux qu'ils ne sont. C'est donc une illusion à nos déicoles de vouloir, sous prétexte de dévotion, interpréter si vainement les desseins et les intentions de leur Dieu, et c'est même une sottise à eux de vouloir couvrir sa faiblesse et son impuissance sous un si vain prétexte que celui qu'ils allèguent dans cette occasion-ci.

[3°-] Mais voici encore une autre raison qui ne fait pas moins voir la faiblesse et la vanité de la susdite réponse. C'est qu'il n'est nullement croyable qu'un Dieu infiniment bon et infiniment sage voudrait jamais se servir d'une voie si pleine d'erreurs, d'illusions et d'impostures pour se faire adorer et servir des hommes. Il n'est pas croyable qu'il voudrait établir et donner un principe d'erreurs, d'illusions et d'impostures pour fondement de ses divines vérités et pour règle de ses divins commandements ou de ses divines ordonnances. Or, la foi étant une créance aveugle, elle est, comme j'ai déjà dit ci-devant, un principe d'erreur, d'illusions et d'impostures, car sous ce prétexte de faire croire ou de faire observer aveuglément tout ce qui aurait été saintement révélé par quelque prétendue divinité, il serait aussi facile de faire croire et de faire observer tout ce qui n'aurait été inventé que par des imposteurs, par des moqueurs ou par des visionnaires et fanatiques, qui s'imaginent ridiculement que toutes leurs imaginations et que tous leurs songes sont des révélations divines, et qui voudraient le faire croire aux autres. On ne peut pas dire que ce soit par ces sortes de révélations secrètes ni par cette foi aveugle que Dieu voudrait faire connaître ses volontés aux hommes, puisque ce sont là des voies si pleines d'erreurs, d'illusions et d'impostures ; car des voies qui sont si pleines d'erreurs, d'illusions et d'impostures ne sont pas des voies convenables à un Dieu pour faire connaître par elles ses vérités ou ses volontés aux hommes.

Nos déicoles diront peut-être que des révélations seules qui se font secrètement à quelques personnes particulières, ne seraient véritablement pas suffisantes pour faire suffisamment connaître aux hommes les intentions et les volontés d'un Dieu, et que pour cette raison des prophètes ou des anges mêmes qui n'auraient

que des révélations à produire, ne mériteraient pas d'être crus sur leur parole ; mais que s'ils faisaient voir par quelques autres plus clairs et plus assurés témoignages qu'ils sont véritablement envoyés et inspirés de Dieu, comme, par exemple, s'ils le faisaient voir par des miracles et par des prodiges qui surpassent toutes les forces de la Nature et qui ne sauraient se faire que par une puissance toute divine, pour lors ce serait un suffisant témoignage qu'ils diraient vérité et qu'ils seraient véritablement envoyés et inspirés de Dieu pour faire connaître ses volontés aux hommes ; parce qu'il ne serait pas croyable, disent-ils, qu'un Dieu infiniment bon et infiniment sage voudrait faire aucun miracle pour favoriser des imposteurs, ni pour confirmer aucun mensonge ou aucune erreur.

Mais quoique cette réponse soit un peu plus vraisemblable que la précédente, il n'y a cependant pas plus de solidité dans l'une que dans l'autre, parce que ces prétendus miracles dont on fait tant de cas et dont le renom et le bruit [font] tant d'impression dans l'esprit des peuples ignorants, ne sont pas moins suspects en eux-mêmes ni moins sujets à l'erreur, à l'illusion et à l'imposture, que ne le sont les prétendues révélations mêmes. Et la preuve évidente de cela, [c']est qu'il n'y a point de religions qui ne prétendent avoir leurs miracles et leurs révélations, aussi bien que la religion chrétienne. Les religions païennes sont pleines, si on les veut croire, de semblables miracles et de semblables révélations divines. Celle des Juifs, si on la veut croire, en a quantité ; celle du Christ ou du Messie, suivie par les chrétiens, n'en a pas moins ; celle de Mahomet, qui est suivie par les Turcs, par les Ottomans, par les Barbares, n'en manque point. Il n'en faut pas moins penser de celle de Confucius suivie par les Chinois et par les Japonais, et ainsi de toutes les autres religions qui prétendent se fonder sur ces sortes de prétendus témoignages de divinité. De sorte que c'est avec beaucoup de raison que notre judicieux Français, le sieur de Montaigne, dit dans ses *Essais* que « toutes apparences sont communes dans toutes religions, espérance, confiance, évènements, cérémonies, pénitence, martyre. Sous le nom d'évènements sont compris les miracles qui sont des évènements prétendus surnaturels et divins. » (p. 418). Et ailleurs il dit que « l'empereur Auguste eut plus de temples que Jupiter même, et qu'il fut servi avec autant de religion et créance de miracles » ; et dans un autre endroit, il dit que « la divinité prend et reçoit en bonne part l'honneur et révérence que les humains lui rendent, sous quelque visage, sous quelque nom, et en quelque manière que ce soit ». Et il ajoute que « ce zèle des hommes a été universellement vu du ciel de bon œil, que toutes polices ont tiré fruits de leurs dévotions ; les hommes, les actions impies, ont eu partout, *dit-il*, des évènements sortables. Les histoires païennes, *continue-t-il*, reconnaissent de la dignité, ordre, justice, des prodiges et des oracles employés à leur profit, et instruction en leurs religions fabuleuses[13]. »

C'est ce que les plus scrupuleux même d'entre nos christicoles ne sauraient nier, puisque leur Jésus-Christ dit expressément à ses disciples qu'*il s'élèverait plusieurs faux Christs et plusieurs faux prophètes qui feraient de si grands miracles et de si grands prodiges, que ses élus mêmes se trouveraient en danger d'en être séduits.* (*Matthieu* XXIV-23 [14]).

Cela étant, il est clair et évident que toutes ces prétendues révélations et que tous ces prétendus miracles dont on voudrait tant faire valoir l'autorité en matière de religion, ne sont véritablement d'aucun poids et ne sont nullement suffisants pour prouver aucune vérité. Car puisqu'ils se font indifféremment dans

---

[13] [Ces passages sont empruntés à l'*Apologie de Raymond Sebon*, livre II, 12. Cf. p. 392 et suivantes.]
[14] [Déjà cité.]

toutes sortes de religions et de sectes, c'est une marque assurée qu'ils ne viennent point de la toute-puissance d'un Dieu ; et par conséquent, qu'ils ne sont point de suffisants témoignages de vérité, parce qu'il n'est pas à croire qu'un Dieu infiniment bon et infiniment sage voudrait communiquer sa toute-puissance à des imposteurs, ni faire aucun miracle pour confirmer ou pour favoriser l'erreur et le mensonge qui se trouvent dans toutes les fausses religions. Ou si l'on prétend qu'il ne serait pas contre la bonté ni contre la sagesse d'un Dieu infiniment parfait de communiquer une partie de sa toute-puissance à des imposteurs ni de faire des miracles en faveur de l'erreur et du mensonge, comme les prétendues *saintes Écritures* de nos christicoles semblent le témoigner lorsqu'elles disent que Dieu avait donné un esprit de mensonge dans la bouche de tous les prophètes d'Achab qui étaient presque au nombre de quatre cents (*Paralipomènes* II-XVIII-22 [15]), et qu'il est dit ailleurs que *Dieu enverra à certaines gens un esprit d'erreur qui par des puissantes impostures leur persuadera le mensonge, en faisant toutes sortes de prodiges, de signes et de miracles trompeurs par la puissance de Satan* ([*Épître de saint Paul aux*]*Thessaloniens* II-II-[9 à] 12) — si, dis-je, on prétend que cela ne serait pas contraire à la bonté et à la sagesse d'un Dieu tout-puissant de faire ainsi des miracles et des prodiges en faveur de l'erreur et du mensonge, j'en tire encore avec autant de certitude cette conclusion, qui est que les miracles et les prodiges, ni les prétendues révélations divines ne sont donc pas des suffisants témoignages de vérité, puisque l'on veut qu'ils se fassent aussi bien en faveur du mensonge qu'en faveur de la vérité.

Et s'ils ne sont point des suffisants témoignages de vérité, on ne peut donc pas dire que Dieu fasse suffisamment connaître par là ses volontés aux hommes ; et s'il ne les leur fait pas suffisamment connaître par cette voie, non plus que par aucune autre voie certaine, c'est une preuve assurée qu'il n'y a aucune divinité qui veuille se faire adorer et servir par les hommes ; parce qu'il serait, comme j'ai dit, entièrement contraire à la bonté et à la sagesse infinie d'un Dieu tout-puissant de vouloir se faire adorer et servir par les hommes sans se faire suffisamment connaître à eux et sans leur faire suffisamment et certainement connaître ses intentions et ses volontés.

Nos déicoles se sentant pressés par cet argument et ne pouvant nier qu'il n'y ait quantité de faux prophètes et quantité de faux miracles, se trouvent nécessairement obligés de dire ici que ce n'est point par les faux prophètes ni par les faux miracles que Dieu fait connaître ses volontés aux hommes, mais que c'est seulement par les vrais prophètes et par les vrais miracles qu'il les leur fait connaître.

Mais il est facile encore de faire voir la faiblesse et la vanité de cette réponse. Parce que c'est une illusion de vouloir supposer, comme ils font, qu'il y ait des plus vrais prophètes et des plus vrais miracles les uns que les autres, dans le sens que nos déicoles l'entendent, puisque l'on soutient qu'il n'y a aucun prophète qui soit véritablement envoyé ou inspiré de Dieu, et qu'il n'y a aucun miracle qui se fasse par une puissance surnaturelle et divine. Il n'est pas à croire ni à présumer qu'il y en ait jamais eu de tels, vu le grand et le prodigieux nombre d'imposteurs et d'impostures que l'on a vus dans le monde, et le prodigieux nombre de mensonges, d'erreurs, d'illusions et d'impostures qu'il y a dans tous ces prétendus miracles et dans les récits que l'on en fait. De sorte qu'il y a tout sujet de regarder tous ces prétendus prophètes comme des imposteurs, comme

---

[15] [Référence exacte.]

des moqueurs[16] ou comme des fanatiques et des visionnaires, du moment qu'ils se disent être envoyés ou inspirés de Dieu, et on peut assurer qu'il n'y a rien de surnaturel dans tous ces prétendus miracles que l'on dit avoir vu.

Ce n'est pas pour cela que je veuille absolument nier tout ce que l'on dit de certains évènements et de certains prodiges extraordinaires que l'on a vu autrefois paraître avec étonnement et que l'on pourrait bien encore voir dans la suite du temps, ni que je veuille absolument nier ce que l'on dit de certains personnages extraordinaires qui ont reçu quelques faveurs particulières de la Nature ou qui ont pareillement fait des choses toutes extraordinaires et surprenantes. Je veux croire qu'il en est quelque chose, mais je veux seulement dire que tous ces prodiges et que tous ces prétendus miracles, et que tout ce que certains personnages ont fait de plus merveilleux et de plus surprenant, ne sont véritablement que des effets naturels produits par des causes purement naturelles et humaines, mais qui paraissent néanmoins être surnaturels et miraculeux parce qu'ils ne se font que dans quelques rencontres extraordinaires de plusieurs causes ou par quelques efforts extraordinaires de la Nature, qui semble quelquefois se surpasser elle-même, ou enfin par l'industrie, par la subtilité, par l'adresse et par l'artifice de quelques personnes qui ont quelque connaissance particulière des secrètes vertus de la Nature, qui savent adroitement profiter du temps et des occasions, ou qui savent faire subtilement tout ce qu'ils entreprennent de faire.

En effet, on ne peut douter que la Nature, qui est une excellente ouvrière et qui fait tous les jours tant de si admirables ouvrages, ne soit capable de faire aussi quelques fois des prodiges extraordinaires ; et il ne faut point douter non plus que des personnes qui auraient connaissance des secrètes vertus de la Nature et qui auraient l'adresse de s'en servir à propos dans les occasions, ne seraient capables de faire des choses extraordinaires. Il en faut dire de même de ces prodiges et de ces effets extraordinaires et surprenants que l'on a coutume d'attribuer à une magie noire et diabolique. La plupart des choses étonnantes que l'on en dit, ne sont, dans le fond, que des mensonges, des illusions et des impostures, aussi bien que les faux miracles dont je viens de parler ; car ce serait grande sottise de vouloir ajouter foi à tout ce que l'on dit de la puissance de ces prétendus magiciens ; c'est seulement pour se faire craindre ou pour se faire admirer des sots et des ignorants qu'ils se vantent d'avoir une si grande puissance.

Et à l'égard de ce qu'ils sont véritablement capables de faire, s'il y a quelque chose de merveilleux et de surprenant dans ce qu'ils font, ce ne sont certainement que des effets naturels qui procèdent de quelques secrètes vertus naturelles, ou qui se font par l'industrie, par l'adresse, ou par la subtilité de ceux qui s'en mêlent. Il [en] est de même de cette prétendue magie noire et diabolique, comme de la prétendue magie sainte et divine : elles sont aussi vaines et aussi fausses l'une que l'autre. Et c'est pour cela que j'ai dit qu'il n'y avait point de plus vrais prophètes, ni de plus vrais miracles les uns que les autres. Mais quand on supposerait qu'il y aurait, comme on le prétend, quelques plus vrais prophètes et quelques plus vrais miracles les uns que les autres, à quelle marque et à quelle enseigne les connaîtra-t-on, ces prétendus vrais prophètes et ces prétendus vrais miracles ? À quoi les discernera-t-on des faux prophètes et des faux miracles ? Puisque les vrais et les faux sont tous semblables les uns aux autres, que les vrais et que les faux prophètes parlent tous le même langage, qu'ils se disent également tous être envoyés et inspirés de Dieu, et qu'ils prétendent tous en donner des

---

16 « *Viri illusores, socii furum* ». [: « *Vous qui vous moquez, complices des voleurs.* »]

preuves convaincantes par leurs prétendus vrais miracles ! Il est constant que nos déicoles eux-mêmes ne sauraient les distinguer les uns des autres ; et pour preuve évidente de cela, [c']est que depuis plusieurs milliers d'années que ces prétendus prophètes ont commencé à paraître dans le monde, ils n'ont encore pu convenir ensemble d'en reconnaître aucun pour véritable d'un commun consentement. C'est ce qui les a obligés en tous temps de se diviser, comme nous les voyons, en plusieurs divers partis qui sont tous opposés les uns aux autres et qui ne reconnaissent chacun d'eux pour vrais prophètes que ceux qui leur ont donné leurs lois et leurs cérémonies, regardant tous les autres, qui ne sont point pour eux, comme des faux prophètes et comme des imposteurs.

Moïse, par exemple, ce grand législateur égyptien du peuple juif, qui a fait, dit-on, de si grands prodiges dans son temps, et qui parlait, disait-il lui-même, à Dieu, ou à qui Dieu parlait aussi familièrement qu'il aurait parlé à son ami, a été regardé du peuple juif comme un très grand et très véritable prophète. Ses actions surprenantes, si elles étaient telles qu'on les dit, ont été regardées par les Juifs comme des véritables miracles. Mais il a toujours été rejeté de toutes les autres nations comme un insigne imposteur, et ses prétendus miracles n'ont été regardés que comme des fables et comme des impostures. Il n'était pas même de son temps si généralement reconnu des siens pour vrai prophète, que plusieurs de sa troupe ne lui aient disputé cette gloire. Témoins les murmures de son frère Aaron et de sa sœur Marie (*Nombres* XII-[1][17]) ; témoins aussi les murmures de tout le peuple qu'il conduisait, et principalement le soulèvement que firent contre lui Coré, Dathan et Abiron, soutenus de deux cent cinquante des principaux du peuple ; car s'ils l'eussent véritablement reconnu pour un si grand prophète, il n'est guère probable qu'ils auraient osé se soulever, comme ils firent, contre lui, et lui résister en face si hardiment qu'ils firent. (*Nombres* XVI-[1 à 3][18]).

Le Galiléen Jésus-Christ, que les chrétiens appellent leur *divin Sauveur* et qu'ils adorent comme un vrai Dieu fait homme, n'était regardé des Juifs et des Gentils que comme un insensé fanatique et comme un misérable pendard. C'est ce que les chrétiens eux-mêmes ne sauraient nier, puisque les premiers et les plus zélés de leur loi avouent eux-mêmes que le crucifié Jésus-Christ qu'ils prêchaient, et qu'ils annonçaient au monde, n'était qu'*un sujet de scandale aux Juifs, et un sujet de risée aux Gentils* ([*Épître de saint Paul aux*] *Corinthiens* I-I-23 [19]) ; ce n'était donc pas pour le reconnaître pour un vrai prophète, ni pour un vrai Dieu incarné et fait homme.

L'Arabe Mahomet, ce tant renommé prophète de tout l'Orient, qui est révéré de tant de peuples comme étant le plus grand, le plus saint et le plus fidèle serviteur et ami de Dieu, n'est regardé des chrétiens et des Juifs que comme un faux prophète et comme un insigne imposteur. Confucius, qui est reconnu et révéré dans la Chine comme un si saint législateur, n'est point reconnu pour tel dans les autres pays du monde, où l'on ignore même jusqu'à son nom. Xaxa et Amida, qui sont reconnus au Japon comme s'ils étaient des divinités, ne sont

---

[17] [« Alors Marie et Aaron parlèrent contre Moïse, à cause de sa femme qui était éthiopienne. » Par ailleurs, Marie sera punie d'avoir « parlé contre Moïse » : Dieu lui enverra la lèpre.]

[18] [Référence exacte. Par ailleurs, les « conspirateurs » furent punis par Dieu, après que Moïse fût « entré dans une grande colère » : une fois chassés de la communauté, « la terre s'entrouvrit, elle les dévora avec leurs tentes et tout ce qui était à eux. Ils descendirent tout vivants dans l'Enfer, étant couverts de terre, et ils périrent du milieu du peuple.[...] En même temps, le Seigneur fit sortir un feu qui tua les deux cent cinquante hommes qui offraient de l'encens. » *Nombres* XVI-32, 33, 35.]

[19] [Référence exacte.]

point connus non plus dans les autres parties du monde. Un nommé Apollonius, de la ville de Tyane en Cappadoce, et un nommé Simon, de la ville de Samarie, qui étaient tous deux de si grands faiseurs de miracles et de prodiges, quoique l'un acquit l'opinion de divinité à Rome et en plusieurs autres endroits, et que l'autre fut surnommé en Samarie *la grande vertu de Dieu*, cependant ils ne sont passé ailleurs que pour des faux prophètes et pour des imposteurs.

Je ne parle point ici d'une milliasse d'autres petits prophétiseurs qui se sont mêlés en différents temps et en différents endroits de faire les prophètes, tels qu'étaient, par exemple, ces prétendus prophètes de Judée et de Samarie, et ces quatre cent cinquante prophètes de Baal, qui ressemblaient plutôt à des insensés fanatiques qu'à des personnes sages. Je ne parle point non plus de ces prétendus prophètes qui ont fait parler d'eux dans ces derniers siècles, comme ont fait, par exemple, un Merlin d'Angleterre, un Nostradamus de France, un abbé Joachim de Calabre, un pieux Savonarole de Florence, et plusieurs autres de semblable farine, qui n'ont fait parler d'eux que dans leurs propres pays et qui n'y ont pas même eu toute l'approbation qu'ils auraient souhaitée.

Par où l'on voit évidemment que les déicoles et les christicoles, tous zélés qu'ils sont pour la gloire et pour le culte de leur Dieu, n'ont encore pu jusqu'à présent reconnaître d'un commun consentement aucun de tous ces prétendus prophètes pour vrai prophète, ni aucun de leurs prétendus miracles pour vrai miracle, ce que n'ayant pu encore reconnaître d'un commun consentement, comme je viens de le démontrer, c'est une preuve évidente et assurée que quand il y aurait eu ou qu'il y aurait parmi eux quelques plus véritables prophètes ou quelques plus véritables miracles les uns que les autres, ils ne sauraient nullement les distinguer les uns des autres, c'est-à-dire qu'ils ne sauraient discerner ou distinguer les vrais d'avec les faux ; et s'ils ne sauraient les distinguer, c'est en vain et sans fondement qu'ils disent et qu'ils prétendent que leur Dieu fasse suffisamment connaître ses volontés aux hommes par ses vrais prophètes, et par les vrais miracles qu'il fait par leur moyen. C'est, dis-je, en vain et sans fondement qu'ils le disent et qu'ils le prétendent, puisqu'ils ne sauraient connaître eux-mêmes d'un commun accord qui sont ces prétendus vrais prophètes et quels sont ces prétendus vrais miracles. Car il n'est pas possible de connaître la vérité d'une chose inconnue par une autre chose que l'on ne connaît point non plus, et l'on ne saurait éclaircir une difficulté obscure par une autre difficulté plus obscure, ni rendre une chose certaine par une autre qui est incertaine.

Nos idolâtres déicoles ne manqueront pas sans doute de dire ici que ceux d'entre les prophètes qui vivent le plus saintement et qui font les plus grands miracles doivent être regardés et tenus pour les seuls vrais prophètes, et non pas les autres ; mais cette réponse n'est pas moins vaine que les précédentes.

Car *premièrement*, pour ce qui est de la sainteté de vie, qui est-ce qui en saurait répondre ? Il n'y a rien de plus trompeur que cette apparence extérieure de sainteté. Les loups, comme dit le Christ, se couvrent souvent de la peau de brebis, et les vices se couvrent souvent des apparences de la vertu. Ce pourquoi les hommes se déguisent très souvent afin de mieux tromper les autres ; et ainsi, cette apparence de vertu que l'on pourrait quelquefois voir dans quelques-uns de ces prétendus prophètes plus que dans aucun autre, n'est pas pour cela une preuve qu'ils soient plus véritablement envoyés ou plus véritablement inspirés de Dieu que les autres.

[*Deuxièmement*,] à l'égard des miracles qui seraient plus grands, plus fréquents ou plus admirables et plus surprenants d'un côté que de l'autre, ce n'est

certainement pas encore par là que l'on connaîtra s'ils sont plus vrais miracles que les autres, car de même, comme j'ai déjà dit, que dans toutes sortes d'arts et de sciences il y a des ouvriers et des docteurs plus savants, plus habiles, plus adroits ou plus subtils les uns que les autres, de même aussi parmi ces prétendus faiseurs de miracles et de prodiges, qui ne sont dans le fond que des effets naturels produits par des causes naturelles, il peut y en avoir de plus habiles, des plus adroits et des plus subtils les uns que les autres à jouer leurs personnages. Et comme parmi les grands politiques il y en a de plus fins et des plus rusés les uns que les autres, de même aussi parmi ces prétendus prophètes qui ne sont que des imposteurs et des moqueurs ou des visionnaires et des fanatiques, il peut y en avoir de plus fins et de plus rusés les uns que les autres. Et cela étant, comme on n'en peut nullement douter, il ne faut pas s'étonner s'il y en a qui paraissent faire de plus grands miracles les uns que les autres.

D'ailleurs, les seules circonstances naturelles du temps, des lieux où se font ces sortes de prétendus miracles et des personnes devant lesquelles ils se font, peuvent beaucoup contribuer aussi à les faire paraître plus grands et plus admirables qu'ils ne paraîtraient en d'autres circonstances de temps, de lieux ou de personnes. Cela est indubitable. Ainsi, ce n'est nullement par là que l'on saurait véritablement distinguer les prétendus vrais prophètes d'avec les faux, ni les prétendus vrais miracles d'avec les faux ; et par conséquent, on ne peut pas dire que Dieu fasse véritablement et suffisamment connaître par là ses volontés aux hommes.

Et cela est si vrai que nos christicoles eux-mêmes ne sauraient prudemment en disconvenir puisque leur Christ défendait si expressément à ses disciples d'ajouter aucune foi à ce que ces prétendus prophètes et faiseurs de miracles et de prodiges pourraient leur dire, si grands et si fréquents que puissent être les miracles et les prodiges qu'ils leur verraient faire. « Il s'élèvera, *leur disait-il*, des faux Christs et des faux prophètes qui séduiront plusieurs, qui feront de si grands miracles et de si grands prodiges, que les élus mêmes seront en danger d'en être séduits. Je vous avertis de ces choses, *leur disait-il*. Ce pourquoi s'ils vous disent de faire ceci ou cela, de venir ici ou d'aller là, n'en faites rien et ne les croyez point. » (*Matthieu* XXIV-11, 24, 26[20]). Suivant ce clair et évident témoignage du plus grand prophète des chrétiens, qu'ils appellent même *leur Dieu* et *leur divin Sauveur*, les plus grands miracles ne sont point de suffisants témoignages de vérité, puisqu'il reconnaît lui-même qu'ils se peuvent faire par des faux prophètes et qu'il défend d'y ajouter aucune foi. Il ne faut donc pas dire que Dieu fasse connaître suffisamment ses volontés aux hommes par le moyen de ces prétendus vrais miracles. Car enfin, on ne se persuadera pas qu'il fasse suffisamment connaître ses volontés par des miracles qui se peuvent faire par des imposteurs, et par des miracles auxquels il ne faut point ajouter de foi.

Mais quand on voudrait même supposer qu'il y aurait quelquefois certains miracles qui se feraient véritablement par la toute-puissance d'un Dieu, ces prétendus miracles ne seraient encore tout au plus des témoignages de vérités, qu'à l'égard seulement de ceux qui les verraient faire et qui en seraient les témoins oculaires ; encore faudrait-il qu'ils connussent suffisamment la probité de ceux qui les feraient et qu'ils connussent véritablement toutes les circonstances particulières des faits que l'on voudrait supposer être véritablement miraculeux ; car si ceux-là mêmes qui en seraient les témoins oculaires ne connaissaient pas suffisamment la vertu et la probité de ceux qui les feraient, ils ne pourraient

---

[20] [Déjà cité.]

pas prudemment se fier à leurs paroles ni à leurs actions. Et si d'ailleurs ils ne connaissaient pas suffisamment toutes les circonstances particulières de ces prétendus faits miraculeux, ils ne pourraient pas non plus s'assurer ni juger prudemment qu'ils seraient véritablement miraculeux et surnaturels ; car il est certain que la véritable connaissance d'un fait particulier dépend de la véritable connaissance des circonstances particulières qui le regardent. Il ne faut, par exemple, qu'ajouter à un fait particulier une circonstance qui n'y est pas pour le faire paraître tout autre qu'il n'aurait paru. Pareillement, il ne faut que retrancher ou changer une circonstance d'un fait pour le faire paraître encore tout autre qu'il n'aurait paru. Ce pourquoi si l'on ne connaît pas véritablement toutes les circonstances particulières d'un fait que l'on dit être miraculeux, ou si on le regarde sous quelques circonstances qui n'y sont pas, on ne peut pas véritablement ni prudemment en juger ; et si l'on en veut juger, on s'expose infailliblement à tomber dans l'erreur et à faire un faux jugement. Et il ne faut pas douter que ce ne soit pour cette raison que tant de grands personnages se sont laissés tromper à cet égard, en prenant trop facilement pour miraculeux et surnaturels des faits qu'ils auraient eux-mêmes reconnu être tous naturels et faciles s'ils les eussent bien connus, ou si, sur le rapport d'autrui, ils ne les eussent pas regardés sous quelques circonstances qui n'y étaient pas.

Quand donc on voudrait supposer qu'il y aurait quelquefois de ces prétendus vrais miracles, ils ne seraient au plus des témoignages de vérités qu'à l'égard seulement de ceux qui les verraient faire et qui en seraient, comme je viens de dire, les témoins oculaires, et non pas à l'égard des autres qui ne les verraient point faire et qui n'en seraient point les témoins oculaires, avec une pleine et entière connaissance de toutes les circonstances qu'il faut nécessairement connaître pour en juger prudemment, comme je viens de le remarquer ; et cela étant, on ne peut certainement pas dire que Dieu fasse par ce moyen-là suffisamment connaître ses volontés aux hommes, parce qu'il y en a si peu qui voient faire ces sortes de miracles et si peu qui sachent bien en reconnaître et en remarquer toutes les circonstances, que ce serait imprudence d'y ajouter foi. Je dis *si peu* en comparaison de tous ceux qui ne les voient pas faire ; il y en a, dis-je, si peu qui les voient faire et qui en puissent bien reconnaître et remarquer toutes les circonstances, que ce n'est presque pas la peine d'en parler ; et dans ce petit nombre de ceux qui les voient faire, il y en a encore si peu ou, pour mieux dire, il n'y en a peut-être pas même un seul qui puisse s'assurer de connaître suffisamment la vertu et la probité de ceux qui les font, ni qui puisse s'assurer de connaître véritablement toutes les circonstances particulières de ces prétendus miracles, comme il faudrait les connaître pour en juger prudemment. Il y en a, dis-je, encore si peu qui connaissent véritablement ces choses et qui en puissent prudemment juger, que ce serait folie de se fier à ce qu'ils en disent et folie de s'imaginer qu'un Dieu tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage ferait suffisamment connaître ses volontés aux hommes par des voies si obscures, si suspectes, si incertaines et si trompeuses que sont celles-là ; ce serait même folie de penser qu'un Dieu infiniment bon et infiniment sage le voudrait faire ainsi.

Mais on dira que quoiqu'il y ait effectivement peu de gens qui soient les témoins oculaires des vrais miracles, peu qui connaissent parfaitement la probité et la sainteté de ceux qui les font, et qu'il y en ait encore beaucoup moins qui soient capables ou qui soient à portée de bien examiner et de bien remarquer toutes les circonstances particulières des miracles qui se font, Dieu ne laisse pas néanmoins que de faire par ce moyen-là suffisamment connaître ses volontés aux

hommes, parce que ce peu de gens d'esprit et de probité qui voient faire les miracles et qui connaissent la sainteté de ceux qui les font, rendent ensuite un suffisant témoignage de vérité de ce qu'ils ont vu et de ce qu'ils ont connu à ceux qui n'en n'ont rien vu ni rien connu, de sorte que ceux-ci étant pour lors suffisamment informés de la vérité, ils sont, dira-t-on ! dans l'obligation d'y ajouter foi et de croire fermement tout ce que ces premiers témoins leur en disent. Ceux-ci se trouvant suffisamment instruits et persuadés de ce qu'ils croient devoir faire ou devoir croire sur le témoignage de ces premiers, ils en instruisent eux-mêmes d'autres qui n'en n'avaient rien vu ni rien connu non plus qu'eux, ces derniers en instruisent encore d'autres comme ils ont été instruits eux-mêmes ; et de cette sorte, dira-t-on, la connaissance des vérités et des volontés divines se communique bientôt à un grand nombre de personnes qui la font passer en divers endroits, de pays en pays et de royaumes en royaumes, jusqu'à ce qu'enfin elle se trouve répandue presque dans toutes les parties du monde. Et comme elle se communique et qu'elle se transporte pour ainsi dire de provinces en provinces et de royaumes en royaumes, de même aussi elle passe comme de mains en mains d'un siècle à un autre ; et ainsi, elle passe de siècles en siècles dans toutes les générations des hommes, et c'est ainsi, disent nos christicoles, que Dieu fait suffisamment connaître ses volontés aux hommes, en sorte que ceux qui ne voudraient pas s'y rendre ne seraient nullement excusables d'en vouloir prétendre cause d'ignorance puisqu'ils en sont suffisamment instruits dans tous les temps et dans tous les lieux.

Mais quelle illusion n'est-ce pas là de prétendre que tous les hommes doivent être suffisamment instruits ou informés des lois et des volontés de Dieu, sous prétexte que certaines gens leur diraient que Dieu les leur aura révélées, ou qu'ils auront ouï dire qu'il les a révélées ainsi ou ainsi à des saints prophètes qui étaient spécialement envoyés de Dieu et qui faisaient quantité de miracles et de prodiges pour confirmer la vérité de tout ce qu'ils disaient ! Quelle illusion, dis-je, n'est ce pas là de s'imaginer telle chose ! Qu'est-ce que l'on ne ferait pas accroire aux hommes sous un si vain prétexte que celui-là ? S'il était tant soit peu recevable, il n'y a certainement point d'imposteurs qui ne feraient facilement accroire aux hommes tout ce qu'ils voudraient sous un tel prétexte, s'ils voulaient les écouter ; il serait facile à un chacun, et particulièrement à des gens qui viennent de loin, d'alléguer des révélations divines et de forger des miracles pour appuyer tous les mensonges qu'ils voudraient débiter ; et s'il ne tenait qu'à raconter ces prétendus miracles et ces prétendues révélations pour que ceux à qui on les raconterait soient obligés de les croire, où en seraient-ils ? Ils seraient donc obligés de croire tous ces conteurs de miracles et tous ces conteurs de visions et de révélations divines ? et par conséquent, obligés de croire une infinité de mensonges et d'impostures qui se débiteraient tous les jours, comme si c'étaient des vérités les plus certaines et les plus importantes ?

Quoi ! Sous prétexte, par exemple, qu'il y aurait autrefois eu dans la Judée un homme qui se disait être le fils de Dieu, qui faisait des miracles et des prodiges, non seulement tous ceux qui l'auraient vu mais aussi tous ceux qui ne l'auraient pas vu et qui auraient même été dans les pays les plus éloignés, auraient été obligés aussi bien que ceux qui l'auraient vu, de croire tout ce que quelques personnes inconnues leur en auraient dit plusieurs années et même plusieurs centaines d'années après ?

Et maintenant qu'il y a plus d'un millier d'années que ces choses sont passées et qu'elles se sont passées à plusieurs milliers de lieues de quantité de peuples,

tous les hommes de la Terre seraient encore obligés de croire tout ce que des inconnus leur en iraient dire, sous ce beau et spécieux prétexte de religion et du zèle du salut de leurs âmes ! Et ils seraient condamnés irrémissiblement à être malheureux à tout jamais et à brûler éternellement dans des flammes effroyables s'ils ne croyaient pas aveuglément tout ce que ces inconnus leur en auraient été dire ? Vous êtes fous, christicoles, vous êtes fous d'avoir de telles pensées d'un Dieu !

Et pour vous faire d'autant mieux connaître votre folie en cela, supposons qu'il vous vienne en ce pays-ci quelques hommes inconnus des pays étrangers, comme, par exemple, des docteurs et des bonzes de la Chine ou du Japon, qui sont à deux ou trois mille lieues d'ici. Si ces bons prêtres étrangers vous disaient sérieusement qu'ils ne seraient venus de si loin que par un zèle qu'ils auraient du salut de vos âmes et pour vous instruire des mystères et des cérémonies de leur prétendue sainte religion, et que sur cela ils commençassent à vous dire des merveilles de leur grand législateur Confucius et à vouloir vous persuader de quitter votre religion pour embrasser la leur, vous seriez d'abord tous étonnés d'une telle nouveauté ; mais si dans la suite de leurs discours vous remarquiez qu'ils voulussent vous persuader de croire des mystères ridicules et absurdes, vous faire observer des cérémonies vaines et superstitieuses et vous faire révérer et adorer quelques images ou idoles de leur fausse divinité, ne ririez-vous pas de leur sottise et ne diriez-vous pas que ces gens-là seraient des fous et des insensés de venir de si loin avec tant de peines et de fatigues pour vous dire de telles sottises ? Vous auriez véritablement raison de le dire car ce serait effectivement une folie à eux de venir de si loin pour se faire moquer d'eux et de leurs prétendus saints mystères. Et ce serait pareillement une folie à vous de penser que vous fussiez obligés de les croire sur ce qu'ils pourraient vous dire des prétendues merveilles de leur dieu et de leur prétendue sainte religion. Et je crois aussi que vous ne seriez pas si sots que de croire devoir y ajouter aucune foi.

Mais reconnaissez donc aussi que c'est une erreur à vous de croire que vous seriez obligés d'ajouter foi à tout ce que vos prêtres vous disent comme venant de la part de Dieu. C'est erreur à vous de croire que tous les peuples de la Terre soient obligés de croire vos prêtres sur ce qu'ils leur en diraient, sous prétexte qu'ils leurs feraient par là suffisamment connaître les volontés de Dieu. Et si ce serait une folie à des bonzes de la Chine ou à des prêtres mahométans, chinois ou japonais, de venir dans ce pays-ci pour vous persuader qu'il faut nécessairement, pour être sauvés, croire à leur grand prophète Mahomet ou à leur grand saint législateur Confucius, et qu'il faut nécessairement observer les préceptes et les cérémonies de leurs prétendues saintes religions, ce n'est certainement pas une moindre folie à nos prêtres et à nos missionnaires d'aller, comme ils font, avec tant de peines et de fatigues et au péril de leurs vies, dans des pays si éloignés pour persuader à des hommes des choses aussi ridicules et absurdes que sont celles qu'ils leur vont dire.

C'est, comme j'ai dit, une véritable illusion de prétendre que des hommes doivent être suffisamment instruits des volontés de Dieu du moment que des gens connus ou inconnus leur diront que Dieu les leur aurait révélées ou qu'ils auront ouï dire qu'il les aurait révélées à des autres qui les en auraient instruits. C'est, dis-je, une véritable illusion de s'imaginer cela parce que ce n'est pas connaître les volontés d'un dieu que de croire aveuglément ce que l'on en peut dire ; et comme les hommes, de quelque loi ou religion qu'ils soient ne croient sur ce sujet que ce que des hommes menteurs, des trompeurs et des moqueurs

ou des ignorants leur en disent, et qu'ils croient aveuglément ce qu'ils leur en disent, il est constant et tout évident que l'on ne peut pas dire avec vérité que Dieu fasse par ce moyen-là suffisamment connaître ses volontés aux hommes.

Et si les uns et les autres se trouvent par leur naissance, par leur éducation, ou par quelque autre rencontre ou motif d'intérêt particulier, ou par quelque autre considération humaine, plus attachés à une secte ou à une religion qu'à une autre, ce n'est point parce qu'ils connaissent mieux les volontés de Dieu, mais c'est parce qu'ils croient aveuglément ce qu'on leur en dit. Et ainsi, les hommes sont ordinairement chrétiens ou mahométans, juifs ou païens, de cela seulement qu'ils ont été nés ou élevés dans le christianisme, dans le judaïsme, dans le mahométisme ou dans le paganisme. Et quant à nous autres chrétiens, « nous sommes, *comme dit le sieur de Montaigne*, calvinistes ou luthériens, ou catholiques romains à même titre que nous sommes français, espagnols, allemands ou anglais, ou flamands ou périgourdins ; autre naissance, autre éducation ou autres circonstances d'engagement, d'honneur ou d'intérêt, ou quelques autres rencontres particulières nous auraient mis dans un autre parti, et nous auraient imprimés d'autres sentiments et autre créance, avec pareilles promesses de récompenses et pareilles menaces de châtiments ». (*Essais*, p. 410 [21]).

Par où il est clair et évident qu'il n'y a aucune divinité qui fasse suffisamment connaître ses volontés aux hommes. Et non seulement il n'y a aucune divinité qui fasse suffisamment connaître ses volontés aux hommes, mais il n'y en a même aucune qui se fasse suffisamment connaître elle-même aux hommes ; c'est ce qui prouve encore évidemment contre tout ce qu'en peuvent dire nos déicoles et nos christicoles, qui prétendent que leur Dieu se fait non seulement suffisamment mais même évidemment connaître par tous les ouvrages admirables qu'ils disent qu'il a créés, en sorte qu'il ne faut, suivant leur dire, que voir le ciel et la terre pour connaître aussitôt qu'il y a un Dieu tout-puissant qui les a créés. Les cieux et la terre, comme ils disent, publient manifestement la grandeur, la gloire, la puissance et la bonté infinie de celui qui les a faits, qui n'est autre qu'un Dieu tout-puissant et infiniment parfait : « *Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament publie les ouvrages de ses mains*[22]. » (*Psaumes* XVIII-1 [23]).

« Je ne puis ouvrir les yeux — *dit monseigneur de Fénelon, ci-devant archevêque de Cambrai, dans son livre* [Traité] de l'Existence [*&* des attributs] de Dieu — je ne puis ouvrir les yeux sans admirer l'art qui éclate dans toute la Nature. Le moindre coup d'œil suffit pour apercevoir la main qui fait tout[24]. » Mais il est tout visible que cette raison est entièrement vaine et fausse, car si l'étendue, si la beauté, si la variété et la multitude des choses et tout ce qu'il y a de plus admirable dans la Nature montrait manifestement l'existence d'un Dieu tout-puissant et infiniment parfait, personne, comme j'ai dit, ne pourrait nier ni même révoquer en doute l'existence de cet être infiniment parfait, parce que tous les hommes qui voient assez manifestement l'ordre, la beauté, la grandeur,

---

21 [*Essais*, livre II, 12 : *Apologie de Raymond Sebon*. Cf. p. 339 : « Nous ne recevons notre religion qu'à notre façon et par nos mains, et non autrement que comme les autres religions se reçoivent. Nous nous sommes rencontrés au pays où elle était en usage, où nous regardons son ancienneté ou l'autorité des hommes qui l'ont maintenue, où craignons les menaces qu'elle attache aux mécréants, où suivons ses promesses. Ces considérations-là doivent être employées à notre créance, mais comme subsidiaires : ce sont liaisons humaines. Une autre région, d'autres témoins, pareilles promesses et menaces nous pourraient imprimer par même voie une créance contraire. Nous sommes chrétiens à même titre que nous sommes ou Périgourdins ou Allemands.]

22 [« *Caeli enarrant gloriam Dei et opera manuum eius annuntiat fir mamentum.* »]

23 [Référence exacte.]

24 [Déjà cité.]

l'excellence et la multitude de tout ce qu'il y a de plus beau, de plus admirable et de plus parfait dans la Nature, seraient incontinent persuadés de la vérité de son existence.

Cependant, sans compter le nombre de ceux qui nient ou qui révoquent en doute l'existence de cet être, il y a un très grand nombre de personnes sages et éclairées, et même parmi nos déicoles, il y en a un très grand nombre qui reconnaissent et avouent ingénument que rien de tout ce qu'il y a de plus beau et de plus parfait dans la Nature ne prouve manifestement l'existence d'un Dieu infiniment parfait ; et ils ont raison de le reconnaître et de l'avouer puisque la raison naturelle démontre que tout ce qu'il y a de plus beau, de plus parfait et de plus admirable dans la Nature se peut faire par les seules lois naturelles du mouvement et par la différente configuration des parties de la matière diversement rangées, unies et modifiées, ou combinées dans toutes les espèces d'êtres qui font ce que nous appelons le monde, comme j'ai dessein de le faire plus amplement voir dans la suite — bien loin donc de vouloir diminuer en aucune manière la beauté, l'excellence et l'ordre admirable que l'on remarque dans toutes les choses naturelles du monde, et que nos déicoles affectent quelquefois d'exalter par des grands et pompeux discours pour prouver la toute-puissance et la sagesse infinie de leur Dieu qui les a faites, quoiqu'il semble d'autrefois qu'ils lui fassent injure en regardant tous ces mêmes ouvrages comme des choses matines et frivoles en disant, comme ils font, *vanité des vanités, et tout n'est que vanité*[25]. (*Ecclésiaste* I-2). Car certainement ce n'est pas faire honneur à un si bon ouvrier que de dire que tout ce qu'il aurait fait ne serait que vanité. Et il n'y a point de bon ouvrier qui ne se sentirait offensé s'il voyait mépriser ses ouvrages, et ce serait lui faire injure que d'en parler avec mépris. Et cependant, c'est l'injure que nos christicoles ne laissent pas que de faire eux-mêmes sans y penser à leur Dieu, lorsqu'ils disent, comme ils font souvent, que tout est vanité, et que tout n'est que vanité. Je dis ceci seulement en passant, pour marquer que tout ce que disent nos christicoles ne s'accorde pas toujours avec leurs propres principes et leurs propres sentiments.

---

25 [« *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.* »]

LXXVII

Sous la conduite & direction d'un Dieu tout-puissant qui serait infiniment bon et infiniment sage, nulle créature ne serait défectueuse, ni vicieuse, ni malheureuse


E REVIENS DONC À MON SUJET, ET JE DIS QUE BIEN LOIN DE vouloir diminuer en aucune manière la beauté, l'excellence et l'ordre admirable que l'on remarque dans toutes les choses de la Nature, je voudrais plutôt l'exalter, si je pouvais, et faire admirer ces choses autant qu'elles méritent de l'être, puisque je les admire moi-même peut-être autant que saurait faire aucun de nos déicoles.

Je les admire, dis-je, en tant qu'elles sont les ouvrages de la Nature, mais non en tant qu'elles seraient les ouvrages d'un Dieu tout-puissant. Car sous cette dernière considération, je cesserais incontinent de les admirer, parce que toutes admirables qu'elles sont en elles-mêmes, je ne les trouverais plus assez parfaites pour être sorties de la main d'un Dieu tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage, vu les défauts et les imperfections, et même les vices et les difformités qui se trouvent manifestement dans la plupart des choses, et les accidents fâcheux auxquels elles sont sujettes.

Que nos déicoles exaltent donc tant qu'ils voudront, et qu'ils amplifient tant qu'il leur plaira, la beauté, l'excellence, l'ordre et l'artifice qui se trouve dans toutes les choses visibles de ce monde ; j'y consens. Mais il faut aussi qu'ils reconnaissent et qu'ils avouent d'un autre côté qu'elles sont bien fragiles et bien défectueuses, et que toutes celles qui ont vie sont sujettes à bien des misères et à bien des souffrances. Or, je dis que tout ce qu'il y a de plus beau et de plus admirable dans la Nature ne démontre pas tant l'existence d'un Dieu tout-puissant et infiniment parfait, comme le moindre mal démontre qu'il n'y en a point ; et la raison évidente de cela, [c']est, comme j'ai déjà dit, parce que tout ce qu'il y a de plus beau et de plus admirable dans la Nature se peut faire par les lois et par les forces de la Nature même, et que d'ailleurs il n'est pas croyable qu'il y aurait aucun vice ni aucun défaut dans aucune créature, ni qu'aucune créature vivante souffrirait aucun mal si elles sortaient toutes, comme disent nos déicoles, de la main toute puissante d'un Dieu infiniment bon et infiniment sage. Et ainsi, la mort, les maladies, les infirmités, les langueurs, et à plus forte raison encore, les vices et les méchancetés, et généralement tout ce qu'il y a de capable de rendre aucune créature vicieuse, défectueuse ou malheureuse — démontrent qu'il n'y a point de divinité capable d'empêcher tous ces maux.

Et quand il n'y aurait même que la mort et que le mal que souffrent des mouches, des araignées ou des vers de terre, que l'on écrase sous les pieds, cela suffirait pour démontrer qu'elles ne sont point les ouvrages d'un Dieu tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage, parce que s'ils étaient ses ouvrages, il veillerait indubitablement à leur bien et à leur conservation et les préserverait indubitablement de tout mal. Penserait-on qu'un Dieu infiniment bon et infiniment sage voudrait prendre plaisir à faire et à former ces viles petites bêtes pour les voir souffrir et pour les faire écraser sous les pieds ? Cela serait indigne de la toute-puissance et de la bonté infinie d'un Dieu qui pourrait facilement les préserver de tout mal, et qui pourrait, s'il voulait, leur procurer facilement tout le bien qui leur serait convenable suivant leur nature. On a vu autrefois, dit-on, un empereur romain (c'était Domitien) qui, entre autres vices qu'il avait, faisait gloire de celui-ci, qui était de se divertir à exercer et à montrer son adresse à percer des mouches avec un poinçon (*Dict*[*ionnaire*] *Hist*[*orique* de Moréri]). On a eu bien raison de blâmer cet empereur de s'occuper ainsi à un si vain et si ridicule plaisir que celui-là, et on avait raison de regarder cela comme un signe ou comme un présage de la méchanceté et de la cruauté de son âme. Oserait-on dire ou penser seulement qu'un semblable plaisir serait convenable à la souveraine majesté, à la souveraine toute-puissance et à la souveraine bonté d'un Dieu ? Et qu'il aurait voulu faire et former des mouches, des araignées et des vers de terre pour les voir souffrir et pour les faire écraser aux pieds ? Point du tout. Cela répugnerait entièrement à la souveraine et infinie perfection d'un Dieu qui pourrait facilement rendre toutes ces créatures heureuses et parfaites, chacune selon leur nature et leur espèce. Il ne faut pas croire qu'il en aurait voulu faire aucune pour les rendre malheureuses, et il n'y en aurait effectivement aucune qui serait mal faite, ou défectueuse, ni malheureuse dans son espèce, si un Dieu tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage s'était voulu mêler de les faire. C'est ce que je pourrais confirmer par cette maxime du grand mirmadolin saint Augustin, qui dit expressément que sous un Dieu juste et tout-puissant nulle créature ne peut être misérable et malheureuse si elle ne l'a mérité. C'est même aussi le sentiment de toute l'Église romaine, qui dit dans une de ses oraisons publiques pour le peuple, qu'*aucune adversité ne lui sera nuisible s'il ne se laisse pas dominer par l'iniquité*[1], à la messe du premier vendredi de Carême.

J'ajouterai à cela que sous un Dieu juste et tout-puissant, aucune créature ne mériterait et n'aurait même jamais mérité d'être malheureuse, parce que la même bonté, la même sagesse et la même toute-puissance qui les aurait formées entières et parfaites, chacune suivant leur espèce, aurait pourvu aussi, comme j'ai déjà dit, à les conserver toujours dans le même état de perfection et à empêcher qu'elles ne méritassent jamais d'être misérables et malheureuses. Et si dans la supposition d'un Dieu tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage, nulle créature ne serait malheureuse si elle ne l'avait mérité, on peut certainement et absolument dire que sous un Dieu tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage, nulle créature ne serait malheureuse, parce que nulle créature, dans cette supposition, ne ferait jamais rien qui la fît mériter d'être malheureuse, d'autant que le même Dieu qui aurait, comme j'ai dit, pourvu à l'entière et parfaite formation de toute créature, pourvoirait aussi et aurait pourvu à leur entière et parfaite conservation. De sorte que si un Dieu tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage avait jamais créé les hommes, comme disent nos christicoles, dans un état de perfection quant au corps et quant à l'âme, et s'il les avait créés,

---

[1] [« *Nulla ei nocebit adversitas, si nulla ei dominetur iniquitas.* »]

comme ils disent aussi, dans un état d'innocence et de sainteté, pour les rendre à tout jamais heureux et contents sur la terre ou dans le ciel, il ne les aurait jamais abandonnés du secours favorable de sa divine providence, ni du secours favorable de sa divine protection, et n'aurait jamais permis qu'ils tombassent dans aucun vice ni dans aucun péché, parce qu'un Dieu tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage n'abandonnerait jamais et n'aurait jamais voulu abandonner ceux qu'il aurait voulu créer pour une si bonne fin, et qu'il aurait voulu si parfaitement aimer et si particulièrement favoriser de ses grâces et de son amitié. C'est ce que disent nos christicoles eux-mêmes dans une de leurs oraisons publiques : *jamais sa providence n'abandonne ceux qu'il a établis dans la solidité de son amour*[2]. (*Dom 2.* post pent[3]). Et par conséquent, les hommes ni aucune autre créature n'aurait jamais été malheureuse, et n'aurait même jamais rien fait pour mériter d'être malheureuse sous la conduite et direction d'un Dieu tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage.

C'est ce que je pourrais encore confirmer par le témoignage même des prétendues *saintes Écritures* de nos christicoles, qui marquent expressément que leur *Dieu fera une nouvelle alliance avec les hommes, avec les bêtes des champs, avec les oiseaux du ciel, et avec les reptiles de la terre,* c'est-à-dire avec toutes les créatures vivantes ; par laquelle prétendue alliance il promet de mettre fin à tous leurs maux, et à toutes leurs peines, leur promettant aussi de *les faire vivre toutes dans un doux repos et dans une douce félicité*[4]. (*Osée* II-18 [5]).

Et c'est pour cela qu'il est marqué dans les mêmes *Livres*, que *Dieu ôtera toute iniquité de son peuple et qu'il enverra la justice pour régner éternellement sur la terre* (*Daniel* IX-24 [6]), *que nulle créature ne nuira plus à une autre, que les enfants joueront avec les bêtes farouches, que les loups et les agneaux, les lions et les bœufs, les serpents et les oisons, vivront paisiblement ensemble et qu'ils prendront paisiblement leurs pâturages les uns avec les autres* (*Isaïe* XI-6, 9 et LXV-25 [7]) ; en sorte que l'on n'entendra plus parler nulle part qu'ils se fassent aucun mal ni aucun dommage les uns les autres.

Et marquent les susdits Livres qu'*il n'y aura plus d'iniquité, mais que tous les hommes seront saints et justes.* Il est même marqué dans les susdits prétendus saints Livres que *les bêtes sauvages glorifieront le Seigneur et lui rendront tout hommage*[8]. (*Isaïe* XLIII-20). Et conformément à cela, il est marqué dans un autre endroit de ces mêmes *Livres*, que *Dieu viendra visiblement, qu'il demeurera visiblement pour lors avec les hommes, qu'il essuiera pour lors toutes les larmes de leurs yeux, qu'il n'y aura plus de mort, plus de gémissements, plus de pleurs, ni de douleurs aucunes, parce que tous ces maux-là seront passés et que Dieu fera toutes choses nouvelles, tant pour sa propre gloire que pour le plus grand bien de ses créatures.* (*Apoc*[*alypse de saint Jean, apôtre*] XXI-3, 4[9]). « *Dieu viendra manifestement*[10]... » (*Psaumes* XXXIX-3 [11]).

---

[2] [« *Nunquam sua gubernatione destituit, quos in soliditate suae dilectionis instituit.* »]

[3] [*Livre d' Église*, 2e dimanche après Pentecôte.]

[4] [« *Percutiam cum eis foedus in die illa cum bestia agri, et cum volucre caeli, et cum reptili terrae, et arcum, et gladium, et bellum conteram de terra, et dormire eos faciam fiducialiter.* »]

[5] [*Osée* II-18 dit : « En ce temps-là je ferai que les bêtes sauvages, les oiseaux du ciel et les animaux qui rampent sur la terre, auront alliance avec eux ; je briserai l'arc et l'épée, je ferai cesser les combats, et je les ferai reposer dans une entière assurance. »]

[6] [Référence exacte.]

[7] [Meslier résume ces trois versets.]

[8] [« *Glorificabit me bestia agri, dracones et struthiones.* » [: « Les bêtes sauvages, les dragons et les autruches le glorifieront. » Déjà cité.]

[9] [Référence exacte.]

[10] [« *Deus manifeste veniet...* »]

Suivant donc tous ces témoignages, il est clair et visible que sous l'autorité et sous la providence et direction d'un Dieu tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage, il ne devrait y avoir aucun mal au monde et que nulle créature ne devrait y être malheureuse, ni vicieuse ni défectueuse en aucune manière, parce qu'elles viendraient toutes de la main toute-puissante d'un Dieu souverainement parfait qui les aurait faites et qui n'aurait jamais voulu rien faire de mal ni de défectueux. Mais ce qu'il y a de particulier à remarquer sur ces témoignages des prétendues *saintes Écritures* de nos christicoles que je viens de citer, [c']est que dès là même qu'ils marquent que Dieu fera toutes choses nouvelles et qu'il les mettra toutes dans un meilleur état qu'elles ne sont — en leur ôtant tout ce qu'elles ont maintenant de vicieux ou de défectueux et en bannissant même la mort, les douleurs et tout ce qui serait capable de nuire à ses créatures ou de leur faire aucun mal — c'est reconnaître qu'elles auraient dû avoir été mieux faites et mieux réglées, ou qu'elles n'ont pas été d'abord assez bien faites, ni assez parfaites et assez bien réglées. Car si elles eussent été d'abord assez bien faites, assez parfaites et assez bien réglées, elles n'auraient certainement point eu besoin de cette belle prétendue réformation dont les susdits prétendus saints prophètes parlent et dont nos christicoles se flattent encore bien vainement, parce qu'un Dieu tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage qui les aurait faites, les aurait mises d'abord dans toutes leurs perfections et dans tout le bon ordre qu'elles auraient dû avoir. Car il ne faut point penser qu'un être infiniment parfait puisse être plus sage, plus adroit ou plus avisé et mieux sensé en un temps qu'en un autre, ni qu'il serait pour mieux faire les choses à une seconde fois qu'à la première. « On sait, *dit l'auteur des Entretiens ecclésiastiques*[12], que Dieu étant rempli dune sainteté et d'une sagesse infinie, il ne pouvait manquer de donner à toutes ses œuvres la perfection qu'elles demandaient pour être pleines et accomplies. Un Dieu ne fait rien à demi, il n'y peut avoir de vide dans ses œuvres, elles ont nécessairement toute la perfection et la plénitude de sainteté et de mérite quelles sont capables d'avoir. » Au 12e *Entretien*, pour le 2e dimanche après Pentecôte, p. 403, tome III.

En même temps, donc, que l'on reconnaît que les choses visibles de ce monde ont besoin d'une meilleure réformation, qu'elles sont vicieuses et défectueuses, que c'est un mal pour celles qui sont vivantes d'être, comme elles sont, dans la nécessité de mourir et de souffrir les douleurs, les maladies et toutes les autres misères de la vie, et que l'on se flatte, quoique vainement, qu'elles seront quelques jours dans un état plus heureux et plus parfait où elles seront exemptes de tous vices, de tous défauts et de toutes imperfections, et où elles seront exemptes de tout mal, de toutes douleurs et de toutes afflictions, il faut nécessairement aussi reconnaître qu'elles n'ont pas été d'abord faites dans l'état et dans la perfection qui leur aurait été convenable ; et par conséquent, qu'elles n'ont pas été faites par la main toute-puissante d'un Dieu infiniment parfait, qui n'aurait pas manqué de les mettre d'abord dans l'état de perfection qui leur était convenable, et qui n'aurait pas manqué non plus de les y conserver toujours après les y avoir mises. Et comme l'on n'a jamais vu et que l'on ne voit pas encore maintenant qu'aucune divinité se mette en devoir d'accomplir une si belle promesse que celle de faire une si désirable, si avantageuse et si parfaite réformation ou réparation dans les choses visibles de ce monde — quoiqu'il y ait

---

11 [Référence inexacte. Il s'agit de *Psaumes* XLIX-3 : « Dieu viendra manifestement ; notre Dieu viendra, et il ne se taira point. »]

12 [Pierre de la Font, déjà cité.]

déjà plusieurs milliers d'années que cette belle prétendue promesse divine a été faite et aurait dû avoir eu son accomplissement — c'est encore une preuve manifeste qu'elle ne vient point de la part d'aucune divinité, comme nos christicoles le prétendent, mais qu'elle vient seulement de la part de quelques imposteurs qui, pour abuser les hommes et les entretenir dans l'erreur et dans des fausses espérances, se mêlent témérairement et insolemment de contrefaire la voix et les promesses d'un Dieu tout-puissant, ou de la part de quelques insensés visionnaires et fanatiques qui prennent leurs imaginations, leurs songes et leurs rêveries pour des révélations divines. D'où je tire cette conséquence, qui est qu'il n'y aurait certainement aucun vice ni aucun défaut dans les choses visibles de ce monde, et que celles qui ont vie ne souffriraient jamais aucun mal ni aucune douleur, si elles avaient été faites et ordonnées par la main toute-puissante d'un Dieu souverainement parfait.

Comme donc on voit manifestement que les choses visibles de ce monde sont vicieuses et défectueuses et que celles qui ont vie sont dans une malheureuse nécessité de mourir et de souffrir plusieurs maux, plusieurs maladies, plusieurs douleurs, plusieurs misères, et qu'il faut enfin qu'elles souffrent la mort avec douleur, c'est une preuve manifeste qu'elles n'ont pas été faites ainsi par la main toute-puissante d'un Dieu souverainement parfait. Et partant, j'ai eu raison de dire que tout ce qu'il y a de plus beau et de plus admirable dans les choses visibles de ce monde, ne démontre pas tant l'existence d'un Dieu tout-puissant, comme le moindre mal démontre qu'il n'y en a point. Car enfin, on sait que le hasard peut quelquefois faire quelque chose de bien, quelque chose de beau et quelque chose de bon et d'assez parfait ; mais on ne doit point penser qu'un Dieu tout-puissant et infiniment parfait voudrait ni pourrait jamais souffrir aucun mal ni aucun défaut dans ses ouvrages.

Nos christicoles tâchent de se parer de la force de cet argument en disant que ce n'est point dans ce monde-ci ni maintenant que Dieu veut accomplir les promesses avantageuses qu'il a faites touchant la réformation générale et universelle de ses créatures, mais que ce sera seulement à la fin des siècles et dans le ciel qu'il accomplira heureusement toutes ces divines promesses à l'égard de ceux qui l'auront fidèlement servi dans cette vie. Mais outre que cette réponse et que cette interprétation des susdites promesses [sont] manifestement contraires au véritable sens des susdites *Écritures* — qui marquent clairement et expressément que ces promesses doivent s'accomplir dans ce monde-ci même et dans un temps qui ne devait pas même tarder longtemps à venir, comme il est facile de le voir par la lecture des *Livres* qui en parlent — je dis que c'est se moquer ou vouloir se faire moquer de soi, que de vouloir remettre ainsi l'accomplissement des promesses d'un Dieu dans une vie qui n'est qu'imaginaire, dans un temps qui ne viendra jamais, et dans un endroit où il n'y a personne qui puisse aller pour en apprendre ni pour en rapporter des nouvelles. C'est une erreur et une illusion ridicule de vouloir remettre dans un tel temps et dans une telle vie l'accomplissement des promesses expresses d'un Dieu, supposant qu'elles soient véritablement d'un Dieu.

Qui est le menteur ? Qui est le moqueur ? Et qui est l'imposteur ? Qui n'en pourrait pas dire autant en sa faveur ? Qui est l'imposteur ou le moqueur ? Qui ne pourrait pas faire de telles promesses ? Il n'y en a certainement point qui n'en pourrait dire et qui n'en pourrait promettre autant ; et cela suffit pour faire manifestement voir la vanité des susdites promesses, l'ineptie de ceux qui y donnent une si vaine interprétation, et la folie de ceux qui y mettent si vainement

leur espérance. Tout cela montre évidemment qu'il n'y a aucune divinité, et que tout ce que l'on en dit n'est que mensonge, illusion et impostures.

Bien loin, donc, de dire que l'existence invisible de Dieu se fasse manifestement connaître par les choses visibles de ce monde-ci, comme nos déicoles le prétendent, il faut, au contraire, dire plutôt que ces mêmes choses visibles font manifestement voir qu'il n'est point puisqu'elles ne pourraient être si défectueuses, ni si vicieuses ni si mal ordonnées qu'elles sont, si elles étaient véritablement les ouvrages d'un Dieu tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage.

C'est ce qui se confirme encore tout clairement par le défaut général de providence que l'on voit manifestement dans toutes les choses qui dépendent du hasard et de la fortune, car il est manifeste que ce n'est point une intelligence souverainement parfaite qui les conduit et qui les gouverne puisque nous voyons tous les jours qu'elles vont et viennent partout sans aucune apparence de raison, sans règle et sans distinction de bien ou de mal, et sans aucun discernement, de mérite, ni de justice et d'équité naturelle.

Oui, nous le voyons tous les jours, personne ne le saurait nier. Et l'on ne saurait même nier que cela ne soit un très grand sujet de scandale aux hommes, qui prennent tous les jours de là occasion d'en être plus vicieux et plus méchants. Témoins ce qui en est écrit dans les susdits prétendus saints *Livres* de nos christicoles qui nous marquent expressément cette vérité : « Tout advient indifféremment à tous, *dit l'Ecclésiaste* ; même accident arrive au juste et au méchant, au bon et au vicieux, à celui qui offre des sacrifices comme à celui qui méprise d'en offrir ; comme est le bon, ainsi est le méchant, celui qui jure comme celui qui craint de jurer, et c'est une chose très fâcheuse, *continue-t-il*, que les mêmes accidents arrivent ainsi à tous, car c'est ce qui fait que le cœur des hommes est rempli de malice et de méchancetés. Je me suis tourné ailleurs, *dit encore ce même auteur*, et j'ai vu sous le ciel que le prix de la course n'est point pour ceux qui courent le mieux, ni la victoire pour ceux qui sont les plus forts, ni les richesses pour ceux qui sont les plus sages, ni la grâce et l'honneur pour ceux qui sont les plus savants, mais que le temps et le hasard disposent de tout (*Ecclésiaste* IX-8, 10 [13]). Si c'était un être intelligent et souverainement parfait qui voulût se mêler de conduire et de gouverner les choses naturelles et humaines, il ne les laisserait pas aller ainsi au hasard comme elles vont, mais il les règlerait avec justice et sagesse. Puisque donc il ne paraît aucune sagesse ni aucune justice, ni même aucune intelligence dans ces sortes d'événements, et qu'ils ne se font tous que par hasard, c'est une preuve certaine et évidente que ces sortes de choses ne sont point conduites par une intelligence souverainement parfaite.

Mais on dira peut-être que tous ces effets-là même que l'on attribue au hasard et que l'on croit venir seulement par hasard, ne sont véritablement que des effets de la divine providence, qui conduit le hasard même et qui fait tomber le sort comme il lui plaît et là où il lui plaît. Mais c'est sans fondement que l'on dirait telle chose, car puisque le hasard ne suit point de règle et qu'il va toujours aveuglément son train, sans discernement de cause ni de sujet, et sans faire aucune distinction de temps, ni de lieux ni de personnes, il n'a pas besoin de la direction d'une intelligence suprême pour aller aveuglément ainsi à tort et à travers. Et pour preuve qu'il n'a pas besoin de cette prétendue direction, c'est qu'il ne laisserait pas que d'aller toujours son train de la même manière, quand même on supposerait qu'il n'y aurait point d'intelligence pour le conduire ; je veux dire qu'il irait toujours aveuglément son train sans distinction de rien.

---

13 [Référence inexacte. Il s'agit d'*Ecclésiaste* IX-2, 3, 11.]

D'ailleurs, ce serait faire injure à une intelligence suprême que de dire qu'elle voudrait conduire si mal ainsi ses œuvres, puisqu'il n'y a point de prudence, point de sagesse et point de justice dans une telle conduite. Ainsi, on ne peut pas dire que les choses qui se font ou qui arrivent par hasard soient conduites par une souveraine intelligence, puisque l'on ne voit pas même que les choses qui sont les plus réglées et les plus constantes dans leurs mouvements et dans leurs effets soient conduites par un tel principe. Non, certainement on ne le voit point, mais on voit au contraire qu'elles suivent aveuglément leurs cours ordinaires sans savoir où elles vont et sans savoir ce qu'elles font.

C'est ainsi, par exemple, que l'eau suit naturellement et constamment la pente du lieu où elle se trouve ; c'est aveuglément qu'elle suit son cours et qu'elle mouille tout ce qu'elle rencontre ; c'est ainsi que la flamme tend toujours à s'élever en haut, c'est aveuglément qu'elle brûle tout ce qu'elle trouve de combustible ; c'est ainsi que le soleil et les astres suivent constamment et régulièrement leurs cours ordinaires, c'est aveuglément qu'ils brillent et qu'ils éclairent tout le monde de leurs lumières. C'est ainsi que tous les animaux et que toutes les plantes produisent naturellement et régulièrement, suivant les temps et les saisons, des fruits qui leur sont convenables, chacun suivant leur espèce ; et ainsi des autres choses naturelles.

On ne dira pas que cela se fasse par connaissance et par dessein de la part des choses que je viens de nommer, puisque des choses inanimées se meuvent sans savoir qu'elles se meuvent, et qu'elles agissent sans savoir qu'elles agissent. On ne dira pas non plus que les animaux engendrent et produisent leurs semblables par un principe de connaissance, puisqu'ils ne savent pas seulement comment la moindre partie de leur corps se forme, et qu'elles ne laissent pas néanmoins que de se former toutes sans qu'ils y pensent.

C'est donc aveuglément que toutes ces sortes de choses se meuvent, et c'est aveuglément qu'elles agissent, quoiqu'elles soient constantes et réglées dans leurs mouvements et dans leurs effets. Et c'est en même temps la raison pourquoi il y a des causes nécessaires qui produisent toujours régulièrement et comme nécessairement les mêmes effets : parce qu'elles ont une connexion et une liaison naturelle et comme nécessaire avec leurs effets et des causes contingentes qui ne produisent pas toujours régulièrement les mêmes effets, tant parce qu'elles n'ont point de liaison naturelle et nécessaire avec leurs effets, que parce que ces sortes d'effets dépendent souvent de plusieurs causes ou de plusieurs circonstances de causes qui ne se rencontrent pas toujours ensemble dans un même temps ni dans un même endroit, mais seulement quelquefois par hasard et fortuitement ; et comme toutes ces causes se meuvent et qu'elles agissent aussi aveuglément les unes que les autres dans tout ce qu'elles font, c'est ce qui fait qu'elles produisent partout leurs effets sans aucune distinction de temps ni de lieux, et sans avoir aucun égard au bien ni au mal qui en peut arriver.

Dire que toutes ces choses soient conduites dans leurs mouvements et dans la production de leurs effets par une intelligence suprême, c'est une pure illusion et une pure fiction de l'esprit humain, qui n'est fondée sur aucune véritable raison puisque l'on voit clairement que tout cela se peut naturellement faire par la seule force mouvante de la matière, qui se meut d'elle-même et qui agit aveuglément partout sans savoir ce qu'elle fait, ni pourquoi elle le fait. Comme le feu dont je viens de parler, qui brûle indifféremment tout ce qu'il trouve de combustible, sans savoir qu'il brûle et sans savoir ce qu'il brûle, et qui durcit la boue, amollit la cire, rougit le fer et noircit la cheminée, sans rien savoir de ce qu'il fait. Ce que

je dis ici de la force mouvante de la matière qui se meut et qui agit aveuglément partout, se voit tous les jours évidemment, et il n'y a personne qui ne le voie.

Mais ce que nos déicoles et nos christicoles disent d'une intelligence suprême qui conduirait toutes choses, c'est ce qui ne se voit nullement. Ils parlent donc d'une chose qu'ils ne voient point et qu'ils ne connaissent point, et que personne n'a jamais vue ni connue, et dont ils ne sauraient donner aucune preuve suffisante ; ce qui fait évidemment voir qu'il n'y a point d'intelligence suprême qui gouverne le monde ni les choses qui y sont, et par conséquent, qu'il n'y a aucune divinité qui se fasse suffisamment connaître aux hommes, ni qui leur fasse suffisamment connaître ses volontés.

Car s'il y en avait aucune, elle ne pourrait manquer, comme je viens de le prouver par tous ces arguments-ci, de se faire au moins suffisamment connaître aux hommes par des témoignages indubitables de sa toute-puissance, de sa justice, de sa bonté et de sa sagesse infinie, qui ne souffrirait pas et ne permettrait pas qu'il y ait aucun vice, aucune injustice, aucun mal, aucune misère ni aucuns dérèglements dans ses créatures, mais qui, après les avoir créées toutes dans un état de perfection, chacune suivant leur nature, les maintiendrait toujours dans le bon ordre en les gouvernant avec toute sagesse, toute bonté et toute justice, sans les abandonner, comme elles sont, au caprice incertain du hasard ni aux lois fatales d'une nécessité aveugle.

Pour répondre à tous ces arguments-ci, nos christicoles ne manqueront pas de persister à dire d'une part, comme je l'ai déjà marqué, que la beauté, l'excellence, l'ordre et la multitude presque infinie de tant de si belles et si admirables choses que nous voyons dans le monde, nous fait manifestement voir qu'elles ne peuvent avoir été faites que par la toute-puissance d'un Dieu infiniment parfait, n'étant pas possible, diront-ils, que tant de si belles et si admirables choses se soient faites d'elles-mêmes, ni qu'elles aient été faites par un seul coup de hasard ou par un concours fortuit des seuls atomes ou parties de la matière.

« Je ne puis ouvrir les yeux, *disait le fameux monseigneur de Fénelon, ci-devant archevêque de Cambrai*, je ne puis ouvrir les yeux sans admirer l'art qui éclate dans toute la Nature, le moindre coup d'œil suffit pour apercevoir la main qui fait tout. Toute la Nature montre l'art infini de son auteur... etc. Or, je soutiens, *disait-il*, que l'univers porte le caractère d'une cause infiniment puissante et industrieuse, et je soutiens, *ajoute-t-il*, que le hasard, c'est-à-dire que le concours aveugle et fortuit des causes nécessaires et privées de raison, ne peut avoir formé ce tout Qui croira que *L'Iliade* d'Homère, ce poème si parfait, n'ait jamais été composé par un effort du génie d'un grand poète, et que les caractères de l'alphabet ayant été jetés en confusion, un coup de pur hasard, comme un coup de dés, ait rassemblé toutes les lettres précisément dans l'arrangement nécessaire pour décrire dans des vers pleins d'harmonie et de variété, tant de si grands événements pour les placer et pour les lier si bien tous ensemble, pour peindre chaque objet avec tout ce qu'il a de plus gracieux, de plus noble et de plus touchant, enfin pour faire parler chaque personne selon son caractère, d'une manière si naïve et si passionnée. Que l'on raisonne et que l'on subtilise tant qu'on voudra, jamais l'on ne persuadera à un homme sensé que *L'Iliade* n'ait point d'autre auteur que le hasard. Cicéron disait que le hasard ne ferait jamais un seul vers, bien loin de faire tout un poème ; pourquoi donc, *conclut-il*, cet homme sensé croirait-il de l'univers, sans doute encore plus merveilleux que *L'Iliade*, ce que son bon sens ne lui permettra jamais de croire de ce poème. » ([*Traité de l'Existence & des attributs de Dieu*], page 1 et suivantes).

Voici une autre comparaison du même auteur : « Si nous entendions dans une chambre, derrière un rideau, un instrument doux et harmonieux, croirions-nous que le hasard, sans aucune main d'homme, pût avoir formé cet instrument ? Dirions-nous que les cordes d'un violon seraient venues d'elles-mêmes se ranger et s'étendre sur un bois dont les pièces se seraient collées ensemble pour former une cavité avec des ouvertures régulières ? Soutiendrons-nous que l'archet, formé sans art, serait poussé par le vent pour toucher chaque corde si diversement et avec tant de justesse ? Quel esprit raisonnable pourrait douter sérieusement si une main d'homme toucherait cet instrument avec tant d'harmonie ? Ne s'écrirait-il pas qu'une main savante le toucherait ? » Le même auteur fait plusieurs autres semblables comparaisons, qu'il tire d'une belle statue que l'on trouverait formée dans une terre inhabitée ou d'un beau tableau où l'on verrait plusieurs personnages bien représentés. Il rapporte aussi l'exemple d'une belle horloge, et celle d'une belle maison bien régulièrement et parfaitement bien bâtie.

« Que dirait-on, *dit le même monseigneur de Cambrai*, d'un homme qui se piquerait d'une philosophie subtile, et qui, entrant dans une belle maison, soutiendrait qu'elle a été faite par le hasard et que l'industrie n'y a rien mis pour en rendre l'usage commode aux hommes, à cause qu'il y a des cavernes qui ressemblent en quelque chose à cette maison, et que l'art des hommes n'a jamais creusé ; on montrerait à celui qui raisonnerait de la sorte toutes les parties de cette maison ; voyez-vous, lui dirait-on, cette grande porte de la cour, elle est plus grande que toutes les autres afin que les carrosses y puissent entrer ; cette cour est assez spacieuse pour y faire tourner les carrosses avant qu'il sortent ; cet escalier est composé de marches basses afin que l'on puisse monter sans efforts ; il tourne suivant les appartements et les étages pour lesquels il doit servir ; les fenêtres, ouvertes de distance en distance, éclairent tout le bâtiment ; elles sont vitrées, de peur que le vent n'entre avec la lumière ; on peut les ouvrir quand on veut pour respirer un air doux dans la belle saison ; le toit est fait pour défendre tout le bâtiment des injures de l'air ; la charpente est en pointe afin que la pluie et la neige s'y écoulent facilement des deux côtés ; les tuiles portent les unes sur les autres pour mettre à couvert le bois de la charpente ; les divers planchers des étages servent à multiplier les logements dans un petit espace, en les faisant les uns au-dessus des autres ; les cheminées sont faites pour allumer du feu en hiver sans brûler la maison, et pour faire exhaler la fumée sans la laisser sentir à ceux qui se chauffent.

» Les appartements sont distribués de manière qu'ils ne sont point engagés les uns dans les autres, afin que toute une famille nombreuse y pût loger sans que les uns aient besoin de passer par les chambres des autres et que le logement du maître soit le principal ; on y voit des cuisines, des offices, des écuries, des remises de carrosses ; les chambres sont garnies de lits pour se coucher, de chaises pour s'asseoir, de tables pour écrire et pour manger... etc. Il faut, dirait-on à ce philosophe, que cet ouvrage ait été conduit par quelque habile architecte, car tout y est agréable, riant, proportionné, commode ; il faut même qu'il y ait eu sous lui d'excellents ouvriers ! Nullement, répondrait ce philosophe, vous êtes ingénieux à vous tromper vous-mêmes. Il est vrai que cette maison est agréable, riante, proportionnée, commode ; mais elle s'est faite d'elle-même avec toutes ses proportions : le hasard en a assemblé les pierres avec ce bel ordre, il a élevé les murs, assemblé et posé la charpente, percé les fenêtres, placé l'escalier... etc. Gardez-vous bien de croire qu'aucune main d'homme y ait eu aucune part. Les

hommes ont seulement profité de cet avantage quand ils l'ont trouvé fait ; ils s'imaginent qu'il est fait pour eux parce qu'ils y remarquent des choses qu'ils savent tourner à leur commodité. Mais tout ce qu'ils attribuent au dessein d'un architecte imaginaire n'est que l'effet de leur invention après coup. Cette maison si régulière, si bien étendue, ne s'est faite que comme une caverne, et les hommes la trouvant faite s'en servent, comme ils se serviraient pendant un orage d'un antre qu'ils trouveraient sous un rocher, au milieu d'un désert.

» Que penserait-on, *dit monseigneur de Cambrai*, de ce bizarre philosophe, s'il s'obstinait à soutenir sérieusement que cette maison ne montre aucun art. Quand on lit la fable d'Amphion, que par un miracle de l'harmonie de son luth il faisait élever avec ordre et symétrie les pierres les unes sur les autres pour former les murailles de la ville de Thèbes, on se joue de cette fiction poétique ; mais cette fiction n'est pas si incroyable que celle que l'homme que nous supposons oserait défendre ; au moins pourrait-on s'imaginer que l'harmonie, qui consiste dans un mouvement local de certains corps, pourrait par quelques-unes de ces secrètes vertus que l'on admire dans la Nature, sans les entendre, ébranler les pierres avec un certain ordre et avec une espèce de cadence qui ferait quelque régularité dans l'édifice. Cette explication choque néanmoins et révolte la raison, *dit-il*, mais enfin elle est encore moins extravagante que celle que je viens de mettre dans la bouche de ce philosophe. Qu'y a-t-il de plus absurde que de se représenter des pierres qui se taillent, qui sortent de la carrière, qui montent les unes sur les autres sans laisser de vide entre elles, qui portent avec elles leur ciment pour leur liaison, qui s'arrangent pour distribuer les appartements, qui reçoivent au-dessus d'elles le bois d'une charpente avec les tuiles, pour mettre l'ouvrage à couvert ? Les enfants qui bégaient encore, *dit monseigneur de Cambrai*, riraient si on leur proposait sérieusement cette fable[14]. »

Et voilà sérieusement aussi comme il propose lui-même ses exemples ou ses comparaisons, d'où il prétend tirer des arguments démonstratifs de l'existence d'une intelligence souverainement parfaite et d'un ouvrier tout-puissant et infiniment sage qui ait créé le ciel et la terre, et qui ait fait tout ce que nous y voyons. Et l'on peut dire que c'est là effectivement tout ce qu'il pouvait et tout ce que nos déicoles peuvent produire et proposer de plus fort pour le maintien ou pour la défense de leur opinion touchant la prétendue certitude de l'existence d'un Dieu tout-puissant et souverainement parfait. Car pour ce qui est des autres arguments prétendus démonstratifs qu'ils pensent tirer de l'idée même qu'ils se forment de cet être souverainement parfait et de l'idée que nous avons naturellement de l'infini et autres semblables arguments, ce ne sont certainement que des pures illusions et des purs sophismes.

Voici comme ils nous les proposent. « Il faut, *disent ces messieurs*, attribuer à une chose ce qui est clairement renfermé dans l'idée qui la représente, c'est, *comme ils disent*, le principe général de toutes les sciences. Or, l'existence, *continuent-ils*, est clairement renfermée dans l'idée que l'on a de Dieu, c'est-à-dire dans l'idée que l'on a de l'être infiniment parfait ; donc Dieu, qui est ce seul être infiniment parfait, existe. » (*Recherche de la Vérité*, tome II, chap. 4, p. 93 [15]). Nos nouveaux déicoles cartésiens prétendent par ce seul et bref argument tirer une

---

14 [Fénelon est plus clair dans ses sept *Lettres sur la Religion*, qui résument son *Traité de l'existence de Dieu*, notamment au chapitre récapitulatif de la cinquième *Lettre*, intitulé : « Preuves des trois principaux points nécessaires au salut, *pour soumettre au joug de la foi, sans discussion, les esprits simples et ignorants.* » Cf. *opus* cité, pp. 333 à 339.]

15 [Malebranche, *De la Recherche de la Vérité*, livre IV, chap. XI, 2. Cf. *opus* cité, pp. 457-458.]

conséquence démonstrative de l'existence de leur Dieu. Pareillement, ils prétendent démontrer son existence par l'idée que nous avons naturellement de l'infini.

« J'ai en moi, *dit monseigneur de Cambrai* ([*Traité de l'Existence & des attributs de Dieu*], p. 379), l'idée de l'infini ; [*[16]] et non seulement j'ai l'idée de l'infini, mais encore j'ai celle d'une perfection infinie. Parfait et bon, c'est la même chose, dit-il ; la bonté et l'être sont encore la même chose. Être bon et parfait, c'est être infiniment. » (*ibid*, p. 383). - « Où l'ai-je prise, cette idée qui est si fort au-dessus de moi, qui me surpasse infiniment, qui m'étonne, qui me fait disparaître à mes propres yeux, qui me rend l'infini présent ? D'où vient-elle ? Où l'ai-je prise ? Dans le néant ? Rien de ce qui est fini ne peut me la donner, car le fini ne représente point l'infini, dont il est infiniment dissemblable. Si nul fini, quelque grand qu'il soit, ne peut me donner l'idée du vrai infini, comment est-ce que le néant me la donnerait ? Il est manifeste, d'ailleurs, que je n'ai pu me la donner moi-même, car je suis fini comme toutes les autres choses dont je puis avoir quelque idée ; bien loin que je puisse comprendre que j'invente l'infini, s'il n'y en a aucun de véritable, je ne puis pas même comprendre qu'un infini réel, hors de moi, ait pu imprimer en moi qui suis borné, une image ressemblante à la nature infinie. Il faut donc que l'idée de l'infini me soit venue du dehors, et je suis même bien étonné qu'elle ait pu y entrer ; encore une fois, *dit-il*, d'où me vient cette merveilleuse représentation de l'infini qui tient de l'infini même et qui ne ressemble à rien de fini ? Est-elle en moi ? Est-elle plus que moi ? Elle me paraît tout, et moi rien ; je ne puis l'effacer, *continue-t-il*, ni l'obscurcir, ni la diminuer, ni la contredire ; elle est en moi ; je ne l'y ai pas mise, je l'y ai trouvée, et je ne l'y ai trouvée qu'à cause qu'elle y était déjà avant que je la cherchasse ; elle y demeure invariable, lors même que je n'y pense pas et que je pense à autre chose ; je la retrouve toutes les fois que je la cherche, et elle se présente souvent à moi quoique je ne la cherche pas ; elle ne dépend point de moi, c'est moi qui dépend d'elle. Si je m'égare, elle me rappelle, elle me corrige, elle redresse mes jugements, et quoique je l'examine, je ne puis la corriger, ni en douter, ni juger d'elle ; c'est elle qui me juge et qui me corrige.

» Si ce que j'aperçois, *continue-t-il*, est l'infini présent à mon esprit, cet être infiniment parfait est donc. Si, au contraire, ce n'est qu'une représentation de l'infini qui s'imprime en moi, cette ressemblance ou cette représentation de l'infini doit être infinie car le fini ne ressemble en rien à l'infini, et n'en peut être la vraie représentation. Il faut donc que ce qui représente véritablement l'infini, ait quelque chose d'infini pour lui ressembler et pour le représenter ; cette image de la divinité même sera donc un second dieu, semblable au premier, en perfection infinie ; comment sera-t-il reçu et contenu dans mon esprit borné ? D'ailleurs, *ajoute-t-il*, qui aura fait cette représentation infinie de l'infini pour me la donner ? Se sera-t-elle faite elle-même l'image infinie de l'infini ? N'aura-t-elle ni original sur lequel elle soit faite, ni cause réelle qui l'ait produite ? Où en sommes-nous ? Et quel amas d'extravagances ! Il faut donc conclure invinciblement que c'est l'être infiniment parfait qui se rend présent à mon esprit quand je le conçois, [et qu'il est lui-même l'idée que j'ai de lui.] [Il est, et rien n'est que par lui. Tel est ce que je conçois.] Et puisque je le conçois, il est ; [car il n'est pas étonnant qu'il soit, puisque rien, comme je l'ai vu, ne peut être que par lui.] Mais ce qui est étonnant et incompréhensible, c'est que moi, faible, borné, et

[16] [* Tout au long de la citation de Fénelon, Meslier a écrit dans la marge, de bas en haut : « VAINS RAISONNEMENTS ».]

défectueux, je puis le concevoir ; et il faut qu'il soit non seulement l'objet de ma pensée mais encore la cause qui me fait penser, comme il est la cause qui me fait être, et qu'il élève ce qui est fini à penser à l'infini[17]. »

[*[18]] Voilà le vain raisonnement que ce fameux archidéichristicole fait pour montrer que la connaissance que nous avons naturellement de l'infini ne peut venir en nous que de l'infini même, c'est-à-dire, selon lui, que de Dieu même, qui est le seul infini ; et par conséquent, que la susdite connaissance que nous avons naturellement de l'infini est une véritable démonstration de l'existence de Dieu même.

Et à l'égard de la conséquence que j'ai tirée contre l'existence du dit être, des imperfections, des défauts et des vices qui sont dans les choses visibles de ce monde aussi bien que des misères et des maux que souffrent tous les hommes et tous les autres animaux dans la vie, ils ne manqueront pas de dire, nos déicoles et nos christicoles, ils ne manqueront pas de dire que si leur Dieu infiniment parfait ne fait pas toujours toutes ses créatures dans la perfection qui leur conviendrait, que s'il semble qu'il les abandonne à l'inconstance et à l'incertitude du hasard ou aux lois d'une nécessité aveugle, que s'il permet que ses créatures vivantes soient affligées de maladies et d'infirmités, et même de la mort, et s'il permet qu'il y ait toutes sortes de vices et de dérèglements parmi les hommes et qu'ils fassent toutes sortes d'injustices et de méchancetés, s'il permet que la vérité et l'innocence soient si souvent opprimées, s'il permet que des justes qui le servent fidèlement soient si souvent accablés de toutes sortes de misères et que des méchants, au contraire, et des impies qui méprisent ses lois et ses ordonnances et qui le blasphèment tous les jours soient dans la prospérité, dans la joie, dans les honneurs et dans l'abondance de tous biens, et, en un mot, s'il permet qu'il y ait aucun mal, ou aucune chose qui soit mal faite ou mauvaise, en quelque sorte et manière que ce puisse être — ils ne manqueront point, dis-je, nos superstitieux et dévots déicoles, ils ne manqueront point de dire que leur Dieu ne permet tous ces maux qu'afin d'en tirer quelques plus grands biens, et par conséquent, qu'il ne faut point, diront-ils, s'étonner s'il les permet, puisqu'il sait les faire tourner à sa plus grande gloire et au plus grand bien de ses créatures mêmes.

---

17 [Cette longue citation est extraite de Fénelon, *Traité de l'Existence & des attributs de Dieu*, seconde partie, chap. II (« Preuves métaphysiques de l'existence de Dieu »), seconde preuve (« Tirée de l'idée que nous avons de l'infini »). Cf. *opus* cité, p. 123 et suivantes.]

18 [* La mention en marge disparaît.]

LXXVIII

Réfutation des arguments des cartésiens, prétendus démonstratifs, pour l'existence d'un Dieu infiniment parfait



AIS IL EST FACILE DE RÉFUTER CETTE RÉPONSE, ET D'EN FAIRE VOIR l'ineptie, la faiblesse, la vanité et la fausseté. Commençons par la connaissance que nous avons naturellement de l'infini.

Monseigneur de Cambrai et ses partisans regardent cette connaissance comme si elle était d'un ordre ou d'une nature supérieure à toute autre connaissance, et comme si elle ne pouvait nous venir que de l'être même infiniment parfait, c'est-à-dire de Dieu même. Encore s'étonnent-ils, comme ils disent, que Dieu lui-même puisse donner la connaissance de l'infini à des esprits finis et bornés, comme sont tous les esprits humains. Mais certainement, cette connaissance de l'infini n'est pas plus surnaturelle ni plus surprenante qu'aucune autre connaissance que nous ayons. C'est par le même esprit et par la même faculté de l'esprit que nous connaissons le fini et l'infini, le matériel et l'immatériel ; c'est par le même esprit et par le même entendement que nous pensons à nous-mêmes et que nous pensons à Dieu, et à toute autre chose.

J'admire, à la vérité, cette faculté et cette puissance que nous avons naturellement de penser, de voir, de sentir ou de connaître tout ce que nous faisons, tout ce qui se présente à nous, à nos sens et à notre entendement. Rien ne nous est plus facile et plus naturel que de penser, que de voir, que de sentir et de connaître, au moins imparfaitement, tout ce qui se présente à nos sens et à notre entendement. Et je ne sais cependant comment je puis former aucune pensée, ni aucune connaissance, ni même aucun sentiment, et ainsi la moindre de mes pensées et de mes connaissances m'étonne et me surprend, je l'avoue. Mais que la connaissance de l'infini soit plus surnaturelle ou plus surprenante et plus difficile à concevoir que la connaissance de ce qui est fini, c'est ce qui je ne vois nullement, et c'est ce qui est même contraire à ce que nous pouvons tous les jours chacun de nous éprouver par nous-mêmes. Car il n'y a personne qui ne connaisse et qui ne conçoive facilement l'étendue ; l'étendue, par exemple, d'un pied ou l'étendue d'une toise, ou, si l'on veut, l'étendue d'une lieue ou de deux ou de trois lieues. Il nous est aussi facile de connaître ou de concevoir encore une étendue de mille lieues et de cent mille lieues, et, enfin, une étendue qui n'aurait aucune fin, et qui, par conséquent, serait infinie ; car si loin que l'on pourrait prétendre y concevoir une fin ou une borne, on conçoit néanmoins toujours clairement et on conçoit même facilement qu'il y aurait toujours un au-delà des dites bornes et un au-delà de la dite fin, et par conséquent, qu'il y aurait encore de l'étendue et même une étendue qui ne pourrait avoir de fin, et qui, par conséquent, serait infinie. Cela se conçoit tout naturellement et très facilement.

LXXIX

Nous connaissons naturellement l'infini en étendue, l'infini en durée ou en temps, et l'infini en nombre, et il est impossible que l'étendue, que le temps et que les nombres ne soient pas infinis



OILÀ DÉJÀ COMME ON CONÇOIT ET COMME ON CONNAÎT naturellement et très facilement l'infini en étendue. On ne saurait certainement nier que l'esprit ne fasse naturellement et très facilement ce progrès du fini à l'infini ; nous connaissons donc aussi naturellement et aussi facilement l'un que l'autre ; et ainsi, la connaissance de l'un n'est pas plus surnaturelle ni plus surprenante que la connaissance de l'autre, quoi qu'en dise monseigneur de Cambrai par tout son vain raisonnement.

Comme nous connaissons naturellement l'infini en étendue, nous connaissons naturellement aussi l'infini en nombres : il nous est facile de connaître ou de concevoir un certain nombre fini d'unités. Nous commençons, par exemple, par connaître un, deux, trois, quatre... etc. Et nous continuons naturellement à concevoir et à connaître, un plus grand nombre comme, par exemple, un cent, deux cents, un mille, deux mille... etc. Et nous poursuivons encore aussi naturellement à concevoir un autre plus grand nombre ; et enfin, nous allons jusqu'à concevoir un nombre que nous ne saurions plus nommer et que nous concevons comme infini. Voilà encore comme nous connaissons l'infini en nombres, c'est-à-dire comme nous connaissons que le nombre ou que la multitude entière et totale des unités va jusqu'à l'infini.

Nous connaissons encore naturellement l'infini d'une autre manière, car nous connaissons naturellement l'infinité du temps ou l'infini en durée ; nous commençons naturellement, par exemple, à connaître ou à concevoir une heure de temps, un jour, deux jours, un mois, deux mois, un an, deux ans... etc. Nous continuons avec la même facilité à concevoir une dizaine, une vingtaine ou une centaine d'années ; de là nous allons facilement à concevoir un millier, deux milliers et même plusieurs centaines de milliers et millions d'années ; nous ne saurions nous arrêter là car, si grand nombre de milliers ou de millions d'années que nous puissions imaginer, après qu'ils seront passés nous concevons clairement qu'il faut nécessairement encore qu'il y ait du temps, et même un temps qui n'aura jamais de fin, car après tel temps que l'on puisse imaginer, il y aura nécessairement toujours un après qui sera toujours un temps, et même un temps qui ne pourra jamais avoir de fin.

Nous connaissons naturellement que l'être est ; nous ne saurions l'ignorer. La raison naturelle nous fait clairement voir qu'il faut nécessairement qu'il ait toujours été et qu'il soit toujours, comme j'ai dit ci-devant ; et ainsi, nous connaissons clairement qu'il n'a jamais eu de commencement et qu'il n'aura jamais de fin[1], ce qui est manifestement connaître l'infini en durée. Et voilà encore comme nous connaissons naturellement l'infini en durée ou l'infinité du temps ; et ainsi, nous connaissons naturellement l'infini en trois manières ou, si l'on veut, nous connaissons naturellement qu'il y a trois sortes d'infini, [à] savoir l'infini en étendue, l'infini en multitude ou en nombres, et l'infini en durée ou en temps. Nous le connaissons, dis-je, ainsi très naturellement et très facilement.

Cette connaissance est comme née en nous, elle suit comme naturellement notre raison ; par où il est facile de voir la faiblesse, l'ineptie et la vanité de tous les raisonnements que fait monseigneur de Cambrai sur cette mystérieuse et imaginaire prétendue surnaturalité qu'il trouve dans l'idée et dans la connaissance que nous avons naturellement de l'infini. Il suppose en vain et sans fondement que l'infini dont il a l'idée et la connaissance doit être infinie en tous sens, en toutes manières et en toutes perfections imaginables et même plus qu'imaginables. C'est ce que qui le trompe ; car en se formant ainsi l'idée d'un infini qui n'est point et qui ne peut être, il se forme l'idée d'un infini qui n'est qu'imaginaire et chimérique. Ce pourquoi aussi l'on voit qu'il s'égare et qu'il se perd (comme il le marque lui-même) dans la vanité de ses pensées : « L'idée qu'il se forme de l'infini l'étonne et l'accable », *dit-il.* ([*Traité de l'*]*Exist*[*ence de Dieu*], p. 378). - « Son esprit succombe sous tant de majesté, heureux de baisser les yeux, *dit-il*, ne pouvant soutenir par ses regards l'éclat de sa gloire. Où en sommes-nous ? (p. 387) *continue-t-il après plusieurs vains raisonnements.* Quel amas d'extravagances ! Il faut donc conclure invinciblement, *dit-il encore*, que c'est l'être infiniment parfait qui se rend présent à mon esprit, quand je le conçois, mais ce qui est étonnant et incompréhensible, *ajoute-t-il*, c'est que moi faible, borné, défectueux, je le puis concevoir. Il faut qu'il soit non seulement l'objet de ma pensée, mais encore la cause qui me fait penser, comme il est la cause qui me fait être, et qu'il élève ce qui est fini à penser à l'infini. Voilà, *poursuit-il*, le prodige que je porte toujours au-dedans de moi. Je suis un prodige moi-même, n'étant rien, je tiens de l'infini, je ne puis me comprendre moi-même j'embrasse tout et je ne suis rien, je suis un rien qui connaît l'infini. Les paroles me manquent, *ajoute-t-il*, pour m'admirer et pour me mépriser tout ensemble[2]. »

Le plus grand sujet donc de son étonnement et de son admiration en ceci : [c']est d'avoir l'idée de l'infini et de pouvoir le concevoir quoiqu'il ne soit qu'un esprit fini et borné, comme s'il n'avait d'ailleurs rien conçu et qu'il ne dût jamais rien concevoir de plus étendu que son cerveau ! Et comme s'il n'avait jamais rien vu et qu'il ne dût jamais rien voir de plus étendu que ses yeux ! Notre esprit serait bien borné si nous ne pouvions rien concevoir de plus étendu que notre cerveau. Et notre vue pareillement serait bien courte et bien étroite si nous ne pouvions rien voir de plus étendu ou de plus grand que nos yeux !

Mais non, heureusement cela ne va pas ainsi. Nous voyons tous les jours et nous voyons même tous les jours avec facilité, un nombre presque infini d'objets qui sont incomparablement plus grands que nos yeux, et tous les jours nous

---

[1] Et ainsi il faut reconnaître que l'être n'a jamais été créé.

[2] [Fénelon, *Traité de l'Existence & des attributs de Dieu*, seconde partie, chap. II (« Preuves métaphysiques de l'existence de Dieu »), seconde preuve (« Tirée de l'idée que nous avons de l'infini »). Cf. *opus* cité, p. 123 et suivantes.]

concevons et nous nous formons tous les jours, avec même facilité, l'idée d'un nombre presque infini de choses qui sont incomparablement plus étendues que notre cerveau. Ce n'est donc pas précisément l'idée ou la connaissance de l'infini en tant qu'infini qui doit tant nous étonner et nous surprendre, puisque cette idée ou que cette connaissance nous est aussi naturelle et aussi facile à avoir qu'aucune autre connaissance ; mais c'est plutôt *la pensée même qui doit nous étonner et nous surprendre*, car nous ne comprenons pas et nous ne saurions même comprendre comment nous pouvons former aucune pensée ni aucune connaissance, de sorte que la moindre de nos pensées ou de nos connaissances doit nous surprendre autant que la plus fine pensée et que la plus sublime connaissance que nous puissions avoir.

Mais si nous ne pouvons comprendre comment ou de quelle manière la pensée, la connaissance et le sentiment se forment en nous, il semble au moins que nous pouvons concevoir la raison pourquoi nous ne le pouvons comprendre, et la raison même pourquoi nous ne le devons pas comprendre. C'est que c'est par la pensée même, par la connaissance et par le sentiment que nous sentons, que nous connaissons et que nous apercevons toutes autres choses. Ainsi, nous ne devons point voir ni connaître ou sentir par nos pensées mêmes, ni par notre sentiment, ce que c'est de nos pensées ni de nos sentiments, et nous ne devons point voir ni connaître ou sentir la manière dont ils se forment en nous ; il nous suffit de savoir et d'être sûrs et certains que nous pensons, et que nous avons des connaissances et des sentiments. Mais il n'est pas nécessaire que nous sentions la manière ni comment ils se forment en nous.

Je m'imagine qu'il est en quelque façon de notre esprit, c'est-à-dire de la faculté et de la puissance que nous avons naturellement de penser et de sentir, comme de la faculté et de la puissance que nous avons naturellement aussi de voir par les yeux du corps et d'empoigner toutes choses par les mains. De même donc que nous empoignons tout par les mains et qu'aucune main ne saurait néanmoins s'empoigner elle-même, de même aussi nous comprenons, nous concevons et nous empoignons, pour ainsi dire, toutes choses par notre esprit, quoique notre esprit ne puisse s'empoigner ni se comprendre ou se concevoir lui-même ; et de même encore que nous voyons toutes choses par nos yeux quoique nos yeux ne puissent se voir eux-mêmes, de même aussi nous voyons tout et nous apercevons tout par nos pensées et par nos sentiments, quoique nous ne connaissions point la nature de nos pensées ni de nos sentiments.

Mais pourquoi la main qui empoigne toutes choses ne saurait-elle s'empoigner elle-même, si ce n'est parce qu'elle empoigne elle-même toute autre chose et qu'elle est elle-même le principe de tout empoignement si cela se peut dire ? Et les yeux qui voient toutes choses et qui ne sauraient néanmoins se voir eux-mêmes, pourquoi ? Si ce n'est parce qu'ils voient eux-mêmes toutes autres choses et qu'ils sont eux-mêmes l'organe et le principe de la vue ? Oui, certainement, c'est pour cette raison qu'ils ne peuvent se voir eux-mêmes à moins qu'ils ne se regardent dans un miroir, car pour lors ils paraissent comme hors d'eux-mêmes, et alors ils se peuvent facilement voir ; mais sans cela ils ne pourraient nullement se voir eux-mêmes parce qu'ils sont, comme j'ai dit, l'organe et le principe de la vue. Il en faut nécessairement dire de même de l'esprit de l'homme et de sa pensée. C'est par son esprit et par sa pensée même qu'il pense, qu'il connaît et qu'il aperçoit toutes choses ; pourquoi donc ne se connaît-il pas lui-même, et pourquoi ne connaît-il pas clairement la nature de son esprit, ni la nature de sa pensée et de ses sentiments ou sensations ? Si ce n'est parce que

c'est son esprit même qui est le premier principe de toutes ses pensées, de toutes ses connaissances et de tous ses sentiments ou sensations. Et que c'est par ses pensées et par ses sentiments ou sensations qu'il connaît et aperçoit toutes choses ? Oui, sans doute, c'en est là la véritable raison.

L'esprit, donc, est comme l'œil intérieur de l'homme, et c'est par cet œil qu'il voit et qu'il connaît toutes choses ; mais cet œil ne doit point se voir ni se connaître lui-même puisqu'il est le premier principe de toute vie, de toute connaissance et de toutes sensations, et comme on ne s'étonne point que les hommes ne voient point leurs propres yeux quoiqu'ils voient toutes autres choses par leurs yeux, de même il paraît qu'il ne faut pas s'étonner de ce que les hommes ne connaissent pas clairement la nature de leur esprit et de leur pensée quoique ce soit par leur esprit et par leur pensée, par leurs sentiments et par leurs sensations qu'ils connaissent et qu'ils aperçoivent toutes autres choses, puisque c'est cet esprit lui-même qui est en eux le premier principe de toutes leurs pensées, de toutes leurs connaissances et de tous leurs sentiments.

Il y a une maxime de morale qui dit que *le principe du mérite ne tombe point sous le mérite*[3]. Il en faut dire de même de la vue, de la connaissance et du sentiment, et comme nous savons déjà que le principe de la vue ne tombe pas sous la vue, nous devons bien penser aussi que le principe du sentiment ne doit pas tomber sous le sentiment, ni le principe de la connaissance tomber sous la connaissance. Et il ne faut pas douter que ce ne soit là la véritable raison pourquoi nous connaissons si peu la nature de notre esprit et la nature de notre pensée, et pourquoi nous connaissons si peu la nature de nos sensations ou de nos sentiments.

Mais de quelque part que vienne la difficulté que nous avons de les connaître, nous savons tous et nous sommes tous certains que nous pensons nous-mêmes, que nous imaginons, que nous raisonnons, que nous avons des idées de plusieurs choses, et que nous avons en nous-mêmes divers sentiments ou sensations de bien ou de mal, de plaisir ou de douleur ; nous n'en pouvons nullement douter. Nous savons pareillement que c'est par notre tête, et spécialement par notre cerveau, que nous pensons, que nous imaginons et que nous raisonnons et jugeons de toutes choses, comme nous savons que c'est par nos yeux que nous voyons, et que c'est par nos oreilles que nous entendons, que c'est par notre nez que nous flairons les odeurs, que c'est par notre langue que nous discernons les goûts et les saveurs, et que c'est proprement par nos mains que nous touchons, et enfin, que c'est par toutes les parties de notre corps que nous avons du sentiment. Nous avons tous les jours l'expérience de tout cela, nous n'en saurions douter.

Mais comme nous savons aussi que nous avons souvent ou que nous pourrions souvent avoir des idées de plusieurs choses qui ne sont point, il est clair et évident que les idées que nous pourrions avoir de plusieurs choses que nous pourrions nous imaginer et nous représenter dans notre cerveau ne sont pas toujours des preuves que ces choses-là soient effectivement comme nous les imaginons. Il n'y a que les idées nécessaires, c'est-à-dire que les idées que nous ne saurions effacer de notre esprit, qui soient véritablement une preuve convaincante de l'existence de ces choses que nous concevons par telles idées. Nous ne saurions, par exemple, quand nous y faisons réflexion, effacer de notre esprit l'idée que nous avons d'une étendue infinie ; cette idée seule que nous en avons et que nous ne saurions effacer de notre esprit, est une preuve convaincante

---

3 [« *Principium meriti non cadit sub merito.* »]

qu'elle est effectivement et qu'elle est véritablement infinie comme nous la concevons ; car nous ne saurions concevoir qu'il n'y ait point d'étendue, et nous ne saurions concevoir qu'il y ait de bornes dans cette étendue et qu'elle ne soit pas infinie, parce que si elle n'était pas véritablement infinie, nous y pourrions concevoir quelques bornes ; et comme nous n'y pouvons concevoir aucune borne sans concevoir en même temps un au-delà des dites bornes ou de la dite borne qui marque nécessairement toujours de l'étendue, c'est une preuve évidente qu'il n'y a point de bornes dans l'étendue et par conséquent, qu'elle n'a point de fin et qu'elle est infinie. Pareillement, quand nous pensons à la durée du temps, l'idée que nous avons de sa durée ne saurait s'effacer de notre esprit, nous ne saurions concevoir qu'il n'y ait point de temps, comme nous ne saurions concevoir qu'il n'y ait point d'étendue ; cette idée seule est donc une preuve évidente que le temps est, et non seulement qu'il est mais aussi qu'il a nécessairement toujours été et qu'il sera nécessairement toujours, et par conséquent, qu'il est infini en durée ; et cela est effectivement comme nous le concevons.

De la connaissance que nous avons naturellement de ces deux sortes d'infini, nous passons naturellement encore à la connaissance d'une autre espèce d'infini, qui est l'infini en nombre et en multitude, qui se trouve comme nécessairement renfermé dans la totalité de ces deux infinis dont je viens de parler. Car dans la totalité de l'étendue qui est nécessairement infinie, comme je viens de le démontrer, nous y trouvons nécessairement et nous y voyons évidemment de quoi faire un nombre infini de portions particulières d'étendues, comme, par exemple, de quoi y marquer un nombre infini de pieds, un nombre infini de toises et un nombre infini de lieues, car on voit évidemment qu'aucun nombre fini de lieues ni d'aucun autre espace particulier d'étendue ne pourrait égaler une étendue infinie, et par conséquent, qu'il ne faudrait pas moins qu'un nombre infini de lieues pour égaler une étendue infinie. De même aussi, dans la totalité de la durée infinie et successive du temps nous y trouvons nécessairement et nous y voyons évidemment de quoi faire non seulement un nombre infini de jours mais aussi un nombre infini d'années et de siècles, car nous voyons évidemment aussi qu'aucun nombre fini d'années ou de siècles ne pourrait égaler la durée infinie du temps, et par conséquent, qu'il ne faudrait pas moins qu'un nombre infini d'années et de siècles pour l'égaler, c'est-à-dire pour égaler la durée infinie du temps.

Il ne servirait de rien de dire ici que dans une étendue infinie il y aurait nécessairement toujours un plus grand nombre de pieds que de toises, et un plus grand nombre de toises que de lieues. Pareillement, que dans la durée infinie du temps il y aurait nécessairement aussi toujours un plus grand nombre de jours que d'années et un plus grand nombre d'années que de siècles, et par conséquent, suivant cette doctrine qu'il y aurait des infinis plus grands que l'infini même ; c'est-à-dire qu'il y aurait dans l'étendue, par exemple, un nombre infini de pieds plus grand que le nombre infini de toises, et que le nombre infini de toises serait plus grand que le nombre infini de lieues qu'il y aurait dans la même étendue ; pareillement, qu'il y aurait dans la durée successive du temps un nombre infini de jours qui serait plus grand que le nombre infini d'années, et que le nombre infini d'années serait plus grand que le nombre infini de siècles qu'il y aurait. Ce qui répugne entièrement à la raison, dira-t-on, vu que rien ne peut être plus grand que l'infini.

À cela je réponds que dans une étendue infinie on trouverait toujours véritablement plus de pieds que de toises, et plus de toises que de lieues. Pareillement,

que dans la durée successive du temps, on trouverait et on compterait véritablement toujours plus de jours que d'années, et plus d'années que de siècles. Mais comme dans la totalité de l'étendue il y aurait nécessairement une étendue infinie à parcourir, et que dans la totalité de la durée du temps il y aurait aussi une durée infinie à parcourir, on trouverait nécessairement toujours dans l'étendue à compter sans fin les lieues et les toises aussi bien qu'à compter les pieds, et comme il n'y aurait pas plus de fin à compter les uns que les autres, ils ne seraient donc pas plus fini ni plus infini l'un que l'autre. Pareillement, dans la durée successive du temps on trouverait toujours à compter sans fin les années et les siècles aussi bien qu'à compter les jours et les heures, et comme il n'y aurait point de fin à compter les uns ni les autres, ils ne seraient donc point plus finis ni plus infinis les uns que les autres ; et partant, mes raisonnements subsistent toujours dans toute leur force.

On dira peut-être encore avec monseigneur de Cambrai que « nulle étendue et que nul composé ne peuvent être infinis, attendu que toute étendue et que tout composé ne sont que des amas de plusieurs unités finies et bornées, lesquelles toutes ensemble ne peuvent former un infini, d'autant que rien de ce qui est borné et fini, ne peut faire l'infini. » ([*Traité de l'*]*Exist*[*ence de Dieu*], p. 420). Voici son raisonnement : « Ma conclusion est que tout composé ne peut jamais être infini, tout ce qui a des parties réelles qui sont bornées et mesurables ne peut composer que quelque chose de fini. Tout nombre collectif ou successif ne peut jamais être infini ; qui dit nombre dit amas d'unités réellement distinguées et réciproquement indépendantes les unes des autres pour exister ou pour n'exister pas ; qui dit amas d'unités réciproquement indépendantes dit un tout qu'on peut diminuer et qui par conséquent n'est pas infini. Un tout amoindri n'est point infini, ce qui est moindre est borné ; car ce qui est au-dessous de l'infini n'est point infini, si ce tout est amoindri, il est borné, et comme il n'est amoindri que par le retranchement d'une seule unité bornée, il s'ensuit clairement qu'il n'était point infini avant même que cette unité en eut été détachée. Car vous ne pouvez jamais faire l'infini d'un composé fini en lui ajoutant une seule unité finie... Il est certain, *dit-il*, que le même nombre était plus grand avant le retranchement d'une unité qu'il ne l'est après qu'elle est retranchée, depuis le retranchement de cette unité bornée, le tout n'est point infini, donc il ne l'était point avant le retranchement[4]. »

Tout ce raisonnement se peut réduire, ce me semble, à deux principaux points, à savoir : si un nombre ou une multitude telle qu'elle puisse être [composée] d'unités bornées et finies et indépendantes les unes des autres, pourraient ou ne pourraient jamais pas[5] faire un tout infini. Le second, à savoir : si un nombre ou un tout qui serait composé d'une multitude infinie d'unités bornées et indépendantes les unes des autres, cesserait d'être infini par le retranchement de quelques unités bornées, ou s'il ne cesserait pas d'être infini. Car c'est en cela, ce me semble, que consiste la plus grande difficulté de l'objection ci-dessus proposée.

A cela je réponds qu'un nombre ou qu'une multitude infinie d'unités bornées et indépendantes les uns des autres étant jointes ensemble, feraient nécessairement un tout qui serait d'une étendue infinie. En voici la preuve évidente. C'est que chaque unité de cette multitude infinie d'unités bornées aurait déjà son

---

[4] [Fénelon, *Traité de l'Existence & des attributs de Dieu*, seconde partie, chap. II (« Preuves métaphysiques de l'existence de Dieu »). Cf. *opus* cité, p. 123 et suivantes.]

[5] [La double négation rend ici le sens obscur.]

étendue en elle-même, indépendamment de l'étendue de toute autre unité. Laquelle unité étant jointe à une autre unité qui aurait pareillement son étendue indépendamment de toute autre, ferait nécessairement l'étendue plus grande, et plus on ajouterait de semblables unités à ces deux premières, d'autant plus aussi l'étendue augmenterait, et elle augmenterait nécessairement à proportion de la quantité d'unités que l'on y ajouterait. Or, il y aurait, suivant l'hypothèse, une multitude infinie d'unités bornées jointes ensemble dans un tout qui serait composé de toutes ces unités. Donc, il serait véritablement et actuellement d'une étendue infinie, et par conséquent, il est évident qu'un infini se peut faire d'une multitude infinie d'unités bornées et finies. C'est ce que nous concevons tout clairement, et non seulement nous concevons clairement que l'infini se peut faire d'une multitude infinie d'unités bornées et finies, mais nous concevons clairement aussi qu'il se peut faire, et non seulement qu'il se peut faire mais qu'il y a même actuellement dans la totalité de l'étendue et dans la totalité des nombres, des infinités d'infinis tous composés d'une multitude infinie d'unités bornées et finies.

LXXX

Il y a plusieurs infinis en un sens, mais il n'y a et il ne peut y avoir qu'un seul infini absolu, qui est le tout

N VOICI MANIFESTEMENT LA PREUVE. IL EST ÉVIDENT QU'IL Y A dans la totalité de l'étendue, soit que nous y pensions, soit que nous n'y pensions pas, une infinité de lignes, ou au moins de quoi faire une infinité de lignes qui seraient toutes infinies, parce qu'elles seraient toutes aussi étendue que la totalité même de l'étendue qui est infinie dans toutes ses dimensions. Or, il est évident que pour que chacune de ces lignes soit infinie en longueur, il faut nécessairement qu'elle soit composée d'un nombre ou d'une multitude infinie de parties bornées, comme, par exemple, d'un nombre ou d'une multitude infinie d'atomes qui sont tous indépendants les uns des autres. Car si ces parties ou ces atomes-là n'étaient pas en nombre ou en multitude infinis, il est évident qu'ils ne pourraient composer une ligne infinie. Comme donc cette ligne est nécessairement infinie, il faut nécessairement aussi qu'elle soit composée d'un nombre ou d'une multitude infinie de parties bornées. Et ainsi, voilà évidemment dans chaque ligne un nombre ou une multitude infinie d'atomes ou de parties bornées toutes indépendantes les unes des autres. Or, il y a évidemment, comme j'ai dit, dans la totalité actuelle de l'étendue de quoi faire des infinités de lignes pareilles à celle dont je viens de parler, lesquelles seront toutes infinies et lesquelles seront toutes composées d'un nombre ou d'une multitude infinis d'atomes ou de parties bornées. Donc, il y a évidemment, comme j'ai dit, des infinités d'infinis dans la totalité de l'étendue et dans la totalité des nombres.

Il ne faut pas même s'étonner que je dise qu'il y a des infinités d'infinis dans la totalité de l'étendue et dans la totalité des nombres, puisque tous ceux qui admettent la divisibilité de la matière à l'infini sont nécessairement obligés de reconnaître dans chaque partie de la matière une infinité de parties, sans quoi elle ne pourrait être divisible à l'infini. Et s'il y a dans chaque partie de la matière un nombre infini de parties, comme ces philosophes le prétendent, il faut nécessairement aussi qu'il y ait à l'infini des infinités de nombres infinis de parties dans la matière.

Bien loin donc de dire, comme monseigneur de Cambrai, que tout composé ne peut jamais être infini et que tout ce qui a des parties bornées et mesurables ne peut composer que quelque chose de fini, et que tout nombre collectif ou successif ne peut jamais être infini, il faut, au contraire, en suivant les plus claires lumières de la raison, dire qu'une seule et simple unité qui n'aurait point de parties ne peut jamais faire l'infini, parce qu'une seule et simple unité qui n'aurait point de parties n'aurait point d'étendue, et n'ayant point d'étendue ou n'en ayant que très peu, il est évident qu'elle ne pourrait jamais faire l'infini, qui est nécessairement et essentiellement infiniment étendu.

Et si une seule et simple unité, qui n'aurait point d'étendue ni de parties, ne peut jamais faire l'infini, il faut nécessairement que l'infini en étendue ou en nombre soit composé d'un nombre ou d'une multitude infinie d'unités ou de parties bornées jointes ensemble. Tout ce raisonnement-ci est clair et évident. Mais comme monseigneur de Cambrai s'était formé l'idée imaginaire et chimérique d'un Dieu tout-puissant et infiniment parfait en toutes sortes de perfections, il fallait bien aussi qu'il se formât l'idée d'un infini imaginaire et chimérique, puisqu'il ne pouvait trouver dans l'idée d'aucun véritable infini les perfections imaginaires qu'il voulait attribuer à son Dieu.

Quant à ce qu'il ajoute : qu'en retranchant de tout composé que ce soit une seule unité, le composé en serait nécessairement amoindri et diminué, et par conséquent, qu'il n'était point infini avant le retranchement de cette unité, d'autant que l'on ne pourrait jamais faire l'infini d'un composé fini en lui ajoutant une seule unité finie, et, par conséquent encore, qu'aucun composé ne peut être infini.

À cela je réponds *premièrement* : que rien ne peut être véritablement et réellement ajouté à ce qui est véritablement infini du côté qu'il est infini, et que rien pareillement de réel n'en peut être véritablement retranché, parce que rien ne peut être anéanti ; et ainsi, la supposition du retranchement d'une seule unité d'un composé infini étant d'une chose impossible, l'argument ne conclut rien, d'autant que d'une supposition d'une chose impossible, il ne peut s'ensuivre que des absurdités.

Mais comme ce retranchement de quelques unités bornées d'un composé infini se peut faire au moins par la pensée, et que nous pouvons concevoir quelques-unes des susdites unités comme retranchées des autres ou comme anéanties, je dis *en second lieu* : que dans le cas même de cette supposition, toute impossible qu'elle soit, le composé ne laisserait pas que d'être toujours infini, au moins du côté que l'on n'aurait rien retranché. Il serait à la vérité amoindri et diminué à l'endroit du retranchement de l'unité ou des unités que l'on aurait retranchées, mais du reste il demeurerait nécessairement toujours infini ; et je dis même qu'aucun retranchement particulier de ses parties, si grand qu'il puisse être, ne l'empêcherait d'être infini, d'autant qu'aucun retranchement de parties ne peut épuiser l'infini. Et si l'infini ne peut être épuisé par aucun retranchement de ses parties, il s'ensuit évidemment qu'aucun retranchement de ses parties ne pourrait l'empêcher d'être toujours infini, au moins, comme j'ai dit, du côté qu'il n'y aurait rien de retranché. Il est clair et évident que la chose irait ainsi et qu'elle ne pourrait même aller autrement dans une telle supposition. Tout cela se conçoit par des idées claires et nettes qui montrent évidemment la vérité des choses.

LXXXI

C'est erreur & illusion, à monseigneur de Cambrai et à l'auteur de *La Recherche de la Vérité*, de vouloir confondre, comme ils font, l'être infini qui est avec un prétendu être infiniment parfait qui n'est point, et illusion à eux de conclure, comme ils font, de l'existence de l'un l'existence de l'autre



AIS QUI EST-CE QUI PEUT CONCEVOIR AINSI PAR DES IDÉES CLAIRES et distinctes, l'infini imaginaire et chimérique que monseigneur de Cambrai et tous nos déicoles nous proposent à adorer comme un Dieu tout-puissant, infiniment parfait en toutes sortes de perfections, quoiqu'il n'ait cependant aucune perfection visible et sensible, et qu'il n'ait même aucune forme ou figure, ni même aucune partie ni aucune étendue ? Certainement personne ne saurait se former aucune véritable idée d'un tel infini ; on ne saurait même concevoir qu'il y ait aucune belle perfection dans un tel être qui n'aurait aucune forme, ni figure ni aucune étendue ; et nos christicoles eux-mêmes, tous spirituels qu'ils sont, ne sauraient se former aucune véritable idée d'un tel infini, ni même d'un tel être. D'où je conclus encore évidemment contre eux cette autre vérité, qui est que l'idée qu'ils se forment de leur Dieu infiniment parfait ne prouve nullement son existence, et il est surprenant que des gens d'esprit puissent prétendre invinciblement prouver par là son existence. Examinons cela de plus près.

Voici leur raisonnement et leur argument, qu'ils croient être démonstratifs : « Il faut, *disent-ils* (*Recherche de la Vérité*, tome II, p. 91), attribuer à une chose ce que l'on conçoit clairement être renfermé dans l'idée qui la représente. » - « C'est, *comme ils disent* ([*Traité de l'*]*Exist*[*ence*] *de Dieu*, p. 360 et 366), le principe général de toutes les sciences. Or, l'existence actuelle et nécessaire est clairement renfermée dans l'idée de Dieu, c'est-à-dire dans l'idée d'un être infiniment parfait. Donc, Dieu ou l'être infiniment parfait, existe[1]. »

Nos nouveaux cartésiens déicoles s'imaginent triompher et croient démonstrativement prouver par cet argument l'existence de leur Dieu. Mais il est constant que ce n'est qu'une illusion à eux de s'imaginer cela, car il est clair et évident que cet argument ne conclut l'existence d'un Dieu ou d'un être infiniment parfait, qu'en tant qu'il suppose que cet être que l'on conçoit comme infiniment parfait est véritablement quelque chose de réel et non pas seulement quelque chose d'imaginaire ; car s'il ne supposait pas que ce fût véritablement quelque chose de réel, il serait ridicule de conclure son existence de cela seul que l'on en aurait l'idée.

---

1 [Ces deux extraits de Malebranche et Fénelon ont déjà été cités.]

Or, il ne s'agit pas ici de supposer seulement que le prétendu être que l'on conçoit comme infiniment parfait est véritablement quelque chose de réel, mais il s'agit de le prouver, puisque c'est cela même que l'on nie. Et comme le susdit argument ne prouve pas que le prétendu être que l'on conçoit comme infiniment parfait soit véritablement quelque chose de réel, mais qu'il le suppose seulement au lieu qu'il devrait le prouver, il est manifeste que le susdit argument n'est qu'un pur sophisme qui ne prouve rien. Et la marque évidente de cela, [c']est que s'il prouvait quelque chose, il serait aussi facile de prouver par ce même argument qu'un homme infiniment parfait existerait, qu'un cheval infiniment parfait existerait, qu'un oiseau infiniment parfait existerait, et même qu'une mouche infiniment parfaite existerait, parce qu'il est aussi facile d'imaginer un homme infiniment parfait, un cheval infiniment parfait, un coq infiniment parfait ou une mouche infiniment parfaite, que d'imaginer un autre être infiniment parfait. Et il serait aussi facile de prouver par le susdit argument que l'homme infiniment parfait, que l'âne ou le cheval infiniment parfait, ou que le coq infiniment parfait et que la mouche infiniment parfaite existeraient, comme de prouver qu'un autre être infiniment parfait existerait ; parce qu'il est évident qu'il serait aussi facile d'appliquer le susdit argument au sujet de l'un qu'au sujet de l'autre, et il serait aussi facile de [le] dire pour l'un comme pour l'autre.

Il faut attribuer à une chose ce que l'on conçoit clairement être renfermé dans l'idée qui la représente. C'est le principe général de toutes les sciences. Or, l'existence nécessaire est clairement renfermée dans l'idée d'un homme infiniment parfait, dans l'idée d'un âne et d'un cheval infiniment parfait, comme aussi dans l'idée d'un coq infiniment parfait et dans l'idée d'une mouche infiniment parfaite... Donc, l'homme infiniment parfait existe, donc l'âne ou le cheval infiniment parfait existe, donc le coq infiniment parfait, et donc aussi enfin, la mouche infiniment parfaite existe. Toutes ces conséquences-là se tirent également du même principe et par le même raisonnement dont nos déicoles prétendent se servir pour démontrer l'existence de leur Dieu infiniment parfait.

Or, ne serait-il pas ridicule de prétendre démontrer par ce beau raisonnement l'existence actuelle d'un homme infiniment parfait, l'existence actuelle d'un âne ou d'un cheval infiniment parfait, ou l'existence d'un coq infiniment parfait, ou l'existence d'une mouche infiniment parfaite ! Oui, certainement, cette prétendue démonstration serait tout à fait ridicule, et nos déicoles eux-mêmes ne manqueraient pas de se moquer de ceux qui leur proposeraient une telle démonstration. Comment donc prétendent-ils s'en servir pour démontrer l'existence de leur Dieu puisque cette prétendue démonstration n'est pas moins ridicule d'un côté que de l'autre ; et il est étonnant, comme j'ai dit, que des gens d'esprit osent seulement proposer un tel raisonnement.

L'auteur de la *Recherche de la Vérité* ne pouvant s'empêcher de reconnaître les absurdités qui s'ensuivraient d'un tel raisonnement, prétend qu'il y a de la différence entre la conclusion qu'il tire par cet argument pour l'existence de Dieu et les autres pareilles conclusions que l'on en pourrait tirer pour l'existence de tout autre être. Voici comme il s'explique sur ce sujet ([*De la*] *Recher*[*che de la Vérité*], tome II, p. 93) : « Il est vrai, *dit-il*, que si je faisais un tel argument, on doit attribuer à une chose ce que l'on conçoit clairement être renfermé dans l'idée qui la représente. On conçoit clairement l'existence nécessaire renfermée dans l'idée d'un corps infiniment parfait ; donc un corps infiniment parfait existe. Il est vrai, dis-je, que si le faisais un tel raisonnement, on aurait raison de me répondre qu'il ne conclurait pas l'existence actuelle d'un corps infiniment parfait,

mais seulement (*remarquez bien !*) que supposé qu'il y eût un tel corps, il aurait par lui-même son existence, dont la raison est que l'idée d'un corps infiniment parfait est une fiction de l'esprit, ou plutôt une idée composée, et qui, par conséquent, peut être fausse ou contradictoire, comme elle l'est en effet, car on ne peut concevoir clairement des corps[2] infiniment parfaits, un être particulier et fini tel que le corps ne pouvant être conçu universel et infini. Mais l'idée de Dieu, *dit-il*, ou de l'être en général, de l'être sans restriction, de l'être infini, n'est point une fiction de l'esprit ; ce n'est point une idée composée qui renferme quelque contradiction ; il n'y a rien de plus simple, quoiqu'elle comprenne tout ce qui est et tout ce qui peut être. Or, cette idée simple et naturelle de l'être ou de l'infini renferme l'existence nécessaire, car il est évident que l'être, je ne dis pas un tel être, a son existence par lui-même, et que l'être ne peut n'être pas, étant impossible et contradictoire que le véritable être soit sans existence. »

Examinons un peu ici le raisonnement de cet auteur.

La raison, selon lui, pourquoi le susdit argument ne conclurait pas pour l'existence d'un corps infiniment parfait comme pour l'existence d'un Dieu infiniment parfait, est, dit-il, parce que l'idée d'un corps infiniment parfait est une fiction de l'esprit : comme si l'idée d'un autre être que l'on concevrait comme infiniment parfait n'était pas autant une fiction de l'esprit que l'idée d'un corps que l'on concevrait comme infiniment parfait ! Certainement, l'une et l'autre idée sont également des fictions de l'esprit ; et ainsi, l'argument ne conclut pas plus pour l'existence de l'un que pour l'existence de l'autre.

Et comme il ne conclut pas pour l'existence d'un corps que l'on concevrait comme infiniment parfait, ainsi que l'auteur que je viens de citer en convient, il ne conclut certainement pas non plus pour l'existence d'aucun autre être que l'on concevrait comme infiniment parfait. Et si nonobstant cela, l'auteur de la *Recherche* prétend que l'idée que l'on se forme d'un autre être infiniment parfait n'est pas une fiction de l'esprit, c'est à lui et à tous ses adhérents de prouver par des raisons claires et évidentes la réalité de ce prétendu être infiniment parfait. Et c'est ce qui leur serait aussi difficile et même aussi impossible de faire, que de prouver l'existence de leur Dieu. Et ainsi, tant qu'ils ne prouveront point par de meilleurs arguments et par des meilleures raisons la réalité de ce prétendu être infiniment parfait, nous serons toujours également en droit de dire qu'il n'est qu'imaginaire, et que l'idée qu'ils s'en forment n'est véritablement qu'une fiction de leur esprit, et par conséquent, que leur argument prétendu démonstratif ne conclut rien et ne démontre rien pour l'existence de leur Dieu, non plus que pour l'existence d'un corps que l'on concevrait comme infiniment parfait.

L'auteur ajoute que *l'idée d'un corps infiniment parfait est une idée composée, et qui par conséquent*, dit-il, *peut être fausse ou contradictoire, comme elle l'est en effet, car on ne peut*, continue-t-il, *concevoir clairement des corps infiniment parfaits.* Mais comment est-ce que l'idée qu'ils se forment de leur prétendu être infiniment parfait serait plus simple ou moins composée que l'idée qu'ils se forment d'un corps infiniment parfait ? Elle ne peut être plus simple ni moins composée en elle-même, je veux dire dans sa nature et dans son être d'idée, car quoique l'on dise assez souvent qu'il y a des pensées plus fines, et plus subtiles ou plus grossières les unes que les autres, on ne prétend cependant pas dire par là que les unes soient réellement plus matérielles ou plus corporelles les unes que les autres.

---

[2] Mais cet auteur conçoit-il plus clairement qu'un être qui n'aurait aucune étendue, qui serait sans corps et sans forme, et sans figure aucune, puisse être infiniment parfait ? Certainement non, il ne le conçoit pas, et ne l'a jamais conçu. Et personne ne le concevra jamais.

Toutes les opérations de l'âme ou de l'esprit sont de même nature de ce côté-là, et sont aussi spirituelles les unes que les autres, et par conséquent, aussi simples en elles-mêmes les unes que les autres. Cela est sans contredit.

Il est donc évident qu'une idée ne peut être dite plus simple ou moins composée qu'une autre, que parce qu'elle ne renferme point en elle-même l'idée de plusieurs autres choses, qu'une autre idée renfermerait. C'est ainsi, par exemple, que l'on dira que l'idée d'une maison sera une idée composée, parce qu'elle renferme en elle-même l'idée de plusieurs autres choses qui la composent, comme l'idée de bois ou de pierres dont elle sera composée, l'idée d'un toit et des murailles qui la composent, et l'idée des portes, des chambres et des fenêtres, comme aussi l'idée des entrefeux et des cheminées qui y seraient... etc. Et même l'idée seule d'un toit sera encore une idée composée parce qu'elle renferme encore en elle-même l'idée de tuiles ou d'ardoises, l'idées des lattes et des chevrons, et l'idée des soupentes qui soutiennent toute la couverture ; et au contraire, on dira que l'idée de l'étendue sera une idée simple et non composée parce que l'idée de l'étendue ne renferme point d'autre idée que celle de l'étendue même.

Pour savoir donc si l'idée d'un Dieu ou d'un être que l'on conçoit comme infiniment parfait est plus simple ou moins composée que l'idée d'un corps que l'on concevrait aussi comme infiniment parfait, il faut voir si l'idée d'un Dieu ou d'un être infiniment parfait ne renferme pas en elle-même l'idée d'autant de perfections que l'idée d'un corps infiniment parfait en renfermerait, car si elle renferme en elle-même l'idée d'autant de perfections que l'idée d'un corps infiniment parfait en renfermerait ou en pourrait renfermer, il est évident que ces deux idées seront aussi composées l'une que l'autre et qu'elles seront, par conséquent, aussi autant l'une que l'autre des fictions de l'esprit. Or, il est clair et évident que l'idée d'un Dieu ou d'un être infiniment parfait renferme en elle-même l'idée de toutes les perfections possibles, car si elle ne renfermait pas en elle-même l'idée de toutes les perfections possibles, elle ne serait pas l'idée d'un être infiniment parfait, mais l'idée d'un être qui manquerait de quelques perfections, et par conséquent, qui ne serait pas infiniment parfait. Or, il est clair et évident aussi, que l'idée d'un corps infiniment parfait ne saurait renfermer en elle-même plus que l'idée de toutes les perfections possibles ; donc, l'idée d'un Dieu ou d'un être infiniment parfait n'est pas plus simple ni moins composée que l'idée d'un corps infiniment parfait, et par conséquent, elles ne sont toutes deux que des fictions de l'esprit qui ne prouvent rien, ni l'une ni l'autre, pour l'existence d'aucun être infiniment parfait.

L'idée d'un corps infiniment parfait, dit le même auteur de la *Recherche*, *est une idée composée qui peut être fausse ou contradictoire, comme elle l'est en effet.* Je conviens avec lui que cette idée est composée, qu'elle est fausse, et qu'il ne peut y avoir de corps infiniment parfaits. Mais il faut convenir aussi qu'il n'y a point d'autre être qui puisse être infiniment parfait, puisque l'idée d'une perfection infinie n'est qu'une fiction de l'esprit, comme je viens de le remarquer. *On ne peut,* dit-il, *concevoir clairement des corps infiniment parfaits* : j'en conviens. Mais conçoit-on plus clairement ou plus facilement quelque autre être infiniment parfait ? Point du tout ; au contraire, il est beaucoup plus facile de concevoir des perfections dans un corps, qui est étendu et qui a des parties, que dans un être qui n'aurait point de corps, qui n'aurait ni forme ni figure, et qui n'aurait même aucune étendue ni aucunes parties. On peut facilement, par exemple, concevoir de la beauté et de la bonté dans un corps qui est étendu et qui a des parties bien

proportionnées ; mais comment concevoir de la beauté dans un être qui n'a ni forme ni figure, ni étendue ni parties aucunes. Certainement, cela n'est pas concevable. Comment pourrait-on y concevoir une beauté et une bonté infinie puisque l'on ne saurait même y concevoir aucun degré de beauté ni de bonté sensible ? On peut facilement concevoir de l'esprit, de la force, de la puissance et de la sagesse dans une personne qui a de la tête, qui a des bras et des jambes, et qui est robuste ; mais comment concevoir de l'esprit, de la force et de la puissance, de la sagesse — et même une force, une puissance et une sagesse infinie — dans un être qui n'a ni bras ni jambes, ni tête ni cervelle, ni rien de ce qui pourrait faire la force ou la sagesse ? Et enfin, comment pourrait-on concevoir l'infini dans un être qui n'aurait aucune partie ni aucune étendue ? Certainement, encore un coup, cela ne se peut, cela est contradictoire, cela se détruit et cela répugne dans les termes. Cela est absurde.

Un être particulier et fini, tel que le corps, ne peut, dit-il, *être conçu universel et infini ;* cela est vrai. Mais il est clair et évident aussi, qu'un être qui n'a point d'étendue ne peut-être conçu universel et infini. Cela, dis-je, est contradictoire, cela se détruit de soi-même.

« *Mais l'idée de Dieu,* dit-il, *ou l'idée de l'être en général, de l'être sans restriction, de l'être infini n'est pas une fiction de l'esprit, ce n'est point une idée composée qui enferme quelque contradiction, il n'y a rien de plus simple quoi qu'elle comprenne tout ce qui est, et tout ce qui peut-être. Or,* ajoute-t-il, *cette idée simple et naturelle de l'être ou de l'infini enferme l'existence nécessaire, car il est évident*, continue-t-il, *que l'être, je ne dis pas un tel être* (remarquez bien ceci) *a son existence par lui-même, et que l'être ne peut n'être pas actuellement, étant impossible et contradictoire que le véritable être soit sans existence.* » Tout ce dernier raisonnement-ci de l'auteur de la *Recherche de la Vérité* est très véritable.

Mais remarquez l'artifice ou la bévue de cet auteur. Il faut que je parle ainsi, car il confond ici à dessein ou par inadvertance, l'être *en général,* l'être sans restriction et l'être infini, avec l'être *infiniment parfait* ; et de l'existence actuelle et nécessaire de l'être *en général* et de l'être infini, il conclut assez subtilement l'existence actuelle et nécessaire de l'être *infiniment parfait,* comme si ce n'était qu'une même chose de l'un et de l'autre.

Si c'est à dessein qu'il fait ce raisonnement captieux, et si c'est à dessein qu'il confond ainsi ces deux choses, c'est un artifice qui n'est point de bonne foi et qui ne convient pas à un sage philosophe qui raisonne sérieusement.

Et si c'est par inadvertance qu'il les confond ainsi, c'est une très grande bévue en lui et une erreur très considérable, car il est clair et évident, pour peu d'attention que l'on y fasse, qu'il y a une très grande différence entre l'être en général et infini, et l'être infiniment parfait. Qui dit *l'être en général* et sans restriction, comme dit notre auteur, dit seulement l'être qui existe de quelque manière que ce soit qu'il existe. Mais qui dit un être *infiniment parfait,* dit non seulement *un être qui existe,* mais il dit nécessairement *aussi un être qui a toutes les perfections possibles,* et qui les a même dans un souverain et infini degré de perfection. [*[3]] Car s'il ne les avait pas toutes, ou si les ayant toutes il ne les avait pas toutes dans un souverain et infini degré de perfection, il est constant, clair et évident qu'il ne serait pas infiniment parfait puisqu'il manquerait de quelques perfections s'il ne les avait pas toutes, ou au moins de quelques degrés de perfection s'il ne les avait pas toutes dans un souverain et infini degré de

[3] [* À partir de ce point, Meslier ajoute dans la marge, écrit de bas en haut : « L'ÊTRE EN GÉNÉRAL ET SANS RESTRICTION EST TOUT CE QUI EST. »]

perfection. Ainsi, il est constant, clair et évident, que l'être en général et sans restriction et l'être infini, n'est pas une seule et même chose avec l'être infiniment parfait ; et qui dit *l'être en général, l'être sans restriction* et *l'être infini,* ne dit pas pour cela un *être infiniment parfait.* L'être en général et sans restriction, ou l'être infini, n'est autre chose que la matière ou l'étendue même, supposé que la matière et l'étendue ne soient qu'une même chose, comme nos cartésiens le prétendent, ce qu'il n'est pas nécessaire d'examiner ici.

Il est constant, clair et évident que la matière, ou au moins que l'étendue existe, et qu'elle existe nécessairement, et même qu'elle est infinie dans sa totalité ; car quand on y pense, il n'est pas possible de concevoir qu'il n'y ait point d'étendue, ni de concevoir qu'il y ait aucune fin à l'étendue, parce qu'en quelque endroit qu'on puisse prétendre lui marquer ou lui supposer quelque fin ou quelque borne, on conçoit clairement encore qu'il y a [★[4]] nécessairement un au-delà des dites bornes, et par conséquent, qu'il y a de l'étendue et même une étendue infinie, parce qu'en quelque endroit qu'on puisse prétendre encore lui poser ou lui supposer quelque borne ou quelque fin, on concevra toujours clairement encore qu'il y aura nécessairement toujours un au-delà de la dite borne ou de ladite fin, et par conséquent, qu'il y aura encore de l'étendue, et même, comme j'ai déjà dit, une étendue infinie qui ira toujours sans fin et sans fin.

Et ainsi l'on voit et on conçoit même évidemment dans l'idée de la matière ou dans l'idée de l'étendue, l'existence actuelle et nécessaire de l'être en général, de l'être sans restriction et de l'être infini, comme dit notre auteur ; et il a eu raison de dire que l'idée simple et naturelle de cet être comprend tout ce qui est et tout ce qui peut être, parce que tout ce qui est et tout ce qui peut être n'est effectivement que matière ou étendue diversement modifiée.

Il a eu raison de dire que l'idée de cet être renferme l'existence nécessaire, et que cet être a son existence par lui-même parce qu'il n'est pas possible que le véritable être soit sans existence.

Mais il n'a pas eu raison de conclure de là [à] l'existence d'un être infiniment parfait, puisqu'il n'y a aucune liaison nécessaire entre l'idée claire et naturelle d'une matière d'une étendue qui est réellement et véritablement infinie, et l'idée chimérique d'un être infiniment parfait qui ne se trouve nulle part, qui n'est nulle part, qui n'est point et qui n'aurait pas même de quoi recevoir ou avoir en lui-même aucune véritable perfection, puisqu'il n'aurait en lui-même aucune forme ou figure ni aucune étendue.

On a beau dire, qui dit *perfection* dit nécessairement quelque belle ou bonne *qualité,* et quelque *parfaite modification d'être* ; et qui dit *infinies perfections* dit nécessairement *infinies belles et bonnes qualités,* et infinies parfaites *modifications d'être.* Et pour qu'un être soit infiniment parfait, il faut nécessairement qu'il ait actuellement en lui-même infinies sortes de très belles, de très bonnes et de très parfaites modifications ; cela est clair et évident. Pareillement, qui dit *modifications d'être* dit nécessairement quelques *manières d'être,* et par conséquent, qui dit *diverses et infinies sortes de perfections* dit en même temps *diverses et infinies sortes de modifications,* c'est-à-dire diverses et infinies sortes de manières d'être. Or, comment concevoir et comment pourrait-il y avoir diverses et infinies sortes de modifications, c'est-à-dire diverses et infinies sortes de manières d'être, infiniment belles, infiniment bonnes et infiniment parfaites, dans un être qui n'aurait

4 [★ À partir de ce point, Meslier ajoute dans la marge, écrit de bas en haut : « L'ÊTRE MATÉRIEL EST LE SEUL VÉRITABLE ÊTRE. »]

aucune forme ni aucune figure, et qui n'aurait même aucune partie ni aucune étendue ? Cela ne se peut nullement, cela est manifestement ridicule et absurde ; et partant, il est clair et évident que l'idée que nos déicoles se forment d'un être infiniment parfait qui n'a ni forme ni figure, ni parties ni étendue aucune, n'est qu'une idée vaine et chimérique et une fiction de leur esprit ; et par conséquent, c'est une illusion à eux de prétendre démontrer l'existence d'un Dieu infiniment parfait par l'idée chimérique qu'ils se forment d'un être infiniment parfait.

Et c'est encore une autre illusion à eux de s'imaginer, comme ils font, que l'être en général et sans restriction, comme ils disent, soit la même chose que l'être infiniment parfait, puisqu'il est évident que la matière ou l'étendue ne sont pas des êtres infiniment parfaits, quoiqu'ils soient l'être en général, l'être sans restriction et sans bornes. Et ainsi, c'est encore une erreur à eux de vouloir conclure, comme ils font, [à] l'existence d'un être infiniment parfait, de l'existence d'un être qui est seulement infini en étendue. Et ceci peut servir en même temps à faire voir la faiblesse et la vanité du raisonnement que monseigneur de Cambrai fait sur ce sujet. Voici ce qu'il en dit ([*Traité de l'*]*Exist*[*ence de Dieu*], p. 370) : « Je trouve, *dit-il*, que l'être qui serait par lui-même, serait dans la suprême perfection. Ce qui a l'être par soi-même est éternel et immuable, car il porte toujours également dans son propre fond la cause et la nécessité de son existence ; il est par lui-même tout ce qu'il peut être, et il ne peut jamais être moins que ce qu'il est. Être ainsi, *dit-il*, c'est exister au suprême degré de l'être, et par conséquent, *dit-il*, au suprême degré de vérité et de perfection[5]. » (p. 371).

Suivant cela, il trouve que l'être qui serait par lui-même serait dans la suprême perfection. Il se trompe manifestement en cela, puisqu'il est évident que toute matière et que toute étendue, qui sont par elles-mêmes ce qu'elles sont, ne sont pas néanmoins dans la suprême perfection. La matière, par exemple, qui fait une grenouille, un crapaud, qui fait une mouche ou un ver de terre, est *par elle-même*, aussi bien que toute autre matière.

Cependant, il est clair et évident qu'elle n'est point actuellement dans la suprême perfection, c'est-à-dire dans la plus parfaite modification, parce qu'elle pourrait recevoir plusieurs autres modifications qui seraient plus parfaites, au moins selon notre manière de juger des choses, car c'est ainsi que je l'entends, et non autrement. [*[6]] De sorte que si l'on prétendait me soutenir que toutes les modifications de l'être seraient également parfaites en elles-mêmes et que la modification de l'être, c'est-à-dire de la matière, serait, par exemple, aussi parfaite dans la boue que dans la clarté du soleil, et qu'elle serait aussi parfaite dans une puante charogne que dans un beau corps vivant, plein de vigueur et de santé, je ne prendrais pas seulement la peine de disputer contre. Car comme je sais que la matière est indifférente à toutes sortes de modifications possibles, il se peut bien faire que toutes les modifications possibles lui sont également convenables, et par conséquent, qu'elles seraient aussi également parfaites en elles-mêmes, et qu'il n'y aurait que notre jugement ou notre opinion qui nous

---

5 [Fénelon, *Traité de l'Existence & des attributs de Dieu*, seconde partie, chap. II (« Preuves métaphysiques de l'existence de Dieu »), première preuve (« Tirée de l'imperfection de l'être humain »). Cf. *opus* cité, p. 120 et suivantes. Fénelon y résume son argument de façon claire : « N'est-il pas vrai que ce qui est par soi-même, est pleinement et parfaitement ? C'est sans doute. » C'est surtout une affirmation indémontrable, le *glissement logique* de l'être à la perfection de l'être, point décisif de la discussion opérée par Meslier, n'étant pas démontré ; si tant est qu'il puisse jamais l'être : la démonstration de la « perfection divine » est, par la définition même de la question, *humainement* aussi impossible expérimentalement que logiquement.]

6 [* La mention manuscrite en marge disparaît.]

feraient trouver plus de beauté ou plus de perfections dans les unes que dans les autres. Et si dans ce cas-là nos déicoles prétendaient que chaque être diversement modifié serait dans la suprême perfection de l'être, ils feraient donc de chaque être diversement modifié un Dieu qui serait dans la suprême perfection ! Ce qui serait une belle doctrine !

Ce qui a l'être par soi-même, dit monseigneur de Cambrai, *est éternel et immuable.* Il est vrai que ce qui a l'être par soi-même est éternel, mais il n'est pas toujours vrai que ce qui a l'être par soi-même soit aussi immuable. L'étendue et la matière (si ce sont deux choses différentes) ont également l'une et l'autre l'être par elles-mêmes, comme je l'ai ci-devant démontré. Il est vrai que l'étendue est immuable, parce qu'elle est toujours la même et toujours de même en toutes sortes d'endroits ; mais il est évident que la matière n'est pas immuable, puisqu'elle se meut actuellement et qu'elle change à tous moments de modifications, de formes et de figure. Et c'est peut-être là une raison pourquoi on pourrait bien penser que la matière et l'étendue ne sont pas précisément la même chose, comme nos cartésiens le prétendent.

La raison pourquoi monseigneur de Cambrai prétend qu'un être qui serait par lui-même, serait immuable aussi bien qu'éternel, c'est, dit-il, parce qu'il porte toujours dans son propre fond la cause et la nécessité de son existence. Cette raison prouve bien qu'il serait éternel et qu'il ne pourrait jamais être anéanti ou cesser d'être, mais elle ne prouve nullement qu'il serait immuable. Car de ce qu'un être serait éternel et qu'il ne pourrait être anéanti, il ne s'ensuit pas de là qu'il soit ni qu'il doive être immuable, comme il paraît manifestement dans la matière, qui est par elle-même, qui est éternelle, qui ne peut être anéantie, et qui cependant n'est pas immuable, puisqu'elle se meut actuellement et qu'elle change, comme on le voit tous les jours et à tous moments, de modifications et de formes.

L'être qui est par lui-même, continue-t-il, *est par lui-même tout ce qu'il peut être, et il ne peut jamais être ni plus ni moins que ce qu'il est.* Cela est vrai dans un sens, et n'est pas vrai dans un autre.

Ce qui est par lui-même, est par lui-même substantiellement, et réellement quant à l'être, tout ce qu'il peut être ; il ne saurait être ni plus ni moins être qu'il n'est. La matière, par exemple, qui est l'être en général, ne saurait être ni plus ni moins matière qu'elle n'est ; pareillement, l'étendue — qui est encore dans sa totalité l'être en général — ne saurait être dans sa totalité ni plus ni moins étendue qu'elle n'est ; elle est actuellement tout ce qu'elle peut être. Cela est vrai dans ce sens-là.

Mais il n'est pas vrai que l'être en général soit toujours actuellement tout ce qu'il peut être par rapport à sa forme et à sa modification, c'est-à-dire par rapport à sa manière d'être ; parce qu'il n'a pas actuellement toutes les manières d'être qu'il peut avoir, puisqu'il peut véritablement changer de manière d'être, et être tantôt d'une manière, tantôt d'une autre. Cela est évident dans la matière, qui, quoiqu'elle ne puisse être ni plus ni moins matière qu'elle n'est en elle-même, n'a pas néanmoins toujours actuellement toutes les manières d'être qu'elle pourrait avoir, et il n'est pas même possible qu'elle les ait jamais toutes ensemble puisqu'il y a plusieurs manières d'êtres qui sont incompatibles ensemble et qui se détruisent nécessairement les unes les autres.

Être ainsi, dit monseigneur de Cambrai, *c'est-à-dire être par soi-même, et être parfois même tout ce que l'on peut être, c'est,* dit-il, *exister au suprême degré de l'être, et par conséquent,* conclut-il, *au suprême degré de vérité et de perfection.* Cette

conclusion est manifestement fausse. Toute matière est actuellement par elle-même au suprême degré de l'être, c'est-à-dire qu'elle ne saurait être plus matière qu'elle n'est, ni exister plus véritablement qu'elle n'existe, parce qu'elle existe actuellement autant qu'elle peut exister et qu'elle est actuellement autant matière qu'elle peut jamais l'être. Et cependant, toute matière n'est pas pour cela au suprême degré de perfection, puisqu'il est évident que toute matière n'a pas toutes les perfections possibles, et qu'elle ne saurait même les avoir actuellement toutes ensemble, ni même aucune d'elles dans un degré infini de perfection ; et par conséquent, il n'est pas vrai de dire que ce qui existe par soi-même et que ce qui existe au suprême degré de l'être, soit pour cela au suprême degré de perfection ; et c'est une illusion à monseigneur de Cambrai, aussi bien qu'à l'auteur de la *Recherche de la Vérité*, de s'imaginer, comme ils font, ou comme ils faisaient, que le suprême degré de l'être soit le suprême degré de perfection et que l'être infini soit la même chose que l'être infiniment parfait. C'est, dis-je, ou plutôt c'était, une illusion à eux de s'imaginer cela, et c'est manifestement une erreur en eux de conclure, comme ils font, [à] l'existence d'un Dieu infiniment parfait, de l'existence d'un être qui serait au suprême degré de l'être et qui serait seulement infini en étendue. Cependant, tous leurs raisonnements ne roulent que sur cette erreur et sur cette illusion, et par ainsi il est facile de voir la faiblesse et la vanité de leurs raisonnements.

Passons au plus fort de leurs arguments, ou au moins à celui qui paraît être le plus fort, car dans le fond il ne me paraît pas être plus fort que les autres.

Cet argument est celui qu'ils tirent, comme j'ai dit, de la grandeur, de la beauté, de l'excellence, de l'ordre, de la régularité, de la disposition et de la liaison admirable qu'ils trouvent dans toutes les choses ou dans tous les ouvrages de la Nature. « Je ne puis, *dit monseigneur de Cambrai, comme j'ai déjà remarqué sur ce sujet,* ([*Traité de l'*]*Exist*[*ence de Dieu*], p. 12) — je ne puis ouvrir les yeux sans admirer l'art qui éclate dans toute la Nature ; le moindre coup d'œil suffit pour apercevoir la main qui fait tout[7]. » Et le grand mirmadolin saint Paul dit que « les choses visibles de ce monde rendent visible aux hommes ce qu'il y a d'invisible en Dieu, [à] savoir sa puissance éternelle et sa divinité, en sorte que ceux qui ne le connaissent pas ou qui ne le glorifient pas comme il mérite, sont sans excuse. » ([*Épître de saint Paul aux*] *Romains* I-20 [8]).

Ainsi, tous nos déicoles prétendent qu'il a fallu nécessairement un esprit tout divin, c'est-à-dire un esprit tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage, pour faire tant de si admirables productions qui surpassent infiniment tout le génie et toute la force des plus beaux esprits du monde. Ils prétendent que toute la Nature montre l'art infini de son auteur, et que tout l'univers porte en lui-même le sceau et le caractère d'une cause infiniment puissante et industrieuse, n'étant pas possible, suivant leur dire, que le seul hasard ou que le seul concours aveugle et fortuit des causes nécessaires et privées de raison, ait pu produire tant de si belles et si admirables choses.

C'est ce qu'ils confirment par les exemples que j'ai rapportés ci-dessus, et qu'ils prennent de la structure admirable d'une belle maison, d'une belle horloge, d'un beau tableau et de la composition ou impression d'un beau livre qui parle savamment de quantité de choses, et plusieurs autres semblables exemples qu'ils

---

[7] [Déjà cité.]

[8] [« Les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité sont devenues visibles depuis la création du monde par la connaissance que ses créatures nous en donnent ; et ainsi, ces personnes sont inexcusables. »]

rapportent. Et comme on sait parfaitement qu'une belle maison, qu'un beau tableau, qu'une belle horloge, et que la composition ou impression d'un beau et savant livre ne se peuvent nullement faire toutes seules, et qu'il faut nécessairement des ouvriers adroits et ingénieux pour les faire si bien et si régulièrement, et qu'il serait ridicule et absurde d'attribuer leur composition ou leur construction au seul hasard ou au seul concours fortuit de quelques causes aveugles et privées de raison — de même, disent nos déicoles, la structure admirable de tout ce monde-ci démontre évidemment l'existence de l'ouvrier qui l'a fait, étant aussi impossible qu'il se soit fait lui-même ou qu'il ait été fait seulement par le concours fortuit de quelques causes aveugles et privées de raison, comme il est impossible qu'une belle maison, qu'un beau tableau, qu'une belle horloge ou qu'un beau et savant livre se soient faits eux-mêmes, ou qu'ils aient seulement été faits par quelques causes aveugles et privées de raison. Et comme il serait entièrement ridicule de dire que tous ces beaux et admirables ouvrages de l'industrie des hommes se soient faits d'eux-mêmes ou qu'ils n'auraient été faits que par le concours fortuit de quelques causes aveugles et privées de raison, autant nos déicoles prétendent-ils qu'il serait ridicule de vouloir attribuer seulement à des causes aveugles et privées de raison et d'entendement, la formation, l'ordre et l'arrangement de tant de si beaux et si admirables ouvrages que nous voyons dans la Nature.

Voyons donc si cela est effectivement, comme nos déicoles le prétendent, car si cela est comme ils le disent, il faut certainement leur donner gain de cause. Mais si cela n'est pas, il faut aussi qu'ils reconnaissent leur erreur et leur illusion en cela. Pour bien juger de la nature et de l'origine de tous ces beaux et admirables ouvrages ou, si vous voulez, de toutes ces belles et admirables productions que nous voyons dans la Nature, il faut seulement connaître au vrai leurs principales causes, qui sont au nombre de trois, [à] savoir :

1°- leur cause substantielle, je veux dire la cause foncière de leur être, c'est-à-dire ce dont ils sont faits tous, sans avoir aucun égard à leur forme ou à leur manière d'être.

2°- leur cause formelle, c'est-à-dire ce que c'est principalement ou précisément qui les fait, spécifiquement ou spécialement, tous être de telle ou telle sorte et manière qu'ils sont.

3°- leur cause efficiente, c'est-à-dire la cause active ou agissante qui les forme, qui les façonne, qui les place et qui les range tous tels qu'ils sont.

Il n'en faut pas davantage pour voir certainement et clairement si tous ces beaux et admirables ouvrages de la Nature viennent nécessairement de la main toute-puissante d'un Dieu et d'une intelligence souverainement parfaite, ou s'ils peuvent venir seulement de quelques causes aveugles et privées de raison.

Examinons donc ceci.

1°- Pour ce qui est de leur cause substantielle et de la cause foncière de leur être, chacun convient, et nos déicoles eux-mêmes conviennent, que c'est la matière qui est leur cause substantielle et leur être substantiel, car comme ils sont tous matériels et corporels, il faut bien que ce soit la matière même qui soit le fond de leur être et de leur substance ; en un mot, ils sont matière, et la matière même, personne n'en saurait douter. Or, la matière ne peut jamais avoir été créée ni formée de rien, par aucune cause que ce soit, comme je l'ai ci-devant très clairement démontré. Ces démonstrations se voient au … feuillet et suivants[9]. Il n'est pas nécessaire et il serait trop long de les répéter ici. Cela étant, il est déjà

9 [Cf. chapitre LXX.]

clair et évident que tous ces beaux et admirables ouvrages de la Nature ne peuvent, quant à leur substance et leur être substantiel, avoir été créés et formés de rien par aucune cause que ce soit ; et par conséquent, leur existence ou leur être substantiel ne démontre et ne prouve nullement la nécessité de l'existence d'un créateur.

2°- Leur cause formelle et spécifique, je veux dire ce qui fait précisément, spécifiquement ou spécialement, qu'ils sont tous d'une telle ou d'une telle espèce d'être ou d'une telle et telle sorte et manière d'être, n'est autre chose que la configuration ou modification interne et externe de toutes les parties mêmes de la matière qui les composent, qui se joignent, qui s'unissent, qui se lient et qui se modifient en infinies sortes et manières dans tous les différents êtres que nous voyons ou que nous ne voyons pas. Il est constant, clair et évident qu'il ne faut rien autre chose que cette diverse configuration ou modification et liaison des parties de la matière, pour faire et former tous ces beaux et admirables ouvrages qui sont dans la Nature ; de sorte que quand ce serait même un ouvrier tout-puissant et infiniment sage qui les formerait exprès, il ne les formerait certainement que par cette diverse configuration, liaison et modification des parties de la matière. Et de même que les plus beaux ouvrages de l'art et de l'industrie humaine ne se font que par le moyen de la forme, de l'arrangement et de la liaison que les ouvriers donnent aux matériaux dont ils se servent pour faire leurs ouvrages, de même aussi tous les plus beaux, les plus admirables et les plus parfaits ouvrages de la Nature ne se font que par la configuration, par la liaison et par la modification des parties de la matière. Et comme nous voyons tous les jours que des ouvriers font, par exemple, d'une même masse d'étain, de cire ou de plâtre, des ouvrages de diverses grandeurs et de diverses figures, d'hommes, de bêtes, d'oiseaux... etc., et toutes sortes de vases différents, comme plats, cuillers, assiettes, pots, écuelles et toutes autres choses semblables, par la seule différente forme figure et liaison qu'ils donnent à leur matière — de même aussi tous les plus beaux, les plus parfaits et les plus admirables ouvrages de la Nature ne se font, comme j'ai dit, que par les diverses configurations, modifications et liaison des parties de la matière, de sorte que tout ce qu'il y a de plus beau, de plus parfait et de plus admirable dans la Nature n'ajoute rien de réel à la matière, que cette diverse configuration, combinaison, modification et liaison de ses parties. Car pour ce qui est de ces prétendues formes substantielles et accidentelles dont quelques philosophes parlent, et qu'ils disent être véritablement des êtres particuliers qui sont éduits[10] ou comme engendrés de la matière, ce ne sont que des chimères qui ne méritent seulement pas d'être réfutées ; et nos cartésiens ont bien raison de les rejeter entièrement, comme ils font. Cela étant, il est encore évident que toutes les beautés et que toutes les perfections que nous voyons dans les ouvrages de la Nature, n'étant véritablement que des modifications de la matière, ne démontrent et ne prouvent nullement la nécessité de l'existence d'un créateur.

[3°-] Reste à examiner la troisième cause, qui est la cause efficiente de toutes ces beautés et de toutes ces admirables perfections que nous voyons dans les ouvrages de la Nature. Que faut-il à un être pour agir ? Après y avoir bien pensé, je trouve qu'il faut nécessairement, et qu'il suffit en même temps, qu'il se meuve ou qu'il ait du mouvement. Car on conçoit clairement que tant qu'un être est

---

[10] [Qualificatif propre surtout à la scolastique aristotélicienne, provenant de *éduction* : « Action par laquelle une cause efficiente agissant sur une matière, y fait apparaître une *forme* déterminée. » André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la Philosophie*, P.U.F., 1947, p. 256.]

dans un entier et parfait repos, il n'est pas possible qu'il agisse ni qu'il fasse aucune chose, *idem manens idem semper facit idem*, suivant la maxime véritable que j'ai déjà ci-devant citée : *une chose qui demeure toujours dans un même état ne peut être et ne peut faire que toujours de même*. L'être, donc, tant qu'il demeure dans un parfait repos, est toujours dans un parfait repos et par conséquent, ne fait rien. Mais du moment qu'il commence à se mouvoir, il commence à agir et est en action, et plus ou moins qu'il se meut, plus ou moins aussi il est en action. S'il se meut faiblement et languissamment, il agit faiblement et languissamment ; s'il se meut avec force et violence, il agit avec force et violence ; s'il se meut avec connaissance et liberté, il agit avec connaissance et liberté ; s'il se meut aveuglément et nécessairement, il agit aveuglément et nécessairement ; s'il se meut régulièrement et réglément, il agit régulièrement et réglément ; et si au contraire il se meut irrégulièrement et sans règle, il agit aussi irrégulièrement et sans règle. En un mot, toute action suit naturellement et nécessairement la nature du mouvement de l'être qui se meut. Tout cela est clair et certain, et comme d'ailleurs tous les divers mouvements dont je viens de parler se peuvent encore modifier en infinies sortes et manières, et que tous les êtres qui sont en mouvement et qui sont les plus petites parties de la matière se peuvent mêler, se combiner, se joindre, se lier, s'accrocher et s'unir ensemble ou se heurter les unes contre les autres, se repousser les unes les autres, se séparer, s'écarter et se disperser les unes des autres, en infinies sortes et manières, — il est encore clair et évident que tous ces différents êtres, c'est-à-dire que toutes ces diverses parties de la matière, toutes aveugles qu'elles sont, doivent par leurs divers mouvements et leurs diverses combinaisons, liaisons et modifications, produire comme naturellement et nécessairement [d']infinies sortes de différents effets, les uns d'une façon, les autres d'une autre, les uns beaux, les autres laids, les uns bons, les autres mauvais, les uns petits, les autres grands ou moyens ; les uns d'une certaine figure, les autres d'une autre, les uns durs, les autres mous, les uns fluides et liquides, les autres secs et arides, les uns clairs et luisants ou lumineux, les autres sombres et obscurs, les uns légers et subtils, et les autres pesants et massifs ; les uns d'un certain goût, les autres d'un autre, les uns d'une certaine couleur, les autres d'une autre, les uns vifs et animés, et les autres inanimés... etc. Enfin, toutes les différentes parties de la matière, quoique aveugles comme j'ai dit, doivent comme naturellement et nécessairement produire par leurs divers mouvements et assemblages, [d']infinies sortes d'ouvrages et d'effets, de toutes sortes de figures, de toutes sortes de grandeurs, de toutes sortes de couleurs et de toutes sortes de qualités. Et c'est aussi ce que nous voyons tout clairement dans la Nature.

Il est clair aussi et évident que tous ces différents effets ou ouvrages que nous voyons dans la Nature se font par le mouvement de la matière et par les divers assemblages, unions et modifications de ses parties, car il n'est pas possible qu'unie infinité d'êtres ou qu'une infinité de parties qu'il y a dans la totalité de la matière, puissent toujours se mouvoir en infinies sortes et manières sans se rencontrer, sans s'entremêler les unes dans les autres, sans se joindre, sans se lier, sans s'accrocher en quelques manières les unes avec les autres, et par conséquent, sans faire et sans produire tous ces différents effets ou ouvrages beaux ou laids, grands ou petits, admirables ou méprisables, que nous voyons dans la Nature, de sorte que quand ils ne seraient pas tous tels qu'ils sont présentement, ils seraient nécessairement de quelque autre manière équivalente à celle où nous les voyons présentement. Et comme toutes ces mêmes parties de la matière qui se

sont jointes et liées aveuglément ensemble par leur mouvement et par leurs rencontres fortuites, se peuvent encore, par leur mouvement naturel et par le mouvement des autres parties de la matière qui les choquent et qui les ébranlent à tous moments, se détacher et se séparer les uns des autres, il s'ensuit nécessairement de là que tous les ouvrages qui sont composés de ces parties de la matière qui se sont jointes et liées ensemble, se peuvent naturellement dissoudre, d'autant que toutes les parties de la matière qui les composent peuvent se détacher et se séparer entièrement les unes des autres, comme elles étaient auparavant leur union. Laquelle désunion ou dissolution des parties unies dans un ouvrage ou dans un composé, se fait plus ou moins facilement, ou plutôt ou plus tard, selon qu'elles sont plus ou moins fortement unies ensemble ou selon qu'elles sont plus ou moins fortement ébranlées par celles qui les environnent et qui les choquent, et c'est ce qui cause naturellement les maladies, les infirmités, la vieillesse, et enfin la mort, dans les corps qui sont vivants, et la pourriture ou la corruption dans ceux qui n'ont point de vie ; et c'est encore ce qui se fait et ce qui arrive manifestement tous les jours dans les ouvrages de la Nature, de sorte que l'on ne saurait rien nier de tout ce que je viens de dire à cet égard.

Cela étant, il est visible que tous les ouvrages de la Nature, et même les plus beaux, les plus parfaits et les plus admirables, ne dépendent dans leur formation et dans leur dissolution que du mouvement de la matière et de l'union ou de la désunion de ses parties ; et comme ce mouvement de la matière ne peut venir que de la matière même, ainsi que je l'ai ci-devant démontré page...[11] et suivantes, et que la susdite union et désunion des parties de la matière n'est qu'une suite naturelle de son mouvement et du mouvement régulier ou irrégulier de ses parties, il s'ensuit que la formation même de tous ces beaux et admirables ouvrages de la Nature ne démontre et ne prouve nullement l'existence d'un Dieu infiniment parfait.

---

[11] [Cf. chapitre LXXI.]

LXXXII

Toutes les choses naturelles se forment et se façonnent elles-mêmes par le mouvement & concours des diverses parties de la matière, qui se joignent, qui s'unissent et qui se modifient diversement dans tous les corps qu'elles composent



AIS, DIRONT NOS DÉICOLES, IL FAUT NÉCESSAIREMENT, AU MOINS, que le mouvement de la matière et que le mouvement de toutes ses parties soit conduit, réglé et dirigé par une souveraine toute-puissance et par une suprême intelligence, n'étant nullement possible que tant de si beaux ouvrages si régulièrement et si industrieusement bâtis et composés, se soient faits et rangés d'eux-mêmes, comme ils sont, par le seul mouvement aveugle et assemblage fortuit des parties d'une matière aveugle et privée de raison.

À cela je réponds : qu'étant évident qu'il y a toujours une multitude infinie de parties de la matière qui sont en mouvement et qui se meuvent en tous sens par des mouvements particuliers et irréguliers, en même temps qu'elles sont emportées par un mouvement général de toute la masse d'un certain volume ou d'une certaine étendue considérable de matière — qui aura été contrainte de se mouvoir en ligne circulaire, n'ayant pu, comme j'ai déjà remarqué, continuer son mouvement en ligne droite à raison que tout ce qu'il y a d'étendue est plein d'une semblable matière qui n'aurait pu se retirer ailleurs pour faire place à l'autre — il n'est pas possible que toute cette multitude de parties se soient toujours mues ainsi sans qu'elle se soient mêlées, et sans que plusieurs d'entre elles se soient rencontrées, se soient jointes, se soient liées, arrêtées et attachées ensemble en plusieurs sortes et manières les unes avec les autres, et n'aient ainsi commencé à composer tous ces différents ouvrages que nous voyons dans la Nature, lesquels ont pu ensuite se perfectionner et se fortifier par la continuation des mêmes mouvements qui ont commencé à les produire, étant certain que les choses se perfectionnent et se fortifient par la continuation des mêmes mouvements qui ont commencé à les faire naître.

Car il faut remarquer qu'y ayant plusieurs sortes de mouvements dans la matière, il y en a qui sont réguliers et qui se font toujours réglément de même sorte et manière, et d'autres qui sont irréguliers et qui ne se suivent pas réglément — desquelles sortes de mouvements on peut dire qu'il y en a des uns et des autres, dans toutes sortes d'êtres ou de composés qu'il y a dans la Nature. Les mouvements irréguliers des parties de la matière ne produisent pas réglément les

mêmes effets ou ne les produisent pas toujours de même façon, mais tantôt d'une façon tantôt d'une autre ; et comme ces sortes de mouvements sont irréguliers ou peuvent être irréguliers en infinies sortes et manières, c'est ce qui fait qu'il y a tant de vices, tant de défauts, tant de défectuosités et tant d'imperfections dans la plupart des ouvrages de la Nature, et que l'on y voit aussi si souvent des choses monstrueuses et difformes, et d'autres encore qui arrivent contre le cours ordinaire de la Nature.

Mais les mouvements réguliers des parties de la matière produisent réglément leurs effets ordinaires. Et quand les parties de la matière se sont une fois comme frayé quelques chemins dans certains endroits qui les déterminent à s'y modifier d'une telle ou telle manière, elles tendent d'elles-mêmes à continuer leur mouvement de la même manière par ces endroits-là, et à s'y modifier de la même manière ; et ainsi, elles produisent réglément dans ces endroits-là et dans ces occasions-là les mêmes effets, sans qu'il soit pour cela besoin d'aucune autre puissance pour les mouvoir, ni d'aucune intelligence pour les conduire dans leurs mouvements. Si bien que lorsqu'elles se rencontrent ou qu'elles se trouvent fortuitement dans ces sortes d'endroits et d'occasions-là, elles ne sauraient même actuellement se détourner de leurs routes ordinaires ni se modifier autrement qu'elles ne doivent, à moins qu'il n'y ait fortuitement quelques empêchements dans leurs routes qui les empêchent de continuer leurs chemins de la même manière et les empêche de s'y modifier, comme elles auraient dû faire suivant leur précédente détermination, car alors elles se trouvent contraintes de prendre quelques détours dans leurs courses ou quelques autres modifications dans leurs assemblages, ce qui cause nécessairement ensuite quelques défauts, quelques superfluités, quelques difformités ou au moins quelque chose d'extraordinaire, dans les ouvrages qu'elles composent.

Voici des exemples naturels de ceci.

L'eau, par exemple, suivant la disposition ou modification naturelle de ses parties, est déterminée par elle-même à couler toujours vers la pente du lieu où elle se trouve ; s'il n'y a pas plus de pente d'un côté que de l'autre, elle demeure comme immobile dans son propre lieu. Quoique toutes ses parties soient toujours dans une continuelle agitation les unes à l'égard des autres, supposé qu'elles ne soient pas gelées, mais s'il y a du penchant à droite ou à gauche, c'est-à-dire d'un côté ou d'un autre, aussitôt elle coule et s'étend du côté du penchant sans qu'il soit besoin pour cela d'aucune intelligence pour la faire couler du côté de son penchant ; et si c'est l'eau d'une fontaine, d'un ruisseau ou d'une rivière qui coule ordinairement, elle ne manque jamais non plus de couler toujours vers le bas ; et à force de couler par les mêmes endroits, elle se fait et se forme naturellement et aveuglément depuis sa source jusqu'à sa fin un espèce de chemin et de canal qu'elle suit toujours régulièrement et constamment depuis sa source jusqu'à la fin, à moins qu'il ne survienne fortuitement dans son lit ou canal quelques empêchements, comme quelques amas fortuits de bois, de pierres ou de terres, qui pourraient y tomber ou y être entraînés par quelques ravages extraordinaires ou autrement, et boucher par ce moyen son chemin ordinaire ; ce qui l'obligerait alors de prendre son cours par un autre endroit, et même par l'endroit le plus commode et le plus facile, où elle ne manquerait pas de se faire et de se former encore un nouveau chemin ou un nouveau canal, qu'elle suivrait encore réglément et constamment tant qu'il ne lui surviendrait point de tels empêchements. Et tout cela se ferait sans qu'il soit besoin, comme j'ai dit, d'aucune intelligence pour la conduire dans sa course.

Pareillement, c'est naturellement et aveuglément que tous les corps pesants tombent directement en bas, et que le feu et la fumée montent directement en haut, tant qu'ils ne trouvent point d'empêchement dans ce mouvement qui leur est naturel ; et ils n'ont point besoin d'intelligence ni de raison pour conduire et diriger ainsi leurs mouvements. Pareillement, encore c'est naturellement et aveuglément que les vapeurs et les exhalaisons sortent de la terre par la chaleur du soleil ; c'est naturellement et aveuglément qu'elles forment des brouillards qui s'élèvent en l'air jusqu'à une certaine hauteur, où elles forment des nues et des nuages de toutes sortes de figures irrégulières. C'est naturellement et aveuglément que les nues suivent toujours réglément le mouvement des vents, et qu'elles retombent ensuite par la terre en pluies, en grêle ou en neige. Il est constant et évident que toutes ces sortes de choses n'ont pas besoin d'intelligence ni de raison pour suivre réglément, comme elles font, leurs mouvements naturels.

Il est clair et évident pour peu que l'on y fasse attention, que c'est de même du mouvement de toutes les parties de la matière qui composent tous les plus beaux et les plus parfaits ouvrages de la Nature, car toutes ces parties-là s'étant, comme j'ai dit, nécessairement frayé comme certains chemins, et s'étant nécessairement modifiées de quelques certaines manières dans tous les ouvrages qu'elles composent, elles suivent par après naturellement, réglément et aveuglément les chemins ou les traces qu'elles se sont frayés dans chaque ouvrage, et elles s'y modifient, par conséquent, réglément et aveuglément aussi en la manière qu'elles doivent se modifier, suivant la détermination actuelle où elles se trouvent, dans chaque sujet ou dans chaque composé qu'elles forment, à moins qu'il ne s'y trouve d'ailleurs quelques empêchements qui leur fassent prendre quelques autres chemins ou quelques autres modifications particulières ; car, pour lors, elles ne produiraient pas réglément leurs effets ordinaires mais les produiraient autrement, et pourraient même en certaines rencontres les produire d'une nature ou d'une espèce toute diverse.

C'est ce qui se voit manifestement tous les jours dans toutes les productions de la Nature, et notamment dans la production des plantes, dans la production des animaux, et même dans la production naturelle du corps humain, qui passe pour le plus parfait ouvrage de la Nature. Car il est certain que toutes les plantes, de quelque espèce qu'elles soient, que tous les animaux, de quelque espèce qu'ils soient, et que les hommes mêmes ne produisent ordinairement leurs semblables que par la raison que je viens de marquer ; c'est-à-dire parce que certaines parties de la matière s'étant, comme j'ai dit, frayé certains chemins dans certains endroits et en certaines rencontres ou par la disposition du lieu, du temps et de quelques autres circonstances, elles se sont trouvées déterminées à s'assembler, à se joindre et à se modifier de telle ou telle manière. Toutes les fois que semblables parties de la matière se trouvent en pareilles situations et en pareilles circonstances de temps et de lieux, elles se trouvent pareillement déterminées à suivre toujours le même cours et à se modifier de la même manière, et par conséquent, à produire aussi les mêmes effets, à moins, comme j'ai dit, qu'il ne survienne quelques obstacles qui empêchent les parties de la matière de suivre leurs cours ordinaires et qui les obligent de prendre une autre détermination, comme ferait par exemple une boule que l'on jetterait devant soi, laquelle continuerait son mouvement en ligne droite suivant la première détermination si elle ne rencontrait point d'obstacles pour l'en détourner, mais qui s'en détourne aussitôt à droite ou à gauche lorsqu'elle rencontre quelques obstacles, ou qui même retourne droit en arrière si l'obstacle qu'elle rencontre lui fait prendre

cette nouvelle détermination. Cela dépend de quelques particularités qu'il n'est pas nécessaire de remarquer ici[1].

Or, quelques portions de matières ayant pris fortuitement certains cours et s'étant par leurs cours frayé certains chemins dans la première génération de chaque espèce de plantes et dans la première génération de chaque espèce d'animaux, et s'étant dans les circonstances où elles s'étaient trouvées déterminées à s'assembler, à se joindre et à se modifier d'une telle ou telle manière, il s'ensuit que toutes les fois que les parties de la matière se trouvent en pareilles rencontres et en pareilles circonstances, elles sont pareillement déterminées à suivre les mêmes routes, comme l'eau d'un ruisseau qui suit son lit ou son canal ; et en suivant les mêmes routes, elles se trouvent aussi déterminées à s'assembler, à se joindre, à se lier et à se modifier toujours de la même manière, et par conséquent, aussi à produire réglément les mêmes effets, soit dans les plantes, soit dans les animaux, de quelque espèce qu'ils soient les uns et les autres. Et c'est justement ce qui fait que toutes sortes d'herbes ou de plantes, et que toutes sortes d'animaux, et même les hommes, engendrent et produisent ordinairement et réglément leurs semblables en espèce, si ce n'est lorsqu'il se trouve fortuitement quelques obstacles dans le cours des parties de la matière qui les empêchent pour lors de se modifier comme elles auraient dû faire ou qu'elles auraient fait suivant leur première détermination ; ou si ce n'est que leur nombre ou que leur mouvement soit trop faible et ne soit pas suffisant pour en venir jusqu'à une entière et parfaite modification ; ou enfin, si ce n'est lorsque leur nombre serait trop grand ou que leur mouvement serait trop rapide, trop violent et trop déréglé, car alors leurs productions demeureraient imparfaites et défectueuses, ou seraient monstrueuses et difformes.

Que cela soit effectivement ainsi, cela se voit manifestement d'un côté dans toutes les défectuosités et dans toutes les difformités qui se trouvent dans les productions naturelles, car il est constant que toutes ces défectuosités et que toutes ces difformités-là ne viennent que des causes et des raisons que je viens de marquer. Et d'un autre côté, cela se voit aussi dans la matière, qui est la même pour la formation, pour la production et pour la nourriture de toutes les plantes et de tous les animaux, sans en excepter même les hommes, qui sont faits, produits, nourris et engendrés de même matière que toutes autres choses, laquelle matière ne fait que se modifier diversement dans toutes sortes de sujets.

En voici quelques exemples clairs et naturels, et incontestables.

La même herbe, par exemple, ou le même foin, la même avoine ou le même grain qui sert de nourriture aux chevaux, aux bœufs et aux chèvres... etc., se change et se modifie dans tous les chevaux qui la mangent en la chair et substance de cheval ; et même une partie de cette nourriture se change et se modifie de telle sorte dans certaines parties de leurs corps, qu'elle peut servir et sert actuellement de semence pour la génération et production de plusieurs autres semblables chevaux, parce que tout ce qu'ils mangent et qui leur sert de nourriture se trouve, par la digestion qui s'en fait dans leurs corps, actuellement déterminée à se changer et à se modifier ainsi en leur chair et substance, et non autrement. Dans les bœufs ou vaches, la même herbe ou la même nourriture se change et se modifie en la chair et substance de bœufs et de vaches, et même une

---

[1] [À vrai dire, le point en question n'est pas de savoir si la Nature obéit à des lois naturelles (gravité, pesanteur, hérédité, caractères généraux des espèces, assimilation, etc.), ce que personne ne conteste, mais si la Nature tient ses lois d'elle-même ou s'il y a un « législateur divin » qui les a promulguées à partir du néant.]

partie de toute cette nourriture se change et se modifie de telle sorte dans certaines parties du corps des taureaux et des vaches, qu'elle peut servir et sert actuellement aussi de semence pour la génération et production de plusieurs autres semblables bêtes, parce que, comme je viens de dire, leur nourriture se trouve, par la digestion qui s'en fait dans leurs corps, actuellement déterminée à se changer et à se modifier ainsi en leur chair et substance, et non autrement. Dans les chèvres et dans les autres animaux, c'est la même chose : la matière de la nourriture qu'ils mangent se change et se modifie naturellement en leur chair et substance, et une partie de cette nourriture se change et se modifie de telle sorte en certaines parties de leurs corps, qu'elle peut servir et sert actuellement de semence pour en engendrer et produire plusieurs autres semblables animaux.

Pareillement, la matière du même pain et de la même viande que les hommes, que les singes, que les chiens, que les oiseaux et que les rats et les souris mangent, se change et se modifie naturellement dans les rats, dans les souris et dans les oiseaux qui la mangent en leur chair et substance ; dans les chiens, dans les chats et dans tous autres animaux et insectes — indifféremment, tels qu'ils puissent être — qui la mangent, elle se change et se modifie indifféremment en leurs chairs et substances dans tous ceux qui la mangent, parce qu'elle se trouve alors dans chacun d'eux actuellement déterminée à se changer et à se modifier ainsi en leur chair et substance, et non autrement. C'est évidemment la même chose dans les hommes : le pain, la viande et tous les fruits qu'ils mangent, comme aussi toutes les liqueurs qu'ils boivent, se changent et se modifient par la digestion qui s'en fait en eux en leur chair et substance, et même, suivant ce que je viens de dire, une partie de leur nourriture se change et se modifie naturellement dans certaines parties de leurs corps en une semence prolifique, qui peut servir et qui sert actuellement tous les jours à la génération et à la production de plusieurs autres semblables hommes.

Et tout cela se fait en eux, comme dans tous les autres animaux, parce que, comme j'ai dit, la matière se trouve pour lors dans chacun d'eux déterminée à se changer et à se modifier ainsi en leur chair et substance, et même en une semence qui sert à en produire d'autres semblables — pourvu, comme j'ai dit aussi, qu'il n'y ait point d'obstacles qui empêchent la matière de suivre sa première détermination et qui l'obligent d'en prendre une autre, car pour lors elle ne produirait pas l'effet qu'elle aurait dû produire et qu'elle aurait produit, mais elle le produirait autrement, ou même en produirait tout à fait un autre, suivant la détermination nouvelle qu'elle aurait été obligée de prendre.

Nous voyons encore tout clairement des exemples de cela dans le cours ordinaire de la Nature, et principalement dans les plantes ou arbres, sur les branches desquels on met des greffes de différentes natures, car chaque greffe de différente nature fait changer dans ces arbres-là la première détermination de la matière, lui fait prendre une nouvelle détermination et une nouvelle modification, et fait réglément produire à ces arbres-là d'autres fruits que ceux qu'ils auraient produits s'ils n'eussent pas été greffés[2].

On sait que c'est le même suc de la terre qui engendre, qui produit et qui nourrit toutes sortes d'herbes, toutes sortes de plantes et toutes sortes d'arbres ; c'est le même suc ou la même sève qui les nourrit tous, et qui, en se changeant et se modifiant diversement dans chacun d'eux, leur fait produire réglément à tous des boutons, des feuilles, des fleurs et des fruits. Et dans ces fruits, des pépins et des germes convenables à leur nature, parce que ce suc entrant par les fibres des

2 [Ici, il semble abusif de citer la greffe comme exemple du « cours ordinaire de la Nature ».]

racines de toutes les dites herbes ou plantes, il se trouve d'abord déterminé, par la disposition et par la modification des dites fibres et racines, à s'y modifier d'une manière convenable à la nature de chaque herbe et de chaque plante, et par conséquent, à pousser et à produire aussi sur chacune d'elles des boutons, des feuilles, des fleurs et des fruits, et dans ces fruits des semences et des germes convenables à leur nature.

Cependant, si l'on greffe quelques-unes de ces plantes, et que l'on greffe, par exemple, cinq ou six des principales branches d'un pommier sauvage, cinq ou six principales branches d'un poirier sauvage ou cinq ou six principales branches d'un cerisier sauvage, que l'on mette sur ce cerisier cinq ou six greffes de différentes espèces de cerises, que l'on mette sur ce poirier cinq ou six greffes de différentes espèces de poires, et que l'on mette sur ce pommier cinq ou six greffes de différentes espèces de pommes, chaque espèce de greffe ne manquera point de produire réglément ses feuilles, ses fleurs et ses fruits, convenables à son espèce, et non pas convenables à la nature ou à l'espèce du corps de l'arbre, parce que le suc ou la sève qui monte dans le corps de l'arbre et qui dans cet endroit est déterminée à produire seulement quelques feuilles, quelques fleurs et quelques fruits sauvages, venant à passer dans les branches qui sont greffées, change aussitôt de détermination et prend nécessairement une toute nouvelle modification pour produire des feuilles, des fleurs, des fruits et même des germes et semences convenables à la nature et à l'espèce de chaque greffe, si bien qu'un seul arbre, qu'un seul pommier, par exemple, qu'un seul poirier, qu'un seul cerisier, pourront par ce moyen produire et porter réglément autant de différentes espèces de fruits qu'ils auront de branches diversement greffées.

Tout ceci montre évidemment que toutes ces productions-là et que tous ces changements-là, qui se font réglément dans la Nature, ne se font que par le mouvement de la matière et par les différentes configurations et modifications de ses parties, qui sont certainement toutes des causes nécessaires et fortuites mêlées ensemble, et qui sont toutes des causes aveugles et entièrement privées de raison.

Donc, tous les ouvrages et toutes les productions de la Nature se font véritablement par des causes nécessaires et fortuites, et par des causes aveugles et entièrement privées de raison ; et ainsi, ces ouvrages-là et ces productions-là ne démontrent et ne prouvent nullement l'existence d'une souveraine intelligence, ni, par conséquent, l'existence d'un Dieu qui les ait formés comme nous les voyons.

LXXXIII

Différence de la formation des ouvrages de la Nature et des ouvrages de l'Art



UOIQUE CETTE DÉMONSTRATION SOIT CLAIRE ET ÉVIDENTE, ELLE le paraîtra néanmoins peut-être encore plus par la réponse que nous allons faire aux exemples ci-dessus allégués, d'une belle maison, d'un beau tableau, d'une belle horloge et de la composition ou impression d'un beau et savant livre, qui ne peuvent avoir été faits comme ils sont sans que quelques habiles et ingénieux ouvriers y aient mis la main.

J'avoue que ces choses alléguées pour exemple ne peuvent effectivement s'être faites elles-mêmes, ni avoir été faites par des causes aveugles et privées de raison. J'avoue même qu'il serait ridicule de le dire ou même de le penser. Mais que ce soit de même des ouvrages de la Nature comme des ouvrages de l'art humain, et que les productions de la Nature ne puissent avoir été faites que par la toute-puissance et par la souveraine intelligence d'un être infiniment parfait, je nie absolument cette conséquence. Et la raison claire et évidente de cela, [c']est qu'il y a une très grande différence entre les ouvrages de la Nature et les ouvrages de l'art, et par conséquent, entre les productions de la Nature et les productions de l'art.

Les ouvrages de la Nature se font avec des matériaux qui se forment et qui se façonnent eux-mêmes par le mouvement qui leur est propre et naturel ; ils se font avec des matériaux qui s'assemblent, qui se rangent, qui se lient et qui s'unissent eux-mêmes les uns aux autres ou les uns avec les autres, suivant les diverses rencontres et les diverses déterminations où ils se trouvent, et par conséquent, peuvent faire et former plusieurs ouvrages par leurs divers assemblages, par leurs diverses unions et par leurs diverses modifications.

Mais les ouvrages de l'art ne se font qu'avec des matériaux qui n'ont d'eux-mêmes aucun mouvement, et qui, par conséquent, ne sauraient se former ni se façonner eux-mêmes, et qui ne sauraient s'assembler ni se ranger, ni se joindre et s'attacher comme ils font d'eux-mêmes ensemble, et qui, par conséquent, ne sauraient faire d'eux-mêmes aucun ouvrage régulier et bien fait, comme sont une belle maison, un beau tableau, une belle horloge ou l'impression d'un beau livre. Ce pourquoi il serait ridicule de dire ou de penser que des caractères d'impression, que de l'encre et des feuilles de papier, qui n'ont aucun mouvement en eux-mêmes, se soient assemblés, se soient rangés et liés si bien ensemble qu'ils aient fait la composition et l'impression d'un livre, cela, dis-je, serait ridicule à dire et à penser.

Pareillement, il serait ridicule de dire ou de penser que les pierres et les bois qui composent une maison se seraient façonnés, assemblés, rangés et attachés d'eux-mêmes ensemble pour bâtir une maison, puisque tous ces matériaux-là n'ont en eux-mêmes aucun mouvement. Il en est de même d'un tableau, d'une horloge et de toutes autres sortes d'ouvrages de l'art ; il serait ridicule de dire et de penser qu'ils se seraient faits et formés eux-mêmes, puisque les matériaux dont ils sont faits n'ont d'eux-mêmes aucun mouvement.

Y ayant donc une si grande différence entre les ouvrages de l'art et les ouvrages de la Nature, il ne faut pas s'étonner si les uns se forment et se façonnent d'eux-mêmes, et que les autres ne peuvent faire la même chose, puisque les matériaux qui composent les uns sont *toujours* d'eux-mêmes en mouvement et en action, et que les matériaux des autres n'y sont *jamais*, à moins qu'on ne les y mettent.

Et il ne faut pas plus s'étonner de cela, que de voir que des corps vivants se meuvent, et que des corps morts ne bougent. Il serait surprenant de voir tout d'un coup des corps morts se mettre en mouvement, s'assembler et se joindre d'eux-mêmes les uns avec les autres, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre. De même, il serait surprenant de voir des pierres et des pièces de bois, qui n'ont point de vie ni de mouvement, se rouler d'elles-mêmes les unes auprès des autres, puis se tailler et se couper elles-mêmes, et ensuite se mettre et se ranger industrieusement les unes sur les autres. Cela, dis-je, serait surprenant, parce que ces sortes de choses n'ont d'elles-mêmes aucun mouvement, mais on ne s'étonne pas que des corps vivants se remuent, ni qu'en se remuant ils s'approchent ou se reculent les uns des autres. Et lorsqu'ils s'approchent, on ne s'étonne pas qu'ils s'assemblent, qu'ils se joignent et qu'ils demeurent quelques temps les uns auprès des autres, et qu'ensuite ils se séparent d'eux-mêmes les uns des autres ; on ne s'étonne pas de cela, dis-je, parce que c'est ce que font ordinairement les corps qui sont en mouvement.

Et ainsi, les plus petites parties de la matière, qui sont les vrais matériaux dont tous les ouvrages de la Nature sont composés, ayant toutes d'elles-mêmes la force de se mouvoir, et même de se mouvoir en tous sens, comme je l'ai ci-devant démontré, il est clair et évident qu'elles peuvent par la diversité de leurs mouvements se combiner, s'allier, se joindre, s'unir et se modifier en infinies sortes de manières, et il est même impossible qu'elles ne le fassent point soit d'une façon soit de l'autre, vu la multitude infinie de telles parties de la matière qui sont en continuel mouvement. Il ne faut pas s'étonner s'il y en a effectivement tant qui se joignent, qui s'allient, qui s'unissent ensemble et qui se modifient en tant de différentes manières ; et par conséquent, il ne faut point s'étonner si elles composent et produisent d'elles-mêmes tant de différents ouvrages dans la Nature, puisque la production de tous ces différents ouvrages n'est qu'une suite naturelle de leur mouvement ; et il ne faut pas s'étonner non plus que tous ces ouvrages se soient placés et rangés d'eux-mêmes dans l'ordre et dans la situation où ils sont, puisque les lois mêmes du mouvement, toutes aveugles qu'elles sont, obligent chaque chose de se ranger et de se placer aux endroits qui leur conviennent, suivant la disposition et la constitution de leur nature.

Et bien loin qu'il soit ridicule de dire que les ouvrages de la Nature se soient pu faire et ranger d'eux-mêmes, comme ils sont, par la force et par les lois naturelles du mouvement, il est au contraire ridicule à nos déicoles de le nier et de faire en ceci comparaison des ouvrages de la Nature avec les ouvrages de l'art.

Il est ridicule à eux de vouloir raisonner en ceci des uns comme des autres, et il leur est ridicule de vouloir tirer même conséquence et même conclusion des uns comme des autres, puisqu'il y a une si grande différence et une si grande disparité entre eux. Ce pourquoi aussi les plus sensés d'entre nos déicoles ne sauraient s'empêcher de reconnaître eux-mêmes la vérité des principes sur lesquels je raisonne.

Voici comme l'auteur de la *Recherche de la Vérité* s'explique sur ce sujet, après avoir fait remarquer que « pour bien juger des choses, il faut les considérer avec attention et sans préoccupation, et que pour raisonner sans crainte de se tromper, il est nécessaire de conserver toujours l'évidence dans ses perceptions, et de ne raisonner que sur des idées claires et sur leurs rapports clairement connus » (tome II, p. 344).

« Si l'on considère donc avec attention l'étendue, *dit-il*, on conçoit sans peine qu'une partie peut être séparée d'une autre, c'est-à-dire que l'on conçoit sans peine le mouvement local, et que ce mouvement local produit une figure dans l'un et dans l'autre des corps qui sont mus : le plus simple des mouvements, et celui qui se présente le premier à l'imagination, est le mouvement en ligne droite. Supposé donc qu'il y ait quelques parties[1] d'étendue qui se meuvent par un mouvement en ligne droite, il est nécessaire que celle qui se trouve dans le lieu où cette première étendue va se rendre, se meuve circulairement, pour prendre la place que l'autre quitte, et ainsi qu'il se fasse un mouvement circulaire ; et si l'on conçoit une infinité de mouvements en ligne droite dans une infinité de semblables parties de cette étendue immense que nous considérons, il est nécessaire que tous ces corps s'empêchant les uns les autres, conspirent par leur mutuelle action et réaction, je veux dire par la mutuelle communication de tous leurs mouvements particuliers, à se mouvoir par un mouvement circulaire.

» Cette première considération, *dit-il*, des rapports les plus simples de nos idées, nous fait déjà reconnaître la nécessité les tourbillons de monsieur Descartes, que leur nombre sera d'autant plus grand que les mouvements en lignes droites de toutes les parties de l'étendue ayant été plus contraires les uns aux autres, ils auront eu plus de difficultés à conspirer en un même mouvement, et que de tous ces tourbillons, ceux-là seront les plus grands où il y aura plus de parties qui auront conspirées au même mouvement, et dont les parties auront eu plus de force pour continuer leur mouvement en ligne droite. Comme il n'y a que le mouvement en ligne droite qui soit simple, il faut d'abord considérer ce mouvement comme celui selon lequel tous les corps tendent sans cesse à se mouvoir, puisque Dieu, *dit-il*, agit toujours selon les voies les plus simples, et qu'en effet les corps ne se meuvent circulairement que parce qu'ils trouvent des oppositions continuelles à leur mouvement direct. Ainsi, tous les corps n'étant pas d'une égale grandeur, et ceux qui sont les plus grands ayant plus de force à continuer leur mouvement en ligne droite que les autres, on conçoit facilement que les plus petits de tous les corps doivent être vers le centre du tourbillon, et les plus grands vers la circonférence, puisque les lignes que l'on conçoit être décrites par les mouvements des corps qui sont vers la circonférence approchent plus de la droite que celles que décrivent les corps qui sont vers le centre. Si l'on pense de nouveau que chaque partie de cette matière n'a pu se mouvoir d'abord, et trouver sans cesse quelques oppositions à son mouvement sans s'arrondir et sans rompre ses angles, on reconnaîtra facilement que toute cette étendue ne sera encore composée que de deux sortes de corps, de boules rondes qui tournent

[1] Il suppose que l'étendue et la matière ne sont qu'une même chose.

sans cesse sur leurs propres centres en plusieurs façons différentes, et qui outre leur mouvement particulier sont encore emportées par le mouvement du tourbillon, et d'une matière très fluide et très agitée qui aura été engendrée par le froissement des boules dont on vient de parler, laquelle outre le mouvement circulaire commun à toutes les parties du tourbillon, aura encore un mouvement particulier en ligne presque droite du centre du tourbillon vers la circonférence, par les intervalles des boules qui leur laissent le passage libre, de sorte que leur mouvement sera en ligne spirale.

» Cette matière fluide que monsieur Descartes appelle *le premier élément*, étant divisée en des parties beaucoup plus petites et qui ont beaucoup moins de force pour continuer leur mouvement en ligne droite que les boules ou le second élément, il est évident, *dit-il*, que le premier élément doit être dans le centre du tourbillon et dans les intervalles qui sont entre les parties du second, et que les parties du second doivent remplir le reste du tourbillon et approcher de sa circonférence à proportion de la grosseur ou de la force qu'elles ont pour continuer leur mouvement en ligne droite[2]. »

Les cartésiens font un troisième élément d'une matière grossière qu'ils disent avoir été formée de la matière la plus subtile dont plusieurs parties ont été en certains endroits obligés de s'attacher et de se lier ensemble, et même de se durcir en forme de croûte. Et comme les parties de la matière dont ce troisième élément se trouve composé sont de toutes sortes de figures, il faut pareillement aussi que leur troisième élément soit revêtu d'une infinité de formes et de figures différentes.

« Pour la figure du tourbillon entier, on ne peut douter, *dit-il*, par les choses que l'on vient de dire, que l'éloignement d'un pôle à l'autre ne soit bien plus petit que la ligne qui traverse l'Équateur ; et si l'on considère que les tourbillons s'environnent les uns les autres et se pressent inégalement, on verra encore clairement que leur équateur est une ligne courbe et irrégulière et qui approche de l'ellipse. Voilà, *dit-il*, les choses qui se présentent naturellement à l'esprit lorsque l'on considère avec attention ce qui doit arriver aux parties de l'étendue qui tend sans cesse à se mouvoir en ligne droite, c'est-à-dire par le plus simple de tous les mouvements. Et si l'on veut, *ajoute-t-il*, supposer une chose qui semble très digne de la sagesse et de la puissance de Dieu, [à] savoir qu'il a formé tout d'un coup toutes choses, comme elles se seraient rangées avec le temps selon les voies les plus simples, et qu'il les conserve aussi par les mêmes lois naturelles, et faire ainsi application de nos pensées avec les choses que nous voyons, nous pourrons juger que le soleil est le centre du tourbillon, que la lumière corporelle qu'il répand de tous côtés n'est autre chose que l'effort continuel des petites boules qui tendent à s'éloigner du centre du tourbillon, et que cette lumière doit se communiquer en un instant, par des espaces immenses, parce que tout étant plein de ces boules, on ne peut en presser une, qu'on ne presse toutes les autres qui lui sont opposées... Nous devons donc penser, *dit-il*, qu'il y a plusieurs tourbillons, semblables à celui que nous venons de décrire en peu de mots, que les centres de ces tourbillons sont les étoiles, lesquelles sont comme autant de soleils ; que ces tourbillons s'environnent les uns les autres, et qu'ils sont ajustés de telle manière qu'ils se nuisent le moins qu'il se peut dans leurs mouvements, puisque les choses n'ont pu en venir là que les plus faibles des tourbillons n'aient été entraînés, et comme engloutis par les plus forts.

---

2 [Malebranche, *De la Recherche de la Vérité*, livre VI, IIe partie, chapitre IV. Cf. *opus* cité, p. 657 et suivantes.]

» Si l'on pense présentement qu'un seul tourbillon par sa grandeur, par sa force et par sa situation avantageuse, peut miner peu à peu, envelopper et entraîner, enfin, plusieurs tourbillons, et des tourbillons mêmes qui en auraient déjà surmontés quelques autres, il sera nécessaire que ces planètes qui se seront faites dans les centres de ces tourbillons, étant entrées dans le grand tourbillon qui les aura vaincues, s'y mettent en équilibre avec un égal volume de la matière dans laquelle elles nagent, de sorte que si ces planètes sont inégales en solidité, elles seront dans une distance inégale du centre du tourbillon dans lequel elles nageront, et s'il se trouve que deux planètes aient à peu près la même force pour continuer leur mouvement en ligne droite ou qu'une planète entraîne dans son petit tourbillon, une ou plusieurs autres plus petites planètes qu'elle aura vaincues selon notre manière de concevoir la formation des choses, alors ces petites planètes tourneront autour de la plus grande, et la plus grande sur son centre, et toutes ces planètes seront emportées par le mouvement du grand tourbillon dans une distance presque égale de son centre.

» Nous sommes obligés, *dit-il* (*ibid.*, p. 351), en suivant les lumières de la raison, d'arranger ainsi les parties qui composent le monde que nous imaginons se former par les voies les plus simples, car tout ce que l'on vient de dire n'est appuyé que sur l'idée que l'on a de l'étendue, dont on a supposé que les parties tendent à se mouvoir par le mouvement le plus simple, qui est le mouvement en ligne droite. Et lorsque nous examinons par les effets, si nous ne nous sommes pas trompés, en voulant expliquer les choses par leurs causes, nous sommes comme surpris de voir que les phénomènes des corps célestes s'accommodent parfaitement avec ce que l'on vient de dire : car nous voyons que toutes les planètes qui sont au milieu d'un petit tourbillon tournent sur leurs propres centres, comme le soleil, qu'elles nagent toutes dans le tourbillon du soleil, et autour du soleil, que les plus petites ou les moins solides sont les plus proches du soleil, et les plus solides les plus éloignées, et qu'il y en a aussi comme les comètes, qui ne peuvent demeurer dans le tourbillon du soleil.

» Si l'on veut examiner la nature des corps qui sont ici-bas, il faut, *dit-il*, se représenter d'abord que le premier élément étant composé d'un nombre infini de figures différentes, les corps qui en auront été formés par l'assemblage des parties de cet élément, seront de plusieurs sortes ; il y en aura dont les parties seront branchues, d'autres dont elles seront longues, d'autres dont elles seront rondes, mais irrégulières en toutes façons. Si leurs parties branchues sont assez grossières, ils seront durs, mais flexibles et sans ressort, comme l'or ; si leurs parties sont moins grosses, ils seront mous ou fluides, comme les gommes, les graisses, les huiles, mais si leurs parties branchues sont extrêmement délicates, ils seront semblables à l'air. Si les parties longues des autres corps sont grosses et inflexibles, ils seront piquants, incorruptibles et faciles à dissoudre comme les sels ; si ces mêmes parties longues sont flexibles, ils seront insipides comme les eaux. S'ils ont des parties grossières et irrégulières en toutes façons, ils seront semblables à la terre et aux pierres ; enfin il y aura des corps de plusieurs différentes natures, et il n'y en aura pas deux qui seront entièrement semblables, parce que le premier élément est capable d'une infinité de figures, et que toutes ces figures ne se combineront jamais de la même manière dans deux différents corps.

» Quelque figure qu'aient ces corps, s'ils ont des pores assez grands pour laisser passer le second élément en tous sens, ils seront transparents comme l'air, l'eau, le verre... etc. Et quelque figure qu'aient ces corps, si le premier élément en environne entièrement quelques parties et les agite assez forts et assez prompte-

ment pour repousser le second élément de tous côtés, ils seront lumineux comme la flamme. Si ces corps repoussent tout le second élément qui les choque, ils seront très blancs, s'ils le reçoivent tout sans le repousser, ils seront très noirs, et enfin s'ils le repoussent en le modifiant diversement, ils paraîtront de différentes couleurs.

» Pour leur situation, les plus pesants ou les moins légers, c'est à dire ceux qui auront moins de force pour continuer leur mouvement en ligne droite, seront les plus proches du centre, comme les métaux, la terre, l'eau, l'air en seront plus éloignés et tous les corps garderont la situation où nous les voyons, parce qu'ils doivent s'être placés d'autant plus loin du centre de la terre qu'ils auront plus de mouvement... Et si l'on veut savoir la raison pourquoi vers les centres des tourbillons, les corps grossiers sont pesants, et qu'ils sont légers lorsqu'ils en sont éloignés, on doit penser que les corps grossiers reçoivent leur mouvement de la matière subtile qui les environne, et dans laquelle ils nagent. Or, cette matière subtile se meut actuellement en ligne circulaire, et tend seulement à se mouvoir en ligne droite, et elle communique aux corps grossiers qu'elle transporte dans son cours, ce mouvement circulaire, sans leur communiquer son effort pour s'éloigner en ligne droite, qu'autant que cet effort est une suite du mouvement qu'elle leur communique ; mais parce que la matière subtile qui est vers le centre du tourbillon a beaucoup plus de mouvement qu'elle n'en emploie à circuler, qu'elle ne communique aux corps grossiers qu'elle entraîne, que son mouvement circulaire et commun à toutes les parties, et que si les corps grossiers avaient d'ailleurs plus de mouvement que celui qui est commun au tourbillon, ils le perdraient bientôt en le communiquant aux petits corps qu'ils rencontrent, il est évident, *dit-il*, que les corps grossiers vers le centre du tourbillon n'ont point tant de mouvement que la matière dans laquelle ils nagent, dont chaque partie se meut en plusieurs façons différentes, outre leur mouvement circulaire et commun.

» Mais si les corps grossiers ont moins de mouvement, ils font certainement moins d'efforts pour aller en ligne droite, et s'ils font moins d'effort pour aller en ligne droite, ils sont obligés de céder à ceux qui en font davantage ; et par conséquent, de se rapprocher vers le centre du tourbillon, c'est-à-dire qu'ils sont d'autant plus pesants qu'ils sont plus solides. Mais lorsque les corps grossiers sont fort éloignés du centre du tourbillon, comme le mouvement circulaire de la matière subtile est alors fort grand, à cause qu'elle emploie presque tout son mouvement à tourner autour du centre du tourbillon, les corps ont d'autant plus de mouvement qu'ils sont plus solides, puisqu'ils vont de la même vitesse que la matière subtile dans laquelle ils nagent, ainsi ils ont plus de force pour continuer leur mouvement en ligne droite, de sorte que les corps grossiers dans une certaine distance du centre du tourbillon sont d'autant plus légers qu'ils sont plus solides. Descartes, *dit-il*, savait que pour bien comprendre la nature des choses, il les fallait considérer dans leur origine et dans leur naissance (ibid., p. 360), qu'il fallait toujours commencer par celles qui sont les plus simples, et aller d'abord au principe ; qu'il ne fallait pas se mettre en peine, si Dieu avait formé toutes choses peu à peu, par les voies les plus simples, ou s'il les avait établies tout d'un coup comme elles sont ; mais de quelque manière que Dieu les eut formées, pour les bien connaître, il fallait les considérer d'abord dans leurs principes, et prendre garde seulement dans la suite, si ce que l'on avait pensé s'accordait avec ce que Dieu avait fait. Il savait que les lois de la nature, par lesquelles Dieu conserve tous ses ouvrages dans l'ordre et dans la situation où ils subsistent, sont les

mêmes que celles par lesquelles il a pu les former et les arranger. Car il est évident, *dit-il*, à tous ceux qui considèrent les choses avec attention, que si Dieu n'avait arrangé tout d'un coup toutes choses, de la manière qu'elles se seraient arrangées avec le temps, tout l'ordre des choses se renverserait, puisque les lois de la conservation seraient contraires à celles de la première création ; si toutes les choses demeurent dans l'ordre, comme nous les voyons, c'est que les lois des mouvements qui les conservent dans cet ordre, eussent été capables de les y mettre ; et si Dieu, *dit-il*, les avait mis dans un ordre différent de celui où elles se fussent mises par ces lois du mouvement, toutes choses se renverseraient, et se mettraient par la force de ces lois dans l'ordre où nous les voyons présentement (*ibid.*, p. 361)[3]. »

---

[3] [Ibid. Cf. *opus* cité, p. 659 et suivantes.]

LXXXIV

Les cartésiens obligés eux-mêmes de reconnaître que les ouvrages de la Nature auraient pu se former et se mettre eux-mêmes dans l'état ou ils sont, par la force des lois naturelles du mouvement des parties de la matière



UIVANT LA DOCTRINE DE CET AUTEUR QUE JE VIENS DE RAPPORTER assez au long, et qui est celle de tous les cartésiens, qui sont les plus sensés et les plus judicieux d'entre tous les philosophes déicoles, il est clair et évident que la formation de tout cet univers et que la production de tous les ouvrages de la Nature, et même leur ordre, leur arrangement, leur situation et tout ce qu'il y a de plus beau et de plus parfait en eux, a pu se faire, comme j'ai dit, par les seules forces de la Nature, c'est-à-dire par la seule force mouvante des parties mêmes de la matière, diversement configurées, diversement combinées, diversement mues et diversement modifiées, et liées ou attachées, et unies les unes avec les autres. Car ces philosophes, tout déicoles et christicoles qu'ils sont, ne voient pas qu'il soit nécessaire d'aucune autre cause que cela, ni, par conséquent, d'aucune intelligence, pour produire tous les effets dont je viens de parler, puisqu'ils disent expressément que Dieu a formé tout d'un coup toutes choses, comme elles se seraient formées et rangées avec le temps, selon les voies les plus simples, et qu'il les conserve aussi par les mêmes lois naturelles ; et qu'ils disent expressément que si Dieu ne les avait pas arrangées tout d'un coup comme elles sont, qu'elles s'y seraient rangées avec le temps par la force du mouvement. Et non seulement ils disent qu'elles se seraient rangées ainsi avec le temps par la force et par les lois du mouvement, mais ils disent encore formellement que si Dieu les avait mises dans un ordre différent de celui où elles se fussent mises par ces lois du mouvement, que toutes choses se renverseraient et se mettraient par la force de ces lois dans l'ordre où nous les voyons présentement.

Il est donc manifeste, suivant cette doctrine de nos plus fameux cartésiens, déicoles et christicoles, que la production, que l'ordre et que l'arrangement, si admirable que l'on voudra, de tous les ouvrages de la Nature, ne démontrent et ne prouvent nullement l'existence d'une intelligence souverainement parfaite, et par conséquent, qu'elles ne peuvent démontrer ni prouver l'existence d'un Dieu tout-puissant, qu'en tant que ce serait lui qui aurait créé la matière et qui lui aurait donné son mouvement.

LXXXV

Et par conséquent, doivent reconnaître aussi que la matière a d'elle-même son mouvement, ce qui est néanmoins contre leur sentiment



R, J'AI DÉMONTRÉ CI-DEVANT QUE LA MATIÈRE NE PEUT AVOIR ÉTÉ créée, et qu'elle n'a pu avoir que d'elle-même son mouvement et son existence. Donc, il faut nécessairement conclure qu'il n'y a rien dans toute la Nature qui puisse démontrer ni qui puisse prouver l'existence d'un Dieu tout-puissant et infiniment parfait ; et par conséquent, il faut dire qu'il n'y en a véritablement point et que tous les ouvrages de la Nature ne se sont faits et ne se font encore tous les jours que par les seules lois naturelles et aveugles du mouvement qui se trouve dans les parties de la matière dont ils sont composés.

Mais comment l'auteur de la *Recherche* a-t-il pu dire que si Dieu n'avait arrangé tout d'un coup toutes choses de la manière qu'elles se seraient rangées d'elles-mêmes avec le temps, tout l'ordre des choses se renverserait, et que s'il les avait mis dans un ordre différent de celui où elles se fussent mises par les lois du mouvement, qu'elles se renverseraient toutes et qu'elles se mettraient, par la force de ces lois, dans l'ordre où nous les voyons présentement ?

Car cet auteur se contredit ici et se confond manifestement lui-même. Car puisqu'il prétend que la matière n'a pu d'elle-même avoir aucun mouvement, et que tout ce qu'elle en a lui vient nécessairement de Dieu, premier auteur du mouvement, il ne pouvait pas dire qu'aucunes choses se seraient rangées d'elles-mêmes avec le temps, ni qu'aucunes choses se renverseraient si Dieu les avait mises dans un ordre différend de celui où elles se fussent mises par les lois du mouvement. Il ne pouvait pas même dire qu'il y aurait eu aucunes autres lois du mouvement que celles que Dieu aurait établies, ni que ces lois du mouvement auraient eu la force de mettre toutes choses dans l'ordre où nous les voyons présentement. Car il est clair et évident que des choses ne sauraient s'arranger d'elles-mêmes dans un autre ordre que celui où Dieu les aurait mises si elles n'avaient d'elles-mêmes aucun mouvement, et même si le mouvement qu'elles auraient d'elles-mêmes n'était plus fort que celui que Dieu leur aurait voulu donner.

Puisque donc cet auteur reconnaît que toutes choses se sauraient arrangées d'elles-mêmes, avec le temps, dans l'ordre où elles sont, et même que si Dieu les avait mises dans un autre ordre, qu'elles se seraient toutes renversées et qu'elles se seraient mises par la force des lois de leur mouvement dans l'ordre où nous les voyons présentement, il faut donc nécessairement qu'il reconnaisse aussi que la matière aurait eu d'elle-même la force de se mouvoir, et que les lois naturelles de son mouvement auraient même été plus fortes que celles du mouvement qu'elles pourraient avoir reçues de Dieu, puisque les lois naturelles de son mouvement auraient eu la force de renverser toutes choses et de les mettre dans un autre état que celui où Dieu les aurait mises.

Cela étant, il est visible que cet auteur, tout judicieux qu'il est, se contredit en cela[1], et fait manifestement voir, contre son propre sentiment, que la matière a d'elle-même son mouvement ; en quoi il se trouve, comme sans y penser, obligé de reconnaître et d'avouer lui-même la vérité qu'il tâche ailleurs de combattre. C'est certainement la force de la vérité même qui fait cela ; si bien que l'on pourrait dans cette occasion-ci dire que la vérité combattue aurait lieu de se glorifier, de vaincre et de *tirer son salut de ses propres ennemis et de ceux-là même qui la haïssent*[2], c'est-à-dire de ceux-là même qui la nient et qui la combattent.

Ce qui fait manifestement voir, comme j'ai dit, que tous les ouvrages de la Nature ne se sont faits d'abord et ne se font encore tous les jours, que par les lois naturelles et aveugles du mouvement des parties de la matière dont ils sont composés ; et par conséquent, qu'il n'y a rien dans toute la Nature qui démontre ni qui prouve l'existence d'un Dieu tout-puissant et infiniment parfait, et c'est en vain que nos déicoles disent que les choses visibles de ce monde-ci portent en elles-mêmes le sceau et le caractère d'une sagesse toute divine.

---

[1] « *Vidi iniquitatem et contradictionem in-civitate.* » [: « *J'ai vu la ville toute pleine d'iniquité et de contradiction.* »] (*Psaumes* LIV-10).

[2] [« *Salutem ex inimicis nostris, et de manu omnium qui oderunt nos.* » *Évangile selon saint Luc* I-71.]

LXXXVI

Faiblesse & vanité des raisonnements de nos déicoles pour excuser de la part de leur Dieu, les imperfections, les vices et les méchancetés, les défectuosités et les difformités qui se trouvent dans les ouvrages de la Nature



T CE QUI CONFIRME D'AUTANT PLUS CETTE VÉRITÉ, CE SONT, comme j'ai déjà remarqué, les imperfections, les défectuosités et les difformités qui se trouvent si souvent dans les ouvrages de la Nature, et particulièrement les vices et les méchancetés qui se trouvent si souvent dans les hommes et dans les bêtes, et la multitude des infirmités, des douleurs et des maux qui les affligent et qui les tourmentent si souvent dans la vie ; et enfin, la mort triste et douloureuse ou languissante qui leur est inévitable. Car il n'est nullement croyable qu'un si excellent ouvrier qui serait un Dieu tout-puissant, infiniment bon, infiniment sage et infiniment parfait aurait jamais voulu faire ni laisser dans ses ouvrages aucune imperfection, aucune défectuosité ni aucune difformité. Cela serait trop contraire et trop opposé à sa nature bienfaisante.

Pareillement, il n'est nullement à croire qu'il aurait voulu laisser ou souffrir qu'il y ait aucun vice ni aucune méchanceté dans les hommes ni dans les bêtes, ni qu'il aurait voulu les assujettir à tant de maux et à tant d'infirmités qui les rendent si misérables dans la vie, parce que cela serait pareillement trop contraire et trop opposé à son infinie bonté et à sa souveraine sagesse, qui ne pourrait se démentir elle-même en souffrant aucun vice ni aucun mal dans ses ouvrages.

Puisque donc l'on voit manifestement et très souvent des imperfections, des défectuosités et des difformités très considérables ou très grandes dans les ouvrages de la Nature, et que l'on y voit manifestement et très souvent quantité de vices et de méchancetés dans les hommes et dans les bêtes, et que l'on voit manifestement encore qu'ils sont les uns et les autres assujettis à une infinité de maux et d'infirmités qui les rendent misérables et malheureux dans la vie, c'est encore une démonstration claire et évidente qu'ils ne sont point les ouvrages d'un être infiniment parfait, mais seulement les ouvrages de quelques causes aveugles et défectueuses, comme sont les diverses parties de la matière dont ils sont composés, leurs diverses figures, leurs divers mouvements, leurs diverses combinaisons, leurs divers assemblages, leurs diverses liaisons et leurs diverses modifications.

Tout évident que cela soit, nos idolâtres déicoles sont si prévenus et si infatués non seulement de l'existence, mais aussi de la bonté et de la prétendue sagesse infinie de leur Dieu, que nonobstant cela (tant ils sont ingénieux à se tromper et à s'aveugler eux-mêmes), ils s'imaginent et veulent absolument se persuader que non seulement les imperfections, les défectuosités et les difformités qui se trouvent dans les ouvrages de la Nature, mais aussi que les plus grands vices, que les plus grandes méchancetés et que les plus grands maux qui se voient dans le monde sont même des effets particuliers de la bonté et de la sagesse de leur Dieu, qui est telle, suivant leur dire, qu'il a mieux aimé tirer le bien du mal, que de ne pas permettre qu'il y ait aucun mal. C'est ce que dit expressément leur grand mirmadolin saint Augustin : « *Dieu*, dit-il, *est si bon et si sage qu'il a jugé plus à propos de tirer le bien du mal, que de ne pas permettre qu'il y ait aucun mal*[1]. » (*Enchiridion*, [VIII, 27.]).

Monseigneur de Cambrai passe légèrement sur cet article, et il voudrait bien même que l'on n'en parlât point ; et c'est sans doute parce qu'il sentait bien qu'il n'avait point de bonnes raisons à dire sur ce sujet, car s'il en avait eu aucune, il n'aurait pas manqué de les étaler et de les faire amplement valoir dans son livre [*Traité*] *de L'Existence de Dieu.* (p. 298.) : « Que l'homme admire seulement dans cette occasion, que l'homme admire ce qu'il entend, c'est-à-dire ce qu'il voit de beau et de bon dans la Nature, mais qu'il se taise sur ce qu'il n'entend point, c'est-à-dire sur les vices et sur les imperfections et sur les défectuosités que l'on y voit. Après tout, *dit-il*, les vrais défauts mêmes de cet ouvrage, c'est-à-dire du monde, ne sont que des imperfections que Dieu y a laissées pour nous avertir qu'il l'avait tiré du néant, et [il] n'y a rien dans l'univers, *ajoute-t-il*, qui ne porte et qui ne doive porter également ces deux caractères si opposés : d'un côté, le sceau de l'ouvrier sur son ouvrage, et de l'autre côté, la marque du néant d'où il est tiré et où il peut retomber à toute heure. C'est, *dit-il*, un mélange incompréhensible de bassesse et de grandeur, de fragilité dans la matière et d'art dans la façon ; les défauts qu'on y trouve viennent de la volonté libre et déréglée de l'homme, qui les produit par son dérèglement, ou de celle de Dieu, toujours sainte et toujours juste, qui veut tantôt punir les hommes infidèles, et tantôt exercer par les méchants les bons qu'il veut perfectionner. » (*ibid.*, p. 294). Ce qui revient justement au langage ordinaire des esprits simples et crédules, qui disent et qui croient bonnement que les maux et les afflictions de cette vie sont des faveurs du ciel, et que Dieu les leur envoie pour les humilier, pour les châtier miséricordieusement de leurs vices et de leurs péchés, ou pour exercer et éprouver leur vertu comme on a coutume d'éprouver l'or dans la fournaise, afin de les rendre par ce moyen d'autant plus dignes des récompenses du ciel, et qu'enfin Dieu ne permettrait jamais aucun mal, si ce n'était pour en tirer quelque plus grand bien. « *Ne pensez pas*, dit leur grand mirmadolin saint Augustin *que les méchants soient inutilement au monde, et que Dieu n'en fasse rien de bon, car s'il les laisse vivre, c'est*, dit-il, *ou afin qu'ils se corrigent, ou afin qu'ils exercent la patience des bons*[2]. » (Saint Augustin, *Explication du psaume* LIV).

Ne voilà-ce pas une raison bien subtile et bien décisive ? Nos iniquités mêmes, disent nos pieux et superstitieux christicoles, relèvent la justice de Dieu, nos vices et nos méchancetés rendent d'autant plus recommandables sa bonté, sa patience et sa miséricorde envers nous, nos mensonges font que la vérité de Dieu

---

1 [« *Melius enim judicavit de malis, bona facere quam mala nulla esse permittere.* »]

2 [« *Ne putetis gratis esse malos in hoc mundo, et nihil boni de illis agere Deum ; omnis enim malus aut ideo vivit, ut corrigatur, aut ideo vivit, ut per illum bonus exerceatur.* »]

éclate davantage pour sa gloire. S'il n'y avait point eu de tyrans, disent-ils, Jésus-Christ n'aurait point eu tant de si glorieux martyrs ; s'il n'y avait point de démons à combattre, il n'y aurait point de victoires ni de couronnes à prétendre ; si les hommes n'avaient aucun mal à souffrir dans la vie, ils y seraient trop heureux et contents, et ne voudraient jamais la quitter ; s'il n'y avait rien pour les humilier, ils seraient trop orgueilleux et superbes ; si Dieu ne punissait jamais les hommes en ce monde-ci, ils croiraient qu'il n'y aurait point de providence divine, et s'il les punissait toujours ils s'imagineraient qu'il n'y aurait plus rien à craindre ni à espérer en l'autre vie. Mais en punissant quelques-uns des méchants, comme il fait, il fait voir sa providence divine, et en ne punissant pas toujours les vices comme en ne récompensant pas toujours la vertu en ce monde-ci, il fait entendre aux hommes qu'il y a des récompenses et des châtiments en l'autre. Enfin, disent nos pieux et superstitieux déicoles et christicoles, si la vertu n'avait rien à combattre contre les vices ni contre les méchants, elle ne triompherait jamais, et ainsi elle n'aurait pas tant de gloire ni tant de mérite qu'elle en a.

Ce n'est que par de telles ou autres semblables vaines et frivoles raisons que nos superstitieux déicoles et christicoles se persuadent et voudraient persuader aux autres que tous ces défauts qui se trouvent dans les ouvrages de la Nature, que tous les vices et toutes les méchancetés des hommes, et, généralement, que tous les maux qui se voient dans le monde, ne sont nullement contraires ni opposés à la bonté ni à la justice, non plus qu'à la sagesse infinie d'un Dieu tout-puissant qui sait, quand il lui plaît et comme il lui plaît, tourner le mal en bien, et qui, en effet, ne permet tous les défauts, tous les vices, toutes les méchancetés et tous les autres maux qui se voient dans le monde, qu'afin d'en tirer quelques plus grands biens, soit pour la manifestation de sa gloire, soit pour le plus grand bien et pour le plus grand bonheur de ses créatures ; et par conséquent, diront-ils, on ne peut et on ne doit tirer de là aucune conséquence contre la vérité de l'existence d'un Dieu créateur tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage.

Voilà à peu près tout ce que nos superstitieux déicoles sauraient dire pour tâcher de sauver et de mettre à couvert la prétendue bonté et sagesse infinie de leur Dieu, qui a toujours laissé, qui laisse et qui souffre encore tous les jours qu'il y ait tant de maux, tant de défauts, tant de vices et tant de méchancetés dans le monde. Des prêcheurs qui voudraient seulement exercer leur zèle et faire paraître leur éloquence par de beaux discours et par des belles déclamations sur ce sujet, pourraient à l'aventure alléguer et faire valoir ces sortes de raisons et pourraient par là contenter et toucher les cœurs des peuples ignorants qui les écouteraient et qui ne regardent que superficiellement les choses sans les approfondir.

Mais que des philosophes, que des théologiens et des docteurs qui parlent et qui raisonnent en philosophes et en docteurs, et qui devraient approfondir les choses et ne rien avancer ni soutenir que sur des bonnes et solides raisons, s'amusent à conter de telles sornettes et prétendent par des raisons si vaines et si frivoles répondre suffisamment à un argument qui les presse et qui les serre de si près ! Ils mériteraient plutôt d'être raillés que d'être sérieusement réfutés.

Mais il faut néanmoins faire manifestement voir la faiblesse, la vanité et l'ineptie de cette réponse.

1°- Car s'il ne tenait qu'à dire que c'est pour tirer quelque plus grand bien que Dieu aurait laissé tant de défauts et tant d'imperfections dans les ouvrages de la Nature, et que c'est pour tirer quelques prétendus plus grands biens qu'il souffre et qu'il permet qu'il y ait tant de maux, tant de vices et tant de méchancetés dans le monde, ce prétexte serait tout facile à alléguer et s'il était véritable-

ment bien fondé, il n'y aurait rien de plus facile à concevoir que cette raison, car on conçoit facilement qu'il est, par exemple, de la sagesse et de la prudence humaine de souffrir ou de permettre quelque léger mal, pour en éviter quelque plus grand ou pour en tirer quelque plus grand bien. Et ainsi, monseigneur de Cambrai n'aurait eu que faire de dire, comme il a fait à cette occasion-ci, des défauts, des vices et des maux qui sont dans le monde, que c'est un mélange incompréhensible de bassesse et de grandeur, puisque ce n'est pas un mystère incompréhensible que de vouloir faire ou de vouloir souffrir quelques petits maux pour en éviter des plus grands, ou pour en tirer des plus grands biens.

Et en cela même qu'il dit que le monde est un mélange incompréhensible de bassesse et de grandeur, il fait autant d'injure que d'honneur à son auteur, puisqu'il l'accuse en cela d'avoir fait des bassesses aussi bien que des grandeurs, c'est-à-dire d'avoir fait des choses méprisables avec des choses estimables. Et ainsi, ce que monseigneur de Cambrai trouve de plus grand et de plus admirable dans la Nature n'étant, selon lui-même, qu'un mélange incompréhensible de grandeur et de bassesse, ne démontre et ne prouve nullement l'existence d'un Dieu tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage.

2°- Quand nos christicoles disent que Dieu ne souffre ou qu'il ne permet tous les défauts, tous les vices, toutes les imperfections, toutes les méchancetés, et tous les maux qui se voient dans le monde qu'afin d'en tirer quelque plus grand bien, il faut qu'ils entendent par ces prétendus plus grands biens quelques plus grands biens corporels ou temporels, comme sont les biens de ce monde-ci : soit les biens du corps, soit les biens de l'âme ou de l'esprit — ou qu'ils entendent des prétendus plus grands biens d'une autre vie après celle-ci. Et sans doute qu'ils entendent assez souvent les uns et les autres, mais principalement les biens spirituels de la grâce et les biens éternels du ciel, comme étant, suivant leur dire, les plus considérables et les plus estimables.

À l'égard des prétendus plus grands biens spirituels, de ce qu'ils appellent *la grâce*, ou des prétendus plus grands biens éternels d'une autre vie après celle-ci, c'est une pure illusion de dire ou de penser qu'un Dieu infiniment bon et infiniment sage voudrait pour cela laisser des défauts ou des difformités dans ses ouvrages, ou qu'il voudrait pour cela permettre et souffrir qu'il y ait tant de vices, tant de méchancetés et tant d'autres maux dans le monde. C'est, dis-je, une illusion de s'imaginer cela, non seulement parce qu'il n'y a véritablement aucun de ces prétendus biens spirituels de la grâce divine, ni aucune autre vie que celle-ci, mais aussi parce que quand il y aurait toutes sortes de ces prétendus biens spirituels de la grâce d'un Dieu (ce qui serait à prouver, et non seulement à supposer) et qu'il y aurait véritablement des biens éternels après cette vie, ce ne serait nullement une raison ni un motif à un Dieu tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage, de vouloir pour cela laisser tant d'imperfections, tant de défectuosités et tant de difformités dans ses ouvrages. Ce ne serait nullement une raison ni un motif en lui de vouloir pour cela permettre et souffrir qu'il y ait tant de maux, tant de vices et tant de méchancetés dans le monde, attendu que tous ces défauts-là, que tous ces maux-là, et que tous ces vices et que toutes ces méchancetés-là n'ont d'eux-mêmes ou d'elles-mêmes aucun rapport ni aucune liaison avec ces prétendus biens spirituels de la grâce, ni avec ces prétendus biens éternels d'une autre vie. Ils ne sont nullement nécessaires pour cela et ne sauraient d'eux-mêmes contribuer en rien à la production ni à l'acquisition de ces prétendus biens ; au contraire, les imperfections et les défauts, et particulièrement les vices et les méchancetés des hommes, seraient plutôt des obstacles et

des empêchements à ces sortes de biens, puisqu'il est évident que ceux qui ont des imperfections et des défauts sont moins dignes de mérite et d'estime, moins dignes de faveur et de considération que ceux qui sont parfaits, et que ceux qui sont vicieux et méchants sont plus dignes de châtiments que de récompenses.

Et à l'égard des justes et des gens de bien, et des innocents qui souffrent patiemment et constamment les maux et les afflictions de la vie, j'avoue qu'ils sont très louables en cela qu'ils sont dignes de compassion, et qu'ils mériteraient bien de recevoir la récompense de leur vertu ; mais dire qu'un Dieu tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage voudrait leur envoyer ces maux et ces afflictions-là sous prétexte d'un plus grand bien ? Sous prétexte d'exercer leur patience ? Et de vouloir les purifier ? Et les perfectionner dans la vertu ? Pour les rendre ensuite d'autant plus glorieux et d'autant plus heureux dans le ciel ? C'est, dis-je, encore un coup, une illusion : non seulement pour la raison que je viens de marquer, mais encore parce qu'un tel prétexte de tels prétendus plus grands biens, n'est qu'une fiction de l'esprit humain, qui est ingénieux à se tromper lui-même quand il veut. Et pour preuve évidente de cela, [c']est qu'ils ne sauraient donner aucune preuve de ce qu'ils disent, et qu'il serait aussi facile à nos déicoles et à nos christicoles d'alléguer à faux ce prétexte comme de l'alléguer avec vérité, et qu'il pourrait, ce prétexte, aussi facilement être allégué par des trompeurs, par des imposteurs et par des moqueurs, comme par des personnes de probité qui diraient vrai — ou qui croiraient dire vrai.

Or, une raison que l'on peut également alléguer à faux comme avec vérité, et qui peut être aussi facilement alléguée par des trompeurs, par des imposteurs et par des moqueurs, comme par des gens de probité et de bonne foi qui croiraient dire vrai, n'est d'aucun poids ni d'aucune considération, et ne peut nullement servir de preuve ni de témoignage de vérité ; et par conséquent, c'est une illusion à nos déicoles de croire suffisamment répondre à un argument qui les presse par une si vaine raison qui n'est fondée que sur leur imagination et qui n'est véritablement qu'une vaine fiction de leur esprit. Ils font en quelque façon, en parlant ainsi de leur Dieu, comme font quelquefois certaines gens qui, voyant qu'ils ne peuvent venir à bout de ce qu'ils voudraient bien faire, font semblant de ne pas vouloir le faire, ou qui, ne pouvant empêcher ce qu'ils voudraient bien pouvoir empêcher, font semblant d'y consentir et de ne pas vouloir l'empêcher, et disent pour couvrir leur faiblesse et leur impuissance que c'est qu'ils le veulent bien ainsi, et qu'ils le veulent pour telle ou telle raison qu'il leur plaît d'alléguer.

Nos déicoles font, dis-je, en quelque façon la même chose en faveur de leur Dieu. Ils ne sauraient absolument nier que les imperfections, que les défauts et que les difformités qui se trouvent dans des ouvrages ne soient des marques évidentes de l'insuffisance ou de l'imperfection de l'ouvrier qui les a faits. Ils ne sauraient nier absolument que les maux et que les afflictions ne soient contraires au bien de la Nature ; ils ne sauraient nier absolument que les vices et que les méchancetés des hommes ne soient contraires à la véritable sagesse et à la véritable bonté ; ils ne sauraient nier non plus qu'il n'y ait souvent plusieurs défauts et plusieurs difformités dans les ouvrages de la Nature. Ils ne sauraient nier qu'il n'y ait quantité, ou plutôt une infinité, de maux et d'afflictions dans le monde, qui rendent la plupart des hommes misérables et malheureux dans la vie. Et enfin, ils ne sauraient nier qu'il n'y ait quantité, et même aussi presque une infinité, de vices, et une infinité de crimes et de méchancetés parmi les hommes. Ce serait à faire à un souverain maître ou à un Dieu tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage d'empêcher toutes sortes de maux, toutes sortes de vices

et toutes sortes de méchancetés. Ce serait à faire à un souverain maître et à un Dieu tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage de rendre tous ses ouvrages entiers et parfaits et à procurer toutes sortes de biens et de félicités à ses créatures. La raison naturelle nous fait évidemment voir tout cela.

Mais nos déicoles, voyant bien que leur prétendu tout-puissant Dieu ne se met nullement en devoir de rendre tous ses ouvrages parfaits, et qu'il ne se met nullement en devoir d'empêcher les maux ni même d'empêcher les vices, les crimes et les méchancetés des hommes, et qu'il y a évidemment lieu de tirer de là une conséquence évidente que ce prétendu tout-puissant Dieu n'est point — ils ont été réduits à cette extrémité d'être obligés d'avoir recours à une si vaine et si faible raison que celle que je réfute ici, pour tâcher de défendre leur opinion et pour tâcher de mettre en même temps à couvert la faiblesse et l'impuissance de leur Dieu, sous ce vain prétexte que c'est pour un plus grand bien spirituel ou corporel, présent ou à venir, qu'il laisse des imperfections et des défauts ou des difformités dans ses ouvrages, et qu'il souffre qu'il y ait tant de maux, tant de vices, tant de crimes et tant de méchancetés dans le monde. Ils font bien — pour mieux couvrir l'erreur et la fausseté de ce qu'ils avancent, et pour se mieux tromper eux-mêmes — de dire que c'est pour quelques plus grands biens, spirituels ou corporels, présents ou à venir, que leur Dieu permet et souffre qu'il y ait tant de maux, tant de vices et tant de méchancetés, car s'ils ne disaient que pour quelques plus grands biens corporels et présents dans cette vie, l'erreur et la fausseté de leur dire serait trop grossière et trop manifeste, puisque l'on voit et qu'ils voient eux-mêmes manifestement tous les jours quantité de maux, quantité de vices, quantité de crimes et quantité de méchancetés dont on ne saurait dire qu'il en vienne dans ce monde-ci aucun véritable bien corporel ni spirituel ; et par conséquent, leur dire se trouve manifestement faux à cet égard.

Reste donc à savoir s'il en vient toujours quelques plus grands biens spirituels ou corporels en l'autre monde. Or y ont-ils été voir pour en savoir des nouvelles ? Qui leur a dit que cela était ainsi ? Quelle expérience en ont-ils ? Quelle preuve en ont-ils ? Certainement aucune, si ce n'est celle qu'ils prétendent tirer de leur foi, qui n'est qu'une créance aveugle des choses qu'ils ne voient point, que personne n'a jamais vues et que personne ne verra jamais.

Or, un dire, une réponse, une opinion qui n'est fondée que sur une telle créance n'est fondée sur rien, n'est d'aucun poids ni d'aucune considération ; et par conséquent, c'est manifestement une erreur et une illusion à nos déicoles et à nos christicoles de dire, comme ils font, que leur Dieu ne permettrait jamais aucun mal si ce n'était pour en tirer quelque plus grand bien, soit dans ce monde-ci, soit dans l'autre.

D'ailleurs, quoique d'un mal il en arrive effectivement quelquefois un plus grand bien, et qu'il soit vrai de dire qu'il est de la prudence et de la sagesse des hommes de faire ou de laisser faire quelque moindre mal pour en éviter quelque plus grand ou pour procurer quelque plus grand bien, il ne s'ensuit pas de là que l'on puisse dire la même chose d'un Dieu tout-puissant. C'est une erreur et une illusion de s'imaginer cela ; et la raison évidente de cela, [c']est que les hommes n'étant pas tout-puissants pour faire tout ce qu'ils voudraient ni comme ils le voudraient, il arrive assez souvent qu'ils ne sauraient faire certains biens qu'il leur serait nécessaire ou convenable de faire, sans faire ou sans laisser faire, ou sans souffrir quelque mal. Pareillement, il arrive assez souvent qu'ils ne sauraient empêcher certains plus grands maux sans en faire ou sans en laisser faire, et sans en souffrir quelques moindres.

En un mot, ils se trouvent assez souvent dans la nécessité de faire ce qu'ils voudraient bien d'ailleurs ne pas faire, ou dans l'impossibilité de faire ce qu'ils voudraient bien pouvoir faire. Dans ces sortes de cas, les hommes sont obligés de plier sous les lois de la nécessité en se conformant au temps et aux lieux, et on ne doute point qu'il ne soit plus à propos dans ces occasions-là de faire ou de laisser faire, et même de souffrir quelque moindre mal, afin d'en éviter quelques plus grands ou afin de procurer quelques plus grands biens. C'est pour cette raison, par exemple, que des pères et mères se trouvent assez souvent obligés de châtier rudement leurs enfants afin de les corriger et de les rendre plus sages et plus obéissants. C'est pour cette raison que des magistrats se trouvent souvent obligés de punir sévèrement des coupables pour donner l'exemple aux autres. C'est pour cette raison que des blessés se trouvent quelques fois obligés de se faire couper un bras ou une jambe pour sauver la vie du corps... etc. Et une infinité d'autres semblables cas dans lesquels les hommes se trouvent assez souvent obligés de faire ou de laisser faire, et même de souffrir ce qu'ils ne voudraient point d'ailleurs souffrir ni laisser faire, s'ils pouvaient tout ce qu'ils voudraient et comme ils le voudraient.

Mais ce n'est pas de même d'un Dieu que l'on dit et que l'on suppose être tout-puissant. Car s'il était effectivement tout-puissant, comme on le dit, il pourrait facilement faire toutes sortes de biens et empêcher toutes sortes de mal, et ne pourrait jamais se trouver, comme les hommes faibles et mortels, dans cette fâcheuse nécessité de faire ou de souffrir aucun mal pour faire aucun bien ni pour éviter aucun plus grand mal, de sorte qu'il pourrait librement et facilement faire toutes sortes de biens sans qu'il soit pour cela obligé de faire ni de laisser faire aucun mal. Et pareillement, il pourrait très facilement empêcher toutes sortes de vices et toutes sortes de maux sans retard et sans diminution d'aucun bien : il n'aurait qu'à vouloir, et tout se ferait selon le bon plaisir de sa volonté.

Si donc il ne fait pas tout le bien qu'il serait convenable de faire à toutes ses créatures, et s'il n'empêche pas toujours le mal qu'il serait convenable d'empêcher, il faut nécessairement que ce soit, ou parce qu'il ne veut, ou parce qu'il ne peut.

Si c'est parce qu'il ne veut, il n'est donc pas infiniment bon, comme on veut le supposer, puisqu'il ne voudrait pas faire tout le bien qu'il pourrait faire et qu'il serait convenable de faire ; car un être qui serait infiniment bon, infiniment sage et infiniment parfait ne manquerait jamais de bonne volonté, et il aimerait nécessairement toujours à faire le bien qu'il serait concevable de faire. Et si c'est parce qu'il ne peut qu'il ne fait pas toujours le bien et qu'il n'empêche pas toujours le mal qu'il serait convenable d'empêcher, il n'est donc pas tout-puissant, comme on le dit, parce que rien ne peut être impossible à celui qui serait tout-puissant.

Il ne servirait de rien de dire ici que les hommes, fort souvent, ne méritent pas que Dieu leur fasse tout le bien qu'il pourrait et qu'il voudrait bien leur faire, et qu'au contraire, ils méritent souvent qu'il les châtie par les maux et par les afflictions qu'il leur envoie afin de les rendre plus sages et plus vertueux. Il ne servirait de rien, dis-je, de dire cela, parce que suivant la doctrine même de nos déicoles et de nos christicoles, les hommes ne peuvent avoir d'autres perfections, d'autres vertus ni d'autres mérites, que ceux que Dieu leur donnerait par sa pure grâce et miséricorde, et ne peuvent non plus faire aucun bien ni éviter aucun mal, ni s'abstenir d'aucun vice ni d'aucune mauvaise action, qu'autant que ce même Dieu leur en donnerait la grâce et la force ; de sorte que tout ce qu'il y a de bien

ou de bon dans les hommes, sont, suivant leur doctrine, des purs dons de Dieu, témoin ce qui est marqué dans leur Concile de Trente, où il est expressément dit que *la bonté de Dieu est si grande envers les hommes qu'il veut même que ses purs dons leur servent de mérites*[3]. » (*Session* 5, chap. 16*)*, Et dans une de leurs oraisons publiques (*Dom.* 12 *post Pent*[4].), ils disent : « *Dieu tout-puissant et souverainement bon, qui donne à tes fidèles la grâce de te rendre un culte véritable et digne de toi*[5]. » Et dans une autre encore, ils disent : « *Dieu, dont proviennent tous les biens*[6]... » Et dans une autre encore, ils disent : « *Ô Dieu, de qui viennent les saints désirs, les conseils droits et les œuvres justes*, etc.[7] » Et plusieurs autres semblables, qui font entendre que non seulement toutes sortes de biens, toutes sortes de vertus et toutes sortes de bons mérites viennent de Dieu, mais aussi que toutes les bonnes pensées, que tous les bons désirs, que toutes les bonnes affections et que toutes les bonnes œuvres que font les hommes viennent de sa pure grâce : « [Tu] *accordes la vertu et les récompenses*[8]. » (Préface des messes du Carême).

D'où il s'ensuit évidemment, suivant leurs propres principes, que si Dieu leur donnait toujours la grâce et la force d'éviter le mal, ils ne mériteraient jamais aucun châtiment, et que s'il leur donnait toujours toutes les vertus et tous les mérites qui leur seraient convenables, ils mériteraient toujours toutes sortes de grâces et de bénédictions.

Et s'il arrive, au contraire, que les hommes ne fassent pas tout le bien qui leur serait convenable de faire, et qu'ils ne s'abstiennent pas toujours du vice et du mal dont ils devraient s'abstenir, et que pour ce sujet ils se rendent plutôt dignes des châtiments de Dieu que de son amitié et de sa bonne grâce, c'est certainement plutôt la faute de Dieu même que non pas celle des hommes, puisqu'ils ne sauraient faire le bien que Dieu ne ferait pas en eux, et qu'ils ne sauraient éviter le mal qu'il ne leur donnerait pas la force d'éviter. Ils pourraient même lui reprocher et lui dire avec le prophète Isaïe, qu'il serait lui-même la cause de tous leurs vices et de tous leurs égarements ; et ils pourraient lui dire, aussi bien que ce prophète : « *Pourquoi, Seigneur, nous avez-vous fait aller contre vos commandements ? Vous avez endurci nos cœurs, afin que nous n'ayons aucune crainte de vous, etc.*[9] » (*Isaïe* LXIII-17[10]).

Ainsi, il est ridicule à nos déicoles et à nos christicoles de dire, comme ils font, que Dieu ne fait pas aux hommes tout le bien qu'il pourrait leur faire sous prétexte qu'ils ne mériteraient pas qu'il le leur fasse. Et il est pareillement ridicule à eux de dire qu'il leur envoie des maux et des afflictions sous prétexte qu'ils se rendraient plutôt dignes de ses châtiments par leurs vices, qu'ils ne se rendraient dignes de ses bienfaits et de ses récompenses par leurs vertus : puisqu'ils ne pourraient avoir de vertus ni de bons mérites qu'autant qu'il plairait à Dieu de vouloir bien leur en donner.

D'où je reviens à mon argument : et je dis que si Dieu ne donne pas toujours aux hommes les dons de sa grâce pour leur faire pratiquer et aimer la vertu afin de mériter la faveur de ses bonnes grâces, de ses bienfaits et de ses récompenses, ou pour les empêcher et les préserver de mal faire afin de ne point mériter sa

---

[3] [« *Tanta est erga homines Dei bonitas ut eorum velit, esse merita, quae sunt ipsius dona.* »]
[4] [*Livre d'Église*, 12[e] dimanche après Pentecôte.]
[5] [« *Deus de cujus munere venit, ut tibi a fidelibus suis digne et laudabiliter serviatur.* »]
[6] [« *Deus a quo bona cuncta procedunt...* »]
[7] [« *Deus a quo sancta desideria, recta consilia, et justa sunt opera*, etc. »]
[8] [« *Virtutem largiris et praemia.* » *Préf*[*ace à la messe*] de *Car*[*ême*].]
[9] [« *Quare errare nos fecisti, Domine, de viis tuis, indurasti cor nostrum ne timeremus te.* »]
[10] [Référence exacte.]

disgrâce et ses châtiments — c'est : ou parce qu'il ne veut pas les leur donner, ou c'est parce qu'il ne peut pas toujours les leur donner.

Si c'est parce qu'il ne veut pas toujours les leur donner, il n'est donc certainement pas infiniment bon, puisqu'il manque de bonne volonté à leur égard : parce qu'un être qui serait infiniment bon se plairait toujours à bien faire, et même à faire du mieux qu'il pourrait. Et ainsi, les hommes ayant nécessairement besoin du don de ses grâces pour bien vivre, pour aimer et pour pratiquer la vertu, il ne les laisserait pas manquer du secours de ses grâces.

Et si c'est parce qu'il ne pourrait pas toujours leur donner ses grâces, il n'est donc certainement pas tout-puissant, puisqu'il ne peut pas toujours bien faire ni toujours empêcher le mal.

Et s'il n'est pas infiniment bon ni tout-puissant, on ne peut certainement pas dire qu'il soit véritablement Dieu, ni un être infiniment parfait.

Par où il est facile de voir que lorsque nos déicoles disent que les hommes ne méritent pas que Dieu leur fasse tout le bien qu'il pourrait leur faire, et qu'ils méritent au contraire que Dieu leur envoie des maux et des afflictions pour les punir de leurs méchancetés, ce n'est encore qu'un vain prétexte qu'ils allèguent pour tâcher de couvrir la faiblesse et l'impuissance de leur Dieu, et pour entretenir toujours les peuples ignorants dans leur ignorance et dans leurs vaines superstitions.

Mais ce qu'il y aurait de particulier à remarquer dans une telle conduite d'un être infiniment parfait qui voudrait tirer les plus grands biens des plus grands maux, serait son adresse de savoir si heureusement tirer ainsi les plus grands biens des plus grands maux et des plus grands défauts qu'il voudrait laisser dans ses créatures, aussi bien que des plus grands vices et des plus grandes méchancetés qu'il voudrait laisser dans les hommes. Car ce serait déjà une assez étrange bonté et une assez étonnante sagesse dans un Dieu, de vouloir, par un principe de bonté et de sagesse, faire souffrir tant de peines et tant de maux aux hommes, et de vouloir, par ce même principe de bonté et de sagesse, permettre qu'il y ait tant de si grands et si détestables maux aussi bien que tant de si grandes et si abominables méchancetés qu'il y en a dans tout le monde.

Serait-il à croire ou seulement à penser qu'une souveraine bonté et qu'une divine sagesse voudrait tendre au plus véritable et plus solide bien par des voies si contraires et si opposées au bien même, et qu'elle voudrait établir le bien par la destruction du bien même ? Est-il à croire ou seulement à penser qu'elle voudrait perfectionner et sanctifier ses créatures par les défauts ? Par les vices et par la méchanceté même ? Qu'elle voudrait les rendre sages par la folie même ? Qu'elle voudrait les faire vicieuses pour les rendre vertueuses ? Et qu'elle voudrait enfin les rendre heureuses et les rendre éternellement bienheureuses, en les faisant véritablement malheureuses ?

C'est comme si l'on disait qu'un très habile et très ingénieux ouvrier, qui aurait fait quantité d'excellents ouvrages, voudrait les laisser gâter ou les laisser déchirer sous prétexte de les rendre plus beaux et plus parfaits, quoique l'on ne vît jamais que cela les rendît plus beaux, ni plus parfaits.

C'est comme si l'on disait qu'un parfaitement bon et sage prince voudrait laisser opprimer ou faire piller en toutes manières ses peuples ou ses sujets, sous prétexte de les rendre par là plus riches et plus heureux — quoique l'on ne vît jamais qu'ils en devinssent plus riches ni plus heureux — et sous prétexte de rendre par là son royaume plus florissant.

C'est comme si l'on disait qu'un très sage et très prudent médecin voudrait laisser empoisonner ou même faire empoisonner ses malades et laisser venir la gangrène dans leurs plaies sous prétexte de les mieux guérir et de les rétablir dans une meilleure et plus forte santé, quoique l'on ne vît jamais qu'il en guérît aucun par cette sorte de voie.

C'est comme si l'on disait qu'un sage philosophe voudrait faire faire des folies et des extravagances à ses disciples, et même leur troubler entièrement la cervelle, sous prétexte de vouloir par ce moyen-là les rendre plus sages, quoique l'on n'en vît jamais aucun devenir sage par ce moyen-là.

Et enfin, c'est comme si l'on disait qu'un parfaitement bon père de famille voudrait laisser aller ses enfants à toutes sortes de vices et de méchancetés et les laisser se battre, se déchirer, s'égorger et se détruire les uns les autres, sous prétexte de vouloir leur faire plus de bien et les rendre plus heureux, quoiqu'on les vît toujours misérables et malheureux.

Et comme il serait tout à fait ridicule de dire que ce serait pour un plus grand bien qu'un père de famille voudrait laisser faire ainsi ses enfants, qu'il serait ridicule de dire que ce serait pour un plus grand bien qu'un médecin voudrait laisser empoisonner ou faire empoisonner ses malades et laisser venir la gangrène dans leurs plaies, qu'il serait ridicule de dire que ce serait pour un plus grand bien qu'un prince voudrait laisser opprimer et faire piller ses peuples sous prétexte de les rendre plus riches et plus heureux, et qu'enfin il serait ridicule de dire que ce serait pour embellir et pour perfectionner des beaux ouvrages qu'un habile et ingénieux ouvrier voudrait les laisser gâter et les faire déchirer — de même aussi, et à plus forte raison, il est ridicule à nos déicoles et à nos christicoles de dire, comme ils font, que ce soit pour un plus grand bien qu'un Dieu infiniment bon et infiniment sage voudrait permettre et souffrir qu'il y ait dans le monde tant de si détestables méchancetés, qui tendent évidemment à la ruine et à la destruction générale de tout bien plutôt qu'à l'établissement d'aucune bonne chose.

Mais encore, comment peuvent-ils dire que ce soit pour un bien que leur Dieu veuille permettre et souffrir qu'il y ait tant de si grands maux et tant de si grandes méchancetés, puisqu'ils conviennent tous de cette maxime de leur morale, qui dit qu'*il ne faut point faire de mal pour qu'il en arrive aucun bien*[11] ? S'il n'est pas convenable ni à propos de faire aucun mal pour qu'il en arrive aucun bien, pourquoi donc pensent-ils que leur Dieu voudrait permettre et souffrir que tant de maux se fassent et que tant de crimes et de péchés se commettent afin qu'il en arrive du bien ? Serait ce parce qu'étant le souverain maître et Seigneur de toutes choses, il lui serait permis de faire tout ce qu'il voudrait ? Ou parce qu'étant infiniment bon et infiniment sage, il serait plus convenable à son infinie bonté et à son infinie sagesse de faire le mal ou de souffrir que le mal se fasse pour en tirer quelque bien, qu'il ne serait convenable à aucune créature de le faire ou de le souffrir pour une pareille fin ? Il est, ou plutôt il serait, ridicule d'avoir seulement une telle pensée.

Ainsi, on peut dire que c'est un paradoxe ridicule et absurde de dire que c'est pour un bien, et même pour un plus grand bien, qu'un Dieu infiniment bon et infiniment sage voudrait permettre et souffrir qu'il y ait tant de maux et tant de méchancetés dans le monde. Ce serait un paradoxe qui serait encore inouï si nos fanatiques et superstitieux christicoles — et notamment les prêtres intéressés et

---

[11] [« *Non sunt facienda mala, ut eveniant bona.* » Maxime fort utilisée par les adversaires de l'interruption volontaire de grossesse...]

avides de leur profit — ne se l'étaient imaginé pour couvrir, comme j'ai dit, la faiblesse et l'impuissance de leur Dieu, et pour entretenir en même temps les peuples dans les erreurs dont ils tirent leur profit et toute leur subsistance.

Mais comme on ne peut nier qu'il ne soit quelquefois utile et même à propos de faire quelque mal pour en tirer quelque bien, il s'agit particulièrement de savoir dans quelles occasions et dans quelles circonstances cela se peut légitimement et prudemment faire.

Or il paraît que cela ne se peut légitimement et prudemment faire que dans deux sortes de circonstances ; encore faut-il qu'elles soient toujours accompagnées l'une de l'autre.

La *première*, [c']est lorsque le bien que l'on prétend tirer du mal est plus utile, plus avantageux et plus nécessaire que le mal que l'on ferait ne serait nuisible et dommageable. Car il est constant que si le bien que l'on prétendrait tirer du mal n'était pas plus considérable que le mal que l'on ferait, il n'y aurait ni prudence ni sagesse à le faire, et ce serait même une folie de le faire si le bien que l'on prétendrait en tirer ne devait pas être si grand que le mal que l'on ferait pour l'avoir.

La *deuxième* circonstance ou condition requise pour pouvoir légitimement et prudemment faire quelque mal pour en tirer quelque bien, [c']est qu'il soit absolument nécessaire de faire le mal pour avoir le bien ou pour faire le bien que l'on prétend en tirer. Car si l'on pouvait avoir ce bien ou faire ce bien que l'on prétend sans qu'il soit nécessaire de faire pour cela aucun mal, il est constant encore que ce serait très mal fait, pour lors, de vouloir faire ou de vouloir souffrir que l'on fasse aucun mal sous prétexte d'en vouloir tirer un tel bien.

Or, quoique les hommes puissent se trouver assez souvent dans l'occasion ou même dans la nécessité de faire ou de laisser faire quelque mal pour en tirer quelque plus grand bien ou pour éviter quelque plus grand mal, cependant il est sûr qu'un Dieu tout-puissant ne pourrait jamais se trouver dans aucune occasion ni dans aucune nécessité où il serait obligé de faire ou de laisser faire aucun mal pour en tirer quelque bien, parce qu'étant tout-puissant, comme on le suppose, il pourrait toujours en tous temps et en tous lieux, sans peine et sans difficulté aucune, faire toutes sortes de biens sans qu'il lui soit besoin de faire ni de laisser faire pour cela aucun mal. Ce pourquoi il n'est point du tout à croire ni même à penser qu'un être infiniment bon et infiniment sage, et qui serait tout-puissant, voudrait jamais faire ni laisser faire aucun mal sous prétexte d'en vouloir tirer quelque bien, parce que ce ne serait point, pour lors, faire le mal ou laisser faire le mal pour en tirer un bien, mais ce serait plutôt faire le mal ou laisser faire le mal pour le mal même — ce qui ne peut nullement convenir à un Dieu ou à un être infiniment parfait.

Comme il est évident de le voir pour peu que l'on y fasse attention, que si nonobstant cela nos pieux christicoles veulent néanmoins soutenir que leur prétendue bonté et sagesse divine ne permet et ne souffre aucun mal qu'afin d'en tirer quelque bien, et même quelque plus grand bien, car c'est ainsi qu'il faut l'entendre : pourquoi donc... ?

Pourquoi prient-ils tant et si instamment cette prétendue divine bonté et cette prétendue divine sagesse de les préserver de tout mal et de tous dangers, et de les en délivrer aussitôt qu'ils sont frappés et qu'ils sont affligés de quelques maux ?

Pourquoi dans les dangers et dans les périls où ils se trouvent, réclament-ils tant le secours de leur Dieu ?

Pourquoi l'invoquent-ils tant dans leurs afflictions ?

Pourquoi même se chagrinent-ils et s'impatientent-ils tant eux-mêmes dans les adversités et dans les afflictions qui leur arrivent ? Et non seulement dans les afflictions et dans les adversités particulières, mais aussi dans les afflictions et dans les calamités publiques, comme sont les guerres, les pestes et les famines. Pourquoi font-ils dans ces occasions-là tant de vœux, tant de processions et tant de prières particulières et publiques pour être délivrés ? *Ont-ils peur que leur Dieu ne tire quelque trop grand bien pour eux de ces maux-là et de ces afflictions-là ?*

On n'entend dans ces occasions-là que des pieuses et tristes invocations de Dieu et de ses saints ; on crie partout des *Kyrie Eleison*, des *Christe Eleison*, des *Miserere Nobis*, et des *Ora pro Nobis*, c'est-à-dire des *Seigneur, ayez pitié de nous*, et des *Seigneurs priez pour nous.* On leur entend dire d'un ton lugubre des *Exurge, quare obdormis Domine*, des *Exurge Domine, adjuva nos et libera nos propter nomen tuum* (*Psaumes* XLIII-23, 26) ; c'est-à-dire, des *Levez-vous Seigneur, ne vous endormez point, pourquoi dormez-vous, levez-vous, venez à notre secours, délivrez-nous, et sauvez-nous pour l'amour de votre saint nom !* C'est pour cette même raison aussi qu'ils réclament si dévotement les uns après les autres tous leurs mirmadolins santons, en leur disant : *saint Pierre priez pour nous, saint Paul priez pour nous !* etc.

Pourquoi, dis-je, toutes ces pieuses et dévotieuses invocations de Dieu et de ses saints ? Pourquoi toutes ces pieuses et dévotieuses promenades de processions ? Pourquoi tous ces vœux et toutes ces prières ? Tous ces jeunes austères et toutes ces rigoureuses pénitences particulières et publiques ? Pourquoi tous ces cris, tous ces gémissements, toutes ces clameurs et toutes ces tristes lamentations qu'ils font dans leurs adversités et dans leurs afflictions ?

Si ce sont véritablement des biens, et même des plus grands biens que leur Dieu veut leur communiquer par ce moyen-là des maux et des afflictions qu'il leur envoie, ils n'ont que faire de vouloir le détourner par leurs prières d'une si bonne intention qu'il aurait pour eux ? Ils n'ont que faire de tant appréhender des maux qui doivent leur procurer plus de bien que de mal ! Et ils n'auraient que faire de s'en affliger ni de s'en chagriner lorsqu'ils leur viennent, puisqu'ils prétendent que ce sont des plus grands biens qui leur viennent, ou qui doivent leur venir, par ce moyen-là.

Un malade, par exemple, qui se verrait en danger de mourir ou qui se sentirait tourmenté de longues et violentes douleurs, n'appréhenderait guère la piqûre d'une saignée s'il savait qu'il ne tînt qu'à souffrir ce mal pour être entièrement guéri. Il courrait même volontiers au devant du médecin pour le prier de vouloir lui faire ce plaisir.

Pareillement, un pauvre mendiant ne s'affligerait nullement de se voir dépouiller de ses méchants habits ni même des meilleurs qu'il aurait s'il savait que ce fût pour le revêtir aussitôt de quelques riches et précieux habits. Au contraire, il s'en réjouirait plutôt que de s'en affliger ; il ne s'affligerait point non plus de voir mettre le feu à sa méchante cabane de maison s'il savait que ce fût pour le mettre en possession d'une belle et bonne maison ; au contraire, il s'en réjouirait plutôt que de s'en affliger.

Voilà justement ce que nos christicoles devraient faire dans tous les maux et dans toutes les afflictions qui leur arrivent. Car puisqu'ils sont persuadés que leur Dieu veut leur faire par ce moyen-là plus de bien que de mal, ils n'ont point de sujet de les craindre ni sujet de s'en plaindre lorsqu'ils leur arrivent. Au contraire, ils auraient plus de sujet de s'en réjouir et d'en rendre même à leur Dieu des louanges et des dignes actions de grâces, comme s'ils en recevaient des bienfaits.

Et c'est effectivement ce que leur prétendu divin Christ voulait persuader à ses disciples lorsqu'il leur disait que *bienheureux sont les pauvres*, que *bienheureux sont ceux qui pleurent*, que *bienheureux sont ceux qui ont faim et qui ont soif*, et que *bienheureux sont ceux qui sont persécutés pour la justice* — et lorsqu'il leur disait qu'ils devaient se réjouir et être dans la joie lorsqu'ils recevraient des injures et des mauvais traitements pour l'amour de lui : « Vous serez bien heureux, *leur disait-il*, lorsqu'à mon sujet on vous aura fait des affronts, que l'on vous aura persécutés et que l'on aura dit faussement toute sorte de mal contre vous ; *vous devez vous en réjouir et en être ravis de joie parce qu'une grande récompense vous attend dans le ciel*[12]. » (*Matthieu* V-1, 12 [13]).

Ce pourquoi aussi ses premiers disciples, se fiant là-dessus à ses paroles et croyant déjà voir ces prétendues si grandes et si belles récompenses qu'il leur promettait dans le ciel, se réjouissaient effectivement dans leurs souffrances, dans les opprobres et dans les persécutions qu'ils souffraient pour l'amour de lui : « *Alors les apôtres sortirent du conseil tout remplis de joie de ce qu'ils avaient jugés dignes de souffrir cet outrage pour le nom de Jésus*[14]. » (*Actes* [*des apôtres*] V-41 [15]). Ce pourquoi aussi ils exhortaient leurs confrères à souffrir avec joie toutes les peines et toutes les afflictions de cette vie, leur faisant entendre, suivant la parole de leur maître, que *c'était par beaucoup d'afflictions et de traverses qu'il fallait entrer dans le royaume du ciel.* (*Actes* [*des apôtres*] XIV-21 [16]).

Mes frères, leur disait un d'entre ces premiers disciples, *regardez comme un sujet d'une très grande joie les diverses afflictions qui vous surviennent, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience, afin que vous soyez parfaits et accomplis, sans que rien vous manque*[17]. Et leur grand saint Paul disait généreusement : « *Nous ne perdons point courage dans nos souffrances, parce que nous savons que les afflictions courtes et passagères que nous souffrons dans cette vie, produisent en nous la durée éternelle d'une gloire incomparable*[18]. »

Mais comme nos déicoles ne sont plus guère dans ces pieux sentiments-là, et qu'il paraît même assez manifestement, par leur conduite ordinaire, qu'ils sont dans des sentiments contraires et qu'ils font maintenant beaucoup plus d'état des biens de la vie présente que de ces prétendus biens futurs, et qu'ils font beaucoup plus d'état des biens corporels et sensibles que de ces prétendus biens spirituels d'une grâce imaginaire — c'est une marque visible et assurée qu'ils ne s'arrêtent plus guère eux-mêmes à tout ce qu'ils disent de la prétendue toute-puissance, de la prétendue bonté et de la prétendue sagesse infinie de leur Dieu, et qu'ils ne font guère d'état de ces prétendus plus grands biens qu'ils sauraient tirer des maux et des afflictions qu'il leur enverrait ou des maux qu'il laisserait faire par la méchanceté des hommes.

Ainsi, c'est manifestement une erreur et une illusion à eux de dire que ce soit pour un plus grand bien que leur Dieu permettrait et souffrirait qu'il y ait tant de maux et tant de méchancetés dans le monde. Et pour confirmation de cela est que si c'était véritablement pour un plus grand bien qu'il les permettrait et qu'il

---

12 [« *Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in caelis.* »]

13 [Meslier cite *Matthieu* V-1, 2, 3, 6, 10, 11.]

14 [« *Ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* »]

15 [Référence exacte.]

16 [Référence exacte.]

17 [« *Omne gaudium existimate fratres cum in tentationes varias scientes...* etc. » *Actes des apôtres*, XIV-20.]

18 [« *Id enim quod in praesenti est momentaneum et leve tribulationis nostrae, supra modum in sublimitate aeternum gloriae pondus operatur in nobis.* » *Épître de saint Paul aux Corinthiens* II-IV-16, 17.]

les souffrirait, il n'aurait que faire lui-même de se fâcher ni de se mettre si fort en colère, comme disent nos christicoles, contre les méchants et contre les vicieux qui font le mal. Car pourquoi s'en fâcherait-il et se mettrait-il si fort en colère contre les méchants puisqu'il pourrait se servir et qu'il se servirait même, suivant la doctrine de nos christicoles, des plus grands maux et des plus grandes méchancetés qu'ils sauraient faire, pour en tirer les plus grands biens ? Certainement on ne voit pas bien pourquoi il devrait tant s'en fâcher, dans la supposition que l'on fait qu'il voudrait, par sa bonté et par sa sagesse infinie, en tirer des plus grands biens. Or, suivant ce que disent nos christicoles, il n'y a cependant rien qui déplaise tant à leur Dieu que le péché, que le vice et que la méchanceté des hommes ; il n'y a rien qui excite plus sa colère et son indignation et sa fureur, que les détestables crimes que les hommes commettent par leurs méchancetés. Leurs *Écritures* sont pleines de témoignages qui nous marquent sa colère et son indignation contre les pécheurs ; et ainsi, c'est donc sans raison et sans fondement que nos déicoles parlent, lorsqu'ils disent que leur Dieu ne permettrait et ne souffrirait jamais qu'il y eût aucun mal, si ce n'était pour en tirer quelques plus grands biens.

Mais voyons un peu particulièrement quels sont ces prétendus plus grands biens que leur Dieu aurait l'adresse de savoir si heureusement et si charitablement tirer des plus grands maux ? Écoutons-les là-dessus, et voyons s'il n'y aurait pas lieu d'achever de les confondre.

Il est certain, disent ces messieurs, que Dieu gouverne et conduit toutes choses avec une souveraine puissance et sagesse, en sorte qu'il n'y a personne qui puisse dire qu'il fasse aucune chose en vain, non pas même ce qu'il y aurait de plus mauvais et de plus méchant : parce que Dieu se sert, selon eux, des choses mêmes qui seraient les plus mauvaises pour la manifestation de sa gloire, de sa puissance et de sa justice ; car de même, disent-ils, que c'est particulièrement dans un temps de maladies contagieuses qu'un habile médecin fait paraître sa science, son adresse et sa capacité, en guérissant habilement ses malades, de même aussi, disent nos déicoles, c'est la grandeur et la multitude des maux, des vices et des méchancetés des hommes qui font éclater la bonté, la miséricorde et la justice de Dieu : « Notre injustice, *dit le grand saint Paul*, relève la justice de Dieu. » - « Et notre mensonge, *dit-il*, fait que la vérité de Dieu éclate davantage pour sa gloire. » ([*Épître de saint Paul aux*] *Romains* III-5, 7[19]).

Ce pourquoi, bien qu'il puisse empêcher la malice des hommes, cependant il ne veut point l'empêcher, jugeant plus à propos de tirer le bien du mal qu'il permet, que de ne point permettre qu'il y en ait. C'est par la malice des méchants, disent-ils, que Dieu exerce la vertu des bons, car s'il n'y avait point de méchants pour affliger et pour exercer les justes, on ne connaîtrait pas si bien la beauté ni le mérite de la vertu, les justes n'auraient point, comme ils ont, le mérite de souffrir avec patience ; et n'ayant point le mérite de souffrir avec patience, ils n'auraient point non plus de si grandes ni de si glorieuses récompenses à espérer dans le ciel. S'il n'y avait point eu de tyrans pour persécuter les fidèles, il n'y aurait point eu de si généreux ni de si glorieux martyrs qui ont si généreusement souffert la mort pour la foi de Jésus-Christ. S'il n'y avait point de démons pour tenter et pour solliciter les hommes au mal, il n'y aurait point d'ennemis invisibles à combattre ; et n'ayant point d'ennemis à combattre, il n'y aurait point de victoires à remporter sur eux, et par conséquent, point de couronnes ni de récompenses à prétendre. S'il n'y avait point de maux ni

---

[19] [Référence exacte.]

d'afflictions dans la vie, les hommes seraient trop orgueilleux et trop superbes : les misères servent à les humilier. S'il n'y avait point de vices ni de méchancetés, on ne connaîtrait pas si bien la beauté ni le mérite de la vertu ; les contraires ne paraissent jamais avec tant d'éclat que lorsqu'ils sont opposés les uns aux autres. Il en est de même, dira-t-on, de la beauté et du mérite de toutes les vertus. Elles ne paraissent jamais avec tant d'éclat que lorsqu'elles sont opposées aux vices qui leur sont contraires, et c'est ainsi, disent nos habiles et ingénieux christicoles, c'est ainsi que Dieu sait admirablement tirer le bien du mal qu'il permet.

Mais qui ne voit que c'est encore là une pure illusion. Quoi ! Abandonner les justes à l'insolence et à la fureur des méchants pour exercer leurs vertus et leur patience ? Affliger les hommes de maladies, de pestes, de guerres et de famines, et de tous les autres maux qui sont dans la vie, pour exercer la vertu et la patience des justes ? Pour humilier les orgueilleux et les superbes ? Et pour faire rentrer les pécheurs dans des sentiments de pénitence ? Livrer les hommes aux attaques et aux tentations des démons qui les solliciteraient sans cesse à toutes sortes de vices et de méchancetés, comme pensent nos christicoles, afin qu'ayant au-dedans et au-dehors d'eux-mêmes des ennemis visibles et invisibles à combattre, ils aient la gloire de les vaincre ? Et enfin, rendre les hommes misérables et malheureux sur la terre sous prétexte de vouloir par là les mener et les conduire à une plus grande perfection et leur faire mériter par là des plus grandes récompenses dans le ciel ? C'est, dites-vous, messieurs les christicoles, une sagesse toute particulière en votre Dieu ? Ce sont, dites-vous, des effets tous particuliers de sa bonté et de sa miséricorde ? Et ce sont là les biens et même les plus grands biens qu'il sait tirer de tous les effroyables maux, de tous les abominables crimes et de toutes les détestables méchancetés qu'il permet et qu'il laisse faire ?

Dites plutôt que c'est erreur et folie en vous d'avoir seulement de telles pensées. Dites plutôt que c'est faiblesse, ignorance et impuissance en votre Dieu, de permettre et de laisser faire tant de si grands et si détestables maux pour en tirer de si vains et de si faibles biens que sont ceux que vous prétendez qu'il en tire. Car ce serait permettre et laisser faire une infinité de maux pour n'en tirer que très peu de biens. Ce serait permettre de très grands maux pour n'en tirer que de très faibles biens, et ce serait permettre et laisser faire des maux très réels et effectifs pour n'en tirer que des biens faux et imaginaires.

C'est encore donner aux hommes à combattre contre des ennemis imaginaires pour leur faire remporter des victoires imaginaires. Et, en un mot, c'est leur ôter les seules véritables et solides biens, et les rendre véritablement malheureux dans la vie pour les repaître vainement de l'idée seule d'une plus grande perfection et d'un plus grand bien qui ne sont qu'imaginaires. Car dans le fond, qu'est-ce que sont tous ces prétendus biens que l'on veut que Dieu tire des maux ? Ce ne sont certainement que de très faibles et très petits biens, et qui ne sont même le plus souvent que des biens imaginaires.

Si Dieu se plaît dans les justes, faut-il qu'il les fasse ou qu'il les laisse misérables et malheureux dans la vie ? Faut-il qu'il les fasse ou qu'il les laisse tyranniser par la malice des méchants ? « *S'il frappe de plaies, qu'il me tue d'un seul coup et qu'il ne se rie pas des peines des innocents*[20] », disait le bon Job (*Job* IX-23 [21]). S'il veut les purifier et les perfectionner davantage dans leur vertu, faut-il qu'il les laisse ou qu'il les fasse misérablement languir et gémir dans les souffrances ?

---

[20] [« *Si flagellat, occidat semel, et non de poenis innocentum rideat.* »]
[21] [Référence exacte.]

S'il veut que les hommes soient sages et vertueux, s'il veut qu'il soient doux, humbles, charitables, bienfaisants et obéissants à ses lois et à ses commandements, faut-il qu'il les frappe si rudement et qu'il les afflige par toutes sortes de maux et de misères ? Plutôt que de leur donner bénignement l'esprit d'entendement, l'esprit de bonté et de sagesse ? Et enfin, s'il veut les rendre éternellement bienheureux dans le ciel, faut-il qu'il les rende misérables et malheureux sur la Terre ? Quelle folie d'avoir seulement ces pensées-là !

Si un Dieu tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage avait des biens à faire aux hommes, il faut croire qu'il les leur ferait d'une manière qui serait digne de lui ; et par conséquent, qu'il les leur ferait sans leur faire et sans leur laisser faire aucun mal ; il n'y a que l'impuissance ou le défaut de bonté qui puisse empêcher de faire le bien sans mélange de quelque mal.

Mais voyons même si ces tels quels prétendus biens spirituels se trouvent toujours à la suite des maux, des vices et des afflictions qui arrivent si souvent dans la vie ? Les hommes en profitent-ils toujours si bien qu'ils en deviennent toujours plus sages et plus vertueux ? Sont-ils toujours humbles et patients dans leurs souffrances et dans leurs adversités ? Les plus justes même se sanctifient-ils toujours ? Et se purifient-ils toujours de plus en plus à force d'être misérables et malheureux ? Bénissent-ils toujours la main de Dieu qui les frappe ? Les justes même, persévèrent-ils toujours dans la vertu au milieu des souffrances, au milieu des tentations et des occasions du péché ? Ah ! qu'il s'en faut beaucoup !

Le nombre de ceux qui succombent dans les tentations, qui s'impatientent dans les douleurs et qui se perdent, selon nos christicoles, dans les misères et dans les afflictions de la vie, est, selon nos christicoles mêmes, beaucoup plus grand que le nombre de ceux qui s'y sanctifient ou qui y conservent leur innocence. Pour un, peut-être, qui demeurera ferme dans sa vertu et qui sera patient dans les souffrances et dans les afflictions, il y en aura mille qui s'impatienteront, qui maudiront leur fortune et qui succomberont sous le poids de leurs misères et de leurs afflictions. De la vient que nos christicoles disent eux-mêmes, après leur divin Christ qu'*il y en a beaucoup d'appelés, mais qu'il y en a peu d'élus*[22] (*Matthieu* XX-16), c'est-à-dire qu'il y en a peu de sauvés et beaucoup de reprouvés.

Bien loin, donc, qu'un bien et même qu'un plus grand bien se trouve toujours à la suite d'un mal, on voit plus souvent, au contraire, qu'un mal en attire un autre, qu'un petit mal en attire un grand, et qu'un seul mal, enfin, en attire plusieurs autres : « *Un abîme attire et appelle un autre abîme*[23]. » (*Psaumes* XLI-7 [24]). Cela se voit tous les jours par expérience en une infinité de rencontres. Il est donc évidemment faux de dire, comme disent nos christicoles, que Dieu ne permet le mal que pour en tirer quelque plus grand bien.

Mais pour faire encore plus évidemment voir la fausseté de cette doctrine, prenons les choses dans leur source, et même suivant ce que nos christicoles eux-mêmes disent de leur origine.

Ils disent que tout le genre humain, c'est-à-dire que tous les hommes descendent d'un seul premier homme qu'ils nomment *Adam*, et d'une seule première femme qu'ils nomment *Ève*. Ils disent que Dieu les créa dans un état de perfection quant au corps et quant à l'âme, qu'il les créa dans un état d'innocence et de sainteté, qu'il les créa exempts de toutes sortes de maladies et

---

22 [« *Multi enim sunt vocati, pauci vero electi.* » Déjà cité.]
23 [« *Abissus abissum invocat.* »]
24 [Référence exacte.]

d'infirmités, et même de la mort ; et qu'il les mit aussitôt après les avoir crées dans un paradis terrestre, c'est-à-dire dans un lieu plein de délices et de félicités, là où ils auraient toujours vécu, eux et tous leurs descendants, dans une parfaite béatitude naturelle, s'ils eussent toujours demeurés obéissants à Dieu qui les avait créés. Mais que ces premiers parents du genre humain ayant, disent nos christicoles, transgressé et violé un commandement de Dieu en mangeant dans un jardin d'un fruit qu'il leur avait défendu de manger, ils furent en punition de cette désobéissance incontinent chassés de ce paradis terrestre ou de ce lieu de félicité où ils étaient, et furent en même temps, eux et tous leurs descendants, assujettis et condamnés non seulement à toutes les peines et à toutes les misères de cette vie, mais aussi encore à une réprobation et à une condamnation éternelles, qui consiste, suivant le dire de nos christicoles, à souffrir éternellement dans les enfers et à brûler éternellement dans les flammes effroyables, supplices et tourments qui sont, suivant ce qu'ils disent, mille et mille fois plus griefs et plus effroyables que tous les maux que l'on puisse imaginer dans cette vie.

Si cela est comme ils le disent, voilà certainement le plus grand malheur qui pouvait arriver aux hommes d'être si tôt et si malheureusement tombés par la faute d'un seul, d'un état si parfait et si heureux dans un état si malheureux et si plein de toute sortes de maux et de misères. Et suivant cela, tous les maux et toutes les misères de la vie ne viendraient que de la faute de ce seul premier homme qui aurait indiscrètement mangé d'un fruit que Dieu lui aurait défendu de manger. Cela étant, Dieu aurait voulu sans doute permettre ce premier mal et cette première faute ou ce premier péché, puisqu'il serait effectivement arrivé. Car s'il ne l'eût pas voulu permettre, étant tout-puissant, comme on dit qu'il est, il aurait bien su l'empêcher et pu, s'il eût voulu maintenir et conserver toujours tous les hommes dans l'état d'innocence et de perfection où il les avait créés ; et par ce moyen, les rendre à tout jamais heureux et contents. Et ne l'ayant point voulu ainsi, il a donc voulu permettre la faute, la désobéissance et le péché de ce premier homme ; ainsi, cette désobéissance aurait été le premier mal et le premier péché du monde, au moins pour les hommes. Et Dieu ayant voulu permettre ce premier mal et ce premier péché, ce n'aurait donc été, suivant la doctrine de nos christicoles, que pour en tirer un bien et même un plus grand bien qu'il l'aurait permis ainsi, puisqu'il ne permettrait jamais aucun mal, si ce n'était pour en tirer quelque plus grand bien.

Or, dites-nous, messieurs les christicoles, quel est ce plus grand bien que votre Dieu aurait eu l'adresse et la bonté de vouloir tirer de ce premier mal, de cette première faute et de ce premier péché du premier homme ? Où est-il, ce prétendu plus grand bien ? Montrez-le-nous, afin que nous le puissions voir et afin que nous puissions voir cette merveille de la bonté, de la sagesse et de la toute-puissance de votre Dieu ? Si ce prétendu plus grand bien est véritablement quelque chose de réel, il se doit trouver du côté des hommes ou du côté de Dieu, ou au moins du côté de quelques autres créatures que les hommes.

S'il se trouvait du côté des hommes, ils devraient certainement être maintenant dans un état plus parfait, plus saint et plus heureux que celui où ils étaient ou auraient été avant cette première faute et avant ce premier mal, puisque Dieu ne l'aurait permis qu'afin d'en tirer un plus grand bien. Si donc ce prétendu plus grand bien se trouve du côté des hommes, ils doivent ou ils devraient certainement s'en trouver mieux, être dans un meilleur état, c'est-à-dire être dans un état plus heureux et plus parfait que celui où ils étaient avant cette première faute ou avant ce premier péché qui était le premier mal.

Et c'est en effet ce que marque assez expressément notre grand apôtre saint Paul dans son *Épître aux Romains* (V-8) : « Dieu, *dit-il,* relève l'amour qu'il nous porte, en ce que dans le temps auquel nous étions encore pécheurs, Jésus-Christ est mort pour nous. Maintenant donc que nous sommes justifiés par son sang, Dieu nous préservera beaucoup plutôt de sa colère par Jésus-Christ. Car si lorsque nous étions ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés avec lui par son fils mourant, à plus forte raison, *dit-il,* étant remis en grâce, nous serons sauvés par lui-même vivant. Toutefois, ce n'est pas de même de la grâce comme du péché, parce que si plusieurs sont morts par le péché d'un seul homme, la grâce néanmoins et le don de Dieu s'est répandu beaucoup plus abondamment sur plusieurs par la grâce d'un seul homme, qui est Jésus-Christ. (*Romains* V-15). Et il n'est pas du don de Dieu comme du péché, qui est venu d'un seul homme, car la condamnation est procédée d'un seul péché, au lieu que la grâce, *dit-il,* nous justifie après plusieurs péchés. Que si par un seul homme, *continue-t-il,* un péché a fait régner la mort, à plus forte raison ceux sur qui la grâce et le don et la justice sont répandus avec profusion, règneront dans la vie par un seul homme, qui est Jésus-Christ. (*ibid.*, verset 17). Comme donc, *poursuit-il,* par le péché d'un seul homme, la condamnation est tombée sur tous les hommes, ainsi la justice d'un seul communique à tous les hommes la justice de la vie, et comme plusieurs ont été faits pécheurs par la désobéissance d'un seul homme, ainsi par l'obéissance d'un seul plusieurs seront rendus justes. Or la loi, *dit-il,* est survenue pour multiplier le péché ; mais *là où il y a eu une abondance de péché, il y a eu une plus grande abondance de grâce*[25]. » (*ibid.*, verset 20 [26]).

Suivant donc ce que dit cet apôtre et ce docteur des Gentils, et suivant la doctrine de nos christicoles, il est manifeste que l'état et la condition du genre humain devrait être maintenant beaucoup meilleure, plus parfaite et plus heureuse qu'elle n'aurait été dans sa première création et avant le péché, qui était le premier mal, car puisque suivant leur doctrine Dieu n'aurait permis ce premier mal que pour en tirer un plus grand bien, et que suivant le dire de cet apôtre que je viens de rapporter, là où il y aurait eu une abondance de péché, il y aurait eu aussi une plus grande abondance de grâce, il s'ensuit manifestement que tout le genre humain étant tombé dans ce premier malheur que Dieu n'aurait permis que pour un plus grand bien, il devrait en valoir beaucoup mieux qu'auparavant et devrait, suivant les paroles de cet apôtre, avoir reçu une plus grande abondance de dons, de grâces et de bénédictions qu'auparavant ce péché. Et comme avant ce premier mal et avant ce premier péché ou ce premier malheur, tous les hommes étaient déjà, ou auraient été, suivant la doctrine de nos christicoles, dans un état heureux et parfait quant au corps et quant à l'âme, qu'ils auraient été exempts de toutes sortes de maladies et d'infirmités et même de la mort, qu'ils auraient été dans un état d'innocence et de sainteté, et qu'ils auraient toujours heureusement joui de tous les plaisirs et de tous les contentements de la vie dans un paradis terrestre, c'est-à-dire dans un lieu de délices et de félicités — il s'ensuit manifestement qu'après cette première faute, qu'après ce premier péché et qu'après ce premier mal que Dieu n'aurait permis que pour un plus grand bien, il aurait dû, en tirant un plus grand bien de cette première faute, les mettre dans un état plus heureux et plus parfait que celui où il les aurait d'abord créés ; cela suit évidemment des principes de nos christicoles et de la doctrine de leur grand apôtre saint Paul.

---

[25] [« *Ubi abundavit delictum superabundavit gratia.* »]

[26] [Meslier cite *Épître de saint Paul aux Romains* V-8 à 10, 15 à 20.]

Cependant, cela ne se trouve nullement. On ne voit nullement que la condition des hommes en soit devenue en aucune manière ni meilleure, ni plus heureuse ni plus parfaite. Mais on voit, au contraire, de tous côtés dans le monde, comme un débordement de vices et de méchancetés et comme un déluge de maux, de maladies, d'infirmités et de calamités qui rendent la plupart des hommes misérables et malheureux sur la Terre. Il est donc manifestement faux de dire que Dieu tirerait toujours quelque plus grand bien du mal qu'il permettrait, et c'est manifestement une erreur et une illusion à nos christicoles de dire qu'il ne permettrait jamais aucun mal si ce n'était pour en tirer quelques plus grands biens.

Et bien loin qu'ils aient lieu de dire que leur Dieu aurait véritablement tiré quelque plus grand bien de ce premier mal ou de cette première faute et de ce premier péché des hommes, ils auraient, au contraire, beaucoup plus de sujet de dire qu'il en aurait tiré tous les plus grands maux, et que de la moindre faute, du moindre mal et du moindre péché des hommes (qui n'était certainement qu'un très léger et très petit mal), il en aurait voulu tirer tous les plus grands, tous les plus détestables et tous les plus funestes maux, puisqu'ils disent eux-mêmes que tous les maux et que toutes les misères de cette vie, et que tous les vices et toutes les méchancetés des hommes, et même que tous les plus cruels et plus effroyables supplices éternels de l'Enfer, ne sont que des suites malheureuses de cette première faute et de ce premier péché des hommes.

Et comme cette faute, telle qu'on la suppose, n'aurait néanmoins été en elle-même qu'une très légère faute, et même une faute qui, comme j'ai dit ci-devant, n'aurait pas seulement dû mériter un coup d'étrivière, Dieu aurait su et aurait eu l'adresse de vouloir tirer de cette seule très légère faute et de ce seul premier et très léger petit mal, tirer tous les plus grands, tous les plus détestables et tous les plus effroyables maux que l'on pourrait s'imaginer.

Jugez si cela se peut dire d'un Dieu ou d'un être qui serait infiniment bon, infiniment sage et infiniment parfait. Certainement, cela répugne trop, cela est trop absurde. Il est donc constant et évident que ce prétendu plus grand bien que Dieu aurait su tirer de ce premier mal ne se trouve nullement du côté des hommes.

J'aperçois néanmoins ce que nos christicoles veulent entendre par ce prétendu plus grand bien qu'ils veulent que leur Dieu ait tiré de ce premier mal et de cette première faute des premiers hommes. Ils veulent dire que Dieu l'a permis, et qu'il a permis en même temps la disgrâce et le malheur de la perte de tout le genre humain, afin de réparer plus avantageusement cette faute par le bénéfice de sa grâce, et afin de racheter plus miséricordieusement les hommes par les mérites infinis de la mort de son divin fils Jésus-Christ qui, s'étant fait homme pour sauver les hommes du malheur de ce péché et de la damnation éternelle, les a heureusement réconciliés à Dieu, son père, par l'effusion de son précieux sang, en portant sur lui-même la peine de leurs péchés et en satisfaisant dignement pour eux à la justice divine qui avait été grièvement offensée par ce péché. Laquelle rédemption étant, comme disent nos christicoles, un bienfait incomparablement plus grand que celui de la première création des hommes, il s'ensuit évidemment, suivant leur dire, que Dieu aurait véritablement changé ce premier mal en bien, et qu'il en aurait même véritablement tiré un plus grand bien que n'était celui de la première création. Et c'est pour cela, comme j'ai déjà remarqué, que notre grand mirmadolin saint Paul dit que Dieu a relevé l'amour qu'il portait aux hommes, en ce que dans le temps qu'ils étaient encore pécheurs il

leur avait donné son fils Jésus-Christ pour les sauver... Et que là où il y aurait eu une abondance de péché, il y ait aussi une plus grande abondance de grâces, ce qui marque évidemment que ce prétendu plus grand bien devrait non seulement se trouver, mais qu'il se trouverait effectivement aussi du côté des hommes puisqu'ils en auraient dû recevoir une plus grande abondance de grâces et de bienfaits.

Et c'est conformément à cette belle et spécieuse doctrine que nos prêtres disent tous les jours dévotieusement dans leurs prétendus saints sacrifices de messes, que Dieu a créé la dignité de la nature humaine d'une manière admirable, mais qu'il l'a réparée d'une manière qui est encore bien plus admirable. « *Seigneur*, disent-ils (comme en parlant dévotement à leur Dieu lorsqu'ils versent un peu d'eau avec le vin dans leurs calices), *Seigneur qui avez admirablement bien créé la dignité de la nature humaine et qui l'avez encore bien plus admirablement réparée ou reformée, faites par le mystérieux mélange de l'eau et du vin que nous soyons participants de la divinité de celui qui, étant votre divin fils Jésus-Christ, notre Seigneur, a bien daigné vouloir se faire participant de notre humanité*[27]. »

C'est pour cette même raison qu'ils chantent encore dans leur préface de la messe au temps de leur Pâque : *qui mortem, nostram moriendo destruxit, et vitam resurgendo reparavit*, c'est-à-dire *qui* (à savoir Jésus-Christ) *en mourant a détruit notre mort, et en ressuscitant a réparé notre vie.* Ce qui marque encore bien évidemment que ce prétendu plus grand bien que Dieu aurait voulu tirer de la faute du premier homme et de la perdition supposée de tout le genre humain, devrait se trouver et se trouverait effectivement du côté des hommes, puisque leur nature défectueuse serait, comme ils disent, plus heureusement et plus admirablement réparée qu'elle n'aurait été créée, et qu'elle participerait même en quelque façon à la divinité. Ce qui est comme s'ils disaient que leur Dieu aurait plus gratifié et plus favorisé les hommes après qu'ils auraient mal fait, qu'il ne les aurait gratifiés et favorisés s'ils eussent toujours continué de bien faire, et s'ils eussent toujours été obéissants à ses lois et à ses commandements. Ce qui est encore comme s'ils disaient qu'il aurait voulu les rendre d'autant plus heureux et plus parfaits, qu'ils auraient moins mérité de l'être. Ce qui serait manifestement vouloir favoriser le vice plutôt que la vertu, et vouloir récompenser le vice et le péché plutôt que de le punir.

Et sur ce fondement, on pourrait dire encore maintenant que les méchants seraient quelques jours à venir les mieux venus auprès de Dieu, et que même les diables et tous les reprouvés qui souffrent maintenant, comme disent nos christicoles, de si cruels et si effroyables supplices dans les enfers en punition de leurs vices et de leurs méchancetés, seraient quelque jour les plus heureux, Dieu n'ayant, suivant leur principe, permis leur méchanceté et leur réprobation présente que pour en tirer un plus grand bien, c'est-à-dire pour les mieux récompenser et pour les rendre plus saints, plus parfaits et plus heureux dans la suite.

Je ne pense pas que des personnes de bon sens et qui seraient tant soit peu éclairées, puissent jamais entrer dans ces sentiments-là. C'est donc en vain et sans fondement que nos christicoles supposent qu'un Dieu ne permettrait jamais aucun mal si ce n'était pour en tirer quelques plus grands biens.

Mais ce qui fait voir d'autant plus la vanité de cette supposition et la fausseté de ce prétendu plus grand bien qu'ils veulent que Dieu ait tiré de cette prétendue

---

[27] [« *Deus, qui humanae substantiae dignitatem mirabiliter condidisti, et mirabilius reformasti, da nobis...* etc. »]

première faute des hommes en leur donnant un divin rédempteur qui les aurait délivrés du péché et qui les aurait réconciliés à Dieu, qui leur aurait communiqué une plus grande abondance de grâces et qui aurait remis et rétabli la nature humaine dans un meilleur état et dans une meilleure condition qu'elle n'était avant cette prétendue première faute des hommes — c'est que l'on ne voit et que l'on ne saurait même voir ni donner ou montrer aucune marque ni même aucune apparence réelle et effective de cette prétendue rédemption et réparation des hommes ; on ne saurait voir ni donner ou montrer aucune marque de cette prétendue réconciliation des hommes avec Dieu. On ne saurait voir ni donner ou montrer aucune marque réelle de cette prétendue plus grande abondance de grâces. Et enfin, on ne saurait voir ni montrer dans les hommes aucune marque réelle de ce prétendu si heureux et si admirable rétablissement ou réformation de la nature humaine. On défie tous les déicoles et tous les christicoles d'en pouvoir donner ou montrer aucune apparence réelle et sensible. Mais on voit, au contraire, et on voit même évidemment tous les jours que la nature humaine est toujours aussi pleine de faiblesses et d'infirmités qu'elle ait jamais été ; on voit tous les jours évidemment que les hommes sont toujours aussi pleins de vices et de méchancetés qu'ils aient jamais été, et on voit tous les jours évidemment qu'ils sont toujours aussi misérables et aussi malheureux, c'est-à-dire aussi accablés de maux et de misères qu'ils aient jamais été.

Où trouvez-vous donc, messieurs les christicoles, cette prétendue rédemption et cette prétendue réparation ou réformation de la nature humaine ? Où trouvez-vous cette prétendue plus grande abondance de grâces ? Où trouvez-vous cette prétendue divine réparation ou réformation des hommes ? Et ce prétendu si admirable rétablissement de la nature humaine ? Tout cela n'est qu'imaginaire chez vous. Vous ne sauriez donner ni montrer aucune preuve ni aucune marque ou apparence réelle et sensible de tout ce que vous dites ! C'est ce qui doit achever de vous confondre, car vous faites manifestement voir par là que tout ce que vous dites en cela ne sont que des fictions de votre esprit et des imaginations creuses, auxquelles pour ajouter foi il faut être aussi sots et aussi fous que vous.

Je vois bien encore que vous ne manquerez pas de dire qu'il ne faut pas demander ni chercher aucune preuve ni aucune marque réelle et sensible d'une rédemption qui est purement spirituelle, telle qu'est la rédemption des hommes faite par Jésus-Christ, le divin fils de Dieu ! Qu'il ne faut pareillement point demander ni chercher de preuves, ni de marques visibles et sensibles d'une plus grande abondance de grâces, qui sont purement toutes spirituelles, telles que sont les dons et les grâces du Saint Esprit.

Et qu'enfin il ne faut point demander ni chercher aucune preuve ni aucune marque visible et sensible d'une réparation ou d'une réformation qui est toute spirituelle, comme est celle de la nature humaine faite par Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme — mais qu'il faut, direz-vous, sur ces sortes de choses, s'en tenir purement et simplement à ce que la foi nous enseigne sur ce sujet. Je le vois bien — et vous ne sauriez rien dire autre chose.

Mais vous reconnaissez donc, messieurs les christicoles que tous ces prétendus plus grands biens que votre Dieu aurait voulu tirer du premier mal ou du premier péché des hommes, ne sont que des biens spirituels et invisibles qui ne tombent sous aucun sens corporel ni même sous les lumières naturelles de la raison humaine. Et vous voudriez que l'on vous crût en cela sur votre parole et seulement sur ce que l'on vous en a dit !

Reconnaissez plutôt vous-mêmes que vous n'avez pas raison d'exiger une telle créance, reconnaissez plutôt que l'on vous a trompés et que vous vous trompez vous-mêmes, et que tous ces prétendus plus grands biens auxquels vous donnez le nom de *biens spirituels* ne sont, dans le fond, que des biens imaginaires et des illusions ; car puisque vous n'en sauriez rien voir ni sentir, ni en rien montrer de réel et de sensible, il s'ensuit qu'ils ne sont qu'imaginaires. Et c'est une grande folie de vouloir prendre des biens purement imaginaires pour des biens réels et véritables, et il n'appartient proprement qu'à des visionnaires et à des fanatiques de prendre de telles illusions pour des vérités réelles.

Cela étant, il est évident que le prétendu plus grand bien que Dieu aurait tiré du premier mal et du premier péché des hommes, ne se trouverait nullement du côté des hommes mêmes.

Si vous dites que ce prétendu plus grand bien se trouverait du côté de Dieu, il faudrait donc qu'il soit devenu, après cette faute et après ce premier mal, plus sage, par exemple, plus parfait ou plus heureux qu'il n'était auparavant. Et en ce cas, il aurait dû en être bien aise, de ce premier mal, plutôt que de s'en fâcher, et il aurait dû en récompenser ceux qui l'auraient commis plutôt que de les en punir et plutôt que de les chasser, comme il aurait fait, de ce paradis terrestre où il les aurait eu mis d'abord.

Ou s'il n'en était point devenu plus sage ni plus parfait ou plus heureux en lui-même, il faudrait au moins qu'il ait pris plaisir à voir tomber ainsi les hommes dans le péché par leur faute, et qu'il prenne encore maintenant plaisir à les voir méchants et à les voir misérables et malheureux comme ils sont : et que ce plaisir soit le plus grand bien qu'il aurait voulu tirer de cette première faute et de ce premier mal ?

Et c'est néanmoins ce que vous n'oseriez dire, messieurs les christicoles, quoiqu'il semble que votre prétendu Dieu ait pris quelque plaisir à se railler de la sottise ou de la bêtise de ce prétendu premier homme lorsqu'il lui dit, comme par moquerie, ces paroles poignantes : « *Voilà enfin Adam qui est devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal*[28] ; de peur donc, *ajouta-t-il*, qu'il ne mange aussi du fruit de l'arbre de vie et qu'il ne vive éternellement, chassons-le de ce paradis, et qu'il mange son pain à la sueur de son visage. » (*Genèse* III-22 [29]).

Vous ne direz pas non plus que ce prétendu plus grand bien se trouve du côté des autres créatures, car il serait ridicule de dire que le ciel, par exemple, ou la terre, ou quelques autres êtres particuliers, comme les anges, par exemple, en seraient devenus plus grands, plus parfaits ou plus heureux ! Si ce n'est que vous disiez, comme quelques-uns, que les diables en ont eu de la joie, et que ce soit là le plus grand bien que votre Dieu aurait voulu tirer de cette prétendue première faute d'Adam. Je ne vois pas néanmoins que vous osiez dire telle chose.

Mais vous direz peut-être qu'il permet et qu'il a permis tous ces maux, tous ces vices et toutes ces méchancetés qui règnent dans le monde, pour une plus grande manifestation de sa gloire, de sa puissance et de sa justice, aussi bien que de sa bonté et de sa miséricorde. Car de même, direz-vous, comme j'ai déjà remarqué, que c'est particulièrement dans un temps de maladies contagieuses qu'un habile médecin fait paraître son adresse, sa science et sa capacité, en guérissant habilement tous les malades, et que c'est particulièrement en condamnant les coupables et en faisant punir les méchants qu'un juge intègre fait paraître sa justice, de même aussi direz-vous, c'est particulièrement dans la

28 [« *Ecce Adam quasi unus ex nobis factus est, sciens bonum et malum.* »]
29 [Référence exacte.]

tolérance des vices et des méchancetés des hommes que Dieu fait paraître sa patience et sa longanimité. C'est particulièrement dans la conversion des pécheurs pénitents qu'il fait paraître sa bonté et sa miséricorde, et c'est particulièrement dans la punition des pécheurs impénitents qu'il fait éclater sa puissance et sa justice, voulant à cet égard faire paraître *les richesses de sa grandeur et de sa bonté sur les vases de miséricorde*, comme dit saint Paul ([*Épître aux*] *Romains* IX-22 [30]) — *c'est-à-dire sur les justes, qu'il a préparés ou qu'il a prédestinés pour la gloire, et voulant d'un autre côté montrer sa colère et sa puissance sur les vases de colère, c'est-à-dire sur les méchants, qu'il a préparés pour la perdition*, comme dit le même apôtre[31].

Et ainsi, direz-vous, c'est au moins pour la plus grande manifestation de sa gloire, de sa puissance et de sa justice, que Dieu permet tous les maux, tous les vices et toutes les méchancetés du monde. Et c'est là, direz-vous, le plus grand bien qu'il en tire. Et par conséquent, direz-vous encore, ce n'est point en vain qu'il permet le mal puisqu'il en sait tirer un plus grand bien qui est au moins la plus grande manifestation de sa gloire, de sa puissance et de sa justice.

Mais cette réponse ne doit pas moins vous confondre que les précédentes, car quoiqu'il soit glorieux et louable à un habile médecin de faire paraître sa science, son adresse et sa capacité dans un temps de maladies contagieuses, en guérissant habilement ses malades, et que ce soit principalement dans un temps de maladies contagieuses qu'il doive faire paraître sa suffisance[32], et qu'il soit glorieux à un prince de faire paraître sa puissance contre des ennemis qui viendraient pour ravager ses États, et qu'il serait glorieux et louable à un juge de rendre justice à un chacun, et que ce soit particulièrement dans la punition des coupables et des méchants qu'il doive exercer sa justice — il ne s'ensuit point néanmoins de là qu'il soit de même glorieux et louable à un Dieu tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage d'affliger misérablement les hommes de toutes sortes de maux et de misères afin d'exercer leur patience et d'avoir pitiés d'eux. Il ne s'ensuit pas de là qu'il soit glorieux et louable à un Dieu tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage de laisser faire aux méchants toutes sortes de maux et de méchancetés pour exercer ensuite sa puissance contre eux, et pour avoir le plaisir de les punir et de les rendre éternellement malheureux dans les enfers.

Que diriez-vous d'un prince ou d'un monarque qui voudrait faire ravager ses États ou les États de ses voisins sous prétexte de vouloir faire paraître la force de sa puissance ? Que diriez-vous d'un médecin qui voudrait faire venir des maladies contagieuses parmi les hommes sous prétexte de vouloir montrer sa science et son adresse à les guérir ? « Est-il quelqu'un, *dit le sieur de Montaigne* (*Essais*, p. 1133), qui désire être malade pour voir son médecin en besogne ? Et [ne] faudrait-il pas fouetter le médecin qui nous désirerait la peste pour mettre son art en pratique[33] ? »

Que diriez-vous d'un juge qui voudrait faire commettre des crimes et des méchancetés afin de faire sévèrement punir ceux qui les commettraient, sous prétexte de vouloir faire paraître la rigueur de sa justice dans la punition des coupables ? Vous direz sans doute d'un tel juge qu'il serait non seulement injuste, mais qu'il serait même encore cruel et méchant puisqu'il se plairait à faire commettre des crimes et à faire ainsi des coupables, pour avoir ensuite le plaisir

30 [Référence exacte.]
31 [*Épître de saint Paul aux Romains* IX-23.]
32 [*Suffisance* signifie *capacité* au XVIIe siècle.]
33 [Montaigne, *Essais*, livre III, chap. 10 : *De ménager sa volonté*. Cf. *opus* cité, p. 784.]

ou la satisfaction de les faire rigoureusement punir. Vous blâmeriez entièrement un prince qui ferait ravager ses États ou les États de ses voisins sous prétexte de vouloir faire paraître sa puissance et la force de ses armes. Vous blâmeriez entièrement tous ceux et celles qui voudraient faire misérablement languir et gémir des pauvres malheureux sous prétexte d'avoir ensuite pitié et compassion d'eux ! Et enfin, vous blâmeriez entièrement des médecins qui voudraient faire venir des maladies contagieuses aux hommes, sous prétexte de vouloir ensuite exercer et faire paraître leur science et leur adresse à les guérir... etc. Vous blâmeriez, dis-je, tous ces gens-là, vous les condamneriez, et vous les regarderiez tous comme des personnes odieuses et détestables.

Comment donc pouvez-vous dire que votre Dieu, et qu'un Dieu infiniment bon et infiniment sage, ferait la même chose ? C'est-à-dire qu'il permettrait et qu'il souffrirait dans le monde toutes sortes de maux, toutes sortes de vices et toutes sortes de méchancetés pour la plus grande manifestation de sa gloire, de sa puissance et de sa divine majesté ! Puisque rien n'est si contraire et si opposé à une infinie bonté et à une infinie perfection que tous les maux, que tous les vices et que toutes les méchancetés qui sont et qui se font dans le monde, quelle gloire, quel honneur ou quel plaisir pourrait revenir à un Dieu infiniment bon et infiniment sage de voir et de souffrir qu'il y ait tant de vices et tant de méchancetés parmi les hommes ? Quelle gloire ou quel honneur ou quel plaisir pourrait revenir à un Dieu infiniment bon et infiniment sage de punir éternellement des coupables, c'est-à-dire de faire éternellement brûler dans les flammes effroyables tant de milliers et tant de milliers de millions d'anges et d'hommes qui seraient malheureusement réprouvés dans les enfers ? Et cela souvent pour très peu de chose, comme pour un vain et léger plaisir de quelques moments ? Pour un simple regard ? Pour un seul désir naturel, ou seulement pour une pensée qu'ils appellent *morose* ou *déshonnête*, et spécialement pour une si légère faute qu'est celle que le prétendu premier homme aurait commise en mangeant indiscrètement dans un jardin d'un fruit qui lui aurait été défendu de manger, chose vaine et frivole et qui ne mériterait pas seulement un coup d'étrivière. Quelle gloire, dis-je ? Quel honneur ou quel plaisir cela pourrait-il faire à un Dieu ? Cruelle et détestable serait cette gloire ! Cruel et détestable serait cet honneur ! Cruel et détestable serait ce plaisir ! Cruelle enfin et détestable serait cette justice qui punirait éternellement, si sévèrement et si impitoyablement jusqu'à de si légères fautes !

Vous êtes fous, messieurs les christicoles ! Vous êtes fous d'avoir seulement de telles pensées d'un être qui serait infiniment bon, infiniment sage et infiniment parfait ! Ne serait-ce pas, au contraire, un bien plus grand bien et un bien plus digne sujet de gloire, d'honneur et de plaisir à un Dieu tout-puissant et infiniment parfait, de rendre toutes ses créatures entièrement heureuses et parfaites ? Oui certainement, ce serait pour lui un bien plus grand et un bien plus digne sujet de gloire, d'honneur et de plaisir.

Ne dites donc pas, messieurs les christicoles, qu'un Dieu infiniment parfait voudrait permettre et souffrir tant de maux, tant de vices et tant de méchancetés pour la plus grande manifestation de sa gloire, de sa puissance et de sa justice ou de sa miséricorde, puisque toutes ces prétendues divines vertus ou perfections paraîtraient beaucoup plus glorieusement, plus avantageusement et plus heureusement dans le bien que non pas dans le mal, ni que dans la punition du mal. Cessez d'amuser et d'abuser les peuples par les vaines craintes et par les vaines espérances aussi bien que par les fausses idées que vous leur donnez de la

grandeur, de la puissance, de la bonté, de la sagesse et de la justice infinie d'un Dieu qui n'est point, qui n'a jamais été et qui ne sera jamais.

Toutes les preuves que j'en ai données jusqu'ici sont claires et évidentes. Elles sont démonstratives autant qu'il y en peut avoir ; et par conséquent, elles nous font manifestement voir la vanité et la fausseté de toutes les divinités et de toutes les religions du monde, et il n'en faut pas davantage pour confondre tous nos superstitieux déicoles.

Mais comme je n'ai pas encore suffisamment ni assez particulièrement réfuté l'erreur où ils sont — et dans laquelle ils entretiennent vainement les peuples — touchant la nature de l'âme, qu'ils disent être une substance spirituelle et immortelle, il faut que je fasse plus amplement voir ici la fausseté de cette opinion ; ce qui pourra servir en même temps d'une huitième démonstration de la vanité et de la fausseté de toutes les susdites religions qui sont dans le monde.

LXXXVII

HUITIÈME PREUVE

De la vanité et de la fausseté des religions tirée de la fausseté même de l'opinion que les hommes ont de la spiritualité et de l'immortalité de leurs âmes



OUR CE QUI EST DE LA PRÉTENDUE SPIRITUALITÉ DE L'ÂME, SI ELLE était spirituelle, comme nos christicoles l'entendent, elle n'aurait ni corps, ni parties, ni matière, ni forme, ni figure, ni étendue aucune ; et par conséquent, ce ne serait rien de réel et de substantiel, car comme j'ai dit ci-devant, ce qui n'a ni corps ni matière ni forme, ni figure ni étendue aucune, n'est rien de réel et de substantiel. Or, l'âme est quelque chose de réel et de substantiel puisqu'elle anime le corps et qu'elle lui donne la force et le mouvement qu'il a. Car on ne dira pas que ce soit un rien ou un néant qui anime le corps et qui lui donne sa force et son mouvement. Donc, l'âme est quelque chose de réel et de substantiel et par conséquent, il faut nécessairement qu'elle soit corporelle et matérielle et qu'elle ait de l'étendue, puisque rien de réel et de substantiel ne peut être sans corps et sans étendue. Et la preuve évidente de cela, [c']est qu'il est impossible de se former aucune idée d'un être ou d'une substance qui serait sans corps et sans forme, sans figure et sans étendue aucune.

Pensez et repensez tant que vous voudrez à ce que pourrait être un prétendu être qui n'aurait ni corps, ni matière ni figure, ni couleur ni étendue aucune, vous ne vous formerez jamais une idée claire et distincte de ce qu'il pourrait être. Et il ne faut pas s'étonner de cela car comment pourrait-on se former une idée claire et distincte d'un être que l'on voudrait dépouiller de la nature même de l'être et de toutes les propriétés de l'être ? C'est comme si l'on voulait se former une idée claire et distincte d'un être qui ne serait point être. C'est pire que de vouloir se former l'idée d'une chimère, c'est-à-dire d'un monstre à cent têtes, par exemple, ou à cent bras, ou telle autre chimère que l'on voudra s'imaginer : on peut s'en former une idée claire et distincte, mais on ne saurait, même quand on le voudrait, se former aucune idée claire et distincte de ce que serait un être ou une substance qui ne serait point être et qui n'aurait point la nature de l'être, ni de substance. Cela se contredit et se détruit manifestement soi-même. Or, la nature de l'être et de substance, est d'être corps et étendu, et par conséquent, ce qui n'est ni corps, ni matière ni étendu, n'est nullement un être, ni être.

L'Antiquité l'a toujours pensé et l'a toujours cru ainsi, si bien que la plupart des anciens philosophes et théologiens n'avaient point d'autre créance que celle-là (Philon [le] Juif, Justin martyr, Théodoret, Origène, Lactance, saint Hilaire, saint Ambroise, saint Augustin, saint Bernard). Ce pourquoi aussi ils croyaient non seulement que les âmes étaient corporelles et matérielles, mais ils croyaient aussi que les anges, et que Dieu lui-même, n'étaient pas sans corps ni sans forme corporelle, tant ils étaient persuadés qu'il n'y avait point d'être substantiel sans corps, ni sans forme ni sans étendue. Ils ne s'étaient pas encore avisés de cette belle et subtile distinction que nos nouveaux philosophes cartésiens ont imaginé être entre le corps et l'esprit ; ils ne s'étaient pas encore avisés comme eux de prendre garde si une pensée de l'âme pouvait être étendue ou non, si un désir de l'âme pouvait être rond ou carré, ou triangulaire ou de quelque autre figure, ni si l'on pouvait couper en deux ou en quatre quelque connaissance ou quelque sentiment de l'âme... etc. Et parce que ces nouveaux philosophes ont clairement reconnu qu'une pensée de l'âme n'est pas un corps étendu, qu'un désir de l'âme n'est pas une chose ronde ni carrée, ni triangulaire ni d'aucune autre figure, et que l'on ne peut nullement couper ni fendre en deux ou en quatre aucune connaissance ni aucun sentiment de l'âme, ils ont cru trouver une différence essentielle entre le corps et l'esprit, et se sont imaginés que c'étaient réellement et substantiellement deux êtres et deux substances de différentes natures, dont le propre de l'un était d'être étendu en longueur, en largeur et en profondeur, et que le propre de l'autre était seulement de penser, de vouloir et de sentir.

LXXXVIII

Faiblesse & vanité des raisonnements que font les déicoles pour prouver la prétendue spiritualité et immortalité de l'âme



OICI COMME ILS PARLENT SUR CE SUJET (TOME II, p. 329) : « Nous n'avons, *dit l'auteur de la Recherche de la Vérité*, que deux sortes d'idées, idée d'esprit et idée de corps, et ne devons dire que ce que nous concevons, nous ne devons raisonner que suivant ces deux idées. Ainsi, puisque l'idée que nous avons de tous les corps nous fait connaître qu'ils ne se peuvent remuer, il faut conclure que ce sont les esprits qui les remuent. [...] Il est évident, *continue-t-il*, que tous les corps grands ou petits n'ont pas la force de se remuer. [...] Le plus petit ou le plus grand des corps que l'on puisse concevoir n'a point la force de se remuer. [...] Mais non seulement les corps ne peuvent [rien faire quoi que ce soit[1]], les esprits les plus nobles sont dans une semblable impuissance. Ils ne peuvent rien connaître si Dieu ne les éclaire. Ils ne peuvent rien sentir si Dieu ne les modifie. Ils ne sont capables de vouloir que parce que Dieu les agite. [...] Ce ne sont pas eux qui se meuvent vers le bien [en général, c'est-à-dire vers lui.] [...] [C'est Dieu qui les meut, et ils ne peuvent que ce que Dieu leur fait faire[2]].[3] »

« La première de toutes nos connaissances, *dit le même auteur* (*cet auteur confond ici l'être avec les manières d'être, c'est ce qui le trompe*) est l'existence de notre âme (*c'est plutôt l'existence de nous-mêmes*) : toutes nos pensées en sont des démonstrations incontestables, car il n'y a rien de plus évident que ce qui pense actuellement est actuellement quelque chose. Mais s'il est facile de connaître l'existence de notre âme, il n'est pas si facile d'en connaître l'essence et la nature. Si l'on veut savoir ce qu'elle est, il faut surtout bien prendre garde (*il devait bien prendre garde lui-même à ne pas confondre l'être avec les manières d'être : l'être demeure toujours mais les manières d'être changent presque tous les jours*) à ne la pas confondre avec les choses auxquelles elle est unie. [...] Il ne faut pas prendre son âme pour son corps, ni pour du sang, ni pour des esprits animaux, ni pour du feu, ni pour une infinité d'autres choses pour lesquelles les philosophes l'ont prise. Il ne faut croire de l'âme que ce que l'on ne saurait s'empêcher d'en croire, et dont on est pleinement convaincu par le sentiment intérieur que l'on a de soi-même, car autrement on se tromperait[4]. »

---

1 [Malebranche écrit ici *ne peuvent être causes véritables de quoi que ce soit.*]

2 [Malebranche écrit ici *il n'y a donc que Dieu qui soit véritable cause et qui ait véritablement la puissance de mouvoir les corps.*]

3 [Malebranche, *De la Recherche de la Vérité*, livre VI, 2e partie, chap. III, *opus* cité p. 646 et suivantes.]

4 [Malebranche, *De la Recherche de la Vérité*, livre VI, 2e partie, chap. VI, *opus* cité p. 695-696.]

« Les impies, *dit ce même auteur*, [devraient[5]] sans doute se mettre [fort] en peine de savoir si leur âme est mortelle, comme ils le pensent, ou si elle est immortelle, comme la foi et la raison nous l'apprennent. C'est là une chose de la dernière conséquence pour eux. D'où vient donc qu'ils ne le savent pas ou qu'ils en demeurent dans le doute, [si ce n'est qu'ils ne sont pas capables d'une attention un peu sérieuse, et que leur volonté inquiète et corrompue ne permet pas à leur esprit de regarder fixement les raisons, qui sont contraires aux sentiments qu'ils voudraient véritables[6].] Car enfin, est-ce une chose si difficile à connaître que la différence qu'il y a entre l'âme et le corps, entre ce qui pense et ce qui est étendu ? [Et que ces deux êtres sont tout à fait opposés[7] ?] Faut-il apporter une si grande attention d'esprit[8] pour voir qu'une pensée n'est rien de rond ni de carré, que de l'étendue n'est capable que de différentes figures et de différents mouvements, et non pas de pensées et de raisonnements. [Et qu'ainsi, ce qui pense et ce qui est étendu sont des choses toutes différentes[9].] Cependant, dit-il, cela seul suffit pour démontrer que l'âme est immortelle, et qu'elle ne peut périr quand même le corps serait anéanti. » (*ibid.*, p. 15 [10]). [...] [Les corps peuvent bien se corrompre parce qu'ils sont étendus, et qu'ils ont des parties qui se peuvent diviser[11].] Mais si l'esprit n'est point étendu, il ne sera pas divisible ; et s'il n'est pas divisible, il faut demeurer d'accord qu'en ce sens, il ne sera pas corruptible. (*ibid*, p.17 [12]). Mais comment, *dit cet auteur*, pourrait-on s'imaginer que l'esprit fût étendu et divisible ? On peut, par une ligne droite, couper un carré en deux triangles, en deux parallélogrammes, en deux trapèzes. mais par quelle ligne, dit-il, peut-on concevoir qu'un plaisir, qu'une douleur ou qu'un désir, se puissent couper ? Et quelle figure résulterait de cette division[13] ? »

» [L'esprit n'est donc point étendu ni divisible, et par conséquent il est incorruptible et immortel de sa nature[14].]

» Car enfin, (*ibid*, pp. 17-19), la question de l'immortalité de l'âme est une des questions les plus faciles à résoudre lorsque, sans écouter son imagination, l'on considère avec [quelque] attention d'esprit l'idée claire et distincte de l'étendue, [et le rapport qu'elle peut avoir avec la pensée[15].] (*ibid.*, p. 16 [16]).

---

5 [Malebranche écrit « *doivent* ».]

6 [Passage supprimé par Meslier.]

7 [Cette phrase n'est pas dans Malebranche : elle est ajoutée par Meslier.]

8 Vain raisonnement. C'est l'homme entier qui pense, et non autre chose. L'homme est étendu, donc ce qui est étendu est capable de pensée.

9 [Malebranche écrit : « Et qu'ainsi ce qui pense et ce qui est étendu sont *deux êtres tout à fait opposés*. »]

10 [Malebranche, *De la Recherche de la Vérité*, livre IV, chap. II, *opus* cité p. 396-397.]

11 [Cette phrase est absente. Meslier résume lapidairement et altère les paragraphes 2 à 5 du livre IV, chap. II. Malebranche lui-même les résume ainsi à la fin du §.5 : « Les corps peuvent donc changer, mais ils ne peuvent pas périr. »]

12 [Malebranche, *De la Recherche de la Vérité*, livre IV, chap. II, *opus* cité p. 398.]

13 [*Ibid.*]

14 [Malebranche écrit : « L'esprit n'est donc point étendu, il n'est point divisible, il n'est point susceptible des mêmes changements que le corps : néanmoins, il faut tomber d'accord qu'il n'est pas immuable par sa nature. » [Malebranche, *De la Recherche de la Vérité*, livre IV, chap. II, *opus* cité p. 399.]]

15 [Malebranche écrit : « pour reconnaître qu'elle ne peut avoir de rapport avec la pensée. »]

16 [Malebranche, *De la Recherche de la Vérité*, livre IV, chap. II, *opus* cité p. 399-400.]

» Il est donc clair que la pensée n'étant point la modification de l'étendue, notre âme n'est point anéantie, quand même on supposerait que la mort anéantirait [notre] corps[17]. »

« Les cartésiens, *dit encore ce même auteur*, ne pensent pas que les bêtes sentent de la douleur ou du plaisir, qu'elles aiment ou qu'elles haïssent aucune chose, parce qu'ils n'admettent rien que de matériel dans les bêtes, et qu'ils ne pensent pas que les sentiments ni les passions soient des propriétés de la matière, telle qu'elle puisse être. Quelques péripatéticiens, au contraire, pensent que la matière est capable de sentiment et de passion, lorsqu'elle est, disent-ils, subtilisée ; que les bêtes peuvent sentir par le moyen des esprits animaux, c'est-à-dire par le moyen d'une matière extrêmement [agitée[18]], subtile et délicate, et que l'âme même n'est capable de sentiment et de passion qu'à cause qu'elle est unie à cette matière.

» Ainsi pour résoudre la question si les bêtes ont une âme, il faut rentrer en soi-même, et considérer avec toute l'attention dont on est capable, l'idée que l'on a de la matière. Et si l'on conçoit que de la matière figurée d'une telle manière, comme en carré, en rond, en ovale, soit de la douleur, du plaisir, de la chaleur, de la couleur, de l'odeur, du son, etc., on peut assurer que l'âme des bêtes, quelque matérielle qu'elle soit, est capable de sentir. Si l'on ne le conçoit pas, il ne le faut pas dire, car il ne faut assurer que ce que l'on conçoit. De même, *continue-t-il*, si l'on conçoit que la matière [extrêmement[19]] agitée de bas en haut, de haut en bas, en ligne circulaire, spirale, [oblique[20],] parabolique ou elliptique soit un amour, une haine, une joie, une tristesse, etc., on peut dire que les bêtes ont les mêmes passions que nous. Si on ne le [conçoit pas[21]], il ne le faut pas dire, à moins, dit-il, que l'on ne veuille parler sans savoir ce que l'on dit. Mais je pense pouvoir assurer qu'on ne croira jamais qu'aucun mouvement de matière puisse être un amour ou une joie, pourvu que l'on y pense sérieusement[22]. [...] Il y a contradiction, disent les cartésiens, de dire qu'une âme ou une substance[23] qui pense, qui sent, qui désire, soit matérielle[24]. »

« L'âme, dit le même auteur, est [donc] si aveugle qu'elle se méconnaît elle-même, et qu'elle ne voit pas que ses propres sensations lui appartiennent. Elle est si intimement unie à son corps, et elle est [encore] devenue si charnelle depuis le péché [et par là si incapable d'attention], *dit-il* (tome I, p. 94), qu'elle lui attribue beaucoup de choses qui n'appartiennent qu'à elle-même, et qu'elle ne se distingue presque plus d'avec lui. De sorte qu'elle ne lui attribue pas seulement

---

17 [Malebranche, *De la Recherche de la Vérité*, livre IV, chap. II, *opus* cité p. 397. Meslier opère un montage désordonné de citations parfois peu fidèles de ce chapitre II du livre IV : « L'immortalité de l'âme contestée par quelques personnes. »]

18 [Mot absent de Malebranche et ajouté par Meslier.]

19 [Mot absent de Malebranche et ajouté par Meslier.]

20 [Mot absent de Malebranche et ajouté par Meslier.]

21 [Malebranche écrit : « voit pas ».]

22 [Malebranche, *De la Recherche de la Vérité*, livre VI, IIe partie, chap. VII, *opus* cité p. 714-715.]

23 Ce raisonnement est absolument faux, car je suis certain d'être moi-même une substance qui pense, qui sent, qui désire et qui raisonne, et je suis pareillement certain aussi d'être une substance matérielle et corporelle ; tous les autres hommes sont de même, donc... etc.

24 [Cette dernière phrase représente un extrait tronqué et altéré du passage suivant : « Il est vrai que saint Augustin supposant, selon le préjugé commun à tous les hommes, que les bêtes ont une âme, au moins n'ai-je point lu qu'il l'ait jamais examiné sérieusement dans ses ouvrages, ni qu'il l'ait révoqué en doute ; et s'apercevant bien qu'*il y a contradiction de dire qu'une âme ou une substance qui pense, qui sent, qui désire, etc., soit matérielle,* il a cru que l'âme des bêtes était effectivement spirituelle et indivisible. » (Cf. *opus* cité, p. 715). Meslier attribue ainsi abusivement aux « cartésiens » une partie du compte-rendu que Malebranche fait de la position de saint Augustin.]

toutes les sensations dont nous parlons à présent, mais aussi la force d'imaginer, et même quelquefois la puissance de raisonner. Car il y a eu un grand nombre de philosophes assez stupides et [assez] grossiers pour croire que l'âme n'était que la plus déliée et la plus subtile partie du corps[25]. »

« Dans les animaux, *dit-il*, il n'y a ni intelligence ni âme, comme on l'entend ordinairement (tome II, p. 419). Ils mangent sans plaisir, ils crient sans douleur ils croissent sans le savoir ; ils ne désirent rien, ils ne craignent rien, ils ne connaissent rien ; et s'ils agissent avec adresse et d'une manière qui marque intelligence, c'est, dit cet auteur, que Dieu les ayant faits pour les conserver, il a [conformé[26]] leur corps de telle façon qu'ils évitent machinalement et sans crainte tout ce qui est capable de les détruire. Autrement, il faudrait dire qu'il y a plus d'intelligence dans [les plus petits de tous les animaux[27]] ou même dans une seule graine, que dans le plus spirituel des hommes ; car il est constant qu'il y a plus de différentes parties, et qu'il s'y produit plus de mouvements réglés que nous ne sommes capables d'en connaître[28]. »

« Je ne crois pas, *dit encore ce même auteur*, qu'on puisse douter, après y avoir pensé sérieusement, que l'essence[29] de l'esprit ne consiste que dans la pensée, de même que l'essence de la matière ne consiste que dans l'étendue ; et que selon les différentes modifications de la pensée, l'esprit est tantôt voulant, tantôt imaginant, ou enfin qu'il a plusieurs autres formes particulières ; de même que selon les différentes modifications de l'étendue, la matière est tantôt de l'eau, tantôt du bois, tantôt du feu, ou qu'elle a une infinité d'autres formes particulières. [...]

» Je ne crois pas [non plus[30]], *dit-il* (tome I, p. 347), qu'il soit possible de concevoir un esprit qui ne pense point, quoiqu'il soit fort facile d'en concevoir un qui ne sente point, qui n'imagine point, et même qui ne veuille point ; de même qu'il n'est pas possible de concevoir une matière qui ne soit pas étendue, quoiqu'il soit assez facile d'en concevoir une qui ne soit ni terre ni métal, et qui ne soit ni carrée ni ronde, ni même en mouvement. D'où il faut conclure que comme il se peut faire qu'il y ait de la matière qui ne soit ni terre ni métal, ni carrée ni ronde, [et qui] même [ne soit point] en mouvement, il se peut faire aussi qu'un esprit ne sente ni chaud ni froid, ni joie ni tristesse, n'imagine rien, [et même ne veuille rien] ; de sorte que toutes ces [choses[31]] ne lui sont point essentielles. La pensée toute seule est donc l'essence de l'esprit, ainsi que l'étendue toute seule est l'essence de la matière. [...]

» [Mais comme le mouvement n'est pas de l'essence de la matière puisqu'il suppose de l'étendue, ainsi il n'est pas de l'essence de l'esprit de vouloir ; puisque le vouloir suppose la perception[32].]

---

25 [Malebranche, *De la Recherche de la Vérité*, livre I, chap. XVII. Cf. *opus* cité, p. 101. Dans le texte de Malebranche la première phrase de ce paragraphe *fait suite* aux phrases que Meslier a placées derrière elle.]

26 [Malebranche écrit : « formé ».]

27 [Malebranche écrit : « dans le plus petit des animaux »]

28 [Malebranche, *De la Recherche de la Vérité*, livre VI, IIe partie, chap. VII. Cf. *opus* cité, p. 717].

29 Par l'essence d'une chose, j'entends ce que l'on conçoit de premier dans cette chose, duquel dépendent toutes les modifications que l'on y remarque. (Note de Malebranche).

30 [Malebranche écrit : « aussi ».]

31 [Malebranche écrit : « modifications ».]

32 [Tout ce passage est sensiblement altéré par Meslier. Malebranche écrit : « Néanmoins, comme le mouvement n'est pas de l'essence de la matière, puisqu'il suppose de l'étendue, ainsi vouloir n'est pas de l'essence de l'esprit , puisque vouloir suppose la perception. »]

» La pensée toute seule est donc proprement ce qui constitue l'essence de l'esprit et les différentes manières de penser, comme sentir et imaginer ne sont que les modifications dont il est capable, et dont il n'est pas toujours modifié. (*ibid.*, p. 348). Mais vouloir est une propriété qui l'accompagne toujours [quoiqu'il soit uni à un corps[33]] ou qu'il en soit séparé, laquelle cependant ne lui est pas essentielle, puisqu'elle suppose la pensée, [et qu'on peut concevoir un esprit sans volonté comme un corps sans mouvement][34]. »

« Si l'on veut, *dit-il*, attacher quelque idée claire et distincte au mot de *vie*, on peut dire que la vie [de l'homme[35]] est la connaissance de la vérité et l'amour du bien, ou plutôt que sa pensée est sa vie (tome II, p. 421) ; et que la vie du corps consiste dans la circulation du sang et dans le juste tempérament des humeurs, ou plutôt que la vie du corps est le mouvement de ses parties propre pour sa conservation. Et alors les idées attachées au mot de *vie* étant claires, il sera assez évident : 1- Que l'âme ne peut communiquer sa vie au corps, car elle ne peut le faire penser. 2- Qu'elle ne peut lui donner la vie par laquelle il se nourrit, [il] croît... etc., puisqu'elle ne sait pas même ce qu'il faut faire pour digérer ce que l'on mange. 3- Qu'elle ne peut [la faire sentir[36]], puisque la matière est incapable de sentiments, [etc.][37] »

« [Il ne suffit pas de sentir ou de connaître que] les traces du cerveau, *dit ce même auteur*, sont liées les unes avec les autres, et elles sont suivies du mouvement des esprits animaux. (tome I, p. 222), [que] les traces réveillées dans le cerveau réveillent des idées dans l'esprit, et [que] des mouvements excités dans les esprits animaux excitent [des passions dans l'âme[38]]. [...]

» [Toute l'alliance de l'esprit et du corps qui nous est connue, consiste dans une correspondance naturelle et mutuelle des pensées de l'âme avec les traces du cerveau, et des émotions de l'âme avec les mouvements des esprits animaux.] Dès que l'âme reçoit quelques nouvelles idées, il s'imprime dans le cerveau de nouvelles traces, et dès que les objets produisent de nouvelles traces [dans le cerveau[39]], l'âme reçoit de nouvelles idées. [Non qu'elle[40]] considère ces traces, *dit l'auteur*, puisqu'elle n'en a aucune connaissance, ni que ces traces renferment ces idées, puisqu'elles n'y ont aucun rapport ; ni enfin qu'elle reçoive ses idées de ces traces, car comme nous expliquerons [ailleurs[41]], il n'est pas concevable que l'esprit reçoive quelque chose du corps, et qu'il devienne plus éclairé qu'il n'est en se tournant vers lui, ainsi que [disent les philosophes[42]], qui veulent que ce soit par *conversion aux* [*fantasmes*[43]], [et[44]] aux traces du cerveau, *per conversionern ad phantasmata*[45], que [l'âme[46]] aperçoive toutes choses, [...] De même, dès que

---

[33] [Malebranche écrit « *soit qu'il* soit uni à un corps ».]
[34] [Malebranche, *De la Recherche de la Vérité*, livre III, Ie partie, chap. I. Cf. *opus* cité, p. 293-295.]
[35] [Malebranche écrit, bien sûr, : « de l'âme », puisqu'il analyse les rapports qu'il vise à établir entre *l'âme* et le corps. Cf. *opus* cité, p. 718.]
[36] [Malebranche écrit justement : « elle ne peut *le* faire sentir », puisque c'est du corps dont il s'agit.]
[37] [Malebranche, *De la Recherche de la Vérité*, livre VI, IIe partie, chap. VII. Cf. *opus* cité, p. 718.]
[38] [Malebranche écrit : « *ces* passions dans *la volonté* » !]
[39] [Ajouté par Meslier.]
[40] [Malebranche écrit : « Ce n'est pas qu'elle ».]
[41] [Malebranche écrit : « dans le troisième Livre ».]
[42] [Malebranche écrit : « le prétendent les philosophes ».]
[43] [Malebranche écrit : « *fantômes* ».]
[44] [Malebranche écrit : « ou ».]
[45] [Traduit par Malebranche lui-même : « conversion aux fantômes ». Les différences, altérations et même contresens entre le texte cité par Meslier et celui de Malebranche proviennent peut-être de ce que Meslier traduit à partir de l'édition latine de la *Recherche* par J. L'Enfant, parue « à Genève » en 1685, puis rééditée en 1689, 1690 et 1691.]

l'âme veut que le bras soit mû, le bras est mû, quoiqu'elle ne sache pas seulement ce qu'il faut faire pour le remuer ; et dès que les esprits animaux sont agités, l'âme se trouve émue, quoiqu'elle ne sache pas seulement s'il y a dans son corps des esprits animaux.

» [Lorsque je traiterai des passions, je parlerai] de la liaison [qu'il y a] entre les traces du cerveau et le[s] mouvement[s] des esprits, et de celle qui est entre les idées et les émotions de l'âme, [car toutes les passions en dépendent. [Comme aussi[47]] de la liaison entre les idées et les traces, et de la liaison des traces les unes avec les autres. [...]

» Il y a, par exemple, une liaison naturelle et qui ne dépend point de notre volonté entre les traces que produisent un arbre ou une montagne que nous voyons, et les idées d'arbre et de montagne ; entre les traces que produisent dans notre cerveau le cri d'un homme ou d'un animal qui souffre et que nous entendons se plaindre, l'air du visage d'un homme qui nous menace ou qui nous craint et les idées de douleur, de force, de faiblesse, et même entre les sentiments de compassion, de crainte et de courage qui se produisent [naturellement[48]] en nous. » (tome I, p. 226 [49]).

« [La puissance de l'âme sur le corps, *dit monseigneur de Cambrai* ([*Traité de l'*]*Exist*[*ence*] *de Dieu*, p. 156), est non seulement souveraine, mais encore aveugle[50].] Le paysan le plus ignorant sait aussi bien mouvoir son corps que le philosophe le mieux instruit de l'anatomie. L'esprit du paysan commande à ses nerfs, à ses muscles, à ses tendons, [à ses esprits animaux], qu'il ne connaît pas et dont il n'a jamais ouï parler. Sans pouvoir les distinguer et sans savoir où ils sont, il les trouve. Il s'adresse précisément à ceux dont il a besoin, [et] il ne prend point les uns pour les autres.

» Un danseur de corde ne fait que vouloir, et à l'instant les esprits coulent avec impétuosité, tantôt dans certains nerfs, [et] tantôt dans d'autres : tous ces nerfs se tendent ou se relâchent à propos. [Demandez-lui ce que c'est qu'un nerf : il n'en sait rien.] Demandez-lui quels sont ceux qu'il a mis en mouvement, et par où il a commencé à les ébranler : il ne comprend pas même ce que vous voulez [lui] dire ; il ignore profondément ce qu'il a fait dans tous les ressorts intérieurs de sa machine.

» Le joueur de luth, qui connaît parfaitement toutes les cordes de son instrument, qui les voit de ses yeux, qui les touche l'une après l'autre de ses doigts, s'y méprend ; mais l'âme, qui gouverne la machine du corps [humain], en meut tous les ressorts à propos, sans les voir, sans les discerner, sans en savoir ni la figure, ni la situation ni la force ; elle ne s'y mécompte point. Quel prodige ! *dit-il*, mon esprit commande à ce qu'il ne connaît point et qu'il ne peut voir, [à ce qu'il ne

---

46 [Malebranche écrit : « l'esprit ».]

47 [Malebranche écrit : « Je dois seulement parler ici... »]

48 [Mot absent de Malebranche et ajouté par Meslier.]

49 [Malebranche, *De la Recherche de la Vérité*, livre II, Ie partie, chap. V. Cf. *opus* cité, pp. 158 à 161.]

50 [Cette phrase n'est pas en l'état dans Fénelon, qui écrit : « Cette puissance, qui est si souveraine, est en même temps aveugle. Le paysan etc... ». Fénelon lui-même n'est pas clair à propos de la nature de cette puissance, les paragraphes précédents mentionnant « mon faible esprit », « ma volonté », « cette simple et intime volonté », « une voix souveraine et toute-puissante ». Ainsi, le paragraphe précédent débute par cette phrase : « Remarquez que *l'empire de mon esprit* sur mon corps est souverain, et qu'il est néanmoins aveugle. » Dans la suite, il écrit : « Comme l'Ecriture nous représente Dieu qui dit après la création de l'univers : *Que la lumière soit, et elle fut*, de même, *la seule parole intérieure de mon âme*, sans préparation, fait ce qu'elle dit. »]

connaît point[51]] et qui est incapable de connaissance, et il est infailliblement obéi. Que d'aveuglement ! Que de puissance ! L'aveuglement est de l'homme ; mais la puissance, de qui est-elle, à qui l'attribuerons-nous, si ce n'est à celui qui voit ce que l'homme ne voit pas, et qui fait en lui ce qui le surpasse ? Mon âme, *dit-il*, a beau vouloir remuer les corps qui l'environnent et qu'elle connaît très distinctement, aucun ne se remue ; elle n'a aucun pouvoir pour ébranler le moindre atome par sa volonté. [...] La pensée de l'homme n'a aucun empire sur les corps[52] ; [je le vois en parcourant toute la Nature][53]. »

« Ce même esprit qui voit sans cesse l'infini, [et dans la règle de l'infini toutes les choses finies,] ignore aussi à l'infini tous les objets qui l'environnent. Il s'ignore profondément lui-même ; il marche comme à tâtons dans un abîme de ténèbres ; il ne sait [ni] ce qu'il est, ni comment il est attaché à un corps, ni comment il a tant d'empire sur tous les ressorts de ce corps qu'il ne connaît point. Il ignore ses propres pensées et ses propres volontés ; il ne sait avec certitude ni ce qu'il croit, ni ce qu'il veut. Souvent il s'imagine croire et vouloir ce qu'il n'a [ni] cru, ni voulu. Il se trompe, et ce qu'il a de meilleur, c'est de le [connaître[54]]. » (p. 179 [55]).

« Il est [même] si naturel de croire, *dit le même autre auteur, monseigneur de Cambrai*, que la matière ne peut penser, que tous les hommes sans prévention ne peuvent s'empêcher de rire quand on leur soutient que les bêtes ne sont que des pures machines, parce qu'ils ne sauraient concevoir que des pures machines puissent avoir les connaissances qu'ils prétendent apercevoir dans les bêtes. [Ils trouvent que c'est faire des jeux d'enfants qui parlent avec leurs poupées, que de vouloir donner quelque connaissance à de pures machines.] De là vient, *dit-il*, que les Anciens mêmes, qui ne connaissaient rien de réel qui ne fût [un] corps, voulaient néanmoins que l'âme de l'homme fût d'un cinquième élément ou une espèce de quintessence sans nom, [inconnue ici-bas, indivisible et immuable, toute céleste et toute divine, parce qu'ils ne pouvaient concevoir que la matière terrestre des quatre éléments pût penser et se connaître elle-même.] » (p. 144 [56]).

---

51 [Fénelon écrit : « à ce qui ne le connaît point »...]
52 [Cette phrase est bien de Fénelon, sept paragraphes plus loin. Cf. *opus* cité, p. 55.]
53 [Fénelon, *Traité de l'Existence & des attributs de Dieu*, Ie partie, chap. II. Cf. *opus* cité, pp. 50-51.]
54 [Fénelon écrit : « reconnaître ».]
55 [Fénelon, *Traité de l'Existence & des attributs de Dieu*, Ie partie, chap. II. Cf. *opus* cité, pp. 57-58.]
56 [Fénelon, *Traité de l'Existence & des attributs de Dieu*, Ie partie, chap. II. Cf. *opus* cité, pp. 46-47.]

LXXXIX

Réfutation de leurs vains raisonnements



L EST VISIBLE, PAR TOUS CES RAISONNEMENTS-LÀ, QUE LA RAISON pourquoi les cartésiens ne veulent pas reconnaître que la matière soit capable de penser, de vouloir, de sentir, de désirer, d'aimer, ou de haïr... etc., c'est parce qu'ils s'imaginent que si la pensée et la connaissance, le sentiment et la volonté, l'amour et la haine, la tristesse et la joie, et toutes autres sortes de passions de l'âme n'étaient que des modifications de la matière, elles seraient nécessairement des choses étendues en longueur, en largeur et en profondeur, aussi bien que la matière même, qu'elles seraient nécessairement des choses rondes ou carrées, comme ils disent, et qu'elles pourraient, comme la matière même, se diviser, se fendre ou se couper en plusieurs semblables ou différentes parties.

Or, il est clair et évident que quand la matière serait capable de penser, de vouloir, de sentir, de désirer, d'aimer ou de haïr, d'avoir de la joie ou de la tristesse... etc., il ne s'ensuivrait pas de là que ces sortes de modifications de la matière seraient pour cela des choses étendues en longueur, en largeur et en profondeur ; et par conséquent, qu'il ne s'ensuivrait pas de là que les pensées, que les désirs et que les volontés ou les affections de l'âme seraient des choses rondes ou carrées, comme ils disent, ni qu'elles pourraient, comme la matière même, se diviser, se fendre ou se couper en plusieurs semblables ou dissemblables parties. Il est même ridicule de s'imaginer que telle chose s'en ensuivrait. En voici évidemment la preuve.

Il est clair et évident que le mouvement, par exemple, est un mode ou une modification de la matière, aussi bien que l'étendue saurait l'être ; or, il est évident aussi que le mouvement en lui-même n'est pas une chose ronde ni carrée, car quoiqu'il puisse aller en rond, en carré ou en ovale et en triangle, on ne dit pas pour cela que le mouvement soit une chose ronde ou ovale ni triangulaire, ni que ce soit une chose que l'on puisse mesurer à pots ou à pintes, ni que l'on puisse peser au poids ou à la balance, et ce n'est pas une chose que l'on puisse fendre ou couper par pièces et par morceaux. Donc, toutes les modifications de la matière ne sont pas nécessairement des choses rondes ou carrées, ni des choses que l'on puisse toujours diviser, fendre ou couper par quartiers.

Pareillement, la vie et la mort, la beauté et la laideur, la santé et la maladie, la force et la faiblesse des corps vivants ne sont certainement que des modes ou des modifications de la matière, aussi bien que l'étendue. Or, il est constant et évident que la vie, ni la mort, ni la beauté, ni la laideur, ni la force, ni la faiblesse, ni la santé, ni la maladie des corps vivants ne sont pas des choses étendues en longueur, en largeur et en profondeur, et ce ne sont point non plus des choses rondes ou carrées ; ce ne sont point des choses que l'on puisse fendre ou diviser par pièces ; ce ne sont point des choses que l'on puisse mesurer à l'aune ou à la toise, ni peser au poids et à la balance, quoiqu'elles ne soient néanmoins que des modifications de la matière.

Ainsi, toutes les modifications de la matière ne sont pas nécessairement toujours des choses rondes ou carrées, et il serait même ridicule de dire pour cela que la beauté et la laideur, que la force et la faiblesse, que la santé et la maladie des corps vivants dussent être des choses rondes ou carrées, ou qu'elles dussent pouvoir se fendre et se diviser par pièces — sous prétexte qu'elles seraient des modifications de la matière.

Pareillement, les sons, les odeurs, les goûts, les saveurs ne sont point des choses rondes ou carrées, et il serait ridicule de dire qu'elles dussent être des choses rondes ou carrées sous prétexte qu'elles seraient des modifications de la matière.

Pareillement, les vices et les vertus ne sont que des modifications de la matière, car la vertu dans les hommes n'est rien autre chose qu'une bonne, qu'une belle, honnête et louable manière de vivre, d'agir et de se comporter dans la vie. Au contraire, le vice dans les hommes n'est aussi qu'une mauvaise, qu'une laide et blâmable manière d'agir et de se comporter dans la vie, toutes lesquelles bonnes ou mauvaises manières d'agir et de se comporter dans la vie sont visiblement dans les hommes, qui sont composés de matière ; et par conséquent, on ne peut dire que les vertus et les vices ne soient pas des modifications de la matière. Cependant, il ne s'ensuit pas de là que les vertus et les vices soient des choses rondes ou carrées, il ne s'ensuit pas de là qu'elles soient des choses que l'on puisse diviser, fendre ou couper en pièces et en morceaux, comme on couperait la matière même, et il serait ridicule de dire ou même de s'imaginer que telle chose dû s'ensuivre d'un tel principe.

Donc *a pari, par conséquence pareille*, quand nos pensées et nos connaissances, que nos désirs et nos volontés, que nos sensations et nos affections, que nos amitiés et nos haines, nos plaisirs et nos douleurs, nos joies et nos tristesses, et, en un mot, quand tous nos sentiments et toutes nos passions ne seraient que des modifications de la matière, il ne s'ensuivrait nullement pour cela que ce seraient ni que ce devraient être des choses rondes ou carrées, ni que ce seraient pour cela des choses que l'on dû pouvoir fendre ou couper par pièces et par morceaux.

Au contraire, il serait ridicule à nos cartésiens de s'imaginer que telle chose dût s'en ensuivre. Et ainsi, ils sont ridicules dans leurs raisonnements qu'ils font sur ce sujet.

Tournons autrement, si l'on veut, ce raisonnement-ci.

La raison pourquoi les cartésiens ne veulent pas reconnaître que la matière soit capable de penser, de sentir, de désirer, de vouloir, d'aimer et de haïr... etc., [c']est parce qu'ils ne peuvent se persuader qu'une pensée, qu'une volonté, qu'un désir, qu'un amour, qu'une haine, qu'une joie, qu'une tristesse ni aucune autre affection ou passion de l'âme, puissent être des modifications de la matière ; et ils ne peuvent se persuader que ces sortes de choses puissent être des modifications de la matière parce que ce ne sont point, disent-ils, des choses étendues comme la matière et que ce ne sont point des choses rondes ou carrées, et que ce ne sont point des choses qui puissent être divisées, fendues ou coupés par pièces et par morceaux.

Or, cette raison n'empêche pas que la pensée, que la connaissance, que le sentiment, que la volonté, que le désir, que l'amour, que la haine, que la joie, que la tristesse et que toutes les autres affections ou passions de l'âme, ne puissent être des modifications de la matière.

Donc, cette raison ne prouve rien pour la prétendue spiritualité de l'âme, comme nos cartésiens le prétendent, et ils sont même aussi ridicules de prétendre

démontrer par là la spiritualité de l'âme, comme ils le font lorsqu'ils prétendent démontrer l'existence d'un Dieu infiniment parfait par l'idée qu'ils en ont.

Car de même que l'idée que l'on a d'une chose ne prouve nullement que cette chose soit comme on se l'imagine, de même aussi ce que l'on appelle la spiritualité des pensés, des désirs et des volontés, des affections et des passions de l'âme, qui ne sont point des choses étendues, qui ne sont point des choses rondes ou carrées et qui ne peuvent se fendre ni se couper par pièces et par morceaux, ne prouve nullement qu'elles ne soient point des modifications de la matière.

Et la raison évidente de cela, [c']est que toutes les modifications de la matière ne doivent pas avoir actuellement toutes les propriétés de la matière. Il est même impossible qu'elles les aient toutes.

Le propre de la matière est, par exemple, d'être étendue en longueur, en largeur et en profondeur ; mais il ne s'ensuit pas de là que toutes les modifications de la matière puissent ou doivent être étendues en longueur, en largeur et en profondeur ; il serait même ridicule de le prétendre.

Le propre de la matière est de pouvoir avoir toutes sortes de figures et toutes sortes de mouvements ; mais il ne s'ensuit pas de là que chaque modification de la matière puisse ou doive avoir toutes sortes de figures et toutes sortes de mouvements ; il serait même ridicule de le prétendre ainsi.

Le propre de la matière est de pouvoir être divisée ou coupée en longueur ou en travers, et en toutes sortes de biais ; mais il ne s'ensuit pas de là que toutes les modifications de la matière puissent ou doivent être capables d'être divisées, fendues ou coupées en long et en travers, et de toutes sortes de biais. Il serait même ridicule de le prétendre.

De même encore, le propre de la matière est de pouvoir être mesurée au pied, par exemple, ou à l'aune et à la toise, comme aussi de pouvoir être mesurée au cartel ou au pot et à la pinte. Mais il ne s'ensuit pas de là non plus que toutes les modifications de la matière puissent ou doivent être capables d'être mesurées ainsi au pied, à l'aune ou à la toise, ou de pouvoir être mesurées au cartel, au pot ou à la pinte ; et il serait même encore ridicule de le prétendre ainsi.

Enfin, le propre de la matière est de pouvoir être pesée au poids ou à la balance ; mais il ne s'ensuit pas de là que toute matière ni que toutes les modifications de la matière puissent ou doivent être actuellement capables d'être pesées au poids ou à la balance ; et il serait même ridicule de vouloir le prétendre ainsi.

Donc, il est ridicule à nos cartésiens de prétendre que nos pensées, que nos raisonnements, que nos connaissances, que nos désirs, que nos volontés et que les sentiments que nous avons de plaisir ou de douleur, d'amour ou de haine, de joie ou de tristesse... etc., ne soient pas des modifications de la matière, sous prétexte que ces sortes de modifications de notre âme ne sont point étendues en longueur, en largeur et en profondeur, et sous prétexte qu'elles ne sont ni rondes ni carrées, et qu'elles ne peuvent être divisées ou coupées en pièces et en morceaux. Il est, dis-je, ridicule à eux de prétendre cela puisqu'il n'est pas possible que toutes les modifications de la matière aient actuellement toutes ses propriétés.

Voici des exemples qui confirmeront ce raisonnement-ci.

Le mouvement, comme j'ai dit, et le vent, par exemple, ne sont certainement que des modifications et des agitations de la matière. Cependant, il est constant que le mouvement et que le vent ne sont point des choses rondes ou carrées, ni d'aucune autre figure spéciale ; ils ne peuvent être mesurés à pots ni à pintes, ni à cartels ; ils ne peuvent être pesés au poids ni à la balance. Donc, toutes les

modifications de la matière ne peuvent toujours avoir toutes les propriétés de la matière même, ni une modification de la matière avoir encore toutes ses autres modifications.

Pareillement, il est certain, clair et évident, que ce que nous appelons la vie ou la mort, la beauté ou la laideur, la force ou la faiblesse, la santé ou la maladie, ne sont que des modifications de la matière dont le corps est composé. Cependant, il est constant que ces sortes de choses ne sont ni rondes ni carrées, ni d'aucune autre figure. Elles ne peuvent se fendre ni se couper en quartiers comme la matière ; elles ne se peuvent mesurer à l'aune ni à la toise, ni à pots ni à pintes. Elles ne peuvent nullement se peser au poids ni à la balance, et il serait ridicule de parler d'une aune ou d'une toise de vie et de santé ; il serait ridicule de parler d'un pot ou d'une pinte de beauté et de force ; il serait ridicule de parler d'une livre ou de deux ou trois livres de maladies, de fièvre ou de pleurésie, aussi bien que de deux ou trois livres de santé et de force... etc. Donc, toutes les modifications de la matière ne peuvent avoir actuellement toutes les propriétés de la matière, et toutes les modifications de la matière ne peuvent pas être susceptibles de toutes autres modifications ; et il serait ridicule de le penser.

Pareillement, les vices et les vertus que nous voyons tout clairement dans les hommes, ne sont, comme j'ai dit, que des modifications de la matière, parce que les vertus et les vices ne consistent que dans certaines bonnes ou mauvaises manières d'agir, de vivre ou de se conduire et de se comporter dans la vie, qui sont certainement des dispositions ou des manières d'agir qui regardent le corps aussi bien que l'âme ou l'esprit, et par conséquent, qui sont autant des modifications du corps que de l'esprit. Cependant, il est constant que les vertus et que les vices des hommes ne sont point des choses rondes ni carrées, ni d'aucune autre figure ; ce ne sont point des choses qui se puissent fendre ou couper par morceaux ; ce ne sont point des choses qui se puissent mesurer à l'aune ni à la toise ; ce ne sont point des choses qui se puissent peser au poids ni à la balance ; et il serait ridicule de demander si des vices ou des vertus seraient des choses rondes ou carrées ; il serait ridicule de demander si on les pourrait fendre ou couper par pièces et par morceaux ; et il serait ridicule de penser qu'on les puisse mesurer à l'aune ou à la toise, ou qu'on les puisse peser au poids ou à la balance.

Donc, il est constant et évident que toutes les modifications de la matière ne doivent pas être des choses rondes ou carrées, et qu'elles ne doivent pas toujours être des choses que l'on puisse fendre ou couper par pièces. Et quoique l'on ne puisse pas précisément dire qu'un certain tel ou tel mouvement en ligne droite, oblique, circulaire, spirale, parabolique ou elliptique, comme disent nos cartésiens, fasse un amour, une haine, un désir, une joie, une tristesse, ou quelque autre semblable affection ou passion de l'âme, il ne s'ensuit pas de là que ces sortes de sentiments et affections de l'âme ne soient pas des modifications de la matière.

Enfin, ce que nous appelons le bruit, le son, la lumière, l'odeur, la saveur, la chaleur, la froidure, ou même la fermentation, ne sont certainement, de la part des choses mêmes, que des modes et des modifications de la matière[1].

---

[1] Le sommeil, par exemple encore, est bien certainement aussi une modification de la matière d'un corps qui dort. Nos cartésiens demanderont-ils pour cela si le sommeil est quelque chose de rond ou de carré, et si l'on conçoit qu'il se puisse fendre ou couper en deux ou en trois ?... Et quelle figure résulterait de cette division ? Ils se feraient bien moquer d'eux, ils auraient à l'aventure autant de raison de demander de quelle couleur serait le sommeil, de quelle couleur serait la pensée, et de quelle couleur serait un désir, un amour, une haine, une joie ! une tristesse... etc. Les fous, à quoi ils pensent ! Ne voient-ils pas... etc.

Cependant, il est visible que ces sortes de choses ne sont ni rondes ni carrées, ni d'aucune autre figure, et il est visible qu'elles ne sauraient se fendre ni se couper par pièces et par morceaux ; et enfin, il est visible qu'elles ne sauraient se mesurer ni se peser en aucune manière ; donc, encore un coup, il est constant, clair et évident que toutes les modifications de la matière ne doivent pas toujours avoir actuellement toutes les propriétés de la matière, ne doivent pas toujours être rondes ou carrées, ne doivent pas toujours être divisibles au couteau ou à la hache, et ne doivent pas toujours être mesurables au pied ou à la toise, ni pesables au poids ou à la balance. Et par conséquent, il est clair et évident que nos cartésiens n'ont pas raison de dire que les pensées, que les désirs, que les volontés et que les sensations de l'âme ne sont point des modifications de la matière sous prétexte qu'elles ne sont point des choses rondes ni carrées, ni d'aucune autre figure. Et ainsi, leur prétendue démonstration de la spiritualité de l'âme, qu'ils appuient sur ce faux raisonnement, se trouve manifestement vaine et ridicule.

De cette prétendue spiritualité de l'âme, si bien démontrée suivant leur sens, ils croient légitimement tirer une conséquence évidente pour son immortalité. Voici comme ils raisonnent : ce qui est spirituel n'a point d'étendue ; ce qui n'a point d'étendue n'a point de parties qui puissent se diviser et se séparer les unes des autres ; ce qui n'a point de parties qui se puissent diviser et se séparer les unes des autres, ne peut se corrompre, car ce n'est que par la division et séparation des parties que les corps se corrompent et se peuvent corrompre. Ce qui ne peut se corrompre ne peut périr ni cesser d'être ; ce qui ne peut périr ni cesser d'être demeure toujours dans son même état ; et par conséquent, l'âme étant spirituelle, suivant la prétendue démonstration, elle n'a point d'étendue ; n'ayant point d'étendue, elle n'a point de parties qui se puissent diviser ni séparer les unes des autres ; et n'ayant point de parties qui se puissent diviser et séparer les unes des autres, elle ne peut se corrompre ; ne pouvant se corrompre, elle demeure toujours dans son même état ; et par conséquent, ils trouvent ainsi qu'elle est immortelle. Voilà comme ils prétendent démontrer la spiritualité et l'immortalité de leurs âmes.

Mais comme tout ce raisonnement n'est fondé que sur une fausse supposition et sur une vaine et ridicule prétendue démonstration de la spiritualité de l'âme, il est facile de voir que cet argument ne peut rien conclure et qu'il n'est d'aucune force.

Mais comment les cartésiens peuvent-ils dire que l'âme serait quelque chose de spirituel et d'immortel, puisqu'ils reconnaissent, et qu'il faut nécessairement qu'ils reconnaissent, qu'elle est capable de divers changements et de diverses modifications, et qu'elle est même actuellement sujette à divers changements, à diverses modifications, et même à diverses infirmités. Ils devraient plutôt par cette raison dire qu'elle n'est pas spirituelle ni immortelle. Car ce qui est capable de divers changements, de diverses modifications et même de diverses infirmités, ne peut pas être une chose, c'est-à-dire un être ou une substance spirituelle et immortelle.

1°- Il ne peut pas être une chose immortelle. En voici la raison évidente. C'est que ce qui est capable de divers changements et de diverses modifications, est capable de diverses altérations. Ce qui est capable de diverses altérations est capable de corruption ; ce qui est capable de corruption n'est pas incorruptible ; ce qui n'est pas incorruptible n'est pas immortel. Cela est clair et évident. Or, nos cartésiens reconnaissent que l'âme est capable de divers changements et de

diverses modifications. Ils reconnaissent même qu'elle y est actuellement sujette car ils disent et ils conviennent que toutes nos pensées, que toutes nos connaissances, que toutes nos sensations et que toutes nos perceptions, nos désirs et nos volontés, sont des modifications de notre âme. Et ainsi, notre âme étant, de leur propre aveu, sujette à divers changements et à diverses modifications, il faut qu'ils reconnaissent qu'elle est sujette à diverses altérations qui sont des principes de corruption, et par conséquent, qu'elle n'est point incorruptible ni immortelle, comme ils le prétendent. C'est pour cela que leur grand saint Augustin (*Confessions*, livre XII, chap. 11) dit qu'*une volonté qui varie dans ses résolutions, de quelque façon que ce soit, ne peut être immortelle dans sa durée*. Et ainsi, l'âme étant sujette à divers changements et à diverses modifications, elle ne peut être immortelle dans sa durée.

2°- L'âme étant, de l'aveu même de nos cartésiens, sujette, comme j'ai dit, à divers changements et à diverses modifications, elle ne peut pas être spirituelle au sens qu'ils l'entendent, parce qu'une chose qui n'a point d'étendue ni parties aucunes, ne peut changer de manière d'être et ne peut même avoir aucune manière d'être. Ce qui ne peut changer de manière d'être et qui ne peut même avoir aucune manière d'être, ne peut être sujet à divers changements ni avoir diverses modifications. Or l'âme, suivant le dire de nos cartésiens, n'aurait aucune étendue ni aucunes parties ; donc elle ne pourrait changer de manière d'être, et ne pourrait même avoir aucune manière d'être ; donc, elle ne pourrait être sujette à aucun changement ni avoir diverses modifications, comme ils disent qu'elle a. Ou si elle peut changer de manière d'être et être sujette à divers changements et à diverses modifications, il faut qu'elle ait de l'étendue et qu'elle ait des parties ; et si elle a de l'étendue et des parties, elle ne peut être spirituelle au sens que nos cartésiens l'entendent. Tout cela se suit évidemment.

Ils ne peuvent concevoir, disent-ils, que de la matière figurée d'une telle ou telle manière, comme en carré, en rond, en ovale ou en triangle... etc., soit de la douleur, du plaisir, de la joie, de la tristesse, de la chaleur, de la couleur, de l'odeur, du son... etc. Ils devraient plutôt dire qu'ils ne conçoivent pas que de la matière tellement ou tellement disposée fasse de la douleur, du plaisir, de la chaleur, du son... etc. Car ce n'est pas précisément la matière qui est la douleur, le plaisir, la joie, la tristesse... etc. Mais c'est ce qui fait dans un corps vivant le sentiment de douleur, de plaisir, de joie, de tristesse... par ses diverses modifications. Ils ne peuvent, disent-ils, concevoir cela ; et pour cette raison seule, ils ne veulent pas que ces sentiments-là soient des modifications de matière. Mais conçoivent-ils plutôt, ou conçoivent-ils mieux, qu'un être qui n'aurait point d'étendue ni parties aucunes puisse voir, connaître, penser, raisonner sur toutes sortes de choses ? Conçoivent-ils plus facilement qu'un être qui n'aurait point d'étendue ni partie aucune, puisse voir et contempler le ciel et la terre, et compter les uns après les autres tous les objets qu'il verrait à travers de la masse grossière du corps où il serait enfermé comme dans un sombre cachot ? Conçoivent-ils plus facilement qu'un être qui n'aurait point d'étendue ni partie aucune, puisse avoir du plaisir et de la joie, de la douleur ou de la tristesse ? Qu'est-ce qui serait capable de donner du plaisir et de la joie à un être de cette nature ? Qu'est-ce qui serait capable de lui causer de la douleur, de la crainte ou de la tristesse ? La joie même ou la tristesse, pourraient-elles trouver un siège dans un tel être ? Certainement, nos cartésiens disent et reçoivent en cela des choses qui sont mille et mille fois plus inconcevables que celles qu'ils rejettent sous prétexte de ne pouvoir les concevoir.

Car quoiqu'il soit difficile de concevoir comment telles ou telles modifications de la matière nous fassent avoir telles ou telles pensées, telles ou telles sensations, il faut néanmoins et nécessairement reconnaître que c'est par telles ou telles modifications de la matière que nous avons telles ou telles pensées ou telles et telles sensations. Nos cartésiens eux-mêmes n'en sauraient disconvenir. Qu'ont-ils besoin donc de recourir pour cela à un être imaginaire, à un être qui n'est rien et qui, quant il serait même quelque chose de réel, comme ils se l'imaginent, il serait toujours impossible de concevoir sa nature et d'en avoir une véritable idée, impossible de concevoir sa manière d'agir et de penser, impossible de concevoir sa liaison avec le corps — et impossible de concevoir comment telles ou telles modifications de matière pourraient exciter en lui telles ou telles pensées et telles ou telles sensations, sans qu'il ait aucune connaissance de ces sortes de modifications de la matière. Il n'y a qu'une difficulté à expliquer en supposant, comme je fais, que les seules modifications de la matière font toutes nos pensées, toutes nos connaissances et toutes nos sensations. Mais en supposant le contraire, on trouvera quantité de difficultés insurmontables.

Il ne faut pas s'étonner, comme j'ai déjà ci-devant remarqué, si nous ne connaissons pas clairement comment telle ou telle modification de la matière nous fait avoir telle ou telle pensée ou telle et telle sensation, parce que ces sortes de modifications-là étant en nous le premier principe de vie et le premier principe de connaissance et de sentiments, elles sont en nous par la constitution naturelle de notre corps pour nous faire sentir et connaître toutes choses connaissables et sensibles qui sont hors de nous, et non pas pour se faire sentir, ni connaître directement et immédiatement elles-mêmes. Semblables en cela à la constitution naturelle de nos yeux, qui sont en nous non pour se regarder ni pour se voir eux-mêmes, mais pour nous faire voir tout ce qui est hors de nous. C'est pour cela aussi que nous voyons effectivement par nos yeux tous les objets visibles qui sont hors de nous, quoique nous ne puissions voir nous-mêmes nos propres yeux, ni aucune des parties dont ils sont composés ; et la raison évidente de cela, [c']est parce que le principe de la vue ne doit pas tomber sous la vue. Et par la même raison, il faut dire aussi que le principe du sentiment ne doit pas tomber sous le sentiment, et que le principe de la connaissance ne doit pas tomber sous la connaissance. Et il ne faut point douter que ce ne soit là la raison pourquoi nous ne connaissons pas clairement la nature de notre esprit, ni la nature de nos pensées et de nos sentiments ou sensations, quoiqu'ils ne soient, dans le fond, que des modifications de la matière dont nous sommes composés. Il est vrai, cependant, que nous pouvons voir nos yeux mêmes lorsque nous nous regardons dans un miroir, parce que le miroir nous représente pour lors notre visage et nos yeux mêmes comme s'ils étaient en quelque façon hors de nous-mêmes et éloignés de nous-mêmes. Mais comme il n'y a point de miroir qui puisse de même nous représenter notre âme ni aucune de ses modifications, et que nous n'en pouvons rien voir non plus dans les autres hommes, c'est ce qui fait que nous ne pouvons pas bien les connaître immédiatement par elles-mêmes, quoique nous les sentions immédiatement par elles-mêmes.

Et ce qui confirme cette vérité, ou la vérité de ce dernier raisonnement, c'est le sentiment naturel, certain et assuré, que nous avons toujours de nous-mêmes, car nous connaissons certainement par notre propre sentiment que c'est nous-mêmes qui pensons, nous-mêmes qui voulons, nous-mêmes qui désirons, nous-mêmes qui sentons tantôt du plaisir, tantôt de la douleur, et qui avons tantôt de la joie et tantôt de la tristesse. De plus, nous connaissons et sentons certainement

par nous-mêmes que c'est par notre tête que nous pensons, et spécialement par notre cerveau que nous pensons, que nous voulons, que nous connaissons et que nous raisonnons... etc. Comme c'est par nos yeux que nous voyons et que c'est par nos oreilles que nous entendons, que c'est par notre bouche que nous parlons et que nous discernons les saveurs, que c'est par nos mains que nous touchons, que c'est par nos jambes et par nos pieds que nous marchons, et que c'est par toutes les parties de notre corps que nous sentons du plaisir et de la douleur — nous ne saurions douter d'aucune de ces choses.

Or, nous ne voyons, nous ne sentons et nous ne connaissons certainement rien en nous qui ne soit matière. Ôtez nos yeux ! Que verrons-nous ? Rien. Ôtez nos oreilles, qu'entendrons-nous ? Rien. Ôtez nos mains, que toucherons-nous ? Rien, si ce n'est fort improprement par les autres parties du corps. Ôtez notre tête et notre cerveau, que penserons-nous ? Que connaîtrons-nous ? Rien. Enfin, ôtez notre corps et tous nos membres, que sentirons-nous ? Où seront nos sentiments, nos plaisirs et nos joies ? Où seront nos chagrins, nos douleurs et nos déplaisirs ? Et enfin, où serons-nous nous-mêmes ? Certainement nulle part. Et il est impossible, dans cette supposition, de concevoir que nous puissions encore dans cet état-là avoir aucune pensée, aucune connaissance, ni aucun sentiment ; il est même impossible de concevoir que nous puissions encore être aucune chose.

Donc, il est constant, certain et assuré que quoique nos pensées, que nos connaissances et que nos sensations ne soient ni rondes ni carrées, ni divisibles en longueur ou en largeur, elles ne sont néanmoins que des modifications de la matière ; et par conséquent, notre âme n'est en elle-même que ce qu'il y a en nous de matière plus subtilisée et plus agitée que l'autre plus grossière matière qui compose les membres et les parties visibles de notre corps. Et ainsi, il est clair et évident — pour peu d'attention que l'on y fasse et pour peu que l'on s'examine soi-même sans préjugé et sans prévention — il est clair, dis-je, et évident, que notre âme n'est ni spirituelle ni immortelle, comme nos cartésiens l'entendent. Et si l'on demandait ce que devient cette matière subtile et agitée dans le moment de la mort, on peut dire sans hésiter qu'elle se dissout et qu'elle se dissipe incontinent dans l'air comme une légère vapeur ou comme une légère exhalaison, à peu près comme la flamme d'une chandelle que l'on éteint tout d'un coup ou qui s'éteint insensiblement d'elle-même, faute de matière combustible pour l'entretenir. « Nous sommes, *dit le sieur de Montaigne*, bâtis de deux pièces principales essentielles, desquelles la séparation fait la mort et la ruine de notre être. » (*Essais*, p. 487[2]). Ces deux principales pièces ne sont autres que cette matière subtile et agitée qui nous donne la vie, et cette matière grossière et pesante qui forme les parties de notre corps.

Car j'estime qu'il serait trop ridicule de dire, comme plusieurs anciens philosophes, qui se sont imaginés que l'âme passerait pour lors toute entière d'un corps dans un autre. L'invention de laquelle opinion on a coutume de l'attribuer au fameux Pythagore, philosophe samien, lequel disait, dit-on[3], qu'il se souvenait fort bien d'avoir été autrefois une femme nommée Aspasie, fameuse courtisane de Milet ; puis qu'il devint jeune garçon qui servait de femme au tyran de Samos. Ensuite, qu'il reprit naissance dans Crates, philosophe cynique ; après cela, qu'il fut un roi puis un médecin ; ensuite, un satrape, puis un cheval, un geai, une grenouille, un coq. Pareillement, qu'il se souvenait d'avoir été Aethalitès, fils de

---

[2] [Montaigne, *Essais*, livre II, chap. 12 : *Apologie de Raymond Sebon*. Cf. *opus* cité, p. 397.]

[3] Métempsycose des Anciens.

Mercure, puis qu'il serait réincarné en Euphorbe, où il fut, disait-il, tué au siège de Troie ; d'Euphorbe qu'il devint Hermotime, d'Hermotime qu'il devint, par une autre naissance, Pyrrhus, et qu'après la mort de celui-ci il devint Pythagore après toutes ces diverses métamorphoses. S'il est vrai que ce philosophe ait dit et cru véritablement telles choses, j'ose bien dire qu'il était au moins en cela plus fou que sage et qu'il n'avait guère mérité le nom de *philosophe*.

Voici encore une marque et une preuve très sensible et très convaincante que notre âme est matérielle et mortelle comme notre corps. C'est qu'elle se fortifie et qu'elle s'affaiblit à mesure que notre corps se fortifie ou qu'il s'affaiblit. Ce qui ne serait certainement pas si elle était véritablement un être et une substance spirituelle et immatérielle distinguée du corps. Car si elle était telle, sa force et sa puissance ne dépendrait nullement de la disposition ou constitution du corps. Et comme elle en dépend entièrement et absolument, c'est une preuve très sensible, très convaincante et très évidente qu'elle n'est ni spirituelle ni immortelle ; et c'est ce qui a donné lieu à un poète de nos jours de parler ainsi sur ce sujet :

« Enfin lorsque le corps baisse,
Qui des ans alors sous le poids s'affaisse
Sent avec lui, dans le même temps,
L'esprit s'affaiblir sous le poids des ans.
Peu, du premier ordre et que la Nature
Se plut à former d'argile plus pure,
Conservent, quand l'âge a leur poil blanchi
De l'hiver des ans, l'esprit affranchi ;
Le reste, pétri d'argile grossière,
Tout entier vieillit avec la matière,
Et n'a pour partage, en un corps cassé,
Qu'une raison trouble et un esprit glacé. »

Journal historique de mars 1708 [4].

---

[4] [L'auteur est Claude Jordan (1659-1716), géographe, historien et surtout journaliste. Libraire à Leyde puis à Verdun, il touche une pension de Louis XIV et publie un journal successivement intitulé *La Clef du Cabinet des Princes*, le *Journal de Verdun* puis le *Journal historique*, d'où Meslier a tiré cette poésie.]

XC

Sentiments des Anciens sur l'immortalité de l'âme

Voici comme les anciens poètes en parlent.
« *On ignore, en effet, la nature de l'âme.*
Naît-elle avec le corps, ou s'y glisse-t-elle à la naissance ?
Périt-elle en même temps que nous, dissoute par la mort ?
Hante-t-elle les ténèbres d'Orcus et ses marais désolés,
ou s'insinue-t-elle par miracle divin en d'autres espèces animales ? »
Lucrèce, [*De la Nature*], I, [vers 111-115][1].
« [*Si*] *une sorte d'âme croît avec le corps de chacun*
Et se glisse dans le corps au temps de la naissance,
Pourquoi ne pouvons-nous nous rappeler la vie antérieure,
Ni retenir la moindre trace des actions passées ? »
Lucrèce, [*De la Nature*], III, 771 [2].
« *Mais si nos facultés mentales se sont altérées*
Au point de laisser choir toute mémoire des choses,
Cela n'est plus très loin, je crois, du trépas.
Il faut donc que l'esprit soit de nature corporelle
Puisqu'il souffre des coups et des blessures du corps. »
Lucrèce, [*De la Nature*], 317 [3].
Et ailleurs (*Essais* de Montaigne, p. 526 [4]) :
« [*Et puis*] *nous le sentons : c'est avec notre corps*
Que l'âme naît, grandit et subit la vieillesse.
[*Et puisque*] *nous voyons que l'âme se guérit*
Comme un corps malade et se plie aux médecines,
[*Cela présage aussi de sa mortalité.*] »
Lucrèce, [*De la Nature*], *Ibid.*, 450 [5].

---

[1] [« *Ignoratur enim quae sit natura animai*
Nata sit an contra nascentibus insinuetur,
Et simul intereat nobiscum morte dirempta,
An tenebras Orci visat vastasque lacunas,
An pecudes alias divinitus insinuet se... » Traduction José Kany-Turpin, Aubier.]

[2] [« *Vis animi pariter crescit cum corpore* [*quoque ?*]
[*Et*] *in corpus nascentibus insinuatur*
Cur super ante actam aetatem meminisse nequimus,
Nec vestigia gestarum remm ulla tenemus ? » *Ibid.*, III, 747 (1er vers), III, 671 à 673.]

[3] [« *Nam, si tanto operest animi mutata potestas,*
Omnis ut actarum exciderit retinentia rerum,
Non, ut opinor, id ab leto iam longius errat ;
[*Ergo*] *corpoream naturam animi esse necessest,*
Corporeis quoniam telis ictuque laborat. » *Ibid.*, III, 674-676 (3 premiers vers), III, 175-176.]

[4] [La citation de Lucrèce qui suit est, comme les autres, empruntée par Meslier, aux *Essais*, livre II, 12 (*Apologie de Raymond Sebon*).]

[5] [« [*Praeterea*] *gigni pariter cum corpore, et una,*
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem.
Mentem sanari, corpus ut aegrum
Cernimus et flecti medecina passe videmus,
[*Id quoque praesagit mortalem vivere mentem.*] » *Ibid.*, III, 445-446 (2 premiers vers), III, 510-513.]

« *[Le délire vient] du trouble de l'âme [et de l'esprit]*
Se divisant, se dispersant [et, comme je l'ai dit,]
Sous l'effet du poison qui les déchire aussi.
[C'est que] l'âme, à travers les membres, déchirée
par la vigueur du mal, écume [comme les flots]. »

[*Ibid.*,]494[6].

Et ailleurs :

« *Le corps étant malade, souvent l'âme s'égare,*
Elle bat la campagne, déraisonne et délire.
Une lourde léthargie plonge parfois les hommes,
Yeux clos, tête tombante, en un sommeil sans fin.
[L'âme] partage l'épuisement [du corps]. »

[*Ibid.*,][7]

« *Ô mon père, faut-il donc penser qu'il y a des âmes*
qui remontent à l'air du ciel, aspirant de nouveau à retrouver les liens épais
du corps ? D'où vient à ces malheureux le désir insensé de la lumière ? »

Virgile, [*Énéide*], livre VI, 376[8].

« *Car coupler mortel et immortel, leur prêtant*
Sensibilité commune et fonctions réciproques,
Quelle folie ! Peut-on rien imaginer
De plus divers, disparate ou discordant
Que nature mortelle unie à l'immortelle,
Pour braver de concert la fureur des tempêtes ? »

Lucrèce, 831 [9].

---

6 « *[Desipientia fit, quia] vis [animi atque vis] animai*
Conturbatur, et [ut docui] divisa seorsum.
Disjectatur eodem illo distracta veneno.
[Nimirum quia] vi morbi distracta per artus
Turbat agens anima [spumas in aequore salso] ». *Ibid.*, III, 499-501 (3 premiers vers), III, 492-493.]

7 « *Morbis in corporis, avius errat*
Saepe animus ; dementit enim deliraque fatur,
Interdumque gravi lethargo fertur in altum
Aeternumque soporem, oculis nutuque cadenti.
Simul aevo [corporis] fessa fatiscit [anima]. » *Ibid.*, III-463-466 (4 premiers vers), III, 458.]

8 « *Ô pater, anne aliquas ad caelum hinc ire putandum est*
Sublimes animas iterumque ad tarda reverti
Corpora ? Quae lucis miseris tam dira cupido ? » Virgile, *Enéide*, VI, 719-721.]

9 « *Quippe etenim mortale aeterno jungere, et una*
Consentire putare et fungi mutua posse,
Desipere est. Quid enim diversius esse putandum est,
Aut magis inter se disjunctum discrepitansque,
Quam mortale quod est inmortali atque perenni
Junctum in concilio, saevas tolerare procellas ? » Lucrèce, *De la Nature*, III, 800-805.]

XCI

Les pensées, les désirs, les volontés, les sensations du bien ou du mal, ne sont que des modifications internes de la personne ou de l'animal qui pense, qui connaît, ou qui sent du bien ou du mal ; et quoique les hommes et les bêtes ne soient composés que de matière, il ne s'ensuit pas de la que les pensées, que les désirs, ni que les sensations de bien ou de mal dussent être des choses rondes ou carrées, comme les cartésiens se l'imaginent, et c'est en quoi ils se rendent ridicules, comme aussi en ce que sur une si vaine raison, ils prétendent priver les bêtes de connaissance et de sentiment, laquelle opinion est très condamnable et pourquoi



L EST CERTAIN, *DIT LE JUDICIEUX MONTAIGNE*, QUE NOS PENSÉES, que nos jugements et que les facultés de notre âme souffrent selon les mouvements et les altérations du corps ; lesquelles altérations sont continuelles. » - « *Le corps qui se corrompt appesantit l'âme*[1]. » « N'avons-nous pas, *dit-il*, l'esprit plus éveillé, la mémoire plus prompte et le discours plus vif en santé qu'en maladie ? La joie et la gaieté ne nous font-elles pas recevoir les sujets qui se présentent à notre âme d'un tout autre visage que le chagrin et la mélancolie ? [...] L'air même et la sérénité du ciel nous apportent quelque mutation suivant ce que dit ce vers [grec] en Cicéron : *Les pensées des hommes sont pareilles aux rayons fécondants dont Jupiter le père lui-même inonde la terre*[2]. » *(Essais* de Montaigne, p. 535 [3]).

---

1 [« *Corpus quod corrumpitur aggravat animam.* » *La Bible*, *Sagesse* IX-15. Phrase insérée par Meslier.]

2 [« « *Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse*
Juppiter, auctiferas lustravit lampade terras. » Homère, *Odyssée*, chant XVIII, 135.]

3 [Montaigne, *Essais*, II, 12 : *Apologie de Raymon Sebon*. Cf. *opus* cité, pp. 433-434. La première phrase citée par Meslier dit chez Montaigne : « Il est certain *que notre appréhension, notre jugement* [Meslier remplace par *nos pensées*] et les facultés de notre âme *en général*, souffrent selon les mouvemens et altérations du corps, lesquelles altérations sont continuelles. » Ensuite Meslier insère une phrase de *La Bible* sans l'indiquer.]

» Ce ne sont pas, *continue-t-il*, seulement les fièvres, les breuvages et les grands accidents qui renversent notre jugement ; les moindres choses du monde le tournevirent. Et ne faut pas douter, encore que nous ne [le voyons pas[4]], que si la fièvre continue peut [altérer notre âme[5]], que la tierce n'y apporte aussi quelques altérations selon sa mesure et à proportion. Si l'apoplexie assoupit et éteint tout à fait la vue de notre intelligence, il ne faut pas douter que le morfondement [le rhume]ne l'éblouisse [ne l'aveugle]. »

Cela étant véritablement ainsi, comme personne n'en peut douter.

C'est, comme j'ai dit, une preuve très sensible, très convaincante et très évidente que l'âme n'est pas spirituelle ni immortelle, comme les cartésiens le prétendent et que les superstitieux déicoles voudraient nous le persuader.

Mais remarquons encore un peu plus particulièrement ce qu'ils disent de la nature de cette âme. L'essence de l'esprit, dit l'auteur de la *Recherche de la Vérité*, ne consiste que dans la pensée, de même que l'essence de la matière ne consiste que dans l'étendue ; on ne peut, dit-il, concevoir un esprit qui ne pense pas. La pensée toute seule est donc, dit-il, l'essence de l'esprit. Il n'est pas, ajoute-t-il, de l'essence de l'esprit, de vouloir, puisque le vouloir suppose la perception ; la pensée toute seule est donc, répète-t-il, proprement ce qui constitue l'essence de l'esprit, et si l'on veut, ajoute-t-il[6], attacher quelque idée claire et distincte au mot de *vie*, on peut dire que la vie de l'âme est la connaissance de la vérité et l'amour du bien ; ou plutôt, que sa pensée est sa vie, et que la vie du corps consiste dans la circulation du sang et dans le juste tempérament des humeurs[7].

Comment cet auteur peut-il dire que toute l'essence de l'âme ou de l'esprit ne consiste que dans la pensée ? Cela ne peut être, puisque la pensée même n'est qu'une action ou une modification passagère de l'âme et de l'esprit. Or, l'action de l'esprit n'étant qu'une modification de l'âme ou de l'esprit, elle ne peut faire l'essence de l'âme ou de l'esprit ; car c'est l'âme ou l'esprit qui fait, qui forme ou qui conçoit ses propres pensées. Donc ce n'est point la pensée qui fait son essence. Car l'effet ou l'action d'une cause ne peut faire l'essence de cette cause même. Or, la pensée est l'effet ou l'action de l'âme et de l'esprit, car la pensée est une action vitale de l'âme. Donc cette action vitale de l'âme ne peut faire l'essence même de l'âme. Cela est évident.

D'ailleurs, si c'est la pensée seule qui fait la vie et l'essence de l'âme ou de l'esprit, il n'est donc pas vrai de dire que l'âme est une substance, ni qu'elle est immortelle, car il est clair, évident par nous-mêmes, que la pensée n'est, comme je viens de dire, qu'une action vitale de l'âme et non pas une substance. Car il serait ridicule de dire qu'une pensée serait une substance immortelle, puisque la pensée ne saurait subsister seule par elle-même, et que fort souvent, elle ne dure qu'un moment.

L'auteur de la *Recherche* s'imaginerait-il ou se serait-il imaginé que toutes les pensées des hommes fussent des substances et qu'elles pourraient subsister toutes seules, hors de leurs tête et de leurs cerveaux ? Et voltiger dans l'air, comme font les mouches ? Il ferait beau voir sortir de la tête de tous les hommes de ces sortes d'essaims de pensées. On en verrait incomparablement plus que l'on ne voit d'essaims de mouches dans l'air, et pour peu qu'elles seraient

---

4 [Montaigne écrit : « le sentions pas. »]

5 [Montaigne écrit : « aterrer notre âme », c'est-à-dire la mettre à terre.]

6 Voyez ci-devant.

7 [Meslier ne cite pas, il résume et compile, renvoyant aux citations « littérales » faites « ci-devant »... dont certaines sont déjà par lui inutilement altérées, la force de son argumentation en réponse ne nécessitant nullement ces altérations préalables.]

ombrageuses en elles-mêmes, elles obscurciraient entièrement l'air et nous ôteraient entièrement la clarté du soleil. Quelle folie d'avoir de telles pensées.

D'ailleurs encore, si c'est la pensée seule, ou si c'est seulement la connaissance de la vérité et l'amour du bien qui fassent la vie de l'âme et l'essence de l'âme et de l'esprit, il faut donc que l'âme et que l'esprit soient sans vie et sans essence lorsqu'ils ne pensent point et qu'ils n'ont actuellement aucune connaissance de la vérité ni aucun amour du bien ? Et par conséquent, qu'ils ne soient rien quand ils ne pensent point et quand ils n'ont point de connaissance de vérité ni d'amour du bien, parce que rien de vivant ne peut être sans ce qui fait sa vie et son essence ; et ainsi, l'âme ou l'esprit étant sans pensée, sans connaissance de vérité et sans amour du bien — qui sont sa vie et son essence, suivant le dire de nos cartésiens — ils seraient sans vie et sans essence, et, par conséquent ils ne seraient rien du tout — ce qui serait encore ridicule de dire et de penser.

Mais il n'est pas possible, disent nos cartésiens, de concevoir un esprit qui ne pense point. Cela est manifestement faux, suivant même les principes de nos cartésiens, car ils ne diront pas, ce me semble, que des personnes qui dorment d'un doux et profond sommeil soient, durant tout le temps de ce doux et profond sommeil, sans âme et sans vie, et que leurs âmes soient pour lors anéanties et qu'elles reprendraient une nouvelle naissance quand ils se réveillent. Ils ne diront pas cela, dis-je, car ils se feraient trop moquer d'eux. Or, ceux qui dorment ainsi d'un doux, d'un tranquille et profond sommeil ne pensent pour lors à rien, et n'ont aucune pensée ni aucune connaissance, et non pas même de ce qu'ils ont de plus cher. Donc, on peut concevoir non seulement une âme ou un esprit qui ne pense pas, mais on peut même en concevoir des milliers de milliers qui ne pensent pas, parce qu'on peut concevoir des milliers de milliers de personnes qui dorment d'un doux, d'un tranquille et d'un profond sommeil.

Si nos cartésiens soutiennent qu'il n'y a si doux ni si tranquille et si profond sommeil qui puisse nous ôter entièrement toutes les pensées de l'âme, chacun de nous peut les démentir par sa propre expérience, car nous savons que quand nous avons dormi d'un doux et profond sommeil, nous n'avons pensé à rien, et que nous n'avons pas mêmes pensé à nous-mêmes ni à ce que nous pourrions avoir de plus cher. S'ils disent que c'est que nous ne nous en souvenons pas lorsque nous sommes éveillés, c'est sans fondement qu'ils le disent : ils ne s'en souviennent pas eux-mêmes non plus que nous, et s'ils ne s'en souviennent pas eux-mêmes, ils parlent donc en cela sans savoir ; et par conséquent, ils ne méritent pas qu'on les écoute en cela.

Mais à quoi, par exemple, pourrait penser l'âme spirituelle et immortelle d'un enfant du moment qu'il commence à vivre, et pendant tout le temps qu'il est dans le ventre de sa mère ? Elle ne pourrait penser qu'à ce qu'elle connaîtrait déjà. Or, elle ne connaît encore rien ; donc, elle ne peut encore penser à rien. Car suivant la maxime des philosophes, *ignoti nulla cupido* (on ne désire pas ce qu'on ne connaît pas). *Il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait passé auparavant par les sens*[8].

« Toute connaissance, *dit le sieur de Montaigne*, s'achemine en nous par les sens. Ce sont nos maîtres, *dit-il*. La science commence par eux et se résout en eux. Les sens sont le commencement et la fin de l'humaine connaissance. *Invenies primis ab sensibus esse creatam notitiam veri, neque sensus posse refelli.*

---

[8] [« *Nihil est in intellectu quin prius fuerit in sensu.* » Adage hérité de la scolastique, dont l'auteur n'est pas précisément connu.]

(*Essais*, p. 560). Et quiconque, *dit-il*, peut me pousser à contredire les sens, il me tient à la gorge, et ne saurait me faire reculer plus arrière[9]. »

Or, rien n'a encore passé par les sens de cet enfant qui est dans le ventre de sa mère. Il n'a jamais rien vu ni ouï, il n'a jamais rien goûté, ni rien touché ni rien senti ; donc, il n'a encore rien aperçu, c'est-à-dire qu'il n'a encore eu aucune pensée ni aucune connaissance dans l'entendement ; et par conséquent, il ne pense encore à rien ; et s'il ne pense encore à rien et qu'il ait véritablement une âme spirituelle et immortelle, comme le veulent nos cartésiens, il est clair et évident que l'essence de cette âme ne consiste pas dans sa pensée, comme nos cartésiens le prétendent.

De plus, si la pensée est la vie de l'âme, et que la circulation du sang et le juste tempérament des humeurs soient la vie du corps, comme disent nos cartésiens, nous avons donc chacun de nous deux différentes sortes de vies en nous, [à] savoir celle de l'âme et celle du corps. Ce qui est manifestement faux, car nous sentons assez évidemment par nous-mêmes que nous n'avons qu'une seule vie, et que ce que nous appelons *notre âme* et *notre corps* ne font tous deux ensemble qu'une seule vie et qu'un seul vivant, et non pas deux vies ni deux vivants. Et il est ridicule à nos cartésiens de vouloir distinguer ainsi deux sortes de vies et deux différents principes de vies dans une seule et même personne. Et comme ils reconnaissent que la circulation du sang et que le juste tempérament des humeurs font la vie du corps et tous ses mouvements, il est ridicule et superflu à eux de vouloir imaginer et forger inutilement un autre principe de vie, dont nous n'avons aucun besoin puisque le seul principe qu'ils reconnaissent de la vie du corps nous suffit, aussi bien qu'à tous les autres animaux, pour faire toutes les fonctions et tous les exercices de la vie. Donc, ils doivent reconnaître aussi qu'il suffit aux hommes pour faire toutes les fonctions et tous les exercices de leur vie ; et s'il leur suffit, c'est manifestement une erreur et une illusion à nos cartésiens de dire que notre âme est une substance spirituelle et immortelle.

Et c'est encore une plus grande illusion en eux de croire invinciblement démontrer cette prétendue spiritualité et cette prétendue immortalité par de si faibles et par des si ridicules raisonnements que sont ceux dont ils se servent pour ce sujet.

C'est ce que je vais encore faire manifestement voir par ce raisonnement-ci.

---

9 [Le passage de Montaigne à partir duquel Meslier a opéré un montage, est le suivant : « Ce propos m'a porté sur la considération des sens, auxquels gît le plus grand fondement et preuve de notre ignorance. Tout ce qui se connait, il se connait sans doute par la faculté du connaissant : car puisque le jugement vient de l'opération de celui qui juge, c'est raison que cette opération il la parfasse par ses moyens et volonté, non par la contrainte d'autrui, comme il adviendrait si nous connaissions les choses par la force et selon la loi de leur essence. Or, toute connaissance s'achemine en nous par les sens, ce sont nos maîtres : *via qua munita fidei Proxima fert humanum in pectus, templáque mentis.* [: « *C'est la voie la plus simple et la plus raide pour gagner la confiance du cœur humain et se rallier son esprit.* » Lucrèce, *De la Nature*, V, 103.] La science commence par eux et se résout en eux. Après tout, nous ne saurions non plus qu'une pierre si nous ne savions qu'il y a son, odeur, lumière, saveur, mesure, poids, mollesse, dureté, âpreté, couleur, polissure, largeur, profondeur. Voila le plan et les principes de tout le bâtiment de notre science. Et selon aucuns, science n'est rien autre chose que sentiment. Quiconque me peut pousser à contredire les sens, il me tient à la gorge, il ne me saurait faire reculer plus arrière. Les sens sont le commencement et la fin de l'humaine connaissance. *Invenies primis ab sensibus esse creatam Notitiam veri, neque sensus posse refelli... Quid majore fide porro quàm sensus haberi Debet ?* [: « *Tu trouveras que ce sont les sens qui d'abord nous ont donné la notion du vrai, tu comprendras que les sens ne peuvent être réfutés... Et qui est plus digne de confiance que les sens ?* » Lucrèce, *De la Nature*, IV, 478-482.] Qu'on leur attribue le moins qu'on pourra, toujours faudra-t-il leur donner celà, que par leur voie et entremise s'achemine toute notre instruction. »]

Si notre âme était une substance spirituelle et intelligente, c'est-à-dire connaissante et capable de sentiment par elle-même, et si elle était véritablement distinguée de la matière et d'une toute autre nature que la matière, elle connaîtrait et sentirait immédiatement et certainement par elle-même qu'elle serait véritablement une substance spirituelle distinguée de la matière, comme nous connaissons et que nous sentons immédiatement et certainement par nous-mêmes que nous sommes des substances corporelles, car nous n'avons certainement pas besoin de rien autre chose que nous-mêmes nous fasse sentir et connaître certainement que nous sommes tels. Il en serait certainement de même de notre âme si elle était véritablement une substance spirituelle : elle se connaîtrait et se sentirait certainement être effectivement une substance spirituelle, et elle saurait très facilement et certainement se distinguer elle-même de tout ce qui serait matière, comme nous savons nous distinguer nous-mêmes de tout ce qui n'est pas nous.

Or, il est certain que l'âme ne se connaît pas et qu'elle ne se sent pas certainement être une substance spirituelle, car si elle se connaissait et se sentait certainement être telle, personne ne pourrait douter de la spiritualité de son âme, parce que chacun de nous connaîtrait et sentirait par soi-même qu'elle serait effectivement telle. Or, personne ne connaît et ne sent certainement cela. Donc, l'âme n'est pas une substance spirituelle, comme nos cartésiens l'entendent.

De plus, si l'âme était véritablement une substance spirituelle, connaissante, sensible et entièrement distinguée de la matière, elle se connaîtrait, de même, avant de connaître la matière, elle se distinguerait facilement de la matière et il lui serait même impossible de ne pas se distinguer de la matière car étant, comme elle serait, enfermée de toutes parts dans la matière, elle ne pourrait manquer de se sentir enfermée, comme nous sentons par exemple que nous sommes enfermés dans nos habits lorsque nous sommes vêtus, et que nous nous sentons enveloppés de draps et de couvertes lorsque nous sommes couchés dans un lit ; et étant la dite âme dans un corps humain, elle s'y trouverait enfermée comme un homme se trouverait enfermé dans une chambre où il serait, ou comme un prisonnier dans une prison. Cela étant, il est clair et évident que l'âme se distinguerait et ne pourrait pas même manquer de se distinguer aussi facilement de la matière de son corps, que nous nous distinguons nous-mêmes de nos habits lorsque nous sommes vêtus ou que nous nous distinguons des draps et des couvertes lorsque nous sommes couchés dans un lit. Elle ne pourrait manquer de se distinguer elle-même de la matière du corps aussi facilement que nous nous distinguons nous-mêmes d'une chambre dans laquelle nous sommes enfermés. Et enfin, elle saurait aussi facilement se distinguer elle-même de la matière qu'un prisonnier saurait se distinguer des murailles de sa prison.

Or, il est constant, et chacun sent bien par sa propre expérience, que l'âme ne saurait se distinguer ainsi de la matière de son corps où elle est enfermée. Les cartésiens eux-mêmes n'en sauraient disconvenir, car ils disent eux-mêmes, comme j'ai déjà ci-devant remarqué *(Recherche de la Vérité,* tome I, p. 94), que *l'âme est si aveugle qu'elle se méconnaît elle-même et qu'elle ne voit pas que ses propres sensations lui appartiennent. Elle est,* disent-ils, *si intimement unie au corps, et est devenue si charnelle depuis le péché qu'elle ne se distingue presque plus de son corps, de sorte qu'elle ne lui attribue pas seulement ses sensations, mais aussi sa force d'imaginer, et quelquefois même aussi la puissance de raisonner.*

L'esprit de l'homme, dit monseigneur de Cambrai, *qui voit sans cesse tous les objets qui l'environnent, s'ignore profondément lui-même ; il marche comme à tâtons*

dans un abîme de ténèbres, il ne sait ce qu'il est, ni comment il est attaché à un corps, ni comment il a tant d'empire sur les ressorts de ce corps qu'il ne connaît point. Il ignore ses propres pensées et ses propres volontés... etc. ([*Traité de l'*]*Existence de Dieu,* p. 196 et suivantes). Cela étant, il est donc clair et évident que l'âme n'est pas une substance spirituelle, intelligente et sensible ou sensitive par elle-même, et qu'elle n'est pas une substance distinguée de la matière, ni d'une autre nature que la matière, parce que, comme je viens de dire, si elle était véritablement telle que nos cartésiens la disent, elle ne pourrait manquer de connaître et de sentir elle-même qu'elle serait une substance spirituelle. Elle se connaîtrait mieux elle-même qu'elle ne connaîtrait la matière, et il n'est pas même concevable comment elle pourrait connaître la matière. Et enfin, supposé qu'elle pût connaître la matière, elle saurait aussi certainement se distinguer de la matière, que des prisonniers savent se distinguer des murailles de leur prison. Et ainsi, l'âme ne pouvant se connaître elle-même et ne pouvant même se distinguer elle-même de la matière où elle est enfermée, c'est une preuve certaine, claire et évidente, qu'elle n'est pas telle que nos cartésiens la disent.

Venons à ce qu'ils disent de la nature et de la condition des bêtes. Ils ne veulent pas, ces messieurs, reconnaître que les bêtes aient aucune connaissance ni aucun sentiment de douleur, ni de plaisir, ni qu'elles aiment ou qu'elles haïssent aucune chose. *Dans les animaux, il n'y a,* disent-ils, *ni intelligence ni âme, comme on l'entend ordinairement* ; *ils mangent sans plaisir, ils crient sans douleur, ils croissent sans le savoir, ils ne désirent rien, ils ne craignent rien, ils ne connaissent rien... etc.* Et la seule raison qu'ils en donnent, c'est parce qu'ils ne peuvent concevoir que *de la matière extrêmement subtilisée et agitée de bas en haut ou de haut en bas, en ligne circulaire, spirale, parabolique ou elliptique soit un amour, une haine, une joie, une tristesse...* etc. *Si l'on conçoit,* disent-ils, *que de la matière figurée d'une telle manière comme en carré, en rond, en ovale, soit de la douleur, du plaisir, de la chaleur, de la couleur, de l'odeur, du son...* etc., *on peut assurer que l'âme des bêtes, toute matérielle qu'elle soit, est capable de sentir. Si on ne le conçoit point, il ne le faut pas dire, car il ne faut assurer que ce que l'on conçoit. De même,* ajoutent-ils, si *l'on conçoit que de la matière extrêmement agitée de bas en haut ou de haut en bas, en ligne circulaire, oblique ou spirale, soit un amour, une haine, une joie, une tristesse... etc., on peut dire que les bêtes ont les mêmes passions que nous* ; *si l'on ne le conçoit pas, il ne le faut pas dire, à moins que l'on ne veuille parler sans savoir ce que l'on dit.* Et ainsi, la seule raison pourquoi ils ne veulent pas reconnaître que les bêtes aient de la connaissance et du sentiment est parce qu'ils ne conçoivent pas qu'aucune modification de matière puisse faire ou former aucune connaissance ni aucun sentiment.

Mais connaissent-ils, ces messieurs, conçoivent-ils bien eux-mêmes qu'aucune modification de matière puisse causer, former ou exciter dans un esprit ou dans une substance spirituelle aucune pensée, aucune connaissance ou aucun sentiment de douleur ou de plaisir ? Car ils disent eux-mêmes que les diverses modifications et changement du corps excitent dans l'âme diverses pensées et diverses sensations. Les moindres choses, disent-ils, peuvent produire de grands mouvements dans les fibres délicates du cerveau, et elles excitent par une suite nécessaire des sentiments violents dans l'âme. *C'est,* disent-ils, dans un *certain tempérament de la grosseur et de l'agitation des esprits animaux avec les fibres du cerveau, que consiste la force de l'esprit. Le mouvement, par exemple,* disent-ils *(Recherche de la Vérité,* tome I, p. 210) *qui cause la douleur, ne diffère assez souvent que très peu de celui qui cause le chatouillement ; il n'est pas nécessaire qu'il y ait de*

différence essentielle entre ces deux mouvements, mais il est nécessaire qu'il y ait une différence essentielle entre le chatouillement et la douleur que ces deux mouvements causent dans l'âme, parce que l'ébranlement des fibres qui accompagne le chatouillement témoigne à l'âme la bonne disposition de son corps, mais le mouvement qui accompagne la douleur, étant plus violent et étant capable de nuire au corps, l'âme, disent-ils, *en doit être avertie par quelques sensations désagréables, afin qu'elle y prenne garde. Les traces du cerveau,* disent-ils, *sont liées les unes avec les autres. Elles sont suivies du mouvement des esprits animaux, et les traces réveillées dans le cerveau réveillent des idées dans l'esprit, et des mouvements excités dans les esprits animaux excitent des passions dans la volonté.* (*ibid.*, p. 86).

Toute l'alliance[10] *du corps et de l'esprit,* continuent-ils, *consiste dans une correspondance*[11] *mutuelle et naturelle des pensées de l'âme et des traces du cerveau, comme aussi des émotions de l'âme et du mouvement des esprits animaux. Dès que l'âme,* ajoutent-ils, *reçoit quelques nouvelles idées, il s'y imprime dans le cerveau des nouvelles traces, et dès que les objets produisent de nouvelles traces, l'âme reçoit des nouvelles idées* ; *non qu'elle considère ces traces, puisqu'elle n'en a aucune connaissance, non que ces traces renferment ces idées, puisqu'elles n'y ont aucun rapport, non enfin qu'elle reçoive ses idées de ces traces puisqu'il n'est pas concevable que l'esprit reçoive quelque chose du corps et qu'il devienne plus éclairé qu'il n'est en se tournant vers lui... De même,* continuent-ils, *dès que l'âme veut que le bras soit mû, quoiqu'elle ne sache pas seulement ce qu'il faut faire afin qu'il soit mû, le bras est mû* ; *et dès que les esprits animaux sont agités, l'âme se trouve émue, quoi qu'elle ne sache pas seulement s'il y a dans son corps des esprits animaux, parce qu'il y a une liaison entre les traces du cerveau et le mouvement des esprits, et une liaison entre les idées et les émotions de l'âme, et que toutes les passions en dépendent.*

Si mon esprit, dit l'auteur de la *Recherche, a été frappé de l'idée de Dieu, en même temps que mon cerveau a été frappé de la vue de ces trois caractères* IAH *ou du son de ce mot, il suffira,* dit-il, *que les traces que ces caractères ou leur son auront produites, se réveillent, afin que je pense à Dieu, et je ne pourrai,* dit-il, *penser à Dieu qu'il ne se produise dans mon cerveau quelques traces confuses des caractères, du son ou de quelques choses, lesquelles auront accompagnées les pensées que j'aurai eues de Dieu. Car le cerveau,* dit-il, *n'étant jamais sans traces, il a toujours celles qui ont rapport à ce que nous pensons* (*ibid.*, p. 125). Ensuite, il dit *qu'il y a une liaison*[12] *naturelle et qui ne dépend point de notre volonté, entre les traces que produit un arbre ou une montagne que nous voyons, et les idées d'arbre et de montagne* ; *entre les traces que produisent dans notre cerveau le cri d'un homme ou d'un animal qui souffre et que nous entendons se plaindre, l'air du visage d'un homme qui nous menace ou qui nous craint, et les idées de douleur, de force, de faiblesse, et même entre les sentiments de compassion, de crainte et de courage qui se produisent en nous. Les liaisons naturelles,* ajoute-t-il, *sont les plus fortes de toutes, elles sont semblables dans tous les hommes et elles sont absolument nécessaires à la conservation de la vie. Ainsi, elles ne dépendent point de la volonté des hommes.*

Il est donc constant et indubitable, par tous ces témoignages que je viens de rapporter, que les cartésiens reconnaissent eux-mêmes que les diverses modifications et changements du corps excitent et réveillent naturellement dans l'âme

---

[10] Cette alliance, est-ce quelque chose de rond ou de carré ?

[11] Cette correspondance, est-ce quelque chose de rond ou de carré ? comme dit l'auteur de la *Recherche* [*de la Vérité*], est-ce quelque chose que l'on puisse diviser en deux... etc. ?

[12] Pareillement, cette liaison, est-ce quelque chose de rond ou de carré ? Est-ce quelque chose que l'on puisse diviser ou couper en deux trapèzes ? En deux parallélogrammes ?... etc.

diverses pensées et diverses sensations, et ils reconnaissent même, suivant leur propre dire, que ces diverses modifications et changements du corps excitent et réveillent naturellement dans l'âme diverses pensées et diverses sensations, et qu'il y a une liaison naturelle entre ces diverses modifications et changements du corps, et les pensées et les sensations qu'ils excitent et qu'ils réveillent dans l'âme.

Or, je leur demanderais volontiers maintenant s'ils conçoivent bien qu'aucune modification de matière puisse naturellement causer et former dans un esprit, c'est-à-dire dans une substance spirituelle (qui n'est pourtant qu'un être imaginaire) aucune pensée ou aucune sensation ? Quel rapport ou quelle liaison nécessaire y a-t-il entre une modification de matière et un être imaginaire ou, si vous voulez, un être spirituel qui n'a ni corps ni parties, ni étendue aucune ? Je leur demanderais volontiers s'ils conçoivent bien que diverses modifications de matière doivent naturellement produire dans une substance spirituelle, c'est-à-dire dans un être qui n'a point d'étendue et qui n'est[13] rien diverses pensées et diverses sensations ? Quel rapport et quelle liaison y a-t-il de l'un à l'autre, ou des uns aux autres ? Car, dans le fond, il n'y a point de différence entre un esprit comme ils l'entendent et un être qui n'est qu'imaginaire et qui n'est rien, comme je l'ai suffisamment démontré-ci dessus.

Mais quand on supposerait même que l'esprit serait quelque chose de réel, comme ils le prétendent, conçoivent-ils bien que des modifications de matière puissent naturellement produire ou exciter des pensées et des sensations dans un tel être ? C'est-à-dire dans un être qui n'aurait ni corps ni parties, ni étendue aucune, et qui n'aurait aucune forme ni aucune figure ? Quel rapport et quelle liaison peut-il y avoir entre des modifications de matière et des êtres d'une telle nature ? Il ne peut y en avoir aucune. Conçoivent-ils bien que les moindres choses qui produiraient des grands mouvements dans les fibres délicates du cerveau exciteraient, par une suite nécessaire, comme ils disent, des sentiments violents dans l'âme ? Conçoivent-ils bien qu'un certain tempérament de la grosseur ou de la délicatesse des esprits animaux et qu'un certain tempérament de leur agitation avec les fibres du cerveau, font naturellement la force ou la faiblesse de l'esprit ? Conçoivent-ils bien que certains mouvements de la matière peuvent naturellement causer du plaisir et de la joie ou de la douleur et de la tristesse dans un être qui n'a ni corps ni parties, et qui n'a ni forme ni figure, ni étendue aucune ? Conçoivent-ils bien que des traces réveillées dans le cerveau réveillent des idées dans l'esprit ? Et que des mouvements excités dans les esprits animaux excitent des passions dans la volonté ? Et même dans la volonté d'un être qui n'a, comme je viens de dire, ni forme ni figure, ni corps ni parties, ni étendue aucune ? Conçoivent-ils bien qu'un juste tempérament d'humeurs qui fait, comme ils disent, la vie et la santé du corps, soit quelque chose de rond ou de carré, ou de quelque autre figure ? Et enfin, pour finir, conçoivent-ils bien que l'alliance de l'esprit avec le corps consiste dans une correspondance mutuelle et naturelle des pensées de l'âme et des traces du cerveau ? Comme aussi dans une correspondance naturelle et mutuelle des émotions de l'âme et du mouvement des esprits animaux, quoique l'âme n'ait aucune connaissance de ces traces, ni aucune connaissance des esprits animaux ? Conçoivent-ils bien tout cela, messieurs les cartésiens ? S'ils le conçoivent, qu'ils nous apprennent un peu cette merveille ! Et s'ils ne conçoivent pas, ils ne doivent certainement pas le dire,

---

13 [n'ait ?]

suivant leurs principes, à moins qu'ils ne veuillent parler eux-mêmes sans savoir ce qu'ils disent.

Mais comment concevraient-ils des choses qui sont en même temps si impossibles, si ridicules et si absurdes ; ils ne sauraient même dire qu'ils le conçoivent puisqu'ils reconnaissent et qu'ils avouent eux-mêmes d'un côté que *l'âme est si aveugle qu'elle se méconnaît elle-même et qu'elle ne voit pas que ses propres sensations lui appartiennent, et qu'ils disent qu'elle ne se distingue presque plus d'avec le corps, auquel elle attribue ses propres pensées et ses propres sensations* (*Recherche* [*de la Vérité*], tome I, p. 90), et qu'ils disent encore que *l'esprit qui voit tous les objets qui l'environnent s'ignore profondément lui-même, qu'il ne marche qu'à tâtons dans un abîme de ténèbres, qu'il ne sait ce qu'il est ni comment il est attaché à un corps, ni comment il a tant d'empire sur tous les ressorts de ce corps qu'il ne connaît point, et qu'il ignore ses propres pensées et ses propres volontés.* ([*Traité de l'*]*Existence de Dieu*, p. 179). Ils ne peuvent donc pas dire qu'ils conçoivent ce qu'ils disent eux-mêmes quand ils parlent, comme ils font, de la nature de l'âme, de sa liaison avec le corps et de la correspondance naturelle et mutuelle qu'il y a entre les diverses opérations de l'âme et les divers mouvements et les diverses modifications de la matière ; et s'ils ne conçoivent pas ce qu'ils disent en cela, ils ne doivent pas le dire, à moins qu'ils ne veuillent, comme j'ai déjà remarqué, et comme ils disent eux-mêmes, *parler eux-mêmes sans savoir ce qu'ils disent.*

Mais pourquoi encore veulent-ils plutôt parler ainsi sans savoir ce qu'ils disent, que de reconnaître que la matière seule soit capable de connaissance et de sentiment dans les hommes et dans les bêtes ? Ou plutôt, soit capable de donner, de former, ou de causer et produire de la connaissance et du sentiment dans les bêtes ? Sous prétexte qu'ils ne conçoivent pas comment cela se puisse faire ! C'est sans aucun fondement et sans aucune bonne raison qu'ils le veulent ainsi. Car dans le sentiment de ceux qui disent que le seul mouvement de la matière avec ses diverses modifications suffit pour donner de la connaissance et du sentiment aux hommes et aux bêtes, il n'y a, comme j'ai dit, qu'une difficulté qui arrête : qui est de savoir ou de concevoir comment des seuls mouvements et des seules modifications des parties de la matière, peuvent donner ou exciter de la connaissance et du sentiment dans les hommes et dans les bêtes ; laquelle difficulté vient sans doute, comme j'ai déjà remarqué aussi, de ce que ces sortes de mouvements et de modifications sont en nous le premier principe de toutes nos connaissances et de toutes nos sensations, et que pour cette raison nous ne pouvons et ne devons pas même voir ni concevoir comment ils produisent en nous nos connaissances et nos sentiments ; d'autant, comme j'ai dit, que de même que nous voyons tous les jours que le principe de la vue ne tombe point et ne peut tomber sous la vue, de même aussi nous devons bien nous persuader que le principe de la connaissance et du sentiment ne peut et ne doit point tomber sous la connaissance ni sous le sentiment ; et par conséquent, que nous devons ignorer comment les mouvements et les modifications internes de la matière dont nous sommes composés produisent en nous nos connaissances et nos sentiments, et nous ne devons pas même nous étonner davantage de notre ignorance et de notre impuissance en cela puisqu'elle doit naturellement être telle. Car ce serait, en quelque façon, comme si l'on s'étonnait de ce qu'un homme fort et robuste qui porterait facilement de gros et pesants fardeaux sur ses épaules et sur son dos, ne pourrait de même se porter lui-même sur ses épaules ni sur son dos. Ou comme si l'on s'étonnait de ce qu'un homme de bon appétit qui avalerait facilement des bons et friands morceaux, ne pourrait lui-même avaler sa langue.

Comme si l'on s'étonnait de ce que l'œil qui voit facilement tout ne saurait néanmoins se voir lui-même ; ou enfin, comme si l'on s'étonnait de ce qu'une main qui sait empoigner facilement toutes sortes de choses, ne saurait néanmoins s'empoigner elle-même.

Il est visible que ces sortes d'étonnements-là seraient ridicules, et on se moquerait infailliblement de ceux qui s'étonneraient de telle impuissance. Il en serait infailliblement aussi de même de l'étonnement où nous sommes au sujet des modifications internes de notre corps et de nos sensations ou perceptions, si c'étaient des choses extérieures et sensibles comme sont celles dont je viens de parler. Il serait ridicule de s'étonner de notre ignorance là-dessus et il serait peut-être même ridicule de vouloir comprendre et concevoir ce que nous ignorons là-dessus, parce que l'on verrait clairement qu'il ne faudrait pas s'étonner de telle ignorance, et qu'il serait aussi impossible de concevoir ce que nous en ignorons, comme il est impossible à nos yeux de se voir eux-mêmes sans miroir.

Mais quoique nous ignorions comment cela se fait, nous sommes néanmoins certains et assurés que c'est immédiatement par le moyen de ces mouvements et de ces modifications-là que nous pensons, que nous sentons et que nous apercevons toutes choses, et que sans ces mouvements et ces modifications-là, nous ne serions nullement capables d'avoir aucune pensée ni aucun sentiment. D'ailleurs, nous sentons intérieurement et très certainement que c'est par notre cerveau que nous pensons, que c'est par notre chair que nous sentons, comme c'est par nos yeux que nous voyons et que c'est par nos mains que nous touchons. Et ainsi, nous devons nécessairement dire que c'est précisément dans ces sortes de mouvements et de modifications internes de notre chair et de notre cerveau que consistent toutes nos pensées, toutes nos connaissances et toutes nos sensations.

Et ce qui confirme d'autant plus cette vérité, [c']est que nos connaissances et nos sensations suivent la constitution naturelle de notre corps, et qu'elles sont d'autant plus ou moins libres qu'elles procèdent d'une plus ou moins bonne et parfaite disposition et constitution interne ou externe de notre corps. Et si c'est précisément dans ces sortes de mouvements et de modifications internes de la matière qui est en nous et qui agit en nous que consistent nos connaissances et nos sensations, il s'ensuit évidemment que tous les animaux sont capables de connaissance et de sentiment aussi bien que nous, puisque nous voyons manifestement qu'ils sont, comme nous, composés de chair et d'os, de sang et de veines, de nerfs et de fibres semblables aux nôtres, qu'ils ont comme nous tous les organes de la vie et du sentiment, et même un cerveau qui est l'organe de la pensée et de la connaissance, et qu'ils montrent évidemment par toutes leurs actions et par toutes leurs manières d'agir qu'ils ont de la connaissance et du sentiment. Ainsi, c'est en vain que nos cartésiens disent qu'ils ne sont point capables de connaissance ni de sentiment sous prétexte qu'ils ne conçoivent pas que de la matière figurée ou modifiée d'une telle ou telle manière, comme en carré, en rond, en ovale... etc., soit de la douleur, du plaisir, de la chaleur, de l'odeur, du son... etc., et sous prétexte qu'ils ne conçoivent pas que de la matière agitée de bas en haut ou de haut en bas, en ligne circulaire, spirale, oblique, parabolique ou elliptique, soit un amour, une haine, une joie, une tristesse... etc., puisqu'il est constant et indubitable, suivant même leurs principes, que c'est par les divers mouvements et par les diverses modifications de la matière que se forment en nous toutes nos connaissances et toutes nos sensations, et qu'il y a même dans nous une liaison et une correspondance naturelle et mutuelle,

comme disent nos cartésiens, entre les susdits mouvements et les susdites modifications de la matière, et les connaissances et les sentiments ou sensations que nous avons en nous. Il est clair et constant et indubitable, que semblables mouvements et semblables modifications de matière se peuvent semblablement faire dans les bêtes, qui sont organisées ou qui ont des organes comme nous.

Et si ces sortes de mouvements et de modifications de matière s'y peuvent faire, ils peuvent, par conséquent, aussi y former de semblables connaissances et de semblables sensations. Et il se peut faire qu'il y ait dans les mêmes bêtes une semblable liaison et une semblable correspondance naturelle et mutuelle entre les divers mouvements et modifications de leur corps, et les connaissances et sensations qu'elles peuvent avoir, puisqu'une telle liaison et correspondance des mouvements et des sensations, de modifications et de connaissance, n'est pas plus difficile d'un côté que de l'autre, et qu'elle peut se trouver aussi facilement dans les bêtes que dans les hommes. Et cela étant, comme on n'en peut douter après y avoir bien pensé, c'est une erreur et une illusion à nos cartésiens de croire que les bêtes ne sont point capables de connaissance ni de sentiment, et il est ridicule à eux de demander à cette occasion si l'on conçoit que de la matière figurée d'une telle ou telle manière, comme en carré, en rond, en ovale... etc., soit de la douleur, du plaisir, de la chaleur, de la couleur, de l'odeur, de la lumière, du son... etc., et si l'on conçoit que de la matière agitée de bas en haut, ou de haut en bas, en ligne droite, circulaire ou oblique, soit un amour, une haine, une joie, une tristesse ?...etc. Ils sont, dis-je, ridicules de demander cela et de s'imaginer que la résolution de cette difficulté dépende de là, puisque ce n'est pas dans une certaine étendue mesurable ni dans aucune figure déterminée de la matière, que consiste le sentiment du plaisir ou de la douleur, ni le sentiment de la chaleur ou du froid, ni le sentiment de la lumière et des couleurs, ni le sentiment de l'odeur et du son. Et que ce n'est point non plus dans aucune étendue mesurable ni dans aucune figure déterminée de la matière que consistent la pensée, le désir, la crainte, la volonté, le raisonnement, la joie ou la tristesse... etc., mais qu'ils consistent seulement dans le mouvement et dans la modification interne de la matière dont les corps vivants sont composés, sans avoir aucun égard à leur étendue mesurable ni à la figure extérieure qu'ils pourraient avoir — de la même manière que le juste tempérament des humeurs, qui de l'aveu même de nos cartésiens fait la vie, la force et la santé du corps vivant, ne consistent point dans aucune certaine figure ni dans aucune certaine étendue particulière de la matière, mais dans certains mouvements internes et dans certaines modifications internes et particulières de la matière, sans avoir aucun égard à l'étendue, ni à la forme ou à la figure qu'elle pourrait avoir d'ailleurs.

Nos cartésiens affectent encore ici de confondre mal à propos les choses ; c'est ce que j'ai déjà remarqué qu'ils faisaient à l'occasion de la prétendue existence de leur Dieu. Car pour démontrer, comme ils le prétendent, qu'il existe, ils affectent de confondre un infini en étendue, en nombre et en durée, qui existe véritablement, avec un prétendu être infiniment parfait, qui n'est point. Et de l'existence évidente de l'un, ils s'imaginent conclure invinciblement [à] l'existence de l'autre ; en quoi j'ai dit qu'ils tombaient manifestement dans l'erreur et dans l'illusion. Les voici qui font encore de même à l'occasion des bêtes, qu'ils veulent ou qu'ils voudraient priver entièrement de toute connaissance et de tout sentiment. Car pour démontrer, comme ils le prétendent, qu'elles n'ont point du tout de connaissance ni de sentiment, ils affectent de confondre l'étendue mesurable de la matière et sa figure extérieure, avec les mouvements et les

modifications internes qu'elle a dans les corps vivants, et parce qu'ils démontrent suffisamment qu'aucune étendue mesurable de matière et qu'aucune de ses figures extérieures ne peuvent faire aucune pensée ni aucune sensation dans les hommes ni dans les bêtes, ils s'imaginent démontrer aussi que n'y ayant que de la matière dans les bêtes, elles ne peuvent avoir aucune connaissance ni aucun sentiment. Mais c'est encore en cela même que consistent leur erreur et leur illusion, puisque ce n'est point dans aucune étendue mesurable ni dans aucune figure extérieure de la matière que consistent les connaissances et les sensations des hommes et des bêtes, mais dans les divers mouvements, dans les diverses agitations et dans les diverses modifications internes qu'elle a dans les hommes et dans les bêtes.

Ce qui fait, comme il est visible, une très grande différence de l'un à l'autre, car on peut bien dire que la pensée et que le sentiment étant dans des corps vivants, ils sont, par conséquent, dans une matière qui est étendue et figurée. Mais il ne s'ensuit pas de là que la pensée ni que le sentiment dussent être pour cela des choses étendues en longueur, en largeur et en profondeur, ni qu'ils dussent être pour cela des choses rondes ou carrées, comme disent nos cartésiens, car la pensée et le sentiment sont également dans un petit homme, par exemple, comme dans un plus grand, d'autant que la grandeur mesurable du corps vivant ni la figure extérieure ne font rien en cela.

Pareillement, on peut bien dire que les pensées et que les sensations des corps vivants se font par les mouvements, par les modifications et par les agitations internes des parties de la matière dont ils sont composés. Mais il ne s'ensuit pas de là que ces sortes de mouvements se fassent nécessairement en ligne droite ou oblique, en ligne circulaire ou spirale, ou en ligne parabolique ou elliptique, ni que ces mouvements et agitations-là, de bas en haut ou de haut en bas, en ligne circulaire ou oblique, fassent toujours quelques pensées ou quelques sensations ; cela, dis-je, ne s'ensuit pas toujours de la supposition de notre thèse, et il serait même ridicule de s'imaginer que telle chose dusse s'ensuivre. Et ainsi, c'est en vain que nos cartésiens demandent si l'on conçoit que la matière figurée en rond, en carré, en ovale... puisse faire une pensée, un désir, une volonté..... etc. Et si l'on conçoit qu'une matière agitée de bas en haut ou de haut en bas, ou qui se meut en ligne circulaire, oblique ou parabolique... etc., peut faire un amour, une haine, un plaisir, une joie, une douleur ou une tristesse, c'est, dis-je, en vain qu'ils font cette demande puisque nos pensées et que nos sensations ne dépendent point de ces particularités-là de la matière, et qu'elles ne se font point parce que la matière est figurée en rond, ou en carré... etc., ni précisément parce qu'elle se meut de bas en haut ou de haut en bas, ni parce qu'elle se meut de droite à gauche ou de gauche à droite... etc., mais bien, comme j'ai dit, parce qu'elle a dans les corps vivants certains mouvements et certaines modifications et agitations internes qui font la vie et le sentiment des corps vivants, sans qu'il soit besoin pour cela que ces sortes de modifications internes aient en elles-mêmes aucunes figures propres et particulières, et sans qu'il soit besoin pour cela que ces sortes de mouvements aillent toujours de bas en haut ou de haut en bas, et sans qu'il soit besoin de déterminer s'ils vont de droite à gauche ou de gauche à droite, ou si c'est justement par des lignes droites ou circulaires qu'ils se font, ou si c'est par des lignes spirales, obliques ou paraboliques. Il ne s'agit pas de cela. Il suffit de dire que nos pensées et que nos sensations se font véritablement dans des corps vivants, de quelque manière que ce soit qu'elles s'y fassent, et elles s'y font aussi bien que les modifications internes dont je viens de parler.

Or, il est certain que toutes les modifications de la matière ne sont pas toujours rondes ou carrées ou autrement figurées, il serait même ridicule de prétendre qu'elles dussent toujours l'être. La modification, par exemple, de l'air qui fait en nous le sentiment du son, et celle du même air qui fait en nous le sentiment de la lumière et des couleurs, sont certainement des modifications de la matière. Cependant ces sortes de modifications de la matière n'ont en elles-mêmes aucune figure propre et particulière, et il serait ridicule de demander si l'action ou l'agitation de l'air qui cause en nous ce sentiment du son serait une chose ronde ou carrée ; il serait ridicule de demander si l'action ou l'agitation du même air qui causerait en nous le sentiment de la lumière et des couleurs serait une chose ronde ou carrée...

Pareillement, il est certain que le juste tempérament des humeurs qui fait, comme disent nos cartésiens mêmes, la vie, la force et la santé des corps vivants, et, par conséquent aussi, que le mauvais tempérament des mêmes humeurs qui fait les maladies et les infirmités des corps vivants — ne sont que des modifications de la matière. Ces sortes de modifications de la matière ne sont cependant d'aucune figure en elles-mêmes, et il serait ridicule de demander si le bon ou si le mauvais tempérament des humeurs qui cause la santé et les maladies — la fièvre, par exemple, ou la peste —seraient des choses rondes ou carrées, et si l'on pourrait les diviser, les fendre, ou les couper par pièces et par morceaux.

Enfin, la fermentation est certainement une modification de la matière, nos cartésiens ne le sauraient nier. Cependant, la fermentation, non plus que le juste tempérament des humeurs, ne sont pas des choses que l'on puisse dire être rondes ou carrées ou de quelque autre figure, et quoiqu'elles puissent être, et qu'elles soient même nécessairement dans une matière étendue et mesurable et qu'elles soient nécessairement dans une matière qui peut avoir quelque figure, elles ne peuvent néanmoins avoir en elles-mêmes aucune étendue mesurable ni aucune figure qui leur soient propres et particulières. Et il serait ridicule, comme j'ai dit, de demander si l'on conçoit que de la matière figurée en rond ou en carré, en ovale ou en triangle... etc., serait une fermentation, parce que ce n'est point la figure de la matière qui fait la fermentation ; pareillement, il serait ridicule de demander si l'on conçoit que cette fermentation ou que le juste tempérament des humeurs seraient des choses que l'on puisse mesurer à l'aune ou à la toise, ou mesurer au pot et à la pinte, ou si ce seraient des choses rondes ou carrées — parce que la fermentation et que le juste tempérament des humeurs ne consistent point dans aucune étendue déterminée ni dans aucune figure particulière. Pareillement, il serait ridicule de demander si ces sortes de choses se pourraient peser au poids ou à la balance, parce qu'elles ne consistent point dans aucun degré de pesanteur ; pareillement, il serait ridicule de demander si l'on conçoit qu'une fermentation ou qu'un juste tempérament d'humeurs pourraient se fendre, se diviser, ou se couper en pièces et en morceaux, parce que ces sortes de choses ne sont point de nature à être divisées ainsi. Il serait ridicule, dis-je, de faire toutes ces sortes de demandes, parce qu'il serait ridicule de vouloir attribuer à des choses, des qualités ou des propriétés qui ne seraient point convenables à leur nature ni à leur manière d'être.

De sorte que lors même que l'on n'attribue qu'une même et semblable dénomination à plusieurs choses de diverses natures, il faut nécessairement l'entendre et l'expliquer en divers sens et en diverses significations, parce qu'il serait ridicule de prendre cette même dénomination dans une même signification pour toutes les choses qu'elle signifierait. On dit, par exemple, d'une perche

qu'elle est longue ou qu'elle est courte. On dit, de même, d'une maladie qu'elle est longue ou qu'elle est courte. Il faut nécessairement prendre ce terme de *long* ou de *longue*, aussi bien que celui de *court* ou de *courte*, en diverses significations, parce qu'il serait ridicule de dire que la longueur ou la brièveté d'une maladie fût un être ou quelque chose de semblable à la longueur ou à la brièveté d'une perche, ou que celle d'une perche fût semblable à celle d'une maladie. Et pourquoi serait-il ridicule de vouloir prendre ce terme dans une même signification pour une perche que pour une maladie, si ce n'est parce qu'il serait ridicule de vouloir attribuer à des choses, des qualités ou des propriétés qui ne seraient point convenables à leur nature ou à leur manière d'être ; car il est visible que la longueur d'une perche ne convient nullement à la nature d'une maladie, et que la longueur d'une maladie ne convient nullement à la nature d'une perche. C'est pour cela aussi que l'on ne confond point dans cette occasion-ci les diverses significations de ce terme, et que l'on ne s'y méprend point.

Pareillement, on dit d'un vent de bise quand il gèle fort, qu'il est *froid* ; on dit de même d'un discours mal conçu et mal prononcé que c'est un *froid* discours, et d'un orateur qui parle sans mouvement et sans passion, qu'il est un *froid* orateur. Ce terme de *froid* doit nécessairement se prendre ici en diverses significations, parce qu'il serait ridicule de dire ou de penser que la froideur d'un discours ou d'un orateur fût quelque chose de semblable à la froideur ou à la froidure d'un rude vent de bise, ou que la froidure d'un vent de bise fût semblable à celle d'un froid discours ou d'un froid orateur. Et pourquoi serait-il ridicule de dire ou de penser cela, si ce n'est parce qu'il serait ridicule de vouloir attribuer à une chose ou à des choses, des qualités et des propriétés qui ne seraient pas convenables à leur nature ni à leur manière d'être. Il est visible encore que la froideur d'un vent de bise ne convient point à la nature d'un discours ni à la nature d'un orateur, et que le froid d'un discours ni celui d'un orateur ne convient point à la nature d'un vent de bise. C'est pour cela aussi que l'on ne confond point les idées de ce terme et que l'on ne s'y trompe point, quoiqu'on les applique à des choses de différentes natures. Mais si, par fantaisie, ou par erreur et par ignorance, on croyait devoir les confondre et les prendre toujours dans une même signification sous prétexte que l'on ne se servirait que d'un même nom et d'un même terme pour signifier et designer plusieurs choses, et si pour cette seule raison on s'imaginait devoir attribuer ainsi à certaines choses, des qualités ou des propriétés qui ne seraient nullement convenables à leur nature ni à leur manière d'être, on tomberait certainement dans le ridicule.

Or, c'est justement dans ce ridicule que nos cartésiens tombent lorsqu'ils s'imaginent et qu'ils disent que les bêtes ne sont point capables de connaissance ni de sentiment sous prétexte que la connaissance et que le sentiment ne peuvent être des modifications de la matière, s'imaginant en même temps que toutes les modifications de la matière sont nécessairement des choses étendues en elles-mêmes et qu'elles sont nécessairement des choses rondes ou carrées... etc., et qu'on peut les diviser et les couper en pièces et en morceaux. Comment pourrait-on s'imaginer, disent-ils, que l'esprit fût étendu et divisible ? On peut, ajoutent-ils, couper par une ligne droite un carré en deux triangles, en deux parallélogrammes, en deux trapèzes. Mais par quelle ligne, demandent-ils, peut-on concevoir qu'un plaisir, qu'une douleur, qu'un désir... etc. se puisse couper ? Et quelle figure résulterait de cette division ? Si l'on conçoit, continuent-ils, que de la matière figurée en rond, en carré, en ovale... etc., soit de la douleur, du plaisir, de la chaleur, de l'odeur, du son... etc., et si l'on conçoit que la matière agitée de

bas en haut ou de haut en bas, en ligne circulaire, oblique, spirale, parabolique ou elliptique, soit un amour, une haine, une joie, une tristesse..., on peut dire que les bêtes sont capables de connaissance et de sentiment ; et si on ne le conçoit point, il ne le faut pas dire, à moins que l'on ne veuille parler sans savoir ce que l'on dit.

Ils s'imaginent donc, suivant leurs propres raisonnements, que si les bêtes étaient capables de connaissance et de sentiment, l'esprit serait étendu et divisible, et qu'il pourrait se diviser ou se couper par pièces et par morceaux ! Ils s'imaginent donc qu'une pensée, qu'un désir, qu'un plaisir, qu'une haine et qu'un amour, qu'une joie et une tristesse seraient des choses rondes ou carrées, triangulaires ou pointues, ou de quelque autre semblable figure ! Et qu'on pourrait les fendre, les diviser et les couper par quartiers, et qu'il devrait résulter quelque nouvelle figure de cette division ! Et ils ne sauraient se persuader que les bêtes puissent avoir de la connaissance et du sentiment, à moins qu'ils ne s'imaginent cela. C'est en quoi ils se rendent ridicules.

Quoi ! Parce qu'une pensée, qu'un désir ou qu'un sentiment de douleur ou de plaisir ne sauraient se diviser ou se couper comme un carré, en deux triangles, en deux parallélogrammes ou en deux trapèzes, nos cartésiens ne veulent pas que la connaissance ni que le sentiment de douleur ou de plaisir soient des modifications de la matière ? Et pour cette même raison, ils ne veulent pas que les bêtes soient capables de connaissance ni de sentiment ? Qui ne rirait d'une telle sottise ! *Pourriez-vous, introduits pour contempler l'œuvre, vous empêcher de rire, mes amis*[14] *?* Quand ils disent que le juste tempérament des humeurs fait la vie et la santé du corps vivant, prétendent-ils que ce juste tempérament des humeurs soit quelque chose de rond ou de carré ? Et que ce soit quelque chose qui se puisse diviser, ou couper comme un carré, en deux triangles, en deux parallélogrammes, en deux trapèzes ? Et qu'il résulterait quelque nouvelle figure de cette division ?

Les fous ! Ils raisonnent des pensées, des désirs et des volontés, de toutes les sensations et affections ou passions de l'âme et de l'esprit, comme si c'étaient des corps et des substances et des êtres propres et absolus. Et ils ne prennent pas garde que ce ne sont point des substances ni des êtres propres et absolus, mais seulement des modifications de l'être. La pensée, par exemple, n'est pas un être propre et absolu : ce n'est qu'une modification ou une action vitale de l'être qui pense. Pareillement, un désir, un amour, une haine, une joie, une tristesse, un plaisir, une douleur, une crainte, une espérance... etc., ne sont point des substances ou des êtres propres et absolus : ce sont seulement des modifications et des actions vitales de l'être qui désire, qui aime, qui hait, qui craint ou qui espère, qui s'attriste ou qui se réjouit, et qui sent du bien ou du mal, c'est-à-dire qui sent de la douleur ou du plaisir.

On dit de certaines personnes ou de certains personnages qu'ils ont de l'esprit, de l'adresse, de la science, du talent et du mérite ; et que de certains autres n'en ont point. On ne prétend pas dire par là que ces certaines personnes aient des êtres ou des substances propres et particulières que les autres n'ont pas. Et il serait ridicule de demander si l'adresse, si la science, et si le talent ou le mérite de ces personnes-là seraient des choses rondes ou carrées, et par quelle ligne on pourrait les diviser ou les couper en pièces, et quelle figure résulterait de cette division. Il serait, dis-je, ridicule de demander cela, parce que l'adresse et la science, ni le talent et le mérite des personnes, ne sont des substances ni des êtres

---

[14] [« *Spectatum admissi, risum teneatis, amici ?* » La citation est tirée de Horace, *Art poétique*, I, 5. Meslier la reprend de *L'Apologie des grands personnages faussement soupçonnés de magie* de Naudé.]

propres et absolus, mais seulement des modes ou des modifications de l'être et des manières d'agir, de penser, de parler et de raisonner avec plus de liberté et de facilité que les autres. Lesquelles manières de penser, de parler, d'agir ou de raisonner ne sont certainement point des substances ni des êtres propres et absolus, mais seulement, comme j'ai dit, des modifications ou des actions vitales de l'être qui agit et pense, qui parle et qui raisonne.

Il en est de même de la pensée et de l'esprit, de la connaissance et de la volonté, du jugement et du sentiment, comme de l'adresse, comme de la science, comme du talent et du mérite personnel : l'esprit, la vie, la pensée et le sentiment ne sont point des substances ni des êtres propres et absolus mais seulement des modifications de l'être qui vit et qui pense, lesquelles modifications consistent dans une faculté ou facilité que certains êtres qui vivent ont de penser et de raisonner, laquelle faculté ou facilité est plus grande, c'est-à-dire plus dégagée et plus libre, dans les uns que dans les autres, et quoiqu'elle soit ainsi plus grande dans les uns que dans les autres, et qu'il y ait des maladies qui sont plus longues ou plus courtes les unes que les autres, il ne s'ensuit pas de là que l'on puisse ni même que l'on doive penser que la faculté ou facilité de penser et de raisonner soit pour cela une chose ronde ou carrée, ou qu'elle soit mieux figurée dans les uns que dans les autres, ni que des maladies soient pour cela des choses rondes ou carrées, et qu'elles soient capables de pouvoir se diviser ou se couper par pièces et par morceaux. Parce qu'il serait ridicule, comme j'ai dit, de vouloir attribuer à des choses, des qualités et des propriétés qui ne seraient point convenables à leur nature ou à leur manière particulière d'être.

Ainsi, quoique le plus ou le moins de facilité de penser et de raisonner convienne à la nature de l'esprit, et que la longueur ou la brièveté convienne à la nature d'une maladie, cependant la figure corporelle ne convient nullement à la nature de l'esprit ni à la nature d'une maladie, qui ne sont bien certainement que des modifications de l'être. Ce pourquoi il serait ridicule de dire ou de penser que ces sortes de choses dussent être rondes ou carrées ou de quelque autre figure, sous prétexte qu'elles seraient plus grandes ou plus petites, plus longues ou plus courtes les unes que les autres.

Il en faut nécessairement dire de même de la vie corporelle, soit de la vie des hommes, soit de la vie des bêtes, soit de la vie des plantes ; leur vie n'est qu'une espèce de modification et de fermentation continuelle de leur être, c'est-à-dire de la matière dont ils sont composés, et toutes les connaissances, toutes les pensées et toutes les sensations qu'ils peuvent avoir ne sont que diverses autres nouvelles modifications particulières et passagères de cette modification et de cette fermentation continuelle qui fait leur vie. Les cartésiens ne sauraient nier que cette fermentation soit une modification de la matière, ils ne sauraient nier non plus qu'elle fasse la vie du corps, puisqu'ils disent expressément que *c'est le juste tempérament des humeurs qui fait la vie et la santé du corps*. Cependant, ils ne sauraient dire que cette fermentation ou que ce juste tempérament des humeurs soient des choses rondes ou carrées ou qu'elles soient nécessairement de quelque autre figure ; ils ne sauraient dire non plus par quelle ligne on pourrait les fendre ou les couper. Ils se rendraient ridicules s'ils s'imaginaient que ces sortes de choses dussent être rondes ou carrées ou qu'elles dussent avoir quelques autres figures, ou qu'elles dussent pouvoir se fendre et se couper par pièces et par morceaux, sous prétexte qu'elles seraient des modifications de la matière. Donc, il est clair et évident que toutes modifications de la matière ne sont pas nécessairement des choses rondes ou carrées ni autrement figurées, comme nos cartésiens

le prétendent. Et par conséquent, ils sont ridicules de vouloir priver les bêtes de connaissance et de sentiment sous prétexte que la connaissance et que le sentiment ne pourraient être des modifications de la matière parce qu'ils ne peuvent être des choses rondes ou carrées ni autrement figurées.

D'ailleurs, quand ils conviendraient avec nous que la pensée et que le sentiment ne seraient en effet que des modifications de la matière, ce ne serait pas pour cela proprement la matière qui penserait, qui sentirait ni qui vivrait. Mais ce serait proprement l'homme ou l'animal composé de matière qui penserait, qui connaîtrait ou qui sentirait. De même manière que quoique la santé et la maladie ne soient que des modifications de la matière, ce ne serait cependant point proprement la matière qui se porterait bien ni qui serait malade. De même encore, ce ne serait point proprement la matière qui verrait ni qui entendrait, ni qui aurait faim ou qui aurait soif, mais ce serait bien la personne ou l'animal composé de matière qui verrait et qui entendrait, ou qui aurait faim ou qui aurait soif. Et quoique le feu, par exemple, et que le vin ne soient que de la matière modifiée d'une certaine manière, ce n'est pas néanmoins proprement la matière qui brûle le bois ou la paille, ni la matière qui enivre quand on boit le vin, mais c'est proprement le feu qui brûle le bois et la paille, et c'est proprement le vin qui enivre ceux qui en boivent trop, car suivant la maxime des philosophes, *les actions et les dénominations des choses ne s'attribuent proprement qu'aux suppôts*[15], et non à la matière ni aux parties particulières dont ils sont composés : *actiones et denominationes sunt suppositorum.*

Autant donc qu'il serait ridicule à nos cartésiens de dire que la vie, que le juste tempérament des humeurs et que la fermentation des corps ne seraient pas des modifications de la matière sous prétexte qu'elles ne seraient pas des choses rondes, ni carrées ni autrement figurées, autant il leur est ridicule de dire que la pensée et que le sentiment ne sont point des modifications de la matière dans les corps vivants sous prétexte que leurs pensées et que leurs sensations ne seraient point des choses rondes ni carrées ni autrement figurés. Et autant qu'il serait ridicule de dire que les bêtes ne vivent point sous prétexte que leur vie ne serait pas une chose ronde, ni carrée ni autrement figurée, autant il leur est ridicule de dire qu'elles n'ont point de connaissance ni de sentiment sous prétexte que leurs connaissances et que leurs sentiments ne peuvent être des choses rondes, ni carrées ni autrement figurées. Et ainsi, les cartésiens se rendent manifestement ridicules lorsque sous un si vain prétexte et sur une si vaine et si frivole raison, ils disent que *les bêtes ne sont point capables de connaissance ni de sentiment,* et qu'ils disent *qu'elles mangent sans plaisir, qu'elles crient sans douleur, qu'elles ne connaissent rien, qu'elles ne désirent rien et qu'elles ne craignent rien.* Le contraire paraît manifestement en toutes choses : nous voyons que la Nature leur a donné des pieds pour marcher, et elles marchent ; qu'elle leur a donné une bouche et des dents pour manger, et elles mangent ; qu'elle leur a donné des yeux pour se conduire, et elles se conduisent. Leur aurait-elle donné des yeux pour se conduire et pour ne rien voir ? Des oreilles pour écouter et pour ne rien entendre ? Une bouche pour manger et pour ne rien goûter de ce qu'elles mangent ? Leur aurait-elle donné un cerveau avec des fibres et des esprits animaux pour ne rien penser et pour ne rien connaître ? Et enfin, leur aurait-elle donné une chair vivante pour ne rien sentir et pour n'avoir ni plaisir ni douleur ? Quelle fantaisie ! Quelle illusion ! Quelle folie de vouloir s'imaginer et se

---

15 [supports]

persuader telle chose sur de si vaines raisons et sur un si vain prétexte que celui qu'ils allèguent !

Quoi, messieurs les cartésiens ! Parce que les bêtes ne sauraient parler comme vous en latin ou en français, et qu'elles ne sauraient s'exprimer en votre langage pour vous dire leurs pensées et pour vous expliquer leurs désirs, leurs douleurs et leurs maux non plus que leurs plaisirs et leurs joies, vous les regardez comme des pures machines privées de connaissance et de sentiments ! Sur ce pied-là, vous nous feriez aussi facilement accroire que des Iroquois et que des Japonais, ou même que des Espagnols et des Allemands, ne seraient que des pures machines inanimées privées de connaissance et de sentiment, tant que nous n'entendrions rien à leurs langages et qu'ils ne parleraient pas comme nous !

À quoi pensez-vous, messieurs les cartésiens ? Ne voyez-vous pas assez clairement que les bêtes ont un langage naturel ? Que celles qui sont de même espèce s'entendent les unes les autres ? Qu'elles s'appellent les unes les autres ? Et qu'elles se répondent aussi les unes aux autres ? Ne voyez-vous pas assez manifestement qu'elles font société entre elles, qu'elles se connaissent et qu'elles s'entretiennent les unes avec les autres ? Qu'elles s'aiment, qu'elles se caressent les unes les autres, qu'elles jouent et se divertissent assez souvent ensemble ? Et quelquefois qu'elles se haïssent, qu'elles se battent et qu'elles ne sauraient se souffrir les unes les autres, non plus que des hommes qui se haïssent et qui ne sauraient se souffrir les uns les autres ? Ne voyez-vous pas assez clairement qu'elles sont bien aise quand on les caresse, qu'elles sont gaies et gaillardes quand elles se portent bien, et que rien ne leur manque et qu'elles mangent d'aussi bon appétit que les hommes sauraient faire quand elles ont faim et qu'elles ont quelque chose de bon à manger selon leur nature et leur espèce ? Et au contraire, ne voyez-vous pas tout manifestement qu'elles sont tristes et languissantes, qu'elles se plaignent et qu'elles font des dolents soupirs quand elles sont malades ou qu'elles se sentent blessées ? Ne voyez-vous pas aussi qu'elles crient quand on les frappe et qu'elles s'enfuient de toutes leurs forces quand on les menace, quand on les poursuit et qu'on les frappe rudement ? Tout cela est une espèce de langage naturel par lequel elles font assez manifestement voir qu'elles ont de la connaissance et du sentiment. Ce langage n'est point suspect ni équivoque : il est clair et net, et est moins suspect que le langage ordinaire des hommes — qui souvent sont pleins de déguisements, de duplicité et de fourberie.

Voyez-vous que des machines inanimées s'engendrent naturellement les unes les autres ? Voyez-vous qu'elles s'assemblent d'elles-mêmes pour se tenir compagnie les unes aux autres, comme font les bêtes ! Voyez-vous qu'elles s'appellent les unes les autres, et qu'elles se répondent les unes aux autres, comme font les bêtes ? Voyez-vous qu'elles jouent ensemble et qu'elles se caressent ou qu'elles se battent, et qu'elles se haïssent les unes les autres, comme font les bêtes ? Vous paraît-il qu'elles se connaissent les unes les autres et qu'elles connaissent leurs maîtres, comme font les bêtes ? Voyez-vous qu'elles viennent quand leurs maîtres les appellent, ou qu'elles s'enfuient s'ils voulaient les frapper ? Et enfin, voyez-vous qu'elles obéiraient à leurs maîtres et qu'elles feraient ce qu'ils leurs commanderaient, comme font tous les jours les bêtes qui obéissent à leurs maîtres, qui viennent quand ils les appellent et qui font ce qu'ils leur commandent ? Vous ne voyez pas que des pures machines et que des machines inanimées fassent cela.

Vous ne le verrez jamais, et vous pensez que des bêtes feraient tout cela sans connaissance et sans sentiment ? Vous pensez qu'elles s'engendrent les unes les autres sans plaisir, qu'elles boivent et qu'elles mangent aussi sans plaisir et sans appétit, sans faim et sans soif ? Qu'elles caressent leurs maîtres sans les aimer, et même sans les connaître ? Qu'elles font ce qu'ils leur commandent sans entendre leur voix, et sans savoir ce qu'ils leur disent ? Qu'elles fuient sans crainte, et qu'elles crient sans douleur quand on les frappe ? Et vous vous imaginez tout cela, et vous vous persuadez même tout cela, pour cette seule raison que la pensée, que la connaissance, que le sentiment, que le plaisir, que la joie, que la douleur, que la tristesse, que le désir, que la crainte, que l'appétit, que la faim et que la soif... etc., ne sont point, dites-vous, des choses rondes ou carrées, ni d'aucune autre figure ! Et qu'ainsi elles ne peuvent être des modifications de la matière ni de l'être matériel !

Vous êtes des fous en cela, messieurs les cartésiens ! Permettez que je vous qualifie ainsi, quoique vous soyez d'ailleurs très judicieux ; vous êtes fous en cela, et vous mériteriez plutôt d'être raillés sur ce sujet, que d'être sérieusement réfutés, *spectatum hic admissi, risum teneatis, amici*[16].

Toutes les modifications de la matière ou de l'être matériel ne doivent pas avoir, comme vous pensez, toutes les propriétés de la matière ou de l'être matériel. Et ainsi, quoiqu'une des propriétés de la matière ou de l'être matériel soit d'être étendu en longueur, en largeur et en profondeur, de pouvoir être rond ou carré, ou de pouvoir être divisé en plusieurs parties, il ne s'ensuit pas de là que toutes les modifications de la matière ou de l'être matériel doivent être étendues en longueur, en largeur et en profondeur, ni qu'elles dussent toujours être rondes ou carrées et divisibles en plusieurs parties, comme vous vous l'imaginez faussement.

Les démonstrations que j'en ai données jusqu'ici sont claires et évidentes. Monseigneur l'archevêque de Cambrai voudrait cependant nous persuader *qu'il est si clair et si évident* (ce sont ses termes) *que la matière ne peut penser ni sentir, que les peuples,* dit-il, *et les enfants mêmes ne sauraient se persuader qu'elle le puisse* (p. 144). *Les peuples,* dit-il, *et les enfants mêmes sont si éloignés de croire que la matière soit capable de penser et de sentir quoi que ce soit, qu'ils ne pourraient s'empêcher de rire si on leur disait qu'une pierre, qu'un morceau de bois, qu'une table, ou que leurs poupées sentiraient de la douleur ou du plaisir, et qu'elles auraient de la joie et de la tristesse.* Et de là il conclut qu'il est si clair et si évident que la matière ne peut penser ni sentir, que les peuples ni les enfants mêmes n'en peuvent douter. Voilà un beau raisonnement, pour un personnage d'un tel rang, d'un tel mérite et d'une telle érudition ! Les peuples et les enfants pourraient bien véritablement avoir raison de rire et de se moquer de ceux qui pour les amuser voudraient leur faire croire que des pierres, des tables et des planches, ou des buffets, ou leurs poupées auraient de la connaissance et du sentiment. Ils auraient, dis-je, bien raison de rire et de se moquer de ceux qui leur diraient telles choses parce qu'ils savent effectivement bien que ces sortes de choses ne peuvent rien connaître ni sentir.

Mais leurs risées ne viendraient pas (comme monseigneur de Cambrai le voudrait faire entendre) de ce que ces sortes de choses ne seraient que de la matière ou qu'elles ne seraient faites que de matière, mais de ce qu'ils verraient bien que ce ne seraient point des choses *animées*, et qu'elles n'auraient point de vie comme les animaux ; et par conséquent, qu'elles ne pourraient avoir de connaissance ni de sentiment.

---

[16] [Vers d'Horace déjà cité.]

Et pour me servir de l'expression de monseigneur de Cambrai, on peut bien plus certainement dire que les peuples et que les enfants mêmes sont si éloignés de croire que les bêtes sont sans âme, sans vie, sans connaissance et sans sentiment, qu'ils ne pourraient s'empêcher de rire de ceux qui voudraient leur persuader le contraire et leur dire, comme font les cartésiens, qu'elles mangent sans plaisir, qu'elles crient sans douleur, qu'elles ne connaissent rien, qu'elles ne voient rien, qu'elles n'aiment rien, qu'elles ne désirent rien et qu'elles ne craignent rien. C'est ce qui ferait bien certainement rire les peuples et les enfants même, tant ils sont éloignés de croire que les bêtes soient sans vie, sans connaissance et sans sentiment.

Dites un peu à des paysans que leurs bestiaux n'ont point de vie ni de sentiment, que leurs vaches et que leurs chevaux, que leurs brebis et moutons ne sont que des machines aveugles et insensibles au bien et au mal, et qu'ils ne marchent que par ressorts, comme des machines et comme des marionnettes, sans voir et sans savoir où ils vont. Ils se moqueront certainement de vous.

Dites à ces mêmes paysans, ou à d'autres leurs semblables, que leurs chiens n'ont point de vie ni de sentiment, qu'ils ne connaissent pas leurs maîtres, qu'ils les suivent sans les voir, qu'ils les caressent sans les aimer, qu'ils poursuivent des lièvres et des cerfs et qu'ils les attrapent à la course sans les voir et sans les sentir.

Dites-leur qu'ils boivent et qu'ils mangent sans plaisir, et même sans faim, sans soif et sans appétit ; dites-leur encore qu'ils crient sans douleur quand on les frappe et qu'ils fuient devant les loups sans aucune crainte — et vous verrez comme ils se moqueront de vous !

Et pourquoi s'en moqueront-ils ? Si ce n'est parce qu'ils sont si éloignés de croire et de se persuader que des bêtes vivantes, comme celles dont je viens de parler, soient sans âme, sans vie, sans connaissance et sans sentiment, qu'ils ne sauraient s'empêcher de regarder comme des gens ridicules ceux qui leur diraient sérieusement qu'elles seraient véritablement sans vie, sans connaissance et sans sentiment. Et leur jugement est si bien fondé en cela sur la raison et sur l'expérience que l'on voit tous les jours, qu'il serait aussi en cas de besoin fondé sur l'autorité des prétendues *saintes Écritures* de nos christicoles, qui marquent expressément que Dieu a donné ou qu'il aurait donné des âmes vivantes aux bêtes dans leur première création. Voici ce qu'elles marquent sur ce sujet : « Dieu dit aussi que les eaux produisent toutes sortes de reptiles ayant vie et âme vivante, et Dieu, *ajoutent ces Écritures* (*Genèse* I), créa les grandes baleines, et toutes âmes vivantes que les eaux avaient produites chacune dans leur espèce. Dieu dit aussi que la terre produise toute âme vivante, c'est-à-dire tout animal vivant sur la terre, les juments et les bêtes de la terre chacune selon leur espèce ; et ils furent créés, comme il l'avait dit. Puis Dieu ayant créé les hommes, il leur dit : Je vous donne toutes sortes d'herbes portant semence, et tout arbre portant fruit pour vous servir de nourriture, à vous et *à tous les animaux de la terre et à tous les oiseaux du ciel, et à tout ce qui se meut et à tout ce qui a en soi une âme vivante, afin qu'ils aient de quoi manger*[17]. » (*ibid.*, verset 30 [18]). Suivant cela, les bêtes ont donc des âmes vivantes, c'est-à-dire des âmes connaissantes et sensitives, puisque Dieu leur en aurait données de telles dans leur première création. Et ainsi, non seulement la droite raison et l'expérience journalière le démontre tous les jours, mais aussi la religion de nos christicoles le témoigne assez clairement à nos

[17] [« *Ut sint vobis in escam et cunctis animantibus terrae, in quibus est anima vivens, ut habeant ad vescendum.* »]

[18] [Meslier cite *Genèse* I-20, 21, 24, 29, 30.]

cartésiens pour n'en devoir point douter. Ce pourquoi j'ai eu raison de dire qu'ils se rendaient ridicules lorsqu'ils disent que les bêtes ne sont que des machines inanimées, et que c'est sans plaisir qu'elles mangent, et sans douleur qu'elles crient. Cette opinion est entièrement condamnable non seulement parce qu'elle est fausse et ridicule en elle-même, mais principalement aussi parce qu'elle doit être odieuse et détestable en elle-même, attendu qu'elle tend manifestement à étouffer dans le cœur des hommes tous sentiments de douceur et de bonté qu'ils pourraient avoir pour les bêtes, et qu'elle est même capable de ne leur inspirer que des sentiments de rigueur et de cruauté à leur égard.

Car pour ce qui est des sentiments de douceur, de bonté et de compassion que les hommes pourraient avoir pour plusieurs de ces pauvres bêtes que l'on voit souvent être si malheureuses et si mal traitées, et avoir tant de mal, ce serait comme une folie de les plaindre et d'être sensibles à leurs maux, à leurs cris, à leurs plaintes et à leurs gémissements, et folie d'avoir compassion d'elles, si elles étaient, comme disent les cartésiens, sans âme et sans vie, sans connaissance et sans sentiments, parce que ce serait folie d'avoir compassion pour des choses qui ne seraient point animées et qui ne sentiraient aucun bien ni aucun mal, ce pourquoi aussi l'on ne s'avise point d'avoir pitié ni compassion d'un corps mort que l'on verrait mettre en pièces ou que l'on mettrait pourrir en terre.

On ne s'avise point d'avoir pitié ni compassion d'une pièce de drap que l'on verrait fouler à coups de maillets dans une foulerie, ni d'une pièce de bois que l'on verrait fendre avec éclat et que l'on verrait jeter au feu pour brûler ; on ne s'avise pas, dis-je, d'avoir pitié et compassion de ces sortes de choses parce qu'elles sont *inanimées*, et qu'elles n'ont en elles-mêmes aucun sentiment de bien ni de mal.

Il serait de même des bêtes si l'opinion des cartésiens était véritable ; il ne faudrait avoir aucune pitié ni aucune compassion d'elles quand on les verrait souffrir toutes sortes de maux.

Et voilà comme cette fausse opinion tend manifestement à étouffer dans le cœur des hommes tous sentiments de douceur, de bonté et de compassion qu'ils pourraient avoir pour les bêtes. Ce qui est déjà ce me semble un très mauvais effet, très odieux et très préjudiciable à ces pauvres bêtes.

Mais ce qu'il y a de pire, [c']est que cette opinion est encore capable de flatter la méchanceté naturelle des hommes, et d'inspirer dans leur cœur des sentiments de rigueur et de cruauté envers ces pauvres bêtes.

Car sous prétexte que des hommes brutaux s'imagineraient qu'elles n'auraient ni connaissance ni sentiments, ils pourraient prendre plaisir à les tourmenter, à les faire crier et à les faire plaindre et gémir — pour avoir le plaisir d'entendre leurs pitoyables cris, leurs pitoyables plaintes et leurs pitoyables gémissements, et pour avoir en même temps le plaisir de voir les mouvements violents, les contorsions et les épouvantables grimaces que ces pauvres bêtes seraient contraintes de faire par la rigueur et par la violence des tourments qu'ils prendraient plaisir à leur faire cruellement souffrir, comme font, entre autres, ces folâtres ou ces insensés brutaux qui dans leurs divertissements et même dans des réjouissances publiques, lient et attachent des chats tout vif au bout de quelques perches qu'ils dressent, et au bas desquelles ils allument des feux de joie, où ils les font brûler tous vifs pour avoir le plaisir de voir les mouvements violents et entendre les cris effroyables que ces pauvres malheureuses bêtes sont contraintes de faire par la rigueur et par la violence de leurs tourments — ce qui certainement est un brutal, un cruel et un détestable plaisir, et une folle et détestable joie.

S'il y avait un tribunal établi pour punir telle cruauté et pour rendre justice à ces pauvres bêtes, je dénoncerais à ce tribunal une si perverse et si détestable doctrine que celle-là de nos cartésiens, qui leur est si préjudiciable, et j'en poursuivrais volontiers la condamnation jusqu'à ce qu'elle soit entièrement bannie de l'esprit et de la créance des hommes, et que les cartésiens qui la soutiennent soient condamnés à faire amende honorable et à condamner eux-mêmes leur doctrine.

Mais revenons à la prétendue spiritualité et immortalité de notre âme. Tout ce que j'en viens de dire fait évidemment voir qu'elle n'est ni spirituelle ni immortelle dans le sens que nos christicoles l'entendent, mais qu'elle est véritablement bien matérielle et mortelle comme celle des bêtes.

Ce pourquoi aussi il est marqué dans leurs prétendues *saintes Écritures* que l'âme de toute chair vivante consiste dans le sang.

Et pour cette raison, il était très expressément défendu par la prétendue divine loi de Moïse de manger du sang ; et cela par cette seule raison que l'âme de toute chair vivante consistait dans le sang :

« *Car la vie de toute chair est dans le sang ; c'est pourquoi j'ai dit aux enfants d'Israël : vous ne mangerez point du sang de toute chair, parce que la vie de la chair est dans le sang ; et quiconque en mangera sera puni de mort*[19]. » (*Lévitique* XVII-14 [20]). C'est ce qui était défendu sous peine de mort.

Et il est dit dans les mêmes *Livres de la Loi, également de l'homme comme des bêtes, et des bêtes également comme de l'homme* : *qu'ils furent faits en âmes vivantes*[21]. (*Genèse* II-7 [22]) - « *L'homme devint vivant et animé. Que la terre produise des animaux vivants chacun selon son espèce, les animaux domestiques, les reptiles et les bêtes sauvages de la terre selon leurs différentes espèces. Et cela se fit ainsi*[23]. »

Et il est dit de tous les animaux qui entrèrent dans l'arche de Noé *qu'ils avaient un esprit de vie, deux à deux, mâle et femelle, de toute chair vivante et animée*[24].

Et cet esprit de vie n'était, comme il est marqué dans les mêmes *Livres*, qu'*un souffle de la bouche de Dieu*[25].

Et ailleurs : « *C'est l'esprit de Dieu qui m'a créé, et c'est le souffle du Tout-Puissant qui m'a donné la vie*[26]. » (*Job* XXXIII-4 [27]).

Et il est dit de l'homme en particulier, non seulement de son corps mais de l'homme dans son entier, qu'*il vivra de pain à la sueur de son corps, jusqu'à ce qu'il retourne à la terre dont il aurait été fait ; parce qu'il n'est,* disent ces prétendus saints *Livres, que poussière, et qu'il retournera en poussière*[28]. (*Genèse* III-19 [29]).

---

19 [« *Anima enim omnis carnis in sanguine est : unde dixi, filiis Israël, sanguinem universae carnis non comedetis, quia anima carnis in sanguine est, et quicumque comederit illum, interibit.* »]

20 [Référence exacte.]

21 [« *Factus est homo in animam viventem.* »]

22 [Référence exacte.]

23 [« *Producat terra animam viventem in genere suo, jumenta et reptilia, et bestias terrae ; factumque est ita.* » *Genèse*, I-24.]

24 [« *Bina et bina ex omni carne, in qua erat spiritus vitae.* » *Genèse* VII-15.]

25 [« *Inspiravit in faciem ejus spiraculum vitae.* » *Genèse* II-7 : « Il répandit sur son visage un souffle de vie. »]

26 [« *Spiritus Dei fecit me et spiraculum Omnipotentis vivificavit me.* »]

27 [Référence exacte.]

28 [« *In sudore vultus tui vesceris pane, donec revertaris in terram de qua sumptus es, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.* »]

29 [Référence exacte : « Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage, jusqu'à ce que vous retourniez en la terre d'où vous avez été tiré ; car vous êtes poussière, et vous retournerez en poussière. »]

Et le roi David, parlant de la vanité et de la fragilité des hommes, et même de celle des plus grands et des plus puissants princes de la terre, il dit qu'*il ne faut point se fier à leur puissance, parce,* dit-il, *que leur esprit s'en ira et qu'il retournera en sa terre, et qu'alors toutes leurs pensées et tous leurs desseins s'évanouiront*[30]. (*Psaumes* CXLV-4 [31]).

---

[30] [« *Nolite confidere in principibus... exibit enim spiritus ejus et revertetur in terram suam ; in illa die peribunt omnes cogitationes eorum.* »]

[31] [Référence exacte, mais Meslier cite *Psaumes* CXLV-3 et 4 : « Gardez-vous bien de mettre votre confiance dans les princes. Leur âme étant sortie de leur corps, ils retournent dans la terre d'où ils sont sortis ; et ce jour-là même, toutes leurs vaines pensées périront. »]

XCII

Ni Moïse ni les anciens prophètes n'ont cru à l'immortalité de l'âme



I DONC L'ÂME DE L'HOMME, AUSSI BIEN QUE CELLE DES BÊTES, NE consiste que dans le sang, et si son esprit n'est que terre et poussière, comme les témoignages que je viens de citer le marquent, c'est encore une preuve claire et évidente que notre âme n'est ni spirituelle ni immortelle, comme nos cartésiens le prétendent.

Et ce qui confirme encore ceci, [c']est que dans toutes les prétendues *saintes Écritures* qu'ils appellent l'*Ancien Testament*, et qui passe pour une loi toute divine parmi nos christicoles, on ne voit pas qu'il y soit fait aucune mention de cette prétendue spiritualité et immortalité de l'âme, ni qu'il y soit fait aucune mention de ces prétendues si grandes et si magnifiques récompenses éternelles du ciel, non plus que de ces prétendus si grands et si terribles châtiments après cette vie présente. Tant de prétendus si grands et si saints prophètes qui ont, dit-on, parus durant tout le temps de cette ancienne loi prétendue divine, n'en n'ont rien dit et n'en n'ont rien connu. Moïse lui-même, ce grand Moïse et ce grand législateur du peuple juif, qui parlait, si on l'en veut croire, si souvent et si familièrement à Dieu, n'en n'a rien connu et n'en n'a rien dit dans sa loi. Il n'y fait mention que de la vie présente, et il ne proposait à ses peuples que des récompenses temporelles dans cette vie, et ne les menaçait aussi que de châtiments temporels dans cette vie (*Deutéronome* XXVIII[1]). Ce pourquoi ces peuples, et même les plus éclairés et les plus qualifiés d'entre eux, ne pensaient qu'à la vie présente, et ne pensaient pas qu'il y eût d'autres biens à espérer ni d'autres maux à craindre, que ceux que l'on pouvait avoir dans ce monde-ci. Et bien loin de s'imaginer que leurs âmes fussent immortelles, ils étaient au contraire bien persuadés qu'elles étaient mortelles et qu'elles finissaient avec la vie du corps. En voici des preuves, et des témoignages assez clairs et convaincants.

« Quoiqu'une branche d'arbre soit coupée, *disait le bon Job*, et qu'elle commence déjà à sécher et à se faner, il y a néanmoins encore espérance qu'elle pourra reverdir, comme en effet elle reverdira et produira des branches comme un arbre nouvellement planté sur le bord des eaux. Mais l'homme, *disait-il*, étant une fois mort, il n'y a plus d'espérance en lui. Le ciel tombera plutôt qu'*il ne s'éveillera, il ne sortira jamais de son sommeil*[2] — c'est-à-dire du sommeil de la mort où il est. (*Job* XIV-12 [3]).

---

[1] [Dans ce chapitre du *Deutéronome*, les promesses et les menaces de Moïse n'ont, en effet, qu'un carcatère purement terrestre.]

[2] [« *Non evigilabit, nec consurget de somno suo.* »]

[3] [Meslier résume *Job* XIV-7 à 12.]

« *Pensez-vous,* disait-il aussi, *qu'un homme mort puisse encore vivre*[4] ? *Quand l'homme est mort une fois, il ne ressuscitera point ; jusqu'à ce que le ciel soit consumé et détruit, il ne se réveillera point et il ne sortira point de son sommeil*[5]. Il disait que *sa vie n'était qu'un vent*[6], et *comme une nue qui se dissipe en l'air.* Entre les mêmes biens que le même Job attribue aux méchants et aux impies, et dont il semble qu'il avait de l'envie contre eux, il met celui-ci : qu'*ils passent leur vie dans les plaisirs*[7], dans la joie et dans l'abondance de tous biens temporels[8], *et qu'ensuite ils descendent en un moment dans les enfers*[9] — c'est-à-dire qu'ils passent en un moment de la vie à la mort, sans languir dans les maladies, sans goûter les afflictions de la vie, et comme sans avoir même le temps de sentir aucun mal. (*Job* XXI-13[10]).

Or, il est constant que si l'âme était immortelle, et que s'il y avait, comme disent nos christicoles, des supplices éternels à craindre pour les méchants dans les enfers après leur mort, ce ne serait point un bien pour eux, comme dit Job, de descendre en un moment dans les enfers ; ce serait, au contraire, le plus grand et le plus effroyable malheur qui pourrait jamais leur arriver. Puisque donc Job met au nombre de leurs plus grands biens et de leur plus grand bonheur celui de descendre en un moment dans les enfers, c'est-à-dire de descendre en un moment dans le tombeau ou dans la fosse, et de mourir en un moment sans avoir le temps de ressentir des longues ou violentes douleurs, c'est une preuve évidente qu'il ne pensait pas que leurs âmes fussent immortelles, ni qu'ils eussent aucun mal à souffrir après leur mort.

Le prophète roi David était dans ces mêmes sentiments-là. C'est ce qui paraît manifestement en plusieurs endroits de ses *Psaumes* : « Seigneur, *disait-il comme en parlant à son Dieu,* venez à mon secours ; secourez-moi et sauvez-moi par votre miséricorde, parce *qu'il n'y a personne qui se souvienne de vous dans la mort, ni qui puisse vous louer dans la mort, ni dans le sépulcre*[11]. »

« Seigneur, *disait-il,* je vous invoque durant tout le jour ; *sera-ce parmi les morts ou envers les morts que vous ferez paraître les merveilles de votre puissance ? Les médecins pourront-ils jamais rendre la vie à personne pour célébrer vos louanges ? Racontera-t-on au sépulcre vos miséricordes, et connaîtra-t-on vos merveilles et la justice de vos jugements dans une terre d'oubli*[12] ? » — voulant dire par là qu'il n'y a plus de connaissance après la mort, ni aucun moyen de pouvoir connaître les merveilles et les grandeurs de Dieu. (*Psaumes* LXXXVII-11 à 13 [13]).

---

4 [« *Putasne mortuus homo rursum vivat* ? » *Job* XIV-14.]

5 [« *Sic homo cum dormierit, non resurget : donec atteratur caelum, non evigilabit, née consurget de somno suo.* » *Job,* XIV-12.]

6 [« *Quia ventus est vita mea.* »]

7 [« *Ducunt in bonis dies suos.* »]

8 [Ce passage est inséré par Meslier ; il n'est pas dans *Job.* Ce dernier ne peut se référer à des *biens temporels,* qui ne sauraient exister que par opposition à des biens « intemporels » ou célestes, dont Meslier nie l'existence pour Job comme pour Moïse.]

9 [« *Et in puncto ad inferna descendunt.* »]

10 [Référence exacte. Lemaître de Sacy dit « dans les tombeaux », alors que la *Vulgate* dit nettement « *ad inferna* ».]

11 [« *Quoniam non est in morte qui memor sit tui ; in inferno autem quis confitebitur tibi.* » *Psaumes* VI-5, 6.]

12 [« *Numquid mortuis facies mirabilia, aut medici suscitabunt ; numquid narrabit aliquis in sepulchro misericordiam tuam ? Nunquid cognoscentur in tenebris mirabilia tua, et justitia tua in terra oblivionis* ? »]

13 [Référence exacte. *Psaumes* LXXXVII-11 précise dès son début : « Ferez-vous donc des miracles à l'égard des morts ? »]

Et ailleurs il dit que *le ciel est pour le Seigneur Dieu, mais que la terre est pour les enfants des hommes. Les morts ne vous loueront point, Seigneur, ni pas un de ceux qui descendent au tombeau ; mais nous qui vivons, nous bénirons le Seigneur maintenant et jusqu'à la fin de nos jours*[14]. C'est ce que nos christicoles romains chantent tous les dimanches dans leurs vêpres. (*Psaumes* CXIII-16, 17[15]).

Le roi Ezéchias, au rapport du prophète Isaïe (*Baruch* II-17[16]), disait à peu près la même chose : « Seigneur, vous m'avez sauvé la vie afin que je ne périsse point, car *l'enfer ne vous connaît point et la mort ne vous louera point, ni pas un de ceux qui descendent dans la fosse ne connaîtront vos vérités*[17]. Mais celui qui est vivant est celui qui publiera vos louanges, comme je fais aujourd'hui moi-même, et le père fera connaître à ses enfants la justice et la vérité de vos jugements. » (*Isaïe* XXXVIII-18, [19][18]).

Le sage et le fou, dit l'*Ecclésiaste*, n'ont qu'une même fin. Ce pourquoi aussi il estime qu'il sert de peu de s'adonner beaucoup à la sagesse, puisque le sage et le fou n'ont qu'une même fin : « Les yeux du sage sont à sa tête, l'insensé marche dans les ténèbres ; et j'ai reconnu qu'ils meurent tous deux, l'un comme l'autre. J'ai donc dit en moi-même : si je dois mourir aussi bien que l'insensé, que me servira de m'être plus appliqué à la sagesse ?.. Les temps à venir enseveliront tout également dans l'oubli. [L'homme savant meurt comme l'ignorant[19].] » (*Ecclésiaste* II-15). - « Dieu, dit le même *Ecclésiaste*, a fait les hommes semblables aux bêtes, ce pourquoi leur condition est égale à la leur, et n'ont les uns et les autres qu'une même fin ; de même que les uns meurent, ainsi font les autres, et n'ont tous qu'un même esprit de vie. L'homme n'a rien plus que la bête, et tout n'est que vanité. Qui sait, *ajoute-t-il*, si l'esprit de l'homme monte en haut, et si l'esprit des bêtes descend en bas ? Cela étant ainsi, j'ai reconnu qu'il n'y a *rien de meilleur pour l'homme que de se réjouir et de jouir paisiblement du fruit de ses travaux, car c'est son partage, c'est tout le bien qui lui en peut revenir*[20]. » (*Ecclésiaste* III- 19, [22][21]). - « Qu'a le sage plus que le fou ? Sera-ce de trouver une meilleure vie ? *Il vaut mieux voir et tenir ce que l'on a et ce que l'on aime, que de désirer ce que l'on ne connaît pas*[22]. Les vivants, *dit-il encore*, savent au moins qu'ils doivent mourir, mais les morts ne connaissent plus rien, et n'ont plus de récompenses à espérer parce qu'ils tombent entièrement dans l'oubli. *Ne craignez point la mort,* dit l'Ecclésiastique, *parce qu'il n'y a plus d'accusation ni de reproches à faire après la*

---

14 [« *Caelum caeli Domino : terram autem dédit fillis hominum, non mortui laudabunt te Domine, neque omnes qui descendunt in infernum, sed nos qui vivimus, benedicimus domino.* »]

15 [Il s'agit de *Psaumes* CXIII-25 à 27 (*Psaumes* CXV-17 à 19 « selon les Hébreux »). On trouve aussi dans *Psaumes* XLIX-15 : « Comme un troupeau, ils sont mis dans le séjour des morts. La mort en fait sa pâture. Et bientôt les hommes droits les foulent aux pieds, leur beauté s'évanouit, le séjour des morts est leur demeure. » Et aussi : « Je suis étendu parmi les morts, semblable à ceux qui sont tués et couchés dans le sépulcre, à ceux dont tu n'as plus le souvenir et qui sont séparés de ta main. » (*Psaumes* LXXXVIII-6).]

16 [« Ouvrez vos yeux et voyez, parce que ce ne sont point les morts qui sont sous la terre, dont l'esprit a été séparé de leurs entrailles, qui rendront l'honneur et la gloire à la justice du Seigneur. » Ce verset, à sa manière, affirme donc la « mort de l'âme », ou du moins de son éternelle impotence, lorsque l'esprit des vivants est « séparé de leurs entrailles ».]

17 [« *Quia non infernus confitebitur tibi, neque mors laudabit te, non expectabunt qui deacendunt in lacum, veritatem tuam.* »]

18 [Référence exacte.]

19 [« *Sapientis oculi in capite ejus, stultus in tenebris ambulat, et didici quod unus utriusque esset interitus, et dixi in corde meo, si unus et stulti et meus occasus erit, quid mihi prodest quod majorem sapientiae dedi operient... futura tempora oblivione cuncta pariter operient.* »]

20 [« *Unus interitus est hominis et jumentorum, et aequa utriusque conditio.* »]

21 [Référence exacte.]

22 [« *Melius est videre quod cupias, quam desiderare quod nescias.* »]

mort[23] ; et par conséquent, plus rien à craindre après la mort. (*Ecclésiastique* XLI-7 [24]). - « L'amour aussi, *dit l'Ecclésiaste, la haine et l'envie finissent avec ceux qui meurent,* ils n'ont plus aucune part à ce qui se fait sous le ciel. *Allez donc, buvez et mangez avec joie le pain et le vin que vous avez* [parce que vos œuvres sont agréables à Dieu]. *Jouissez des plaisirs de la vie avec la femme que vous aimez, car c'est là,* dit-il encore une fois, *tout ce que vous pouvez espérer de meilleur dans la vie* [*et le travail qui vous exerce sous le soleil*][25]. » (*Ecclésiaste* IX-5, 6, 7, 9).

Cependant, si l'âme était immortelle, comme le disent nos christicoles, ce serait après la mort du corps et après qu'elle serait dégagée de la matière, qu'elle serait plus en état de connaître les grandeurs et les merveilles de Dieu. Ce serait pour lors qu'elle serait plus en état de chanter ses louanges et de jouir de ses récompenses éternelles.

Puisque donc, selon le témoignage de tous ces grands et prétendus saints personnages de l'*Ancien Testament,* il n'y a plus de connaissance après la mort, puisqu'il n'y a plus moyen de connaître ni de louer Dieu après la mort, puisque les hommes sont semblables aux bêtes et qu'ils n'ont tous les uns et les autres qu'une même fin, que le ciel n'est que pour le Seigneur Dieu et la terre pour les hommes, que les morts ne sauraient plus louer le Seigneur, mais que les seuls vivants peuvent le connaître et le louer pendant leur vie, qu'il sert de peu de rechercher si soigneusement la sagesse puisque le sage et que le fou n'ont qu'une même et semblable fin, qu'il vaut mieux avoir et tenir ce que l'on aime, que de désirer ce que l'on ne connaît pas, qu'il n'y a plus de récompenses à attendre après la mort, et enfin, que le meilleur parti que l'homme puisse prendre est de jouir paisiblement et joyeusement dans ce monde-ci des plaisirs et des contentements de la vie, et que c'est là son partage — c'est une preuve évidente et assurée qu'ils ne pensaient pas que l'âme fût immortelle, mais qu'ils croyaient, au contraire, qu'elle était mortelle.

En effet, ils la croyaient véritablement telle. C'était la créance commune de tout le peuple juif, qui était le seul prétendu peuple choisi de Dieu. Ils ne connaissaient point d'autre vie que celle-ci, et ne prétendaient point qu'il y eût des récompenses ni des châtiments après la mort. Et comment auraient-ils espéré des récompenses ou appréhendé des châtiments après la mort, puisque leur loi, qu'ils croyaient divine, ne leur disait rien de cela ? II n'est pas croyable qu'un Dieu infiniment bon et infiniment sage aurait voulu cacher de si grandes et si importantes vérités que celles-là à des peuples dont il aurait voulu être aimé, adoré et servi avec fidélité, et qu'il aurait voulu favoriser si particulièrement de ses grâces et de ses bienfaits. La claire connaissance et l'apparence certaine qu'il leur aurait données de l'immortalité de leurs âmes, d'une vie éternellement bienheureuse pour les bons et d'une vie éternellement malheureuse pour les méchants, aurait été un bien plus puissant motif pour les engager à l'aimer, à le craindre et à le servir fidèlement, que non pas de leur avoir proposé seulement des récompenses et des châtiments temporels. Il est dit d'un ancien orateur qu'il parlait si vivement de l'immortalité de l'âme, qu'il fallut lui défendre de parler davantage sur ce sujet. D'autant que plusieurs de ses auditeurs, persuadés par ses

---

23 [« *Noli metuere judicium mortis... non est enim in inferno accusatio vitae.* »]

24 [Meslier condense librement *Ecclésiastique de Jésus, fils de Sirach* XLI-5 : « Ne craignez point l'arrêt de la mort », et *Ecclésiastique de Jésus, fils de Sirach* XLI-7 : « On ne compte point les années de vie parmi les morts. »]

25 [« *Viventes sciunt se esse morituros, mortui vero nihil noverunt amplius. Vade ergo et comede in laetitia panem tuum, et bibe cum gaudio vinum tuum. Perfruere vita cum uxore, quam diligis, haec est enim pars in vita, et inlabore tuo, quo laboras sub sole.* »]

discours, se donnaient volontairement la mort pour jouir plutôt de cette prétendue bienheureuse immortalité[26] dont il amusait ses auditeurs, et dont il les abusait[27].

Si donc un Dieu tout-puissant eût donné à son peuple une claire et entière connaissance de l'immortalité de leurs âmes et une forte assurance qu'ils recevraient dans une autre vie des récompenses ou des châtiments éternels selon qu'ils l'auraient mérité, ç'aurait été pour eux un bien plus puissant motif pour les porter à l'aimer de tout leur cœur et à observer fidèlement sa loi et ses divins commandements et à craindre de l'offenser. Mais comme il ne leur a pas donné cette connaissance, et qu'il ne leur a donné aucune espérance ni aucune crainte pour une autre vie, c'est une preuve certaine et assurée qu'il n'est rien de cette prétendue immortalité de l'âme, qu'il n'est rien de ces prétendues récompenses ou châtiments éternels d'une autre vie ; et par conséquent, que tout ce que nos christicoles en disent, n'est que vanité, mensonge, erreurs, illusions, impostures, et des fictions de l'esprit humain fondées seulement sur cette maxime de quelques politiques qui disent qu'*il est besoin que les peuples ignorent beaucoup de choses vraies et qu'ils en croient beaucoup de fausses*.

---

[26] On a beau maintenant à prêcher à nos christicoles la grandeur ineffable des biens, des joies et des récompenses éternelles qu'on leur fait espérer dans le ciel, personne d'entre eux n'est désireux d'aller voir ce qui en est, marque certaine qu'ils n'ajoutent guère de foi eux-mêmes à ce qu'on leur en dit, ni à ce qu'ils en disent eux-mêmes.

[27] [Il s'agit du philosophe cyrénaïque Hégésias.]

XCIII

Pline, fameux naturaliste, n'a pas cru son sentiment sur ce sujet



LINE, FAMEUX NATURALISTE ET HOMME TRÈS JUDICIEUX, SE RAILLE de cette prétendue spiritualité, et immortalité de l'âme. Voici comme il en parle (livre VII, chap. 54) : « Après que l'homme est enseveli, on parle diversement de son âme ; toutefois, on tient que les hommes après leur mort retournent en un même être qu'ils étaient avant qu'ils fussent nés, et il n'y a non plus de sentiment au corps et à l'âme après la mort, qu'il y en avait avant qu'ils fussent nés. Mais la vanité et la folie de l'homme l'indui[sen]t à penser qu'il sera quelque chose après sa mort, de sorte que se flattant au milieu même de la mort, il se promet une certaine vie. [D']aucuns attribuent l'immortalité à l'âme, d'autres disent qu'elle se transfigure, et il y en a qui pensent que les infernaux aient un sens ; et c'est pourquoi ils les révèrent, établissant et faisant un Dieu d'un qui ne s'est pu maintenir homme. Comme si le souffle de l'homme qui lui donne la vie était différent de celui des bêtes, ou qu'il n'y eût en cet univers des choses qui vivent beaucoup plus que l'homme, auxquelles néanmoins on n'attribue un seul point d'immortalité. Mais montrez-moi un corps qui suive la matière de l'âme. Où est sa pensée ? Où est sa vue ? Où est son ouïe ? Que fait-il ? À quoi s'emploie-t-il ? Ou, n'ayant rien de tout cela, quel bien peut avoir l'âme ? Voire. Mais où va-t-elle ? Ô que dès que le monde est monde, il y aurait d'âmes, certainement elles seraient épaisses comme ombre, et par ainsi, toutes ces choses ne sont que rêveries de petits enfants et inventions des hommes, qui ne voudraient jamais défaillir. Par quoi c'est grande folie de garder des corps sous une espérance de résurrection, ainsi que promet Démocritus, lequel n'est encore ressuscité lui-même. Mais quelle folie serait-ce de penser que par la mort on puisse entrer en une seconde vie ! Et quel repos pourraient avoir tous les hommes nés, ayant les sens de leurs âmes en haut et leurs ombres aux enfers ? Certainement, c'est appât de paroles, et la folle créance des hommes détruit toute la douceur du principal bien de nature qui est la mort, rendant ainsi la mort double à celui qui prend souci de la vie future, car si c'est un grand bien que d'être, quel contentement pourrait-on avoir de penser qu'on a été ? Ô qu'il est beaucoup plus aisé et plus assuré de se croire chacun soi-même, et de prendre son assurance de l'expérience de ce que l'on était, avant que l'on fût nés[1]. »

Voilà comme cet auteur parle de cette vaine et folle opinion que certains hommes ont de l'immortalité de leurs âmes.

---

[1] [Pline, *Histoire naturelle*, livre VII, chap. 66 : « De l'âme et des esprits. »]

« L'opinion de l'immortalité de l'âme a été, dit Cicéron, premièrement introduite par Phérécide de Syros[2], du temps du roi Tullus[3] (d'autres en attribuent l'invention à Thalès, d'autres à d'autres). C'est, *dit le seigneur de Montaigne*, la partie de l'humaine science qui est traitée avec plus de réservation et de doute (*Essais*, p. 521). Les dogmatistes les plus fermes sont contraints en cet endroit de se jeter à l'abri des ombrages de l'Académie. Nul ne sait ce qu'Aristote a établi sur ce sujet, non plus que tous les Anciens en général, qui le manient d'une vacillante créance, et a laissé à ses successeurs autant à débattre sur son sentiment que sur la matière même. Ceux, *dit-il*, qui sont les plus aheurtés[4] à cette persuasion de l'immortalité de nos âmes, c'est merveille comme ils se sont trouvés courts et impuissants à l'établir par leurs humaines forces (*ibid.*, p. 522). *Ce sont les songes*, disait un Ancien, *d'un homme qui n'enseigne rien, mais d'un homme qui désire : somnia sunt non docentis, sed optantis* [Cicéron, *Académiques*, II, 38.] (*ibid.*). *C'est*, dit Sénèque, *une chose très agréable que l'on nous promet, mais que l'on ne prouve point* : *rem gratissimam promittentium magis quam probantium.* [*Lettres à Lucilius*, CII.][5] »

Il serait trop long, et peut-être même inutile, de reporter ici en particulier toutes les opinions que les anciens philosophes ont eu sur ce sujet. Tout ce que j'en ai dit jusqu'ici suffit pour nous faire clairement voir que notre âme n'est ni spirituelle ni immortelle, comme nos cartésiens le prétendent. Et quoiqu'il soit difficile de connaître bien distinctement sa nature et ses opérations, pour la raison que j'ai ci-devant marquée, nous sentons cependant bien certainement, intérieurement et extérieurement par nous-mêmes, que nous ne sommes que matière et que nos plus spirituelles pensées ne sont que dans la matière de notre cerveau, et qu'elles ne se font que dépendamment de la constitution naturelle de notre cerveau ; et par conséquent, que ce que nous appelons *notre âme* ne peut

---

2 L'un des Sept Sages.

3 Troisième roi des Romains.

4 [obstinés]

5 [Tout ce passage de Montaigne provient de *Essais*, II, 12. Cf. *opus* cité, pp. 424-425. Meslier y a opéré une fois encore un montage. Voici le texte original où, en outre, Montaigne établit fermement l'immortalité de l'âme comme étant une pure invention humaine :

« Car l'opinion contraire de l'immortalité de l'âme, laquelle Cicéron dit avoir été premièrement introduite, au moins du témoignage des livres, par Phérécide de Syros, du temps du roi Tullus (d'autres en attribuent l'invention à Thalès, et autres à d'autres), c'est la partie de l'humaine science traitée avec plus de réservation et de doute. Les dogmatistes les plus fermes sont contraints en cet endroit principalement, de se rejeter à l'abri des ombrages de l'Académie. Nul ne sait ce qu'Aristote a établi de ce sujet, non plus que tous les Anciens, en général, qui le manient d'une vacillante créance : *rem gratissimam promittentium magis quàm probantium.* Il s'est caché sous le nuage des paroles et sens difficiles, et non intelligibles, et a laissé à ses sectateurs autant à debattre sur son jugement que sur la matière. Deux choses leur rendaient cette opinion plausible : l'une, que sans l'immortalité des âmes, il n'y aurait plus de quoi asseoir les vaines espérances de la gloire, qui est une considération de merveilleux crédit au monde ; l'autre, que c'est une très utile impression, comme dit Platon, que les vices, quand ils se déroberont de la vue et connaissance de l'humaine justice, demeurent toujours en butte à la divine, qui les poursuivra voire après la mort des coupables.

Un soin extrême tient l'homme d'allonger son être ; il y a pourvu par toutes ses pièces. Et pour la conservation du corps sont les sépultures ; pour la conservation du nom, la gloire.

Il a employé toute son opinion à se rebâtir (impatient de sa fortune) et à sétançonner par ses inventions. L'âme, par son trouble et sa faiblesse, ne pouvant tenir sur son pied, va quêtant de toutes parts des consolations, espérances et fondements, et des circonstances étrangères où elle s'attache et se plante. Et pour légers et fantastiques que son invention les lui forge, s'y repose plus surement qu'en soi, et plus volontiers.

Mais les plus aheurtés à cette si juste et claire persuasion de l'immortalité de nos esprits, c'est merveille comme ils se sont trouvés courts et impuissants à l'établir par leurs humaines forces. *Somnia sunt non docentis, sed optantis*, disait un Ancien. »]

être autre chose qu'une portion de la plus déliée, de la plus subtile et plus agitée matière de notre corps, laquelle étant mêlée et modifiée d'une certaine manière avec une autre portion de matière plus grossière avec laquelle elle compose un corps organique, lui donne par son agitation continuelle la vie, le mouvement et le sentiment.

Toutes ces propositions se suivent évidemment ; et par conséquent, il est clair et évident que l'âme n'est ni spirituelle ni immortelle, mais qu'elle est matérielle et mortelle comme le corps. Et si elle est matérielle et mortelle aussi bien que le corps, il n'y a donc point de récompense à espérer ni de châtiments à craindre après cette vie. Et s'il n'y a point de récompenses à espérer ni de châtiments à craindre après cette vie, il y a donc mille et mille milliers, et mille et mille millions de justes et d'innocents qui n'auront jamais de récompenses de leurs vertus ni de leurs bonnes œuvres. Comme aussi mille et mille milliers, et mille et mille milliers de millions de méchants et d'abominables scélérats qui ne seront jamais punis de leurs détestables crimes et méchancetés, parce qu'il y a tous les jours mille et mille milliers et millions de méchants qui meurent sans avoir reçu la punition de leurs crimes, et mille et mille milliers et millions de justes et d'innocents qui meurent sans avoir reçu la récompense de leurs vertus ni de leurs bonnes œuvres.

Et s'il y a tant de justes et d'innocents qui demeurent sans récompense et tant de méchants impies qui demeurent sans punition et sans châtiments, il n'y a donc point de bonté souveraine pour récompenser les justes et les innocents, et point de justice souveraine pour punir les méchants comme ils le mériteraient ; et s'il n'y a point de bonté souveraine ni de justice souveraine, il n'y a point non plus de sagesse ni de puissance souveraine ; et s'il n'y a point de bonté, point de justice, point de sagesse et point de puissance souveraine, il n'y a donc point d'être infiniment parfait. Et par conséquent, point de Dieu — qui est ce que j'avais à prouver et à démontrer.

Toutes ces conséquences-là se suivent évidemment les unes les autres, et ainsi il est prouvé démonstrativement, contre tous les superstitieux déicoles, qu'il n'y a point de Dieu.

XCIV

La nécessité inévitable du mal est une autre espèce de démonstration qu'il n'y a point d'être qui puisse empêcher le mal



'AI CI-DEVANT DÉMONSTRATIVEMENT PROUVÉ CETTE VÉRITÉ PAR un argument que je tirais de la multitude presque infinie de maux et de misères, de vices et de méchancetés qui se voient tous les jours dans le monde, lesquels maux, lesquels vices et lesquelles méchancetés font manifestement voir qu'il n'y a point d'être tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage pour bien faire et bien régler toutes choses, et pour empêcher le mal.

Il faut maintenant prouver encore évidemment cette même vérité par un argument qui se tire de la nécessité même du mal, qui, suivant la constitution présente de la Nature, s'ensuivrait nécessairement du bien même et du retranchement de tous les vices et de toutes les méchancetés dont j'ai parlé.

Car il est certain que, suivant la constitution présente de la Nature — qui tend manifestement toujours à des nouvelles productions, et non seulement à des nouvelles productions d'herbes et de plantes de toutes sortes d'espèces mais aussi à des nouvelles générations d'hommes et d'animaux de toutes sortes d'espèces — il est sûr que s'il n'y avait point de mal dans le monde — c'est-à-dire s'il n'y avait point, par exemple, de mort ni de maladies parmi les hommes et parmi les animaux, ou si même seulement les hommes et les autres animaux ne se nuisaient point, ne se déchiraient point et ne se détruisaient point les uns les autres comme ils font — ils multiplieraient tous les uns et les autres, de telle sorte qu'ils seraient contraints de s'étouffer les uns les autres, et que la terre ne serait point capable de les contenir ni de produire suffisamment de quoi les nourrir et les entretenir tous, si bien qu'ils seraient contraints de se manger les uns les autres ou de languir et de mourir de faim, faute de suffisante nourriture, et même faute de place suffisante pour se ranger tous. Ce qui serait toujours un mal, et même un très grand mal.

Et par conséquent, c'est une nécessité inévitable, suivant la constitution présente de la Nature, qu'il y ait du mal, d'une façon ou d'autre. De sorte que quand le mal ne viendrait point, comme il vient maintenant, du vice ou de la malice et méchanceté des hommes et des bêtes, il viendrait nécessairement et inévitablement de la trop grande multitude d'hommes et d'animaux de toutes sortes d'espèces qu'il y aurait sur la terre, qui ne pourraient où se ranger ni avoir tous suffisamment de quoi se nourrir, sans se déchirer et sans se manger les uns les autres. Ce qui nous fait manifestement voir que le monde est nécessairement un mélange de bien et de mal, et qu'il faut nécessairement, suivant la constitution présente de la Nature, qu'il y ait du bien et du mal, puisque l'ordre naturel des générations et des productions qui se font successivement dans la Nature ne saurait subsister ni continuer sans ce mélange fâcheux du bien avec le mal, et

sans qu'un grand nombre de productions prennent tous les jours fin pour faire place à des nouvelles, ce qui ne se peut faire, suivant la constitution présente de la Nature, sans le bien des unes et sans le mal des autres ; c'est-à-dire sans la naissance et l'accroissement des unes et sans la destruction des autres — ce qui est un bien pour les unes et un mal pour les autres.

Or, il n'est pas croyable, et il n'est pas même possible qu'un être tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage, aurait jamais voulu, en créant le monde, faire ainsi un mélange confus de bien et de mal, ou *un mélange incompréhensible de grandeur et de bassesse,* comme dit monseigneur de Cambrai. Un être tout-puissant et qui serait infiniment bon et infiniment sage, ne saurait se démentir ni aller contre la nature même de son infinie bonté et de son infinie sagesse ; et par conséquent, il n'aurait pu vouloir faire le mal, lorsqu'il aurait pu toujours faire le bien sans mélange d'aucun mal. Et ainsi, le monde étant nécessairement, comme nous le voyons, un mélange confus de bien et de mal, il s'ensuit évidemment qu'il n'a pas été fait par un être infiniment parfait, et par conséquent, qu'il n'y a point de Dieu. Cet argument est encore démonstratif et clair comme le jour dans son midi.

XCV

L'accord de toutes les preuves alléguées sur ce sujet, qui se suivent, qui se soutiennent et qui se confirment toutes les unes les autres, est une preuve qu'elles sont véritablement solides et assurées


AIS VOICI ENCORE UNE ESPÈCE DE DÉMONSTRATION QUI CONFIRME toutes les précédentes. C'est que de toutes les preuves démonstratives et évidentes que j'ai alléguées ci-dessus, et de tous les raisonnements que j'ai faits jusqu'ici sur ce sujet, il n'y a aucunes preuves, aucunes propositions ni aucuns raisonnements qui se détruisent, ni qui se contrarient ou se contredisent les uns les autres.

Au contraire, toutes les propositions que j'ai établies ou avancées, et toutes les preuves que j'ai alléguées et qui sont toutes claires et évidentes, se suivent, se soutiennent et se confirment toutes les unes les autres. Pareillement, tous les raisonnements que j'ai faits sur ce sujet se suivent, se soutiennent et se confirment les uns les autres. C'est comme une suite et un enchaînement de propositions, de preuves et de raisons démonstratives qui se suivent, qui se soutiennent et qui se confirment évidemment les unes les autres, marque certaine et assurée qu'elles sont toutes appuyées sur le ferme et solide fondement de la vérité même. Parce que l'erreur sur un tel sujet ne pourrait pas se confirmer par l'accord entier de tant de si fortes et si puissantes raisons, et il n'y a peut-être point de vérité qui se puisse prouver et se démontrer par tant de si clairs et si évidents témoignages de vérité, que celle-ci se démontre.

Ce n'est pas de même de la doctrine de nos superstitieux déicoles touchant la prétendue existence de leur Dieu. Ils n'en sauraient donner aucune preuve claire et assurée. Ce qu'ils disent de sa nature, de ses attributs, de ses perfections et de ses opérations, se trouve plein de contrariété et de contradictions palpables. Ce que nos christicoles en disent n'est pas moins ridicule et absurde car ils lui attribuent des choses incompatibles, et souvent ce qu'ils prétendent prouver par une raison se détruit par une raison contraire.

L'unité, par exemple, qu'ils attribuent à la nature de leur Dieu, détruit la trinité des personnes qu'ils lui attribuent aussi. Et la trinité des personnes, réciproquement, détruit l'unité de sa nature. La génération ou la production de deux des susdites personnes détruit leur prétendue éternité, et leur prétendue éternité détruit aussi leur prétendue génération ou production. La simplicité indivisible d'une nature divine qui n'aurait point de parties ni d'étendue aucune, détruit l'immensité qu'ils lui attribuent. Et cette prétendue immensité répugne manifestement à une nature qui n'aurait point d'étendue. L'immobilité et l'immutabilité qu'ils attribuent à leur Dieu, détruit en lui la qualité de première

cause et de premier moteur qu'ils lui attribuent. Et cette prétendue qualité de première cause et de premier moteur détruit en lui cette prétendue immobilité et cette prétendue immutabilité, car ce qui est absolument et essentiellement immobile et immuable en soi, ne peut rien changer ni rien remuer ou mouvoir hors de soi ni dans soi. La prétendue bonté et miséricorde infinie qu'ils lui attribuent, détruit la rigueur de sa prétendue infinie justice, et la rigueur de cette prétendue infinie justice détruit la douceur de sa prétendue infinie bonté et miséricorde. Ce qu'ils disent d'un prétendu besoin qu'ils auraient à tous moments d'un secours particulier de la grâce de leur Dieu pour bien agir et pour faire le bien, détruit ce qu'ils disent de la liberté et du franc arbitre de l'homme ; et ce qu'ils disent de la liberté et du franc arbitre de l'homme détruit ce qu'ils disent de ce prétendu besoin qu'ils auraient du secours particulier de la grâce de leur Dieu. La sagesse infinie, la toute-puissance et la providence générale qu'ils lui attribuent dans le gouvernement du monde, et même dans le gouvernement particulier de chaque chose, emporterait nécessairement avec elles un parfaitement beau et bon règlement de toutes choses qui ferait manifestement voir, reconnaître et admirer la bonté, la sagesse et la toute-puissance, aussi bien que la providence admirable de l'être infiniment parfait qui gouvernerait si bien, si sagement et si heureusement toutes choses. Mais la vue claire et manifeste du contraire, la vue des maux et des misères effroyables, la vue des vices, des dérèglements et des méchancetés abominables qui se trouvent et qui se font généralement par tout le monde, détruit entièrement la créance de cette prétendue sagesse, de cette prétendue toute-puissance, de cette prétendue bonté infinie et de cette prétendue providence générale d'un être infiniment parfait qui gouvernerait toutes choses.

Et d'ailleurs, les raisons dont nos christicoles se servent pour établir et pour expliquer leur doctrine sur ce sujet sont si faibles en elles-mêmes et si pleines de contrariétés et de contradictions entre elles, qu'elles se détruisent d'elles-mêmes et ne méritent pas que l'on y ajoute aucune foi — ce qui est encore une preuve manifeste de la fausseté de leurs principes et de leur doctrine ; et conséquemment aussi, une preuve claire et évidente de la vérité de la doctrine contraire et opposée.

XCVI

CONCLUSION DE TOUT CET OUVRAGE


OUS CES ARGUMENTS-CI SONT DÉMONSTRATIFS AUTANT QU'IL Y EN peut avoir : il suffit d'y faire une légère ou une médiocre attention pour en voir l'évidence. Et ainsi, il est clairement démontré, par tous les arguments que j'ai ci-dessus allégués, que toutes les religions du monde[1] ne sont, comme j'ai dit au commencement de cet écrit, que des inventions humaines, et que tout ce qu'elles nous enseignent et nous obligent de croire ne sont que des erreurs, des illusions, des mensonges et des impostures inventées, comme j'ai dit, par des moqueurs, par des fourbes et par des hypocrites pour tromper les hommes, ou par des fins et rusés politiques pour tenir par là les hommes en bride et pour faire tout ce qu'ils voudraient des peuples ignorants — qui croient aveuglément et sottement tout ce qu'on leur dit comme venant de la part des dieux — et prétendent, ces fins et rusés politiques, qu'il est utile et expédient d'en faire accroire ainsi au commun des hommes, sous prétexte, comme ils disent, qu'il est *besoin que le commun des hommes ignorent beaucoup de choses vraies, et qu'ils en croient beaucoup de fausses*.

Et comme toutes ces sortes d'erreurs, d'illusions et d'impostures sont la source et la cause d'une infinité de maux, d'une infinité d'abus et d'une infinité de méchancetés dans le monde, et que la tyrannie même qui fait gémir tant de peuples sur la terre ose bien aussi se couvrir de ce spécieux mais faux et détestable prétexte de religion, c'est avec grande raison que j'ai dit que tous ces fatras de religions et de lois politiques, telles qu'elles sont présentement, n'étaient, dans le fond, que des mystères d'iniquités.

Non, mes chers amis, ce ne sont effectivement que des mystères d'iniquités, et même des détestables mystères d'iniquités puisque c'est par ce moyen-là que vos prêtres vous rendent et vous tiennent toujours misérablement captifs sous le joug odieux et insupportable de leurs vaines et de leurs folles superstitions, sous prétexte de vouloir vous conduire heureusement à Dieu et de vous faire observer ses saintes lois et ses saintes ordonnances. Et que c'est par ce moyen-là même que les princes et les grands de la terre vous pillent, vous foulent, vous ruinent, vous oppriment et vous tyrannisent, sous prétexte de vous gouverner et de vouloir maintenir ou procurer le bien public.

---

[1] [Meslier n'a pourtant procédé qu'à la déconstruction du seul catholicisme.]

Je voudrais pouvoir faire entendre ma voix d'un bout du royaume à l'autre, ou plutôt d'une extrémité de la Terre à l'autre. Je crierais de toutes mes forces : vous êtes fous, ô hommes ! Vous êtes fous de vous laisser conduire de la sorte et de croire si aveuglément tant de sottises. Je leur ferais entendre qu'ils sont dans l'erreur, et que ceux qui les gouvernent les abusent et leur en imposent. Je leur découvrirais ce détestable mystère d'iniquité qui les rend partout si misérables et si malheureux, et qui fera infailliblement dans les siècles à venir la honte et l'opprobre de nos jours.

Je leur reprocherais leur folie et leur sottise de croire, et d'ajouter si aveuglément foi à tant d'erreurs, à tant d'illusions et à tant de si ridicules et si grossières impostures. Je leur reprocherais leur lâcheté de laisser vivre si longtemps de si détestables tyrans, et de ne point secouer le joug si odieux de leurs tyranniques gouvernements et de leurs tyranniques dominations.

Un Ancien disait autrefois qu'il n'y avait rien de plus rare que de voir un vieux tyran ; et la raison de cela était parce que les hommes n'avaient pas encore la faiblesse ni la lâcheté de laisser régner ni de laisser vivre longtemps des tyrans. Ils avaient l'esprit et le courage de s'en défaire lorsqu'ils abusaient de leur autorité. Mais présentement, ce n'est plus une chose rare que de voir vivre et régner longtemps des tyrans. Les hommes se sont accoutumés petit à petit à l'esclavage. Et maintenant ils y sont si accoutumés qu'ils ne pensent même presque plus à recouvrer leur ancienne liberté, il leur semble que l'esclavage est une condition de leur nature. C'est pour cela aussi que l'orgueil de ces détestables tyrans va toujours en augmentant, et c'est pour cela aussi qu'ils appesantissent tous les jours de plus en plus le joug insupportable de leurs tyranniques dominations. « *L'orgueil de ceux qui vous haïssent monte toujours*[2]. » (*Psaumes* LXXIII-23 [3]). Vous diriez que leur iniquité et que leur méchanceté procèdent de l'abondance de leur graisse et de l'excès de leur prospérité : « *Leur iniquité est comme née de leur abondance et de leur graisse*[4] ». (*Psaumes* LXXII-7 [5]). Ils en sont venus jusqu'à se plaire dans leurs vices et dans leurs méchancetés : « *Ils se sont abandonnés à toutes les passions de leur cœur*[6] ». Et c'est pour cela aussi que les peuples sont si misérables et si malheureux sous le joug de leurs tyranniques dominations. Où sont ces généreux meurtriers des tyrans que l'on a vus dans les siècles passés ? Où sont les Brutus et les Cassius ? Où sont les généreux meurtriers d'un Caligula et tant d'autres semblables monstres ? Où sont les Publicola ? Où sont les généreux défenseurs de la liberté publique qui chassaient les rois et les tyrans de leurs pays, et qui donnaient licence à tout particulier de tuer les tyrans ? Où sont les Cinna, et tant d'autres, qui écrivaient âprement et qui déclamaient hautement contre la tyrannie des rois ? Où sont les empereurs ? Les dignes empereurs ? Les Trajan et les Antonins les débonnaires, dont le premier de ces deux, donnant l'épée au premier officier de son empire, lui dit de le tuer lui-même de cette épée qu'il lui donnait s'il devenait tyran, et dont l'autre disait qu'il aimait mieux sauver la vie à un de ses sujets que de tuer mille de ses ennemis ? Où sont, dis-je, ces bons princes et ces dignes empereurs ? On n'en voit plus de pareils ! On ne voit plus même de ces généreux meurtriers des tyrans ! Mais à leur défaut, où sont les Jacques Clément et les Ravaillac de notre

---

2 [« *Superbia eorum ascendit semper.* »]
3 [Référence exacte.]
4 [« *Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum.* »]
5 [Référence exacte.]
6 [« *Transierunt in affectum cordis.* »]

France ? Que ne vivent-ils encore dans notre siècle et dans tous les siècles pour assommer ou pour poignarder tous ces détestables monstres et ennemis du genre humain, et pour délivrer par ce moyen tous les peuples de la terre de leur tyrannique domination ! Que ne vivent-ils encore, ces dignes et généreux défenseurs de la liberté publique ! Que ne vivent-ils encore aujourd'hui pour chasser tous les rois de la terre et pour opprimer tous les oppresseurs, et pour rendre la liberté aux peuples ! Que ne vivent-ils encore, tous ces braves écrivains et tous ces braves orateurs qui blâmaient les tyrans, qui déclamaient contre leur tyrannie et qui écrivaient âprement contre leurs vices, contre leurs injustices et contre leurs mauvais gouvernements ! Que ne vivent-ils encore aujourd'hui pour blâmer ouvertement tous les tyrans qui nous oppriment, pour déclamer hautement contre tous leurs vices et contre toutes les injustices de leurs mauvais gouvernements ! Que ne vivent-ils encore aujourd'hui pour rendre par des écrits publics leurs personnes odieuses et méprisables à tout le monde ! Et enfin, pour exciter les peuple à secouer d'un commun accord et consentement le joug insupportable de leurs tyranniques dominations ?

Mais non, ils ne vivent plus, ces grands hommes. On ne voit plus de ces âmes nobles et généreuses qui s'exposaient à la mort pour le salut de leur patrie, et qui aimaient mieux avoir la gloire de mourir généreusement que d'avoir la honte et le déplaisir de vivre lâchement. Et il faut dire, à la honte de notre siècle et de nos derniers siècles, que l'on ne voit plus maintenant dans le monde que des lâches et des misérables esclaves de la grandeur et de la puissance exorbitante des tyrans. On ne voit plus maintenant, parmi ceux qui sont d'un rang ou d'un caractère plus élevé que celui des autres, que des lâches flatteurs de leurs personnes ; on n'y voit plus que des lâches approbateurs de leurs injustes desseins et des lâches et cruels exécuteurs de leurs mauvaises volontés et de leurs injustes ordonnances.

Tels sont, dans notre France, tous ceux qui sont les plus grands du royaume, tous les gouverneurs des villes, les intendants des provinces, tous les juges, tous les magistrats, et même ceux de toutes les plus grandes et plus considérables villes du royaume qui n'ont plus aucune part dans le gouvernement de l'État et qui ne servent plus maintenant qu'à juger les causes des particuliers et à souscrire aveuglément à toutes les ordonnances de leurs rois, et qui n'oseraient y contredire, si injustes et si odieuses qu'elles puissent être. Tels sont aussi, comme j'ai dit, tous les intendants des provinces et tous les gouverneurs des villes et des châteaux, qui ne servent qu'à faire exécuter partout les mêmes ordonnances. Tels sont les commandants des armées, tous les officiers et tous les soldats, qui ne servent qu'à maintenir l'autorité du tyran et à exécuter ou faire exécuter rigoureusement ses ordres sur les pauvres peuples, qui mettraient même le feu à leur propre patrie et qui la ravageraient entièrement si par fantaisie ou sur quelques vains prétextes le tyran leur commandait de le faire, et qui, d'un autre côté, sont si fous et si aveugles que de faire gloire de se dévouer entièrement à leur service, comme des misérables esclaves qui sont obligés en temps de guerre d'exposer tous les jours et presque à toute heure leur vie pour eux, moyennant un vil prix d'argent de quatre ou cinq sols qu'il ferait donner à chacun d'eux par jour. Sans parler encore d'une infinité d'autres canailles, de commis de bureaux, de contrôleurs, de maltôtiers, d'archers, de gardes, de sergents, de greffiers et de recors, qui tous, comme des loups affamés, ne cherchent qu'à dévorer la proie et n'aiment qu'à piller et à tyranniser les pauvres peuples sous le nom et l'autorité de leurs rois, en exécutant rigoureusement sur eux toutes les plus injustes ordonnances, tantôt par saisies de leurs biens, tantôt par exécutions, et tantôt par

confiscations de leurs biens et, ce qui est encore plus odieux, souvent par emprisonnement de leurs personnes et par toutes sortes de violences et de mauvais traitements ; et enfin, par le fouet et par les peines des galères, et quelquefois même aussi, ce qui est détestable, par les peines d'une mort honteuse qu'ils leur font souffrir.

Voilà, mes chers amis, voilà comme ceux qui vous gouvernent établissent avec force et puissance, sur vous et sur tous vos semblables, un détestable mystère d'iniquité. C'est à la faveur de toutes ces erreurs et de tous ces abus dont j'ai parlé qu'ils établissent si puissamment partout le mystère d'iniquité. La religion et la politique s'unissent de concert pour vous tenir toujours captifs sous leurs tyranniques lois.

Vous serez misérables et malheureux, vous et tous vos descendants, tant que vous souffrirez la domination des princes et des rois de la terre. Vous serez misérables et malheureux tant que vous suivrez les erreurs de la religion et que vous vous assujettirez à ses folles superstitions.

Rejetez donc entièrement toutes ces vaines et superstitieuses pratiques de religions ! Bannissez de vos esprits cette folle et aveugle créance de ses faux mystères, n'y ajoutez aucune foi, moquez-vous de tout ce que vos prêtres intéressés vous en disent ! Ils n'en croient rien eux-mêmes, la plupart d'eux. Voudriez-vous en croire plus qu'ils n'en croient eux-mêmes ?

Mettez entièrement vos esprits et vos cœurs en repos de ce côté-là, et abolissez même entre vous tous ces vains et superstitieux offices de prêtres et de sacrificateurs, et réduisez-les tous tant qu'ils sont à vivre et à travailler utilement comme vous, ou au moins à s'occuper à quelque chose de bon et d'utile.

Mais ce n'est pas assez.

Tâchez de vous unir tous, tant que vous êtes, vous et tous vos semblables, pour secouer entièrement le joug de la tyrannique domination de vos rois et de vos princes. Renversez partout ces trônes d'injustices et d'impiétés ! Brisez toutes ces têtes couronnées ! Confondez partout l'orgueil et la superbe de tous ces fiers et orgueilleux tyrans ! Et ne souffrez plus qu'ils règnent jamais aucunement sur vous !

C'est à faire aux plus sages à conduire et à gouverner les autres. C'est à faire à eux à établir de bonnes lois et à faire des ordonnances qui tendent toujours, au moins suivant l'exigence des temps et des lieux et autres circonstances, à l'avancement et à la conservation du bien public : *Malheur,* dit un de nos prétendus saints prophètes, *malheur à ceux qui font des lois injustes*[7] *!* (*Isaïe* X-1).

Mais malheur aussi à ceux qui se soumettent lâchement à des lois injustes ! Malheur aux peuples qui se rendent lâchement les esclaves des tyrans, et qui se rendent aveuglément esclaves des erreurs et des superstitions de la religion !

Les seules lumières naturelles de la raison sont capables de conduire les hommes à la perfection de la science et de la sagesse humaine, aussi bien qu'à la perfection des arts. Et elles sont capables de les porter non seulement à la pratique de toutes les vertus morales, mais aussi à la pratique de toutes les plus belles et de toutes les plus généreuses actions de la vie. Témoin ce qu'ont fait autrefois tous ces grands personnages de l'Antiquité[8] qui excellaient en toutes sortes de vertus, et dont un auteur dit qu'ils allaient beaucoup plus loin dans la

---

[7] [« *Vae qui condunt leges iniquas !* » Référence exacte.]

[8] Comme les Catons, les Agesilaüs, les Épaminondas, les Fabius, les Phocions, les Scipions, les Regulus et plusieurs autres semblables, très grands et très dignes personnages.

vertu que ne font jamais les plus pieux ou les plus bigots du siècle, « *héros magnanimes nés en des temps meilleurs*[9] ».

En effet, ce n'est point la bigoterie des religions qui perfectionne les hommes dans les sciences ni dans les arts. Ce n'est point elle qui fait découvrir les secrets de la Nature, ni qui inspire des grands desseins aux hommes. Mais c'est l'esprit, c'est la sagesse, c'est la probité et c'est la grandeur d'âme qui fait les grands hommes et qui leur fait entreprendre de grandes choses. Et ainsi, les hommes n'ont pas besoin des bigoteries ni des superstitions de la religion pour se perfectionner dans les sciences ni dans les bonnes mœurs.

Pareillement, ils n'ont pas besoin de ce prodigieux faste ni de cette pompeuse, fière et superbe grandeur des princes et des rois de la terre, pour se bien gouverner et se maintenir toujours dans un état heureux et florissant. Des bons magistrats sont capables de bien gouverner les autres ; ils sont capables d'établir de bonnes lois et de faire de bons règlements de police. *La sagesse,* dit Job se *trouve dans les Anciens, et la prudence ne s'acquiert qu'avec beaucoup de temps*[10]. (*Job,* XII-12 [11]). Si cela est, comme il y a bien apparence de le croire, c'est donc dans les anciens sages qu'il faut chercher cette sagesse et cette prudence qui sont si nécessaires pour bien gouverner ; et ainsi, ce sont des anciens remplis de prudence et de sagesse qu'il faut établir pour gouverner sagement les autres, et non pas des jeunes fous et étourdis, ni des jeunes téméraires, ni des jeunes orgueilleux et superbes, ni des hommes vicieux et méchants, non plus que des jeunes enfants, tels que le hasard de la naissance les donne.

C'est par la folie et par la méchanceté des hommes qu'il y a tant de princes et tant de tyrans sur la terre. C'est un des sages de la sainte Antiquité qui l'a dit : « *C'est à cause des péchés du peuple que plusieurs princes se succèdent rapidement*[12]. » (*Proverbes* XXVIII-2 [13]). Et ailleurs il est dit par un de ces mêmes sages que *malheur est pour un État dont le roi n'est qu'un enfant, et dont les princes sont voluptueux et esclaves de leurs mauvaises passions* ; c'est-à-dire malheur à un État qui se laisse gouverner par un enfant et par des princes voluptueux qui sont esclaves de leurs passions : « *Malheur à toi, Terre, dont le roi est un enfant, et dont les princes mangent dès le matin*[14] ! » (*Ecclésiaste* X-16). Et comme il n'y en a guère d'autres que des voluptueux et guère qui ne soient esclaves de leurs passions, c'est véritablement un malheur pour les peuples de se trouver sous leurs gouvernements.

Persuadez-vous donc, chers peuples, que les erreurs et les superstitions de votre religion et que la tyrannie de vos rois et de tous ceux qui vous gouvernent sous leur autorité, sont la cause funeste et détestable de tous vos maux, de toutes vos peines, de toutes vos inquiétudes et de toutes vos misères.

Vous seriez heureux si vous étiez délivrés de ces deux détestables et insupportables jougs des superstitions et de la tyrannie, et si vous étiez gouvernés seulement par des bons et sages magistrats. Ce pourquoi, si vous avez du cœur et si vous désirez vous délivrer de vos maux, secouez entièrement le joug de ceux qui vous gouvernent et qui vous oppriment ! Secouez d'un commun accord et d'un commun consentement le joug de la tyrannie et des superstitions ! Rejetez d'un commun consentement tous vos prêtres, tous vos moines et tous vos tyrans,

---

9 [« *Magnanimi heroes nati melioribus annis.* » Virgile, *Enéide,* VI, 649.]
10 [« *In antiquis est sapientia, et in multo tempore prudentia.* »]
11 [« La sagesse est dans les vieillards, et la prudence est le fruit de la longue vie. »]
12 [« *Propter peccata terrae mutti principes ejus.* »]
13 [Référence exacte.]
14 [« *Vae tibi terra, eu jus rex puer est, et cujus principes mane comedunt !* »]

pour établir parmi vous des bons, des sages et des prudents magistrats qui soient pour vous gouverner paisiblement, pour vous rendre fidèlement la justice aux uns comme aux autres, et pour veiller soigneusement à la conservation du bien et du repos public, et auxquels vous dussiez, de votre côté, rendre une prompte et fidèle obéissance.

Votre salut est entre vos mains. Votre délivrance ne dépendrait que de vous si vous saviez bien vous entendre tous. Vous avez tous les moyens et toutes les forces nécessaires pour vous mettre en liberté et pour rendre esclaves vos tyrans mêmes, car vos tyrans, si puissants et si formidables qu'ils puissent être, n'auraient aucune puissance sur vous sans vous-mêmes.

Toute leur grandeur, toutes leurs richesses, toutes leurs forces et toute leur puissance ne viennent que de vous. Ce sont vos enfants, vos parents, vos alliés, vos amis et vos proches qui les servent tant à la guerre que dans tous les emplois où ils les mettent : ils ne sauraient rien faire sans eux et sans vous. Ils se servent de vos propres forces contre vous-mêmes et pour vous réduire vous-mêmes, tous tant que vous êtes, sous leur esclavage. Et ils s'en serviraient même aussi pour vous perdre et pour vous détruire tous, les uns après les autres, si seulement quelques-unes de leurs villes ou quelques-unes de leurs provinces osaient entreprendre de vouloir leur résister et de vouloir secouer leur joug. Mais ce ne serait pas de même si tous les peuples, si toutes les provinces, si toutes les villes s'entendaient bien, et si tous les peuples conspiraient ensemble pour se délivrer d'un commun esclavage où ils sont. Tous les tyrans seraient pour lors bientôt confondus et anéantis.

Unissez-vous donc, peuples, si vous êtes sages ! Unissez-vous tous, si vous avez du cœur, pour vous délivrer de toutes vos misères communes ! Excitez-vous et encouragez-vous les uns les autres à une si noble, si généreuse, si importante et si glorieuse entreprise que celle-là !

Commencez d'abord par vous communiquer secrètement vos pensées et vos désirs. Répandez partout, et le plus habilement que faire se pourrait, des écrits semblables, par exemple, à celui-ci, qui fassent connaître à tout le monde la vanité des erreurs et des superstitions de la religion, et qui rendent odieux partout le gouvernement tyrannique des princes et des rois de la terre.

Secourez-vous les uns les autres dans une cause si juste et si nécessaire, et où il s'agit de l'intérêt commun de tous les peuples. Ce qui vous perd dans ces sortes de rencontres et d'occasions là où il s'agirait de combattre pour la liberté publique, [c']est que vous vous détruisez les uns les autres, en combattant dans ces occasions-là les uns contre les autres pour le choix des tyrans ou pour le maintien de leur cause et autorité — au lieu que vous devriez vous joindre tous ensemble pour les détruire et pour les anéantir.

Vous ne sauriez donc mieux faire, dans une telle conjoncture, que de suivre d'un commun consentement l'exemple de ceux qui se sont autrefois généreusement délivrés de la tyrannie de ceux qui les gouvernaient et qui les opprimaient : l'exemple, par exemple, de ces braves Hollandais et de ces braves Suisses, qui secouèrent généreusement, les uns le joug insupportable de la tyrannie des Espagnols exercée pour lors par le duc d'Albe, et les autres qui secouèrent généreusement aussi la tyrannie du cruel gouvernement de ceux que les ducs d'Autriche établissaient dans leur pays. Vous n'avez pas moins de raison ni de sujet maintenant d'en faire autant à l'égard de vos princes et de vos rois, et à l'égard de tous ceux qui vous gouvernent et qui vous tyrannisent sous leur nom et sous leur autorité, puisque leur tyrannie va jusqu'à un suprême degré d'excès.

Il est dit dans un de nos prétendus *saints et divins Livres*, que *Dieu renversera de leurs trônes les princes orgueilleux et superbes, et qu'il fera asseoir à leur place des hommes doux et pacifiques*[15]. Il est dit aussi qu'*il fera sécher les racines des nations superbes, et qu'il plantera des humbles à leur place*[16]. (*Ecclésiastique* [*de Jésus, fils de Sirach*] X-17, 18 [17]).

Qui sont les princes orgueilleux et superbes dont parlent ces prétendus *saints et divins Livres* ? Ce sont vos souverains, vos ducs, vos princes, vos rois, vos monarques, vos potentats, etc. Faites voir dans nos jours l'accomplissement de ces prétendues divines paroles ; renversez, comme elles disent, tous ces orgueilleux tyrans de leurs trônes, et mettez en leur place des bons, des doux, des sages et des prudents magistrats pour vous gouverner avec douceur et vous maintenir heureusement en paix.

Quelles sont ces nations orgueilleuses dont il est dit dans les mêmes *Livres* que Dieu fera sécher les racines ? Ce ne sont autres que toutes ces fières et orgueilleuses noblesses qui sont parmi vous, qui vous foulent et qui vous oppriment. Ce ne sont autres que tous ces fiers officiers de vos princes et de vos rois, tous ces fiers intendants et gouverneurs de villes et de provinces, tous ces fiers receveurs de tailles et d'impôts, tous ces fiers maltôtiers et commis de bureaux, et enfin tous ces superbes prélats, évêques, abbés, moines, gros bénéficiers, et tous ces autres messieurs et dames ou damoiselles qui ne font rien autre chose dans le monde que de faire les grands et les fiers, qui ne font rien autre chose que de se divertir et de se donner toute sorte de bon temps pendant qu'il faut, vous autres peuples, que vous vous occupiez jours et nuits à toutes sortes de travaux pénibles et que vous portiez tout le temps de votre vie tout le poids du jour et de la chaleur, pour faire venir à la sueur de vos fronts toutes les choses nécessaires ou utiles à la vie. Ce sont là, mes chers amis, ce sont là les vraies nations superbes dont vous devriez bien faire sécher les racines, comme celles de ces plantes qui ne peuvent plus tirer le suc de la terre qui les nourrissait. Le suc abondant qui nourrit toutes ces superbes et orgueilleuses nations dont je viens de parler, sont les grandes richesses et les gros revenus qu'ils tirent tous les jours du pénible travail ou des pénibles travaux de vos mains.

Car ce n'est que de vous, et ce n'est que par votre industrie et par vos pénibles travaux que vient l'abondance de tous les biens et de toutes les richesses de la terre. C'est ce suc abondant, qu'ils tirent de vos mains, qui les entretient, qui les nourrit, qui les engraisse et qui les rend si forts, si puissants, si orgueilleux, si fiers et si superbes qu'ils sont.

Mais voulez-vous, peuples, voulez-vous faire entièrement sécher toutes les racines de ces superbes et orgueilleuses nations-là ? Privez-les seulement de ce suc abondant qu'ils tirent par vos mains de vos peines et de vos travaux. Retenez vous-mêmes par vos mains toutes ces richesses et tous ces biens que vous faites si abondamment venir à la sueur de vos corps. Retenez-les pour vous-mêmes et pour tous vos semblables. N'en donnez rien à ces superbes et inutiles nations, n'en donnez rien à ces superbes et riches fainéants, n'en donnez rien à tous ces moines et ecclésiastiques inutiles, n'en donnez rien à ces fières et orgueilleuses noblesses, n'en donnez rien à ces superbes et orgueilleux tyrans, ni à ceux qui les servent. Mandez même à tous vos enfants, à tous vos parents, à tous vos alliés et à tous vos amis, de les quitter et d'abandonner entièrement leur service, et de ne

---

15 [« *Sedes ducum superborum destruxit Deus, et sedere fecit mites pro eis.* »]

16 [« *Radices gentium superbarum arefecit Deus, et plantavit humiles ex ipsis gentibus.* »]

17 [Référence exacte. Cependant, Meslier transpose au futur ce qui est au passé dans ce texte.]

rien faire pour eux. Excommuniez-les entièrement de votre société ! Regardez-les partout comme vous regarderiez des excommuniés parmi vous, et par ce moyen vous les verrez bientôt sécher comme sécheraient des herbes et des plantes dont les racines ne suceraient plus le suc de la terre.

Vous n'avez aucun besoin de tous ces gens-là. Vous vous passerez facilement d'eux, mais eux ne sauraient nullement se passer de vous. Si donc vous êtes sages, peuples de la terre (car je parlerais volontiers à tous les peuples de la terre, puisque personne ne parle pour eux et que personne ne leur dit ce qu'il faudrait leur dire), et je leur dirais volontiers : vous tous qui n'avez point d'intelligence, apprenez enfin à connaître votre propre bien, apprenez à connaître votre véritable bien ! *Et vous tous qui êtes fous, apprenez donc enfin à devenir sages*[18] *!* (*Psaumes* XCIII-8). Et si vous êtes sages, mettez bas toutes haines, toutes envies et toutes animosités particulières entre vous, tournez toute votre haine et toute votre indignation contre vos ennemis communs, contre tous ces détestables tyrans et contre toutes ces fières et orgueilleuses races de gens qui vous oppriment, qui vous rendent si misérables et qui ravissent et arrachent de vos mains tous les meilleurs fruits de vos pénibles travaux. Unissez-vous dans les mêmes sentiments de vous délivrer de cet odieux et insupportable joug de leurs tyranniques dominations, aussi bien que des vaines et superstitieuses pratiques de leurs fausses religions.

Et ainsi, point d'autre religion parmi vous que celle de la véritable sagesse et de la probité des mœurs, point d'autre que celle de l'honneur et de la bienséance, point d'autre que celle de la franchise et de la générosité du cœur, point d'autre que celle d'abolir entièrement la tyrannie et le culte superstitieux des dieux et de leurs idoles, point d'autre que celle de maintenir la justice et l'équité partout, point d'autre que celle de bannir entièrement les erreurs et les impostures et de faire régner partout la vérité, la justice et la paix, point d'autre que celle de s'occuper tous à quelques honnêtes et utiles exercices et de vivre règlement tous en commun, point d'autre que celle de maintenir toujours la liberté publique ; et enfin, point d'autre que celle de vous aimer tous les uns les autres, et de garder inviolablement la paix et la bonne union entre vous.

Heureux vous serez si vous suivez les règles, les maximes et les préceptes de cette seule sage, et seule véritable religion. Mais j'ose dire — quoique je ne sois pas prophète — que vous serez toujours misérables et malheureux, vous et vous descendants, tant que vous suivrez d'autres religions que celle-là. Vous serez toujours misérables et malheureux, vous et vos descendants, tant que vous souffrirez sur vous la domination des tyrans, et tant que vous souffrirez les erreurs, les abus et les vaines superstitions du culte des dieux et de leurs idoles. Vous serez misérables et malheureux, vous et vos descendants, tant qu'il n'y aura point de juste subordination parmi vous, et tant qu'il y aura une si grande et si énorme disproportion d'état et de condition parmi vous. Vous serez misérables et malheureux, vous et vos descendants, tant que vous ne posséderez pas et que vous ne jouirez pas tous en commun des biens de la terre. Vous serez misérables et malheureux, vous et vos descendants, tant que les biens et les maux ou les peines de la vie seront si mal partagés entre vous, n'étant nullement juste que les uns portent seuls toutes les peines du travail et toutes les incommodités de la vie, et que les autres jouissent seuls sans peine et sans travail de tous les biens et de toutes les commodités de la vie. Enfin, vous serez misérables et malheureux, vous et vos descendants, tant que vous ne vous unirez pas tous, et tant que vous ne

---

[18] [« *Intelligite insipientes in populo, et stulti aliquando sapite !* »]

conspirerez pas unanimement tous à vous délivrer de ce commun esclavage où vous êtes tous misérablement réduits, sous la tyrannique domination des princes et des rois de la terre et sous le joug odieux des vaines, des folles et des superstitieuses pratiques des fausses religions, qui ne peuvent servir qu'à vous faire craindre et adorer des fausses divinités et des divinités imaginaires, lesquelles, par conséquent, ne sauraient vous faire aucun bien, ni aucun mal, comme je l'ai ci-devant tout clairement démontré.

Je conjurerais volontiers ici tous les gens d'esprit et de bon sens, et toutes personnes de probité de vouloir suspendre un peu leur jugement sur ce sujet. Je les conjurerais volontiers de vouloir se défaire un peu des préjugés qu'ils pourraient avoir de leur naissance, de leur éducation et des habitudes particulières qu'ils pourraient avoir. Je les conjurerais volontiers de vouloir faire une attention particulière sur tout ce que j'ai dit. Et enfin, je les conjurerais volontiers de vouloir examiner sérieusement mes pensées et mes sentiments, et les preuves que j'en ai donné, afin d'en remarquer et d'en découvrir tout le fort et le faible.

Car je me persuade fortement que suivant les lumières naturelles de leur raison, ils se laisseraient facilement convaincre de toutes les vérités que j'ai avancées, et ils seraient surpris eux-mêmes de ce que tant de si vaines, si ridicules et si grossières erreurs, et que tant de si pernicieux et si détestables abus aient pu s'introduire et s'établir si fortement et si universellement parmi les hommes, et qu'ils aient pu s'y maintenir si longtemps, vu qu'il y a tant de gens d'esprit subtil et éclairés qui auraient dû s'opposer à l'établissement, au progrès et à la conservation de tant de si détestables abus et de tant de si détestables erreurs. Il semble, à cet égard, que les hommes sont frappés d'un esprit d'aveuglement pour ne point voir les erreurs et les égarements où ils sont.

Le sujet est important, chacun y est intéressé : il s'agit du bien, du repos et de la tranquillité publique, il s'agit de la délivrance de presque tous les peuples de la terre de la dure et misérable servitude où ils sont sous la tyrannique domination des grands de la terre, aussi bien que de leur délivrance de la vile et odieuse servitude de toutes les idolâtriques superstitions des fausses religions où ils sont.

Si les gens d'esprit et de bon sens, et si les personnes de probité trouvent que j'ai eu raison de blâmer et de condamner, comme j'ai fait, les vices, les erreurs, les abus et les injustices que j'ai blâmés et que j'ai condamnés, s'ils trouvent que j'ai dit la vérité et que mes preuves et mes raisonnements soient véritablement démonstratifs, comme je le prétends, c'est à eux à soutenir le parti de la vérité, surtout lorsqu'il s'agit de la cause commune et du bien commun de tous les peuples, c'est à eux à blâmer et à condamner les vices, les erreurs, les abus et les injustices que j'ai blâmés et que j'ai condamnés, et que je blâme et que je condamne. Car ce serait une chose indigne à des gens d'esprit et à des personnes de probité de vouloir toujours favoriser par leur silence tant de si détestables erreurs, tant de si détestables abus et tant de si détestables injustices.

S'ils n'osent non plus que moi les blâmer et les condamner ouvertement pendant leur vie, qu'ils les blâment donc et qu'ils les condamnent ouvertement au moins à la fin de leurs jours ; qu'ils rendent donc au moins à la fin de leurs jours ce témoignage de justice à la vérité qu'ils connaissent, et qu'ils fassent donc au moins une fois avant de mourir ce plaisir à leur patrie, à leurs parents, à leurs alliés, à leurs proches, à leurs amis et à leurs descendants : de leur dire la vérité et de contribuer au moins en cela à leur délivrance.

Mais si, au contraire, ils trouvent que je n'ai pas dit la vérité et que c'est un crime en moi d'avoir pensé et écrit comme j'ai fait ici, et si même l'animosité ou

la passion les porte à concevoir de l'indignation contre moi et à me traiter injurieusement d'impie et de blasphémateur... après ma mort — comme feront infailliblement les princes des prêtres, et notamment tous les ignorants, tous les bigots, tous les superstitieux dévots, tous les hypocrites et, généralement, tous ceux qui sont intéressés à la conservation de leurs bénéfices et qui ont part au profit qui revient si abondamment du gouvernement tyrannique des grands et du culte superstitieux des dieux et de leurs idoles — c'est à eux à faire voir la fausseté de ce que j'ai dit, c'est à eux à réfuter mes raisons et mes preuves, c'est à eux à faire voir la fausseté ou la faiblesse de mes preuves et de mes raisonnements ; et enfin, c'est à eux à établir et à prouver la prétendue vérité de leur foi et de leur religion, comme aussi la prétendue justice de leur gouvernement politique : par des raisons plus claires, plus fortes et plus convaincantes, ou au moins par des raisons aussi claires, aussi fortes, aussi convaincantes et aussi démonstratives que sont celles par lesquelles je les ai combattus. Et c'est ce que je les défie de pouvoir faire (car la raison naturelle ne saurait démonstrativement prouver des choses qui sont contraires, contradictoires et incompossibles).

Et ainsi, tant qu'ils ne le feront pas, qu'ils soient tenus pour convaincus d'erreurs et d'abus dans leur doctrine et dans leur morale, et par conséquent, qu'ils soient confondus dans la vanité de leurs erreurs, dans la vanité de leurs illusions, dans la vanité de leurs mensonges et de leurs impostures, et qu'ils soient confondus aussi dans l'injustice de leur gouvernement tyrannique : « *Que tous ceux qui commettent l'iniquité en vain soient couverts de confusion*[19]. » (*Psaumes* XXIV-3). - « *Que tous ceux-là soient confondus qui adorent des ouvrages de sculpture et qui se glorifient dans leurs idoles*[20]. » (*Psaumes* XCVI-7). - « *De même, que ceux qui répandent des calomnies soient confondus et frustrés de leurs desseins*[21]. » (*Psaumes* LXX-14). - « *Ils seront couverts de confusion, eux qui disent à des images de fonte : vous êtes nos dieux*[22]. » (*Isaïe* XLII-17). Et il faut leur dire aussi, comme disait cet autre prophète : « *Soyez confus, et ayez honte de vos folies et de vos iniquités*[23]. » (*Ézéchiel* XXXVI-32[24]).

Mais comme toutes vérités ne sont pas toujours bonnes à dire, suivant le proverbe, les prétendus sages politiques du temps ne manqueront pas non plus de trouver mauvais que j'aie entrepris de découvrir tant de si grandes et si importantes vérités, qu'il vaudrait mieux, diront-ils, tenir toujours ensevelies dans une profonde ignorance, que de les mettre si clairement au jour, étant sûr, diront-ils, que c'est favoriser les méchants et leur faire plaisir, que de les délivrer de la crainte des dieux et de la crainte des châtiments éternels d'un enfer, qui pourraient les retenir et les empêcher de s'abandonner entièrement au vice et les empêcher de mal faire ; de sorte, diront-ils, que plusieurs étant délivrés de cette crainte, prendront de là occasion d'en devenir plus méchants et de lâcher entièrement la bride à leurs convoitises déréglées et à leurs mauvais désirs, en commettant plus hardiment toutes sortes de méchancetés, sous prétexte qu'il n'y aurait point de châtiments à craindre après cette vie. Et c'est une des raisons, diront-ils, pourquoi les sages politiques tiennent pour maxime qu'il est besoin

---

19 [« *Confundantur omnes iniqua agentes supervacue.* »]

20 [« *Confundantur omnes qui adorant sculptilia et qui gloriantur in simulacris suis.* »]

21 [« *Similes illis fiant qui fadunt ea, et qui confidunt in eis.* »]

22 [« *Confundantur omnes facientes vana. Operiantur confusione qui confidunt in sculptili, qui dicunt conflatili : vos Dii nostri.* » La première phrase est de provenance non identifiée.]

23 [« *Confundimini, et erubescite super viis vestris.* »]

24 [*Ezéchiel* XXXVI-32 dit : « Soyez confus et rougissez de honte pour les excès de votre vie, maison d'Israël. »]

que les peuples ignorent beaucoup de choses vraies, et qu'ils en croient beaucoup de fausses.

À cela je réponds en deux mots.

Premièrement, que ce n'a pas été pour flatter ou pour favoriser les méchants ni pour leur faire plaisir que j'ai dit ici la vérité. Bien loin de cela, je voudrais pouvoir les confondre tous tant qu'ils sont. Et ça a été spécialement pour confondre tous les imposteurs, tous les fourbes et tous les hypocrites que j'ai mis à découvert leurs erreurs, leurs illusions et leurs impostures ; et ça a été pour confondre les tyrans, les mauvais riches et tous les grands de la terre que j'ai mis à découvert les abus, les voleries et les injustices de leurs mauvais gouvernements tyranniques. D'ailleurs, comme cette prétendue crainte des dieux ni celle des prétendus châtiments éternels d'un enfer n'épouvante guère les méchants, et surtout qu'elle n'épouvante guère les tyrans ni les grands de la terre, qui sont ceux qui font le plus de mal, et qu'elle n'empêche guère tous les méchants de suivre toujours leurs mauvaises inclinations et leurs mauvaises volontés, il n'y a pas grand danger non plus qu'ils soient délivrés de cette vaine crainte. Ils n'en sauraient guère devenir plus méchants qu'ils ne sont et ils n'oseraient mêmes être si méchants qu'ils sont, si l'on avait soin de leur faire bien sérieusement craindre les châtiments de la justice séculière. Car il est certain que cette crainte ferait beaucoup plus d'impression sur leur esprit, que ne ferait cette vaine crainte des dieux, ni celle de leurs prétendus châtiments éternels.

En second lieu, je dis que ce n'est point la vérité ni la connaissance des vérités naturelles qui porte les hommes au mal, ni qui rendrait les peuples vicieux et méchants, mais c'est bien certainement plutôt l'ignorance et le défaut de bonne éducation. C'est plutôt le défaut de bonnes lois et de bon gouvernement qui les rend vicieux et méchants, car il est sûr que s'ils étaient mieux instruits dans les sciences et dans les bonnes mœurs, et qu'ils ne fussent pas tyrannisés comme ils sont, ils ne seraient certainement pas si vicieux ni si méchants qu'ils sont. Et la raison de cela, [c']est que ce sont les mauvaises lois elles-mêmes et le mauvais gouvernement des peuples qui font naître, pour ainsi dire, une partie des hommes vicieux et méchants : parce qu'elles les font naître dans le luxe, dans le faste, dans l'orgueil et dans la vanité des grandeurs et des richesses de la terre, dans lesquelles ils veulent ensuite se maintenir toujours aussi vicieusement qu'ils y ont été nés et élevés. Et les autres, elles les contraignent, pour ainsi dire, de devenir vicieux et méchants parce qu'elles les font naître dans la pauvreté et dans la misère, dont ils tâchent ensuite de se tirer comme ils peuvent par toutes sortes de voies bonnes ou mauvaises, ne pouvant pas toujours s'en tirer par des voies justes et légitimes.

Et ainsi, ce n'est point la science ni la connaissance des vérités naturelles qui porte les hommes au mal, comme on le prétend. Au contraire, elles les en détournerait plutôt, car *tout pêcheur est ignorant*, dit-on : *omnis peccans est ignorans*. Mais ce sont plutôt, comme j'ai dit, les mauvaises lois, les abus, les mauvaises coutumes et le mauvais gouvernement des hommes qui les portent au mal, parce que ce sont ces mauvaises lois et ce mauvais gouvernement qui les font naître vicieux et méchants, ou qui les contraignent de le devenir, pour tâcher de se mettre hors des peines et de misères. Que l'on attache l'honneur et la gloire, les biens et les douceurs de la vie, et même l'autorité du gouvernement à la vertu, à la sagesse, à la bonté, à la justice, à l'honnêteté, etc., plutôt qu'à la naissance et qu'aux biens de la fortune. Pareillement, que l'on attache la honte, l'infamie, le mépris, la peine et la misère, et même plus grande punition s'il le faut, au vice, à

l'injustice, à la tromperie, au mensonge, à l'intempérance, à la brutalité et à toutes autres sortes de mauvaises mœurs, plutôt qu'au défaut de naissance et qu'au défaut des biens de la fortune — et vous verrez que chacun se portera comme de soi-même à bien faire et que chacun se piquera d'être sage, honnête et vertueux. Mais tant que l'honneur, que la gloire, que les aises et les douceurs de la vie ne seront attachées qu'à certaines naissances et à certaines conditions de vie plutôt qu'à la vertu et qu'au mérite personnel, les hommes seront toujours vicieux et méchants, et par conséquent, aussi toujours malheureux.

Si tous ceux qui connaissent aussi bien que moi, ou plutôt qui connaissent encore beaucoup mieux que moi la vanité des choses humaines, qui connaissent beaucoup mieux que moi les erreurs et les impostures des religions, qui connaissent beaucoup mieux que moi les abus et les injustices du gouvernement des hommes, disaient au moins à la fin de leurs jours ce qu'ils en pensent : s'ils les blâmaient, s'ils les condamnaient et s'ils les maudissaient au moins avant de mourir autant qu'ils mériteraient d'être blâmés, d'être condamnés et d'être maudits — on verrait bientôt le monde changer de face et de figure. On se moquerait bientôt de toutes les erreurs et de toutes les vaines et superstitieuses pratiques de religions, et on verrait bientôt tomber toute cette superbe grandeur et toute cette orgueilleuse fierté des tyrans. On les verrait bientôt entièrement confondus.

Mais ce qui fait que ces sortes de vices et que ces sortes d'erreurs et d'abus se maintiennent si puissamment et si universellement dans le monde, c'est que personne ne s'y oppose, personne n'y contredit, personne ne les blâme et ne les condamne ouvertement là où ils sont une fois établis et autorisés.

Tous les peuples gémissent sous le joug tyrannique des erreurs et des superstitions, des abus et des injustices du gouvernement, et personne n'ose crier contre tant de si détestables erreurs, contre tant de si détestables abus, et contre tant de si détestables voleries et injustices qui se commettent si universellement dans le monde.

Les sages dissimulent, à cet égard. Ils n'osent eux-mêmes dire ouvertement ce qu'ils en pensent, et c'est à la faveur de ce lâche et timide silence que toutes les erreurs, que toutes les superstitions et que tous les abus dont j'ai parlé se maintiennent et se multiplient tous les jours dans le monde, comme nous les y voyons.

XCVII

L'auteur appelle comme d'abus de toutes les injures, de tous les mauvais traitements et de toutes les injustes procédures que l'on pourrait faire contre lui après sa mort, et il en appelle comme d'abus au seul tribunal de la droite raison, par devant toutes personnes sages et éclairées, récusant pour juges dans cette affaire tous ignorants, tous bigots, tous partisans et fauteurs d'erreurs et de superstitions, comme aussi tous flatteurs & favoris des tyrans, et tous ceux qui sont à leurs gages



U RESTE, JE VOUS DÉCLARE, MES CHERS AMIS, QUE DANS TOUT CE que j'ai dit ou écrit ici, je n'ai prétendu suivre que les seules lumières naturelles de la raison, je n'ai eu d'autre intention ni d'autre dessein que de tâcher de découvrir et de dire ingénument et sincèrement LA VÉRITÉ.

Il n'y a point d'homme de probité et d'honneur qui ne doive se faire un devoir de la dire lorsqu'il la connaît. Je l'ai dite comme je l'ai pensée, et je ne l'ai dite qu'afin de vous désabuser, comme j'ai dit, autant qu'il serait en moi, de toutes ces détestables erreurs et superstitions de religions, qui ne servent qu'à vous tenir sottement en bride, à troubler vainement le repos de vos esprits et à vous empêcher de jouir paisiblement des biens de la vie et à vous rendre les vils et malheureux esclaves de ceux qui vous gouvernent.

Mais comme je sais que cet écrit (que j'ai dessein de faire consigner au greffe de vos paroisses avant ma mort pour vous être ensuite communiqué), venant pour lors à paraître, ne manquera pas d'exciter et de faire soulever contre moi la colère et l'indignation des prêtres et des tyrans, qui, pour se venger, ne manqueront pas de leur côté de me persécuter et de me traiter indignement et injurieusement après ma mort.

Si cela arrive, je déclare déjà par avance que je proteste contre toutes les procédures injurieuses qu'ils pourraient faire injustement contre moi après ma mort au sujet de cet écrit.

Je déclare dès à présent que j'en appelle comme d'abus, et j'en appelle au seul tribunal de la droite raison[1], de la justice et de l'équité naturelle, par-devant toutes personnes sages et éclairées qui auront de la probité, qui se déferont de toutes passions, de toutes préventions et de tous préjugés qui pourraient être contraires à la justice ou à la vérité.

Récusant pour juges dans cette mienne cause tous ignorants, tous bigots, tous flatteurs, tous hypocrites, et généralement tous ceux qui seraient en quelque manière que ce soit intéressés au maintien ou à la conservation des vaines et folles superstitions du culte religieux, des idoles et des fausses divinités, ou qui seraient intéressés en quelque manière que ce soit au maintien et à la conservation de la puissance et du gouvernement tyrannique des riches et des grands de la Terre.

Je puis dire que je n'ai jamais fait aucun crime ni aucune méchante ou mauvaise action. Je défierais bien présentement tous les hommes de pouvoir me faire avec justice ou sujet aucun mauvais reproche ; de sorte que si je suis injurieusement et indignement traité, persécuté ou calomnié après ma mort, ce ne sera point pour d'autre crime que pour celui d'avoir dit ingénument la vérité, comme je l'ai dite ici afin de vous donner, à vous et à tous vos semblables, lieu de pouvoir vous désabuser et de pouvoir, si vous vouliez bien vous entendre, vous tirer et vous délivrer de toutes ces détestables erreurs, superstitions et abus dans lesquels vous êtes si misérablement plongés.

C'est la force de la vérité qui me l'a fait dire, et c'est la haine de l'injustice, du mensonge, de l'imposture, de la tyrannie et de toutes autres iniquités qui me fait parler ainsi, car je hais et déteste effectivement toute injustice et toute iniquité. « *J'ai haï toute voie injuste*[2]. » (*Psaumes*, CXVIII-128). - « *J'ai haï toute voie d'iniquité*[3]. » (*ibid.*, 104).

Et hais entièrement tous ceux qui aiment ou qui se plaisent à mal faire. « *J'ai haï les injustes*[4]. » (*ibid.*, 113). - « *Je les haïssais d'une haine parfaite, et ils sont devenus mes ennemis*[5]. »(*Psaumes*, CXXXVIII-21). - « *J'ai haï l'iniquité, et je l'ai eue en abomination*[6]. » (*Psaumes*, CXVIII-163).

Ce serait affaire aux gens d'esprit et d'autorité, ce serait affaire à des plumes savantes et à des hommes éloquents à traiter dignement ce sujet et à soutenir comme il faudrait le parti de la justice et de la vérité. Ils le feraient incomparablement mieux que moi.

Le zèle de la justice et de la vérité, aussi bien que le zèle du bien public et de la délivrance commune des peuples qui gémissent, devrait les y engager ; et ils ne devraient point cesser de blâmer, de condamner, de poursuivre et de combattre toutes ces détestables erreurs, tous ces détestables abus, toutes ces détestables superstitions et toutes ces détestables tyrannies dont j'ai parlé, qu'ils ne les aient entièrement confondues et anéanties — faisant en ceci comme celui qui disait : « *Je poursuivrai mes ennemis et les atteindrai ; et je ne m'en retournerai point qu'ils ne soient entièrement défaits*[7]. » (*Psaumes*, XVII-38[8]).

---

[1] Quiconque refuse de se soumettre à ce tribunal s'éloigne de la raison même, et se rend en même temps digne de condamnation.

[2] [« *Omnem viam iniquam odio habui.* »]

[3] [« *Odivi omnem viam iniquitatis.* »]

[4] [« *Iniquos odio habui .* »]

[5] [« *Perfecto odio oderam illos, et inimici facti sunt mihi.* »]

[6] [« *Iniquitatem odio habui et abominatus sum.* »]

[7] [« *persequar inimicos meos et comprehendam illos, et non convertar donec deficiant.* »]

[8] [Il s'agit de *Psaumes* XVII-41.]

*
* *

Après cela, que l'on en pense, que l'on en juge, que l'on en dise et que l'on en fasse tout ce que l'on voudra dans le monde : je ne m'en embarrasse guère.

Que les hommes s'accommodent et qu'ils se gouvernent comme ils veulent, qu'ils soient sages ou qu'ils soient fous, qu'ils soient bons ou qu'ils soient méchants, qu'ils disent ou qu'ils fassent même de moi tout ce qu'ils voudront après ma mort : je m'en soucie fort peu.

Je ne prends déjà presque plus de part à ce qui se fait dans le monde. Les morts, avec lesquels je suis sur le point d'aller, ne s'embarrassent plus de rien, ils ne se mêlent plus de rien et ne se soucient plus de rien.

Je finirai donc ceci par le rien.

Aussi ne suis-je guère plus qu'un rien, et bientôt je ne serai rien.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS
1 – Dessein de l'ouvrage.
2 - Pensées et sentiments de l'auteur sur les religions du monde.
3 - Toutes les religions ne sont qu'erreurs, illusion et impostures.

PREMIÈRE PREUVE
4 - De la vanité et de la fausseté des religions, qui ne sont toutes que des inventions humaines.
5 - Raisons pourquoi les politiques se servent des erreurs et des abus des religions.
6 - Les anciens avaient coutume de mettre au rang des dieux les empereurs et les grands hommes. L'orgueil des grands, la flatterie des uns et l'ignorance des autres ont introduit et autorisé cet abus.
7 - Ils croyaient que les hommes pouvaient devenir des dieux après leur mort.
8 - Origine de l'idolâtrie.

DEUXIÈME PREUVE
9 - De la vanité et de la fausseté des dites religions. La foi qui est une créance aveugle qui sert de fondement à toutes les religions n'est qu'un principe d'erreurs, d'illusion et d'impostures.
10 - Elle n'est aussi qu'une source et une cause fatale de troubles et de divisions éternelles parmi les hommes.
11 - Faiblesse et vanité des prétendus motifs de crédibilité, pour établir aucune vérité de religion.
12 - Incertitude et vanité des prétendus miracles pour autoriser aucune vérité de religion.
13 - Incertitude des histoires sur ce sujet.
14 - Incertitude des prétendues écritures saintes qui sont falsifiées et corrompues.
15 - Incertitude des Évangiles.
16 - Les prétendues écritures saintes ne portent en elles-mêmes aucun caractère d'érudition ni de sagesse plus qu'humaine.
17 - Contradictions dans les Évangiles.
18 - Les miracles qui y sont rapportés ne sont pas croyables, et les raisons pourquoi.
19 - Conformité des prétendus miracles du christianisme, avec les prétendus miracles du paganisme.
20 - Ils ne sont pas plus croyables les uns que les autres.

TROISIÈME PREUVE
21 - De la vanité et de la fausseté des religions tirée de la vanité et de la fausseté des prétendues visions et révélations divines.
22 - Folie des Hommes d'attribuer à Dieu l'Institution des cruels et barbares Sacrifices de Bêtes innocentes, et de croire que ces sortes de Sacrifices lui étaient agréables.
23 - Origine de ces sortes de sacrifices.
24 - Du prétendu commandement que Dieu aurait fait à Abraham de lui sacrifier son fils.
25 - Vanité et fausseté des prétendues promesses faites de la part de Dieu aux anciens patriarches Abraham, Isaac et Jacob.

QUATRIÈME PREUVE
26 - De la fausseté des dites religions, tirée de la vanité et de la fausseté des prétendues prophéties de l'Ancien Testament.
27 - Fausseté des prétendues promesses et prophéties des livres du Nouveau Testament.
28 - Vanité et fausseté des interprétations spirituelles, allégoriques et mystiques, que nos christicoles font de leurs prétendues écritures saintes comme aussi des sens spirituels et mystiques qu'ils donnent aux promesses et aux prophéties qui y sont contenues.

CINQUIÈME PREUVE

29 - De la vanité et fausseté de la religion chrétienne tirée des erreurs de sa doctrine et de sa morale.
30 - Première erreur de sa doctrine, touchant la trinité d'un seul Dieu en trois personnes.
31 - Deuxième erreur touchant l'incarnation de Dieu fait homme.
32 - Quel était l'esprit et le personnage de Jésus-Christ.
33 - Quelles étaient ses prédications.
34 - Le christianisme n'était dans son commencement qu'un vil et méprisable fanatisme.
35 - Troisième erreur de doctrine : l'idolâtrie et adoration des dieux de pâte et de farine dans leur prétendu Saint Sacrement.
36 - Comparaison de la consécration des dieux de pâte et de farine, avec la consécration des dieux de bois et de pierre ou des dieux d'or et d'argent que les païens adoraient.
37 - L'adoration des dieux de pâte des chrétiens ouvre une porte large et spacieuse à toutes sortes d'idolâtries.
38 - Quatrième erreur touchant la création et le péché d'un premier homme.
39 - Cinquième erreur sur la prétendue injure et offense que les péchés des hommes font à dieu, sur sa colère et son indignation prétendue qu'ils excitent, et sur la punition temporelle et éternelle qu'il en ferait.
40 - Trois principales erreurs de la morale chrétienne.

SIXIÈME PREUVE

41 - De la vanité et fausseté de la religion chrétienne, tirée des abus, des vexations injustes et de la tyrannie des grands qu'elle souffre ou qu'elle autorise.
42 - Premier abus touchant cette grande et énorme disproportion d'état et de conditions des hommes qui sont tous égaux par nature.
43 - Origine de la noblesse.
44 - Deuxième abus de souffrir et d'autoriser tant de sortes d'états et de conditions de gens fainéants ou dont les emplois et les occupations ne sont d'aucune utilité dans le monde, et dont plusieurs ne servent qu'à fouler, qu'à piller, qu'à ruiner et à opprimer les peuples.
45 - Autre abus de souffrir et d'autoriser tant d'ecclésiastiques et notamment tant de moines inutiles.
46 - Abus de souffrir qu'ils possèdent tant de si grandes richesses, quoiqu'ils fassent vœux de pauvreté.
47 - Abus aussi de souffrir tant de moines mendiants qui pourraient travailler et gagner leur vie.
48 - Troisième abus, est que les hommes s'approprient chacun en leur particulier les biens de la terre, au lieu de les posséder et d'en jouir en commun, d'où naissent une infinité de maux et de misères dans le monde.
49 - Autre abus touchant les vaines et injurieuses distinctions de familles et de familles, et des maux qui en viennent.
50 - Abus touchant l'indissolubilité des mariages et des maux qui en viennent.
51 - Des grands biens et des grands avantages reviendraient aux hommes s'ils vivaient paisiblement tous, en jouissant en commun des biens et des commodités de la vie.
52 - La communion des premiers chrétiens est maintenant anéantie entre eux.
53 - Abus du gouvernement tyrannique des rois et des princes de la terre.
54 - Tyrannie des rois de France dont les peuples sont misérables et malheureux.
55 - Origine des tailles et des impôts en France.
56 - Ce que dit un auteur sur le gouvernement tyrannique des rois de France.
57 - Il n'est pas permis à des rois de tyranniser les peuples, ni de mettre de leur propre autorité aucun impôt sur eux sans le consentement des états.
58 - Ce que disent les flatteurs des rois et des princes sur ce sujet.

SEPTIÈME PREUVE

59 - De la vanité et de la fausseté des religions tirée de la fausseté même de l'opinion des hommes, touchant la prétendue existence des dieux.

60 - La plupart des savants et des plus sages de l'antiquité ont nié ou révoqué en doute l'existence des dieux.
61 - D'où vient la première créance et connaissance des dieux.
62 - Les déicoles ont été enfin obligés de reconnaître la fausseté de la pluralité des dieux que les anciens adoraient.
63 - Ils ne sont pas mieux fondés dans la créance qu'ils ont de l'existence d'un seul dieu.
64 - Ni la beauté, ni l'ordre, ni les perfections qui se trouvent dans les ouvrages de la nature ne prouvent nullement l'existence d'un dieu qui les aurait fait.
65 - Idée chimérique que les déicoles se forment de leur dieu.
66 - Il est inutile de recourir à l'existence d'un Dieu tout-puissant, pour expliquer la nature et la formation des choses naturelles.
67 - L'être ne peut avoir été créé, le temps ne peut avoir été créé, pareillement l'étendue ni le lieu ou l'espace ne peuvent avoir été créés, et par conséquent, point de créateur.
68 - La possibilité ou l'impossibilité des choses ne dépend point de la volonté, ni de la puissance d'aucune autre cause.
69 - Pareillement les premières et fondamentales vérités sont éternelles, et ne dépendent d'aucune autre cause.
70 - La création est impossible et rien ne peut avoir été créé.
71 - L'être ou la matière qui ne sont qu'une même chose ne peut avoir que de lui-même son existence et son mouvement.
72 - Il est ridicule et absurde de dire qu'un être qui serait tout-puissant et infiniment parfait n'aurait néanmoins aucune perfection visible et sensible.
73 - La souveraine béatitude de nos christicoles suivant ce qu'ils disent n'est qu'une béatitude imaginaire.
74 - Les maux, les misères, les vices et les méchancetés des hommes font évidemment voir qu'il n'y a point d'être tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage qui puisse les empêcher ou y remédier.
75 - S'il y avait quelque divinité qui voulût se faire aimer, se faire adorer et servir des hommes, elle ne manquerait pas de se faire au moins suffisamment connaître d'eux ni de leur faire suffisamment connaître ses volontés.
76 - Il y a quantité de faux prophètes et quantité de faux miracles.
77 - Sous la conduite et direction d'un Dieu tout-puissant qui serait infiniment bon et infiniment sage, nulle créature ne serait défectueuse, ni vicieuse, ni malheureuse.
78 - Réfutation des arguments des cartésiens, prétendus démonstratifs, pour l'existence d'un Dieu infiniment parfait.
79 - Nous connaissons naturellement l'infini en étendue, l'infini en durée ou en temps et l'infini en nombre, et il est impossible que l'étendue, que le temps et que les nombres ne soient pas infinis.
80 - Il y a plusieurs infinis en un sens, mais il n'y a et il ne peut y avoir qu'un seul infini absolu, qui est le tout.
81 - C'est erreur et illusion, à Monseigneur de Cambrai et à l'auteur de *La Recherche de la Vérité* de vouloir confondre, comme ils font, l'être infini qui est avec un prétendu être infiniment parfait qui n'est point, et illusion à eux de conclure, comme ils font, de l'existence de l'un l'existence de l'autre.
82 - Toutes les choses naturelles se forment et se façonnent elles-mêmes par le mouvement et concours des diverses parties de la matière qui se joignent, qui s'unissent et qui se modifient diversement dans tous les corps qu'elles composent.
83 - Différence de la formation des ouvrages de la Nature et des ouvrages de l'art.
84 - Les cartésiens obligés eux-mêmes de reconnaître que les ouvrages de la Nature auraient pu se former et se mettre eux-mêmes dans l'état ou ils sont, par la force des lois naturelles du mouvement des parties de la matière.
85 - Et par conséquent, doivent reconnaître aussi que la matière a d'elle-même son mouvement, ce qui est néanmoins contre leur sentiment.
86 - Faiblesse et vanité des raisonnements de nos déicoles pour excuser de la part de leur Dieu, les imperfections, les vices et les méchancetés, les défectuosités et les difformités qui se trouvent dans les ouvrages de la Nature.

HUITIÈME PREUVE

87 - De la vanité et de la fausseté des religions tirée de la fausseté même de l'opinion que les hommes ont de la spiritualité et de l'immortalité de leurs âmes.
88 - Faiblesse et vanité des raisonnements que font les déicoles pour prouver la prétendue spiritualité et immortalité de l'âme.
89 - Réfutation de leurs vains raisonnements.
90 - Sentiments des anciens sur l'immortalité de l'âme.
91 - Les pensées, les désirs, les volontés, les sensations du bien ou du mal, ne sont que des modifications internes de la personne ou de l'animal qui pense, qui connaît, ou qui sent du bien ou du mal, et quoique les hommes et les bêtes ne soient composés que de matière, il ne s'ensuit pas de la que les pensées, que les désirs, ni que les sensations de bien ou de mal dussent être des choses rondes ou carrées, comme les cartésiens se l'imaginent et c'est en quoi ils se rendent ridicules, comme aussi, en ce que sur une si vaine saison, ils prétendent priver les bêtes de connaissance et de sentiment, laquelle opinion est très condamnable et pourquoi.
92 - Ni Moïse ni les anciens prophètes n'ont cru à l'immortalité de l'âme.
93 - Pline, fameux naturaliste, n'a pas cru son sentiment sur ce sujet.
94 - La nécessité inévitable du mal est une autre espèce de démonstration qu'il n'y a point d'être qui puisse empêcher le mal.
95 - L'accord de toutes les preuves alléguées sur ce sujet, qui se suivent, qui se soutiennent et qui se confirment toutes les unes les autres, est une preuve qu'elles sont véritablement solides et assurées.

CONCLUSION

96 - Conclusion de tout cet ouvrage.
97 - L'auteur appelle comme d'abus de toutes les injures, de tous les mauvais traitements et de toutes les injustes procédures que l'on pourrait faire contre lui après sa mort, et il en appelle comme d'abus, au seul tribunal de la droite raison, par-devant toutes personnes sages et éclairées, récusant pour juges dans cette affaire, tous ignorants, tous bigots, tous partisans et fauteurs d'erreurs et de superstitions, comme aussi tous flatteurs et favoris des tyrans, et tous ceux qui sont à leurs gages.

Mémoire des pensées et sentimens de J... M... Pr... Curé d'Estrep... et de Bal... sur une partie des erreurs et des abus de la conduitte et du gouvernement des hommes; où l'on voit des démonstrations claires et évidentes de la vanité et de la fausseté de toutes les divinités et de toutes les religions du monde pour être adressé à ses paroissiens après sa mort, et pour leur servir de témoignage de vérité à eux et à tous leurs semblables.

In testimonium illis et gentibus.

Mes chers amis, puisqu'il ne m'aurait pas été permis et qu'il aurait même été d'une trop dangereuse et trop fâcheuse conséquence pour moi de vous dire ouvertement pendant ma vie ce que je pensais de la conduitte et du gouvernement des hommes, de leurs religions et de leurs mœurs, j'ai résolu de vous le dire au moins après ma mort. C'était bien mon intention et ma volonté de vous le dire de vive voix avant que de mourir, si je me voyais proche de la fin de mes jours, et que j'eusse encore pour lors l'usage libre de la parole et du jugement; mais comme je ne suis pas sûr d'avoir dans ces derniers jours ou dans ces derniers moments tout le temps ni toute la présence d'esprit qui me serait nécessaire pour vous déclarer pour lors mes sentiments, c'est ce qui me fait maintenant entreprendre de vous les déclarer ici par écrit, et de vous donner en même temps des preuves claires et convaincantes de tout ce que j'ai dessein de vous en dire, afin de tâcher de vous désabuser au moins sur la fin de mes jours, autant qu'il serait en moi, des vaines erreurs dans lesquelles nous avons eu, vous et moi, le malheur de naître et de vivre, et dans lesquelles même j'ai eu le déplaisir de me trouver moi-même obligé de vous entretenir, je dis le déplaisir, parce que c'était véritablement un déplaisir pour moi de me voir dans cette obligation; c'est pourquoi aussi je ne m'en suis jamais acquitté qu'avec beaucoup de répugnance et avec assez de négligence, comme vous avez pu le remarquer.

Voici ingénuement ce qui m'a premièrement porté à concevoir le dessein que je me propose. Comme je sentais naturellement en moi-même que je ne trouvais rien de plus doux, rien de plus agréable, rien de plus aimable et de plus désirable dans les hommes que la paix, que la bonté de l'âme, que l'équité, que la vérité et la justice, qui devraient, ce me semblait-il, être pour les hommes des sources —

* hoc sentite in vobis

soyez aussi tels donc vous mêmes —


El sueño
de la razon
produce
monstruos